

FORM NO. 51-81A
MAY 1949

CLASSIFICATION RESTRICTED

CENTRAL INTELLIGENCE AGENCY

INFORMATION REPORT

REPORT

CD NO.

25X1

DATE DISTR. 17 November 1950

NO. OF PAGES 1

NO. OF ENCLS. 43
(LISTED BELOW)SUPPLEMENT TO
REPORT NO.

25X1

COUNTRY

25X1

SUBJECT

Soviet Publications

PLACE
ACQUIRED

25X1

DATE
ACQUIRED

25X1

THIS DOCUMENT CONTAINS INFORMATION AFFECTING THE NATIONAL DEFENSE
OF THE UNITED STATES WITHIN THE MEANING OF THE ESPIONAGE ACT 50
U.S.C. 31 AND 32 AS AMENDED. ITS TRANSMISSION OR THE REVELATION
OF ITS CONTENTS IN ANY MANNER TO AN UNAUTHORIZED PERSON IS PRO-
HIBITED BY LAW. REPRODUCTION OF THIS FORM IS PROHIBITED.

*Documentary

THIS IS UNEVALUATED INFORMATION

25X1

25X1

25X1

25X1

1. Attached for your information and possible interest are forty-three Soviet publications, in French, Polish, Russian, English, and Spanish

2. We request that these publications be returned to us within two weeks of the above date of distribution.

3. These publications may be described as follows:

a. French: Tanjung, Nos. 278; 279; 280; 282.
La Femme, Sovietique, 4 1950
Service de Presse de e' de U.T.E. Nos. 3; 4; 8.

b. Polish: Swiat Meodych, Nos. 11; 19; 20
Nowa Wies, Nos. 12; 13; 14; 18; 19; 21
Pokolenie, Nos. 11; 12; 13
Poprostu, Nos. 11; 12.

c. Russian: Ykpaiha, 8 1950
Padrhcobka, No. 7, 1950
Ofochek, Nos. 38; 39
Cmeha, 17 1950
Pamphlet, 1920 dateline
Volume, 1950 dateline
Bokpyt Cbeta, No. 9.

THIS DOCUMENT HAS AN ENCLOSURE ATTACHED
DO NOT DETACHLIVE
22 NOV 1950

25X1

d. English: Allied Labor News, of October 10, 11, 13, 16, 17, 18, 19
Soviet Russia Today, October 1950
Soviet Woman, 4 1950.

e. Spanish: Apuntes de un director de escuela, Moscu 1950
Literatura Sovietica, Revista Mensual, Moscu 9 1950
Union Sovietica, No. 5 Julio 1950; No. 6, Agosto 1950.

CLASSIFICATION RESTRICTED

NAVY	NSRB	DISTRIBUTION									
ORE	X										

Service de Presse de l'U. I. E.

PUBLIÉ PAR LE DÉPARTEMENT DE PRESSE ET INFORMATION DE L'U. I. E.

UNION INTERNATIONALE DES ETUDIANTS - VOJTĚŠSKÁ 12, PRAGUE II, ČSR

1950. No. 8.

11 mars 1950.

LES ETUDIANTS SOVIETIQUES SALUENT AVEC ENTHOUSIASME UNE NOU- VELLE ET TROISIEME REDUCTION DES PRIX EN UNION SOVIETIQUE.

THIS IS AN ENCLOSURE TO
DO NOT DETACH

25X1

MOSCOU : La section étudiante du Comité Antifasciste de la Jeunesse Soviétique a informé l'UIE que par décision du Conseil des Ministres de l'URSS et du Comité Central du Parti Bolchevique, une nouvelle et importante réduction des prix a été introduite en Union Soviétique sur toutes les sortes de produits. A partir du 1er mars les prix de la nourriture et des produits de consommation seront réduits de 30%. La décision du gouvernement a été accueillie avec enthousiasme par le peuple soviétique.

C'est la troisième réduction des prix qui a lieu en URSS dans la période d'après-guerre. Après la diminution des prix qui eut lieu en 1948, le salaire réel des ouvriers et des employés soviétiques fut plus que double en comparaison avec 1947. Les deux premières réductions des prix permirent une économie de 157.000 millions de roubles pour le peuple soviétique. La réduction des prix de cette année permettra une économie de 110.000 millions de roubles environ pour le peuple soviétique par an, et les salaires réels seront encore accrus. Les 90% des étudiants soviétiques qui reçoivent des bourses d'état verront ainsi le montant réel de ces bourses augmenter de 25 à 30% grâce à cette nouvelle décision.

La réforme monétaire et les trois réductions successives des prix ont eu pour effet de consolider la valeur du rouble, d'accroître son pouvoir d'achat et son taux d'échange avec les monnaies étrangères. Alors que le taux du dollar baisse, celui du rouble soviétique garanti par de l'or augmente faisant ainsi du rouble la monnaie qui sera bientôt la plus stable du monde.

Ces reductions dans les prix ne sont pas surprenantes pour le peuple sovietique. Elles sont le resultat des succes realises dans l'industrie et dans l'agriculture en 1949 par le peuple sovietique, dans le cadre du plan quinquennal. Elle sont le resultat du travail pacifique du peuple sovietique dans la construction du communisme.

La jeunesse sovietique, comme l'ensemble du peuple sovietique, repond par de nouveaux exploits dans son travail a ce succes du regime socialiste sovietique.

Le soir du 28 fevrier, lorsque la decision du gouvernement fut radio-diffusee, des reunions furent spontanement organisees dans tout le pays dans de nombreuses usines, bureaux entreprises : les ouvriers remerciaient chaleureusement le Parti et le Gouvernement pour leur sollicitude. De grands meetings d'etudiants furent tenus dans tout le pays. A l'un de ces meetings a l'Universite d'Etat de Moscou, la jeune Ivanova, etudiante de premiere annee et membre de la Ligue des Jeunes Communistes declara :

" J'ai compte que les etudiants de notre universite a eux seuls realiseront une economie de plus de 20 millions de roubles de cette derniere reduction des prix. Nous, etudiants sommes reconnaissants au grand Staline pour le cadeau qu'il nous a fait." Les derniers mots furent noyes sous un tonnerre d'applaudissements..." Continuons a etudier avec encore plus d'ardeur pour montrer notre reconnaissance envers le gouvernement pour le soin qu'il prend des etudiants et du peuple sovietique. Nos remerciements les plus sincerés au camarade Staline!" Les memes sentiments furent exprimes par tous les etudiants dans tous les etablissements scolaires de l'URSS.

Maximova, une jeune ouvriere de l'atelier de transformation de l'usine electrique de Moscou, dit a une de ces reunions : " Une telle sollicitude a l'egard du peuple ne peut exister que dans le pays du socialisme. Nous regardons avec confiance et hardiment notre avenir car nous savons que cet avenir sera encore plus beau. Nous avons confiance parce que nous sommes guides par le heroique Parti de Lenine et de Staline dont la politique repond aux interets vitaux du peuple. Le camarade Staline veille a ce que chaque jour nous apporte une vie meilleure."

" Nous vivons dans une periode splendide, camarades, dit Blazhnev, un ouvrier de Leningrad, " voyez comme le peuple est fort quand il travaille pour lui-meme. La guerre passee a affecte notre peuple plus qu'aucun autre peuple du monde."

-3-

Et pourtant nous nous sommes relevés plus vite qu'aucun pays." Au cours d'un meeting dans une fabrique de textiles, appelée "Trekhgornaya Manufaktura" une fileuse, Zharova, dit : "Au nom de tous mes camarades, je remercie le Parti et Joseph Vissarionovich Stalin pour la constante sollicitude qu'ils ont montrée envers nous. Chaque jour qui passe nous fait de plus en plus forts, au grand dépit de nos ennemis et à notre grande joie."

La jeunesse des Etats Unis, de France, de Grande Bretagne, de Hollande et d'Italie, ainsi que d'autres pays recevant les "bienfaits" du plan Marshall, se voit chaque jour menacée par une crise toujours plus proche, de nouvelles hausses de prix, de nouvelles diminutions des salaires, d'autres millions de chômeurs, d'autres millions de jeunes gens quittant les écoles et les collèges par manque de moyens matériels et financiers et menacés par la famine, s'enrolant dans l'armée.

Un nombre toujours grandissant de ces jeunes ne veulent plus de ces conditions d'oppression et on s'est arrivés à comprendre la nécessité de lutter pour leurs droits économiques et politiques. Et il est naturel que la jeunesse soviétique heureuse soit pour eux une source inépuisable de reconfort moral.

NOUVELLES DU DEUXIEME CONGRES MONDIAL DES ETUDIANTS.

LES ETUDIANTS TCHECOSLOVAQUES SE PREPARENT POUR LE DEUXIEME CONGRES MONDIAL.

PRAGUE : Les préparations du Deuxieme Congrès Mondial des Etudiants furent discutées conjointement par l'Union Nationale des Etudiants Tchécoslovaques et le Comité Universitaire de l'Union de la Jeunesse Tchécoslovaque dans un meeting tenu à Olomouc en Février (20-21). Le meeting entendit la résolution passée par le Comité Exécutif de l'UIE sur les buts et les préparations du Congrès. Le président de l'UNET et président du Comité Universitaire de l'UJT, Jiří Pelikán, membre du Parlement, souligna l'importance qu'il y avait à commencer immédiatement les préparations pour le Congrès. Une discussion eut lieu au sujet des obligations des étudiants tchécoslovaques dans la préparation du Congrès.

UN JOURNAL ESTUDIANTIN FAIT DE LA PUBLICITE AU SUJET DU CONGRES.

CARACAS : "Valvula" journal des étudiants démocratiques des étudiants du Venezuela qui reprit récemment ses publications consacra son dernier numéro au Deuxieme Congrès Mondial des Etudiants et aux activités qu'il est nécessaire d'entreprendre pour organiser la création d'un centre unifié pour le mouvement étudiant au Venezuela.

-4-

POUR LA PAIX ET L'INDEPENDANCE NATIONALE.

LE SECRETARIAT DE L'UIE PROTESTE CONTRE LE MEURTRE DE L'ETU-
DIANT INDIEN ABBASSI.

IRAGUE : Le Secretariat de l'UIE a envoyé le message suivant de protestation au Gouvernement de Bombay, Indes, au sujet du meurtre de l'étudiant indien Abbassi, relatée dans notre dernier bulletin des nouvelles : "Au nom de 3.500.000 d'étudiants nous protestons énergiquement contre le meurtre d'Abbassi, éminent militant étudiant de Bombay, qui mourut des suites des coups de lathi reçus. Demandons une enquête immédiate et la punition des responsables."

L'UIE PROTESTE CONTRE LE MASSACRE REVOLTANT DE DETENUS POLI-
TIQUES INDIENS.

BOMBAY : Le 11 février, la police indienne ouvrit le feu sur des détenus politiques sans défense à Salem Gaol, en tuant 22 et en blessant plus d'une centaine. Cet odieux massacre a soulevé l'indignation du monde entier. La Fédération Pan-Indienne des Etudiants (membre de l'UIE) et de nombreuses autres organisations ont protesté et demandent qu'une enquête soit faite. L'UIE a déjà protesté.

Les commentaires indiens soulignent que ce massacre venant moins d'une semaine après la fusillade par la police des prisonniers de Nasik Gaol, tuant un détenu et en blessant un autre, montre que le gouvernement de Nehru essaie maintenant d'exterminer les milliers de démocrates languissant dans les prisons.

LA JEUNESSE DU NIGER REMERCIE L'UIE POUR SA SOLIDARITE.

PRAGUE : Le Congrès de la Jeunesse du Niger et du Cameroun a exprimé sa gratitude à l'UIE pour les actions de solidarité dans la campagne de protestation contre le massacre brutal de mineurs sans défense à Enugu l'an passé. "Il faut lutter contre le colonialisme sur tous les fronts, et la jeunesse pacifique du monde entier ne doit négliger aucun moyen de le combattre" dit la lettre.

LA JEUNESSE VIETNAMIENNE FAIT APPEL A LA JEUNESSE DU MONDE

PEKING : Dans un appel à la jeunesse du monde l'Union de la Jeunesse Vietnamienne déclare que, ayant échoué en Chine "les imperialistes américains essaient maintenant de transformer le Viet Nam en un bastion dans leur lutte contre la démocratie dans l'Asie du Sud Est." La jeunesse du Viet Nam, déclare cet

-5-

appel, est determinee a suivre l'exemple de la jeunesse de Chine et de balayer l'imperialisme de l'Asie du Sud Est.

LA FEDERATION DES SYNDICATS PAN INDIENS AVERTIT QU'UN COMBAT EST ENCORE NECESSAIRE POUR SAUVER LES 12 DE TELENGANA.

BOMBAY : L'opinion democratique du monde, sous la direction d'organisations telles que FMID, FSM, et l'UIE, a gagne le premier round contre le Gouvernement des Indes et le Gouvernement de Hyderabad dans la bataille pour sauver les 12 combattants de Telengana qui devaient etre pendus les 22 et 23 janvier, d'apres un communique de presse fait par Mr. P.B. Ranganekar, Secetaire Assistant du Congres des Syndicats Pan Indiens.

" Les lois feodales memes de l'Etat de Hyderabad furent violees afin de faire pendre plus vite les 12 condammes (et 96 autres). Les accuses n'eurent meme pas de contre-interrogatoire, et on ne leur permit pas de choisir leur defense. Le meme avocat eut a les accuser et a les defendre a la fois. Pour couronner le tout, le geolier supprima leur recours en grace."

Bien que les executions aient ete reculees, la Federation des Syndicats Pan Indiens avertit que la bataille est loin d'etre gagnee. " Une administration qui ose poursuivre ces combattants pour meurtre, n'hesitera pas a les executer."

A Bombay, un Comite de Defense des Condammes de Telengana a ete cree et la FSFI a lance un appel pour la formation de pareils comites dans toute l'Inde pour collecter des fonds pour la defense legale des condammes et pour organiser des campagnes pour obliger le Gouvernement a les liberer et a accorder des droits democratiques a la population de Telengana.

SIX TUES AU COURS DU BOMBARDEMENT D'UNE ECOLE EN MALAISIE PAR LES BRITANNIQUES.

PEKING : Une ecole primaire chinoise a Johore en Malaisie, fut sauvagement bombardee par la Royal Air Force le 7 fevrier d'apres un communique de Kuala Lumpur publie dans le Kwangning Daily.

Le directeur de l'ecole Yu Ming et 12 eleves furent blesses et les batiments scolaires furent presque entierement detruits quand deux avions anglais dechargerent leurs bombes juste au-dessus de l'ecole. Six des blesses moururent des suites de leurs blessures.

Les Chinois vivant en Malaisie ont souffert fre-

46
quent des bombardements et les mitraillades de l'aviation britannique depuis la proclamation de la loi "d'urgence" en Malaisie. Des protestations énergiques ont eu lieu contre ces attaques aveugles.

QUATRE ETUDIANTS SUISSES RENVOYES POUR DES ACTIVITES EN FAVEUR DE LA PAIX.

GENEVE : Quatre étudiants ont été renvoyés pour un mois par les autorités de l'Université de Genève pour avoir commis le "crime" de distribuer des pétitions demandant la mise hors la loi de la bombe atomique. Les pétitions furent distribuées dans l'université entre le 14 et le 18 février et cependant les autorités ne prirent leur décision que le 21 février, et elle ne fut communiquée aux étudiants que le 4 mars. Le Secrétariat de l'UIE a envoyé une protestation au Recteur.

+++++
UNITE DES ETUDIANTS.
+++++

LE GOUVERNEMENT FRANCAIS S'EFFORCE A NOUVEAU D'EXPULSER BERT WILLIAMS.

PARIS : Bien que le Gouvernement Français ait été obligé d'abandonner pour un temps ses poursuites contre Bert Williams devant la vague énorme de protestations de la part des organisations démocratiques de France et des organisations démocratiques de jeunesse et d'étudiants du monde entier, les derniers communiqués déclarent que de nouvelles tentatives ont été faites pour expulser le Secrétaire de la FMJD.

Immédiatement après le premier avis d'expulsion, la FMJD lança une campagne mondiale de protestation. Ainsi qu'il a été mentionné dans le No 6 du Bulletin d'Information de l'UIE, les organisations de jeunesse et d'étudiants répondirent à cet appel par des résolutions, des télégrammes de protestation et par l'envoi de délégations aux ambassades françaises à l'étranger.

En Australie, le pays de Bert Williams, 16 syndicats nationaux protestèrent et les organisations de jeunesse tinrent un meeting de protestation.

Dans son appel pour une campagne à l'échelle mondiale la FMJD souligna que les forces réactionnaires développent une offensive contre elle et ses activités en faveur de la paix. Au cours des six derniers mois, le gouvernement français a refusé d'accorder le visa d'entrée à Jerzy Morawski (Pologne), Serge Romanowski (URSS) et Ivan Bachew (Bulgarie), secrétaires de la FMJD élus au Congrès de Budapest, et qui

-7-

ont été ainsi dans l'impossibilité d'occuper leur poste.

Une déclaration du Comité Français de la Jeunesse Démocratique condamna cette action du Gouvernement Français comme un deshonneur pour la France. Elle soulignait que Bert Williams avait été en France " depuis que la Fédération avait été invitée à établir son quartier général à cet endroit par le Gouvernement Français."

" Tous les camarades du monde entier peuvent être assurés que la jeunesse de France est consciente de l'honneur et de la responsabilité que la présence de Bert Williams à au siège de la FMJD en France représente. Nous luttons et nous lutterons, soutenus par la grande compagne qui se développe dans toute la France, pour exiger l'annulation de l'ordre d'expulsion contre Bert Williams."

"Notre action nous conduira à la victoire, Bert Williams doit rester en France, pour la cause de la Paix, pour l'honneur de la France, pour la grandeur et le renforcement de notre chère Fédération Mondiale."

L'UNION NATIONALE DES ETUDIANTS BRITANNIQUES SUSPEND SON AFFILIATION A L'UIE.

LONDRES : A la dernière réunion du Conseil de l'Union Nationale des Etudiants d'Angleterre, du Pays de Galles et d'Irlande du Nord, tenu à Cardiff, une motion fut passée, suspendant l'affiliation à l'UIE jusqu'à la période de la réunion du Congrès de l'Union Nationale. A cette même réunion du Conseil, une proposition fut faite d'affilier l'Union Nationale à l'Assemblée Mondiale de la Jeunesse, une organisation stipendiée par le gouvernement et sans aucune base représentative. Cette proposition fut rejetée. La proposition de l'Exécutif de refuser de participer aux Assises Nationales de la Jeunesse au début de février fut aussi rejetée.

Les leaders de l'Union Nationale prétextèrent, pour se justifier, la décision du Comité Exécutif de Londres de suspendre les relations avec les leaders de la section étudiante de la Jeunesse Populaire de Yougoslavie. Les raisons de la décision de l'Exécutif de Londres ne furent pas discutées, non plus que l'évidence des actions des leaders de la Jeunesse Populaire de Yougoslavie présentées par le Comité Exécutif de l'UIE et les organisations membres.

La proposition de suspendre l'affiliation fut une décision surprenante de la part de l'Exécutif de l'UN après le dernier Conseil de l'UN en novembre 1949 qui avait décidé à une grande majorité de maintenir l'affiliation à l'UIE et que cette question ne serait soulevée à nouveau qu'un an après au moins de façon à permettre aux étudiants britanniques d'assumer leurs pleines responsabilités dans l'UIE.

-8-

Grace a cette manoeuvre brusque et a l'aide d'un rapport tres partial dans la revue mensuelle de l'UN "Student Chronicle" qui ne publia pas la declaration de Mr. Bučević (representant de la JPY) reconnaissant le fait que des etudiants democratiques yougoslaves avaient ete arretes et enprisonnes, les leaders de l'UN creerent une atmosphere de confusion a la faveur de laquelle le Conseil put etre persuade de suspendre l'affiliation sans en referer aux etudiants.

A cette mene reunion du Conseil, les resolutions de la recente conference des etudiants britanniques au sujet des bourses et des credits furent abandonnees en faveur d'une proposition de l'Executif d'approuver l'abatement de 1 million de livres sur le budget reserve a l'education.

DEUX AUTRES UNIVERSITES CANADIENNES S'AFFILIENT A L'UIE.

MONTREAL : Le desir des etudiants d'universite canadiens de cooperer plus etroitement avec l'UIE pour la paix du monde se manifeste avec de plus en plus d'evidence. Les etudiants catholiques de Montreal et dans les universites de Laval, ont suivi l'exemple donne par les etudiants de McGill il y a quelque temps qui voterent leur affiliation a l'UIE.

Des delegues a une Conference de Presse des Universites Canadiennes firent appel aux etudiants pour utiliser leurs journaux corporatifs comme un moyen de lutter contre une troisieme guerre mondiale. Plus tard, le journal des etudiants de Montreal "Quartier Latin" publia des editoriaux en faveur de la paix et contre la conscription. La guerre. Sous la pression de la hierarchie catholique, l'editeur de ce journal fut deplace, mais la campagne des etudiants canadiens pour la paix et l'affiliation avec l'UIE continue.

UNE NOUVELLE ECOLE BULGARE EST BAPTISEE D'APRES UN POETE TURC DEMOCRATE.

SOFIA : Une nouvelle ecole construite par les habitants turcs de Guskovo dans les montagnes du Rhodope, en Bulgarie, fut baptisee d'apres le poete ture Nazim Hikmet au cours d'une reunion des habitants du village.

Hikmet est un celebre poete du peuple ture qui est en prison depuis 12 ans dans un donjon a Eroussa.

"KENTERING" - NOUVEAU JOURNAL DE LA FVSV.

AMSTERDAM : Une preuve encourageante de l'activite de l'organisation membre de Hollande, la FVSV (Federation des Etudiants Progressistes) est la publication du premier numero de leur revue mensuelle "Kentering".

Le premier numero a trait au Congres des Etudiants Hollandais dont il souligne le caracter antidemocratique, au Conseil de l'UIE de Sofia, a la campagne du 21 fevrier en Hollande, et contient une lettre ouverte au sujet de la "Conference Internationale des Etudiants" tenue a Londres en decembre dernier.

Un editorial donne les lignes generales des problemes auxquels les etudiants hollandais progressistes devront faire face dans leur combat" unis aux 3.500.000 d'etudiants representes par l'UIE, front indivisible et invincible dans la lutte pour une vie meilleure."

Ce nouveau journal mensuel de la FVSV reflète la force croissante du mouvement progressiste estudiantin en Hollande ainsi que le soutien toujours plus grand de l'UIE.

LES ETUDIANTS DE LYON COLLECTENT 70.000 FRANCS POUR LE SERVICE D'ENTRAIDE DE L'UIE.

PARIS : L'Association Generale des Etudiants de Lyon communique que 70.000 francs furent collectes pour le Service d'Entraide de l'UIE au cours de la Semaine Internationale des Etudiants l'annee derniere.

Les etudiants de Lyon ont demande que cet argent soit utilise pour l'envoi de medicaments aux etudiants vietnamiens. Ils ont aussi demande que l'on utilise cet argent pour envoyer des livres aux etudiants polonais qui accueillirent si chaleureusement leur chorale au cours de leur tournee en Pologne l'an passe.

SEIZE JEUNES GRECS SONT ENCORE SOUS LA MENACE D'UNE EXECUTION

LONDRES : Bien que les sentences de mort de 16 jeunes grecs, dont des etudiants, passées l'annee derniere, aient ete suspendues, aucune grace ne leur a ete accordee et ils se trouvent donc toujours menaces d'etre executes. C'est ce que nous communique le Bulletin des Nouvelles publie par l'Union Democratique des Etudiants Cypriotes a Londres.

Des protestations de la part des organisations democratiques du monde entier, y compris l'UIE, forceront le ~~ex~~ gouvernement d'Athenes a surseoir a ces executions, mais il est fort probable que, des que les protestations s'attenueront, le sort de ces 16 jeunes gens sera le meme que celui des 3.033 democratres grecs qui, d'apres les chiffres d'Athenes, ont ete executes depuis juillet 1946.

Ces 16 jeunes gens etaient parmi les 30 qui furent arretees en decembre 1948 et maintenus en prison pendant 6

-10-

mois avant d'être accusés d'avoir créé un Conseil de l'EPON organisation de la jeunesse démocratique en Grèce. En juin 1949 une cour martiale du Piree en condamna 16 à mort, parmi lesquels 4 étudiants et 4 jeunes filles.

LA JEUNESSE DU VENEZUELA DEMONCE LA TERREUR POLICIERE EN ARGENTINE.

CARACAS : Des centaines de signatures ont été recueillies parmi la jeunesse du Venezuela pour protester contre la terreur et la persécution du mouvement étudiant en Argentine. Des lettres ont été envoyées au président Peron pour exprimer l'indignation de la jeunesse du Venezuela contre les méthodes policières employées contre les organisations démocratiques de la jeunesse en Argentine.

+++++
ENSEIGNEMENT DEMOCRATIQUE
+++++

D'EMINENTS AMERICAINS ATTAQUENT LA MILITARISATION DES ECOLES ET DES COLLEGES.

WASHINGTON : 26 éminents américains, dont Albert Einstein, l'évêque méthodiste Gerald Kennedy et le président de l'Union Nationale des Fermiers, ont dénoncé la militarisation croissante de l'enseignement américain et demanderont à ce sujet un changement de politique.

Dans un rapport de 80 pages, publié sous la direction du Conseil National contre la Conscription, ils accusent le Département de la Guerre, des efforts inquiétants pour propager une philosophie militariste parmi la jeunesse.

Ce rapport indique que l'art de la guerre est maintenant enseigné dans plus de 100 collèges américains et remplace les sciences sociales et la religion. Il accuse le Département d'intervenir systématiquement dans l'enseignement civil dans le but de gagner un soutien important pour leur politique militariste.

La subvention par les autorités militaires de la recherche militaire a conduit le gouvernement à faire des enquêtes parmi les étudiants et les professeurs et de plus en plus lie l'existence des collèges aux subventions militaires. Certaines universités ont pour président des politiciens ou des militaires pour obtenir de l'aide financière. Un exemple en est le General Dwight D. Eisenhower, président de l'Université de Columbia.

Le rapport faisait deux suggestions pour arrêter

-11-

cette militarisation des ecoles : l'apprentissage doit etre limite aux ecoles militaires et la recherche civile doit etre financée par des offices civils et non par des departements militaires.

LES ETUDIANTS ROUMAINS RETIRENT DE NOMBREUX AVANTAGES DE LEUR ADHESION AU SYNDICAT.

BUCAREST : Les etudiants roumains retireront de nombreux avantages de la decision de la Confederation Generale du Travail d'accepter les etudiants parmi ses membres.

La decision fut prise sur la demande de nombreux etudiants dans beaucoup d'universites et apres les propositions de l'Union de la Jeunesse Travailleur.

Les etudiants syndiques auront tous les droits dont jouissent tous les membres des autres unions y compris le droit aux assurances sociales. Cette année 5000 etudiants passeront leurs vacances aux frais des assurances sociales et 130 millions seront accordés par le gouvernement pour les cantines d'etudiants et les pensions.

Le syndicat etudiant s'occupera des conditions de vie des etudiants (pensions, cantines, assistance medicale et vacances) et leur procurera toutes les facilites pour faire du sport. Il organisera aussi des activites culturelles.

L'AMBASSADE YUGOSLAVE CONFIRME LA PERSECUTION D'ETUDIANTS DEMOCRATIQUES PAR TITO.

LONDRES : Sceptiques au sujet des preuves apportées au Conseil de Sofia par plusieurs organisations membres de l'UIE, sur la persecution et l'emprisonnement politique des etudiants par le gouvernement de Tito, des leaders de l'Union Nationale des Etudiants Britanniques deciderent de demander au Gouvernement Yougoslave une nouvelle version de la terreur exercée contre les etudiants yougoslaves.

En consequence, les leaders de la ENUS ecrivirent a l'ambassade de Yougoslavie pour demander des details au sujet des nombreuses arrestations d'etudiants faite par la police de Tito.

La reponse qu'ils recurent, datee du 13 fevrier, de l'attache de presse Sokorac les embarrassa considerablement. Ce dernier declarait qu'a Belgrade seulement, 372 etudiants de l'universite avaient ete arretes pour affinités avec le Cominform. Avec encore plus de cynisme il ajoutait que "dans d'autres universites le nombre des etudiants soutenant le Cominform et ayant ete arretes etait encore plus "petit" !. ("Souteneurs du Cominform" est le terme employe par les fascistes de Tito pour designer les patriotes yougoslaves, sans consideration de parti, qui luttent pour la paix et la collaboration pacifique entre les peuples).

-12-

Il donnait aussi des détails sur les arrestations effectuées en Macédoine (45) et en Slovaquie (27).

Il est inutile de dire que les faits reconnus dans cette lettre étaient assez peu utiles pour les leaders de l'Union Nationale des Etudiants Britanniques dans leurs efforts pour "blanchir" les dirigeants de la Jeunesse Populaire de Yougoslavie (section des étudiants) qui soutient ouvertement une telle politique.

LES PROGRES DE L'ENSEIGNEMENT DANS LA CHINE NOUVELLE.

SHANGAI : La Chine de l'Est a maintenant 78.000 écoles nouvelles, ainsi que des collèges et des universités comprenant 6.250.000 étudiants d'après un rapport fait au Comité Militaire et Administratif de la Chine de l'Est récemment. Des réformes draconiennes furent effectuées dans des centaines d'écoles, de collèges et d'universités dont la direction fut placée dans les mains du gouvernement populaire.

Plus de 70.000 diplômés de l'Académie Révolutionnaire ou d'autres écoles politiques et militaires sont maintenant en train de travailler dans les administrations gouvernementales, les usines et dans l'armée.

De nouveaux professeurs sont formés et les instituteurs qui enseignaient sous le régime du Kuomintang recevront un nouvel apprentissage d'après les nouveaux programmes.

A Shanghai, le nombre des membres de la Fédération des Membres du Corps Enseignant a déjà atteint 12.000 et celui de l'Association des Savants et Techniciens est de 10.000.

ESCLAVAGE MODERNE DES ENFANTS AU JAPON.

TOKIO : Une enquête faite par le Ministère de la Santé et du Travail dans la province de Totschigi découvrit 3000 cas de traite d'enfants. D'après les informations officielles les enfants entre 7 et 18 ans sont vendus à des prix variant entre 1.500 et 4000 yen (5-10 francs); la plupart étant des enfants de paysans pauvres ou de veuves de guerre.

PERSECUTION DES PROFESSEURS TURCS PROGRESSISTES.

CAIRO : Deux professeurs de l'université d'Ankara, l'une étant une femme, ont été condamnés à trois mois de prison pour "propagande communiste" d'après les rapports de la presse turque.

Ce sont Benidje et Niazi Berket. Un troisième accusé fut acquitté.

-13-

LES CREDITS POUR L'ENSEIGNEMENT AUGMENTES DE 40% EN ROUMANIE.

BUCAREST : Le budget pour l'enseignement de la Republique Populaire de Roumanie pour 1950 est de 40% plus eleve que ce lui de 1949.

LES ETUDIANTS DES ETATS UNIS LUTTENT CONTRE LA DISCRIMINATION RACIALE ET RELIGIEUSE.

NEW YORK : Des delegues de 17 colleges et universites des Etats Unis se reunirent récemment a Cornwell University afin de creer une organisation nationale d'etudiants contre la discrimination raciale et religieuse dans les universites americaines.

La nouvelle organisation accordera l'avantage d'une affiliation nationale a des groupes d'etudiants independants et a des cercles locaux qui se sont retires ou ont ete expulses des comites pour avoir refuse de pratiquer la discrimination raciale. Comme par exemple, le groupe de Phi Psi du college d'Amherst, qui fut expulse de l'organisation nationale de Phi Psi pour avoir admis un noir parmi leurs membres.

Les participants a la Conference affirmerent a l'unanimité que la majorite des etudiants d'universite americains sont contre la discrimination et dirent que la nouvelle organisation serait soutenue dans tout le pays. Des delegues dirent que les groupes qui continueraient a pratiquer la discrimination finiraient par perdre leurs membres et se trouveraient bientôt "sans travail".

Service de Presse de l'U.I.E.

PUBLIÉ PAR LE DÉPARTEMENT DE PRESSE ET INFORMATION DE L'U.I.E.

UNION INTERNATIONALE DES ETUDIANTS - VOJTĚŠSKÁ 12, PRAGUE II, ČSR

THIS IS AN ENCLOSURE TO
DO NOT DETACH

25X1

1950- N. 4

13 février 1950.

SESSION DU COMITE EXECUTIF DE L'UIE

A LONDRES.

LE COMITE EXECUTIF DE L'UIE DISCUTE DU RAPPORT SUR L'ENSEIGNEMENT DEMOCRATIQUE.

Londres.-- Après que le Comité Exécutif de l'UIE eut décidé que le deuxième Congrès Mondial des Etudiants se tiendrait à Prague en Août 1950, la session a entendu le rapport du Secrétaire Général de l'UIE, Giovanni Berlinguer sur le travail effectué par l'UIE pour démocratiser l'enseignement. Un observateur de l'organisation internationale des Professeurs avait été invité à assister à la discussion de ce rapport.

Alexander Sheljepin, Vice-Président soviétique de l'UIE déclara que l'année dernière, 320.000 étudiants nouveaux avaient été admis dans l'enseignement supérieur en Union Soviétique, ce qui portait le total des étudiants de l'enseignement supérieur à 1 million 128.000. Il souligna le fait que maintenant, tous les étudiants soviétiques jouissent des conditions nécessaires à la poursuite d'études profitables: enseignement gratuit, bourses d'Etat, bibliothèques et laboratoires splendides.

Le représentant britannique Stanley Jenkins qui fut le seul délégué à ne pas approuver le rapport, déclara que de grands progrès avaient été faits en Angleterre ces dernières années. En 1949, 70% de tous les étudiants recevant une éducation supérieure bénéficiaient de bourses.

S'opposant aux déclarations contenues dans le rapport, sur le pourcentage des illétrés, il déclara qu'une enquête avait révélé que 8% des citoyens britanniques étaient incapables de retirer quelques profits qu'en soit de l'enseignement qui leur serait donné.

Vimla Bakaya, -Indes- souligna les conditions effroyables de l'enseignement dans son pays, où les dépenses militaires occupent 50% du budget tandis que les droits universitaires augmentent et qu'un nombre sans cesse plus grand d'écoles et de collèges sont fermés. Vimla Bakaya qui était récemment allée en URSS comme membre d'une délégation de l'UIE, déclara que la condition des étudiants soviétiques était une source d'inspiration pour les étudiants des pays coloniaux.

Ont participé à la discussion: les délégués australien, de l'Equateur, de l'Italie et de Pologne.

-2-

DEUXIEME CONGRES MONDIAL DES ETUDIANTS.

Londres. Le deuxième Congrès Mondial des Etudiants se tiendra sous le mot d'ordre: ETUDIANTS UNIS SEZ-VOUS POUR LA PAIX, l'INDEPENDANCE NATIONALE ET UN ENSEIGNEMENT DEMOCRATIQUE. 500 délégués au minimum, se sont invités au Congrès qui sera le plus grand et le plus important rassemblement international des étudiants depuis le premier Congrès d'Août 1946 qui a fondé l'UIE.

Les plans approuvés par le Comité Exécutif prévoient une grande variété de compétitions sportives et culturelles qui se dérouleront en même temps que le Congrès.

Des détails seront donnés dans nos prochains bulletins.

LES ETUDIANTS CECOSLOVAQUES RECOIVENT LA NOUVELLE AVEC ENTHOUSIASME.

Prague. Immédiatement après avoir reçu la nouvelle que le deuxième Congrès Mondial des Etudiants se tiendrait à Prague, l'Union Nationale des Etudiants Cechoslovaques a envoyé le télégramme suivant à Londres, au Comité Exécutif de l'UIE: "nous avons été informés de la décision du Comité Exécutif de l'UIE, que nous recevons avec un grand enthousiasme. Les étudiants cechoslovaques comprennent toute l'importance de cette décision, et apprécient la confiance et l'honneur que leur a fait le Comité Exécutif.

"Ils rempliront leur tâche d'organisateur et d'hôte en étant conscients de leur responsabilité. Ils s'engagent à participer de toutes leurs forces au renforcement de l'UIE, facteur important de la paix mondiale et promettent de travailler intensément pour préparer le Congrès afin qu'il devienne une grande expression des efforts en faveur de la paix des millions d'étudiants démocrates du monde entier, unis sous l'emblème de l'UIE. Tous nos vœux de succès pour le deuxième Congrès Mondial des Etudiants de 1950."

LES MEMBRES DU COMITE EXECUTIF DE L'UIE PRENNENT LA PAROLE EN ANGLETERRE.

Londres. - Après la session du Comité Exécutif, un grand nombre de ses membres a quitté Londres pour parler dans les universités britanniques, les collèges et les unions des étudiants. Parmi les villes qu'ils visitent, se trouvent Manchester, Liverpool, Bristol, Nottingham, Leeds, Birmingham, Dublin... ils visitent aussi de nombreux collèges de l'Université de Londres et d'Ecosse.

POUR LA PAIX ET L'INDEPENDANCE NATIONALE.

La campagne du 21 février:

Prague. - Nous recevons toujours de nouvelles informations sur les préparatifs qui sont faits dans le monde pour le 21 février, Journée de Solidarité avec la jeunesse et les étudiants en lutte contre le colonialisme.

Le bulletin spécial sur l'enseignement colonial préparé par le Bureau des Etudiants en lutte contre le colonialisme, est en cours d'expédition.

-3-

Parmi les nombreux messages de solidarité, adressés à la jeunesse et aux étudiants à l'occasion du 21 février, se trouvent ceux du professeur Joliot Curie (Président du Comité du Congrès Mondial des Partisans de la Paix), de G. d'Arboussier (Vice-Président), de Kuo-Mo-Jo (Président du Conseil Chinois des Partisans de la Paix) de la Fédération Syndicale Mondiale, de R. Palms Dutt (Vice-président du Parti Communiste britannique).

Le Président de l'UIE, Mr. Joseph Grohman a adressé un message aux étudiants du monde.

Winnipeg. - Le thème principal de la journée sera: "ils veulent enrôler la jeunesse australienne pour faire la guerre contre la jeunesse des pays coloniaux. Nous déclarerons ce jour là notre amitié et notre solidarité avec cette jeunesse." Des rassemblements se tiendront dans tous les Etats et dans la Nouvelle Galles du Sud, les secrétaires du Syndicat des marins et dockers seront parmi les orateurs.

Berlin. - La Journée du 21 février, coïncidera avec les élections locales et de groupes dans la Jeunesse Libre d'Allemagne. Dans toutes les réunions qui seront tenues pour les élections dans les usines, les écoles et les Universités, des messages seront approuvés pour la jeunesse en lutte dans les pays coloniaux, et des protestations contre les guerres coloniales seront envoyées à l'ONU.

Amsterdam. - Les étudiants hollandais à l'occasion du 21 février, ont prévu une campagne de 10 jours qui englobera toutes les Universités. Wimla Bakaya, membre du Comité Exécutif de l'UIE, visitera la Hollande et prendra la parole dans les réunions.

ASSEMBLEE DES ETUDIANTS TCHÉCOSLOVAQUES ET DES ETUDIANTS COLONIAUX.

Prague. - Une assemblée commune des étudiants et des autres jeunes travailleurs ainsi que des étudiants coloniaux de l'Université de Prague s'est tenue le 8 février autour du mot d'ordre: "Lutter pour l'indépendance nationale c'est lutter pour la paix." Elle avait été organisée par les étudiants de la Faculté de Sciences politiques.

Le représentant de l'UIE Ko Tun Shien -Birmanie- parla du rôle des étudiants coloniaux dans le travail de l'UIE et le Président de l'Union Nationale des Etudiants Tchécoslovaques Georges Pelikan (Député au Parlement Tchécoslovaque) souligna le fait que la lutte de la jeunesse et des peuples des pays coloniaux pour l'indépendance nationale est la lutte pour la paix mondiale.

Il annonça aussi que son organisation avait décidé d'augmenter les bourses de 50 étudiants coloniaux en signe de solidarité avec les nations opprimées. Les étudiants Tchécoslovaques augmenteront sans cesse leur appui moral et matériel aux étudiants et à toute la jeunesse coloniales car ils comprennent le sens de leur lutte.

Dans le programme qui suivit, les étudiants tchécoslovaques et coloniaux présentèrent leurs danses et leurs chansons coloniales. Les étudiants coloniaux chantèrent tous ensemble une chanson en l'honneur de Mao Tse Tung.

-4-

Un étudiant britannique qui exprima sa solidarité fut chaleureusement applaudi. L'Assemblée approuva une résolution exprimant la solidarité de la jeunesse tchécoslovaque avec celles des pays coloniaux et contenaient l'engagement d'aider encore plus activement la lutte contre le colonialisme.

LA FSM ENVOIE UN MESSAGE A L'UIE ET A LA FMJD A L'OCCASION DU 21 FEVRIER.

Paris.- Au nom de 72 millions de travailleurs, la Fédération Syndicale Mondiale a adressé un message à l'UIE à l'occasion du 21 février.

Après avoir défini la position de la FSM, en ce qui concerne les pays coloniaux, le message déclare: "La FSM appelle à la jeunesse des pays coloniaux à renforcer son unité sans distinction de classe, de race, de nationalité et de sexe. "Elle appelle la jeunesse à prendre une part encore plus grande dans les luttes pour la libération nationale, pour améliorer la vie des travailleurs et de tout le peuple. Les jeunes des pays coloniaux ne sont pas seuls dans leur lutte.

A l'occasion du 21 février, Journée de commémoration du sacrifice de nombreux jeunes héros, la FSM assure la jeunesse des pays coloniaux de sa solidarité fraternelle. Elle exprime sa conviction fervente que l'exploitation honteuse et la répression sanglante exercée par les impérialistes n'arrêteront pas la participation de la jeunesse de tous les pays opprimés avec la classe ouvrière dans la lutte commune pour la libération nationale et la création d'une société démocratique et progressiste libérée de toutes les formes de l'exploitation."

LES ETUDIANTS AUSTRALIENS DEFENDENT LA PAIX, DEFENDENT LEURS DROITS.

Sydney: Le Congrès annuel de l'Union Nationale des Etudiants Universitaires australiens a voté de vigoureuses résolutions appelant les étudiants à soutenir la campagne de paix à s'opposer à la conscription et à demander l'interdiction de la bombe atomique.

Le Congrès s'est également déclaré opposé aux revendications politiques. Il a approuvé la campagne menée pour la réintégration du docteur Kaiser, jeune savant atomiste qui avait été révoqué pour raisons politiques. (voir page 8).

Le Congrès déclara qu'il regrettait les récentes menaces contre le droit des étudiants de s'organiser en groupe, clubs ou sociétés et celui de faire connaître leurs buts sur des questions sociales, religieuses ou politiques. Il a revendiqué le droit pour les organisations étudiantes, d'inviter les orateurs de leur choix.

LA CONFERENCE DES ETUDIANTS HOLLANDAIS APPELLE A L'ACTION POUR LA PAIX.

Amsterdam.- Les étudiants qui se sont rassemblés les 28 et 29 janvier dans une conférence nationale organisée par l'Organisation van Progressieve Studerends Jeugd (Organisation membre de l'UIE) ont appelé les dockers hollandais à ne pas décharger des armes qui arriveront bientôt à Amérique en Hollande.

- 5 -

Le président P. Smulders, annonça à la Conférence que toutes les tâches entreprises par l'OPSJ dans le cadre de son plan de deux mois avaient été accomplies et au delà. La Conférence a approuvé un plan de cinq mois qui s'étendra sur la période précédant le IIIème Congrès Mondial des Etudiants et qui sera consacré à sa préparation.

Un délégué de la Fédération des Organisations Progressistes d'Etudiants /organisation membre del' U I E/ a salué la conférence au nom de cette organisation.

La conférence s'est terminée par une réunion publique au cours de laquelle fut présenté un programme culturel. Parmi les artistes se trouvait M. Haakon Stotijn, laubois solo de l'Amsterdam Concertgebouw Orchestra, qui est aussi secrétaire du Comité Hollandais de la Paix.

GREVE DES ETUDIANTS EN ESPAGNE

Dans des numéros précédents de notre bulletin, nous avons souligné le fait que le gouvernement, la presse et la radio fascistes d'Espagne ont été à plusieurs reprises obligés d'admettre qu'il règne un grand mécontentement parmi les étudiants des universités d'Espagne.

Ce fait a été confirmé récemment par des informations publiées dans le journal "Mundo Obrero" /journal démocratique/ concernant une greve des étudiants à Saragosse le 13 Janvier; les fascistes ont tout fait pour empêcher que la nouvelle ne se répande.

Ceci indique que la lutte pour la paix, l'indépendance nationale et les revendications les plus immédiates du peuple, contre le gouvernement fasciste de Franco se développe et gagne même les universités qui, on le sait, sont les centres privilégiés du fascisme en Espagne.

Le journal conclut: "le ressentiment contre la politique de Franco et contre ses décisions s'étend dans ~~XXXXXX~~ les sections les plus diverses de la population, et même parmi les étudiants qui sont soumis à un contrôle rigoureux et sont sélectionnés par les classes dominantes."

L'UNITE DES ETUDIANTS

LES CONGRES DES ETUDIANTS ETUDIANTS. DECIDE DE PRENDRE DES MESURES POUR ASSURER LA PAIX ET ENFORCER L'UNITE.

QUITO. La Fédération des Etudiants universitaires de l'Equateur /FEUE/-organisation membre del' U I E- a décidé de réunir une Conférence Nationale de la Paix, avec toutes les forces progressistes du pays. Des représentants des autres pays d'Amérique Latine seront aussi invités.

La décision a été prise au VIème Congrès National de la FEUE, à Guayaquil, ~~Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0~~ cisions étudiantes affiliées à la Fédération.

- 6 -

Le Congrès a dénoncé le Pacte Atlantique et le Pacte de Rio de Janeiro, comme des mesures agressives contraires aux principes de la Charte des Nations Unies.

Le Congrès a aussi discuté de la politique du gouvernement équatorien qui met la direction de l'enseignement aux mains des éléments réactionnaires de l'Eglise. Il a décidé de mener une campagne pour défendre l'enseignement non confessionnel, selon les meilleures traditions du mouvement étudiant en Equateur.

Afin de renforcer l'unité de toute la jeunesse étudiante, et en tenant compte du fait que les succès de la FEUE ont été récompensés par l'appui des élèves des écoles secondaires, le Congrès a décidé de prendre les mesures nécessaires pour créer une Union Générale de la Jeunesse Etudiante d'Equateur, guidée par des principes démocratiques. La FEUE et l'UNEI ont décidé de se réunir à la fin de l'année scolaire 1970-1971.

DECLARATION DU GROUPE DES ETUDIANTS NORVEGIENS POUR LA COOPERATION INTERNATIONALE

OSLO L'Utchriskpolitisk Studentgruppe de Norvège, qui s'est récemment constitué pour développer l'intérêt porté à la coopération internationale des étudiants, (voir bulletin de l'U.E. du 11.1.50/8) a fait une déclaration, où il est dit: "En réponse à des questions soulevées concernant le travail du Comité régional constitué en Norvège pour diffuser des informations sur la coopération internationale des étudiants, le comité désire souligner que son travail est effectué dans un esprit de constante loyauté envers l'Union Nationale des Etudiants Norvégiens et sa politique internationale."

CONGRES DE LA NUS BRITANNIQUE

LONDRES L'Union Nationale des Etudiants tiendra son Congrès Annuel à Brighton du 29 Mars au 6 Avril, sur le thème "Enseignement, pour qui ?"

Sont prévues: des causeries, discussions, débats, réunions de facultés, films, sports, expositions danses et concerts.

DES REPRESENTANTS DES ETUDIANTS SE REUNISSENT A BERLIN

BERLIN 450 représentants de la Jeunesse Libre d'Allemagne (FDJ) venus de toutes les universités et écoles secondaires de la République Démocratique d'Allemagne, et des représentants des étudiants démocrates d'Allemagne de l'Ouest, sont réunis à Berlin le samedi 15 Janvier. L'assemblée a approuvé le programme de la FDJ pour les écoles secondaires. L'organisation de la FDJ pour l'université a informé l'assemblée des résultats de son activité de collecte pendant la Semaine Internationale des Etudiants, en faveur des étudiants combattants de Grèce et de Libanie: 1.523 marks ont été recueillis en espèces, ainsi que des médicaments pour une valeur de 500 marks. Dans notre prochain bulletin nous donnerons des détails plus complets sur cette assemblée.

UNE CAMPAGNE DE LIBERATION OBTIENT LA LIBERATION DE JOURNALISTES BRÉSILIENS .

BRESIL La pression populaire a obligé le Congrès des députés à
amnistier un groupe de jeunes journalistes qui avaient été con-
damnés à mort il y a deux ans pour avoir défendu l'insoluble de leur
journal, attaqué par la police en armes. La campagne pour obtenir
leur libération a été menée par les étudiants brésiliens en même
temps que par les autres organisations progressistes et a rencon-
tré un grand succès dans tous le pays.

Parmi les journalistes se trouvait l'étudiant Saleman Malina,
héros de la guerre antifasciste qui a été décoré de la plus
haute décoration de l'armée brésilienne. C'est un dirigeant du
mouvement de la jeunesse au Brésil, élu membre du Conseil de la
F M J D à Budapest l'année dernière.

DEMOCRATISATION DE L'ENSEIGNEMENT

DEVELOPPEMENT DE L'ENSEIGNEMENT EN HONGRIE

BUDAPEST Le budget hongrois de 1950 montre que le nombre des pro-
fesseurs est maintenant de cinq fois celui d'avant guerre. Le
nombre des docteurs employés de l'Etat s'est accru de 18 fois. La
Hongrie a maintenant plus de 5.000 chercheurs scientifiques.

LES JEUNES SOVIETIQUES PEUVENT FAIRE DES ETUDES

MOSCOU Parmi les étudiants de première année de l'institut agri-
cole Kirov, se trouvent de nombreux stakhanovistes des fermes
collectives. L'un d'entre eux est Vladimir Petrushev, membre de
la ferme collective Yarya Dawn. Combinant ses études avec son
travail, il a passé ses examens à la fin de l'école secondaire
du soir pour les jeunes travailleurs de la campagne.

Parmi les étudiantes, nous pouvons citer Lydia Zykins, mem-
bre du Komsomol et chef d'équipe distinguée de la ferme collective
Octobre Rouge. Elle était déléguée au IIème Congrès du Komsomol
et a participé à la Conférence de la Paix en Août dernier.

BUCHERS DE LIVRES AUX ETATS UNIS

NEW YORK. La commission de l'enseignement du conseil municipal
de Baltimore a ordonné que soient brûlés tous les livres, bro-
chures et périodiques des bibliothèques scolaires de Baltimore.
soviétiques Le New York Times nous apprend que des instructions
semblables ont été données dans d'autres parties du pays. La
littérature "subversive" qui doit être envoyée au bûcher com-
prend la documentation sur le développement économique et cultu-
rel de l'U R S S.

Le dirigeant du syndicat C I O des enseignants,
Edwin Smith, a protesté publiquement contre l'interdiction du
service d'information soviétique dans les écoles des Etats Unis.

Dans une lettre au New York Times il déclare que son
syndicat, et d'autres organisations, sont inquiets du fait que
les jeunes américains vont être dans l'impossibilité de se faire

- 8 -

personnelle sur les problèmes de la politique étrangère. "Il y a des gens et des organisations, écrit-il, qui croient que c'est trahison ou folie d'informer les élèves des réalisations remarquables des autres pays."

UNE CAMPAGNE ARRACHE LA LIBERATION D'UN ETUDIANT EMPRISONNE
BUENOS AYRES. Ismael Gerber, 18 ans, qui avait été arrêté et envoyé dans un centre de "rééducation" parce qu'il "croyait au matérialisme historique et dialectique" a été récemment libéré, grâce à la pression exercée par le mouvement étudiant et l'opinion publique. L'U.I.E. a reçu un message des étudiants argentins la remerciant pour la solidarité qu'elle leur a témoignée au cours de cette campagne.

NOUVELLES MESURES DE REPRESSION EN ARGENTINE

BUENOS AYRES. Le Conseil National de l'Université a décidé qu'à l'avenir les étudiants devront présenter un certificat de bonne conduite délivré par la police politique avant d'être admis à l'université. Cette décision a été prise en janvier et menace d'interdire l'entrée de l'université à des centaines d'étudiants, qui ne pourront finir leurs études.

FRANCE. LE DIRECTEUR DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE RELIEVE DE SES FONCTIONS.

Nous avons appris que le professeur Georges Tessier, directeur du Centre National de la Recherche Scientifique a été relevé de ses fonctions, parce qu'il avait refusé de se désolidariser d'une protestation contre l'expulsion de citoyens polonais résidant en France.

L'émotion dans les milieux universitaires et scientifiques français et parmi toute la population a été considérable. Les universitaires les plus éminents, les chercheurs et les étudiants etc... ont protesté contre cette mesure, considérée comme une atteinte à la liberté de pensée.

Le Centre National de la Recherche Scientifique a décidé de se mettre en grève le Mercredi 1er Février, pour protester contre cette révocation et réclamer la réintégration du professeur Tessier.

UNE PEDAGOGUE GRECQUE DANS UN CAMP DE CONCENTRATION

LONDRES. L'agence de presse grecque rapporte que la grande pédagogue Rosa Imbriotis, emprisonnée et exilée sans jugement, est sérieusement maltraitée dans le camp de concentration de Larissa. Elle fut l'une des premières intellectuelles à rejoindre la Résistance contre les allemands. On apprend que sa vie est sérieusement menacée.

Le secrétaire de la Fédération Démocratique des Femmes Grecques, Roula Koukoulou, a fait appel aux femmes du monde entier pour qu'elles exigent la libération de Rosa Imbriotis. Une protestation de masse peut la sauver.

- 9 -

CAMPAGNE POUR LA REINTEGRATION D'UN JEUNE SAVANT ATOMISTE AUSTRALIEN, VICTIME DE LA CAMPAGNE BELLICISTE.

MELBOURNE. Thomas Kaiser, brillant jeune savant atomiste qui étudiait à Oxford, et qui a été licencié de l'organisation australienne de la recherche scientifique pour avoir pris part à Londres à une manifestation contre l'action du gouvernement australien pour briser les grèves, a reçu un accueil chaleureux dans son pays.

"Je suis venu avec la détermination de lutter contre cette discrimination jusqu'au bout. Je ne considère pas qu'il s'agit là d'une lutte personnelle, mais d'une lutte au nom de tous les savants et de toute la science progressiste," a-t-il déclaré.

"Je lutterai contre les repressions exercées contre les savants et la science, contre l'abrogation des droits démocratiques des savants qui va de pair avec les préparatifs de guerre. Le fait que ma révocation s'est produite au moment où les droits des ouvriers sont menacés indique clairement que les attaques contre les savants et les attaques contre les syndicats sont étroitement liées."

La campagne pour la réintégration du docteur Kaiser est devenue l'un des secteurs principaux de la lutte des étudiants australiens et des savants, pour la liberté de pensée, scientifique et politique, et de la lutte de toutes les couches de la communauté australienne contre les préparatifs de guerre et la soumission aux Etats Unis.

Création de Comités Des comités ont été constitués à la fois à Melbourne et à Sydney pour soutenir le docteur Kaiser. Ils sont formés de dirigeants syndicaux, étudiants, de citoyens éminents et de représentants du Conseil des Droits Civiques. Des réunions d'ouvriers, d'étudiants et de savants ont été organisées au cours desquelles le docteur Kaiser prendra la parole.

Le premier ministre australien a déclaré que le docteur Kaiser avait été révoqué parce qu'il était d'une "loyauté douteuse", mais il est clair que la pression des Etats Unis s'est exercée.

Faisant remarquer qu'à aucun moment il n'avait participé à des recherches atomiques secrètes, le dr Kaiser a déclaré: "J'ai indiqué clairement que je ne participerais pas à des recherches dans le cadre de la préparation à la guerre. Je suis de l'avis de Frédéric Joliot Curie, qui a dit: si demain quelqu'un nous demande de travailler pour la guerre, de faire des bombes atomiques, nous répondront NON!"

Le Congrès de l'Union Nationale des Etudiants Universitaires Australiens qui s'est tenu récemment, a condamné la révocation du dr Kaiser et appelé tous les étudiants à travailler pour qu'il soit réintégré et que des mesures adéquates soient fournies contre des mesures semblables à l'avenir. Il a donné au Conseil de l'U N des instructions pour qu'il commence une campagne dans ce but.

Les jeunes travailleurs du camp d'été de la Ligue de la jeunesse Eureka ont également appelé la réintégration du dr Kaiser.

LES BESOINS DES ETUDIANTSCONFERENCE BRITANNIQUE DES BESOINS ETUDIANTS

LONDRES. La seconde Conférence des Besoins des Etudiants, de la NUS, qui s'est tenue les 28 et 29 Janvier, réunissait 100 délégués et 40 observateurs. Bernard Bereanu, du département Economique et d'entraide de l'U I E était également présent.

La Conférence a discuté de la situation des étudiants, des bourses de la santé et du logement. De nombreux délégués ont souligné l'incidence des dépenses militaires sur la limitation des moyens matériels de l'enseignement, et la Conférence a fait appel au gouvernement pour qu'il change de politique, qu'il réduise les dépenses militaires et rétablisse les crédits pour le programme de constructions universitaires.

Elle a aussi demandé une augmentation des bourses universitaires en rapport avec le coût de la vie. Elle a félicité l'U I E et fait appel aux étudiants pour qu'ils soutiennent le plus qu'ils pourront son Département Economique et d'Entraide.

Elle a aussi recommandé à la NUS une participation aussi entière que possible au prochain Congrès Mondial des Etudiants et à la Conférence des besoins de l'U I E.

LES ETUDIANTS CANADIENS MENENT UNE CAMPAGNE POUR OBTENIR D'AVANTAGE DE BOURSES

MONTREAL. Poursuivant sa campagne pour 10.000 bourses de 500 dollars par an, la Fédération Nationale des Etudiants Universitaires du Canada a rassemblé des chiffres sur le coup de l'ins-truction supérieure et les besoins des étudiants qu'elle va soumettre à la Commission Royale des Arts des Lettres et des Sciences.

Les statistiques montrent que dans la plus riche province du Canada, l'Ontario, sur 56.000 enfants qui ont quitté les écoles primaires et secondaires en 1945 et 1946, seuls 3.900 / moins de 7% / ont poursuivi leurs études dans les universités ou les écoles d'infirmières.

Son coût élevé limite de plus en plus l'enseignement aux seuls enfants des familles riches. Un rapport de la Fédération montre que sur 280 étudiants du Toronto Jarvis Collegiate qui voulaient entrer à l'université, 105 / 38% / n'ont pu le faire faute d'argent.

Les informations rassemblées ~~xxxx~~ par la Fédération indiquent pour le coût d'une année d'études en moyenne plus de 1000 dollars / y compris les étudiants qui vivent chez leurs parents / . Les travaux de vacance et les emplois partiels ne peuvent subvenir à plus de la moitié de ces dépenses.

Pendant ce temps les droits universitaires augmentent -en 1947 et 1948 en moyenne de 30 dollars- et le retrait des subventions fédérales pour les étudiants anciens combattants, les finances des universités sont menacées de crise.

Les possibilités de dépression et de chômage généralisé sont une autre source d'inquiétude. Soulignant que l'affluence aux universités est directement liée aux condi-

tions d'emploi, un rapport de la Fédération déclare: " Ces statistiques sont celles d'une période de chômage minimum, mais ces conditions n'existeront pas toujours. "

LES PROBLEMES ECONOMIQUES SONT LA PREOCCUPATION PRINCIPALE DES ETUDIANTS FINLANDAIS

HELSINKI. Un sondage effectué en 1949 pour découvrir l'importance relative qu'attachent les étudiants finlandais à leurs différents problèmes, indique que 48% des étudiants placent les problèmes économiques en tête. Le problème du logement est le principal pour 27% des étudiants.

UNE MANIFESTATION DES ETUDIANTS PARISIENS ATTAQUEE PAR LA POLICE.

PARIS. Répondant à l'appel de la Fédération des Groupes d'études de Lettres, les étudiants ont tenu un important meeting dans la cours de la Sorbonne le 2 Février; ils demandaient une fois de plus à bénéficier d'une réduction de 50% sur les transports urbains de la région parisienne. Ils entendirent les rapports de leurs organisations corporatives sur l'action qu'elles avaient menée en faveur de cette revendication.

Une résolution fut votée, et une délégation élue pour se rendre au ministère des transports.

Plus de 1.000 étudiants qui accompagnaient la délégation furent attaqués par la police. Les étudiants résistèrent vigoureusement et obligèrent le ministre à recevoir la délégation. Dix étudiants furent blessés et dix autres arrêtés. Une délégation se rendit ensuite à l'assemblée nationale.

DERNIERES NOUVELLES

RASSEMBLEMENT DE LA JEUNESSE ALLEMANDE LE 27 MAI

BERLIN. Des préparatifs sont effectués en vue du rassemblement de la jeunesse organisé par la Jeunesse Libre d'Allemagne, qui aura lieu du 26 au 30 Mai à Berlin. Ce rassemblement se fera autour des mots d'ordre du IIème Congrès Mondial de la Jeunesse de Budapest, de renforcement de la lutte pour la paix, l'unité, l'indépendance nationale et une vie meilleure pour la jeune génération.

Il s'ouvrira par un Congrès des Jeunes Partisans de la Paix auquel 10.000 jeunes représentants élus participeront. 500.000 jeunes Partisans de la paix exprimeront clairement, au même moment, que les instigateurs d'une nouvelle guerre, qui ont divisé l'Allemagne en essayant de réaliser leur politique, doivent tenir compte de la résistance résolue de la jeunesse allemande.

Les préparatifs sont en cours dans toute l'Allemagne. Dans la zone ouest, par exemple, sur le Rhin et dans la Ruhr, des comités ont déjà été formés. A Berlin, toutes les dispositions nécessaires sont prises pour assurer la réussite du rassemblement.

ITERATURA OVIETICA

115 MILLONES 275.940 CIUDADANOS SOVIETICOS HAN FIRMADO EL LLAMAMIENTO DE ESTOCOLMO EN DEFENSA DE LA PAZ

Toda la población adulta de la Unión Soviética se ha manifestado unánimemente contra la guerra, por la prohibición del arma atómica, por el establecimiento de un control internacional para que se cumpla dicha prohibición y por que se declare criminal de guerra al primer gobierno que utilice el arma atómica contra cualquier país.

"Al estampar unánimemente sus firmas al pie del Llamamiento de Estocolmo, los hombres soviéticos han demostrado a todo el mundo su profundo amor a la paz, su voluntad inflexible a colaborar con todos los pueblos, y han hecho una nueva aportación a la noble causa de la lucha contra la guerra, por el fortalecimiento de la paz, por la seguridad de los pueblos. El organizado frente internacional de partidarios de la paz cuenta en el pueblo soviético con un baluarte fiel y seguro".

(El Comité Soviético de defensa de la paz)

MOSCU

1 9 5 0

25X1

LITERATURA SOVIETICA

SUMARIO:

J. STALIN: Acerca del marxismo en la lingüística	5
J. STALIN: En torno a algunas cuestiones de la lingüística	22
J. STALIN: Respuesta a unos camaradas	26
A. CHAKOVSKI: Aquí es ya de día	33

EN DEFENSA DE LA PAZ

B. POLEVOI: Por la gran causa de la paz	183
A. SURKOV: Las fuerzas de la paz	186
B. RIURIKOV: Maiakovski combate por la paz	191

LITERATURA Y ARTE

N. KALITIN: Nuevas obras de la dramaturgia	197
A. ZHAROV: Un notable satírico	202

LITERATURA DE OTROS PAISES

A. ELISTRATOVA: Enemigos de la paz desenmascarados	205
I. LEONIDOV: «Orfeo» se hundió	210

POR LAS PAGINAS DE LAS REVISTAS

L. IAKOVLEV: «Partidarios de la paz»	215
--	-----

NUESTRO DIARIO	220
--------------------------	-----

LIBROS NUEVOS

Vidas heroicas — El doctor Arzhánov — Leyenda y realidad — Una eminente figura del movimiento de liberación	224
--	-----

ILUSTRACIONES

V. Meshkov: Otoño	
V. Segal: Felicitaciones por haber recibido la Medalla de Oro al terminar los estudios en la escuela secundaria.	
Caricaturas políticas de los Kukriníksi y de I. Gurro	

CONSEJO DE REDACCION

I. Anísimov, *redactor-jefe*;
A. Elistrátova, K. Fedin, F. Kélin,
V. Nikoláev, A. Surkov, D. Oblomievski
y W. Wasilewska



LA REVISTA SE PUBLICA EN ESPAÑOL,
ALEMAN, FRANCES, INGLES Y POLACO



REDACCION:

Moscú, Calle de Kírov, núm. 17.

Editorial «El Escritor Soviético»

Es costumbre en la Unión Soviética, donde la cultura es patrimonio de las masas, que las cuestiones teórico-científicas más importantes y complejas se sometan a amplia discusión pública. A iniciativa de «Pravda», periódico con una tirada de muchos millones de ejemplares, se llevó a cabo recientemente una de esas discusiones teórico-científicas, que atrajo la atención de todo el país. La discusión versó sobre las cuestiones fundamentales de la lingüística.

En la discusión, que ha tenido enorme resonancia en los medios científicos de la U.R.S.S., participaron numerosos especialistas en filología, rama de la ciencia extraordinariamente importante para la Unión Soviética, donde los pueblos liberados por la Revolución de Octubre desarrollan impetuosamente su cultura, nacional por la forma y socialista por el contenido.

A la redacción de «Pravda» fueron enviados más de doscientos artículos, escritos sobre todo por lingüistas que colaboran en instituciones de investigación científica y en centros docentes de Moscú, Leningrado, Ucrania, Bielorrusia, Georgia, Kasajia, Armenia, Letonia, Moldavia, Lituania, Estonia, y en los de algunas ciudades, distritos y provincias de la Unión Soviética.

La redacción recibió también un gran número de cartas de los lectores de «Pravda». Estas cartas prueban que las cuestiones objeto de la discusión no sólo despertaron gran interés entre los lingüistas, sino también entre círculos muy amplios de la intelectualidad soviética.

Los participantes en esta discusión, seguida con interés creciente por millones y millones de lectores de «Pravda», concentraron fundamentalmente la atención en problemas tales como el origen de la lengua, el desarrollo histórico de ésta y su papel en la vida social. En el curso de esta libre discusión se examinaron con espíritu crítico los problemas esenciales del desarrollo de la lingüística soviética. Se puso de manifiesto la inconsistencia de los puntos de vista del conocido filólogo Marr acerca de las cuestiones fundamentales de la lingüística, que habían sido aceptados por numerosos hombres de ciencia soviéticos y, en particular, por el académico Meschaninov, investigador en el campo de la lingüística.

En la discusión sobre los problemas de la lingüística soviética participó J. Stalin. El 20 de junio del año en curso se publicó en «Pravda» el artículo de J. Stalin titulado «Acerca del marxismo

en la lingüística». A continuación, en el número 12, año 1950, de la revista «Bolshevik» apareció el artículo «En torno a algunas cuestiones de la lingüística», de J. Stalin.

Al poner fin a la libre discusión sobre los problemas de la lingüística soviética, que, iniciada por «Pravda», adquirió tan amplio desarrollo, y considerándola justamente como «un jalón histórico en el desarrollo de la ciencia materialista de la lengua», el periódico escribía en un editorial titulado «La fuerza transformadora de la ciencia avanzada»:

«Estos magníficos trabajos del camarada Stalin sobre lingüística son un modelo clásico de aplicación creadora del método dialéctico en la lingüística. Los artículos del camarada Stalin acerca de las cuestiones de la lingüística constituyen una nueva e importante aportación a la teoría marxista-leninista, y pertrechan con nuevas concepciones teóricas a los trabajadores de todas las ramas de las ciencias sociales.

El camarada Stalin no ha dejado piedra sobre piedra de las tendencias simplificadoras y vulgarizadoras del idealismo en la ciencia sobre la lengua. Los artículos del camarada Stalin son considerados por los hombres de ciencia soviéticos como un programa combativo de saneamiento y de desarrollo fecundo de la lingüística sobre una base verdaderamente científica y marxista».

En el número 14 de la revista «Bolshevik», del año 1950, se publicaron con el título «Respuesta a unos camaradas», tres cartas a varios ciudadanos soviéticos que se habían dirigido a Stalin formulándole algunas preguntas, después de haber leído los artículos «Acerca del marxismo en la lingüística» y «En torno a algunas cuestiones de la lingüística».

J. STALIN

ACERCA DEL MARXISMO EN LA LINGÜISTICA

Un grupo de camaradas jóvenes se ha dirigido a mí, proponiéndome que exprese mi opinión en la prensa sobre las cuestiones de la lingüística, especialmente en la parte que se refiere al marxismo en la lingüística. Yo no soy un lingüista y, por supuesto, no puedo dar plena satisfacción a los camaradas. En cuanto al marxismo en la lingüística, lo mismo que en las demás ciencias sociales, con este asunto tengo una relación directa. Por eso he accedido a contestar a varias preguntas formuladas por los camaradas.

PREGUNTA. ¿ES CIERTO QUE LA LENGUA ES UNA SUPER-ESTRUCTURA SOBRE LA BASE?

Respuesta. No, no es cierto.

La base es el sistema económico de la sociedad en una etapa dada de su desarrollo. La superestructura son las concepciones políticas, jurídicas, religiosas, artísticas y filosóficas de la sociedad y sus correspondientes instituciones políticas, jurídicas y otras.

Toda base tiene su correspondiente superestructura. La base del régimen feudal tiene su superestructura, sus concepciones políticas, jurídicas y otras y sus correspondientes instituciones; la base capitalista tiene su superestructura, y la socialista, la suya. Si se modifica y se liquida la base, a continuación se modifica y se liquida su superestructura; si nace una nueva base, a continuación nace su correspondiente superestructura.

En este sentido, la lengua se diferencia radicalmente de la superestructura. Tomemos, por ejemplo, la sociedad rusa y la lengua rusa. En el curso de los 30 años últimos, en Rusia ha sido liquidada la vieja base capitalista y construída una base nueva, socialista. En consonancia con esto ha sido liquidada la superestructura existente sobre la base capitalista y creada una nueva superestructura que corresponde a la base socialista. Por consiguiente, han sido sustituídas las viejas instituciones políticas, jurídicas y otras por instituciones nuevas, socialistas. Pero, a pesar de ello, la lengua rusa ha continuado siendo, en lo fundamental, la misma que era antes de la Revolución de Octubre.

¿Qué ha cambiado durante ese período en la lengua rusa? Ha cambiado en cierta medida el vocabulario de la lengua rusa, en el sentido de que se ha completado con una considerable cantidad de palabras y expresiones nuevas, nacidas en virtud del surgimiento de la nueva producción socia-

lista, de la aparición del nuevo Estado, de la nueva cultura socialista, de los nuevos fenómenos de la vida social, de la nueva moral y, finalmente, en virtud del desarrollo de la técnica y de la ciencia; se ha modificado el sentido de una serie de palabras y expresiones, que han adquirido un nuevo significado; han desaparecido del vocabulario cierto número de palabras anticuadas. Por lo que se refiere al fondo esencial del léxico y a la estructura gramatical de la lengua rusa, que constituyen el fundamento de la lengua, lejos de ser liquidados y sustituidos por un nuevo fondo esencial de léxico y por una nueva estructura gramatical después de la liquidación de la base capitalista, por el contrario, se han conservado en su integridad y se han mantenido sin serias modificaciones: se han conservado precisamente como el fundamento de la lengua rusa contemporánea.

Prosigamos. La superestructura es engendrada por la base; pero esto no significa en modo alguno que la superestructura sólo refleje la base, que sea pasiva, neutral, y permanezca indiferente al destino de su base, al destino de las clases, al carácter del régimen. Por el contrario, al nacer, la superestructura se convierte en una grandiosa fuerza activa, coadyuva activamente a que su base se forme y afiance, adopta todas las medidas para ayudar al nuevo régimen a rematar y a liquidar la vieja base y las viejas clases.

Y no puede ser de otra manera. La superestructura es creada por la base precisamente para que sirva a ésta, para que la ayude activamente a formarse y a consolidarse, para que luche activamente por la liquidación de la base vieja y caduca con su antigua superestructura. Basta que la superestructura renuncie a este papel auxiliar suyo, basta que la superestructura pase de la posición de defensa activa de su base a la posición de indiferencia hacia ésta, a la posición de una actitud igual ante las clases, para que pierda su calidad y deje de ser superestructura.

En este sentido, la lengua se diferencia de modo radical de la superestructura. La lengua no es engendrada por una u otra base, por la vieja o la nueva base, en el seno de una sociedad dada, sino por todo el curso de la historia de la sociedad y de la historia de las bases al correr de los siglos. La lengua no es creada por una clase cualquiera, sino por toda la sociedad, por todas las clases de la sociedad, por los esfuerzos de centenares de generaciones. La lengua no es creada para satisfacer las necesidades de una clase cualquiera, sino de toda la sociedad, de todas las clases de la sociedad. Precisamente por eso, es creada como lengua común a todo el pueblo, única para la sociedad y común para todos los miembros de ésta. En virtud de ello, el papel auxiliar de la lengua como medio de comunicación entre los hombres no consiste en servir a una clase en perjuicio de las demás clases, sino en servir por igual a toda la sociedad, a todas las clases de la sociedad. Esto explica precisamente que la lengua pueda servir por igual tanto al viejo régimen moribundo como al nuevo régimen en ascenso, tanto a la vieja base como a la nueva, tanto a los explotadores como a los explotados.

Para nadie es un secreto que la lengua rusa ha servido tan bien al capitalismo ruso y a la cultura burguesa rusa antes de la Revolución de Octubre como sirve actualmente al régimen socialista y a la cultura socialista de la sociedad rusa.

Lo mismo hay que decir de las lenguas ucraniana, bielorrusa, usbeka, kasaja, georgiana, armenia, estoniana, letona, lituana, moldava, tárt-

ra, aserbaidzhana, bashkira, turcmena y de otras lenguas de las naciones soviéticas, que sirvieron al viejo régimen burgués de estas naciones tan bien como sirven al régimen nuevo, socialista.

Y no puede ser de otra manera. La lengua existe y ha sido creada precisamente para servir a la sociedad, considerada como un todo, en calidad de instrumento de comunicación entre los hombres; para que sea común a los miembros de la sociedad y única para ésta, sirviendo por igual a sus miembros, independientemente de su situación de clase. Basta que la lengua se aparte de esta posición de servicio a todo el pueblo, basta que adopte una posición de preferencia y de apoyo a un grupo social cualquiera en menoscabo de los demás grupos de la sociedad, para que pierda su calidad, para que deje de ser un medio de comunicación entre los hombres en la sociedad, para que se convierta en una jerga de un grupo social cualquiera, degenera y se condene a la desaparición.

En este sentido, la lengua, diferenciándose por principio de la superestructura, no se diferencia, sin embargo, de los instrumentos de producción, por ejemplo, de las máquinas, que son tan indiferentes a las clases como la lengua y que pueden servir por igual tanto al régimen capitalista como al socialista.

Continuemos. La superestructura es producto de una época, en el curso de la cual vive y actúa una base económica dada. Por eso, la superestructura no tiene una vida larga, se liquida y desaparece con la liquidación y la desaparición de la base dada.

La lengua, por el contrario, es producto de toda una serie de épocas, en el curso de las cuales se forma, se enriquece, se desarrolla y se pule. Por eso, la lengua tiene una vida incomparablemente más larga que cualquier base y cualquier superestructura. Esto explica, precisamente, que el nacimiento y la liquidación no sólo de una base y de su superestructura, sino de varias bases y de sus correspondientes superestructuras, no conduzca en la historia a la liquidación de una lengua dada, a la liquidación de su estructura y al nacimiento de una nueva lengua con un nuevo fondo de léxico y una nueva estructura gramatical.

Desde la muerte de Pushkin han pasado más de 100 años. En este tiempo fueron liquidados en Rusia el régimen feudal y el régimen capitalista y surgió un tercer régimen, el socialista. Por consiguiente, fueron liquidadas dos bases con sus superestructuras y surgió una base nueva, socialista, con su nueva superestructura. Sin embargo, si tomamos, por ejemplo, la lengua rusa, veremos que en este gran intervalo no ha experimentado ninguna transformación radical y que la lengua rusa contemporánea difiere poco, por su estructura, de la lengua de Pushkin.

¿Qué ha cambiado durante este tiempo en la lengua rusa? Durante este tiempo se ha enriquecido notablemente el vocabulario de la lengua rusa; ha desaparecido del vocabulario gran número de palabras anticuadas; ha cambiado el significado de un número considerable de palabras; ha mejorado la estructura gramatical de la lengua. Por lo que se refiere a la estructura de la lengua de Pushkin con su sistema gramatical y con el fondo esencial de su léxico, se ha conservado en todo lo substancial como base de la lengua rusa contemporánea.

Y esto es plenamente comprensible. En efecto, ¿para qué es necesario que después de cada revolución se destruyan la estructura existente de la

lengua, su estructura gramatical y el fondo esencial de su léxico y se les sustituya por otros nuevos, como ocurre habitualmente con la superestructura? ¿A quién le hace falta que «agua», «tierra», «montaña», «bosque», «pez», «hombre», «andar», «hacer», «producir», «comerciar», etc., no se denominen agua, tierra, montaña, etc., sino de otra manera? ¿A quién le hace falta que las modificaciones de las palabras en la lengua y la combinación de las palabras en la oración se hagan, no con arreglo a la gramática existente, sino por otra completamente distinta? ¿Qué provecho obtiene la revolución con semejante transformación radical en la lengua? La historia, por regla general, no hace nada esencial sin que sea especialmente necesario. Cabe preguntar: ¿qué necesidad hay de semejante transformación radical en la lengua si está demostrado que la lengua existente, con su estructura, es completamente apta, en lo fundamental, para satisfacer las necesidades del nuevo régimen? Es posible y necesario destruir en unos cuantos años la vieja superestructura y sustituirla por otra nueva para dar libre curso al desarrollo de las fuerzas productivas de la sociedad; pero, ¿cómo destruir la lengua existente y construir en su lugar otra nueva en unos cuantos años sin llevar la anarquía a la vida social, sin crear una amenaza de disgregación de la sociedad? ¿Quiénes, aparte de los Quijotes, pueden plantearse semejante tarea?

Por último, otra diferencia radical entre la superestructura y la lengua. La superestructura no está ligada directamente a la producción, a la actividad productora del hombre. Está ligada a la producción solamente de modo indirecto, a través de la economía, a través de la base. Por eso, la superestructura refleja los cambios en el nivel de desarrollo de las fuerzas productivas, no inmediatamente y de un modo directo, sino después de los cambios en la base, por la refracción de los cambios en la producción sobre los cambios en la base. Esto significa que la esfera de acción de la superestructura es estrecha y limitada.

La lengua, por el contrario, está ligada directamente a la actividad productora del hombre. Y no sólo a la actividad productora, sino a cualquiera actividad del hombre en todas las esferas de su trabajo, desde la producción hasta la base, desde la base hasta la superestructura. Por eso, la lengua refleja inmediata y directamente los cambios en la producción, sin esperar los cambios en la base. Por eso, la esfera de acción de la lengua, que abarca todos los campos de actividad del hombre, es mucho más amplia y variada que la esfera de acción de la superestructura. Más aún, es casi ilimitada.

Esto explica, ante todo, que la lengua, mejor dicho, su vocabulario, se encuentre en estado de cambio casi ininterrumpido. El ininterrumpido crecimiento de la industria y de la agricultura, del comercio y del transporte, de la técnica y de la ciencia exige que la lengua complete su vocabulario con palabras y expresiones nuevas, necesarias para su trabajo. Y la lengua, al reflejar directamente estas necesidades, completa su léxico con nuevas palabras y perfecciona su estructura gramatical.

Así, pues:

- a) un marxista no puede considerar la lengua como una superestructura sobre la base;
- b) confundir la lengua con la superestructura significa incurrir en un serio error.

PREGUNTA. ¿ES CIERTO QUE LA LENGUA HA SIDO SIEMPRE Y SIGUE SIENDO DE CLASE Y NO EXISTE UNA LENGUA COMUN Y UNICA PARA LA SOCIEDAD, LENGUA SIN CARACTER DE CLASE, COMUN A TODO EL PUEBLO?

Respuesta. No, no es cierto.

Es fácil comprender que no cabe ni siquiera hablar de una lengua de clase en una sociedad donde no existen clases. El régimen de comunidad primitiva, el régimen de clan, no conocía las clases; por consiguiente, en él no podía existir tampoco una lengua de clase: en él, la lengua era común y única para toda la colectividad. La objeción de que es preciso entender por clase toda colectividad humana, incluida igualmente la de la comunidad primitiva, no es una objeción, sino un juego de palabras que no merece ser refutado.

Por lo que se refiere al desarrollo posterior, desde las lenguas de clan hasta las lenguas tribales, desde las lenguas tribales hasta las lenguas de los pueblos y desde las lenguas de los pueblos hasta las lenguas nacionales, la lengua, como medio de comunicación de los hombres en la sociedad, ha sido en todas partes, en todas las etapas del desarrollo, una lengua común y única para la sociedad, que sirve por igual a los miembros de ésta, independientemente de su situación social.

No tengo aquí en cuenta los imperios de los períodos esclavista y medieval, por ejemplo, el imperio de Ciro y de Alejandro Magno, o el imperio de César y de Carlomagno, que no poseían su propia base económica y que representaban agrupaciones militares administrativas temporales y precarias. Estos imperios no sólo no tenían una lengua común para el imperio y comprensible para todos sus miembros, sino que no podían tenerla. Representaban un conglomerado de tribus y de pueblos que vivían su propia vida y tenían sus propias lenguas. Por consiguiente, yo no tengo en cuenta estos imperios y otros semejantes, sino las tribus y los pueblos que formaban parte del imperio, que poseían su propia base económica y tenían sus lenguas, formadas desde hacía mucho tiempo. La historia nos dice que las lenguas de estas tribus y de estos pueblos no eran de clase, sino comunes a todo el pueblo, comunes y comprensibles para las tribus y los pueblos.

Naturalmente, a la par de esto había dialectos, modismos locales, pero sobre ellos prevalecía, subordinándolos, la lengua única y común de la tribu o del pueblo.

Más tarde, con la aparición del capitalismo, con la liquidación del fraccionamiento feudal y la formación del mercado nacional, los pueblos se desarrollaron hasta constituirse en naciones, y las lenguas de los pueblos hasta llegar a ser lenguas nacionales.

La historia dice que las lenguas nacionales no son lenguas de clase, sino de todo el pueblo, comunes para los miembros de la nación y únicas para la nación.

Se ha dicho más arriba que la lengua como medio de comunicación entre los hombres en la sociedad sirve por igual a todas las clases de la misma y, en este sentido, manifiesta una cierta indiferencia hacia las clases. Pero los hombres, los diversos grupos sociales y las clases distan mucho de ser indiferentes hacia la lengua. Se esfuerzan por utilizar la lengua en

interés propio, imponerle su léxico peculiar, sus términos peculiares, sus expresiones peculiares. En este sentido se distinguen especialmente las capas superiores de las clases poseedoras, aisladas del pueblo y que odian a éste: la alta aristocracia, las capas superiores de la burguesía. Se crean dialectos y jergas «de clase», «lenguajes» de salón. A menudo, estos dialectos y jergas son calificados erróneamente en la literatura como lenguas: «lengua de la aristocracia», «lengua de la burguesía», en oposición a la «lengua proletaria» y a la «lengua campesina». Sobre esta base, por extraño que eso sea, algunos camaradas nuestros han llegado a la conclusión de que la lengua nacional es una ficción y que, en realidad, sólo existen lenguas de clase.

Yo creo que no hay nada más equivocado que esa conclusión. ¿Se puede considerar como lenguas a esos dialectos y jergas? Indiscutiblemente que no. En primer lugar, no se puede porque estos dialectos y jergas no poseen su propia estructura gramatical y un fondo esencial de léxico; los toman de la lengua nacional. En segundo lugar, no se puede porque los dialectos y las jergas tienen una esfera estrecha de circulación entre los miembros de la capa superior de tal o cual clase y no son válidos en absoluto como medio de comunicación entre los hombres, para la sociedad en su conjunto. ¿Qué poseen los dialectos y las jergas? Poseen: una colección de algunas palabras específicas, que reflejan los gustos específicos de la aristocracia o de las capas superiores de la burguesía; cierto número de expresiones y giros idiomáticos que se distinguen por su rebuscamiento y galantería y que están exentos de las «burdas» expresiones y giros de la lengua nacional; por último, cierto número de palabras extranjeras. Pero lo fundamental, es decir, la inmensa mayoría de las palabras y la estructura gramatical, está tomado de la lengua nacional, común a todo el pueblo. Por consiguiente, los dialectos y las jergas representan ramificaciones de la lengua nacional, común a todo el pueblo, privadas de toda independencia lingüística y condenadas a vegetar. Pensar que los dialectos y las jergas pueden desarrollarse y llegar a ser lenguas independientes, capaces de desplazar y de sustituir a la lengua nacional, equivale a perder la perspectiva histórica y a apartarse de la posición del marxismo.

Se remiten a Marx, citan un pasaje de su artículo «El santo Max», donde se dice que el burgués tiene «su propia lengua», que esta lengua «es un producto de la burguesía» y que está penetrada del espíritu del mercantilismo y de la compra-venta. Algunos camaradas quieren demostrar con esta cita que Marx estaba, según ellos, en pro del «carácter de clase» de la lengua y que negaba la existencia de una lengua nacional única. Si estos camaradas mantuviesen una actitud objetiva ante la cuestión, deberían haber reproducido también otra cita de ese mismo artículo «El santo Max», en la que Marx, refiriéndose a las vías de formación de la lengua nacional única, habla de «la concentración de los dialectos en una lengua nacional única, condicionada por la concentración económica y política».

Por consiguiente, Marx reconocía la necesidad de una lengua nacional única, como forma superior, a la que están subordinados los dialectos, como formas inferiores.

En ese caso, ¿qué puede ser la lengua del burgués, que, según las palabras de Marx, «es un producto de la burguesía»? ¿La consideraba Marx una lengua como la nacional, con su estructura lingüística peculiar? ¿Podía considerarla como tal lengua? ¡Desde luego que no! Marx quería sim-

plemente decir que los burgueses habían emporcado la lengua nacional única con su léxico de mercaderes y que, por tanto, los burgueses tienen su propia jerga de mercaderes.

Resulta que estos camaradas han deformado la posición de Marx. Y la han deformado porque no han citado a Marx como marxistas, sino como escolásticos, sin calar en la esencia de la cuestión.

Se remiten a Engels, citan del folleto «La situación de la clase obrera en Inglaterra» las palabras de Engels en que dice que «...la clase obrera inglesa, en el transcurso del tiempo, ha llegado a ser un pueblo completamente distinto a la burguesía inglesa», que «los obreros hablan en otro dialecto, tienen otras ideas y concepciones, otras costumbres y otros principios morales, otra religión y otra política que la burguesía». Sobre la base de esta cita, algunos camaradas sacan la conclusión de que Engels negaba la necesidad de la lengua nacional, común a todo el pueblo, y que, por tanto, se mantenía a favor del «carácter de clase» de la lengua. La verdad es que Engels no habla aquí de una lengua, sino de un dialecto, comprendiendo perfectamente que el dialecto, como ramificación de la lengua nacional, no puede sustituir a ésta. Pero esos camaradas no están muy de acuerdo, por lo visto, en que exista diferencia entre lengua y dialecto...

Evidentemente, la cita aducida no es oportuna, ya que Engels no habla en dicho lugar de las «lenguas de clase», sino principalmente de las ideas, de las concepciones, de las costumbres, de los principios morales, de la religión y de la política de clase. Es totalmente justo que las ideas, las concepciones, las costumbres, los principios morales, la religión y la política de los burgueses y de los proletarios son diametralmente opuestas. Pero, ¿qué tiene esto que ver con la lengua nacional, o con el «carácter de clase» de la lengua? ¿Acaso la existencia de contradicciones de clase en la sociedad puede servir de argumento en favor del «carácter de clase» de la lengua, o en contra de la necesidad de la lengua nacional única? El marxismo dice que la comunidad de lengua es uno de los rasgos más importantes de la nación, sabiendo bien, al afirmar esto, que dentro de la nación hay contradicciones de clase. ¿Reconocen los mencionados camaradas esta tesis marxista?

Se remiten a Lafargue, señalando que, en su folleto «La lengua y la revolución», Lafargue reconoce el «carácter de clase» de la lengua y que, supuestamente, niega la necesidad de la lengua nacional, común a todo el pueblo. Esto no es cierto. Lafargue habla, efectivamente, de la «lengua de la nobleza» o «de la aristocracia» y de las «jergas» de las distintas capas de la sociedad. Pero esos camaradas olvidan que Lafargue, sin interesarse por la diferencia entre lengua y jerga y llamando a los dialectos unas veces «lenguaje artificial» y otras «jerga», declara de un modo terminante en su folleto que «el lenguaje artificial que distingue a la aristocracia... se segregó de la lengua común a todo el pueblo, en la que hablaban los burgueses y los artesanos, la ciudad y el campo».

Por consiguiente, Lafargue reconoce la existencia y la necesidad de la lengua común a todo el pueblo, comprendiendo perfectamente el carácter subordinado y la dependencia de la «lengua de la aristocracia» y de los demás dialectos y jergas respecto a la lengua común a todo el pueblo.

Resulta que la referencia a Lafargue no da en el blanco.

Se remiten a que hubo una época en Inglaterra en la que los señores feudales ingleses hablaron «durante siglos» en francés, mientras que

el pueblo inglés hablaba en lengua inglesa, y que esta circunstancia es, supuestamente, un argumento a favor del «carácter de clase de la lengua» y contra la necesidad de la lengua común a todo el pueblo. Pero eso no es un argumento, sino una anécdota. En primer lugar, no hablaban a la sazón en francés todos los feudales, sino una insignificante capa superior de los feudales ingleses en la corte real y en los condados. En segundo lugar, no hablaban en una «lengua de clase», sino en el francés corriente, común a todo el pueblo. En tercer lugar, como se sabe, ese entretenimiento con la lengua francesa desapareció después sin dejar huella, cediendo el puesto a la lengua inglesa común a todo el pueblo. ¿Creen esos camaradas que los feudales ingleses y el pueblo inglés se entendieron mutuamente «durante siglos» por mediación de intérpretes, que los feudales ingleses no hacían uso de la lengua inglesa, que no existía por aquel entonces una lengua inglesa común a todo el pueblo, que el francés era entonces en Inglaterra algo más que una lengua de salón que solamente se empleaba en un estrecho círculo de la capa superior de la aristocracia inglesa? ¿Cómo se puede negar, sobre la base de semejantes «argumentos» anecdóticos, la existencia y la necesidad de la lengua común a todo el pueblo?

Hubo tiempos en que también los aristócratas rusos se entretenían con la lengua francesa en la corte del zar y en los salones. Se jactaban de que, al hablar en ruso, tartamudeaban en francés y que sólo sabían hablar el ruso con acento francés. ¿Quiere eso decir que no existía entonces en Rusia la lengua rusa, común a todo el pueblo, que la lengua común a todo el pueblo era entonces una ficción, y las «lenguas de clase» una realidad?

Nuestros camaradas incurren aquí, cuando menos, en dos errores.

El primer error consiste en que confunden la lengua con la superestructura. Creen que si la superestructura tiene un carácter de clase, también la lengua debe ser, no común a todo el pueblo, sino de clase. Pero ya he dicho anteriormente que la lengua y la superestructura son dos conceptos diferentes y que un marxista no puede admitir que se les confunda.

El segundo error consiste en que esos camaradas conciben la oposición de intereses de la burguesía y del proletariado y su encarnizada lucha de clases como la desintegración de la sociedad, como la ruptura de todo vínculo entre las clases hostiles. Consideran que, como la sociedad se ha desintegrado y no existe ya una sociedad única, sino que sólo existen las clases, tampoco es precisa una lengua única para la sociedad, no es precisa una lengua nacional. ¿Qué queda, pues, si la sociedad se ha desintegrado y no existe ya una lengua nacional, común a todo el pueblo? Quedan las clases y las «lenguas de clase». Se comprende que cada «lengua de clase» tendrá su propia gramática «de clase»: una gramática «proletaria», una gramática «burguesa». Ciertamente que tales gramáticas no existen en el mundo; pero eso no inmuta a estos camaradas: ellos creen que aparecerán tales gramáticas.

En algún tiempo hubo entre nosotros «marxistas» que afirmaban que las líneas férreas que habían quedado en nuestro país después de la Revolución de Octubre eran burguesas y no procedía que nosotros, los marxistas, las utilizásemos, que era preciso desmontarlas y construir unos caminos de hierro nuevos, «proletarios». Debido a ello, esas gentes recibieron el sobrenombre de «trogloditas»...

Se comprende que semejante punto de vista primitivo y anárquico sobre la sociedad, las clases y la lengua no tiene nada de común con el mar-

xismo. Pero, indudablemente, existe y continúa viviendo en las cabezas de algunos de nuestros equivocados camaradas.

Naturalmente, no es cierto que, debido a la existencia de una encarnizada lucha de clases, la sociedad se desintegre en clases no ligadas ya entre sí económicamente en una sociedad única. Al contrario. Mientras subsista el capitalismo, burgueses y proletarios estarán ligados recíprocamente por todos los lazos de la economía, como partes de una sociedad capitalista única. Los burgueses no pueden vivir ni enriquecerse sin tener a su disposición obreros asalariados; los proletarios no pueden continuar su existencia sin contratarse a los capitalistas. El cese de toda relación económica entre ellos implica el cese de toda producción, pero el cese de toda producción conduce al perecimiento de la sociedad, al perecimiento de las propias clases. Se comprende que ninguna clase querrá exponerse a su propio aniquilamiento. Por eso, la lucha de clases, por aguda que sea, no puede conducir a la desintegración de la sociedad. Sólo la ignorancia en las cuestiones del marxismo y la total incomprensión de la naturaleza de la lengua han podido sugerir a algunos de nuestros camaradas la fábula de la desintegración de la sociedad, la fábula de las lenguas «de clase», de las gramáticas «de clase».

Se remiten, además, a Lenin y recuerdan que Lenin reconocía la existencia de dos culturas bajo el capitalismo: la burguesa y la proletaria, y que la consigna de la cultura nacional bajo el capitalismo es una consigna nacionalista. Todo ello es cierto y Lenin tiene absolutamente razón. Pero, ¿qué tiene esto que ver con el «carácter de clase» de la lengua? Remitiéndose a las palabras de Lenin sobre las dos culturas existentes bajo el capitalismo, estos camaradas, como se ve, quieren inculcar al lector que la existencia en la sociedad de dos culturas, la burguesa y la proletaria, significa que también debe haber dos lenguas, ya que la lengua está ligada a la cultura; por consiguiente, Lenin niega la necesidad de una lengua nacional única; por consiguiente, Lenin está a favor de las lenguas «de clase». El error de estos camaradas consiste aquí en que identifican y confunden la lengua con la cultura, mientras que la cultura y la lengua son dos cosas distintas. La cultura puede ser burguesa o socialista, mientras que la lengua, como medio de comunicación, es siempre lengua común a todo el pueblo y puede servir tanto a la cultura burguesa como a la socialista. ¿Acaso no es un hecho que las lenguas rusa, ucraniana y usbeka sirven actualmente a la cultura socialista de estas naciones tan bien como sirvieron antes de la Revolución de Octubre a sus culturas burguesas? O sea, que se equivocan profundamente estos camaradas, al afirmar que la existencia de dos culturas diferentes conduce a la formación de dos lenguas diferentes y a la negación de la necesidad de una lengua única.

Al hablar de las dos culturas, Lenin partía precisamente de la tesis de que la existencia de dos culturas no puede llevar a la negación de la lengua única y a la formación de dos lenguas, y que la lengua debe ser única. Cuando los bundistas acusaron a Lenin de que negaba la necesidad de la lengua nacional y consideraba que la cultura «carece de nacionalidad», Lenin, como se sabe, protestó enérgicamente contra esto, afirmando que él luchaba contra la cultura burguesa y no contra la lengua nacional, cuya necesidad estimaba indiscutible. Es extraño que algunos camaradas nuestros hayan seguido las huellas de los bundistas.

Por lo que se refiere a la lengua única, cuya necesidad niega, supuestamente, Lenin, sería conveniente prestar oído atento a las siguientes palabras de Lenin:

«La lengua es un importantísimo medio de comunicación humana; la unidad de la lengua y su libre desarrollo es una de las condiciones más importantes de la circulación mercantil verdaderamente libre y amplia, correspondiente al capitalismo moderno, y de la agrupación libre y amplia de la población en todas las diversas clases».

Resulta que esos estimados camaradas han deformado las ideas de Lenin.

Se remiten, por último, a Stalin. Reproducen una cita de Stalin acerca de que «la burguesía y sus partidos nacionalistas han sido y siguen siendo en este período la principal fuerza dirigente de dichas naciones». Todo esto es cierto. La burguesía y su partido nacionalista dirigen, efectivamente, la cultura burguesa, del mismo modo que el proletariado y su partido internacionalista dirigen la cultura proletaria. Pero, ¿qué tiene esto que ver con el «carácter de clase» de la lengua? ¿Acaso esos camaradas no saben que la lengua nacional es la forma de la cultura nacional y que la lengua nacional puede servir tanto a la cultura burguesa como a la socialista? ¿Es que nuestros camaradas ignoran la conocida fórmula de los marxistas de que las actuales culturas rusa, ucraniana, bielorrusa y otras son socialistas por el contenido y nacionales por la forma, es decir, por la lengua? ¿Están de acuerdo con esta fórmula marxista?

El error de nuestros camaradas consiste aquí en que no ven la diferencia entre la cultura y la lengua y no comprenden que la cultura, por su contenido, cambia con cada nuevo período de desarrollo de la sociedad, mientras que la lengua continúa siendo en lo fundamental la misma a lo largo de varios períodos, sirviendo por igual tanto a la nueva cultura como a la antigua.

Así, pues:

a) la lengua, como medio de comunicación, ha sido siempre y sigue siendo única para la sociedad y común para todos sus miembros;

b) la existencia de dialectos y jergas no niega, sino que confirma, la existencia de una lengua común a todo el pueblo, de la que son ramificaciones y a la que están subordinados;

c) la fórmula sobre el «carácter de clase» de la lengua es una fórmula errónea y no marxista.

PREGUNTA. ¿CUALES SON LOS RASGOS CARACTERISTICOS DE LA LENGUA?

Respuesta. La lengua figura entre los fenómenos sociales que actúan desde que existe la sociedad. Nace y se desarrolla con el nacimiento y el desarrollo de la sociedad. Peca al morir la sociedad. La lengua, fuera de la sociedad no existe. Por eso, la lengua y las leyes de su desarrollo solamente pueden ser comprendidas si se estudian en ligazón inseparable con la historia de la sociedad, con la historia del pueblo al que pertenece la lengua estudiada y que es el creador y portador de esa lengua.

La lengua es el medio, el instrumento con el que los hombres se comunican entre sí, intercambian ideas y consiguen una comprensión mutua.

Directamente ligada al pensamiento, la lengua registra y fija en palabras y en combinaciones de palabras en las oraciones los resultados del trabajo del pensamiento, los éxitos de la actividad cognoscitiva del hombre y, de esta forma, hace posible el intercambio de ideas en la sociedad humana.

El intercambio de ideas es una necesidad constante y vital, ya que sin él es imposible organizar las acciones conjuntas de los hombres en la lucha contra las fuerzas de la naturaleza, en la lucha por la producción de los bienes materiales indispensables, ya que sin él es imposible conseguir éxitos en la actividad productora de la sociedad y, por tanto, es imposible la existencia misma de la producción social. De aquí que sin una lengua comprensible para la sociedad y común a sus componentes, la sociedad cese la producción, se desintegre y deje de existir como tal. En este sentido, la lengua, siendo instrumento de comunicación, es, al mismo tiempo, un instrumento de lucha y de desarrollo de la sociedad.

Es sabido que todas las palabras contenidas en una lengua constituyen juntas lo que se llama el vocabulario de la lengua. Lo principal en el vocabulario de una lengua es su fondo esencial de léxico, del que forman parte también todas las palabras raíces, como su núcleo central. El fondo esencial del léxico es mucho menos amplio que el vocabulario de la lengua, pero vive mucho tiempo, durante siglos, y da a la lengua la base para la formación de nuevas palabras. El vocabulario refleja el estado de la lengua: cuanto más rico y variado es el vocabulario, más rica es la lengua y mayor su desarrollo.

Sin embargo, el vocabulario, por sí solo, no constituye todavía la lengua: es, más que nada, el material de construcción de la lengua. Del mismo modo que los materiales de construcción no forman el edificio, aunque sin ellos no es posible levantarlo, así también el vocabulario no es la propia lengua, aunque sin él es inconcebible ninguna lengua. Pero el vocabulario de la lengua adquiere enorme significación cuando de él dispone la gramática de la lengua, que es la que determina las reglas del cambio de las palabras, las reglas de la unión de las palabras en la oración y, de este modo, da a la lengua carácter armónico y racional. La gramática (morfología, sintaxis) es el conjunto de reglas sobre el cambio de las palabras y su combinación en la oración. Por tanto, gracias precisamente a la gramática, la lengua obtiene la posibilidad de revestir los pensamientos humanos con una envoltura lingüística material.

El rasgo distintivo de la gramática consiste en que da las reglas del cambio de las palabras teniendo en cuenta no palabras concretas, sino las palabras en general, sin concreción alguna; da las reglas para formar las oraciones teniendo en cuenta no determinadas oraciones concretas, por ejemplo, el sujeto concreto, el predicado concreto, etc., sino, en general, toda clase de oraciones, sin relación con la forma concreta de una u otra oración. Por consiguiente, abstrayéndose de lo particular y de lo concreto, tanto en las palabras como en las oraciones, la gramática toma lo general que sirve de base a los cambios de las palabras y a la combinación de las palabras en oraciones y forma con ello las reglas gramaticales, las leyes gramaticales. La gramática es el resultado de una prolongada labor de abstracción del pensamiento humano, el exponente de los enormes éxitos del pensamiento.

En este sentido, la gramática se parece a la geometría, que da sus leyes abstrayéndose de los objetos concretos, examinando los objetos como

cuerpos carentes de concreción y estableciendo las relaciones entre ellos no como relaciones concretas de determinados objetos concretos, sino como las relaciones de los cuerpos en general, carentes de toda concreción.

A diferencia de la superestructura, que está ligada a la producción, no directamente, sino a través de la economía, la lengua está ligada directamente a la actividad productora del hombre, lo mismo que a cualquier otra actividad en todas las esferas de su trabajo, sin excepción. Por eso, el vocabulario, por ser el más sensible a los cambios, se encuentra en un estado de modificación casi incesante, con la particularidad de que la lengua, a diferencia de la superestructura, no tiene que esperar la liquidación de la base, introduce modificaciones en su vocabulario antes de la liquidación de la base e independientemente del estado de la base.

Sin embargo, el vocabulario de la lengua no cambia como la superestructura, por medio de la supresión de lo viejo y de la construcción de lo nuevo, sino completando el léxico existente con nuevas palabras, surgidas en relación con los cambios del régimen social, con el desarrollo de la producción, con el desarrollo de la cultura, de la ciencia, etc. Además, aunque del vocabulario desaparece habitualmente cierta cantidad de palabras anticuadas, se suma a él un número mucho mayor de nuevas palabras. Por lo que respecta al fondo esencial del léxico, se mantiene en todo lo esencial y se emplea como base del vocabulario de la lengua.

Esto es comprensible. No hay ninguna necesidad de destruir el fondo esencial del léxico si puede ser utilizado con éxito durante varios períodos históricos, sin hablar ya de que la destrucción del fondo esencial del léxico, acumulado a través de los siglos, siendo imposible crear un nuevo fondo esencial de léxico en corto plazo, conduciría a la parálisis de la lengua, a la completa desorganización de la comunicación de los hombres entre sí.

La estructura gramatical de la lengua cambia más lentamente aún que su fondo esencial de léxico. La estructura gramatical, elaborada a través de las épocas y que ha calado en la entraña misma de la lengua, cambia más lentamente aún que el fondo esencial del léxico. Naturalmente, sufre cambios con el curso del tiempo, se perfecciona, mejora y puntualiza sus reglas, se enriquece con nuevas reglas, pero las bases de la estructura gramatical se mantienen a lo largo del tiempo, ya que, como lo demuestra la historia, pueden servir eficazmente a la sociedad durante varias épocas.

Por lo tanto, la estructura gramatical de la lengua y su fondo esencial de léxico constituyen la base de la lengua y la esencia de su carácter específico.

La historia registra la gran estabilidad y la colosal capacidad de resistencia de la lengua a la asimilación forzosa. Algunos historiadores, en lugar de explicar este fenómeno, se limitan a asombrarse. Pero aquí no existe fundamento alguno para el asombro. La estabilidad de la lengua se explica por la estabilidad de su estructura gramatical y de su fondo esencial de léxico. Los asimiladores turcos se esforzaron durante centenares de años por mutilar, destruir y aniquilar las lenguas de los pueblos balcánicos. En este período, el vocabulario de las lenguas balcánicas sufrió importantes cambios, fueron admitidas no pocas palabras y expresiones turcas, había «convergencias» y «divergencias», mas las lenguas balcánicas resistieron y han perdurado. ¿Por qué? Porque la estructura gramatical y el fondo esencial del léxico de estas lenguas se han mantenido en lo fundamental.

De todo esto se desprende que la lengua, su estructura no pueden ser consideradas como el producto de una sola época. La estructura de la lengua, su estructura gramatical y el fondo esencial del léxico son el producto de una serie de épocas.

Hay que suponer que los elementos de la lengua contemporánea datan ya de la más remota antigüedad, antes de la época de la esclavitud. Era ésta una lengua simple, con un fondo exiguo de léxico, pero con su estructura gramatical, es cierto que primitiva, pero a pesar de todo con una estructura gramatical.

El posterior desarrollo de la producción; la aparición de las clases; la aparición de la escritura; el nacimiento del Estado, que necesitaba para la dirección una correspondencia más o menos ordenada; el desarrollo del comercio, que precisaba más aún de una correspondencia ordenada; la aparición de la imprenta, el desarrollo de la literatura: todo esto introdujo grandes cambios en el desarrollo de la lengua. Durante este tiempo, las tribus y los pueblos se fraccionaban y dispersaban, se mezclaban y cruzaban, y posteriormente aparecieron las lenguas y los Estados nacionales, se operaron transformaciones revolucionarias, a los viejos regímenes sociales sucedieron otros nuevos. Todo esto introdujo más cambios aún en la lengua y en su desarrollo.

Sin embargo, sería profundamente erróneo pensar que el desarrollo de la lengua ha transcurrido igual que el desarrollo de la superestructura: mediante la destrucción de lo existente y la construcción de lo nuevo. En realidad, el desarrollo de la lengua no se ha operado mediante la destrucción de la lengua existente y la construcción de otra nueva, sino mediante el desarrollo y el perfeccionamiento de los elementos fundamentales de la lengua existente. Además, el paso de un estado cualitativo de la lengua a otro estado cualitativo no se ha operado mediante una explosión, ni mediante la destrucción fulminante de lo viejo y la construcción de lo nuevo, sino por medio de la acumulación gradual y prolongada de los elementos del nuevo estado cualitativo, de la nueva estructura de la lengua, por medio de la extinción gradual de los elementos del viejo estado cualitativo.

Hay quien dice que la teoría del desarrollo estadal de la lengua es una teoría marxista, ya que reconoce la necesidad de las súbitas explosiones como condición para el paso de la lengua del viejo estado cualitativo al nuevo. Esto, naturalmente, no es cierto, pues resulta difícil encontrar algo marxista en esta teoría. Y si la teoría de los estadios reconoce efectivamente las explosiones súbitas en la historia del desarrollo de la lengua, tanto peor para ella. El marxismo no reconoce las explosiones súbitas en el desarrollo de la lengua, la muerte repentina de la lengua existente y la súbita construcción de la nueva lengua. Lafargue no tenía razón cuando hablaba de la «súbita revolución idiomática realizada entre los años 1789 y 1794» en Francia (ver el folleto de Lafargue «La lengua y la revolución»). En Francia no hubo entonces ninguna revolución idiomática, y menos aún, súbita. Claro está, durante este tiempo, el vocabulario de la lengua francesa se completó con nuevas palabras y expresiones, desapareció cierta cantidad de palabras anticuadas, cambió el sentido de ciertas palabras, y nada más. Pero tales cambios no deciden en modo alguno la suerte de la lengua. Lo principal en la lengua es su estructura gramatical y el fondo esencial del léxico. Pero la estructura gramatical y el fondo esencial del léxico

de la lengua francesa no sólo no desaparecieron en el período de la revolución burguesa francesa, sino que se mantuvieron sin cambios esenciales, y no sólo se mantuvieron, sino que continúan viviendo hoy día en la lengua francesa contemporánea. No hablo ya de que para liquidar la lengua existente y construir una nueva lengua nacional («la súbita revolución idiomática»), cinco o seis años es un plazo ridículamente breve: para eso son precisos siglos.

El marxismo considera que el paso de la lengua del viejo estado cualitativo al nuevo no se produce mediante una explosión ni mediante la destrucción de la lengua existente y la creación de una nueva, sino por la acumulación gradual de los elementos del nuevo estado cualitativo y, por tanto, mediante la extinción gradual de los elementos del viejo estado cualitativo.

En general, hay que decir, para conocimiento de los camaradas aficionados a las explosiones, que la ley de la transición del viejo estado cualitativo al nuevo mediante la explosión no es aplicable a la historia del desarrollo de la lengua ni tampoco es aplicable siempre a los demás fenómenos sociales de la base o de la superestructura. Es obligatoria para la sociedad dividida en clases hostiles. Pero no es obligatoria en modo alguno para la sociedad en la que no existen clases hostiles. En el término de ocho o diez años realizamos en la agricultura de nuestro país el tránsito del sistema campesino individual burgués al sistema socialista, koljosiánico. Fué una revolución que liquidó el viejo sistema económico burgués en el campo y creó un nuevo sistema, el sistema socialista. Sin embargo, esta revolución no se efectuó por medio de una explosión, es decir, por el derrocamiento del Poder existente y la creación de un nuevo Poder, sino mediante la transición gradual del viejo sistema burgués en el campo al nuevo sistema. Y se logró esto porque fué una revolución desde arriba, porque la revolución se llevó a cabo por iniciativa del Poder existente con el apoyo de las masas fundamentales de los campesinos.

Hay quienes dicen que los numerosos hechos de cruce de lenguas que registra la historia dan fundamento para suponer que con el cruce se crea una nueva lengua mediante una explosión, mediante la súbita transición del viejo estado cualitativo al nuevo. Esto es absolutamente falso.

El cruce de las lenguas no puede considerarse como el acto único de un golpe decisivo que surte efecto en unos cuantos años. El cruce de las lenguas es un proceso prolongado, que dura centenares de años. Por eso no puede hablarse aquí de explosiones de ningún género.

Prosigamos. Sería absolutamente erróneo creer que como resultado del cruce, por ejemplo, de dos lenguas se obtiene una tercera lengua, una lengua nueva que no se parece a ninguna de las lenguas cruzadas y que se distingue cualitativamente de cada una de ellas. En realidad, al efectuarse el cruce, una de las lenguas sale habitualmente vencedora, conserva su estructura gramatical y su fondo esencial de léxico y continúa desarrollándose con arreglo a las leyes internas de su desarrollo, mientras que la otra lengua pierde gradualmente su cualidad y se extingue poco a poco.

Por consiguiente, el cruce no da una tercera lengua, una lengua nueva, sino que conserva una de las lenguas, conserva su estructura gramatical y su fondo esencial de léxico y le permite desarrollarse con arreglo a las leyes internas de su desarrollo.

Verdad es que con ello se opera cierto enriquecimiento del vocabulario de la lengua vencedora a costa de la lengua vencida, pero esto no la debilita, sino que, por el contrario, la fortalece.

Así ha ocurrido, por ejemplo, en la lengua rusa, con la que se han cruzado en el curso del desarrollo histórico las lenguas de otros pueblos y que ha salido siempre vencedora.

Naturalmente, el vocabulario de la lengua rusa se ha completado a costa del vocabulario de otros idiomas, pero esto no sólo no ha debilitado, sino que, por el contrario, ha enriquecido y fortalecido la lengua rusa.

En cuanto a la originalidad nacional de la lengua rusa, no experimentó el menor daño, pues conservando su estructura gramatical y su fondo esencial de léxico, la lengua rusa ha continuado progresando y perfeccionándose según las leyes internas de su desarrollo.

No cabe la menor duda de que la teoría del cruce no puede dar nada importante a la lingüística soviética. Si es exacto que la principal tarea de la lingüística es el estudio de las leyes internas del desarrollo de la lengua, es preciso reconocer que la teoría del cruce no sólo no resuelve esta tarea, sino que ni siquiera la plantea: sencillamente no la ve o no la comprende.

PREGUNTA. ¿HA PROCEDIDO ACERTADAMENTE «PRAVDA» AL ABRIR LIBRE DISCUSION SOBRE LOS PROBLEMAS DE LA LINGÜISTICA?

Respuesta. Ha procedido acertadamente.

Al final de la discusión se verá claramente en qué dirección serán resueltos los problemas de la lingüística. Pero ya ahora se puede decir que la discusión ha reportado gran utilidad.

La discusión ha puesto de manifiesto, ante todo, que en las instituciones lingüísticas, tanto en la capital como en las Repúblicas imperaba un régimen impropio de la ciencia y de los hombres de ciencia. La menor crítica al estado de cosas en la lingüística soviética, incluso los más tímidos intentos de crítica a la llamada «nueva doctrina» en la lingüística, eran perseguidos y contrarrestados por los círculos dirigentes de la lingüística. Por tener una actitud crítica hacia la herencia de N. Ia. Marr, por la menor desaprobación de la doctrina de N. Ia. Marr se destituía o se trasladaba a cargos de menor importancia a valiosos trabajadores e investigadores en la esfera de la lingüística. Las personalidades de la lingüística eran elevadas a cargos de responsabilidad no por sus cualidades profesionales, sino por el reconocimiento incondicional de la doctrina de N. Ia. Marr.

Es cosa reconocida por todos que ninguna ciencia puede desarrollarse y prosperar sin lucha de opiniones, sin libertad de crítica. Pero esta regla generalmente admitida era ignorada y pisoteada sin contemplaciones. Se creó un grupo cerrado de dirigentes infalibles que, poniéndose a salvo de toda posibilidad de crítica, empezó a obrar a su antojo y a excederse.

Un ejemplo: el llamado «Curso de Bakú» (las conferencias pronunciadas por N. Ia. Marr en Bakú), desautorizado y prohibido para la reedición por el mismo autor, fué, no obstante, reeditado por disposición de la casta de dirigentes (el camarada Meschaninov les llama «discípulos» de N. Ia. Marr)

e incluido, sin ninguna salvedad, entre los libros de texto recomendados a los estudiantes. Esto significa que se engañó a los estudiantes al darles como un libro de texto de pleno valor el «Curso» desautorizado. Si yo no estuviese convencido de la honradez del camarada Meschaninov y de otros lingüistas, diría que este proceder equivale al sabotaje.

¿Cómo pudo ocurrir esto? Ocurrió porque el régimen de Arakchéev creado en la lingüística cultiva la irresponsabilidad y estimula tales excesos.

La discusión ha resultado muy beneficiosa, ante todo, porque ha sacado a la luz este régimen de Arakchéev y lo ha pulverizado.

Pero la utilidad de la discusión no acaba ahí. La discusión no sólo ha destrozado el viejo régimen imperante en la lingüística, sino que, además, ha puesto de manifiesto la increíble confusión en las concepciones sobre los problemas más importantes de la lingüística que reina entre los círculos dirigentes de esta rama de la ciencia. Antes de comenzar la discusión, callaban y silenciaban la insatisfactoria situación en la lingüística. Pero, una vez comenzada la discusión, ya no fué posible callar; se vieron obligados a pronunciarse desde la prensa. ¿Y qué ha resultado? Ha resultado que en la doctrina de N. Ia. Marr hay una serie de faltas, errores, problemas no puntualizados y tesis sin elaborar. Y surge la pregunta: ¿por qué los «discípulos» de N. Ia. Marr han hablado de esto solamente ahora, una vez abierta la discusión? ¿Por qué no se han preocupado de esto antes? ¿Por qué no hablaron de esto a su debido tiempo, franea y honradamente, como corresponde a los hombres de ciencia?

Resulta que los «discípulos» de N. Ia. Marr, reconociendo «algunos» errores de N. Ia. Marr, creen que únicamente se puede desarrollar la lingüística soviética sobre la base de la teoría «puntualizada» de N. Ia. Marr, a la que consideran marxista. Pero, ¡líbresenos del «marxismo» de N. Ia. Marr! N. Ia. Marr, en efecto, quiso ser y se afanó por ser marxista, pero no lo consiguió. No fué más que un simplificador y vulgarizador del marxismo, como los de la «proletcult» y los de la R.A.P.P.

N. Ia. Marr introdujo en la lingüística una fórmula errónea, no marxista sobre la lengua como superestructura, y embrollándose él mismo, embrolló la lingüística. Sobre la base de una fórmula no justa es imposible desarrollar la lingüística soviética.

N. Ia. Marr introdujo también en la lingüística otra fórmula errónea y no marxista sobre el «carácter de clase» de la lengua. Y embrollándose él mismo, embrolló la lingüística. Sobre la base de una fórmula no justa, que contradice todo el curso de la historia de los pueblos y de las lenguas, es imposible desarrollar la lingüística soviética.

N. Ia. Marr introdujo en la lingüística un tono inmodesto, jactancioso y altanero, impropio del marxismo, tono que conduce a la negación gratuita y ligera de todo lo existente en la lingüística antes de N. Ia. Marr.

N. Ia. Marr denigra chillonamente el método histórico-comparativo, tildándolo de «idealista». Sin embargo, hay que decir que el método histórico-comparativo, a pesar de sus serios defectos, es mejor que el análisis de los cuatro elementos de N. Ia. Marr, verdaderamente idealista, pues el primero impulsa al trabajo, al estudio de las lenguas, mientras que el segundo sólo induce a tumbarse tranquilamente junto a la estufa y a leer el futuro en los posos del café alrededor de los decantados cuatro elementos.

N. Ia. Marr desprecia altaneramente todo intento de estudiar los grupos (familias) de lenguas, como una manifestación de la teoría de «la lengua madre». Y, sin embargo, no se puede negar que el parentesco idiomático de naciones como, por ejemplo, las eslavas, no ofrece lugar a dudas, que el estudio del parentesco idiomático de estas naciones podría reportar gran utilidad a la lingüística en el estudio de las leyes de desarrollo de la lengua. Y eso sin hablar de que la teoría de «la lengua madre» no tiene nada que ver con esta cuestión.

Oyendo a N. Ia. Marr y, sobre todo, a sus «discípulos» puede pensarse que antes de N. Ia. Marr no existía ninguna lingüística, que la lingüística comenzó con la aparición de la «nueva doctrina» de N. Ia. Marr. Marx y Engels eran mucho más modestos: consideraban que su materialismo dialéctico era producto del desarrollo de las ciencias, incluida la filosofía, en el período precedente.

Por tanto, la discusión ha sido útil también porque ha descubierto las fallas ideológicas en la lingüística soviética.

Creo que cuanto antes se libere a nuestra lingüística de los errores de N. Ia. Marr, tanto más rápidamente se la podrá sacar de la crisis por que atraviesa ahora.

La liquidación del régimen de Arakchév en la lingüística, la renuncia a los errores de N. Ia. Marr, la introducción del marxismo en la lingüística, es, a mi juicio, el camino por el que podría sanearse la lingüística soviética.

EN TORNO A ALGUNAS CUESTIONES DE LA LINGÜÍSTICA

Respuesta a la camarada E. Krasheninnikova

Camarada Krasheninnikova:

Respondo a sus preguntas.

1. Pregunta. En su artículo se demuestra convincentemente que la lengua no es ni base ni superestructura. ¿Sería lógico considerar que la lengua es un fenómeno propio tanto de la base como de la superestructura, o sería más justo considerar la lengua como un fenómeno intermedio?

Respuesta. Naturalmente, a la lengua, como fenómeno social, le es propio lo que tienen de común todos los fenómenos sociales, incluidas la base y la superestructura, a saber: sirve a la sociedad como la sirven todos los demás fenómenos sociales, incluyendo la base y la superestructura. Pero aquí termina, propiamente hablando, lo que es común a todos los fenómenos sociales. A partir de aquí empiezan diferencias importantes entre los fenómenos sociales.

La cuestión estriba en que los fenómenos sociales, además de esto común, tienen sus particularidades específicas, que los diferencian entre sí y que son lo más importante para la ciencia. Las particularidades específicas de la base consisten en que ésta sirve a la sociedad desde el punto de vista económico. Las particularidades específicas de la superestructura consisten en que ésta sirve a la sociedad con ideas políticas, jurídicas, estéticas y otras, y crea para la sociedad las correspondientes instituciones políticas, jurídicas y otras. ¿En qué consisten las particularidades específicas de la lengua, que la diferencian de los demás fenómenos sociales? Consisten en que la lengua sirve a la sociedad como medio de comunicación entre los hombres, como medio de intercambio de ideas en la sociedad, como medio que permite a los hombres comprenderse mutuamente y organizar el trabajo conjunto en todas las esferas de la actividad humana, tanto en la esfera de la producción como en la esfera de las relaciones económicas, tanto en la esfera de la política como en la esfera de la cultura, tanto en la vida social como en la vida cotidiana. Estas particularidades son propias sólo de la lengua, y precisamente porque son propias sólo de la lengua, ésta es objeto de estudio por una ciencia independiente: la lingüística. Sin estas particularidades de la lengua, la lingüística perdería el derecho a una existencia independiente.

En pocas palabras: no se puede incluir a la lengua ni en la categoría de las bases ni en la categoría de las superestructuras.

Tampoco se le puede incluir en la categoría de los fenómenos «intermedios» entre la base y la superestructura, ya que semejantes fenómenos «intermedios» no existen.

Pero, ¿quizá pudiera incluirse la lengua en la categoría de las fuerzas productivas de la sociedad, por ejemplo, en la categoría de los instrumentos de producción? En efecto, entre la lengua y los instrumentos de producción existe cierta analogía: los instrumentos de producción, lo mismo que la lengua, manifiestan cierta indiferencia hacia las clases y pueden servir por igual a las diversas clases de la sociedad, tanto a las viejas como a las

nuevas. ¿Ofrece esta circunstancia fundamento para incluir la lengua en la categoría de los instrumentos de producción? No, no la ofrece.

Hubo un tiempo en que N. Ia. Marr, viendo que su fórmula —«la lengua es una superestructura sobre la base»— tropezaba con objeciones, decidió «modificar su posición» y declaró que «la lengua es un instrumento de producción». ¿Tenía razón N. Ia. Marr al incluir la lengua en la categoría de los instrumentos de producción? No, no tenía razón en absoluto.

La cuestión estriba en que la semejanza entre la lengua y los instrumentos de producción concluye con la analogía de que acabo de hablar. Pero, en cambio, entre la lengua y los instrumentos de producción existe una diferencia radical. Esta diferencia consiste en que los instrumentos de producción producen bienes materiales, mientras que la lengua no produce nada o sólo «produce» palabras. Más exactamente dicho: los hombres que poseen instrumentos de producción pueden producir bienes materiales; mas esos mismos hombres, poseyendo la lengua, pero careciendo de instrumentos de producción, no pueden producir bienes materiales. No es difícil comprender que si la lengua pudiera producir bienes materiales, los charlatanes serían los hombres más acaudalados del mundo.

2. Pregunta. Marx y Engels definen la lengua como la «realidad inmediata del pensamiento», como «la conciencia práctica... real». «Las ideas —dice Marx— no existen separadamente de la lengua». ¿En qué medida, a su juicio, debe ocuparse la lingüística del significado de las palabras, de la semántica y de la semasiología histórica, del estilo, o bien el objeto de la lingüística debe ser únicamente la forma?

Respuesta. La semántica (semasiología) es una de las partes importantes de la lingüística. El significado de las palabras y de las expresiones tiene una seria importancia para el estudio de la lengua. Por eso se debe conceder a la semántica (semasiología) el lugar que le corresponde en la lingüística.

Sin embargo, al elaborar las cuestiones de la semántica y al utilizar sus datos, no debe exagerarse en modo alguno su importancia y menos aún abusar de ella. Me refiero a algunos lingüistas que, excesivamente apasionados por la semántica, desprecian la lengua como «realidad inmediata del pensamiento», indisolublemente ligada con el pensamiento, separan el pensamiento de la lengua y afirman que la lengua está en vía de desaparición y que puede prescindirse de ella.

Preste atención a las palabras de N. Ia. Marr:

«La lengua existe sólo por cuanto se manifiesta en sonidos; la acción de pensar se produce también sin manifestarse... La lengua (hablada) ha comenzado ya a entregar sus funciones a novísimos inventos que vencen incondicionalmente al espacio, mientras que el pensamiento va en ascenso con las riquezas no utilizadas, acumuladas por él en el pasado y con nuevas adquisiciones, y está llamado a desplazar y sustituir plenamente a la lengua. La lengua futura será el pensamiento, que crece en la técnica, libre de la materia natural. Sobre él no prevalecerá ninguna lengua, ni siquiera la hablada, vinculada, pese a todo, con las normas de la naturaleza». (Véase «Obras escogidas» de N. Ia. Marr.)

Si traducimos al simple lenguaje humano este galimatías «mágico-laboral», podemos llegar a la conclusión de que:

a) N. Ia. Marr separa el pensamiento de la lengua;

b) N. Ia. Marr considera que la comunicación entre los hombres se puede realizar también sin lengua, con ayuda del propio pensamiento, libre de la «materia natural» de la lengua, libre de las «normas de la naturaleza»; c) al separar el pensamiento de la lengua y al «liberarlo» de la «materia natural» idiomática, N. Ia. Marr cae en el pantano del idealismo.

Dicen que los pensamientos surgen en la cabeza del hombre antes de que sean enunciados en el habla, que surgen sin material idiomático, sin envoltura idiomática o, por decirlo así, desnudos. Pero eso es absolutamente falso. Cualesquiera que sean los pensamientos que surjan en la cabeza del hombre, y cualquiera que sea el momento en que surjan, únicamente pueden surgir y existir sobre la base del material idiomático, sobre la base de los términos y de las frases idiomáticos. No existen pensamientos desnudos, libres del material idiomático, libres de la «materia natural» idiomática. «La lengua es la realidad inmediata del pensamiento» (Marx). El carácter real de los pensamientos se manifiesta en la lengua. Únicamente los idealistas pueden hablar acerca del pensamiento sin asociarlo a la «materia natural» de la lengua, acerca del pensamiento sin lengua.

En pocas palabras: la exageración de la importancia de la semántica y el abuso de ella condujeron a N. Ia. Marr al idealismo.

Por consiguiente, la semántica (semasiología), preservada de exageraciones y abusos semejantes a los que cometen N. Ia. Marr y algunos de sus «discípulos», puede reportar gran utilidad a la lingüística.

3. Pregunta. Usted dice con toda razón que las ideas, las concepciones, las costumbres y los principios morales de los burgueses y de los proletarios son diametralmente opuestos. El carácter de clase de estos fenómenos se ha reflejado indudablemente en el aspecto semántico de la lengua (y a veces también en su forma —en el vocabulario—, como se señala acertadamente en su artículo). ¿Se puede, analizando un material idiomático concreto y, en primer término, el aspecto semántico de una lengua, hablar de la esencia de clase de los conceptos por ella expresados, particularmente en los casos en que se trata de la expresión idiomática no sólo del pensamiento del hombre, sino de su actitud ante la realidad, donde se manifiesta con particular relieve la clase a que pertenece?

Respuesta. Brevemente hablando, usted quiere saber si las clases influyen en la lengua, si aportan a la lengua sus palabras y expresiones específicas, si existen casos en que los hombres den diferente significado a unas mismas palabras y expresiones, según la clase a que pertenezcan.

Sí, las clases influyen en la lengua, aportan a la lengua sus palabras y expresiones específicas y, a veces, comprenden de modo diferente unas mismas palabras y expresiones. Esto no admite duda.

De aquí, sin embargo, no se desprende que las palabras y las expresiones específicas, igual que la diferencia en la semántica, puedan tener una importancia seria para el desarrollo de la lengua común a todo el pueblo, que sean capaces de aminorar su importancia o modificar su carácter.

En primer lugar, en la lengua son tan escasas esas palabras y expresiones específicas, así como los casos de diferencia en la semántica, que apenas constituyen el uno por ciento de todo el material idiomático. Por consiguiente, toda la inmensa multitud restante de palabras y expresiones, así como su semántica, son *comunes* a todas las clases de la sociedad.

En segundo lugar, las palabras y expresiones específicas, con matiz de clase, no son utilizadas en el lenguaje ateniéndose a las reglas de una gramática de «clase», gramática que no existe, sino a las reglas de la gramática de la lengua existente, común a todo el pueblo.

Por lo tanto, la existencia de palabras y expresiones específicas y los hechos de diferencia en la semántica de la lengua no refutan, sino que, por el contrario, confirman la existencia y la necesidad de una lengua única, común a todo el pueblo.

4. *Pregunta.* En su artículo califica usted con toda razón a Marr de vulgarizador del marxismo. ¿Quiere decir esto que los lingüistas —entre ellos, nosotros, los jóvenes— debemos rechazar *toda* la herencia lingüística de Marr, quien, pese a todo, tiene diversas investigaciones lingüísticas valiosas (respecto a ellas han escrito en la discusión los camaradas Chikobava, Sanzhéev y otros)? ¿Podemos, abordando con sentido crítico a Marr, tomar lo útil y valioso que haya en él?

Respuesta. Naturalmente, las obras de N. Ia. Marr no contienen sólo errores. N. Ia. Marr incurrió en burdísimos errores cuando introdujo en la lingüística elementos del marxismo en un aspecto deformado, cuando intentó crear una teoría independiente de la lengua. Pero N. Ia. Marr tiene algunas obras buenas, escritas con talento, donde, olvidándose de sus pretensiones teóricas, investiga concienzudamente y —hay que decirlo— con habilidad, determinadas lenguas. No es poco lo valioso e instructivo que puede encontrarse en esas obras. Naturalmente, lo valioso e instructivo que hay en N. Ia. Marr debe ser tomado y utilizado.

5. *Pregunta.* Muchos lingüistas estiman que el *formalismo* es una de las razones fundamentales del estancamiento de la lingüística soviética. Siento grandes descos de conocer su opinión acerca de qué es el formalismo en la lingüística y cómo debe ser vencido.

Respuesta. N. Ia. Marr y sus «discípulos» acusan de «formalismo» a todos los lingüistas que no comparten la «nueva doctrina» de N. Ia. Marr. Eso, naturalmente, no es serio ni inteligente.

N. Ia. Marr consideraba la gramática como puro «formalismo» y formalistas a quienes consideraban la estructura gramatical como base de la lengua. Esto es una necedad manifiesta.

Yo creo que el «formalismo» ha sido inventado por los autores de la «nueva doctrina» para facilitar la lucha contra sus adversarios en la lingüística.

La causa del estancamiento de la lingüística soviética no es el «formalismo» inventado por N. Ia. Marr y sus «discípulos», sino el régimen de Arakchéev y las fallas teóricas en la lingüística. El régimen de Arakchéev lo crearon los «discípulos» de N. Ia. Marr. La confusión teórica la llevaron a la lingüística N. Ia. Marr y sus más cercanos adeptos. Para que no haya estancamiento se debe liquidar lo uno y lo otro. La liquidación de estas úlceras saneará la lingüística soviética, la conducirá a un amplio camino y permitirá a la lingüística soviética ocupar el primer lugar en la lingüística mundial.

J. STALIN

29 de Junio de 1950

RESPUESTA A UNOS CAMARADAS

AL CAMARADA SANZHEEV

Estimado camarada Sanzhéev:

Respondo a su carta con gran retraso, ya que sólo ayer la recibí por conducto del Comité Central.

Sin duda usted interpreta justamente mi posición en el problema de los dialectos.

Los dialectos «de clase», a los que sería más justo llamar jergas, no sirven a las masas populares, sino a una reducida capa superior social. Por lo demás, no tienen su propia estructura gramatical ni su fondo esencial de léxico. A eso se debe que no puedan de ninguna manera desarrollarse hasta ser lenguas autónomas.

Los dialectos locales («territoriales»), por el contrario, sirven a las masas populares y tienen su estructura gramatical y su fondo esencial de léxico. A eso se debe que algunos dialectos locales, en el proceso de formación de las naciones puedan servir de base a las lenguas nacionales y desarrollarse hasta ser lenguas nacionales autónomas. Así ocurrió, por ejemplo, con el dialecto de Kursk-Orel (el «habla» de Kursk-Orel) de la lengua rusa, que sirvió de base a la lengua nacional rusa. Lo mismo cabe decir del dialecto de Poltava-Kiev de la lengua ucraniana, que sirvió de base a la lengua nacional ucraniana. En cuanto a los demás dialectos de esas lenguas, pierden su originalidad, afluyen a estas lenguas y desaparecen en ellas.

Suele haber también procesos en sentido inverso, cuando el idioma único de un pueblo que no se ha convertido aún en nación por no existir las necesarias condiciones económicas de desarrollo, se hunde a causa de la disgregación estatal de este pueblo, y los dialectos locales que aun no han tenido tiempo de fundirse en una lengua única, reviven y dan comienzo a la formación de distintas lenguas autónomas. Es posible que sucediese precisamente así, por ejemplo, con la lengua mongola única.

J. STALIN

11 de julio de 1950

A LOS CAMARADAS D. BELKIN Y S. FURER

He recibido sus cartas.

El error de ustedes consiste en que han mezclado dos cosas diferentes y han sustituido el tema examinado en mi respuesta a la camarada Krashe-ninnikova por otro tema.

1. —En esta respuesta critico a N. Ia. Marr quien, al hablar de la lengua (hablada) y del pensamiento, separa la lengua del pensamiento, y cae así en el idealismo. Por tanto, en mi contestación se trata de personas normales, con el don de la palabra. Yo afirmo que en esas personas los pensamientos sólo pueden surgir sobre la base del material idiomático, que en las personas con el don de la palabra no existen pensamientos desnudos, sin nexo con el material idiomático.

En vez de aceptar o de rechazar esta tesis, ustedes presentan personas anormales, sin habla, sordomudos, que no tienen lengua y cuyos pensamientos, naturalmente, no pueden surgir sobre la base del material idiomático. Como ven, éste es otro tema totalmente distinto, al que no me he referido ni podía referirme, pues la lingüística se ocupa de personas normales, con el don de la palabra, y no de personas anormales, de sordomudos, que no tienen lengua.

Ustedes han sustituido el tema que se examina por otro tema que no se examinaba.

2. —De la carta del camarada Belkin se desprende que equipara la «lengua de palabras» (lengua hablada) con la «lengua mímica» (según N. Ia. Marr lengua «de las manos»). Por lo visto, cree que la lengua mímica y la lengua de palabras son equivalentes, que en un tiempo la sociedad humana no tenía lengua de palabras, que la lengua «de las manos» suplía entonces a la lengua de palabras, que apareció después.

Pero si el camarada Belkin piensa efectivamente así incurre en un serio error. La lengua hablada o la lengua de palabras fué siempre el único lenguaje de la sociedad humana capaz de servir como eficiente medio de comunicación entre los hombres. La historia no conoce ninguna sociedad humana, ni siquiera la más atrasada, que no tuviese su lengua hablada. La etnografía no conoce ningún pequeño pueblo atrasado, aunque fuese tan primitivo o más aún que, pongamos por caso, los australianos o los de la Tierra del Fuego del siglo pasado, que no tuviera su lengua hablada. La lengua hablada, en la historia de la humanidad, es una de aquellas fuerzas que ayudaron a las personas a salir del mundo animal, unirse en sociedades, desarrollar su pensamiento, organizar la producción social, sostener una lucha con éxito contra las fuerzas de la naturaleza y llegar a este progreso que tenemos en la actualidad.

En este sentido, el significado de la llamada lengua mímica es insignificante, debido a su extrema pobreza y limitación. Propiamente dicho, no es una lengua y ni siquiera un sucedáneo de lengua capaz de reemplazar

de una u otra manera a la lengua hablada, sino un medio auxiliar con recursos extremadamente limitados, que a veces utiliza el hombre para subrayar unos u otros momentos en su discurso. La lengua mímica tampoco debe equipararse con la lengua hablada, del mismo modo que no debe equipararse la primitiva azada de madera con el moderno tractor-oruga con su arado de cinco sectores de rejas ni con la complicada sembradora a tractor.

3. — A lo que se ve, ustedes se interesan sobre todo por los sordomudos, y después por los problemas de la lingüística. Por lo visto, precisamente esta circunstancia les ha inducido a hacerme varias preguntas. Bueno, si ustedes insisten no tengo inconveniente en satisfacer su ruego. Así, pues, ¿qué sucede con los sordomudos? ¿Funciona en ellos el pensamiento, surgen en ellos pensamientos? Sí, en ellos funciona el pensamiento, surgen pensamientos. Es evidente que como los sordomudos están privados del habla, sus pensamientos no pueden surgir sobre la base del material idiomático. ¿No significa esto que los pensamientos de los sordomudos son desnudos, sin nexo con las «normas de la naturaleza» (expresión de N. Ia. Marr)? No, no significa eso. Los pensamientos de los sordomudos surgen y pueden existir únicamente sobre la base de aquellas imágenes, percepciones y nociones que van formándose en ellos, en su vida, sobre los objetos del mundo exterior y sobre las relaciones entre ellos mismos, gracias al sentido de la vista, del tacto, del gusto y del olfato. Fuera de estas imágenes, percepciones y nociones el pensamiento es huero, desprovisto de todo contenido, es decir, no existe.

J. STALIN

22 de julio de 1950

27-1

AL CAMARADA A. JOLOPOV

He recibido su carta.

He tardado un poco en contestarle por estar recargado de trabajo.

Su carta parte tácitamente de dos hipótesis: de la hipótesis de que es admisible citar las obras de uno o de otro autor *separadamente* de aquel período histórico a que se refiere la cita, y en segundo lugar de la hipótesis de que tales o cuales conclusiones y fórmulas del marxismo, obtenidas como resultado del estudio de un período del desarrollo histórico, son justas para todos los períodos de desarrollo y por eso deben permanecer *invariables*.

Debo decir que ambas hipótesis son profundamente erróneas.

Algunos ejemplos.

1. — En la década del 40 del siglo pasado, cuando aun no existía capitalismo monopolista, cuando el capitalismo se desarrollaba con más o menos placidez por la línea ascendente, extendiéndose a nuevos territorios aun no ocupados por él y cuando la ley del desarrollo desigual no podía actuar aún con plena fuerza, Marx y Engels llegaron a la conclusión de que la revolución socialista no podía triunfar en un país por separado, que sólo podía triunfar como resultado de un golpe conjunto en todos o en la mayoría de los países civilizados. Esta conclusión se convirtió después en tesis rectora para todos los marxistas.

Sin embargo, a comienzos del siglo XX, especialmente en el período de la primera guerra mundial, cuando para todos se hizo evidente que el capitalismo premonopolista se había transformado de manera clara en capitalismo monopolista, cuando el capitalismo ascendente se convirtió en capitalismo moribundo, cuando la guerra puso de relieve las incurables debilidades del frente imperialista mundial y cuando la ley del desarrollo desigual predeterminó el que la revolución proletaria no madurase por igual en los distintos países, Lenin, partiendo de la teoría marxista, llegó a la conclusión de que en las nuevas condiciones de desarrollo la revolución socialista puede perfectamente triunfar en un país por separado, que el triunfo simultáneo de la revolución socialista en todos los países o en la mayoría de los países civilizados es imposible debido al desigual proceso de maduración de la revolución en estos países, que la vieja fórmula de Marx y Engels no corresponde ya a las nuevas condiciones históricas.

Como se ve, aquí tenemos dos conclusiones distintas sobre el problema del triunfo del socialismo, que no sólo se contradicen, sino que se excluyen mutuamente.

Los escolásticos y los talmudistas que, sin penetrar en la esencia de las cosas citan de manera formal, sin tener en cuenta las condiciones históricas, pueden decir que una de estas conclusiones, como absolutamente injusta, debe ser rechazada, y la otra conclusión, como absolutamente

justa, debe ser extendida a todos los períodos de desarrollo. Pero los marxistas no pueden ignorar que los escolásticos y los talmudistas se equivocan, no pueden ignorar que ambas conclusiones son justas, pero no absolutamente, sino cada una para su época: la conclusión de Marx y Engels para el período del capitalismo premonopolista, y la conclusión de Lenin para el período del capitalismo monopolista.

2. — Engels en su «Anti-Düring» decía que después del triunfo de la revolución socialista, el Estado tenía que extinguirse. Sobre esta base, después del triunfo de la Revolución Socialista en nuestro país los escolásticos y los talmudistas de nuestro Partido empezaron a exigir que el Partido tomase medidas para la más rápida extinción de nuestro Estado, para la disolución de los órganos estatales, para renunciar al ejército permanente.

Sin embargo, los marxistas soviéticos, sobre la base del estudio de la situación mundial en nuestra época, llegaron a la conclusión de que, existiendo el cerco capitalista, cuando el triunfo de la revolución socialista sólo se ha producido en un país, mientras que en todos los demás países domina el capitalismo, el país de la revolución triunfante no debe debilitar, sino reforzar por todos los medios su Estado, los órganos del Estado, los órganos de contraespionaje, el ejército, si este país no quiere ser aplastado por el cerco capitalista. Los marxistas rusos llegaron a la conclusión de que la fórmula de Engels se refiere al triunfo del socialismo en todos los países o en la mayoría de los países, que es inaplicable cuando el socialismo triunfa en un país por separado, mientras en todos los demás países domina el capitalismo.

Como se ve, tenemos aquí dos fórmulas distintas sobre el problema de los destinos del Estado socialista, fórmulas que se excluyen entre sí.

Los escolásticos y los talmudistas pueden decir que esta circunstancia crea una situación insostenible, que hay que rechazar una fórmula como absolutamente errónea, y extender la otra, como absolutamente justa, a todos los períodos del desarrollo del Estado socialista. Pero los marxistas no pueden ignorar que los escolásticos y los talmudistas se equivocan, pues ambas fórmulas son justas, pero no de manera absoluta, sino cada una para su época: la fórmula de los marxistas soviéticos para el período del triunfo del socialismo en uno o en varios países, y la fórmula de Engels para el período en que el triunfo consecutivo del socialismo en distintos países por separado conduzca al triunfo del socialismo en la mayoría de los países y se creen, por tanto, las condiciones necesarias para la aplicación de la fórmula de Engels.

Podría aumentarse el número de estos ejemplos.

Lo mismo hay que decir de las dos fórmulas diferentes sobre el problema de la lengua, tomadas de distintas obras de Stalin y citadas por el camarada Jolópov en su carta.

El camarada Jolópov se remite a la obra de Stalin «Acerca del marxismo en la lingüística», donde se saca la conclusión de que, como resultado del cruce, por ejemplo, de dos lenguas, una de las lenguas sale habitualmente vencedora, mientras que la otra se extingue, y que, por consiguiente, el cruce no da una tercera lengua, una lengua nueva, sino que conserva una de las lenguas. Más adelante se remite a otra conclusión tomada del informe de Stalin al XVI Congreso del Partido Comunista (bolchevique) de la

U.R.S.S., donde se dice que en el período del triunfo del socialismo en escala mundial, cuando el socialismo se fortalezca y tome carta de naturaleza, las lenguas nacionales deberán fundirse inevitablemente en una lengua común que, como es natural, no será ni el gran-ruso, ni el alemán, sino una lengua nueva. Al comparar estas dos fórmulas y ver que no sólo no coinciden, sino que se excluyen, el camarada Jolópov se desespera. «Por su artículo, escribe en su carta, he comprendido que del cruce de lenguas *nunca* puede obtenerse una nueva lengua, mientras que antes de ese artículo estaba firmemente seguro, según su intervención en el XVI Congreso del Partido Comunista (bolchevique) de la U.R.S.S., de que en el *comunismo* las lenguas se fundirán en una lengua común».

Por lo visto, el camarada Jolópov, al descubrir una contradicción entre estas dos fórmulas y creyendo profundamente que la contradicción debe ser liquidada, considera necesario desembarazarse de una fórmula, como injusta, y asirse a la otra fórmula como justa para todos los tiempos y todos los países, pero no sabe a qué fórmula precisamente asirse. Resulta algo así como una situación sin salida. El camarada Jolópov ni siquiera sospecha que ambas fórmulas pueden ser justas, cada una para su época.

Así ocurre siempre con los escolásticos y los talmudistas que, sin penetrar en la esencia de las cosas y citando de manera formal, sin relacionarlo con las condiciones históricas a que se refieren las citas, caen indefectiblemente en una situación sin salida.

Y sin embargo, si se dilucida la esencia del problema no hay ningún fundamento para una situación sin salida. La cuestión reside en que el folleto de Stalin «Acerca del marxismo en la lingüística» y la intervención de Stalin en el XVI Congreso del Partido se refieren a dos épocas totalmente distintas, a consecuencia de lo cual también las fórmulas resultan distintas.

La fórmula de Stalin en su folleto, en la parte que concierne al cruce de las lenguas, se refiere a la época *anterior al triunfo del socialismo* en escala mundial, cuando las clases explotadoras son la fuerza dominante en el mundo, cuando el yugo nacional y colonial sigue en pie, cuando el aislamiento nacional y la desconfianza mutua de las naciones están afianzados por las diferencias estatales, cuando no existe aún la igualdad de derechos nacional, cuando el cruce de las lenguas transcurre en forma de lucha por la dominación de una de las lenguas, cuando no existen aún las condiciones para la colaboración pacífica y amistosa de las naciones y de las lenguas, cuando no está planteada la colaboración y el enriquecimiento mutuo de las lenguas, sino la asimilación de unas lenguas y el triunfo de otras. Es comprensible que en estas condiciones sólo puede haber lenguas vencedoras y lenguas vencidas. Precisamente a esas condiciones se refiere la fórmula de Stalin cuando dice que el cruce, por ejemplo, de dos lenguas no da por resultado la formación de una nueva lengua, sino el triunfo de una de las lenguas y la derrota de la otra.

En cuanto a la otra fórmula de Stalin, tomada de la intervención en el XVI Congreso del Partido, en la parte relativa a la fusión de las lenguas en una lengua común, aquí se refiere a otra época, a saber, la época *posterior al triunfo del socialismo* en escala mundial, cuando ya no exista el imperialismo mundial, las clases explotadoras hayan sido derrocadas, el yugo nacional y colonial liquidado, el aislamiento nacional y la desconfianza mutua de las naciones sustituidos por la confianza recíproca y el acer-

camiento de las naciones, cuando la igualdad de derechos nacional sea una realidad, cuando la política de aplastamiento y asimilación de las lenguas sea liquidada, establecida la colaboración de las naciones y cuando las lenguas nacionales puedan enriquecerse libre y recíprocamente, por medio de la colaboración. Se comprende que en estas condiciones no puede ni hablarse del aplastamiento y la derrota de unas lenguas y del triunfo de otras. Aquí el problema no afectará a dos lenguas, de las cuales una es derrotada y la otra sale vencedora de la lucha, sino a centenares de lenguas nacionales, de las cuales, como resultado de una larga colaboración económica, política y cultural de las naciones, irán destacándose al principio las lenguas únicas zonales más enriquecidas, y después las lenguas zonales se fundirán en una lengua común internacional que, naturalmente, no será ni el alemán, ni el ruso, ni el inglés, sino una nueva lengua que absorberá en sí los mejores elementos de las lenguas nacionales y zonales.

Por consiguiente, las dos fórmulas distintas corresponden a dos épocas distintas de desarrollo de la sociedad y, precisamente por eso, por corresponder a ellas, ambas fórmulas son justas, cada una para su época.

Exigir que estas fórmulas no estén en contradicción entre sí, que no se excluyan, es tan absurdo como es absurdo exigir que la época de la dominación del capitalismo no esté en contradicción con la época de la dominación del socialismo, que el socialismo y el capitalismo no se excluyan entre sí.

Los escolásticos y los talmudistas consideran el marxismo, las distintas conclusiones y fórmulas del marxismo, como una colección de dogmas que «nunca» varían, a pesar de que varían las condiciones del desarrollo de la sociedad. Creen que si se aprenden de memoria estas conclusiones y fórmulas y empiezan a citarlas a diestro y siniestro, estarán en condiciones de resolver cualquier problema, considerando que las conclusiones y fórmulas aprendidas de memoria les servirán para todos los tiempos y para todos los países, para todos los casos en la vida. Pero así sólo pueden pensar las personas que ven la letra del marxismo, pero no captan su esencia, que se aprenden de memoria los textos de las conclusiones y fórmulas del marxismo, pero no comprenden su contenido.

El marxismo es la ciencia de las leyes del desarrollo de la naturaleza y de la sociedad, la ciencia de la revolución de las masas oprimidas y explotadas, la ciencia del triunfo del socialismo en todos los países, la ciencia de la construcción de la sociedad comunista. El marxismo, como ciencia, no puede permanecer estancado: se desarrolla y se perfecciona. En su desarrollo, el marxismo no puede dejar de enriquecerse con nuevas experiencias, con nuevos conocimientos, y, por tanto, algunas de sus fórmulas y conclusiones forzosamente tienen que cambiar con el tiempo, forzosamente tienen que ser sustituidas por nuevas fórmulas y conclusiones correspondientes a las nuevas tareas históricas. El marxismo no reconoce conclusiones y fórmulas inmutables, obligatorias para todas las épocas y períodos. El marxismo es enemigo de todo dogmatismo.

J. STALIN

28 de julio de 1950

Aquí es ya de día

por A. CHAKOVSKI

EN LA LADERA de un pequeño cerro cubierto de verde bosque hay un hombre...
Es de talla media, y tiene el cabello claro, áspero y ligeramente ondulado. Sobre la chaqueta guateada lleva un impermeable de lona con el capuchón echado hacia atrás y calza unas altas botas de goma salpicadas de escamas de pescado.

El hombre escudriña el mar. Cerca de la orilla, en el espacio protegido por un rompeolas que sobresale un metro del agua, el mar está tranquilo, como un plácido estanque de algún lugar de Ríasán o de Orel.

Más allá del rompeolas, la superficie del mar, ligeramente picada, parece una piel sin curtir. Olas menudas, casi imperceptibles, se atropellan unas a otras, igual que en cualquier lugar del Volga o del Don cuando sopla una brisa ligera.

El hombre fija en la lejanía su mirada escrutadora. Las aguas van cambiando de color ante sus ojos. De negras se hacen grises, luego azuladas. Es el pálido reflejo del cielo, que tras los cerros va tomando un tinte rosado. Parece como si allí estuviera encendiéndose una gigantesca hoguera.

Va a amanecer...

Un barco permanece inmóvil en la rada. Tampoco se mueven los barcos agolpados en la caleta. Y hasta aquella pequeña lancha que se aleja de la costa, va surcando tranquilamente la tersa superficie del mar.

A la noche soplará una brisa ligera; las aguas oscuras del mar se llenarán de reflejos fosforescentes; como un ancho río lechoso cruzará un banco de arenques, y, tal vez, un tiburón abandone las profundidades y asome a la superficie su cuerpo negro de dos metros de largo...

Los pescadores terminarán tranquilamente su faena; el viento no romperá las redes; no fallarán los cabrestantes ni las olas inundarán los motores...

Sin embargo, no siempre están tan tranquilas las aguas de ese hosco mar. Cuando termine la primavera y pase como un relámpago el breve verano de Sajalín, todo cambiará.

La tierra se tornará áspera y sonora; la taigá se cubrirá de tonalidades cárdenas; se oscurecerán los cerros; desde el continente soplará un viento frío y el mar rugirá amenazador...

Incluso aquí, en la caleta, los barcos serán zarandeados de un lado para otro. Y allí, pasada la muralla del malecón, gigantescas olas, rugientes y sibilantes, se darán caza unas a otras. Ya no se verá el horizonte, ni la salida del sol, ni el cielo: todo quedará fundido en una impenetrable oscuridad, turbulenta y fría.

Y a pesar de todo, los pescadores se harán a la mar y rastrearán las profundidades del océano...

Después, llegará el invierno, aullará el viento, levantando torbellinos de nieve, una espesa capa blanca cubrirá la tierra, y tan sólo el bosque, eternamente verde, recordará el verano.

La línea del rompeolas se sumergirá en el mar; las aguas alborotadas inundarán la orilla y sus frías salpicaduras se convertirán instantáneamente en hielo. Todo, la costa y el fondeadero de los pescadores se cubrirán con una gruesa capa de hielo.

Y a pesar de las dificultades los pescadores se harán a la mar. Después de discutir con el jefe de movimiento, quien les augurará tiempo tormentoso, se adentrarán en esas tinieblas aullantes e impenetrables.

Pasarán momentos difíciles, muy difíciles.

Y a pesar de las dificultades, volverán con su cargamento, lo desembarcarán sobre el fondeadero helado y sonoro, y las muchachas sacarán con sus dedos rojos y entumecidos los pescados presos en las redes...

Pero ahora es primavera. Todo está en calma. El mar aparece tranquilo. El barco que sale de la rada lanza unos prolongados pitidos y se dirige lentamente hacia el sur. Desde el cerro se ve la doble estela que va dejando atrás.

El hombre que está en la ladera del cerro contempla el barco, que se va haciendo cada vez más pequeño hasta quedar convertido en un punto negro, apenas perceptible en la línea del horizonte.

El hombre permanece silencioso; nadie sabe cuáles son sus pensamientos. Pero si pensase en voz alta he aquí lo que oiríamos:

— ¡Amigos míos, queridos hombres soviéticos! Venid a Sajalín del Sur...

Con toda honradez os prevengo: no os dejéis seducir por el nombre. Sajalín no es Sochi, ni Yalta, ni Odesa.

Dicen que aquí «no hay clima», que sólo hay mal tiempo.

Eso no es del todo cierto. En Sajalín, dos veces mayor que Grecia y vez y media más grande que Dinamarca, cada región tiene su clima.

Claro que esto no es el «sur».

Y aunque en algunos lugares crece el bambú, los inviernos son fríos y tormentosos, y la primavera y el otoño, lluviosos y nublados. Si venís por el Mar del Japón o por el de Ojotsk, tal vez bailéis más de la cuenta. Cuando veáis por primera vez desde el barco nuestra tierra, quizá os asuste su aspecto adusto. Al desembarcar pensaréis probablemente en los miles de kilómetros que separan a Sajalín de la Rusia central. ¡Nada de esto debe asustaros, queridos amigos! ¡No temáis al mar, que sólo puede asustar a los cobardes! No temáis a esta adusta tierra, no os dejéis engañar por su apariencia. No temáis las distancias. Para el hombre soviético la Patria está en todas partes donde existe Poder soviético.

En esta tierra rusa lacerada por los japoneses, construiréis la nueva vida soviética. Si sabéis trabajar y os gusta trabajar, puedo aseguraros

que no daréis abasto a la labor que os espera. En Sajalín podréis extraer millones de toneladas de petróleo. Con el carbón de Sajalín cargaréis decenas de miles de trenes. Llenaréis todas las pescaderías del país con los magníficos pescados del Extremo Oriente. Abasteceréis con nuestro papel todas las imprentas soviéticas...

¿Tal vez os parezca poco? Pero aun hay muchas cosas más que no he nombrado...

Podréis cultivar frutos desconocidos en estos lugares. Obligaréis a nuestra tierra a producir trigo. Extraeréis turba, mercurio, cobre; convertiréis a Sajalín en la isla de la felicidad.

Si las montañas indómitas, las selvas vírgenes, las inexploradas entrañas de la tierra y el hosco mar despiertan en vosotros el afán de crear, y aceleran los latidos de vuestros corazones, entonces, ¡venid, venid aquí!

Veréis ballenas, cangrejos gigantes, pulpos, rodaballos de cuerpo aplastado por la presión de miles de toneladas de agua, leones marinos y otras muchas cosas que jamás habréis visto...

Al haceros a la mar con las primeras luces del alba, admiraréis el sol emergiendo del agua rosada, y volveréis con la maravillosa carga de palpitantes peces plateados.

Talaréis bosques eternamente verdes, exploraréis las entrañas de la tierra, os abriréis paso a través de espesos cañaverales de bambú, tomaréis por asalto las montañas... ¡Edificaréis nuevas ciudades soviéticas!

A vuestras espaldas y ante vuestra vista se extenderán los mares más turbulentos del mundo. Veréis las islas Kuriles, esa cadena montañosa de mil kilómetros que se extiende desde Kamchatka hasta las costas del Japón.

Y sobre todo, sentiréis en el fondo de vuestra alma que esto es una avanzada de la potencia soviética, que os encontráis en el extremo de la tierra natal y que ante vosotros no hay nada más que un océano que separa la patria de lejanas tierras extrañas.

Aquí nace el día. Somos los primeros, entre los hombres soviéticos, en comenzar nuestra heroica labor cotidiana.

Nos hacen mucha falta hombres honrados, audaces, creadores, hombres soviéticos.

El que sea honrado y audaz, el que ame el trabajo y sepa trabajar será bien acogido en nuestra tierra.

...Por detrás de los cerros sale el sol. Su disco cegador es tan límpido y refulgente, que parece haberse bañado en el agua.

El hombre se vuelve hacia el sol. Los oblicuos rayos solares acarician suavemente su rostro.

Comienza el día.

CAPITULO I

El «Anadír», un barco grande, gris, de borda alta, con los costados algo herrumbrosos, se disponía a partir.

Sobre el embarcadero de piedra, mojado por la lluvia, estaba la carga. Las grúas la iban subiendo a bordo. Del montón de carga apartaban bien unas cajas, bien una motocicleta, o una sembradora, y después de arrastrarlas por el embarcadero las alzaban al estentóreo grito de «¡iza!»

Y así iban pasando al barco motores, locomóviles, toneles, sacos, tractores, bicicletas, mesas, sillas, camas. Un pequeño nopal, sujeto por gruesos cables, se balanceó muy alto sobre el embarcadero.

Después comenzó el embarque de los pasajeros. Doronin avanzaba lentamente hacia la pasarela, comprimido por una muchedumbre, en la que se veían hombres con unos impermeables abombados de gruesa lona, chaquetas guateadas y capotes de soldado. La gente llevaba maletas, cajas de madera, mochilas o sacos llenos de cosas, de los cuales asomaban hachas y serruchos enfundados.

El «Anadir» era un barco de carga que hacía el recorrido Vladivostok — Sajalín. El barco de pasajeros iba a salir tres días más tarde. Pero la gente no quería perder tiempo y, desdeñando las comodidades, trataba de marchar cuanto antes.

Agarrándose al pasamanos de cuerda y resbalando por la húmeda pasarela, Doronin subía lentamente a bordo. Antes de pisar la cubierta volvió la cabeza. Abajo seguía avanzando la gente. Un autocar se abría paso por entre la muchedumbre, haciendo sonar estrepitosamente su bocina. Desde una camioneta arrojaban al suelo las sacas del correo. Todo eso pertenecía ya a otro mundo que había quedado atrás.

— ¡Venga, venga, no se pare! —apremió a Doronin la gente que le seguía, y alguien le empujó suavemente.

Doronin apretó el paso y alcanzó al que iba delante. Era un hombre de cierta edad, de talla mediana, moreno, fuerte. Su sombrero de fieltro se destacaba en medio de las gorras civiles y militares. Llevaba una cartera y un maletín.

Dos marineros con camisas de grueso lienzo, que estaban de pie ante la entrada a cubierta, repetían constantemente las mismas palabras:

— Vayan pasando a las bodegas, ciudadanos, a las bodegas. Distribúyanse por igual, en la medida de lo posible..

Ante la entrada de la bodega se formó un tapón. La gente se agolpaba en torno a la escotilla, iluminada por una mortecina luz. Desde abajo llegaba una baráunda de voces. Olía a pescado, a agua de mar y a lechada de cal.

Cuando le llegó la vez, Doronin puso indeciso el pie en la escotilla y tanteó inmediatamente una escalera estrecha y casi vertical. Sintiendo unos pies sobre sus hombros, bajó lentamente a la bodega. Debajo de él surgieron numerosas cabezas. Aquello estaba tan abarrotado, que parecía imposible que allí cupiese una sola persona más, no digamos ya sentada, sino ni siquiera de pie.

Sin embargo, la gente se fué acomodando poco a poco, y Doronin hasta pudo colocar su maleta junto a la pared. Al otro lado se oía el gluglú del agua.

«Bien —pensó Doronin—. Comienza una nueva vida...»

...No era la primera vez que Doronin comenzaba una nueva vida.

En 1934, después de terminar sus estudios en el Instituto de Economía, en Leningrado, le enviaron a trabajar a la industria pesquera de Sarátov. Era la primera vez que comenzaba una vida nueva.

Cuando pasaba por las estepas de la región del Volga, ante sus ojos flotaba la niebla blanquecina de las noches primaverales de Leningrado,

y soñaba con el Neva, con sus puentes colgando de aquellas cadenas pesadas, eternas...

Por bello que fuera el Volga, no podía, naturalmente, hacerle olvidar su querido Neva, sus aguas plomizas y sus orillas revestidas de granito. Pero se encariñó también con el Volga, con la ciudad extendida a su orilla, y con los pescadores, que ahora le rodeaban constantemente.

En Sarátov estuvo a punto de casarse con Tania, estudiante del Instituto de la Construcción. Todo estaba decidido, pero Doronin fué llamado a filas y, por segunda vez, tuvo que comenzar una nueva vida.

Al despedirse, Doronin le dijo a Tania que a la primera oportunidad pediría permiso y se casarían. Pensaba que la separación sería una buena prueba para sus sentimientos y beneficiosa para ambos. Pero poco tiempo después, Tania terminó sus estudios y fué enviada a trabajar a una nueva construcción en Siberia. Doronin, a su vez, no consiguió el permiso y la boda no se celebró. Y sólo después de pasado mucho tiempo, Doronin comprendió que no habían sido aquellos factores exteriores la causa, sino que Tania y él no se querían lo suficiente.

Doronin se dijo para sus adentros: «Únicamente me casaré con una muchacha, cuando esté convencido de que no puedo vivir sin ella, cuando la sienta siempre a mi lado, cuando esté seguro de que ninguna separación ha de ser temible para nosotros...»

La nueva vida que comenzó en las filas del ejército, exigió desde el primer momento la tensión de todas sus fuerzas. Al principio le costó mucho trabajo. Tuvo que renunciar a muchos de los hábitos adquiridos durante los dos años que había estado trabajando en Sarátov. El ingeniero economista Andréi Semiónovich Doronin se convirtió al poco tiempo en el oficial Doronin. Demostró tenacidad, perseverancia y energía. Pronto se fijaron en él sus superiores, le destacaron y le obligaron a estudiar. La dificultad de las tareas que tenía que resolver en el ejército no hacía más que estimular su tesón y constancia.

La rigidez del reglamento no le cohibía. Se dió cuenta de que la verdadera libertad del militar no estriba en desdénar el reglamento, sino en cumplir estrictamente cada una de sus disposiciones. La compañía que mandaba el teniente Doronin era famosa por su disciplina y por sus éxitos en el entrenamiento militar. Los jefes del regimiento distinguían a Doronin continuamente con premios y citaciones en la orden del día.

Comenzó la guerra con Finlandia. El teniente Doronin condujo a su compañía al combate por primera vez. En medio de las duras condiciones del frente conservó todos los rasgos de un oficial veterano. Con toda razón se tenía por tal, pues ya llevaba cinco años en el ejército. Como recuerdo de los tres meses de intensos combates en el istmo de Carelia le quedó una cicatriz en el brazo izquierdo, un poco más arriba del codo, y su primera condecoración por méritos de guerra: la Medalla del Valor.

Doronin tuvo la suerte de pasar los cuatro años de la Guerra Patria en su división. Cada vez que salía del hospital —fué herido tres veces, una en Névskaia Dubrovka, otra en Narva y la tercera en Riga— le destinaban a otra unidad, pero siempre sabía salirse con la suya y retornaba a su querida división. En ella fué ascendiendo de teniente hasta comandante. Con ella estaban ligados diez años de su vida.

Pero un día, resonaron en Moscú las salvas, cuyos ecos se expandieron por todo el mundo, en honor de la victoria más grande que jamás en la historia había conseguido un pueblo. Y al igual que miles de soldados y oficiales, el comandante Doronin desfiló bajo el arco triunfal de Narva: Leningrado celebraba el regreso de sus héroes...

El porvenir le parecía claro y sencillo. Iba a quedar en la región militar de Leningrado. Después de largos años de vida nómada, volvía a su ciudad natal. «Ahora lo tendré todo—pensaba Doronin—, casa y familia. Ahora se cumplirá mi sueño dorado: estudiaré en la Academia...»

Cuando menos lo esperaba, fué llamado a Moscú por la sección de personal, donde le comunicaron que por orden del ministro de las Fuerzas Armadas quedaba desmovilizado.

Doronin sintió que todo se hundía en torno suyo. Comenzó a protestar, demostrando con pasión que toda su vida estaba ligada al ejército, que sin él no podría vivir, que su ilusión, en los últimos tiempos, era estudiar en la Academia militar.

El general que había recibido a Doronin le escuchó con atención, y después le dijo con suavidad, pero enérgico, que cierto departamento civil necesitaba con apremio hombres de su tipo.

El general estuvo hablando mucho tiempo. A Doronin le parecía que su voz llegaba desde muy lejos. Tan sólo al salir del ministerio recordó que el general le había dicho que en adelante tendría que trabajar en la industria pesquera.

En el Ministerio de la Industria Pesquera, donde se presentó al día siguiente, le dijeron que el subsecretario quería hablar con él personalmente y que la entrevista se celebraría dentro de media hora.

Doronin salió al rellano circular de la escalera. En los muros, pintados al óleo, veíanse unos pescadores en traje de faena. En medio del rellano había un gran acuario, con peces raros. Doronin se acercó maquinalmente. Un pez largo, blanco, parecido a una anguila, se dirigió hacia él. Sin poder detenerse, chocó con su gran boca de sapo contra la pared del acuario, agitó la cola y dió la vuelta. Un pececillo dorado cruzó por delante de él, moviéndose con coquetería. «Heme aquí en el reino submarino» —pensó con triste ironía Doronin.

La conversación con el subsecretario Grachov fué larga. Pero no por culpa de Doronin. A las preguntas del subsecretario, respondía con un tono marcadamente oficial, con la precisión propia de un militar, limitándose a darle los datos más escuetos sobre su vida y su persona.

Grachov, por su parte, examinaba con atención a aquel hombre fuerte, de talla media, de cabellos claros, ligeramente ondulados, con el entrecejo cortado por un pliegue voluntarioso. Se daba perfecta cuenta del estado de ánimo de aquel oficial que aun llevaba las charreteras. Había algo en su persona que le atraía. Le gustaba su entereza moral forjada por muchos años de servicio militar, y el pliegue acusado de su entrecejo, y su manera seca e intencionadamente lacónica de responder a las preguntas. Mirándole, Grachov pensaba que ése era precisamente el hombre que necesitaban en el lugar a donde querían enviarle.

Pensaban enviarle a Sajalín del Sur, a la antigua tierra rusa, usurpada en 1905 por los japoneses y que ahora, después de la victoria sobre el Japón, había sido devuelta al pueblo soviético.

En los días que siguieron a esta entrevista, Doronin se entregó a largas conversaciones consigo mismo. Echado en la cama del hotel del Ministerio de la Industria Pesquera, al que se había trasladado desde el hotel de la Casa Central del Ejército Rojo, o deambulando de noche por los bulevares de Moscú, pensaba sin cesar en lo que le había sucedido.

De pronto, se le ocurrió una idea muy simple: «Y si alguien me preguntase: ¿comprendes toda la importancia de nuestras nuevas tierras del Extremo Oriente? ¿Te das cuenta de la importancia que tiene el problema del personal calificado?» El simple planteamiento de estas preguntas le hubiera parecido una ingenuidad. Si se viese precisado a dar una conferencia sobre ese tema, despertar en la gente un ardiente deseo de incorporar a la vida soviética aquellas lejanas tierras, de construir una nueva vida, con toda seguridad habría hallado palabras apasionadas, persuasivas, sinceras.

«Y ¿por qué —continuaba pensando Doronin—, cuando se trata de mí, precisamente de mí, de mi trabajo, cuando no tengo que convencer a los demás, sino ir yo mismo y hacer lo que sea preciso, me resisto en mi fuero interno e invento pretextos para quedarme? Resulta que «voto a favor» cuando el problema se plantea «en general», y «en contra» cuando me atañe a mí. ¿Acaso esta conducta es digna de un comunista?»

En esta lucha compleja que atormentaba su espíritu triunfó el sentido de la responsabilidad ante el Partido y ante el Estado. Se presentó en el ministerio y declaró estar dispuesto a partir en cualquier momento.

Doronin pertenecía a esa categoría de personas que al estar seguros de que les asiste la razón no se detienen ante nada para demostrarlo. Pero cuando comprenden que no la tienen, lo reconocen franca y honradamente. No guardan resquemor, no se limitan a confesar verbalmente su sinrazón; eso supondría para ellos una carga en la vida y les impediría mirar a la gente cara a cara.

Doronin llegó al firme convencimiento de que su obligación era partir. Y ahora estaba dispuesto a salir para Sajalín, decidido a cumplir honrada y consecuentemente con su deber de comunista.

Pero al tomar la irrevocable decisión de comenzar por tercera vez una nueva vida, Doronin no pudo reprimir un sentimiento que se ocultaba en lo profundo de su corazón: no era angustia, no, sino una melancolía confusamente percibida. A pesar de todo, era difícil acostumbrarse de golpe a la idea de que los planes acariciados durante tanto tiempo habían cambiado de un modo radical, de que a los cuarenta años aun no tenía familia ni hogar, y veíase obligado a comenzar todo de nuevo.

Doronin era todo un carácter, brusco y sincero a la vez. Sabía entregarse por entero, sin reservas, al trabajo que le gustaba. En ese hombre correcto y de apariencia un poco adusta, no era fácil descubrir de golpe el fervor apasionado que ponía en el trabajo y que era el rasgo fundamental de su carácter.

En aquellos momentos, y quizás por vez primera en su vida, sentíase invadido por un sentimiento que no era de indiferencia, sino de tranquila apatía, impropia de él.

Ese estado de ánimo le alarmaba, pero se sentía incapaz de vencerlo, de librarse de él.

«No importa —decía—, tan pronto como llegue a Sajalín y me sumerja en el trabajo, todo pasará como por encanto... ¡Ojalá ya estuviese allí!»

...Doronin paseaba por la cubierta del barco que partía para Sajalín. Ya habían retirado la pasarela. El embarcadero estaba desierto. En sus piedras húmedas se reflejaba la luz mortecina de los faroles. Entre el costado del barco y el muelle iba creciendo lentamente una franja oscura, en la que flotaban unos manchones anaranjados de petróleo, iluminados por la luz de las portillas inferiores. La sirena lanzó un prolongado pitido, que fué coreado inmediatamente a derecha, a izquierda y desde fuera de la bahía.

La franja negra que separaba al barco del muelle se iba haciendo cada vez mayor. Parecía como si alguien, lenta pero inexorablemente, fuera apartando del barco la orilla.

Cuando el «Anadir» se colocó en posición perpendicular al muelle, la gente que estaba reunida en cubierta se precipitó al otro lado. Doronin hizo lo mismo, y vió que el «Anadir» no se movía por sus propias máquinas, sino que era arrastrado por un pequeño remolcador. Poco después éste se detuvo. El cable tenso con que remolcaba al barco quedó flojo y cayó al agua. Doronin sintió que la cubierta se estremecía bajo sus pies. Tomando velocidad, el «Anadir» pasó por delante del remolcador, que se balanceaba suavemente sobre las aguas.

El barco salió a alta mar. Poco después, el frío nordeste obligó a la gente a abandonar la cubierta. Se hizo de noche. El cielo oscuro y sin estrellas se fundió con el agua negra. En cubierta hacía frío y ya no había nadie, pero Doronin no sentía deseos de bajar a aquella bodega asfixiante. Se subió el cuello del abrigo y metió las manos en los bolsillos.

Delante de él pasó un marinero arrastrando un lampazo trenzado con finos y largos hilos que semejaban un hato de serpientes blancas que le fuesen siguiendo.

Doronin se dirigió a popa, donde echó una mirada al torbellino fosforescente levantado por la hélice, y se puso a contemplar las luces ya lejanas de Vladivostok, que se iban sumergiendo en el agua. Por fin desaparecieron por completo, y su resplandor parecía iluminar desde las profundidades del mar la oscura línea del horizonte. Después de permanecer un poco más en cubierta, Doronin, a pesar de su repulsión, decidió bajar a la bodega. Allí todo había cambiado. La gente, sentada sobre los sacos y las maletas, tomaba té. Por encima de las teteras y de las tazas se cernía un ligero vaho que daba a la bodega un aire de lugar habitado y hasta agradable. Doronin se abrió paso hacia su maleta. La mujer a quien había pedido que cuidara de sus cosas también tomaba té. A su lado hallábase un hombre corpulento y macizo. Su cara ancha y rubicunda estaba cubierta por una red de menudas arrugas.

Al ver a Doronin, la mujer exclamó:

— ¡Aquí está, aquí está, ya ha vuelto!

— Oiga, camarada —dirigióse a Doronin el de la cara rubicunda—, ¿qué manera es ésa de asustar a la gente?

La mujer le interrumpió:

— Me llamó «abuelita» y me dijo que cuidara de sus cosas, y después desapareció. Ya empezaba a temer que le hubiera ocurrido algo.

Se sonrió, y Doronin quedó todo confuso: la «abuelita» no tendría más de veinticinco años... La sonrisa daba un encanto particular a su rostro lozano y juvenil.

— Ya nos había dado sus señas particulares para que le buscáramos —intervino de nuevo el de la cara rubicunda—. Nos dijo que había desaparecido un hombre de unos cuarenta años, de buen ver, pelo ondulado, estatura mediana, aire serio...

Tenía la voz ronca; estaba de rodillas ante su maleta, sobre la que se veían unos huevos, una cebolla, sal y un trozo de pan.

La muchacha se echó a reír.

— Estaba en cubierta —masculló Doronin justificándose—. Aquí hace demasiado calor...

— Un verdadero infierno —asintió el de la cara rubicunda, y preguntó de pronto:— ¿Es usted militar?

— ¿Por qué lo dice usted? —preguntó extrañado Doronin.

— Presentémonos —propuso el de la cara rubicunda, sin responder a la pregunta—. Para que el viaje no sea tan aburrido. Me llamo Alexéi Stepánovich Veselchakov, y la señorita, Olga Alexándrovna... Ya nos conocemos.

Doronin guardó silencio. En realidad, no tenía ningunas ganas de entablar conocimiento con aquel compañero de viaje tan parlanchín.

— ¿Por qué calla usted? —preguntó la muchacha—. ¿Quiere guardar el incógnito?

— Nada de eso —respondió Doronin con cierta indecisión—. Me llamo Doronin.

No quería comer ni tampoco tenía sueño. Sacó de la maleta un libro que había comprado casualmente en Vladivostok en una librería de viejo, y se puso a leerlo. Era un libro de Doroshévich sobre Sajalín, publicado mucho antes de la revolución. La escasa luz hacía difícil la lectura, y Doronin hojeaba distraídamente las páginas, prestando, sin querer, oído a lo que hablaban sus vecinos.

«Sajalín —decía el libro— es una isla hosca y fría. Sus costas acantiladas están lamidas por una gélida corriente del norte, que desde tiempos inmemoriales se abrió paso para formar la Manga de Tartaria. Aquí el invierno es inclemente y extremado. Las tormentas duran semanas enteras; se levantan enormes torbellinos; grandes montones de nieve cubren las casas...»

— Entonces —dijo Veselchakov, dirigiéndose a Olga y continuando al parecer una conversación interrumpida por la llegada de Doronin—, ¿va usted a trabajar a Sajalín?

— A eso voy.

— De modo que le ha tocado ir a Sajalín, ¿eh?

— ¿Qué es eso de que me ha tocado? —respondió Olga con voz sonora—. Cuando terminé mis estudios en el instituto, solicité que me enviaran a Sajalín.

— ¿No tendrá usted un novio por allá?

— ¿Cómo voy a tener allí un novio?

— Algún militar, supongamos. No tendría nada de particular.

— No tengo a nadie en Sajalín —respondió Olga, a la vez confusa e irritada.

Era evidente que esta conversación proporcionaba un gran placer a Veselchakov. No se sabía si aprobaba el proceder de Olga o si trataba de gastar una broma.

— ¡Una señorita que se marcha de su casa para irse al fin del mundo!

—dijo Veselchakov en voz alta, sin dirigirse a nadie en concreto—. Y por lo visto llevada por el entusiasmo...

—¿No cree usted en el entusiasmo?

Doronin alzó la cabeza. Al lado de la escalera, apoyada la espalda en la barandilla, estaba sonriendo con aire bonachón el hombre fuerte y de pelo negro que había subido delante de él durante el embarque.

—¡Cómo no! —apresuróse a responder Veselchakov—. El entusiasmo es cosa frecuente. Pero el lugar escogido no es muy apropiado.

—En efecto, el lugar es duro —accedió el hombre de pelo negro.

—A eso me refería.

—Bueno, dejen ya de meterme miedo —exclamó Olga con aire de enfado—. No temo las dificultades y sé que no voy a ningún balneario.

Doronin tuvo la impresión de que la muchacha estaba a punto de romper a llorar.

—Discúlpeme, discúlpeme —apresuróse a responderle Veselchakov—, fué una broma. ¿Por qué no se sienta usted? —preguntó, dirigiéndose al hombre de pelo negro. Perdone, pero no sé su nombre.

—Grigori Petróvich.

—Tome asiento, Grigori Petróvich —continuó Veselchakov, con una sonrisa exageradamente obsequiosa—. Mejor se discurre sentado. Venga, camaradas, amigos, estrechémonos un poco y hagamos un sitio para Grigori Petróvich...

Veselchakov se apresuró a correr los sacos y las cajas. Grigori Petróvich se sentó sobre su pequeña maleta.

—Quería decir —prosiguió Veselchakov— que aquellos lugares son muy duros para una mujer. Allí hacen falta hombres como yo, bien templados, curtidos por la sal de todos los mares y de todos los océanos.

—¿Y el corazón? —preguntó con aire serio Grigori Petróvich.

—¿Qué tiene que ver el corazón? —preguntó a su vez Veselchakov, todo perplejo; parecía como si en plena carrera hubiera tropezado con un obstáculo imprevisto.

—¿También tiene curtido el corazón?

—¿Qué quiere decir con eso? —inquirió desconcertado Veselchakov.

—Quiero decir que el temple solo no basta —replicó Grigori Petróvich—. También hace falta corazón. Pero un corazón en salmuera no sirve para nada.

Veselchakov calló con aire ofendido.

Sobrevino un momento de silencio.

—Parece que es usted un hombre que ha visto mundo —dijo Grigori Petróvich a media voz, con una ironía apenas perceptible.

—Ya lo creo —respondió todo contento Veselchakov—. ¡En menudos sitios he estado, querido amigo!... ¡A ese Sajalín me lo meto en el bolsillo en un dos por tres! —agregó, guiñando maliciosamente un ojo.

Doronin sintió varias veces el deseo de intervenir en la conversación. En su interior no sólo censuraba a Veselchakov, que le era desagradable, sino también a Grigori Petróvich, cuya tranquilidad le sorprendía e incluso le indignaba. El Doronin de antes no se hubiera contenido. Sin duda alguna habría respondido a Veselchakov con toda pasión. El Doronin de ahora contemplaba a los interlocutores con aire apático, sin dejar de hojear el libro de Doroshévich.

«Las entrañas de Sajalín —leía Doronin— ocultan muchas riquezas. Grandes yacimientos de carbón. Hay petróleo. Tiene que haber hierro. Se sospecha la existencia de oro. Pero Sajalín guarda celoso sus riquezas, profundamente ocultas. Así es la isla-presidio. La naturaleza la engendró en un momento de furia, con el deliberado propósito de crear precisamente un presidio...»

Dejó de leer, al sentir posada sobre sí una mirada fija.

— Por lo visto va usted a Sajalín en comisión de servicio —dijo Grigori Petróvich, dirigiéndose a él.

— ¿Por qué lo cree usted? —preguntó bruscamente Doronin.

A pesar del tono afable con que habían sido pronunciadas aquellas palabras, Doronin se sintió involuntariamente molesto.

— Por el simple hecho de que usted no participa en nuestra conversación. De eso se desprende que el problema de Sajalín no le interesa gran cosa.

— ¡Me gusta su perspicacia! —observó irónico Doronin—. Probablemente cree usted que a ese tipo —Doronin señaló con la cabeza a Veselchakov, que se había quedado dormido— le preocupa mucho el problema de Sajalín.

— No —respondió con una sonrisa Grigori Petróvich—; puedo asegurarle que no lo creo.

— Menos mal —dijo Doronin, y volvió a sumirse en la lectura.

Grigori Petróvich guardó silencio.

— ¿Se puede saber qué está usted leyendo? —preguntó Grigori Petróvich, dirigiéndose de nuevo a Doronin.

No se podía negar que la manera cordial de hablar de aquel hombre resultaba simpática.

— «Sajalín», de Doroshévich —respondió Doronin más amable—. Describe toda clase de horrores.

— ¿Y qué efecto le causan?

La pregunta había sido hecha con la misma cordialidad de antes, pero Doronin volvió a sentir algo que le resultaba molesto.

— ¡Qué quiere que le diga! —respondió mirando retador a Grigori Petróvich—. La descripción impresiona.

Grigori Petróvich se echó a reír.

— Ahora es cuando empieza a parecerme —dijo alegremente— que va usted a Sajalín para quedarse a trabajar con nosotros.

«¿Por qué la habrá tomado conmigo? —pensó irritado Doronin—. ¿Qué querrá?»

— Cierto —respondió Doronin con alguna reserva—. Voy a Sajalín enviado a disposición del Comité Regional del Partido.

— Razón de más para que no crea usted en lo que dice Doroshévich —dijo Grigori Petróvich, sin dejar de sonreír.

Doronin llevaba ya largo rato pensando en la manera de poner fin a aquella conversación, que duraba ya demasiado y que le resultaba desagradable, sin que él mismo supiese por qué. Las palabras irónicas de su accidental compañero de viaje tenían algo que sacaba a Doronin de aquel estado de apatía que le dominaba últimamente. Ya se había acostumbrado a él y no quería abandonarlo.

Por añadidura, el barco había comenzado a bailar, y Doronin, que

se embarcaba por primera vez, sentía que la cabeza le daba vueltas y que una angustia repulsiva le oprimía el corazón.

Se levantó, y evitando proseguir la conversación, dijo:

— Aquí hace demasiado calor. Voy a respirar un poco de aire fresco.

La noche era tan oscura, que no se veía el mar. Sólo se oía su rugido allá abajo. Sobre el horizonte, pendían muy bajas unas nubes espesas y negras, de una negrura tan intensa que las hacía visibles en la oscuridad de la noche. Parecía que el barco navegaba entre enormes montañas.

La temperatura había bajado sensiblemente. Después de la atmósfera asfixiante de la bodega era difícil permanecer unos minutos al aire libre.

El balanceo del barco iba en aumento. Doronin no podía permanecer parado, y comenzó a andar lentamente por cubierta, prestando oído a los jirones de conversación que llegaban a él.

Una intensa ráfaga de viento hizo aumentar el frío. Doronin sentía cada vez con más frecuencia que la cubierta desaparecía bajo sus pies. Su malestar era tan grande que se dirigió a la bodega para acostarse y tratar de dormir.

Después de dos noches de navegación, Doronin, agotado por el mareo, subió a cubierta.

Permaneció mucho tiempo de pie, aspirando profundamente el aire frío y húmedo.

De pronto, le pareció ver en la oscuridad de la noche el parpadeo apenas perceptible de un faro. Pero la luz desapareció y ya no volvió a verla. Doronin no llegó a saber que en aquellos instantes el barco pasaba por la zona más peligrosa de la travesía: el estrecho de La Perouse, entre la extremidad meridional de Sajalín y la isla japonesa de Hokkaido. Allí acecha a los navegantes una traicionera roca submarina. La luz parpadeante que viera Doronin procedía del cabo Crillon, la punta soviética más meridional de esta parte del mundo.

Amanecía. Era el segundo amanecer desde que el barco había abandonado la bahía del Cuerno de Oro de Vladivostok.

En todo cuanto abarcaba la vista no había más que un mar gris, monótono, cuya superficie aparecía cubierta de numerosos plieguecillos, como aquellos que se pintan en los cuadros para representar la lava solidificada.

Por el tiempo que llevaban navegando, ya debían haber avistado la costa de Sajalín, pero no se divisaba ninguna tierra próxima.

El barco avanzaba balanceándose y escupiendo agua caliente.

Doronin paseó largo rato por el puente, cubierto de un relente parecido a la escarcha.

De pronto se echó encima la niebla. A cada instante oíase sonar la sirena, triste y previsoramente. Comenzó a soplar un viento tan fuerte, que a Doronin se le cortaba la respiración. Ahora ya no distinguía nada más que una vacilante bruma gris lechosa. Permanecía de pie, aferrado con ambas manos a la barandilla. Se le resbalaban los pies. Masas enormes de agua se amontonaban en derredor. A cada instante, un diluvio de salpicaduras caía sobre cubierta.

«¡Otra vez!», pensó Doronin. Sentía intenso mareo.

En cubierta no se veía a nadie. De vez en cuando, algún marinero,

con un impermeable que chorreaba agua, avanzaba con las piernas muy abiertas, sin soltar la barandilla.

El viento se calmó con la misma rapidez con que se había desencadenado. Las olas continuaban azotando la cubierta, pero su ímpetu decaía a ojos vistas.

Olga se acercó a Doronin.

— ¿Sabe usted —dijo— que no faltan más que siete millas para llegar a la costa? La milla marina equivale a unos dos kilómetros. —Olga le miró atentamente—. ¿Se encuentra usted mal?

— Bastante mal —confesó Doronin.

— No se le ocurra acostarse. Si se acuesta no podrá levantarse después; todo el mundo lo dice. Pues yo ni siquiera me he mareado. Nunca me lo pude imaginar. Creía que iba a estar todo el tiempo acostada, sin poder moverme. Pero ya ve, no me ha pasado nada.

El barco se balanceaba ahora de modo uniforme, como un enorme columpio.

— ¿Sabe cómo vamos a desembarcar si no se calma la tormenta? —habló de nuevo Olga—. Se nos acercará una lancha y bajaremos por una escalera de cuerda. ¿Sabe?, es una escalera estrechísima, hecha de cuerdas...

Doronin asintió con la cabeza. A pesar de que el mar se había calmado, cada vez se encontraba peor.

Pese al consejo de Olga, ya se disponía a regresar a la bodega, pero en aquel instante, la muchacha le agarró con fuerza por un hombro y, volviéndole de cara al mar, exclamó:

— ¡Mire, Sajalín!

Doronin sintió en el acto que se le pasaba el mareo. Miró en la dirección señalada por Olga. En la nebulosa bruma matinal flotaba una lejana franja de tierra.

La espesa niebla suspendida sobre el mar se desgarró unos instantes y, en el reflejo rosado del sol naciente, Doronin vio una cadena montañosa cortada por estrechos valles y aquella tierra tan anhelada donde debía comenzar una nueva vida.

CAPITULO II

El barco permaneció veinticuatro horas anclado frente a Sajalín. La tormenta le había impedido entrar en el puerto. Cuando se apaciguaba el viento, aparecía la niebla, y la franja de tierra desaparecía tras un blanco velo.

Pasó la noche. Al subir por la mañana a cubierta, Doronin vio a un grupo de personas, apiñadas en la proa del barco. Miraban hacia la costa, señalando algo con las manos. Doronin miró también en aquella dirección y vio una pequeña lancha, parecida desde lejos a un gran pájaro que saltase sobre las olas. El mar la lanzaba de un lado para otro. Cuando llegó cerca del «Anadir», viró de pronto hacia la costa.

— ¡Se va! —exclamó Doronin.

— ¡Cómo no se va a ir! —oyó a sus espaldas la conocida voz bronca de Veselchakov—. Con este meneo, al primer tropezón con nuestro barco no quedarían de ella más que las astillas.

Veselchakov llevaba un grueso abrigo de paño. Estaba parado, con las piernas muy abiertas.

Hora y media más tarde, se acercaron al barco tres lanchas más. La tormenta se había calmado, pero el «Anadir» seguía balanceándose fuertemente. Desde cubierta alguien gritó por una bocina, avisando a los pasajeros para que se preparasen a desembarcar.

Doronin sacó su maleta a cubierta y se puso a esperar nuevas órdenes. Dos lanchas se detuvieron aproximadamente a un kilómetro del barco, y la tercera se dirigió hacia el «Anadir».

Al llegar a unos trescientos metros, la lancha aminoró sensiblemente la marcha.

— ¡Arriad la escala! —ordenaron desde arriba.

Un marinero echó por la borda una estrecha escala de cuerda. Doronin se acercó a la barandilla y miró hacia abajo. Frecuentemente, más de la mitad de la escala se hundía en el agua.

La lancha volvió a dirigirse hacia el barco. Su motor parecía como si se atragantase. Cuando estuvo muy cerca del «Anadir», una ola la levantó a gran altura, y a Doronin le pareció que el choque era inevitable. Pero en aquel mismo momento salieron volando de la lancha unas cuerdas, y los hombres que se veían a bordo de ella apoyaron unos bicheros largos en el costado del «Anadir». Hasta ese momento, Doronin no se había dado cuenta de que el borde de la lancha estaba protegido por sacos y cubiertas de automóvil.

A pesar de todo, chocó contra el barco.

Aquel breve contacto fué suficiente para que la lancha quedase firmemente «sujeta» al «Anadir». Ahora casi estaban pegados, balanceándose al unísono. Doronin volvió a mirar por la borda y pensó alarmado: «¿Cómo vamos a desembarcar?» Aunque la lancha estaba casi pegada, las olas la separaban a cada instante uno o dos metros. La escala quedaba corta y no llegaba a la cubierta de la lancha.

En aquel momento, Doronin vió que uno de los pasajeros saltaba decidido sobre la barandilla. Era Veselchakov. Suspendido sobre el mar, y aferrado con ambas manos a la barandilla, tanteaba con los pies la escala de cuerda. Después, empezó a descender con toda tranquilidad. Cuando ya había llegado abajo, una enorme ola apartó la lancha del barco, mojando a Veselchakov de pies a cabeza. Un segundo más tarde, la lancha volvió a pegarse al barco y Veselchakov saltó a ella.

«¡Qué valiente!», pensó admirado Doronin, a la vez que se daba cuenta de que él sentíase intimidado ante la idea de tener que bajar por aquella escala tan poco segura, y además sobre un mar embravecido.

Olga se acercó decidida a la escala. Dos marineros la levantaron en vilo y la pasaron por encima de la barandilla. Doronin cerró involuntariamente los ojos. Al abrirlos, vió cómo Olga, suspendida del extremo de la escala, soltaba las manos en el mismo momento en que Veselchakov la recibía en sus brazos, colocándola a su lado sobre la cubierta de la lancha.

Después de haber recogido a unos cuantos pasajeros, la lancha se apartó del barco, y su lugar fué ocupado por otra. Doronin agarró su maleta y se dirigió hacia la escala.

Apenas hubo traspuesto la barandilla, recibió una lluvia de frías salpicaduras. El balanceo y el viento le cortaban la respiración. Tratando de no

mirar hacia abajo, se puso a buscar con el pie el travesaño de madera de la escala. Cuando lo encontró, empezó a descender lentamente, sujetándose todavía con una mano a la barandilla. Ahora estaba suspendido de la escala como de un gigantesco columpio. Tan pronto subía como bajaba. Dos veces el agua helada le bañó de pies a cabeza.

— ¡Salta! —le gritaron desde abajo.

Pero había perdido el momento oportuno. La lancha se apartó, y Doronin quedó suspendido sobre el mar. Sintiendo que las suelas de sus botas resbalaban sobre el húmedo travesaño de madera, hizo acopio de todas sus fuerzas para no soltarse, y esperó a que la lancha se acercase de nuevo al barco. Saltó y se encontró dentro de la lancha. Ante él, tan pronto se elevaba como se hundía el costado del «Anadir», semejante a un muro enorme.

Unos minutos después, la lancha se apartaba del barco y se dirigía a la costa, que ya se divisaba claramente. Lo que desde lejos le había parecido una estrecha franja de tierra era en realidad una larga cadena de colinas cubiertas por una niebla azul.

Doronin contemplaba con emoción aquella tierra fría y de aspecto inhóspito que se iba acercando cada vez más.

En la orilla se divisaba un largo edificio gris, bajo, achaparrado, que le recordó a esos absurdos perros-salchicha.

Al lado del edificio veíase un pequeño grupo de personas.

La gente, las paredes, el alto embarcadero de piedra, el bajo edificio de arquitectura extranjera y parecido a un perro-salchicha, el cielo frío a pesar de la estación, el mar negro y alborotado, todo tenía un aspecto sombrío y poco acogedor.

La lancha dobló la punta del rompeolas, largo muro de piedra que sobresalía un metro del agua. Allí el mar estaba mucho más tranquilo. La lancha aumentó su velocidad y poco después llegó al embarcadero.

Doronin fué el primero en saltar a tierra.

La gente iba desembarcando de las lanchas, que llegaban al embarcadero una tras otra. Los montones de maletas, cajas y sacos crecían rápidamente. El embarcadero se animaba cada vez más.

Se acercaron unos camiones. El chófer del primer camión asomó la cabeza y gritó:

— ¡Camaradas, los que tengan que ir a Sredne-Sajalinsk que suban!

Sredne-Sajalinsk era la cabeza de la región, donde tenía que presentarse Doronin.

El tiempo había cambiado bruscamente. Parecía que una mano enorme hubiera apartado la niebla y dispersado las nubes por el cielo. Apareció el sol.

El mar seguía alborotado, pero ya no tenía aquel aire sombrío. El cielo había perdido su agobiante tono gris plomizo. La temperatura subió de pronto.

Después de recorrer el muelle, el camión cruzó una puerta y salió a la carretera. Los hombres que iban en él se incorporaron para ver la tierra donde iban a vivir. Doronin les imitó. El edificio del puerto le había parecido tan desconocido y extraño, que se había preparado a seguir viendo sólo cosas extrañas y desconocidas.

Pero no vio nada de eso.

A un lado de la carretera se extendía el mar, y al otro crecían unos árboles corrientes, como los que se pueden ver en la zona central de Rusia. Tras los árboles se veían esas típicas colinas del Extremo Oriente. Doronin ya se había acostumbrado a ellas durante el viaje a Vladivostok.

Cuando el camión llegó a la altura de los árboles, alguien exclamó:

— ¡Fijaos, muchachos, igual que en Rusia!

En efecto, era igual que en Rusia. La carretera por donde corrían los camiones no se distinguía en nada de cualquier camino vecinal de Kaluga o de Riasán. Las hojas amarillas caídas en las cunetas olían igual que allá en la patria. Hasta las nubes que flotaban en el alto cielo azulado parecían ser las mismas.

Al ver aquel conocido paisaje ruso, Doronin sintió que se le alegraba el corazón. A muchos miles de kilómetros de distancia, vió de nuevo el rostro entrañable de su querida Rusia...

— ¡Mira, amigo! —oyó Doronin muy cerca de sí.

A unos trescientos metros de la carretera, unos hombres pequeños, sin camisa y con unos estrechos pantalones verdes, estaban segando hierba. Eran japoneses.

Segaban con movimientos fuertes y secos. En sus manos se veían unas guadañas diminutas, como de juguete. La hierba raquílica apenas levantaba del suelo. Todo tenía una apariencia mísera y lastimosa.

— ¡Qué bien les vendría la segadora de heno de nuestro koljós!

— ¿Y qué iba a hacer aquí una segadora? —gruñó alguien en respuesta—. ¡Vaya un campo! ¡Sería igual que cruzar charcos en un barco!

El camión seguía avanzando. Sus ruedas despedían espesos chorros de barro. A un lado iban quedando colinas, bosques, aldeas desiertas, y al otro se extendía el mar infinito.

Por fin desapareció el mar. A ambos lados de la carretera se veían bosques, colinas y arbustos sin hojas.

Poco después, empezaron a verse unas casuchas con apariencia de haber sido hechas a toda prisa. Al principio desperdigadas, lejos una de otra; poco después aumentó su número y estaban más juntas. Notábase la proximidad de un lugar poblado. En efecto, poco después el camión entraba en un pueblo.

¡Qué extraño era aquel pueblo!

Lo formaban unas ridículas casitas, como hechas de naipes. En unos callejones estrechos y sucios se apretujaban edificios contruidos con cartón y chapa de madera. Ni siquiera daban la impresión de haber sido montados; más bien parecían hechos de materiales transparentes pegados con cola. Las insólitas casuchas eran de todas las formas y de todos los tamaños. Ventanas de distinta configuración, techos unas veces muy inclinados, otras planos como una torta o bien puntiagudos como una torre. Adosada a cada casa veíase algo parecido a una escalera. A lo largo de ésta subía una chimenea corriente de hierro, negra, acodada, que trepaba por la pared y se perdía allá en lo alto. Sobre los muros de muchas casas negreaban unos jeroglíficos.

«¡Cuánto hay que hacer aquí! —pensaba Doronin—. Todo esto hay que cambiarlo. Todo, absolutamente. ¿Cómo es posible tolerar semejante miseria en tierra soviética?»

El camión entró en una ancha calle asfaltada y se detuvo ante un gran



V. Mestizaje Otoño

edificio gris. Era la estación del ferrocarril. El chófer bajó del camión y, dirigiéndose a la gente que llevaba, exclamó:

— ¡Bajad, hemos llegado a Sredne-Sajalinsk, la antigua Hoetara japonesa!

Doronin descendió del camión y miró en derredor suyo.

Anocheía. Había que darse prisa para encontrar la casa del Comité Regional del Partido. Doronin apretó el paso.

Los japoneses que encontraba en su camino se inclinaban ligeramente, colocando las palmas de las manos sobre las rodillas. Sus rostros sonrientes expresaban un respeto infinito, rayano en el entusiasmo. Parecía que en su vida no habían tenido más ilusión que encontrarse con Doronin...

Las calles, estrechas y oscuras, las casitas, que parecían de naipes, las reverencias respetuosas de los japoneses, todo daba la impresión de una extraña fantasía, completamente ajena a la vida real.

La casa del Comité Regional del Partido era un edificio de dos pisos, que desde lejos daba la impresión de una obra sólida.

Después de cruzar la puerta, Doronin se encontró en un pasillo largo y estrecho lleno de grandes cajas que todavía estaban sin abrir. La gente que pasaba por allí charlaba animadamente, evitando tropezar con las cajas.

Oíase el teclear de una máquina de escribir. Al otro lado de un delgado tabique una voz cansina repetía insistentemente la misma señal de llamada. A Doronin le pareció reconocer el ambiente de un Estado Mayor después de un reagrupamiento de fuerzas.

Le indicaron dónde estaba la sección de personal. En una gran habitación, mal iluminada por una sola bombilla, había mucha gente sentada sobre unos pequeños taburetes y ante unas cajas puestas boca abajo, que hacían las veces de escritorio. Nadie prestó atención a la llegada de Doronin. En la habitación reinaba un ruido ensordecedor. A través del humo del tabaco llegaba de vez en cuando el tecleo de una máquina de escribir. Oíase repiquear el timbre del teléfono y parecía que allí todos hablaban a la vez.

El instructor de la sección de personal recibió a Doronin como si fueran viejos conocidos.

— Acabamos de trasladarnos. El local estará listo dentro de unos cinco días... Por ahora hemos tenido que acomodar tres secciones en una sola habitación. Tenga, llene este cuestionario.

Doronin llenó el cuestionario y escribió una autobiografía.

— Ahora vamos a ver al secretario del Comité Regional —dijo el instructor, recogiendo los documentos.

Al final del pasillo desapareció tras una puerta, pero regresó poco después y dijo:

— El camarada Rusánov le recibirá dentro de unos quince minutos.

Doronin salió a una terracilla. Ya era de noche. Las lejanas colinas habían adquirido un tinte negruzco. Todo le resultaba nuevo, extraño, lejano... Doronin recordó el majestuoso y armónico edificio del Smolny de Leningrado, con sus pasillos interminables y silenciosos...

«¡Cuán lejos queda ahora todo eso! —pensó—. Para ir de aquí a Moscú

se necesita por lo menos medio mes... ¡Diez mil kilómetros en línea recta!» Costaba trabajo imaginarse esa distancia...

«¿Cuánto tiempo tardarán en llegar hasta aquí los envíos, los libros? —seguía pensando Doronin—. Meses, tal vez... Y en invierno, las comunicaciones serán seguramente aún más difíciles».

La voz del instructor interrumpió sus reflexiones:

— Le estoy buscando por toda la casa. El camarada Rusánov le espera.

Al entrar en el despacho del secretario del Comité Regional, Doronin se detuvo desconcertado en el umbral.

Al fondo, sentado tras una pequeña mesa negra, junto a una pared cubierta de mapas, estaba Grigori Petróvich.

«¡Cómo! ¿Es posible que sea el secretario? ¿No me habré equivocado de puerta?», éstos fueron los pensamientos que acudieron de pronto a su mente.

Rusánov parecía no haberse sorprendido lo más mínimo.

— ¡Salud, viejo conocido! —dijo sonriente, adelantándose a su encuentro—. Bienvenido a Sajalín. ¿Qué tal? ¿Ha terminado de leer el libro de Doroshévich?

— Lo dejé a medio leer —respondió confuso Doronin—, eran cosas muy viejas...

— Pero que se deben conocer para poder comparar... —dijo Rusánov, y colocando una mano sobre el hombro de Doronin, se lo llevó hacia un sillón colocado delante de la mesa, le hizo sentar y regresó a su sitio.

Rusánov colocó las manos sobre la mesa y, tamborileando ligeramente con los dedos, contempló unos instantes a Doronin con una sonrisa expectante. Después dijo:

— ¿Cómo se encuentra?

Doronin creyó que se refería al viaje, que tan malos ratos le había hecho pasar.

— La falta de costumbre —respondió—. Se está mucho mejor en tierra firme.

Rusánov sonrió.

— De modo que en tierra firme —dijo—. ¿Eso quiere decir que tiene usted la impresión de pisar tierra firme, de que se siente usted seguro?

Doronin se dio cuenta de que la primera pregunta de Rusánov se refería a otra cosa completamente distinta.

— ¿Sabe que en el barco saqué la impresión de que venía usted a Sajalín sin gran entusiasmo?... Seamos francos.

Doronin comprendió que la conversación había entrado en una fase de la que dependía su destino.

— Quiero ser franco con usted, camarada secretario del Comité Regional —dijo con decisión—. Durante todo el viaje he estado pensando en esta entrevista. Lo único que quiero es que no me comprenda usted mal...

— Haré todo lo posible —respondió Rusánov sonriendo.

— Ya conoce usted mi vida por los documentos —prosiguió Doronin—. Toda ella ha estado ligada al ejército. Después de la guerra pensé que ingresaría en la Academia militar, que me casaría. Ni siquiera tengo familia... Y de pronto, la desmovilización. Todos los planes, todas las ilusiones se vinieron abajo.

Doronin hizo una pausa.

— Sí, muy lamentable —dijo Rusánov, que le escuchaba con atención y simpatía.

— No quiero que me comprenda mal —repitió Doronin—. No se trata de eso. Cada comunista tiene un deber principal que cumplir, y ante él deben retroceder todos los sentimientos personales. Trabajaré honradamente, puede estar seguro de ello.

Rusánov movió lentamente la cabeza.

— No es eso, camarada Doronin, no es eso —y en el tono de su voz había una nota de pesar.

— No le comprendo —dijo Doronin.

— No dice ni piensa usted lo que debe. ¿Cómo podría explicárselo?... Parece como si se sacrificase usted por el Partido. Pero el Partido no necesita su sacrificio, ¿comprende?, no lo necesita. Le necesita a usted, necesita su inteligencia, su voluntad, su corazón, ¿lo comprende, alma cándida?, su corazón. Se le ha metido a usted en la cabeza que su vida ha sido destruida, que el porvenir no le deparará nada bueno. Se ha desmoralizado, dejando que le invadiera la apatía. Ya lo había observado en la bodega del barco.

— Pero... —comenzó Doronin enrojeciendo.

— Espere —le interrumpió Rusánov, y su voz adquirió un tono autoritario—. Hablemos franca y sinceramente, como corresponde a dos comunistas.

Rusánov se levantó y comenzó a pasear por el despacho.

— Los dos nos encontramos en una tierra rusa que ha sido lacerada por los japoneses —prosiguió—. No estamos en Sajalín del Norte, donde tanto se ha hecho durante los años del Poder soviético. Tenemos que construir nuevas casas. Nuestros hombres no están acostumbrados a vivir en casuchas de chapa de madera. Tenemos que inundar todo el Extremo Oriente con el petróleo de Sajalín. Tenemos que reorganizar las miserables minas japonesas. Tenemos que cultivar aquí trigo y legumbres. Y tenemos que pescar, no para destruir la pesca, como hacían los japoneses, sino para el bien del pueblo. Tenemos que convertir a Sajalín en la isla de la felicidad. ¿Comprende usted?

— Lo comprendo —respondió Doronin.

— Mire dónde nos encontramos —prosiguió Rusánov, acercándose al mapamundi colgado de la pared—. Desde el cabo Crillon hasta el Japón no hay más que unas decenas de kilómetros. ¿Se da usted cuenta? Aquí necesitamos hombres puros, voluntariosos, verdaderos bolcheviques, que comprendan la grandeza de la misión que les ha sido encomendada por el Partido. Debe usted sentir odio por esas chabolas, por esas barracas, por esas primitivas herramientas, por esa flota miserable; debe usted odiar toda esa herencia que nos han dejado los japoneses... Aquí hay que arder, hay que arder y no consumirse lentamente, ¿lo comprende?

— Lo comprendo —respondió con firmeza Doronin.

— ¿Qué piensa hacer? —preguntó de pronto Rusánov, como si no hubiese tenido lugar la conversación anterior.

— He venido a trabajar —respondió Doronin—, y cumpliré honradamente cualquier tarea que se me encomiende.

— Pero dese cuenta que eso es poco, ¡que eso es poco! —exclamó Rusánov—. Usted no ha venido aquí simplemente a trabajar. Ha venido como

un enviado del Poder soviético, como un constructor de un mundo nuevo. No sólo necesitamos su cabeza y sus manos, sino también su corazón, ¿comprende? ¡Su corazón!

— Le he comprendido... —musitó Doronin—. Sólo que me es difícil así... de pronto...

— Tampoco le exijo que en veinticuatro horas entregue usted toda su alma al pescado de Sajalín --bromeó Rusánov—. Todo llegará a su tiempo.

— A propósito, ¿por qué al pescado, precisamente? —preguntó Doronin, animándose de pronto—. ¿Por qué no me han de utilizar en lo más importante? ¿Por qué ha de ser el pescado y no el carbón o el petróleo? ¿No será por el mero hecho de haber trabajado cierta época en Sarátov? Desde entonces, la industria pesquera ha cambiado de un modo radical...

— ¿Por qué el pescado, precisamente? —repitió pensativo Rusánov—. fíjese —dijo acercándose al mapa de Sajalín y contorneando la isla con el dedo—, ésta es nuestra costa occidental. Colinas... Aquí, por todas partes hay colinas... Rocas... En este lugar hay una magnífica rada. El pueblo es pequeño, pero más limpio que los otros. Las colinas están cubiertas de pinos y otros árboles. ¡Parece Rusia! El aire es límpido y puro; está saturado de yodo. Muy saludable... Hay una empresa pesquera, aunque eso es decir demasiado... La flota no sirve para nada. Los japoneses se han llevado las instalaciones. En cambio, hay una cantidad fabulosa de peces. Lo único malo —Rusánov esbozó una sonrisa— es que están en el mar. Hay que pescarlos. Tenemos gente, pero por ahora muy mala organización.

Rusánov frunció el ceño y miró fijamente a Doronin.

«Le comprendo, le comprendo muy bien —pensó Doronin—. Yo en su lugar diría lo mismo. Necesita trabajadores para organizar la pesca. Y tiene razón en mandarme allí...»

Rusánov observaba atentamente la expresión del rostro de Doronin, y pensaba que su deber no era obligarle a ir, no, sino convencerle de la importancia de la misión que se le encomendaba. Doronin le había producido buen efecto. Por la breve conversación sostenida en el barco se había dado cuenta de que era un hombre de verdad. Y ahora, le agradaba la forma en que Doronin hablaba con él.

«A los hombres como éste hay que enviarles a primera línea, a los lugares más movidos. Para ellos el remanso tranquilo equivale a la muerte. Hay que imponerle una gran responsabilidad, para que dirija a la gente y responda de ella. ¿Podrá? ¡Sí, podrá! El Partido, Leningrado, el bloqueo, las condecoraciones, todo eso inclinará la balanza. La misma vida se encargará de ello. Lo principal es convencerle, encender el entusiasmo en él».

— ¿Cómo se imagina usted el comunismo, camarada Doronin?

Rusánov se detuvo y se apoyó contra una esquina de la mesa.

— Sabemos que el comunismo significa, entre otras cosas, la abundancia. Abundancia material y de cultura, abundancia de víveres. Si se dedica usted a la pesca de un modo mecánico, sin darse cuenta del papel ni del lugar que le corresponde en los esfuerzos generales del país... —no completó su pensamiento, como si supiese que Doronin ya lo había comprendido todo.

— Lo que dice usted está perfectamente claro para mí —confirmó Doronin.

— ¿Ha pensado usted alguna vez en el lugar que puede ocupar el pescado en la alimentación diaria del hombre?

— No se me había ocurrido pensar en ello —contestó Doronin con sencillez.

— Usted puede proporcionar al hombre soviético una cantidad muy grande de pescado excelente y sabroso. Todo consiste en saber sacarlo del mar. ¿Se da usted cuenta de que nosotros, los de Sajalín, no sólo podemos llenar las pescaderías del Extremo Oriente, sino también las de Moscú? Y ya no se trata, camarada Doronin, de un asunto puramente económico, sino de una cuestión política, de una cuestión de alta política... El economista siempre debe ser un político, principalmente en nuestras condiciones. A la isla llegan desde todos los confines del país hombres de muy distinta índole. ¿Comprende usted lo honrosa que es para un bolchevique la misión de agrupar a esos hombres y crear un verdadero puesto avanzado de la Unión Soviética en el Océano Pacífico? Mañana vendrá el delegado del Ministerio de la Industria Pesquera y celebraremos otra entrevista. Por ahora le deseo que descanse bien. Diga a mi ayudante que le lleve a la casa vivienda del Comité Regional.

Es de noche. Los pies chapotean en el barro reblandecido por la lluvia. Doronin camina por la ciudad desconocida.

Una luz extraña, turbia y espectral se filtra a través de las ventanas cubiertas de papel encerado. Todo está en silencio. A lo lejos se oye el débil y angustioso aullido de una locomotora. Después, sale lentamente la luna, que ilumina las distantes colinas. Tras aquellos cerros ondulados, sobre los que se proyecta la difusa y amarillenta luz de la luna, empieza a levantarse la niebla.

Doronin encuentra por fin la casa vivienda del Comité Regional. En una sala grande, llena de camas, hace calor; reina gran bullicio y animación. Todos los sitios están ocupados. Dentro de unos minutos tiene que comenzar una conferencia sobre la situación internacional. Al llegar el conferenciante, un hombre ya entrado en años y canoso, todo queda en silencio.

Doronin escucha la conferencia, que versa sobre los últimos acontecimientos del Japón. «La salida al Océano Pacífico», «Las islas Kuriles», «La plaza de armas japonesa», «Los norteamericanos en Hokkaido». Estas palabras, oídas más de una vez en el continente, adquieren de pronto para él una concreción especial.

Al terminar la conferencia, el administrador de la casa busca un lugar para acomodar a Doronin, y a éste le parece que no está en una isla situada en un confín del mundo, sino en la casa vivienda de cualquier Comité Regional, en vísperas de iniciarse una conferencia del Partido.

Se entabla una conversación animada.

En esto, regresa el administrador de la casa y comunica a Doronin que por fin le ha encontrado un sitio.

En medio de una benevolente carcajada general, Doronin se acomoda en una ancha y baja mesa de billar japonesa.

Unos ligeros biombos forman las paredes de la habitación. Doronin retira uno de ellos, y la habitación cuadrada se convierte inmediatamente en una habitación larga y estrecha... Retira otro, y ante él aparece un nicho con unas almohadas, que Doronin se lleva a la mesa de billar. Después, por

curiosidad, va retirando uno tras otro todos los biombos; las paredes se separan, y la habitación se convierte ante sus ojos, ya en un pasillo, ya en un recinto cuadrado. Sobre los biombos se ven dibujados unos paisajes fantásticos: árboles monstruosamente retorcidos, al pie de unas montañas extravagantes. En otros, en lugar de las montañas se ven dragones o jeroglíficos... En todo eso hay algo artificial y pueril...

Por fin, Doronin se acuesta. Todos duermen ya, y él, tendido en la semipenumbra y en medio del silencio, rodeado de montañas, árboles enanos, dragones y jeroglíficos, vela. A lo lejos se enciende una luz que penetra dificultosamente a través de los numerosos biombos y pantallas. Doronin piensa que no cuadra a una persona sería vivir en ese mundillo mísero y de juguete. Todo tiene aquí un carácter transitorio, como un parásito que se hubiese adherido a la tierra rusa. Le parece que un hombre grande y fuerte debería arrumbar todos esos muros, techos y biombos, arrojarlos al mar y construir en su lugar edificios claros y espaciosos.

Doronin recuerda el mapamundi. Ve en él a Sajalín, larga isla que se extiende de norte a sur y forma una barrera frente al continente. Antes, casi no pasaba día sin que leyese noticias sobre el Japón y los norteamericanos. Pero entonces aquello era tan lejano que le parecía casi irreal. Y ahora lo tenía tan cerca...

Doronin dormita. Por un instante surge ante él el recuerdo de su querido Leningrado, con sus puentes, sus muelles de granito, el Neva... Después, todo desaparece como tragado por la niebla.

... Y en el otro extremo de la ciudad, en el edificio del Comité Regional, no acondicionado aún para el trabajo, Rusánov sigue sentado ante su mesa-escritorio. Ya es muy tarde. Acaba de hablar con Moscú. Le comunicaron que habían dado la orden a Vladivostok para que se enviaran a Sajalín quince barcos pesqueros. Después le desearon que pasara buena noche. Pero Rusánov no se dispone a dormir...

Sentado ante la mesa de su despacho, lee un resumen de los acontecimientos internacionales.

Entra su ayudante y le informa de que el camarada Astájov, recomendado para el puesto de secretario del Comité de distrito del Partido de Nizhni-Kurilsk, embarcará mañana, aprovechando un barco que sale para allí.

Rusánov le dice que haga pasar al camarada Astájov.

En el silencio de la noche, el ayudante oye a través del fino tabique de madera la voz del secretario del Comité Regional.

— Vas a una isla —dice Rusánov— donde hay muy poca gente soviética. Tan sólo un pequeño grupo de pescadores. El resto de la población está formada por japoneses. Los vamos a repatriar. Poco a poco irá llegando más gente soviética. Cada mes llegarán más. Ten en cuenta que ser secretario del Comité del distrito de las islas Kuriles no es lo mismo que serlo en algún distrito de la región de Riasán. A pesar de eso, tendrás que hacer todo lo que hacen los de Riasán, Sverdlovsk o Kiev. Y otras muchas cosas más. Tendrás que unir y templar al grupo de hombres que allí está. Hacer de él un núcleo, un centro soviético y de Partido, en torno al cual se agrupe la gente que llegue a la isla. Debes ser cien veces más vigilante que en el continente. No es preciso explicarte la razón. Cuando tropieces con alguna dificultad, no podrás acudir al Comité Regional en busca de consejo: nos separa

una gran distancia. Delante no tendrás más que el Océano Pacífico; detrás, el Mar de Ojotsk, y en torno tuyo, un país extraño, hasta hace poco enemigo...

— Detrás no sólo tendré el Mar de Ojotsk —respondió Astájov—. Detrás estaréis vosotros, el Comité Regional, el país entero.

— Es cierto —confirmó Rusánov—, pero tendrás que acostumbrarte a consultarnos desde lejos.

— ¿Por radio?

— También por radio. Pero no se trata sólo de los medios de comunicación. Se trata de saber percibir a distancia la voluntad del país. Has tenido una gran suerte, amigo.

...Ya es de noche... El futuro secretario de las islas Kuriles, un joven que viste guerrera militar, sale del despacho del secretario del Comité Regional. Apretando los labios, pasa presuroso y ensimismado por delante del ayudante de Rusánov... En su rostro, abierto, atractivo y juvenil, los ojos, rodeados de arruguitas apenas perceptibles, tienen una expresión de concentrada serenidad, como si hubieran visto ya muchas cosas.

...Pronto cruzará el tormentoso Mar de Ojotsk, saldrá al Océano Pacífico y desembarcará en las islas Kuriles, donde forjará la vida soviética.

El secretario del Comité Regional sigue sentado ante su mesa de trabajo.

Grigori Petróvich Rusánov arribó a Sajalín a fines de la década del 30. Antes había trabajado en la construcción de Komsomolsk del Amur, a donde llegó desde Jabárovsk, movilizado por el Partido. Cuando puso el pie en aquellas tierras, en la orilla del río no había nada, ni siquiera tiendas de campaña: las primeras las llevaba el mismo barco donde iba Rusánov. Comenzó a trabajar en las orillas del Amur como simple constructor, y terminó siendo presidente del Sóviet local.

Cuando Rusánov llegó a Sajalín, la isla estaba todavía dividida en dos partes. El 50 paralelo formaba la frontera: una ancha franja talada en plena taigá.

Al principio, la isla le sorprendió. Se enteró de que, en 1925, Sajalín del Norte —cuando después de cinco años de ocupación japonesa fué devuelto a la Unión Soviética— era una comarca desierta, devastada, sin ninguna industria. La población de la isla no pasaba de las diez mil almas. La tercera parte estaba formada por giliakos, tungusos y orochenos. La vida de esos pueblos llevaba miles de años de retraso con respecto a la de los pueblos de la U.R.S.S.

La taigá invadía la isla. Las tempestades dominaban en el mar; las fieras, en tierra...

En diez años, la parte norte de la isla se convirtió en una región floreciente. El petróleo, el carbón, el pescado, la madera, se conseguían ahora con ayuda de una técnica moderna. Miles de comunistas y komsomoles iban a la taigá a romper las vetas de carbón, domeñaban el mar, construían ferrocarriles, perforaban la tierra...

Durante las primeras semanas de su permanencia en Sajalín, Rusánov recorrió la parte septentrional de la isla a lo largo y a lo ancho. Las riquezas de Sajalín y las grandes perspectivas que se abrían en la isla entusiasmaron a Rusánov, que se convirtió en un patriota de Sajalín, como antes lo había sido de Komsomolsk.

Pero a medida que iba conociendo mejor la vida de la región, se iba convenciendo más y más de que el paralelo 50 seccionaba el cuerpo vivo de la isla, que Sajalín era un todo único y que el problema del aprovechamiento de sus riquezas sólo podía ser resuelto en toda la isla a la vez.

El petróleo estaba en el norte y el carbón en el sur. Sería más fácil solucionar el problema del transporte si toda la isla formara una sola unidad económica. También sería mucho más sencillo estudiar los desplazamientos de los bancos de peces a lo largo de la costa de Sajalín si toda la isla fuese soviética.

¡Soviética, precisamente! Rusánov sabía que los japoneses explotaban de un modo rapaz las riquezas del Sur de Sajalín, sin preocuparse en lo más mínimo de su futuro ni del destino de las siguientes generaciones que tendrían que vivir y trabajar en esa tierra.

Rusánov reunió una verdadera biblioteca de libros sobre las expediciones de los rusos por el Extremo Oriente; conocía de memoria el itinerario seguido en el siglo XVII por el jefe cosaco Poiárkov, el primero que bajó por el Amur, se adentró en el mar y volvió a Yakutsk con la primera descripción de Sajalín. Rusánov había leído y releído los informes oficiales de las expediciones del teniente ruso Shelring, que en la chalupa «Nadiezhdá» había recorrido la costa oriental de Sajalín, y también las narraciones de los oficiales Jvostov y Davídov, quienes en 1806 izaron la bandera rusa en la parte meridional de la isla.

Rusánov estaba convencido de que la división de la isla era una gran injusticia histórica. Los rusos habían descubierto toda la isla, los rusos la habían explorado a costa de sus vidas. Pero el inepto gobierno zarista no había sabido conservar la isla para el pueblo ruso.

Comenzó la guerra...

Rusánov seguía con gran atención lo que ocurría al otro lado del 50 paralelo. Pasaba horas y horas en los puestos fronterizos, charlando con los guardafronteras. «¿Qué hacen los japoneses? ¿Concentran fuerzas? ¿Hay indicios que permitan suponer la posibilidad de un ataque?» La mayoría de las veces le contaban lo que ya sabía sin necesidad de salir de Alexandrovsk. Los japoneses «se mueven», «tantean». Raro era el día que transcurría sin incidentes.

Cuando la Unión Soviética declaró la guerra al Japón, Rusánov comprendió que había llegado la hora que tanto esperara, la hora más grande de su vida.

Todos los recursos y energías fueron puestos al servicio del ejército. Destacamentos de obreros de la construcción ayudaron a los zapadores del ejército a practicar caminos en la taigá para los tanques y la artillería, a abrir senderos en las montañas... Sajalín del Sur fué liberado en unos cuantos días. Rusánov se pasaba horas enteras escuchando los relatos de los que habían cruzado el 50 paralelo, y soñaba con el momento en que terminase la guerra y la isla se convirtiera en una unidad económica.

...Después salió en avión para Sajalín del Sur, con un grupo de funcionarios del Partido y de los Soviets.

Al poco tiempo, empezaron a regresar los hombres que él había enviado a los distritos. Las noticias que traían eran desconsoladoras en extremo.

— ¡Grigori Petróvich —decía el enviado a la región hullera—, hay que verlo para creerlo! Una ruina completa. No se hacían reparaciones. Las

minas están abandonadas. Trabajan sin máquinas. En una de las minas me encontré con sesenta mil toneladas de carbón ya extraído. Llevaba tirado allí diez años. Y ya no servía para nada. Pregunté la causa de ese abandono y me contestaron que el transbordador y el ferrocarril de vía estrecha de los japoneses no funcionaba. ¡Una vergüenza!...

Regresaban los hombres, repiquecaba el teléfono, llegaban radiogramas con las mismas noticias: faltaban viviendas, las minas estaban en malas condiciones, la pesca marchaba mal, todo estaba destrozado, todo había sido saqueado. No había nada que sirviese...

Rusánov sabía que hacían falta hombres con toda urgencia, hombres soviéticos. Y no eran diez, cien, ni siquiera mil los que se precisaban, sino decenas de miles de hombres de diversas especialidades. Sólo una colectividad, una gran colectividad soviética podría poner en pie, depurar y fertilizar aquella tierra rusa esclavizada durante tanto tiempo.

Rusánov solicitó permiso para ir a Moscú. Se lo concedieron. Permaneció en la capital unas tres semanas. Informó al Comité Central del Partido y al Gobierno sobre la situación en Sajalín del Sur. Le presentaron tales perspectivas, que creyó estar soñando. Le dijeron que el país no escatimaría nada con tal de ayudar a Sajalín. Se enviarían instalaciones, víveres y hombres.

Rusánov se daba cuenta de que los miles de hombres que estaban llegando a Sajalín no podían ser iguales, ni siquiera parecidos. Comprendía que la misión del Comité Regional y la suya propia debía consistir ante todo en inculcarles el cariño a Sajalín, el entusiasmo de la lucha por la asimilación del país, convirtiéndolos en una verdadera avanzada del Estado soviético.

...Dos días después de su primera conversación con Rusánov, Doronin le pidió que le enviaran inmediatamente a trabajar.

Al anoecer de aquel mismo día supo que había sido nombrado director de una empresa pesquera de la costa occidental de Sajalín.

CAPITULO III

Al salir del despacho de Rusánov, Astájov se fué directamente al puerto, pero se desencadenó un temporal y esto le obligó a suspender el viaje a las Kuriles. El parte meteorológico no auguraba nada bueno para los próximos dos días. Astájov tuvo que regresar a la ciudad.

Al día siguiente, Rusánov volvió a recibirle por la noche, y estuvieron charlando dos horas.

Después de la entrevista salieron juntos del despacho. Rusánov tenía prisa, pues iba a tomar el avión para ir a los yacimientos petrolíferos de Oja. Inesperadamente, en la semipenumbra resonó una voz:

— Un momento, camarada...

La que interpellaba a Rusánov era una muchacha que vestía un abrigo arrugado, de corte elegante.

— Perdone, camarada —la voz de la muchacha era a la vez tímida e insistente. De pronto exclamó con alegría:— ¡Pero si hemos hecho el viaje juntos!... ¿Se acuerda? ¿No es usted Grigori Petróvich? Le ruego que me ayude. Usted seguramente es de aquí. Necesito ver al secretario del Comité Regional.

— ¿Viene usted del continente? —preguntó Rusánov, fijándose en el rostro de la muchacha, sin reconocerla.

— ¡Sí, sí, hemos hecho el viaje juntos! —repitió presurosa ésta, como si temiera que Rusánov se fuese en seguida—. Soy médico. Vengo destinada aquí... Pero el jefe de la Sección regional de Sanidad se ha ido no sé a qué parte. Me dicen que espere y que todo se arreglará. Pero, ¿dónde voy a esperar?

A Astájov le parecía que la muchacha estaba a punto de romper a llorar.

— ¿Es usted médico? —preguntó Rusánov—. ¿Y viene destinada aquí? ¡Magnífico, magnífico!

— Sí, magnífico —repitió la muchacha llorosa—. Parezco una maldita, a nadie le hago falta...

— ¿Que no le hace falta usted a nadie? ¿Cómo ha podido ocurrírsele semejante idea? —exclamó Rusánov. Acto seguido gritó con voz estentórea:— ¡Morósov!

Inmediatamente surgió de la penumbra un hombre con guerrera militar y botas de goma.

— Acompañe a estos dos camaradas a nuestra casa. Encárguese de que coman y descansen. Esta camarada es médico. ¿Cómo se llama?

— Olga. Olga Leusheva.

— Procure instalar a la camarada Leusheva lo mejor que pueda. En la medida de nuestras posibilidades. ¿Comprendido?

— Comprendido —respondió Morósov.

— Gracias, Grigori Petróvich —dijo Olga—. En vista de eso ya no iré a ver al secretario del Comité Regional.

— En efecto, tal vez no valga la pena —asintió Rusánov—. No hay por qué distraerle del trabajo. Además, le daría vergüenza.

— ¿Vergüenza? —admiróse Olga.

— Claro. ¡Un médico que llega destinado a trabajar en su región y lleva ya dos días sin alojamiento!

— ¡No diga eso! —le interrumpió Olga—. Aquí están organizando todo de nuevo. ¿Cree usted que no lo comprendo?...

— ¿Lo comprende? —preguntó Rusánov con voz cariñosa, y añadió:— Vayan a descansar, camaradas.

Olga y Astájov salieron juntos del Comité Regional. Morósov explicó con todo detalle a Astájov, que ya conocía la ciudad, dónde estaba la casa en la que el Comité Regional había organizado una especie de hotel.

Seguían una calle sucia y oscura.

— Yo tenía la idea —dijo Olga— de que aquí había farolillos japoneses colgados por todas partes. Cuando salía para Sajalín, me dijeron que en la isla había muchos de esos farolillos como los que en una época se vendían allá.

— ¿Dónde es ese «allá»? —preguntó Astájov.

— En Moscú, de donde vengo —dijo Olga, con un tono como si no pudiera venir de ninguna otra parte.

Su voz sonaba ahora segura.

— Pues yo no he estado nunca en Moscú —dijo Astájov.

— ¿Es posible? —exclamó Olga, como asustada—. ¿No ha estado nunca en Moscú? ¡No puede ser!

— Pues así es —respondió Astájov, ligeramente turbado.

— ¿Cómo es posible? —seguía insistiendo Olga.

— Qué quiere que le diga. He estado en muchas ciudades, pero nunca he tenido ocasión de ir a Moscú.

Caminaban lentamente, eligiendo los lugares más secos.

— Dígame —preguntó Olga—, ¿qué cargo tiene Grigori Petróvich? ¿Por qué no quiso que fuera a ver al secretario del Comité Regional? Seguramente tenía miedo de que le echase un rapapolvo por lo mal que reciben a los recién llegados.

— No, no tenía miedo —respondió Astájov, sonriendo irónicamente—. Es el secretario del Comité Regional...

— ¿Lo dice en serio? —La sorpresa la hizo detenerse.

— Sí, hablo en serio.

— ¡El secretario del Comité Regional!... ¡Y yo que le hablé así!...

— Habló usted como debía.

— ¿Usted cree?

— También él lo cree así.

Astájov sintió de pronto simpatía hacia Olga. Siempre le eran simpáticas las personas que precisaban ayuda. Y esa muchacha, que se encontraba a miles de kilómetros de su hogar y que desconocía, por lo visto, la vida, necesitaba evidentemente su ayuda.

Salió la luna, y allá a lo lejos, en las afueras de la ciudad, surgieron las colinas. Tras ellas comenzaba a levantarse la niebla.

— ¡Mire, qué bonito! —exclamó Olga—. ¡Qué montañas tan inmóviles!

— Jamás he oído hablar de montañas que se movieran —replicó Astájov—; a no ser en caso de terremoto.

— ¡Vaya una salida! Ya sé que las montañas no se mueven, pero ahora, a la luz de la luna, tienen una inmovilidad especial.

— Creo que es usted médico, ¿no es cierto?

— Sí. ¿Por qué me lo pregunta?

— Sería usted una buena poetisa.

— Tiene usted ideas anticuadas sobre los poetas —dijo Olga, echándose a reír—. Conocí en Moscú a un poeta que era el hombre más prosaico del mundo. Sí, soy médico, ¿y usted qué es?

— Lo que he de ser se va a decidir uno de estos días.

...Hay una categoría de personas a quienes domina la pasión por los lugares nuevos.

No se trata de esas gentes insignificantes que no pueden quedarse en ningún sitio, que se desilusionan rápidamente de todo, que elevan ancla y desaparecen sin dejar la menor huella en la tierra ni en el alma de los hombres. Tampoco se trata de esos vividores egoístas, que no sienten cariño por nada ni por nadie, indiferentes ante todo, y que recorren el mundo en busca de un buen acomodo.

Se trata de las personas dominadas por la noble pasión de los lugares nuevos. Al conocer las maravillosas transformaciones que se están llevando a cabo en los sitios más diversos de nuestro país, no quieren limitarse a contemplarlas como simples espectadores, sino participar directamente en ellas. Si describiéramos la «carrera de la vida» de una de esas personas, veríamos que se siente atraída por todo: por el cálido sol del Pamir, por los hielos del Ártico y por los desiertos del Asia Central. Surca las aguas

del Mar Negro; durante meses enteros marcha a la deriva sobre los hielos del norte; explora los desiertos, tratando de convertirlos en tierras fértiles y prósperas. Lo que le atrae no son los países del mundo, sino el trabajo creador de los hombres. Al abandonar un lugar deja tras sí una huella imborrable. Ni las tormentas de nieve, ni el sol abrasador, nada puede hacerle retroceder mientras no haya dado cima a la obra emprendida.

Vladimir Mijáilovich Astájev pertenecía precisamente a esta categoría de hombres. Hijo de un guerrillero del Extremo Oriente, Astájev, que a la sazón tenía treinta y dos años, había nacido y vivido en Vladivostok. No le gustaba permanecer mucho tiempo en el mismo sitio. Sentía pasión por el mar. Durante varios años había navegado en barcos mercantes. Cuando empezó a desarrollarse en el país la caza de la ballena, pasó a un ballenero. Durante los años de la conquista del Ártico, invernaó dos veces en el norte. Fué arponero, delegado político en el barco, radiotelegrafista, periodista. En los años anteriores a la guerra, cuando se planteó con toda agudeza la necesidad de crear reservas de mano de obra, el Comité Territorial del Partido le propuso que se encargase de la preparación de obreros. Astájev accedió con alegría y fué nombrado subjefe de la Dirección Territorial de las Reservas de Trabajo.

Durante toda su vida había procurado hacer él mismo las cosas más difíciles. Sentía una atracción irresistible por las nuevas tierras y por las nuevas profesiones.

El día de la victoria en la guerra contra los japoneses, cuando Sajalín del Sur y las islas Kuriles volvieron a ser tierra rusa, Astájev escuchó el discurso de Stalin. Aquella misma tarde se llevó a casa un montón de libros. Uno de ellos era «Sajalín y sus riquezas».

A fines de aquella semana, se fué a ver al secretario del Comité Territorial del Partido para «sondear el terreno» y ver qué posibilidades había de que le enviasen a Sajalín del Sur.

Días más tarde, el Buró del Comité Territorial del Partido incluyó el nombre de Vladimir Astájev en la lista de los veintidós comunistas que los bolcheviques de Primorie enviaban como ayuda a las jóvenes organizaciones del Partido de la isla de Sajalín...

— Verá usted, yo he tenido muchas profesiones: he sido marino, cazador de ballenas, explorador del Ártico —dijo Astájev con cierta inseguridad.

— Eso no está bien —le interrumpió vivamente Olga—. Yo creo que cada persona debe ser algo bien definido.

— ¿Lo es usted? —preguntó Astájev.

— ¿Yo? —contestó Olga extrañada—. ¡Claro que sí! —Pronunció esas palabras con tanta seguridad, que Astájev se echó a reír.

— No veo motivo para la risa —dijo Olga, fingiéndose ofendida—. Seguramente piensa usted que soy una chicuela, una «hijita de su mamá», que me amilané al llegar aquí y que ahora me hago la valiente. ¿No es cierto?

Astájev guardó silencio. Había aminorado el paso y examinaba atentamente la calle.

— Tal vez tenga usted razón. Así es, en efecto —concluyó inesperadamente Olga, y lanzó un suspiro—. ¿Por qué se ha detenido?

— Quiero orientarme —respondió Astájov—. Morósov me ha dicho que teníamos que pasar tres manzanas de casas siguiendo esta calle, y que después, a mano izquierda, encontraríamos una casa rodeada de una alta valla de madera.

— Aquí todas las casas se parecen —dijo Olga.

— Los árboles del bosque también se parecen, y sin embargo se les distingue.

Iban por una calle ancha, recta como una flecha. En los charcos de las aceras se reflejaban turbiamente las ventanas de las casas. A lo lejos veíanse las colinas, semejantes a una decoración.

— Creo que hemos llegado —dijo Astájov, señalando una larga valla de madera que se extendía a un lado de la calle.

Les costó trabajo hallar la puerta. Al entrar se encontraron con un largo sendero bordeado a ambos lados por una fila de árboles pequeños, que formaban un muro oscuro e inmóvil.

Al final del sendero veíase un gran edificio que no se parecía en nada a las casas de naipes japonesas. Hasta en la semioscuridad destacaban sus grandes proporciones. Además, la arquitectura de ese edificio era una extraña mezcla de estilo oriental y europeo.

— Me parece que hemos llegado —dijo Astájov en voz queda.

Sin saber por qué, había bajado la voz. Tal vez hubiera influido el silencio de aquella avenida, aislada del mundo por una alta valla.

Avanzaron lentamente. Al llegar a la casa, Astájov trató de abrir tirando de la puerta, pero no lo consiguió.

— Han debido cerrar —dijo.

— ¿Desde cuándo está usted en la isla? —preguntó Olga.

— ¿Por qué lo pregunta? —interrogó perplejo Astájov.

— Porque ya es hora de que sepa cómo se abren aquí las puertas. Permítame...

Y Olga corrió con gran ruido la puerta, como si fuese la de un compartimento de un vagón del ferrocarril.

Cruzaron un estrecho pasillo y se encontraron en una habitación grande, llena de humo y abarrotada de gente.

Era una habitación extraña. Su lustroso suelo brillaba como la tapa de un piano. En las paredes se veían unos nichos revestidos de un material negro, parecido al grafito. Chocaba ver ese local lleno de rusos vestidos con guerreras y chaquetas. Por todas partes había hombres sentados: en la mesa de billar, en los nichos, en las sillas o simplemente en cuclillas, con la espalda apoyada en la pared.

Nadie se fijó en Astájov, que fué el primero en entrar, pero cuando apareció Olga, la habitación quedó en silencio.

— ¿Quién es el responsable de la casa, camaradas? —preguntó Astájov, deteniéndose al lado de la mesa de billar.

Un muchacho que estaba sentado en una esquina de la mesa saltó presuroso, lanzó una mirada a Olga y desapareció.

Olga, que seguía parada en la puerta y sentía sobre sí las miradas de varias decenas de personas, no sabía qué hacer.

Por fin se presentó el administrador de la casa. Llevaba una chaqueta corta, pantalones azules de montar con las perneras embutidas en unas botas color marrón. Astájov le entregó el papel que le había dado Morósov.

— ¿Una mujer? —preguntó perplejo, alargando las sílabas.

— Sí —respondió Astájov—. Es Olga Leusheva, médico. El camarada Rusánov ha ordenado que se la instale cómodamente.

— Estas comodidades japonesas le dejan a uno tullido para toda la vida —sonrió irónico el administrador—. A ti te acomodaremos, pero a la mujer...

A Olga la instalaron en uno de los nichos. En aquel hueco, negro como el tajo de una mina, colocaron un colchón y pusieron delante un biombo en el que se veía un dragón sobre el fondo de la invariable montaña que vomita fuego.

— Aquí tiene su habitación, jovencita —dijo el administrador con el tono de un dueño hospitalario—. Claro que no es el Hotel Moskva, pero se puede vivir. Más adelante buscaremos algo mejor. Ya comprenderá usted, estamos en plena organización.

— Lo comprendo, gracias —repuso Olga.

El administrador arrimó el biombo y se fué.

Olga empezó a instalarse. Después de preparar la cama se dispuso a acostarse, pero advirtió con sorpresa que no tenía sueño. Media hora antes le parecía que era capaz de quedarse dormida en el suelo, si encontraba algún acomodo. Ahora lo tenía, y aunque no fuese muy confortable, era un lugar donde podía acostarse y descansar, un lugar firme, donde no se balanceaba el suelo, donde no hacía frío ni soplaban el viento ni se oía el cercano rumor del agua. Pero el sueño había desaparecido como por encanto.

Permanecía sentada en aquel nicho negro, con las piernas encogidas y abrazada a las rodillas. El dragón del biombo extendía sus alas, como si se dispusiera a volar sobre la ígnea montaña.

Olga se entregó a sus pensamientos...

...Y ante sus ojos fueron desfilando las calles de Moscú, conocidas desde su infancia: la Mojovaia, el blanco edificio de la Biblioteca Lenin con sus columnas, la Voljonka, Arbat... ¿Qué pasaría allí a estas horas? Su padre ya habría regresado del trabajo y estaría solo en la casa vacía, disponiéndose a acostarse. Una profunda tristeza se apoderó de Olga. Surgió ante ella, lejano y confuso, como un recuerdo de infancia, el rostro bondadoso de su anciano padre.

Los Leushev vivían en la Voljonka. Olga recordó las calles, las luces multicolores de las señales del tráfico, el abigarrado Arbat, con su ininterrumpido torrente de automóviles y las estrellas de rubíes del Kremlin, destacando sobre el fondo oscuro del cielo.

Olga volvió a sentir una gran tristeza. Hacía muchos años, ella y sus amiguitas del último curso de la escuela secundaria entraron por primera vez en el blanco edificio de la Biblioteca Lenin, parecido a un palacio, en cuya gran sala de lectura pasarían después las largas tardes invernales. ¡Cuántas veces habían hablado de la vida, del futuro, de lo que les esperaba una vez terminada la escuela!...

La mirada de Olga volvió a posarse en el dragón: «¡Qué casa más extraña! ¿Quién habrá vivido aquí?»

Se sintió invadida por el deseo apremiante de examinar la casa. Se levantó, salió del nicho y volvió a colocar el biombo en su sitio, con el sentimiento de que cerraba la puerta de su propia habitación.

Atravesó un estrecho pasillo y tropezó con una puerta de cristales. La corrió y se encontró en el jardín. Sobre el fondo gris claro del cielo se destacaban nítidamente las siluetas de los árboles. Eran unos árboles corrientes, como los que suelen verse en Rusia. Pero entre ellos también había otros, bajitos, extravagantemente retorcidos, como raquíticos pinos albares que pugnaran por desprenderse de sus raíces. Brillaba la luna, y aquellos árboles enanos se apretaban contra la tierra, como si temiesen su luz.

Olga miró en torno suyo y vio a Astájov, de espaldas a ella, con las manos en los bolsillos. Le llamó.

— ¿Por qué no duerme usted? —le preguntó Olga, cuando Astájov volvió la cabeza.

— ¿Y usted?

— Me he desvelado.

— Pues en el Comité Regional se lamentaba usted de haber pasado dos noches sin dormir.

— En efecto, la noche anterior no dormí casi nada. Me parecía que cuando encontrase un lugar adecuado me pasaría durmiendo veinticuatro horas. Ahora que lo tengo, se me ha quitado el sueño.

— ¿Qué tal se ha instalado en su madriguera?

— Bastante bien.

Permanecían de pie en el silencioso jardín. Susurraban dulcemente las hojas de los árboles; detrás se veían las ventanas iluminadas de la casa y delante se extendía la alta valla que los separaba de la ciudad. Echaron a andar por la avenida y vieron un banco rodeado de unos arbustos bajos y espesos.

— ¿Quiere que nos sentemos? —propuso Astájov.

Se sentaron.

— Aquí hay personas de las profesiones más diversas —comenzó Astájov—. Funcionarios del Partido, del Comité Ejecutivo de los Soviets y del Komsomol; mineros, obreros petroleros...

— ¿Hay médicos? —preguntó Olga.

— No he visto a ninguno. Me parece que por ahora nadie necesita médico. Los japoneses tienen su medicina propia. ¿Cómo se llama? Creo que «tibetana», o algo por el estilo. Los nuestros todavía no han tenido tiempo de ponerse enfermos.

— Siempre está usted de broma —dijo Olga.

Ambos guardaron silencio.

— Adivino lo que está usted pensando —dijo Astájov.

— ¿De veras? —respondió Olga—. No pensaba en nada; únicamente prestaba oído al silencio de la noche.

— Usted pensaba en lo bien que se estaría ahora en Moscú, en sus calles ruidosas y animadas. ¿Ha dejado usted familia allá?

— A mi padre —respondió quedamente Olga.

— ¿A nadie más?

— Amigos, amigas...

— ¿Sabe? —dijo Astájov—, aunque no he estado en Moscú, lo siento como algo vivo.

— ¿Qué quiere decir «como algo vivo»? —inquirió Olga.

— Como si hubiera vivido en Moscú y lo conociese muy bien. Como

si conociera sus calles y supiese dónde está cada cosa... A veces hasta me parece haber vivido de verdad allí...

—Cuando vaya se sentirá usted como en su casa. No tendrá que preguntarle nada —dijo Olga, sonriendo.

— Pues a mí me parece —añadió Astájev— que cuando llegue a Moscú seré igual que un gatito ciego... Conozco bien a Moscú sólo desde lejos. Cuando más lejos estoy, mejor lo conozco...

— Sí... —dijo pensativa Olga—, en Moscú ahora es de noche... la gente sale de los teatros...

— En Moscú es aún de día —objetó Astájev. Después de mirar la esfera luminosa de su reloj, añadió:— Son las cuatro de la tarde.

— ¡Es cierto! —exclamó Olga—. Me había olvidado de que hay siete horas de diferencia. Aquí parece que se apresuran a vivir... Cuando salí de Moscú tenía la impresión de que ya siempre iba a estar sola. Todos mis conocidos, mis amigos y mis amigas se habían quedado allá... Pero no ha sido así... Usted y yo, por ejemplo, si nos volvemos a encontrar seremos viejos conocidos. ¿No es cierto?

— Si no reniega usted de nuestra amistad —dijo Astájev con una sonrisa—. Aunque es poco probable que nos volvamos a ver.

— ¿Por qué?

— Me voy lejos, a las islas Kuriles.

— ¿A las islas Kuriles? —preguntó Olga, mirándole fijamente a los ojos—. ¿No está usted cansado de...? —Olga no terminó la frase.

— ¿De qué?

— De navegar, de invernar en el Ártico, de cazar ballenas... Y ahora a las Kuriles...

— No, no estoy cansado —repuso con firmeza Astájev—. También yo me adelanto al tiempo.

— A pesar de todo —insistió Olga, como si no hubiese oído sus últimas palabras—, ¿será posible que no quiera usted abandonar la vida nómada e instalarse en un sitio fijo?

Guardaron silencio.

— Bueno, regresemos a la casa —dijo de pronto Astájev, levantándose. Llegaron hasta la puerta sin pronunciar palabra.

— Buenas noches —dijo Astájev, y añadió:— ¿No pasará usted frío? Le puedo dar una chaqueta guateada.

— No, gracias, tengo una manta —respondió Olga, y corrió la puerta con enérgico ademán.

En el nicho reinaba la oscuridad. Sólo el dragón del biombo se destacaba débilmente, iluminado por una luz cercana.

Olga pensaba en Astájev.

«No debe ser mala persona. Qué extraño me resulta que haya gente que no conozca a Moscú. Si me hubiese tropezado con Astájev en la capital, ¿me habría gustado conversar con él? ¡Es tan distinto de las personas que he tenido ocasión de tratar!... Seguramente se aburre conmigo. Además, me llevará por lo menos unos diez años o más... Hay algo en él que le hace a una sentirse más segura cuando está a su lado. ¡Qué lástima que no sea médico y no podamos trabajar juntos!... Quería darme la chaqueta guateada... No debe de estar muy cómodo en su mesa de billar...»

Ningún susurro turbaba el silencio en que quedó sumida la casa. Desapareció el dragón del biombo: habían apagado la luz. Olga se durmió.

...Por la mañana se levantó rápidamente y se lavó a toda prisa. Quería ver sin falta a Astájov, y temía que se fuese antes que ella.

En el pequeño comedor instalado en la misma casa, desayunaron juntos caviar rojo muy salado y salmón no menos salado. Salieron juntos de la casa.

— ¿A dónde va usted ahora? —preguntó Astájov.

— Pues... —dijo indecisa Olga—, precisamente lo quería consultar con usted.

— Bueno, consúltelo —repuso sonriendo Astájov.

Iban por una calle asfaltada larga y recta. De día se podía ver cuánta diferencia había entre esa calle y las demás. Por lo visto en ella habían vivido los ricos. Las casas estaban rodeadas por altas vallas bien pintadas. No parecía una calle, sino un pasillo interminable con paredes de madera.

— ¿Dónde le parece a usted que debo trabajar? —preguntó Olga con el mismo tono de indecisión.

— Vaya una pregunta. En Sajalín, claro está. ¿No ha venido usted a Sajalín?

— Pero Sajalín es grande —respondió con impaciencia Olga—. ¿Qué cree usted, debo quedarme aquí o marcharme a algún otro lugar?

Olga tuvo la impresión de que Astájov quiso decir algo, pero que se había contenido.

— ¿Tiene usted dónde elegir? —preguntó Astájov después de una pausa.

— No —respondió Olga—, nadie me ha ofrecido nada. Ahora voy a hablar precisamente de ello. Pero esta noche he estado pensando... En una palabra, quisiera tener resuelto este problema para mí misma.

— No sé qué aconsejarle —dijo Astájov—. Creo que hay que trabajar donde más falta haga uno y... donde le parezca más interesante.

Olga volvió a tener la impresión de que Astájov no había dicho lo que pensaba. Pero eso no le produjo molestia. Tan sólo experimentó el irresistible deseo de obligarle a decir lo que realmente pensaba.

— ¿Sabe? —dijo de pronto—, siento mucho que no tenga usted nada que ver con la medicina.

— ¿Por qué?

— Me gustaría trabajar con usted.

Astájov miró desconcertado a Olga. Aquella muchacha trastrocaba todas las ideas que él tenía acerca de las personas. No podía precisar qué clase de muchacha era Olga, dónde terminaba la niña y dónde empezaba la persona mayor, si coqueteaba o hablaba sinceramente. Sentía grandes deseos de decirle: «Muy bien, la cosa tiene arreglo. Véngase a las Kuriles. También allí hacen falta médicos». Pero no se atrevió, y no dijo nada.

El silencio de Astájov alegró a Olga sin que ella misma supiera por qué. Durante unos instantes también ella guardó silencio.

— ¿Cuándo se va usted? —preguntó por fin.

— Todo depende del tiempo. Probablemente mañana.

— ¿Cómo se va a las Kuriles?

Por el Mar de Ojotsk y, después, un poco por el Océano Pacífico.

— Por el Océano Pacífico... —pronunció pensativa Olga—. Siempre me ha parecido algo lejano y casi irreal. El Mar Negro y el Báltico, en cambio, son mares familiares... Jamás pude pensar que llegaría a estar cerca del Océano Pacífico.

Habían llegado a la casa del Comité Regional. Olga tenía que ir a la Sección de Sanidad Pública.

— ¿Irá usted a dormir al mismo sitio? —preguntó Olga.

— Creo que sí —respondió Astájov.

Se separaron.

En la Sección de Sanidad oíase el frenético teclear de una máquina. La habitación, donde ayer no había nadie más que la secretaria, estaba llena de gente. En el pasillo veíanse montones de bolsas de sanidad militar. La secretaria fué la primera en advertir la presencia de Olga.

— ¡Sígame, sígame! —rompió a hablar rápidamente la secretaria—. El jefe ha llegado esta mañana. Le hablé de usted y ¡menuda reprimenda me ha echado por haberla dejado marchar!... ¿Dónde ha pasado la noche?

Sin dejar de hablar y abriéndose paso entre la gente, llevó a Olga a la habitación vecina, donde estaba el jefe de la Sección regional de Sanidad, un hombre pelirrojo, entrado en años y que llevaba una guerrera de marino.

— Buenos días —dijo, tan pronto aparecieron en el umbral Olga y la secretaria—. ¿Es usted Leusheva?

— Sí, soy Leusheva.

— Está bien —dijo el jefe de sanidad, sentándose a la mesa y señalando a Olga un pequeño taburete—. Ahora decidiremos a dónde vamos a destinarla.

El jefe de Sanidad extendió sobre la mesa un mapa militar, señaló con el dedo un circulito negro al lado del mar azul y dijo:

— Pensamos enviarla aquí. Es cabeza de distrito, de modo que al principio podrán ayudarle. Los médicos hacen muchísima falta. ¿Está usted de acuerdo?

Olga asintió con la cabeza. En realidad, cualquier parte le era igual.

Por la tarde, Olga regresó a la casa vivienda del Comité Regional con el destino en el bolsillo. Iba enviada a disposición de la Sección de Sanidad Pública del distrito de Tanaka, en la costa occidental de Sajalín.

Toda la tarde estuvo dando vueltas por la casa esperando a Astájov, el cual regresó muy tarde.

— También yo me voy mañana —dijo Olga. Parecía que le había esperado tan sólo para comunicarle su marcha. De pronto, se sintió invadida por una gran tristeza.

— ¿Está usted descontenta del lugar a donde la envían? —preguntó Astájov.

— No, ¿por qué he de estarlo?...

Se encontraban en una gran habitación vacía, sentados en un pequeño banco ante una baja mesa de billar.

— Probablemente saldré dentro de varios días. Están cargando el barco —dijo Astájov.

«Si usted me hubiera propuesto ir a las Kuriles hubiese aceptado», pensó Olga y se ruborizó, temerosa de que él pudiera adivinar su pensamiento.

— ¿Cuánto tiempo tarda en llegar el barco? —preguntó confusa.
— Con buen tiempo, unos dos días.
— Iré a hacerle una visita para ver cómo vive —pronunció Olga con fingida despreocupación.

Astájov la miró atentamente.
— ¿Lo dice en serio? —preguntó. Después, sonrió e hizo un gesto con la mano:— Le dará miedo ir.

— No, no me dará miedo —dijo Olga con obstinación.

Y Astájov se dio cuenta de que se habría alegrado mucho si a Olga no la hubiesen destinado a la costa occidental de Sajalín, sino a Nizhni-Kurilsk, al distrito que él ya se había acostumbrado a considerar como suyo. Sentía deseos de tener a esa muchacha siempre a su lado. No trataba de analizar sus sentimientos; simplemente quería tenerla cerca de sí.

— Bueno, venga —dijo, sin mirar a Olga.

Y se separaron.

Al día siguiente, Olga se levantó muy temprano, y para no encontrarse con Astájov se fué en seguida de la casa. Al anochecer, regresó por unos minutos para recoger su maleta. Una hora más tarde ya estaba en el tren, camino de Tanaka, su nuevo lugar de destino.

Instalada al lado de la ventanilla, en un pequeño vagón todo ahumado, trataba de convencerse de que había obrado bien, que no tenía por qué haber visto otra vez a Astájov, que eso podía haberla conducido quién sabe a dónde; que ella había venido aquí a trabajar y debía poner inmediatamente manos a la obra.

El que Astájov, a quien en realidad apenas conocía, no le fuera indiferente, era considerado por Olga como una manifestación de la debilidad y de la ligereza de su carácter. Ahora, trataba de convencerse de que podía estar orgullosa de su marcha apresurada y de su fuerza de voluntad. Sin embargo, no dejaba de pensar en Astájov. ¿Por dónde andaría ahora, qué estaría haciendo, se acordaría de ella, le habría disgustado su marcha apresurada o ésta habría pasado desapercibida para él?

Y así, dormitando y despertándose cada vez que el tren se hundía en algún túnel, sin dejar de pensar en Astájov, Olga llegó a Tanaka.

CAPITULO IV

Doronin llegó a Tanaka avanzada la noche. Una locomotora pequeña, como de juguete, que arrastraba dificultosamente cinco vagones negros, también muy pequeños, se detuvo en plena oscuridad y soltó un chorro de vapor, como si lanzase un suspiro de alivio. Doronin se apeó del vagón. La oscuridad era tan impenetrable, que a unos pasos no se veía nada. El tren pareció haberse diluído en las insondables tinieblas de la noche.

Soplaba un viento frío y húmedo. Desde lejos llegaba un ruido uniforme que tan pronto subía como bajaba de tono. Era como si una mole de extraordinario peso tratase de encaramarse sobre algo, y antes de haber alcanzado la cima se desplomara en medio de un fragor estrepitoso. Doronin comprendió que el ruido procedía del mar.

Avanzó al azar en dirección al lugar de donde procedía el ruido. Poco después, vió a lo lejos una hilera de lucecitas que parpadeaban débilmente. Sobre aquella hilera fueron apareciendo otras más, que le hicieron recorda

la Osa Mayor en una noche muy oscura. Por lo visto, el pueblo se extendía por las laderas de las colinas.

El silencio era absoluto. Tan sólo lo turbaba el ruido monótono y cercano del mar. No se veía ni un alma. Las casitas, en las que no brillaba ninguna luz, parecían aún más ingravidas que las de Sredne-Sajalinsk. La proximidad de aquellas endeble casitas a la inmensa mole del mar le pareció algo irreal.

«¿Cómo encontrar las pesquerías? —pensó Doronin—. No hay nadie a quien preguntarle»

Siguió la costa, y poco después divisó un edificio largo y estrecho.

— ¿Quién va? —le interpeló una voz firme y juvenil.

Doronin lanzó un suspiro de alivio.

— ¿Son éstas las pesquerías, camarada? —preguntó.

— Sí —respondió la voz desde la oscuridad—. ¿Quién es usted?

— Quisiera ver a alguno de los jefes —dijo Doronin, sin responder a la pregunta.

Salió un hombre de la oscuridad y con su linterna de bolsillo iluminó el rostro de Doronin, obligándole a entornar los ojos. La linterna se apagó inmediatamente y Doronin pudo contemplar a su interlocutor. Era un muchacho joven que llevaba gorro militar y chaqueta guateada, ceñida por un cinturón de cuero.

— ¿De dónde viene usted? —volvió a preguntar el muchacho.

— Vengo del continente, aunque, propiamente dicho, ahora vengo de Sredne-Sajalinsk.

— Todos venimos del continente. ¿A quién quiere ver?

— Al director —respondió Doronin.

— El director está durmiendo.

— Habrá que despertarle.

— ¡Eso sí que no! —dijo con firmeza el muchacho—. Si ha venido usted a trabajar, le llevaré a los barracones.

— Bueno, amigo, llévame inmediatamente a ver al director. ¿Está claro? —ordenó Doronin con aquel tono que nunca fallaba frente a los centinelas poco complacientes de otras unidades.

Tampoco falló esta vez. El muchacho se cuadró.

— A sus órdenes —dijo.

Pasaron por delante de unos barracones oscuros, entraron en una casa y subieron por la vetusta escalera de madera.

— Tal vez no sea tan urgente —añadió el muchacho, deteniéndose indeciso ante la puerta.

Aquella solicitud por el director conmovió a Doronin; recordó a su ordenanza, muerto, cerca de Liuban, en 1943.

— No te preocupes; llama, el director me está esperando.

El muchacho llamó quedamente.

— ¿Quién es? —oyóse tras la puerta una voz femenina.

«Parece que mi predecesor se ha instalado aquí con familia y todo, que tiene mujer e hijos...», pensó Doronin.

— Es un camarada que viene a verla. Dice que es urgente —respondió el muchacho con voz insegura.

Se abrió la puerta. En el umbral apareció una mujer. Era de estatura mediana y aparentaba unos veintiocho años. Llevaba puesto un mono azul.

Se había alisado apresuradamente sus espesos cabellos rubios y sólo un mechón caía sobre su frente.

— Discúlpeme —pronunció confuso Doronin—, necesito ver al director interino de las pesquerías.

— Soy yo —dijo la mujer con suave voz de contralto—. Pase.

Doronin no se movió del sitio.

— De modo que... ¿es usted? —balbuceó.

— Sí, yo soy. Y usted, ¿es Doronin? Me han avisado su llegada. Pero, ¿qué hace ahí plantado? Gracias, Nirkov —dijo mirando hacia el muchacho, que permanecía algo distante—. Puedes retirarte.

Doronin entró lentamente en la habitación iluminada por una bombilla eléctrica. La mujer arregló la manta de la cama.

— Presentémonos. Soy Nina Vasilievna Vólogdina. ¿Por qué me mira usted como si estuviese viendo un pulpo? Deje ahí la maleta.

Vólogdina hablaba en serio, pero parecía contener a duras penas una sonrisa.

— Es que —comenzó Doronin—, no me advirtieron...

— ¿De que era una mujer?

— No se trata de eso... —Doronin estaba completamente turbado—.

En una palabra... Bueno, el caso es que estoy aquí.

— Eso sí que es cierto —dijo Vólogdina, y salió de la habitación.

«¡Menuda sorpresa! —pensó Doronin—. ¿Por qué no me habrán advertido que quien manda aquí es una mujer?...»

Doronin echó una mirada a la habitación. Además de la cama de hierro, arreglada con apresuramiento, había una mesa de escritorio y un sillón de paja. Colgado de la pared, sobre la mesa, se veía algo que no se sabía si era un cuadro o un diseño: sobre una tierra amarillenta, como cubierta de arena, se alzaban de un modo simétrico unos edificios de líneas esbeltas y gráciles. Detrás de ellos, o mejor dicho, encima, pues el diseño carecía de perspectiva, azuleaba un mar inmóvil, exactamente igual al de cualquier lugar de Crimea. Debajo de todo esto, veíanse sobre el marco de madera unos jeroglíficos.

En la habitación hacía frío. La fresca brisa del mar penetraba libremente a través de las enormes ventanas mal cerradas. Además, el frío se colaba probablemente por las grietas de las paredes.

Vólogdina regresó. Había alisado su cabello y el mechón rubio ya no le caía sobre la frente.

— He puesto la tetera al fuego —dijo—. Hay que reconfortar al jefe después del viaje. Entretanto, me prepararán la habitación.

Doronin la contempló atentamente. Sus labios, aunque finos, no denotaban malignidad. Tenía una expresión burlona en los ojos.

— Eso de la habitación vamos a dejarlo —dijo Doronin—. Usted dormirá aquí y yo...

— ¡Ni hablar! —le interrumpió Vólogdina sentándose en la cama—. Más vale que me diga de dónde viene.

— De Leningrado.

— No me refiero a eso. Quiero decir de qué pesquería viene usted.

— En realidad... no vengo de ninguna pesquería.

— ¿Viene usted del ministerio?

— No... Trabajé en lo del pescado, pero ya hace tiempo, unos diez años. Después, estuve en el ejército. Soy oficial.

— Pero, me han comunicado que ha sido nombrado usted director de nuestras pesquerías. ¿No es cierto?

— Eso dicen.

— Es curioso —dijo Vólogdina con tono inexpresivo; era evidente que estaba desilusionada y no trataba de ocultarlo.

Doronin se picó. ¿Acaso no había tratado de demostrar en Moscú que llevaba mucho tiempo apartado de la industria pesquera? ¿Acaso había venido aquí por propio deseo?

— Parece que está usted descontenta de mi llegada —soltó Doronin secamente.

— Nada de eso —respondió Vólogdina con frialdad.

Se levantó y volvió a salir de la habitación. Poco después regresaba con la tetera.

Era una enorme tetera rusa, como las que suelen verse con frecuencia en los trenes que hacen grandes recorridos. También trajo dos diminutas tacitas japonesas. Después de haber servido el té, volvió a sentarse en la cama y dijo:

— Tome el té.

Doronin acercó la tacita.

Tomaron el té en silencio.

— ¿Qué significa eso? —preguntó por fin Doronin, señalando el diseño colgado sobre la mesa—. ¿No son nuestras pesquerías?

— Sí —respondió distraídamente Vólogdina—. Así debían verlas los japoneses en sueños, porque, en realidad, no había más que barracones y trabajo puramente artesano. Ahora estamos aún peor. Lo incendiaron y destruyeron todo... —Guardó silencio y, después, preguntó:— ¿Se ha hecho usted a la mar alguna vez?

Doronin comprendió que mientras contestaba a su pregunta, Vólogdina pensaba en otra cosa completamente distinta.

— No —dijo tranquilamente—, a excepción de algún que otro viaje de recreo por el golfo de Finlandia.

La irritación que se había apoderado de él minutos antes, desapareció repentinamente. Se daba cuenta de que Vólogdina no tenía confianza en él ni le respetaba. Pero esto ahora no le irritaba ni le deprimía. Incluso le agradaba la ruda sinceridad de esa mujer de ojos penetrantes y ligeramente burlones. «En el fondo tiene razón», pensó, sonriendo para sus adentros. «No debe ser tarea fácil dirigir unas pesquerías como éstas. Seguramente confiaba en que iba a venir un director experto que aliviaría su trabajo. En lugar de eso, se le presenta un antiguo militar que apenas si ha visto el mar. ¿Cómo iba a estar enterada de que ese soldado había insistido en que no se le debía enviar a las pesquerías?»

Y, cosa extraña, cuanto menos disimulaba Vólogdina su desprecio hacia él, más confianza sentía Doronin en sus propias fuerzas.

— De acuerdo —dijo, apartando la tacita—. Ahora, con su permiso, seré yo quien le haga algunas preguntas.

— Bueno —respondió secamente.

— Pues bien —dijo sonriendo Doronin—, empezaré por lo mismo. ¿De dónde ha venido usted?

— De ninguna parte —respondió Vólogdina—. Soy de aquí.
— Es decir...
— Del Extremo Oriente.
— ¿Es su especialidad la pesca?
— Sí. Me han enviado aquí como jefe de pesca. Debido a las circunstancias desempeño las funciones de director interino —Vólogdina se levantó bruscamente—. Bueno, ahora me voy. Tiene usted que descansar después del viaje. Mañana hablaremos del trabajo.
— ¿No quiere usted decirme nada más? —preguntó Doronin.
— No —respondió Vólogdina, y se dirigió hacia la puerta.
— Escúcheme —dijo con voz firme Doronin, levantándose y cogiendo su maleta—, usted dormirá aquí, en esa cama.
— Pero...
— No discutamos.

...Doronin bajó las escaleras y en la terracilla vió a Nirkov, que se resguardaba del viento.
— Oyeme —dijo Doronin—, ¿dónde habéis preparado alojamiento?...
— ¿Para Nina Vasílievna? —dijo Nirkov.
— Allí dormiré yo. Enséñame el camino.
— Nirkov llevó a Doronin a una pequeña habitación.
— Esta es —indicó Nirkov.
— Gracias —dijo Doronin, dejando la maleta y quitándose el abrigo—, ¿Llevas mucho tiempo aquí?
— ¿Quién, yo? —preguntó Nirkov—. Más de un mes...
— ¿Dónde estabas antes?
— En el ejército. Cuando me desmovilicé me enviaron a las pesquerías.
— ¿De infantería?
— Zapador. Mandaba una escuadra.
Doronin sintió de pronto simpatía por aquel muchacho.
— ¿De dónde eres?
— De la región de Briansk.
— ¿Se ha salvado tu casa?
— No, pero ya la hemos reconstruido.
— ¿Estás casado?
— Sí. Además tengo allá a mis padres.
— Yo también vengo del ejército —dijo, sin saber por qué, Doronin, sentándose en la cama—. ¿En qué frente has estado?
— En el Occidental. Terminé en Hungría.
«¡En el Occidental!», repitió en voz queda Doronin. Así hablaban en el Extremo Oriente, donde también existía el Frente Oriental.
— ¿Estuviste también en el Frente Oriental?
— También me tocó estar en el Frente Oriental.
— Pues yo he estado en el Frente del Báltico —dijo Doronin después de una pausa.
— Perdóneme la pregunta, ¿qué graduación tenía usted?
— Comandante.
— ¡Caramba! —exclamó satisfecho Nirkov.
— ¿Cómo has venido a parar tan lejos? ¿Por qué no regresaste a la región de Briansk? —preguntó Doronin.

— No pude detenerme, camarada comandante —repuso Nirkov, lanzando un suspiro.

— ¿Qué quieres decir con eso?

— Pues que empecé a recorrer tierras... Prusia, Rumania, Bulgaria, Hungría, después Corea, Manchuria... Todo el globo giraba bajo mis pies. Cuando surgió la nueva tierra de Sajalín, me dije: «Tengo que ir a ver aquello».

Doronin se echó a reír.

— Bueno, ¿y qué te parece?

— Es una tierra difícil —respondió pensativo Nirkov.

Guardaron silencio.

— ¿Cómo es la gente de por aquí? —preguntó Doronin—. ¿Qué tal es... Vólogдина?

No quería preguntar por ella, pero la pregunta se le escapó involuntariamente.

— ¿Nina Vasílievna? —interrogó a su vez Nirkov—. ¡Oh, un verdadero general! Aquí la llaman la generala. Podría mandar un cuerpo de ejército.

— ¿De veras? —dijo secamente Doronin.

Y añadió:

— Gracias, Nirkov, no te molesto más.

— A sus órdenes —respondió éste—. Que pase buena noche.

El muchacho se fué y Doronin, después de quitarse las botas, se tendió con placer en la cama.

«Dentro de unas cuantas horas será de día y tendré que empezar a trabajar. Pero, ¿por dónde empezaré?... Bueno, por la mañana se piensa mejor —dijo Doronin para sus adentros—. ¡Ya veremos si es tan difícil pescar en Sajalín!» —y volviéndose de espaldas se quedó en seguida profundamente dormido.

Por la mañana, Doronin se dirigió a las oficinas.

Cuando subía por la escalera llegó a sus oídos un eco de voces. Entró en una habitación llena de gente. Todos llevaban chaquetas guateadas y monos de tela impermeable. Sus altas botas estaban salpicadas de escamas de pescado, semejantes a pequeñas monedas de níquel. Olía a mar y a pescado.

La gente rodeaba la mesa ante la cual estaba sentada Vólogдина.

Cuando entró Doronin, ella le lanzó una mirada. Dominando con su voz el rumor de las demás, dijo:

— ¡Silencio! No hablen todos a la vez. Empieza tú, tío Vania.

— Dime, ¿cómo podremos reparar sin cáñamo las redes para el salmón? ¿Eh? Hace ya tres días que prometieron traerlo, y ¿dónde está? ¿Con qué vamos a pescar la «gorbusha»? Un día de éstos tiene que aparecer.

— Está claro —dijo Vólogдина—. ¿Y usted qué dice, Nikolái Matvéevich?

Un hombre entrado en años, que llevaba un abrigo de invierno de corte elegante y permanecía algo apartado, dijo resueltamente:

— Una de dos, Nina Vasílievna: o nos da usted gente o se la lleva toda. ¿Qué sistema es ése? Ayer nos mandaron unos carpinteros para reparar las instalaciones y hoy los envían a cortar leña. Ruego que por lo menos me dejen la gente que figura en esta lista....

Sacó del bolsillo una arrugada cuartilla de papel y la dejó sobre la mesa.

— Bueno —dijo Vólogdina con voz inexpresiva, mientras examinaba el papel—. ¿Y tú qué dices, Nirkov?

— Nina Vasílievna —rompió a hablar Nirkov con apresuramiento y excitación—, hoy se han hecho a la mar los mismos hombres. ¡Así no vamos a ninguna parte!

— Está claro —repitió Vólogdina, y recorrió lentamente con la vista a los hombres agolpados ante ella—. Vóronov, tú vienes seguramente a tratar de la reparación de los barcos, a quejarte de que no tenéis con qué calafatearlos. ¿No es cierto? Y tú, Andréi Andréévich, vendrás a quejarte de que no tenéis tinajas para la salazón. Y tú, Feoktístov, a tratar lo de la vivienda.

Vólogdina se levantó bruscamente.

Todos callaron en el acto.

— Pues bien, camaradas —empezó Vólogdina con voz reposada—, todas las mañanas oigo lo mismo. Me lo sé de memoria. Por lo visto lo que hago es poco. Estáis descontentos y tenéis razón. Pero —Vólogdina alzó la voz—, han nombrado a un nuevo director. Os ruego que desde ahora os dirijáis a él para tratar todos esos problemas. Aquí le tenéis.

Se volvió hacia Doronin, que permanecía al lado de la ventana, y se apartó de la mesa.

Todos seguían callados. Decenas de ojos examinaban atentamente al nuevo director. Sin mirar a Vólogdina, Doronin se dirigió a la mesa mordisqueándose el labio.

— He llegado esta noche —dijo Doronin, examinando los rostros vueltos hacia él—. Como es natural, aun no puedo responder a vuestras preguntas. Tengo que ponerme al tanto de las cosas. Por eso, habrá que aplazar nuestra conversación. Ruego a todos los camaradas que vuelvan a sus lugares de trabajo.

El tío Vania, que estaba enfrente de Doronin, hizo un gesto de desilusión. Alguien masculló descontento: «¡Pues sí que estamos bien!» Otro lanzó un tenue silbido. Los hombres, uno tras otro, se dirigieron de mala gana hacia la salida.

Cuando salieron todos, Vólogdina se encaminó lentamente hacia la puerta.

«¿Por que habrá procedido así? —pensaba Doronin, siguiéndola con la vista—. Hay que acabar con eso. Tales cosas no deben repetirse».

— Camarada Vólogdina, le ruego que se quede —dijo con tono enérgico. Vólogdina se estremeció y dió media vuelta.

Doronin seguía de pie al lado de la mesa.

— ¿Por qué ha organizado usted ese espectáculo? —preguntó de pronto Doronin.

— ¿Qué espectáculo? —inquirió Vólogdina, entornando ligeramente los ojos—. ¿Acaso no corresponde a un director resolver los problemas más importantes del trabajo?

— No finja —respondió bruscamente Doronin—. Usted sabe muy bien de qué se trata. Su conducta es intolerable. Otra escena más y...

— ¿Y me despide usted? —concluyó Vólogdina—. Su rostro había tomado una expresión maligna.

— Si es preciso, la despediré —dijo brevemente Doronin, mientras se sentaba.

— A mí no se me puede despedir de aquí. Estoy en mi tierra.

— Siéntese —Doronin señaló con la cabeza un sillón de paja que estaba ante la mesa.

Vólogdina se acercó con marcada desgana y se sentó.

— ¿Qué necesidad tenía usted de haber organizado ese espectáculo? —volvió a preguntar Doronin—. En lugar de esa escena debía usted haberse puesto a ayudarme en el trabajo como una persona formal.

— Usted es el director y tiene la obligación de resolver todos los problemas —repitió Vólogdina con obstinación—. Y si no puede o no sabe... avergüéncese de ello.

— Esos problemas los podía haber resuelto usted misma —comentó Doronin, sin hacer caso de sus últimas palabras.

— ¡No, no podía! —le interrumpió ella levantándose bruscamente.

Calló y se puso a pasear por la habitación. Doronin la seguía atentamente con la vista.

— ¡No podía!... —repitió Vólogdina ya con otro tono—. Hay muchas cosas que yo misma desconozco... Es tanto el trabajo que no le alcanzan a una las fuerzas. Yo pensaba: «Con la llegada del director...»

Volvió a guardar silencio.

Doronin sintió de pronto que su irritación se desvanecía, pero no lo dejó traslucir.

— Hábleme de las pesquerías y de su personal —dijo con un tono marcadamente oficial.

— Puedo informarle de lo que debería haber en las pesquerías —respondió Vólogdina, haciendo hincapié en la palabra «debería»—. Dos fábricas, una de conservas de pescado y otra de centollas. Un taller de elaboración y uno de salazón. El frigorífico. La flota —hizo la enumeración con una voz indiferente—. El ingeniero-jefe es Ventsov, un hombre con experiencia —en el tono de su voz había un matiz despectivo—. El capitán de la flota es Cheremnij, un pescador de Primorie... Pero, ¿para qué vamos a seguir hablando! —exclamó con repentina irritación—. ¡«Hábleme», «infórmeme», como si estuviéramos en las oficinas del trust y por la calle corriesen los trolebuses... Diré al ingeniero-jefe que venga a informarle. Eso le gusta...

Se dirigió hacia la puerta sin volver la cabeza.

Doronin no la detuvo; se limitó a sonreír cuando Vólogdina salió dando un portazo.

Había en esa mujer algo que le atraía y le repelía a la vez. Su actitud ante él era indignante. Pero al mismo tiempo, sólo una persona profundamente encariñada con su trabajo era capaz de haber hablado con tanta pasión de las esperanzas que había puesto en la llegada del nuevo director.

De todos modos, no tenía derecho a portarse de esa manera. Había que meterla en cintura y acostumbrarla a la disciplina.

Sin embargo, Doronin se daba cuenta en su fuero interno de que con medidas de carácter administrativo no conseguiría nada. El caso era que Vólogdina sabía más, mucho más que él. Mientras continuase tal situación no lograría conquistar su respeto y seguiría siendo para ella un intruso.

Alguien llamó a la puerta. Cuando Doronin le dió permiso para entrar,

apareció en el umbral un hombre alto, enjuto, de mejillas hundidas y sin rasurar. Llevaba una guerrera japonesa de color verde.

— ¿El camarada director? —preguntó; y sin esperar la respuesta añadió:— Soy Ventsov.

— Tenga la bondad de sentarse —dijo Doronin, y acercó su silla al sillón de paja donde se había instalado el ingeniero-jefe—. Se lo diré sin rodeos, camarada Ventsov. Por ahora no soy más que el director nominal. Mi experiencia se limita a dos años de trabajo en Sarátov. Usted sabe que los métodos de la pesca fluvial son completamente distintos. Además, nuestra industria pesquera ha hecho grandes progresos en los últimos tiempos. Por eso, le ruego que me ponga al tanto de las cosas.

Mientras le hablaba, Doronin observaba atentamente la expresión de su rostro. Pero el ingeniero-jefe le escuchaba con interés y, según le parecía a Doronin, hasta con simpatía.

— Amigo mío —dijo Ventsov cuando terminó de hablar Doronin—, dice usted que ha trabajado en Sarátov... Olvídense de eso. Olvídense de que vive en el siglo del átomo. Los japoneses han traído aquí la Edad de piedra...

Ventsov hablaba sin apresurarse. Tenía una voz agradable de barítono y era evidente que él mismo se recreaba en sus modulaciones.

Al escuchar al ingeniero-jefe, Doronin experimentaba una sensación de monotonía y de triste desesperanza. Recordó a Vólogdina. El tono comedido y desapasionado con que Ventsov hablaba de todo, contrastaba grandemente con la extremada vehemencia de ella.

— ¿Llega gente nueva? —preguntó Doronin.

— Sí, pero por desgracia no toda la que hace falta.

— ¿También pescadores?

— ¡Si fueran pescadores! —exclamó Ventsov con un gesto de desesperanza—. La mayoría ni siquiera sabe de qué color es el mar. Padecen de hidrofobia y no pueden distinguir un arenque de un rodaballo...

— ¿Instruye usted a esos hombres? —preguntó Doronin pensando en sí mismo.

— ¿Se refiere usted a los cursos de capacitación técnica? —exclamó Ventsov—. ¡Amigo mío, los primeros cursos de capacitación técnica organizados en Odesa fueron obra mía. Pero aquí, reunir a la gente es tan difícil como encontrar una aguja en un pajar. Unos están en el bosque cortando leña; otros, reparando los barcos; otros, en el mar... Y los medios de comunicación de que disponemos son realmente prehistóricos.

— En el Comité Regional me dijeron que estas pesquerías no cumplen el plan de pesca.

Ventsov asintió con la cabeza.

— ¿Qué debemos hacer para cumplir el plan? —preguntó Doronin con acritud.

El ingeniero-jefe se transfiguró como por encanto.

— Esperaba esa pregunta —Ventsov comenzó a hablar fogosamente, proyectando el cuerpo hacia adelante y clavando los dedos en los brazos del sillón—. ¿Qué debemos hacer para cumplir el plan? Ahora se lo diré. Ante todo, debemos acabar decididamente con los métodos artesanos. Esos barcos inútiles tienen que ser hundidos, quemados o arrojados a la basura. Necesitamos una flota nueva y debemos comenzar inmediatamente a cons-

truir barcos. Hay que mecanizar el proceso de descarga del pescado. Tenemos que conseguir tinajas de lona para la salazón. Las brigadas de pescadores deben ser completadas...

Ventsov se iba animando a medida que hablaba. Sus ojos, profundamente hundidos, se habían dilatado.

El entusiasmo del ingeniero-jefe se comunicó instantáneamente a Doronin, mas le abandonó con igual rapidez.

— Pero, dígame —interrumpió Doronin a Ventsov—, ¿de dónde se dispone a sacar todo eso?

— ¡Del continente! —respondió Ventsov alzando la voz—. Todo eso nos lo tienen que dar, están obligados a dárnoslo. Debe usted exigir al ministerio todo lo que nos hace falta.

Doronin seguía escuchando al ingeniero-jefe sin ningún interés. Era indudable que con el tiempo recibirían la flota pesquera y todo lo que precisaban, pero el problema era: ¿qué hacer ahora? No iban a estarse cruzados de brazos...

— ¿Es todo lo que tiene usted que comunicarme? —preguntó fríamente Doronin.

— ¿Qué quiere usted decir? —Ventsov no había comprendido la pregunta.

— ¿Eso es todo lo que usted puede proponer para el cumplimiento del plan?

— Podría estar hablando de eso días enteros —dijo con soberbia Ventsov—, pero lo principal está expresado en la consigna: «contra los métodos artesanos y por la mecanización de todos los procesos de trabajo».

— Está bien —dijo Doronin con voz cansada—, puede retirarse. Dígale al capitán de la flota... —creo que se llama Cheremnij— que venga a verme.

Ventsov se despidió y se fué.

«En efecto, los dirigentes de aquí no valen gran cosa», pensó Doronin. Ventsov le había producido una impresión extremadamente desagradable. «Es de los que esperan que les caigan las cosas del cielo».

Un cuarto de hora después entraba en la habitación un hombre achaparrado. Llevaba puesto un impermeable.

— ¿Me ha llamado usted? —preguntó.

Su rostro bondadoso estaba picado de viruelas.

— ¿Es usted el camarada Cheremnij? Tenga la bondad de sentarse. Cheremnij se sentó.

— Me interesa conocer su opinión —comenzó Doronin— sobre cuáles son las razones de que no se cumpla el plan de pesca.

Cheremnij movió los labios como si estuviera rumiando algo, y contestó lentamente, al parecer de mala gana:

— El jefe de pesca es quien responde del plan.

— ¿Es usted miembro del Partido?

— Sí.

— Pues bien, camarada Cheremnij, aquí estamos dos comunistas, uno que lleva mucho tiempo en las pesquerías y otro que acaba de llegar. Y yo le pregunto: ¿por qué se pesca tan poco?

Sin contestar, Cheremnij miró a Doronin con sus ojos redondos y tranquilos.

— No sabemos pescar y por eso el rendimiento es tan pequeño —dijo por fin.

— ¿Qué es eso de «no sabemos»?

— Usted debe saberlo tan bien como yo.

Cheremnij sonrió.

«Por lo visto la Vólogдина ya le ha informado», pensó Doronin. No obstante, tampoco esta vez abandonó su vieja costumbre de hablar con franqueza.

— Mi desconocimiento y el suyo no son iguales, camarada Cheremnij —dijo—. Yo no soy un pescador, sino un militar. El Partido me ha enviado a este sitio. Y estoy dispuesto a trabajar y a aprender. Pero usted es de aquí y conoce el oficio...

— Tampoco yo lo conozco —dijo Cheremnij sin mirar a Doronin.

— ¿No se dedicaba usted a la pesca en Primorie?

— Una cosa es pescar en Primorie y otra pescar aquí —repuso con aire sombrío Cheremnij—. Nuestros métodos no sirven para estos lugares.

Doronin sintió un repentino interés por la conversación.

— ¿A qué métodos de refiere usted? ¿Acaso el arenque no es el mismo en todas partes?

— Para los que se lo toman con cien gramos de vodka es el mismo —repuso Cheremnij con voz mesurada—. Pero no es igual para los que lo tienen que pescar. En Primorie, los bancos de arenques pasan durante semanas enteras, mientras que aquí sólo durante unos pocos días. Eso en primer lugar. En segundo lugar, el arenque se presenta durante el temporal. Allí, colocadas las redes puede uno marcharse a pasear. En cambio aquí el tiempo cambia cinco veces en un mismo día. Si se dejan las redes, después se las encuentra uno hechas trizas. Hay que quitarlas y volverlas a poner continuamente...

Las palabras de Cheremnij contenían algo nuevo para Doronin, quien experimentó un sentimiento de gratitud hacia ese hombre calmoso y picado de viruelas, que era el primero en hablarle con palabras humanas e inteligibles.

— Y la flota, ¿en qué estado está? —preguntó Doronin.

— ¿La flota? —repitió Cheremnij—. Hoy día en mal estado. Nos falta madera para las reparaciones. Tampoco tenemos estopa, ni personal calificado.

Hablaba, apoyadas sobre las rodillas sus anchas manos con los dedos enrojecidos y agrietados; después de una pausa, dijo repentinamente:

— He oído que los norteamericanos dicen en los periódicos japoneses que no sabemos pescar, que los japoneses sacaban más pescado que nosotros...

— ¿Es verdad eso? —preguntó Doronin interesado.

— Sí lo es.

— ¿Por qué razón?

Cheremnij se encogió de hombros.

— En el mar hay muchos peces. Si nos limitásemos a pescarlos y a dejarlos sobre el muelle, podríamos sacar muchos más que los japoneses. Estos empleaban para abono el noventa por ciento de la pesca. De ese modo, basta con descargar el pescado y dejarlo sobre el muelle, aunque se pudra.

En cambio nosotros tenemos que hacernos cargo de él, seleccionarlo, ponerlo en salazón... Pero no tenemos con qué recogerlo, ni envases para la salazón.

Doronin ya no podía permanecer más tiempo en su despacho. Se daba cuenta que aun era temprano para presentarse en el embarcadero, que podían hacerle preguntas a las que no sabría dar una respuesta adecuada. Sin embargo, decidió ir.

Después de despedirse de Cheremnij, bajó las escaleras y salió a la calle. La brisa fría del mar le azotó el rostro. Por el muelle de piedra iban y venían hombres con monos de tela impermeabilizada, chaquetas de lona, anchos sombreros de pescadores, gorras de plato o simples gorros militares. Todos llevaban cestas llenas de pescado. Un grupo de hombres extendía una enorme red en la que se debatían centenares de pececillos plateados. Varias muchachas los sacaban de la red y los iban echando en una cesta colocada encima de unas angarillas. Montones de escamas secas brillaban bajo el sol como si fueran de plata.

Cerca de la orilla, en un sitio poco profundo, se mecían sobre el agua dos lanchas. Los hombres que estaban de pie en ellas gritaban algo a los que se encontraban en tierra.

Olía a yodo, a pescado y a especias.

Una de las muchachas que estaban sacando el pescado de la red gritó con voz estridente a los hombres de una de las lanchas.

— ¡Eh, no os olvidéis de traer centollas! ¡El cocinero está sin hacer nada!

Una voz de bajo gritó algo en respuesta, pero el viento no dejó oír las palabras.

En la orilla, muy cerca del agua, estaba Vólogdina, rodeada de pescadores. Hizo como si no se hubiese dado cuenta de la presencia de Doronin.

Por lo visto, las lanchas se disponían a partir.

Varias veces habían empezado a trepidar sus motores, pero inmediatamente se paraban.

— ¿Qué pasa, patrón? —gritó Vólogdina—. ¿No se ponen de acuerdo el mecánico y el motor?

Al que Vólogdina había llamado patrón, un hombre barbudo, con una gorra hundida hasta los ojos, se paseaba por cubierta.

— Dile al amigo —continuó Vólogdina—, que llevar una lancha no es lo mismo que conducir un autobús por las calles de Moscú.

La gente se echó a reír. En ese instante el motor comenzó a funcionar. Por la escotilla apareció un rostro juvenil, todo manchado de grasa.

— Bueno, generala, no te metas conmigo.

Volvieron a estallar las carcajadas.

— Atiende al motor —gritó Vólogdina—, que se te va a parar otra vez. Y tú, patrón, ten en cuenta que si vienes sin centollas no te dejo entrar en el puerto. ¿Has oído lo que te decían las muchachas?

— Les traeré un pulpo de dos toneladas y unas jibias de postre —repuso el patrón sin inmutarse.

Era evidente que a Vólogdina la consideraban allí como a uno de los suyos. La gente le reía gustosamente las bromas y le contestaban con ruda cordialidad. Doronin se dio cuenta de que en aquel momento envidiaba a esa mujer delgaducha de mono azul.

Todavía era un extraño. Pero, ¡qué diablo, ya veríamos!

La lancha se hizo a la mar. Era agradable ver cómo las aguas jugaban con ella y cómo iba apartándose de las olas que se le venían encima.

Doronin dió media vuelta y se fué.

Los obreros ponían las centollas en las cestas, las subían a las angarillas y se las llevaban. Doronin fué siguiendo a los obreros y llegó a la fábrica de conservas.

Había muchos aspectos de la pesca que ignoraba, pero lo esencial no le era desconocido. En cuanto a las conservas de centollas, no sabía absolutamente nada.

Se detuvo ante la puerta de la fábrica y observó con curiosidad a un obrero que, armado de un garfio parecido a un tenedor, se dedicaba a arrancar los caparazones de las centollas.

Sus movimientos eran precisos y bien calculados: sacaba una centolla de la cesta, la arrojaba al suelo, sujetaba con el pie izquierdo las patas del crustáceo y arrancaba el caparazón con el garfio. Toda la operación se realizaba con gran rapidez. En unos diez minutos, cien centollas por lo menos se vieron despojadas de sus caparazones. Sin ellos parecían unas arañas gruesas y carnosas. Otros dos obreros las iban colocando en cestas y se las llevaban.

— ¿Se está usted poniendo al tanto de las cosas? —Doronin oyó a sus espaldas una conocida voz de agradables modulaciones.

Se volvió y vió a Ventsov.

El ingeniero-jefe ya no llevaba la guerrera japonesa, sino un traje de lona de pescador, con el capuchón echado hacia atrás.

— Estoy mirando —respondió escuetamente Doronin.

— ¿Quiere que pasemos al taller? —propuso cortés Ventsov.

Entraron en un local de contornos irregulares. En un enorme hueco de la pared veíase una caldera vacía, fija en el suelo. A lo largo de las paredes había unas mesas estrechas ante las cuales unas mujeres estaban haciendo algo.

Los obreros entraron con una cesta llena de centollas.

— Ahora las vamos a cocer —dijo Ventsov frotándose las manos.

Unos tubos invisibles empezaron a arrojar agua a la caldera, llenándola rápidamente. Formóse una nube de vapor y poco después el agua empezó a hervir.

Los obreros engancharon con una grúa la cesta, alguien conectó el interruptor y la cesta empezó a sumergirse lentamente en el agua hirviente.

Un cuarto de hora después, la cesta, con las centollas ya de un color rojo, volvió a aparecer sobre la caldera. Utilizando una manguera, las regaron con un chorro de agua fría. A continuación vaciaron la cesta sobre las mesas y las mujeres, armadas de cuchillos, comenzaron a partir las centollas, desprendiendo la carne, que iban colocando en unos azafates de madera. De allí pasaba a la sección de lavado, donde la colocaban en unas pequeñas tinajas de bambú, la limpiaban y la volvían a los azafates.

— Es un trabajo muy delicado —murmuró la voz abaritonada de Ventsov—. Ahora hay que seleccionar toda esa carne, lavarla, pesarla...

Se acercaron a las básculas, donde dos mujeres se dedicaban a pesar la carne. Allí mismo, unos obreros la iban colocando en unos botes barnizados por dentro.

Doronin se dirigió a la salida, seguido siempre por Ventsov.

— Me gustaría ver cómo vive la gente —dijo Doronin—. ¿Quiere usted acompañarme?

Ventsov asintió gustoso.

Al pie de las colinas estaban desparramadas unas cuantas tiendas de campaña como las usadas por la Sanidad militar. Al lado se veían unas casuchas japonesas.

Doronin entró en una de las tiendas de campaña. La lona húmeda de la entrada le golpeó en el rostro. Dentro, en la semioscuridad, vió a unos hombres que dormían sobre unas literas de madera hechas a toda prisa.

— ¿Por qué no están trabajando? —preguntó Doronin.

— Faltan barcos —explicó Ventsov.

En una de las tiendas se les acercó Nirkov.

— Camarada director —rompió a hablar con fogosidad—, díganos lo que tenemos que hacer y lo haremos inmediatamente. ¡Esto es un tormento! Los hombres están ansiosos por trabajar y no hay trabajo... Ya nos duele el cuerpo de tanto estar tumbados. Existe el peligro de que la gente, aburrida, emprenda la retirada... Algunos ya preguntan cuándo sale un barco para el continente...

La voz de Nirkov encerraba tanta amargura y a la vez tal energía, que Doronin se sintió reconfortado. Le produjo satisfacción el que ese fogoso muchacho le exigiese trabajo, que estuviera dispuesto a remover montañas, siempre que se le enseñase cómo debía hacerlo.

La noticia de que el nuevo director estaba recorriendo las tiendas de campaña se extendió rápidamente por todo el barrio.

La gente comenzó a congregarse en torno a Doronin, hasta llegar a formar un grupo de unas sesenta personas.

Permanecían de pie, con las chaquetas guateadas sobre los hombros, mirando al nuevo director. Doronin comprendió que debía hablarles.

— Pues bien, camaradas —dijo en voz alta—, ayer por la noche llegué aquí —estuvo a punto de decir «a vuestra unidad»—. Ya veo que vivís mal. No puedo prometeros que mañana mismo todos vayáis a vivir bien; eso sería una irresponsabilidad. Pero os aseguro —y alzó la voz—, os doy mi palabra de comunista, de que las cosas no seguirán así. Viviremos como debe vivir la gente soviética. No saldremos a la mar una vez por semana, sino todos los días. Tendremos que...

— ¿Y por qué se nos ha engañado, camarada director? —le interrumpió una voz bronca. Doronin se volvió y reconoció el rostro rubicundo y arrugado de Veselchakov.

— ¿Quién le ha engañado? —preguntó Doronin perplejo. Estaba desconcertado. Lo que menos se esperaba era encontrar aquí a Veselchakov.

— Ahora se lo diré —respondió éste con insolencia. Permanecía de pie, con el abrigo de paño desabrochado y las manos metidas en los bolsillos de sus pantalones guateados—. ¿Qué fué lo que me dijo el alistador? «Ganarás el dinero a espuestas». ¿Y qué he ganado? Por falta de barcos no podemos salir a la mar... ¡Un hombre tan experto como yo!

— ¿Ha recibido usted el anticipo? ¿Ha cumplido el Estado todo lo convenido en el contrato? —preguntó Doronin.

— Supongamos que sí —respondió Veselchakov, balanceándose sobre sus piernas muy abiertas—. Pero lo que yo necesito es una casa, una verdadera casa. Y además, un pesquero.

— Yo le contestaré, ciudadano Veselchakov —gritó Dóronin—. Le contestaré. Sí, los pescadores de Sajalín tendrán casas y barcos. ¿Sabe usted cuánto tiempo hace que se ha implantado aquí el Poder soviético? ¿Lo sabe usted? ¡Qué le vamos a hacer si los japoneses no le han preparado un buen alojamiento! ¡No han pensado en usted, ciudadano Veselchakov! Camaradas, lo tendremos todo. Tendremos barcos y viviendas. Estamos respaldados por nuestro Estado soviético, que nos dará lo que nos haga falta. Pero nosotros tampoco debemos permanecer con los brazos cruzados. Mañana recibiréis indicaciones de lo que debe hacer cada uno. Nada más por ahora, camaradas —estuvo a punto de gritarles: «¡Rompan filas!», pero se contuvo a tiempo.

La gente volvió a las tiendas de campaña y Dóronin se dirigió lentamente a su despacho.

Anocheecía. El sol se iba hundiendo poco a poco en el occidente. En el cielo se arremolinaban unas nubes vaporosas y transparentes, en las que se sumergían veloces unos pájaros de cola blanca. Tan pronto se precipitaban hacia abajo, como subían raudos o permanecían inmóviles en el aire, lo mismo que si estuviesen contemplando aquella isla desconocida y perdida entre los mares.

Ya es de noche. Fuera se oye el rumor del mar alborotado, invisible en la oscuridad. Dóronin recorre su habitación de un lado a otro. No tiene sueño. Todavía resuenan en sus oídos retazos de las conversaciones mantenidas durante el día.

No dudaba de que al cabo de algunas semanas o meses el Sajalín del Sur, convertido ya en una parte del País Soviético, participaría de las riquezas de la patria: tendría barcos, máquinas, gente calificada...

Pero, ¿qué podía hacer hoy, ahora mismo? ¿Cómo empezar la vida de trabajo y unir a la gente en una colectividad soviética?

«Prometí que les ayudaría, que les diría por dónde debían comenzar a reorganizar la vida en esta isla, de la cual estamos llamados a ser los legítimos dueños —pensaba Dóronin—. Pero, ¿cómo? En la vida de toda colectividad soviética lo fundamental es el trabajo, la actividad; por ahora nos falta todavía la base necesaria para esa actividad, tenemos pocos barcos, escasean los aparejos de pesca... ¿No habré engañado a la gente?...»

Cuanto más pensaba, mayor era su inquietud.

Se daba plena cuenta de que para aplicar aquí la alta técnica del socialismo era preciso ante todo acabar radicalmente con lo que los japoneses habían dejado en herencia a los legítimos dueños de la isla.

Pasaría el tiempo y la economía de Sajalín del Sur tendría la avanzada técnica soviética, como ya la tenía Sajalín del Norte. Pero ahora, ahora... ¿Qué se podía hacer ahora, cuando faltaba la técnica de vanguardia y no se contaba más que con la mísera herencia dejada por los japoneses?...

Ventsov era sin duda alguna un vago, pero en algo tenía razón... Había que apremiar al ministerio. Había que exigir inmediata ayuda, una gran ayuda. Dóronin recordó que el subsecretario le había dicho cuando se despedía de él: «Si necesita algo, escriba. Le ayudaremos».

Dóronin se sentó ante la mesa y redactó el texto de un telegrama. Lo formuló en términos breves y enérgicos, como si fuera un parte militar. Por la mañana lo enviaría a Moscú y una copia a Rusánov, al Comité Regional.

Al día siguiente, Doronin decidió ir al Comité de distrito del Partido, para presentarse al secretario del mismo e incorporarse a la organización del Partido.

Cuando se lo comunicó a Ventsov, éste le disuadió:

— El secretario del Comité de distrito está en las pesquerías.

— ¿En las pesquerías? —sorprendióse Doronin.

— Sí. Llegó al amanecer y se fué a una fábrica que está lejos de aquí.

— ¿Por qué no ha...? —comenzó Doronin, pero se detuvo.

Ventsov, que por lo visto había comprendido la razón de su perplejidad, dijo:

— Cuando llegó el camarada Kostiukov, usted todavía estaba durmiendo y no quiso molestarle.

Doronin sintió cierta irritación contra Ventsov, que parecía burlarse de él, y contra el secretario del Comité de distrito, que, como si fuera adrede, había venido tan temprano.

Decidió salir inmediatamente en busca de Kostiukov. En un camión se fué a la fábrica, que estaba a quince kilómetros de las pesquerías. Al llegar le dijeron que, en efecto, Kostiukov había estado allí varias horas, y que se había marchado en dirección desconocida.

Ya finalizaba el día y Kostiukov continuaba sin aparecer. «¿Cómo es eso? —pensaba Doronin entre perplejo y ofendido—. Debe saber seguramente que acabo de llegar, y ni siquiera ha considerado preciso entrevistarse conmigo...»

Doronin se disponía a ir al embarcadero. Al salir por la puerta, se detuvo ante ella un automóvil, del que descendió sin apresurarse un hombre de gigantesca estatura. Parecía como si las costuras de su chaqueta fuesen a estallar sobre sus robustas espaldas.

«Debe ser Kostiukov», pensó Doronin.

— ¿Es usted el camarada Kostiukov? —preguntó en voz alta.

— El mismo —respondió el desconocido.

Era un hombre de movimientos lentos, expresión serena y ojos penetrantes.

— Soy Doronin, el director de las pesquerías.

Estas palabras fueron pronunciadas en un tono como si Doronin hubiera querido decirle: «Ya ves, te estoy esperando y tú ni siquiera te has dignado hablar conmigo».

— Magnífico —dijo Kostiukov.

Tenía un marcado acento de la región del Volga. Estrechó débilmente la mano de Doronin. Por lo visto tenía las manifestaciones de su propia fuerza y se contenía.

— Ya sé que estás aquí —añadió con una sonrisa—. Me han telefoneado desde el Comité Regional —prosiguió, como si quisiera dar una explicación muy sencilla a su conocimiento de la llegada de Doronin—. ¿Cuándo has llegado?

— Anteayer.

— Bueno, ve poniéndote al corriente de las cosas.

— Tengo que hablar con usted —dijo Doronin en tono oficial—. Pensaba ir hoy al Comité de distrito a verle.

— ¿Ah, sí? —exclamó Kostiukov enarcando ligeramente las cejas—. Perdóneme que las cosas hayan salido así. Llegué muy temprano y decidí

no despertarte. Pensaba volver pronto de la fábrica, pero me entretuve... Salí a pescar con los muchachos y me pasé ocho horas en el mar... ¡Ya ves!... Ahora, aunque tarde, he venido a conocerte...

Kostiukov hablaba con un tono tan amistoso, que era imposible enojarse con él.

— Tengo asuntos inaplazables que tratar con usted —dijo sin embargo Doronin—. Quisiera hablarle hoy mismo.

— ¿Hoy mismo? —preguntó Kostiukov—. Bueno, hablemos.

— Sólo que... en mi despacho hay gente trabajando —dijo confuso Doronin—. Tendremos que pedirles que nos dejen solos...

— No hace falta —repuso Kostiukov—. Pasearemos por la orilla del mar y respiraremos aire fresco.

Se acercaron a la playa. Ya era de noche. Doronin contempló con recelo la borrosa y fluctuante masa de agua, que tan pronto se acercaba a ellos como se volvía a alejar. Pasó por su imaginación la idea de que los peces debían contemplar la tierra con el mismo temor y con igual animadversión con que él contemplaba el mar.

Embebido en sus pensamientos, se había olvidado de la presencia de Kostiukov, que caminaba pesadamente a su lado. Pero en el acto volvió a la realidad.

— Se trata de lo siguiente, camarada Kostiukov —comenzó Doronin—. La situación en las pesquerías es grave. En primer lugar, el personal. Creo que los mandos dejan mucho que desear. Ventsov, el ingeniero-jefe, por ejemplo, es un hombre extraño. Lanza consignas pomposas, pronuncia discursos sobre la industria pesquera, pero en torno suyo todo se desmorona. Vólogdina, ¿la conoce usted?

Kostiukov asintió con la cabeza.

— Para ella las cuestiones de amor propio y de primacía personal están ante todo...

Doronin se detuvo para permitir al secretario del Comité de distrito que expusiese su opinión sobre lo que acababa de decir, pero Kostiukov seguía callado, mirando fijamente al suelo.

— Las fábricas carecen por completo de maquinaria —continuó Doronin, empezando a acalorarse—. Los barcos parecen unos chanclos viejos. No hay viviendas. La gente trabaja de uvas a peras. Los comunistas se pueden contar con los dedos de una mano. No hay organización del Partido. En la temporada de pesca del arenque tenemos que sacar ciento diez mil quintales de pescado. ¿Cómo vamos a conseguirlo? —exclamó Doronin todo excitado.

Caminaban por la misma orilla. Al lado de ellos, las olas, altas y negras, se encrespaban chocando unas contra otras y volvían a desaparecer. La proximidad de esa masa movediza sacaba de sus casillas a Doronin.

— ¿Estás casado? —preguntó de pronto Kostiukov.

— No —barbotó Doronin.

— Menos mal, si no ¡pobre de tu mujer!... —Kostiukov movió la cabeza y, después de una pausa, añadió:— ¿Vienes directamente de Leningrado?

— He pasado por Moscú. Pero ahora se trata de...

— Espera —Kostiukov agarró a Doronin por el brazo—. ¡Qué raro eres! Vienes del corazón de nuestro país y no se te puede preguntar nada. Tengo cierta idea de lo que ocurre en las pesquerías. Lo que puedas decirme no

es para mí ningún descubrimiento. En cambio, hace mucho que no veo a ningún leningradense. ¿Han vuelto a colocar en su sitio el monumento de Lenin?

— Sí.

— ¿Ya han reparado el Teatro Kírov?

— Ya está reparado —masculló Doronin—. La prensa lo ha dicho.

— Es que... —Kostiukov apretó ligeramente el codo de Doronin—, en 1944 estuve en Leningrado... ¡Fuí a llevar unos regalos enviados por los obreros de Sórmovo... ¡Qué ciudad! ¡Lo que vale ese Neva! Yo soy del Volga. Me encantan los ríos. Al principio no podía acostumbrarme de ningún modo a este mar. Te lo diré en secreto —bajó la voz— tenía más miedo a este agua que al fuego...

«¿Por qué me dirá eso? —pensó Doronin—. ¿Se habrá dado cuenta de que también a mí me impone este mar?»

— Escúcheme, camarada Kostiukov —dijo Doronin con voz decidida, disimulando su turbación—. Necesito la ayuda del Comité de distrito del Partido.

— ¿Para qué? —preguntó Kostiukov.

— ¿Cómo para qué? Para conseguir barcos, aparejos de pesca y personal calificado...

— Creo que has sido oficial del Ejército Soviético, ¿no es eso, camarada Doronin? —preguntó quedamente Kostiukov.

— Sí, ¿y qué?

— Ahora eres un administrador, ¿no es cierto? Te debe parecer, por lo visto, que al cambiar tus propias funciones han cambiado también las funciones de los organismos del Partido. Confundes el Comité de distrito del Partido con la Dirección General de Pesca. ¿Desde cuándo se dedica el Comité de distrito a distribuir los barcos y los aparejos?

— No le pido barcos —respondió Doronin sin mirar a Kostiukov, dándose cuenta de que éste tenía razón—. Hoy por la mañana he enviado un telegrama al ministerio pidiendo lo mínimo que necesitamos para que las pesquerías puedan trabajar normalmente. Lo que quiero es que usted apoye mi petición.

Doronin sacó del bolsillo la copia del telegrama enviado a Moscú, se lo dio a Kostiukov y encendió una linterna.

Kostiukov tardó mucho en leer el telegrama. Después, se lo devolvió a Doronin.

— Pido lo mínimo —repitió Doronin.

— Mejor harías en pedir el máximo —sonrió Kostiukov—. El país es grande. El erario es rico. Haber pedido el doble, y te hubieran dado lo que necesitas... —después de una pausa añadió:— ¡Doronin, querido, todo lo que necesitas te lo darán! No debes gastar tus energías en esa dirección...

Colocó su mano con cuidado sobre el hombro de Doronin, como, si temiese aplastarle, y se lo llevó camino de las pesquerías.

— Admiro tu talento, director —dijo Kostiukov en voz baja y con un deje de tristeza—. En veinticuatro horas has tenido tiempo de conocer a toda la gente... Sabes lo que piensan y cuáles son los afanes de cada uno... Dices que el personal está mal seleccionado. Pero, ¿sabes acaso que ese mismo personal ha sabido realizar la pesca esta primavera? Claro que pescaron poco, no todo lo que debían, pero, sin embargo, pescaron... ¿Sabes lo que

ocurría por aquella época? Se ponían las redes a secar y al día siguiente aparecían rotas... Era obra de los japoneses. En ningún barco funcionaban los motores... Y a pesar de todo pescaron...

— Desde entonces no ha cambiado nada —le interrumpió Doronin—. Los mismos métodos artesanos. La nueva temporada de pesca la iniciaremos con los mismos trastos viejos.

— Eso no es cierto —dijo Kostiukov alzando inesperadamente la voz—. El país ha dado ya a Sajalín del Sur miles de toneladas de carga. Centenares de barcos, de los cuales te ha tocado una buena decena; cáñamo para redes, máquinas para las fábricas de conservas. ¿Y los mineros? ¿Y los petroleros? ¿Acaso te olvidas de ellos? Cuando estaban aquí los japoneses ni siquiera sabían cocer el pan. No había escuelas, y sólo un baño público hecho de chapas de madera para un radio de cien kilómetros. ¡En cambio ahora! Y lo principal, la gente, ¡la gente que te ha enviado la patria! ¿No te gusta esa gente? ¿No quieres educarla?

Kostiukov se detuvo y golpeó con toda su fuerza, como si fuera un balón de fútbol, un trozo de madera que las olas habían arrojado a la orilla.

— Dices que no te gusta Vólogdáina... No se puede negar que es una mujer voluntariosa. Su padre, un chekista de Sajalín, fué enterrado vivo por los japoneses en el año veinte... Ella fué pescadora... En Sajalín del Norte hizo verdaderos milagros...

Kostiukov miró a Doronin como si quisiera convencerse de que sus palabras ejercían el efecto deseado. Pero Doronin caminaba con la cabeza obstinadamente baja.

— Dices que Ventsov es un charlatán y un arbitrista —rompió a hablar de nuevo Kostiukov—. No niego que sea un hombre con defectos. Pero, ¿sabes lo que ideó ese mismo Ventsov en la fábrica de conservas de centollas? Un sistema de refrigeración para sustituir el usado por los japoneses, que utilizaban para ello el agua en que cocían las centollas, estropeando la carne y los envases. También ha mecanizado el proceso de cocción. En este proceso, los japoneses empleaban nueve personas y nosotros sólo necesitamos dos. Ya tienen electricidad... Dices que es un arbitrista. ¿No habrás hecho un juicio apresurado?

Estaban cerca de las pesquerías. De pronto, Kostiukov miró a Doronin y su rostro se iluminó con una amplia sonrisa.

— Por más que, camarada Doronin, no creo en lo que me has dicho...

— ¿Cómo que no me crees? —preguntó alarmado Doronin, proyectando el cuerpo hacia adelante.

— Todo eso son estratagemas. Te estás curando en salud —continuó Kostiukov—. Como si no conociera yo a los del ejército... Sabes mil veces mejor que yo cómo hay que trabajar con la gente, cómo penetrar en su alma y cómo unirla para el combate...

Doronin sonrió confuso.

— En una cosa tienes toda la razón —dijo seriamente Kostiukov:— somos culpables de no haber creado hasta ahora en las pesquerías una organización del Partido. Antes no había suficiente número de comunistas, pero hoy ya es hora de crearla. Aunque —se corrigió— también ayer era hora. ¿Quién crees que podría ser el secretario?

«Nirkov», estuvo a punto de decir Doronin. Pero se contuvo: ni siquiera sabía si Nirkov era miembro del Partido.

— No sé —respondió Doronin—. En veinticuatro horas es imposible decidir una cuestión como ésta.

— ¡En eso sí que tienes razón! —dijo alegremente Kostiukov—. Vamos a pensarlo entre los dos. Pásate por el Comité de distrito y hablaremos...

El secretario del Comité de distrito, que habitualmente no se apresuraba a juzgar a la gente, no podía comprender por qué el nuevo director de las pesquerías le había producido tan buena impresión.

Cuando Rusánov le habló por teléfono, habíale dicho que Doronin era, al parecer, un hombre difícil y que, además, iba de muy mala gana al trabajo administrativo. Pero Doronin no había dejado traslucir en ningún momento esa desgana suya. «Eso significa que es un hombre fiel a su deber —pensaba Kostiukov—. Pero, ¡en cuántas cosas está equivocado aún! Pide barcos, aparejos; y quiere que todo eso se lo den en el acto. Por lo visto piensa resolverlo todo por la vía de la presión administrativa... No importa, la vida le enseñará, la colectividad le sugerirá lo que tiene que hacer y su experiencia militar le servirá de mucho. Se ve que es enérgico y obstinado. Cuando los hombres de este tipo emprenden algo, nunca dejan las cosas a medio terminar».

Después de su conversación con el secretario del Comité de distrito, Doronin sintió con particular fuerza su responsabilidad ante los hombres que habían venido a esta tierra.

«No es así como debo proceder —se decía Doronin—. Hay que hacer las cosas de otra manera. Hay que comenzar por otro lado...»

Pero aun no sabía cómo debía proceder ni por dónde tenía que comenzar.

El Comité de distrito estaba a unos cinco kilómetros de las pesquerías, en un pequeño pueblo japonés. Doronin salió por la mañana, para estar de regreso a la hora de comer.

El secretario del Comité de distrito no estaba. Una secretaria jovencita le dijo que Kostiukov había salido urgentemente para cierto lugar del distrito y que le había encomendado que le disculpase ante el director de las pesquerías.

De pie en medio de la habitación, Doronin reflexionaba sobre lo que debía hacer ahora.

— ¿Piensa usted esperarle? —preguntó una voz de hombre.

En la esquina de un viejo sofá de cuero estaba sentado un hombre entrado en años, grueso y con grandes bigotes.

— No sé qué hacer —dijo indeciso Doronin—. Es poco probable que el camarada Kostiukov regrese pronto.

El hombre de los bigotes se levantó con dificultad del sofá.

— No regresará antes de la noche. Puede usted creérmelo. No es el primer día que le trato. ¿Hace mucho que está usted aquí?

— Dos días —respondió Doronin.

— Presentémonos. Soy Visliakov, el director de la mina. Usted, según tengo entendido, es el director de las pesquerías, ¿no es así?

— El mismo.

Se estrecharon las manos.

— Espero que seamos amigos y que de vez en cuando obsequie usted a mis muchachos con su pescado.

— Primero habrá que pescarlo —repuso sombríamente Doronin.

— Ya lo pescarán —dijo Visliakov con seguridad.

— ¿Ha estado usted en las pesquerías?

— Claro que sí —repuso Visliakov—. Somos vecinos. Nuestra mina está a veinte kilómetros del mar.

Se despidieron de la secretaria y salieron a la calle.

— ¿Y su mina? —preguntó Doronin—. ¿Dejaron algo los japoneses?

Visliakov hizo un gesto con la mano.

— ¡Si hubiese visto usted en qué estado se hallaba hace dos meses! Yo llegué de la cuenca del Donets con un grupo de cinco mineros. Trabajábamos en Gorlovka, en la mina Kalinin, una de las mejores de la cuenca. ¿Ha oído hablar de ella?

Doronin asintió con la cabeza.

— El resto de los obreros en su vida había bajado a una mina. Pero en cambio, habían hecho el recorrido de Stalingrado a Berlín... Pues bien, nos armamos de picos y palas y bajamos a la mina... ¡Qué espectáculo, madre mía! ¡Una verdadera vergüenza! En su afán de ganancias, los samurais habían sometido la mina a una explotación rapaz. Allí no había orden ni concierto. No se hacían reparaciones, las galerías estaban abandonadas; la mitad de ellas ya no servían para nada; no hablemos ya de la mecanización...

— El cuadro me es conocido —dijo Doronin con una sonrisa.

— Ahora estamos implantando nuestros métodos soviéticos. Ven a hacernos una visita. —Visliakov le dió una palmada amistosa.

— No dejaré de ir —sonrió involuntariamente Doronin—. En el frente le llamábamos a eso «contacto entre combatientes».

— ¡Eso es, eso es! —exclamó Visliakov—. También nosotros lo necesitamos. Bueno, que te vaya bien —le tendió la mano—. Encantado de haber conocido a mi vecino. Te espero.

Doronin pasó por la sección de personal, para incorporarse a la organización del Partido y emprendió el regreso.

Cuando el camión había salido de la ciudad, Doronin oyó que le llamaban a gritos.

— ¡Camarada comandante! ¡Doronin!

El chófer frenó.

Doronin se asomó por la ventanilla sin cristales y vió a un oficial que corría hacia el camión.

Era un muchacho rubio que llevaba un capote muy ceñido de paño gris.

Doronin reconoció en el acto al teniente Gánushkin, ayudante del jefe de uno de los regimientos de la división en que había servido tantos años. Su corazón comenzó a latir apresuradamente...

El teniente saltó al estribo y, metiendo su rasurado rostro juvenil por la ventanilla, rompió a hablar con precipitación:

— ¡Dónde hemos ido a encontrarnos, camarada comandante! ¿De modo que se ha pasado usted a la vida civil? Le he reconocido en seguida. En cuanto le vi pasar me dije: «Es el comandante Doronin». ¡Qué cosas ocurren en la vida! ¡Qué contento se va a poner Petr Petróvich! Vámonos allá ahora mismo. ¡Da la vuelta, chófer! —exclamó, como si diera una voz de mando.

— Espera, Gánushkin, espera —dijo Doronin, emocionado por aquel encuentro.

— ¿Para qué vamos a esperar? Es la hora de comer...

— Ahora no puedo, no tengo tiempo —dijo Doronin, mordiéndose ligeramente el labio—. ¿Petr Petróvich está aquí solo o ha venido con toda la división?

— ¡No! La división se ha quedado donde estaba. Sólo nos hemos trasladado él y yo. Hemos vuelto a ser guardafronteras. ¿Pero no va a venir usted a vernos? —preguntó extrañado y perplejo.

— En otra ocasión, amigo mío —respondió quedamente Doronin—. Tengo mucho que hacer. ¿Comprendes? Saluda a Petr Petróvich de mi parte.

— Pero, ¿cómo es eso? —exclamó Gánushkin con voz quejumbrosa—. ¡Con el tiempo que hace que no nos vemos!... Petr Petróvich no me lo perdonará...

— Dile que iré otro día...

El camión se puso en marcha. Antes de bajarse del estribo, Gánushkin gritó:

— ¡Ahí es donde estamos! Venga sin falta...

Doronin miró en la dirección señalada por el teniente y vio varias casitas adosadas a la ladera de una colina.

Doronin se sumió en sus pensamientos. El encuentro con Gánushkin había resucitado los recuerdos que tanto trabajo le había costado ahogar.

Petr Petróvich Alexéev era un viejo y valiente oficial, querido por toda la división. Había llegado al ejército de operaciones desde las unidades de guardafronteras. Doronin estaba ligado a él por una sólida amistad forjada en el frente.

¿Por qué había rehuído el encuentro con su viejo amigo? Ni el mismo Doronin habría podido responder a esta pregunta. Tal vez porque no quisiera volver a encontrarse en un ambiente que tantos recuerdos despertaban en él, o quizás porque no habiendo logrado aún ningún éxito en su vida civil no estuviese preparado para hacer frente al severo y exigente juicio de la amistad...

— ¿Compañeros de armas? —preguntó el chófer, interrumpiendo sus reflexiones.

— Sí —respondió brevemente Doronin.

El camión se estaba acercando a las pesquerías.

Desde la cabina vio Doronin que en la orilla reinaba una animación extraordinaria. La gente corría por el muelle, agitando los brazos y señalando hacia el mar.

Sin soltar el volante, el chófer abrió la portezuela y se asomó.

— ¿Qué pasa, qué ha ocurrido? —preguntó asombrado Doronin.

Sin contestarle, el chófer siguió mirando hacia el mar. De pronto, dió un salto en su asiento y, volviéndose hacia Doronin, exclamó:

— ¡Ha empezado a pasar la gorbusha!

Doronin saltó del camión y corrió hacia el muelle.

Dos pescadores, metidos hasta la rodilla en una masa argentada de palpitantes peces, los iban arrojando a unas cestas, que otros obreros recogían y se llevaban inmediatamente en unas angarillas a las mesas de limpieza de la sección de salazón.

Un poco más allá, cerca de la desembocadura del río, el agua parecía

hervir. Miles de pequeños surtidores se alzaban sobre su superficie. Los peces saltaban y daban volteretas en el aire. Oíase un chapoteo peculiar, como si centenares de lavanderas estuviesen aclarando la ropa.

Un enorme banco de gorbushas había penetrado en el río, inundándolo literalmente. La presión de los peces era tan grande, que las orillas parecían contenerla a duras penas.

A una milla de la costa, decenas de pescadores estaban recogiendo las salmoneras, enormes trampas que apresaban a gran cantidad de peces. Los barcos iban atracando en el muelle unos tras otros. Allí los esperaban cestas, cubos y toda clase de recipientes capaces de transportar el pescado a las mesas, donde lo esperaban unos hombres armados de cuchillos.

...Y todo eso ocurría sin la participación de Doronin. De pie en el muelle, seguía con la vista a la gente que iba y venía, y pensaba con vergüenza y amargura que todo hubiese continuado igual aun no estando él allí.

Vólogdina era la que lo dirigía todo. Cualquiera podía darse cuenta de ello. Enfundada en su mono azul, de pie en el espolón del muelle, recibía a los barcos, dirigía la descarga del pescado, daba órdenes a los pescadores que se hacían a la mar. Se veía que todo aquello, el húmedo muelle cubierto de escamas, el mar, la palpitante gorbusha, era su elemento, algo familiar y habitual para ella...

CAPITULO V

La gorbusha terminó de pasar. Y aunque la gente había trabajado con la máxima intensidad, no se logró cumplir el plan. Faltaban salmoneras. Faltaban barcos. Faltaban hombres. Los pescadores viejos eran contados y los nuevos carecían de experiencia.

Por el momento, Doronin no intervenía en nada. Recorría los talleres sin apresurarse, lo observaba todo, charlaba con la gente y, por la noche, leía con la atención de un estudiante libros sobre la técnica de la industria pesquera.

A los pocos días, ordenó a Ventsov que hiciese una lista de todos los que tuviesen algún conocimiento de carpintería y ebanistería o que hubiesen trabajado en algo relacionado con la construcción o con la industria maderera. Ventsov consiguió reunir cincuenta hombres con esas características.

Después, Doronin llamó al ingeniero-jefe.

— Se trata de lo siguiente, camarada Ventsov —dijo Doronin examinando la lista:— Ya está próximo el otoño y la gente no puede seguir viviendo en las actuales condiciones.

Ventsov asintió con la cabeza.

— Hay que hacer acopio de madera y empezar a construir casas. Por el momento construiremos dos buenas casas rusas, con estufa y baño. Llevaremos allí a los que están viviendo en las tiendas de campaña. Estos cincuenta hombres —golpeó con el dedo la lista— deben ir a aserrar madera.

— Ya habíamos pensado en eso más de una vez —objetó Ventsov con delicadeza—, pero nunca conseguimos nada. Faltan sierras, ladrillos, cal, turba, artículos de ferretería... Pero lo principal no es eso. Lo principal es la dificultad de conseguir madera. He recorrido los alrededores. Todos los bosques próximos que podrían dar madera fácil de transportar han sido devastados por los japoneses. Hay que ir a buscarla a las colinas. Pero

para eso necesitamos medios de transporte: por lo menos varios camiones y algunos tractores. ¿De dónde los vamos a sacar?

Doronin quedó pensativo. Los medios de transporte de que disponían eran cinco o seis caballos y un camión de tonelada y media, del que no podían prescindir las pesquerías.

Llamó al Comité de distrito del Partido. Kostiukov le dijo que por el momento no podía prestarle ayuda, pero que en Vladivostok había camiones y tractores esperando barco. Doronin colgó el auricular. Había tomado la firme decisión de comenzar inmediatamente el acopio de madera. No se trataba tanto de conseguir la madera como de dar el primer paso decisivo hacia el futuro, unir a la gente y hacerle comprender que desde ahora todo dependería de su voluntad, de su deseo y de su habilidad. El acopio de madera no era a los ojos de Doronin una simple medida económica de vital importancia, sino una cuestión de gran alcance político.

El transporte lo decidía todo. El ingeniero-jefe había calculado que para empezar eran necesarios tres camiones y un tractor por lo menos. Pero no tenían de dónde sacarlos.

Una vez había pensado... En realidad, era una idea que había acudido a su mente hacía tiempo, pero siempre la había desechado con profunda irritación.

«No, ésta no es una salida —trataba de persuadirse Doronin—. Hay que idear otra cosa...»

Sin haber decidido nada, subió al camión y le dijo al chófer:

— ¿Te acuerdas de aquellas casas que nos señaló el teniente que encontramos en el camino? Vamos allá.

Cuando el camión llegó a un arco de madera adornado con ramas de pino, Doronin dijo al chófer:

— Para y espérame aquí. No tardaré en volver.

Bajó del camión y siguió un camino bien cuidado que se extendía ante él.

Un centinela observaba con atención a aquel hombre vestido de paisano que se le iba acercando.

— ¿A dónde va, ciudadano? —preguntó con tono severo, colocando la mano sobre el automático.

— A la unidad —respondió Doronin—. Llame al oficial de guardia.

El centinela le examinó atentamente y se llevó un silbato a la boca.

Acompañado por el oficial de guardia, Doronin se acercó a la casa del jefe de la unidad. Por entre los árboles pasaban los cables del teléfono. Veíanse camiones de caja cubierta. Doronin tuvo la sensación de haber retornado al fin a sus lugares después de largas andanzas. Veía con amargura cómo los soldados y los oficiales que pasaban a su lado miraban entre sorprendidos e indiferentes su ropa de paisano.

Al lado de una casita rusa, que olía a madera fresca, vio un automóvil. Cerca de la terracilla descubierta paseaba un centinela armado con un automático.

— Llame al ayudante —ordenó el oficial de guardia al centinela. Este abrió con precaución la puerta y asomó la cabeza en el zaguán.

Momentos después apareció Gánushkin. Al ver a Doronin exclamó alegremente:

— ¡Camarada comandante! —y al instante, azorado, se enmendó:—
¡Camarada Doronin!...

El oficial de guardia se cuadró, y el centinela le miró perplejo y algo asustado.

Entretanto, Gánushkin había desaparecido. Casi inmediatamente apareció en la terracilla la figura de Alexéev.

Era un hombre de piernas cortas y fuerte complexión. Por su guerrera desabrochada asomaba una camisa de impecable blancura. Pisando fuertemente, se apresuró a ir al encuentro de Doronin con los brazos tendidos hacia adelante.

Siguiendo su vieja costumbre de militar, Doronin lanzó una mirada a las charreteras de su amigo, y vio tres grandes estrellas.

— ¡Doronin! ¡Andréi! ¡Por fin has venido! ¡Cómo eres! —exclamó Alexéev con ronca voz de bajo, tratando de vencer la disnea que le atormentaba.

Doronin recordó en el acto los pantanos del Vóljov, la chabola medio inundada del comandante Alexéev, luego teniente coronel. Recordó su discurso en el mitin celebrado con motivo de la toma de Shlisselburg, y otras muchas cosas que durante los largos años de la guerra les habían unido para siempre...

Tendió la mano a Alexéev y, haciendo un esfuerzo para evitar que le temblase la voz, pronunció dificultosamente:

— ¡Salud, camarada coronel!

Entraron en una habitación cuadrada llena de luz. Al lado de la ventana había una mesa de escritorio; en la pared, un gran mapa. Sobre la mesa, al lado del teléfono, veíanse unos papeles cuidadosamente ordenados. Cerca de una cartera de campaña había unos lápices bien afilados. Doronin experimentó con más fuerza aún la sensación de que en aquel ambiente severo y habitual del Estado Mayor se hallaba en su casa.

El coronel colocó una mano sobre el hombro de Doronin y se lo llevó a otra habitación, donde había una cama y una pequeña mesa de comedor.

Doronin estaba impaciente por hablar con Alexéev. Quería contarle sus dificultades, pedirle consejo y, sobre todo, ayuda, ayuda práctica.

Pero... algo le impedía iniciar esa conversación. Temía instintivamente que Alexéev le preguntase de pronto por qué razón había abandonado el ejército y que, con aire de condolencia, se compadeciese de él.

«No, no necesito que se compadezca de mí —dijo Doronin para sus adentros—. Soy un comunista y cumplo mi deber igual que Alexéev está cumpliendo el suyo».

Se irguió, alzó la cabeza y, entornando ligeramente los ojos, miró retador al coronel.

— ¿No te da vergüenza, hermano? —exclamó Alexéev, respirando ruidosamente, con dificultad—. ¡No haber venido aquella vez! Estuve a punto de meter a Gánushkin en el calabozo. ¡Gánushkin!

Cuando apareció Gánushkin, Alexéev le preguntó, señalando con la cabeza a Doronin.

— Conque no quiso venir, ¿eh?

— No quiso, camarada coronel —respondió Gánushkin, sonriendo con aire de culpabilidad.

— ¡Vaya una pieza! —el coronel movió la cabeza, guiñó un ojo y señalando la mesa añadió:— Venga, manos a la obra.

Gánushkin desapareció.

Doronin se quitó el abrigo y lo colgó al lado del capote de Alexéev. Mientras Gánushkin y un joven soldado de rostro franco e infantil «ponían manos a la obra», colocando sobre la mesa el vodka y los entremeses, Alexéev dijo a Doronin:

— ¡Dónde hemos ido a encontrarnos!... Cuando Gánushkin me dijo que te había visto, no pude creerle... ¿De modo que has dejado el ejército? Doronin se puso en guardia.

— Sí —respondió de mala gana—. Si vale la expresión, he sido desmovilizado por haberme movilizado el Partido.

— ¿Qué clase de hombre eres ahora Andréi? —preguntó Alexéev, echándole un brazo por encima del hombro.

— Su vecino de la izquierda, camarada coronel. Soy el director de las pesquerías —dijo Doronin mirándole de frente.

El coronel le contempló en silencio unos instantes, con sus ojos ligeramente enrojecidos y cubiertos por unas cejas espesas y canosas. Después, movió la cabeza y dijo:

— ¡Vaya con Doronin! Ahora seguramente tienes más gente a tu mando que si estuvieras al frente de un regimiento... ¿No se te habrán subido los humos a la cabeza?

Doronin enrojeció y bajó la vista.

— Bueno, bueno —continuó el coronel—, no te hagas el modesto. La empresa es de tu talla.

Doronin sonrió irónicamente.

¡Si Alexéev supiera en qué estado se encontraban ahora las pesquerías!

Se sentaron a la mesa y el coronel, con aire reconcentrado, escanció cuidadosamente el vodka.

— ¡Brindemos por nuestro encuentro! —dijo, alzando el vaso.

Chocaron sus vasos, los apuraron de un trago y durante cierto tiempo comieron en silencio.

Después, Alexéev arrimó su silla a la de Doronin y dijo en voz baja:

— He tenido una gran suerte, Andréi.

Doronin le miró con interés.

— ¿Te das cuenta? Cuando terminó la guerra, te lo diré con franqueza, me preocupó mucho lo que sería de mí. No olvides que ya soy viejo. No, no me contradigas. Ya estoy rondando los cincuenta y he pasado por cuatro guerras... Pues bien, pensé: ¿a dónde me van a mandar ahora? ¿Me pasarán a la reserva? ¿Me darán el retiro?

Entornando maliciosamente los ojos, miró de soslayo a su amigo. Y Doronin comprendió que ese hombre, valeroso militar, cuyo prestigio era indiscutible no sólo en el regimiento, sino en todo el cuerpo de ejército, no había pensado ni un instante en el retiro. Por el contrario, si había algo que le preocupaba después de la guerra, era el ardiente deseo de ser enviado a un puesto difícil y de gran actividad.

— Un buen día me llamaron de la sección de personal —prosiguió Alexéev—. No pude dar crédito a lo que me decían. Me dieron la tercera estrella, ascendiéndome a coronel, y me felicitaron por el honor de haber sido destinado a Sajalín.

Mientras iba hablando Alexéev, Doronin le contemplaba con un sentimiento de admiración y vergüenza a la vez.

«¿Cómo pude pensar que iba a censurarme, que iba a compadecerse de mí?», pensaba Doronin. La petición de ayuda que quería hacer a Alexéev le parecía ahora tan simple y natural como cuando iba durante la guerra a pedirle algo «prestado» para su regimiento.

— Petr Petróvich —dijo Doronin—, le felicito de todo corazón. Me doy cuenta de lo que significa ese honor para un militar como usted. Me alegro, me alegro sinceramente de la suerte que ha tenido.

— Gracias, Andréi, gracias —dijo emocionado Alexéev, estrechando la mano que le tendía Doronin.

— Pues yo he venido a solicitar su ayuda —comenzó Doronin—. Recuerde nuestra vieja amistad, y sáqueme de un apuro.

— ¿De qué ayuda se trata? —preguntó Alexéev, que había adoptado de pronto el tono gruñón con que solía recibir a los «solicitantes». Pero sus ojos tenían un brillo malicioso, y Doronin comprendió que Alexéev se sentía muy a gusto en su acostumbrado papel de «rico» jefe hacendoso.

— Mi gente no tiene dónde vivir. Necesitamos madera, pero nos faltan medios de transporte... Aquí, en su casa, se me alegra el corazón. Todo es nuestro, ruso... En cambio, mis hombres viven en casas de papel...

Alexéev le miró con atención.

— ¿Cuántos hombres tienes? —preguntó.

— Más de doscientos —respondió Doronin—. Gente magnífica —añadió con inesperada vehemencia—. Casi todos han venido voluntarios y ahora no tienen dónde vivir...

— Ven —dijo Alexéev.

Regresaron a la habitación que hacía de despacho, y Alexéev, abotonándose la guerrera, se sentó tras el escritorio.

— ¿Qué necesitas? —preguntó.

— Tres camiones de tonelada y media y un tractor. Para tres días.

— ¡Gánushkin! —gritó Alexéev—. Que venga el jefe del Estado Mayor.

Entró en la habitación un teniente coronel joven y alto.

Alexéev le ordenó que al día siguiente enviase a disposición de las pesquerías cuatro camiones y dos tractores.

El jefe del Estado Mayor se retiró.

Alexéev y Doronin permanecieron aún mucho tiempo recordando las campañas pasadas, los viejos amigos, los encuentros, las separaciones.

Llegó el momento de la despedida.

— Gracias, Petr Petróvich —dijo emocionado Doronin—, muchísimas gracias.

— Bueno, bueno —le interrumpió gruñón Alexéev—. Vete, pero ten presente que los camiones y los tractores te los doy con la condición de que te presentes a informarme de cómo los has utilizado.

— A sus órdenes —Doronin se cuadró sonriente.

En la terracilla, Alexéev le dió alcance.

— Quiero hacerte un regalo —dijo, tendiéndole un librito—. Lo he encontrado aquí, en la casa de uno de los viejos del lugar. Léelo, tiene interés. Pero me lo devuelves a la vez que los camiones y los tractores. ¿Me oyes?

De regreso a las pesquerías, Doronin aspiró con fruición el olor a redes húmedas, a gasolina y a pescado.

Cuando llamó al personal dirigente de las pesquerías pensó con satisfacción que esta vez no les hablaría en términos generales, sino sobre algo vivo y concreto.

Uno tras otro fueron entrando Ventsov, Vólogdna, Cheremnij, el «tío Vania», el director de la fábrica de conservas y otros.

— Mañana empezamos a hacer acopio de madera —comenzó animadamente Doronin, sin más preámbulos—. Iré con los hombres y regresaré a la mañana siguiente. En mi ausencia, me sustituirá el ingeniero-jefe. Camarada Ventsov, disponga que esta noche se reúnan todas las hachas, sierras, cuerdas, en fin, todo lo necesario para el trabajo. ¿Entendido?

Sin decir nada, Ventsov se encogió de hombros. La terquedad del director le admiraba. Ayer le había demostrado que toda esa empresa era completamente irreal...

— ¿De qué medios dispone usted para transportar la madera? —preguntó Vólogdna sin mirar a Doronin.

— La madera la transportaremos en cuatro camiones. Además, disponemos de dos tractores.

Los presentes miraron sorprendidos a Doronin.

— Perdóneme —dijo indeciso Ventsov—, ¿cuatro camiones? ¿Tractores?... ¿De dónde va a salir todo eso?

— Los medios de transporte nos los proporciona la unidad de guardafronteras —explicó brevemente Doronin—. ¿Quiere alguien preguntar algo más? Podéis retiraros.

Al quedarse solo, Doronin se puso a pasear nerviosamente por el despacho. «Bien, bien —pensó—. Hemos ocupado las posiciones de partida, ¡Pronto daremos la batalla!»

Se acordó del folleto que le había regalado Alexéev. Lo sacó del bolsillo y leyó con extrañeza en la portada: «¿Necesitamos la isla de Sajalín?»

— ¿Qué diablos será esto? —masculló Doronin, y sentándose a la mesa se sumió en la lectura.

En el camión de cabeza iba Nirkov, que conocía el camino. En el siguiente, Doronin. Los motores comenzaron a ronronear: los chóferes habían metido la segunda velocidad para subir la cuesta. Las cadenas de las ruedas chasqueaban rítmicamente.

A un lado y a otro se extendían las laderas de las colinas. Pero en ellas no se veían árboles. El bosque comenzaba casi en las mismas cumbres, donde formaba un muro compacto de color verde. A lo largo de la carretera no se veían más que unos tocones uniformes, como si alguien los hubiera talado de un solo golpe con una enorme hacha.

— Eso es obra de los japoneses —dijo el chófer sonriendo irónicamente—. Los muy bandidos han talado lo mejor del bosque. Arramblaron con todo lo que estaba cerca. Como las fieras rapaces.

La cuesta era cada vez más empinada. El chófer metió la primera y el ronroneo del motor subió de tono. Después, el camión de cabeza se detuvo. Nirkov salió de la cabina y gritó:

— ¡Camarada director!

Doronin bajó también y se acercó a él.

— Se acabó el camino —dijo Nirkov—. ¿Lo ve usted?

En efecto, de allí en adelante se extendía un estrecho sendero apenas perceptible. La ladera de la colina no era muy empinada, pero los camiones no podían subir por ella. Los numerosos tocones eran a su vez un obstáculo para los tractores. Y allá, más arriba, a unos doscientos metros, comenzaba el ansiado bosque.

— Hasta aquí hemos llegado varias veces —dijo Nirkov—. Cortábamos unos cinco metros cúbicos, los echábamos a rodar de cualquier manera y vuelta para casa. Quedábamos derrengados y el resultado era bien mezquino. Hay que cortar esos tocones a ras de tierra para que puedan pasar los tractores.

Doronin miró fijamente hacia arriba. Se sentía como si estuviese en primera línea, observando una posición muy fortificada del enemigo. Los tocones parecían obstáculos antitanques.

— Llama a la gente —dijo a Nirkov.

Los hombres se congregaron rápidamente al lado del camión de cabeza. El frío les obligaba a frotarse las manos y a no estarse quietos. Doronin subió al estribo del camión y dijo en voz alta:

— ¡Camaradas! Tal vez alguno de vosotros crea que las casas van a surgir solas, como por encanto. ¡Pero eso es imposible! Tenéis ante vosotros una magnífica madera de construcción. Bien es verdad que queda alta, pero no está en el aire, sino en la tierra. Nos hubiera gustado, naturalmente, tenerla más cerca, pero los rapaces japoneses talaron todo lo que tenían a mano. Poseemos herramientas y medios de transporte. ¿Sacaremos la madera, camaradas?

— ¡La sacaremos! —gritó Nirkov.

— El camarada Nirkov queda nombrado jefe de la expedición. El os explicará cuál es vuestra tarea. ¡Repartid las herramientas!

Media hora después oyóse el rechinar de la primera sierra.

Anochece. Los oblicuos rayos del sol se abrían paso con dificultad a través del espeso follaje. Grandes arañas trepaban presurosas por las redes que habían tendido.

Las sombras se espesaban rápidamente. En el aire revoloteaban unos insectos que parecían tejidos con seda de paracaídas. Por el oeste, el cielo se tiñó de un color rojo, como si la tierra estuviese ardiendo.

Cuando oscureció del todo, sobre el fondo negro del cielo tachonado de pálidas estrellas se destacaron nítidamente las nudosas ramas de los grandes árboles.

— ¡Encendamos una hoguera, muchachos! —gritó Doronin, y se puso a recoger ramas secas.

Poco después empezó a chisporrotear la primera hoguera. Centenares de mariposas nocturnas giraban sobre ella. La gente se acomodó en torno a la hoguera, y Doronin observó con alegría la transformación que se había operado en ellos al cabo de la jornada. No vio ningún rostro sombrío. Alguien entonó a media voz una canción. Apareció otra hoguera, luego otra más.

Doronin oyó a sus espaldas una voz:

— ¿Me permite, camarada director?

Doronin, al volverse, vio a Nirkov. La presencia del muchacho en aquellos instantes le produjo una inexplicable alegría.

— ¿Qué me quieres decir, Nirkov?
— Quiero hablarle de un asunto.
— Di.
— Se trata de lo siguiente, camarada comandante —comenzó turbado Nirkov—. Una vez me preguntó usted por mi mujer.
— Lo recuerdo. ¿No vive en la región de Briansk?
— Sí —confirmó Nirkov—, pero no le dije lo principal...
Doronin le miró atentamente.
— He recibido de ella una carta, que llevo ya diez días en el bolsillo
—Nirkov sacó del bolsillo de la guerrera un sobre arrugado y lo alisó cuidadosamente.
— ¿Qué te escribe?
— Ahí está el problema —respondió Nirkov con la vista fija en el sobre—. Nos casamos en vísperas de la guerra... Los cuatro años de la contienda los pasamos separados y ahora seguimos igual.
«¿Un drama familiar?», pensó Doronin.
— Pues bien, me dice que está harta de vivir sola, que quiere venirse para Sajalín.
— Y tú, ¿qué le has contestado?
Nirkov movió lentamente la cabeza.
— Le he escrito tres cartas. En una le decía: ven, te espero. Después pensé: todavía vivimos mal aquí; y la rompí. Escribí la segunda, en donde le decía que no viniese, que esperase, que por ahora la vida no era muy agradable... Después pensé: ¿y si se lo cuenta a otros? ¿Quién va a venir entonces? También la rompí. Ahora le he escrito la tercera, diciéndole que venga... Hace diez días que la llevo en el bolsillo. Vengo a pedirle consejo. ¿La mando o no?
Doronin se volvió para que Nirkov no viese su emoción.
— Dime, Nirkov, ¿tú crees que podremos construir aquí casas? No como las de Briansk, pero por lo menos buenas isbas rusas, limpias, espaciosas y calientes.
— Tenemos que poder —respondió quedamente Nirkov.
— No, dímelo francamente, de soldado a soldado —continuó Doronin enardecándose y alzando la voz—. ¿Tú crees que podremos? ¿Seremos capaces de sacar la madera?
— La cosa no es fácil —dijo en voz baja Nirkov.
— ¿Eres miembro del Partido?
— Ingresé en el año 44.
— ¿Dónde?
— En las cercanías de Tukum. ¿Lo conoce usted? Fué antes de entrar en combate.
— Pues bien, comunista Nirkov, ¿crees tú que lograremos organizar aquí una vida soviética tan buena como pueda serlo en tu región de Briansk?
Nirkov miraba en silencio hacia adelante, como si allí, tras el muro del bosque, viera a su querido Briansk, los campos inmensos y el rostro de su mujer, triste por la ausencia del marido... Después fijó su mirada en Doronin y dijo con voz firme:
— ¡Lo creo!
— ¡Entonces, manda la carta! —exclamó alegremente Doronin, dándole una palmada. En aquellos instantes casi sentía ternura por el muchacho.

— Dígame, camarada director —preguntó una voz sonora desde la oscuridad—, ¿cómo llegaron aquí los japoneses?

«Ahora, precisamente ahora, es el momento de hablarles de esta tierra», pensó Doronin, acordándose del folleto que le había dado Alexéev.

— Ahora os lo explicaré —respondió. Sacó del bolsillo el folleto y lo levantó sobre la hoguera—. Este librito tiene un título muy extraño: «¿Necesitamos la isla de Sajalín?» Fué editado en 1905, antes de que se firmase el Tratado de Portsmouth, que establecía la paz con los japoneses.

Doronin hizo una pausa y observó con satisfacción que la gente le miraba con expectante curiosidad.

— ¿De qué trata este libro? El autor ataca al gobierno zarista por malbaratar las tierras rusas... Escuchad lo que dice: «Más de una vez hemos sido castigados por conocer mal nuestras tierras alejadas de la capital. Recordemos Alaska, de cuyas riquezas no teníamos ni idea. En los momentos actuales, el problema es mucho más importante, puesto que se trata de Sajalín, tierra colindante con nuestras posesiones del continente y frontera natural en el este. La pérdida de esta isla nos amenaza con la pérdida de toda la región del Amur...»

Los hombres sentados en torno a la hoguera le escuchaban con creciente atención.

— El autor del libro demuestra —prosiguió Doronin— que si se explotase el excelente carbón de Sajalín, nuestros marinos del Extremo Oriente no se verían obligados a comprar en Shanghai carbón inglés, malo y caro. También habla de los yacimientos de minerales de Sajalín, que podrían constituir la base de una potente industria metalúrgica en nuestro Extremo Oriente. Habla del pescado que Sajalín puede enviar al continente...

Doronin dobló el folleto y lo guardó en el bolsillo.

— Pero a pesar de todo, el gobierno zarista no supo conservar el Sajalín del Sur después de la derrota sufrida en la guerra ruso-japonesa y lo entregó a los japoneses. Ahora ha vuelto de nuevo a nuestras manos. El camarada Stalin ha definido del siguiente modo su importancia: desde ahora el Sur de la isla Sajalín y las islas Kuriles servirán no como medio de separación de nuestro país del Océano ni como base de agresión militar sobre nuestro Extremo Oriente, sino como medio de enlace directo de la Unión Soviética con el Océano y como base de la defensa de nuestro país contra los japoneses.

Todos permanecieron callados. Salió la luna, pero su luz apenas lograba abrirse paso a través del espeso follaje. Oyóse en la lejanía el angustioso grito de una garza. A lo lejos veíase el fulgor de unos reflectores o tal vez de unos relámpagos, y sobre el fondo del cielo, repentinamente iluminado, perfilábanse con nitidez los contornos de los pinos y los abetos.

Los hombres comenzaron a acomodarse para dormir. Doronin se tumbó al lado de Nirkov, muy cerca de la hoguera, sobre unas ramas de pino partidas en trozos menudos. Se taparon la cabeza con una lona.

Podía haber regresado por la tarde a las pesquerías, pero prefirió pasar la noche con todos. Su experiencia del frente le había enseñado que una noche pasada con la gente bajo la misma lona le ligaría a ella mucho más que una buena decena de largas pláticas oficiales.

Todo quedó en silencio. Las hogueras se iban consumiendo y casi no chisporroteaban. Enmudecieron los pájaros...

CAPITULO VI

Al regresar a las pesquerías, Doronin halló sobre su mesa dos telegramas y una nota.

Uno de los telegramas estaba fechado en Moscú. Decía que no obstante haberse destinado a las pesquerías el material necesario, debían confiar más en los recursos propios y fomentar las iniciativas locales. El otro telegrama lo firmaba Rusánov: «En vista de que sus pesquerías no cumplen el plan, el delegado del Ministerio de la Industria Pesquera ha ordenado que se les envíen cuatro pesqueros de la costa oriental. Rusánov».

Antes de guardar este telegrama en el cajón de la mesa, Doronin miró en torno suyo, como si quisiera convencerse de que nadie le había visto leerlo.

Tenía la sensación de estar cometiendo un delito. Aunque a primera vista en el telegrama del secretario del Comité Regional no había nada vejatorio, Doronin leyó entre líneas: «Tenemos que quitarles los barcos a otros para entregároslos a vosotros, a pesar de que allí no son menos necesarios».

«¡Maldita sea, qué desagradable es esto! —pensó Doronin—. Bueno, será la primera y la última vez».

La nota era de Vólogdina: «Camarada Doronin, le ruego que me llame en cuanto regrese».

Llamó a Vólogdina. Esta llegó vestida con su invariable mono azul. Doronin tuvo la sensación de que con su llegada una ola de frío había entrado en la habitación.

— Bienvenido —dijo secamente—. ¿Cómo marchan las cosas?

— La gente está trabajando —repuso Doronin reservado.

— He venido —prosiguió Vólogdina recogiendo bajo la boina un rebelde mechón rubio— para rogarle que se premie al patrón de un pesquero por su buen trabajo.

Doronin le lanzó una mirada interrogante.

— Es uno de los nuevos. No recuerdo cómo se llama... De todas formas, usted no le conoce —continuó Vólogdina—. Ayer por la tarde, cuando amainó el temporal, vino a verme. Me dijo que había formado una brigada y que le diese un pesquero. Me arriesgué. Al anochecer regresó con más rodaballos que los otros tres pesqueros juntos. Por la noche volvió a hacerse a la mar. Ha retornado esta mañana con una buena pesca. Hay que premiarle.

— ¡Soberbio! —se le escapó a Doronin.

Ya no le parecía que hacía frío en la habitación.

— Le premiaremos —dijo—. Pero eso es poco. Esta misma noche hay que reunir a la gente y pedir a ese patrón que hable de sus métodos de trabajo.

Vólogdina se encogió de hombros:

— Ya se lo he dicho, pero no quiere.

— ¿Cómo que no quiere? —extrañóse Doronin.

— Dice que no ha hecho nada de particular, que se ha limitado a pescar, simplemente, y, por lo tanto, nada tiene que decir.

— ¿No se estará haciendo el modesto?

— ¡Quién sabe! En general, es un tipo extraño.

— Dígale que venga —dijo Doronin alegremente—. Hablaré con él. Vólogdina le miró entornando los ojos y se dirigió hacia la puerta.

— Prepare una orden concediéndole el premio —añadió Doronin.

«Si empleó con ese patrón el mismo tono que usó conmigo el primer día, nada tiene de extraño que se haya negado a hablar», pensó Doronin. Apenas había salido Vólogдина, cuando, sin previa llamada, se abrió la puerta y apareció en el umbral un hombre. Llevaba traje de lona impermeable, húmedo y cubierto de escamas. Doronin reconoció inmediatamente a Veselchakov.

Alexéi Stepánovich Veselchakov, pescador del Mar Negro, era de esos hombres a quienes todo les es indiferente: lo mismo les da el norte que el sur, los desiertos que los oasis, los hielos que los trópicos. Lo único que les interesa es el dinero. Para ganar más son capaces de ir hasta el fin del mundo, marchar a la deriva aprisionados por los hielos del Artico, hacer una vida nómada en los desiertos sin agua o recorrer las costas de Kamchatka pescando centollas. Cuando se enteran de que existe alguna profesión más lucrativa, la dominan rápidamente, para renunciar a ella al cabo de cierto tiempo con la misma rapidez.

Veselchakov se había criado a orillas del Mar Negro, donde pronto adquirió fama de excelente pescador. A los treinta años, abandonó a su mujer y a un hijo de poca edad y se fué al Mar Caspio. Al principio escribía de vez en cuando y hasta mandaba dinero a la familia. Después, desapareció como si se lo hubiese tragado la tierra.

La familia lo dió por muerto, pero no había tal cosa. A la caza de dinero, Veselchakov hacía una vida nómada y errante, sufriendo un fracaso tras otro. En sus «empresas», siempre fallaba algo. En el Caspio, había ganado bastante dinero, pero sus camaradas pronto se dieron cuenta de la clase de hombre que era y lo expulsaron sin más ni más del koljós de pescadores. Estuvo mucho tiempo sin hacer nada. Cuando se le acabó el dinero, se fué al Mar de Behring y pasó dos temporadas pescando centollas. Debido a su edad, no fué llamado a filas cuando estalló la guerra y por verdadero milagro todo el tiempo que duró ésta lo pasó en un mismo lugar, en un koljós de pescadores del Dniéper.

Al terminar la guerra, se presentó en el koljós un funcionario del Ministerio de la Industria Pesquera. Iba a reclutar pescadores para las nuevas tierras del Extremo Oriente. El funcionario les informó de las ventajas que el Gobierno ofrecía a los que se trasladasen a Sajalín del Sur.

— ¿Qué quiere usted? —preguntó bruscamente Doronin.

Veselchakov se acercó sin apresurarse a la mesa, despidiendo un fuerte olor a pescado.

— No quiero nada —replicó sin inmutarse—, como no sea dinero. Me han dicho que era usted el que me necesitaba, camarada director.

— ¿De modo que es usted el que ha ido a pescar? —inquirió Doronin con extrañeza.

— Yo he sido.

— ¿Buena pesca?

— Corrientilla —repuso Veselchakov, con el mismo tono inmutable.

— Se trata de lo siguiente —pronunció Doronin, venciendo su aversión hacia este hombre—. Vólogдина me ha dicho que usted se niega a explicar a la gente sus métodos de trabajo. ¿Por qué?

— Pero, camarada director, qué métodos de trabajo ni qué... —replicó

Veselchakov irónico—. El mar es el mismo y en él hay peces para todos. Lo único que se debe hacer es sacarlos. La gente tiene que trabajar y no dedicarse a contemplar las musarañas.

— Eso es una necedad —exclamó Doronin—. Usted sabe muy bien que en ese mar, igual para todos, no todos trabajan igual.

— Es cierto —accedió Veselchakov, inclinando su cuello rubicundo.

— ¿Por qué no quiere usted ayudar a sus camaradas?

Veselchakov guardó silencio.

— Me han dicho que me corresponde un premio —pronunció apartando la vista—. Si es verdad, ruego que se me entregue cuanto antes.

— Puede retirarse —dijo Doronin entre dientes.

Veselchakov se volvió lentamente y salió del despacho, dejando tras sí un reguero de agua.

Veselchakov se hacía a la mar casi todos los días. Al anochecer, solía presentarse en la jefatura de movimiento. Se detenía en el umbral, desabrochado su grueso abrigo de paño y con las manos metidas en los bolsillos de sus pantalones guateados.

El jefe de movimiento le mostraba el parte meteorológico. Si la velocidad del viento no pasaba de los diez metros por segundo, Veselchakov se sonreía y, sin decir palabra, le devolvía el parte. No acostumbraba a prestar atención a las velocidades menores.

Si el jefe de movimiento le auguraba una velocidad superior a los diez metros por segundo, Veselchakov fruncía los labios con un gesto de desconfianza:

— ¡Vaya!... Doce metros... ¡Qué entiendes tú de esas cosas!

Se iba al muelle, donde permanecía largo tiempo observando algo. Después, se dirigía al despacho de Vólogina.

— Dame la salida —decía—. Nos vamos a pescar.

— ¿A dónde vas a ir? Habrá tormenta —objetaba Vólogina.

— Los temporales no se capean en tierra —insistía Veselchakov—. A ti tal vez te sobre el dinero, pero yo necesito trabajar.

Se hacía a la mar y casi siempre regresaba con buena pesca.

Había escogido una tripulación de cinco pescadores, todos ellos entrados en años, sombríos e insociables. En cierta ocasión, Doronin trató de acercarse a ellos, pero no consiguió sacarles ni una palabra inteligible.

Mientras tanto, la fama de Veselchakov iba en aumento. En los días de temporal, cuando regresaba su pesquero, en el muelle se congregaba una gran muchedumbre.

Una noche, Kostiukov llamó a Doronin por teléfono.

— He oído decir que tenéis ahí a un as de la pesca —dijo—. ¿Por qué lo tienes tan guardado? Uno de estos días saldrá el primer número del periódico del distrito. Te mandaré a unos reporteros.

— ¡Así se lo trague la tierra a ese as! —masculló en respuesta Doronin. Le costaba trabajo acostumbrarse a la idea de que Veselchakov era un buen pescador.

Terminó por decir a Vólogina:

— Si yo estuviera en su puesto, iría en el barco con ese tipo para ver en qué consisten sus artes de magia.

Vólogdina le respondió diciendo que Veselchakov se negaba rotundamente a llevar a nadie en su pesquero fuera de la tripulación, alegando que se hacía a la mar con mal tiempo y no podía poner en peligro, sin necesidad, la vida de otras personas.

Doronin llamó inmediatamente a Veselchakov.

— ¿Por qué se ha negado usted a llevar a Vólogdina en su barco?

— Con este tiempo no puedo asumir la responsabilidad de llevar una mujer a bordo.

— Es el jefe de la pesca.

— El título es ciertamente del género masculino, pero una mujer sigue siendo mujer aunque le pongan pantalones —entornó los ojos y sonrió irónico—. No puedo cargar con esa responsabilidad. Las leyes de la seguridad del trabajo no me lo permiten.

— Está bien —dijo Doronin tajante—. ¿Saldrá usted a pescar mañana?

— Somos pescadores y nada tenemos que hacer en tierra.

— Iré con vosotros.

— ¿Usted? —preguntó admirado Veselchakov. Le miró de hito en hito y esbozó una ancha sonrisa—. Eso ya es otra cosa. Le llevaré con mucho gusto. ¡Cómo voy a oponerme a los deseos del director!

Veselchakov se fué y Doronin comprendió que había obrado precipitadamente. Era poco probable que al observar el trabajo de Veselchakov en el mar pudiese comprender en qué residía la fuerza de ese hombre y descubrir la causa de sus constantes éxitos. Pero Doronin no podía seguir tolerando que, ante su vista, ese aventurero y bribón se llevase la palma de mejor stajanovista.

— Saldré con Veselchakov —dijo a Vólogdina.

— ¿Usted? —preguntó Vólogdina, asombrada.

— Sí, yo —contestó bruscamente Doronin.

— Bueno —replicó tranquilamente Vólogdina—, haga la prueba.

En el puente, tras las anchas espaldas de Veselchakov, que empuñaba con ambas manos la rueda del timón, estaba Doronin.

Cuando el pesquero salió del puerto, Doronin vió a través de los cristales el muelle aún desierto, las redes puestas a secar, la fábrica de conservas, los largos cobertizos de los talleres de salazón. Tras ellos se alzaban las oscuras colinas, envueltas por la niebla matinal.

El pesquero empezó a bailar. Mientras manejaba el timón, Veselchakov echaba de vez en cuando una mirada a la brújula que tenía ante él.

Por la ventana penetraba un viento frío y salobre. El barco se movía cada vez más. De pronto, apareció la niebla. Diríase que el pesquero avanzaba por entre las nubes que habían bajado hasta el mismo mar. Todo, las paredes, el techo y hasta la ancha espalda de Veselchakov, quedó impregnado por la humedad.

— ¡Vaya un mar! —empezó Veselchakov—. La única salvación es la brújula. Como te descuides vas a hacer una visita a los samurais...

En el húmedo cristal de la brújula, Doronin vió reflejado el rostro sonriente del patrón.

El balanceo iba en aumento y Doronin sintió que empezaba a marearse. Veselchakov dió una vuelta a la rueda del timón y dijo:

— Nos adentraremos un poco más en el mar y comenzaremos la faena.

Doronin percibió confusamente sus palabras. Permanecía de pie agarrado con ambas manos al marco de la ventana. Le zumbaban los oídos. Las olas se abalanzaban sobre el pesquero e inundaban la cubierta. Doronin se pasó la lengua por los labios. Un sabor picante y salado le llenó la boca. Sintió náuseas.

El tiempo era cada vez peor. El viento azotaba con todas sus fuerzas el puente. El pesquero iba zambulléndose de ola en ola, y cuando su popa se alzaba, oíase cómo la hélice hendía el aire con sus aspas.

Veselchakov volvió por fin la cabeza.

— ¿Qué es eso, camarada director? ¿Qué le pasa? —dijo, sujetando con una mano la rueda del timón.

Llamó a uno de los pescadores, y éste, agarrando a Doronin por debajo de los brazos, lo bajó con dificultad por la escalerilla y se lo llevó al camarote de la tripulación. Sobre un camastro de madera extendió una sucia chaqueta impregnada de olor a pescado y acostó encima de ella al director.

Doronin yacía con la cabeza echada hacia atrás y temía hacer el menor movimiento.

Cuando volvió en sí, vió a Veselchakov sentado a su lado.

— ¿Qué tal se encuentra, camarada director? —preguntó el patrón, entornando bonachonamente los ojos.

Doronin no contestó.

— Ya volvemos a casa. La pesca ha sido bastante buena. No creo que nos riña. ¿No se encuentra mejor?

Doronin cerró los ojos fingiendo que se quedaba dormido. Pero no era fácil engañar a Veselchakov.

— No le vendría mal darle unas chupadas a un limón —continuó—. ¡Pero qué limones va a haber en estos malditos lugares! Y yo, tonto de mí, me olvidé de que se mareaba... ¿Recuerda el viaje en el «Anadir»?.

Veselchakov se fué. Doronin permaneció sin moverse hasta que no sintió el choque del barco contra el muelle. Dos marineros le ayudaron a subir a cubierta.

Al pasar, Doronin echó una mirada a la bodega del barco, donde vió montones de peces plateados.

Por la tarde, en el despacho de Doronin, se celebró la primera reunión de los comunistas de las pesquerías. Allí estaban todos: Doronin, Cheremnij y Nirkov. Afuera rugía el temporal. Cuando llegaba del mar una fuerte ráfaga de viento, la luz de la bombilla parpadeaba, como si el viento soplase sobre ella. El mar atacaba la isla con tanto frenesí, como si quisiera moverla de su sitio.

Aquellos tres comunistas se habían reunido en la parte más extrema de la tierra soviética para celebrar la primera reunión de Partido.

Nirkov fué elegido organizador del Partido.

— Continuamos la reunión del grupo —dijo Nirkov, evidentemente confuso al pronunciar estas palabras por primera vez en su vida—. Tiene la palabra el camarada Doronin.

— Ya sabéis, camaradas, que la situación en las pesquerías es grave. No hemos cumplido el plan de pesca de la gorbusha. Pescamos poco roda-

ballo y poco bacalao. Las causas de ello son claras. Faltan barcos y falta personal experto. Tenemos que cambiar radicalmente esta situación. Pronto empezará la época de los temporales. En estas semanas debemos pescar lo más posible. ¿Cómo podemos lograrlo? De eso vamos a tratar hoy.

Como respuesta a sus palabras, una nueva ráfaga de viento llegó desde el mar. Arreció el frío y Doronin se estremeció.

— Hay que tapar las rendijas —dijo sordamente Cheremnij—. Por lo que se refiere a la pesca, yo voy más allá. Vosotros habláis de la pesca de otoño y yo os propongo que penséis en la de primavera. ¿Con qué vamos a pescar el arenque? Al fin y al cabo es la pesca de primavera la que decide el plan...

Doronin sacó una carta que había recibido hacía poco del ministerio y la leyó en voz alta. Moscú prometía veinte barcos para cuando comenzase la temporada de pesca de primavera.

— Usted, como es natural, sabe mejor que nosotros lo que vamos a recibir —dijo quedamente Nirkov—. Yo quiero hablar de la gente. Los hombres tienen miedo al mar, no están acostumbrados. Les diré francamente que hasta yo mismo todavía le temo un poco. A ese Veselchakov muchos le tienen envidia y creen que posee algún secreto. Por ahora es el mar el que domina a los hombres, y nosotros necesitamos que sea al revés.

— ¿Qué propones? —le interrumpió Cheremnij.

— Propongo que se forme una tripulación —respondió Nirkov como si esperase la pregunta—, y que se nombre a Antónov patrón de la misma. Es un pescador experto y la gente le respeta. También yo formaría parte de ella. Buscaríamos a otros pescadores... La nueva tripulación tendría por tarea dejar chiquito a Veselchakov...

Doronin escuchaba atentamente a Nirkov sin quitarle la vista de encima. «Propone cosas prácticas —pensó—. Es preciso que sean los hombres quienes dominen al mar y no al revés. No basta con sentirse dueños de esta tierra: hay que serlo de hecho. ¡Bravo, Nirkov, muy bien dicho!»

Sopló una fuerte ráfaga de viento y la luz de la bombilla volvió a parpadear.

— ¡Con tal de que no destruya los barcos que están en la ensenada! —dijo en voz baja Cheremnij.

Arreciaba el temporal, aunque momentos antes parecía que ya había llegado a su punto álgido. Retumbó el trueno. Las ventanas se iluminaban a cada instante con los brillantes destellos de los relámpagos.

Nirkov se levantó y, sin decir nada, salió de la habitación.

Minutos después oyéronse pasos precipitados en la escalera.

Entró Nirkov empapado de pies a cabeza. El agua no sólo parecía chorrear de su ropa, sino también de los ojos, de la nariz y de las orejas...

— ¡Hay que amarrar los barcos! —gritó Nirkov.

Los tres salieron corriendo hacia el embarcadero. La lluvia torrencial casi los derribaba. A la luz de un relámpago, Doronin vio a decenas de hombres que corrían hacia el muelle. Otros ya estaban amarrando los barcos. Los relámpagos iluminaban continuamente a los hombres mojados, las cuerdas tensas, los timones de las lanchas y el liso muelle como cubierto de asfalto...

CAPITULO VII

El sauce fué el primer árbol que empezó a mustiarse.

El abedul japonés no tardó en rendirse. Sin pensar siquiera en oponer resistencia al invierno, aún lejano, se inclinó dócilmente ante él, alfombrándole el camino con sus hojas doradas. Y sólo el roble, como si pensase resistir «hasta el último aliento», ostentaba con la misma altivez y seguridad de antes su atavío estival.

Había terminado el verano.

El sol, tan resplandeciente como antes, ya no calentaba la tierra.

Menudearon los días claros y serenos. Desaparecieron las nieblas. Una bruma azulada y semitransparente se cernió sobre las colinas. La hierba ocre-rojiza se recubrió de telarañas semejantes a una funda de tul...

Entre las altas hierbas brotaba la estepilla blanca; las hojas de los arbustos, endurecidas y cubiertas de finas arrugas, tintineaban al ser azotadas por el viento. Por las mañanas la tierra era dura y sonora... Unas flores extrañas, bermejas como coágulos de sangre, brotaron en la taigá. El rumor del espeso bosque de las colinas adquirió nuevas tonalidades...

Comenzó la temporada de pesca del bacalao. Lo pescaban con palangres, mediante centenares de anzuelos con cebo.

Al amanecer, cuando empezaba a despuntar por detrás de las colinas el disco rosa pálido del sol, los barcos lanzaban a toda velocidad los palangres.

Después, anclaban cerca de las boyas y la tripulación preparaba la comida. Dos o tres horas más tarde recogían los palangres, desprendían de los anzuelos el bacalao —pez grande y feo— y lo arrojaban a la bodega.

También pescaban rodaballos. Desde las profundidades del mar sacaban a la superficie un pez plano. Los pescadores de río, que veían por primera vez los rodaballos, se asombraban de que uno de sus costados estuviese adaptado para reposar sobre el fondo, mientras que el otro cambiaba de color de acuerdo con el medio ambiente. Les sorprendía que el ojo del rodaballo pudiese cambiar de posición según el lado sobre el que reposase el pez...

Al principio todo esto les extrañaba, pero luego se acostumbraron.

Poco a poco se fueron habituando a muchas cosas que antes les parecían terribles y extrañas: el proceloso mar, frío y traicionero, el tiempo variable, las terribles tormentas, todo lo que en la naturaleza hosca de la isla contrastaba con la naturaleza del continente, a la que estaban habituados desde su infancia.

... Seguían sin cumplir el plan. Bien porque faltaban tripulaciones para que todos los barcos pudiesen salir, bien porque cuando el mar estaba alborotado, parte de las tripulaciones se negaban a embarcar. Y por último, porque en los días de verdadero temporal, ni siquiera se podía pensar en la pesca. Aunque Antónov lograba muchas veces cumplir el plan, Veselchakov era el único a quien invariablemente acompañaba el éxito. Casi todos los días se hacía a la mar y siempre regresaba con una buena pesca.

Sin embargo, nadie le quería.

Por las tardes se pasaba las horas en el muelle desierto escrutando el mar.

Una vez, Cheremnij le preguntó qué hacía todas las tardes en el muelle.

— Estoy haciendo el pronóstico del tiempo —le respondió Veselchakov con su sonrisa a la vez insolente y servil.
A esas horas siempre olía a aguardiente japonés.
— ¿No cree usted en el parte meteorológico? —preguntó Cheremnij.
— Yo mismo adivino el tiempo —contestó Veselchakov moviendo ligeramente la cabeza.

En efecto, la meteorología embrollaba con frecuencia todos los planes. Cada tarde, Doronin preparaba minuciosamente el plan de salidas para el día siguiente. A veces lograba que el ochenta por ciento de los barcos estuviesen listos y tuviesen completa la tripulación.

Pero muchas veces el meteorólogo pronosticaba temporal y entonces tenía que enviar a los hombres a otras faenas. Y lo peor de todo era que con frecuencia, pese a los pronósticos, resultaba un día apacible y sin viento, pero la gente ya se había dispersado. Al llegar el otoño, los errores del parte meteorológico fueron más frecuentes. Esto acabó por cansar a Doronin.

Decidió hacer una salida demostrativa con todos los barcos, para someter a los hombres a una especie de bautismo de fuego y alentar a la gente. Sabía por experiencia que en el frente los hombres se unen y se compenetran con gran rapidez. Y decidió dar la primera batalla seria a todo lo que obstaculizaba el trabajo normal de las pesquerías: la falta de organización y el temor al mar.

Pero esa batalla había que prepararla en todos sus detalles.

La víspera por la tarde, Ventsov, Vólogdina y Cheremnij recibieron la orden de aprestar para la salida la mayor cantidad posible de hombres y de barcos.

Al anochecer, Doronin se fué a ver al meteorólogo, un joven que estaba enamorado del clima de Sajalín. No le desconcertaba en absoluto el que ese clima jugase frecuentemente a su ciencia tan malas pasadas. Estaba convencido de que en ninguna parte tendría un campo de actividad tan amplio como en Sajalín.

El pronóstico del tiempo para el día siguiente aun no estaba hecho, pero por razones que sólo él conocía, el meteorólogo se mostraba optimista. Poco después llegó el parte, que resultó ser malo, pues anunciaba viento y lluvia. Doronin, irritado, se marchó dando un portazo.

Por la noche le trajeron un nuevo parte que pronosticaba tiempo variable y viento de 12 metros por segundo.

Doronin quedó pensativo. Aun se podía anular la orden de salida. Pero cuando se va a dar una batalla no se aguarda el buen tiempo. Confirmó la orden de que los barcos se hiciesen a la mar al despuntar el día.

Doronin se presentó en el muelle cuando aun no había amanecido. Trepidaban sordamente los motores. Había gran movimiento de hombres, que llevaban faroles. Casi no hacía viento. Doronin se fué a la estación meteorológica.

— ¿Dónde está el viento prometido? —preguntó.

El meteorólogo se encogió de hombros con aire de culpabilidad. Después dió unos golpecitos con la uña en el cristal del barómetro. La aguja bajó de un modo casi imperceptible. Doronin regresó al muelle y ordenó la salida. Durante largo rato siguió con la vista a los barcos que se alejaban. Las luces rojas de posición se iban diluyendo lentamente en la penumbra matinal.

Se le acercó Vólogdina.

— Es una temeridad hacerse a la mar con ese pronóstico —dijo.

— Si nos atuviésemos ciegamente a los pronósticos meteorológicos tendríamos que cerrar las pesquerías en cuando comenzase el otoño —repuso bruscamente Doronin.

En las horas que siguieron no halló sosiego en ninguna parte. Varias veces fué al muelle, y se pasó allí largos ratos escrutando el mar.

A eso de las diez de la mañana empezó a soplar un débil noreste y a caer una lluvia menuda. Pero esto todavía no era ningún peligro.

A las doce el barómetro comenzó a bajar rápidamente. Doronin se acercó a la ventana. Sobre el mar iban condensándose unas nubes bajas. Había desaparecido la línea del horizonte.

Vólogdina entró precipitadamente en el despacho de Doronin.

— ¡Un lugre ha sido arrastrado por el viento a alta mar! —gritó.

Doronin corrió al muelle. Un golpe de viento estuvo a punto de derribarle. Al principio no pudo darse cuenta de nada. La arena húmeda levantada por el viento le azotó el rostro. Doblábanse y crujían los árboles; se oía un ruido de lonas desgarradas; giraban en el aire manojos de algas marinas, ramas y hojas secas. Un pájaro que volaba hacia la costa fué alzado a gran altura por el viento y luego precipitado vertiginosamente al agua.

El mar embravecido cubría el malecón, sobre el cual se entrechocaban unas olas enormes que levantaban verdaderas murallas de agua. Toda la superficie del mar aparecía cubierta de una hirviente espuma blanca. A ras de agua se deslizaban unas siniestras nubes negras.

Vólogdina salió corriendo detrás de Doronin. El viento le había arrancado la boina y los cabellos húmedos se le metían en los ojos.

— ¡La gente corre peligro! —gritó alguien acercándose a ellos.

Ventsov y Cheremnij estaban ya en el muelle.

Aumentaba la furia del viento. Sobre el tejado del taller de salazón batía con gran estrépito una chapa de hierro. Las aguas del mar cubrían el muelle. Oíase el aullido estridente de una sirena.

— ¡Preparad las lanchas de salvamento! —gritó Vólogdina con voz de mando.

Unos hombres corrieron hacia la rada, donde se debatían dos lanchas de la serie «M»; la gente las llamaba «mosquitos». Las olas cubrían el espolón. Aprovechando el momento en que se retiraban, Cheremnij corrió por la resbaladiza superficie del espolón, saltó a la lancha y desapareció en la cabina del timonel.

— ¡A las lanchas! —gritó Vólogdina.

Empapados por el agua helada cruzaron gateando el espolón y saltaron a las lanchas.

«¿Por qué es Vólogdina la que manda? —pensó involuntariamente Doronin—. Yo soy quien debe dirigirlo todo, quien tiene que tomar las medidas precisas para salvar a la gente...» Pero la idea de la irreparable desgracia que le había sucedido relegó todo lo demás a segundo plano.

— ¡Yo mandaré el primer «mosquito»; del segundo se encargará Cheremnij! —gritó Vólogdina, poniéndose de un salto en el espolón.

Doronin la siguió. Cayó al saltar, y resbalando por la húmeda supe-
fi-

cie llegó a duras penas hasta la lancha. Inmediatamente comenzó a trepidar el motor...

Vólogdina y Doronin iban de pie, aferrados a la barra. La lancha salía lentamente del embarcadero. Inclinandose hacia la escotilla, Vólogdina gritó algo, pero el viento ahogó sus palabras.

En cuanto la lancha abandonó el embarcadero, una ola la levantó en alto y la tumbó sobre un costado. Doronin cayó de bruces sobre la cabina del timonel y percibió a Nirkov que iba al timón.

«¿Cuándo habrá aprendido?» —apenas pudo pensar Doronin, en el momento en que una nueva ola barrió la cubierta de la lancha, sin darle casi tiempo de agarrarse a la barra.

— ¡Mire! —gritó Vólogdina tendiéndole los prismáticos.

Pero no pudo distinguir nada, pues el agua salpicaba continuamente los cristales de los prismáticos. Doronin estaba empapado. Por la espalda le corrían chorros de agua fría. No había tenido tiempo de ponerse el impermeable. El abrigo le pesaba como si fuese una escafandra. Una ráfaga de viento le arrebató la gorra, que se perdió en el mar.

— ¡Pero mire ya de una vez! —gritó Vólogdina al oído de Doronin.

Ahogado por el viento y temblando de frío, Doronin volvió a llevarse los prismáticos a los ojos. En algunos momentos creyó ver algo parecido a un lugre, pero no eran más que las olas.

— ¡No veo nada! —gritó, sofocado por el viento y el agua.

Por la escotilla asomó el rostro sucio y grasiento del mecánico. Tenía el labio inferior partido y un hilo de sangre se deslizaba por su barbilla. Gritó algo, pero Doronin no lo entendió. Vólogdina se inclinó hacia él. El mecánico le dijo unas palabras y volvió a desaparecer por la escotilla.

— Está entrando agua en el motor —gritó Vólogdina dirigiéndose a Doronin—. Tenemos que regresar.

— ¡De ninguna manera! ¡Ordénele que siga a toda costa! ¡Tenemos que encontrar al lugre! ¡No puede estar lejos!

Poco después volvió a asomar el mecánico. Daba miedo mirarle.

— ¡Nos hundiremos! —llegó a oídos de Doronin—. Está fallando el motor.

— ¡Le ordeno que siga adelante! —gritó Doronin con todas sus fuerzas.

El mecánico volvió a desaparecer.

— Podemos regresar y pedirles una lancha a los guardafronteras —dijo Vólogdina.

— ¡No! —gritó Doronin—. Mientras vamos y volvemos, el lugre quedará hecho astillas.

El motor trabajaba con intermitencias. Vólogdina se inclinó hacia la escotilla.

— Se ha obturado el filtro —gritó Vólogdina—. Le he permitido que pare el motor durante tres minutos.

En cuanto calló el motor, una ola levantó la lancha y la lanzó violentamente sobre un costado. Una masa de agua helada cayó sobre Doronin.

— ¡Agárrese! —gritó Vólogdina en medio de los aullidos del viento.

Doronin se aferró a la barra. El motor funcionaba de nuevo. Otra ola avanzaba contra la lancha. Una enorme montaña de agua se alzó a proa.

De pronto, la lancha apareció en la misma cresta de la ola, como si

hubiese sido levantada por una mano poderosa. En aquel mismo instante Doronin divisó el lugre. Sofocado por el viento y el agua, asió a Vólogdina por un brazo.

— ¡El lugre!

Pero Vólogdina ya lo había visto.

— ¡El lugre a estribor! —gritó a Nirkov, abriendo violentamente la puerta de la cabina del timonel.

Nirkov se inclinó sobre la rueda del timón, tratando de distinguir algo a través del cristal empañado. No pudo ver nada y trató de bajarlo, pero no lo logró. Entonces, dió un fuerte puñetazo al cristal...

El viento y el agua irrumpieron en la cabina. Nirkov cerró la puerta con su mano ensangrentada. Ahora ya veía claramente al lugre. El barco estaba medio hundido. Las olas barrían desde todas partes la cubierta. Unos cuantos marineros, con el agua por la rodilla, se aferraban al mástil.

— ¡Acércate con cuidado! —gritó Vólogdina a Nirkov.

La tripulación de la lancha estaba sobre cubierta empuñando bicheros y salvavidas. Varias veces, Nirkov logró acercar la lancha hasta casi rozar el lugre, pero otras tantas se vió obligado a girar rápidamente la rueda del timón por miedo a que el choque acabase de hundirlo.

Por fin, logró lo que le parecía imposible. Arrimó la lancha al lugre e instantáneamente la apartó de él.

Pero ese instante fué suficiente para que los náufragos pudieran agarrarse al borde de la lancha y, con la ayuda de la tripulación, trepar a la cubierta. Doronin agarró a un pescador por los hombros y lo subió a la lancha.

En ese mismo momento se partió el mástil del lugre. Levantado por una ola, el pesado trozo de madera fué a golpear la cabeza de Doronin cerca de la sien, haciéndole perder el conocimiento.

Al volver en sí, se encontró acostado en su despacho, con la cabeza vendada.

Abrió los ojos y volvió a cerrarlos inmediatamente, temeroso de que alguien se diera cuenta de que había recobrado el conocimiento.

Lo primero que experimentó al volver en sí fué una amarga y dolorosa vergüenza.

La gente había estado a punto de perder la vida por culpa de su obstinación. Ahora, todos podrían considerarle, con motivo, como un déspota; Vólogdina le daría definitivamente la espalda; Nirkov ya no volvería a pedirle consejo; los pescadores le señalarían con el dedo y se burlarían de él...

Además de todo eso, tendría que responder por su abuso de autoridad y sufrir probablemente un merecido y duro castigo.

Pero eso era lo que menos le atormentaba. Le dolía sobre todo que los hombres, cuya confianza había conquistado con tanto trabajo, iban a volverle la espalda cuando ya había logrado que no le vieran como a un extraño.

Con ellos había estado serrando y arrancando los tocones del bosque. Con ellos había dormido bajo la misma lona, al lado de la hoguera. Todo eso lo había borrado de súbito con su arrogante y torpe obstinación...

Su enfado contra sí mismo era tan fuerte, que no pudo reprimir un movimiento de rabia.

Abrióse la puerta y entró Vólogdina. Al verla, Doronin se apresuró a cerrar de nuevo los ojos. «Creeré que estoy durmiendo y me dejaré en paz» —pensó.

Pero Vólogdina se acercó a la cama y, lejos de retirarse, se sentó en el sillón de paja sin dejar de mirarle. Doronin sentía su atenta y penetrante mirada.

«¿Qué querrá? —pensó cerrando con mayor fuerza aún los ojos—. ¡Seguramente ha venido a burlarse de mí!»

Así pasaron cinco, diez, quince minutos. Por último, Doronin no pudo resistir más y abrió los ojos.

— Sabía que no dormía usted —dijo Vólogdina quedamente—. ¿Qué tal se encuentra?... ¿Mejor?

— Escúcheme —profirió Doronin lenta y dificultosamente—, si ha venido usted a demostrarme una vez más su razón y a saborear su triunfo, podía haberse ahorrado el viaje.

Pero Vólogdina no parecía tener la menor intención de saborear su triunfo. Continuaba sentada en silencio y Doronin seguía sintiendo su penetrante mirada.

De pronto se incorporó apoyándose en un codo, y volviéndose hacia ella, dijo con esfuerzo:

— Pues bien, quiero decirle que no tiene usted razón. A la gente no se la debe tratar como me trató usted a mí.

— Ha llegado un telegrama —dijo Vólogdina en voz baja—. Nos mandan hombres. El barco saldrá dentro de unos días de Vladivostok. Vienen muchos pescadores... A nosotros nos corresponderán unos treinta.

Doronin no contestó, pero su corazón comenzó a latir apresuradamente.

— Creo —prosiguió Vólogdina— que valdría la pena de ir al puerto a esperar la llegada del barco y seleccionar a la gente. Así evitaríamos el riesgo de que nos manden cualquiera sabe a quién.

— Bueno, vaya usted —pronunció Doronin

— Aun tardarán una semana en llegar. Para entonces ya estará usted en condiciones de ir.

Doronin percibió en la voz de Vólogdina una nota nueva y desconocida.

— Para entonces —profirió con una sonrisa irónica—, tal vez tengan ustedes un nuevo director. Pero le aconsejo que no le reciba como me recibió a mí.

— Considero —dijo Vólogdina en voz queda—, que no debe usted abandonar las pesquerías.

— ¿Se compadece usted de mí? —preguntó sarcástico.

— ¡Nada de eso! —replicó bruscamente Vólogdina—. Ha cometido usted un grave error y recibirá lo que merece. No hay por qué hacerse el ofendido. Usted debe seguir siendo el director.

Doronin la miró asombrado. Vólogdina se sentó a los pies de la cama. Sus labios parecían más finos y sus mejillas se habían coloreado.

— Por lo que se refiere a nuestro primer encuentro... ¿Cómo es que no lo ha comprendido aún?... Cuando vi que llegaba un hombre que no conocía el mar, pensé: «Debe ser un aventurero, un ambicioso, para quien cualquier trabajo le es indiferente, con tal de ocupar el puesto de director...» Pero para mí el mar lo es todo. ¿Se da usted cuenta? En la vida, todos

se encariñan con algo. Usted, con el ejército; otro, con la tierra; el tercero, con la fábrica... Para mí la vida es el mar.

A medida que hablaba se iba inclinando hacia Doronin.

— ¿Sabe usted en lo que hemos convertido a Sajalín del Norte? De esta parte nos separaba el muro del 50 paralelo... Lo hemos derribado. Ahora lo que se necesita aquí es gente, gente... Cuando le vi... me dije: «No es el hombre que necesitamos...» Pero después...

Se levantó bruscamente y se acercó a la ventana.

— Y después, ¿qué? —preguntó Doronin en voz baja.

— Después —sus hombros parecían haberse afilado—, me dediqué a observarle. Cuando emprendió toda esa historia de los acopios de madera... ¿Sabe usted cuándo me di cuenta de que me había equivocado? —su voz tornóse más cariñosa. Volviéndose hacia Doronin, continuó:— Cuando se embarcó usted con Veselchakov.

— Y cuando me mareé como un chiquillo —añadió Doronin, sintiendo que se le iba calmando el dolor de la sien.

— No se trata de eso. El mar puede con hombres más avezados que usted —apresuróse a responder Vólogдина—. Lo importante fué que había ido, que había querido ver las cosas con sus propios ojos.

Doronin sintió un nudo en la garganta.

— ¡Gracias!... —dijo con dificultad.

Vólogдина se acercó a él, y durante unos instantes permaneció a su lado como si quisiera decirle algo. Pero no dijo nada.

CAPITULO VIII

El País Soviético enviaba generosamente sus riquezas a Sajalín del Sur. En la estación de Vladivostok iban surgiendo montañas de mercancías procedentes de Moscú, Leningrado, Sverdlovsk, Gorki, Cheliábinsk, Rostov...

De todo hacía falta en Sajalín del Sur.

Grúas para las minas y los puertos, sembraderas y arados para los koljoses, semillas, barcos para los pescadores, libros, medicamentos, muebles, loza, instalaciones para las fábricas de papel y las explotaciones petroleras. Todo eso era tan necesario en Sajalín, como en una isla que el hombre pisara por vez primera.

También hacían falta obreros, ingenieros, maestros, médicos, artistas... Y no tanto como profesionales, sino ante todo como hombres, como hombres soviéticos. Y ellos estaban dispuestos a ir a esa isla. En Vladivostok, ante las ventanillas que despachaban billetes para Sajalín, se formaban colas interminables. En Jabárovsk, la gente asediaba las oficinas del servicio de transporte aéreo.

Una semana después, Doronin se fué a esperar el barco que traía hombres para la isla.

El aspecto del puerto sorprendió a Doronin. Reinaba mucha más animación que cuando él había llegado. Al lado del muelle se veían tractores recién desembarcados. En la misma orilla se levantaban montañas de cargamentos. Los obreros hacían rodar rulos de papel. Mugían las vacas, mo-

viendo el testuz y mirando medrosas en torno suyo. Los camiones daban marcha atrás y se acercaban a una pirámide de cajas.

Doronin encargó a los obreros que le acompañaban que montasen una tienda de campaña e hirviesen agua para el té. Después, subió a la primera lancha que partía y quince minutos más tarde ascendía por la escala del barco.

Saltó por encima de la barandilla y vio a la gente agrupada esperando desembarcar.

«No hace mucho también estaba yo en cubierta contemplando con temor esta tierra de aspecto hosco y poco acogedor» —pensó Doronin.

Su estado de ánimo era ahora bien distinto. Había venido como un dueño, como un representante de aquella tierra en que iban a vivir y trabajar esos hombres.

Cuando se dirigía a la bodega, vió a un muchacho alto y fornido. Llevaba un chaquetón que le llegaba por encima de las rodillas. Inclinado sobre la escotilla, estaba ayudando a salir a otro muchacho, algo más bajo pero tan fornido como él.

«¡Vaya fuerza!» —pensó con admiración Doronin, fijándose en aquel mozo de rostro juvenil y rebosante de salud. No parecía tener más de veinte años.

— Camarada, ¿no será usted pescador, por casualidad?

— ¿A qué viene la pregunta? —respondió el muchacho con poca afabilidad.

— Por nada. Pero si es usted pescador podríamos hablar del trabajo.

— ¿De qué trabajo? —el muchacho contempló a Doronin de pies a cabeza.

— En las pesquerías. Las Pesquerías Occidentales necesitan pescadores. Yo soy el director. Bajemos a tierra, allí las conversaciones son más firmes.

La tienda de campaña ya estaba montada. Con gesto hospitalario, Doronin levantó ante los pescadores la lona de la entrada. Dentro hacía calor y hervía alegremente una gran caldero de agua. Sobre un banco veíanse alineadas numerosas tazas.

— Hablemos —dijo Doronin—. ¿Cómo se llama usted?

— Dimtri Alexéevich —respondió con dignidad el muchacho alto.

El otro se llamaba Alexandr Danílovich.

— ¿De dónde viene usted, Dmitri Alexéevich?

— Del Mar Negro —respondió brevemente el muchacho, y añadió en el acto: — Para no gastar palabras, le diré, camarada, director, que no he venido a trabajar en cualquier sitio. Iré a donde me mande el Comité Regional del Partido...

— ¿Es usted miembro del Partido?

— Soy candidato.

«No puedo dejar que se me escape este muchacho» —pensó Doronin.

— Me parece muy bien que le pida consejo al Comité Regional —dijo con fingida indiferencia—. Pero es poco probable que se opongan si usted les dice que quiere trabajar con nosotros. Aunque, tal vez, quiera usted buscar un trabajo más fácil...

— ¿Qué quiere decir más fácil? —preguntó el muchacho frunciendo el entrecejo.

— Tal vez prefiera trabajar en tierra —prosiguió imperturbable Doronin—. O quizás su salud no le permita...

Incapaz de continuar hablando en aquel tono, Doronin hizo un gesto como si rechazase sus propias palabras y dijo:

— Dejémonos de diplomacias. Tú eres un comunista y yo también lo soy. Te diré con franqueza que los hombres como tú nos hacen más falta que el aire.

— Eso es hablar en plata —exclamó el muchacho sonriendo—. ¿Se llevará usted también a Alexandr?

— También nos lo llevaremos.

— ¿Qué opinas? —preguntó Dmitri Alexéevich dirigiéndose a su camarada.

— Decide tú, que eres el mayor.

— De acuerdo, camarada director —dijo el muchacho tendiéndole la mano—, pescaremos juntos. Creo que nos entenderemos. De todos modos, pasaré antes por el Comité Regional del Partido. Después iré a las pesquerías. No tiene necesidad de explicarme nada; estamos en nuestra tierra y ya encontraré el camino. Gracias por el té.

Los muchachos recogieron sus maletas y salieron de la tienda de campaña.

Aquella misma tarde, después de haberse puesto de acuerdo con quince pescadores, Doronin emprendió el viaje de regreso.

Cuando el camión se iba acercando a las pesquerías, Doronin experimentó por primera vez la sensación de que regresaba a su casa. Las colinas le parecieron algo familiar, el mar más acogedor y el cielo más alegre. Al divisar los largos edificios tan conocidos, su corazón empezó a latir apresuradamente. Era su lugar en la tierra; allí vivía gente con la que ya se había encariñado.

La primera casa construida a iniciativa de Doronin estaba lista.

En realidad, parecía una gran casa campesina de cuatro habitaciones claras y espaciosas.

Pero lo importante no era eso. Allí, sobre el fondo de las colinas eternamente verdes, rodeada de miserables casuchas japonesas, había surgido una verdadera casa rusa, sólida, bien asentada, como si hubiera echado profundas raíces en la tierra.

La solemne inauguración de la casa había sido fijada para las cinco de la tarde.

Mucho antes de esa hora, Doronin y Nirkov subieron los amplios peldaños que conducían a la terracilla cubierta. Aspirando profundamente el saludable aroma a resina y madera fresca, penetraron en el zaguán.

¡Cuánto les había costado edificar esa casa! Habían tenido que talar árboles en la taigá, arrancar los tocones, abrir camino para los tractores. Se habían pasado los días viviendo en el bosque, durmiendo al lado de las hogueras, buscando hierro y cristal, recogiendo musgo para calafatear las paredes, preparando goznes para puertas y ventanas...

Pisando cuidadosamente el suelo recién cepillado y aún sin pintar

(no había alcanzado la pintura), Doronin y Nirkov cruzaron el zaguán y entraron en una habitación clara y espaciosa.

Durante cierto tiempo permanecieron silenciosos.

— Igual que en el continente —dijo por fin en voz baja Nirkov, como si temiese despertar a alguien—. Exactamente igual.

Recorrieron sin apresurarse toda la casa, clara y alegre. El bajo sol otoñal doraba ligeramente los cristales de las ventanas. Sus irisados reflejos titilaban en el suelo sin pintar.

— Lástima que tengamos tan pocos muebles —continuó Nirkov—. Aunque en el aserradero ya están haciendo sillas y taburetes... Fuera de eso no se podría desear nada mejor...

Doronin, como es natural, comprendía que la casa distaba mucho de ser perfecta. Los cristales encajaban mal en las ventanas, las rendijas de las paredes no estaban bien taponadas. Había que pintar cuanto antes el tejado para que no se oxidasen las planchas de metal.

Pero en aquellos instantes, Doronin no quería pensar en nada de eso. ¡Lo difícil era empezar; después ya sería más fácil!

A la hora fijada, la gente se fué congregando alrededor de la casa. Doronin, Nirkov, Vólogdina y Ventsov subieron a la terracilla.

El sol ya se había ocultado, pero aun había luz. La niebla que cubría el horizonte tenía un ligero tinte rosado. Se oscurecieron los árboles de las colinas. Desde el mar soplabla una fuerte brisa.

Nirkov abrió el mitin, concediendo la palabra a Doronin.

— Camaradas —comenzó:— Nuestra primera casa está terminada.

Decenas de personas con gorras de soldado, sombreros de pescador, pañuelos y toquillas, contemplaban atentamente al orador.

— La habéis construido vosotros, con vuestras propias manos. Confío en que esto no será más que el principio, la primera casa de una nueva ciudad soviética en la costa occidental de Sajalín. Ya sé, estoy convencido de ello, que muchos de vosotros os quedaréis aquí para siempre. Vendrá una nueva generación, por la que también tenemos que preocuparnos.

Doronin elevaba cada vez más la voz y la gente se iba acercando a la casa, hasta formar en torno a él un estrecho semicírculo.

— Hemos tenido que vencer muchas dificultades, pero por fin la hemos construido. ¿Por qué lo hemos logrado? Por nuestra voluntad. Pues bien, resolvamos todos los demás problemas con el mismo entusiasmo. Permitidme ahora que haga entrega de la casa a los camaradas que van a habitarla...

Lentamente, como si estuviese leyendo una orden del día a las tropas, Doronin pronunció los nombres de los nuevos inquilinos.

— ¡Bienvenidos, camaradas! —dijo en voz alta, y abrió de par en par la puerta de la casa.

La gente iba pasando con aire grave al zaguán, donde se veía ya un sencillo lavabo, y entraban en las habitaciones amuebladas con los toscos enseres confeccionados por ellos mismos. Todos los que pisaban ahora el suelo de aquella casa le habían dedicado buena parte de sus energías, y ahora, con el legítimo orgullo de un amo hacendoso, contemplaban la obra de sus manos.

Después de la cena ofrecida por los nuevos inquilinos, Doronin regresaba a su casa ya avanzada la noche. En el cielo bajo y oscuro no se veía ninguna estrella. El mar rumoreaba rítmicamente. Pero ya estaba tan acostumbrado a ese ruido, que ni siquiera reparaba en él, y tal vez sólo hubiera prestado atención si de pronto dejara de oírlo.

Alumbrando de vez en cuando el camino con una linterna eléctrica, Doronin marchaba lentamente en dirección a las oficinas.

— ¿Ya se retira usted, camarada director? — oyó a su espaldas una voz femenina.

Era Vólogdina, que le había alcanzado. Caminaron juntos.

— Los muchachos me preguntan que cuándo vamos a construir la segunda casa — dijo Vólogdina en voz alta. A Doronin le pareció que hablaba con jovialidad.

— ¿Les ha gustado? — preguntó Doronin con el mismo tono.

— ¿Cree usted que conseguiremos quedarnos con los medios de transporte otras dos semanas?

— Iré a rendirle pleitesía al coronel — dijo Doronin—. Confío en que no se negará. Me ordenó que le diese cuenta del trabajo realizado. Ahora ya puedo informarle de algo.

— Dígame una cosa — preguntó Vólogdina —, ¿por qué no se ha quedado usted con una de las habitaciones de la nueva casa?

— ¿Y por qué no se quedó usted con ella?

— Yo ya tengo habitación, como usted sabe. Me parece absurdo que siga viviendo en el despacho.

— No tengo la intención de vivir eternamente en el despacho — respondió Doronin—. Me quedaré con una habitación de la segunda casa.

— ¿Dónde está su familia? ¿Cuándo piensa traerla?

— No tengo familia.

— ¿No tiene usted a nadie?

— A nadie.

— ¿Por qué se sonríe?

— Por incredulidad.

— ¿Qué quiere decir con eso?

— No acabo de creer que sea usted la que camina a mi lado.

— ¿Por qué no acaba de creerlo?

— ¿Por qué? Porque hasta se le ha cambiado la voz; antes, cuando venía usted a mi despacho tenía la sensación de que entraba un erizo.

Iban por el muelle de piedra. Al final del espolón, donde comenzaba el mar abierto, parpadeaba una luz de señales como una estrella solitaria.

— Seguramente está usted muy orgulloso de haber construido esa casa — dijo de pronto Vólogdina.

— Estoy muy contento — respondió sencillamente Doronin —, pero no tengo motivos para sentirme orgulloso. He cometido tantos estropicios y he comenzado tantas veces las cosas por donde no debía...

— Si no estoy equivocada — y Vólogdina sonrió en la oscuridad —, uno de esos estropicios le valió una amonestación del Partido...

— Es cierto — confesó Doronin con un suspiro.

— ¿Sabe usted?... Hace tiempo que quería decírselo... Aquella desafortunada salida de los barcos tuvo, a pesar de todo, un efecto positivo. Puede parecer extraño, pero precisamente después de eso la gente dejó

de tenerle tanto miedo al mar y adquirió conciencia de su poder sobre él. Hasta Veselchakov ha empezado a pasar a segundo plano. Pronto Antónov le dejará muy a la zaga... ¿No le parece que tengo razón?

— Tal vez sí —profirió pensativo Doronin—, pero podíamos haber obtenido el mismo resultado sin ninguna pérdida. Eso fue lo que me dijo Kostiukov, y yo estoy de acuerdo con él.

Vólogdina resbaló y Doronin la sostuvo.

— Gracias —dijo ella retirando el brazo—. ¿Ya no le duele la cabeza?

— No.

Llegaron a las oficinas.

— ¿Qué pronóstico meteorológico tenemos para mañana? —preguntó Doronin.

— Viento de seis metros por segundo.

— ¿Saldrán los barcos?

— Sí. Buenas noches.

Le estrechó la mano y desapareció en la oscuridad.

Doronin subió lentamente a su despacho, encendió la luz, se acercó a la ventana y, siguiendo su costumbre, prestó oído al viento.

CAPITULO IX

El otoño estaba aún en pleno apogeo. En la taigá había flores rojas, amarillas y moradas de matices muy vivos. Pero por las mañanas la tierra iba adquiriendo mayor sonoridad. Una fina capa de hielo cubría el agua de los charcos. Las algas heladas crujían bajo los pies. Caían las bellotas.

El invierno estaba cerca.

Algunos koljoses ya se habían trasladado a Sajalín del Sur. Llegaban al más lejano rincón del País Soviético hombres de Ucrania, de Bielorrusia, de Siberia... Llegaban en grupos separados, por brigadas y por koljoses enteros.

Había también algunos koljoses de pescadores. La Dirección General de Pesca comunicó a Doronin que se había tomado la decisión de emplazar en el distrito de las pesquerías algunos koljoses de pescadores y que la pesca de dichos koljoses quedaría incluida en el plan general de las pesquerías.

Doronin, Nirkov y Antónov—este último iba con el fin de ayudarles a llevar cáñamo para las redes— salieron a visitar los nuevos koljoses.

Fueron en tren. A las tres horas de viaje, Doronin bajó en un apeadero. Nirkov y Antónov siguieron para ir a otro koljós.

Para llegar a su lugar de destino, Doronin tenía que bajar hasta el mar y hacer un recorrido a pie de tres kilómetros por la costa. Caminaba a buen paso, como el que solía llevar cuando iba del regimiento a las compañías. La orilla estaba llena de escombros. Se veía que en aquel lugar había estado instalada una explotación pesquera japonesa. Por todas partes aparecían restos podridos de toneles, flotadores y trozos de redes, que se en-ganchaban en los pies.

Las gaviotas corrían por la orilla baja, picoteando algo al lado del agua. Poco después aparecieron unas vigas medio chamuscadas. «Los mal-

ditos lo han destrozado todo —pensó furioso Doronin—. No importa, mal papel harían entre nosotros vuestras instalaciones rudimentarias».

A la derecha, al pie de las colinas, se extendía un gran campo cubierto de hierba muy alta. Por lo visto nunca había sido segada.

«Llegará un tiempo en que segaremos la hierba, cultivaremos la tierra y la obligaremos a producir trigo», pensó Doronin.

Por fin vio unas estacas de las que pendían unas redes puestas a secar, un pequeño embarcadero de madera hecho a toda prisa y unas cuantas chabolas cerca del mar. Comprendió que había llegado al koljós. Cerca de las chabolas había unos postes clavados en tierra. Alrededor de ellos, el suelo rojizo y viscoso estaba cuidadosamente apisonado. Por entre la hierba raquítica y amarillenta asomaban unos pilotes. Por lo visto, los koljosianos buscaban el mejor lugar para sus futuras viviendas. A un lado se veían unas vigas apiladas.

Doronin miró en torno suyo con la esperanza de ver a alguien. Pero la orilla estaba desierta. Ya se disponía a llamar, cuando de pronto se abrió la puerta de una de las chabolas y apareció en el umbral un japonés vestido con una chaqueta rusa guateada, cuyas mangas le venían largas a pesar de estar dobladas.

«¿Dónde diablos me habré metido?», se dijo Doronin.

El japonés permanecía a la puerta de la chabola, contemplando a Doronin con rostro sonriente.

Pero cosa extraña, no era la sonrisa de máscara que Doronin había visto tantas veces en los rostros de los japoneses. Era una sonrisa expresiva, bondadosa y humana.

Sin darse él mismo cuenta, Doronin le correspondió con otra sonrisa.

—¿Quién eres? —preguntó, sin confiar mucho en obtener una respuesta.

El japonés parpadeó varias veces y, con gran sorpresa de Doronin, respondió:

— Soy Vania, Vania, Vania ruso.

Doronin se echó a reír.

— Buenos días, Vania ruso —dijo. Su asombro subió de punto al ver que el japonés le tendía la mano el primero.

Doronin estrechó su mano pequeña y amarillenta.

— ¿Estás solo o hay alguien más? —preguntó.

El japonés no debió haberle comprendido esta vez. Pero se abrió la puerta de la chabola y asomó por ella un hombre que llevaba una camisa ucraniana con el cuello desabrochado y unos pantalones guateados embutidos en unas botas enormes. Aparentaba tener unos cuarenta años.

— ¿Por quién pregunta? —inquirió el hombre.

— Por el presidente del koljós «Patria soviética».

— Yo soy el presidente.

— ¿Es usted el camarada Zhíjarev?

— El mismo.

Doronin le tendió la mano.

— Soy Doronin, el director de las pesquerías. He venido a ver qué tal os habéis instalado aquí.

— ¿El director? —preguntó Zhíjarev con desconfianza. Después, como

si hubiese recapacitado, esbozó una ancha sonrisa y estrechó la mano tendida.

— ¡Nuestro jefe! Pase, pase, camarada director.

Abrió de par en par la puerta de la chabola.

Doronin entró y se detuvo sorprendido en el umbral. No esperaba encontrar allí una habitación espaciosa, con el suelo alfombrado con una estera multicolor, una mesa cubierta de un tapete blanco, una lámpara de petróleo que daba mucha luz y, al fondo, un amplio lecho cuidadosamente tapado con una tela de abigarrados colores. Sobre el lecho estaba sentada una mujer.

— ¡Tenemos visita, María! —gritó Zhíjarev, que había entrado siguiendo a Doronin.

— ¡Bienvenido! —dijo la mujer con un melodioso acento del Volga.

— ¿Tomará una taza de té? —preguntó Zhíjarev.

— ¡Té, té! —exclamó el japonés que también había entrado en la chabola.

— ¿Quién es éste? —se interesó Doronin.

— Es el pescador Vania —respondió Zhíjarev sonriendo.

Un cuarto de hora después, Doronin, Zhíjarev, su mujer y Vania estaban sentados a la mesa y tomaban té preparado con un auténtico samovar ruso. Vania apenas podía sostener en sus pequeñas manos un enorme plato.

— Hace un mes que nos trasladamos aquí desde las costas del Azov —dijo Zhíjarev mientras se tomaba a sorbos el té caliente—. De joven fui pescador en Primorie y por eso me atraían estos lugares... Por ahora hemos venido cuarenta personas.

— Cuando se empezó a hablar de Sajalín del Sur pareció que se volvía loco —terció la mujer—. ¡No hacía más que hablar de los mares y del pescado de aquí! Fue el que empujó a los demás...

— ¿Están descontentos? —preguntó Doronin.

— No se trata de eso —dijo Zhíjarev—. El Estado ha cumplido su palabra. Recibimos el dinero, la tierra, medios de transporte. Ahora vamos a construir las casas...

— ¿De qué se trata entonces?

— ¿Cómo es que no lo comprendes, camarada director? El pescador tiene su casa en el mar... Pero, ¿con qué vamos a salir? Toda nuestra flota la forman dos miserables «kungás» ⁽¹⁾. Sabemos que el Estado no nos engañará, que tendremos una flota pesquera, pero por ahora estamos mal...

Doronin se ensombreció.

— ¿Dónde están sus hombres? —preguntó.

— Diez están en el mar y los demás se han ido al bosque a cortar madera.

Guardaron silencio.

— ¡Ayúdanos, director! —suplicó Zhíjarev con inesperada vehemencia—. Nuestros koljosianos son pescadores de pura cepa, no temen las dificultades ni las tormentas... Hay que darles trabajo —decía Zhíjarev—. No estamos acostumbrados a vivir sin hacer nada. Qué es eso de tener que salir al mar

⁽¹⁾ Veleros japoneses.

por turno... A diez kilómetros de aquí se ha instalado un koljós agrícola. Llegaron esta primavera. Fuí a verles. El Estado les ha proporcionado de todo: ganado, semillas, forrajes, arneses, aperos de labranza... Han construido zanjas cubiertas para poder secar el trigo con cualquier tiempo. ¡Vaya unos graneros que se han echado!... Para el año que viene piensan organizar una granja de ganado lanar... El presidente del koljós me llevó a ver todo lo que tenían. Al llegar a casa pensé: «¡Ah, si tuviéramos barcos de verdad! ¡Qué actividad íbamos a desarrollar!» —se dió una palmada en la rodilla y suspiró pesadamente.

Doronin iba sintiendo hacia aquel hombre una simpatía cada vez mayor, pero no podía ayudarle en nada. «Paciencia, amigo, paciencia —pensaba—, llegará el día en que tendrás lanchas y kungás.

Permanecieron callados cierto tiempo.

— Dime, Zhíjarev —preguntó Doronin—, ¿de dónde has sacado a este japonés?

— ¿A Vania? —dijo Zhíjarev sonriendo—. Tengo dos. Son hermanos. El otro, Vasia, está ahora en el mar.

— ¿Por qué están en el koljós?

— Es una historia larga. Se quedaron aquí. «No queremos —decían— ir al Japón». Esta tierra, comprendes tú, pertenecía antes a un terrateniente, un tal Chinahari o Hichinari, el diablo sabe cómo se llama. También era dueño de una pesquería. Estos muchachos trabajaban aquí durante la temporada de pesca. Lo sé de cierto porque me informé bien. Todos los años los traían de Hokkaido para trabajar... Venían apiñados en las bodegas de los barcos, como si fueran arenques... Les daban de comer pescado podrido y dormían sobre unas literas corridas donde cabían unos cincuenta... Eran verdaderas bestias de carga. Se presentaron aquí hace un mes con un aspecto miserable, temblorosos y haciendo profundísimas reverencias. Ahora da gusto verles: andan con la cabeza alta y ya parecen seres humanos. Son unos muchachos muy valientes. Salen a pescar con cualquier tiempo y, además, lo saben todo: cuáles son las épocas de paso de los diferentes peces, por qué el rodaballo prefiere las aguas frías, y cómo se deben colocar las redes.

CAPITULO X

Al día siguiente, Doronin reanudó el viaje.

Visitó otros cuatro koljoses y en todos ellos encontró gente enérgica y activa que, a pesar de haber llegado hacía poco del continente, se había instalado ya de un modo firme en aquella tierra hosca. Aun ayer vivían en chabolas, en cobertizos japoneses medio derruidos, sin barcos ni aparejos de pesca. Pero tan pronto como recibían el primer kungás, la primera lancha y las primeras redes, formaban inmediatamente brigadas, trabajaban de sol a sol y... se quejaban de la falta de barcos. ¡Barcos! Eso era ahora lo principal para todos los pescadores de Sajalín del Sur.

Al regresar a las pesquerías, Doronin experimentó una gran alegría al enterarse de que procedentes de Vladivostok habían arribado nuevos barcos. En aquella época del año, la llegada de los barcos por sus propios medios constituía una hazaña heroica.

Ventsov y Vólogdina habían elaborado en todos sus detalles un plan

para la utilización de las nuevas embarcaciones. Ahora todos los pescadores tendrían barco y podrían iniciar la temporada de pesca de primavera bien pertrechados.

A Doronin le esperaba además otra alegría: habían llegado los pescadores reclutados por él en el puerto. Venía con ellos Dmitri Alexéevich, aquel joven que tanto le había agradado.

El apellido de Dmitri Alexéevich era Veselchakov.

Dmitri Veselchakov y su amigo manifestaron en el Comité Regional y en la sección de pesca que querían trabajar en la costa occidental.

El deseo de Veselchakov fué satisfecho, pero a su amigo le enviaron a la costa oriental.

Dmitri llegó por la mañana a las pesquerías. Después de instalarse en la vivienda colectiva, se fué al muelle, examinó los barcos, habló con Vólogdina y empezó a seleccionar una tripulación.

Por la tarde habló con el organizador del Partido. Nirkov examinó su carnet de candidato y dijo:

— ¡Hombre, otro Veselchakov! Confío en que sea de otra pasta.

Dmitri se interesó por su homónimo, y Nirkov le explicó en pocas palabras que se trataba de un auténtico aventurero, de un hombre de otra mentalidad, aunque buen pescador.

— ¿De dónde ha venido? —preguntó Dmitri.

— ¡Cualquiera sabe! —respondió Nirkov con irritación—. Anduvo recorriendo todos los mares, como un maldito, hasta que vino a parar aquí.

Dmitri no dijo nada, pero su rostro se contrajo ligeramente.

Por la tarde entró en la casucha semiderruida donde el viejo Veselchakov vivía solo. El dueño de la casa dormía en un camastro, tapándose con su pesado abrigo.

Dmitri permaneció largo rato contemplando atentamente al dormido. Después le tocó en el hombro.

Veselchakov abrió los ojos.

— ¿Qué pasa? —preguntó.

— ¿Se llama usted Alexéi Stepánovich?

Veselchakov se levantó de golpe. Había palidecido ligeramente y sus ojos parpadeaban con frecuencia.

— ¿Qué quiere usted? —preguntó con voz alterada e insegura.

— Salud, padre —pronunció Dmitri, mirándole a los ojos.

— ¿Eres tú... Dmitri?

— Yo soy.

Veselchakov se dejó caer sobre la cama.

— Pues sí... qué cosas tiene la vida... —profirió desconcertado.

No se abrazaron ni se besaron. Dmitri también se sentó en la cama.

— ¿Cómo vives, padre?

— Voy tirando —respondió Veselchakov y bajó la cabeza. Después, preguntó en voz queda, casi en un susurro:— ¿Cómo está tu madre? ¿Vive?

— Vive.

— ¿Se ha casado?

— No.

Veselchakov movió la cabeza como un ciego y añadió:

— Pues ya ves... aquí estoy.

— Ya lo veo.

Guardaron silencio.

— Bueno —dijo Veselchakov con voz artificialmente animada—, vamos a celebrar el encuentro. ¿Bebes vodka?

— Sí.

Veselchakov se acercó a la maleta, que tenía en un rincón, y sacó una botella, dos vasos y pescado frito.

Cuando escanciaba el vodka, el gollete de la botella repiqueteaba contra el borde del vaso.

— Bebe —dijo Veselchakov en voz alta—, ¿te gusta el aguardiente japonés?

— No lo he probado nunca.

— ¿No has traído de allá ninguna botella de buen vodka?

— No.

— Bueno, bebamos.

Dmitri se bebió el vaso de un trago e hizo una mueca. Veselchakov, en cambio, bebió lentamente como si temiese reanudar la conversación.

— Esto es una porquería —dijo, por fin, limpiándose los labios con la palma de la mano—. ¿Vienes a trabajar?

— Sí.

La conversación no cuajaba.

— ¿Seguís en la misma casa? —preguntó, sin mirar a su hijo.

— La quemaron los alemanes. Hemos construido otra.

Veselchakov bajó la cabeza:

— Pues a mí... me ha arrastrado el torbellino de la vida...

Volvieron a guardar silencio.

— ¿Vienes a pescar? —preguntó Veselchakov llenando otra vez los vasos—. ¿Quieres formar parte de mi tripulación?

— No pienso quedarme aquí, padre —respondió Dmitri en voz baja.

— ¿Por qué? —preguntó Veselchakov—. ¿Te mandan a otro sitio?

— No, es que no quiero trabajar aquí.

— ¿Por qué razón?

— Hablan mal de ti, padre.

— ¿De mí? —preguntó Veselchakov alarmado—. ¿Quién habla mal de mí? Veselchakov miró fijamente a su hijo.

— ¿No serás miembro del Partido?

— Soy candidato.

— Bueno... ya puedes empezar a sermonearme...

Dmitri no le contestó nada.

— A tu salud, Dmitri Alexéevich —dijo Veselchakov con una sonrisa, alzando el vaso.

Bebieron en silencio.

— Ya sé, Dmitri... —comenzó Veselchakov acercándose a su hijo—, que me he portado mal con vosotros... Quince años no son cualquier cosa... Pero no me guardes rencor... La vida es complicada... Quédate aquí.

— No puedo trabajar en un lugar donde hablan mal de mi padre. No puedo, ¿comprendes?

Veselchakov se levantó lentamente. Le temblaban las piernas.

— En ese caso, adiós —dijo con voz sorda—. ¡Bonito encuentro!...

Dmitri dió media vuelta y salió.

Los nuevos bárcos se balanceaban en la dársena. A su lado, las embarcaciones japonesas tenían un aspecto mísero y lamentable. No se trataba tan sólo de que fuesen viejas y medio inservibles. Lo que destacaba sobre todo era la enorme superioridad técnica de la nueva flota soviética. Provistos de potentes motores y de los más modernos aparejos de pesca, los barcos soviéticos se distinguían de los japoneses como el barco de hélice del barco de ruedas.

Pero cosa extraña, la alegría que experimentaba Doronin al ver los nuevos y flamantes pesqueros veíase turbada por otro sentimiento. Cuando Doronin contemplaba los pesqueros haciéndose a la mar, recordaba siempre a Zhíjarev y sus kungás de remos. Claro que los koljoses no tardarían en recibir nuevos barcos. La sección de pesca ya lo había notificado oficialmente. Pero mientras tanto, tenían que pescar con los kungás, y, por añadidura, hacerlo por turno.

Y Doronin pensaba cada vez con más frecuencia en la necesidad de darles a los koljosianos algunos de los nuevos pesqueros...

«¿Por qué no hemos de buscar una solución? —pensaba Doronin—. Desde el punto de vista económico sería una medida muy conveniente, pues el plan de pesca de los koljoses es parte integrante del plan general de las pesquerías. Y con mayor motivo desde el punto de vista político, pues contribuiría considerablemente al fortalecimiento de los koljoses».

Sabía muy bien que en un principio su idea no sería acogida con entusiasmo en las pesquerías. Hacía tiempo que la gente añoraba un trabajo de verdad y estaba harta de los métodos artesanos japoneses.

Doronin veía con qué envidia los demás pescadores contemplaban a los afortunados que se hacían a la mar en los nuevos barcos.

Tal vez Doronin hubiese seguido dudando, a no ser por una circunstancia imprevista.

Regresó Antónov, que había ido a los koljoses a llevar cáñamo para las redes. Aquella misma tarde, se presentó en el despacho de Doronin, y le dijo que quería hablar con él.

Doronin le miró atentamente, como si quisiera adivinar de qué quería hablarle aquel hombre alto y enjuto, de tranquilos ojos azules, ligeramente entornados. Era un pescador del Caspio, donde había sido jefe de brigada en un koljós de pescadores.

— Se trata de lo siguiente, camarada director —comenzó Antónov—. He estado en dos koljoses y debo decirle con franqueza que la gente no puede seguir viviendo de ese modo.

Doronin enarcó las cejas y le miró interrogante.

— Tal vez no sepa usted cómo viven los pescadores koljosianos en el continente. Yo se lo diré. En el Caspio, por ejemplo, teníamos un koljós... Era un koljós corriente, nada extraordinario... pero, ¡cómo vivíamos! Había treinta barcos a motor. ¡En cambio, aquí sólo tienen kungás de remos y parihuelas... La gente no puede seguir viviendo así.

— No vivirán así, Antónov —objetó Doronin—. No olvides que apenas hace un mes que han llegado. Pronto tendrán barcos y todo lo necesario.

— ¿Cree usted que no me doy cuenta de todo eso? —dijo Antónov con enojo—. Pero, ¿qué pueden hacer ahora? Llegaron aquí llenos de entusiasmo, ardiendo en deseos de trabajar y se encuentran con que no pueden hacer

nada —movió la cabeza con obstinación—. Nuestros koljosianos no pueden soportar esa miseria japonesa...

Doronin le escuchaba emocionado. A ese hombre tranquilo y tan seguro de su razón, le preocupaban los mismos problemas que a él.

— Me han dado un barco nuevo —prosiguió Antónov—. ¡Un verdadero cromol! ¡Qué máquinas, qué mecanización de los trabajos!... En cambio ellos tienen que hacer frente a las tormentas a base de remos...

Doronin sintió de pronto una gran vergüenza por haber temido que la gente no le comprendiera, por haber dudado de que sus hombres accediesen a compartir sus barcos...

— Escúcheme, camarada Antónov —comenzó Doronin con decisión—, ¿qué le parece si entregamos parte de nuestros barcos a los koljoses? ¿Eh? Tendremos que apretar uno o dos meses con lo que nos quede y mientras tanto llegarán nuevos barcos. ¿Qué opina? ¿Qué dirá nuestra gente?

Antónov guardó silencio unos instantes.

• — Nuestra gente lo comprenderá —respondió con firmeza.

Cuando se separaron, Doronin se fué al muelle, buscó a Nirkov, y habló con él. Al regreso, llamó a Vólogdina.

Esta llegó alegre y excitada. Llevaba una pelliza corta de piel, debajo de la cual asomaba el invariable mono azul. Había estado todo el día examinando los nuevos barcos con Cheremnij.

Apenas entró en la habitación, Vólogdina exclamó:

— ¿Me llama para saber el resultado de la inspección? Los barcos son excelentes. Hoy es un día de fiesta para los muchachos.

Tenía en aquel momento un aire tan juvenil, que Doronin, contemplándola, a duras penas contenía una sonrisa.

— Magnífico —dijo—. Siéntese, tengo que hablar con usted.

Vólogdina se quitó las manoplas de lona, desabrochó su pelliza y se sentó en el sillón de paja.

— ¿De qué vamos a hablar?

— De la vida —respondió sonriendo Doronin—. De nuestras relaciones.

Vólogdina le miró con asombro.

— Al principio, nos tratábamos casi como dos enemigos —prosiguió Doronin ya en tono serio—. Ahora, en cambio, no nos llevamos mal...

— ¿Para qué vamos a recordar cosas que han pasado hace tiempo? —preguntó perpleja, recostándose en el respaldo del sillón.

Doronin no contestó. La emocionada perplejidad de Vólogdina le producía una profunda e íntima satisfacción.

— Ya le dije una vez que había cambiado de parecer sobre usted y que reconocía mi error—siguió diciendo Vólogdina. Había en su voz un ligero tono de resentimiento—. No comprendo por qué se le ha ocurrido en un día como hoy... —dejó de hablar y bajó la cabeza mordiéndose ligeramente el labio inferior.

— Vengo de visitar los koljoses de pescadores —comenzó quedamente Doronin—. He visto muchas cosas interesantes y de gran importancia para todos nosotros. La gente ha venido a Sajalín con el ardiente deseo de organizar aquí una vida soviética como la del continente... ¡Si hubiera visto usted con qué entusiasmo trabajan la tierra en los koljoses agrícolas! En cambio, los de pescadores no tienen barcos.

Se levantó, se detuvo ante Vólogdina y, mirándola fijamente, preguntó:

— ¿Qué podemos hacer para ayudar a los koljoses?
Vólogdina frunció ligeramente las cejas.
— Ya les ayudará el Estado —respondió encogiéndose de hombros.
— Naturalmente —accedió Doronin—. No sólo les ayudará en el futuro, sino que ya les está ayudando ahora. Los pescadores han recibido dinero, madera, materiales de construcción... Pero ya ha empezado la época de los temporales. Usted sabe, tan bien como yo, que ahora las comunicaciones con el continente son más difíciles...
— ¿Qué quiere hacer? —preguntó lentamente Vólogdina.
— ¿Qué me aconsejaría usted?
Vólogdina se levantó y se acercó a Doronin. Tenía los labios secos.
— No dice usted la verdad —articuló con voz sorda—. No necesita mi consejo. Ya lo tiene todo decidido...
De pronto, dió un paso hacia atrás y preguntó con una voz lastimera de niña:
— Andréi Semiónovich, ¿qué es lo que ha decidido? ¿Quiere usted... entregarles nuestra flota?
— ¡Compréndame, Nina Vasílievna!... —exclamó con vehemencia Doronin—. Usted sabe muy bien lo que significan para nosotros los koljoses. Aquí, en Sajalín, los koljoses representan la vida soviética. ¡Hay que ayudarles! Hay que darles todas las facilidades para que puedan desarrollar un verdadero trabajo colectivo.
— ¿Quiere usted entregarles la flota? —repitió Vólogdina en un susurro—. ¿Quiere usted quitarles a nuestros hombres lo que han estado esperando tanto tiempo? —prosiguió elevando la voz—. ¿Acaso nuestra gente no tiene ganas de trabajar? ¿Quiere usted que cerremos las pesquerías?...
— Lo que yo propongo —pronunció tranquilamente Doronin— es que demos una parte de los barcos nuevos a los koljoses y utilicemos lo que nos quede de tal modo que podamos compensar esta pérdida. Pero usted debe sugerirme la manera de hacerlo.
— ¿Por qué he de ser yo precisamente?...
— Porque es usted la dueña de esta tierra, porque hubo un tiempo en que usted sentía odio hacia mí creyendo que yo era aquí un extraño, porque sabe usted que los koljoses son los que han de ayudar a convertir esta tierra en la isla de la felicidad, porque, en fin de cuentas, es usted el jefe de pesca y le corresponde pensar en la utilización racional de la flota.
Vólogdina se quitó la pelliza y se la echó por encima de los hombros.
— ¿Cuántos barcos piensa darles usted? —preguntó sin mirarle.
— Lo decidiremos juntos.
Vólogdina volvió a sentarse en el sillón. De pronto, una sonrisa iluminó su rostro.
— No creí que fuera usted así —dijo.
— ¡Estaba seguro de que me apoyaría usted! —exclamó Doronin con un suspiro de alivio.

...Por la noche, después de la reunión donde se acordó por unanimidad entregar a los koljoses parte de los nuevos barcos, Doronin estaba escribiendo la orden de entrega. De pronto, se presentó en el despacho Dmitri Veselchakov. Encima de la chaqueta guateada llevaba un corto impermeable de lona.

Doronin le acogió alegremente. No se había equivocado cuando entre las numerosas personas que habían llegado entonces a Sajalín se fijó en ese muchacho fuerte y tranquilo. Por algo en la reunión de hoy fué uno de los que le apoyaron inmediatamente.

Dmitri se acercó a la mesa. Tenía un aire reconcentrado y rehuía mirar a Doronin.

— He venido... a tratar un asunto con usted, camarada director.

— Siéntate —dijo Doronin señalándole el sillón de paja.

— Poco es lo que tengo que decirle —prosiguió Dmitri sin atender a la invitación—. Vengo a pedirle que me traslade a otras pesquerías.

— ¿Cómo? —la sorpresa hizo incorporar a Doronin.

— Le ruego que formalice mi traslado —repitió Dmitri, frunciendo el entrecejo.

— ¿Qué ha ocurrido?

Dmitri no contestó.

— Siéntate —insistió Doronin.

Dmitri se sentó de mala gana.

— ¿Qué ha ocurrido? —volvió a preguntar Doronin.

— Perdóneme —dijo sombríamente Dmitri—. Comprendo que no está bien. Acabo de llegar y de pronto...

— Espera un momento... Así no se hacen las cosas —le interrumpió Doronin, firmemente decidido a no dejarle marchar de las pesquerías—. ¿Está usted decontento por algo?

Dmitri guardó silencio unos instantes. Después, alzó la cabeza y dijo firmemente:

— Me marcharé de aquí, camarada director.

Doronin decidió hacer un último intento.

— Eso no está bien, camarada Veselchakov —dijo—. Eres un comunista y debemos hablar con franqueza. No puedo creer que te quieras marchar sin motivo.

Dmitri se levantó.

— Tengo mis motivos —profirió con voz sorda—. No quería hablarle de ello... Mi padre, Alexéi Veselchakov, trabaja aquí. Hacía quince años que no nos veíamos... Y ahora...

Doronin se desconcertó. Esperaba cualquier cosa menos eso.

— Bueno, ¿y qué? —preguntó, tratando de ganar tiempo para recapacitar.

— ¿Cómo es que no lo comprende? —prosiguió Dmitri con la misma voz sorda—. Desde los trece años estoy dedicado a la pesca. En todas partes han tenido buena opinión de mí: en el koljós, en las fábricas de conservas... Tengo ocho diplomas. Pertenecí a la dirección del koljós... Desde el año pasado soy candidato al Partido... Y ahora, vengo aquí y me encuentro con que todos hablan mal de mi padre. Que es un ambicioso, un logrero, un lobo insociable..

— Stalin ha dicho que los hijos no responden por los padres.

— No se trata de eso —continuó Dmitri alzando la voz—. No tengo miedo a la responsabilidad. Pero no puedo... Me da vergüenza, vergüenza ante la gente, ¿se da cuenta?... He hablado con él... No comprende nada... Es un hombre ajeno a nosotros.

— Tu padre —dijo Doronin— es un buen pescador. Te diré honradamente que si no fuera por eso ya haría tiempo que le hubiéramos despedido. Ahora bien, como persona, en efecto... Dime, Dmitri, ¿por qué es así?

— No lo sé... Hace quince años que no nos vemos... Cuando se fué yo no tenía más que ocho años. Se ha descarriado... Todo ha sido por culpa del dinero... Se ha aislado de la gente, del pueblo... Tengo la impresión de que en su fuero interno él mismo se odia... Pero no quiere reconocerlo.

Dmitri guardó silencio.

Doronin se acercó a la ventana.

— No, no te marcharás de las pesquerías, Dmitri —dijo lentamente, como si reflexionase—. Es una decisión cobarde e indigna de un comunista. Debes trabajar, trabajar con todas tus fuerzas; para que tu padre vea cómo trabaja su hijo y para que se avergüence de sí mismo. Y entonces... ya veremos.

— No puedo, no puedo.

— Tonterías, Dmitri. No debes marcharte; como hijo no tienes derecho a marcharte. Dime una cosa: ¿sabe alguien en las pesquerías que él es tu padre?

— No.

— Más vale que no lo sepan. A lo menos por ahora. Exígele que tampoco él diga nada. Y trabaja, Dmitri. ¿Cómo puedes abandonarnos en unos momentos como éstos?

Ambos permanecieron callados. Dmitri se levantó y estuvo unos instantes de pie con la vista fija en el suelo.

— ¿Decidido? —preguntó Doronin acercándose a él.

— Lo pensaré —respondió Dmitri con voz apenas perceptible.

CAPITULO XI

Había llegado el invierno. Vientos feroces azotaban la isla. Ya no soplaban del Océano Pacífico, como en verano, sino del continente asiático.

Las nevascas entonaron sus lúgubres canciones. Una espesa capa blanca cubrió la tierra. A veces, en una noche caía tanta nieve que llegaba hasta los tejados de las casas...

Los temporales agitaban el mar. De día y de noche estaba cubierto por las crestas de las olas, tan blancas que parecían espolvoreadas de nieve.

Los japoneses temían al invierno de Sajalín: ¡era un verdadero invierno ruso! Cada año los japoneses huían ante su llegada. Miles de pescadores, abandonados por sus amos a los azares del destino, se helaban en los puertos esperando barcos que los condujeran al Japón. Esos hombres míseros y semihambrientos, contratados tan sólo para la temporada de verano, eran arrojados a la calle en cuanto llegaba el invierno.

Las costas quedaban desiertas. Sólo unos cuantos valientes seguían haciéndose a la mar por su cuenta y riesgo...

En una de esas tardes invernales, Ventsov se presentó en el despacho de Doronin.

— Bueno, Andréi Semiónovich —dijo—, tenemos que replegarnos hasta que llegue la primavera. Esperaremos a que pase el invierno y acumu-

laremos fuerzas. Habrá que dedicarse de lleno a la construcción. ¿Preparo la orden?

Estas palabras no constituyeron una sorpresa para Doronin. Ya hacía tiempo que las esperaba.

Al ver la densa capa de nieve que ocultaba el mar cada vez con mayor frecuencia y el hielo que cubría la cubierta de los barcos que regresaban al embarcadero, Doronin comprendía que la pesca era cada vez más difícil y que habría que suspender las salidas al mar.

Esto le alegraba y asustaba a la vez.

Le alegraba, porque la propia naturaleza parecía concederle una tregua para pensar, hacer un balance, analizar los errores y trazar con toda tranquilidad planes para el futuro.

Y le asustaba, porque el orden de vida establecido con tanta dificultad volvía a infringirse. El ocio forzoso podía desanimar a la gente y desunir la colectividad que ya habían conseguido formar...

Al parecer, todo eso preocupaba poco a Ventsov. Sólo así podía explicarse su propuesta de dictar una orden que significaba de hecho el cierre de las pesquerías durante el invierno.

— No estoy de acuerdo con esa orden —dijo Doronin—. Durante todo el verano y el otoño hemos luchado por someter la vida de las pesquerías a un estricto régimen de trabajo. Si ahora desmovilizamos a la gente, no conseguiremos enfrentarnos con la temporada de pesca primaveral de un modo organizado.

— Pero yo no le propongo que desmovilicemos a la gente —objetó Ventsov sorprendido—. Nos dedicaremos a las cuestiones de vivienda y a organizar nuestra vida...

— Eso significa que desmovilizaremos moralmente a nuestros hombres —le interrumpió Doronin.

— No comprendo lo que pretende usted —dijo Ventsov encogiéndose de hombros—. Todos saben muy bien que en invierno aquí no se puede pescar.

Doronin miró por la ventana. La nieve caía en pesados copos y unas olas enormes barrían silenciosas la orilla.

— Quiero que ya desde ahora comencemos a prepararnos para la pesca de primavera —profirió con lentitud.

— Pero, Andréi Siemiónovich —volvió a objetarle Ventsov—, hasta marzo no podremos completar la flota ni recibir todo lo demás.

— Debemos organizar el trabajo —dijo Doronin con firmeza— como si no fuéramos a contar más que con los medios que tenemos ahora.

— ¿Y los hombres? —exclamó Ventsov— las dos terceras partes de los hombres que necesitamos para la temporada de pesca de primavera tampoco llegarán hasta marzo!

— En efecto, tenemos pocos hombres —pronunció pensativo Doronin—. Sin embargo, debemos comenzar a prepararnos ya desde ahora. No pienso dar esa orden de retirada —prosiguió secamente—. Por el contrario, a partir de hoy comenzaremos a prepararnos para la temporada de pesca de primavera. Puede retirarse.

Ventsov se fué.

Desde aquel día, Doronin no dejó de pensar en la falta de hombres. Al hacer con Vólogdina y Ventsov el plan de trabajo para el invierno, vol-

vió a darse cuenta de que uno de los problemas más fundamentales, el problema del personal, seguía sin resolver.

Un buen día, Doronin decidió visitar a Visliakov.

Llegó a Shajti — así se llamaba ahora el pueblo donde extraían carbón —, a primera hora de la mañana.

El negro polvillo del carbón formaba un brusco contraste con la nieve que cubría la tierra. Doronin salió del tren y se encaminó hacia un grupo de casas de tipo ruso que se veían sobre el fondo de las colinas. Desde aquella dirección oyó de pronto un pitido agudo y estridente. Por una vía apenas perceptible en la nieve, avanzaba, tomando velocidad, una pequeña locomotora que arrastraba una larga cola de vagones cargados de carbón. En una de ellas, sentado sobre el negro mineral, vió a un muchacho con la cara tiznada. El tren pasó por delante de él, dejando una nube de polvo de nieve y de carbón.

Doronin entró en el pueblo, donde todo parecía haber adquirido un color negro. Hasta en el aire flotaba constantemente un polvillo gris.

Chirriaba la grúa descargando carbón, y una pequeña colina negra iba creciendo a ojos vistas. Dos obreros amontonaban con unas palas el carbón. Un hombre tiznado, que llevaba una chaqueta guateada y un gorro con orejeras, pasó presuroso en dirección a las casitas. Pitó estridentemente una invisible locomotora, rechinaron los topes, pero todo volvió a ser dominado por el chirriar de la grúa.

Doronin percibió la intensidad con que se trabajaba allí. Esa sensación se la producían tanto la montaña de carbón, que iba creciendo rápidamente, como el chirrido periódico de la grúa, el paso presuroso del hombre y el estridente pitido de la locomotora.

Doronin se imaginó el muelle desierto y helado, las encrespadas olas batiendo el espolón del embarcadero, y pensó: «Nuestro trabajo en este momento es más tranquilo... Pero no importa, ya llegará nuestra hora».

Volvió a ver al hombre tiznado, y le gritó desde lejos:

— Dígame, ¿dónde puedo encontrar al camarada Visliakov?

— ¿A Visliakov? — preguntó el hombre acercándose; de pronto, abrió los brazos y exclamó: — ¡Pero si es el director de las pesquerías!

Sólo entonces reconoció a Visliakov. Desde lejos, no se distinguían sus oscuros bigotes sobre el fondo negro del rostro cubierto por el polvillo del carbón. De cerca, semejava un deshollinador, de dentadura reluciente y ojos brillantes.

— ¿No me has reconocido? — preguntó Visliakov, echándose a reír —. No es fácil reconocermé. Bueno, vamos a mi casa. ¿Me has traído «navagas»?

— Ahora no se pescan «navagas».

— Ya lo sé. Era una broma. ¡Espera un momento, hermano! — exclamó Visliakov deteniéndose —. Perdóname, te dejaré en casa y me iré a la estación. Volveré en seguida, es cosa de media hora. Tenemos ciertas dificultades con las plataformas...

Llegaron a una pequeña casita de madera. En las ventanas blanqueaban unos visillos.

— Esta es mi casa — dijo Visliakov, llamando a la puerta —. ¡Verunia, tenemos visita! — gritó.

«Debe ser su mujer», pensó Doronin; pero al abrirse la puerta vió en el umbral a una niña delgaducha y pequeña, de catorce años a lo sumo.

— Tal vez tenga usted razón —dijo Doronin—. Aquí, naturalmente, tiene que haber agricultura. He visitado un koljós... Además, la tierra es buena.

— La tierra es excelente —afirmó la niña con aire convencido—. Aquí hay lugares donde el centeno alcanza en un mes dos metros de altura. Exactamente igual que en nuestra Ucrania.

— Creo que los japoneses aseguraban que ciertas legumbres no se pueden cultivar aquí... —prosiguió Doronin interesado.

— Los japoneses metían en la cárcel a los que intentaban cultivar el tomate en la isla —dijo Viera.

— ¿Por qué razón?

— Les convenía más traerlo del Japón y venderlo caro. Y eso de que no se puede cultivar aquí... Venga conmigo —exclamó Viera levantándose de un salto.

Salieron de la casa y se encontraron en un pequeño patio. Doronin vió, adosada al edificio, una caseta que semejaba más bien una gran caja con la tapa de cristal. Viera abrió la puerta y una bocanada de aire cálido dió en el rostro de Doronin.

— Pase usted —propuso Viera—. No cabremos los dos.

Dentro de la caseta vió encendida una diminuta estufa de hierro. Sobre una mesa había varios cajones llenos de tierra con tomates casi maduros, cebollas verdes, hojas de col...

«¡Qué chiquilla ésta!», pensó admirado, saliendo de la caseta.

— ¿Qué le ha parecido? —preguntó Viera.

— ¡Maravilloso! —exclamó Doronin.

Viera sonrió. Su seriedad desapareció en el acto.

— Le ha gustado, ¿no es cierto? —rompió a hablar precipitadamente—. Cuando vivíamos en Stálinó ya me dedicaba a cultivar legumbres... Alrededor todo era negro, pero en casa teníamos luz y plantas... ¿Verdad que eso está muy bien?

En aquel instante oyóse un golpe enérgico en la puerta de la calle.

— ¡Voy, voy! —gritó Viera, echando a correr.

Visliakov entró en el patio.

— ¡Claro! —exclamó desde el umbral—, le habrá llevado a su jardín botánico. ¡Es un Michurin con faldas! —Visliakov hablaba con un tono irónico, pero Doronin se dió cuenta de que quería mucho a su hija y estaba orgulloso de ella.

— Verunia, ¡el agua para lavarme!

Terminado el aseo, Visliakov se volvió hacia Doronin y, asiéndole del brazo, se lo llevó a casa.

— He venido a visitarte en plan de turista —dijo Doronin anticipándose a posibles preguntas.

— Me parece muy bien. Siéntate, siéntate.

Hizo sentar a Doronin en el diván, se acercó al aparador, lo abrió y se puso a buscar algo.

Después, se acercó a la mesa llevando un plato en el que tintineaban dos grandes copas llenas hasta los bordes.

— Auténtico vodka de Moscú —dijo, guiñando el ojo—. ¡Mi reserva oro!

A Doronin le agradaba que Visliakov le hubiera acogido como a un viejo amigo.

— Ahora vendrá lo principal —pronunció a media voz, y gritó de pronto:— ¡Verunia!

La niña asomó por la puerta.

— Se trata de lo siguiente, Verunia —comenzó Visliakov confuso, retorciéndose el bigote—. Como ves, tenemos visita, de modo que prepáranos un pisco.

— ¿Pescado? —inquirió presurosa Viera.

— Pero hija, ¡qué cosas tienes! —replicó con tono de reproche Visliakov—. ¿Cómo se te ocurre ofrecerle pescado al director de las pesquerías?

— Entonces, calentaré las gachas —dijo la niña con aire diligente.

— ¡Pero Verunia!...

— ¿Qué, papá?

— Vamos a ver... Verunia...

La niña sonrió y, sin decir nada, desapareció; instantes más tarde regresaba con un plato donde se veían dos pepinos frescos. Sin hablar, Viera colocó el plato sobre la mesa y salió de la habitación.

Visliakov tomó un pepino —era de un verde brillante y estaba cubierto por una ligera pelusilla—, alzó la copa y dijo:

— A tu salud, director.

Bebieron.

— Bueno, cuéntame qué tal marchan tus asuntos marinos —comenzó Visliakov, mascando con apetito el pepino y examinándolo por todas partes.

Pero antes de que Doronin tuviera tiempo de empezar a hablar, Visliakov, entornando maliciosamente los ojos, dijo:

— Te has hecho célebre en toda la isla.

— ¿Por qué? —preguntó inquieto Doronin.

— Dicen que en Sajalín ha aparecido un zar marino, un Neptuno de la costa occidental que va proclamando por ahí su poderío y repartiendo barcos entre los koljoses.

Doronin se echó a reír.

— Eso es cierto. Algunos de los barcos nuevos que acabamos de recibir se los hemos dado a los koljoses.

— ¡Eres muy generoso! —comenzó Visliakov, no se sabía si con admiración o reproche—. ¿Tal vez también puedas ayudarme?

— ¿Necesitas ayuda?

Visliakov denegó con la cabeza.

— No; nos las arreglaremos de alguna manera. ¿Para qué vais a ayudarnos? Todo el país nos ayuda.

— A ti y a la cuenca del Donets —bromeó Doronin.

Pero esta broma provocó una reacción inesperada.

— ¿Qué tiene que ver aquí la cuenca del Donets? —gritó, dando un puñetazo en la mesa—. ¿Qué tiene que ver Sajalín con la cuenca del Donets? ¿Sabes acaso qué carbón tenemos aquí?

— Será un carbón como otro cualquiera —respondió con indiferencia Doronin, conteniendo a duras penas una sonrisa.

— «Como otro cualquiera» —remedó Visliakov—. ¡Pues sí que entiendes tú mucho de estas cosas! Los señores capitalistas rusos consideraban que el carbón de Sajalín no servía para nada. En cambio, había otros que no compartían esa opinión. A fines del siglo pasado, los norteamericanos solicitaron ocho veces que se les otorgasen concesiones en la isla. Los capi-

talistas rusos tuvieron la suficiente inteligencia para negárselo, pero les faltaron redaños para organizar la explotación.

Visliakov se levantó, dió unas vueltas por la habitación y, acercándose a la ventana, apartó los visillos. A lo lejos se alzaban las negras montañas de carbón. Las contempló en silencio unos instantes; después, dejó caer los visillos y dijo con amargura:

— ¡Ah! Si se hubiera comprendido en su tiempo toda la importancia del carbón de Sajalín, ya en la década del sesenta le habríamos dado la patada al carbón inglés en los mercados del Este asiático. En aquella época no existía aún el canal de Suez y los ingleses tenían que llevar su carbón dando casi la vuelta al globo por el Cabo de Buena Esperanza. ¿Y el petróleo? ¿Y el cobre? Con esas riquezas se podía haber creado desde hace mucho tiempo una potente industria metalúrgica en Sajalín.

El motivo del viaje de Doronin, y por el cual estaba ahora escuchando los desahogos verbales de Visliakov, había pasado de pronto a segundo plano. ¡Los norteamericanos, los ingleses, el canal de Suez, el Cabo de Buena Esperanza, los mercados del Este de Asia!... Doronin tenía la sensación de que los vientos de todos los mares y océanos habían irrumpido en la habitación. El entusiasmo con que hablaba Visliakov se le comunicó sin que él mismo se diera cuenta. Contemplaba con admiración a aquel hombre corpulento y bigotudo que iba y venía por la habitación.

— Bueno —Visliakov interrumpió de pronto su discurso y agregó con una sonrisa:— Lo que no supieron hacer los cernícalos del zar lo haremos nosotros.

...Más tarde, durante la comida, Visliakov seguía hablando:

— Necesito hombres, Doronin, ¿me entiendes? ¡Hombres es lo que necesito! Tengo de todo, pero me faltan hombres. Ya sé que para la primavera llegarán mineros. Te diré en secreto que he enviado reclutadores a todas partes. ¡Tendré hombres! Pero por ahora son pocos. El carbón lo tenemos a mano. Parece estar pidiendo que lo saquemos... Ahora trato de conseguir más vagones; me paso el día en la estación, riño con todos y, al mismo tiempo, pienso en lo que pasará si me dan más vagones de los previstos por el plan. Permanecerán inactivos... ¡Ah, si dispusiese de unos doscientos hombres más!...

— También a mí me faltan hombres —dijo Doronin—. Tú tienes que extraer carbón de acuerdo con el plan de cada día; en cambio yo, durante los pocos días que dura la temporada de pesca de primavera, tengo que cumplir las tres cuartas partes del plan. También a mí me vendrían de perilla doscientos hombres...

— Hombres, hombres... —pronunció pensativo Visliakov—. ¡Cuánta falta hacen en esta tierra! A veces creo que la gente no sabe lo necesitados que estamos aquí de personal calificado, si no vendrían a montones.

— Pero si vienen a montones —dijo Doronin—. Cuando yo me embarqué en Vladivostok aquello estaba abarrotado. En Sajalín del Sur trabajan ya decenas de miles de personas.

— ¡Son pocas! —exclamó Visliakov, y dió un puñetazo en la mesa que hizo temblar toda la vajilla.

Doronin se levantó y se puso a pasear lentamente por la habitación.

— Entonces, camarada jefe de la mina, ¿necesitas doscientos hombres?

— ¡Aunque no supiesen nada de minas! —profirió animándose Visliakov—

kov; pero, de pronto, como si volviese a la realidad, hizo un ademán de desesperación.

— Entonces —continuó Doronin espaciando las palabras—, ¿si en tu mina se presentarán unos cientos cincuenta o doscientos hombres, eso significaría para ti una gran ayuda?

— ¡Doscientos! —exclamó Visliakov volviendo a animarse—. Los... los cubriría de besos a todos.

— ¿Qué te parecería si yo te ayudase a conseguir esos hombres?

— ¿Tú? —Visliakov se ahogaba—. ¿Tú... podrías ayudarme? Pero, ¿qué dices?... ¿Te estás burlando de mí?...

Miraba a Doronin con aire perplejo.

— No, no me estoy burlando de ti —repuso tranquilamente Doronin—. Quiero proponerte un trato, un trato honrado, soviético. Escúchame. En las pesquerías trabajan unos trescientos hombres. Estamos en invierno y salimos a pescar raras veces. Eso repercute en el salario de la gente. Además, el ocio, incluso cuando es obligado, nunca resulta beneficioso. En una palabra, con cien o ciento cincuenta hombres tengo más que suficiente hasta la temporada de pesca de primavera. En cambio, durante ella no tendré bastante ni con cuatrocientos. ¿Comprendes? Sé que para la primavera vendrán barcos con gente, pero yo quiero utilizar también los recursos locales. Pues bien, durante el invierno te enviaré ciento cincuenta... bueno, digamos doscientos hombres. Trabajarán en tu mina, ganarán dinero y adquirirán una segunda profesión. Pero te los quitaré un poco antes de que comience la pesca de primavera y, además, para esa temporada me enviarás doscientos mineros. ¿Está claro?

Al tiempo que hablaba, Doronin observaba atentamente cómo iba cambiando de expresión el rostro de Visliakov: al principio tenía un aire grave y sombrío, después desaparecieron las arrugas, se le animaron los ojos y, finalmente, el rostro de Visliakov tomó una expresión de entusiasmo casi infantil, impropia de él. Cuando Doronin terminó de hablar, Visliakov batió palmas y gritó con una sonrisa feliz:

— ¡Qué idea tan maravillosa! ¡Eres un Neptuno, un rey de los mares! No había creído lo que contaban de ti... ¡Tienes, amigo, una cabeza de oro! Debías haberte dedicado a extraer carbón y no a la pesca. Pero, dime, ¿no bromeas?

— Hablo completamente en serio. Nos pondremos de acuerdo con nuestros jefes y, si quieres, mañana mismo te mandaré a esos hombres.

— ¡Gracias, hermano! Esa sí que es una buena ayuda. Se lo diré a mi gente... ¿Quieres que celebremos un acto público de agradecimiento?

— No es para tanto —respondió Doronin, echándose a reír—. Además, lo hago por conveniencia propia...

— Tú me das a esos hombres por cuatro meses y yo, para unos cuantos días... No es tan grande la conveniencia... —exclamó Visliakov; de pronto, calló como abrumado—. Oye —dijo con voz indecisa—, en cuatro meses haré de tus muchachos unos verdaderos mineros; eso es indudable. ¿Pero cómo vas a pescar tú con los míos?

— Ya he pensado en eso —respondió Doronin—. En la mina daremos unos cursillos elementales de preparación de pescadores. Os mandaremos instructores. ¿Me permites que organice esos cursillos?

— ¡Aunque sea una academia! —exclamó entusiasmado Visliakov—.

Yo mismo asistiré a ella. En la temporada de primavera iré a limpiarte el pescado.

— Nosotros no limpiamos el pescado, sino que lo salamos —respondió Doronin echándose a reír.

— ¡Es lo mismo! Iré de lo que quieras. Entonces, ¿de acuerdo?

Tendió su ancha mano. En los pliegues de la palma tenía incrustado el polvillo del carbón. Después, gritó:

— ¡Verunia, tráenos pepinos! ¡Y tomates! ¡Y col! Trae para acá todo tu invernadero. Vamos a celebrar un gran acontecimiento. ¡Y no discutas!

CAPITULO XII

Una vez, cuando Olga, de regreso de un viaje, entró en su habitación, vio en el suelo una carta, que alguien había metido por debajo de la puerta.

El sobre decía: «Sajalín. Sección Regional de Sanidad. Doctora Leusheva», y en un extremo del mismo, con una letra de enérgicos trazos, ponía: «Tanaka. Delegación de Sanidad del distrito».

Olga abrió el sobre y desdobló las cuartillas escritas con una letra desconocida. El fino papel, en cuyos bordes se veían unos jeroglíficos azules, crujía bajo sus dedos.

Sin acabar de comprender de quién procedía la carta, Olga comenzó a leer, y una sonrisa iluminó inmediatamente su rostro. De pie en medio de la habitación y sin dejar de sonreír, leyó la carta.

«Salud, Olga: He decidido escribirle. En estos momentos me encuentro en la casita donde, probablemente, me quedaré a vivir. Está situada a orillas del Océano Pacífico. Una pequeña valla es lo único que me separa del mar.

Aquella tarde no conseguimos salir. Fuimos corriendo al muelle, temerosos de que el barco partiera sin nosotros, pero permanecimos en Sredne-Sajalinsk otros tres días.

Estuvimos navegando más de cuatro días. Por fin divisamos nuestras islas Kuriles.

Imagínese que a unas seis o siete millas de usted se alzan, entre negras y borascosas aguas, unas montañas grises y sombrías. La cumbre de una de ellas está cubierta de nieves perpetuas. Ahora ya sé que es el Tiata-lama.

La costa viene a ser una especie de lengua de tierra arenosa, donde se ven unas casitas diminutas; tras ellas se alza el Tiata-lama.

Le diré con toda franqueza que cuando desembarqué estaba profundamente emocionado. Y no era yo el único. Eramos siete hombres y me di cuenta de que también mis compañeros lo estaban. Teníamos la sensación de que nuestro pueblo nos había testimoniado una gran confianza al enviarnos aquí en calidad de representantes suyos. El momento fué muy solemne.

En el muelle nos esperaban muchas personas, y no sólo soviéticas. Figúrese que entre ellas había también pescadores japoneses. Se habían enterado, no sé cómo, de que llegábamos a la isla y salieron a recibirnos.

Desembarcamos en el muelle. Tablas mojadas, pequeñas casitas japonesas, interminables colinas cubiertas por una especie de monte bajo y, encima, un cielo gris. Eso fué todo lo que vimos.

Decidimos visitar inmediatamente la isla acompañados por el oficial

de guardafronteras (se alegró tanto de la llegada de un nuevo grupo de hombres soviéticos, que en los primeros momentos ni siquiera comprobó nuestros documentos), pero en eso comenzó a caer una lluvia tan fuerte y tan fría, que hubimos de meternos a escape bajo techado.

Me llevaron a una diminuta casita que se encuentra a orillas del océano y el oficial se fué a instalar a los demás, diciéndome que volvería dentro de una hora, todo lo más, con el representante de la administración civil, y que entonces me informaría con detalle de todos los asuntos de la isla.

Vacíé mi maleta y saqué el mapa para marcar el «lugar de parada», como dicen los militares. Hacia el norte, hasta la misma Kamchatka, se extiende la cadena montañosa de las Kuriles. Al lado mismo, a unas treinta millas al sur, está el Japón, Hokkaido, un país extraño, un enemigo reciente.

Aquí es donde vamos a vivir y a trabajar.

En momentos como éstos, Olga, uno no quiere sentirse solo. Mis camaradas han salido y decidí escribirle, sobre todo teniendo en cuenta que así lo habíamos convenido, aunque, bien es cierto, en broma.

Bueno, ¿qué tal marchan sus asuntos? ¿No se dispone usted a marcharse de Sajalín? Mi dirección: Región de Sajalín, distrito de Nizhni-Kurilsk. Comité de distrito del Partido. Vladímir Iákovlevich Astájov. Por ahora, como es natural, no hay Comité de distrito, pero para cuando se reciba su carta ya lo habrá. No sé qué más puedo escribirle; llevo cuarenta, no, cuarenta y cinco minutos en las Kuriles.

Estrecho su mano.

Astájov».

Al terminar de leer la carta, Olga, sin darse ella misma cuenta, volvió a leerla desde el principio hasta el fin.

Después, dejó la carta sobre la mesilla de noche y comenzó a quitarse la ropa, sin dejar de mirarla. «¿No se dispone usted a marcharse de Sajalín?», repitió mentalmente la pregunta de Astájov. «No, me parece que no», pensó sonriendo.

Se sentó al lado de la mesa y cerró los ojos: Estaba muy cansada. Recordó inmediatamente el rostro de Astájov. «¿Por qué lo recordaré con tanta frecuencia? —se preguntó—. Nos hemos visto sólo una vez en la vida y su carta, al parecer, es de lo más corriente... «Estrecho su mano. Astájov»... Cuando nos conocimos yo era completamente distinta. Parecía una niña tonta y desorientada. «Una hijita de su mamá»... Y sin embargo... me ha escrito».

Rebosaba alegría. Sin dejar de sonreír, sacó un cuaderno, arrancó varias hojas y se puso a escribir...

«Salud, camarada Astájov», escribió Olga y se detuvo. Después de pensar unos instantes, tomó otra hoja y trazó con rasgos enérgicos: «Salud, Volodia».

CAPITULO XIII

En las pesquerías se estaban haciendo los preparativos para la temporada de primavera.

Lo primero que hizo Doronin fué enviar a la mina ciento cincuenta hombres. Nirkov y Antónov —el último había sido elegido organizador del grupo sindical— hicieron la lista de los obreros que manifestaron deseos

de aprender el oficio de minero. Hubo muchos voluntarios. Después, Doronin envió a Vólogdna y a tres jefes de brigadas pesqueras. Vólogdna regresó al cabo de una semana y le informó de que había organizado unos cursillos de capacitación técnica para mineros.

Hecho esto, Doronin se dedicó a la flota. Los barcos se reparaban con lentitud. Faltaban materiales y mano de obra calificada. Doronin llamó al capitán de la flota.

— Dígame con exactitud qué barcos necesitan ser reparados y qué clase de reparación precisan.

Cheremnij hizo un gesto de asombro.

— Casi todos los barcos necesitan ser reparados. Y en cuanto a las reparaciones, las hay de todas clases...

— Quiero ver el plan de las reparaciones —le interrumpió Doronin.

— Pide usted demasiado, camarada director —Cheremnij sonrió irónicamente—. No estamos en un astillero de primera categoría.

Después de su conversación con Cheremnij, Doronin pasó todo el día en los talleres de reparación de barcos. Por la tarde buscó a Nirkov.

— Fíjate —comenzó Doronin—; no tenemos una idea clara de lo que necesitamos para la temporada de pesca. Sabemos que nos hacen falta barcos, aparejos de pesca, tinajas para la salazón, envases y otras muchas cosas. Pero nadie sabe con exactitud qué cosas tenemos ni en qué estado se encuentran.

— He pensado ya en eso, Andréi Semiónovich —dijo Nirkov—. ¿Qué le parece si movilizamos a todos los jóvenes y a los komsomoles y organizamos una campaña?...

— ¿Una campaña? —preguntó Doronin mirando fijamente a Nirkov.

Ese muchacho le sorprendía cada vez más. Parecía que aun era ayer cuando estaba de centinela, sin querer dejar pasar al tardío visitante; cuando le pedía consejo respecto a la llegada de su mujer, mientras estrujaba en las manos la carta que le había escrito... Y ahora estaba a su lado, tranquilo, seguro, diligente, proponiéndole una solución que a él mismo se le debía de haber ocurrido.

— He pedido consejo en el Comité de distrito del Partido —continuó Nirkov como si hubiese adivinado sus pensamientos—. Me dijeron que convendría movilizar con este motivo a la gente, para que sintiesen aún más claramente que eran los dueños de esta tierra.

Entre los dos trazaron el plan, y al día siguiente comenzó la campaña de la juventud, dirigida por los komsomoles. Varias decenas de pescadores jóvenes se dedicaron a recorrer los talleres de reparación de barcos y de envases, las secciones de confección, revisando cada rincón de las pesquerías.

La inspección más exigente no habría podido establecer con mayor exactitud los defectos de la preparación para la temporada de pesca de primavera.

Sobre la mesa de Doronin crecía el montón de informes.

Leyendo y releendo las propuestas de los jóvenes pescadores, Doronin se convenció una vez más de que allí, en Sajalín, más que en ninguna otra parte, el éxito dependía de los esfuerzos de toda la colectividad.

Habían comenzado los preparativos para la temporada de pesca. A pesar de ello, Doronin se daba cuenta de que la vida en las pesquerías latía

con pulso débil. El invierno tenía paralizada a la gente. Los temporales, las heladas, los gélidos vientos parecían formar una barrera entre el mar y la costa. Pero más peligrosa que los temporales y los vientos era la tradición, según la cual en invierno no se podía pescar.

Los hombres soviéticos no habían venido a Sajalín en plan de trabajar sólo por temporadas. Se habían instalado en la isla para vivir y trabajar, mas cuando llegó el invierno se dieron cuenta de que tenían ante ellos largos meses de ocio forzoso. Claro que había trabajo suficiente en tierra, pero era el trabajo menudo y meticulado de los preparativos para la futura temporada de pesca. Los pescadores no querían trabajar en tierra, sino en el mar. Pero ahora resultaba que en la isla no se pescaba durante el invierno.

El muelle había quedado desierto. Los barcos se balanceaban tristemente en la dársena. El mar tenía a veces una tranquilidad tentadora. La velocidad del viento no pasaba de los seis, máxime de los diez metros por segundo. En otra época del año, nadie habría hecho caso de eso. Pero estaban en invierno, y en invierno no se pesca...

Nirkov fué a ver a Doronin.

— La gente está aburrida, Andréi Semiónovich —dijo.

Doronin estaba enfrascado en el cálculo de los aparejos de pesca que necesitarían para la temporada de primavera y no quería que le molestasen.

— Sólo se aburren los vagos —repuso bruscamente—; lo que sobra es trabajo. ¿Quién es el que se aburre?

— Ayer un pescador no hacía más que insistir en que se le diese permiso para hacerse a la mar con un barquichuelo a vela...

— ¿Hacer frente al temporal con un barquichuelo a vela? ¡Qué locura!

— Ayer no hubo temporal. El viento ni siquiera llegó a los seis metros por segundo...

— Por la mañana no, pero por la tarde se desencadenó el temporal.

— Sin embargo, los pescadores se aburren —insistió Nirkov.

— ¿No eres el organizador del Partido? Pues haz que no se aburran.

— Y tú eres miembro del Buró de la organización del Partido, camarada Doronin —dijo quedamente Nirkov.

Doronin le miró sorprendido. Era la primera vez que Nirkov le hablaba en ese tono oficial.

— ¿Qué propones?

— No sé —Nirkov movió la cabeza—. Me doy cuenta de que la gente se aburre y siente nostalgia, eso es todo.

— Hay que explicarles la importancia que tienen los preparativos para la temporada de pesca y darle a cada uno algún trabajo en tierra. Hay que organizar la lectura de prensa, sesiones de cine, representaciones de aficionados...

— Todo eso está bien —profirió Nirkov—. Sin embargo, convendría que meditaras en lo que te dije. Yo tal vez escriba al Comité Regional pidiéndoles consejo...

— Escribe, escribe —Doronin volvió a enfrascarse en sus cálculos.

Se había dedicado de lleno a la elaboración del plan general de la batalla que tendría que dar dentro de tres meses.

En primavera, las pesquerías tendrían que arrebatarse al mar decenas de miles de quintales de pescado. Esa tarea planteaba numerosos y complejos problemas que exigían una solución inmediata.

Pocos días después, los talleres de reparación de barcos comenzaron a trabajar ateniéndose a un plan, sin que se debilitase el ritmo de los otros trabajos.

Doronin creyó que las cosas se iban arreglando y que los preparativos para la temporada de pesca habían alcanzado la necesaria planificación. Pero fué entonces cuando ocurrió un acontecimiento que Doronin estaba muy lejos de esperar.

Dos pescadores, Fediushin, del Mar Negro y Korítov, del Báltico, solicitaron que se les permitiese regresar al continente. Estaban dispuestos incluso a devolver el anticipo recibido.

Doronin no acababa de dar crédito a la noticia. Conocía a esos pescadores. Los dos habían trabajado honradamente y a conciencia. ¿Qué les habría impulsado a hacer esa petición? ¿Los escasos ingresos? Ciertamente, los pescadores ahora ganaban menos que durante la temporada de pesca. Pero eso lo compensarían con creces durante la primavera. ¿De qué se trataba, pues? ¿Por qué unos hombres que ya estaban dispuestos a llamar a sus familias, querían ahora abandonar estos lugares?

Llamó a Fediushin y a Korítov. Este dijo que estaba enfermo, y sólo se presentó Fediushin. Doronin vió a un hombre enjuto, de rostro rojo y curtido por el viento, que llevaba una chaqueta guateada ceñida por una correa de soldado.

— ¿Qué ha ocurrido, camarada Fediushin? —preguntó Doronin—. Para mí su petición ha sido una verdadera sorpresa. ¿Por qué se quiere marchar?

— Pues... lo hemos decidido —respondió sordamente Fediushin—. Si la cuestión del dinero constituye un obstáculo, devolveremos todo lo que hemos recibido. —Hablaban sin mirar a Doronin.

— ¡Espere! —dijo Doronin—. Hay que aclarar las cosas. ¿Vive usted en una casa o en un barracón?

— En una casa.

— ¿Cuánto gana usted?

— Como todos.

A Doronin le pareció que esa respuesta ocultaba cierto descontento. — ¿Qué sentido tiene para usted abandonar esto en vísperas de la temporada de pesca? En un mes ganará usted más que en seis meses de otro período cualquiera del año. No le conviene irse ahora.

Fediushin guardaba silencio.

— He oído decir que quería traer aquí a su familia —continuó Doronin—. ¿Por qué ha decidido usted marcharse de pronto?

— No es un trabajo para nosotros —respondió Fediushin de mala gana.

— ¿Qué quiere decir? ¿No es usted un pescador de pura cepa?

— De eso se trata precisamente —respondió Fediushin con tono ofendido—. Aquí, por lo visto, no hacen falta los pescadores.

— ¿Cómo que no hacen falta?

— Como lo oye. Aquí el trabajo es de temporada... Y a mí no me gusta trabajar así... Yo he venido aquí... para quedarme.

— ¡Me parece muy bien! —exclamó Doronin—. ¿Y quién se lo impide?

— Esta vida no es para nosotros —repitió tercamente Fediushin—. ¿Qué es eso de pescar seis meses y pasarse los otros seis en tierra? No, decididamente no me conviene. El aburrimiento acabará por hacer que uno se eche a la bebida.

— Pero... —profirió perplejo Doronin—. Eso depende de la naturaleza. Tampoco los koljosianos siembran ni siegan en invierno.

— Los koljosianos nada tienen que ver con esto —respondió con fastidio Fediushin—. La tierra no produce en invierno, eso ya se sabe. Pero el mar siempre es el mar. En invierno también hay peces.

Doronin quedó pensativo. No se habría sorprendido si aquella solicitud hubiera sido presentada por Veselchakov. Pero Fediushin pertenecía a esa categoría de hombres en quienes siempre se puede confiar. Y de pronto...

Fediushin permanecía de pie y esperaba la decisión con aire sombrío.

— Ahora no puedo darle ninguna respuesta —dijo por fin Doronin—. Necesito consultar con el jefe de pesca.

Decidió buscar en el acto a Nirkov. Le halló en los talleres de reparación de barcos.

— Ven —dijo quedamente Doronin—. Tenemos que hablar.

Salieron del taller y se dirigieron lentamente hacia las colinas.

— Escúchame, Nirkov —comenzó Doronin agitado—, hay algo que no hacemos bien.

Nirkov miró alarmado al director.

— ¿Te acuerdas de cuando viniste a decirme que los hombres se aburrían? —continuó Doronin.

— Recuerdo.

— Toma, lee —Doronin sacó del bolsillo las solicitudes que acababa de recibir.

Marchaban a campo traviesa; el sendero había desaparecido al empezar el invierno. Las botas de fieltro se hundían en la espesa nieve.

Nirkov sostuvo largo rato entre sus dedos rojos y agrietados las dos solicitudes.

— Ya... —musitó, devolviéndole los papeles.

— ¡Fíjate en lo que pasa! —Doronin alzó la voz—. Hasta ahora no se nos había ido nadie. Faltaban viviendas, barcos... y sin embargo, la gente no se marchaba. ¡Y, ahora, mira!...

— ¿Qué has decidido, Andréi Semiónovich? —preguntó Nirkov sin alzar la voz.

— Lo decidiremos juntos, tú, yo y todos los comunistas de las pesquerías. Pero me parece... que hay que seguir pescando en invierno, ¿comprendes?

— Comprendo —respondió Nirkov y a Doronin le pareció que sonreía.

Rusánov se estaba preparando para la reunión del Buró del Comité Regional del Partido.

La reunión tenía que celebrarse a fines de la semana siguiente, pero Rusánov llevaba ya varios días encerrándose cada noche en su despacho sin recibir a nadie y estudiando los informes preparados por encargo suyo.

El problema que iba a discutirse en la reunión del Comité Regional era la coordinación del trabajo administrativo con el trabajo político y de Partido.

...Rusánov alcanzó en la estantería un libro y releyó las palabras de Stalin: «No se puede separar la política de la economía. No podemos apartarnos de la economía, como no podemos apartarnos de la política. Para faci-

litar el estudio, se suele utilizar el método de separar los problemas económicos de los políticos. Pero eso se hace sólo como método, de un modo artificial, para mayor comodidad del estudio. En la vida, por el contrario, la política y la economía son inseparables en la práctica. Coexisten y actúan conjuntamente. Y el que en nuestra actividad práctica piense separar la economía de la política... se encontrará infaliblemente en un callejón sin salida...»

— «Se encontrará infaliblemente en un callejón sin salida...» —repitió Rusánov en voz alta, arrellánandose en el sillón.

Comenzaba la mañana gris y brumosa de Sajalín.

Rusánov fijó su mirada en un montón de cartas que tenía delante. Era el correo del día anterior, que no había tenido aún tiempo de examinar. Rusánov tomó la primera carta y rasgó el sobre.

«Apreciado camarada Rusánov —leyó—. Quiero pedirle un consejo...»

Rusánov miró la firma; Nirkov, organizador del Partido en las Pesquerías Occidentales. «Las Pesquerías Occidentales... Ahí es donde está de director ese comandante desmovilizado... Doronin... Es interesante».

Rusánov tomó, según su costumbre, un lápiz rojo y se enfrascó en la lectura.

Al día siguiente por la noche, cuando Rusánov volvió a encerrarse en su despacho para preparar su informe, le comunicaron que había llegado Doronin, el director de las Pesquerías Occidentales, y que solicitaba ser recibido por él.

— ¡Ah, el comandante de la reserva! —exclamó Rusánov como si en efecto le estuviese esperando—. ¡Que pase, que pase!

Cuando entró Doronin, el secretario del Comité Regional se adelantó a su encuentro.

— Salud, salud, camarada Doronin. ¿Se deja usted ver muy poco!

— Tengo mucho trabajo —dijo Doronin sentándose en el sillón que le señaló Rusánov.

— Entonces, ¿ha venido usted a vernos para descansar? —sonrió Rusánov.

Sin que Doronin se hubiese dado cuenta, le había examinado varias veces de pies a cabeza, quedando contento de su inspección. A su atenta mirada no se había escapado ni siquiera el detalle de que las lustrosas botas del director conservaban las huellas apenas perceptibles de las escamas de pescado.

— No, ¿por qué a descansar? —repuso Doronin azarándose ligeramente.

— Lo digo en broma —respondió Rusánov; y, arrellanándose en el sillón, agregó:— ¿Qué tal marcha el trabajo? ¿Cuántos amigos y cuántos enemigos se ha ganado usted ya?...

— ¿Enemigos? —preguntó Doronin—. No sé... En cuanto a los amigos...

— Ya sé, ya sé que tiene usted amigos —le interrumpió Rusánov—. Por ejemplo, Visliakov, el director de la mina, le está muy agradecido. Ahora no piensa más que en reunir a los obreros de todas las pesquerías y convertirlos en mineros... Pero tenga cuidado, no vaya a salir perdiendo a la hora de ajustar cuentas —Rusánov le guiñó ligeramente un ojo—. Visliakov es un mujik astuto.

Doronin comprendió que Rusánov aprobaba su conducta.

— Tampoco nosotros nos chupamos el dedo —respondió.
Rusánov le contemplaba sonriente.

— He venido a tratar un asunto con usted, camarada secretario del Comité Regional. Quiero pedirle consejo.

— Le escucho —dijo Rusánov en tono serio.

Recordaba muy bien el día en que Doronin, sin levantar la cabeza y sentado en ese mismo sillón, trataba de demostrarle, violento y resentido, que era absurdo enviarle a las pesquerías. Desde entonces no le había perdido de vista.

Al principio llegaron a sus oídos rumores de que Doronin se llevaba mal con los otros dirigentes de las pesquerías. Podía, claro está, haberle llamado para hacerle una advertencia. Pero Rusánov estaba decidido a no apresurarse. Una voz interior le decía que por el momento no debía inmiscuirse. «Si es un verdadero comunista, la misma vida se encargará de enseñarle», pensaba.

Cuando se enteró de que Doronin había emprendido la construcción de casas, Rusánov se alegró como si le hubieran quitado un peso de encima. «Está en el buen camino», se dijo.

— Bueno, le escucho, camarada Doronin —dijo Rusánov.

— Hemos empezado a prepararnos para la temporada de pesca de primavera —comenzó Doronin—. Nos faltan muchas cosas, pero... no es de eso de lo que quería hablarle. Nos ha ocurrido algo bastante desagradable... En pocas palabras, dos pescadores han pedido la baja...

Una fugaz sonrisa, apenas perceptible, asomó al rostro de Rusánov.

— Muchos pescadores están disgustados de que suspendamos la pesca durante el invierno. Y he decidido venir para que me aconseje lo que debemos hacer.

— Ha hecho usted muy bien en venir, camarada Doronin. También yo quería verle para consultar con usted un problema.

— ¿Connmigo? —interrogó sorprendido Doronin.

— Sí, con usted.

A Doronin le pareció de nuevo que Rusánov sonreía levemente. Pero al instante su rostro volvió a recobrar la seriedad.

— Me parece —prosiguió— que nosotros, los comunistas de Sajalín, cometemos en nuestro trabajo un gran error. Al resolver tal o cual cuestión económica no siempre nos damos cuenta de su importancia política. ¿Cree usted que abordamos de una manera acertada la solución de todos los problemas?

— Yo creo —repuso Doronin— que en este sentido no puede haber instrucciones exactas. Es imposible responder de antemano a problemas que la vida plantea por primera vez.

— Eso es cierto —accedió Rusánov—, pero, ¿y si el problema ha sido ya planteado por la vida?... He recibido una carta muy interesante y me gustaría conocer su opinión. Escuche: «Apreciado camarada Rusánov: Quiero pedirle un consejo. En nuestras pesquerías, los preparativos para la temporada de pesca de primavera han tomado un gran impulso. Tenemos mucho trabajo y, sin embargo, algunos pescadores se aburren. Antes pensaban en traer a la isla a sus familias y ahora no piensan más que en marcharse. No les gusta que suspendamos la pesca durante el invierno. Además de lo que eso representa para sus ganancias, no están acostumbrados al ocio.

Los viejos del lugar me dicen que los japoneses no se hacían a la mar en invierno. Pues bien, nosotros no sabemos qué hacer. Pienso plantear ese problema en el Buró de la organización del Partido, pero hay que preparar antes la resolución, pues si no perderíamos el tiempo. Pero el caso es que no sé cuál debe ser esa resolución. Creo, a pesar de todo, que los japoneses no deben ser un modelo para nosotros. Si les imitásemos, tendríamos que desmovilizar a la gente al llegar el invierno. Perdón que distraiga su atención, pero considero que este problema no sólo tiene importancia para nuestras pesquerías».

— Sé de quién es esa carta —dijo Doronin con voz firme.

— No lo dudo —exclamó Rusánov—. Sería extraño que usted y el organizador del Partido pensasen de distinta manera. ¿Qué debo contestarle?

— Opino que no cabe más que una respuesta —pronunció Doronin convencido—. Hay que seguir pescando en invierno. Haremos la prueba. ¿Nos da usted su bendición?

— ¿No os atrevéis sin ella? —preguntó Rusánov sonriendo irónico—. ¿Qué le parece, camarada Doronin —prosiguió volviendo al tono serio—, por qué los japoneses no pescaban en invierno?

— La geografía —respondió Doronin encogiéndose de hombros.

— Pues yo creo —dijo Rusánov pensativo— que no era la geografía, sino la política. Los japoneses consideraban a Sajalín del Sur y a las Kuriles como colonias de pequeña economía artesana y semicolonial, donde la mano de obra, casi sometida a esclavitud, resultaba barata. En el verano todo eso no producía más que ventajas, en cambio en invierno sólo representaba pérdidas. Poco era lo que en esta época del año se podía pescar con aquellos recursos artesanos. Y de seguir pescando en invierno, habrían tenido que construir casas buenas, mantener la flota en buen estado y, además, pagar a la gente... Así, pues, camarada Doronin, ¿no le parece que los japoneses utilizaban la geografía, cuya importancia no se puede negar, para encubrir en la isla los vicios interiores de la economía capitalista? Nosotros, en cambio, no construimos aquí una economía colonial atrasada, sino una economía socialista de vanguardia. No podemos tratar a los pescadores como los trataban los japoneses. ¿No le parece que es un problema más bien político que geográfico?

Doronin guardó silencio. Antes de hablar con Rusánov ya estaba convencido de que era preciso pescar en invierno, pero no le había concedido una importancia política tan grande. No había visto más que el aspecto económico del problema.

— No se me ocurrió pensar en eso —profirió al fin.

— Antes de recibir esta carta —dijo Rusánov sonriendo—, tampoco se me había ocurrido a mí. Me ha gustado mucho la frase. «Creo, a pesar de todo, que los japoneses no deben ser un modelo para nosotros». Hablé con los camaradas de la sección de pesca, y éstos me dijeron que no había ninguna objeción de tipo científico en contra de la pesca durante el invierno. No es más que la fuerza de la tradición. Mas si nos atuviéramos a ella, también tendríamos que convertir el pescado en abono, ¿no es cierto?

Doronin se levantó.

— ¡Muchas gracias! —dijo emocionado—. Examinaremos de nuevo esa cuestión, y no desde un punto de vista geográfico, sino político.

— Pues ya ve —Rusánov se echó a reír—, también yo he recibido un

consejo de usted: «Examinar la cuestión desde el punto de vista político». Es un buen consejo. Al mismo tiempo, no se olvide que desde el punto de vista económico el problema de la pesca de invierno no tiene tanta importancia. Su peso específico en el plan anual de pesca es, por ahora, muy insignificante. Pero enfoque esta cuestión en su aspecto político y verá inmediatamente lo muy ligada que está con otros problemas, de cuya solución depende el florecimiento de nuestra isla. Medite en todo esto e informe al camarada Nirkov de nuestra conversación. A propósito, ¿qué opinión tiene de su organizador del Partido?

— Nirkov es muy buen muchacho y un verdadero comunista —respondió convencido Doronin mientras estrechaba la mano que le había tendido Rusánov.

Apenas había salido Doronin cuando sonó el teléfono. Rusánov hizo una mueca de desagrado: pensaba dedicarse a preparar su informe.

Le llamaban para comunicarle que un avión que se dirigía del Japón a Moscú había solicitado permiso para aterrizar en Sredne-Sajalinsk, pues el mal tiempo le impedía seguir el viaje a Jabárovsk.

Rusánov colgó el auricular y se frotó las manos. En la lista de pasajeros del avión había visto el nombre de Vorontsov, conocido periodista de Moscú. Rusánov le conocía desde antes de la guerra, pues Vorontsov había estado dos veces en Jabárovsk y en Sajalín del Norte a dar unas conferencias sobre la situación internacional.

La última vez que se vieron fue en el otoño de 1945, en un pasillo del Consejo de Ministros. Vorontsov le dijo entonces que la redacción de su periódico le enviaba al Japón en calidad de enviado especial.

«¿Se acordará de que yo trabajo aquí? —pensó Rusánov—. Le obligaré a que haga un informe ante los militantes del Partido. No dejaré que salga el avión. La meteorología es una ciencia muy embrollada».

Pidió el automóvil y se dirigió al aeródromo.

Vorontsov, cansado, se había arrellanado en un sillón. Rusánov se paseaba por el despacho.

Después, se detuvo ante Vorontsov, apoyó los brazos en el respaldo de un sillón y preguntó:

— ¿Dices que estás cansado? ¿Has trabajado mucho?

— No estoy cansado de trabajar —respondió lentamente Vorontsov—. El aire que allí se respira no es para los pulmones soviéticos... Hace tres días —continuó animándose ligeramente y proyectando hacia adelante el cuerpo—, acudí a nuestra representación en el Consejo Aliado un capitán soviético. Contó que cuando navegaba por el Mar del Japón aparecieron de pronto unos aviones yanquis que se pusieron a dar vueltas sobre el barco, en vuelo rasante e incluso en picado. Como es natural, entre los pasajeros hubo cierto revuelo. Y éste no es el primer caso ni mucho menos.

— Estoy enterado —replicó Rusánov.

Vorontsov se encogió de hombros.

— Informaron a Moscú. Desde el punto de vista del sentido común cuesta comprender lo que esto significa. Una cosa es indudable: las autoridades norteamericanas aspiran a establecer su control sobre la navegación en los mares Amarillo y del Japón. No olvides que todo eso ha ocurrido muy lejos de las aguas territoriales japonesas...

Rusánov se paseaba en silencio por el despacho.

— Hace poco —continuó Vorontsov—, nuestros periodistas visitaron el Japón. No les dejaron ir a Hokkaido. Durante toda una semana estuve asediando a ruegos al general MacArthur, pero, al fin y al cabo, recibí una negativa. Por lo visto el general temía que lo oculto saliese a la luz pública.

— Pues había quien consideraba —dijo pensativo Rusánov—, que Norteamérica estaba tan interesada como nosotros en liquidar la agresión japonesa.

— ¡Tonterías! —exclamó bruscamente Vorontsov—. Norteamérica estaba interesada en liquidar al Japón como rival en el mercado mundial. La agresión japonesa contra nosotros no hubiese desagradado al Congreso ni, sobre todo, a Wall Street. Estoy convencido de que MacArthur veía con disgusto cómo íbamos destrozando las divisiones japonesas. Norteamérica consideraba como un mal inevitable el aniquilamiento de la potencia militar japonesa por nuestro ejército. Ahora quieren restablecer la situación y crear un Japón sumiso a ellos y hostil a nosotros.

— Hasta el momento no han creado más que un Japón hostil a los propios japoneses —comentó irónico Rusánov.

— No sólo a los japoneses —replicó lentamente Vorontsov—. ¿Estás enterado, camarada secretario del Comité Regional, de que en un documento oficial japonés —la nueva ley electoral—, Corea, Manchuria, las islas Kuriles y Sajalín del Sur figuran como tierras que se encuentran «temporalmente en circunstancias especiales»?

Rusánov sintió que se le agolpaba la sangre en el rostro. Pero al instante se echó a reír.

— Creo que sería más acertado declarar al Japón como un país que se encuentra en «circunstancias especiales» —dijo—. ¿Eso quiere decir que piensan en la revancha? —preguntó frunciendo las cejas.

— Hay quien piensa en ella —respondió Vorontsov—. Por ejemplo, el célebre Yoshida. Hace muy poco declaró públicamente que estaba de acuerdo con la llamada «doctrina de Truman», diciendo: «También nosotros luchamos contra el comunismo y tenemos a un enemigo muy peligroso en el norte».

— La psicosis nazi —dijo sonriendo Rusánov—. Una enfermedad peligrosa y, según demuestra la experiencia, de pronóstico mortal. Después de la guerra contra Alemania, los pueblos han quedado bien inmunizados contra ella.

— Eso no se le puede aplicar a los gobernantes yanquis; ahora se están dedicando poco a poco a crear un ejército japonés y a restablecer las disueltas organizaciones fascistas. Quiero contarte un episodio que se me ha quedado grabado en la memoria —dijo Vorontsov en voz baja—. Fué en la primavera de 1945, en Karlshorst, en Alemania... Yo era uno de los corresponsales que acompañaron al camarada Vishinski a la firma de la capitulación de Alemania... El acto se celebró en la enorme sala de la Escuela de Ingenieros... Oí las palabras: «Que pase la delegación alemana». Apareció en la puerta el mariscal Keitel. ¡No podía apartar de él los ojos! ¿Sabes?, sentía a la vez una enorme curiosidad y una gran repugnancia. ¿No es verdad que siempre nos pareció que Hitler, Goering, Keitel y demás jefes nazis no podían tener rostros humanos? Esto era una ingenuidad, naturalmente, pero era difícil creer

que las maldades que cometían no dejaran huellas en sus rostros. Así, pues, entró Keitel. Te acordarás seguramente de su teatral golpe de tacón y de aquel absurdo movimiento con su bastón de mariscal. En la prensa se habló mucho de eso. Yo no apartaba la vista de su cara... Te aseguro que no era un rostro humano corriente. No te rías, no es misticismo. Aquel rostro inexpresivo no reflejaba ningún pensamiento humano. Yo esperaba ver en él desesperación, temor, odio, desprecio, en fin, algo.

Vorontsov hablaba con la mirada fija en un punto lejano.

— Nada de eso había en el rostro de Keitel. Era el rostro de un loco. Créeme, Rusánov, sé lo que digo. Imagínate a un maniático que hubiera imaginado ser Napoleón. La bata llena de condecoraciones de papel; médicos a su alrededor; rejas en las ventanas; figúrate que al loco acabasen de quitarle la camisa de fuerza... Nada de eso se refleja en su rostro. No se da ninguna cuenta de la situación real. Lo mismo le pasaba a Keitel. ¡Ni un asomo de lucidez! Una expresión torpe de maniático convencido de su propia superioridad, que resultaba tragicómica... ¡Si vieras cómo los rostros de algunos norteamericanos me recuerdan esa expresión de Keitel!

— ¡Oyeme, Vorontsov! —le interrumpió bruscamente Rusánov—. No acaba de gustarme el estilo de tu información. ¿Crees acaso que en el Japón la historia la hacen los MacArthur, los Yōshida y demás norteamericanos y japoneses a lo Keitel? ¿Dónde dejas al pueblo?

Vorontsov entornó ligeramente los ojos.

— Te equivocas, Rusánov —respondió, moviendo la cabeza—. La gente soviética no se olvida jamás del pueblo. He visto dos manifestaciones de Primero de Mayo en Tokio. Medio millón de personas y más de dos millones en todo el Japón. Exigían la dimisión del gobierno del barón Sideshara, la libertad y la paz. ¿Y la muchedumbre apiñada a las puertas del edificio donde se celebraba el juicio contra los criminales de guerra? ¿Y el Partido Comunista japonés, que por primera vez en los veinticinco años de su existencia lleva una vida legal?... ¿Y el crecimiento numérico de los partidos de izquierda? ¿Y los sindicatos? No, Rusánov, no; jamás nos olvidamos del pueblo.

Guardaron silencio.

— Vivimos en una pequeña isla —comenzó pensativo Rusánov—, casi pegados a la de Hokkaidō. Más o menos la misma latitud, los mismos mares, los mismos vientos... Pero, ¡qué diferencia! Dos mundos distintos... El pasado y el futuro...

Vorontsov asintió con la cabeza.

— ¿Harás un informe ante los militantes del Partido? —preguntó Rusánov cambiando de tono.

— ¿Sobre qué? —preguntó a su vez Vorontsov sonriendo—. ¿Sobre los aliados que, «fieles a su deber», están armando a los japoneses contra nosotros?

— También puedes hablar de eso, pero sobre todo debes referirte al pueblo japonés.

Rusánov se acercó a Vorontsov, colocó las manos sobre sus hombros y añadió con vehemencia:

— Y dilo de tal modo que nuestros hombres se sientan aún más orgullosos de su Patria y de lo que ella está haciendo.

CAPITULO XIV

Doronin regresó a las pesquerías ya de noche. Cuando bajó del tren, la oscuridad era completa. Caían grandes copos de nieve. Una fuerte brisa soplaba del mar. Doronin avanzó con paso firme. Ahora ya no tenía que preguntar por el camino que conducía a las pesquerías.

Poco después divisó las ventanas iluminadas de la nueva casa. Había sido construída sobre un pequeño cerro y se la veía desde lejos. «Parece un faro», pensó Doronin.

Sentíase impaciente por ver a Nirkov y contarle la conversación que había tenido con Rusánov. Caminaba venciendo la resistencia de la fuerte brisa marina mientras reflexionaba sobre las medidas que había que tomar inmediatamente en las pesquerías.

Era preciso ante todo reunir a los comunistas y komsomoles y plantear ante ellos el problema de la pesca en invierno... Pero tendría que discutirlo previamente con Vólogdina y Ventsov. Como era natural, en la reunión surgirían numerosas cuestiones de carácter práctico, a las que tendría que dar una respuesta clara y precisa.

Llegó a la altura de la nueva casa. En la ventana de Nirkov no había luz. «Estará en el aserradero», se dijo Doronin. La habitación vecina estaba iluminada. Era la habitación de Vólogdina. Aquella luz parecía fluir de un hogar acogedor. Doronin dió unos ligeros golpes en el cristal de la ventana, subió a la terracilla y entró en el pasillo. En el suelo se veía una ancha franja luminosa. Vólogdina estaba de pie en el umbral de su habitación.

— Buenas noches —dijo Doronin, y se turbó al pensar en lo avanzado de la hora.

— ¿De vuelta ya, Andréi Semiónovich?

— Sí —Doronin salió a la terracilla para sacudirse la nieve, y preguntó desde allí:— ¿No está Nirkov?

— Se fué por la tarde al bosque —respondió Vólogdina—. ¿Quiere pasar?

— Bueno.

No había vuelto a la habitación de Vólogdina desde el día que la había instalado allí. Entonces no había en ella más que las paredes desnudas oliendo a madera fresca y una ventana sin cristales.

Ahora el aspecto de la habitación era muy distinto. Había una cama, una estera ucraniana tendida en el suelo («seguramente se la han regalado los pescadores que han venido hace poco»), un pequeño escritorio, sillas en lugar de los acostumbrados taburetes («los muchachos del aserradero las deben haber hecho especialmente para ella»).

— Siéntese —le invitó Vólogdina sonriendo—. Creo que es la primera vez que viene usted aquí. ¡Es curioso! Vivimos al lado y nunca nos visitamos. ¿Por qué será eso?

En lugar del habitual mono azul llevaba una blusa blanca y una falda negra que la hacían parecer algo más baja.

— En cuanto a mí, por simple temor —replicó Doronin con exagerada seriedad—. El traumatismo de los primeros días, por decirlo así.

— ¡Vuelta a lo mismo! —exclamó Vólogdina con un gesto de impaciencia—. ¿Viene usted de Sredne-Sajalinsk?

Doronin asintió con la cabeza. Ardía en deseos de contarle la conversación que había sostenido con el secretario del Comité Regional del Partido.

— Hay una novedad, Nina Vasílievna, que nos atañe a los dos. ¿Qué le parecería si siguiésemos pescando en invierno?

— ¿Se... le acaba de ocurrir ahora mismo? —preguntó sorprendida.

— No, la idea no es de ahora... ni... tampoco es mía. Pero, no es eso lo que importa...

Doronin acercó una silla y, desabrochándose el abrigo, se sentó.

— Escúcheme.

Y expuso ante Vólogdina el plan de la pesca de invierno.

Ella le miró fijamente y agitó la cabeza:

— ¡Qué hombre más inquieto! ¡Siempre inventando algo! Primero aquella salida al mar, que por poco nos cuesta varias vidas; después, la entrega de barcos a los koljoses, y ahora está usted tramando de nuevo algo que jamás se ha visto en estos lugares.

— ¿Cómo podría ser de otra manera? —exclamó Doronin—. Por lo demás, aquí nunca ha habido nada de nada. No existía el Poder soviético, ni la vida era vida...

— Oígame —le interrumpió Vólogdina—, ¿de veras piensa usted pescar en invierno? ¿Lo dice en serio?

— Completamente en serio —respondió Doronin—. Lo tengo todo bien pensado y calculado. Tendremos en cuenta el pronóstico del tiempo y sólo dejaremos salir a los mejores pescadores en los barcos más seguros.

Los ojos de Vólogdina brillaron de entusiasmo. Había comprendido que Doronin hablaba en serio.

— Pero... ¡pero esto viene a trastornar por completo todo el programa que nos habíamos trazado para el invierno!...

— Sólo en parte —repuso Doronin—. Los preparativos para la temporada de primavera deben seguir siendo nuestra tarea principal. Al mismo tiempo, aprenderemos a pescar en invierno. No se trata de lo que podamos pescar este invierno, sino de imbuir a la gente la idea de que es posible pescar todo el año. Desde el punto de vista de los principios, esto tiene una gran importancia. Y pasados dos o tres años la pesca de invierno ocupará un lugar sensible en nuestro plan.

— Dentro de dos o tres años... —repitió Vólogdina pensativa—. ¿Se dispone usted a vivir tanto tiempo en Sajalín?

— ¿Por qué me lo pregunta? —interrogó sorprendido Doronin.

— Por nada —replicó Vólogdina secamente y con un ligero matiz de reto.

Estaba sentada sobre la cama, con la espalda apoyada en la pared. El viento que penetraba por la ventana hacía oscilar levemente la lámpara, suspendida sobre la mesa.

Al entrar en la habitación, Doronin no se había quitado el abrigo para indicar que no pensaba quedarse más que breves instantes. Ahora sentía calor, pero ya le era violento quitárselo.

— Poco importa que nos vayamos o nos quedemos —profirió quedamente Doronin—. La gente seguirá viviendo aquí de todos modos.

— Eso es —exclamó Vólogdina—, la gente seguirá viviendo lo mismo si se marcha que si se queda usted... Ya sé que no le gusta esta tierra. Le han enviado aquí a trabajar... y no lo hace usted mal —agregó sonriendo—. Sin embargo, jamás sentirá usted que esto es su casa. Es usted... un ave de paso...

— No, Nina Vasilievna —dijo Doronin denegando con la cabeza—, no tiene usted razón. Las aves de paso buscan siempre los mejores lugares, y yo...

— Bueno, me he expresado mal —le interrumpió con impaciencia Vólogdina—. Pero, dígame la verdad, si le hubieran propuesto quedarse aquí para siempre, no para un año ni para dos, sino para toda la vida... ¿qué diría usted?

Doronin guardó silencio.

— No dice usted nada... Aunque, ¿qué podría decir usted, cuando ni siquiera conoce bien nuestra tierra? —prosiguió con ímpetu—. Todo el otoño se lo pasó usted recorriendo como un loco la costa, sin ver más que koljoses, barcos, minas, y otras cosas por el estilo... Pero, ¿se ha fijado usted en los amaneceres de Sajalín? ¿Ha visto usted la taigá en otoño? No ha visto usted nada. Le han enviado a trabajar, y eso es lo que hace. Si le hubiesen enviado al Polo Norte, igual hubiera trabajado allí. Y si alguien le preguntase después: «Andréi Semiónovich, ¿qué le ha parecido la aurora boreal?», usted le contestaría: «¿La aurora boreal? Sí, creo haber visto algo de eso...»

Doronin se echó a reír.

— ¿De qué se ríe? —preguntó Vólogdina alzando la voz.

— Jamás supuse que fuera usted capaz de pronunciar discursos tan apasionados.

— ¡Déjese de ironías! —exclamó casi gritando y levantándose de la cama—. Nunca pude comprender a la gente que viene aquí; se entrega en cuerpo y alma al trabajo y luego se marcha sin volver siquiera la cabeza...

— ¿Por qué sin volver la cabeza? —preguntó Doronin por decir algo.

— ¡Compréndame! ¡Amo a esta tierra —continuó Vólogdina— y no la cambiaría por ninguna otra!

Se dejó caer sobre la cama. Su rostro se había arrojado.

— ¡Para qué vamos a hablar de eso! —pronunció con aire cansado—. Más vale que tratemos del plan de salidas al mar. ¿A quién mandamos primero?

— ¡No, espere! —dijo Doronin—. ¡No debe hablar usted así conmigo, yo no soy Veselchakov!

— Ya lo sé —profirió Vólogdina quedamente, y a Doronin le pareció notar cierta tristeza en su voz—. Por eso me duele...

Se estableció un silencio embarazoso.

— He oído decir —comenzó por fin Vólogdina sin mirar a Doronin— que en el continente están construyendo un pesquero enteramente metálico y que, al parecer, será enviado a Sajalín del Sur. ¿No sabe usted para quién lo destinan?

— No, no lo sé —replicó Doronin, dándose cuenta de que Vólogdina se esforzaba penosamente por encontrar un tema de conversación.

— Dígame, Nina Vasilievna, ¿por qué es usted así?

— ¿Qué quiere decir? —preguntó Vólogdina alarmada.

Doronin se turbó, pero ya era tarde para retroceder.

— ¿Qué quiere decir? —insistió Vólogdina.

— Pues que es usted una mujer extraña... que vive usted... sola... encerrada en sí misma.

— ¿Encerrada en mí misma? —preguntó retadora.

— Pues... usted ya sabe lo que quiero decir —respondió en voz baja Doronin completamente confuso.

Su turbación parecía divertir a Vólogdina. Con los ojos ligeramente entornados, le miraba de hito en hito.

«¡Qué diablos me pasa! —pensó Doronin furioso—. Sé perfectamente lo que quiero decir, y heme aquí balbuceando necedades».

— Escúcheme, Nina Vasílievna —empezó Doronin con voz firme—, hay cosas que no me atañen, pero creo que tengo derecho a hacerle algunas preguntas... como compañero de trabajo, digamos...

— Pregunte.

— ¿Por qué me rehuye usted, por qué evita el estar conmigo? Con los pescadores, en cambio, tiene usted buena amistad. Por cierto, todos ellos la adoran... Además... bueno, eso ya se refiere a otra cosa... Es usted una mujer joven... ¿será posible que no sienta deseos de trasladarse a una gran ciudad de intensa vida cultural?... Perdóneme, ¿ha estado usted casada alguna vez?

— Sí —respondió sencillamente Vólogdina—. Mi marido pereció en la guerra de Finlandia. ¿Qué más le interesa?

Doronin tenía muchos deseos de preguntarle por qué continuaba haciendo aquella vida de reconcentrado aislamiento, pero no dijo nada.

Por la mañana, Doronin llamó a Ventsov. Hubiese querido que a su conversación con el ingeniero-jefe sobre la pesca de invierno asistiese también Nirkov, pero éste aun no había regresado.

Ventsov escuchó atentamente al director y le hizo varias preguntas: ¿Podían contar con nuevos aparejos de pesca? ¿Recibirían nuevos barcos? ¿Vendrían más mecánicos del continente? Después, dijo que tenía que pensarlo y abandonó el despacho.

Regresó a las dos horas, se sentó en el sillón, y sujetando con las manos entrelazadas su angulosa rodilla dijo que la idea de la pesca en invierno era la más funesta y descabellada que había oído en estos últimos tiempos, y que él se oponía categóricamente.

Aunque Doronin no contaba con el apoyo del ingeniero-jefe, sintió sin embargo una sorda irritación.

— Le ruego que sea más explícito —dijo entre dientes.

Ventsov le explicó tranquilamente que sus objeciones obedecían a dos razones: una económica, y psicológica la otra...

Ante todo, la pesca en invierno no era nada ventajosa. Aumentaban inevitablemente las averías, se echaban a perder los aparejos de pesca. Además, no había ninguna garantía de que se consiguiese pescar. Si se tomaba en consideración que ya de por sí las pesquerías sufrían una gran penuria de barcos y aparejos de pesca, se veía con toda evidencia la inutilidad de esa «aventura invernal».

Desde el punto de vista psicológico esta idea sólo era perjudicial. Todos los esfuerzos deben concentrarse en los preparativos para la temporada de primavera. Dedicarse ahora a organizar la pesca de invierno debilitaría sin duda esos preparativos, cosa que desde todos los puntos de vista no acarrearía más que daños.

Los argumentos del ingeniero-jefe parecían irrefutables, y eso era lo que más irritaba a Doronin.

— En invierno, aquí no se pesca. Si eso fuera ventajoso ya lo habrían hecho hace mucho tiempo unos pescadores tan expertos como los japoneses.

La mención de los japoneses sacó a Doronin de quicio.

— Camarada Ventsov —empezó tranquilamente Doronin conteniendo con dificultad la ira que pugnaba por estallar—, dice usted que los japoneses...

— Ese no es más que uno de mis argumentos —se apresuró a interrumpirle Ventsov.

— Admitámoslo; pero supongo que comprende usted el contenido político de los métodos económicos utilizados por los japoneses.

— No sé —Ventsov movió con obstinación la cabeza—. Lo único que comprendo es que ninguna política habría obligado a los japoneses a renunciar a la pesca de invierno en el caso de que fuera ventajosa.

Doronin dió por fin rienda suelta a la ira que le ahogaba.

— ¡Razona usted como un auténtico mercachifle! —gritó—. La pesca en invierno tiene para nosotros enorme importancia política y de principio. Y usted no hace más que perorar sobre la mecanización y le tiene miedo a un trabajo real y efectivo... Su prosternación ante las tradiciones japonesas puede ocasionarnos enormes perjuicios. ¡Un ingeniero soviético tomando por modelo a los japoneses!

Ventsov estalló.

— ¡Usted se ha vuelto loco! ¿Que yo me prosterno ante las tradiciones japonesas?... ¡No quiero seguir hablando con usted! —vociferó, y salió dando un portazo.

«Por algo no me gustó desde el primer momento —pensaba Doronin paseándose agitado por el despacho—. Al principio propuso que paralizásemos las pesquerías hasta la primavera y ahora sabotea el plan de pesca de invierno. Todo eso no son más que eslabones de la misma cadena que le tiene atado de pies y manos. Cobardía, rutina, fe ciega en la inmutabilidad de las tradiciones. ¡De eso se trata! Bien es verdad que tiene ciertos méritos en su haber. No es poco lo que ha hecho para perfeccionar la reparación de los barcos y el apresto de los aparejos de pesca. Cuando cedimos los barcos a los koljoses mantuvo una posición acertada. Pero en fin de cuentas es un hombre cobarde y corrompido, más perjudicial que provechoso».

Cuando hubo llegado a esta conclusión, sintió que se calmaba la ira que se había apoderado de él.

CAPITULO XV

Olga recibió la segunda carta de Astájov cuando estaba en el consultorio. Tan pronto como acabó la consulta, que esta vez le pareció interminable, rasgó el sobre y desdobló el conocido papel crujiente.

«Salud, Olga: A decir verdad, sabía que me respondería usted. No lo tome como una fatuidad. Se trata de otra cosa. Después de nuestra conversación en Sredne-Sajalinsk no podía usted dejar de contestar a mi carta. Cuando nos separamos, estaba seguro de que le escribiría y de que usted me respondería sin falta. Pero a pesar de esta seguridad, jamás podrá usted imaginarse la alegría que experimenté al recibir noticias tuyas. Y aunque no conocía su letra, adiviné en seguida que la carta era de usted. Cuando me convencí de ello, comprendí de pronto cuán grande había sido mi temor de que usted me hubiese olvidado...

Me pide usted que le describa detalladamente mi vida en las Kuriles. Intentaré hacerlo, aunque no estoy muy seguro de que la descripción sea acertada.

Sigo viviendo en la misma casita a orillas del océano. Los camaradas que han venido conmigo se han instalado en la desierta escuela: por ahora no hay casas. Creo que dentro de dos días tendremos una habitación.

¡Si hubiera visto usted, Olga, con lo que nos hemos encontrado aquí! Las fábricas de conservas y los muelles destruidos; los barcos pesqueros abandonados a su suerte e inutilizados por los japoneses... Nos hemos tropezado con la decantada «cultura japonesa», con sus biombos de papel y las sucias esteras, que nuestros hombres soviéticos arrojaron con repugnancia... A veces me parece que sobre las Kuriles sigue flotando el amargo tufo de toda suerte de hierbas y raíces, fiel compañero de la miseria y de la indigencia.

Hace poco realicé una interesante excursión por toda la cadena de las islas Kuriles. He visto que son muchísimas. Por eso los japoneses les han puesto el nombre de Tsisima, que quiere decir «mil», «numeroso».

Regresé a mi isla con una idea completamente distinta de las Kuriles. Le aseguro que no se trata de unas islas desiertas y salvajes, perdidas en el océano. Es una comarca riquísima y maravillosa. Me siento orgulloso de trabajar aquí. Créame que no se trata de una simple frase.

En el tiempo que llevo en las Kuriles ya hemos conseguido hacer algo. Las obras de construcción están en plena marcha.

En el extremo septentrional de la isla se está terminando de construir un aserradero. Muy pronto comenzará a producir la fábrica de ladrillos. No creo que sea necesario explicarle la importancia que tiene para nosotros el poder contar con ladrillos de fabricación propia.

El verano que viene se abrirá una pequeña casa de descanso, situada en un lugar muy pintoresco a orillas del océano, y que contará con una buena playa y baños termales... Usted, como médico, comprenderá lo que esto significa para nosotros.

Aquí hay tanto trabajo, que uno no sabe por dónde empezar ni qué es lo que debe hacerse primero.

El desarrollo industrial, agrícola y cultural de las Kuriles depende en gran medida de los éxitos que obtengamos en nuestro distrito. No crea usted que exagero, es la verdad. Necesitamos madera para la construcción, y los bosques principales están en nuestro distrito. Para no tener que importar legumbres precisamos crear una base agrícola propia en las Kuriles. Y aquí es, precisamente, donde se dan todas las condiciones precisas para crear una base capaz de suministrar legumbres para todas las islas.

En una palabra, tenemos mucho, mucho que hacer. Por ahora no se han dado más que los primeros pasos.

En la isla viven ya varios centenares de rusos, pescadores en su mayoría. Todos ellos han llegado en estos últimos días. Se nos ha planteado en toda su magnitud el problema del abastecimiento.

¿Cómo proporcionar pan a la gente? No era el problema de la harina, pues la tenemos en cantidad más que suficiente, sino de cómo organizar la fabricación de pan. Los japoneses no tenían aquí ni una panadería. Al principio repartíamos la harina entre la gente, pero cuando todos comenzaron a cocer tortas en unas míseras estufas que no estaban acondicionadas para

este proceso, lo cual implicaba un gran gasto de grasa, sin conseguir a pesar de todo un verdadero pan ruso, comprendimos que eso no era una solución.

Nuestra primera preocupación fué, pues, la de asegurar que nuestros hombres soviéticos tuvieran verdadero pan... Reuní a la gente, calculamos nuestras posibilidades y decidimos construir en una semana, costase lo que costase, un horno para cocer pan.

Exactamente al cabo de una semana, el jefe de la sección comercial del distrito me presentó con toda solemnidad un pan aromático recién sacado del horno... Hacía ya mucho tiempo que no había experimentado una alegría semejante...

Poco después abrimos un excelente comedor. Comenzó a funcionar la sala de consultas del Partido; traje conmigo más de quinientos libros. Empezamos la construcción de viviendas.

A las dos semanas de haber llegado aquí vino a vernos Rusánov, el secretario del Comité Regional. Celebró la primera reunión de organización del Comité del Partido y del Comité Ejecutivo del distrito, y recorrió la isla acompañado por nosotros. Durante la reunión de los militantes más activos del Partido del distrito —¡ya somos quince los comunistas de la isla!— Rusánov leyó un telegrama de Moscú en el que le comunicaban que habían salido para las Kuriles numerosos barcos con distintos cargamentos. Además le preguntaban cuáles eran nuestras necesidades más urgentes. Todos nos pusimos en pie y estuvimos aplaudiendo unos diez minutos. ¡Qué fuerza tan grande representa nuestro Estado!

Ahora, unas cuantas palabras acerca de lo más importante de su carta. Le ofendió a usted mi pregunta de si estaba dispuesta a marcharse de Sajalín. Debo decirle que no me arrepiento de habérsela hecho, y me alegro mucho de que se haya enfadado. ¡Así es Sajalín! Al principio le infundió miedo y hasta pidió usted informes sobre los barcos de regreso. En cambio ahora... ¡ahora está usted hecha una valiente!...

Me parece que se está desencadenando un temporal. Por la ventana veo una nube de salpicaduras alzándose sobre la valla de mi casa. Los cristales ya están húmedos. Se ha enfurecido mi vecino el «Pacífico» o «Gran Océano», como también se le suele llamar...

Perdóneme que termine la carta. Han venido a verme los camaradas que estaban en el aserradero. Confío en recibir pronto carta de usted. Ahora ya no dejaremos de tener noticias uno de otro, ¿no es cierto?

Con mis mejores deseos

Suyo

Astájov».

Olga dejó caer la carta sobre sus rodillas y quedó pensativa. Se imaginaba con toda claridad a Astájov sentado a la mesa y escribiéndole la carta, mirando de vez en cuando hacia la ventana, mientras afuera rugía el océano...

«Debe tener muchas dificultades —pensó—. Vive en una pequeña isla donde los japoneses lo han destrozado todo y donde todo tiene que ser reconstruido. Es una vida difícil, que en nada se parece a la mía. Yo, a pesar de todo, vivo en una ciudad, tengo luz eléctrica... y estoy rodeada de gente nuestra, de gente soviética...»

Sentía intensos deseos de ver a Astájov. Alguna vez tendría que venir a Sajalín, por lo menos al Comité Regional del Partido.

Por la noche, Doronin y Nirkov, sentados en el despacho del primero, hablaban de Ventsov.

— Antes dudaba todavía, pero ahora ya sé a qué atenerme —decía Doronin con voz firme—. Mañana firmaré la orden de su despido.

Calló, al tiempo que miraba de reojo al instructor del Partido.

Nirkov, sentado en el sillón de paja, no decía nada.

— ¿Por qué callas? —preguntó impaciente Doronin.

— Las pesquerías no pueden quedarse sin su ingeniero-jefe —replicó Nirkov quedamente y como indeciso.

— Vólogdina asumirá temporalmente las funciones de ingeniero-jefe. Después, ya nos mandarán otro.

— Andréi Semiónovich —prosiguió Nirkov, sin alzar la voz—, hace poco releí las decisiones del XVIII Congreso del Partido. Allí habló el camarada Mólotov, ¿recuerdas?

— Sí.

— El camarada Mólotov dijo que ya era hora de colocar en primer plano la tarea de la educación comunista de los trabajadores...

— ¿Acaso pretendes educar a Ventsov? Acabará por reeducarte a ti... Para no comprender la importancia que tiene la pesca de invierno hay que ser...

— Y nosotros, Andréi Semiónovich, ¿lo comprendimos desde el primer momento? —le interrumpió Nirkov con voz queda.

— ¿Nosotros?... —Doronin quedó cortado.

— ¿Recuerdas, Andréi Semiónovich, nuestra conversación acerca de que los pescadores se aburrían? ¿Acaso nos dimos cuenta entonces de lo que se trataba? Sólo empezamos a alarmarnos cuando recibimos las solicitudes de baja, pero antes, ¿dónde estábamos?

Doronin callaba confuso. Estaba seguro de que Nirkov, que había sido uno de los iniciadores de la pesca de invierno, se indignaría ante la conducta de Ventsov y no se opondría a su despido. Pero las cosas tomaban inesperadamente otro giro.

— A pesar de todo, creo que Ventsov hace falta en las pesquerías —habló de nuevo Nirkov—. Nos prestó gran ayuda en la reparación de los barcos.

Doronin se levantó y, para evitar que Nirkov notara su turbación, comenzó a pasearse por el despacho. De pronto se dio cuenta de que no pensaba en Ventsov, sino en Nirkov.

Para Doronin, Nirkov seguía siendo aquel muchacho enérgico, diligente, pero simplote, que había conocido al llegar a las pesquerías. Mas ahora tenía ante sí a otro hombre. Exteriormente no había cambiado nada; la misma sonrisa franca y bonachona iluminaba su rostro, pero Doronin se percataba de que todo esto ocultaba algo nuevo: una fuerza interior y una seguridad en la justeza de sus opiniones.

— Bueno —dijo bruscamente, volviendo a sentarse tras su escritorio—. Lo pensaré todavía.

Nirkov se fué.

Doronin experimentó un sentimiento de satisfacción al darse cuenta de que pensaba en Ventsov con tranquilidad, sin la irritación habitual. Lanzó una mirada al reloj, descolgó la pelliza del perchero y salió.

Ventsov dormía ya y tardó en contestar cuando Doronin llamó a su puerta.

Al ver a Doronin, el ingeniero-jefe fijó en él una mirada perpleja.

— ¿Qué desca? —preguntó Ventsov con hostilidad, sin mirarle a la cara.

— He venido a hablar con usted —respondió Doronin.

— ¿Y la conversación tiene que ser forzosamente de noche?

— Podemos dejarla para mañana, pero no quisiera aplazarla.

— ¿De qué podemos hablar después de lo que ha sucedido entre nosotros?

— De eso mismo, precisamente.

Doronin hizo una pausa, como si recapacitase.

— Para mí es indudable —comenzó— que no siente usted una admiración consciente por las tradiciones japonesas. Sería ridículo que usted, un ingeniero de los planes quinquenales soviéticos, un trabajador de la industria pesquera más avanzada del mundo se prosternase ante los métodos artesanos japoneses.

— ¡Eso es lo que yo decía! —Ventsov se animó—. ¡Yo, que he construido unas pesquerías en el Caspio, una fábrica de conservas en el Mar Negro, otra en el Mar Blanco!...

— De eso se trata, precisamente —le interrumpió Doronin. Volvió a guardar silencio—. Sin embargo, tenía razón y puedo repetir ahora mis palabras.

En el rostro de Ventsov aparecieron unas manchas rojas.

— Si ha venido usted aquí para...

— Espere —dijo Doronin—, ahora comprenderá a lo que he venido. Me parece, camarada Ventsov, que en su fuero interno vive una idea mezquina, cobarde y servil: «¡Si ellos no han podido, cómo vamos a poder nosotros!...» Y esa idea dormita en algún recóndito lugar de su alma, dispuesta a despertar en los momentos decisivos y a roerle las entrañas con sus afilados dientes. ¿Me comprende?

— ¡Puro misticismo! —exclamó Ventsov sonriendo irónicamente.

— Si le preguntase su opinión sobre la técnica pesquera japonesa, me contestaría con toda sinceridad que es mísera y artesana y que es preciso liquidar cuanto antes las huellas que ha dejado aquí. En cambio, cuando tenemos que adoptar una importante decisión sobre la pesca de invierno, esos dientes afilados comienzan a roerle las entrañas: «¡Cómo vamos a poder si los japoneses no lo han hecho nunca!»

— Es usted un adivino —ironizó Ventsov con aire sombrío.

— Tuve la intención de despedirle, camarada Ventsov... —comenzó Doronin quedamente.

— Yo mismo me iré —se apresuró a decir Ventsov—, ya he...

— Quise firmar la orden de su despido —repitió Doronin, alzando ligeramente la voz—, pero después... después comencé a dudar. Pensé que si se iba, no por eso dejaría de dormitar en su alma esa fierecilla de los dientes afilados... Y decidimos que tal vez fuese mejor para usted seguir en las

pesquerías hasta arrojar de su alma esa idea servil. ¿Qué opina? El ambiente y las condiciones de trabajo de aquí le ayudarán.

— A pesar de todo, no puedo comprender para qué ha venido usted —preguntó Ventsov con voz entrecortada—. ¿Qué quiere? ¿Demostrar que soy una nulidad?...

— No —replicó Doronin moviendo la cabeza—. Se trata más bien de lo contrario. Lo que quiero es demostrarle su grandeza, su grandeza de ingeniero soviético... y de hombre.

Doronin calló como brindando a Ventsov la ocasión de sincerarse, pero éste guardó silencio.

— Le propongo que se quede —dijo Doronin—. Ayúdenos a organizar la pesca de invierno y a realizar la de primavera... La contestación me la dará usted mañana.

Y salió de la habitación sin despedirse.

CAPÍTULO XVI

La primera salida al mar se había fijado para el veinte de diciembre. Vólogdina había formado tres tripulaciones con los pescadores más expertos. Al frente de ellas colocó respectivamente a Antónov, a Alexéi Veselchakov y a su hijo Dmitri.

La víspera no hizo viento alguno. El mar rumoreaba rítmicamente. Poco antes del amanecer comenzó a nevar; una nieve húmeda caía blandamente alfombrando con una espesa capa el muelle y las cubiertas de los barcos anclados cerca de la orilla. La nevada dió a las pesquerías el aspecto de una estación invernal del Ártico.

Por la tarde, Doronin había pasado varias horas en la estación meteorológica. Quería estar presente cuando se hiciese el pronóstico del tiempo para el día siguiente. La pluma fina del barógrafo trazaba la curva de la presión atmosférica oscilando levemente. Cada media hora, Doronin se acercaba al barómetro y golpeaba con impaciencia el grueso cristal para ver cuál era la tendencia de la aguja.

Por ahora nada auguraba un cambio de tiempo. Se había intensificado la nevada y parecía que toda la isla iba a desaparecer rápidamente bajo la nieve.

Al día siguiente por la mañana, treinta hombres se dirigieron lentamente por el muelle cubierto de nieve hacia el espolón de la ensenada. Las pisadas de los hombres dejaban huellas profundas. Cesó la nevada pero arreció el frío. El sol no había salido aún y el despejado cielo azul parecía de cristal.

Los pescadores comenzaron a cargar los aparejos de pesca.

Doronin, de pie en el muelle, contemplaba con inquietud los barcos que se iban alejando. «¿No habremos obrado con precipitación? —se preguntaba—. ¿No hubiese sido más acertado empezar la pesca de invierno el año que viene, cuando la gente ya estuviese bien acostumbrada a este mar? ¿No estaré cometiendo un error irreparable, del que tendré que arrepentirme después?» Todas esas preguntas se las planteaba Doronin, pero en el acto él mismo les daba contestación: «No, no cometo ningún error. Es una necesidad sentida por los propios pescadores... Nuestros hombres quieren vivir aquí exactamente igual que acostumbraban a vivir en el continente, sin res-

tricciones de ninguna clase... Además, el mar en invierno no se diferencia gran cosa del mar en otoño...»

Pero cuando se fijaba en el mar, Doronin advertía que, a pesar de todo, su aspecto era muy distinto al que tenía en otoño. Unas olas heladas, de un tinte morado negruzco, avanzaban amenazadoras e implacables...

En invierno, las aguas del mar encerraban además otro peligro: al barrer la cubierta y la borda de los barcos, no retornaban al mar como en verano y en otoño, sino que se convertían inmediatamente en hielo.

Por la tarde, los tres pesqueros regresaron a la dársena. Todo había transcurrido felizmente, si se exceptúa que los barcos habían vuelto con las bordas ocultas por el hielo, las cubiertas convertidas en verdaderas pistas de patinaje y los pescadores con las manos heridas y heladas.

Pero los tres pesqueros habían regresado vacíos. Ninguna de las tripulaciones había logrado pescar nada.

Doronin y Vólogdina llamaron a Antónov y a los Veselchakov. Los pescadores les contaron su lucha contra las gélidas olas que asaltaban el pesquero y cómo, resistiendo los embates de un viento que les penetraba hasta los huesos, rastrearon sin resultado las profundidades del mar. Muchas veces retiraron los palangres, pero siempre en vano.

Al día siguiente volvieron a salir y otra vez regresaron con las manos vacías. La situación era cada vez más complicada. Doronin, sombrío como una nube de tormenta, celebraba largas consultas con los pescadores viejos, iba a la sección de pesca y pedía consejo a los ingenieros de la industria pesquera. También había enviado una larga carta al Instituto de la Industria Pesquera de Vladivostok.

En realidad, después de la segunda salida se vio claramente cuál era la causa fundamental de todos los fracasos. El brusco cambio de las condiciones de temperatura había obligado a los peces a desviarse de su camino. Los lugares señalados en el mapa y que durante varios meses habían sido considerados como lugares de pesca abundante ahora carecían de peces.

Alexéi Veselchakov fué a ver a Doronin y le dijo que no quería salir más a pescar y que se le diera trabajo en tierra. Había comprendido que ni aun con mucha suerte se podía pescar gran cosa en invierno. En estas condiciones, las ganancias serían pocas y el riesgo grande. Por lo tanto, el juego no valía la pena.

Pero Antónov y Dmitri Veselchakov seguían haciéndose a la mar con una tenacidad rayana en la desesperación. En ocasiones conseguían una cantidad insignificante de bacalao, pero la mayoría de las veces regresaban sin haber pescado nada. Sus fracasos tenían preocupado a todo el personal de las pesquerías.

Sólo una persona permanecía impasible ante el evidente fracaso de la pesca de invierno. Era Víktor Fédorovich Ventsov, el ingeniero-jefe de las pesquerías. Nadie le preguntaba nada y él, a su vez, prefería permanecer al margen.

Dmitri Veselchakov fué el primero en acordarse de Ventsov.

Después de varias salidas desafortunadas, se presentó una tarde en su casa y se detuvo en el umbral. Llevaba una chaqueta de lona, rígida y abarquillada por el frío.

— Vuelvo sin nada otra vez —dijo sombríamente—. Nadie puede ayu-

darnos. Usted, que tiene ahí toda una estantería de libros, ¿por qué no busca a ver si encuentra algún asidero? ¡No es cosa de andar rastreando todo el mar hasta encontrar el bacalao!

En los primeros momentos, Ventsov experimentó una vaga satisfacción. Estuvo a punto de escapársele un «¿No lo había dicho yo?» Pero en aquel mismo instante comprendió que si hubiese proferido aquellas palabras de triunfal engrimiento habría perdido todo respeto por sí mismo. No podía, no tenía derecho a decírselas a aquel hombre cansado, aterido, que a pesar del viento y de las heladas, despreciando el peligro, llevaba varios días haciéndose obstinadamente a la mar... Ventsov sintió una vergüenza angustiosa... Y le invadió el deseo de ayudar a esos hombres y facilitarles el cumplimiento de la difícilísima tarea que voluntariamente se habían impuesto.

Le dolía pensar que precisamente ahora, cuando todos los hombres de las pesquerías ponían en tensión sus fuerzas, él permanecía al margen, como un observador indiferente. Comprendía ya que la pesca de invierno no era sólo una invención de Doronin, sino una necesidad sentida por los propios pescadores, que ahora continuaban la lucha a pesar de todos los fracasos.

Y Ventsov, igual que los demás, comenzó a salir todas las tardes al muelle a esperar el regreso de los pescadores.

Sin embargo, nadie se dirigía a él para pedirle consejo. En primer lugar, porque como ingeniero-jefe no estaba directamente relacionado con la pesca, y en segundo lugar, todos recordaban muy bien la posición mantenida por él en ese problema. Pero este hecho, lejos de tranquilizarle, le producía inquietud... Tampoco se decidía a ofrecer sus servicios. Era algo que a pesar de todo le parecía humillante. Además, no estaba seguro de que Doronin los aceptase.

Y ahora tenía ante sí a Dmitri Veselchakov. No había venido más que a pedirle un consejo, pero Ventsov creía oírle decir: «¡Ya ha descansado bastante! ¡La gente se mata por ayudar a la obra común, mientras usted!...»

Confuso, le dijo a Dmitri que consultaría algunos libros y trataría de encontrar algo... Pero no era verdad. Llevaba ya varias tardes revisando numerosos libros y leyendo con atención todo lo referente a la exploración pesquera.

Unos días más tarde, Ventsov llamó a Dmitri y juntos examinaron los materiales que recogían la experiencia de las exploraciones pesqueras. Poco después, Ventsov construyó un termómetro de profundidad, como los que en el continente usaban ya muchos pescadores de vanguardia. La característica fundamental, y tal vez la única de ese termómetro, era que marcaba la temperatura de la profundidad deseada y no reaccionaba ya a las temperaturas de las otras capas de agua por las que tenía que pasar cuando se le subía a la superficie.

Dmitri se dedicó sistemáticamente, de día en día, a la exploración. Medía las temperaturas de las diversas capas de agua y buscaba incansablemente los lugares donde podían haberse concentrado los peces.

Los resultados de su pesca mejoraron algo, pero la cantidad seguía siendo insignificante.

El treinta de diciembre, por la noche, Dmitri regresó a la ensenada con el firme propósito de hacerse a la mar a la madrugada y dirigirse al lugar que previamente había elegido.

En el comedor, construido hacía poco, se estaban preparando para ce-

lebrar todos juntos el Año Nuevo. Vólogdina, que era la organizadora de la fiesta, trató de disuadir a Dmitri de su propósito, pero no consiguió nada. Dmitri le explicó que no tenía derecho a perder tiempo, que un día más tarde podía estallar el temporal que embrollaría todos sus cálculos.

Al amanecer, Dmitri se hizo a la mar. Soplabla una fuerte brisa, pero no desde tierra, como era habitual en ese tiempo, sino del mar. Hacía mucho frío. Las cristas de las olas aparecían cubiertas de hielo. Las nubes eran tan bajas, que casi rozaban el mástil del pesquero.

Dmitri había tomado rumbo hacia el lugar donde, según sus cálculos, estaba seguro de encontrar pesca. No en vano se había pasado dos días dando vueltas por ahí. No en vano había medido tantísimas veces la temperatura. No en vano había conseguido pescar allí precisamente mucho más bacalao que los días anteriores.

«¿Y si fracaso de nuevo? ¿Y si vuelvo a sacar las redes vacías o con algunas decenas de peces que, en el mejor de los casos, ni siquiera compensarían el gasto de combustible?»

Pero al instante apartaba de su mente esos pensamientos. Había pesca, ¡tenía que haberla! Lo único que hacía falta era saber encontrarla...

Dmitri estaba satisfecho de haber venido a Sajalín. Aquí había encontrado todo lo que buscaba: una vida difícil, un mar proceloso, una tierra por conquistar. Hacía tiempo que sentía deseos de probar sus fuerzas en algo muy difícil. Hasta ahora lo había conseguido todo con demasiada facilidad.

Lo único que amargaba su estancia allí era su padre.

Después de la memorable conversación con Doronin, Dmitri estaba firmemente decidido a borrar con un trabajo abnegado la mancha que había caído sobre su buen nombre.

A la vez confiaba en que al ver el trabajo de su hijo, el viejo reconociese su culpa ante el pueblo y hallase fuerzas suficientes para comenzar una nueva vida...

Pero después de haber hablado con su padre, Dmitri dudó de que esto pudiese suceder.

Dijo al viejo que se quedaría en las pesquerías únicamente en el caso de que nadie conociera su parentesco con él.

...Dmitri miró al mapa y a la brújula.

— ¡Ya es hora! —se dijo en voz alta.

Los pescadores estaban en cubierta esperando la voz de mando para bajar las redes. Llevaban chaquetas de lona y botas que les llegaban hasta más arriba de la rodilla.

Dmitri dió la orden. Chirrió la grúa. Los pescadores pasaron cuidadosamente las redes por encima de la borda.

Mientras tanto, en tierra se estaban haciendo los últimos preparativos para celebrar el Año Nuevo.

En el comedor juntaban las mesas. Nubes de vapor salían por la puerta de la cocina. El cocinero, que acababa de llegar del continente, juraba que aquella noche ofrecería a la gente dieciocho platos distintos de pescado.

Vólogdina confiaba en que tal vez Dmitri consiguiese volver a tiempo. Pero la gente ya había comenzado a congregarse en el comedor y él aun no había regresado. No tenían motivos para estar preocupados, pues Dmitri les había prevenido de que si tenía suerte pasaría la noche en el mar.

Sin embargo, cuando arreció el viento y cambió de dirección, cuando comenzó a caer una nieve oblicua y punzante, a la vez que la aguja del barómetro descendía lenta pero firmemente, Vólogdina empezó a preocuparse.

En aquel momento entró Doronin en el comedor y Vólogdina comprendió, con sólo mirarle, que también él estaba inquieto.

...En aquellos instantes el pesquero de Dmitri era zarandeado por las olas a unas treinta millas de la costa. El viento gélido azotaba los rostros de los pescadores que permanecían en cubierta. Las ropas heladas crujían a cada movimiento. Pero los pescadores no se apercebían de nada. Después de haber sacado la primera red llena de peces, parecían haberse olvidado de todo. ¡Por fin les sonreía la fortuna! ¡No en vano habían salido tantas veces al mar!...

¡Era un verdadero triunfo! Por quinta vez había rechinado la grúa. Por quinta vez bajaban cuidadosamente las redes. El pesquero, balanceándose pesadamente, como si agotara sus últimas fuerzas, arrastraba las redes llenas de peces...

Y volvía a rechinar la grúa sacando las redes. De nuevo golpeaban la borda del pesquero y una nueva partida de pescado iba a caer en la bodega...

Los pescadores parecían embriagados por su triunfo: no sentían dolor cuando sus manos sangrantes agarraban las partes metálicas de la grúa, no percibían el viento helado ni se acordaban de comer.

A medianoche, la bodega estaba casi llena.

El viento había amainado. Las olas rumoreaban quedamente. Muy lejos, en el negro horizonte, encendiéronse dos estrellas solitarias.

Dmitri permanecía en la cabina del timonel. Durante la pesca, todo su afán había sido sacar la mayor cantidad posible de pescado. Tan pronto daba la orden de bajar la red (siguiendo con atención los pesos metálicos, que desaparecían inmediatamente bajo las aguas), como trataba de adivinar por la marcha del pesquero y el sonido del motor si había peces en ella, o escribía hasta que le dolían los ojos la superficie del mar, de la que tenía que emerger el aparejo.

Ahora todo eso había quedado atrás. La bodega estaba llena de pescado. Faltaba por subir la última red. Sólo entonces fué cuando Dmitri se dió cuenta de que el mar se había apaciguado, de que había cesado el viento, y de que allá lejos, en el oeste, se habían encendido las estrellas.

Pensó que, tal vez, esas mismas estrellas se vieran ahora desde las costas de su querido Mar Negro, el querido mar de su infancia...

Y a pesar de que su ropa estaba rígida y abarquillada, de que el cabello que asomaba por debajo del gorro se había helado y de que tenía los labios hinchados y agrietados por el viento glacial, Dmitri sentíase feliz.

Miró el reloj y, como acordándose de algo, dió la orden de subir la última red.

Cuando descargaron el pescado en la bodega, ya completamente abarrotada, Dmitri ordenó que todos bajasen al camarote.

En el centro del limpio camarote, entre las literas cuidadosamente arregladas, estaba encendida una estufa. Uno de los pescadores freía bacalao fresco. Y entonces, al encontrarse en el cálido local y al aspirar el olor

fuerte del pescado, fué cuando los hombres se dieron cuenta de lo helados y hambrientos que estaban.

Dmitri fué el último en bajar al camarote. Se acercó a un armario donde guardaban el alcohol y lo escanció en unos cubiletes de hojalata.

— ¡Bebamos, muchachos! ¡Dentro de cinco minutos será Año Nuevo!

Los pescadores se animaron inmediatamente.

— ¡Qué cosas! —exclamó sorprendido uno—. Se me había olvidado por completo...

— Y nosotros en el mar... —manifestó otro, no se sabía si con pena o con orgullo.

— Sí, nosotros en el mar —repitió Dmitri—. A pesar de eso, celebramos el Año Nuevo.

Le costaba trabajo hablar. Cada movimiento de los labios agrietados le producía un dolor agudo. Pero sentía deseos de hablar. No podía permanecer callado.

— A estas horas, en tierra estarán bebiendo a nuestra salud. Siempre se bebe por los que están en el mar. También nosotros beberemos por nuestro triunfo, ¡por la pesca de hoy! Y, ante todo, ¡por Stalin, por quien ha devuelto a nuestro pueblo estos mares y estas tierras!...

En medio de un silencio solemne, los pescadores se llevaron los cubiletes a sus labios agrietados por el viento.

Celebraban el Año Nuevo siete horas antes que en el resto del País Soviético. Eran los primeros en percibir su paso seguro y triunfal.

CAPITULO XVII

En Sajalín del Sur comenzaba la primavera.

Todavía se apilaban los hielos en la Manga de Tartaria; una nieve espesa cubría aún las colinas y vaguadas; vientos feroces aullaban todavía sobre la isla. Sin embargo, la primavera estaba a las puertas.

En los valles se veían ya manchones amarillos de hierba seca. Los estrechos e impetuosos riachuelos se iban librando poco a poco de los hielos.

El sol era más brillante; bajo sus cálidos rayos, el hielo tornábase azul y se descomponía en largos y finos cristales.

En el bosque reinaba aún el silencio, pero entre los arbustos oíase cada vez con más frecuencia el insistente golpear del pájaro carpintero y los chillidos de los paros de pantano. Las alondras elevaban su vuelo hacia el azul radiante.

Diríase que el sol había encendido en los árboles unas lucecitas verdosas apenas perceptibles.

Por las mañanas, la isla aparecía envuelta en una espesa niebla, pero cuando los rayos del sol lograban dispersarla y calentaban la tierra, libre ya de los hielos, el aire se llenaba de una fragancia embriagadora, que anunciaba la proximidad de la primavera. Por las tardes, hacia el poniente, el cielo tomaba un tinte rosado y las nubes semejabán metal fundido...

Doronin trabajaba las veinticuatro horas del día y aun le faltaba tiempo. Se acercaba la temporada de pesca, y a medida que los preparativos iban tomando mayor amplitud, aparecían nuevas omisiones y nuevos defectos.

A veces Doronin creía que, por fin, ya lo había previsto todo, hasta los

detalles más ínfimos. Entonces solía decir a Vólogdina, con aire apacible:

— Es curioso, Nina Vasílievna, contamos el pescado mucho antes de que caiga en nuestras redes. El arenque aun se pasea por el mar, sin sospechar siquiera que se halla irremisiblemente incluido en nuestro plan y que ya lo están esperando gran número de tinas y toneles...

— A este respecto existe un cuento —le respondía Vólogdina en el mismo tono.

— ¿De qué cuento se trata?

— Del cuento de la lechera...

Doronin fruncía el ceño y se dirigía presuroso a la fábrica de conservas, al taller de salazón o a los frigoríficos.

Les esperaba una seria batalla. La temporada de pesca de primavera tenía que dar más de las tres cuartas partes del arenque que el plan anual asignaba a Sajalín.

Doronin disponía ya de abundantes recursos técnicos para iniciar la pesca de primavera. Todos los barcos que venían del continente traían algo para las pesquerías de Doronin. Como si alguien muy solícito e infinitamente rico estuviese pensando continuamente en esta pequeña empresa de la costa occidental de Sajalín. Llegaban bombas aspiradoras de pescado, motores, enormes cantidades de material para envases, cáñamo para las redes. Las pesquerías de Sajalín del Norte les prestaban también una gran ayuda. La Dirección General de Pesca trasladaba barcos, redes y hombres desde las costas. Finalmente, por orden del ministro, desde Vladivostok salió para la costa occidental de la isla un enorme barco frigorífico.

Cuando se conoció la noticia, Nirkov convocó un mitin. Ya no era un puñado de hombres, como antaño, el que le escuchaba. Varios centenares de personas se reunieron al lado de la «casa rusa», como seguían llamando por costumbre a la primera casa construida por ellos. En estos últimos meses, alrededor de ella había surgido toda una colonia de pescadores.

— ¿Qué somos nosotros, camaradas —comenzó Nirkov—, si se nos considera aisladamente? ¡Unos isleños! Estamos rodeados de agua por todas partes... y nos encontramos en el fin del mundo. Pero con todo el país constituímos una fuerza poderosa. El que seamos habitantes de Sajalín no es más que un detalle, lo fundamental es que somos ¡la Unión Soviética!

De pie en la terracilla, desde la cual, siguiendo la tradición, hablaban siempre los oradores, Doronin contemplaba el mar. Varias decenas de barcos se balanceaban en la dársena. Mas éstos no eran, ni mucho menos, toda la flota de que disponían las pesquerías: muchos barcos habían salido al amanecer.

Doronin recordó cómo meses atrás había convencido a la gente de que era preciso entregar a los koljoses algunos de los nuevos barcos, y la impaciencia mezclada de inquietud con que había esperado la llegada de los refuerzos.

Los koljoses ya tenían sus propios barcos y devolvieron a Doronin los que éste les cediera anteriormente. Además, desde el continente fueron enviados otros muchos barcos para las pesquerías. Doronin disponía ahora de una flota con la que ni siquiera había podido soñar. Y en el bolsillo tenía un telegrama donde se le comunicaba que de Vladivostok salía una nueva flotilla.

Habitualmente, Doronin regresaba a casa muy tarde. Vivía ahora en la colonia de pescadores, en la misma casa donde antes se había instalado Vólogdina. Sus habitaciones eran vecinas.

En la casa reinaba un profundo silencio. La mayoría de los pescadores estaban en el mar. Los restantes se habían acostado temprano, pues tenían que levantarse a las cinco de la mañana.

Doronin iba ya a tumbarse a leer, según tenía por costumbre, cuando, de pronto, llegó a sus oídos una voz ahogada que procedía de la habitación de Vólogdina. «¿Quién estará con ella a estas horas?», pensó con curiosidad.

Pero al otro lado del tabique no se oía más que una voz. O bien estaba hablando consigo misma o leía en voz alta. Doronin prestó oído y captó algunas palabras sueltas: «Ni un alma... ni un ave... ni una mosca...»

Le invadió un intenso deseo de ver a Vólogdina. ¿Qué estaría leyendo a estas altas horas? También ella tenía que levantarse a las cinco de la madrugada. Y ya eran las dos...

Doronin salió al pasillo y golpeó ligeramente la puerta vecina.

Vólogdina estaba sentada en la cama, con las piernas encogidas. Llevaba una bata de abigarrados colores, que Doronin no le había visto nunca. En las manos tenía un libro.

— He entrado por curiosidad —dijo Doronin como disculpándose—, me pareció que hablaba usted con alguien...

— Se ha equivocado usted —manifestó Vólogdina sonriendo—. Como ve, no hay nadie; estoy leyendo.

— ¿En voz alta?

— ¿Leía, acaso, en voz alta?

— Sí, por eso entré. Puedo repetirle incluso lo que decía: «Ni un ave, ni una mosca...»

— Pues es verdad —balbuceó Vólogdina—. ¡Qué cosa más absurda!

— ¿Qué está leyendo?

Vólogdina le mostró la portada. Doronin leyó: «A. Chéjov. La isla de Sajalín».

— ¿Quiere que le lea ese pasaje? —preguntó Vólogdina.

Doronin asintió con la cabeza.

— «En esta orilla del Naibuchi —comenzó Vólogdina— oyes el golpear de las hachas de los presidiarios, y en la otra orilla, lejana, imaginaria, se encuentra América. A la izquierda, entre la neblina, se divisan los cabos de Sajalín, a la derecha también hay cabos... Pero alrededor no hay ni un alma viva, ni un ave, ni una mosca; y no acaba uno de comprender para quién rugen las olas, quién las oye por las noches, qué es lo que buscan aquí, y, finalmente, para quién rugirán cuando yo me vaya...»

Vólogdina dejó el libro abierto sobre la cama. El silencio duró unos instantes.

— Sabe, Nina Vasílievna —dijo inesperadamente Doronin—, tal vez me quede aquí... no iré a ninguna parte...

— ¿Dónde se va a quedar? —preguntó Vólogdina desorientada.

— Pues... en la isla —balbuceó Doronin enrojeciendo.

— ¿Por qué me lo dice a mí? —inquirió Vólogdina, entornando ligeramente los ojos.

— ¿Y... a quién se lo voy a decir? —interrogó Doronin completamente turbado.

— Pues a Kostiukov, por ejemplo —replicó Vólogdina.

Doronin permanecía de pie, sin levantar la cabeza.

— Usted... —comenzó con voz sorda—, usted... no me ha comprendido. ¿Recuerda nuestra conversación de este invierno?... usted dijo...

Hablaba a trompicones, sin mirar a Vólogdina. «Claro que se está riendo de mí. ¡Quién me habrá tirado de la lengua!», pensaba Doronin.

Sobreponiéndose a su confusión, levantó la cabeza, miró con fijeza a Vólogdina y acabó por turbarse definitivamente.

Pero en el rostro de Vólogdina no había el menor asomo de burla. Sus ojos le miraban atentos y cariñosos. Una sonrisa bondadosa entreabría sus labios.

Sin creer lo que veía, Doronin rompió a hablar presuroso: '

— Aquí hay trabajo para muchos años. No hemos hecho más que empezar. Hay que crear una potente industria pesquera...

Se calló, dándose cuenta de que esas palabras no venían a cuento. Vólogdina comprendió perfectamente lo que él había querido decir. Doronin volvió a mirarla de hito en hito y observó con placer que la sonrisa de su rostro se había hecho aún más bondadosa.

Después de balbucear un «¡buenas noches!», salió casi corriendo de la habitación.

Ya en la suya, se acercó de puntillas, sin él mismo saber por qué, a la cama y se sentó. «¿Qué ha ocurrido? —pensó—. Nada, al parecer. Únicamente que no dije lo que debía y ahora ella se estará riendo de mí. ¡Me he portado como un chiquillo!...»

Sin embargo, Doronin se daba cuenta que había sucedido algo magnífico, algo que haría su vida aún más feliz.

Permaneció mucho tiempo sentado en la cama y, por fin, comprendió que no podía seguir en la habitación, que necesitaba hacer algo, moverse, hablar.

Aplicó el oído a la pared. No se oía nada. No obstante, le pareció que Vólogdina tampoco dormía. Esa idea le puso aún más contento. Andando siempre de puntillas, salió de la habitación y se dirigió a la oficina.

Cuando subía la escalera, oyó largas llamadas de teléfono. El teléfono era su orgullo. Lo habían instalado hacía un mes y ahora podía hablar en todo momento con cualquier fábrica o sector de las pesquerías.

Subió a saltos los peldaños, corrió al despacho y levantó el auricular. Hablaba el director de la fábrica de conservas.

— ¡Hemos pescado arenques, arenques! —gritó.

Doronin sintió que le temblaban las piernas.

El director, jadeante, le contaba que Dmitri Veselchakov había regresado hacía un cuarto de hora, trayendo unos arenques que acababa de pescar.

— ¿No... estarás equivocado? —preguntó Doronin, conteniendo a duras penas su emoción.

— ¡Pero cómo dice eso, camarada Doronin! ¿Acaso no sé distinguir un rodaballo de un arenque?

— ¡Venga aquí inmediatamente! —gritó Doronin colgando el auricular.

La noticia de que Dmitri Veselchakov, que saliera a pescar rodaballos y bacalao, había traído unos arenques, se extendió con la rapidez de un rayo por todas las pesquerías.

Doronin, que había salido impaciente al encuentro del director de la fábrica y de Dmitri, fué asaeteado a preguntas. A su encuentro venían corriendo obreras, pescadores, carpinteros, mecánicos, etc. Entre ellos vió a Vólogdina y a Cheremnij.

«¿Es cierto que han pescado arenques? ¿De qué tamaño? ¿De qué edad? ¿Lejos de la costa? ¿A qué profundidad? ¿No será un error? ¿Cuándo llegarán a la costa?»

«Arenques», esa palabra ejercía sobre la gente la misma influencia que sobre el soldado la palabra «ataque».

Doronin se esforzaba por responder con tranquilidad, pero apenas si lo conseguía. Le costaba trabajo contenerse y no echar a correr al encuentro de Dmitri.

Por fin, apareció un camión, que se acercó a plena marcha al grupo de hombres que rodeaba a Doronin. El director de la fábrica bajó precipitadamente de la cabina y Dmitri saltó de la caja. Llevaba en las manos una cesta donde se veían varias docenas de peces de un color azul negruzco. Oyóse un suspiro unánime. No se sabía si de alivio o de admiración. En efecto, eran arenques.

Doronin agarró a Dmitri de la manga y se lo llevó a la oficina. Todos les siguieron, y el despacho se llenó de gente.

Al tiempo que escuchaba el precipitado y confuso relato de Dmitri, Doronin pensaba: «Comienza la batalla, el ataque para el cual nos hemos estado preparando todo este duro invierno y para el cual nos han mandado aquí... ¿Saldremos triunfantes? ¿Será posible que no alcancemos la victoria con todo lo que nos han dado?»

El despacho de Doronin semejaba el puesto de mando de una unidad militar. No tardaron en organizarse puestos de mando similares en las fábricas de conservas.

Los pescadores no apresaban en sus redes más que rodaballos y bacalao. Casi toda la actividad de las pesquerías estaba concentrada en la próxima temporada de pesca.

Cuatro días después de que Dmitri descubriera por casualidad los arenques, Antónov pasó a ser el héroe del día. Había salido a pescar al anocheecer. A una profundidad de seis metros y a unas doce millas de la costa, los pescadores echaron las redes, dejándose llevar a la deriva durante toda la noche.

Por la mañana, cuando sacaron las redes, encontraron en casi todas ellas arenques de gran tamaño.

Antónov se apresuró a regresar.

Mientras que las muchachas desprendían y clasificaban los arenques enredados en el aparejo, la noticia se extendió rápidamente por las pesquerías. En seguida se colocaron redes y traínas de control. Era evidente que el paso de los bancos de arenques comenzaría de un momento a otro.

El mismo día que Antónov trajo los arenques, Doronin dispuso que saliesen varios pesqueros en busca de los bancos. Lo importante ahora no era pescar unos cuantos arenques casuales, sino descubrir el banco y apresarlos antes de que llegase a la costa.

Los barcos salieron ya avanzada la noche. Para la pesca del arenque la noche era lo mejor.

El pesquero de Dmitri Veselchakov, uno de los que salieron en busca de los bancos de arenques, surcaba el inquieto mar nocturno.

En la noche oscura se iba extendiendo lentamente la niebla. Soplaban viento del este. El pesquero se dirigía hacia el sur. Las olas se abrían tras él en dos estelas que cada vez iban separándose más, y en las que tan pronto se encendían como apagaban unas lucecitas azules y verdes. Era como si en las profundidades del mar ardieran unas lámparas diminutas que despidieran una luz fría y parpadeante.

Dmitri empuñaba el timón. Una pequeña bombilla fija en el techo ardía con luz mortecina. El timonel escrutaba atentamente la oscuridad. A estribor veíanse aún las lejanas luces de las pesquerías. A proa y a babor se extendía sólo la impenetrable sombra de la noche.

El viento cambió de dirección; ahora soplaban del sur. Ya estaban muy lejos las luces de las pesquerías, pero no habían podido localizar aún los bancos de arenques.

Dmitri examinaba atentamente la superficie oscura del mar. ¿Tal vez hubiesen salido demasiado temprano? ¿No estaría aún el arenque a gran profundidad? ¿O quizás estuviese pasando lentamente a unos cien kilómetros de la costa?

Echó una mirada a la brújula, hizo girar la rueda del timón y el barco se adentró más en alta mar.

De pronto, le pareció ver... Se inclinó hacia adelante y asomó la cabeza por la ventanilla. ¿Habría sido una ilusión?

Pero no; delante veíase, confusamente, algo blancuzco, semejante a la Vía láctea en una noche sin luna.

Dmitri sintió estremecerse todo su cuerpo. Ya no dudaba de que tenía delante un banco de arenques.

Acercó la boca al tubo acústico y, esforzándose por no gritar, dijo:

— ¡Banco a la vista! ¡Listos a proa! ¡Adelante a toda marcha!

Estremeciéndose y dejando tras sí un surtidor de salpicaduras, el pesquero se precipitó al encuentro del banco. Pero en aquel mismo instante, Dmitri divisó otro banco a estribor.

La rueda del timón comenzó a girar en sentido contrario. Ahora tenían que maniobrar acertadamente para obligar a los dos bancos a unirse. El pesquero, como un milano, comenzó a describir círculos en torno a los dos bancos. Los círculos se iban estrechando cada vez más. Cuando el pesquero se acercaba demasiado y rozaba el borde del banco, en el agua se encendían millares de reflejos.

— ¡Arriad el bote! —ordenó Dmitri.

Unos cuantos hombres corrieron a proa. Oyéronse unos chirridos, y el bote descendió pesadamente hasta posarse en el agua invisible.

Poco después se unieron los dos bancos. La red empezó a sumergirse, dejando tras sí una leve fosforescencia.

— ¡Alto! —ordenó Dmitri.

Acto seguido todo quedó en silencio. El pesquero dejó de trepidar y aumentó el balanceo. Los pescadores corrieron hacia proa empuñando unos bicheros. Comenzó a funcionar la grúa.

Quedaba por hacer lo más importante: unir estrechamente la relinga de la red y encerrar a los peces en una especie de saco.

De la cabina del timonel sacaron una lámpara eléctrica que iluminó

la cubierta. Unos manchones de luz se proyectaron sobre el agua negra del mar. Volvió a oírse el golpear de la grúa. Asomaron por la borda unos cables, que se fueron enrollando. Parecía que la mancha de luz empezaba a hervir: los peces se agitaban al sentir el movimiento de la red.

Por fin alzaron la red. Dentro palpitaban miles, decenas de miles de pecillos de un color azul negruzco. Iluminadas por la lámpara, sus escamas reflejaban millones de pequeñas luces.

CAPITULO XVIII

Los bancos de arenques se iban acercando a la costa. Siguiendo el plan elaborado de antemano con toda minuciosidad, los pescadores colocaban las redes fijas. La operación requería habilidad y un profundo conocimiento del mar. Era preciso elegir cuidadosamente el lugar, medir el fondo para evitar las prominencias y las depresiones, vigilar las corrientes y, por último, organizar una guardia permanente.

El muelle había cambiado por completo de aspecto. Los enormes tramos de los canalones montados en estacadas le daban el aspecto de una obra en construcción. Desde los elevadores se deslizaban las cintas transportadoras y se extendían las mangueras; veíanse montones de toneles y sacos con sal.

Las enormes trompas de las bombas aspiradoras se abalanzaban sobre los sacos de transporte colocados en la orilla, tragaban ávidamente los arenques, que, formando con el agua un chorro impetuoso, caían en la tolva receptora. Recogidos por las cintas transportadoras, eran llevados vertiginosamente hacia los elevadores y, desde allí, por los canalones, deslizándose iban a caer directamente en las tinajas del sector de salazón.

Los pesqueros iban atracando uno tras otro en la dársena. En sus cubiertas se amontonaban las redes con palpitantes pescados, que argenteaban al sol.

Doronin entró corriendo en su despacho para comunicar a la sección de pesca que el plan del primer día había sido superado. Comunicó la noticia, escuchó las felicitaciones y colgó el auricular. Siguiendo su costumbre, antes de abandonar el despacho echó una ojeada al barómetro y sintió que se le encogía el corazón: la amarillenta aguja había descendido bruscamente. Doronin se acercó y golpeó con el dedo el grueso cristal. La aguja marcó claramente su tendencia a seguir bajando. La catástrofe avanzaba incontestable.

Doronin se acercó a la ventana. El mar seguía tranquilo. El cielo vespertino parecía despejado. Tan sólo en la línea del horizonte se había agazapado una sospechosa nubecilla negra.

— ¡Que venga Ventsov! —gritó Doronin, asomándose al pasillo.

A los pocos minutos se presentó Ventsov. Llevaba una chaqueta guateada y unas botas de goma salpicadas de escamas de pescado.

— ¡Trabajamos ya a cuenta del plan de mañana! —gritó alegremente penetrando en la habitación.

Doronin le señaló en silencio el barómetro.

— En el fondo, era de esperar —manifestó Doronin, tratando de aparecer tranquilo—. Las tormentas de primavera aun no han sido anuladas por nadie.

— ¿Comprende usted lo que esto significa? —preguntó Ventsov con voz ahogada.

Sí, Doronin lo comprendía perfectamente. Durante los días de pesca

de primavera, hasta una tormenta de corta duración significaba que serían arrojadas a la costa redes llenas de arenques, que serían deshechos los bancos de peces, destrozadas y arrojadas al mar las construcciones erigidas en el muelle con tanto esfuerzo, que serían arrancadas las redes fijas.

Aun no había comenzado la tormenta, pero todo auguraba ya su proximidad. Un viento frío y violento azotaba el mar. La nieve de las colinas había ennegrecido súbitamente. Una enorme nube, siniestra y negra, cerníase sobre el mar y la tierra. Costaba trabajo respirar. Minúsculos copos de húmeda nieve revoloteaban sobre el muelle.

El mar se iba quedando desierto. El barco frigorífico lanzó un melancólico pitido y se dirigió a un lugar más seguro. Los barcos que habían salido a retirar las redes fijas se apresuraban a regresar a la costa.

Decenas de personas salieron corriendo al muelle. Hasta los pescadores que acababan de regresar, después de lavarse rápidamente la sal que llevaban pegada a las manos y a la cara, volvían presurosos a la dársena...

El pesquero de Dmitri Veselchakov estaba en alta mar. Varias horas antes de que se desencadenase el temporal, uno de los pescadores pronosticó cambio de tiempo, pues sentía dolor en la cadera, donde había sido herido por una bala alemana.

El pesquero avanzaba, estremeciéndose ligeramente todo él. Cerca de veinte quintales de arenques se almacenaban ya en la bodega. Estaba anocheciendo. La red se surmergía silenciosamente en las oscuras aguas. Los flotadores formaban una línea desigual y oscilante.

De pronto empezó a soplar el viento. No procedía del mar, sino de las colinas. Era un presagio seguro de tormenta. Dmitri advirtió en la oscuridad que las olas se iban cubriendo de blancos penachos.

Había que tomar una decisión. Dmitri pensó, en primer lugar, que tenía pleno derecho a regresar. En la bodega ya había bastante pescado. Estaban a unas veinticinco millas de la costa, y en dos horas y media podían alcanzarla.

No cabía duda de que esa decisión hubiese sido la más natural. Pero había algo que le impedía girar la rueda del timón y dar la orden correspondiente.

Miró hacia popa. Los pescadores estaban sacando una red llena de arenques.

El cielo se había cubierto de nubes. Empezó a caer una lluvia fina mezclada con nieve. Por la escotilla de la sección de máquinas asomó la cabeza el maquinista.

— ¿Qué dices, patrón —gritó—, regresamos a tierra?

Dmitri fingió no haber oído la pregunta.

Instantes después bajó al camarote, seguido por los pescadores. En el camarote estaba encendida la estufa y olía a pescado frito.

— Pues bien, muchachos —dijo Dmitri apoyando la espalda en la escalera—, resolvamos. ¿Regresamos a la costa huyendo del temporal o qué hacemos?

Miró expectante a la gente que le rodeaba. Todos permanecían callados.

— A estas horas ya habrán retirado las redes fijas —continuó Dmitri—. ¡Cuánto pescado se está perdiendo inútilmente en el mar!

— Con tormenta no se pesca gran cosa —repuso sombríamente uno.

— Es cierto —asintió Dmitri—. Somos los únicos que en estas condiciones podemos continuar la pesca. Todos tienen puesta su esperanza en nosotros. Propongo que nos quedemos.

El pesquero dió un fuerte bandazo. Los hombres cayeron sobre las literas, pero se incorporaron instantáneamente.

Dmitri esperaba con inquietud la respuesta. Podía haber dado simplemente la orden, seguro de que los hombres le obedecerían sin rechistar. Pero quería que fuesen los mismos pescadores quienes apoyasen su decisión.

— Bueno —profirió en voz queda un pescador viejo—; sea lo que sea.

— ¡Pues claro que nos quedamos! —exclamó entusiasmado un joven, con marcado acento del Volga.

Los pescadores empezaron a hablar todos a la vez. Dmitri lanzó un suspiro de alivio.

Salió a cubierta.

Se había desencadenado una verdadera nevasca. La nieve cegaba los ojos, se metía por el cuello de la chaqueta. Dmitri llegó con dificultad a la cabina del timonel.

Poco después, el viejo pescador llegó a la cabina, avanzando de lado y agarrándose a todo lo que podía. Estaba cubierto de nieve de pies a cabeza. Quitándose el gorro, le dió la vuelta y se enjugó el rostro mojado.

— ¡Hay que recoger las redes, patrón! ¡Vamos a perder el pescado! —gritó.

La tormenta arreciaba. El mismo Dmitri dábale cuenta de que era preciso recoger las redes. Abrió la puerta de la cabina y, tratando de dominar con su voz los aullidos del viento, ordenó:

— ¡Recoged las redes!

Rechinó la grúa y las pesadas redes, llenas de peces, fueron izadas a bordo del pesquero.

...Y sólo cuando la bodega y la cubierta estuvieron bien repletas, Dmitri dirigió el barco hacia la costa.

El viento era cada vez más fuerte. El pesquero, sobrecargado, trepidante, remontaba con dificultad las olas. Los pescadores bajaron al camarote para descansar un poco. Arriba no quedó más que Dmitri. Olas gigantes se abalanzaban sobre el jadeante barco. A través del agua que inundaba la cubierta, Dmitri vió que las redes se habían roto. El pescado se había desparramado por todas partes, taponando los orificios de desagüe.

— ¡Todo el mundo arriba! —ordenó.

Manteniéndose con dificultad sobre la resbaladiza superficie de la cubierta, los pescadores empezaron a achicar el agua con los cubos.

Para colmo, se paró el motor. El maquinista, con el agua por las rodillas, trataba en vano de ponerlo en marcha. La proa se hundía en las olas. El pesquero se escoró de estribor.

— ¡Los flotadores! —gritó Dmitri—. ¡Atad los flotadores!

En unos minutos, los pescadores reunieron en un lado todos los globos de cristal y se pusieron a atarlos por pares.

Pero los flotadores, capaces de sostener en la superficie las redes, resultaron impotentes para sujetar el pesado barco que iba hundiéndose cada vez más.

Los pescadores se agruparon en torno a la cabina del timonel. Dmitri se mordía los labios hasta hacerse sangre; no veía nada.

Faltaban aún unas diez millas hasta la costa. Pero el pesquero, sin gobierno, chocaba contra las olas, hundiéndose cada vez más.

Dmitri comprendió que no había más que una solución: aligerar el barco, arrojando el pescado conseguido con tanto esfuerzo... Varias veces estuvo a punto de dar la orden, pero las palabras se le atravesaban en la garganta. Esperaba que de un momento a otro se abriese la puerta y los mismos pescadores le exigiesen que tirase el pescado al mar. Pero pasaba el tiempo y nadie decía nada. Los pescadores se agolpaban silenciosamente al lado de la cabina, en busca de un lugar más seco.

Cuando Doronin vió que el barómetro había descendido bruscamente, ordenó que se retirasen las redes fijas. Tan sólo un pesquero, el de Alexéi Veselchakov, no había obedecido la orden.

Alexéi Veselchakov estaba borracho.

Al recobrar su lucidez, comprendió inmediatamente que esa borrachera podía costarle cara. Corrió al muelle. Los pescadores le seguían a duras penas. Veselchakov dió la orden de embarque y el lugre abandonó la dársena.

La red había sido colocada a menos de una milla de la costa, y Veselchakov confiaba en que el temporal no se la habría llevado. Así era, en efecto. Consiguió izarla tras grandes esfuerzos y cargar la bodega. Pero en aquel mismo instante, una ola inundó el motor y el lugre, sin gobierno, fué arrastrado a alta mar, hundiéndose cada vez más en el agua.

Veselchakov se asustó mucho, quizás por primera vez en su vida. Bien porque le durasen aún los efectos del aguardiente, o bien porque en los últimos tiempos no dejase de atormentarle un presentimiento confuso de que le iba a suceder una desgracia, el caso era que había perdido toda su sangre fría. Creyó que había llegado su última hora. Temblando de miedo y asfixiándose por el gélido viento, ordenó que se tirase el pescado al mar.

El pesquero, aligerado, emergió a la superficie, pero el motor continuaba sin funcionar y el barco seguía siendo arrastrado a alta mar.

De pie en la popa, Veselchakov escrutaba la orilla, aunque se daba cuenta de que no podía esperar ayuda: nadie se había enterado de su salida al mar.

«¡Esto se acabó!», pensó horrorizado Veselchakov.

Dmitri seguía empuñando la rueda del timón, esforzándose por gobernar al indócil pesquero. Un viejo pescador entró en la cabina. Se detuvo, apoyándose en la pared y moviendo dificultosamente sus labios helados.

Dmitri comprendió a lo que había venido.

El viejo respiraba anhelosamente. Chorros de agua corrían por su rostro. El gorro estaba lleno de nieve.

De pronto comenzó a funcionar el motor. Estornudó varias veces, como si se atragantase, y después empezó a sonar rítmicamente, sin intermitencias. El pesquero se enderezó en el acto y comenzó a escalar trabajosamente las olas.

Al viejo se le escapó un sollozo y salió corriendo de la cabina. Los pescadores comenzaron a achicar el agua, que les llegaba hasta las rodillas.

Dmitri sintió que el viento comenzaba a amainar. Diríase que la naturaleza había desencadenado el temporal con el único fin de poner a prueba

la fuerza de voluntad de los hombres del pesquero. Ahora, cuando habían logrado arreglar el motor, el duelo ya estaba decidido, y la naturaleza parecía batirse en retirada.

Por fin consiguieron achicar el agua, pero el pesquero seguía avanzando pesadamente y hundiéndose mucho en el agua.

Amanecía. El mar continuaba alborotado, pero era evidente que se iba calmando.

Dmitri miraba con gran atención por la ventana. Faltarían unas cinco millas para llegar a la costa, que ya se divisaba claramente. Pero Dmitri no miraba hacia la costa. A estribor, en medio de las olas aún agitadas, vió un barco medio hundido. Las olas lo zarandeaban de un lado para otro. Cerca de la cabina del timonel, sujetándose al mástil, había tres hombres. Sus miradas estaban fijas en la costa y no se habían dado cuenta del pesquero que se acercaba. Dmitri reconoció entre ellos a su padre.

Tomó la bocina y, asomándose por la borda, gritó:

— ¡Eh, los del lugre!

Las tres cabezas se volvieron inmediatamente. Ya se disponían a lanzarse al agua para llegar a nado hasta el pesquero, pero Dmitri, adivinando su intención, les gritó:

— ¡No os mováis! ¡Os llevaré a remolque!

En aquel mismo instante pensó que era poco probable que lograra llegar a la costa con el lugre a remolque, mas, a pesar de todo, intentó probar.

Varias veces trató de acercarse al lugre a una distancia que le permitiera lanzarle un cable, pero cada vez fracasaba en su propósito, bien porque él mismo se apartaba temeroso de un choque, bien porque una ola le alejaba en ese momento de los naufragos.

Por fin, despreciando todas las precauciones, se aproximó al lugre. Durante un instante los dos barcos se encontraron al mismo nivel. El extremo de un grueso cable cayó sobre la cubierta del lugre.

Poco después, el pesquero se dirigía a la costa, arrastrando tras sí el barco paralizado y medio hundido. El mar seguía agitado. El cable, demasiado corto, vibraba de un modo alarmante. El lugre se balanceaba, tropezando contra las crestas de las olas. El motor del pesquero se había recalentado y su sordo zumbido ahogaba el silbar de las olas.

Por fin apareció la costa. Una motora salió al encuentro del pesquero.

— ¿Podrás llegar solo? —preguntaron desde la motora.

— ¡Ya lo creo! —respondió Dmitri con cierto aire retador.

El pesquero entró en la dársena y los pescadores pudieron ver las huellas de la reciente batalla con el huracán: montones de arenques arrojados a la orilla, paredes ladeadas, tejados arrancados.

Cuando Dmitri bajó a tierra, decenas de personas corrieron a su encuentro. Doronin fué el primero en acercarse a él y le dió un fuerte abrazo.

— ¡Por fin, querido amigo! ¡Y has traído el pescado!... —profirió con voz ronca.

Dmitri apenas podía tenerse en pie.

— Que se hagan cargo del pescado —murmuró con voz apenas perceptible.

Después, se volvió hacia el pesquero y vió a su padre, solo, apartado de todos, desabrochada la pelliza rígida por el hielo.

CAPITULO XIX

Había pasado la tormenta. Se despejó el cielo y salió el sol. La nieve de las colinas se tiñó de un rosa pálido. Desaparecieron del mar las blancas crestas y volvió a emerger de entre las aguas la mole pétrea del rompeolas.

Se movilizó a toda la gente para liquidar las consecuencias del temporal. Nadie pensaba en descansar. Los pescadores solían decir que un día de pesca durante el paso del banco de arenques valía un año de trabajo.

Unicamente Alexéi Veselchakov, que se pasó tres días en cama, no se presentó ninguna vez en la orilla.

Le abrumaba la soledad. La gente que tenía a su alrededor le trataba con indiferencia o bien con desprecio y odio manifiesto. Hasta sus subordinados no sentían afecto por su patrón.

Veselchakov sabía muchas cosas. En los largos años de su desordenada vida se había acostumbrado a diversos mares y a distintos climas. Unos pescadores sólo conocían los mares del sur, otros sólo los del norte. Veselchakov conocía los del norte, los del sur y los del este.

En eso residía, precisamente, su «suerte de pescador», que, según decía, era patrimonio exclusivo de unos pocos...

En cierta ocasión, Antónov, en su afán de aventajar a Veselchakov, se apresuró a salir al lugar donde éste había recogido dos días seguidos una pesca abundante.

Veselchakov, sonriendo irónicamente, marchó a la cola de Antónov y echó las redes mucho más cerca de la costa. Aquel día, Antónov regresó con un botín insignificante y en cambio Veselchakov trajo la bodega llena. «¡Es la suerte del pescador!», repetía Veselchakov sonriendo con aire enigmático. Pero no se trataba de tal suerte, sino de que una fuerte corriente marina había modificado la temperatura y las demás condiciones del sector.

A medida que pasaba el tiempo, Antónov fué obteniendo mejores resultados en su trabajo. Este pescador del Caspio no tardó en familiarizarse con aquel mar desconocido para él; ahora se fijaba atentamente en el viento y en las corrientes, inspeccionaba con todo detalle el fondo... Los demás pescadores imitaron su ejemplo.

Después vino Dmitri...

Veselchakov comprendió que la habilidad de pescador había dejado de ser un monopolio suyo. Sin embargo, trataba de aferrarse a este último recurso; pero cuanto mayor era su insistencia y obstinación, mayor era también la hostilidad que hacia él sentía la gente.

El golpe más sensible se lo había asestado su propio hijo.

El viejo trataba de imbuirse la idea de que su hijo se estaba vengando de él. Pero algo le decía que se trataba de otra cosa distinta y que el hijo sentía, en efecto, una dolorosa vergüenza por la mala fama de su padre.

Ahora, cuando Dmitri le había salvado de una muerte segura, Veselchakov sintió de pronto que no tenía deseos de vivir.

Ya era viejo. No tenía mujer, ni hijo, ni hogar, ni grandes ahorros que le asegurasen la existencia, con los que había estado soñando toda su vida.

Esto era lo que pensaba Veselchakov, tumbado en su cama y cubierto por su pelliza todavía húmeda, a causa de la nieve derretida.

Pasados tres días, se bebió en ayunas media botella de aguardiente japonés, salió a la orilla, reunió a su tripulación y se dispuso a salir a la mar.

De pie en el espolón, contemplaba con una indiferencia incomprensible para él mismo cómo los pescadores ordenaban y colocaban las redes.

Cuando el lugre se hizo a la mar, ya había oscurecido del todo. Veselchakov contemplaba con ojos somnolientos el animado muelle, las luces de la fábrica de conservas, las luces de señales suspendidas sobre las oscuras siluetas de los barcos, los pesqueros hundidos profundamente en el agua que se apresuraban a regresar a la costa. El mundo que le rodeaba parecía extraño y hasta hostil...

Estaba impaciente por encontrarse lo antes posible en el mar desierto, donde no se viera ni el muelle, ni los hombres, ni los barcos.

Tan pronto como perdió de vista la costa, desapareció el sopor que le encadenaba. Allí, en el mar, nadie le lanzaba miradas despreciativas y llenas de odio. Allí no tenía a quién temer.

Veselchakov volvió a ser el Veselchakov de antes: astuto, decidido, malévolo. Ahora sólo pensaba en sacar la mayor cantidad posible de arenques.

El lugre avanzaba a plena marcha, hendiendo las menudas olas que chocaban contra él. En el cielo no se veían estrellas. Veselchakov miró el reloj. A la luz mortecina de una pequeña bombilla eléctrica apenas se distinguían las agujas. Habían pasado ya dos horas desde que el lugre saliera al mar, pero el banco de arenques seguía sin aparecer.

Pasó una hora más. El arenque no se veía por ninguna parte. El lugre estaba ya a treinta millas de la costa. Veselchakov comenzó a ponerse nervioso. Hizo girar la rueda del timón y se dirigió hacia el norte, marchando paralelamente a la isla.

Pasó otra hora más, pero el arenque no aparecía. Veselchakov perdió la serenidad. Pensó de pronto en que le había abandonado para siempre su suerte de pescador y sintióse invadido por un temor supersticioso. Abrió de un empujón la puerta de la cabina y ordenó que se echasen las redes al azar.

El maquinista aminoró la marcha. Los pescadores echaron las redes. Después, el maquinista paró el motor y el lugre empezó a mecerse apaciblemente sobre las olas, arrastrado por la suave corriente. En cubierta no quedó más que el de guardia, encargado de vigilar que el lugre, en el caso de que cambiase la corriente, no fuera a echarse sobre la red.

La tripulación se reunió en el camarote. Cuando entró Veselchakov, los pescadores, sin decir nada, le hicieron un sitio en las literas.

Uno de los pescadores encendió la estufa, que se calentó rápidamente. Ahora en el camarote hacía calor. Los hombres se quitaron las pellizas y se desabrocharon las chaquetas guateadas. El pescador que había encendido la estufa —se llamaba Pizhov y había salido a la mar con Veselchakov sólo unas cuantas veces— sacó de debajo de una litera una enorme sartén. Poco después se oyó el fuerte chisporroteo de la grasa que se derretía. El camarote se llenó de humo. Uno de los pescadores abrió el ojo de buey y una bocanada de fresco aire marino irrumpió en el recinto.

Sin decir palabra, Pizhov sacó de un cubo próximo a la estufa un arenque de gran tamaño. Con un cuchillo lo abrió hábilmente, le sacó las tripas, las arrojó por el ojo de buey y echó el arenque a la sartén.

Después repitió la misma operación con otros dos arenques.

Los hombres agarraban los trozos calientes y humeantes de pescado, se los pasaban de una mano a otra, los partían y se los comían con pan.

Cuando terminaron de comer, Pizhov retiró la sartén, la volvió a colocar en su sitio y se sentó en la litera.

— No se ve ningún banco de arenques —dijo en voz queda, sin dirigirse a nadie.

Veselchakov sintió que las palabras de Pizhov encerraban una alusión ofensiva. ¿No habría querido insinuar ese desgraciado pescador, a quien él admitiera en su tripulación por pura lástima, que el patrón no había sabido encontrar el arenque o que había pasado de largo a su lado?

— Deberíamos atarte con una sogá y darte un chapuzón —dijo sombrío Veselchakov—, a ver si lo encontrabas tú.

— En nuestro país, a la gente no la emplean para eso —lanzó bruscamente Pizhov.

En su mirada se reflejaba un odio tan intenso, que Veselchakov se echó involuntariamente para atrás.

— Eh... tú... —masculló.

Los pescadores se iban acostando uno tras otro. Veselchakov hubiera preferido que Pizhov le insultase groseramente. Entonces habría demostrado a ese desgraciado charlatán quién era el que mandaba en el lugre.

Pero Pizhov hablaba con toda tranquilidad, y eso fué lo que asustó a Veselchakov y le obligó a callar. En las palabras de Pizhov le pareció percibir una confianza firme y tranquila en su fuerza, en aquella fuerza amenazadora e implacable cuyo poder había comprobado personalmente más de una vez. Encogiéndose como si esperase un golpe, Veselchakov se dirigió a la salida y subió por la estrecha y empinada escalerilla.

Un viento frío y húmedo le azotó el rostro. Las estrellas tenían un brillo opaco. La Vía láctea se cernía sobre el mar como un enorme banco de arenques. El pescador de guardia dormitaba a popa. En otra ocasión, Veselchakov le habría despertado con soeces imprecaciones. Esta vez pasó, sin decir nada, a la cabina del timonel, se sentó en el estrecho banco, apoyando la cabeza en la rueda del timón.

Poco a poco se le fué pasando el miedo. Una ira intensa y sombría se apoderó de él. Pensaba con obstinación en lo que debía hacer para recobrar el prestigio de antes. Tenía que hacer algo que le devolviese la gloria perdida, obligando a todos a pronunciar con respeto su nombre. ¡Entonces conseguiría meter en cintura a todos esos Pizhov!

Peró, ¿qué podía hacer?

Cuando Veselchakov levantó la cabeza, ya empezaba a amanecer. Era hora de sacar la red.

Se acercó a la escotilla y, como si nada hubiese sucedido, gritó groseramente:

— ¡Ah, los del camarote! ¡Basta ya de roncar! ¡A sacar la red!

Lleno de inquietud, contempló cómo subían desde el agua la enorme red.

¡Otro fracaso! El mar parecía haberse puesto de acuerdo con los hombres en contra de él. No habían recogido ni la tercera parte de lo que solían pescar.

Los pescadores estaban abatidos. Era evidente que la noche había pasado en vano. Tenían que regresar, pues el combustible no les alcanzaba más que para el viaje de vuelta.

— ¡Bueno, a seguir durmiendo! —dijo con aire sombrío Pizhov.

A Veselchakov le pareció volver a notar en sus palabras un reto encubierto.

Los pescadores volvieron al camarote. Trepido el motor. Veselchakov hizo girar rabiosamente la rueda del timón.

A popa, el agua tenía una leve fosforescencia. Olía a algas. ¡Había aparecido ya la maldita y odiada costa!

Lleno de desesperación, Veselchakov volvió la cabeza para no verla. De pronto, divisó a estribor otro lugre. Tenía las luces apagadas y permanecía inmóvil, como si estuviera anclado. A popa veíase un cable tenso que sujetaba una red de arrastre. Al parecer, en el barco dormían todos.

Inesperadamente, como solía ocurrir en esos lugares, avanzó desde la costa una espesa niebla. Una idea atrevida cruzó por la mente de Veselchakov... En voz baja ordenó: «¡Alto!» Todo quedó en silencio. La niebla, mientras tanto, habíase espesado.

Veselchakov salió de la cabina y corrió a proa. El lugre avanzaba por inercia. Al cabo de uno a dos minutos se acercaría a su barco, que seguía inmóvil. Veselchakov agarró el bichero... Con un ágil movimiento engancho el cable que sujetaba la red..., levantándolo lo cortó con su afilado cuchillo de pescador. Después, haciéndose sangre en las manos, lo sujetó a la borda de su barco.

...Veselchakov dormía profundamente en su cama.

Por la mañana había entregado el pescado, escuchando con aire sombrío las felicitaciones con motivo de su abundante pesca. Después de dar unas vueltas por el ruidoso muelle, comió y se echó a dormir.

Nadie le molestaba.

Avanzada la tarde, Nirkov entró en la habitación.

Veselchakov abrió los ojos.

— Buenas tardes, Alexéi Stepánovich —dijo Nirkov—, he venido a felicitarte.

Veselchakov se estremeció.

— ¿A felicitarme? ¿Por qué? —preguntó desconfiado.

— ¡Por tu magnífica pesca! Das ejemplo a la gente y ganas mucho dinero...

Oyóse el fuerte pitido de un pesquero que se hacía a la mar. El eco fue devuelto por las colinas.

— Dime la verdad, Alexéi Stepánovich —prosiguió Nirkov—, ¿no estás cansado de vivir así?

— ¿Cómo? —interrogó a su vez sombríamente Veselchakov, lanzándole una mirada de reojo.

— Como un lobo —continuó tranquilamente Nirkov.

— Márchate, hazme el favor —pidió Veselchakov con voz sorda.

Se calzó las botas y miró desorientado a su alrededor, como si pensase qué otra cosa podía hacer.

— Puedo marcharme, si quieres —respondió Nirkov encogiéndose de hombros—. Pero me da pena ver cómo se pierde un hombre por su propia culpa... Podrías ser la gloria de nuestras pesquerías... En cambio...

— Te lo ruego... vete —repitió Veselchakov.

— Bueno, haré lo que quieras —dijo Nirkov sonriendo, pero sin leván-

tarse de la cama—. Había venido a tratar un asunto contigo. Queremos que nos ayudes.

— ¿Que os ayude? —preguntó receloso Veselchakov.

— ¿Sabes lo que le ha ocurrido a Antónov?

— No, ¿qué le ha ocurrido?

— La noche pasada perdió la red en el mar —dijo Nirkov, aproximándose a Veselchakov—. ¡Una vergüenza! ¡No acabo de comprender cómo le ha podido ocurrir eso! Es un buen muchacho... Un experto pescador del Caspio... ¿Qué diablos le habrá ocurrido? Tal vez el cable estuviese pasado. También puede ser que se hubiese roto por el roce contra la borda... No sé... En una palabra, es un caso vergonzoso; además... en plena temporada de pesca.

Guardó silencio y miró atentamente a Veselchakov, que permanecía sentado sin levantar la vista del suelo.

— Mañana discutiremos la conducta de Antónov en una asamblea general —continuó Nirkov—. Queremos pedirte que intervengas y que expliques a los jóvenes cómo ha podido suceder una cosa así...

Veselchakov se apartó instintivamente de Nirkov.

— No quiero —dijo con voz temblorosa—. No soy un juez.

— Pero, ¿por qué? —preguntó tranquilamente Nirkov, como si no se diese cuenta de su emoción—. Tú eres un pescador experto, un veterano. ¿Por qué no quieres enseñar a los jóvenes?

— ¡No quiero! —balbuceó Veselchakov y, de pronto, gritó:— ¡Vete, te lo ruego! ¡Vete!

Nirkov se encogió de hombros y salió sin decir palabra. A Veselchakov le pareció que esbozaba una sonrisa irónica.

«¡Lo sabe, lo sabe, lo sabe!» —martilleaba en sus sienes—. Lo sabe todo. ¿Por qué quiere que sea yo precisamente quien intervenga en la asamblea? ¿Por qué sonreía al salir?»

Haciendo un gran esfuerzo de voluntad, Veselchakov logró serenarse. «Estupideces. Nirkov no sabe nada —se dijo—. ¿Cómo puede saberlo?» En el lugre no se habían dado cuenta. Y Veselchakov no temía a sus pescadores. Si callaron entonces, al amanecer, cuando le ayudaron a echar al mar su propia red para que no hubiese pruebas, si no le habían delatado al regresar a la costa, ahora, cuando no les quedaba más que cobrar, era seguro que guardarían silencio...

Sin embargo, aunque persuadido de que Nirkov no sabía nada, Veselchakov experimentaba una inquietud angustiosa.

Pasó la noche sin dormir. A la mañana siguiente fué a buscar a Nirkov y le dijo que quería intervenir en la asamblea. Creía que haciéndolo echaría por tierra toda posible sospecha.

La asamblea había sido convocada para las doce del día. Veselchakov caminaba sin ver nada. Sus pensamientos se atropellaban febrilmente. Al acercarse a la «casa rusa» volvió a vacilar: ¿valdría la pena de intervenir?...

A través de la bruma que le velaba los ojos vió que la «casa rusa» estaba rodeada de gente... Desde muy lejos llegaron a sus oídos las palabras de Nirkov declarando abierta la reunión.

Después, Antónov subió a la terracilla. En pocas palabras dijo que no podía haber ninguna condescendencia con él, que era un experto pescador del Caspio. Añadió que se reconocía culpable de haber abandonado la ca-

bina del timonel en horas de tanta responsabilidad, sin despertar al pescador de guardia...

Cuando terminó de hablar Antónov, todos se volvieron hacia Veselchakov.

Este se dirigió lentamente hacia la terracilla, como si le costara un gran esfuerzo separar las piernas del suelo. Subió pesadamente los peldaños y se volvió de cara a la gente.

Al ver decenas de ojos fijos en él, Veselchakov permaneció callado unos instantes, como si recapacitase. De pronto dijo en voz alta y ronca:

— Fuí yo... quien le cortó la red.

Se abrió la puerta y entró alguien. Veselchakov yacía de bruces. El recién llegado se acercó a la cama. Veselchakov alzó bruscamente la cabeza y vio a Dmitri.

— ¿Has venido... a despedirte? —preguntó en un susurro, sin saber por qué.

Dmitri calló.

— Oyeme, Dimka —continuó Veselchakov en el mismo tono, llamándole por primera vez por el diminutivo—. Si no lo hubiera dicho, habrían mandado a Antónov a los tribunales...

— Nadie le habría mandado a los tribunales —repuso tranquilamente Dmitri—. Ya se sabía que lo habías hecho tú. Todos los hombres de tu tripulación declararon contra ti.

Veselchakov sintió que se ahogaba.

— Pero si ellos me han... —profirió con voz ronca.

— Sí, pero después les remordió la conciencia. Fué Pizhov el que les hizo que lo comprendieran.

— ¿Por qué entonces... Nirkov...?

— Quiso comprobar si aun había en ti algo soviético, aunque no fuera más que en lo más hondo de tu ser...

Veselchakov dejó caer la cabeza sobre la almohada.

— Escúchame, padre —comenzó Dmitri, y aunque procuraba hablar con tranquilidad, su voz sonaba temblorosa y entrecortada—, yo te había prevenido. ¿Cómo has podido llegar a eso?

Veselchakov alzó la cabeza.

— ¿Me llevarán a la cárcel? —preguntó tembloroso.

— No —respondió Dmitri con irritación—. No hemos venido aquí a construir cárceles... Si eso es lo único que te preocupa, puedes estar tranquilo. Como es natural, te quitarán el lugre. No hay pescador que quiera trabajar bajo tus órdenes. El dinero... que te has apropiado tendrás que devolverlo. Y... en adelante, si sabes vivir, vivirás...

Veselchakov se incorporó. Le ardía la cabeza. Lanzó una rápida mirada a aquel hombre tranquilo y completamente ajeno que tenía delante.

— ¿No sería mejor que... me tirara de cabeza al mar? —preguntó en un hilo de voz—. Para no avergonzarte.

Por sus mejillas rubicundas, cubiertas de una telaraña de rojas venetas, corrieron de pronto las lágrimas.

— Déjate de eso, padre —dijo Dmitri rudamente—. Eso es lo más fácil. Tienes que saber vivir y convertirte en una persona decente.

— ¿Ahora? —casi gritó Veselchakov.

— Precisamente ahora —respondió Dmitri convencido—. Alcanza a la gente. Mira lo atrás que te han dejado...

— No tengo fuerzas...

— Si quieres, las encontrarás. ¡Las encontrarás, padre!

Veselchakov bajó la cabeza. De pronto sintió la mano de Dmitri en su espalda. Bajo el peso de aquella mano se encogió. Cuando levantó la cabeza, Dmitri había desaparecido.

CAPITULO XX

Al día siguiente llegó el «Unión Soviética».

No se dirigió al puerto enclavado en el golfo de Aniva, según era costumbre, sino que ancló en la rada de Tanaka.

Era un enorme barco de pasajeros, acabado de pintar. Los cristales de sus camarotes despedían unos destellos fascinantes. Había anclado allí para mayor comodidad de los pasajeros, pues muchos de ellos iban a trabajar a las pesquerías, a las minas y a las fábricas de papel de la costa occidental.

¡Qué revuelo se armó en las pesquerías! Era el primer barco grande de pasajeros que venía del continente después del duro invierno.

La emoción jubilosa e inquieta que se había apoderado de la gente tenía, además, otra razón. Tal vez en ese barco vinieran las familias de muchos de ellos. Hacía tiempo que se habían recibido los telegramas enviados por las esposas, madres y hermanas de los pescadores anunciando su salida. La fecha exacta de llegada dependía de cuando lograsen conseguir pasaje.

Por fin había llegado el barco. Aunque se le esperaba con impaciencia desde hacía tiempo, su llegada sorprendió a todos. Y lo más sorprendente era que hubiera anclado allí, cerca de las pesquerías. Los pescadores veían a los pasajeros agolpados en la cubierta del barco. A muchos les parecía distinguir ya los rostros de los seres queridos.

Doronin no esperaba a nadie, pero estaba tan nervioso como todos. Sentíase feliz de que las pesquerías pudiesen recibir ya dignamente al nuevo refuerzo de hombres soviéticos, de que les pudieran ofrecer viviendas cómodas y buenas, barcos modernos y excelentes aparejos.

Nirkov era el que estaba más nervioso. Esperaba a su mujer. Hacía tres semanas que había recibido un telegrama de ella desde Vladivostok.

Doronin comprendía perfectamente su estado de ánimo. Sentía grandes deseos de que la mujer de Nirkov viniera lo antes posible, de que ese modesto muchacho, que tanto había hecho para que la gente viviese bien, fuese completamente feliz.

Pero cuando llegó el barco, Nirkov no estaba en las pesquerías. La temporada de pesca continuaba y no se podía perder ni una sola hora. Nirkov, al igual que otros pescadores, se había hecho a la mar cuando aun era de noche.

Doronin le había prometido que iría en persona a recibir a su mujer y que la ayudaría a desembarcar.

Pero no sólo tenía que recibir a la mujer de Nirkov. En el bolsillo de su abrigo llevaba toda una lista con los nombres y apellidos y hasta con las señas particulares por las cuales podría reconocer en el acto a las esposas de los pescadores.

La lancha se acercó al barco. Con la cabeza echada hacia atrás, Doro-

nin examinaba a la gente agolpada en la barandilla, tratando de adivinar quiénes eran los que venían a sus pesquerías.

Cuando subió a cubierta, gritó con voz fuerte y alegre:

— ¡Bienvenidos, queridos camaradas! ¿Quién viene a las Pesquerías Occidentales?

— ¡Bienvenidos, bienvenidos! —oyó a sus espaldas—. ¿Quién viene a las minas? ¿Quién viene al combinado de papel N° 1? ¿Quién viene para el transporte?

Oíanse sonoras voces de respuesta:

— ¡Yo voy a las minas! ¡Yo al transporte! ¡Nosotros al combinado de papel!

— Escúchame, camarada, yo he venido a las Pesquerías Occidentales... Mi marido trabaja ahí.

Doronin se volvió. Ante él estaba una mujer joven; llevaba una toquilla de fina lana, bajo la cual asomaban unos ojos tímidos y una pequeña nariz respingona.

«¡Es la mujer de Nirkov!», pensó Doronin, y tomando a la mujer del brazo, le preguntó:

— ¿Es usted la mujer de Nirkov?

— No. Me llamo Antónovna... —respondió la mujer en voz baja, como si le doliese desilusionar a Doronin.

— ¡Ah, Antónovna, Anna Stepánovna! —exclamó Doronin, recordando en el acto el nombre anotado en la lista—. ¡Por fin! ¡Su marido lleva esperándola mucho tiempo!

En su voz sonaba una alegría tan sincera, que la gente que les rodeaba se echó a reír gozosamente y la mujer enrojeció.

— ¿Qué tal está Fédor? —preguntó con tono ya más seguro.

— Está muy bien, Anna Stepánovna, muy bien —respondió radiante Doronin.

La gente le había rodeado, asaeteándole a preguntas. Pasó mucho tiempo antes de que Doronin se diera cuenta de que no había encontrado aún a la mujer de Nirkov.

— Escuchadme, amigos —gritó—, ¿no ha venido con vosotros María Timoféevna Nirkova?

Nadie le respondió.

«No ha venido», pensó Doronin con tristeza.

En aquel instante oyóse un gran estrépito. Se abrió la puerta de uno de los camarotes que daba a cubierta y salió rodando por ella un enorme samovar amarillo.

Tras él apareció en el umbral una mujer joven, gruesa, con el abrigo desabrochado y los rubios cabellos enredados sobre una frente alta y despejada. La mujer juntó con desconsuelo las manos y, sin dirigirse a nadie en particular, exclamó:

— ¿Qué voy a hacer con él? ¡No me cabe en ningún sitio!

La mujer levantó el samovar. Doronin se acercó inmediatamente a ella.

— ¿Es usted María Timoféevna Nirkova? —preguntó

— Sí, soy yo —respondió la mujer, extrañada y recelosa.

— ¡Magnífico! —exclamó Doronin—. ¡Magnífico!

Al anochecer, en la habitación de Nirkov se celebró un banquete. Doronin había propuesto que la fiesta se aplazara hasta que terminase la tempe-

rada de pesca, pero las mujeres le convencieron, prometiéndole que se reunirían por poco tiempo, todo lo más por una hora y que «casi no habría vino».

La pequeña habitación de Nirkov parecía haberse ensanchado. Muchos pescadores, con la ropa de trabajo aún húmeda (tenían que volver al mar dentro de una hora), se acomodaron por verdadero milagro alrededor de una larga mesa que llegaba hasta el pasillo.

Y sobre la mesa... ¡Qué no habría sobre aquella mesa cubierta con manteles ucranianos finamente bordados! Destacaban unas enormes y olorosas empanadas humeantes, de esas que sólo salen bien en los hornos rusos. Y en un extremo de la mesa alzabase el enorme y refulgente samovar amarillo. Frente a él se sentaron los Nirkov, radiantes de felicidad. Doronin se acomodó en el otro extremo de la mesa, al lado de Vólogdina, que había venido directamente del muelle con su invariable mono azul.

Cuando se escanció el vino, Nirkov, alegre y excitado, gritó a Doronin, desde el otro extremo de la mesa:

— Camarada director, a ti te corresponde hablar el primero.

Doronin se levantó. Sus ojos se empañaron; sintió que un nudo se le atravesaba en la garganta. Tenía deseos de abrazar a todos los que allí estaban.

— ¡Queridos amigos! —comenzó—. Hoy tienen la palabra, en primer término, nuestros nuevos camaradas, los nuevos miembros de nuestra familia soviética de Sajalín. Que hablen las mujeres, que han sabido en unas horas crear en esta casa un auténtico hogar ruso... Que hable María Timoféevna Nirkova...

Todas las miradas se dirigieron a ella. La mujer se levantó lentamente. Los rubios cabellos estaban cuidadosamente alisados y un pañuelo de colores le cubría los hombros. Sus labios estremecíanse levemente.

— Camaradas... —comenzó en voz baja—. No soy yo la indicada para pronunciar un discurso... Hemos venido desde lejos, desde muy lejos... Atravesamos toda Rusia... ¡Cruzamos el mar!... Nunca creímos encontrar todo esto así... ¡Qué casas habéis construido! ¡Cuánto pescado cogéis! ¡Qué bien nos habéis recibido! ¡Gracias, camaradas, gracias!

Nirkova hizo una profunda reverencia saludando a todos y se sentó.

El silencio duró breves instantes y fué roto por unánimes aplausos. Todos se levantaron en medio de un estrépito de sillas corridas y se inclinaron hacia María Timoféevna para brindar con ella.

— ¡Que hable el marido! —gritaron los pescadores.

— ¡Amigos míos! —dijo Nirkov con voz sonora, poniéndose en pie—. ¡Queridos amigos, y tú, esposa mía, y vosotros, esposas de mis camaradas!... Gracias por haber venido. Gracias en nombre de todos y en nombre de la tierra de Sajalín. Propongo que bebamos el primer trago por la felicidad de esta tierra. ¡Bebamos, queridos camaradas, por nuestra Rusia soviética, que ha llegado hasta el mismo océano, por Stalin, para que viva largos años!...

De nuevo estallaron los aplausos. Todos se pusieron en pie.

Cuando se sentaron de nuevo y se restableció la calma, Doronin hizo una seña imperceptible a Vólogdina y salió a la terracilla.

Brillaba la luna. Una estela luminosa, exactamente igual a la que suele verse en el sur, se perdía muy lejos en el mar. En la dársena se balanceaban decenas de barcos. Sus luces de señales, fundidas con la luz de la luna, se reflejaban en las húmedas piedras del muelle.

Al contemplar todo esto, Doronin no pudo contener la sonrisa feliz de un hombre que ve realizadas sus ilusiones.

Se abrió la puerta y en el umbral apareció Vólogdina. A sus espaldas oíase ruido de vajilla y risas sonoras.

— ¿Qué ocurre, Andréi Semiónovich? —preguntó—. ¿Por qué se fue usted?

Doronin permanecía callado. Miraba a Vólogdina y no podía pronunciar una sola palabra. Un extraño sentimiento, rayano en el dolor, atenazaba su pecho. Respiraba con dificultad.

— ¿Para qué me ha llamado usted? —volvió a preguntar Vólogdina.

— Escúcheme, Nina Vasílevna —empezó Doronin haciendo un esfuerzo; su voz le pareció extraña, sorda y él mismo la escuchaba asombrado—, nuestra fiesta se está prolongando demasiado... Ya es hora de que la gente salga...

— Bueno, ¿y qué?

— Pensé que sería mejor que fuese usted la que lo recordase... Las que mandan allí son mujeres...

Doronin se detuvo y la miró con timidez casi suplicante. Su emoción se comunicó a Vólogdina. Diríase que comprendía su estado de ánimo.

— Está bien, Andréi Semiónovich —dijo con voz alterada—, ahora mismo se lo diré a María Timoféevna...

— ¡Espere! —exclamó asustado Doronin, aunque Vólogdina no se había movido del sitio—. No le dije la verdad... No se trata de eso. Es decir, no la he llamado para eso...

Calló turbado. Vólogdina guardó silencio.

— La he llamado —dijo Doronin en voz baja, pero enérgica, dominando por fin su emoción—, porque quería estar un rato con usted... a solas... Un rato nada más...

— Andréi Semiónovich... —profirió Vólogdina, y a Doronin le pareció que no oía sus palabras, sino que las sentía con todo su ser—, Andréi Semiónovich... Ha hecho usted bien... en llamarme...

Doronin la tomó de la mano.

— ¿Es verdad? —preguntó con voz estremecida.

— Sí —susurró Vólogdina, y Doronin sintió que le estrechaba ligeramente la mano.

— ¡Nina Vasílevna! —exclamó con vehemencia, pero en aquel instante se abrió la puerta y una ancha franja de luz se posó en la terracilla. Apareció Nirkov.

— ¡Al mar, camaradas, al mar! —dijo animadamente—. Ya es hora.

Poco después, sus ojos, acostumbrándose a la oscuridad, distinguieron a Vólogdina, que seguía al lado de Doronin.

— Camarada jefe de pesca —dijo con un tono de jovial reproche—, ¿por qué no dirige usted a su gente?

Nirkov miró a Vólogdina con bonachona malicia.

— De eso estábamos hablando ahora —manifestó secamente Doronin.

— ¿De eso? —interrogó Nirkov a su vez.

— De eso —repitió Doronin, y se encaminó a la oficina, sonriendo en la oscuridad con expresión feliz.

Doronin acababa de regresar del barco frigorífico, a donde había ido para acordar con el capitán el orden en que se haría el embarque del pescado. Convinieron que media hora más tarde el barco anclaría en la rada.

Cerca de la rada apareció el barco. Avanzaba lentamente a lo largo de la costa, enorme, blanco, elegante como un barco de pasajeros que hubiese regresado de su recorrido habitual de Batumi a Odesa.

Le seguía otro vapor, casi tan grande e igualmente esbelto. Doronin sabía que esa nave era de la Dirección General de Pesca y que se dirigía a las Kuriles, pero que se detendría aquí con el fin de recoger envases para los pescadores de aquellas islas. En el muelle atracaban continuamente los barcos de los koljoses de pescadores, repletos de pescado.

«¡Qué animado está nuestro puerto!», pensó con satisfacción Doronin.

En seguida vió al capitán del barco frigorífico, que venía a su encuentro; llevaba un uniforme de inmaculada blancura, que hacía juego con su barco.

— ¿Qué lleva en el barco? ¿Medicinas? —gritó Doronin alegremente—. ¿O es un barco de turismo?

— Al pescado le gusta la limpieza —respondió el capitán, llevándose la mano a la visera de su nivea gorra.

Mientras se ponían de acuerdo sobre el orden en que se haría el embarque, en la orilla ya estaban preparando el pescado. Olía fuertemente a brea. Un papel blanco como la nieve sonaba al viento y crujía al ser extendido sobre el fondo y los lados de las cajas. Decenas de manos rojas por el frío, pero ágiles, colocaban los arenques... Las cajas eran tapadas con tablas, y el redoble de los martillos anunciaba que la carga ya estaba lista. Una muchacha de unos dieciocho años, con el rostro cubierto ya de pecas, aunque la primavera no hacía más que comenzar, colocaba sobre las cajas la marca de las pesquerías y con un movimiento rápido pasaba por encima una brocha. Al lado tenía un cubo con pintura.

Al ver cómo iba creciendo la montaña de cajas, en las que brillaba la pintura fresca de la marca de sus pesquerías, Doronin experimentó una emocionada alegría. ¡He ahí los primeros frutos, claramente perceptibles, del intenso trabajo de todos esos meses!

Unos golpes en la puerta despertaron por la noche a Doronin. Encendió la luz, se echó encima el impermeable y abrió la puerta. En el umbral estaba Olga Leusheva. Llevaba gorro con orejeras y chaqueta guateada estrechamente ceñida por un cinturón militar. En una mano sostenía la maleta y en la otra el abrigo de pieles que ya conocía Doronin, pero en mucho peor estado.

— Ayúdeme —dijo Olga presurosa y alarmada—. Necesito una lancha. Voy a llegar tarde al barco.

— ¿A qué barco? —preguntó Doronin aún medio dormido—. ¿Se va usted al continente en el frigorífico?

— ¡No, no; me voy a las Kuriles, a trabajar! ¿Comprende? El barco está a punto de salir y temo llegar tarde...

Olga le tiró de la manga del impermeable.

... En el muelle vieron un cuadro maravilloso. Dos barcos enormes iluminaban el mar. A su alrededor, el agua parecía arder.

El frigorífico recibía la carga. Una balsa plana, repleta de cajas con pescado, estaba pegada al barco. En proa y en popa oíase el chirriar

de las grúas. Un potente reflector iluminaba la balsa. Se veía a la gente colocando presurosa las cajas en la red de carga.

Detrás de los barcos, el mar aparecía sembrado de luminarias. Eran las luces de señales de los pesqueros. Parecía un infinito campo nocturno salpicado de luciérnagas.

— No sé cómo enviarla —dijo Doronin con aire preocupado—, ya ve qué ajeteo...

Sin embargo, encontró una lancha libre. Hasta el barco no había más que unos minutos de viaje.

Doronin, llamado por alguien, se apartó unos instantes. Olga esperaba a que pusiesen el motor en marcha. Por fin, empezó a funcionar.

— Bueno, ya puede irse —dijo Doronin acercándose a ella—. ¿Recuerda que en el barco en que vinimos, Veselchakov le preguntaba por el novio? ¿No lo habrá encontrado usted en las Kuriles?

— ¡No, qué cosas dice! —respondió presurosa Olga.

En la penumbra, nadie se dio cuenta de que había enrojecido.

Doronin no había hecho más que regresar a su habitación y acostarse, cuando volvieron a despertarle.

— ¡Camarada Doronin, Andréi Semiónovich, al teléfono! —gritaba alguien en el pasillo.

Doronin corrió a la oficina.

El auricular descolgado estaba sobre la mesa.

— Doronin al habla...

— Salud, camarada Doronin —oyó una voz—. ¿Ha embarcado ya el pescado para el continente?

Doronin reconoció inmediatamente a Rusánov, aunque jamás había hablado con él por teléfono.

— ¡Está a punto de salir, camarada Rusánov! Hemos embarcado ya veinte mil quintales.

— Le felicito —respondió Rusánov—. Hable ahora con su jefe inmediato.

«Seguramente alguien de la sección de pesca», pensó Doronin, malhumorado porque se hubiese interrumpido su conversación con Rusánov.

Oyó un zumbido en el auricular y una voz lejana, pero clara, dijo:

— ¿Es el camarada Doronin? Salud. Habla Grachev.

— ¿El subsecretario? —sorprendióse Doronin.

— Por ahora sigo siéndolo.

— ¿Cuándo ha venido usted, camarada Grachev?

— No he ido a ninguna parte —oyó que se reía—, estoy en Moscú, en mi despacho.

— Salud, camarada Grachev —dijo Doronin emocionado—. Le participo que hasta el día de hoy hemos embarcado veinte mil quintales de pescado. Hemos cumplido el plan de pesca de primavera en un 80% aproximadamente. La pesca y la carga continúan.

— Gracias. ¿Qué necesitan? Tenga en cuenta que el país no escatimará medios para el florecimiento de Sajalín del Sur.

— ¿Qué necesitamos? —repitió Doronin—. ¡Hemos recibido ya tanto! Barcos, hombres...

— No se entusiasme. Piénselo e infórmenos urgentemente de todo lo que necesita.

— Así lo haré —respondió Doronin—. ¿Quiere algo más?
— Sí. Una pregunta. Ya es de noche. ¿Por qué no duerme? ¿Hay zafarrancho?

— Aquí es ya de día —respondió Doronin sonriendo.

— Cierto, cierto —respondió Grachev—, le deseo un día feliz.

La voz desapareció. Doronin oyó un zumbido uniforme y colgó el auricular.

Salió de la oficina. La niebla se había disipado y las luces de los barcos no brillaban ya como antes. Un sentimiento de felicidad le embargaba. Experimentó deseo de permanecer allí solo unos instantes; y se alejó en dirección a las colinas.

La tierra se había liberado ya casi por completo de la nieve; tan sólo las cumbres, de un rosa pálido, recordaban el invierno. Rumoreaban los pinos eternamente verdes y la hierba del año anterior susurraba bajo los pies...

Doronin se había acostumbrado ya a distinguir los rumores del bosque, el crujir de las ramas secas, el susurro de la hierba y el murmullo de los estrechos e impetuosos riachuelos... Los árboles ya no le parecían iguales ni monótonos los gritos de los pájaros del bosque...

La naturaleza de Sajalín, tan pronto acogedora como adusta, exuberante como pobre, había conquistado su corazón.

Permanecía de pie en la ladera de una pequeña colina cubierta de verde vegetación, con la mirada fija en el mar. El barco que iba a las Kuriles se alejaba lentamente rumbo al sur.

«Aquí es ya de día...» —repitió Doronin para sus adentros, y ante sus ojos desfiló todo el inmenso país. Grandes estrellas brillantes arden sobre el mar del sur. Están desiertas las calles de Moscú... Ondea la roja bandera sobre el blanco edificio del Kremlin... La clara noche primaveral descende sobre el dormido Leningrado...

«Aquí es ya de día —repite Doronin—. Somos los primeros en comenzar la gran jornada de trabajo del país...»

«Patria mía —piensa—. ¡Qué felicidad la de sentirte siempre al lado!... ¡Ni las nieves, ni el océano, ni las selvas pueden separarnos de ti!»

Doronin escruta intensamente la lejanía y le parece distinguir entre la niebla matinal las siluetas de los barcos que se dirigen a la costa de Sajalín.

«Vienen hacia aquí —piensa—. Hacia allí se apresuran hombres fuertes, valientes, curtidos por todos los vientos de nuestra tierra soviética. Es la Patria quien los envía...»

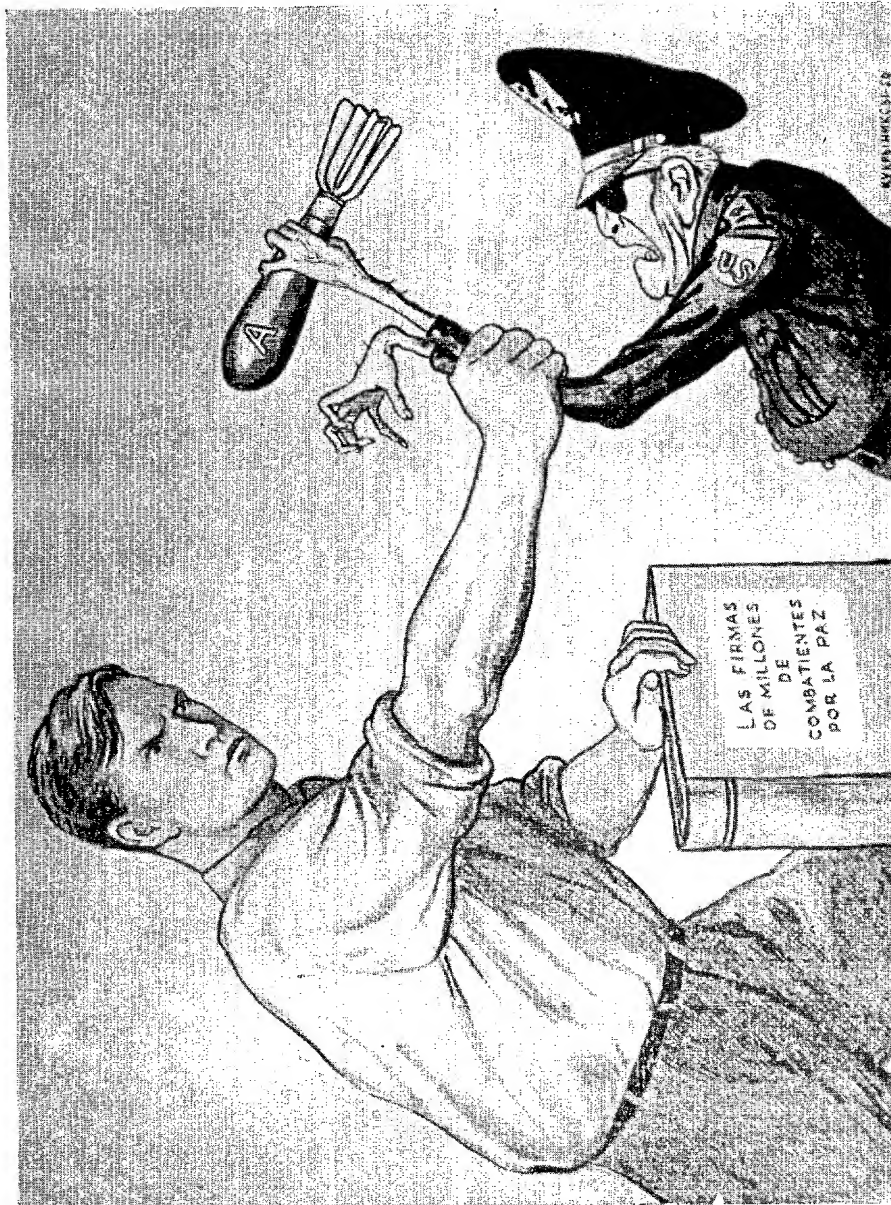
Doronin mira hacia el muelle. Desde aquí se divisa muy bien. De la dársena salen unos pesqueros... Otros dos regresan de la pesca nocturna. Por el espolón avanzan hacia sus barcos Nirkov, Dmitri Veselchakov, Antónov... ¡sus amigos queridos!

Con ellos va Vólogдина.

Doronin la sigue con una larga mirada y vuelve a experimentar una profunda alegría, cuya causa no podría expresar con palabras...

¡Aquí es ya de día! —repite en voz alta, iniciando el descenso.

Trad.: J. López



Los Kukrinksi: Detened la preparación de una nueva guerra

EN DEFENSA DE LA PAZ

B. POLEVOI

POR LA GRAN CAUSA DE LA PAZ

Julio. Moscú, engalanado con el brillante verdor de sus bulevares, jardines y avenidas, es singularmente hermoso. En el límpido aire estival se perfilan precisas sus líneas severas: el caudaloso y apacible río Moskvá con sus espaciosos malecones de granito; las gigantescas curvas de los sólidos puentes que desde lejos parecen ligeros, casi livianos; la grandiosa, magnífica y vasta amplitud de la calle Gorki; la umbría carretera de Leningrado en cuyos paseos ha florecido el verano con particular ímpetu. Lo mismo si se contempla la capital desde abajo, desde una acera, como a vista de pájaro, volando en avión, por todas partes se ven obras en construcción, obras, obras...

En el cielo estival se alzan a gran altura las caladas armazones de edificios gigantescos. En la parte superior, aun se transparentan los esqueletos metálicos, pero en la inferior ya están revestidos de piedra y adquieren formas precisas y severas. A gran profundidad, debajo de las calles y del lecho del río, también se trabaja intensamente. Los constructores del metro-politano abren túneles y los recubren con hormigón, colocan raíles, adornan con mármol y granito los palacios subterráneos de las nuevas estaciones. En la plaza de Pushkin están quitando la valla, y tras ella vemos un nuevo jardín que, en forma de gigantesca taza de piedra rosada, se levanta sobre la explanada cubierta de asfalto. En las calles se alzan, una tras otra, nuevas casas de vivienda. En las callejuelas donde ayer aun existía un encorvado pavimento de guijo, potentes rodillos apisonan el asfalto.

Cuando uno va por las calles de la capital, escucha sus ruidos, observa su vida, se convence de que nunca Moscú ha sido tan populoso, diligente y alegre, de que jamás el curso de su vida ha sido tan potente, tranquilo y majestuoso como ahora. En los escaparates de los comercios se advierte riqueza y abundancia. Las carteleras de los teatros y salas de conciertos son una prueba elocuente del nuevo florecimiento de todas las ramas del arte soviético. Las librerías están a todas horas llenas de compradores. Los dependientes apenas tienen tiempo de colocar en las estanterías los libros nuevos: literarios, científicos, sobre arte y sobre técnica. Todos los días, incluso los de trabajo, se apiña el público a la entrada de los museos, de las galerías de pintura, de las exposiciones. A pesar de ser verano, centenares y centenares de personas concurren al Museo Politécnico, a las grandes salas de los Palacios de Cultura de los distritos para escuchar las conferencias que allí se pronuncian sobre todas las ramas del saber.

Los stajanovistas de las empresas moscovitas establecen nuevos records,

desconocidos hasta ahora, en la productividad del trabajo. Los hombres de ciencia hacen nuevos descubrimientos, ensanchando sin cesar el campo de los conocimientos humanos. Los muchachos y muchachas que han terminado sus estudios en la escuela secundaria, al ir por las tardes a la Sala de las Columnas de la Casa de los Sindicatos para asistir a un concierto discuten animadamente acerca de a dónde marcharán a continuar sus estudios. El país les ha abierto de par en par las puertas de todos los centros de enseñanza superior. Los estudiantes que han terminado sus carreras, al reunirse en grupo en los jardines próximos a los centros docentes también discuten sobre qué sitio elegirán para ejercer su profesión. En todas partes, la vida late con intensidad y en todas partes se necesita su trabajo.

Nunca ha sido tan intenso el ritmo alegre y creador de la vida de este viejo Moscú, siempre joven. El firme pulso de su vida jamás ha latido con tanto vigor y tranquilidad. Pero los hombres soviéticos, optimistas, diligentes y activos, no han sido nunca ni miopes, ni ingenuos, ni despreocupados. Ni la alegría, ni la plenitud de su vida, ni el estar dedicados a un trabajo creador les hacen olvidar que más allá de las fronteras del mundo socialista, constructor del comunismo, que más allá de los límites de los países de democracia popular y de la gran China liberada hay otro mundo en el que reina la histeria bélica, mundo, donde los ministros adoran a la bomba atómica como si fuera una nueva deidad, donde hombres de ciencia monstruosos, siguiendo las fórmulas de los militaristas japoneses, preparan bacilos para destruir la humanidad, donde inveterados imperialistas, imitando el modelo hitleriano, preparan nuevos venenos, desconocidos hasta ahora, para aniquilar a las mujeres, ancianos y niños que viven en las ciudades pacíficas. Las «fortalezas volantes», enviadas por los dirigentes de la Casa Blanca, arrojan bombas sobre las ciudades de Corea. Los aviones de asalto norteamericanos ametrallan las chozas de los campesinos coreanos. La madre coreana llora sobre el cadáver de su hijito, destrozado por la metralla, charcos de sangre se extienden por el asfalto. A pesar de que todo esto ocurre muy lejos de Moscú, los hombres soviéticos, hombres de elevado humanismo socialista, no pueden contemplarlo indiferentes.

Por la tarde, los moscovitas escuchan con mucha atención en sus aparatos de radio los partes de guerra de las acciones militares que se desarrollan en la distante península coreana. Nuestro corazón se colma de cólera cuando nos enteramos de las nuevas brutalidades cometidas por los imperialistas yanquis en tierra coreana. Nuestros puños se crispan cuando escuchamos las noticias de que los verdugos con uniformes de generales norteamericanos envían aviones a bombardear ciudades y pueblos pacíficos.

Hoy, cuando las bombas norteamericanas destruyen las ciudades y pueblos coreanos, en nuestra capital, en los talleres, fábricas e institutos, en todas partes se celebran agitados mítines. Los moscovitas protestan con indignación contra la intervención armada yanqui en Corea.

Las palabras pronunciadas por I. M. Shubin, tornero de la fábrica «Borets», en una reunión del personal, expresan el sentir de todos los hombres soviéticos.

Los acontecimientos de Corea —dijo Shubin— demuestran que los imperialistas norteamericanos, lo mismo que Hitler, sueñan con la dominación mundial y marchan por el camino de la agresión abierta. Los ene-

migos de la paz quieren desencadenar una nueva guerra mundial. Los hombres soviéticos sencillos les decimos: ¡Señores, no lo lograréis! Estamos por la paz y exigimos enérgicamente la inmediata retirada de las fuerzas norteamericanas que se encuentran en Corea. Declaramos: ¡Fuera las manos de Corea!

¡Fuera las manos de Corea! Esa es la enérgica exigencia que resuena en las tribunas de las reuniones. Eso ha manifestado, al estampar su firma al pie del Llamamiento de Estocolmo, la más vieja actriz rusa, Knipper-Chéjov; de ello ha hablado el académico Oparin en su emocionante discurso pronunciado en la reunión de los participantes a la sesión científica conjunta de la Academia de Ciencias de la U.R.S.S. y la Academia de Medicina de la Unión Soviética. Esas palabras las ha repetido el escritor Konstantín Fedin en la asamblea de los literatos de Moscú. De ello habla en centenares de mítines que se celebran en los distintos confines de la capital.

Con la unanimidad y cohesión peculiares de los moscovitas, los trabajadores aprueban la sabia política staliniana de paz llevada a cabo por el Gobierno soviético. Con entusiasmo han llenado de firmas los pliegos del Llamamiento de Estocolmo.

Los hombres soviéticos son gente de paz. La sed de paz y de trabajo pacífico es tan orgánicamente peculiar de la naturaleza del hombre soviético, como el ilimitado amor a su Patria socialista, como la preocupación por su potencia y florecimiento, por la intangibilidad de las fronteras de su país. Pero nuestro amor a la paz no es falta de ánimo ni debilidad. Al firmar el Llamamiento de Estocolmo, los héroes gloriosos que asombraron a la humanidad con sus hazañas inmortales en Stalingrado y en Leningrado, los veteranos de la defensa de Sevastópol y de Odesa exigen que se frene a los incendiarios de guerra. También exigen que se frene a los incendiarios de guerra los hombres que izaron la bandera de la victoria sobre la ciudadela del derrotado fascismo. Firman el Llamamiento de Estocolmo los que liberaron a Europa de la esclavitud fascista.

«Hoy todos reconocen —dice el camarada Stalin— que el pueblo soviético con su lucha abnegada ha salvado de los malhechores fascistas la civilización de Europa. En eso consiste el gran mérito del pueblo soviético ante la historia de la humanidad». Y el gran pueblo, salvador de la civilización de Europa, con la unanimidad que le es peculiar, ha firmado al pie del histórico documento que llama a frenar a los enloquecidos atomistas. El pueblo soviético proclama con indignación:

¡Fuera los imperialistas norteamericanos de la península coreana! Este amenazador grito de combate pronunciado, por vez primera, en las fábricas de Moscú se ha extendido a todo el país y ha encontrado eco en sus rincones más alejados, en el corazón de cada persona. Los hombres soviéticos, dedicados a un trabajo fecundo en bien de la Patria, no olvidan ni por un momento que en la lejana península los imperialistas yanquis derraman la sangre de los obreros y campesinos coreanos, que, incendiadas por las incursiones bandidescas de la aviación yanqui, arden las ciudades coreanas y que se desploman las casas de hombres pacíficos, destruidas por las bombas arrojadas desde las «fortalezas volantes». Con calurosa solidaridad hacia el pueblo coreano en lucha, con profunda fe en las fuerzas de la paz, incommensurablemente más poderosas que las fuerzas de la guerra, todo el pueblo soviético ha estampado sus firmas al pie del histórico Llamamiento de Estocolmo y ha elevado su voz de protesta y de indignación.

A. SURKOV

LAS FUERZAS DE LA PAZ

El mundo actual está dividido en dos campos antagónicos: el uno, encabezado por los pueblos de la Unión Soviética y se basa en el apoyo de todas las fuerzas democráticas y progresivas que existen en cada país; este campo agrupa el innumerable ejército de los trabajadores del mundo entero bajo la bandera de la lucha por la paz, por la amistad y la mutua comprensión entre los países y los pueblos. El otro campo, bajo la égida de los «traficantes de la muerte», los cabecillas imperialistas de Wall Street, es un nido de reptiles que reúne a toda la escoria reaccionaria de la humanidad, a todos los pretendientes —los vencidos y los que esperan el turno para ser vencidos— al dominio sobre hemisferios y continentes.

La siniestra palabra guerra está inscrita en su negra bandera de piratas.

Ocultándose tras la cortina de humo del «anticomunismo» preparan su cruzada contra la humanidad progresiva.

Los pretendientes anglo-americanos a la dominación mundial aterrozan a los elementos avanzados y progresivos de sus países con las variantes americanas, europeas y asiáticas de la Gestapo.

Mientras pronuncian melifluos discursos sobre la «libertad» de prensa, de pensamiento y de conciencia, acosan con encarnizamiento feroz a los representantes mejores y más honrados de la ciencia, de la literatura y del periodismo. Persiguieron hasta los últimos días de su vida al gran sabio francés Langevin. Sufren persecuciones representantes de la ciencia actual tan eminentes como el francés Joliot-Curie y el inglés Bernal. En el «paraíso norteamericano», los hombres de más talento de la literatura y del arte, como Howard Fast y Paul Robeson, viven en una atmósfera de monstruosas persecuciones.

La santa sede, que se ensució en un pasado reciente con sus ignominiosas relaciones con los sangrientos verdugos Hitler y Mussolini, organiza, a la sombra de la catedral de San Pedro, escuelas de preparación de espías, saboteadores, asesinos y envenenadores. Bajo los hábitos de apacibles pastores de almas, los educandos de estas escuelas son enviados a todos los confines del mundo para que realicen una labor de caínes. Los sacerdotes que osan alzar su voz en pro de la paz y de la amistad entre los pueblos son perseguidos, privados de sus parroquias y excomulgados.

Los recientes procesos de los agentes de la Iglesia católica en los países de democracia popular, empezando por el del cardenal húngaro Mindszenty, una vez más han mostrado de un modo palpable a todo el mundo la verdadera y miserable faz de estos espías y saboteadores de sotana.

Mientras preparan un nuevo atentado sangriento contra la humanidad, los actuales pretendientes al dominio mundial pisotean los nobles sen-

timientos patrióticos de los pueblos por ellos esclavizados o en vías de serlo, sentimientos que son sagrados para toda persona honrada.

Los incendiarios de guerra llevan en su negra bandera la traidora consigna del cosmopolitismo. Para predicar el cosmopolitismo burgués movilizan el «acervo ideológico» de todos los traidores y capituladores del pasado. Los traidores inveterados y los capituladores de la calaña del demente André Gide o de Elliot, el poeta inglés del oscurantismo, son calificados de «columnas del pensamiento» y se les concede premios «Nobel». A Jean-Paul Sartre, predicador de la corrupción moral, de la traición y del cinismo, es elevado a la dignidad de nuevo profeta de las «ideas» del cosmopolitismo. Los seguidores de Forrestal, candidatos de hoy y de mañana a una plaza en las clínicas de psiquiatría, declaran «genio» y conceden el más alto premio nacional al pregonado «poeta» Ezra Pound, aborto demencial, traidor a la patria y vocero de Mussolini.

Toda esta repugnante bazofia, desde la «filosofía» de moda del existencialismo hasta la negra criminalidad de las novelas policiacas y los films «sangrientos» que se cocinan en Hollywood, está destinada a matar en el hombre el sentimiento de su propia dignidad, la confianza en sus propias fuerzas, la fe en los demás hombres, el sentimiento de lealtad al pueblo y a sus tradiciones históricas.

Los actuales pretendientes al dominio mundial, gentes miserables y cínicas, no pueden alimentar la esperanza de que los hombres honrados les apoyen. Por eso buscan sus auxiliares y secuaces entre la hez de la humanidad.

Toman a su servicio los restos de la Gestapo hitleriana, a toda suerte de arribistas políticos, de la calaña de los Rajk y Kostov, reducidos a cenizas por la cólera de los pueblos húngaro y búlgaro, a los espías inveterados de la negra banda fascista de Tito, Ránkovic, Kardelj y Djilas y sus consortes, que esperan estremecidos la hora de su castigo. Los señores estos no tienen escrúpulos.

Los Guderians, Halders, Manteufels, batidos repetidamente por el Ejército Soviético en la pasada guerra, instruyen hoy a los Bradley, Montgomery y compañía, en el arte, que tan bien han asimilado, de perder batallas y guerras. Apresuradamente se forma la famosa «Unión europea», para satisfacer la demanda norteamericana de carne de cañón. Los señores de la C.I.C., del «Intelligence Service», de la F.B.I. y otras organizaciones análogas de espionaje militar y político, se instruyen bajo la dirección de verdugos elegidos entre los «especialistas» supervivientes de la Gestapo. Los delatores y provocadores de la Gestapo sirven hoy fiel y puntualmente a sus nuevos amos, considerándolos con toda la razón como los sucesores de sus amos de ayer.

Los individuos de las S.S., restos de las divisiones fascistas deshechas, incorporados hoy en las diversas «legiones extranjeras», con el celo de antes se dedican a asesinar y a torturar a los hombres de los pueblos coloniales y dependientes. Estos verdugos y asesinos profesionales, alentados por los imperialistas norteamericanos, se «desahogan» persiguiendo en la trizona, con voluptuosidad sadista, a los alemanes honrados que luchan por la unificación de Alemania bajo la bandera de una república auténticamente democrática y amante de la paz.

Este es el cuadro que presenta, en su forma actual, el campo de los

enemigos de la paz. Al servicio de los incendiarios de guerra funciona un enorme aparato de propaganda imperialista de odio al hombre.

Día tras día, los embusteros asalariados extienden por el éter el veneno de la mentira, de la calumnia y de la desinformación, adobadas con meliflua hipocresía. Giran rabiosamente los rodillos de enormes rotativas que precipitan sobre la cabeza de los lectores de los países capitalistas los turbios torrentes de este brebaje ponzoñoso. Diplomáticos, jefes de Estado Mayor, trashumantes «plenipotenciarios» de la ejecución del plan Marshall, todos ellos comisionistas de la muerte, recorren todos los países. Tienden nuevas redes sobre los países y los pueblos, establecen nuevas bases militares, mediatizan la economía y dictan la política que han de seguir los gobiernos «tutelados».

Frente a este campo de los incendiarios de guerra se alza el poderoso campo mundial de los partidarios de la paz y de la amistad entre los pueblos. A los rabiosos esfuerzos de los incendiarios de guerra y a su conducta descarada, los hombres sencillos de todos los países responden apretando las filas de los partidarios de la paz, reaccionando activamente, resueltos a defender la paz y frenar a los desbocados incendiarios de guerra.

La Unión Soviética es el baluarte de todos los que quieren la paz entre los pueblos. Los grandes resultados del trabajo heroico de los hombres soviéticos se perciben desde todos los rincones del mundo; animan a los ciudadanos de los países de democracia popular en sus esfuerzos por la edificación del socialismo.

En el ejemplo de la Unión Soviética aprenden a construir una nueva vida los trabajadores de la China liberada.

La política exterior del Gobierno soviético, que sostiene una lucha obstinada y consecuente por la paz en todo el mundo, por la prohibición del arma atómica, por la colaboración pacífica entre los pueblos, aparece tan clara y precisa para todos los hombres imparciales, que no pueden quebrantar su confianza en ella los distintos subterfugios que emplean los embusteros asalariados.

El autor de estas líneas tuvo ocasión de visitar varios países en los últimos años. Y tanto en los países de democracia popular como en los países capitalistas pudo ver, pensar y comparar muchas cosas.

Hemos visto en los países de democracia popular que los hombres no tienen más que un solo objetivo: la edificación del socialismo. Estas gentes están entregadas sin reservas al trabajo pacífico y creador.

Contra los pueblos de estos países apuntan las armas de largo alcance de la falaz propaganda capitalista. Las estridentes voces de los locutores de «La Voz de América» y de la B.B.C., de sus jaleadores en los países «marshallizados» y en el foco de pestilencia titista, no intimidan a estos pueblos, no les asustan ni les precipitan en la histeria de la «psicosis de guerra». Y, en estos países, cuando nosotros tomábamos parte en los congresos de los partidarios de la paz, oíamos desde las tribunas de las sesiones las palabras tranquilas, llenas de valentía, de decisión y dignidad, de los representantes de todas las capas de su población. Ante todo el mundo expresaban los hombres de los países de democracia popular el deseo de sus pueblos de paz y de amistad con todos los pueblos del mundo, grandes y pequeños. Rechazaban con ira las mentiras y las calumnias lanzadas contra los países de

democracia popular por los falsarios del campo de los incendiarios de guerra. Ponían de manifiesto la voluntad firme e inquebrantable de luchar por la paz en unión de toda la humanidad avanzada y progresiva y llamaban a la U.R.S.S. el abanderado de la paz y de la justicia. Se levantaban como una sola persona para aclamar a Stalin, el gran hombre que expresa la voluntad de paz de los pueblos.

Muy otro es el ambiente en que luchan contra los enemigos de la paz los valerosos partidarios de ésta en los países sobre los que han puesto su pesada pezuña los cabecillas de Wall Street. Los combatientes por la paz, en estos países, desarrollan su noble actividad sin temor a las represalias, a las calumnias, a las persecuciones, a los insultos y a las represiones sangrientas. Sobre ellos se extiende la sombra negra de la F.B.I., de la «comisión para investigar las actividades antinorteamericanas» y de sus filiales europeas, asiáticas, africanas y australianas. A ellos les lanzan bombas lacrimógenas y los ametralla la policía cuando se manifiestan en las calles. Sobre ellos se abalanzan los bravucones fascistas que añoran las palizas y pogromos de otros tiempos. Se les despiden cínicamente del trabajo, privándoles de todo medio de subsistencia.

Y, sin embargo, luchan con valentía, desprendimiento y abnegación. Con su ejemplo llaman a la lucha a los que dudan y vacilan. En efecto, los que dudan se hacen inflexibles; los embotados y cegados por la mentira ven claro y se alinean en las filas de los combatientes por la paz.

El otoño pasado asistí en Inglaterra y en Escocia a numerosos y grandes mítines y asambleas dedicados a la lucha por la paz. Y por furibunda que en este país sea la propaganda de los incendiarios de guerra, y por fuertes que sean en él las supervivencias de la inercia y de la rutina, de las que se aprovechan los tramposos políticos de los partidos conservador y laborista, vimos mucha gente llena de decisión valerosa de luchar por la paz. En estos mítines se congregaban gentes de todas las naciones y razas. Eran hombres agotados por el pesado trabajo físico, por la desnutrición crónica, trabajadores pobremente vestidos. Escuchaban con avidez cada palabra veraz sobre la Unión Soviética, sobre los países de democracia popular. Cada frase en pro de la paz y de la amistad entre los pueblos era recibida con clamorosas ovaciones. Y quedarán indeleblemente grabados en nuestra memoria aquellos momentos en que empezaban a circular por la sala los «platillos de la paz»: se recogía dinero para el fondo de lucha por la paz. La gente depositaba en el platillo los céntimos de su jornal. Se desprendían de sus peniques, medios chelines y chelines, restándolos a sus ingresos de hombres semihambrientos. El leve ruido de las monedas de cobre, níquel o plata, el susurro de los modestos donativos sonaba como una poderosa música de paz y de amistad.

No puedo olvidar aquel momento en que uno de los participantes en un mitin de Glasgow dijo que estos peniques y chelines, producto del trabajo, reportarán a los pueblos más beneficios que los miles de millones que dilapidan los magnates financieros para la preparación de la guerra. ¡Había que haber oído la tempestad de aplausos con que respondió el auditorio a estas palabras!

Es Inglaterra, para su desgracia, la patria de uno de los más encarnizados incendiarios de guerra: Winston Churchill. En Inglaterra, este individuo enemigo de la humanidad, en unión de sus secuaces laboristas,

se ha esforzado por oscurecer las mentes con fábulas y calumnias sobre la Unión Soviética y sobre los países de democracia popular.

Pero con cuánto calor aplaudían los mineros escoceses, reunidos en un mitin de amistad con la Unión Soviética, cuando uno de los oradores dijo:

«Que intente mister Churchill meternos en la guerra contra los pueblos de la Unión Soviética. Le organizaremos en Escocia un movimiento guerrillero que se va a quedar bizco».

* * *

En todo el mundo resuenan las palabras de Stalin, tranquilas y llenas de profundo contenido histórico:

«Están demasiado frescos en la memoria de los pueblos los horrores de la reciente guerra y son demasiado grandes las fuerzas sociales partidarias de la paz, para que los discípulos de Churchill en el terreno de la agresión, puedan vencerlas y hacerlas girar hacia una nueva guerra».

Los trabajadores de los países capitalistas extienden la lucha contra los incendiarios de guerra. Con sentimiento de orgullo por los hombres de gran corazón y verdadero valor, leemos las informaciones que llegan de Francia, Italia, Bélgica, Holanda y otros países, y que hablan de la lucha viril de los obreros portuarios contra la descarga del armamento norteamericano.

Un claro exponente de la decisión de los luchadores por la paz es la gran campaña que se desarrolla en todos los países para recoger firmas al pie del Llamamiento del Comité Permanente del Congreso Mundial de Partidarios de la Paz, en el que se exige la prohibición del arma atómica y que se declare criminal de guerra al primer gobierno que utilice este arma. En diferentes países se han recogido ya millones de firmas al pie de este Llamamiento. Y esto no es más que el principio.

Los imperialistas marchan hacia las aventuras más osadas y peligrosas, apurados por la crisis económica que les pisa los talones y sintiendo que el suelo arde bajo sus pies. Esto lo muestra con toda evidencia su criminal agresión a Corea. Pero las fuerzas de los partidarios de la paz son de una pujanza incontenible y siguen creciendo sin cesar. Estas fuerzas, cual barrera de acero, se alzan en el camino de los criminales de lesa humanidad.

¡Vivan las fuerzas de la paz!

B. RIURIKOV

MAIAKOVSKI COMBATE POR LA PAZ

En una de las veladas literarias en que intervino Maiakovski, le llegó al poeta, de mano en mano, la nota habitual del habitual escéptico y «negador», uno de los que, como cíñife molesto, zumbaban alrededor del poeta: «Sus versos no vivirán eternamente. Pronto caerán en el olvido».

Maiakovski contestó: «Venga usted dentro de cien años, entonces hablaremos».

El poeta creía firmemente en la vida futura de sus versos. Estaba plenamente seguro de que su poesía, en la cual encarnaba su «sonora fuerza de poeta», su pasión, su voluntad, su pensamiento, resistiría la prueba del tiempo. Y por eso, el poeta demandaba: «¡Producid una poesía fuerte, que dure lo menos cien años!»

Veinte años no son ciento, pero ya es un período que permite hacer muchas comprobaciones. ¿Y qué ha quedado de los pequeños escépticos que intentaban hablar en nombre de la eternidad? En cambio, la poesía de Maiakovski —joven, fuerte— no sólo continúa resonando en el mundo: su voz es más potente cada año.

Maiakovski expresó con inmensa fuerza artística las ideas más avanzadas de su época. Luchó incansablemente contra la mezquina lírica de gorgeos, exigiendo de la poesía amplitud de contenido ideológico, hondas ideas, poderosos sentimientos. Todas sus obras fueron como un eco de los acontecimientos contemporáneos más esenciales e históricamente significativos.

Si leemos sus versos escritos sobre países extranjeros, o sus obras relacionadas con los problemas de la poesía, o sus poemas sobre la cultura, sobre la lucha contra el burocratismo, no podemos dejar de pensar en la penetración con que el poeta veía al enemigo, y no podemos dejar de ver con qué precisión fijaba la dirección del golpe.

El arte de Maiakovski, grande en su envergadura y en sus proporciones, daba contestación poética a los problemas esenciales de la vida de millones de seres. El destino de la humanidad, el destino de las clases y de las naciones, de la cultura, de la personalidad humana, he aquí lo que inquietaba al poeta y producía un eco de emoción en sus versos.

Maiakovski, iracundo y perspicaz acusador del capitalismo, jamás olvidaba la guerra: monstruoso engendro del capitalismo. La lucha contra la guerra, la lucha por la paz entre los pueblos fué uno de los temas principales de la poesía de Maiakovski en el transcurso de veinte años. Ya en sus versos de juventud, aún no maduros, maldecía contra el monstruo san-

griente de la guerra, mutilador del hombre. El poeta veía en la guerra la exteriorización de unas relaciones crueles, antihumanas, entre los hombres, a las cuales debía poner fin la revolución.

La influencia del gran escritor Máximo Gorki ayudó al poeta a percibir mejor quiénes eran los causantes de esos infortunios, y eso hizo que la palabra de Maiakovski fuese más implacable, más concreta. Ya en 1917, en la poesía «Citación», desenmascaraba a los imperialistas, desencadenadores de la matanza sangrienta y destructora:

*Pronto
el mundo
no tendrá ni una costilla sin romper;
le arrancarán el alma,
la aplastarán
sólo para que
alguien, furtivamente, pueda apoderarse
de Mesopotamia.*

Y con enorme fuerza sonaban estas palabras, directas y audaces, dirigidas al hombre sencillo, al soldado:

*¿Cuándo en pie vas a ponerte
tú,
que la vida das por ellos?
¿Cuándo vas a lanzarles a la cara la pregunta:
por qué la guerra hacemos?*

Con la lucidez de un hombre que comprende muy bien las inevitables contradicciones del régimen capitalista, Maiakovski estigmatizó a los militarotes y a las clases explotadoras que, egoístas, los inspiran. Después de la Gran Revolución Socialista de Octubre, Maiakovski tomó parte, con el arma de sus versos, en la épica lucha por la libertad y la independencia, lucha que, bajo la dirección de Lenin y Stalin, llevaba el pueblo soviético contra los extranjeros esclavizadores y contra sus mercenarios guardias blancos.

El poeta comprendió profundamente el carácter creador, constructor de la revolución socialista. La idea rectora de su obra es la contraposición entre el trabajo pacífico, fecundo, entre la actividad cultural de los hombres soviéticos, de un lado, y la barbarie capitalista, la cruel explotación, el militarismo, de otro. Una prueba del patriotismo de Maiakovski es el orgullo que sentía por su patria, como baluarte de la paz en la lucha contra los agresores.

Percibe el poeta el malvado furor de las aves de rapiña del imperialismo, capaces de emplear cualquier medio para los exterminios en masa. Se daba cuenta el poeta de que el imperialismo llevaba a la humanidad a un tal desastre, que ante él iba a ser poca cosa la «máquina universal de picar carne».

Maiakovski hizo una caracterización satírica de Curzon, Churchill, Poincaré y otros malvados instigadores de guerra, que se ponían rabiosos cuando miraban hacia Oriente. Wilson, encarnación de la Norteamérica imperialista, no sólo se protege con armadura mecánica, sino que al combate lanza el hambre, el desorden, el enjambre de los guerreros bacteriológicos:

*Van con sucias armaduras,
espiroqueto sobre espiroqueto,
vibrión sobre vibrión.*

Se dijera que en estas líneas aun no se ha secado la tinta y que Maiakovski aludía a los residentes norteamericanos en el Japón, encubridores de los criminales de guerra Ishii y otros, culpables del asesinato de miles de hombres por medio de la guerra bacteriológica.

Odio e indignación hierve en estos versos de Maiakovski cuando desenmascara a los Churchill, Poincaré, Curzons, Lloyd-George y otros promotores de sangrientas guerras:

*¡Abajo
la política
de los toneles de pólvora!*

grita el poeta, dirigiéndose a Curzon, que envió al Gobierno soviético, en forma de ultimátum, unas exigencias insolentes. Y cuando en el coro anti-soviético resuena el aullido desgañado de Churchill, Maiakovski exclama con desprecio:

*Al respetable lord Churchill,
en la disputa
se le fué la mano en las especies;
vocifera
como si la chepa
de unos diviesos le salieran a Churchill.*

Después de publicarse, en 1923, la poesía «Curzon», el periodiquillo conservador «Morning Post» pidió que el gobierno inglés llevara a Maiakovski a los tribunales. Más tarde, el gobierno laborista, adivinando, servicial, la voluntad de los cavernícolas, se negó a dar a Maiakovski el visado para entrar en Inglaterra. Consideró peligroso que el gran poeta pisara tierra inglesa.

En esta conmovedora unanimidad se revelaba la política manifiestamente similar de los conservadores y de los laboristas, que Maiakovski advirtió:

*Las marionetas inglesas
son del mejor torneado;
el hablar es diferente,
mas los hilos, pareados.*

Con ojo avizor, el poeta observaba el nacimiento y desarrollo del fascismo en Italia y en Alemania, llamando la atención sobre el peligro que él representaba. El poeta veía también el papel de los Estados Unidos, que se convertían, cada vez más, en el centro de la reacción del mundo.

La América de Wall Street era para Maiakovski la encarnación de la belicosa crueldad, el vivo ejemplo de país donde los trabajadores carecen de derechos, donde existe para las masas trabajadoras la más despiadada opresión.

*... si tú
del odio el hábito perdiste,
ven
aquí,
a New-York.*

En el viaje que Maiakovski hizo por los Estados Unidos contando a los norteamericanos la verdad sobre la Unión Soviética, conociendo en la realidad circundante el género de vida americano, vió el poeta que los poderosos de aquel país amenazaban la felicidad y la existencia de millones de seres. Advirtió cómo se enfurecían los gangsters de Wall Street ante los éxitos de la Unión Soviética, que era y es para los trabajadores del mundo un ejemplo de paz, de trabajo constructor y pacífico, de auténtica democracia, de política de paz. El poeta comprendía bien que la histeria anti-soviética de guerra que tenían los Hughe, los Wilson y sus semejantes, estaba sólidamente unida a toda la política reaccionaria de los imperialistas.

El poeta relata cómo en el puerto de El Havre, unos norteamericanos que están en la cubierta de un vapor se divierten arrojando al embarcadero unas cuantas monedas de cobre que una multitud de muchachos, dándose empujones, trata de coger.

«Aquellos pordioseros son para mí el símbolo de la futura Europa, si es que Europa no deja de arrastrarse ante el dinero norteamericano y ante cualquier otro».

¿Acaso no parece que estas exactas y agudas palabras han sido escritas hoy y aluden a la marshallizada Europa de nuestros días?

El poeta veía que la Norteamérica imperialista intentaba echar sus garras rapaces a todo el mundo, aspirando a ser no sólo el banquero universal, sino el gendarme universal.

En uno de sus poemas, penetrando con su mirada en el futuro, advertía:

*¡Camaradas!
 hoy Norteamérica,
a la Unión de los trabajadores impone las guerras.*

Maiakovski observó cómo el militarismo se une a la política de la reacción, al clericalismo, cómo utiliza diferentes formas para enmascarar su naturaleza.

En la poesía «Aparición de Cristo», el poeta desenmascara al imperialismo yanqui, que envió a Europa a un representante suyo: al ministro de Estado Kellog, con el fin de reforzar, utilizando frases de falsedad e hipocresía, las posiciones norteamericanas en Europa:

*En Europa
 ha aparecido
 un nuevo Cristo
en la persona de Kellog el ministro .
Pero nosotros
 vemos
 lo que trae el Cristo
escondido
 en los bolsillos.
En los bolsillos—
 ¡admirad!—*

*a él
le han metido los yanquis
la más fuerte
flota
de mar y aire,
y gases en balones, y tanques.*

De este modo arrancó el poeta la máscara «pacifista» al agresivo imperialismo yanqui.

La poderosa voz de Maiakovski resonaba para recordar constantemente que el imperialismo trae consigo la amenaza diaria de las guerras y de los crímenes sangrientos. Maiakovski se enfrentaba con esta amenaza, mirándola con ojos valientes y audaces. Veía no sólo la fuerza de la guerra, sino también las incontables fuerzas de la paz, que se iban uniendo estrechamente para la lucha, fuerzas que encontraban un poderoso apoyo en la Unión Soviética. El poeta tenía fe en las masas populares, y por esto sus versos sobre la guerra y la paz, penetrados de convicción y optimismo, descubrían todo el peligro de las cruentas aventuras de los imperialistas.

Veía Maiakovski que la Unión Soviética se había convertido en el centro de la histórica lucha por la paz, porque sus pueblos no necesitaban la guerra. La creciente fortaleza del Gobierno soviético es un factor inmenso en el fortalecimiento de la causa de la paz.

Maiakovski sabía que la Unión Soviética, en su lucha por la paz, estaba apoyada por millones de personas honradas de todos los países.

El gran poeta veía en la lucha por la paz un amplio movimiento popular de millones de personas en todo el mundo. «Estamos con vosotros, franceses de blusa y alpargata», exclamaba. A los trabajadores alemanes el poeta se dirigía con palabras de saludo y aliento.

Maiakovski escribió con simpatía sobre los trabajadores de Inglaterra y América, sobre los esclavos negros en las calles de las ciudades norteamericanas, sobre los trabajadores austriacos, que comenzaban su lucha contra el fascismo. Y como terrible advertencia a los imperialistas, como un llamamiento de combate a los amigos de la paz, sonaban sus palabras:

*Nosotros
la paz exigimos,
mas si nos tocáis,
en compañías nos apretaremos,
el puño apretando.
Los instigadores de matanzas
verán en el frente
sólo un
frente obrero
sublevado.*

Los versos de Maiakovski desenmascaraban y ponían en la picota a los incendiarios de guerra, movilizaban a millones de hombres en la lucha contra nuevas guerras. La actividad del poeta contra la guerra fué un brillante ejemplo de poesía de lucha, activa, innovadora. Fué una acción extensa, internacional, política, que unió alrededor de la Unión Soviética a los amplios círculos progresivos, que levantaba a las masas a la lucha por la paz.

Maiakovski escribió sus versos cuando nadie conocía aún los nombres de Truman, Marshall, Acheson, y las fuerzas de la paz y la democracia no eran todavía tan poderosas ni estaban tan apretadamente unidas como hoy. Pero la comprensión que Maiakovski tenía de la esencia de los acontecimientos históricos era tan madura y profunda, que pudo expresar lo más importante de todo lo que hoy, diez años después, inquieta a los pueblos.

No es fortuito que el ex gauleiter de la bizona, general Clay, prohibiera la difusión de las poesías de Maiakovski en Alemania Occidental. El secreto de ello no consiste sólo en que el general resulte ser el hijo del mismo rey de los puros, Henry Clay, jefe de la firma «Henry Clay y Bok, Sdad. Ltda.», que Maiakovski fustigó en la poesía «Blanco y negro»; el secreto no estriba sólo en que el hijo defiende el honor de la familia; la cuestión es que los versos de Maiakovski estigmatizan a los colonizadores de la bizona como estigmatizan también a los esclavistas de las plantaciones de caña de azúcar en Cuba. No es extraño que el bravo general tuviera miedo de la acusadora, movilizadora y explosiva fuerza de la poesía de Maiakovski.

El ministro de Instrucción Pública francés ha prohibido varias conferencias sobre Maiakovski que debían tener lugar en la Sorbona: los policías tuvieron miedo a los versos que respiran espíritu de libertad.

Los incendiarios de guerra quisieran prohibir a Maiakovski, como intentan prohibir el movimiento de millones de hombres por la paz y la democracia. Pero los versos del poeta penetran a través de las fronteras, y ni generales ni gendarmes, de cualquier calaña y rango, detendrán este movimiento, incontenible como una tempestad.

El movimiento de los luchadores por la paz se fortalece y se desarrolla cada día. La paz vencerá a la guerra, declaran millones de personas. Y entre este rumor de voces, continuamente en aumento, se oye la voz del gran poeta Maiakovski, voz fuerte y apasionada, en la que resuena la certidumbre en el triunfo de la causa de la humanidad, de la causa de la paz, de la democracia y el socialismo:

*¡Al mundo, paz,
a la guerra, guerra!*

LITERATURA Y ARTE

N. KALITIN

NUEVAS OBRAS DE LA DRAMATURGIA

En los últimos tiempos han aparecido numerosas obras teatrales soviéticas que inmediatamente han pasado a formar parte del repertorio de centenares de teatros en todo el país. En estas obras se manifiesta de un modo convincente el carácter innovador del arte soviético, arte que se nutre de los vivificantes jugos de la nueva realidad.

Quisiéramos hablar en este breve artículo de algunas de esas piezas, de las figuras que presentan y de las ideas que las iluminan. Ello nos adentrará en el mundo espiritual del hombre soviético de nuestros días, nos permitirá ver sus inquietudes y aspiraciones.

* * *

En «El inolvidable año 1919», pieza histórica de Vsévolod Vishnevski, vemos la siguiente escena. Stalin, que llega a Petrogrado, ciudad en aquellos momentos cercada por los ejércitos blancos, celebra una conferencia de mandos de la Flota del Báltico y de la Agrupación de la costa. Se discute un importante problema de estrategia. Entre los asistentes hay algunos enemigos del Poder soviético todavía no desenmascarados; son especialistas militares de grandes conocimientos, que procuran por todos los medios que se apruebe su plan, concebido con el objeto de hacer fracasar la operación proyectada. A este plan, Stalin contrapone otro basado en un conocimiento profundo de la situación, que tiene en cuenta todos los recursos y el empleo combinado de tropas de todas las armas. Pero el elemento fundamental y decisivo de este plan es la voluntad revolucionaria y la firmeza de los obreros, soldados y marineros de Petrogrado, que, como un solo hombre, están dispuestos a defender Petrogrado cueste lo que cueste. De que es así en realidad y de que Stalin ha expresado en su plan la voluntad y las aspiraciones de millares de combatientes revolucionarios nos convencemos por las fogosas intervenciones de los jefes, los cuales, en nombre de los combatientes, apoyan unánimes el plan.

En esta escena se revela el tema fundamental de la pieza de Vishnevski: la unidad y la cohesión del pueblo que se ha alzado en defensa de su joven República. Este tema, que resuena con fuerza en el prólogo, se desarrolla más adelante en las figuras, en los actos y aspiraciones de los hombres soviéticos sencillos, héroes de la obra. Stalin agrupa a su alrededor todas las

fuerzas revolucionarias; a él se dirigen los obreros y marineros en busca de consejo y ayuda, en ellos se apoya a su vez para tomar una u otra decisión.

La brillante maestría del dramaturgo y, en primer lugar, el arte de dar gran dinamismo y expresividad a cada episodio, el saber encarnar en las pocas palabras y actos de los personajes caracteres humanos vivos, ha permitido a V. Vishnevski incluir en su obra gran número de acontecimientos. Cuanta más gente y acontecimientos aparecen ante nosotros y cuanto mejor nos damos cuenta de lo fuerte y peligroso que era el enemigo que amenazaba al Petrogrado revolucionario, con tanta mayor fuerza percibimos la unidad del pueblo combatiente, su conciencia firme y profunda del deber patriótico.

La obra de Vishnevski trata de hechos históricos. Pero por su tema fundamental se asemeja a otras piezas notables de la dramaturgia soviética dedicadas a temas de actualidad. En la pieza de Vishnevski vemos cómo en los primeros años del régimen soviético se fué formando y vigorizando la firme unidad del pueblo soviético, unidad que sirve de base a la sociedad del País del socialismo.

El hombre soviético considera que su trabajo es una parte inseparable del trabajo social, y los intereses del Estado, sus propios intereses; he ahí uno de los temas fundamentales de la dramaturgia soviética de nuestros días. La frecuencia con que los dramaturgos abordan este tema confirma la voluntad de acercarse a la vida que caracteriza a lo más luminoso y avanzado del arte soviético.

Examinemos las obras teatrales de dos eminentes escritores rusos «Sombra ajena», de Konstantín Símonov; «Iliá Golovín», de Serguéi Mijalkov, y «Dos campos», del conocido escritor estoniano August Jakobson. Estas obras tratan distintos aspectos de la realidad. Son muy diferentes por el estilo de sus autores, pero todas ellas reflejan veraz y profundamente la vida actual del pueblo soviético, que es la de una familia muy unida.

...El profesor Trúbnikov, dirigente de un instituto de investigación científica, comete una falta grave, rayana en un delito contra el Estado. Sin darse cuenta de que su importante descubrimiento puede ser utilizado por los incendiarios de guerra yanquis con fines criminales, está dispuesto a dárselo a conocer a los «hombres de ciencia» norteamericanos, detrás de los cuales están los servicios de espionaje. Las personas cercanas a Trúbnikov, se indignan, y antes de que sea tarde logran la restitución del manuscrito, que ya se encontraba en manos de un espía. La obra de Símonov trata del deber patriótico del hombre de ciencia, del verdadero humanismo, de la lucha por la paz, y de los elevados fines que sirve la ciencia soviética. En esta pieza, el autor habla, de un modo apasionado y convincente, de los vínculos indisolubles entre lo personal y lo social en la conciencia de los hombres soviéticos, de que éstos enjuician cada uno de sus actos desde el punto de vista de los intereses del pueblo.

En las figuras del ingeniero Makéev, de la hija y hermana de Trúbnikov, de Savatéev y de otros muchos personajes, revela con fuerza persuasiva el tema fundamental de la obra. Todos los que rodean a Trúbnikov actúan en nombre del pueblo y en nombre de éste le exigen que corrija la falta cometida. Trúbnikov lo comprende.

La figura del ingeniero Makéev, que encarna los rasgos típicos de un

hombre soviético de vanguardia, se distingue por lo bien lograda. Este hombre sencillo y franco, que combina la serenidad de juicio con un humor sano y jovial, comprende con toda claridad los elevados objetivos sociales en nombre de los cuales vive.

El profesor Trúbnikov comete una falta que puede costar la vida a millares de personas inocentes. La confusión del compositor Golovín (protagonista de la obra «Iliá Golovín», de Serguéi Mijalkov), que marcha por el camino del formalismo en el arte, no amenaza con consecuencias tan terribles. Pero si examinamos cómo se comportan con Golovín las personas que le rodean, inmediatamente recordamos a Makéev, Savatée y otros personajes de «Sombra ajena». El afinador de pianos Stepán Petróvich, hermano mayor de Golovín, el ingeniero Bazhov, el general Rosli, que casualmente se encuentra en casa del compositor, y las demás personas que rodean a éste, no sólo ven en Golovín un familiar o un amigo, sino un compositor de talento, en cuya labor está profundamente interesado el pueblo, y cuyas faltas no son un asunto personal. Por ello, para cada una de estas personas es completamente natural el mezclarse en el drama, a primera vista personal, de Golovín. No pueden permanecer indiferentes ante lo que sucede con Golovín, y hacen todo lo que está a su alcance para ayudarlo a salir del callejón sin salida en que se encuentra, para volverle al camino del gran arte.

En la pieza «Dos campos», August Jakobson también muestra la unidad de los hombres soviéticos.

El viejo compositor Märt Laagus y los miembros de su familia escuchan perplejos las extrañas peroratas de Johannes, el hijo mayor de Laagus, que ha vuelto a la casa paterna después de muchos años de permanencia en el extranjero. Les pone en guardia las aspiraciones individualistas de Johannes, su «teoría» acerca del derecho del más fuerte y otras cosas por el estilo.

Y cuando, por fin, las gentes soviéticas sencillas se dan cuenta de la auténtica cara de este cospomolita fascistizante, ningún lazo de familia les impide que manifiesten su desprecio e indignación: todos se apartan de Johannes y, en primer lugar, sus padres y hermanos, para quienes es ajena y repugnante la filosofía de odio a la humanidad preconizada por Johannes. Es muy significativa la actitud del viejo poeta Harm, tío de Johannes. Harm, que durante mucho tiempo mantuvo puntos de vista equivocados sobre el papel y la misión del arte en el País Soviético, y defendió calurosamente los principios del «arte puro», escucha en los primeros momentos con cierto interés las declaraciones de Johannes, creyendo encontrar en él a un hombre de idénticos pensamientos. Pero cuando se convence de que Johannes quiere utilizar sus vacilaciones para llevarle al campo de la guerra, Harm se aparta con horror de su sobrino.

Las obras dramáticas aparecidas el año pasado ponen de relieve el tema del patriotismo soviético al reflejar los más diversos aspectos de la vida y de la psicología de los hombres soviéticos. En estas obras resuena con apasionamiento el tema de la lucha por la paz, el tema del trabajo pacífico y creador.

Este nuevo modo de sentir y pensar, que aparece en las obras de la dramaturgia soviética, tiene su base en las peculiaridades de la vida.

El trabajo creador ocupa un lugar importantísimo en la vida del hombre soviético. Los campesinos construyen un embalse que libera del azote de las

inundaciones a millares y millares de hectáreas de tierra («La copa de la alegría», pieza del joven dramaturgo Vinnikov). Los campesinos de la lejana región nortea de Komi se esfuerzan por convertir la tundra en campos fértiles («Boda con dote», la primera obra teatral de Diákonov). El descubrimiento hecho por el profesor Trúbnikov protege a la humanidad de terribles enfermedades («Sombra ajena», de Símonov). Los compositores Golovín y Laagus crean magníficas sinfonías que exaltan la fuerza y la belleza del espíritu popular («Iliá Golovín», de Mijalkov; «Dos campos», de Jakobson).

«Nunca y en ninguna parte se ha manifestado todavía en formas tan heroicas la gran significación del trabajo como entre nosotros» —escribió Gorki sobre el País Soviético y sus hombres. El escritor decía con orgullo que en el proceso del gran e intenso trabajo creador que se lleva a cabo en las fábricas y campos soviéticos «se crea el tipo de hombre-colectivista, del hombre-dueño de su país y triunfador de todos los obstáculos en su camino hacia un gran objetivo».

Precisamente ese hombre es el héroe de las obras teatrales a que nos venimos refiriendo.

La dramaturgia soviética defiende la paz y la democracia y desenmascara a los incendiarios de una nueva guerra. En «La voz de Norteamérica», obra de gran contenido y profundidad, Borís Lavrenev, tomando como ejemplo a un norteamericano sencillo, el capitán Vallter Kidd, muestra de un modo convincente la suerte de los hombres sencillos de Norteamérica que toman en serio los discursos sobre las supuestas libertades democráticas existentes en los Estados Unidos. El capitán del ejército norteamericano Vallter Kidd, que luchó valientemente contra los fascistas, tiene la desgracia de suscitar la cólera del senador Wheeler por sus simpatías hacia la Unión Soviética. En un día se viene abajo toda la carrera de Kidd. Le retiran del ejército, le hacen comparecer ante la Comisión para investigar las actividades antinorteamericanas y le exigen que renuncie públicamente a una condecoración soviética que posee. Cuando Kidd se niega a ello, pagan a un asesino profesional para que atente contra él y sólo la casualidad le salva la vida.

Poco antes de comparecer ante la Comisión, Kidd tranquiliza ingenuamente a su mujer: «No me harán nada. En primer lugar, dependo solamente del Ministerio de la Guerra. Además, tengo una hoja de servicios intachable. Soy uno de los pocos oficiales que poseen una de las más altas condecoraciones militares. Mi reputación militar es irreprochable. Soy americano de nacimiento».

Pero una vez convencido de que sus méritos no podían salvarle de la arbitrariedad de la camarilla dirigente de Wall Street, Kidd se dió cuenta del verdadero valor de la democracia norteamericana y comprendió que su deber era luchar contra los enemigos del pueblo, contra los incendiarios de guerra.

* * *

En las producciones de la dramaturgia soviética se advierte la seguridad de que las fuerzas del campo de la paz son incomparablemente superiores a las fuerzas del campo de la guerra.

Cuando impresionado por lo que se disponían a hacer los incendiarios de guerra con su descubrimiento humanitario, Trúbnikov, el protagonista de la obra de Símonov «Sombra ajena», exclama «¡Es terrible!», Makéev le dice:

«No, eso no es terrible. No es terrible porque somos más fuertes, más fuertes en todo, incluso en este descubrimiento. Usted, buscando un medio de salvar a la humanidad de las enfermedades, encontró en su camino un arma terrible y pasó de largo, sin reparar en ella, porque usted, un hombre soviético, no la buscaba. Sin embargo, ellos querían apoderarse de ese arma. Pero aunque se hubiera producido el hecho monstruoso de que cayese en sus manos, a pesar de todo, seríamos más fuertes, porque ellos no tendrían más que el arma y nosotros tendríamos el arma y el remedio contra ella: el suero que usted ha descubierto. No hay nada terrible si se mira con ánimo sereno y tranquilo el futuro, y todo es terrible si se es ciego. ¿Ha comprendido, en fin de cuentas, cómo en este descubrimiento se han enfrentado el bien y el mal, dos mundos, el de ellos y el nuestro, y que el descubrimiento era un arma de dos filos? Usted se imaginaba que el humanismo consistía en mantenerse apartado y amar a todos. ¡No! ¡Para el hombre de ciencia, el humanismo es luchar! ¡Ser soldado de nuestro ejército en la lucha por el futuro de todos los hombres, de toda la ciencia, de toda la cultura, contra todo obscurantismo que se cierne sobre nosotros procedente de la otra mitad del mundo!»

A. ZHAROV

UN NOTABLE SATIRICO

El poeta y fabulista Demián Bedni fué uno de los iniciadores de la poesía soviética. Resonaron sus versos, por primera vez, en 1912, desde las planas de los periódicos bolcheviques «Svesdá» («La Estrella») y «Pravda» («La Verdad»). Ya en aquel tiempo, el poeta había definido sus posiciones. No quería ser «sacerdote del arte puro». Su talento, brillante y original, lo ponía conscientemente al servicio del pueblo. Los versos de Demián Bedni no sólo expresaban la amargura y el dolor de los campesinos y trabajadores explotados; eran una poesía iracunda, una poesía de protesta social en la lucha revolucionaria contra el régimen burgués-terrateniente de Rusia. El lenguaje de su poesía, era rudo, sincero y emotivo.

Demián Bedni comenzó a escribir sus poesías bajo las condiciones que imponía la censura zarista. Corrientemente, estas condiciones no permitían denominar las cosas por su nombre. El poeta tenía que buscar una forma alegórica para expresar sus pensamientos. Demián Bedni hizo renacer el género de la fábula, del que Krilov fué un magnífico representante en la literatura rusa. La forma de la fábula vivió otra vez gracias a la pluma de Demián Bedni. El poeta llenó de nuevo contenido aquella forma que se había agrandado y ensanchado gracias a los experimentos poéticos del gran fabulista Krilov.

La labor del poeta atrajo la atención de Lenin y Stalin.

Más tarde, Demián Bedni recordó cómo, en 1912, Stalin se interesó por la colección de sus fábulas:

*...abarcando con la dura mirada al enemigo,
él me decía: «No está mal,
con el proyectil de la fábula acertar».*

Con sus fábulas, versos satíricos, epigramas, Demián Bedni golpeaba a los enemigos de los trabajadores. Después del triunfo de la Revolución de Octubre, el arma satírica de Demián Bedni fué empleada brillantemente contra los enemigos interiores y exteriores de la joven República soviética. El pueblo soviético apreció y aprecia mucho la luchadora labor poética de Demián Bedni: el poeta estuvo siempre en las posiciones avanzadas de la lucha contra los guardias blancos y los intervencionistas extranjeros. Demián Bedni fué un poeta querido por el Ejército Rojo en los años de la guerra civil. Y en el período de la construcción pacífica, el poeta continuó acometiendo con sus versos a todos aquellos que maquinaban nuevas intrigas contra la patria.

Demián Bedni sabía adivinar las sucias maquinaciones, desenmascarar las intrigas de las aves de presa del capitalismo, de los enemigos del Gobierno soviético, de los incendiarios de guerra.

La fuerza ideológica y artística de las sátiras políticas del poeta han resistido la prueba del tiempo. No hace mucho, se han reeditado en Moscú los versos de Demián Bedni sobre temas internacionales, publicados hace veinte años. Estos versos, llenos de «candente actualidad» en aquel tiempo, conservan hoy su agudeza.

Las fogosas y zahirientes palabras de Demián Bedni continúan viviendo. Ellas resuenan hoy con fuerza, fustigando a los heraldos de la hostilidad entre los pueblos.

El libro de Demián Bedni lleva por título «Rostros conocidos». Los personajes de este libro son, en efecto, conocidos por los lectores de hoy. Allí está Churchill, y Bevin, y Chiang Kai-Shek, y los criados norteamericanos de Wall Street, y los socialistas franceses de derecha, y los reaccionarios servidores de la Santa Sede, parecidos al actual mercenario de Norteamérica cardenal Mindszenty.

En los versos de Demián Bedni se describen con claridad los auténticos «bienes» de la vida norteamericana, los «bienes» de los sin trabajo, de los pobres, de los que carecen de derecho.

*¡Así es la vida!
¡Así es América!
Por algo ésta es su rima:
¡histórica!*

De este modo se expresaba el poeta en unos versos escritos en 1929.

Estas acres líneas son todavía más certeras hoy, cuando se está creando en Norteamérica una atmósfera de desenfundada histeria de guerra.

Demián Bedni desenmascaró a los imperialistas yanquis, que aspiran ávidamente a nuevas riquezas y nuevas conquistas, que prestan apoyo a las fuerzas reaccionarias de todo el mundo. El poeta escribía sobre cierto «dichoso país» donde, a cuenta de los contribuyentes, se asignaban los medios para apoyar a la infame camarilla de Chiang Kai-Shek:

*Para los sin trabajo no hay créditos, sino olvido,
en cambio, de un modo total,
existe una tesorería especial
para los criminales y bandidos.*

Tienen un gran significado estos versos, precisamente ahora, cuando se ha visto que la «tesorería especial» yanqui no ha servido para nada al criminal de Chiang Kai-Shek, y el dinero de Wall Street se perdía inútilmente. Esta «tesorería especial» no salvará a otros criminales a quienes ayudan ahora los incendiarios de guerra de Wall Street. El tiempo está contra ellos. Su asunto va cada día de mal en peor.

El pueblo chino ha roto la tela de hierro sobre la que escribió Demián Bedni. La «Tormenta en el Océano Pacífico», que el poeta predijo, truena hoy en las victorias de la revolución china.

«¡Ustedes se equivocan, «cúltas» aves de rapiña!» —dijo el poeta. Y así ha sucedido.

*Deseo observar la carrera de este ruín
hasta el fin.*

escribió sobre Chiang Kai-Shek. Nosotros somos testigos del final deshonroso de este arribista, del cual Demián Bedni se mofaba con indignación.

Muchas tendencias políticas que se han definido con absoluta claridad en nuestro tiempo, fueron señaladas por Demián Bedni hace veinte años. Con un certero epigrama respondió el poeta, en 1929, al proyecto del ministro francés Briand sobre la «federación de Estados europeos», sobre la fundación de lo que se llamó «pan-Europa», hacia lo cual aspiraban entonces los jerarcas del capitalismo norteamericano.

*Francia, en lugar de Alemania, a un lado verá
un trozo de pan-América.*

El poeta tuvo una certera puntería contra la falsa democracia norteamericana, con cuya bandera, ya en 1928, comenzaba a perseguir la libertad de pensamiento, la literatura y las ciencias progresivas. Cuando en el Estado de Arkansas se prohibió la enseñanza del darwinismo, Demián Bedni llamó a este acto policiaco «record» original. Escribió:

*¡Los dólares contra el darwinismo!
Los de Arkansas están de orgullo llenos:
en el dominio del cretinismo
han batido, sin embargo, un record.*

¿Qué diría el poeta hoy, cuando no ya en Arkansas, sino en Washington los yanquis de las altas esferas fomentan la furia de la tan cacareada «Comisión para investigar las actividades antinorteamericanas?»

Demián Bedni veía por qué falso camino iba la seudolibertad burguesa, si ya en 1929, en los EE.UU. quemaban los libros de Voltaire.

*Los idiotas reaccionarios,
cuando Voltaire reía saqueaban estuarios.
¡Y de pronto ahora, qué incendiarios!
¿A qué siglo de tinieblas, cavernarios,
va el país de los millonarios?...*

Las certeras palabras del poeta suenan como si hubieran sido escritas hoy. En las nuevas condiciones actuales, de inaudito crecimiento de la fuerza de la paz y de la auténtica democracia, la poesía de Demián Bedni contribuye a la lucha sagrada contra los actuales y belicosos enemigos de la humanidad.

La fuerza de la perspicacia política de Demián Bedni se une a la fuerza y brillantez de su maestría poética. Con arrogante audacia introdujo en la poesía ideas que se consideraban no poéticas. Los fenómenos de la nueva vida en el País Soviético tuvieron una inmensa repercusión en su arte. Sus versos expresaron las avanzadas aspiraciones no sólo de los hombres soviéticos, sino de todos los trabajadores del mundo. El tema de la solidaridad de los hombres sencillos, el de la amistad y fraternidad de los pueblos ocupan un gran espacio en sus poemas, panfletos y en las cortas poesías de carácter satírico. Su ironía al hablar del enemigo se combina con su ardiente amor cuando habla de los amigos. El poeta creía que el «círculo de los amigos» de la libertad y de la paz sería cada vez más amplio.

Y esto se ha realizado.

Los versos de Demián Bedni se abren camino en todas partes donde los lectores van aprendiendo que la poesía no es sólo el dominio de «la belleza», sino el dominio de la lucha por la belleza.

Y hoy la representación de la belleza es incomprensible sin ideas como paz, libertad, justicia.

LITERATURA DE OTROS PAISES

A. ELISTRATOVA

ENEMIGOS DE LA PAZ DESENMASCARADOS

La literatura progresiva, que defiende los intereses del pueblo y expresa los anhelos de los hombres sencillos y honrados, ocupa un lugar muy importante en el movimiento mundial de partidarios de la paz, que enrola a millones y millones de personas y es cada día más pujante y poderoso.

La nueva novela de Aldridge «El diplomático» es un exponente brillante de esta literatura. Este libro verídico contribuye a la lucha de los pueblos por la paz, en la que Aldridge, escritor de talento, participa activamente.

James Aldridge, escritor inglés de origen australiano, entró en la literatura durante la segunda guerra mundial como un artista que se hacía eco, con audacia y sensibilidad, de las cuestiones fundamentales del momento. En las conocidas novelas «Asunto de honor» y «El águila marina», Aldridge fué uno de los primeros y pocos escritores ingleses que denunció la traición del mando militar británico en Grecia y creó figuras vivas y emocionantes de patriotas griegos que tomaban parte en el movimiento antifascista nacional-liberador.

En el libro «Sobre mucha gente», publicado poco después de haber terminado la guerra mundial, Aldridge muestra de forma elocuente que la política del imperialismo anglo-norteamericano en la guerra fué la continuación infame de la política de Munich, orientada a estimular la agresión fascista.

En la comedia «El 49 Estado», Aldridge representa en forma satírica la suerte lamentable de la Gran Bretaña, reducida por sus gobernantes al papel de satélite miserable del imperialismo norteamericano.

En esta comedia, que sigue las mejores tradiciones de la obra satírica de Bernard Shaw, el autor revela en imágenes y situaciones grotescas, pero a la vez rebosantes de vida, lo que suponen para Inglaterra las consecuencias políticas y económicas del plan Marshall. Los círculos gobernantes de la Gran Bretaña, que han quebrado vergonzosamente, venden al por mayor y al detall a los monopolistas norteamericanos los bienes públicos creados con el trabajo del pueblo. Para complacer a sus amos del otro lado del océano, están también dispuestos a vender la soberanía nacional, a abolir la independencia de su pueblo, a hacer de Inglaterra el 49 Estado de Norteamérica.

Los mejores rasgos del talento literario de Aldridge —democratismo, palpitante vitalidad y fuerza satírica para representar la realidad— se manifiestan también en su nueva novela.

La novela desenmascara a la diplomacia británica, pone de relieve su esencia reaccionaria, su papel traidor respecto a los movimientos progresivos de liberación, tanto en la misma Inglaterra como fuera de ella. Aldridge es un periodista con experiencia, conoce bien el mecanismo secreto de la vida política de la Gran Bretaña y critica acertada y mordazmente la política del gobierno laborista. La novela pinta al gobierno laborista como un instrumento dócil de la reacción imperialista anglo-norteamericana.

Sabemos que la prensa burguesa no difundirá la novela de Aldridge, y por ello damos a conocer al lector el contenido de este interesante libro.

La acción de la novela transcurre en Inglaterra, en la Unión Soviética y en el Irán, en el invierno de 1945-1946. A juzgar por las palabras del autor, el argumento de la novela es imaginario; pero, en realidad, las personas y acontecimientos que describe son típicos y caracterizan muy bien la política exterior de la Gran Bretaña de postguerra.

El nervio de la novela lo constituye la historia de la misión diplomática que con fines provocativos envió el gobierno laborista Attlee-Bevin a la Unión Soviética a raíz del auge del movimiento popular-democrático en el Aserbaidzhán iranio. El jefe de la misión es lord Essex, conservador archireaccionario, que recuerda con agrado su primera visita diplomática a Rusia en el año 1905. Entonces figuró entre los que hicieron entrega al zar Nicolás II de un jarrón de oro, regalo del rey Eduardo VII en señal de «condolencia» del monarca con motivo de la revolución rusa. En la época a que se refiere la novela, el gobierno «socialista» laborista de Inglaterra encargó a este conservador testarudo que llevara a cabo una aventura diplomática antisoviética.

Los diplomáticos ingleses intentan presentar de modo hipócrita el movimiento popular de los trabajadores del Aserbaidzhán iranio, en lucha contra la camarilla feudal-burguesa, como un putch artificialmente provocado por la «intervención» soviética en los asuntos del Irán. A estos diplomáticos les enfurece el deseo de los trabajadores de conquistar el derecho a la tierra, al trabajo y a las libertades democráticas.

El Gobierno soviético comprende inmediatamente el sentido de las pretensiones diplomáticas de la misión de lord Essex, y las rechaza categóricamente. Lord Essex intenta en vano engañar al Gobierno soviético. Las intrigas diplomáticas del agente británico sufren un fracaso vergonzoso.

En la novela se muestra la escisión interior que se produce en la delegación encabezada por lord Essex. Este choca inesperadamente con la resistencia que le opone MacGregor, su ayudante, joven geólogo escocés agregado a la delegación como experto en cuestiones del Irán.

MacGregor, hijo de un geólogo escocés, ha pasado su infancia y su juventud en el Irán, donde su padre había trabajado muchos años; siente simpatía y respeto por el pueblo oprimido del Irán. Considerándose ajeno a la política, no discierne de momento el verdadero carácter de la misión diplomática de lord Essex, en la que está obligado a participar. Mas, poco después de llegar a Moscú, hallándose en la embajada británica, donde reina una atmósfera de hostilidad manifiesta hacia la Unión Soviética, MacGregor empieza a abrigar dudas respecto a las tareas que le ha encomendado la misión. Advierte que en la embajada se teje la malla de un complot contra la causa de la paz; ve que los dirigentes de la embajada quieren atraerle a este complot criminal: por ser geólogo, le ordenan que reúna datos de espionaje acerca

de las exploraciones geológicas en la U.R.S.S. MacGregor se niega a cumplir esta «tarea», a pesar de las amenazas directas de que es objeto. Con profundo sentimiento de alarma e indignación comprende que corre el riesgo de transformarse en un instrumento de los enemigos de los pueblos iraníes e inglés.

Las dudas de MacGregor crecen y se ven plenamente confirmadas cuando lord Essex, que ha sufrido un completo fracaso en sus intentos de hacer objeto de un chantaje al Gobierno soviético, se dirige, con MacGregor, al Irán, para «poner en claro sobre el lugar» la situación en el Aserbaidzhán iraní. Los diplomáticos británicos utilizan la autorización de entrada en el Aserbaidzhán iraní para organizar actos terroristas y complotos contra los pueblos del Oriente Medio. En su viaje por el Aserbaidzhán iraní, Essex y los miembros de la misión que le acompañan tienden a reforzar los lazos con todas las fuerzas reaccionarias que pueden ser puestas en juego contra el movimiento popular liberador.

Essex no se detiene ni siquiera ante la traición abierta. Aparentando hipócritamente que desea «la comprensión mutua» entre el gobernador de Sendzhán, señor feudal reaccionario, y los representantes del gobierno democrático elegido por el pueblo del Aserbaidzhán iraní, lord Essex entrega al gobernador dos destacados dirigentes del movimiento democrático aserbaidzhano. En presencia de los diplomáticos ingleses, los detenidos son torturados cruelmente, a consecuencia de lo cual uno de ellos muere en el acto. MacGregor ve con sus propios ojos lo que representa la famosa «tutela» de la Gran Bretaña para los pueblos de las colonias orientales y de los países dependientes emplazados en esta parte del mundo. Los lectores de la novela ven claro que el movimiento popular-liberador en el Aserbaidzhán iraní, así como también en otros países sojuzgados del Oriente, no puede ser aplastado, por muy trágicas que sean las pruebas que les esperan. Los trabajadores del Irán, al igual que los de los otros países coloniales y semicoloniales del Oriente, despiertan a una nueva vida, se han incorporado a la lucha liberadora que, a pesar de las derrotas temporales, terminará inevitablemente con la victoria. A MacGregor le convencerán de esto sus entrevistas con los demócratas del Aserbaidzhán iraní y su convivencia con las tribus nómadas kurdas en el territorio del Aserbaidzhán iraní.

Lord Essex intenta utilizar en beneficio de los intereses rapaces del imperialismo británico la discordia nacional entre los kurdos y otros pueblos del Oriente Medio. Apoyándose en los jefes de algunas tribus kurdas, comprados por el servicio de espionaje británico, Essex sueña con enfrenar a los kurdos con los aserbaidzhanos y provocar conflictos nacionales, para minar la resistencia de los pueblos al yugo colonial. Pero MacGregor se convence por sus propias observaciones de que estos intentos no dan los resultados que apetecen los dirigentes de la diplomacia británica.

En una conversación con el kurdo Salim, MacGregor confiesa que la conducta de los diplomáticos británicos en el Oriente Medio le parece vergonzosa y ruega a su interlocutor que no confunda a gentes como lord Essex con el pueblo inglés: «No desprecie a los ingleses por las intrigas políticas de sus ministros...»

Los planes diplomáticos de lord Essex y de sus colegas, los representantes de la diplomacia británica en el Oriente Medio, atufan a petróleo. Los yacimientos de petróleo del Irán, de Irak: he ahí el motivo de las intrigas políticas de los diplomáticos británicos. En la novela aparece reiteradamente

una cifra sencilla y muy elocuente: el 52, 55% de las acciones de la Sociedad de Petróleos anglo-iraníes están concentradas en las manos del gobierno británico. Todo lo que no corresponde a los intereses de este monopolio del petróleo se considera por el gobierno de la Gran Bretaña como «peligro rojo», contra el que hay que luchar por todos los medios.

Al desenmascarar los procedimientos de la diplomacia británica, Aldridge nos revela en qué fuerza se apoya. En el Oriente, al igual que en la Europa occidental del período de postguerra, el imperialismo inglés recluta para su servicio a todos los elementos más depravados y reaccionarios de cada país que se halla dentro de la órbita de este imperialismo, en primer lugar, a los antiguos agentes del fascismo alemán. En la novela se aborda repetidamente el problema «candente» de las contradicciones anglo-norteamericanas en los países del Oriente Medio. El debilitado imperialismo británico, para salvar el Imperio británico que se desmorona, se ve forzado a llegar a un compromiso con el imperialismo yanqui, traicionando cínicamente los intereses vitales de las masas trabajadoras. Según reconoce descaradamente lord Essex, «yo preferiría inclinarme ante el dólar» que permitir el desarrollo del movimiento de liberación en los países coloniales, que amenaza las bases del Imperio británico.

Para los pueblos del Oriente Medio, Inglaterra aparece —citamos las palabras de uno de los personajes de la novela— como «una nación de hombres de negocios sucios y de traficantes». «Nos hemos portado como los gangsters norteamericanos, hemos recurrido a las amenazas, al soborno, e incluso a la guerra, para adquirir por la violencia privilegios y concesiones, para dominar el país» —así caracteriza MacGregor la política de pillaje que realiza Inglaterra en Irán.

Al principio de la novela, el héroe de Aldridge suponía cándidamente que podría aislar a su querida geología de la política; se imaginaba que la ciencia podía ser un mundo especial, independiente de los intentos de los politicastos y diplomáticos burgueses. A lo largo de la novela, la fuerza de los hechos le convence de lo contrario. Igual que millones de gentes sencillas de nuestros tiempos, MacGregor llega a la conclusión de que es necesario entregar todas las fuerzas a la lucha contra los incendiarios de guerra, a la lucha por la paz en todo el mundo.

El punto culminante de la novela se halla relacionado con los acontecimientos que se desarrollan en Inglaterra después del regreso de la misión de lord Essex. A pesar del fracaso de la misión en Moscú, el gobierno británico confía aún en poder engañar a la opinión pública en cuanto a la significación verdadera de los hechos acaecidos en el Aserbaidzhán iraní. El gobierno inglés intenta plantear en el Consejo de Seguridad de la O.N.U. el problema de la imaginaria intervención de la U.R.S.S. en los asuntos del Irán. Se encarga a Essex que plantee este problema.

Más, después de una lucha interior, rompiendo con las ilusiones del apoliticismo, a las que rindió pleitesía en otros tiempos, MacGregor toma una decisión que exige de él valor cívico: publica una carta en un periódico, desenmascarando los objetivos verdaderos de la misión de lord Essex y los procedimientos sucios que ésta utilizó en Moscú y en el Irán. Pone al desnudo la hipocresía del gobierno británico, que se finge «defensor» de la independencia del Estado iraní. MacGregor muestra la desvergonzada falsedad de la propaganda británica.

La carta de MacGregor produce en los dirigentes de la política exterior británica los efectos de una bomba. Para obligar a MacGregor a que abjure de su declaración, se ponen en juego todos los medios: la calumnia, el chantaje, las amenazas, el intento de declararle traidor a su patria. MacGregor se mantiene inmovible y se niega rotundamente a firmar una carta desmintiendo sus declaraciones. En respuesta a la exigencia del rabioso Essex —«portarse como corresponde a un británico normal, prudente y objetivamente leal» y no «mezclarse en la política que representa los intereses vitales de nuestra existencia nacional»— MacGregor afirma categóricamente: «Vuestra existencia nacional, no es la mía». Lord Essex pierde la última carta. No obstante los esfuerzos mancomunados de los ministros laboristas y de la «oposición» conservadora, los dirigentes de la política británica se ven forzados a retirar la intervención de Essex del orden del día del Consejo de Seguridad: su asunto está demasiado comprometido.

Naturalmente, se ensañan con MacGregor. Le despiden del trabajo, inhabilitándole para ocupar cargos en las instituciones del Estado. La prensa reaccionaria le difama, llamándole traidor a la «patria». Pero MacGregor no es ya el mismo del comienzo de la novela. El hombre de ciencia que suponía ingenuamente que el mundo de la ciencia en la sociedad moderna puede ser independiente del mundo de la política, cede puesto al ciudadano, al combatiente que se adhiere al campo progresivo para entregar sus fuerzas a la lucha por la paz, por la democracia.

Así, pues, el camino recorrido por MacGregor es, sin duda, típico, aunque el lector de la novela tiene el derecho a lamentar que la evolución del héroe se produzca de un modo aislado, reservadamente, y que el novelista no haya puesto de relieve con mayor vigor las fuerzas que luchan por la paz en el mundo contemporáneo, incluida la propia Inglaterra.

En la novela de Aldridge, MacGregor aparece hasta el final como un guerrillero aislado, solitario, que actúa por su cuenta y riesgo en su lucha contra los diplomáticos conspiradores y provocadores de guerra.

La novela de Aldridge es un libro vivo, verídico, necesario a todos los hombres honrados, que desenmascara irrefutablemente los crímenes de los diplomáticos-provocadores, de los incendiarios de una nueva guerra.

El autor de la novela ha demostrado de un modo veraz y diáfano que, en nuestros tiempos, el lugar de cada hombre honrado se halla en las filas de los luchadores por la paz.

Los círculos democráticos progresivos de Inglaterra han justipreciado los méritos y la actualidad política del libro de Aldridge.

El Comité inglés de Defensa de la Paz ha presentado la novela de Aldridge al concurso del Premio Internacional de la Paz. Que el jurado competente pronuncie su veredicto. Deseamos a Aldridge futuras victorias en su obra de creación, con la que sirve a la causa de la paz.

Esta «es efectivamente una buena novela política», «prestará grandes servicios a los intereses de la paz y de la independencia nacional» —ha dicho sobre «El diplomático» Harry Pollit, dirigente del Partido Comunista inglés—, y con estas palabras hay que estar de acuerdo.

El libro de Aldridge es una prueba clara de que, entregando sus fuerzas a la lucha por la paz y la felicidad de los pueblos, los escritores avanzados de nuestros tiempos se abren el camino hacia éxitos artísticos sin límite.

I. LEONIDOV

«ORFEO» SE HUNDE

La creciente decadencia de la literatura burguesa en Inglaterra es un fenómeno por todos reconocido. Ni aun los que han hecho de la mentira y del engaño su profesión pueden ocultar a ese cadáver pestilente.

Sólo la literatura de la Inglaterra progresiva y democrática, intérprete del pueblo, tiene una vida auténticamente creadora. Su diapasón se extiende desde la magnífica epopeya de Shean O'Casey hasta «El diplomático», de Aldridge.

Contra los escritores avanzados, activos participantes en la lucha por la paz, dirigen sus armas, en primer lugar, los representantes de la podrida literatura burguesa, que enarbolan las consignas hipócritas de defensa del «arte puro» y de las «tradiciones europeas» cosmopolitas. Esta gente entrega su país y su pueblo a los monopolistas anglo-norteamericanos.

Los periódicos y revistas ingleses preconizan, cada vez con más frecuencia, el abandono de la soberanía nacional e independencia de los países europeos en favor de los Estados Unidos, el abandono de la ciencia en favor de la religión, el abandono del raciocinio en favor de la locura, el abandono de la colaboración pacífica de los pueblos en favor de la bomba atómica.

El almanaque literario, que aparece en Londres con el melodioso título de «Orfeo», es uno de los voceros de la propaganda norteamericana. Su editor, el conocido John Lehman, intenta inculcar por todos los medios a sus lectores que en las páginas de esa publicación, bien pobre por cierto, está representada la flor de la literatura inglesa moderna. Empleando el estilo desenfadado de los anuncios norteamericanos, míster Lehman declara que «Orfeo», escuálido librito que aparece una vez al año, es un firme baluarte de la «tradición europea».

Los escritores agrupados en torno de «Orfeo» presumen de su obscurantismo.

Según opina Rex Warner —autor de un artículo pretenciosamente titulado «El espíritu europeo en la literatura»— el pensamiento científico, en general, es ajeno a la conciencia europea. «Me parece —escribe Warner— que, en cierta medida, se podría perdonar a los europeos que diesen a los hombres de ciencia el mismo trato que Platón aconsejaba dar a los poetas: coronarlos de flores... y arrojarlos de la sociedad».

Esta opinión no es casual en el mundo burgués moderno. Los ideólogos de la reacción adaptan hábilmente su «filosofía» para justificar todas las infamias del imperialismo. «Una idea es buena mientras nos favorece» —declara francamente William James, escritor que figura entre los fundadores del tan cacareado pragmatismo.

Con el pretexto de defender la «lírica» y «la imaginación artística», los insignificantes estetas de «Orfeo» no se ocupan más que de servir a la reacción norteamericana. Warner se esfuerza por demostrar la «comunidad espiritual» de Europa y los Estados Unidos; como pariente pobre del tío Sam, ruega humildemente a éste que venga a «poner orden» en Europa.

La lucha contra la ciencia, contra una vida normal y plena, contra una concepción sana de la vida, la propaganda de un arte que exalta a las personas deformes física y moralmente, los reflejos y las acciones anormales: he ahí el credo del editor de «Orfeo» y de sus colegas. Estos individuos defienden el arte de los degenerados morales, el arte de la sociedad burguesa moderna en decadencia. No es fortuito que en calidad de fórmula sagrada del arte se inserte un aforismo de André Gide, escritor que afirma: «una obra de arte es inconcebible sin colaborar con el mal».

Los enemigos de la ciencia y de la cultura han encontrado refugio en las páginas de «Orfeo». Donat O'Donnel dedica un artículo titulado «El Fausto de Georges Bernanos» a la obra de este literato francés tan insignificante como reaccionario. Cuando se lee el artículo en cuestión no sabe uno qué predomina en él, si la desvergüenza o la tontería. El autor se permite colocar al lado de Goethe a Bernanos, que, según O'Donnel, «en los personajes Cénabre y Ouine nos ha dado un Fausto católico».

Esta estúpida comparación es utilizada por un obscurantista, que se esconde tras la espalda de Orfeo, para proclamar que el saber es perjudicial si rebasa los límites de la «sociedad selecta» y llega a ser «patrimonio de las masas». El afán de saber —balbucea este decadente inglés norteamericanizado—, rasgo faustiano por excelencia, es una «infección mortal que primeramente contagió a un pequeño grupo de «elegidos», pero que en determinadas circunstancias se extiende rápidamente, convirtiéndose, por fin, en la causa de una parálisis general de la sociedad».

En este mismo artículo, O'Donnel arroja pelladas de cieno a Anatole France. He ahí una bella manifestación de ese «espíritu lírico dotado de imaginación artística», a cuya defensa llama «Orfeo».

* *
*

Las poesías y los relatos publicados en «Orfeo» están saturados de la misma ideología de odio al hombre que se propaga en los artículos. Así, por ejemplo, en el relato «La noche del Ramadán», Gordon Sager nos habla del joven árabe Alduslam, que bajo la influencia de un ingeniero francés infringe una de las obligaciones de su culto.

El tentador no es un europeo cualquiera, sino un socialista. En cuanto conoce a Alduslam comienza a «trabajar» al ingenuo árabe.

«Soy ateo... Soy, por decirlo así, un materialista —se recomienda el francés, cuyo nombre no aparece en todo el relato—. Y por lo tanto, socialista. Estoy convencido de que el socialismo es la etapa siguiente del progreso de la humanidad».

«La preparación ideológica» termina en que el francés lo lleva a un café y le hace beber coñac, abandonándolo después. El pecador borracho es inmediatamente castigado: sus compatriotas lo muelen a palos hasta que pierde el conocimiento.

¡Poneos en guardia contra los intrigantes marxistas, niños queridos

de las colonias! ¡Como la serpiente tentó a Eva, ellos comienzan a seduciros con llamamientos a la «igualdad» general y terminan por el coñac!

No tenemos el propósito de dar una lección a mister Sager. Pero indicaremos, por si acaso, que sus trucos demagógicos se basan en torpes tergiversaciones. Los partidarios del socialismo científico, los obreros, no aspiran a convertirse en propietarios de los medios de producción, como quiere hacer creer el seudosocialista que usted presenta, sino a abolir la propiedad privada de los medios de producción. Puede ser que esta aclaración evite a mister Sager confusiones lamentables cuando envíe propagandistas ignorantes a los países coloniales.

El Oriente colonial está representado en el relato de Sager por el holgazán Alduslam, hijo de una familia de comerciantes ricos, absolutamente ajeno a los intereses de las masas trabajadoras. En cuanto al ingeniero «socialista», he ahí su profesión de fe: «Europa ha terminado. El viejo continente ha terminado. El porvenir está en América». Ante nosotros aparece un vulgar agente yanqui.

Sager emplea el argumento primitivo de su relato para la difusión de teorías racistas sobre la superioridad de un pueblo o de una raza sobre los demás.

El autor opina que existe una barrera infranqueable entre el espíritu «europeo» y el espíritu «no europeo». En esto se solidariza completamente con los demás colaboradores de «Orfeo», por ejemplo, con O'Donnel y Rex Warner que se esfuerzan por demostrar que «el modo de pensar europeo», peculiar de los representantes de la parte más pequeña de Europa, ha sido perfectamente asimilado por los norteamericanos, mientras que el mundo restante es ajeno por su modo de pensar a la raza elegida y nunca podrá colocarse al nivel de ella. Esta tesis de la propaganda hitleriana, revisada y corregida por los anglo-norteamericanos, encuentra su aplicación práctica en el aniquilamiento de los pueblos coloniales por el imperialismo inglés, en la persecución de los negros en los Estados Unidos, en el estrangulamiento de las libertades de los pueblos pequeños y dependientes.

* *
*

Según dice el artículo de fondo, mister Lehman, representante del «espíritu europeo», considera un mérito suyo el haber publicado en «Orfeo» versos de dos poetas griegos que buscan «las fuentes eternas de la belleza». Mister Lehman declara, con satisfacción, que estos poetas griegos no son comunistas ni se «encuentran prisioneros de las pasiones estrechas de la lucha por el poder, que son las más intolerantes».

Se podría recordar a mister Lehman que esos poetas, tan queridos por él, en los que ve una especie de habitantes del Olimpo y cuyas poesías publica en su almanaque titulado «Orfeo», en realidad no son más que traidores a su pueblo, lacayos ideológicos de los gobiernos fantoches griegos que aparecen y desaparecen a una señal del embajador norteamericano en Atenas. Estos amantes de la «belleza eterna» se avienen fácilmente con los fusilamientos de demócratas en el campo de concentración de Makronisos, con la dominación extranjera en su país, de historia tan gloriosa. No hay necesidad de citar la famosa inscripción que se lee en la roca de las Termópilas, evocando la hazaña de los trescientos patriotas

que dieron su vida en la lucha contra el invasor. Dedicarse a buscar «la belleza eterna» cuando la patria se desangra bajo el yugo extranjero es cometer un acto de traición. «Orfeo» justifica perfectamente esta traición.

Mister Lehman, que no padece de falsa modestia, se coloca de buena gana a la par de Shakespeare, de Wordsworth, de Shelley y de Keats y sin ninguna clase de vergüenza se permite identificar la tendencia literaria de «Orfeo» con estos nombres gloriosos. Tiene la osadía de decir que los literatos soviéticos, al criticar a «Orfeo» y a los decadentes ingleses por su hostilidad al pueblo, denigran a todos los grandes poetas de Inglaterra.

¡En vano se esfuerza mister Lehman por ocultarse detrás de Shakespeare, Shelley y Keats! Sus tentativas de presentarlos como sus padres espirituales son un sacrilegio. Los artífices de los valores artísticos del pueblo inglés soñaban con un futuro libre y maravilloso de la humanidad liberada; incluso en las imágenes más fantásticas de su poesía reflejaban la vida real. Un mezquino literato, renegado de su pueblo y traidor a los intereses más vitales de éste, no tiene derecho a invocar el nombre immaculado de Shelley, autor de «Prometeo liberado», de «La oda al viento del Oeste» y del «Canto a los hombres de Inglaterra», producciones saturadas de fe ardiente en la transformación revolucionaria del mundo. El hombre que se mofa del honor de Inglaterra, que se prosterna ante los que trafican con la soberanía de su patria, conduciéndola al abismo de una nueva guerra devastadora no puede encubrirse con la autoridad del gran Shakespeare.

Los hechos desmienten las absurdas mentiras de Lehman, según el cual, la cultura socialista de la U.R.S.S. es, al parecer, hostil a los valores de la cultura inglesa. Durante los últimos años, en la Unión Soviética se han publicado los sonetos de Shakespeare, maravillosamente traducidos por el poeta Marshak. Esta traducción ha sido distinguida con el Premio Stalin 1948. Vertidas al ruso y a otros muchos idiomas de los pueblos de la U.R.S.S. han sido publicadas numerosas obras de la literatura inglesa: desde las baladas de la Edad media y obras de Chaucer y Shakespeare, hasta las de Galsworthy y Aldridge.

También han visto la luz obras de escritores irlandeses, australianos y sud-africanos. Los teatros soviéticos representan piezas de Shakespeare, Fletcher, Goldsmith, Sheridan, Wilde, Shaw y de otros dramaturgos británicos. Hombres de ciencia jóvenes han presentado decenas de tesis sobre la literatura clásica y moderna inglesa en los institutos de investigación científica.

Es difícil que mister Lehman, celoso defensor del honor de los clásicos ingleses, contra el que nadie atenta, pueda contestar a las preguntas siguientes: ¿Qué obras de los clásicos rusos y de los escritores modernos soviéticos han sido publicadas en Inglaterra, en sus dominios y en sus posesiones de ultramar durante el año pasado? ¿En qué teatros se representan las obras de Griboédov, de Gógol, de Ostrovski, de Gorki? ¿Qué hombre de ciencia inglés ha escrito un trabajo, digno de atención, sobre la literatura soviética contemporánea? Ciertamente, a mister Lehman le sería muy difícil contestar a estas preguntas, porque en su país no sólo la literatura, sino toda la vida está controlada desde el otro lado del océano, y es peligroso manifestar simpatías por la Unión Soviética o interesarse por su literatura.

El pueblo ruso, que siempre ha simpatizado con la lucha liberadora de los griegos, honra respetuosamente la memoria de Byron, gran poeta

y combatiente. Mister Lehman, que tanto presume de sus «tradiciones clásicas» se abstiene, no se sabe porqué, de mencionar a Byron, genio de la literatura inglesa, que dió su vida por la libertad del pueblo griego. Enmascarándose hipócritamente con las «tradiciones occidentales», mister Lehman, compatriota sin gloria del gran Byron, prefiere hincar la rodilla ante los que no tienen más tradición que el dólar.

* *
*

El valor literario de las obras publicadas en «Orfeo» es más que dudoso. Se puede, naturalmente, señalar la indigencia de las imágenes en las poesías publicadas: cuántas veces se repite la zorra rojiza, cuántas veces leemos el tigre rayado, la tortuga, sangre y otra vez sangre. Pero la pobreza de la forma no es la que da el carácter a este almanaque. Lo esencial es que bajo la máscara de Orfeo se manifiestan tendencias políticas que favorecen al imperialismo norteamericano. Mister Lehman escribe con ironía, digna de él por lo pobre, que los críticos soviéticos descubrirán, no faltaba más, detrás de su espalda las siluetas siniestras de la «General Motors» y de la «Betlehem Steel». Mister Lehman exagera como siempre: suponemos que a su espalda solamente hay un ayudante de tercera categoría de un agregado de prensa de una embajada de allende el océano.

Mister Lehman sabe lo que le ha sucedido a la revista «Horizon». A pesar de un cierto «tío rico», se ha venido abajo. Sólo con limosnas no se va muy lejos; además, las limosnas van disminuyendo proporcionalmente a la pérdida de influencia. «Horizon» ha dejado de publicarse por falta de lectores.

Mister Lehman, que no se ha ruborizado de incluir a «Orfeo» en la plantilla de los servidores del dólar, debía meditar un poco sobre las vicisitudes de la suerte.



Complejo sistema de inflar y engañar



Un caluroso representante de la guerra fría

Montgomery ha salido para Washington a fin de entablar negociaciones. Estas negociaciones están relacionadas con el miedo de Inglaterra a que Norteamérica se proponga relegar a segundo plano el nombramiento del mando de las fuerzas armadas de la Unión Occidental europea. («Yorkshire Post»)

POR LAS PAGINAS
DE LAS REVISTAS

Partidarios
de la PAZ

L. IAKOVLEV

Hace un año, en agosto de 1949, empezó a publicarse en París la revista «Partidarios de la Paz», órgano del Comité Permanente del Congreso Mundial de los Partidarios de la Paz.

Fundada poco después del Congreso Mundial en defensa de la paz celebrado en París y Praga, la revista lanzó la consigna de unión de todos los hombres honrados del mundo, independientemente de sus convicciones políticas, creencias religiosas y origen social, para luchar contra el peligro de una nueva guerra.

Desplegar una lucha activa en pro de la paz significa desenmascarar incansablemente a los que preparan una nueva guerra, desbaratar sus planes, movilizar a millones y millones de hombres en torno a la consigna de defensa de la paz. Esta lucha adquiere las formas más diversas. Las mujeres inglesas que van al parlamento exigiendo la prohibición de la bomba atómica, y los hombres de ciencia norteamericanos que desenmascaran los planes criminales de la fabricación de la «bomba de hidrógeno» luchan activamente por la paz. Los portuarios franceses, que se niegan a descargar los barcos llegados de los Estados Unidos de América y arrojan al mar las cajas con el armamento, se encuentran a la cabeza de los partidarios de la paz.

El movimiento pro paz abarca a toda la humanidad. En todos los países, los hombres de buena voluntad ven con inquietud cómo se urde y fragua en los escondrijos de Wall Street y en sus cancillerías militares y diplomáticas el nuevo complot contra la paz, el complot de un puñado de maniáticos dispuestos a exterminar las nueve décimas partes de la humanidad para afirmar su dominación en todo el mundo.

La revista publica un documento revelador: un mapa en el que están señaladas

las bases militares, navales y aéreas de Norteamérica en Europa, Asia y África. España está transformada en una plaza de armas, con gran profusión de bases militares norteamericanas; en España, que cuenta con 40 ó 50 aviones civiles los yanquis han construido más de noventa aeródromos, es decir, casi dos aeródromos para cada avión español.

Vemos la galería de retratos de «los continuadores de Forrestal», a los asesinos militares y civiles que ocupan cargos oficiales en los organismos del Estado de varios países, o que se encuentran «en la reserva». Chassin, general del Estado Mayor francés, ha publicado en la «Revista de la Defensa Nacional» un artículo titulado «Esbozo de una estrategia mundial», en el que dice: «La guerra ha sido hasta ahora un mal procedimiento para matar hombres». Este enfurecido verdugo con uniforme de general declara que «la población del globo no cesa de aumentar en proporciones muy inquietantes».

El general retirado Fuller, conocido teórico «de la guerra mecanizada», llama a la bomba atómica «nuestro porvenir». Un tal mister Poage, miembro de la Cámara de Representantes de los Estados Unidos, exige que los dólares asignados por los imperialistas norteamericanos para la manutención de sus mercenarios en la Alemania Occidental e invertidos en casas de descanso para los ex generales del ejército hitleriano y de S.S. «sean empleados en la formación de veinticinco divisiones alemanas».

En todos los números de la revista se publican artículos, reseñas y discursos de representantes de la intelectualidad progresiva y cartas de lectores, que hablan de la amenaza de una nueva guerra y exhortan a la lucha contra los que la preparan.

La revista lucha al mismo tiempo

contra la subestimación del peligro de guerra y contra la «teoría» de la inevitabilidad de la conflagración. «Es evidente —se dice en el editorial de la revista (Nº 8, 1950)— que el que no cree en el peligro de guerra, como el que la considera inevitable, no realizarán ni el uno ni el otro nada serio para defender la paz. El primero, porque no lo cree necesario y el segundo, porque lo considera inútil».

Refutando ambas concepciones, la revista muestra que la primera es resultado «de un optimismo infundado», y la segunda la consecuencia directa e inmediata de la propaganda que realizan los incendiarios de guerra.

Frédéric Joliot-Curie, eximio hombre de ciencia francés, al que los actuales gobernantes de Francia —por orden de sus amos norteamericanos— han destituido de su cargo de Alto Comisario de la Energía Atómica, dijo en un gran mitin celebrado en Bombay (la revista publica su discurso):

«Debéis saber que en los países donde existen todavía regímenes que permiten al hombre explotar a su prójimo, muchos hombres de ciencia, cada vez en mayor número, han comprendido su responsabilidad social y se niegan a ser los cómplices de los que explotan los resultados de sus trabajos para fines egoístas y deshonorosos».

Esta declaración la confirman innumerables hechos: los hombres de ciencia intervienen en todo el mundo contra el empleo de la energía atómica —gran descubrimiento de la humanidad— con fines bélicos. El notable hombre de ciencia Albert Einstein, un grupo numeroso de intelectuales norteamericanos entre ellos varios hombres de ciencia-atómicos, se han pronunciado contra la exigencia del presidente Truman de fabricar la nueva bomba de hidrógeno, aun más destructora.

La revista ha publicado la declaración de doce notabilísimos hombres de ciencia —especialistas en energía atómica—, en la que condenan resueltamente la orden de Truman acerca de la fabricación de la bomba de hidrógeno.

A la vez que inserta estas solemnes protestas de los hombres de ciencia norteamericanos, la revista publica artículos desenmascarando «el chantaje atómico» de la diplomacia yanqui. En el artículo «El chantaje de la bomba H» se adjunta la declaración de Biquart, jefe de gabinete del alto Comisariado de la Energía Atómica, afirmando que las opiniones de los dirigentes de la política norteamer-

ricana sobre la fabricación de la llamada bomba de hidrógeno son una edición corregida «para volver al chantaje que la posesión de la bomba atómica ordinaria por la Unión Soviética ha hecho ineficaz».

El chantaje atómico ha provocado una reacción inesperada para sus organizadores. Todo el mundo, todos los hombres honrados, las madres, que no quieren la destrucción de sus hijos, sacerdotes y hombres de ciencia, labradores sencillos y escritores destacados elevan su voz contra los planes inhumanos del Capitolio y del Pentágono. En todos los países, se han recogido millones de firmas al pie del Llamamiento del Comité Permanente del Congreso Mundial de los Partidarios de la Paz —aprobado en la sesión celebrada en Estocolmo— exigiendo la prohibición del arma atómica.

Este es un hecho de enorme importancia. «Los millones de firmas desazonarán a los incendiarios de guerra —ha declarado Hewlett Johnson, deán de Canterbury—, diez millones de firmas provocarán el desconcierto en sus filas, cien millones de firmas desbaratarán sus planes y salvarán la paz».

Un número extraordinario de la revista «Partidarios de la Paz» está dedicado a destacar la importancia de la Sesión de Estocolmo. Al comentar en su editorial el llamamiento que exige la prohibición del arma atómica y que declara criminal de guerra al primer gobierno que la emplee, la revista dice: «Para resistir a la amenaza de la guerra es indispensable movilizar todas las fuerzas de los pueblos interesados en asegurar una paz sólida y duradera. Este es el objetivo que esperan alcanzar las delegaciones de los partidarios de la paz enviadas a los parlamentos de numerosos países».

El Comité permanente ha enviado a los parlamentos de diversos países nutridas delegaciones internacionales para que hagan entrega de las proposiciones de prohibición del arma atómica y de reducción de los armamentos. En la Unión Soviética, los presidentes de ambas Cámaras del Sóviet Supremo de la U.R.S.S. —I. A. Parfénov, presidente del Sóviet de la Unión, y V. V. Kusnetsov, presidente del Sóviet de las Nacionalidades— recibieron a la delegación del Comité Permanente del Congreso Mundial de los Partidarios de la Paz.

«Los hombres soviéticos —dijo Kusnetsov en la recepción de los delegados— aprueban y apoyan calurosamente los fines que inspiran al movimiento de los

partidarios de la paz que se desarrolla en todo el mundo.

Este movimiento de centenares de millones de hombres y mujeres unidos en el Congreso Mundial de los Partidarios de la Paz está llamado a desempeñar un papel importante en la prevención de la guerra. Los hombres soviéticos están seguros de que si los pueblos amantes de la libertad despliegan una lucha tenaz contra la amenaza de una nueva guerra, se podrá meter en cintura a las fuerzas de la agresión.

Como se sabe, la sesión del Sóviet Supremo celebrada en junio en reunión conjunta de ambas Cámaras, tomó una decisión que testimonia la plena solidaridad del Parlamento soviético con las proposiciones del Comité Permanente del Congreso Mundial de los Partidarios de la Paz.

Las delegaciones del Comité permanente fueron recibidas de forma distinta en Bélgica y Holanda, países que, como es sabido, forman parte de la cacareada Alianza Atlántica. «El día en que el presidente del Parlamento belga «debía» recibir a la delegación del Comité permanente, el Parlamento se encontraba en estado de sitio. Los gendarmes acordaron apretadamente el edificio; todos los pasos y accesos al mismo estaban llenos de guardias».

En Holanda, la delegación, detenida inmediatamente después de haber llegado a La Haya, fué llevada a una comisaría de policía, y pasadas unas horas, algunos delegados fueron expulsados, sin permitirles siquiera hablar por teléfono con los cónsules de su país.

Los Estados Unidos de América no permitieron la entrada en el país a la delegación del Comité permanente. En su nota, publicada en marzo de este año, el Departamento de Estado de Estados Unidos se vió forzado a mentir para salir del paso «justificando» su proceder. Caracterizando esta medida, el pintor Rockwell Kent, destacado propagandista del movimiento pro paz en EE.UU., declaró:

«La negativa es una violación de todos los principios de libertad, sobre los que se ha fundado la nación americana. Esto rebajará considerablemente el prestigio de los Estados Unidos ante la opinión mundial. Tengo el convencimiento de que la estúpida negativa del visado de entrada a la delegación en EE. UU. provocará la más fuerte indignación de la opinión pública».

El papel dirigente del pueblo soviético en el movimiento de los partidarios de la paz se muestra claramente en la re-

vista. «La gran Unión Soviética está desde hace mucho tiempo a la cabeza del campo de la paz y ha sido siempre el baluarte y la ciudadela de la paz en todo el mundo», dice la revista, citando las palabras pronunciadas por Emi Siao, escritor chino, en la tercera sesión del Comité Permanente del Congreso Mundial de los Partidarios de la Paz. «No es posible tener un movimiento real y eficaz sin la Unión Soviética y sin que ésta tome la dirección del campo de la paz», dijo el hindú, R. M. Jambheker, activo defensor de la paz. Este papel dirigente de la Unión Soviética se percibe con precisión en los discursos e intervenciones de los representantes de la U.R.S.S. en la Organización Internacional de los Partidarios de la Paz.

En el artículo «Qué piensan las gentes sencillas», el escritor y político soviético Alexandr Korneichuk dice:

«Este movimiento... es invencible porque al frente de los partidarios de la paz está la gran Unión Soviética y su jefe, el camarada Stalin, que enarbola el estandarte de la Paz y de la cooperación fraternal entre los pueblos». En el artículo de Korneichuk se muestra que la fuerza de las gentes sencillas en todo el mundo, la gran potencia del campo democrático, la lucha activa del campo de la paz garantizan el éxito mismo de la paz, a pesar de los intentos más sutiles de los enemigos.

La revista publica muchos artículos de hombres soviéticos que ponen de manifiesto la fidelidad ilimitada de la U.R.S.S. a la causa de la paz. Resuena con fuerza especialmente conmovedora el artículo de L. Kosmodemiánskaia, madre de Soia, gloriosa heroína soviética, y de Alexandr, Héroe de la Unión Soviética. «En nombre de la libertad de nuestros pueblos —dice—, en nombre del porvenir de nuestros hijos y de la seguridad de nuestros hogares dirijo este llamamiento a las mujeres de todos los países, a todas las madres: ¡Unid vuestros esfuerzos en la lucha por la paz! ¡Para salvaguardar la paz, es necesario defenderla!»

El llamamiento a defender la paz, contra los incendiarios de una nueva guerra, halla un eco cada día más profundo en los corazones de las gentes sencillas de todo el universo. En el artículo de Juan Marinello, senador y escritor cubano, publicado en la revista, se habla del movimiento pro paz en los países de América Latina. En la Argentina y en Brasil, dice Marinello, pese a la furiosa persecución de que son objeto los parti-

darios de la paz, a pesar de que el movimiento pro paz ha sido declarado fuera de la ley, no se interrumpe el trabajo para movilizar los esfuerzos de todos los pueblos.

La Junta Nacional de los Partidarios de la Paz creada en el Uruguay, comunica la revista, agrupa a veinte organizaciones diferentes y ha tomado una serie de medidas para ampliar la actividad de los partidarios de la paz. Crece el frente de lucha por la paz en Venezuela. En México se ha celebrado el Congreso Continental Americano de lucha por la paz. Estos hechos demuestran que el movimiento reúne a millones de hombres sencillos, incluso en los países donde aun domina el capital norteamericano.

Antoine Tabet, hombre público libanense, explica en su artículo el movimiento pro paz relacionándolo con la lucha antiimperialista en los países del Cercano Oriente. Los diplomáticos anglo-norteamericanos viajan por las capitales de estos países con el objetivo de atraer a los pueblos del Cercano Oriente a sus planes criminales y aventureros. Pero «la figura de mister Bevin, blandiendo la espada del Islam, que cayó de forma tan lamentable de las manos de Mussolini, o el señor Schuman, que se ha engalanado con la vestimenta de cruzado para defender el cristianismo, o el señor Acheson, que se pasea a lo largo de la frontera turco-soviética en busca del arca de Noé, no engañarán más a nadie. Los pueblos del Cercano Oriente se dan perfecta cuenta del contenido real de esta cruzada».

La lucha por la paz, contra los incendiarios imperialistas de guerra, se funde, de la manera más estrecha, con el movimiento nacional-liberador de los pueblos coloniales y semicoloniales. Todo el mundo sabe que los verdaderos enemigos de la libertad de los pueblos de Indonesia, Viet-Nam, Malaya y de Birmania, que luchan por su liberación nacional, son el imperialismo norteamericano y los dirigentes laboristas de la actual Inglaterra, que se arrastran ante él. En el artículo de Hong Be Lim «Los pueblos de Malaya luchan por su liberación», se habla de la criminal política de discordia nacional aplicada en Malaya por el gobierno Attlee-Bevin, que no se distingue en nada de los gobiernos de Chamberlain, Lloyd-George y Churchill. Pero el pueblo de la península de Malaya, desenmascarando los intentos de los imperialistas y de sus agentes en el movimiento nacional, lucha por su liberación y une sus esfuerzos a los de los combatientes por la paz en todo el mundo.

A la lucha pro paz se alzan los campesinos del Africa Negra, que durante siglos han estado sometidos a la esclavitud por los imperialistas y por sus propios reyezuelos. Gabriel d'Arboussier trata en un artículo de las condiciones de existencia de los pueblos del Africa Occidental Francesa y de la penetración del imperialismo norteamericano en este continente. D'Arboussier, uno de los dirigentes del movimiento de los partidarios de la paz, describe la lucha de los pueblos africanos contra los preparativos de la nueva guerra mundial y la utilización de Africa como plaza de armas para esta conflagración. «Es indudable que las características de esta lucha son diferentes de las que la lucha puede tener en los pueblos francés o italiano. Lo que predomina en Africa Negra es la lucha por la libertad. La mejor contribución de los pueblos de Africa Negra a la lucha general de los pueblos por la paz, es la lucha contra la opresión colonial bajo todas sus formas, socavar la retaguardia del aparato de guerra imperialista».

En el mismo artículo se habla del desarrollo de los Comités de los Partidarios de la Paz en el Africa Occidental Francesa, especialmente en el Camerún, Nigeria, Sudán y Dakar. «Los imperialistas —dice d'Arboussier— encontrarán en Africa una resistencia resuelta a sus planes de guerra».

La victoria histórico-mundial del pueblo chino sobre la banda de Chiang Kai-shek, lacayos de Wall Street, tiene una importancia excepcional para la causa de la paz. La proclamación de la República Popular Democrática China coincidió con el Día Internacional de lucha por la Paz, que se celebró el 2 de octubre del año pasado, según acuerdo del Congreso Mundial de los Partidarios de la Paz. Los 450 millones de habitantes de China se hallan hoy en el campo de la democracia, en el campo de la paz.

Con su lucha, el gran pueblo chino sirve de ejemplo a las masas populares del Sureste de Asia y también de la India, del Pakistán y de otros países coloniales en su lucha por la paz y por la independencia nacional.

La intervención armada emprendida en Corea y China por los incendiarios de guerra norteamericanos y la creación de fuerzas armadas en Alemania Occidental provoca la indignación de todos los hombres honrados.

La potente voz de los pueblos de la Unión Soviética en defensa de la paz, pueblos que han suscrito unánimemente el Llamamiento de Estocolmo, se oye en

todas partes. El balance de la recogida de firmas que hace la revista demuestra la fuerza incontenible con que crece el movimiento en defensa de la paz.

A pesar de la oposición de las autoridades de las zonas occidentales de Alemania, millares de muchachos y muchachas se reunieron en el Congreso de los jóvenes combatientes por la paz, celebrado en Berlín. La revista inserta artículos, dedicados a este Congreso, que dan idea del grandioso movimiento popular en toda Alemania. «Y lejos, muy alto, en el cielo, como un punto negro apenas perceptible, pende un helicóptero, que se ha elevado sobre Lustgarten —dice la revista—. En él se hallan los tres comandantes de los sectores occidentales: el inglés, el francés y el americano. ¿Qué pueden ellos ofrecer a esta juventud que marcha en columnas interminables hacia la democracia y la paz? Sólo le pueden ofrecer el paro, la miseria, la desesperación y, como salida única, la posibilidad de sentar plaza de soldado en el ejército de los armados violadores».

El auge del movimiento de los partidarios de la paz, que agrupa a más de 80 países, es la prueba de su vitalidad interior. Su desarrollo es desigual, y tiene que vencer aún algunas dificultades. Al reunir en su seno a grupos y organizaciones distintas por su composición, pareceres y tradiciones históricas, el movimiento de los partidarios de la paz no puede, naturalmente, desarrollarse sin lucha interior en sus filas. Esto supone, en primer término, la necesidad de superar las dos tendencias erróneas mencionadas: el ignorar el peligro de guerra y la teoría de la inevitabilidad de la misma. La inconsistencia y el carácter nocivo de estos puntos de vista quedó demostrado de forma convincente en el informe del Secretariado del Comité permanente que hizo el secretario general J. Laffitte en la Sesión de Estocolmo, en las intervenciones del escritor soviético Iliá Erenburg y en otros documentos publicados en la revista. Se lucha también contra la pasividad del movimiento en algunos países, contra los intentos de limitarle al

papel de coordinador de la actividad de las organizaciones ya existentes.

La revista dirige certeramente sus tiros contra los enemigos de la paz declarados y encubiertos. Johannes Steel, periodista norteamericano, trata en su artículo de la actividad traidora de la camarilla dirigente de los sindicatos norteamericanos. En el Congreso de las «Organizaciones americanas unidas contra el comunismo», James Carey, secretario-tesorero del C.I.O., que ha traicionado desvergonzadamente la causa de los obreros, dijo:

«Nos uniremos incluso a los fascistas para combatir a los comunistas». Steel señala que la camarilla dirigente de los sindicatos ha conseguido envenenar la conciencia de una parte considerable de los trabajadores agrupados en los sindicatos que dirigen. Es una tarea vital de los partidarios de la paz arrancar a estos grupos de trabajadores de esa influencia y unirlos en torno a las consignas de lucha por la paz.

La revista «Partidarios de la Paz» cumple una gran tarea: hacer el balance de la experiencia de un movimiento que por sus proporciones no tiene semejanza en la historia, y dar a este movimiento una dirección acertada. La revista se publica en ruso, alemán, inglés, chino, español, francés y portugués. Se proyecta editarla también en varios idiomas más y publicarla en los Estados Unidos, Cuba, Brasil, Alemania e Italia, y, si es posible, en el Cercano Oriente. Esto ampliará, indudablemente, su campo de acción.

Desde el 1 de agosto «Partidarios de la Paz» es bimensual. Este éxito se lo debe la revista al poderoso desarrollo del movimiento pro paz en todos los países. A su vez, la publicación bimensual de la revista contribuirá a dar a conocer más plenamente el auge impetuoso de este movimiento, contribuirá al desarrollo ulterior de la lucha por la paz.

Al cumplirse el primer aniversario de la revista «Partidarios de la Paz», deseamos a nuestro colega éxitos en su noble causa: la unión de todos los hombres honrados del mundo para luchar contra la amenaza de guerra, por la paz, por el futuro.

NUESTRO DIARIO

1

Alexandr Chakovski, autor de la novela «Aquí es ya de día», que, en forma abreviada, se publica en el presente número de nuestra revista, inició su actividad de escritor con unos notables ensayos de crítica literaria consagrados a Henri Barbusse, Heine, Martin Andersen Nexø y Louise Michell. Lo que cautivó, ante todo, a Chakovski en las biografías de estos escritores y hombres públicos fué su servicio al pueblo, su lucha contra la injusticia social. El joven autor mostró ya en estos primeros libros su temperamento de publicista, su pasión por la literatura y la vida.

Chakovski nació en 1913. Como todos los hombres soviéticos, quiso, de muchacho, aportar su grano de arena a la construcción general del socialismo. Después de terminar en 1930 los estudios en la escuela secundaria, entró en una de las empresas industriales más importantes de Moscú: la fábrica de aparatos eléctricos. En ella se hizo obrero calificado, miembro activo de la colectividad fabril.

Después de trabajar tres años en la fábrica, Chakovski ingresó en el Instituto de Economía, que preparaba a especialistas en organización del trabajo. No obstante, el interés por la literatura se dejaba sentir en el joven con más fuerza cada día. Chakovski ingresó en el Instituto Gorki de Literatura Universal, del que salió diplomado en 1938, y después trabajó en la redacción de la revista «Octubre».

Durante la guerra, Chakovski fué corresponsal de la prensa del frente. Se encontró en las filas de las unidades que defendían valerosamente la gran ciudad de Lenin. Fué entonces cuando empezó a trabajar en su primera obra literaria, «Esto sucedió en Leningrado», en la que se describe la vida de la ciudad en el bloqueo y en los primeros meses de la construcción de postguerra. La veracidad, el tono sincero y lírico del libro, que es el relato de un participante y un testigo

de los acontecimientos, le granjeó el aprecio merecido de los lectores.

«Marchar siempre adelante y vivir para el gran objetivo»; estas palabras de uno de los personajes de la novela expresan su idea central.

Chakovski ha procurado siempre hallarse en el centro de los acontecimientos y ver todo con sus propios ojos. La acción de su novela «Aquí es ya de día», distinguida con el Premio Stalin, se desarrolla en el remoto extremo de la Unión Soviética. La isla de Sajalín, como se sabe, ha pertenecido siempre a Rusia. Después de la victoria sobre el Japón en 1945, también pasó a ser soviética la parte sur de la isla, en la que dominaban desde 1905 los colonizadores japoneses. Chakovski ha sido testigo presencial de los cambios profundos operados en la vida de Sajalín después de su liberación. Se ha puesto fin a la rapaz explotación de las riquezas naturales de la isla; la economía y la industria locales han obtenido la posibilidad de desarrollarse en todos sus aspectos.

El régimen socialista ha dado la libertad y el bienestar a hombres oprimidos hasta hace poco por los imperialistas nipones. El mismo escritor ha participado en la consolidación de la nueva vida en la isla. Y así debía nacer su libro, realista y atrayente.

El escritor abriga nuevos y grandes planes. Quiere presentar en una obra literaria la fábrica de aparatos eléctricos, que él conoce tan bien. Su propósito es fijar los veinte años transcurridos desde que trabajó entre sus muros, en imágenes que muestren el crecimiento de la Unión Soviética en este tiempo.

Chakovski no se limita al trabajo en su nueva novela. Al mismo tiempo, es profesor del Instituto de Literatura, en el que dirige la clase de prosa de los futuros escritores. También escribe numerosos artículos para la prensa y es un defensor activo de la paz.

Con arreglo a una bella tradición, en Moscú se celebran frecuentemente décadas literarias y artísticas de las fraternas Repúblicas soviéticas. Estas décadas son testimonios evidentes del desarrollo de la cultura socialista de los pueblos de la U.R.S.S. La amistad staliniana de los pueblos encuentra en ellas una nueva y brillante expresión.

Las décadas son acontecimientos señalados en la vida literaria soviética. Y un acontecimiento tal ha sido la década de la literatura estoniana, recientemente celebrada en Moscú.

Los poetas, prosistas, dramaturgos y artistas de la Estonia soviética se han presentado al público en uno de los más grandes locales de Moscú—la Gran Sala del Conservatorio—, así como en los palacios de cultura de las fábricas y en los clubs de las instituciones científicas. En todas partes han sido acogidos con suma cordialidad. Sus intervenciones han atraído a millares de personas, profundamente interesadas por la literatura y el arte de la joven República soviética.

En la década han hallado elocuente expresión las tradiciones de la amistad histórica entre los pueblos estoniano y ruso. Esta amistad, formada en el transcurso de siglos, ha influido poderosamente en el desarrollo de la cultura y la literatura estoniana. La antigua y fraterna relación del pueblo de Estonia con el gran pueblo ruso se traduce tanto en la creación oral popular como en las obras de los mejores escritores estonianos.

El periódico «Eesti Postimees» escribía ya en 1880: «Pushkin no sólo es grande en un país y para un pueblo; también es grande para cada pueblo en el que existan seres cultivados que sepan apreciar la poesía y su fuerza». El poeta demócrata de la segunda mitad del siglo XIX Mihkel Veske escribía con motivo de la muerte de Turguénev, expresando el pensar y el sentir de sus compatriotas: «La alegría rusa y el dolor ruso son igualmente alegría estoniana y dolor estoniano».

La literatura de Estonia, en la persona de sus ilustres representantes J. Liiv, A. Kitsberg, A. Tammsaare y en particular, E. Vilde, ha estado vinculada íntimamente a los escritores progresivos rusos. Las obras teatrales de Gorki, que eran representadas ya a principios de siglo con gran éxito en la escena estoniana, han influido sensiblemente en el desarrollo de la dramaturgia y el arte teatral estonianos.

Los éxitos de la literatura soviética de Estonia son considerables. En los últimos años, los mejores escritores estonianos eligen temas actuales para sus obras. La tendencia a responder a las cuestiones candentes de la actualidad y a marchar al unísono con la vida de su país es el rasgo peculiar de las novelas de H. Leberecht, R. Sirge, E. Männik y otros escritores, que presentan en sus obras el trabajo de los hombres sencillos de Estonia. En la nueva novela de O. Tooming «Oro verde» se describe la lucha de los koljosianos de la Estonia soviética para transformar la naturaleza, desecar los pantanos, profundizar el cauce de los ríos y cultivar pastizales. El autor muestra cómo cambia la fisonomía moral del hombre en el proceso de la reorganización socialista del país.

Entre los escritores del Estado socialista multinacional existe una estrecha colaboración de camaradas. El ejemplo de los escritores de otras Repúblicas soviéticas—Azháev, autor de la novela «Lejos de Moscú», Meiti Gusein, autor de la novela «Apsheeron», y otros—estimula a los literatos estonianos a escribir obras consagradas a la nueva vida de su pueblo. Los escritores de la Estonia soviética son combatientes activos de la paz.

El «Poema estoniano», de J. Schmuul, obra escrita con ocasión del setenta cumpleaños de Stalin, ha sido un importante acontecimiento en la vida literaria de la República. El poeta expresa con honda emoción el amor de su pueblo al jefe de la humanidad progresiva.

Las mejores obras de los dramaturgos estonianos y, especialmente, las de August Jakobson, laureado con el Premio Stalin, han sido muy elogiadas durante la década. Jakobson presenta en sus obras el choque de dos mundos, de dos ideologías, y sostiene una intransigente lucha contra el nacionalismo burgués y el cosmopolitismo de los intelectuales estetas.

La exposición de libros y dibujos estonianos, inaugurada durante la década, pregona el tempestuoso desarrollo de la cultura en la Estonia soviética.

Citaremos una serie de hechos y cifras elocuentes. En diez años, de 1940 a 1950, han sido editados en la Estonia soviética más de cinco mil libros diferentes, con una tirada total de más de treinta y dos millones de ejemplares. Se han publicado en estoniano ciento cincuenta libros de clásicos del marxismo-leninismo, más de doscientos cincuenta libros de escritores rusos y cuarenta y dos libros de escritores de las Repúblicas hermanas. En la Estonia soviética ha aumentado cuatro veces

y media la tirada de libros en comparación con la Estonia burguesa.

Con motivo de la década se han publicado, traducidos al ruso, numerosos libros primorosamente editados; entre ellos hay que citar «Kalevipoeg», epopeya nacional estoniana, las obras de Vilde, Lydia Koidula, Tammsaare, las obras teatrales de August Jakobson, cuentos y poesías de autores jóvenes y un breve compendio del desarrollo de la literatura estoniana.

En los días de la década se han celebrado reuniones, para el examen de las obras de la literatura estoniana, en la Unión de Escritores Soviéticos de la U.R.S.S. y en las editoriales más importantes de la capital. Unánimemente se ha reconocido que las mejores obras de los escritores estonianos proclaman los grandes éxitos alcanzados por la literatura de la Estonia soviética en la senda del realismo socialista. Al mismo tiempo, los escritores de Moscú han planteado a sus colegas estonianos una exigencia justificada: que perfeccionen su arte, que presenten con mayor fuerza la realidad de la Estonia soviética.

Acerca de la significación de la década para los escritores estonianos ha hablado con razón H. Leberekht, autor de la novela «Luz en Koordi»: «En Moscú, durante las discusiones de trabajo sostenidas con los escritores moscovitas, nos ha impresionado el sentimiento de fraterna solidaridad en cuya atmósfera viven nuestros camaradas de Moscú; nos ha estimulado el aliento de la solícita preocupación de los lectores moscovitas por el destino de la literatura estoniana. Y los escritores de Estonia responderán a ello con nuevas obras dignas de esa atención. En el centro de esa solicitud, como bajo los rayos de potentes reflectores, nos hemos encontrado nosotros durante la década».

El pueblo estoniano dispone de todas las condiciones para un desarrollo fructífero de su cultura, nacional por la forma y socialista por el contenido. Es indudable que esta década, que ha atraído el interés de toda la Unión Soviética hacia los éxitos de la cultura en la República de Estonia, repercutirá en el desarrollo de la literatura estoniana.

3

Todo observador atento y ecuánime de la vida cultural de la Unión Soviética tiene que reparar en el sincero y profundo interés de los ciudadanos soviéticos por la cultura de los pueblos hermanos de China, Polonia, Checoslovaquia, Bulgaria, Hungría, Rumania, Albania y Corea,

desprendidos del yugo imperialista, así como por la cultura de la República Democrática de Alemania.

En particular, los filólogos soviéticos consideran que el estudio de la literatura de estos pueblos es una de las tareas más importantes de la filología.

Desearíamos dar a conocer, del modo más conciso, algunos de los problemas esenciales que surgen al estudiarse de forma verdaderamente científica —y sólo ahora se aborda tal estudio como es debido— la literatura de los países europeos de democracia popular, con todas sus inimitables peculiaridades nacionales e históricas.

Es indispensable, ante todo, destruir y arrojar por la borda las ideas erróneas sembradas por los agentes de la burguesía acerca de la llamada «literatura de la Europa Occidental», ideas que reflejan el cínico atropello, perpretado durante siglos, de las culturas nacionales de muchos pueblos de la Europa Central y Sudoriental. La verdadera historia de las literaturas europeas puede ser bien comprendida y expuesta sólo a condición de que se valore dignamente la considerable aportación de los pueblos de Polonia, Checoslovaquia, Bulgaria, Hungría, Rumania y Albania a la literatura.

La creación de una nueva literatura en los países de democracia popular exige, lógica e inevitablemente, una revisión minuciosa de toda la herencia cultural, un estudio concienzudo de las tradiciones democráticas del pasado. Sólo examinando el pasado literario a la luz de la teoría leninista de la existencia de dos naciones en cada nación, de dos culturas en cada cultura nacional, se puede concebir las proporciones históricas de Mickiewicz, Petöfi, Eminescu y otros escritores, cuya obra ha sido unas veces silenciada por la crítica burguesa y otras malintencionadamente tergiversada.

Investigando el desarrollo de la literatura en relación con el movimiento nacional liberador del pasado, la ciencia de vanguardia descubre de nuevo, resucita la obra de los grandes escritores demócratas que la reacción intentó ocultar al pueblo. Gran importancia, en particular, tiene en este caso mostrar el eco considerable de la revolución de 1848 en los países que hoy son de democracia popular.

Al mismo tiempo, una importantísima tarea es la lucha contra la preponderancia de la influencia de las literaturas reaccionarias extranjeras, por medio de las cuales los imperialistas calculaban envenenar y corromper la conciencia nacional de los

pueblos sojuzgados por ellos. Es indispensable limpiar toda la basura y el sedimento de los decadentistas, acabar con la prosternación ante las exageradas «autoridades» reaccionarias para abrir a la verdadera obra popular el amplio camino que lleva al futuro.

Es preciso estudiar con atención los vínculos fraternos de la literatura de los pueblos de la U.R.S.S. y de los pueblos de los países de democracia popular. De todos es conocido que aun no ha sido investigado suficiente la importancia de los clásicos de la literatura rusa del siglo XIX —Pushkin, León Tolstoi— y de los grandes demócratas revolucionarios rusos en el desarrollo de la literatura de los países de democracia popular, así como el papel eminente de Gorki, fundador de la literatura del realismo socialista. Este trabajo ha sido ya iniciado y se prosigue por ambas partes, y nosotros queremos citar aquí, al respecto, el informe leído en una reciente sesión de la Academia de Ciencias de Rumania por el académico Constantinesco-Yash. El informe contiene datos interesantes acerca de la influencia de los demócratas revolucionarios rusos Guertsen, Chernishevski, Belinski y Dobroliúbov en las corrientes ideológicas imperantes en la Rumania de la segunda mitad del siglo XIX.

La nueva literatura, que florece impetuosamente en los países de democracia popular y que refleja los grandes cambios operados en la vida de los pueblos que construyen el socialismo, se desarrolla por el camino del realismo socialista, y, por ello, la experiencia de la literatura soviética adquiere para el escritor de los países de democracia popular una significación especial. El estudio de las relaciones mutuas entre la literatura soviética y la literatura de los países de democracia popular es una importantísima cuestión de mucho interés que plantea la propia vida.

En la Unión Soviética participan en el estudio de las literaturas de los países de democracia popular las Universidades

y los Institutos Pedagógicos, la Unión de Escritores Soviéticos, las instituciones científicas, entre ellas el Instituto de Eslavismo y el Instituto Gorki de Literatura Universal, afectos a la Academia de Ciencias de la U.R.S.S., así como los correspondientes institutos de las Academias de Ciencias de las Repúblicas federadas. En los centros de enseñanza superior, los programas de los cursos generales de historia de las literaturas extranjeras incluyen amplios apartados de las literaturas de los países de democracia popular. También se siguen cursos especiales de historia de la literatura de estos países. Además de los idiomas eslavos, se establece la enseñanza de los idiomas rumano y húngaro.

Los problemas de las literaturas de los países de democracia popular ocupan un lugar de relieve en los temas de las tesis y de los trabajos de diploma que eligen los jóvenes hombres de ciencia soviéticos. Entre los trabajos de diploma defendidos últimamente en la Universidad de Moscú se cuentan, por ejemplo: «Pushkin y Mickiewicz», un esbozo sobre la actividad política y la obra literaria de Julius Fuëik, «Elementos de realismo socialista en la poesía albanesa», y estudios acerca de la lucha por el realismo en la poesía y la prosa modernas de Polonia. Entre las tesis presentadas para la obtención del grado de docente, ya defendidas o preparadas para su defensa, hay monografías sobre la obra literaria de Sadoveanu, Karadzha y Marie Majerová.

Los vínculos culturales entre los pueblos que han emprendido la construcción del socialismo y la Unión Soviética serán cada año más profundos. El intercambio de experiencias de trabajo crea condiciones favorables, como nunca se habían dado hasta ahora, para la manifestación de todas las riquezas espirituales del pueblo, para el florecimiento de una verdadera cultura que defiende la causa de la libertad, de la paz y que es la gran esperanza de la humanidad.

LIBROS NUEVOS

VIDAS HEROICAS

L. KOSMODEMIANSKAIA: «*Relato acerca de Soia y Shura*»

«Escribir este libro ha sido para mí alegre y amargo. Estaba escribiéndolo, y me parecía acunar de nuevo a la pequeña Soia, tener otra vez en mis brazos a Shura cuando contaba tres años, me parecía ver juntos a mis dos hijos, vivos, rebosantes de esperanzas».

El recuerdo es una de las fuerzas maravillosas del hombre, que le hace en ocasiones invencible; pero el recuerdo del corazón que ama infinitamente puede, en verdad, hacer milagros. Por la mano de este recuerdo ha sido escrito «Relato acerca de Soia y Shura», de Liubov Kosmodemiánskaia. El gran amor maternal ha sabido recordar, desde los primeros pasos y las primeras palabras, toda la vida breve y preclara de sus hijos, exponerla luminosa y serenamente, sin olvidar un día bueno ni una sola alegría infantil. El amor materno vela tan celosamente por la felicidad de sus hijos, por su infancia sencilla, inundada de sol, que, al leer este libro, uno siente por momentos la vaga esperanza de que algo ocurrirá, de que algo se opondrá a los enemigos, y esta vez todo será distinto a como fué en la realidad.

«Cuanto más me acerco al final del libro, más penoso se me hace, más claro es el final inminente, ineludible, más difícil es encontrar las palabras necesarias...»

Estas líneas nos arrancan aquella ilusoria esperanza, que fulguró un segundo, y nos obligan a reconocer que fué un momento de debilidad, a la que no nos da derecho ni nuestra época severa, ni este libro, ni su final ineludible, al que no se puede llamar final, porque ha pasado a ser el comienzo de la inmortalidad.

...En noviembre de 1941 la joven guerrillera Soia Kosmodemiánskaia cayó en las garras de los verdugos hitlerianos.

Las torturas y los tormentos más monstruosos no doblegaron el espíritu inflexible de la joven patriota. Soia murió como una heroína, y la hora de su muerte fué la primera hora de su vida eterna en el corazón de los hombres soviéticos.

Shura fué digno de su hermana. Su madre es también digna de la preclara memoria de sus hijos. Sobreponiéndose al dolor de su corazón, ha hallado en sí el poderoso manantial de la fuerza vivificadora. ¿Qué le ha ayudado?

«...Yo comprendí: entregarme al dolor era mancillar la memoria de Soia. No había que rendirse ni decaer, no había que morir. Yo no tenía derecho a desesperarme. Había que vivir. Era necesario luchar en nombre del futuro, en nombre de la felicidad de mi pueblo.

Me era muy difícil intervenir en actos públicos, hablar ante mucha gente. Pero yo no podía negarme cuando me invitaban a ello, y esto sucedía con frecuencia creciente. Y no me atrevía a negarme porque comprendía: si mi palabra ayuda, si llega a los hombres, a la juventud, si yo puedo aportar algo, aunque sea poco, a la gran lucha contra el enemigo, debo hacerlo».

Y la madre de Soia habla a la juventud de las fábricas, de los koljoses y de las minas, a los estudiantes de las escuelas superiores y a los escolares. Aparecen unidades militares con el nombre de Soia, brigadas de producción con el nombre de Soia, destacamentos de pioneros con el nombre de Soia: los primeros en el combate, en el trabajo, en el estudio. Y en las primeras filas del Ejército Soviético marchó hacia la victoria el tanquista Alexandr Kosmodemiánski, hermano de Soia, que pereció como un héroe a las puertas de Königsberg en abril de 1945, en el umbral de la victoria.

«El 9 de mayo yo estaba asomada a mi ventana y veía cómo un río humano fluía ante mí: pasaban niños y adultos, todos igual que una familia jubilosa y feliz. ¡El día era tan claro, tan lleno de sol!... Mis hijos ya no verán más ni el cielo azul, ni las flores; nunca más acoge-

rán a la primavera. Dieron su vida por otros niños, por los que pasaban ante mí en esta hora tan esperada».

La madre de Soia y de Shura, que, maestra de profesión, ha consagrado toda su vida a los niños, es querida por todos los niños soviéticos y por todo el pueblo soviético. Sus hijos defendieron la paz, la felicidad de construir un Estado al que miran con esperanza todos los hombres sencillos y honrados del mundo, todos los que recuerdan lo que es la guerra y lo que es el fascismo. Y cuando en el mundo de postguerra rebulleron de nuevo las fuerzas tenebrosas, cuando en el aire puro de la primavera de 1949 olió de nuevo a humo y a pólvora, la Unión Soviética envió a la madre de Soia y de Shura a París como delegado al Congreso Mundial de Partidarios de la Paz. ¿Quién podía odiar más que ella a los que se disponen otra vez a desencadenar la guerra? Quién se atrevería a preguntar con más autoridad que ella: «¿Será posible que nuestros hijos hayan vertido en vano su sangre? ¿Será posible que la paz, lograda a precio de la vida de nuestros hijos, a precio de nuestras lágrimas —las lágrimas de las madres, de las viudas y los huérfanos—, sea alterada de nuevo por la voluntad de fuerzas malvadas y ruines?» Y cuando la voz de otro delegado soviético, la voz de Alexéi Marésiev, resonó en la Sala Pleyel: «Cada hombre debe preguntarse: «¿Qué hago hoy en defensa de la paz?», la madre de los dos jóvenes héroes respondió así a la interrogación:

«Yo hablaré de mis hijos. Hijos que nacieron y se criaron para la felicidad, para la alegría, para el trabajo pacífico, y que perecieron en la lucha contra el fascismo, defendiendo el trabajo y la dicha, la libertad y la independencia de su pueblo».

Así nació este libro apasionado y ardiente, que puede instruir mucho al lector joven y al adulto. Al joven le permite ver el camino recto por donde marcharon a la hazaña los escolares soviéticos Soia y Shura, le revela la verdadera esencia del heroísmo, que se educa al mismo tiempo que la fuerza de voluntad, la exigencia para consigo mismo, la pureza y la integridad de principios. Al adulto le ayuda con el consejo, le indica el camino que lleva al corazón del niño, en quien debe educar a un hombre valioso.

«¡Los niños deben ser felices y lo serán!», dice la autora del libro, hablando de otros niños que le son infinitamente queridos.

Sí; las madres soviéticas pueden estar

tranquilas. Su inmenso país, las riquezas inagotables de su suelo, sus hombres valerosos y su genial timonel les permiten no temer por la suerte de sus hijos.

Pero aun lloran las madres de Grecia y de Viet-Nam; las madres de Francia, de Inglaterra, de Italia se manifiestan en las calles con transparentes que claman: «¡Dadnos paz y libertad!» Y las mujeres soviéticas, las madres soviéticas marchan hoy en las primeras filas de los combatientes de la paz. Van a esta lucha con la firme decisión de vencer, dispuestas a aceptar cualquier combate, y no es necesario decirles a ellas «¡armaos!», porque las madres no están nunca desarmadas. Son soldados de la paz, que manejan a la perfección un arma radiante que no se oxida ni falla, un arma de la que no se separan de día ni de noche. Este arma es el gran amor materno, el amor que acompañó a sus hijos al combate y les infundió fuerzas para ser hijos dignos de su patria; este arma es el deseo de las madres de hacer de sus hijos grandes hombres para la vida en el mundo nuevo y feliz.

M. ALIGUER

EL DOCTOR ARZHANOV

A. KOPTIAEVA: «*Iván Ivánovich*»

Antonina Koptiáeva ha dado como título a su nueva novela el nombre de uno de sus personajes: el cirujano Iván Ivánovich Arzhánov. Este hombre honrado, fuerte, laborioso y de gran talento es el protagonista de la obra.

Iván Ivánovich trabaja en el lejano noreste de la Unión Soviética, apartado de los centros científicos, en una región que no hace mucho tiempo era aún salvaje. Pero incluso en estas condiciones, al parecer tan difíciles, Iván Ivánovich vive la vida de un verdadero hombre de ciencia soviético; las organizaciones del Estado le orientan, le ayudan por todos los medios, está rodeado del respeto y el cariño del pueblo.

A Arzhánov vienen a verle los yakutos y los evenki, recorriendo miles de kilómetros por la taigá. El mismo Iván Ivánovich se adentra en ella y va al lejano Uchaján, para aplicar allí los métodos más perfectos de curación. Los capítulos dedicados al trabajo de Arzhánov en Uchaján son los mejores de la obra. En ese alejado rincón de Siberia late la vida con la misma intensidad que en el resto del País Soviético. Ante el lector apa-

recen una serie de personajes que miran con audacia y seguridad los amplios horizontes que les ha abierto el Poder soviético. Está muy bien lograda la figura de María Antónovna, presidente del Sóviet de distrito de Uchaján, miembro del Gobierno de Yakutia; también produce gran impresión en el lector el joven yakuto Nikita Burtsev. Al llegar a las explotaciones mineras, Nikita ingresa en unos cursillos de practicantes, porque quiere convertirse en persona útil al pueblo. Nikita —honrado, sincero, sencillo— halla en Iván Ivánovich un buen ejemplo a imitar y trata de parecerse a este excelente médico ruso. La confianza con que el doctor Arzhánov distingue a Nikita es un gran apoyo, una gran ayuda para éste, y contribuye a que estudie y trabaje mejor.

Una de las figuras más encantadoras de la novela —junto a la de Iván Ivánovich—, es la de Varia Grómova, yakuta discípula de Arzhánov. Aunque muy joven aún, Varia comprende bien el cambio radical que se ha operado en el destino de su pueblo durante los años del Poder soviético. Con acento inspirado y lleno de fervor habla de la revolución, que ha salvado a millones de trabajadores, y ha sacado a su pueblo de la incuria y de la miseria.

El carácter íntegro y vigoroso de Varia se manifiesta en todos sus actos, en sus relaciones con la gente que la rodea, y, sobre todo, en su actitud ante Iván Ivánovich, a quien ama honda y entrañablemente.

Iván Ivánovich se gana el cariño y el respeto de todos los que le tratan. Hay sólo una persona, al parecer la más cercana, que de día en día se va alejando de él hasta convertirse en un ser extraño. Es Olga Ivánovna, la esposa de Arzhánov. Al final de la novela, Olga Ivánovna se separa de Iván Ivánovich y se casa con Tavrov, director de una fábrica local, que está enamorado de ella.

¿Por qué ha ocurrido esto? ¿Por qué ha dejado su mujer a un hombre bueno y a un magnífico trabajador, respetado y querido por todos? ¿Cuál de los esposos es culpable de que se haya deshecho esta familia, de que se haya destruido la amistad de dos personas, que debería haber durado toda la vida?

El lector conoce a Olga cuando ésta llega a las explotaciones mineras donde ejerce su profesión Arzhánov, su marido, donde trabaja muchísima gente de diferentes oficios, llevando a cabo una labor creadora y fructífera. Sólo ella no encuentra con qué llenar su vida. Cambia

varias veces de especialidad, pero ninguna le satisface. Al verse rodeada por personas interesadas en su trabajo, siente con peculiar agudeza su insignificancia. Casi por casualidad prueba sus fuerzas en el periodismo, y este trabajo le resulta agradable.

La aspiración de la heroína de hacerse periodista despertaría las simpatías del lector, si con esa aspiración Olga Pávlovna no tratara de motivar moralmente el haber abandonado a su marido y sus relaciones con Tavrov. Olga considera (y con razón) que Iván Ivánovich ha sido poco atento con ella, que se ha dedicado sólo a «su» cirugía y que no se ha preocupado de ayudarla a encontrar un trabajo a su gusto. Tavrov, en cambio, le da consejos prácticos, encamina y afirma en ella su decisión de dedicarse al periodismo. Paulatinamente, el amor por Iván Ivánovich cede plaza a un sentimiento de irritación y alejamiento, y Tavrov se convierte en una persona necesaria y querida. Este cambio de sentimientos se produce simultánea y paralelamente con los primeros éxitos de la joven periodista. Por esta razón, la ruptura con el marido, a quien antes quería, adquiere para Olga Pávlovna una significación «de principio».

Es comprensible el afán de Olga por encontrar una profesión que le permita poner plenamente de manifiesto su capacidad, de hacer lo más y lo mejor posible en el sector de trabajo por ella escogido. Es completamente natural que Olga no quisiera conformarse con una vida pasiva, privada de sentido interno, reducida a vivir «junto al marido», incluso junto a Iván Ivánovich, hombre excelente y laborioso. La alegría que experimenta Arzhánov por su trabajo, que tanto aprecia, subraya la vida incolora de Olga, que se prolonga hasta que ella misma encuentra su camino. Iván Ivánovich, hombre soviético avanzado y marido cariñoso, tenía la obligación de preocuparse por su mujer, de pensar en su futuro, de ayudarla con su consejo inteligente y su cordial solicitud.

Pero Iván Ivánovich no se daba cuenta clara del estado de ánimo de Olga, no trató de comprender sus problemas. Dejaba que su amada esposa «se recreara» como quisiera, sin exigirle ni esperar de ella resultados serios. Cuando Olga comunicó a Iván Ivánovich sus primeros pasos en el periodismo, él pensó: «Que escriba, si eso le sirve de distracción... ¿Por qué hacer de esto un drama familiar?...» Estas palabras ponen de relieve la despreocupación de Arzhánov por su

mujer, su desgana de ahondar con seriedad en sus verdaderas inquietudes, que, en fin de cuentas, fueron coronadas por el éxito. En esto consiste la culpa de Iván Ivánovich, su falta... Pero, al mismo tiempo, en esas palabras se trasluce también la culpabilidad de Olga Ivánovna, mucho más profunda.

En realidad, es Olga la que crea «un drama familiar», abandonando a un hombre bueno e inteligente, sin tener fundamento para ello. Olga no quiere comprender que Iván Ivánovich está dispuesto a expiar su culpa ante ella, que la paz y la comprensión mutua en su vida matrimonial pueden ser restablecidas fácil y completamente. Olga no trata de solucionar los malentendidos que surgieron entre ella y Arzhánov, y estos malentendidos, cada vez mayores, destruyen la familia. El grave error de Olga consiste en esa falta de deseo de luchar por su familia, por una persona querida. Con terquedad e irreflexión, Olga insiste en la ruptura y deshace la familia, hace desgraciado a un hombre excelente, sin llegar seguramente a alcanzar ella misma la felicidad.

Antonina Koptiáeva ha transmitido la agudeza y la importancia del conflicto, ha tratado un tema importante y vital. En esto reside el mérito indudable de la escritora.

Es una lástima que la autora, que ha descrito tan brillantemente los hombres avanzados del norte, no haya expuesto su punto de vista con la debida consecuencia, no haya revelado con la debida claridad su propia actitud ante su heroína.

Esta falta de claridad se percibe en cuanto la autora trata de la vida íntima de Olga. Este es el lado débil de la novela.

La escritora domina el arte del relato vivo y dinámico. Sabe mostrar de un modo atrayente el trabajo libre de los hombres soviéticos, su vida espiritual —noble, rica—, la naturaleza potente y hermosa que les rodea, dominada y transformada por el hombre. Pero lo principal es que Koptiáeva no se limita a la descripción de costumbres, sino que trata temas de actualidad, planteando con agudeza los problemas de la vida y de la moral socialista.

U. G.

LEYENDA Y REALIDAD

M. MIRSHAKAR: *Poemas*

Entre los actuales poetas tadjikos goza de gran popularidad Mirsaid Mirshakar, que se dio a conocer en la literatura alrededor de 1935.

Mirshakar nació en las rudas montañas del Pamir, donde pasó también su niñez. En 1926, cuando contaba catorce años, abandonó su aldea para dirigirse a la ciudad. Allí ingresó en la escuela.

En los años del primer Plan quinquenal, cuando en la Unión Soviética dió comienzo una poderosa edificación, Mirshakar participó en la construcción de una presa sobre el río Bajsh. Al poco tiempo llegó a ser el director del periódico que se editaba en las obras. En sus páginas aparecieron sus primeros versos.

Mirshakar dió el título de «Juventud dichosa» a su primera recopilación de poesías. El poeta cantaba en ellas a la juventud del país, a la construcción popular de la presa del Bajsh, a los primeros koljoses, al primer avión que voló sobre su aldea natal.

Por los relatos de los viejos, Mirshakar conocía hasta qué punto era insoportablemente penosa antes de la Revolución de Octubre la vida de su pueblo, que languidecía bajo el poder de los emires de Bujará. El poeta recuerda a veces las penalidades del pasado, pero el tema fundamental de su poesía es hoy la nueva vida, el trabajo inspirado de los hombres libres.

El tema de la vida feliz, adquirida bajo el Poder soviético, ha encontrado su máxima expresión en el poema «El kishlak dorado». Por esta obra y por el poema «El indómito Piandzh» se ha concedido a Mirshakar el Premio Stalin.

El poema «El kishlak dorado» ha sido compuesto por Mirshakar como el relato de un viejo montañés, cuyas palabras transcribe el poeta. Desde tiempos inmemoriales ha circulado entre los habitantes del Pamir la leyenda de un pobre campesino que, cazando en las montañas remotas, fué a parar a un país legendario y dichoso.

Allí no hay enemistad entre los hombres.

Al que dice: «dame», la respuesta es:

«toma»,

Allí son todos hermanos; allí no hay ni huella de maldad;

Allí la mujer es tan digna como el hombre.

Nadie rehuye allí al trabajo:

¡El que no trabaja no saborea los frutos!

El trabajo es tan agradable como el agua durante el calor,

Porque nunca el esfuerzo es estéril.

Este país era conocido con el nombre de «El kishlak dorado», y sus habitantes invitaron hospitalariamente al viejo campesino a quedarse para siempre entre ellos. Pero el recuerdo de sus familiares desazonaba al anciano. No podía gozar

de la vida sabiendo que ellos arrastraban una existencia miserable.

El viejo campesino regresó a su hogar y allí habló del kishlak dorado. De generación en generación fué transmitiéndose este relato. Más de una vez, algunos audaces partieron en busca del país feliz, pero o morían extraviados en las montañas o, sin encontrar la tierra de promisión, retornaban fracasados a su hogar.

Y, a pesar de todo, «¿puede vivir el hombre sin soñar?» Y en busca del kishlak dorado partió también el héroe del poema, dejando en su casa a su mujer y a su hijo. Largos años erró por valles y montañas, y en todas partes vió únicamente la miseria y la falta de derechos de los trabajadores. Perdida toda esperanza, enfermo, famélico, el anciano decidió volver a su casa; pero había olvidado el camino y echó a andar al azar. Y un día, al amanecer, el viajero vió, a la luz irisada de los primeros rayos del sol, lo que había buscado toda su vida: una aldea de abundancia y belleza sorprendentes. El anciano vió a hombres sanos, orgullosos y fuertes. Y entre ellos se encontraba también su hijo, al que había dejado siendo un niño.

Ante el anciano aparecía su propia aldea, transformada por completo después de la Revolución de Octubre.

El poema «El kishlak dorado» cuenta cómo se ha realizado el sueño secular de dicha que acariciaba el pueblo, de qué forma el sueño se ha convertido en realidad y la leyenda en relato vivo. Pero la realidad soviética es todavía más hermosa que la leyenda, dice Mirshakar en su poema.

La narración, escrita en los versos dísticos peculiares de la poesía tadjhika, transcurre libre y armoniosa.

Mirshakar domina el verso a la perfección. El grado de maestría a que ha llegado el poeta aparece con singular brillantez en el poema «El indómito Piandzh». Con el ímpetu de un torrente fluyen los versos en que describe el río indómito:

*Brama furioso el Piandzh.
El indomable coro
de sus oleadas feroces
se rompe contra el granito.
Con su potente caudal
se precipita en busca de
espacio,
y ante él se abre
un anchuroso camino.*

En los versos solemnes de este poema se expresa el orgullo que el poeta siente por su país. Si en «El kishlak dorado»

contraponía el presente feliz de su pueblo a su pasado penoso, aquí el contraste se acentúa con la imagen de dos mundos distintos separados por la anchura de un río: un mundo en la orilla izquierda del Piandzh y otro en la orilla derecha.

El poeta recorre con su compañero de viaje los valles y las montañas de su tierra natal, y ante ellos se extiende el panorama de una vida libre y feliz. He aquí una fiesta en un koljós: bailan las muchachas al son de la «dutar», los jóvenes compiten en concursos hípicas, conversan apaciblemente los ancianos.

Y al otro lado del río, en el Afganistán y en la India, allí donde dominan los imperialistas, sólo hay hambre, terror, «el viejo mundo mutilado por la arbitrariedad». Allí dibujan sus contornos las aldeas sombrías y semiderruidas, y en las casas vetustas anidan las lechuzas. Un puñado de hombres andrajosos, miserables y oprimidos contempla la fiesta del koljós soviético. Un guardián feroz les dispersa a fustazos para que no puedan ver cómo viven los hombres que han conquistado la libertad. ¿Qué alimenta la maldad y el furor de ese hombre?, interroga el poeta, y Mirshakar responde a su pregunta con un ingenioso refrán popular: «Fuerza le falta al que quiere tapar el amanecer con la falda».

El poeta sigue su camino. Llega la noche. «...El mundo nocturno es maravilloso bajo la luna brillante del Pamir». En medio de la belleza de esta noche surge de repente ante los viajeros la trágica figura de un anciano que huye del otro lado de la frontera. Esta imagen se da en el poema como un símbolo de la India oprimida por los imperialistas. El viejo refiere que desde joven lleva «incrustado en los huesos un trozo de plomo inglés» y que no hay en el mundo quien le libre de su tormento. Ciertamente, llegaron unos curanderos de América,

*pero después de sus curas, al revés,
mi herida me escuece el doble...*

Los viajeros siguen adelante, adelante, Entre las rocas ven la «Gruta del Perro», como la llama el pueblo. En ella se ocultaron en tiempos los enemigos del pueblo tadjhiko, mercenarios de los imperialistas ingleses. El pueblo aniquiló a sus enemigos, y ahora, en los lugares en que transcurrieron los combates de ayer, florecen las suntuosas y ricas poblaciones del Tadjikistán soviético, donde «todo acaricia la vista».

Al otro lado del Piandzh la fuerza terrible de los elementos es funesta para la gente, mientras que aquí la naturaleza,

dominada, ha sido puesta al servicio del hombre. Por la mano del hombre ha sido domado hasta el impetuoso Piandzh, que durante siglos no se había sometido a nadie. También las crestas montañosas del Pamir, antiguos guardianes de sus tesoros ocultos, abren sus entrañas y entregan riquezas a los hombres.

El poema de Mirshakar dice que las estrellas de la paz y de la dicha, «de la libertad, del honor y del trabajo», han sido encendidas en el País Soviético y alumbran día y noche las «esperanzas de toda la humanidad».

* *

Mirshakar, lo mismo que otros poetas tadzhikos de su generación, ha sabido superar en su obra las tradiciones caducas de la poesía palaciega del antiguo Oriente, con sus moldes y su retórica. En los versos del poeta se siente la influencia del folklore nacional y de la gran poesía rusa, tanto la clásica como la moderna. El ritmo se aproxima a la forma de la canción popular. El agua viva de la poesía del pueblo anima las metáforas y los epítetos. Es preciso y claro el lenguaje de los personajes de Mirshakar, hombres del pueblo, que expresan profundas y sabias ideas con palabras sencillas, carentes de la falsa sabiduría didáctica, propia de la poesía oriental del pasado.

Estas particularidades de la poesía de Mirshakar han hecho sus versos accesibles y próximos al pueblo.

L. B.

UNA EMINENTE FIGURA DEL MOVIMIENTO DE LIBERACION

Ia. ELSBERG: «A. I. Guertsen»
Vida y creación

La herencia del gran revolucionario demócrata ruso A. I. Guertsen es rica y multilateral. Son muy grandes sus méritos en la preparación de la revolución rusa, en la historia del pensamiento filosófico ruso y en la historia de la cultura y de las bellas letras rusas.

Los historiadores y publicistas burgueses desnaturalizaban conscientemente el sentido histórico de la actividad de Guertsen, tratando de transformar al escritor en un burgués liberal, partidario del desarrollo gradual, reformista. V. I. Lenin

dió una réplica severa a estos embustes calumniosos, subrayando que: «A pesar de todas las vacilaciones de Guertsen entre el democratismo y el liberalismo, en él venció siempre el demócrata».

El genial artículo de V. I. Lenin «En memoria de Guertsen», que descubrió con la máxima claridad y penetración el contenido y significado de todos los aspectos de la actividad del gran luchador y pensador, es fundamental para el estudio de la obra multifacética de Guertsen.

En su trabajo «A. I. Guertsen. Vida y obra», galardonado con el Premio Stalin, Ia. Elsberg trata de guiarse consecuentemente por las orientaciones inmortales de V. I. Lenin.

El libro de Ia. Elsberg, biografía científica y a la vez historia del camino artístico de Guertsen, está escrito con un lenguaje asequible y claro. Los lados positivos del libro consisten en su precisa concepción general y en el afán del investigador a abarcar todos los problemas cardinales relacionados con el estudio de los juicios filosóficos y políticos de Guertsen, y con su actividad literaria. El libro está saturado de hechos y contiene muchas informaciones nuevas, interesantes y valiosas. Sobre un voluminoso material concreto Ia. Elsberg examina el camino ideológico de Guertsen desde el revolucionarismo de los nobles hasta el democratismo revolucionario.

* *

Ante los lectores aparece la imagen viva de Guertsen, el luchador revolucionario, pensador profundo y ardiente patriota. Por todos los trabajos de Guertsen cruzan, como una trama, las ideas de la fraternidad de los pueblos, del odio implacable al chovinismo y al fanatismo racial. Guertsen fustigó con vehemencia a los opresores de la independencia nacional de los pueblos y apoyaba por todos los medios los anhelos democráticos y revolucionarios de los pueblos de todos los países.

Ia. Elsberg dedica gran espacio al análisis de las obras principales de Guertsen, a aquellas en las que se han reflejado con nitidez particular las etapas más importantes de su desarrollo espiritual. Las ideas populistas de Guertsen las descubre con menor plenitud y precisión.

El autor analiza profunda y detalladamente el contenido ideológico de las «Cartas de Francia y de Italia», subrayando la trascendencia de las magníficas ideas de Guertsen, enunciadas en estas cartas,

sobre la originalidad del desarrollo de la cultura nacional rusa y las perspectivas históricas que se abren ante el pueblo ruso. En las «Cartas de Francia y de Italia» se expresan con gran pasión y fuerza revolucionaria las ideas de Guertsen sobre el papel de las masas populares en la historia y el derecho del obrero al pan y al trabajo, sobre la condenación histórica de la civilización capitalista y la inevitabilidad de las duras y grandiosas batallas revolucionarias de las masas obreras contra los explotadores.

Importante testimonio de la evolución ideológica de Guertsen, y así se apunta en el libro, son las «Cartas a un viejo amigo» (año 1869). Guertsen habla en ellas de la inevitabilidad de la «revolución económica». No ve aún los medios de eliminación del dominio de la burguesía, mas para Guertsen está ya claro que lo absurdo de la explotación capitalista «ha llegado a la conciencia de los pobres».

* * *

El lector no hallará en el libro de Elsberg un análisis detallado de las opiniones filosóficas de Guertsen, en él se ofrece tan sólo su característica general. Como indica el autor, los trabajos filosóficos de Guertsen son la mejor prueba de la independencia y originalidad del desarrollo del pensamiento filosófico ruso.

Guertsen conocía bien los sistemas filosóficos del idealismo alemán, la filosofía de Schelling y de Hegel, que él sometió a una crítica detallada y profunda. Guertsen criticó la filosofía hegeliana por su idealismo, porque Hegel alejaba conscientemente sus tesis de las tareas combativas de la época, por la pobreza y carácter reaccionario de sus deducciones. El propio Guertsen aspiró siempre a vincular la solución de los problemas filosóficos con las tareas de la transformación revolucionaria de la vida social. Como otros clásicos de la filosofía rusa del siglo XIX, dirigió sus miradas al pueblo, a las masas trabajadoras oprimidas.

En el libro de Elsberg se señala correctamente que Guertsen «comprendió la dialéctica de Hegel con mucha mayor profundidad que el propio Hegel». Analizó la vida en su movimiento y desarrollo y llegó a la conclusión de la ineluctabilidad de su cambio revolucionario.

Publicado en los años 1845-1846 en «Apuntes de la patria», el trabajo de Guertsen «Cartas sobre el estudio de la naturaleza» ejerció una influencia notable en la formación de los puntos de vista

materialistas de Chernishevski y Dobroliúbov. En su artículo «En memoria de Guertsen» V. I. Lenin valoró muy altamente este trabajo.

* * *

Al analizar las obras literarias de Guertsen, Elsberg subraya que las producciones de aquél están penetradas de la negación apasionada de las costumbres feudales. En la descripción artística de los representantes de las clases parasitarias, de los terratenientes y burócratas rusos, Guertsen emplea el arma punzante de la ironía, que es uno de los lados más fuertes de su talento literario.

A veces esta ironía, como lo apuntara ya Belinski, que apreciaba altamente las obras de Guertsen, se eleva hasta el sarcasmo. El conocimiento magnífico del medio de vida de los terratenientes, de su moral y de su psicología permitió a Guertsen crear imágenes vigorosas, claras y vivas de los terratenientes Negrov en la novela «¿Quién es el culpable?», del príncipe canalla, propietario de un teatro de siervos, en la novela «La urraca ladrona», etc.

Como educador y demócrata revolucionario, resuelve el problema de la familia, defendiendo la dignidad humana y la libertad de la mujer. Esta idea parecía entonces un atrevimiento inaudito y «la conmoción de los principios morales». La imagen de Liúbonka Krutsiferskaia, heroína de la novela «¿Quién es el culpable?», ocupa con razón un lugar destacado entre las mejores imágenes femeninas de la literatura clásica rusa del siglo XIX.

«¿Quién es el culpable —pregunta Guertsen—, del trágico destino de tres personas magníficas: de Liúbonka, la hija del terrateniente Negrov y una campesina sierva, de su marido, el maestro de Krutsiferski y del admirable Vladimir Bélto, dotado de mucho talento? ¿Quién es el culpable de que se pisotee la dignidad del hombre y se estropee su vida? El yugo de la autocracia y de la servidumbre, responde Guertsen, con toda su novela, a esta pregunta.

Cuando desenmascara el régimen social de la Rusia zarista, que deforma a los seres humanos y destroza su suerte, Guertsen señala a los hombres progresivos rusos el único camino justo: el camino de la actividad política, dirigida a cambiar el régimen que existía en aquel tiempo.

La otra gran obra de la década del 40, la novela «La urraca ladrona» —escribe la. Elsberg—, levanta la cortina ante uno de los aspectos más repugnantes de la

vida feudal. El trágico destino de la actriz de un teatro de siervos, la pérdida de un talento magnífico, pisoteado en el cieno por los esclavistas, provoca en el lector una indignación furiosa contra las costumbres feudales y fomenta el odio a los explotadores.

El arte de Guertsen como escritor se manifiesta en su habilidad para reflejar los caracteres típicos, las circunstancias y las condiciones de la vida, en avivar en la mente del lector toda la originalidad de las relaciones sociales de la época.

Por desgracia, Ia. Elsberg ha prestado relativamente poca atención a «Lo pasado y lo meditado», una de las grandes obras de Guertsen, cuya importancia rebasa los marcos de la literatura. «Lo pasado y lo meditado» es un documento de grandísima importancia no sólo de la historia rusa, sino además de todo el pensamiento social de la Europa occidental. Esta grandiosa epopeya es una aportación formidable tanto para comprender la concepción que del mundo tenía Guertsen como para el estudio de las peculiaridades de su estilo literario. En pequeñas escenas satíricas magistralmente esbozadas, llenas de una ironía de puro gusto guertseniano, se presentan cuadros de la vida de la sociedad de los nobles y funcionarios de los años 30 y 40. Los retratos de los contemporáneos, siempre emocionantes, son muy expresivos. El lector se admira ante el arte incomparable de Guertsen en el empleo de los variados géneros literarios. En «Lo pasado y lo meditado» hallamos relatos y magníficas novelas cortas, que brillan por su belleza artística, las páginas magistralmente escri-

tas del «Diario», cartas, etc. Son inolvidables las páginas dedicadas a Belinski.

La actividad literaria es para Guertsen, ante todo, una actividad social. No es posible comprender y explicar correctamente las obras más importantes del Guertsen-escritor, si se examinan desvinculadas de su actividad de político, filósofo y publicista. Ello acerca a Guertsen a la gloriosa pléyade de los escritores demócratas de la década del 60. «Kólokol» («La campana»), periódico que editaba Guertsen en Londres, tocaba continuamente a rebato y desenmascaraba sin piedad los crímenes de la autocracia zarista.

* * *

Guertsen creía firmemente en el gran futuro del pueblo ruso. Esta fe le animaba para la lucha. De esta fe y del patriotismo revolucionario de Guertsen se habla con acierto en el libro de Ia. Elsberg:

«...los demócratas revolucionarios apreciaban altamente y amaban con pasión la naturaleza del ingenio popular nacional ruso, su lucidez y sentido común, y el carácter del pensamiento revolucionario ruso por lo despiadado y exigente y por su fidelidad al pueblo. Ellos entregaron con verdadero heroísmo su vida a la causa del pueblo. Con su actividad y su palabra, los grandes demócratas revolucionarios educaron a generaciones enteras de la intelectualidad democrática rusa. Con sus trabajos y orientaciones dirigieron el desarrollo de la filosofía materialista rusa y de la literatura y del arte realista rusos».

N. GLAGÓLIEV

REDACTOR DE LA EDICION ESPAÑOLA: C. M. ARCONADA

**¡LEAN
EN EL PROXIMO NUMERO
DE NUESTRA REVISTA!**

K. SIMONOV: La China combatiente

**LOS ARTICULOS DE ESCRITORES SOVIETICOS
EN DEFENSA DE LA PAZ:**

N. TIJONOV: La gran unidad

A. SURKOV: La línea de la vida

L. LEONOV: Defenderemos el Panteón de la cultura humana

K. FEDIN: Por la felicidad de los pueblos

S. BABAIEVSKI: La cosecha de la paz

Iakub KOLAS: Contra la guerra

M. RILSKI: No es posible ahogar la voz de la verdad

A. GONCHAR: ¡Por la paz!

L. DMITERKO: Detened la mano de los incendiarios de guerra

Nairi SARIAN: Creemos en el futuro

Berdi KERBABAIEV: En aras de nuestros hijos

A. VENTSLOVA: Los pueblos luchan por la paz

Mirso TURSUN-SADE: La amistad entre los pueblos es una garantía de paz

A. GUERASIMOV: Por una paz duradera

Iu. SHAPORIN: Defendamos la paz

V. MUJINA: Los pueblos votan por la paz

A. JORAVA: En nombre de la paz y del progreso

M. CHIAURELI: La fuerza de la verdad

G. ALEXANDROV: La paz vencerá a la guerra

I. ERENBURG: Respuesta a unas respuestas

LITERATURA SOVIETICA

PEDIDOS Y SUSCRIPCIONES:

- U.S.S.R.—«Mezhdunaródnaja Kniga», Kusnetski Most, 18, Moscú.
- ARGENTINA—Distribuidora Rioplatense de Libros Extranjeros, Casilla de Correo 2342, Buenos Aires.
- CUBA—Editorial Páginas, Apartado 2213, La Habana.
- MEXICO—Fondo de Cultura Popular A. C., Apartado 2352, México D. F.
- URUGUAY—Ediciones Pueblos Unidos, Ltda. Casilla Correo 589, Montevideo.
- BELGICA—Librairie «Du Monde Entier», rue du Grand Hospice, 3-a, Bruxelles.
- BULGARIA—Partizdat, ul. Angel Knchev, 5, Sofia.
Bolgaro-Sovetskoe Obschestvo, bul. Carj Osvoboditelj, 10-a, Sofia.
- FRANCIA—Association France-U.R.S.S., 29, rue d'Anjou, Paris VIII.
Maison du Livre Etranger, 9, rue de l'Eperon, Paris VI.
Centre de Diffusion du Livre et de la Presse, 140-142, Boulevard Diderot, Paris XII.
Lluita, Adm. 33, Rue Grange-aux-Belles, Paris X.
Editions «Nuestro Pueblo» 38, rue des Amandiers, Paris XX.
- HUNGRIA—Horizont, Vilma Kiralyne ut. 45, Budapest.
- INGLATERRA—Collet's Subscription Department, 40, Great Russell Street, London W. C. I.
- ITALIA—Ulrico Hoepli, Larga Chigi, Roma.
- YUGOSLAVIA—Magazin «Jugoslovenska Kniga», Belgrado.
- EE. UU.—Four Continent Book Corporation, 38 West 58th Street, New York, 19. N. Y.
- CANADA—Universal News Stand, 112 East Hastings Street, Vancouver B. C.
Progress Publishing Company 95, King Street, Toronto, Ontario.
- ECUADOR—A. D. Bolaños, Junin 737 Quito.
- VENEZUELA—Librería Cultural Popular, José Martínez Pozo
(Muñoz Solís 19-2) Caracas.
Distribuidora y Editora de Publicaciones,
Principal a Santa Capilla 14 (altos 2) Caracas.

IMPRESO EN LA U.R.S.S.

TIEMPOS NUEVOS

REVISTA SEMANAL

APARECE EN RUSO, INGLES, FRANCES Y ALEMAN

TIEMPOS NUEVOS

trata los problemas de la política exterior de la Unión Soviética y de los Estados extranjeros, y los acontecimientos actuales de la vida internacional.

TIEMPOS NUEVOS

da a conocer a los lectores la vida contemporánea de los pueblos de todos los países y su lucha por la democracia, por una paz duradera y por la seguridad.

TIEMPOS NUEVOS

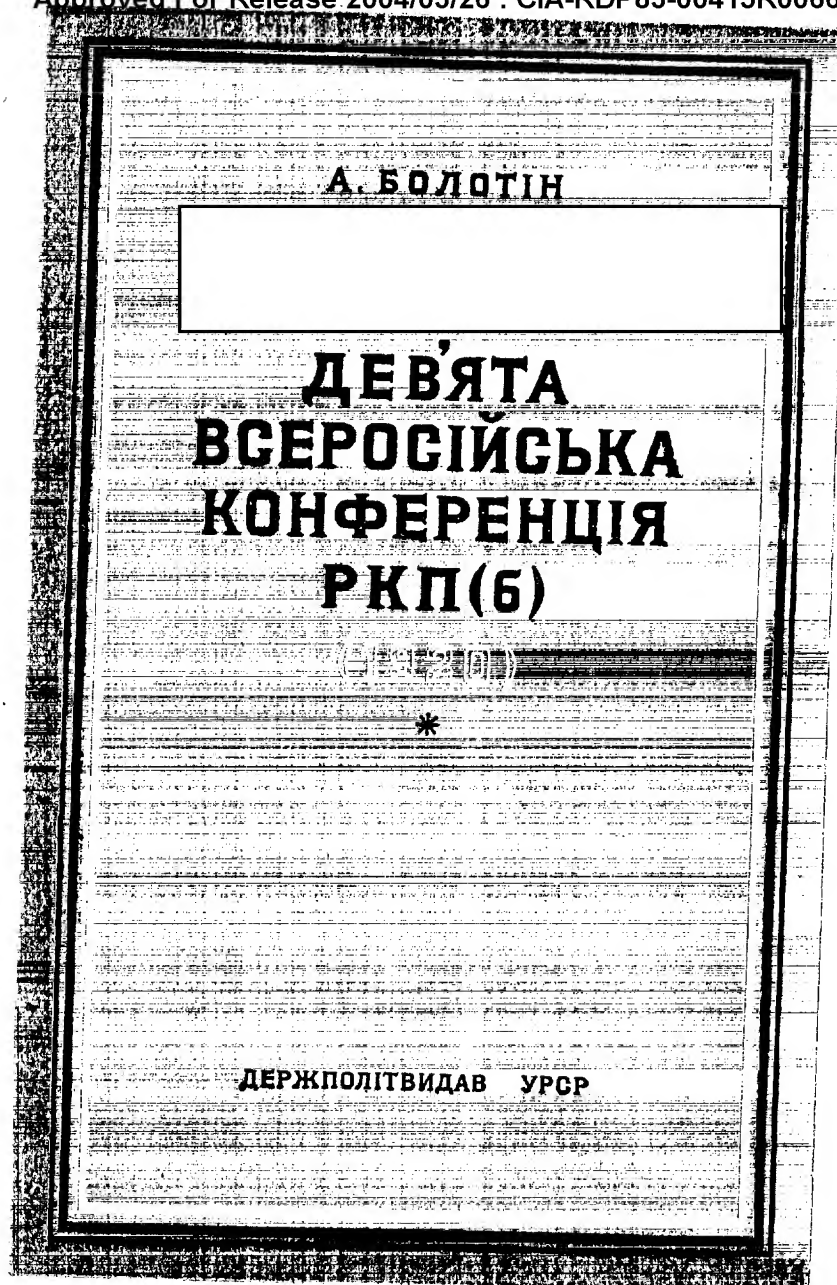
desenmascara los infundios de los enemigos de la paz y de la cooperación internacional, lucha contra los incendiarios de guerra.

TIEMPOS NUEVOS

sale al paso de la desinformación y de las calumnias de la prensa reaccionaria.

En la revista colaboran hombres de ciencia, escritores, periodistas, dirigentes del movimiento sindical y otras personalidades públicas.

Pida «TIEMPOS NUEVOS» en todos los kioscos y librerías.



25X1

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

З'ЇЗДИ І КОНФЕРЕНЦІЇ
В К П (б)

А. БОЛОТІН

ДЕВ'ЯТА
ВСЕРОСІЙСЬКА
КОНФЕРЕНЦІЯ
РКП(б)

ДЕРЖАВНЕ ВИДАВНИЦТВО
ПОЛІТИЧНОЇ ЛІТЕРАТУРИ УРСР
Київ 1950

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

ВСТУП

Дев'ята Всеросійська конференція РКП(б) займає визначне місце в історії нашої партії. Вона прийняла дуже важливі рішення, які відіграли величезну роль у ліквідації третього походу Антанти, у підготовці остаточного розгрому армій Врангеля та завоюванні умов для мирного господарського будівництва.

У спеціальному рішенні — про чергові завдання партійного будівництва — конференція намітила також ряд заходів щодо зміцнення єдності партії, підвищення її більшовицької боєздатності й піднесення активності комуністів.

Дев'ята Всеросійська партійна конференція відбувалась у вересні 1920 року в обстановці напруженої боротьби радянського народу проти третього походу Антанти. Але це був уже останній, кінцевий етап у розгромі основних сил інтервентів. Незважаючи на серйозні труднощі, з якими була пов'язана боротьба проти панської Польщі та білогвардійських військ Врангеля, Радянська Росія була в цей час у кращих умовах, ніж у період першого і другого походів Антанти. Вона мала в своєму розпорядженні незрівнянно більші матеріальні можливості і людські резерви для ведення війни, мала сприятливішу внутрішню і міжнародну обстановку.

У яких конкретних історичних умовах довелося радянському народові вести боротьбу проти третього походу Антанти?

На весну 1920 року контрреволюційні армії Колчака, Денікіна, Юденича були розбиті. Величезна територія

Радянської Росії була визволена військами Червоної Армії від інтервентів і білогвардійців. Найважливіші промислові й продовольчі райони країни — Україна, Північний Кавказ, Баку, Урал, Сибір, Дон, Північний край, що були протягом довгого часу в руках білих та інтервентів, стали радянськими. Радянська Росія тепер не тільки мала в своєму розпорядженні багатющі продовольчі й промислові райони, які раніше були в руках інтервентів, а й дістала можливість, скоротивши кількість фронтів з шести до двох, зосередити всі сили своїх військ проти білополяків і Врангеля.

Розгром армій Колчака і Денікіна був могутнім фактором не тільки дальшого зміцнення внутрішнього становища молодої Радянської республіки, а й посилення її зовнішньополітичних позицій. У січні 1920 року уряди країн Антанти, опинившись перед фактами розгрому білогвардійських військ Колчака і Денікіна, посилення революційного руху в Європі, а також ростущого обурення трудящих мас, що вимагали від урядів своїх країн офіційного визнання Радянської республіки, змушені були припинити блокаду Радянської Росії й почати з нею торговельні переговори. «Це була найсерйозніша бреш, пробита в стіні інтервенції»¹. Провалювався також план Антанти, розрахований на втягнення малих держав у війну проти Радянської Росії. В лютому 1920 року радянський уряд уклав мирний договір з Естонією. Влітку того ж року Радянська республіка встановила мир з Литвою і Латвією. Радянська держава прорвала кільце блокади і вирвалася із зовнішньополітичної ізоляції.

Таким чином, в ході громадянської війни та боротьби з інтервентами настав тимчасовий перепоочинок. Не ослабляючи уваги до фронту, Рада Оборони висунула лозунг: «Все для народного господарства». Завойований перепочинок дав можливість партії спрямувати значно більше сил на відбудову зруйнованого війною господарства країни. Всі ці обставини створювали нові, сприятливіші умови для перемоги над інтервентами і білогвардійцями. Так склалася обстановка на час нападу панської Польщі на Радянську республіку.

Проте імперіалісти Антанти не хотіли примиритися з

¹ «Історія ВКП(б). Короткий курс», стор. 225.

тим, що Радянська Росія перемогла. «Тому вони вирішили зробити ще одну спробу інтервенції проти Радянської країни. На цей раз інтервенти вирішили використати, з одного боку, Пілсудського, буржуазного контрреволюційного націоналіста, фактичного главу польської держави, і, з другого боку, генерала Врангеля, який зібрав у Криму рештки денікінської армії і загрожував звідти Донбасу, Україні»¹. Польща і Врангель були на цей раз тими новими силами міжнародного імперіалізму, якими він намагався задушити Радянську Росію.

В квітні 1920 року, маючи кількісну перевагу, білопольські війська вдерлися в межі Радянської України. Слідом за поляками перейшов у наступ Врангель, загрожуючи Донбасові. У відповідь на зухвалу вилазку ворога частини Червоної Армії розгорнули контрнаступ по всьому фронту. На середину серпня Червона Армія відкинула поляків до Львова і Варшави, а сили Врангеля скувала в Північній Таврії. Але шкідницькі дії Троцького та його прибічників у головному штабі зірвали успіхи наших військ. Внаслідок повної неорганізованості наступу, коли військам не давали змоги закріпити завойовані позиції, Червона Армія відійшла від Львова і змушена була відступити від Варшави. Однак через кілька днів наступ білополяків було припинено, і Червона Армія почала готуватися до нового контрудару. Партія більшовиків розгорнула всебічну підготовку сил для остаточного розгрому білополяків і Врангеля. В цій обстановці було скликано IX Всеросійську партійну конференцію.

Дев'ята партійна конференція відбувалася з 22 по 25 вересня 1920 року. На конференції було 116 делегатів з ухвальним голосом і 125 з дорадчим. Конференція обговорила такі питання:

Політичний звіт ЦК.

Організаційний звіт ЦК.

Про чергові завдання партійного будівництва.

Доповідь комісії по вивченню історії партії.

Звіт про II Конгрес Комінтерну.

На конференції була також заслухана доповідь представника польських комуністів, який прибув з Варшави. Доповідач розповів про те, що трудящі маси Польщі

¹ «Історія ВКП(б). Короткий курс», стор. 226.

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

не підтримують уряд Пілсудського, який направив війська проти Радянської Росії, що в польській армії в зв'язку з цим спостерігається масове дезертирство, що Пілсудський, побоюючись повстання в тилу, ввів закон про смертну кару за агітацію проти уряду. Конференція з радістю відзначила повну солідарність передових робітників Польщі з радянським народом.

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

1

ЗВІТ ЦЕНТРАЛЬНОГО КОМІТЕТУ ПАРТІЇ

З політичним звітом ЦК виступив В. І. Ленін. Основним змістом політичного звіту Центрального Комітету було питання про укладення миру з Польщею і підготовку сил для остаточного розгрому білогвардійських військ Врангеля. У своїй доповіді В. І. Ленін дав глибокий аналіз боротьби робітників і селян Радянської Росії проти білопольської інтервенції і армії Врангеля. Ленін показав непереборну силу Червоної Армії, її бойові успіхи і висловив непохитну впевненість у повній перемозі радянських збройних сил над панською Польщею. Ленін говорив, що, незважаючи на неминучу поразку Польщі і близькість нашої перемоги, ми повинні піти на мир з нею, добитися миру з Польщею. Це наполегливо вимагалось необхідністю якнайшвидше припинити кровопролиття, пов'язане з продовженням війни, звільнити радянський народ від нових жертв і страждань. Ленін настоював на укладенні миру також і тому, що це диктувалося невідкладними завданнями відбудови зруйнованого імперіалістичною війною та інтервенцією народного господарства і поліпшення на цій основі матеріального й культурного становища радянського народу.

Більшовицька партія і радянський уряд з самого початку білопольської інтервенції вживали всіх залежних від них заходів, щоб припинити збройну боротьбу білополяків проти Радянської Росії і укласти мир. Однак імперіалістичний уряд Польщі щоразу відхиляв мирні пропозиції Радянської держави.

«Коли ми в січні запропонували Польщі мир, —

7

говорив Ленін на конференції, — для неї надзвичайно вигідний, для нас дуже невигідний, — дипломати всіх країн зрозуміли це по-своєму: «більшовики непомірно багато чим поступаються, — значить, вони непомірно слабкі». Зайвий раз підтвердилася істина, що буржуазна дипломатія нездатна зрозуміти прийомів нашої нової дипломатії одвертих прямих заяв. Тому наші пропозиції викликали лише вибух шаленого шовінізму в Польщі, Франції та інших країнах і штовхнули Польщу на напад»¹. Ленін тут говорить про мирну пропозицію, зроблену радянським урядом наприкінці січня 1920 року.

Розгромивши Денікіна, маючи всі шанси на перемогу над військами панської Польщі, але, керуючись бажанням припинити війну, радянський уряд 28 січня 1920 року заявив про свою готовність розпочати мирні переговори з Польщею. При цьому він гарантував, що Червона Армія не перейде лінії Білоруського фронту, що встановилась, і не вестиме воєнних дій на захід від лінії фронту, яку займають білополяки на Україні. Знаючи, що панська Польща цілком залежить від англо-французьких імперіалістів і є знаряддям в їхніх руках, радянський уряд одночасно із зробленими Польщі мирними пропозиціями звернувся з відозвою до трудящих мас країн Антанти, в якій викривав наміри імперіалістів вчинити новий напад на Радянську Росію. «Нам напевно відомо, — говорилося у зверненні, — про енергійні зусилля французького уряду і польського комітету в Парижі, що мають на меті кинути Польщу на Радянську Росію...»².

Для правлячих кіл буржуазно-поміщицької Польщі було занадто спокусливо скористатися з тяжкого становища Радянської Росії для здійснення своїх імперіалістичних прагнень до загарбання чужих земель. Тому Польща на радянську пропозицію не відповіла, а 5 березня 1920 року почала наступ і зайняла ряд міст у південній частині Білорусії, підготовляючи собі плацдарм для наступу на Правобережну Україну. Радянський уряд рішуче попередив білополяків, що коли вони не припинять воєнних дій, то Червона Армія відповість на удар нищівним ударом.

¹ В. И. Ленин, Соч., т. XXV, вид. 3, стор. 377.

² «Международная политика новейшего времени в договорах, нотах и декларациях», ч. III, выпуск 1, НКЗС, 1928, стор. 6.

Польський уряд, намагаючись приспати пильність Радянської республіки і виграти час для підготовки великих операцій по захопленню всієї Білорусії та Правобережної України, після тривалої мовчанки звернувся до Радянської республіки з пропозицією почати переговори в м. Борисові при умові часткового перемир'я на одній ділянці фронту на північ від Полісся, залишаючи за собою свободу дій на інших ділянках фронту. Борисов — тоді важливий стратегічний пункт на північно-західному напрямі — був у руках поляків. Це було зухвалим маневром польської воячини, бо «ведення там переговорів означало можливість для поляків наступати на південному заході і відібрати у нас можливість до наступу на північному заході»¹.

Радянський уряд зірвав цей маневр ворога — відповів відмовою вести переговори в Борисові, але виявив готовність вести переговори в іншому пункті й на умовах, запропонованих раніш Радянською республікою. Пояснення зухвалих маневрів польського уряду треба бачити в тому, що Польща при підтримці імперіалістів Англії, Франції та Америки готувалася до великої війни проти Радянської Росії. Ленін і Сталін задовго до весняного наступу білополяків 1920 року передбачали це і вживали необхідних заходів, щоб дати відсіч ворогові. Ще 26 січня 1920 року Ленін говорив: «Хоч зняття блокади і дає нам деяке полегшення, все ж буржуазія Заходу, напевне, спробує з нами ще боротися. Уже тепер, знявши блокаду, вона нацьковує на нас польських білогвардійців, тому ще раз необхідно бути напоготові, готуватися до нових нападів...»².

Товариш Сталін, виступаючи на IV конференції КП(б) України 19 березня 1920 року, вказував на загрозу воєнного нападу з боку Польщі і закликав більшовиків України готуватися до відсічі білополякам. «Дві спроби Антанти, — говорив товариш Сталін, — розгромити Радянську Федеративну Росію: перша зі сходу, за допомогою Колчака, друга з півдня, за допомогою Денікіна, — зірвалися. Тепер, як видно, готується новий удар, з заходу. Антанта не така дурна, щоб не використати сили польської шляхти, хоч би для того, щоб перешкодити

¹ В. И. Ленин, Соч., т. XXV, вид. 3, стор. 399.

² Там же, стор. 13.

нашій Федерації вести нову будівничу роботу... Тому не можна сказати, що, переводячи всю нашу роботу на відбудову народного господарства, тим самим ми одвертаємося від воєнних завдань»¹.

Готуючи воєнний похід проти Радянської Росії, білополяки ставили своєю метою: захопити правобережну частину Радянської України, Радянську Білорусію, встановити в захоплених районах владу польських панів і таким чином «розширити межі польської держави «від моря до моря», від Данціга до Одеси, і за допомогу, яку подавав їм Врангель, — допомогти Врангелю розбити Червону Армію і відновити в Радянській Росії владу поміщиків та капіталістів.

Цей план був схвалений державами Антанти»².

Польський наступ на Україну почався 26 квітня 1920 року. 12-а і 14-а армії радянських військ внаслідок явної чисельної переваги сил противника не могли затримати ворога. Обидві армії з боями відходили на Одесу. 12-а армія змушена була залишити Київ. Але, відходячи, частини Червоної Армії завдавали відчутних ударів білополякам. Польський наступ тривав недовго, його було припинено, і наприкінці травня частини Червоної Армії перейшли в наступ. Аналізуючи події весняного наступу білополяків на Україну і літнього контрнаступу Червоної Армії, В. І. Ленін говорив у своїй доповіді на конференції: «Польща спочатку захопила Київ, потім наші війська контрударом підійшли до Варшави...»³.

Спинивши наступ білополяків, партія і радянський уряд вживають термінових заходів до підготовки контрнаступу.

Центральний Комітет партії доручає товаришу Сталіну організувати й провести силами Південно-Західного фронту контрнаступ проти білополяків, визволити Правобережну Україну. Зусиллями більшовицької партії, Леніна і Сталіна Південно-Західний фронт було швидко зміцнено. З винятковою майстерністю товариш Сталін розробив план контрнаступу Червоної Армії проти білополяків.

Суть сталінського плану зводилася ось до чого: для того щоб розгромити білопольські війська на Україн-

¹ *Й. В. Сталін*, Твори, т. 4, стор. 295.

² «Історія ВКП(б). Короткий курс», стор. 226 — 227.

³ *В. І. Ленін*, Соч., т. XXV, вид. 3, стор. 377.

ському фронті й визволити Правобережну Україну, необхідно було насамперед розбити основний кістяк військ противника — 3-ю польську армію, що зайняла Київ. Цього можна було досягти тільки рішучими фланговими ударами по 3-й польській армії з одночасним розгромом її тилу. Головна роль у проведенні цієї операції приділялась Першій Кінній армії. Одночасно з діями Першої Кінної армії частини 12-ї армії і Фастівської групи радянських військ мали завдати флангових ударів на південь і на північ від Києва. В кінці травня 1920 року командування Південно-Західного фронту приступило до виконання сталінського оперативного плану. Частини Червоної Армії Південно-Західного фронту на початку червня 1920 року форсували Дніпро і прорвали лінію оборони білополяків. Червона Армія розгромила 2-у і 3-ю польські армії й завдала тяжкої поразки 6-й армії. 9 червня вона визволила Житомир, Білу Церкву, 12 червня — Київ. Після визволення Києва, Житомира та інших міст Червона Армія розгорнула наступ по всьому фронту.

Оцінюючи результати початкового етапу наступу частин Червоної Армії Південно-Західного фронту, товариш Сталін писав: «Нинішнє становище на фронті можна змалювати так: шоста польська армія відходить, друга відводиться на переформування, третя фактично не існує, її замінюють нові польські частини, взяті з західного фронту і з далекого тилу.

Червона Армія наступає по всьому фронту, перейшовши за лінію: Овруч—Коростень — Житомир — Бердичів — Козятин — Калинівка — Вінниця — Жмеринка»¹.

Поразка білопольських армій на Україні серйозно змінила всю стратегічну обстановку. Спираючись на успіхи Південно-Західного фронту, 4 липня війська Західного фронту перейшли в загальний наступ і, прорвавши сильно укріплену оборону противника, ринули на захід. Поляки поспішно відкочувалися до Варшави і Львова.

Щоб допомогти полякам, Антанта наказала Врангелю перейти в наступ і ударити в тил нашим військам, що наступали проти білополяків.

Врангель 6 червня висадив десантний корпус генерала Слащова на узбережжя Азовського моря, а

¹ *И. В. Сталин, Твори, т. 4, стор. 331.*

7 червня вийшов з Криму і розгорнув наступ у Північній Таврії.

Наступ Врангеля був серйозною загрозою, яку не можна було недооцінювати; партія ясно бачила цю небезпеку. «...Поки Врангель цілий, — говорив товариш Сталін, — поки Врангель має можливість загрожувати нашим тилам, наші фронти шкутильгатимуть на обидві ноги, наші успіхи на антипольському фронті не можуть бути тривкими. Тільки з ліквідацією Врангеля можна буде вважати нашу перемогу над польськими панами забезпеченою. Тому партія повинна начертати на своєму прапорі новий черговий лозунг: «Пам'ятайте про Врангеля!», «Смерть Врангелю!»¹.

Центральний Комітет партії на чолі з Леніним цілком підтримував товариша Сталіна.

3 серпня 1920 року ЦК РКП(б) ухвалив постанову: «Зважаючи на успіх Врангеля і тривогу на Кубані, необхідно визнати, що врангелівський фронт має величезне, цілком самостійне значення, і виділити його як самостійний фронт. Доручити товаришеві Сталіну сформувати Реввійськраду, цілком зосередити свої сили на врангелівському фронті...»².

І на цей раз партія і радянський уряд поклали на товариша Сталіна величезне завдання — розробити план контрудару і організувати розгром Врангеля. Товариш Сталін розгорнув титанічну роботу по підготовці частин і з'єднань Червоної Армії для розгрому Врангеля. Радянські війська на Південному фронті були очищені від ненадійних елементів і поповнені відданими революції людьми — робітниками і селянами, мобілізованими в центральних районах Радянської Росії. Центральний Комітет партії провів мобілізацію комуністів для боротьби з Врангелем. Частини Червоної Армії Південного фронту одержали стійких більшовицьких комісарів і політпрацівників.

6 серпня частини Червоної Армії, виконуючи оперативний план товариша Сталіна, перейшли в наступ проти Врангеля. Прорвавши оборону противника, радянські війська розгорнули по всьому фронту успішне переслідування білогвардійців. 7 серпня товариш Сталін теле-

¹ *И. В. Сталин*, Твори, т. 4, стор. 340.

² Див. *К. Є. Ворошилов*, Сталін і Червона Армія, Держполітвидав УРСР, 1939 р., стор. 26.

графував Леніну: «Сьомого ранком наші частини форсували Дніпро, зайняли Олешки, Каховку та інші пункти на лівому березі, є трофеї, які підраховуються. По всьому Кримському фронту наші перейшли в наступ і просуваються вперед». В результаті проведення цієї наступальної операції частини Червоної Армії закріпилися на лівому березі Дніпра, в районі Каховки, і спинили просування Врангеля в Донбас.

Організуючи рішучу відсіч Врангелю, радянське командування в той же час продовжувало завдавати ударів по військах панської Польщі.

Намагаючись зірвати наступ радянських військ і виграти час для польського контрнаступу, імперіалісти Антанти вдалися до цинічного і зухвалого маневру. 12 липня англійський уряд, прикриваючись брехливими фразами про прагнення до відновлення миру в Європі, поставив ультиматум радянському урядові. В радіограмі британського міністра закордонних справ Керзона, адресованій радянському урядові, висувалася зухвала вимога про те, щоб Червона Армія припинила переслідування білополяків і боротьбу проти Врангеля. Керзон загрожував війною, заявляючи, що коли радянський уряд не виконає ультиматуму, то британський уряд і його союзники подадуть Польщі допомогу всіма засобами, які є в їх розпорядженні. Англійський ультиматум був підтриманий і французьким урядом. 20 липня 1920 року французький прем'єр-міністр Мільєран в палаті депутатів заявив, що союзники всіма засобами й силами підтримають поляків у війні проти Радянської Росії.

Радянський уряд рішуче відхилив ультиматум англійських імперіалістів і заявив, що він не допустить втручання третьої сторони в польсько-радянські відносини. В той же час радянський уряд виявив бажання вести мирні переговори безпосередньо з Польщею.

У радіограмі-відповіді Керзону радянський уряд заявляв, що в справі примирення з Польщею він вважає за потрібне брати до уваги тільки інтереси й прагнення трудящих мас Радянської Росії і Польщі і тому вважає за можливе досягнення миру з Польщею лише шляхом безпосередніх переговорів.

Більшовицька партія і радянський уряд викрили наміри імперіалістів Антанти зірвати переможний наступ Червоної Армії. «За спиною «дипломатичних резервів»,--

писала тоді з цього приводу «Правда», — які кидає на польський фронт Антанта, ховаються ці бойові резерви польських білогвардійців, яким треба виграти час для підготовки до нового удару.

Через це трудящі маси Росії, не вагаючись, відхиляють думку про можливість «посередництва» британських дипломатичних шулерів у боротьбі Радянської республіки з панською Польщею. І на спробу лорда Керзона пуститися в дипломатичну прогулянку по західному фронту — робітники і селяни Росії відповідають: «антантівським шахраям прохід заборонено!»¹.

Поки відбувався обмін нотами між радянським урядом і Англією, Червона Армія продовжувала розвивати наступ проти білополяків. Становище на фронті ставало для панської Польщі катастрофічним. 22 липня Польща звернулася до радянського уряду з пропозицією розпочати мирні переговори. Це був новий маневр білополяків, розрахований на те, щоб загальмувати наступ Червоної Армії і виграти час. Викривши лицемірність польської пропозиції, радянський уряд підтвердив своє неухильне бажання укласти з Польщею мир на умовах, прийнятних для обох сторін. Але, природно, він не припинив наступу Червоної Армії. Протягом липня і першої половини серпня Червона Армія, розвиваючи успішний наступ по всьому фронту, продовжувала переслідування білополяків. Війська Західного фронту підійшли до Варшави, а частини Південного фронту зав'язали бої за Львів. Державна будова Польщі захиталась.

Урядові кола були охоплені неймовірною панікою. Це змушений був визнати і призвідець війни проти Радянської Росії, контрреволюційний націоналіст Пілсудський. Про прорив кінноти Будьонного в тил білополякам він писав: «Найсильніше позначилися ці події не на самому фронті, а поза ним, на тилах. Паніка спалахувала в місцевостях, що лежать навіть на відстані сотень кілометрів від фронту, а іноді навіть у вищих штабах, і переходила все глибше й глибше в тил... Нова зброя боротьби, якою виявилася для наших непередбачених до цього військ кіннота Будьонного, ставала якоюсь легендарною, непереможною силою». Панікою була охоплена вся панська Польща. В армії безперервно зростало дезертирство. Де-

¹ «Правда» № 157, 18 червня 1920 року.

звертири не хотіли воювати, вступали в збройну боротьбу з польською жандармерією.

Блискучі перемоги Червоної Армії не тільки поставили панську Польщу перед катастрофою, говорив Ленін у своїй доповіді на IX партійній конференції, а й зробили «такий могутній вплив на Західну Європу і всю світову ситуацію, що цілком порушило співвідношення внутрішніх і зовнішніх політичних сил, які борються.

Наближення нашої армії до Варшави незаперечно довело, що десь близько до неї лежить центр всієї системи світового імперіалізму, яка ґрунтується на Версальському договорі. Польща, останній оплот проти більшовиків, що перебуває цілком в руках Антанти, є настільки могутнім фактором цієї системи, що, коли Червона Армія поставила цей оплот під загрозу, захиталася вся система. Радянська республіка ставала в міжнародній політиці фактором першорядного значення»¹.

В результаті виняткових перемог Червоної Армії сталася зміна у співвідношенні сил, що вели боротьбу, на нашу користь. Ця зміна виявилася насамперед у поглибленні суперечностей між імперіалістичною буржуазією Антанти і буржуазією малих, залежних від неї країн Європи, яка намагалася використати ситуацію, що склалася, з метою звільнитися від гніту Антанти.

Готуючи третій похід на Країну Рад, реакційні кола Антанти намагалися підтримати виступ Польщі і Врангеля силами малих буржуазних держав, що утворилися на території колишньої царської Росії, — Естонії, Латвії, Литви, Фінляндії. Проте радянська дипломатія і особливо нищівні удари Червоної Армії по військах Польщі і Врангеля розладнали ці плани імперіалістів. Буржуазія прибалтійських держав опинилася у двоїстому становищі. Класові інтереси й залежність від Антанти штовхали її на боротьбу проти Радянської Росії. Але допомагати Польщі, що претендувала на певні території в Прибалтиці, і Врангелю, який ішов під лозунгом «Єдина неділима» монархічна Росія, означало б для буржуазії прибалтійських країн стати на шлях втрати незалежності своїх держав і панівного становища у власних країнах. Крім того, в її тилу посилювався революційний рух проти класового гноблення, інтервенції та іноземної

¹ В. И. Ленин, Соч., т. XXV, вид. 3, стор. 377—378.

залежності. Це примусило буржуазію прибалтійських держав відмовитися від участі в третьому поході Антанти. Прибалтійські держави уклали в 1920 році мирні договори з Радянською Росією.

Ця обставина ослабляла антибільшовицький табір, розхитувала його і зміцнювала зовнішньополітичні позиції Радянської держави.

Але це не все. «Другим наслідком, — говорив В. І. Ленін у своїй доповіді на конференції, — нашого перебування під Варшавою був могутній вплив на революційний рух Європи, особливо Англії. Якщо ми не зуміли добратися до промислового пролетаріату Польщі (і в цьому одна з головних причин нашої поразки), який за Віслою і у Варшаві, то ми добралися до англійського пролетаріату і піднесли його рух на небувалу височінь, на цілком новий ступінь революції. Коли англійський уряд поставив нам ультиматум, то виявилось, що треба спершу спитати про це англійських робітників. А ці робітники, з вождів яких дев'ять десятих — злісні меншовики, відповіли на це утворенням «Комітету дії»¹.

З метою протидіяння агресивній політиці англійського уряду щодо Радянської Росії 12 серпня 1920 року на національній конференції політичних і професійних робітничих організацій в Лондоні була створена «Рада дії». В резолюції, прийнятій конференцією з цього приводу, говорилося: «Конференція зобов'язується перешкодити будь-якій формі сухопутної або морської воєнної інтервенції проти Російського Радянського уряду. Відповідно до цього рішення конференція доручає «Раді дії» зберігати свої повноваження доти, поки не будуть забезпечені, по-перше, абсолютна гарантія, що збройні сили Великобританії не будуть використані для підтримки Польщі, Врангеля або інших сухопутних чи морських нападів на Радянську Росію; по-друге, виведення всіх британських морських сил, які прямо чи посередньо здійснюють блокаду Росії, по-третє, визнання Радянського уряду Росії і встановлення безперешкодних торговельних та промислових відносин між Великобританією і Росією»².

Конференція запропонувала «Раді дії» організувати

¹ В. І. Ленін, Соч., т. XXV, вид. 3, стор. 378. Говорячи про «Комітет дії», В. І. Ленін мав на увазі «Раду дії».

² «Правда» № 180, 15 серпня 1920 року.

страйки робітників з метою вплинути на проведення вищезазначених політичних заходів. Конференція заклікала всі місцеві «Ради дії» та робітничі організації діяти швидко й рішуче, щоб зірвати таємну дипломатію і добитися проведення такої зовнішньої політики Великобританії, яка б відповідала інтересам та бажанням народу. Оцінюючи революційну боротьбу робітників Великобританії проти інтервенції в Радянську Росію, В. І. Ленін говорив на партійній конференції:

«Ці величезні зрушення в англійському робітничому русі роблять могутній вплив на робітничий світовий рух і насамперед на робітничий рух Франції.

Такі є підсумки нашої останньої польської кампанії в міжнародній політиці і відносинах, що складаються в Західній Європі»¹.

Імперіалісти Антанти, налякані великими перемогами Червоної Армії та посиленням революційного руху всередині своїх країн, роблять одчайдушні спроби для врятування панської Польщі від катастрофи. Збожеволіла від страху польська буржуазія розгорнула посилену антирадянську шовіністичну пропаганду і почала жорстоко розправлятися з революціонерами. В тюрми було кинуто близько семи тисяч революційних робітників. Були видані люті закони, за якими застосовувалася смертна кара за кожне антиурядове слово.

Польське командування, використовуючи щедрю допомогу Антанти, посилено готувалося до раптового удару проти Червоної Армії на Західному фронті.

Тимчасом Червона Армія, продовжуючи швидко переслідування противника, все більше розтягувала фронт і відривалася від своїх баз. Внаслідок цього частини Західного фронту мали мізерну кількість боєприпасів. В такому скрутному становищі опинилися наші війська в результаті завідомо шкідливого керівництва наступальними операціями з боку зрадників Троцького і Тухачевського. «Наступ червоних військ на західному фронті, в напрямі до Варшави, відбувався — з вини Троцького і Тухачевського — зовсім неорганізовано: військам не давали закріплювати завойованих позицій, передові частини були заведені надто далеко вперед, резерви і боєприпаси були залишені надто далеко в тилу, передові частини були

¹ В. І. Ленін, Соч., т. XXV, вид. 3, стор. 379.

залишені, таким чином, без боєприпасів, без резервів, лінія фронту була подовжена до безконечності, отже, був полегшений прорив фронту. Внаслідок всього цього, коли невелика група польських військ прорвала наш західний фронт в одному з його пунктів, наші війська, які залишилися без боєприпасів, змушені були відступити»¹.

Білополяки, скориставшись з становища, що створилось, 16 серпня перейшли в наступ. Не маючи можливості затримати наступ білополяків, наші війська змушені були відійти на схід від Варшави. В цей час армії Південно-Західного фронту вели успішні бої на підступах до Львова. Головні сили Першої Кінної армії були в 5—10 кілометрах від Львова. Але зрадник Троцький відірвав Першу Кінну армію від Львова, наказав їй рухатись в Люблінському напрямі нібито для допомоги військам Західного фронту. Відрив Першої Кінної армії від Львова в момент, коли падіння цього надзвичайно важливого центра було вже передрішене, являв собою замасковану форму шкідництва. Захоплення Львова Першою Кінною армією серйозно погіршило б становище білополяків і було б найкращою формою допомоги радянським військам під Варшавою. Але це не входило у плани троцькістських зрадників.

«Таким чином, шкідницьким наказом Троцького був нав'язаний військам нашого південного фронту незрозумілий й нічим не обґрунтований відступ, — на радість польським панам»².

Але наступ білополяків тривав недовго. 26 серпня їх контрнаступ було спинено, і наші війська почали готуватися до нового контрудару.

Аналізуючи причини відходу радянських військ від Варшави, Ленін у своїй доповіді на партійній конференції приходять до висновку, що тимчасові військові успіхи білополяків не можуть їх врятувати від неминучої поразки, якщо вони продовжуватимуть війну. Внаслідок відходу наших військ, говорить Ленін, створилося, безумовно, тяжке становище, яке «зовсім, однак, не є для нас голим програшем. Ми жорстоко обманули розрахунки дипломатів на нашу слабкість і довели, що Польща нас перемогти не може, ми ж недалеко від перемоги над

¹ «Історія ВКП(б). Короткий курс», стор. 227.

² Там же.

Польщею і були і є. Потім, ми і зараз маємо сотню верст завойованої території»¹.

Коли наступ білополяків було спинено, Центральний Комітет партії і радянський уряд вживають ряд термінових заходів для підготовки могутнього контрудару по білопольських військах. Аналізуючи причини відходу Червоної Армії від Варшави, товариш Сталін в записці до Політбюро ЦК РКП(б) «Про створення бойових резервів республіки» 25 серпня писав: «Останні успіхи поляків виявили основну ваду наших армій — відсутність серйозних бойових резервів, — через це треба в основу чергової програми посилення військової могутності Республіки покласти утворення могутніх резервів, які можуть бути кинуті на фронт в будь-який момент»².

ЦК партії приймає пропозицію товариша Сталіна і незабаром утворює необхідні бойові резерви республіки. Для повного розгрому білополяків було все підготовлено.

Але незважаючи на те, що Радянська країна мала всі шанси на повну перемогу над арміями панської Польщі, Ленін все ж вважав необхідним піти на мир з поляками. «Тепер перед нами стоїть питання про війну і мир з Польщею, — говорив В. І. Ленін на партійній конференції. — Ми хочемо уникнути тяжкої для нас зимової кампанії і знову пропонуємо Польщі вигідний для неї, невигідний для нас мир. Але можливо, що буржуазні дипломати, за старою звичкою, знову вважатимуть нашу одверту заяву за ознаку слабості»³. Треба було також укласти мир з Польщею і для того, щоб переключити всі сили на розгром Врангеля.

Ленін при цьому підкреслював, що укладенню миру з Польщею серйозно протидіятимуть імперіалісти Антанти. «Цілком імовірно, що зимова кампанія ними передрішена»⁴. Але це, вказував Ленін, не повинно захитати наших зусиль, щоб добитися миру з поляками. Ми повинні використати економічне виснаження Польщі і прагнення польського народу до миру для припинення радянсько-польської війни. «Поляки бачать ясно, — говорив Ленін, — що вийдуть з війни цілком розореними у фінансовому відношенні. Адже за війну треба платити;

¹ В. І. Ленін, Соч., т. XXV, вид. 3, стор. 377.

² І. В. Сталін, Твори, т. 4, стор. 345.

³ В. І. Ленін, Соч., т. XXV, вид. 3, стор. 379.

⁴ Там же.

а Франція визнає «священну приватну власність». Представники дрібнобуржуазних партій знають, що ще до війни становище в Польщі було напередодні кризи, що війна несе дальше розорення, а тому вони вважають за краще мир. Цей шанс ми й хочемо використати, пропонуємо Польщі мир»¹.

Говорячи про необхідність ціною поступок добитися миру, вказуючи на серйозні труднощі, з якими неминуче була пов'язана наступна зимова кампанія, Ленін зовсім не вважав непосильним для нашої країни дальше ведення війни проти панської Польщі і Врангеля. Навпаки, він твердив, що в разі, коли нам доведеться вести військові дії і на протязі зими 1920/21 року, то ми проведемо їх успішно. Цьому була порукою зміна на нашу користь у співвідношенні внутрішніх і зовнішніх сил, що вели боротьбу. Радянській Росії доводилося боротися з сильнішими противниками — Колчаком, Денікіним, в більш важких умовах, і вона добилася над ними перемоги. Польщу і Врангеля не можна було порівнювати з силами першого і другого походів Антанти.

«Ми маємо проти себе блок, — говорив на партійній конференції Ленін, — Польщі, Франції і Врангеля, на якого Франція ставить свою ставку. Однак, блок цей слабує на стару хворобу — непримиренність його елементів, страх, що його почуває дрібна буржуазія Польщі до чорносотенної Росії і до її типового представника Врангеля»².

Крім того військові сили самої Польщі були дуже підірвані: найбільш боєздатну частину військ панської Польщі перебила Червона Армія протягом літнього наступу, вцілілий їх склад деморалізований нищівними діями радянських військ і значною мірою розбавлений мобілізованими робітниками і селянами старших віків, що пережили страхіття першої світової війни і воювати за імперіалістичні інтереси польських поміщиків та капіталістів не хотіли. «Виявився також, — говорив Ленін, — надзвичайно важливий новий фактор: зміна соціального складу польської армії. Ми перемогли Колчака і Денікіна лише після того, як у них змінився соціальний склад їх армії, коли основні міцні кадри розчинилися в мобілі-

¹ В. И. Ленин, Соч., т. XXV, вид. 3, стор. 379.

² Там же.

зованій селянській масі. Цей процес відбувається тепер в армії польській, в яку уряд змушений був призвати старші віки селян і робітників, що пройшли більш жорстоку, імперіалістську війну. Ця армія складається тепер вже не з хлопчиків, яких легко було «обробити», а з дорослих, яких не можна підучити чого завгодно»¹.

На осінь 1920 року значно поліпшився і внутрішній стан Радянської республіки. Економічне і політичне становище Радянської країни було незрівнянно кращим, ніж у період першого і другого походів Антанти. «Коли нам судилася зимова кампанія, — говорив Ленін, — ми переможемо, в цьому нема сумніву, незважаючи на виснаження й втому. Цьому порука і наше економічне становище»².

В розпорядженні Радянської держави були тепер усі найважливіші промислові й продовольчі райони. Протягом 1920 року Центральний Комітет більшовицької партії проробив величезну роботу щодо поживавлення промисловості, залізничного транспорту, по заготівлях палива й продовольства.

Навесні та влітку 1920 року діяльність Центрального Комітету партії була підпорядкована справі організації перемоги над силами третього походу Антанти. За цей час ЦК провів ряд мобілізацій комуністів на фронті громадянської війни, головним чином на польський і врангелівський. За кілька місяців партія дала фронтові з центральних губерній Радянської Росії, що становили досі головний резервуар революційних сил, 23 197 комуністів. Крім того, кілька тисяч комуністів було мобілізовано місцевими партійними організаціями. Весь цей великий загін більшовиків, посланий ЦК партії та місцевими партійними організаціями в діючу Червону Армію, відіграв виняткову роль у зміцненні її могутності й прискоренні перемоги над польськими інтервентами і білими арміями Врангеля.

Приділяючи головну увагу воєнним питанням, Центральний Комітет разом з тим докладав усіх зусиль для виконання невідкладних завдань відбудови народного господарства.

¹ В. И. Ленин, Соч., т. XXV, вид. 3, стор. 379 — 380.

² Там же, стор. 380.

немає і селян Радянської Росії від дальших жертв і злигоднів, зв'язаних з веденням війни. Партія більшовиків

¹ В. И. Ленин, Соч., т. XXV, вид. 3, стор. 380.

² Там же.

³ «Известия ЦК РКП(б)» № 22, 18 вересня 1920 року.

«Хоч робота для фронту, — говориться у звіті ЦК, — і становила основний зміст партійної роботи за звітний період, проте і завдання партії в галузі виробничо-господарській, що визначились ще до IX з'їзду і ним підтверджені, не були зовсім відсунуті на задній план ЦК»¹.

Центральний Комітет мобілізував 5 905 комуністів на відбудову залізничного транспорту, який був в особливо

знала, що робітники і селяни повністю підтримують цю політику миру, що відмовлення панської Польщі прийняти нашу нову пропозицію про мир ще раз покаже трудящим нашої країни звіряче обличчя польських імперіалістів і їх прагнення поневолити нашу Батьківщину і відновити ярмо поміщиків та капіталістів. Більшовики знали, що відмовлення панської Польщі укласти мир викличе гнів робітників і селян Радянської республіки і ще більше згуртує їх навколо партії та уряду для найнещаднішої боротьби проти ворога. Конференція одностайно підтримала пропозицію Леніна про укладення миру. На доповідь В. І. Леніна одноголосно було прийнято резолюцію про умови миру Радянської республіки.

Другого ж дня після прийняття конференцією рішення про мир, 23 вересня, ВЦВК прийняв постанову — зробити нові мирні пропозиції Польщі. «Вчора ВЦВК, — писала «Правда», — прийняв, за ініціативою нашої партії, після бурхливих дебатів, рішення величезної історичної ваги. Радянська Республіка робить нову мирну пропозицію Польщі й хоче ще раз спробувати досягти миру ціною поступок»¹. 25 вересня 1920 року ВЦВК зробив таку заяву про умови миру з Польщею: «Ця, підтримувана Антантою в її імперіалістичних інтересах, війна загрожує надзвичайно тяжкою зимовою кампанією, небувало жорстокою, руйнівною і кривавою. Її продовження можуть хотіти лише імперіалісти Антанти, що будують свої розрахунки на далішому виснаженні життєвих сил як Польщі, так і Росії. Зимової кампанії, якщо вона буде, супроводитиметься такими стражданнями для широких мас, що Російський Радянський уряд і вищий законодавчий орган республіки ВЦВК вважають своїм обов'язком вжити всіх заходів, принести навіть тяжкі жертви, аби досягти миру, покласти край кровопролиттю і уникнути однаково тяжкої для обох сторін зимової кампанії»².

В заяві ВЦВК підкреслювалось, що Радянська республіка готова підписати перемир'я і мир на справедливих умовах, що цією своєю пропозицією вона зробила все можливе і необхідне для якнайшвидшого досягнення

¹ «Правда» № 212, 24 вересня 1920 року.

² «Правда» № 213, 25 вересня 1920 року.

миру і звільнення російських, білоруських і українських трудящих мас від тяжкої зимової кампанії, що відхилення даної пропозиції Польщею означало б, що вона вирішила під тиском Антанти продовжувати війну.

«Тому ВЦВК змушений заявити, що дана пропозиція має силу на протязі 10 днів. А коли мине цей строк, тобто якщо до 5-го жовтня 1920 р. прелімінарні умови миру не будуть підписані, Рада Народних Комісарів має право змінити запропоновані умови. Радянська Росія, йдучи на такі жертви ради миру, робить це цілком усвідомлюючи свою правоту і невичерпні сили російських і українських трудящих мас, готових твердо й рішуче стати на захист Радянських республік, якщо польський уряд зважиться взяти на себе перед лицем усього світу відповідальність за продовження війни й даліше пролиття крові»¹.

Війна ґрунтовно підірвала економіку панської Польщі та її загальнополітичне становище. Білополяки не мали можливості продовжувати війну. Польський уряд розумів, що радянські збройні сили, відступивши від Варшави, зазнали лише термінової воєнної невдачі, що Радянська Росія ще не вичерпала своїх резервів, вона може їх підтягнути й знову, ще рішучіше, обрушитися на польську армію. Через це, незважаючи на сильний тиск Антанти, Польща прийняла пропозицію радянського уряду про укладення миру. 12 жовтня було встановлено перемир'я, а 20 жовтня 1920 року в м. Ризі підписано мирний договір.

Підбиваючи підсумки радянсько-польської війни, Ленін на Московській губернській партійній конференції в листопаді 1920 року говорив: «Загальнобуржуазне становище Польщі зробилося до такої міри нестійким, що й мови бути не могло про продовження війни»².

Червона Армія поставила шляхетську Польщу на грань катастрофи, незважаючи на величезну допомогу їй з боку Антанти. Польща пішла на мир з Радянською країною тільки тому, що не мала сил і засобів продовжувати далі війну. Вона уклала менш вигідний для себе мир в порівнянні із запропонованим їй радянським урядом у січні 1920 року.

¹ «Правда» № 213, 25 вересня 1920 року.

² В. И. Ленин, Соч., т. XXV, вид. 3, стор. 483.

Коли закінчилась війна з Польщею, більшовицька партія і радянський уряд, керуючись рішенням IX Всеросійської партійної конференції РКП(б), переключили всі свої сили на розгром Врангеля. Проти Врангеля кинули героїчну Першу Кінну армію. Всі підготовчі заходи до рішучого удару по Врангелю були закінчені в жовтні 1920 року.

Товариш Фрунзе, що безпосередньо керував наступальними операціями проти врангелівської армії, поклав в основу воєнних дій розроблений товаришем Сталіним план розгрому Врангеля. Головна роль у цій операції відводилася Першій Кінній армії. 28 жовтня Перша Кінна армія, переправившись через Дніпро біля Каховки, прорвала оборону ворога і зосередженими силами завдала нищівного удару по його тилах. Разом з ударом Першої Кінної перейшли в рішучий наступ по всьому фронту і всі інші війська Південного фронту. Зав'язалася запекла битва між Червоною Армією і військами Врангеля, що закінчилася цілковитою поразкою білогвардійців у Північній Таврії. Втративши більше половини своєї армії, Врангель з недобитками своїх військ утік в Крим, невідступно переслідований героїчною Першою Кінною армією. Врангель вирішив було вдержатися за Перекопськими й Чонгарськими укріпленнями, але Червона Армія, ламаючи всі перешкоди на своєму шляху, не дала ворогові відсидітися за укриттями.

В треті роковини Великої Жовтневої соціалістичної революції, в ніч з 7 на 8 листопада 1920 р., війська Південного фронту приступили до виконання надзвичайно важкої операції — форсування Сиваша з тим, щоб завдати удару по Перекопських і Чонгарських позиціях Врангеля. Бійці та командири Червоної Армії під сильним вогнем противника перейшли Сиваш вброд і вдерлися в Крим. Ворог чинив запеклий опір, але ніщо не могло врятувати його від неминучої загибелі. Під нищівними ударами Червоної Армії впали останні bastiони противника — Перекоп і Чонгар. Врангель утік вглиб Криму, але йому не пощастило врятуватись. Червона Армія наздогнала війська «чорного барсна» і розбила їх, а недобитки білогвардійців скинула у Чорне море.

З ліквідацією армії Врангеля громадянська війна в

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

СРСР в основному була закінчена, і радянський народ дістав змогу приступити до мирної, творчої праці. В зв'язку з цим на чергу дня висувалися нові завдання: зміцнення радянської влади і відбудова народного господарства. Для успішного розв'язання цих важливих завдань необхідно було зміцнити єдність рядів партії, підвищити теоретичний рівень, політичну активність членів партії і перебудувати відповідно до нових умов партійну роботу.

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

ПРО ЧЕРГОВІ ЗАВДАННЯ ПАРТІЙНОГО БУДІВНИЦТВА

Дев'ята Всеросійська партійна конференція обговорила питання про чергові завдання партійного будівництва і намітила практичні заходи щодо розгортання внутріпартійної демократії, боротьби з бюрократизмом, посилення роботи по ідейно-політичному вихованню молодих комуністів і прийому в партію нових членів з середовища пролетарських мас.

Партія Леніна — Сталіна була натхненником і організатором перемог на фронтах громадянської війни. «...Червона армія перемогла тому, що керівним ядром тилу і фронту Червоної Армії була партія більшовиків, єдина своєю згуртованістю і дисципліною, сильна своїм революційним духом і готовністю піти на всякі жертви ради успіху спільної справи, неперевершена своїм умінням організовувати мільйонні маси і правильно керувати ними в складній обстановці»¹.

В роки громадянської війни відповідальні працівники нашої партії, керуючи тими чи іншими органами партії, держави та її збройними силами, були тісно пов'язані з рядовими комуністами і трудящими масами. Мужньо і вміло вони виконували відповідальну й складну роль партійних, радянських і військових керівників. Вони терпіли разом з широкими масами робітників і селян всі труднощі і злигодні воєнного часу, організовували і запалювали їх на боротьбу, йшли попереду мас,

¹ «Історія ВКП(б). Короткий курс», стор. 230.

показуючи високі зразки героїчного служіння Батьківщині.

Керуючи великою роботою, старі, більш досвідчені члени партії вели виховну роботу серед молодих і слабо підготовлених комуністів, допомагали їм швидше пройти партійну школу, засвоїти основи більшовицької дисципліни і неухильно виконувати її вимоги. Завдяки тому, що між керівниками і рядовими членами партії була неперушна єдність, а між партією і широкими масами існував постійний тісний зв'язок, Радянська держава здобула перемогу над силами інтервентів і білогвардійців.

В період громадянської війни та інтервенції партія встановила в своїх рядах залізний військовий порядок, перебудувала роботу партійних організацій на военний лад, змінила форми партійного будівництва і методи партійної роботи відповідно до воєнної обстановки. Методи внутріпартійного керівництва наближалися в той час за своїм характером до системи бойових наказів. Це виявилось в крайньому організаційному централізмі й неминучому згортанні внутріпартійної демократії. Насправді, як могла бути розгорнута внутріпартійна демократія в умовах, коли доводилося відбиватися від ворогів, що нападали з усіх боків, коли потрібна була виняткова швидкість виконання. Воєнна обстановка не давала часу для широкого обговорювання питань партійної роботи. Треба було безперервно мобілізувати комуністів, швидко і негайно направляти їх на фронт, посилати на заготівлю продовольства, на транспорт і добування палива. Все це виключало можливість проведення внутріпартійної демократії. Завдяки залізному військовому порядку, найсуворішому централізму, беззаперечному виконанню вимог вищестоящих партійних органів партії вдалося добитися перемоги над внутрішніми і зовнішніми ворогами радянської влади в період громадянської війни.

Проте в цій системі партійного будівництва, що була найбільш доцільною й неминучою в період воєнного часу, виявився на кінець громадянської війни ряд суперечностей. За час війни наша партія значно виросла, більше половини її складу перебувало в армії, значна частина комуністів була мобілізована на трудовий фронт. Перебуваючи на фронті, на транспорті, на заготівлях продовольства й палива, комуністи, крім виконання завдань військового командування або розпоряджень

радянських органів на трудовому фронті, провадили величезну масово-політичну й організаторську роботу серед червоноармійців і трудівників тилу. Таким чином, майже весь склад партії було залучено до активної роботи. Це викликало навіть серед малопідготовлених комуністів потребу в самодіяльності й активному обговоренні питань партійного життя. Але крайній централізм і система бойових наказів, що увійшли в практику партійних організацій, не сприяли цьому. З другого боку, крайня централізація створювала також певну небезпеку відриву деякої частини партійних комітетів і відповідальних працівників від партійних мас.

Вже влітку 1920 року Центральний Комітет партії розкрив у роботі деяких партійних організацій дуже істотні недоліки, що виявилися у відриві частини відповідальних партійних і радянських працівників від мас, у бюрократизації методів партійної роботи, у зловживанні окремих працівників своїм службовим становищем, в урізуванні компетенції партійних зборів. Всі ці порушення більшовицьких принципів завдавали серйозної шкоди єдності рядів більшовицької партії. На ґрунті цих перекручень і великого напливу до нашої партії молодих, ще недосить загартованих комуністів, а з другого боку, внаслідок проникнення до рядів партії меншовиків, есерів та інших ворожих елементів, що перефарбувалися, виникло питання про так звані «верхи» і «низи» партії.

В зв'язку з цими хворобливими явищами Центральний Комітет звернувся 4 вересня 1920 року з листом до «Всіх партійних організацій, всіх членів партії», в якому говорилося:

«Центральний Комітет вважає своєчасним звернути увагу членів нашої партії на деякі нездорові явища в нашій партійній організації, які за останній час все більше дають знати про себе.

В ряді партійних організацій питання про так звані «низи» і «верхи» партії стає пекучим питанням. Роз'єднаність все більше дає про себе знати, набираючи іноді форми прямих конфліктів, як це було на деяких губернських конференціях.

Центральний Комітет вважає, що питання про «верхи» і «низи» набуває гострого характеру в результаті дзох явищ: 1) порівняно широкого напливу мало загартова-

них у партійній дисципліні молодих членів партії, що вступили до наших рядів під час партійних тижнів, і 2) дійсно неправильних і часто зовсім неприпустимих прийомів роботи, що їх практикують деякі відповідальні працівники»¹.

В листі відзначалося, що «на наступній... Всеросійській партійній конференції Центральний Комітет передбачає поставити це питання на всю його широчінь»². Зверталась увага на те, що розв'язання найважливіших питань партійної роботи у вузькому складі партійних осередків і комітетів, що було необхідним і неминучим в умовах громадянської війни, створює деяку небезпеку відчуження керівних працівників від партійних мас. Центральний Комітет, сказано в листі, не міг не відмітити того, що частина товаришів, які претендують на звання відповідальних працівників і займають іноді досить високі державні пости, «на ділі зовсім відриваються від партійної роботи, не зустрічаються з широкими колами робітників, замикаються в собі, відриваються від мас. Здебільшого трапляється так, що, відірвавшись від партійної роботи, ці товариші перестають добре виконувати й радянську роботу. Поступово вони починають ставитися до своїх обов'язків по-бюрократичному і формально, викликаючи цим справедливі нарікання з боку рядових робітників»³.

Більшовицька партія завжди вимагала й вимагає від керівних працівників, щоб вони безперервно мали тісний зв'язок з партійною масою і постійно провадили широку роз'яснювальну роботу в найважливіших питаннях діяльності партії.

Але деякі працівники сприйняли перекручено встановлені для воєнного часу форми партійного будівництва і методи партійної роботи. Перекручуючи ці методи партійної роботи, що полягали не тільки у віддаванні розпоряджень, які треба беззаперечно виконувати, але й у вимозі провадити постійну широку роз'яснювальну роботу в найважливіших питаннях партійного життя, окремі працівники зводили часто свою діяльність до голого адміністрування. Це бюрократичне перекручення методів партійної роботи завдавало величезної шкоди справі і

¹ «Известия ЦК РКП(б)» № 21, 4 вересня 1920 року.

² Там же.

³ Там же.

викликало законне невдоволення серед рядових членів партії.

Чим пояснити, що частина керівних працівників і деякі партійні організації стали на шлях бюрократичних методів роботи?

Зі знищенням старого державного апарату і створенням нового не було, проте, покінчено з бюрократизмом і його спадщиною. Радянський апарат створювався в умовах, коли передові, найбільш підготовлені кадри з середовища робітників та селян були мобілізовані на фронт, тому до роботи в радянських установах були залучені службовці старого, буржуазно-поміщицького апарату. І ось ці працівники старого державного апарату принесли з собою в радянський апарат бюрократичні методи, носіями яких вони були. Внаслідок цього деякі малостійкі радянські і партійні працівники заразилися бюрократизмом, перенесли методи бюрократизму в практику своєї партійної та державної роботи. «Зрозуміла річ, — говорив тоді Ленін, — що бюрократизм, який відродився в радянських установах, не міг не зробити розкладницького впливу і серед партійних організацій, бо верхівки партії є верхівками радянського апарату: це одно і те ж. Значить, коли ми усвідомили зло — старий бюрократизм, який міг проявитися в партійному апараті, — очевидно і природно, що в партійних організаціях і встановлено всі ознаки цього зла»¹. Ленін підкреслював, що бюрократизм являє собою серйозну небезпеку, що це явище не місцевого характеру, а загальноросійське, що він проник в окремі наші партійні організації не тільки в центрі, а й на місцях. Партія вимагала рішучої боротьби з бюрократизмом.

На партійній конференції при обговоренні питання «Про чергові завдання партійного будівництва» проги лінії партії виступила антипартійна група так званого «демократичного централізму». Антипартійна група децистів, головна роль у якій належала Сапронову, Осінському, Смирнову, остаточно оформилася напередодні IX з'їзду партії. Перед IX з'їздом партії і на самому з'їзді ця група, маскуючись під демократичний централізм, відмовлялася від більшовицького методу керівництва масами і народним господарством, виступала з ан-

¹ В. И. Ленин, Соч., т. XXV, вид. 3, стор. 492.

типартиійною платформою проти централізації державного управління, проти єдиноначальності та особистої відповідальності директорів у промисловості, а також проти використання буржуазних спеціалістів у народному господарстві. Децисти відстоювали безмежну «колегіальність» в управлінні промисловістю.

Ленін на IX з'їзді партії піддав нищівній критиці антипартиїні погляди децистів. Він характеризував їхню політичну й організаційну позицію як найгірший меншовизм і есерівщину. Дев'ятий з'їзд партії дав дружню і рішучу відсіч децистам. Проте вони не роззброїлися. На IX партійній конференції група «демократичного централізму» протипоставила ленінським принципам анархо-меншовицьку організаційну розпущеність. Її лідер Сапронов виступив проти більшовицької дисципліни і централізації. Він вимагав фактичної незалежності місцевих організацій від центральних органів влади. Це було виразом всякого роду місницьких тенденцій в радянському апараті, потворних пережитків «влади на місцях», яку свого часу намагались насаджувати, виходячи з своїх контрреволюційних міркувань, ліві есери. Децисти заперечували необхідність керівництва з боку партії та її ЦК радянськими, господарськими і профспілковими організаціями; їх у цьому питанні підтримували інші антипартиїні елементи. Дворушник і перерожденець Лутовинов вимагав «розмежування» функцій ЦК і центральних радянських органів таким чином, щоб ЦК давав тільки директиви центральним органам влади, але не контролював їх роботу і не перевіряв виконання радянськими органами цих директив. Цей виступ анархо-синдикаліста Лутовинова був спрямований, як і виступ групи Сапронова, проти більшовицького централізму і керівної ролі партії в Радянській державі.

Децисти і на IX партійній конференції виступали проти єдиноначальності в управлінні промисловістю і захищали дрібнобуржуазну зрівнялівку в оплаті праці.

Група «демократичного централізму» була виразником і провідником ворожої більшовизмові ідеї поділу партії на «верхи» і «низи», протиставлення «верхів» партії «низам». Вона відстоювала цю ворожу ідею до IX Всеросійської конференції і на самій конференції.

Антипартиїна група «демократичного централізму» відбивала невдоволення ворожих класів режимом дик-

татури пролетаріату. Її підризна робота була вигідна буржуазним, білогвардійським і меншовицько-есерівським елементам. Цю антипартійну групу підтримували викриті згодом вороги народу Риков і Томський.

Делегати конференції піддали гострій критиці демагогічні, антипартійні виступи децистів та їх союзників. Конференція до кінця викрила ворожі самому духові більшовизму антиленінські погляди Сапронова і його групи. Децисти не добилися будь-якого впливу на конференції і були повністю ізольовані.

Дев'ята Всеросійська партійна конференція дала дружню відсіч децистам і всім іншим антипартійним елементам, що виступали на конференції проти лінії партії, до кінця викрила їх антибільшовицькі погляди і фракційні прийоми роботи. Конференція зірвала з них маску і ясно показала, що вони є ворогами диктатури пролетаріату, ведуть боротьбу не проти недоліків у роботі партії, а проти самої партії. Більшовики, відкрито критикуючи недоліки і негативні явища, що мали місце в житті й роботі партії, тим самим боролися за викоренення цих недоліків, за зміцнення єдності партії. А децисти провадили боротьбу за руйнування партії, за підриз її єдності. Наша партія використовувала більшовицький метод самокритики для усунення недоліків в партії, для підвищення активності членів партії, для посилення бойовідатності партії. А децисти, прикриваючись флагом «критики», проводили дискредитацію партії, добивалися руйнування основ більшовицької партійності.

Викриваючи подібного роду руйнуючу «самокритику», товариш Сталін писав у 1928 році в статті «Проти опошлення лозунга самокритики»:

«Греба строго відрізняти цю *чужу* нам, руйнуючу антибільшовицьку «самокритику» від *нашої*, більшовицької самокритики, яка має на меті *насадження* партійності, *укріплення* Радянської влади, *поліпшення* нашого будівництва, *зміцнення* наших господарських кадрів, *озброєння* робітничого класу»¹.

Група «демократичного централізму» вимагала надання свободи фракцій та угруповань у нашій партії. «Демократія», яку проповідували й відстоювали децисти, вела до руйнування більшовицької організованості й дис-

¹ *И. В. Сталин, Твори, т. 11, стор. 130.*

ципліни, до насадження дрібнобуржуазної анархо-меншовицької розпушеності. Ось чому партія з такою рішучістю вела боротьбу проти антипартійної групи «демократичного централізму». Тільки більшовицька партія твердо стояла на ленінському організаційному принципі демократичного централізму, оберігала його устої і вміло, враховуючи обстановку і умови своєї діяльності, неухильно проводила його в життя.

Дев'ята конференція РКП(б) рішуче висловила проти шкідливої ідеї поділу партії на «верхи» і «низи» і вказала на справжні більшовицькі ознаки різниці між членами партії. При нормальному розвитку життя правлячої більшовицької партії питання про так звані «верхи» і «низи» не може виникнути. Кожний більш-менш підготовлений член партії, передова радянська людина має найширші можливості для прикладення своїх здібностей. Кожний хоч трохи обдарований організатор, здібний працівник завжди може знайти застосування своїх сил, зайняти відповідальний пост. Із самих так званих «низів» можна піднятися на найвищу посаду. В Радянській країні нема об'єктивних умов, які могли б неминуче породжувати поділ між комуністами за ознаками «верхи» і «низи», інтелігенти і робітники, старі й молоді і т. д. «Розрізняючи членів партії,— говорить в рішенні конференції,— лише за ступенем їх свідомості, відданості, витриманості, політичної зрілості, революційної досвідченості, готовності до самопожертви,— партія бореться з усякими спробами проводити різницю між членами партії за якою-небудь іншою ознакою: верхи і низи, інтелігенти і робітники, за національною ознакою і т. п.»¹.

Дев'ята Всеросійська конференція РКП(б) рішуче відкинула погляди децистів і прийняла розгорнуте рішення, в якому було намічено ряд заходів щодо ліквідації недоліків внутріпартійного життя, проведення внутріпартійної демократії, боротьби з бюрократизмом і підвищення ідейно-політичного рівня членів партії.

Конференція поставила на перший план заходи щодо зміцнення єдності партії, посилення зв'язку між відповідальними працівниками і рядовими комуністами, запобіжні заходи щодо можливого відриву керівників від

¹ «ВКП(б) в резолюціях і рішеннях з'їздів, конференцій і пленумів ЦК», ч. I, Держполітвидав УРСР, 1949, стор. 351.

партійних мас. З цією метою конференція запропонувала партійним організаціям якомога частіше збирати загальні збори комуністів з обов'язковою присутністю на них усіх відповідальних працівників організації. На цих зборах ставити всі найважливіші питання загальнопартійного, загальнополітичного і місцевого життя, обговорювати також ті питання, по яких уже були прийняті рішення ЦК партії, або уряду, з метою усвідомлення комуністами мотивів ухвалених рішень; ввести в систему постановку і обговорення на зборах доповідей партійних керівників про діяльність районних, міських і губернських комітетів РКП(б).

Крім загальних зборів конференція пропонувала також не рідше як раз на місяць скликати делегатські збори комуністів, на яких обговорювати найбільш важливі питання партійного і радянського будівництва; в сільських місцевостях не рідше раз на місяць проводити загальноволосяні партійні збори, на яких повинні виступати із звітними доповідями волосні комітети і представники повіткомів, а також по можливості представники губернських комітетів; у повітах скликати в період між черговими партійними конференціями один раз на місяць делегатські партійні збори; в губернських центрах скликати в період між губернськими конференціями делегатські партійні збори представників районів, повітів і міст. Конференція попереджала, що ці збори не повинні носити випадкового характеру, а проводитися за строго виробленим планом.

Конференція зобов'язала всіх відповідальних працівників-комуністів «регулярно вести партійну роботу насамперед у низах пролетаріату, селянства і Червоної Армії...»¹. З цією метою в рішенні конференції вказувалось, що відповідальні працівники зобов'язані відвідувати всі загальні партійні збори і робити на них доповіді про свою діяльність, що районні комітети повинні взяти на облік цих працівників, запропонувати їм виконувати партійні обов'язки нарівні з усіма комуністами, брати обов'язкову участь у суботниках. В рішенні конференції підкреслювалося, що партійні організації повинні використати суботники «головним чином, з точки зору зміцнення єдності всередині партії на основі виконання кож-

¹ «ВКП(б) в резолюціях», ч. I, стор. 354.

ним комуністом без винятку всіх партійних обов'язків»¹. За несумлінне ставлення окремих комуністів до своїх партійних обов'язків конференція вимагала послідовно проводити накладення встановлених дисциплінарних стягнень, поширюючи їх без винятку на всіх комуністів, прищеплюючи цим поняття про рівну відповідальність усіх перед партією.

У спеціальному пункті резолюції конференції було записано, що в Москві встановлюється система регулярних доповідей наркомів на загальних партійних зборах і робітничих мітингах. Для зближення і тіснішого зв'язку партійних організацій з безпартійними масами конференція рекомендувала проводити на всіх підприємствах відкриті збори комуністів, на які залучати безпартійних робітників.

4 З метою піднесення активності рядових комуністів, залучення їх до партійного життя і підготовки з них кадрів, здатних керувати відповідними ділянками державної та партійної роботи, конференція висловила побажання, щоб не тільки губернські конференції, а й пленуми губкомів і місцевих комітетів при обговоренні на них питань, що не потребують закритих засідань, були публічними для всіх членів партії.

Конференція вважала за необхідне для пожвавлення внутріпартійного життя і посилення боротьби з недоліками в роботі партійних організацій «здійснити ширшу критику як місцевих, так і центральних установ партії» і доручала Центральному Комітетові «циркуляром вказати способи розширення внутріпартійної критики на загальних зборах. Створити літературні органи, здатні здійснити більш систематично і широко критику помилок партії і взагалі критику всередині партії (дискусійні листки і т. п.)...»².

З метою поліпшення постановки справи перевірки виконання і посилення контролю над виконанням партійними організаціями рішень та розпоряджень ЦК конференція прийняла рішення про зміну характеру роботи ревізійних комісій партійних органів. «...Надати їм права, — говорить в рішенні конференції, — ревізії організацій по суті їх роботи, ревізувати виконання

¹ «ВКП(б) в резолюціях», ч. I, стор. 354.

² Там же, стор. 353.

циркулярів ЦК, постанов конференцій, швидкість проходження справ в партійних комітетах, налагодженість канцелярського апарату і т. д. Про всі недоліки ревізійні комісії повинні давати звіт, крім органів, що їх обрали, безпосередньо і ЦК партії»¹. Для того, щоб ревізійні комісії могли успішно справитись з цими відповідальними завданнями, конференція рекомендувала обирати до ревізійних комісій найбільш досвідчених, стійких комуністів.

Конференція запропонувала Центральному Комітетові партії не рідше двох разів на рік проводити обслідування діяльності губкомів, а останні в свою чергу в зазначені строки повинні обслідувати повітові комітети.

Дев'ята конференція РКП(б) прийняла дуже важливі рішення про захист нашої партії від проникнення до її рядів чужих людей, про вигнання з її рядів кар'єристів та інших сумнівних елементів і полегшення доступу в партію пролетарським елементам. Конференція відмічала серйозні недоліки в проведенні перереєстрацій; ці недоліки полягали в тому, що деякі партійні організації формально ставилися до цієї великої справи і залишали в партії кар'єристів лише тому, що вони приносили потрібні для перереєстрації рекомендації, а робітників виключали на тій підставі, що останні не зуміли подати відповідних рекомендацій. Для ліквідації подібних порушень конференція пропонувала перереєстрацію «організувати так, щоб звести до мінімуму всі формальності для робітників і пролетарських елементів селянства і збільшити до максимуму перепони для вступу в партію непролетарських елементів. При перереєстрації вважати за недоцільні застосовувані деякими організаціями іспити»².

На конференції було гостро поставлене питання про підвищення ідейно-теоретичного рівня комуністів. За роки громадянської війни більшовицька партія зросла більше ніж у два рази і налічувала в своїх рядах близько 700 тисяч членів. Але систематичного теоретичного навчання комуністів в період громадянської війни майже не було. Перехід до мирного будівництва означав ускладнення всієї системи партійного керівництва. Це ставило підви-

¹ «ВКП(б) в резолюціях», ч. I, стор. 352.

² Там же, стор. 352 — 353.

шені вимоги до політичної підготовки комуністів. Щоб успішно справитися із зрослими завданнями господарського і культурного будівництва, необхідно було насамперед підвищити ідейно-політичний рівень членів партії, налагодити систематичну роботу по вихованню комуністів в дусі марксизму-ленінізму.

Конференція зажадала від партійних організацій «звернути серйозну увагу на постановку дійсної масової пропаганди, яка систематично підносить рівень основної маси членів партії. Вжити всіх заходів до впорядкування постановки партійних шкіл. Спеціально ударні школи, як, наприклад, продовольчі та інші, створювати своєчасно, забезпечуючи їх відповідною літературою. Регулярно скликати наради завідуючих агітаційно-пропагандистськими відділами губкомів...»¹.

Дев'ята конференція РКП(б) визнала необхідним для боротьби проти опортуністичних груп, для зміцнення єдності партії, підвищення дисципліни в її рядах та припинення зловживань серед комуністів утворити поряд з ЦК контрольну комісію, «яка повинна складатися з товаришів, що мають найбільшу партійну підготовку, найбільш досвідчених, безсторонніх і здатних здійснювати строго партійний контроль. Контрольна комісія, яку обирає з'їзд партії, повинна мати право приймати всякі скарги і розбирати їх, у згоді з ЦК, в разі потреби влаштовувати загальні спільні засідання з ним або переносити питання на партійний з'їзд»².

Разом з тим конференція ухвалила рішення про створення спеціальних партійних комісій на місцях. «При всіх губкомах,— говорить в постанові конференції,— повинні бути організовані з найбільш безсторонніх товаришів, що користуються загальним довір'ям організацій, спеціальні партійні комісії, до яких повинні надходити відповідні скарги. Ні одна така скарга, якщо вона підписана хоча б малою групою членів партії, не повинна лишатися без мотивованої відповіді комісії або резолюції губкому»³.

Такі основні заходи намічені конференцією щодо поживлення і зміцнення партійної роботи, в справі

¹ «ВКП(б) в резолюціях», ч. I, стор. 353.

² Там же, стор. 355.

³ Там же.

розгортання внутріпартійної демократії, зміцнення єдності партії та підвищення політичної грамотності комуністів.

В резолюції конференції «Про чергові завдання партійного будівництва» значну увагу приділено питанню боротьби з бюрократизмом. В резолюції конференції говориться:

«Бюрократизм, що панує у багатьох наших головках і центрах, часто боляче б'є по найзаконніших інтересах народних мас і є одним з найважливіших джерел невдоволення проти партії, на яку переносять відповідальність за головки і центри.

Центральний Комітет партії повинен вжити найсерйозніших заходів проти цього. Місцеві організації повинні допомогти ЦК в цій боротьбі...»¹.

Конференція намітила заходи до поліпшення радянського будівництва, поживлення діяльності центральних і місцевих органів влади. Основна вимога партійної конференції в галузі радянського будівництва зводилася до посилення зв'язку Рад з виборцями, поліпшення їх роботи, розширення і зміцнення зв'язків центральних органів і керівних працівників центральних установ з місцевими органами влади, робітничими й селянськими масами.

Для посилення зв'язку Рад з виборцями і поліпшення їх роботи конференція вважала, що всі члени Рад, виконкомів, президій повинні не менш одного разу на місяць виступати із звітами перед своїми виборцями на загальних зборах, а також проводити з ними окремі бесіди, давати їм роз'яснення, вказівки і т. п. Крім того, для забезпечення тісного зв'язку з населенням конференція вважала необхідним, щоб губвиконкоми, керовані фракціями комуністів, систематично інформували населення про стан народного господарства і політичну діяльність органів радянської влади; в зв'язку з цим пропонувалося посылати відповідальних працівників губернських Рад з доповідями на заводи, фабрики, у сільські місцевості та повітові міста. З метою поживлення діяльності з'їздів і пленумів Рад конференція пропонувала ставити на них найважливіші економічні й політичні питання і широко залучати місцеве населення до участі в підготовчих заходах до з'їздів Рад. Конференція рекомен-

¹ «ВКП(б) в резолюціях», ч. I, стор. 355.

дувала скликати в періоди між губернськими та повітовими з'їздами Рад наради радянського активу, представників від волосних і повітових Рад, на яких обговорювати найважливіші питання радянського будівництва.

Для зміцнення зв'язку центральних органів влади з місцевими радянськими і господарськими організаціями та населенням країни конференція зобов'язувала кожного наркома і кожного члена колегії наркомату не менш як два рази на рік виїжджати на місця, а також пропонувала частіше змінювати склад колегій шляхом залучення до них видатних працівників.

З метою зміцнення місцевих партійних і радянських органів кадрами конференція ухвалила: «З огляду на наявність великої кількості відповідальних як радянських, так і партійних працівників у Москві, доручити ЦК спільно з МК перекинути цих працівників у провінцію, стараючись вилучати для партійної і радянської роботи Москви середніх ростущих працівників і, насамперед, робітників та робітниць московської організації»¹.

Розглядаючи питання про зміцнення зв'язку армійських політичних органів і військових партійних організацій з червоноармійськими масами, з робітничим класом, конференція визнала необхідним, щоб члени реввійськрад, комісари та інші службові особи в армії неухильно проводили революційну дисципліну і рішуче боролися з рутинною старою військовою системою і з проявами всякого роду бюрократизму. «Вони повинні,— говорилося в резолюції конференції,— якомога частіше, не відговорюючись браком часу, бувати в гущі червоноармійських і робітничих мас, вести з ними бесіди, робити роз'яснення і давати інформацію про становище на фронтах і в тилу. Участь відповідальних товаришів у колективах обов'язкова. На суботниках, що їх влаштовують частини, зобов'язані бувати командний склад і політком даної частини, а також члени реввійськради, заступаючи один одного в своїй роботі»².

Червоною ниткою через всю резолюцію IX Всеросійської партійної конференції «Про чергові завдання партійного будівництва» проходить вимога дбати про зміцнення, посилення зв'язку нашої партії, її керівних кадрів

¹ «ВКП(б) в резолюціях», ч. I, стор. 354.

² Там же.

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

з робітничим класом і трудящими масами селянства. І це зрозуміло, бо партія не може успішно виконати своєї ролі керівної та спрямовуючої сили диктатури пролетаріату без тісного й постійного зв'язку з масами. Не можна виробити правильного партійного рішення без всебічного врахування досвіду мас, неможливо провести прийняте рішення в життя без прямої допомоги мас, без їх активної участі.

Сила й непереможність більшовицької партії — в її зв'язку з масами, в умінні зблизитися з масами, навіть до певної міри злитися з ними. Вороги партії намагалися ослабити зв'язки її керівних кадрів з рядовими членами, добивалися розриву зв'язку партії з масами. Але марні були їх спроби. Партія Леніна — Сталіна завжди була тісно зв'язана з масами робітників і селян, безустанно зміцнювала і зміцнює свої зв'язки з ними.

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

ЗВІТ ПРО ІІ КОНГРЕС КОМІНТЕРНУ

Дев'ята Всеросійська конференція РКП(б) обговорила також звіт про роботу ІІ Конгресу Комуністичного Інтернаціоналу. Другий Конгрес відбувся напередодні ІХ партійної конференції. Робота Конгресу відбувалась в Москві з 19 липня по 7 серпня 1920 року. На Конгресі взяли участь 217 делегатів від 67 організацій із 41 країни. Конгрес розглянув дуже важливі питання світового комуністичного руху: про міжнародне становище і основні завдання Комуністичного Інтернаціоналу, національне та колоніальне питання, умови прийому до ІІІ Інтернаціоналу, питання про парламентаризм, аграрне питання та інші.

Другий Конгрес Комінтерну зібрався в обстановці крайнього загострення загальної кризи капіталістичної системи.

Перша світова війна була закінчена. Набрав сили Версальський договір про мир, який загострив всі внутрішні й зовнішні суперечності капіталістичної системи. «...В результаті цієї війни,— говорив Ленін,— ми маємо незмірно більше загострення всіх капіталістичних суперечностей»¹.

Після першої світової війни імперіалістичний гніт не зменшився, а поширився і посилювався. Ленін відзначав, що в результаті Версальського договору 1250 мільйонів населення, або 70 процентів жителів земної кулі,

¹ В. И. Ленин, Соч., т. XXV, вид. 3, стор. 332.

опинилися пригнобленими в колоніях і залежних країнах, лишилися політично та економічно задавленими.

В результаті Версальського договору імперіалісти США, Англії і Франції стали основними гнобителями і експлуататорами світу, і перше місце серед них займала Америка як головний фінансовий кредитор і світовий експлуататор.

Світова війна закінчилася, але трудящі маси всіх капіталістичних країн, у тому числі й країн-переможниць, відчували на собі тягар її наслідків. Колосальні витрати війни капіталісти перекладали на плечі трудящих мас. Насувалася економічна криза. Безробіття набирало масового характеру. Зростала дорожнеча життя. Все це ще більше загостило світову революційну кризу, яка розв'язалася під безпосереднім впливом Великої Жовтневої соціалістичної революції. Робітничі маси капіталістичних країн у відкритих революційних виступах виражали свою готовність розправитися з капіталістами за прикладом трудящих Радянської Росії (пролетарська революція в Угорщині, виникнення радянської влади в Баварії, революційний рух в Італії і т. д.). Робітничий клас європейських країн під керівництвом комуністичних партій провадив героїчну боротьбу за диктатуру пролетаріату.

Світовий характер революційної кризи та її глибина виявилися і у величезному піднесенні національно-визвольного руху в колоніях і залежних країнах. Особливо великого розмаху антиімперіалістична боротьба набрала в Кореї, Китаї, Індії. Народи колоній та напівколоній піднімалися на боротьбу проти імперіалістичного гноблення, яке посилювалось у післявоєнний період.

Така була в загальних рисах міжнародна обстановка, в якій відбувався II Всесвітній Конгрес Комуністичного Інтернаціоналу.

На час II Конгресу Комінтерну комуністичні партії не тільки зросли кількісно, а й загартувалися політично в пролетарських революціях в Угорщині, Баварії, в класових боях в Італії, Франції та Англії. Комуністичні партії набули величезного політичного і бойового досвіду. На II Конгресі «згуртувалися вже не тільки передові провідники пролетарської революції, а делегати міцних і могутніх організацій, зв'язаних з масами пролетарів»¹.

¹ В. И. Ленин, Соч., т. XXV, вид. 3, стор. 370.

Про ріст авторитету і впливу комуністичних партій в масах трудящих свідчив посилений процес розпаду партій II Інтернаціоналу. Соціал-демократичні робітники масами залишали свої партії, і багато з них переходило на бік комуністів. Щоб зберегти вплив у масах, центристські групи у всіх найголовніших партіях II Інтернаціоналу виділились у самостійні партії, маневруючи, формально оголосили про свій розрив з II Інтернаціоналом і почали проситися до III, Комуністичного Інтернаціоналу.

Факти масової втечі з II Інтернаціоналу свідчили про перемогу комунізму над соціал-демократизмом. «Через рік, не набагато більше, після I конгресу Комуністичного Інтернаціоналу,— писав Ленін,— ми виступаємо тепер переможцями щодо II Інтернаціоналу...»¹.

Але це зовсім не означало остаточної перемоги комунізму над реформізмом, що з достатньою яскравістю показали й наступні події. Ленін вказував, що саме тепер, коли відбувається бурхливе зростання комуністичних партій, ми повинні бути особливо пильні. Він попереджав, що лідери центристських партій, які тепер стукають в двері Комуністичного Інтернаціоналу, однією рукою пишуть заяви про приєднання до Комінтерну, а другою зраджують революцію.

Ленін вважав одним з головних завдань III Інтернаціоналу повне й всебічне викриття зрадництва центристських вождів перед широкою масою соціал-демократичних робітників і недопущення центристів у Комінтерн. Намагаючись проникнути в Комуністичний Інтернаціонал, центристи користалися при цьому молодістю деяких комуністичних партій, які внаслідок малодосвідченості допускали ще серйозні помилки в своїй революційній діяльності. Так, наприклад, угорські комуністи в найвирішальніший момент революції, в період боротьби за радянську владу, коли головною умовою перемоги було створення і зміцнення самостійної комуністичної партії, ліквідували свою партію, об'єдналися з соціал-демократами; останні, використовуючи це об'єднання, змовилися за спиною комуністів з буржуазією і зрадили революцію. «Ні один комуніст,— писав В. І. Ленін,— не повинен забувати уроків Угорської Радянської республіки.

¹ В. І. Ленін, Соч., т. XXV, вид. 3, стор. 345.

Об'єднання угорських комуністів з реформістами дорого коштувало угорському пролетаріатові»¹.

Проте комуністичному рухові загрожувала не тільки права небезпека.

В цей період виразно виявилася всередині молодих комуністичних партій «ліва» сектантська небезпека. З того, що боротьба за радянську владу була поставлена ходом історії на порядок денний, «ліві» елементи комуністичних партій робили неправильні, по суті анархістські висновки. Вони наполягали на тому, щоб комуністичні партії відмовлялись працювати в реакційних профспілках, заперечували необхідність участі в буржуазному парламенті та інших буржуазно-демократичних організаціях. Ленін вважав «лівий» опортунізм на тому етапі хворобою росту, але хворобою надзвичайно небезпечною. Критиці помилок «лівих» у західних компартіях Ленін присвятив свій геніальний твір «Дитяча хвороба «лівизни» в комунізмі», що вийшов у червні 1920 року. В цій класичній праці Ленін до кінця викрив реформізм, соціал-шовінізм та центризм партій II Інтернаціоналу і піддав найглибшій критиці помилки «лівих» у комуністичних партіях. Він геніально узагальнив багатющій історичний досвід революційної боротьби більшовицької партії і показав міжнародне значення радянської влади, а також більшовицької теорії, стратегії й тактики. Цей видатний твір марксизму-ленінізму відіграв величезну роль у більшовизації комуністичних партій зарубіжних країн. Він є й тепер настільною книгою для комуністів усього світу.

Внаслідок наявності правої та «лівої» небезпеки в комуністичному русі розгорнулася боротьба на два фронти, як проти правої, соціал-демократичної небезпеки, так і проти «лівого» опортунізму всередині самих комуністичних партій. Ця боротьба яскраво відображена в усіх рішеннях II Конгресу Комуністичного Інтернаціоналу.

Під керівництвом Леніна Конгрес розробив основи пролетарської стратегії, тактики і організації. В. І. Ленін провів гігантську теоретичну і організаційну роботу по підготовці II Конгресу. Крім створення своєї геніальної праці «Дитяча хвороба «лівизни» в комунізмі» Ленін

¹ В. І. Ленин, Соч., т. XXV, вид. 3, стор. 280.

розробив тези з основних питань порядку денного Конгресу. На Конгресі Ленін виступив з двома доповідями і п'ятьма промовами. Доповідь Леніна «Про міжнародне становище і основні завдання Комуністичного Інтернаціоналу» давала напрям всій роботі Конгресу. В ній Ленін дав блискучу характеристику міжнародного становища, глибоко розкрив суть диктатури пролетаріату і науково обґрунтував шляхи її завоювання, визначив роль і місце суб'єктивних факторів у революції, показав значення комуністичної партії в боротьбі робітничого класу за політичну владу.

Ленін, далі, викрив до кінця ренегатську «теорію» Каутського та інших центристів про мирний, реформістський перехід до соціалізму і піддав нищівній критиці теорію автоматичного краху капіталізму. Він загострив увагу на тому, що ця «теорія» породжує недооцінку суб'єктивних факторів у революції, тобто ролі свідомості, організованості й боєздатності пролетаріату, виправдує політичну пасивність в робітничому класі і забуття ним своїх революційних завдань. Ленін також показав неспроможність міркувань окремих комуністів про те, що неможливі революційна криза створює для буржуазії безвихідне становище. «Абсолютно безвихідних становищ,— говорив Ленін,— не буває... Намагатися «доводити» наперед «абсолютну» безвихідність було б пустим педантизмом або грою в поняття і в словечка. Справжнім «доказом» у цьому і подібних питаннях може бути тільки практика. Буржуазний лад у всьому світі переживає величезну революційну кризу. Треба «довести» тепер практикою революційних партій, що у них досить свідомості, організованості, зв'язку з експлуатованими масами, рішучості, уміння, щоб використати цю кризу для успішної, для переможної революції»¹.

Ленін довів, що тільки насильне, революційне повалення буржуазії, повне знищення її державної машини і експропріація капіталістичної власності, встановлення диктатури пролетаріату можуть забезпечити справжню перемогу робітничого класу. Необхідність згуртування роздроблених комуністичних сил, утворення в кожній країні комуністичної партії Ленін висуває як головне актуальне завдання комуністичного руху. Конгрес повністю

¹ В. И. Ленин, Соч., т. XXV, вид. 3, стор. 340—341.

підтримав Леніна, прийняв його настанови як керівні вказівки в боротьбі комуністичних партій за диктатуру пролетаріату.

У спеціальному рішенні «Комуністичні партії і парламентаризм» II Конгрес Комінтерну викрив методи роботи II Інтернаціоналу, засновані на політиці співробітництва класів. Водночас Конгрес засудив анархістське заперечення «лівими» комуністами доцільності використання пролетаріатом буржуазного парламенту. Конгрес виробив лінію революційного використання парламенту в боротьбі робітничого класу проти буржуазії.

Конгрес відкинув синдикалістський принцип «незалежності» профспілок, а також засудив лозунг «лівих» про вихід з реакційних профспілок і розробив більшовицьку тактику роботи у профспілках, визначив лінію політичного керівництва ними і поставив перед комуністичними партіями завдання завоювати на бік комунізму мільйони організованих робітників шляхом наполегливої, безустанної й терплячої роботи всередині профспілок.

Визначення місця в роботі II Конгресу зайняли питання комуністичної стратегії — проблеми пролетарського керівництва революційною боротьбою трудящих мас, питання про резерви світової пролетарської революції. Ці проблеми комуністичної стратегії були обґрунтовані у рішеннях Конгресу в національно-колоніальному і аграрному питаннях. Назріла необхідність вироблення єдиної лінії керівництва національно-визвольною боротьбою колоніальних народів і революційною боротьбою пролетаріату капіталістичних країн проти імперіалізму, ґрунтуючись на непохитному положенні ленінізму, що «національне питання може бути розв'язане лише в зв'язку і на ґрунті пролетарської революції, що шлях перемоги революції на Заході проходить через революційний союз з визвольним рухом колоній і залежних країн проти імперіалізму. Національне питання є частина загального питання про пролетарську революцію, частина питання про диктатуру пролетаріату»¹.

У виробленні рішень II Конгресу Комінтерну в національному і колоніальному питаннях величезну роль відіграли теоретичні праці Леніна і Сталіна, створені

¹ *И. В. Сталин, Твори, т. 6, стор. 139.*

ними ще задовго до Великої Жовтневої революції і перевірені на її досвіді.

Другий Конгрес Комінтерну, додержуючись вказівок Леніна, оголосив нещадну війну буржуазному націоналізмові, соціал-шовінізму і соціал-імперіалізму. Конгрес викрив зрадницьке замовчування центристами питання про визволення колоній. Ленінські тези, прийняті II Конгресом Комінтерну, виразно протиставлять буржуазній політиці расової ненависті, національної ворожнечі й соціал-імперіалізму пролетарський інтернаціоналізм. Вони кладуть в основу всієї комуністичної політики в національному питанні «зближення пролетарів і трудящих мас усіх націй і країн для спільної революційної боротьби за повалення поміщиків і буржуазії»¹. В основі національної політики комуністичних партій, вказував Ленін, повинен лежати пролетарський інтернаціоналізм, що вимагає «підпорядкування інтересів пролетарської боротьби в одній країні інтересам цієї боротьби у всесвітньому масштабі... здатності й готовності з боку нації, яка здійснює перемогу над буржуазією, іти на найбільші національні жертви заради повалення міжнародного капіталу»².

Другий Конгрес обговорив також аграрне питання і прийняв розроблені Леніним тези. Ленінські тези з аграрного питання, що виражають комуністичну політику щодо селянства, виходять з факту початку ери соціалістичної революції, покликаній визволити від капіталістичного гніту і експлуатації не тільки пролетаріат, а й трудящі маси селянства.

Ленінські тези викривають вигадки соціал-зрадників про селянство як єдину реакційну масу і підкреслюють наявність величезних революційних резервів серед трудящих і експлуатованих мас селянства.

У тезах Леніна визначено суть історичних завдань пролетаріату щодо селянства. Ленін писав, що тільки міський і промисловий пролетаріат, керований комуністичною партією, може визволити трудящі маси селянства від капіталістичного і поміщицького гніту; що трудящим масам села нема порятунку інакше, як тільки в союзі з комуністичним пролетаріатом; що, з другого

¹ В. И. Ленин, Соч., т. XXV, вид. 3, стор. 286.

² Там же, стор. 288 — 289.

боку, робітничий клас не може перемогти буржуазію, не залучивши на свій бік трудящі маси селянства і не об'єднавши їх навколо комуністичної партії.

Ленінські тези, вказуючи на неоднорідність трудящого селянства, на наявність в його середовищі трьох соціальних груп — сільськогосподарського пролетаріату, бідноти й середняків, вимагають, щоб комуністичні партії проводили строго диференційовану політику щодо кожної з цих груп на різних етапах боротьби за диктатуру пролетаріату.

Вимагаючи самостійної організації на селі найманих робітників і залучення їх та бідноти на бік робітничого класу в його боротьбі за владу, Ленін в своїх тезах особливу увагу звертає на неминучі вагання середняцького селянства і вважає, що в період боротьби за владу пролетаріат повинен обмежитися завданням нейтралізації середняка — примусити його не подавати активної підтримки буржуазії в її боротьбі проти пролетаріату. Але разом з тим в тезах підкреслюється, що при рішучій розправі перемігшого пролетаріату з великим землеволодінням та куркульством середнє селянство буде на боці пролетарського перевороту. Тези, далі, вказують, що в умовах диктатури пролетаріату робітничий клас, спираючись на бідноту, зобов'язаний зміцнювати свій союз з середняком, що він може і повинен залучити середняцьке селянство до соціалістичного будівництва.

Особливу увагу комуністичних партій в тезах Леніна звертається на боротьбу з куркульством на селі, що є найчисленнішим з буржуазних верств, прямим і рішучим ворогом революційного пролетаріату. В тезах Леніна підкреслюється, що після перемоги пролетаріату з боку куркульства неминучі відкритий опір, саботаж і збройні виступи контрреволюційного характеру, що тому пролетаріат повинен згуртувати навколо себе бідняцько-середняцькі маси і завдати куркульству нещадного, нищівного удару.

Непохитність, правильність ленінських тез з аграрного питання повністю підтвердились у практиці побудовання соціалізму в СРСР і підтверджуються в практиці будівництва соціалізму в країнах народної демократії.

Відступ від цих найважливіших принципів марксизму-ленінізму неминуче веде до зрадництва інтересів робітничого класу і трудящого селянства, до капіталістичного

шляху розвитку. Так саме й сталося в Югославії, де буржуазно-націоналістична кліка Тіто, яка вже давно перебувала в таборі імперіалістичної реакції, пробравшись до влади, почала проводити щодо села політику союзу з куркулем, спрямовану проти інтересів мас бідняцько-середняцького селянства. Всупереч яскраво вираженій волі югославського народу, спрямованій на будівництво соціалізму, країна знов була поставлена купкою запродавців і зрадників на шлях капіталізму, на шлях фашистської реакції.

Другий Конгрес піддав гострій критиці сектантські тенденції в селянському питанні, які особливо виразно проявилися в угорській комуністичній партії і згубно відбилися на долі пролетарської революції в Угорщині. Сектантські помилки угорських комуністів виявилися в тому, що у вирішальний момент революції вони відмовилися від поділу землі між селянами, не зрозумівши, що для забезпечення міцного союзу пролетаріату з експлуатованими масами селянства, без чого неможлива перемога пролетаріату, необхідне негайне поліпшення матеріального становища селянства за рахунок експлуататорів, глитаїв.

«Для передових капіталістичних країн,— говорив Ленін,— Комуністичний Інтернаціонал визнає правильним *переважне* збереження великих сільськогосподарських підприємств і ведення їх за типом «радянських господарств» у Росії.

Було б однак величезною помилкою перебільшувати або шаблонізувати це правило і ніколи не допускати дарової передачі частини земель експропрійованих експропріаторів околицьному дрібному, а іноді й середньому селянству... Забезпечення пролетарської перемоги і її стійкості є перше і основне завдання пролетаріату»¹.

Тези Леніна, далі, викладають систему заходів по соціалістичному перевихованню трудящих мас села в умовах диктатури пролетаріату, ставлять завдання перед партією країни диктатури пролетаріату залучати бідняцько-середняцькі маси селянства до соціалістичного будівництва, спонукаючи їх силою прикладу і заради їх власної вигоди переходити від індивідуального

¹ В. И. Ленин, Соч., т. XXV, вид. 3, стор. 274—275.

господарства до великого колективного машинного землеробства.

Ленінські тези з аграрного і національно-колоніального питань дають геніальне обґрунтування революційної стратегії комуністичних партій в боротьбі за пролетарську революцію і за національне визволення від ярма імперіалізму народів колоній. Комуністичні партії, озброївшись рішеннями II Конгресу Комінтерну, провели величезну роботу в справі залучення трудящих мас колоній і капіталістичних країн до боротьби проти імперіалізму, за своє національне і політичне визволення.

Другий Конгрес затвердив розроблені Леніним умови прийому в Комуністичний Інтернаціонал. Умови прийому склалися з 21 пункту, через що вони дістали назву «21 умова». Прийняття цих умов мало на меті захистити Комінтерн від проникнення до нього не тільки відкритих, а й прихованих ворогів комунізму, від переповнення його рядів елементами, «які ще не позбулись ідеології II Інтернаціоналу», які не стали «на ділі комуністичними», і забезпечити єдність і монолітність комуністичних партій. Основною лінією, що проходила через всі «21 умову», була вимога для всіх партій і груп, які вступають у Комінтерн, рішуче розірвати не тільки з відвертим опортунізмом, а й з центризмом, що проводить політику класового співробітництва з буржуазією, як і відверті опортуністи II Інтернаціоналу. В умовах прийому до Комінтерну в стислій формі були викладені всі найважливіші програмні рішення історичного II Конгресу Комінтерну.

Другий Конгрес Комуністичного Інтернаціоналу займає видатне місце в історії світового комуністичного руху. Величезне історичне значення цього Конгресу полягає в тому, що він у момент першої післявоєнної світової революційної кризи озброїв молоді комуністичні партії основами більшовицької програми, стратегії, тактики і організації і тим самим заклав наріжні камені розвитку і зміцнення світового комуністичного руху.

Підбиваючи підсумки II Конгресу, Ленін писав: «Конгрес створив таку згуртованість і дисципліну комуністичних партій всього світу, які ніколи не бували раніше і

які дозволять авангардові робітничої революції піти вперед до своєї великої мети, до скинення ярма капіталу, семимильними кроками»¹.

Заслухавши звіт про II Конгрес Комуністичного Інтернаціоналу, IX Всеросійська партійна конференція закінчила свою роботу. В рішеннях Конгресу по всіх питаннях світового революційного руху яскраво відбився досвід Всесоюдної Комуністичної партії (більшовиків), яка є провідною партією в рядах міжнародного комуністичного руху.

* * *

Рішення IX Всеросійської партійної конференції, затверджені Центральним Комітетом РКП(б), відіграли дуже важливу роль в діяльності нашої партії.

Прийняття конференцією рішення про необхідність укладення миру з Польщею і проведення цього рішення в життя забезпечили прискорення розгрому армій іноземних інтервентів та білогвардійців і завоювання умов для мирного соціалістичного будівництва в нашій країні. Уклавши мир з Польщею, партія і радянський уряд дістали можливість спрямувати військові зусилля на розгром Врангеля. Спираючись на могутність Червоної Армії, на підтримку і допомогу найширших мас народу, Радянська республіка за короткий строк розгромила армії Врангеля і тим знищила останній оплот Антанти на нашій землі. Розгромивши Врангеля, країна вступила в період мирного будівництва.

Від партії вимагалися відповідні до нової обстановки методи і форми партійного керівництва. IX партійна конференція успішно розв'язала і цю проблему. Вона розробила заходи щодо розгортання внутріпартійної демократії, піднесення активності членів партії в боротьбі з бюрократизмом, підвищення ідейно-теоретичного рівня комуністів, посилення зв'язку партії з масами.

Під керівництвом Леніна і Сталіна партія більшовиків, озброєна рішеннями IX партійної конференції, очолила боротьбу робітників і селян за незалежність Радян-

¹ В. И. Ленин, Соч., т. XXV, вид. 3, стор. 371.

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

ської держави, за остаточний розгром інтервентів та білогвардійців і перейшла до відбудови зруйнованого війною народного господарства. Покінчивши з війною і перейшовши на рейки мирного господарського будівництва, партія приступила до вироблення нової лінії економічної політики.

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

З М І С Т

	Стор.
Вступ	3
1. Звіт Центрального Комітету партії	7
2. Про чергові завдання партійного будівництва	28
3. Звіт про II Конгрес Комінтерну	43

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

Редактор Л. Некрасова
Технічний редактор Й. Вайншенкер
Коректор К. Коритченко

А. Болотин. Девятая Всероссийская конференция РКП(б)
(На украинском языке)

БФ 01491. Зам. 348. Папір $84 \times 108 \frac{1}{8} = \frac{7}{8}$ паперових—2,87 друк. арк.
2,7 обліково-вид. арк. Здано на виробництво 20/III 1950 р.
Підписано до друку 26/IV 1950 р. Тираж 25.000.

4-та Республіканська поліграфічна ф-ка, м. Київ, пл. Калініна, 2.

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0



ІНСТИТУТ ІСТОРІЇ
АКАДЕМІЇ НАУК СРСР

Є.А.КОСМІНСЬКИЙ

ІСТОРІЯ СЕРЕДНІХ ВІКІВ

ПІДРУЧНИК
ДЛЯ VI-VII КЛАСІВ
СЕРЕДНЬОЇ ШКОЛИ

Переклад з російського видання

ВИДАННЯ ДРУГЕ

*Затверджено
Міністерством освіти УРСР*

ДЕРЖАВНЕ
УЧБОВО-ПЕДАГОГІЧНЕ ВИДАВНИЦТВО
«РАДЯНСЬКА ШКОЛА»
КИЇВ 1950

Перше видання підготовлено до друку
в Інституті методів навчання АНН РРФСР.

Редактор Литвак Ю. С.
Техредактор Волкова Н. К.

Літредактор Дорошенко А. С.
Коректор Сердюкова Н. К.

Косминский Е. А. История средних веков
(на украинском языке).

БФ 04222. Підписано до друку 19/XII 1949 р. Друк. арк. 16,75 + 6 карт-вкладок.
Видавн. арк. 19 + карти-вклади 1.02 арк. Формат паперу 60 × 92 см ¹/₁₆.

Надруковано в друкарнях М-304 і М-402
з матриць Харківської Обл. Поліграф. ф-ки



ВІД ДІА ПЕРШИЙ РАННЄ СЕРЕДНЬОВІЧЧЯ



РОЗДІЛ І.

ЗАХІДНА РИМСЬКА ІМПЕРІЯ І ВАРВАРИ.

Західна Римська імперія впала наприкінці V століття. Римське рабовласницьке суспільство було зруйноване революцією рабів та колонів і варварськими завоюваннями. Так закінчився великий період в історії людства — історія стародавнього світу — і почався другий — історія середніх віків. Цей період називається середніми віками тому, що він лежить посередині між стародавнім світом і новим часом. У середні віки панував не рабовласницький лад, як у стародавньому світі, а феодалний.

§ 1. Суспільний лад варварів.

На північ і на схід від Римської імперії, у середній і східній Європі, жило багато незалежних племен. Найближчими сусідами Західної Римської імперії були германські племена. Далі на схід жили слов'яни, литовці, фіни. По неосяжних степах, які тяглися з глибини Азії через Причорномор'я до середнього Дунаю, пересувались із своїми стадами численні кочові племена.

Опис суспільного ладу германців залишив знаменитий римський історик Тацит, який писав наприкінці I століття н. е. Германці займалися землеробством, скотарством і мисливством. Їх суспільний лад був ще близький до первісно-общинного. Вони селились родами, жителі кожного села звичайно належали до одного роду і управлялись родовими старшинами. Село з землею, що до нього належала, становило общину. Більша частина землі перебувала в спільному користуванні всього села — пасовища для худоби, ліси для полювання. Але орні землі були поділені між окремими сім'ями.

Літредактор Дорошенко А. С.
Коректор Сердюкова Н. К.

орня середніх віків
м язичке).

р. Друк. арк. 16,75+6 карт-вкладок.
Фк. Формат паперу 60×92 см 1/16.

ях М-304 і М-402
Зл. Поліграф. ф-ки

Більшу частину населення складали вільні члени племені. Вони вважались рівними і користувались однаковими правами. Але у варварів вже утворився рогова і військова знать. У знатних було більше орної землі, більше худоби. У них були й раби з військовозалюднених. Римські письменники зазначали, що варвари походились із своїми рабами далеко далі, ніж римляни. Навіть знатні варвари вели просте сільське життя, їм були чужі розкіш та примхи римських багатіїв, і тому вони не експлуатували своїх рабів так жорстоко, як римляни. Раби у варварів мали свої хатини, своє господарство; вони платили своїм господарям оброк хлібом, дрібною худобою, тканинами. У варварів не було міст. Але в них були укріплені місця, захищені земляним валом та тином, де вони ховали свої сім'ї і майно під час ворожих нападів.

Військова справа.

Варварам доводилось раз у раз воювати, усі до росли чоловіки племені були воїнами. Війни виникали між сусідніми племенами за землю або коли сусіди займали худобу. Варварським племенам, які жили поблизу від римських кордонів, доводилось захищатись від римлян, які пратнули захопити їх землі і повернути їх самих у рабство. І самі варвари раз у раз нападали на імперію, щоб захопити родючі землі для оселення або потрабувати багаті римські вілли і міста. Римські письменники передають, що варвари не любили добувати пітом те, що можна здобути кров'ю. У римлян вони розраховували захопити те, чого не могли виробити самі. — Багате начиння, красиві тканини, добру зброю.

Знатні варвари збирали навколо себе військові дружини. Дружинники жили при дворі свого вождя, одержували від нього одяг та зброю, ділили з ним воєнну здобич, бенкетували за його столом. Між вождем та дружиною встановлювався міцний зв'язок. Якщо вождь було вбито в бою, дружинники повинні були відомстити ворогам або загинути разом з вождем. Дружини завжди були готові до нападі, які обіцяли їм здобич. Воєнна здобич збагачувала і вождів, і дружинників, і це підносило їх над простими вільними.

Зброя у варварів — це легкі металеві списи (протики) і шити. Тільки в знатних були мечі, шоломи і панцири. Знатні та їх дружини билися верхи на конях, прості воїни — пішими. Дружина в бою оточувала свого вождя, прості воїни билися поряд із своїми родичами. У відкритому бою варвари різко випинали своїми військами. Через це варвари звичайно ухилялись від великих боїв і старались заманити противника в ліси та болота, де він не міг розгорнути свій бойовий стрій, і там винищували його раптовими нападами. Щоб здаватись страшнішими, воїни деяких германських племен розмаглювали обличчя фарбами,

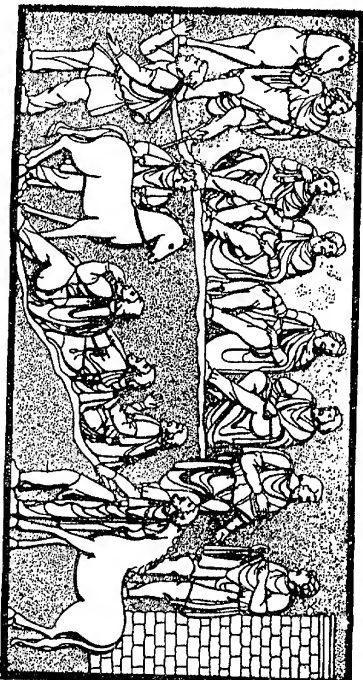
зав'язували своє довге волосся високим вузлом, надівали на голови уборы із завірених мурд з вискаленою пашею.

Усі важливі справи, які стосувались усього племені, варвари розв'язували на народних зборах. На ці збори з'являлись усі дорослі чоловіки племені в повному озброєнні. Це були буйні і шумливі сходки, на яких важко було навести порядок. Звичайно знатні заздалегідь обговорювали пропозиції. Якщо воїни були згодні, вони лизомом збробивали пропозиції. Якщо воїни були незгодні, вони здіймали безладний крик. Народні збори вирішували питання про війну і мир, про розподіл землі, про зношення з Римом. На цих зборах також судили за злочини, які вважались у варварів найтяжчими, — за зраду та за бонгуство. Зрадників вшали на деревах, бонгузів тонили в болотах.

Королі.

З числа знатних обирались королі. Обраного короля урочисто піднімали на щиті. Король був військовим ватажком племені. Влада його була виборною і не передавалась в спадщину. Король одержував велику частину здобичі. У нього збиралось багато земель, худоби і рабів, він міг тримати велику дружину. Для великих воєнних справ, особливо для воєн з Римом, варварські племена з'єднувались у великі союзи на чолі з одним королем.

Так *варвари поступово переходили від докасового пераїснобщинного доу до класового*. У них вже утворилась знать, появились раби. Але знатні ще мало різнились від простих вільних, рабів було небагато, і їх повинності були не важкі. У *варварів тільки почали зароджуватись класи*. Цим лад варварів різко відмінний від класового ладу рабовласницької



Народні збори у варварів.

Римської імперії. Основу суспільного ладу у варварів становили прості вільні воїни. Ентельс називає лад варварів «військовою демократією».

§ 2. Падіння Західної Римської імперії.

Напад варварів на імперію. Варвари потаго обробляли землю, не удобрювали її. Вони розорювали цілину, збирали врожай, потім кидали цю землю на багато років і починали обробляти цілину в інших місцях. Тому їм потрібно було багато місця для землеробства. Великі простори були їм потрібні також для полювання і скотарства. Через це кожне плем'я намагалось захопити землю в своїх сусідів. Особливо вабили варварів родючі землі Римської імперії. Військова знать із своїми дружинами завжди була готова воювати та грабувати. Розповіді про багатства римських міст, про розкіш римських вил розпалювали жадобу варварських вождів. Варвари дедалі частіше тривожили кордони Римської імперії. Для захисту імперії від їх наскоків римляни укріпили кордон по Рейну та Дунаю ланцюгом фортець, валів, ровів та сторожових постів. Але варварським племенам іноді вдавалось прориватись через укріплений кордон, і римлянам доводилось вести з ними тривалі війни.

Падіння Західної Римської імперії. Тимчасом рабовласницький лад розхитував Римську імперію. Жорстокою експлуатацією рабів та колонів, із страшенним тиском податків стала ненависна всім трудящим. Повстання рабів та колонів вибухали безперервно в різних місцях імперії.

З кінця IV століття імперія вже не могла чинити опору натискові варварів. Іїлі союзи варварських племен, серед яких переважали германці, стали переходити кордони імперії. При цьому римські раби та колоні повставали, приєднувались до загонів варварів, відчиняли перед ними ворота римських міст, приводили їх у помість багачів, де кожна було знайти велику здобич. Раби та колоні багачів у варварах своїх вивозили від гніту рабовласницької експлуатації та податків. *Завоювання варварів були тісно зв'язані з революційним рухом рабів та колонів.*

Римська імперія в 395 році поділилась на Східну і Західну. Слабша Західна Римська імперія стала вже в V столітті здобичю варварів.

Вестоти, вандалі, франки спустошували Західну імперію, захоплювали великі області і засновували свої держави. У 476 році вождь варварської дружини Одоакр скинув останнього імператора Західної Римської імперії і став королем Італії. Західна Римська імперія припинила своє існування. Але Одоакр

царював недовго. Незабаром на Італію напали остоти. Їх король Теодоріх по-зрадницькому вбив Одоакра на бенкеті і завоював його королівством.

§ 3. Західна Європа після завоювань варварів.

Варвари піддали Західну Римську імперію розгром варварів і спустошенню. Вони розграбували і зруйнували міста та помістя римських багачів. Вестоти під проводом Аларіха в 410 році здобули Рим і три дні грабували стародавню столицю імперії. Це жахливішого розгрому зазнав Рим у 455 році, коли на нього напали вандалі під проводом свого короля Генсеріха. Вандалі протягом 14 днів грабували місто і вивезли з нього величезну здобич. Страшну пам'ять залишили напади на імперію гунського вождя Аттіли, про якого говорили, що трава не росте на тому місці, де ступить конито його коня.

Багато з міст імперії було зовсім розграбовано і зруйновано варварами, в інших збереглась лише невелика частина населення. У себе на батьківщині варвари не знали міст і тепер уникали селитися в них. Варвари нищили храми, палаци, театри, щоб добути каміння для своїх будівель та укріплень. Після варварських завоювань тільки руїни колись чудових споруд та назірнувальовані арки римських воєннопроводів нагадували про колишню велич античної культури. Поступово руйнувались і ставали непридатними перекази римські дороги, які зв'язували раніше всі кінці імперії. По них вже не рухались безперечною валкою каравани купців з товарами, не мчали гінці імператорської пошти. Торгівля майже припинилась. Пожвавлені гавані спустіли і перетворились на біди рибальські селіща.

Разом з містами занепадали і школи. Письменні люди стали рідкістю. Навіть королі варварів рідко були письменні. Коли зайвоовинкові Італії, короліві остотів Теодоріху, треба було підписати своє ім'я, він проводив фарбою по дощечці, в якій були прорізані букви його імені. Деякі записки римської освіти чужості зберіглись тільки в духовенстві. Але більшість святихників і навіть епіскопів потаго вміли читати та писати і могли тільки так-сяк співати й читати по-латині молитви, яких народ не розумів. У VI столітті вже важко було знайти людей, які вміли правильно говорити та писати по-латині. *Західна Європа на багато століть поринула в темряву неучев.*

Зміна в ладі Європи. Варвари захопили помістя імператорів та багатих римських землевласників і поглинали їх між собою. Прості воїни одержали земельні наділи.

Достатні, щоб прогодувати свої сім'ї. Королі варварів та їх знать одержали помістя з рабами та колонами. Королі і знать стали *власниками землевласниками*, експлуаторами праці рабів та колонів. Але станоміше римських рабів змінилось. Як і раби

У варварів, вони одержали земельні наділи. Становище їх стало трохи легше. Кріпаки повинні були працювати на господарів, але в них були свої земельні наділи, своє господарство, і частину свого часу вони працювали на себе. Тому вони працювали охоче, ніж раби, і праця їх була продуктивнішою.

Так революція рабів та колонів і варварські завоювання зовсім змінили весь лад Західної Європи.

У Західній Європі почав встановлюватись феодальний лад. Так називається такий суспільний лад, при якому земля і владу належать великим землеволодцям, а основну масу трудящих становлять селяни, наділені землею, але особисто невільні і зобов'язані працювати на землі своїх господарів або видавати їм частину свого врожаю.

Проте феодальний лад не одразу став пануючим.

У Західній Європі *появилось тепер численне вільне селянство*, яке утворилось з простих вільних варварів, що оселились на відібраних у римлян землях. Ці вільні землероб-воїни працювали на себе, а не на господарів. Як і в себе на батьківщині, вони селились общинами.

Становище трудящих мас поліпшилось ще й тому, що впала рабовласницька держава з її тяжкими податками. *Варварські королівства*, що утворились на її місці, не зносили податків. У варварів не було найманих армій, яким треба було платити жалування: усі вільні дорослі чоловіки були воїнами і сами споряджались на війну на заклики королів. У варварів не було чиновників, які одержували жалування з казни. Не було більше розкішного імператорського двору, який поглинав величезні гроші. Таким чином, Західна Європа, яка занепадала при рабовласницькому ладі, дістала змогу далошого господарського розвитку. Становище трудящих мас поліпшилось. Праця їх стала продуктивнішою, ніж була праця рабів та колонів Римської імперії. *Падіння рабовласницької Римської імперії та рабовласницької експлуатації було важливим кроком вперед у житті людей, незаважаючи на те, що варвари розорили римську культуру.*

Церква.

Християнська церква, яка являла велику силу в Римській імперії, зберегла свій вплив і після варварських завоювань. Щоб зміцнити свою владу, королі і знать варварів приймали християнство і примушували народ наслідувати свій приклад. Християнська церква вчила народ користися владою, наказувала рабам і селянам не ремствуючи працювати на господарів.

У церковному управлінні головне місце належало єпископам, які стояли на чолі великих церковних округ. Головною церквою в Західній Європі вважався римський єпископ — «папа». Великим впливом користувались монастирі. З IV століття вони швидко поширились по імперії. Спочатку туди тікали люди від війни, смуту та насильств занепадної рабовласницької імперії.

Не бачачи в житті нічого світлого, вони селились в лісах і пустинях, віддавались релігійним роздумам, чекали кінця світу. Вони думали заслужити ласку божу всякими муками, яким вони себе піддавали, довгими постом, довшими молитвами. Такі люди називались «аскетами», а їх вчення «аскетизмом». Навколо їх збиравлись учні й послідовники.

Так виникли релігійні гуртожитки — монастирі. Темні народні маси вважали монахів «святими» і вірили, що їх молитви можуть зцілити хворих і дати блаженство в загробному житті. Королі та знать скористувались тим впливом, який монахи мали в народі. Вони дарували монастирям землі і кріпаків, а монахи за це поклали народ «смирненню» і послухови владі та господарям.

Монастирі почали встановлюватись в населених місцях. Монастирі багатшали, і начальники їх, «абати», стали впливовими людьми. Монахи не працювали, а жили за рахунок кріпаків. Щоб привабити більше «богомільців», які залишали в монастирях свої пожертви, монахи заводили в себе «чудотворні» ікони, мощі. Монастирі були розсадниками найгрібших злободнів.

Папи, єпископи, монастирі стали найбільшими землеволодцями та експлуаторами селян. Церква всіляко підтримувала класове панування великого землеволодіння і сприяла встановленню феодального.

Варварські королівства вели собою безземельні королівства в уривчастій війні за землі Західної Римської імперії. Кордони їх володінь постійно мінюлись. У першій половині VI століття головні області Західної Римської імперії були так поділені між варварськими королівствами (див. карту).

В Італії було королівство остготів.

В Іспанії було королівство вестготів.

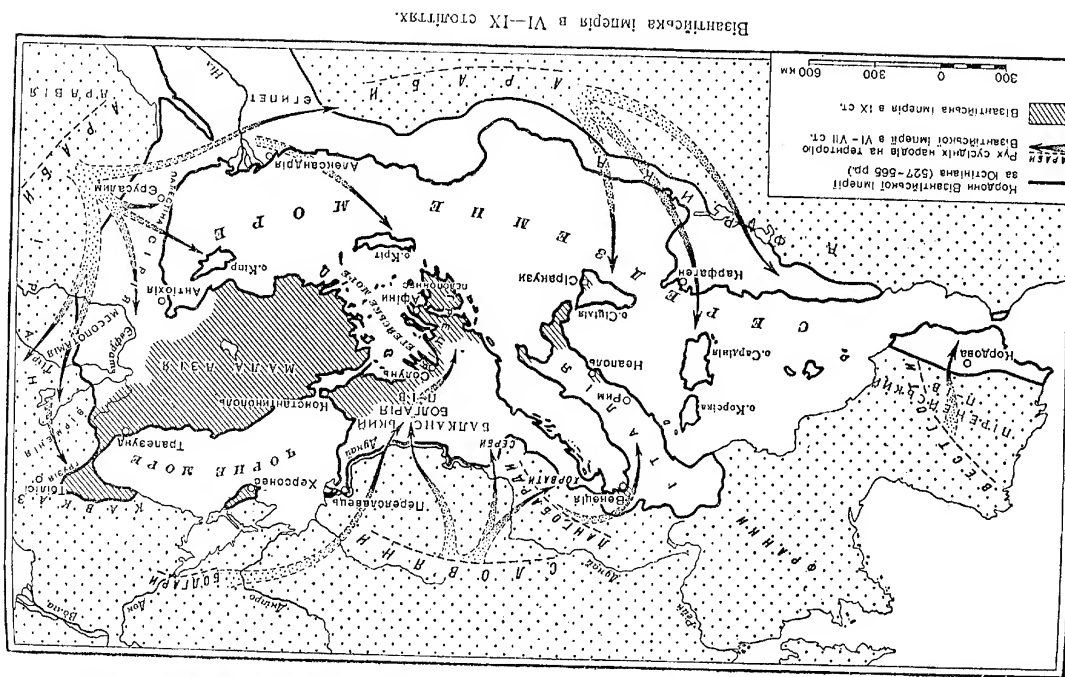
В Галлії було королівство франків.

У Північній Африці було королівство вандалів.

У Британії точилась боротьба між місцевим населенням (британни) і північногерманськими племенами англів і саксів, які переселились на острів.



Єпископ.



Візантійська імперія в VI—IX століттях.

РОЗДІЛ II.

СХІДНА РИМСЬКА (ВІЗАНТІЙСЬКА) ІМПЕРІЯ І СЛОВ'ЯНИ.

§ 1. Спроба відновлення Римської імперії.

Західна Римська імперія в V столітті припинила своє існування і розпалась на ряд варварських королівств. Але Східна Римська імперія, до якої входили найбагатші і найкультурніші області Римської імперії — Балканський півострів, Мала Азія, Сирія, Палестина і Єгипет, — виявилась далеко міцнішою. Східна Римська імперія була сильніша і багатша від Західної. У той час як на Заході міста і торговля занепадали, на Сході процвітали такі великі торгові міста, як Константинополь, Антіохія, Александрія. Тут збереглись ремесла, технічні знання.

Столицею Східної Римської імперії був Константинополь, який інше називався — Візантія. Відповідно до столиці і вся держава стала називатись Візантійською імперією, або просто Візантією. У той час як Рим пустішав і руїнувався, стіни Константинополя не могли вмістити зростаючого населення, і їх доводилося перебудовувати. Місто обростало розкішними спорудами. Його гавань була заповнена великою кількістю кораблів з різних країн. У величезному цирку давались пішні вистави, як при імператорах стародавнього Риму. На ці вистави збиралось десятки тисяч глядачів. Любимим видоцим населення столиці були змагання колісниць, затрєжених чотвєриками коней.

Візантійська імперія вела велику караванну і морську торгівлю з країнами Сходу з Ірану, Аравії, Абіссинії, Індії, Китаю до Візантії везли дорогі цінні камені, пахощі, слонову кістку, прянощі, шовк. У містах Візантійської імперії ремісники виготовляли скляний посуд, дорогі тканини, ювелірні вироби.

З VI століття у Візантійській імперії почали розводити шовковиків і виготовляти шовк. Досі шовковиків розводили тільки в Китаї. Китайці суворо забороняли вивозити їх за кордон, щоб держати в своїх руках усі вигоди від торгівлі шовком. За переказом, візантійські монахи ухитрились пронести яєчка шовкопряди (грену) з Китаю через кордон у видобраних посохах і так поклали початок шовківництву у Візантійській імперії.

Візантійські купці постачали предмети розкоші вищим класам Західної Європи.

Торгівля і промисловість Візантійської імперії давали урядові великі кошти. Імператор одержував значні прибутки від торгових мит. Багато грошей надходило в казну від державних монополій. Уряд мав виключне право торгівлі хлібом і нажи-

вався на народній нужді, продаючи його в голодні роки по високим цінам. Трудаще населення було обтяжене важкими податками, але казна багатила.

Маючи в своєму розпорядженні багато грошей, імператор міг наймати війська для оборони кордонів, для завоювань та для придушення повстань трудящих. Його підтримували багаті купці, яким потрібна була сильна державна влада для охорони їх торговель. Тому імператорам Східної імперії довго вдавалося відстоювати свої кордони від нападу варварів і придушувати революційні рухи всередині імперії.

У той час як Західна Європа поринула в темряву неучтва, у Візантійській імперії збереглися численні школи. У V столітті в Константинополі було відкрито університет. Візантія була не тільки багата, а й далеко культурніша за Західну Європу.

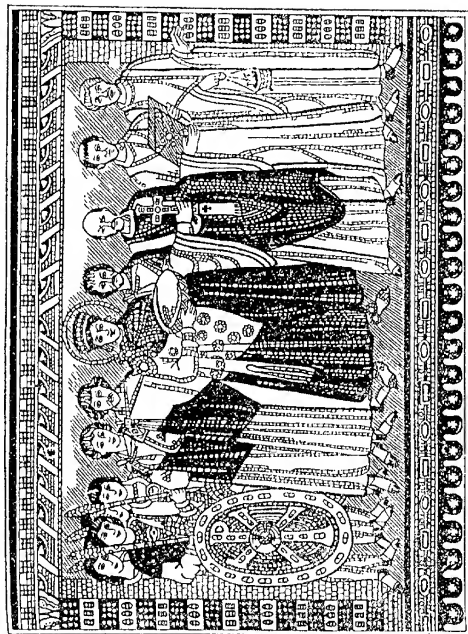
Проте трудящим у Візантії жилося гірше, ніж у варварських королівствах Заходу. У Візантії зберігалася жорстока експлуатація рабів та колонів, населення знемагало від тяжких податків.

Найбільшої могутності Візантійська імперія досягла в VI столітті за імператора Юстиніана.

Усю свою невтомну діяльність Юстиніан спрямував на здійснення та зведення імператорської влади. Все управління у Візантії перебувало в руках імператора і призначених ним чиновників. Це був самодержавний і бюрократичний лад. Імператор вважався священною особою. Його вшановували нарівні з богом. Під час урочистих прийомів він носив розкішний золотоканний одяг, перед ним клали земні поклони, цілували його взуття. Непослух імператорові вважався злочинним перед релігією. Населення було позбавлене всякої участі в управлінні. Усяка громадська самодіяльність була придушена. Тільки в цирку, коли там появлявся імператор, народ міг виявляти криками свій протест проти утисків. Іноді такі протести переходили в бурхливі демонстрації і навіть у повстання.

Юстиніан старався закріпити старі рабовласницькі порядки Римської імперії. З його наказу було складено збірник законів Римської імперії, так званий «Кодекс Юстиніана». Кодекс проголошував необмежену владу імператора і підтверджував підлеглість рабів і колонів їх господарям. У законах Юстиніана містились також докладно розроблені правила для торгівлі та для боргових угод. Торгівля була найважливішою справою у Візантії, тимчасом як вона майже зовсім завамерла на Заході. Бажаючи надати більше блиску своїй владі, Юстиніан багато дбав про прикрашення своєї столиці. Серед збудованих при ньому чудових споруд на першому місці стоїть знаменитий собор святої Софії, який є одним з найпрекрасніших пам'яток архітектури. На його будівництві працювало десять тисяч чоловік протягом п'яти

12



Юстиніан і придворні.

років. Для прикрашення собору були взяті мармурові колони з античних храмів Рима, Афіні і інших стародавніх міст.

Головні вулиці і площі Константинополя відкрились за Юстиніана розкішними будинками, але біднота, як і раніше, тулилась у бруду і вузьких вулицях, куди рідко заглядав промінь сонця. На спорудження чудових будов потрібні були великі кошти, що погіршувало становище трудящих, і без того обтяжених податками.

Візантії доводилось вести дуже складну зовнішню політику. На всьх її кордонах майже не припинялись війни. Для цього доводилось тримати великі наймані війська. Це вимагало величезних витрат.

Склад візантійських військ був дуже строкатий. Тут мало було уродженців імперії, зате можна було бачити представників усіх сусідніх народів — гунів, германців, слов'ян, вірменів, персів, арабів, африканських маврів, кавказьких горців. Це були професіональні воїни, які відірвались від своєї батьківщини, які жили тільки з війни. Візантійські наймані війська були добре озброєні; вони носили кольчуги і панцири, тострокінцеві шоломи, величезні щити, які прикривали все тіло. Вони бились мечами, списами та гострими з обох боків бойовими сокирами. Головну силу єрмії становила одягнена в залізі панцири важка кавалерія. І піхотинці, і кавалеристи були влучними стрільцями з луків.

Але в цих різномісних найманних воїнів не було того, що

13

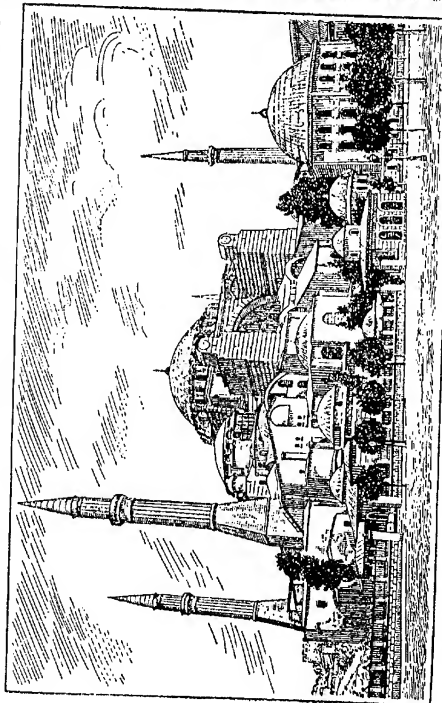
дає головну силу військам, — не було патріотизму. Вони воювали тільки за жалування та здобич. Вони грабували і спустошували області, по яких проходили, навіть області, що належали імперії. Їх важко було примусити битись, якщо не пахло здобиччю. Вразі невплати жалування війська бунтували і навіть ладні були перейти на бік ворога. Така армія могла часом здобувати блискучі перемоги, але вона була ненадійна, і найменше на неї можна було поклястись тоді, коли країні загрожувала серйозна небезпека.

Візантійська дипломатія часто доводилось покладались не стільки на розвідників і шпигунів, скільки на майстерну дипломатію.

Візантійські дипломати уважно стежили за всім, що робилось в інших державах, уміли майстерно нацьковувати одних сусідів на других, одних старались залякати, а других залучити на свій бік подарунками та обіцянками. Щороку витрачалися великі суми на підкуп варварських князів. Усюди Візантія мала своїх розвідників і шпигунів.

Іноземних послів, які прибували до Константинополя, старались засліпнути розкішною та багатством імператорського двору, їм показували неприступні мурі столиці, проводили перед ними війська в блискучому озброєнні, щоб переконати їх в непереможності імперії.

Візантійські дипломати не гребували обманом, зрадництвом, навіть таємними військами. Хитрість, підступність, вміння спритно обдурити противника — ось що відзначало візантійську



Храм святої Софії в Константинополі.

34

дипломатію. Інші народи вважали візантійців брехливими та віроломними, не довіряли їм і боялись їх, а проте часто ловились в їх майстерно розставлені пастки.

Війни Юстиніана. Війни — на сході імперії з Іраном, на півночі — із слов'янами. На заході Юстиніан вів наступальну політику. Він замишляв завоювати варварські королівства Заходу і відновити Римську імперію в її колишніх кордонах. Юстиніан розраховував не тільки встановити свою владу над Заходом, але й відновити там колишній рабовласницький лад.

Поконуюцям Юстиніана вдалося завоювати королівство вандалів у Північній Африці. Остготи в Італії вчинили одчайдушний опір. На їх бік стали італійські раби та колоні. Кінець кінцем поконуюцям Юстиніана Велізарію та Нарсесу вдалося зловити над остготами перемогу (534). Майже всіх остготів було винищено, а рештки їх змушені були виселитись з Італії. Військо Юстиніана піддало країну жахливому розгрому. Місто Рим майже спустило. На його величезних пустирах почали сіяти хліб. Після підкорення Італії Юстиніан скасував ті податки, які дали остготські королі рабам та колонам, і відновив їх колишню податкову систему. Крім того, Юстиніану вдалось відняти у вестготів південну частину Піренейського півострова. Таким чином під його владою опинилась значна частина колишньої Римської імперії. Юстиніан став господарем Середземномор'я.

§ 2. Революційний рух і завоювання варварів.

Революційний рух у Візантії. Спроба відновлення рабовласницької Римської імперії була приречена на невдачу, незважаючи на воєнні успіхи Юстиніана. Війни на Заході потребували величезних витрат. Наймані війська страшенно розоряли завоювані країни, але майже так само потерпіли області імперії, яким довелося платити великі податки на нерозважливу завоювну політику. Спроба відновлення Римської імперії в її попередніх межах розорила країну. Тяжкість податків і спаволя збиравік викликалі глибоке незадоволення народу.

За царювання Юстиніана було багато народних повстань і в Константинополі, і в провінціях. Уже на початку царювання Юстиніана, у 532 році, у Константинополі вибухнуло грізне повстання, викликане важкими податками та утисками імператорських чиновників. Повстання почалося в цирку і швидко захопило все величезне місто. Почалось збирався тікати із столиці, але Велізарій на чолі загону найманих германців раптом напав на повсталих, що зібралися в цирку,

15

перебив кілька тисяч чоловіків і придушив повстання. Це повстання відоме під назвою «Ника» (по-грецьки «перематгай»). Це був клас повсталих.

Через вісімнадцять років повстання в Константинополі повторилось. Уперті повстання почалися у Сирії, Палестині та Єгипті. Вони були придушені Юстиніаном із страшенною жорстокістю. Населення в провінціях ненавиділо Візантійську імперію і чекало тільки нагоди, щоб від неї відокремитись. При наступниках Юстиніана по всій імперії вибухають уперті повстання, в яких головну участь беруть раби та колоні, а також трудящі міст. Водночас варвари починають віднімати у Візантії одну область за другою. Сильному уряду Східної Римської імперії вдалося майже на два століття затримати революцію рабів і вторгнення варварів. Йому вдалося навіть на час відновити рабовласницький лад в частині західних країн. Але в VII столітті революція рабів та колонів і варварські вторгнення захопили і Східну Римську імперію. Як і на Заході, революційні рухи трудящих класів, головним чином рабів та колонів, з'єднуються з загарбаннями варварів.

Незабаром після смерті Юстиніана на Італію рушили з півночі полчища варварів — лангобардів. Трудяще населення Італії, пригноблене податками і жорстокою експлуатацією землевласників, бачило в лангобардах своїх визволителів. Лангобарди заволоділи більшою частиною Італії.

На початку VII століття вестоти знов повернули собі захоплену Юстиніаном південну частину Піренейського півострова. Так закінчилась невдача спроба відновити рабовласницьку Римську імперію на Заході.



Сасанідський барельєф на скелі.

16

Візантія втратила не тільки території, завойовані Юстиніаном на Заході, а й більшу частину своїх колишніх володінь. На Сході Візантія вела довгу боротьбу з Іранською державою, яке виникло на місці колишньої Парфянської держави. Парфянська держава поділялась на багато самостійних областей із своїми князями на чолі. У III столітті ці області були об'єднані під владою Арташира, першого царя з династії Сасанідів.

Царство Сасанідів охоплювало величезну територію: від Месопотамії до теперішнього Афганістану і від Кавказу до Персидської затоки. Через цю країну йшли найважливіші торгові шляхи із середземноморських країн на Схід — у Середню Азію, Індію, Китай. Уряд Ірану мав від цієї торгівлі великі вигоди. Він хотів цілком захопити найважливіші торгові шляхи, щоб не ділитись прибутками з іншими. Через це він прагнув пробитись до Середземного і Чорного морів. Але на шляху його лежали Грузія, Вірменія і Сирія. За ці землі точились постійні війни між Іраном і Візантією. Юстиніану довелося вести тривалі війни з іранським царем Хосровом I. Лише з великими труднощами та ціною величезної ланини Юстиніану вдалося зберегти східні кордони Візантії.

При наступниках Юстиніана війни з Іраном відновились. Довгі і розорні війни ослабили як Іран, так і Візантію. Трудяще населення обох держав задихалося під тягарем непосильних податків та жорстокої експлуатації. Цим скористувалась держава арабів, що виникла в VII столітті. Араби напали одночасно на Візантію і Іран. За кілька років вони завоювали величезну Іранську державу. У Візантії вони відняли Сирію, Палестину, Єгипет і завоювали Юстиніаном у вандалів Північну Африку.

§ 3. Візантія і слов'яни.

З півночі імперію тіснили слов'янські племена. Для захисту від них Юстиніан збудував ряд фортець. Але вже при його наступниках слов'яни почали переходити через Дунай і великими масами вторгались у північні області Візантійської імперії.

Численні слов'янські племена займали величезну територію від Лаби (Ельби) на заході до Оки та верхів'їв Волги на сході і від Балтійського моря на півночі до Дунаю і Чорного моря на півдні. Вони поділялись на східних, західних і південних слов'ян.

Візантійські письменники залишили багато відомостей про побут слов'ян. У слов'ян довго зберігався родовий лад. Навіть коли розпався старовинний рід, у південних слов'ян зберігалась велика сім'я, або «закруга», до якої входило кілька десятків чоловіків; вони жили разом і всім володіли спільно. На той час як слов'яни почали переселятись за Дунай, у них вже почала ви-

2. Історія середніх віків

17

лятися родова знать. На чолі окремих племен стояли князі. Іноді один князь об'єднував під своєю владою кілька племен.

Слов'яни займалися землеробством, скотарством і мисливством. Візантійські письменники відзначали витривалість і мисливську та воєнничість слов'ян, їх чесність і особливу їх гостинність та щедрість. Гостеві і мандрівникові слов'янин не шкодував віддати краще, що в нього було. Слов'яни вважали священним обов'язком пікуватися про хворих та престарілих, годувати і покоїти їх. Вони добре поводитись з рабами. Військовополонених вони не затримували в неволі назавжди, а через певний строк пропонували їм повернутись на батьківщину або залишатись у них на становіщі вільних членів племені.

Слов'яни любили музику, спів та танки. Їх улюбленими інструментами були гуслі та сопілка. Співом та танками супроводжували їх свята, з піснею вони працювали, з піснями та музикою йшли на війну. Співом, танками та бенкетами вони супроводили навіть похорон померлих.

Понад усе слов'яни цінили свободу. В обстоюванні своєї незалежності вони виявляли непохитну мужність і вважали за краще вмерти, ніж бути поневоленими.

Слов'ян знали як хоробрих воїнів. Їх охоче приймали на військову службу в інші країни. Особливо багато було слов'ян на службі у візантійських імператорів. Слов'яни не тільки заповнювали ряди простих воїнів, а й займали іноді важливі командні посади. У VI столітті слов'янин Доброгаст був начальником візантійського чорноморського флоту.

У частих сутичках з візантійцями слов'яни ознайомились з їх озброєнням і перевершили військове мистецтво Візантії як у польових боях, так і при здобутті фортець. У них появились стінобитні тарани, великі машини для метання каменів.

Спочатку слов'яни обмежувались короткими нападками на візантійські землі. Але з другої половини VI століття південнослов'янські племена почали селитись на території імперії. Частину земель вони захопили силою, а частину їм добровільно віддав візантійський уряд. Імператори дозволяли слов'янам селитись на спустошених війною землях, сподіваючись знайти в них добрих солдатів.

Слов'яни поступово просуваюлись з півночі і заселили всю країну між Дунаєм і Егейським морем. Візантії почали називати всю цю країну «Словінтею». Слов'яни проникли в середню і південну Грецію до самого Пелопоннесу. Їх селища виникли навіть в Малій Азії. Слов'яни селились у селах, міське населення залишалось грецьким. У Візантійській імперії слов'яни утворили сильну верству вільного селянства.

Слов'яни не зруйнували Візантійську імперію, як германці і

18

інші варвари зруйнували слабку Західну Римську імперію. *Нав'язки, слов'янська колонізація оновила і укріпила Візантію.* Слов'янські вільні селяни краще обробляли землю, ніж підневільні раби та колонни, і давали державі більше хліба. Слов'янські селяни були добрими воїнами, бо, захищаючи державу від ворогів, вони бились за свої поля та сім'ї. Завдяки слов'янській колонізації Візантійська імперія знов посилюлась і могла проіснувати ще майже тисячу років після того, як впала Західна Римська імперія.

Незалежні південнослов'янські держави.

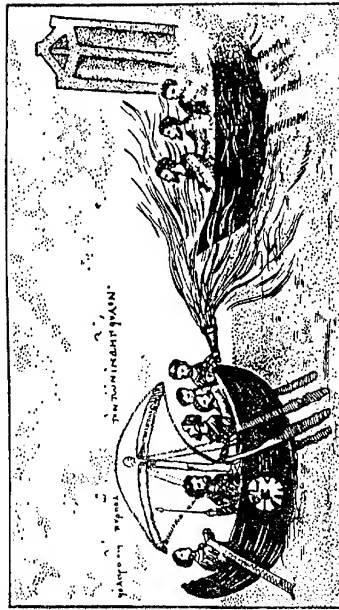
Південнослов'янські племена, які жили по нижньому Дунаю, утворили сильну Болгарську державу. Болгари успішно воювали з Візантією. Їх володіння просунулись на південь від нижнього Дунаю і близько підійшли до Константинополя. Болгарська держава стала постійною загрозою для Візантійської імперії з півночі.

Північний захід Балканського півострова зайняли південнослов'янські племена сербів і хорватів.

§ 4. Візантія в VIII—XI століттях.

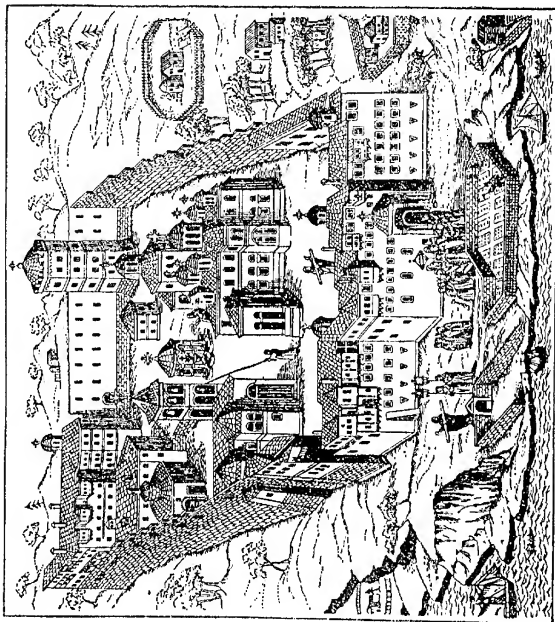
Візантія у VIII столітті

Перед початком VIII століття Візантія вже мало чим нагадувала державу часів Юстиніана. В руках візантійського імператора не залишилось і третини колишніх земель. Решту володінь захопили лангобарди, араби, болгары, серби, хорвати. Великі зміни сталися і в тих землях, які залишились в складі Візантійської імперії. Частину їх заселили слов'яни, з яких утворилась сильна верства



«Грецький вогонь».

19



Грецький монастир.

вільного селянства. Але в імперії залишилися і великі земельні володіння з рабами та колоніями. Найбільші земельні володіння належали церкві і особливо монастирям.

Війни з арабами, натиску войовничих сусідів. Араби продовжували нападати на імперію із сходу і кілька разів підступали до самого Константинополя. У 717 році вони обложили столицю імперії і з суші, і з моря. Імператор Лев III зміг організувати оборону. Арабський флот дуже терпів від «грецького вогню» — пальної рідини, яка викидалася через трубки спеціальними апаратами. Марно простоявши більше року перед Константинополем, втративши майже весь флот, араби змушені були зняти облогу. Їм довелося залишити план остаточного підкорення Візантійської імперії. Але вони шорську організовували наскоки на Малу Азію.

З півночі Візантію тіснила Болгарська держава. В IX столітті болгари захопили більшу частину Балканського півострова. Болгарські князі почали називати себе царями. Візантія змушена була сплачувати їм данину. Болгарський цар Симеон

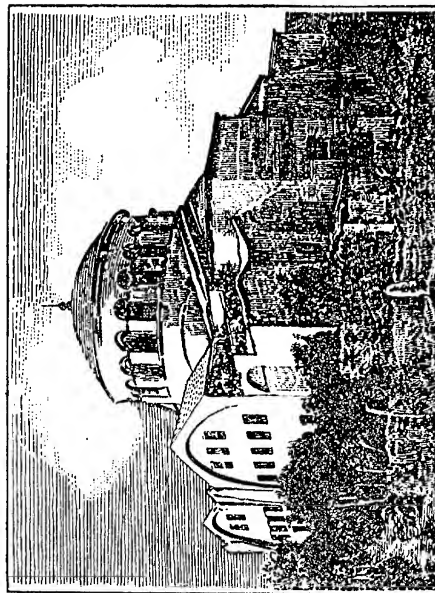
почав називати себе «царем болгар і греків». Він хотів захопити Константинополь і завовувати всю Візантійську імперію.

З початку IX століття на Візантію почали робити наскоки киянські князі.

Воєнний захист став найважливішим завданням держави. Головну основу візантійського війська становили тепер вільні селяни-воїни з числа слов'янських поселенців в імперії. Щоб ще більше посилити збройні сили держави, імператори роздавали землі військовим людям за обов'язок відбувати кінну службу. У VIII столітті імператори з цією метою відібрали частину величезних монастирських володінь. Монахи чинили запеклий опір цьому заходові уряду, хоч він був викликаний державною необхідністю.

Військові сили Візантії зміцніли від притягнення Поселення Візантії до військової служби вільного селянства та від роздачі монастирських земель. Візантія вдалася повернути собі частину раніше втрачених володінь. В арабів було віднято частину Сирії з багатим містом Антіохією.

Для боротьби з Болгарським царством візантійська дипломатія старалася скористуватися військовими силами Київської Русі. У X столітті візантійці запропонували киявському князеві Святославу підкорити Болгарію. Вони розраховували, що обидва небезпечні сусіди Візантії — Київська Русь і Болгарія — ослаблять один одного, і від цього виграє Візантія. Але Свя-



Храм святої Ірини в Константинополі.

Повстання охопило майже всю Малу Азію. До нього приєднались і вільні селяни, і раби, і колонни, які піднялися на своїх господарів. На бік повсталих перейшов флот. Фома вступив у переговори з арабами і заручився їх допомогою. Він прийняв імператорський титул і урочисто коронувався. В його розпорядженні опинилися великі військові сили, і він обложив Константинополь. Селяни Балканського півострова приєдналися до Фоми. Тільки за допомогою болгар імператору вдалося розбити повсталіх. Фому було схоплено і страчено. Рештки його війська були знищені.

Великі землевласники заводили в себе військові загони і роздавали землі своїм воїнам. Один з владарів у Малій Азії міг виставити 30-тисячне військо. Імператори, особливо Василій II Болгаробойца, всіляко боролися проти самостійності владарів, але зусилля імператорів були даремні. Владистелі безкарно порушували імператорські укази. Нарешті, владистелі Малої Азії посадили на престол імператора з свого середовища Ісаака Комніна, засновника династії Комнінів.

Політика цієї династії направлялась інтересами великого феодального землеволодіння. Імператори династії Комнінів почали роздавати владистелям землі, заселені вільними селянами. Селяни мусили працювати на нових власників, які за це зобов'язувалися відкупати імператорові військову службу і приводити свої збройні загони.

Таким способом вільні селяни перетворювалися на кріпаків. У Візантії остаточно встановилися феодальні порядки. Сила і залежність великих землевласників зростали. В їх руках зосереджувалися і землі, і влада над селянами, і військова сила. Наслідком цього було ослаблення держави, яка почала розпадатися на ряд самостійних феодальних володінь. Гніт феодалів і великі податки викликали постійні заворушення в народі.

Імперія ослабла, і їй ставало дедалі важче захищати свої кордони.

Ослаблена держава знов зазнала ряду втрат.

З півночі Візантію тіснили печеніги. В XI столітті кочові туркменські племена утворили в Середній Азії державу Сельджуків. Туркмени завоювали великі володіння на сході. Вони розбили війська візантійського імператора і захопили більшу частину малоазійських володінь Візантії. Малоазійські селяни, пригноблені податками та феодальними повинностями, не вчинили їм опору. В руках Візантії залишилося в Малій Азії тільки узбережжя. Зі стін Константинополя можна було бачити туркменські шатра по той бік Босфору.

Слов'янська колонізація оновила і зміцнила Візантійську імперію. Але зростання великого феодального землеволодіння та закріпачення селянства поставили її на край загибелі.

23

тослав швидко заволодів більшою частиною Болгарії. Йому допомагали самі болгари, які ненавиділи візантіївців. Святослав вирішив приєднати Болгарію до своїх володінь і перенести сюди свою столицю. Тоді візантіївці нацькували на Київ орди печенігів, які кочували по чорноморських степах. Святославу довелося спішно йти на визволення своєї старої столиці. Він швидко прогнав печенігів і повернувся до Болгарії. На цей раз він просувався ще далі, перейшов Балкани і почав загрозувати Константинополю. Візантійський імператор зібрав величезне військо, яке значно переважувало сили руських, і витіснив Святослава з Болгарії. Коли Святослав повертався додому, то в дорозі печеніги, підкуплені Візантією, раптом напали на руське військо, і його було вбито. Значна частина Болгарії була захоплена візантіївцями і підпорядкована імперії.

Жорстоку боротьбу з болгарами повів імператор Василій II, на прізвисько Болгаробойца. Одного разу він велів осліпити 14 тисяч полонених болгар і відправити їх на батьківщину. На кожну сотню залишили одного одноокого, щоб він був провідником. Василію вдалося остаточно підкорити Болгарське царство і приєднати його до Візантії (на початку XI століття).

Візантія прагнула підкорити собі і сербські племена. Сербби хоробро захищалися і завдавали візантіївцям відчужених поразок, але більшість сербських племен змушена була визнати залежність від Візантії і платити їй данину.

З київськими князями встановилися мирні відносини, і торгівля з ними давала великі вигоди Візантії. Щовесни з Києва вирушав у Константинополь великий караван торгових суден. Безліч головним чином хутра, мед, віск. Константинопольські купці збували на Русь предмети розкоші, шовкові матері, вино, зброю, золоті і срібні прикраси, сушені південні фрукти.

Але всі ці успіхи були лише тимчасовими. Сили імперії підточувалися підсиленням великих землевласників і ослабленням вільного селянства.

Незважаючи на спроби уряду зберігати наділи селян-воїнів, щоб мати в своєму розпорядженні сильну армію, вільне селянство гинуло, а за його рахунок росло велике землеволодіння. Великі землевласники — «владистелі» — забирали селянські наділи за борги, скуповували їх за безцінь в голодні роки, нерідко захоплювали силою. Вони підкоряли собі вільних селян і примушували їх працювати разом з кріпаками на господарському полі або сплачувати оброк.

Вільні селяни терпіли від загарбань з боку сильних сусідів. Розоряли селян і побори чиновників. Раби та колонни у великих маєтках були переобтяжені роботою на господарів. В імперії нарастали народні заворушення. Уже в IX столітті в Малій Азії вибухнуло повстання, на чолі якого став селянин на ім'я Фома.

22

РОЗДІЛ III.

АРАБСЬКИЙ ХАЛІФАТ.

§ 1. Завоювання арабів.

Аравія. Араби жили в обширній країні, що займала весь приблизно чверть Європи. Більша частина Аравійського півострова складалася з посушливих степів та плоскогір'їв, які подекуди переходять у справжні пустині. Тільки на півдні півострова знаходилась родюча і багата на тропічну рослинність країна Імен. Через західну область півострова, уздовж берега Червоного моря, йшла велика караванна дорога з Візантії в Імен і далі в Абіссінію і Індію. Ця область мала назву Хіджаз. Тут виникло кілька торгових пунктів, серед яких на першому місці стояло місто Мекка. Далі на північ від нього лежить Медіна. У Медні процвітали землеробство та ремесла.

Бедуїни. У степах Аравії жило кочове населення (бедуїни), яке займалося головним чином скотарством: розведенням верблюдів, овець і знаменитих арабських коней.

Лише в небагатьох родючих місцях виникали постійні селища, оброблялась земля, розводились садки та гаї финикових пальм. Більшість населення жила в наметах і пересувалась із своїми стадами по убогих пасовищах пустинної країни.

Бедуїни поділялись на багато самостійних племен. У них панував родовий лад. Усі члени племені кочували разом і вважались родичами: кожен член племені називав свого одноплемінника «братом». Мирного часу бедуїнами управляли родові старшини, під час війни обирались особливі воєначальники.

Серед арабів був поширений звичай родової помсти, який приводив до нескінченних кривавих усобиць. Всередині родів не було рівності; уже утворилась передова знать. Були багаті, які мали великі стада верблюдів, були бідняки, в яких не було нічого.

У родової знаті були раби з числа захоплених полонених або привезених із сусідньої Африки. Ці раби пасли стада, які налягали знаті, і займались ремеслами. У землеробських районах раби копали колодязі та канали для зрошування полів.

Бедуїни торгували з ослими арабами Хіджазу. Бедуїни мали потребу в зброї, тканинах і інших ремісничих виробках. В обмін на ці продукти бедуїни пританяли худобу.

Головним центром торгівлі ослих арабів з бедуїнами була Мекка. На весняні ярмарки до Мекки з'їжджались бедуїни майже від усіх племен Аравії. На час ярмарків встановлювався загаль-

24

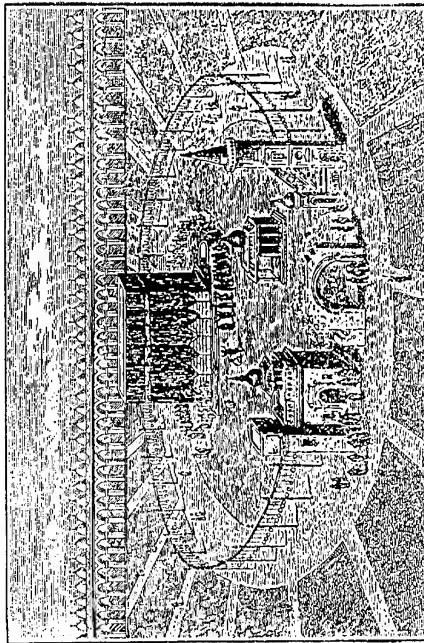
ний мир. У Мекці містився стародавній храм Кааба, де зберігався священний чорний камінь, який упав, за переказом, з неба (півно мегеорит). Кааба вшановувалась багатьма арабськими племенами.

Родова аристократія, яка володіла рабами, почала утискувати простих бедуїнів. Вона хотіла відняти в них худобу, а їх самих підкорити, щоб примусити працювати на себе. Але бедуїни почали все частіше повставати проти своєї родової аристократії.

Тоді знать окремих арабських племен почала об'єднуватись, щоб утвердити своє класове панування. Цьому об'єднанню сприяли і торгові інтереси. У VI столітті іранці та абіссінці почали нападати на Аравію, і торговий шлях через Хіджаз занепадає. Міста південної Аравії, недалеко ще квітучі, були спустошені абіссінцями і перетворені на купи руїн. Хіджазська знать хотіла об'єднати арабів для захисту від ворогів, для захоплення нових країн і нових торгових шляхів.

Засобом для того, щоб підкорити простих Мухаммед і по-бедуїнів родовій аристократії і об'єднати араб-чаток об'єднання ські племена, стала нова релігія — іслам, за-Аравії.

сновником якої був Мухаммед (інакше Мамет). Мухаммед твердив, що бог вибрав його своїм «посланцем», пророком, щоб проповідувати «істинну віру». Він почав свою проповідь близько 610 року. Мухаммед проповідував об'єднання всіх віруючих і послухність їх єдиному богові —



Кааба.

25

Протягом другої половини VII століття араби захопили Північну Африку. Упертий опір вчинили їм тільки берберські (накше «мавританські») племена. Ці кочові племена, близькі побутом до бедуїнів, потім приєдналися до ісламу і взяли участь у походах арабів в Європу.

У 711 році араби Імаври переправились через Гібралтарську протоку і розбили нашідику зібране військо вестготів. Через три-чотири роки весь Піренейський півострів, крім північної гірської окраїни, був захоплений переможцями.

Завоювання арабів поширилось далеко на схід. Араби дійшли до західних кордонів Китаю і робили набіги на північно-західну частину Індії. Так, протягом століття створився величезний Арабський халіфат, який розмірами перевищував Римську імперію часів її розквіту. Він сягав від Індії і Китаю до Атлантичного океану і від Середньої Азії до Центральної Африки.

Швидкі успіхи арабів пояснюються тим, що їх сильні сусіди, — Візантія і Іран — були виснажені довгою війною. В обох цих країнах точилась жорстока класова боротьба.

Арабському завоюванню в багатьох місцях передували повстання. Раби, кріпаки-селіани і міські ремісники візантійських провінцій та Ірану вбачали в арабах визволителів від гніту. Вони помирлились — один гніт лише змінився другим.

Араби завоювали країни, які лежали між візантійськими та іранськими володіннями, — Вірменію і Грузію. Але тут вони зустріли упертий опір. Вірмени відстоювали свою самостійність понад півтора століття. Боротьба вірменського народу проти арабських завоювань залишилась у народній пам'яті у вигляді пісень, які прославляли подвиги героя Давида Сагунського. Грузини арабам так і не вдалося підкорити цілком. Гірські області залишились незалежними.

Араби захопили також Азербайджан і Середню Азію. Але й тут вони нашоувались на уперте небажання народу підкоритись іноземному пануванню. Підкорені арабами народи не раз повставали проти них і лише з великими труднощами завоюванням вдалось придушити ці повстання. Особливо впертим було повстання Мукадди в Середній Азії наприкінці VIII століття.

Спочатку араби не змішувались з переможеними народами. Вони жили за рахунок переможених. Араби не платили податків, але були зобов'язані відбувати військову службу. Переможені не мали права носити зброю. Вони мусили сплачувати податки і постачати харчі мусульманському війську. Мусульманам ішла також взята на війні здобич, зокрема численні полонені, яких повертали в рабів.

27

аллаху. Його послідовники називались по-арабськи «мусульманами» («покірні богам»), звідки й пішла назва мусульман. «Немає божества, крім аллаха, і Мухаммед — посланець аллаха» — так перше, основне вчення ісламу.

Вірою в єдиного бога аллаха іслам повинен був об'єднати всіх арабів. Іслам відповідав цій потребі в об'єднанні, яка виникла в бедуїнської і хіджазької знаті. Як і християнська релігія, іслам наказував простому народові користись знаті і влади.

Вчення Мухаммеда потім було записано в священній книзі мусульман, яка дістала назву «Коран» (що значить «читання»).

Мухаммед почав свою проповідь у Мекці, але мекканська знать не одразу зрозуміла, яку вигоду вона може мати з його вчення. Вона боялась, що нова віра може підірвати культ Кааби. Від переслідувань мекканської знаті Мухаммеду довелося переселитись в Медіну. З часу цього переселення, яке по-арабськи називається «Хіджра» (622), мусульмани ведуть своє літочислення.

Громада мусульман у Медіні швидко зростала.

Мухаммед та його послідовники незабаром заволоділи і Меккою (630). Вони встановили спільний для всіх арабів культ єдиного божества і зробили Каабу мусульманським святилищем, причому зберегли поклоніння «чорному каменю». Багато арабських племен приєдналось до мусульманства. Непокірних мусульмани змушували до покори силою. Громада Мухаммеда стала центром об'єднання Аравії.

Незабаром після смерті Мухаммеда мусульмани підкорили своїй владі майже всю Аравію. На півночі їх володіння дійшли до кордонів Ірану і Візантії. На чолі мусульманської держави стали «заступники» Мухаммеда, по-арабськи «халіфи».

В цей час тільки що закінчилась довга війна, яку вели між собою Візантія і Іран. У цій війні Іран і Візантія виснажили свою казну і військові сили. Обидві країни були розорені. Особливо потерпіли від війни Сирія та Єгипет, їх населення було озлоблене проти візантійського уряду.

Войовничі арабські племена, об'єднані тепер в одну державу, були вже грізною військовою силою. Основу їх війська становила легка кавалерія на швидких арабських конях. Головною зброєю були списи, луки і стріли. Арабські вершники вихором налітали на противника, а в разі невдачі швидко зникали від переслідування. При суворому і фанатичному халіфі Омарі (634 — 644) араби за кілька років заволоділи величезними територіями. Була завойована Сирія. Одночасно з цим араби напали на Іран і менш як за 20 років завоювали всі провінції величезної Іранської держави від Персидської затоки до Кавказу.

Близько 640 року араби зробили наскок на Єгипет і через п'ять років завоювали всю цю країну.

26

Омейяди. Захоплення арабами найбагатших країн Передньої Азії та Африки незабаром відбилося на суспільному ладі арабів. В руках халіфів опинилися величезні землі й багатства. Вони почали роздавати багаті полявання сиром'яближеним. Величезні вигоди від завоювань мали також купці. Центр Арабської держави перемістився з бідної Аравії в багаті й культурні країни, завоювані у Візантії та Ірану. Халіфи з роду Омейядів (661—750) перенесли столицю держави в Дамаск (у Сирію). На зразок візантійських імператорів та іранських царів, халіфи завели пишний двір, жили серед багатства і розкоші. Араби почали засвоювати культуру підкорених країн, знайомитися з їх літературою та наукою. Арабська знать поступово злилася із знаттю завойованих країн.

Завоювання збагачили тільки знать та купців. Становище експлуатованих селян, ремісників та рабів стало делат тяжчим. Величезна держава арабів внутрішньо не була єдина. До складу її входили різні народи, які продовжували жити за своїми законами; багато з них тяготились пануванням арабів. Ця держава неминуче повинна була розпасти.

§ 2. Розпад халіфату.

Аббасиди.

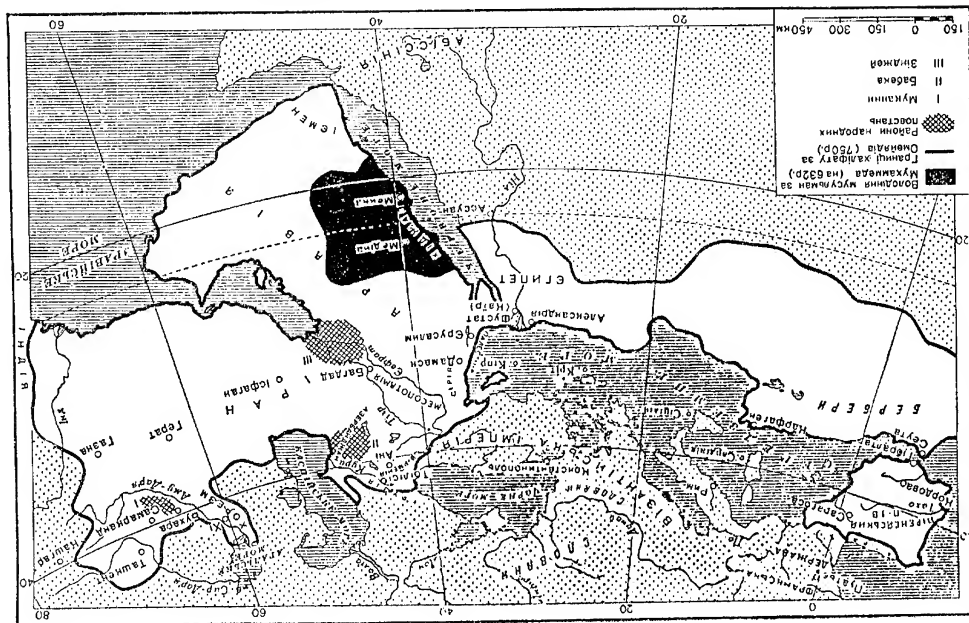
Незабаром після того як завершилися завоювання арабів, почалися повстання в Ірані. Проти арабського панування, яке супроводилося злидствами та грабежами, делат частіше й рішучіше почали повставати як селянські маси, так і місцева знать. На чолі незадоволених стояв знатний рід Аббасидів.

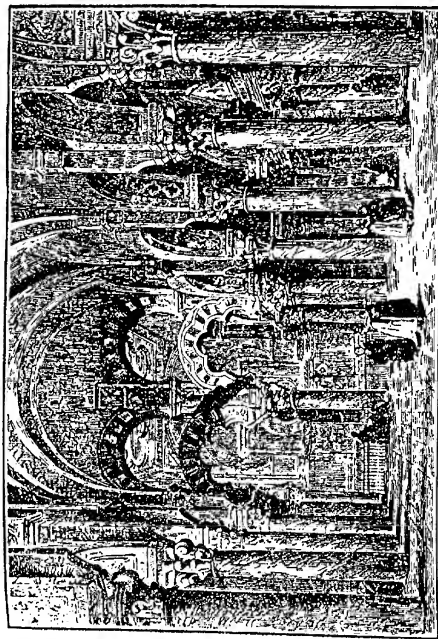
Наприкінці першої половини VIII століття повстання охопило північний Іран і поширилося на Месопотамію. Омейяди були розбиті, майже весь їх рід було винищено (близько 750 р.). Єдиний уцілілий представник роду Омейядів Абдеррахман I втік в Іспанію і там заснував державу із столицею в Кордові. Халіфами стали Аббасиди. Вони перенесли столицю халіфату із Дамаска на схід, у Багдад—місто, збудоване на річці Тигрі.

Багдад став найбагатшим містом Передньої Азії. Тут зустрічалися купці Єгипту, Аравії, Ірану, Індії і Китаю. Багдадські халіфи збирали величезні запаси золота та дорогоцінностей. Вони оточили себе багатолюдним і блискучим двором. Місто прикрашалося розкішними мечетями. Халіфи, знать та багаті купці Багдада жили в казковій розкоші, у чудових палацах серед тіннистих садків. Але в той же час у Багдаді жило багато бідноти, жебраків, а також погано оплачуваних, напівголодних поденників і рабів.

29

Завоювання арабів.





Мечеть у Кордові.

армій було розбито селянами. Повстання перекинулось у Вірменію і інші області халіфату. Лише з величезними труднощами халіфам вдалось, нарешті, придушити це повстання. Велику загрозу для халіфату становило також повстання зинджів (так називали чорних рабів) у південній Вавілонії. Воно тривало 14 років (869—883). Повстали утворили самостійну державу, виставили сильне військо і тримали в страху халіфат. Загони, що відправлялись проти повсталих, переходили на їх бік. Селяни підтримували зинджів і постачали їм харчі. Щоб придушити це повстання, халіфам довелося до краю напружити зусилля.

Держава багдадських халіфів остаточно впала в середині XI століття. Рішучого удару завдали їй туркмени-сельджуки. В 1055 році сельджуцький султан Тогрулбек зайняв Багдад. Таким чином халіфи остаточно втратили владу і стали в пряму залежність від сельджуцьких султанів. Але халіф зберіг становище релігійного глави мусульман. Сельджуки повели дальший наступ на Захід, проти Візантії. Величезна держава сельджуків простягалась від Центральної Азії до узбережжя Середземного моря. Але ця держава була неміцна і незабаром розпалась на ряд самостійних князівств. У Сирії і Палестині утворилось багато дрібних феодалських володінь.

31

У халіфаті встановився феодалський лад. Знать мала багато землі, на якій працювали підлеглі їй селяни. Але в неї було й багато рабів. Рабів ставили на особливо важкі роботи, як розробка рудників та копання зрошувальних каналів, без яких неможливе землеробство на посушливому Сході. З рабів складались також домашня челядь знаті. З рабів халіфи та феодалі утворювали загони своїх охоронців.

У містах халіфату зберіглось ремісничне майстерство Сирії, Ірану, Середньої Азії та Єгипту. Тут виготовлялась дорога зброя, ювелірні і скляні вироби, барвисті тканини та килими.

Разом з різними товарами з Індії і Китаю виробили мусульманських країн вивозились на Захід. В європейській торгівлі араби стали суперниками Візантії. У країнах Заходу появились арабські мандрівні купці, які продавали дорогі східні товари і купували сировину і рабів. Арабські купці їздили на Каспійське море, на Волгу, торгували з Руссю. Арабські гроші дуже поширились в Європі.

Араби успадкували від сирійців, іранців та народів Середньої Азії землеробську техніку і вдосконалили її. У безводних місцевостях араби широко застосовували систему штучного зрошування.

Воду часто доводилось проводити по каналах за багато десятків кілометрів. Спорудження, ремонт та охорона таких каналів потребували великих коштів і були під силу тільки державі та багатим землевласникам. Селянам доводилось дорого платити за право користуватись водою.

Розквіт Багдадського халіфату припадає на кінець Багдадського VIII і на початок IX століття. Але вже в X столітті відокремились від халіфату Північна Африка та Єгипет. В X столітті правителі Іспанії та Єгипту самі прийняли титул халіфів. У Багдадському халіфаті посилювалась влада великих землевласників, які мали безліч кріпаків та рабів і власні військові сили. В окремих частинах халіфату створювались самостійні князівства, встановлювались місцеві династії. У Середній Азії правила династія Саманідів. Столиця Саманідів Бухара суперничала щодо розкоші з Багдадом.

Багдадський халіфат поступово розпадався на ряд самостійних володінь під владою князів або емірів. Війни і усобиці між емірами розоряли і підживляли господарство.

Повстання селян усобиці розоряли і озлобляли селян. Селянські і рабів.

Довгим і упорним було селянське повстання в Азербайджані під проводом Бабекка (816—838). Проти повсталих селян халіфам довелося кинути всі свої військові сили. Кілька IX

30

Сельджуцькі феодали із своїми дружинами жили в замках, збудованих на гірських вершинах. З цих неприступних гнізд вони управляли підвладними селами та містами і робили набіги на сусідні володіння.

РОЗДІЛ IV.

ФРАНКСЬКА ДЕРЖАВА.

§ 1. Франкська держава при Меровінгах.

Хлодвіг.

Найсильнішою з варварських держав Західної Європи була Франкська держава.

У середині V століття н. е. франки поділялись на кілька племен, на чолі яких стояли свої князі. Франки почали захоплювати землі в Галлії. Один із франкських князів Хлодвіг (481—511) в союзі з іншими князями зробив ряд великих завоювань походів. Він захопив останні володіння римлян в Галлії. Законування франків внесли великі зміни в їх лад. Влада Хлодвіга посилалась. З вождя одного з франкських племен Хлодвіг перетворився у володаря великої держави.

За Хлодвіга та його наступників майже вся Галлія опинилась під владою франків. На схід від Рейну франки підкорили ряд германських племен.

Хлодвіг почав свої завоювання в союзі з іншими франкськими князями. Посиливши свою владу під час воєн, Хлодвіг постарався позбутися цих князів. Хитрощами і віроломством він домогся загибелі всіх своїх суперників. Хлодвіг став єдиним королем франків. Він вів своє походження від Мервея, і через це він сам і його наступники називаються королями з дому Меровінгів. У Хлодвіга була велика дружина. Дружинникам він роздавав за їх службу землі, які обробляли кріпосні селяни.

Посиленню влади короля багато сприяла церква. Хлодвіг і церква. Хлодвіг зрозумів, яку сильну підтримку він може знайти в церкві, і прийняв християнство разом із своєю дружиною. Хлодвіг та його наступники щедро наділяли церкву землями і кріпаками, а церква допомагала Хлодвігу зміцнювати королівську владу. Церкву мало бентежили і віроломство Хлодвіга, і його злочини. За протегування духовенства, за багаті пожалування вона ладна була вслякко його вихвалити.

Королівські дружинники і вище духовенство одержували великі земельні володіння, які оброблялись працею кріпаків. Але більшу частину населення у франків становили вільні селяни.

Община. Вільні селяни жили общинами. Усі жителі села становили одну общину — «марку». Кожен обшаринник володів садибою, йому відводилась в індивідуальне користування ділянка ріллі. Усі общинники разом користувались лісами, пасовиськами, водами, які належали марці. Жителі се-

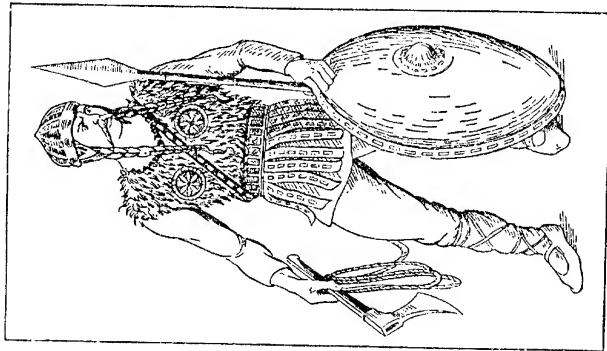
ла збирались на сходи для розв'язання своїх справ та виборів старост. Населення кількох сіл сходилося разом на судові збори.

На цих зборах судили за різні злочини. Якщо обвинуваченого не можна було викрити свідченнями свідків, то питання про його винність розв'язувалося особливим способом, який мав назву «божого суду». Притягнений до суду повинен був «очиститись» від обвинувачення проголошенням присяги. Разом з ним повинні були присягати і його родичі. Треба було проказати напам'ять всю присягу, не пустивши жодної помилки. Найменша помилка приводила до обвинувачення: люди того часу вважали, що сам бог не дав обвинувачення. Другим способом доведення невинності було випробування залізом або водою. Обвинувачений повинен був взяти в руки розпечене залізо або опустити руку в кип'яток. Обпалену руку забинтували і через деякий час оглядали рани. Якщо вона добре заживала, то обвинувачений вважався виправданим; у противному разі — засудженим. Був ще один вид «божого суду» — судовий поєдинок. Хто перемігав у поєдинку, той вигравав справу. Засуджений мусив платити штраф. Частина цього штрафу йшла на користь потерпілого та його роду, частина — на користь королеви.

З кінця V століття у варварських королівствах почали записувати закони. Збірники законів являлися собою довгий перелік всяких злочинів з зазначенням належних за них штрафів. У них перераховувалося, який штраф треба платити за крадіжку, за збирання чужого врожаю, за вбивство. Штрафи за вбивство не були однакові. У середовищі варварів зростала нерівність: за вбивство королівського дружинника платили штраф втриє більший, ніж за вбивство простого вільного франка. За вбивство римлянина платили вдвоє менше, ніж за вбивство франка. За вбивство коня платили ще менше. За вбивство раба належав такий самий штраф, як за крадіжку бика. Такі збірники законів мають назву «Правд». У кожного варварського племені була своя «Правда».

Франкські королі ділили державу між своїми синами. Таким способом Франкська держава розпалася на частини; у кожній з них був свій король. Королі вели безперервні війни, стара-

ючись захопити землі один в одного. Ці війни послали значення військовій знаті у франків. Королі шукали в неї підтримки і роздавали їй свої землі. Від цього земельні володіння королів зменшувались і разом з тим вплив їх падав. Свайільна військова знать зовсім перестала зважати на королів. Потім Франкська держава знов об'єдналась під владою одного короля, але значення королівської влади дедалі більше занепадало.



Франкський воїн VI століття.

Військова знать мала великої володіння, будувала собі укріплені садиби. На землях знаті працювали кріпаки. Початок закріпачення вільних людей, або «сеньорів» (що значить «старші»), були свої дружинники (васали), яких вони наділяли землею. Сеньйори самі могли вести війни і утискувати сусідів. При цьому духовна влада не відставала в наслідствах від військової. Багато єпископів були справжніми грабіжниками; вони мали озброєні дружини; самі єпископи носили зброю і брали участь у нападах на сусідів. Знать почала захоплювати землі селянських общин і вимагати від вільних селян панщини та оброку. Безконечні війни та уособиці розорали вільних селян, землі і майно їх віддавалось на розграбування.

Занепадаючи вільні селяни змушені були шукати допомоги і заступництва у великих землевласників. У великих землевласників вони могли одержати пощадку в голодний рік. За що допомогу селянин зобов'язувався працювати на свого «заступника» і платити йому оброк.

Так відбувалось поступове закріпачення вільних землеробів.

§ 2. Перші Каролінги.

Роздавши знаті більшу частину своїх земель, останні королі з династії Меровінгів не мали ніякої влади і не брали участі в управлінні. Вони дістали прізвисько «лїнних королів».

В той час як падала влада королів, дедалі більше посилювався вплив знатної родини Каролінгів. Каролінги мали багату землю. При «лїнних королях» вони посідали вищу придворну посаду «майордомів». Майордомом командували військом і віддали збиранням податків та роздачею земель. Каро-

лїнги все більше прибирали владу до своїх рук. Королі пересували в цілковитій залежності від майордомів.

Король Карл Мартелл. (715—741). У цей час Франкська держава зазнала навали арабів. Араби на початку VIII століття перемогли вестготів і захопили більшу частину Піренейського півострова. Потім вони перейшли Піреней і почали нападати на Франкську державу. Карл Мартелл на чолі франкського війська в 732 році зупинив арабів під Пуатьє. Франки змкнули ряди і стійко витримували атаки легкої арабської кінноти. Нарешті, араби відступили, кинувши свій табір і обоз. Після цієї поразки вони припинили наступ на землі франків. Перемога під Пуатьє ще більше посилала владу Карла Мартелла.

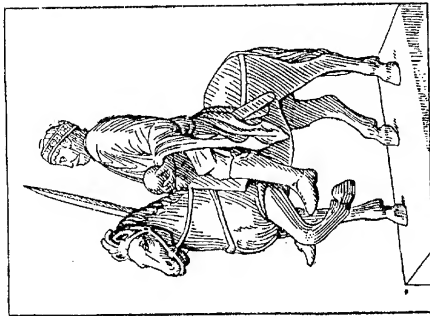
Під час війни з арабами Карл Мартелл вжив рішучих заходів для зміцнення військової сили франків. Проти арабської кінноти йому потрібні були добре озброєні воїни і до того ж не піші, а кінні. Вільні селяни вже збідніли і не могли виступати на війну в доброму озброєнні, а тим більше на конях.

У церкві — величезного землевласника франкського суспільства — Карл Мартелл відібрав частину земель і роздав окремі ділянки воїнам, зобов'язавши їх відбувати кінну військову службу. Цим Карл Мартелл зміцнив могутність Каролінгів, підсилив військову міць франків і підготував нові завоювання. Разом з тим військові нововведення Карла Мартелла ще більше прискорили закріпачення селянства великими землевласниками.

Наступник Карла Мартелла Піпін Короткий, який (названий так за свій малий зріст) використав успіхи Карла для того, щоб скинути Меровінгів і закріпити каролінгівський престол за Каролінгами. Щоб зміцнити свою владу, Піпін звернувся по допомогу до римського папи. Піпін послав до нього своїх послів з питанням: «Хто повинен зватися королем — той, хто має владу, чи той, хто втратив владу?» Папа відповів, що «краще назвати королем того, хто має владу, ніж того, хто її позбавлений».

Піпін ув'язнив у монастирі останнього короля з дому Меровінгів і сам став королем франків (751).

Римський папа сам потребував допомоги Піпіна. В цей час більшою частиною Італії володіли лангобарди. Напад лангобардів примусив папу звернутись по допомогу до Піпіна. Піпін переміг лангобардів і відвоював у них частину земель віддав папі. Так виникла Папська область — держава, в якій главою був папа. Головним містом цієї області був Рим. Папа став не тільки главою Західної церкви, а й государем Папської області.



Карл Великий.

тій опір цим спробам. Карлу не раз вдалось їх розбити, але як тільки війська франків входили з землі саксів, там знов і знов вибухали повстання. Карл вісім раз ходив проти саксів. Для їх підкорення Карл використав церкву. Він силоміць навертав саксів у християнство.

Щоб зламати опір саксів, Карл видав жорстокі закони. Злочиним вважалась не тільки боротьба проти франків, а й всякий відступ від християнства. Смертна кара загрожувала за поклоніння старим богам саксів, за невиконання християнських обрядів. Одного разу Карл наказав стратити 4,5 тисячі саксів. Нарешті йому вдалось залучити на свій бік саксонську знать тим, що він почав роздавати їм землі і владу над вільними саксами. Знать прийняла християнство і почала допомагати Карлу. Тільки на початку IX століття Карл остаточно підкорив собі саксів.

В результаті походів Карла територія Франк-Імперії Карла, ської держави дуже збільшилась. До її складу входила більша частина земель колишньої Західної Римської імперії. Карл став могутнім государем в Європі. У 800 році, під час свого перебування в Римі, Карл урочисто коронувався імператорською короною і прийняв титул «римського імператора».

Карл вважав, що владу дав йому бог, і він зажадав присяги від своїх підданих. Церква виїла, що непослух імператорові і повстання проти нього — не тільки зрада, а й гріх; за гріх же карає бог. Так церква зміцнювала панування імператора.

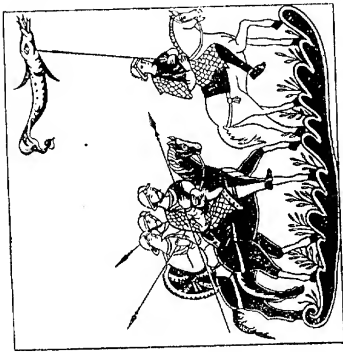
Центром управління став королівський двір. У Карла спочатку не було певної столиці. Він разом із своїми найближчими постійно роз'їжджав по країні. Але коли Карл став імператором, він зробив своєю столицею Ахен. Тут він поставив будинки для себе та своїх придворних, збудував і великий собор.

Карл поділив всю країну на області. Прикордонні області називались «марками». Марки були і на заході («Іспанська марка»), і на сході, на кордоні із слов'янськими землями. Марки були добре укріплені, щоб захищати державу і водночас сприяти дальшій загарбанням.

На чолі кожної області стояв граф. Граф, що стояв на чолі марки, називався маркграфом.

37

Папи хотіли довести, що вони володіють своїми землями зовсім не з ласки варварських королів. З доручення пап була написана фальшива грамота. У цій грамоті говорилось, ніби імператор Костянтин, переносячи столицю в Константинополь, віддав папам владу над усією Італією і всіма країнами Заходу. Ця грамота називалась «Дар Костянтина». На цю фальшиву грамоту папи часто посилювались потім, намагаючись довести своє право на панування над Західною Європою.



Франкські воїни IX століття.

§ 3. Карл Великий.

Найвищої могутності Франкська держава досягла при сині Піпіна Короткого — Карлі, прозваному Великим (768—814).

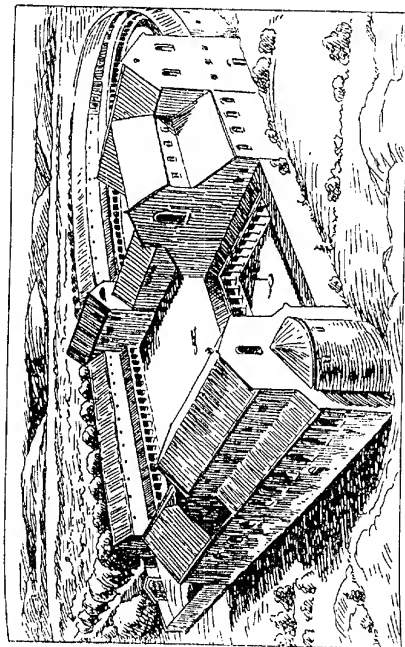
Своє правління Карл провів у війнах. Він особисто брав участь у 30 походах. Особа Карла справляла сильне враження на сучасників і надовго залишилась в пам'яті потомків. Величезний на зріст, надзвичайної фізичної сили, Карл до глибокої старості не знав втоми і хвороб. Сучасників вражала його кипуча енергія, його здатність входити в усі деталі управління державою. Карл став героєм багатьох пісень і сказань.

Карл відновив війну проти лангобардів і завойовував їх землі. Більшу частину Італії Карл приєднав до франкських володінь.

На заході Карл із своїми військами перейшов Піреней (777), взяв в арабів ряд міст, але зазнав невдачі і повернувся назад. Франки потім відновили боротьбу проти арабів і завойовали землі на захід від Піренейських гір з містом Барселонаю. З цих земель була утворена особлива область, яка дістала назву «Іспанської марки» («марками» називались не тільки області, а й прикордонні області).

На сході Карл понад 30 років воював з германськими племенами саксів. Більшість населення саксів складалась з вільних людей, які жили родовими общинами. В них тільки почала виділятися родова знать. Карл хотів захопити землі саксів і перетворити вільних саксів у кріпаків, але вони чинили впер-

36



Каролінгське помістя.

Посилення сеньйорів.

Карл прагнув підтримати єдність імперії. Це було нелегко. Сеньйори охоче брали участь в походах Карла, бо ці походи давали їм багату здобич, нові земельні володіння і нових кріпаків. Але їм зовсім не подобались спроби Карла зміцнити імператорську владу і примусити всіх користись законам. Тимчасом Карлу самому доводилось зміцнювати силу і владу сеньйорів. Йому доводилось робити сеньйорам великі земельні пожалування, щоб залучити їх на свій бік.

Безперервні війни Карла розоряли вільних селян. Розорені селяни ставали легкою здобичю сеньйорів, які захоплювали їх землі і перетворювали їх на кріпаків. В інтересах сеньйорів Карл жорстоко придушував селянські повстання. Серед вільних селян почали створюватись союзи для захисту своєї свободи. Карл переслідував ці союзи і суворо розправлявся з ними. Вільних селян ставало дедалі менше. Але дедалі більше зростала сила і могутність сеньйорів. В їхніх руках зосереджувалась майже вся військова сила держави. Карл міг розраховувати тільки на них у своїх військових справах. Але разом з тим зростала і самотність сеньйорів та незалежність їх від державної влади. В останні роки життя Карла почастішали випадки нещасного кореня наказам імператора.

РОЗДІЛ V.

ЗАХІДНА ЄВРОПА В IX — XI СТОЛІТТЯХ.

§ 1. Панування феодального ладу.

В IX—XI століттях феодальний лад стає пануючим в Західній Європі. Основними класами європейського суспільства стали експлуататори-феодалі і експлуатовані кріпосні селяни.

Усі сеньйори та їх васали, єпископи, монастирі кріпосні селяни жили за рахунок праці кріпосних селян. Клас кріпосних селян склався з частки з рабів, які одержали земельні наділи, з колишніх римських колонів, але головним чином з вільних селян-общинників, які попали в залежність від великих землевласників.

Король, церква і сеньйори захопили землі вільних общин. Колишня вільна община стала тепер феодалним помістям. Значну частину захоплених земель сеньйори перетворили в панські землі і вели на них своє панське господарство.

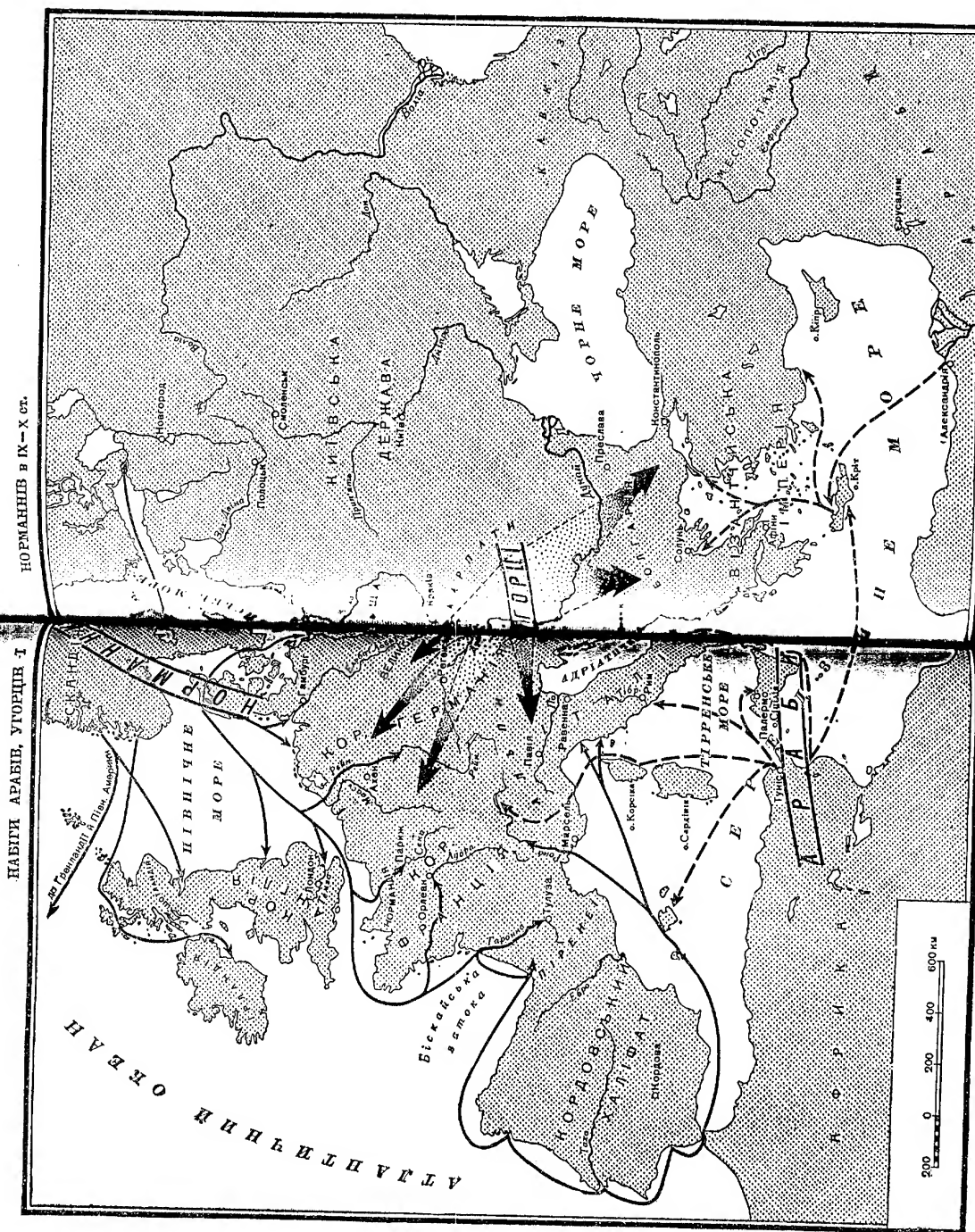
У кожній селянській сім'ї був двір і рілля. Орні землі селян і сеньйорів звичайно лежали черезсмужно в полях общини. Ліси, пасовища, пустощі селяни користувались спільно, складаючи, як і раніше, сільську общину — марку. Але селяни були тепер в цілковитій залежності від сеньйорів. Селя-

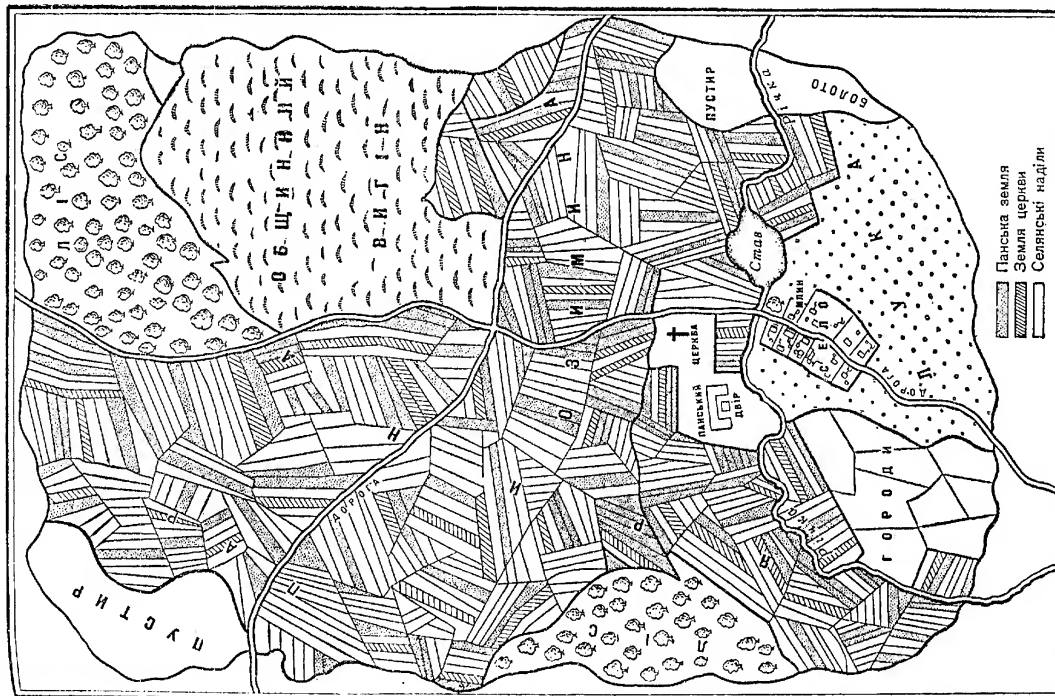
нин мав своє господарство, свій реманент, але він не міг піти від сеньйора і був зобов'язаний відбудувати на його користь цілий ряд повинностей. Він мусив кілька днів на тиждень працювати на панській землі, лагодити шляхи, рубати й возити дерево, будувати і лагодити будівлі в садбі сеньйора. Крім того, селянин повинен був віддавати частину свого прибутку. Він видавав сеньйору зерно, курей, гусей, яєць, рибу, подолотно.

Закріпачення викликало опір серед селян. На початку IX століття було багато селянських повстань. В середині IX століття вибухнуло велике повстання серед підкорених Карлом саксонських селян. Але в сеньйорів була влада і військова сила. Вони жорстоко придушували повстання і силою примушували селян працювати на них.

Феодалі наклали на селян все нові повинності. Вони оголосили своїм виключним правом володіння млинами, пресами для видавлювання вина та масляної олії, печами для випікання хліба і т. д. За помел зерна, за користування пресом або піччю селяни повинні були платити особливі податки. Церкві селяни повинні були віддавати десяту частину свого врожаю («церковну десятину»).

Усе потрібне для існування великого землевласника і селян вироблялося в самому помісті. Селянин обробляв землю, вирощував худобу, ткав подолотно, виготовляв собі одяг та взуття, будував собі хату. Селянська праця забезпечувала сеньйора і його, і одягом, і житлом. При панських дворах були кузні і інші майстерні, в яких виготовлялись зброя, зоруга, сідла, тканини. Таким чином,





План середньовічного помістя.

ні сеньйорам, ні селянам не треба було нічого купувати. Тільки зрідка сеньйори купували предмети розкоші, дорогу зброю, шовк, ювелірні вироби, які привозили із Сходу купці. Сеньйори одержували із своїх помість багато продуктів сільського господарства та ремісничих виробів, але вони не продавали їх, а споживали самі. Селяни теж нічого не виробляли на продаж.

Такий лад, коли кожне господарство власними засобами виробляє все, що йому потрібне, майже нічого не купує і не продає, називається «натуральним господарством».

Панування натурального господарства вело до роздробленості країн Західної Європи. Між окремими частинами їх не було торгових зв'язків. Володіння кожного феодала жило своїм відокремленим життям.

Багатство і силу у феодальному суспільстві давали володіння землею і кріпосними селянами. Тому кожен феодал намагався силою захопити побільше чужої землі і чужих селян. Феодал не торгував, тільки війською та грабежами він міг добути рідкі товари або гроші, щоб ці товари купувати в заморських купців. Цим пояснюється войовничість феодалів, їх повсякчасна готовність воювати, грабувати, захоплювати чужі землі. Внаслідок таких загарбань могли створюватись великі володіння. Але вони були неміцні.

Карлу Мартеллу, Піпіну Короткому і Карлу Великому вдалося об'єднати франкську знать для боротьби з арабами, для грабежу і завоювання чужих земель, для закріпачення саксів і вільних франкських селян. Але це об'єднання скоро розпалося.

Сеньйори корились владі імператора, поки вона була сильна, але тяготилися цим і користувались кожною нагодою, щоб бути цілком самостійними. Після смерті Карла (814) сеньйори зовсім перестали зважати на розпорядження його наступників.

Незабаром після смерті Карла його імперія розпалася. Потомки Карла ворогували один з одним і кілька разів ділили між собою франкські володіння.

На кінець IX століття на місці колишньої імперії Карла Великого утворилось три головні королівства: Західне Франкське королівство, або Франція, Східне Франкське королівство, або Германія, і Італія.

Кожне з цих королівств було державою лише за назвою. У дійсності вони розпадались на ряд самостійних володінь. Королі дедалі більше втрачали владу над сильними і незалежними сеньйорами. Це був час політичного роздроблення Європи.

Уся Західна Європа поділялась на кілька великих держав. На чолі кожної з цих держав стояв свій король. Але влада його була мізерна. Вся сила зосереджувалась в руках сеньйорів. Кожна держава становила ряд незалежних самостійних областей.

Такі області — володіння великих графств і герцогств. У господарів цих областей — графів і герцогів — було багато своїх васалів, і вони почували себе незалежними від короля. Деякі графи і герцоги і самі були не від того, щоб захопити королівську корону в свої руки.

Усі герцоги і графи вважалися васалами короля, а він був їх сеньйором. Вони зобов'язані були відбувати йому військову службу. Але в дійсності герцоги і графи допомагали королеві своїми військовими силами тільки тоді, коли хотіли. Іноді вони самі вели війни з королем.

Кожен з герцогів і графів вів справи внутрішнього управління, воював і укладав союзи, не питаючи короля.

У герцогів і графів були свої васали, які могли мати ще своїх васалів — дрібних рицарів.

Король не мав ніякої влади у володіннях графів і герцогів. Їх васали не вважалися королівськими підданими. Існувало правило, що «васал мого васала — не мій васал».

Феодална дрібнота. Так будувалась «феодална драбина». На верху драбини стояв король, нижче від нього стояли найбільші сеньйори — герцоги і графи, яким належали цілі великі області; ще нижче — менші значні сеньйори; на решті, йшли дрібні рицарі. Кожен з феодалів вважався васалом у відношенні до вищого і сеньйором у відношенні до нижчого.

Сеньйор вважався верховним власником землі. Васал одержував від сеньйора земельне володіння — «феод». Феодал передавав у спадщину старшому синові.

Васал повинен був на залик сеньйора прибувати до нього на коні в повному озброєнні і йти разом з сеньйором на війну.

Сеньйор був зобов'язаний допомагати васалові, захищати його під час воєнних нападів, оберігати його землі від захоплення.

Духовні особи теж входили до складу феодалної драбини. Архієпископи, єпископи, абати були великими сеньйорами. У них було багато васалів. Вони нічим не різнилися від світських феодалів: брали участь у війнах, нападах, займалися полюванням. Феодална драбина була потрібна пануючому класові. Вона була для нього засобом зміцнити панування над селянами. Сеньйори і васали допомагали один одному тримати селян у покорі.

Але ця організація пануючого класу часто порушувалась. Між королем і феодалами точилися постійні війни, феодали безперервно воювали один з одним.

Слабкість королівської влади, незалежність великих феодалів, постійні феодалні війни, закріпачення селянства — ось що ми бачимо в Західній Європі в IX—XI століттях.

44

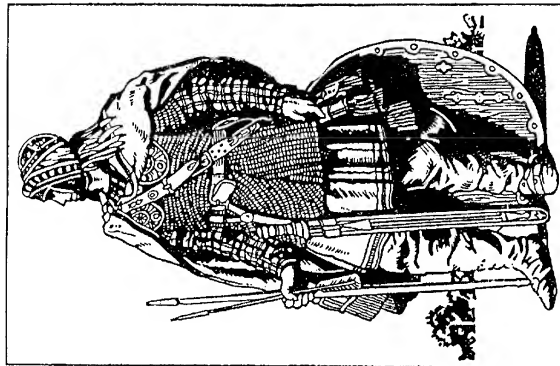
Напади арабів, угорців і норманнів.

Роздроблена Західна Європа терпіла не тільки від постійних феодалних усобиць, а й від нападів воєнних сусідів. З півдня, з Північної Африки, на узбережжя Італії і південної Франції нападали арабські пірати; на середньому Дунаї кочівники-угорці утворили Угорську, або Мадярську, державу. Угорці майже щороку вчиняли спустошливі набіги на сусідні германські і слов'янські землі, захоплювали злочин, гнали полонених, щоб продати їх у рабство, спалювали села і монастирі.

Ще небезпечніші були напади північних грабіжників — норманнів. Норманни (що значить «північні люди») жили по берегах Скандинавського півострова і в теперішній Данії. Рибальство здавна було головним промислом норманнів. Вони звикли до суворих північних морів, до бур і небезпек. На великих човнах, прикрашених на носі дерев'яним зображенням дракона, дружини норманських грабіжників пускались в далекі плавання, щоб обміняти продукти своєї батьківщини — сушену рибу та хутра — на хліб і вино, сукно і зброю. Але головною метою норманських дружин були війна і грабіж.

Норманни споряджали цілі флотилії із своїх човнів. На чолі таких морських загонів стояли вікінги — морські королі. Норманські вікінги із своїми дружинами стали грозою морських узбережжів. Особливо посилілись їх напади з IX століття. Східні норманни, або «варяги», знайшли шлях на Русь, а по руських ріках — у Чорне море і до Візантії, «Великий путь з варяг у греки».

Західні норманни — датчани і норвежці — робили напади на Ірландію, Шотландію, Англію, на узбережжя Франції. При попутному вітрі вони за три дні допливали від берегів Данії до берегів Англії. Вони перепливали бурхливу Біскайську затоку, спустошували узбережжя Іспанії, проникали в Середземне море, нападали на береги південної Франції та



Норманський воїн.

45



Норманське судно.

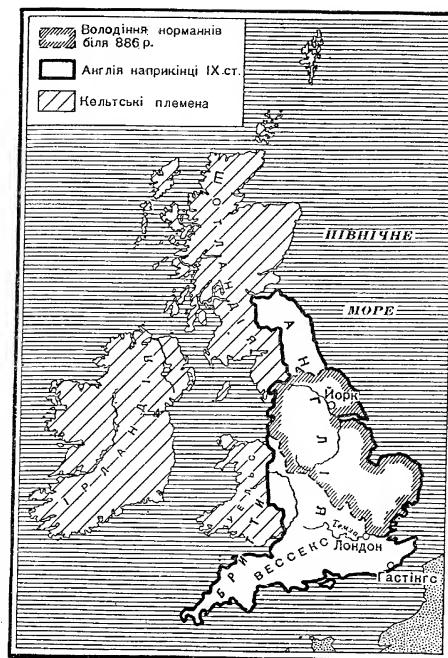
Італії і доходили до Греції. На своїх човнах, які мілко сиділи в воді, норманни далеко запливали вгору за течією великих рік. Потім вони силою відбирали в населення коней і продовжували свої напади верхи.

До норманнів часто приєднувались кріпосні селяни, доведені до відчаю утисками своїх господарів. За переказом, найстрашніший з вікінгів — Гастінг — був селянин із східної Франції.

Раптовість нападів норманнів, їх сміливість та винахідливість приносили їм перемогу. Якщо не можна було взяти силою, вони вдавались до хитрощів. Про Гастінга розповідають, що він довго не міг здобути одне узбережне місто в Італії. Тоді він пустився на хитрощі. Його посланці сказали єпископові цього міста, що Гастінг помер і просили дозволу внести його тіло в церкву для похоронної відправи. Труну поставили в церкві. Під час богослуження Гастінг раптом вискочив з труни і вбив єпископа. Норманни, які ховали зброю під одежею, почали винищувати і грабувати населення міста.

Від розбійницьких нападів норманни почали переходити до захоплення земель для заселення.

Між серединою V і початком VII століття більша частина Британії була завойована англосаксонськими племенами. Британські (кельтські) племена зберегли незалежність тільки на півночі острова (в Шотландії) і на заході (в Уельсі). Племена Шотландії та Уель-



Англія в кінці IX століття.

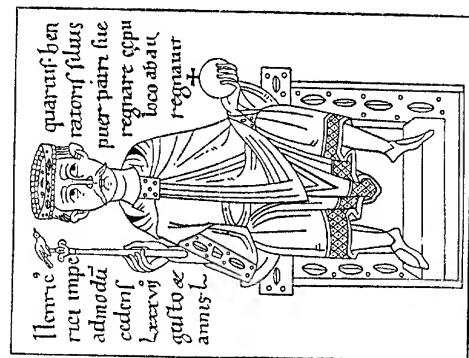
су уперто відстоювали свою свободу. Кельтською залишалась і Ірландія.

В Англії (так стала називатись країна, завойована англосаксами) утворилось кілька королівств. Найсильніше з них було розташоване на південному заході королівство Вессекс, тобто «країна західних саксів». Решта королівств визнала свою залежність від Вессексу.

З початку IX століття на острів почали нападати норманни.

Через Італію шість торгові шляхи, які вважалися Західну Європу з багатьох Візантією та з Сходу. Завдяки цій торгівлі Італія почала знову оживити міста, Венеція, розташована на березі Адріатичного моря, побилизь від візантійських володінь, була значущим торговельним місцем вже за Карла Великого. Візантія і інші міста, особливо прикордонні, Італія стала найбагатшою і найвпливовішою країною Західної Європи. Італія Альфред Візантійський, який вважався Італійським імператором, вважався імператором Європи. Італія Альфред Візантійський, який вважався Італійським імператором, вважався імператором Європи. Італія Альфред Візантійський, який вважався Італійським імператором, вважався імператором Європи.

інтерпретувати свої прості іррегулярні лінії, які вказували на територію, яку вони хотіли отримати. Ці лінії були дуже приблизні, але вони давали певне уявлення про територію, яку вони хотіли отримати. Ці лінії були дуже приблизні, але вони давали певне уявлення про територію, яку вони хотіли отримати.



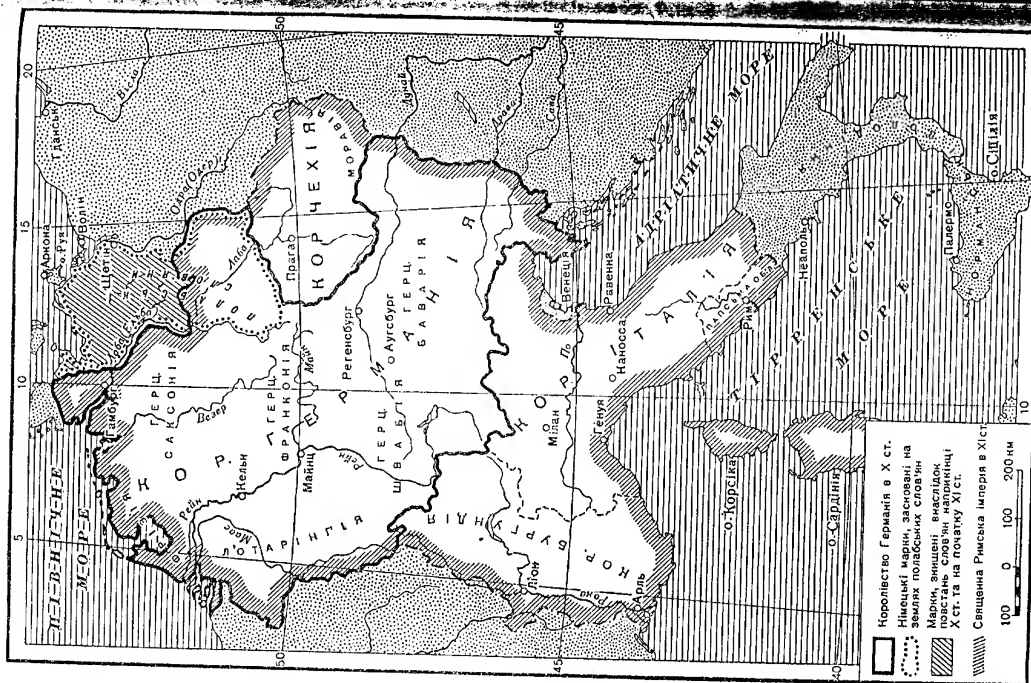
Імператор Генріх IV.

І нові фальшиві грамоти. Церковники почали вчити, що папа вищий від королів і імператора. Папи скористувалися цим вченням і почали зміцнювати свою владу над церквою.

Особливо багато для зміцнення папської влади зробив Гільдебранд, який при двох папах керував всіма справами папського престолу. Гільдебранд був великий, із слабким голосом. Але він відзначався владним характером, наполегливістю, бурхливою енергією. Він не знав ні вагань, ні жалю. З шаленим фанатизмом проводив він свої плани в життя. Він заявляв, що ніхто не може бути суддею над папою, що папа не може помилитись, що він має право скидати імператорів і звільняти підданих від обов'язку користись своїм госуларям.

На вимогу Гільдебранда собор (з'їзд вищого духовенства) постановив, що надає папу обирати кардинали (найважливіші церковні сановники), а не римська знать і не імператор. Духовним особам було заборонено одружуватись, щоб підкупування про сім'ю не відвертало їх від служби церкви.

У 1073 році Гільдебранд було обрано на папський престол. Він прийняв ім'я Григорія VII (при обранні папи міняють ім'я). Він скористувався тим, що імператору Генріху IV доводилося в той час вести боротьбу з германськими феодалами, і заявив протест проти призначення єпископів імператором. Григорій VII хотів, щоб єпископи були підвладні тільки папі. Генріх IV вирішив змістити зухвалого папу. Він оголосив Григорія VII скінутим і написав йому листа, який закінчувався словами: «Я, Генріх, король божою милістю, кажу тобі — їди теля». У відповідь на це Григорій VII прокляв Генріха IV, оголосив його позбавленим влади і звільнив усіх феодалів від присяги на вірність, яку вони дали Генріху IV. Германські феодалі скористувалися цим і підняли нове повстання проти Генріха IV. Становище Генріха стало безвихідним. Він змушений був піти на примирення з папою. Взяв з небагатства супутників, Генріх IV переправився через заметені снігом альпійські



Священна Римська імперія в X—XI століттях.

§ 3. Західні слов'яни.

Західні слов'яни займали територію по басейнах рік Вісли, Одеру (Одри) і Ельби (Лабі). Вони поділялись на ряд племен. На верхній Ельбі жили чеські і чораські племена, на Віслі та Одері — польські, на середній і нижній Ельбі — полабські, по південному берегу Балтійського моря — поморські племена.

З початку VII століття західні слов'яни почали об'єднуватись для захисту від нападів сусідніх племен. Під владою князя Само об'єднались чеські і інші слов'янські племена. Вони вели «світлині війни і розбили сильне військо франків».

В боротьбі Карла Великого проти саксів тільки західнослов'янські племена допомагали йому, інші тримали сторону саксів. Карл зробив кілька походів у землі слов'ян і побудував на кордоні з ними ряд укріплень. З середини XI століття західні слов'яни вели постійні війни з Германією. Германські феодалі і королі прагнули захопити слов'янські землі і повернути слов'ян на кріпаків. Вони спустошували землі слов'ян постійними нападами. Вони втручались в сутячкі слов'янських князів, старались свари́ти їх між собою. Одним із способів, яким користувались германські королі і феодалі, щоб підкорити слов'ян, було поширення серед них християнства. На чолі церковного управління в слов'янських землях ставали германські (німецькі) єпископи. Вони всіляко допомагали германським феодалам захоплювати землі слов'ян і поневолювати населення.

Німіці не допускали відправи (богослуження) і книг слов'янськими мовами; церковна служба правилась незрозумілою для народу латинською мовою.

У IX столітті утворилась велика слов'янська держава Великоморавська. Об'єднали під своєю владою племена, які жили між верхнім Дунаєм і Карпатами. Великоморавській державі довелося вести уперту боротьбу з німецькими загарбниками. У боротьбі проти німців моравські князі старались заручитись допомогою Візантії. Князь Ростислав відправив послів до візантійського імператора, прохаючи прислати візантійських проповідників християнства. Імператор послав до Моравії братів Кирила і Мефодія. Вони запровадили у Великоморавській державі відправу слов'янською мовою, завели школи і почали навчати своїх учнів слов'янській грамоті. Вони їздили по країні і проповідували народові слов'янською мовою. Цим вони викликали проти себе ненависть німецьких єпископів, які злякались за свою владу і свої прибутки. Німецькі єпископи всіляко перешкоджали діяльності Кирила та Мефодія, обвинувачували їх перед папою. Кирило помер у Римі. Мефодій німецькі єпископи схопили, продержали понад два роки в тюрмі, завдаючи всіляких мук та

53

проходи в Італію до замка Каносса, де в цей час перебував папа (1077). Три дні гордий імператор стояв біля воріт замка, бажаючи папу про побачення. Тільки на четвертий день Григорій VII прийняв його. На колінах імператор просив папу простити йому (зберігся вираз «піти в Каноссу», тобто піти на будь-які поступки). Папа і імператор помирилися, але ненадовго.

Прощення, дане в Каноссі, незважаючи на приниження, що його зазнав Генріх IV, було йому дуже вигідне. Воно давало можливість відновити війну з феодалами і вимагати від них пошлуху.

Генріх IV вдалося здобути перемогу над повстаннями проти нього феодалами в Германії, і він рушив з військом на Рим. Папа засів в укріпленому замку; на вузьких вулицях Рима йшли запеклі бої між германськими військами і прихильниками папи.

Тоді папа звернувся по допомогу до вождя норманнів, які захопили в той час володіння в південній Італії. Норманни прогнали германців, але страшенно розорили Рим, перебили багато жителів, багато жінок і дітей продали в рабство. Григорій VII після цього не міг залишатись у Римі. Побойючись народного обурення, він пішов разом з норманнами. Незабаром він помер.

З його смертю боротьба пап з Генріхом IV не припинилась. Боротьба тривала при наступниках Генріха IV і затяглася на багато років.

Як папи, так і германські імператори заявляли про свої права на світове панування. Вони мріяли підпорядкувати своїй владі не тільки Західну Європу, а й Візантію та мусульманські країни. Але з цих непомірних домагань нічого не вийшло, крім кровопролиття та лиха для Германії і Італії.

У своєму прагненні до світового панування папи Поділ церков, пересварились з візантійською церквою.

До середини XI століття християнська церква не була поділена на Західну і Східну. Але між папами, які стояли на чолі Західної церкви, і візантійським духовенством точилась постійна боротьба. Папи заявляли доматання на панування над усією християнською церквою. Але візантійська церква була в підлеглості в імператорів, які не хотіли допустити втручання пап у свої справи. Рим і Константинополь стикались також при поширенні християнства серед слов'янських народів — болгар, сербів, західних слов'ян, руських. І папа, і Візантія хотіли підкорити слов'ян своєму впливові. Крім того, між Римом і Константинополем були незгоди з питань релігії.

Нарешті, в 1054 році справа дійшла до остаточного розриву. Західна, римська, церква з папою на чолі стала називатись «католицькою», а Східна, візантійська, — «православною». Кожна з них заявляла, що її віровчення — єдино істинне, і оголошувала другий прокляття.

52

з здобутих слов'янських містах вбивати всіх дорослих чоловіків, а жінок і дітей продавали в рабство. Вони наказували вбивати полонених слов'ян або по-звірячому калічити їх, виривати їм язик, виколувати очі.

Особливо відзначався жорстокістю і віроломством марграф Герон. Одного разу він запросив до себе для переговорів тридцять слов'янських князів та старшин і по-зрадницькому перебив їх. Ці жорстокості німецьких марграфів викликали загальне повстання полабських слов'ян. Вони спалили німецькі укріплення, вигнали німецькі війська і самі стали нападати на німецькі володіння. Перед початком XI століття полабські слов'яни домоглися цілковитої незалежності від німців.

Прибалтійські слов'яни. Проти німецьких загарбаних християнства уперто боронились померанці й інші слов'янські племена, які жили на південному березі Балтійського моря. У прибалтійських слов'ян були укріплені приморські міста — Штетін (тепер Штеттін), Волин, Гданськ (Данциг).

Прибалтійські слов'яни вели жваву торгівлю з сусідньою Германією, з Росією, із скандинавськими країнами. Через руських купців вони торгували з Візантією та арабським Сходом. В південній Прибалтиці знаходять багаті скарби арабських монет. В XI столітті князі прибалтійських слов'ян панували в південній частині Балтійського моря. Їх озброєні човни нагонили страх на німців і датчан.

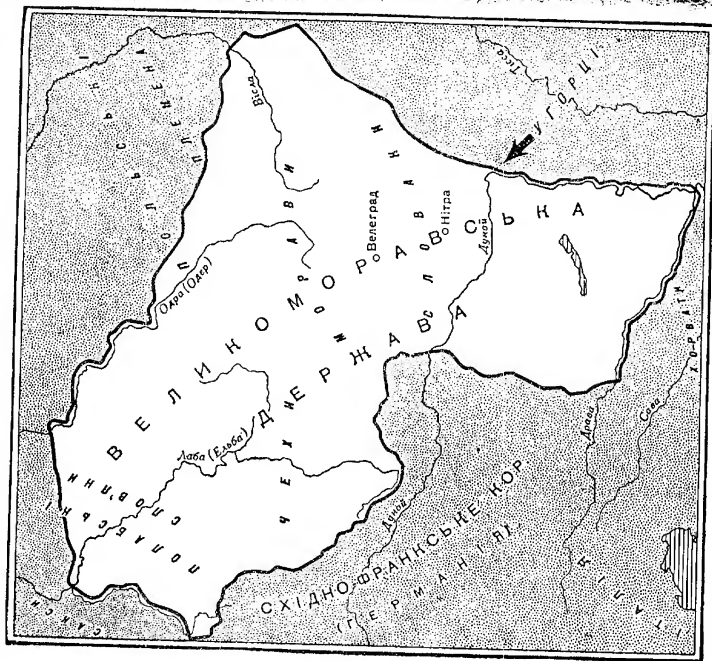
Головним богом у прибалтійських слов'ян був бог сонця Сьвятит. Його храм містився на острові Рує (Рюген), в місті Арконі, яке стояло на уривці біля морського берега. В арконський храм Святовита надходили дари з усієї слов'янської Прибалтики. Тут зберігалась третина всієї взятої на війні здобичі і все захоплене срібло і золото. Ця скарбниця особливо збуджувала заздрість німецьких феодалів.

В XI столітті полабські і прибалтійські слов'яни зберігали свою незалежність і самі переходили в наступ на німців. Але вони не зуміли об'єднатись проти спільного ворога, і це дало змогу німецьким феодалам у XII столітті знов повести наступ на слов'ян.

В упертій боротьбі з німцями утворилось два Чехія і Польща. західнослов'янських королівства — Чехія і Польща. Німецькі феодали всіляко прагнули перешкодити об'єднанню чеських і польських племен в сильні держави.

В середині X століття більша частина польських племен об'єдналась під владою князя Мешка, який, подібно до Хлодвіга, внаслідок інших племінних князів. У Мешка була дружина з 3000 рицарів. Але влада його була не міцна. Щоб зміцнити її, він шукав допомоги в німців. Він визнав залежність Польщі від германського короля і прийняв від німців християнство.

55



Великоморавська держава.

приниження. Після смерті Мефодія німці добились вигнання з Великоморавії його учнів і встановили панування німецьких епископів і латинського богослужіння.

Щоб остаточно розгромити Великоморавську державу, німці уклали союз з угорцями. У 906 році угорці зруйнували Великоморавську державу і захопили частину її володінь.

Полабські слов'яни. По річці Ельбі жили численні полабські племена. Вони були найближчими сусідами німців і найбільше терпіли від нападів німецьких феодалів.

Німецькі королі насильством та хитрощами заволоділи землями полабських слов'ян до самого Одрю і влаштували на цих землях свої прикордонні області — марки. Поставлені на чолі їх маркграфі страшенно утискували слов'ян. Війни з слов'янами вони вели із звірячою жорстокістю. Німецькі королі наказували

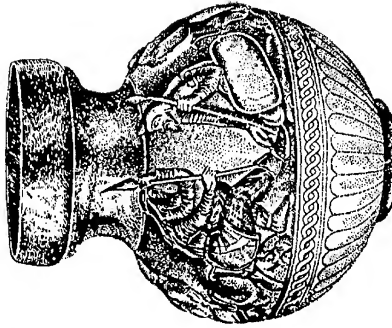
54

РОЗДІЛ VI.

КИЇВСЬКА РУСЬ.

Східні слов'яни — найчисленніша вітка слов'янства — жили у великій країні, яка простягалася з заходу на схід — від Дністра і Карпатських гір до Дону, Оки і верхньої Волги, а з півдня на північ — від Чорного моря до Ладозького озера. Візантійці називали східних слов'ян антами, а пізніше, з IX століття, за ними закріплюється ім'я русів, а країна їх стала називатися Руссю. Візантійські письменники називають східних слов'ян найчисленнішим і найсильнішим народом у світі. Анти, говорять вони, могли б підкорити всіх, коли б вони не розпадалися на багато племен. У східних слов'ян рано, вже з IV століття, почали виникати союзи племен для захисту від ворогів та для спільних воєнних справ. З таких союзів склалися держави. У IX столітті особливо виділялися дві могутні держави, центром однієї був Київ, другої — Новгород.

Східні слов'яни здавна займалися землеробством. Займалися вони також скотарством, мисливством, рибною ловлею, бджільництвом. Східні слов'яни часто вювали з Візантією. Вже в VI столітті анти брали участь в набігах на Візантійську імперію. Руські в 860 р. облягали Константинополь. Але Візантія підтримувала і мирні торгові зносини із східними слов'янами, особливо з Києвом. Торгівля йшла через кримські володіння Візантії, через Херсонес, який руські називали Корсунь, а також прямо через Константинополь, який називався в руських Царградом.



Ваза з кургана Куль-Оба,
V століття до н. е.

57

З його наступника Болеслава Хороброго (992—1025) була сильна дружина з 20 тисяч рицарів. Він домігся цілковитої незалежності від німців. Болеслав значно розширив кордони Польщі. При ньому Польська держава користувалася великим впливом в Європі. Болеслав прийняв королівський титул. При ньому щедро роздавав своїм дружинникам та церкві землі, населені вільними селянами (кметями). Внаслідок цього кметі перетворилися на кріпаків.

Селяни відповідали на це повстаннями. Велике повстання, в якому взяли участь і кріпаки, і вільні селяни, вибухнуло незабаром після смерті Болеслава. Повстання супроводилось винищенням католицьких єпископів та священників, в яких народ бачив головних підсобиників його поневолення. Повстання це було насильно придушене князем Казиміром з німецькою допомогою.

Розвиток феодального ладу і посилення феодальної знаті привели в Польщі, як і в інших країнах, до роздробленості держави. Польща розпалася на ряд феодальних князівств, які постійно ворогували між собою. Цих скористувалися німці і поступово відтискували поляків від їх споконвічних кордонів по Одеру і Ніси на схід.

Одночасно з Польською виникла і Чеська держава, на чолі являв рід Пшемисловичів. Чехії, до складу якої ввійшла і Моравія, довелося уперто боротися з німцями. Чеські князі змушені були визнати залежність від Священної Римської імперії. Але Чехія ввійшла до складу імперії на почесних умовах. Чеські князі дістали королівський титул.

У Чехії, як і в Польщі, встановлювався феодальний лад, і селянство попадало в залежність від великих землевласників.

Німцям вдалося скасувати в Чехії відправу слов'янською мовою, запроваджену учнями Кирила та Мефодія. Німецьке духовенство підпорядкувало Чехію католицькій церкві.

З Германії в Польщу і Чехію насунуло німецьке духовенство, яке ставилося з презирством до слов'ян і думало тільки про своє збагачення. Народ був обкладений «десятиною» на користь церкви. Німецькі монастирі стали багатими землевласниками в слов'янських країнах. Народ ненавидів католицьке духовенство. Але королі і феодалі підтримували духовенство, бачачи в ньому опору своїй владі.

Прийняття християнства від неосвіченої, напівварварської Германії, а не культурної Візантії, затримувало розвиток національної культури в західнослов'янських країнах. Католицьке духовенство не допускало книг слов'янською мовою, усе писемство було незрозумілою народові — латинською мовою.

56

з прибалтійськими країнами. По «Великому путі з варяг у греки» йшла торгівля між Візантією і північною Європою. По цьому ж шляху нападали на Русь войовничі загоони норманнів, або варягів. Цих загартованих у бою, але віроломних і ненадійних воїнів приймали на службу новгородські та київські князі і візантійські імператори.

По землі східних слов'ян здавна йшли найважливіші торговельні шляхи. Мовою слов'ян користувались як міжнародною в торгових зносинах на всьому величезному просторі від Хазарського царства до Угорщини.

Укріплені міста у східних слов'ян, які лежали по торговельних шляхах, не тільки були захистом від ворогів, а й ставали місцями торгівлі. У містах селились ремісники. У східних слов'ян були вправні ливарники, гончарі, ювеліри, які вміли робити гарні прикраси.

Київська держава. Найважливішою подією в житті східного слов'янства було об'єднання Київського і Новгородського князівств. Переказ приписує це об'єднання князеві Олегу. Тепер весь шлях «з варяг у греки» опинився під владою одного князя, столицею якого став Київ. Олег зробив в 911 році вдалий похід на Константинополь. Візантійці зобов'язувались сплачувати йому данину. Був укладений відповідний торговий договір з Візантією, за яким руські купці були звільнені від торговельних мит і дістали багато інших пільг.

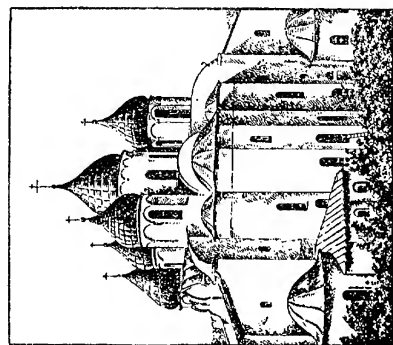
Менші владі були походи наступника Олега Ігоря. Йому довелося укласти торговельні договори на менш вигідних умовах. Руські купці зобов'язались платити торгові мита, Ігор дав обіцянку не нападати на володіння Візантії, а захищати її від ворогів. Ці договори Олега і Ігоря складені грецькою і руською мовами. Це показує, що в руських вже в той час було письменство.

Найвищої сили Київська держава досягла при князях Святославі, Володимирі та Ярославі.

При них створилась величезна Київська держава, яка своїми розмірами, багатством та могутністю перевершувала імперію Карла Великого. Маркс називає Руську державу цього часу «імперією Рюриковичів» (так називалась династія київських князів за ім'ям її легендарного засновника Рюрика).

Святослав. Невтомний воїн Святослав широко розсунув межі Руської держави на схід. Він розгромив Хазарське царство, завоював Північний Кавказ. Наступні його походи були спрямовані на південний захід, у Придніп'явську Болгарію. Сюди старалась його заманити хитра візантійська дипломатія, розраховуючи таким способом ослабити і Болгарію, і Київське князівство. Візантійцям вдалося кінець кінцем згубити Святослава і захопити частину Болгарії.

58



Софійський собор у Новгороді.

Але зрадливі Володимир (980 — 1015). Візантії не цілком домоглася своєї мети.

Її розрахунки на ослаблення Русі не виправдались. При сні Святослава Володимир Русь досягла найвищої могутності. Володимир—«Красное Солнышко» — залишився в пам'яті народу як героєм руських билин. При ньому ще більше розширились і укріпились кордони Руської держави. Підкоривши литовське племя ятвягів, Володимир просунувся ближче до Балтійського моря. Він міцніше згуртував руські племена, замінивши племінних князів або своїх синів, або дружинників.

Володимир підтримував дружні взаємини із західними сусідами, з королями польським, чеським, угорським. Тісні зв'язки встановились з Візантією. Володимир одружився з візантійською царівною Анною (сестра Анни вийшла заміж за імператора Священної Римської імперії Оттона II). Ще важливішим для встановлення дружніх відносин між Візантією і Руссю було прийняття останньою християнства.

Християнство вже давно почало проникати в Київську Русь через Херсонес, Константинополь, а також через сусідню з Руссю Болгарію, яка в IX столітті стала центром слов'янської культури. Мати Святослава Ольга була християнкою. До Києва засиляли своїх проповідників християнства германський імператор і папа. Папа дівчі прислав послів до Володимира, і Володимир відправляв з свого боку посольства в Рим. Приїжджали також із Сходу проповідники мусульманства. Але Володимир було найвигідніше прийняти християнство за східним «православним» обрядом і тим зміцнити зв'язки з Візантією. Християнство на Русі так само, як і в інших країнах, повинно було підсилити владу князя і підпорядкувати народні маси знаті. На Русі виникає християнська церква з митрополитом на чолі. Митрополитами спочатку були греки, яких призначав константинопольський патріарх. Але київські князі добивались, щоб митрополити призначались з руських людей.

Після смерті Володимира зав'язалась боротьба між його синами за київський престол. Нарешті переміг і владу заволодів Ярослав, прозваний Мудрим. При ньому ще більше зміцніло те важливе ста-

Ярослав (1019 — 1054).

59



Угон пононених і худоби половцями.

ською парівною, він був жонатий на дочці англійського короля. Володимир Мономах був надзвичайно освіченою людиною свого часу. Він написав знамените «Повчання», в якому розповідає про своє життя на науку своїм синам. Йому вдалося згуртувати Руських князів для успішної боротьби проти половців.

Після нього князівські уособи почалися знову, почастилися перервній боротьбі із степовими хижакими. Половці перерізали шляхи торгівлі і культурних зносин із Сходом, з Візантією, з дуденноруськими селяни не міг бути впевнений, що йому вдасться зібрати свій урожай, що половці не вб'ють його, не знищать його хати, не поженуть в рабство його дружину та дітей. Але, незважаючи на роздробленість держави і на всі злигодні постинної боротьби із степом, у руському народі ніколи не вмирали свідомість єдності всіх руських земель, не зникла пам'ять про колишню велику Київську державу і зберігалась глибока віра в те, що ці єдність і велич знов будуть відновлені.

РОЗДІЛ VII.

КУЛЬТУРА РАНЬОГО СЕРЕДНЬОВІЧЧЯ.

§ 1. Західна Європа.

Варварські племена, серед яких переважали Кельти, германці, розгромивши стару римську культуру в ставлять Заходу. Західній Європі. Вони паглили і руйнували міста Західної Римської імперії, знищували храми, палаци, театри, школи, бібліотеки, статуї і картини. Тому вони мало чого могли

навичитись у завоюваних ними країнах Заходу. Західна Європа, яка досягла за стародавніх часів значного культурного розвитку, стала на багато століть культурно відстаюю, темною, малонасиченою частинною світу.

Церква і Письменство на Заході зберігалося головним чином у монастирях. Тут монахи переписували

християнські книги, складали літописи, в яких записувались найважливіші події, складали життєписи «святих». Їх твори були сповнені неувільних і заобов'язаних розповідей про бські «чудеса». Мовою церкви й письменства на Заході була латинська. Для навчання латинській мові переписувались і деякі з творів стародавніх римських авторів.

Так церква на Заході в своїх власних інтересах та для потреб феодальної держави зберегла деякі залишки римської освіченості.

Але водночас християнська церква багато сприяла культурному занепадові Західної Європи. Темне і фанатичне духовенство винищувало статуї і храми «язичеських» богів. Так загинуло багато прекрасних творів античного мистецтва. Безжально знищувались стародавні книги. Книги писались тоді на пергаменті (тонко вигинений телячий шкірі). Пергамент був дорогий. Монахи часто зскрібували текст з давніх рукописів, щоб писати свої «святинні» книги і літописи. Так загинуло багато творів великих письменників і вчених стародавності. Багато книг було знищено тому, що духовенство вважало їх зміст негідним із вченням християнської церкви. З наказу папи Григорія I була спалена старовинна бібліотека, що містилась на Паладинському тобі в Римі.

Латинська мова, мова письменності та богослуження, була незрозуміла народам. Народні мови — французька, італійська, іспанська — пішли від латинської мови. Їх називають «романськими» мовами. Але вони так різнились від писемної латинської мови, що народи, які ними говорили, не розуміли по-латині. Це менше могли зрозуміти латинську мову народи, які говорили германськими мовами, — німці, ангlosакси, норманни. Незрозуміла вона була і слов'янам. Але Західна (католицька) церква, на чолі якої стояли римські папи, уперто трималась за латинську мову, як єдину дозволєну мову християнської письменності і богослуження. Церква хотіла таким способом підсилювати своє знання, бо латинську мову знало тільки духовенство, яке здобувало освіту в церковних школах.

Так церква не тільки тримала в темряві народ, а й заважала розвитку письменства національними мовами. Західна церква цим затримувала розвиток національної культури. Так було в західнослов'янських країнах — Моравії, Чехії, Польщі, де католицьке духовенство забороняло церковну відправу і письменність слов'янськими мовами.

Латинською мовою складались і державні документи, провадили дипломатичне листування, і тому королем доводилось брати грамотних людей для своїх канцелярій з числа священників і монахів.

Певні успіхи зробила західноєвропейська культура за часів Карла Великого.

Карлу потрібні були освічені церковники, які культуру при Карлі Великому могли б почасти підляти користись імператорів та сенйорам. Йому потрібні були письменники для управління, суду і обліку прибутків та видатків. Через це він дав про влаштування шкіл. Він старався приваблювати до свого двору освічених людей. Серед них найвидатнішим був Алькуїн — монах з Англії. Карл організував при дворі вчений турок, який називав «Академією». До складу цього гуртка входив сам Карл, його сестра та дочка, деякі придворні і вчені, що жили при дворі. В «Академії» читались і обговорювались твори та вірші, написані членами гуртка.

Члени «Академії» називали один одного іменами, взятими з давньоєврейської або античної історії, старались говорити латинською мовою і наслідувати стиль класичних римських письменників. Карл називав «Давидом», Алькуїна — «Горациєм». Один з членів «Академії» Ейнгард написав історичний твір («Життя Карла Великого»), в якому наслідував римських істориків. При дворі була організована школа, якою завідував Алькуїн.

Про характер викладання в цій школі можна судити на підставі складеного Алькуїном посібника в запитаннях і відповідях. Ось деякі з них: «Що таке буква?» — Спраж історії. «Що таке слово?» — Зрада думки. «Хто робить слово?» — Язик. «Що таке язик?» — Бич повітря. «Що таке повітря?» — Хранитель життя.

У цій школі прагнули не до надбавання точних знань, а до хитромудрих відповідей. У цьому позначився поверховий характер культури часів Карла. Сам Карл розумів по-латині і трохи по-грецьки, але погано вмів писати.

За Карла почала розвиватись будівельна справа. Архітектори Карла почали брати собі за зразок старовинні римські споруди. Вони навчилися будувати круглі кам'яні арки, прикрашали будівлі колонами.

Відлучено удару культурному розвитку Західної Європи завдали напади норманнів. Норманни грабували і палили церкви та монастирі, де сповідалися знайти золоту та срібло. При цьому тинули і монастирські бібліотеки, і архіви, знищувалися монастирські школи. Монахи норманни вбивали або розганяли. Після норманських нападів в цілих областях важко було знайти письменних людей.

Найкультурнішою з християнських країн Заходу була Італія, де збереглися деякі залишки старовинної римської освіченості.

Італія була найближчою сусідкою далеко культурнішої Візантійської імперії. В XI столітті у Венеції був збудований за візантійськими зразками красивий собор святого Марка.

§ 2. Східна Європа.

Візантія.

Далеко вище від Західної Європи щодо своєї культури стояла Візантійська імперія. Візантія не знала такого розпрому культури, який винини варваризмації на Заході. У Візантії збереглися міста, будівельна техніка і ремесла. Збереглися і жваві зв'язки з іншими народами. Візантійські купці, місionери, мандрівники їздили в далекі країни. Імператори, придворна знать і багаті купці вели розкішне життя. На будівництві та прикрашанні їх палаців і церков працювали архітектори, художники, численні майстри. Високо стояла і книжна освіта. У візантійських школах вивчалися поеми Гомера і трагедії Софокла, філософські твори Платона і Арістотеля.

У Візантії було багато вчених, які працювали в галузі історії, філософії, медицини, географії. У VI столітті історик Прокопій склав історію війн Юстиніана і написав книгу про його управління. Купець Кузьма Індикоплов склав цікавий опис подорожі по східних країнах. В X столітті імператор Костянтин Барбарогосій склав опис Візантійської імперії і сусідніх з нею країн. У цьому творі є відомості про південнослов'янські країни та про Русь.

У Візантії процвітало мистецтво. Візантійські архітектори вміли будувати красиві палаци і церкви з круглими куполами, прикрашені багатими фресками та мозаїками. Візантійському живописові властива була урочистість. Він зображав витягнуті в довжину фігури святих, імператорів та імператриць з суворими темними обличчями, з великими очима. Мистецтво прагнуло пробуджувати в людях релігійне почуття і вселяти пошану до імператорської влади. Але візантійські художники також вміли прикрашати стіни будинків і сторінки книг живими і яскравими зображеннями тварин і рослин, бенкетів, подорожів. Візантія славилась виробами художнього ремесла, особливо вишуканими повеліннями речами.

Головною «яркою» у Візантії вважалось богослов'я — вчення про релігію. Релігія вважалась державною справою. Єпископи, священники та монахи поважали народ, що він повинен користись імператорові та владі, ним поставлений.

На чолі церковного управління стояв константинопольський патріарх, але справжнім главою візантійської церкви був імператор. Незгода із вченням церкви вважалась державним злочинком. Тим сміливим вченим і філософам, які висловлювали думки, що суперечили церковному вченню, оголошували прокляття

в церквах, відправляли на заслання, страчували. Церква у Візантії, як і в інших країнах, перешкоджала вільному розвигтові філософії та наукового знання.

Вилна Візантії Візантія мала значний вплив на культуру на родів Східної Європи. Слов'яни запозичили у візантійців букви грецького алфавіту і користувалися ними в своїй писемності, додавши кілька нових букв для звуків, яких не було в грецькій мові (ж, ч, ш, щ). Заснована на грецькому алфавіті старовинна слов'янська азбука була у вжитку на Русі і в південних слов'янських азбуках до XVIII століття. При Петрі I вона була трохи спрощена. У цьому зміненні вигляді ми й користуємося нею тепер.

Візантія розсидала по сусідніх країнах проповідників християнства — місіонерів. Візантія розраховувала підпорядкувати своєму впливові навернені до християнства народи і мати користь із торгівлі з ними. Візантійські місіонери не нав'язували народам, поверненим у християнство, чужої мови, а перекладали для них з грецької релігійні й інші книги.

Болгарія прийняла християнство від Візантії в IX столітті. За царя Симеона Болгарія стала центром слов'янської освіти. Багато книг було перекладено з грецької мови на слов'янську. Був складений слов'янською мовою збірник болгарських законів «Закон судний людям». У X столітті християнство східні й південні слов'яни знайомилися з візантійською наукою та літературою, з візантійським будівництвом, мистецтвом і художніми ремеслами. Сусідні народи багато чого навчилися у Візантії, яка тоді була найкультурнішою країною Європи. Але ці народи не корились по-рабському візантійським зразкам; засвоюючи візантійську культуру, вони виробляли своє національне мистецтво, розвивали своє національне писемство. Старовинну і високу культуру мали країни Закавказзя — Вірменія і Грузія, Візантія, Вірменія, Грузія і Київська Русь перебували в постійних культурних стосунках одна з одною.

Культура Київської Русі стояла як на той час Київської Русі. Київ був одним з найбільших, з найбагатших і найкрасивіших міст Європи. Сучасники вважали його суперником Константинополя. У Києві, Новгороді і в інших містах складалось руське національне мистецтво. Збудований в XI столітті в Києві Софійський собор є чудовою пам'яткою архітектури; красою і майстерністю виконання він перевершував кращі зразки тодішньої візантійської архітектури. І по інших містах Русі будувалися красиві храми і кам'яні палати для князів та знаті.

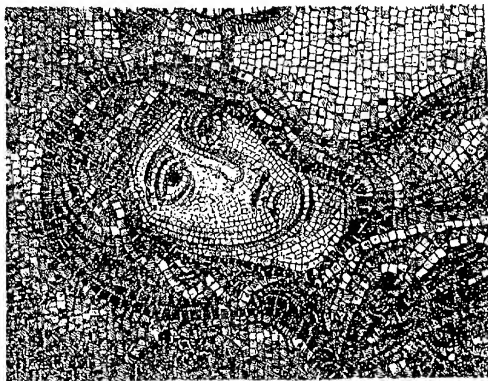
На Русі задовго до прийняття християнства виникла писемність, почала розвиватись руська літературна мова. багата, образна, гнучка і зрозуміла народові. За Володимира Свя-

тославича були відкриті школи, в які набирали дітей з вищої верстви населення для обов'язкового «навчання книжного». Прийняття християнства ознайомило Русь з візантійською освіченістю, яка була найвищою в Європі. При князі «кингору» Ярославі Мудрому був цілий гурток перекладачів, які перекладали з грецької на руську різноманітні твори, особливо історичні.

На Русі появились свої письменники. У Києві, Новгороді створювались історичні праці, які викладали історію Русі. Найвишачішою з цих праць є літопис, озглавлений «Повість временних лет».

Пей літопис був складений відкуча пошла єсть Русская земля». Цей літопис показав місце руського народу в світовій історії. Літопис пройнятий глибокою свідомістю єдності всього руського народу, а також єдності всіх слов'ян. Руський літопис щодо свого змісту та літературних якостей стоїть вище від подібних історичних творів на Заході і показує високий рівень культури Київської Русі.

Мозаїка київського собору св. Софії.



§ 3. Культура країн халіфату.

Араби і завойовані ними країни. Арабські завойовання охопили величезне коло країн. У всіх цих країнах установились мусульманство, як панівна релігія і арабська мова, як мова держави, релігії і писемства. Арабська мова посіла в мусульманських країнах таке ж становище, як латинська в католицьких країнах Західної Європи. Мусульманство і арабська мова поширились і за межі халіфату, проникли в Китай, Індію, на Волгу, в Центральну Африку. Від Китаю до Іспанії арабська мова стала міжнародною мовою торгівлі.

Араби стояли своєю культурою значно нижче від підкорених ними народів Сирії, Єгипту, Ірану, Середньої Азії. При захопленні цих країн араби вороже ставились до їх культури і писемства. Фанатичне мусульманське духовенство визначало тільки мусульманське писемство арабською мовою. Арабські

завойовники Єгипту знищили знамениту Александрійську бібліотеку, в якій зберігалося найбільше античних рукописів; між іншим, ця бібліотека вже й раніше дуже потерпіла від фанатичного християнського духовенства. Завойовник Середньої Азії арабський полководець Кутейба варварські знищував всі пам'ятки середньоазійського письменства, знищував і виганяв учених.

Але поступово завойовники-араби підпалили під вплив завойованих народів і засвоювали їх культуру. Стародавня наука греків, сирійців, іранців, середньоазійських народів продовжувала розвиватися в халіфаті арабською мовою. Перекладалися арабською мовою з грецької твори видатних учених і філософів стародавності. Вчені країн, які ввійшли до складу халіфату, дуже поспунали вперед вивчення астрономії, хімії, природознавства, медицини. Особливо багато нового внесли вони у вивчення математики. Вони розробили алгебру.

В країнах халіфату, ще більше, ніж у Візантії, цікавилися подорожами і географічними описами. Вчені халіфату залишили ряд чудових історичних творів.

Арабською мовою створювалася надзвичайно багата поезія і художня література.

Але «правовірі» мусульмани недовірливо ставились до розвитку наукових знань. Вони боялись, що наука підірве віру в учення Корану. У мусульманських країнах, як і в християнських, вільна думка переслідувалася, релігія затримувала розвиток науки. Араби нерідко шукали в науці незвичайного і чудесного. Вони думали, що можна вгадати долю людини по зірках, хотіли за допомогою хімічних розкладів та сполук перетворити прості метали в золото.

На Сході створився свій особливий стиль в архітектурі. Будинки і речі вжитку оздоблювались красивими візерунками з ліній, що перетинаються та переплітаються. Високої досконалості досягла майстерність перепишування книг. Книги красиво розмальовувались фарбами і золотом.

Значне місце в розвитку культури Сходу зайняла Середня Азія. З Середньої Азії вийшов ряд знаменитих учених, які писали по-арабськи. Серед них особливо виділяється Мухаммед аль-Хорезмі, видатний математик, астроном і географ свого часу (він жив у Хорезмі наприкінці VIII і початку IX століття). Надзвичайно широкі знання мав астроном, географ, історик і поет Аль-Біруні. Він написав історію Середньої Азії і Індії. Окрему працю він присвятив повстанню Муканни проти арабського панування. При дворі бухарських Саманідів провів свої молоді роки великий філософ і медик Авіценна, як називали його на Заході (його справжнє ім'я Алі-Ібн-Сіна). Мусульманське духовенство обивнувало Авіценну в безбожництві і оголосило йому прокляття.

68

Поряд з літературою арабською мовою у Середній Азії почала розвиватися література таджицько-перською мовою. Поети X століття Рудегі і Дакікі досі не забуті ні в Таджикистані, ні в Ірані. Письменство цієї мовою дуже поширилось в Ірані, в Азербайджані. Розвивалось письменство й на тюркських мовах.

Великого розквіту досягла культура завойованої арабами і маврами Іспанії. Тут з середини VIII століття утворилась Кордовська держава, на чолі якої стояли еміри з династії дамаських халіфів — Омеядів.

Засновником цієї династії був Абдеррахман I, який врятувався від аббасидських воєн і втік до Іспанії. В X столітті кордовські еміри прийняли титул халіфів.

Кордова славилася своєю освіченістю. Це було велике місто з півмісьонним населенням. У X столітті в ньому було 27 вищих шкіл, величезні бібліотеки. Сюди їздили вчитись європейці з християнських країн. Через вчених Кордовського халіфату європейці ознайомились з астрономією, алгеброю і хімією. В арабів взято ті цифри, якими ми користуємося тепер (самі араби запозичили їх в Індусів). З мови арабів перейшло до європейців багато слів, що стосуються торгівлі, математики і астрономії, як *магazin, тариф, цифра, алгебра, зеніт*; назви багатьох зірок, як *Вега, Альдебаран, Бетельгейзе* і ін. Через Кордовський халіфат європейці обізнались з багатства творами Арістотеля, з астрономічними працями Птолемея, з геометрією Евкліда.

Перекладені латинською мовою твори таких вчених, як аль-Хорезмі і Авіценна, зробили великий вплив на розвиток європейської науки.

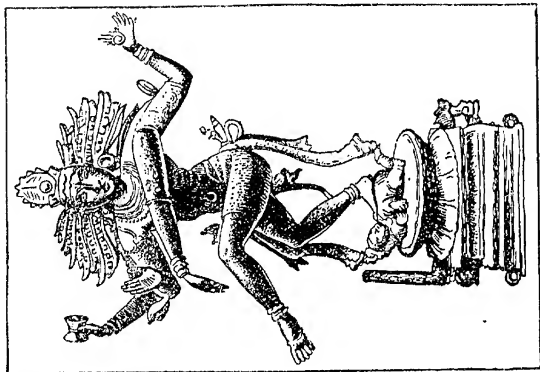
§ 4. Індія.

У IV столітті більша частина Індії становила Царство Гупта. одне велике царство, яке було назване царством Гупта. Царство Гупта проіснувало до VI століття. Це був час найбільшого розквіту індійської культури. У столиці царства Паталіпутрі і в інших містах будувались величезні храми й палаци, прикрашені з казковою розкішшю. Розвивались математичні науки (в арабів і персів вони й досі називаються «індійськими науками»). Індійські лікарі були широко відомі за межами батьківщини. Їх високо цінили в Ірані і Візантії.

Багато вчених і поетів жило при дворах царів і знаті. Найбільш блискучим представником індійської літератури був Калідаса (V століття). Він прославився як поет і драматург. Калідаса — один з геніїв світової літератури. Його твори перекладені на всі мови. Він брав сюжети своїх творів здебільшого із старовинних переказів та легенд.

Але вся ця блискуча культура існувала тільки для небагатьох. Її мовою був санскрит, недоступний народним масам.

69



Танцюючий Шіва.

ліпунці були збудовані буддйські монастирі, де жило близько 6 тисяч монахів. У численних браманських храмах утримувався величезний штат жерців і жриць. У храмі, присвяченому богів Шіва в Сумнаті, служило 1000 браманів - жерців; 350 танцівниць день і ніч танцювали перед ідолом. Каравани привозили за багато сотень кілометрів «священну» воду з ріки Ганг. Цією водою жерці «напували» дивовижного ідола, прикрашеного золотом, сріблом і дорогими каменями. 10 тисяч селищ було приписано до храму; праця сотень тисяч землеробів була повернена на його утримання.

Величезні храми, велетенські багаторукі та багатоголові ідоли повинні були залякувати темних селян і зляти їм покору богів, царів і феодалам.

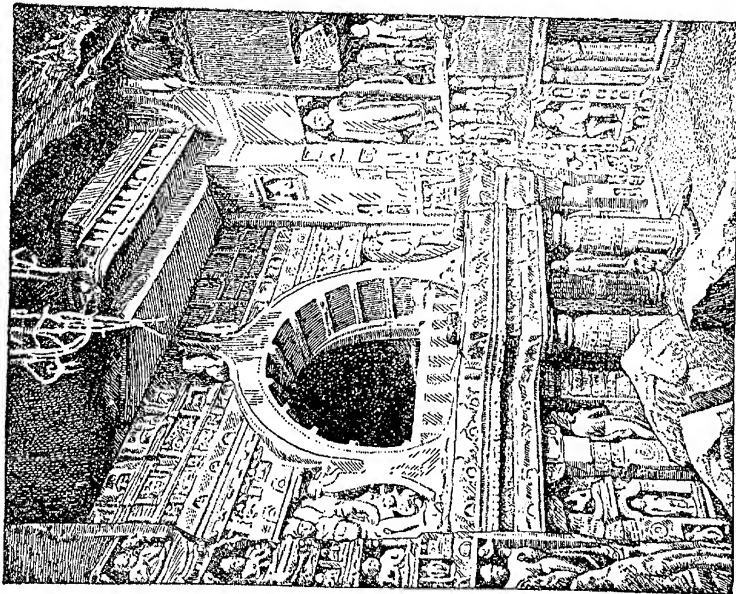
Пригноблені феодалами і царськими чиновниками, приучені релігією до послухності владі, селянські общини не вчинили ніякого опору новим завойовникам, які насунули в Індію.

На початку VI століття на царство Гупта з півночі напали кочівники. Боротьба з ними ослабила царство Гупта, і Індія знов розпалася на ряд самостійних володінь. Політична роздробленість обезсилила Індію, і значна частина країни стала здобиччю сміливого завойовника.

В середині X століття один з полководців, який служив при дворі бухарських Саманідів, утворив власне незалежне володіння. Столицею цієї держави стало місто Газна, через що й династія, що в ньому правила, дістала назву «Газневідів». Султан Газни Махмуд, який правив з 998 по 1030 рік, був талановитим полководцем, жорстоким і обачливим політиком.

Махмуд зробив понад 15 набігів на Індію і не зазнав жодної поразки. Завоювавши місто Махмуд відправив награбоване майно в Газну, а жителів відводив у рабство. Був пограбовано

71



Індійський храм часів Гупта.

Царі династії Гупта і індійська знать вели розкішне життя, жорстоко експлуатуючи селянські общини, які жили в бідності і глибокій темряві. Вони своєю працею повинні були утримувати розкішний двір царів Гупта, їх велике військо, яке складалося з піхоти, кавалерії, бойових слонів та колісниць. Для оббирання селянських общин царі династії Гупта створили величезне фінансове відомство.

Брамани і буддйські монахи постійно повчали селян, що вони повинні коритись волі богів, проповідували пасивність і послух. Царі династії Гупта дуже цінили послуги релігії. Вони були браманістами, але надзвичайно протегували буддйській церкві, яка засуджувала всякий озір. У столиці царства Пата-

70

ваний і знаменитий храм Шіви в Сумнаті. Так створилась велика мусульманська держава Газневідів.

Північно-західна Індія стала провінцією Газневідської держави.

Квітучі міста Індії з їх чудовими храмами були зруйновані а Газна з маленького містечка перетворилася в блискучу столицю з красивими палацами, мечетями і садами.

Шоб посилити блиск свого правління, Махмуд сприяв мистецтву та літературі. У Газні жив геніальний іранський поет Фердоусі (934—1027). Головна його праця — поема «Шах-Наме», що в перекладі означає «Книга царя», написана таджицько-перською мовою. У ній понад 50 тисяч двовіршів. На написання цього твору поет поклав близько 30 років свого життя. У «Шах-Наме» у віршовій формі викладено перекази історичні події життя Ірану від легендарних часів до середини VII століття.

За наступників Махмуда держава Газневідів розпалася на кілька самостійних володінь. Столицями найважливіших мусульманських держав Північної Індії стали Лахор, потім Делі.

§ 5. Китай.

Імперія Тан.

Ще давнішою, ніж культура Індії, була культура Китаю.

На початку середніх віків до Китаю не раз відірвалися з півночі і заходу кочові народи і захоплювали північну його частину. Південний Китай в цей час розпався на ряд самостійних володінь, які постійно ворогували одне з одним.

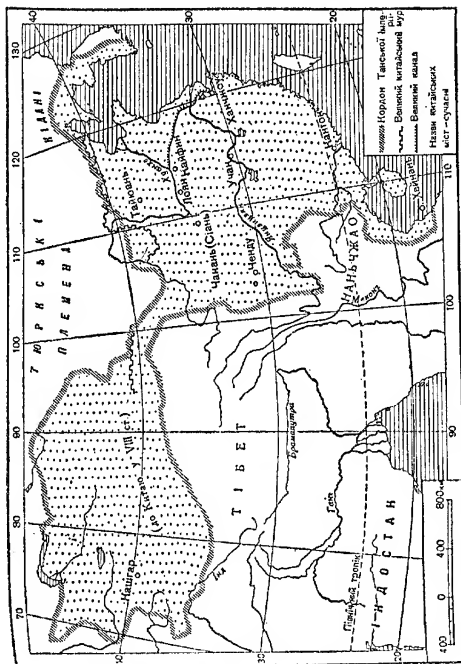
Нове об'єднання Китаю відбулося на початку VII століття. Об'єднану державу було названо «Тан».

Танська імперія проіснувала до початку X століття. За часів Танської імперії Китай досяг найвищої могутності.

У ряді війн танські імператори підкорили сусідні країни і заселили їх китайцями. Так утворилась велика китайська держава. В танську епоху територія Китаю була навіть більша, ніж зараз. Тоді Китаєві підлягали і платили данину Корея, Тонкін, Аннам і деякі князівства північної Індії.

Пануючим класом Китаю були феодалі — великі земельні власники, які одержували великі помістя від імператорів. Вони жили в містах, у багатих палацах, а землі свої віддавали в обробіток селянам, які за це платили їм великий оброк. Феодал був повним господарем над життям селянина, міг розорити його, покалічити, вимагати з нього будь-яких повинностей. На будівництво міських мурів, палаців, храмів селян силоміць зганяли із сіл десятками тисяч і примушували працювати безплатно під ударами бамбукових палиць. Якщо наставав неурожайний рік, бували посухи, повідь чи налігала сарана, багато ти-

72



Китай часів Танської імперії.

сяч селян вмирало з голоду. Та й в урожайні роки вони ледве зводили кінці з кінцями. Голодуючі селяни часто продавали себе або своїх дітей у рабство. Якщо селянин брав гроші в борг і не віддавав їх, то лихвар міг зробити його своїм рабом. Лихварі набували великі землі, скуповуючи або забираючи їх за борги. Буддистські монастирі були також багатими землевласниками. Феодали, лихварі, купці, буддистські монахи жили в багатстві і розкошах. Селяни ненавиділи своїх експлуататорів і часто проти них повставали.

Наприкінці IX століття відбунуло повстання під проводом Хуан-Чао. Повсталі селяни зайняли столицю Танської імперії Чан'ань.

Два з половиною роки Хуан-Чао держав столицю в своїх руках. Але імператор і феодали звернулись по допомогу до сусідніх кочівників. Величезна орда насунула на Китай. У народі цих кочівників називали «чорними круками». Вони налігали на селян як хижі птахи, бились запекло й не по-людськи. «Чорні круки» розбили військо Хуан-Чао, а сам вождь загинув. Велика селянська війна закінчилась поразкою повсталых. Але до самої кінця Танської імперії в різних частинах держави відбувалися селянські повстання.

Могутня на вигляд Танська держава насправді була неміцною. Влада феодалів, нелюдська експлуатація селянства, злирства чиновників, оббирання підкорених країн привели Китай до

73



Тайцзун, імператор Танської імперії. багатств — заліза, міді, срібла робляли шовки, домашні речі, дійшло виготовлення знаменитого китайського фарфору. Високі нові міста з красивими палацами і храмами, оточені високими мурами. У містах жило багато ремісників і купців. Відкрились великі крамниці, базири, йшла жава торгівля. Були міста з мільйонним населенням.

Вінші країни китайці вивозили шовк, фарфор, залізо. Китай торгував з Арабським халіфатом, з Індією, Японією, Аннамом, Явою, Цейлоном, островами Тихого океану. Велика торгівля йшла з Середньою Азією. З Індії був вивезений до Китаю чай, він став улюбленим напоєм китайців. Вони самі почали вирощувати чай і незабаром вже ввозили його в інші країни. В Кантоні створили свої торгові поселення араби і вели з Китаєм жваву торгівлю. Стосунки з іншими народами мали великий вплив на культуру Китаю. З Індії проник у Китай буддизм. Від арабів багато китайців

74

нового розпаду. Північні і західні кочівники знову почали тривожити Китай своїми нападками. Вони захопили всю північну частину країни. На початку X століття Танська імперія розпалася.

Незабаром зна-
Імперія Сун. чна частина Китаю знов об'єдналась, прийнявши назву «імперія Сун». Але Північний Китай залишився під владою кочівників.

При Танській і Сунській імперіях господарство Китаю робить великі успіхи. Проводяться нові канали, будуються дамби, греблі, підвищується техніка землеробства. Посилюється розробка гірських і золотих. Вправні майстри винайшли розробку гірських ви-
Високої досконалості китайського фарфору. Високі нові міста з красивими палацами і храмами, оточені високими мурами. У містах жило багато ремісників і купців. Відкрились великі крамниці, базири, йшла жава торгівля. Були міста з мільйонним населенням.



Імператриця Ухуе.

прийняли мусульманство. Досі в Китаї є цілі райони, населені мусульманами.

Культура Китаю. В період Танської і Сунської імперій китайський народ щодня значно культурного рівня стояв значно вище від європейців. Китайське письмо виникло вже багато століть тому. Раніше, ніж в усіх інших країнах, у Китаї був винайдений папір. У Китаї рано виникло друкарство. Китайці вивчили потрібний текст на дерев'яних дошках і з цих дошок друкували книги на тонкому папері.

На початку VIII століття з наказу танського імператора в Китаї почала виходити найдавніша в світі газета. Вона називалась «Столичний вісник». У ній друкувались імператорські укази та найважливіші політичні новини. Під тією самою назвою газета виходила до недавнього часу. Вона проіснувала понад 1000 років.

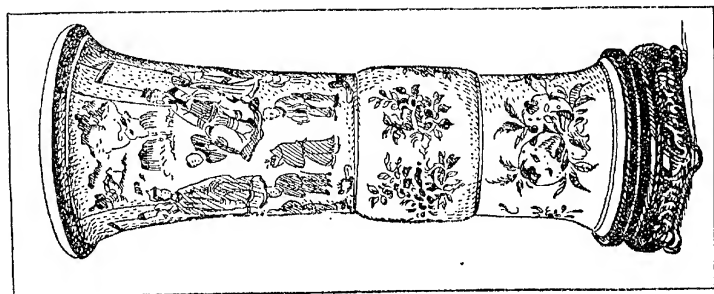
Вже в старовину китайці вивчили порох, компас, знали астрономію, вміль зазбачати застемнення сонця і обчислювати календар. При Танській і Сунській імперіях китайська наука досягла нових успіхів. Велику увагу приділялось математичній, географічній і агрономії.

Агрономія дуже допомогла розвитку китайського землеробства. Китайці обробляли свої поля так старанно, як садівники доглядають за садами.

У великій пошані були філософи і історики. Вони одержували жалування від держави. У Танський період була створена Ханьлінська академія наук, яка існувала до недавнього часу. У багатьох містах були великі бібліотеки. Були відкриті університети, де вивчались головним чином історія, філософія і література.

Китайці здавна любили вірші. Найбільшого розквіту поезія досягла в Танський період. Вірші, написані танськими поетами, вважаються зразковими. Їх основними сюжетами були любов,

75



Китайська фарфорова ваза.

Північного Китаю до середнього Дунаю, пересувались численні орди кочівників, які належали до різних племен, говорили різними мовами. Вони завдали були готові воювати і грабувати. І Китай, і Індія, і Візантія, і Халіфат, і Київська Русь терпіли від їх спустошливих нападів.

Західна Європа була захищена від них страшних хижаків своєю міцною стіною, яку являли народи Східної Європи. Русь, Візантія, слов'янські землі приймали на себе головні удари степових кочівників.

Культура Західної Європи, слабша, ніж культура Сходу, могла, проте, розвиватись спокійніше завдяки тому застосовувати від кочівників, яким для неї були народи Східної Європи.



дружба, природа. В одних віршах оспівувався героїзм воїнів, у других оплакувалось гірке життя селянина.

У Танський період в Китаї вже були театр, балет, музика. Імператор створив у себе в палаці спеціальну школу акторів. Театральне мистецтво давно було улюбленою розвагою народу. Мандрівні трупи роз'їжджали по містах та селах і ставили вистави головним чином на історичні сюжети. Такий театр зберігся в Китаї й тепер.

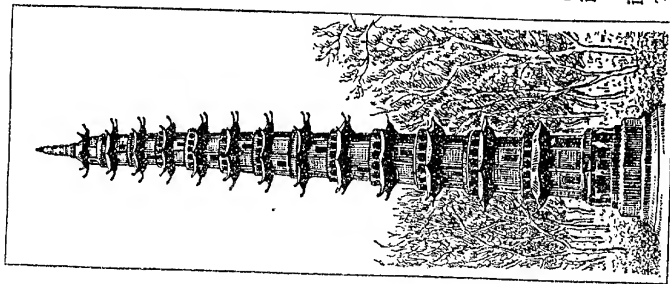
Великої досконалості досяг живопис. Часом найбільшого його розвитку вважається Сунський період. Свої картини китайські художники писали на шовкових згортках. Вони ж розмальовували стіни палаців, храмів, багатих будинків. Дуже рано розвинулась в Китаї скульптура. Статуї і барельєфи богів, священних тварин, мудреців, імператорів прикрашали багато будинків. Часто статуї вирізблювались у скелях і бували величезного розміру.

Особливою увагою імператорів і феодалів користувалась архітектура. Китайські архітектори будували гарні палаци, храми, мости, башти. Будували їх з каменю, мармуру, заліза і прикрашали фарфоровом, золотом, майстерною різьбою. Добре були відомі китайські лаки, емаль, художні вироби з бронзи. Славилась надзвичайно вправні майстри по різьбленню із слонової кістки, з дерева і каменю.

Мистецтво глибоко ввійшло в побут вищих класів. Майже кожна річ, якою вони користувались, являла собою мистецький витвір.

Китайська культура мала величезний вплив на всі сусідні азійські народи, на Корею, Японію, Аннам.

Кочівники. Культура Західної Європи довгий час стояла нижче, ніж культура Східної Європи, мусульманських країн, Індії, Китаю. Але в культурних країн Сходу був ворог, який завдавав їм час від часу страшних ударів, і виснажував їх сили. По величезній смузі степів і пустинь, від



Залізна 13-поверхова башта у Китаї.



В І Д І Л Д Р У Г И Й ЄВРОПА І АЗІЯ ХІ-ХV СТОЛІТЬ



РОЗДІЛ VIII.

МІСТА І ТОРГІВЛЯ В ХІ-ХІІІ СТОЛІТТЯХ.

В історії час між V і XI століттями називається «раннім середньовіччям». За цей час в історії людства сталися великі зміни. Впав робітничий лад стародавнього світу. Рабовласницька експлуатація змінилась кріпосницькою. Вільне селянство, яке утворилось з простих воїнів-варварів, було поступово закріпачене. На XI століття встановилось цілковите панування феодалного ладу, заснованого на експлуатації кріпаків великими землевласниками-феодалами.

Праця кріпаків була продуктивною, ніж праця рабів. Господарське життя зробило важливі успіхи протягом раннього середньовіччя. Поступово поліпшувались знання виробництва, поліпшувалась техніка, люди набували нових навичок до праці. Поліпшувалось землеробство, попередній примітивний обробіток ґрунту змінився двопліллям та трипліллям, поширилась залізний плуг; варвари навчилися садівництва, городництва, розведення виноградів. Розширились і повертались на орні землі лісові простори.

Разом з тим поліпшувалась техніка обробітку металів та вироблення тканин.

Спочатку ці заняття не відокремлювались від сільського господарства. Кожна селянська сім'я сама виготовляла все, що їй потрібно, — і реманент, і речі домашнього вжитку, і одяг; сеньйор одержував потрібні йому вироби у вигляді оброку від селян. Але із вдосконаленням техніки виробництва почали виділятися ремісники різних професій — ковалі, зброярі, теслярі,

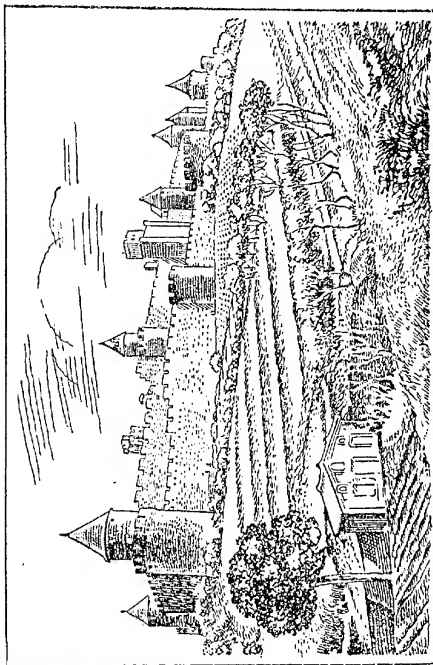
78

столярі, чинбарі, ткачі, гончарі. Вони займалися тільки своїм ремеслом.

Уже в IX столітті славилась франкські майстри-зброярі. Вдосконалювалось виготовлення тканин. Ще Карл Великий носив одяг з лляної тканини, а взимку — кожух. Але з X століття в Європі дедалі більше поширюється вживання шерстяних тканин, сукна. Вироблення сукна — справа далеко складніша, ніж вироблення лляних тканин, які виготовляли селянські сім'ї. Вироблення сукна потребує спеціальних майстрів.

Феодалі старались заводити у своїх вотчинах ремісників різних спеціальностей. Ремісники були кріпаками феодалів. Але попит на ремісничі вироби зростає, і ремісникам було вигідніше працювати не на феодала, а на тих, хто побажає замовити в них вироби. Тому вони почали кидати феодалів і влаштовувати свої селища.

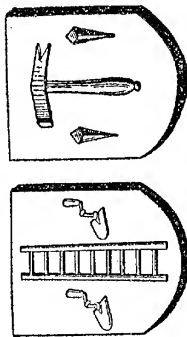
Ремісники селились там, де вони легше могли виникнення міст. знайти збут для своїх виробів, де збиралось більше народу, коло укріплених пунктів, коло стін монастирів, на місцях, де йшов торг з проїжджими купцями. Так виникали ремісничі селища — посади. Щоб захищатися від нападів, ремісники обводили ці посади валом або частоколом, а потім почали будувати і міцні кам'яні мурі. Так виникали міста. До міст поїздували селяни-ремісники, тікаючи від своїх панів. Населення міст зростало. Міські ремісники обслуговували своїми виробами навколишні села. Сільські жителі привозили до міста хар-



Вигляд середньовічного міста.

79

Кожен цех вибирав своїх старшин. У цеху було своє приміщення для зборів та спільних вечірок, була своя каса. Цех підлягав статуту, який приймався на загальних зборах усіх майстрів цеху.



Цехові герби.

Цехові старшини повинні були стежити за тим, щоб усі майстри виготовляли довірені товари і не підривали у покупців довіря до цеху. Вони наглядати також, щоб майстри не переймали один в одного замовців. З каси цехів видавалось допомогу збіднілим членам цеху, вдовам і сиротам померлих майстрів.

Члени цеху утворювали загін для захисту та охорони міста. Під час свят, в урочистих процесіях, кожен цех шов окремо із своїм цеховим прапором.

Цех був організацією дрібних майстрів. У кожного ремісника була маленька майстерня, де він працював разом із своєю сім'єю, з підмайстром, з дзюма-трьома учнями. І підмайстри, і учні жили разом з майстром та його сім'єю. Учень, пройшовши строк навчання, ставав підмайстром і працював у майстра за плату.

Робота в майстернях виконувалась вручну, без усіляких машин. Усі правила роботи були точно встановлені цеховим статутом. У статуті точно зазначалось, якої якості повинна бути сировина, яких розмірів та ваги виріб.

Механічні вдосконалення застосовувати заборонялось і переслідувалось. Майстри досягали високої досконалості в роботі своїми простими інструментами. Але цехові правила були ворожі великому виробництву та технічним нововведенням. Цим вони затримували розвиток промисловості.

Майстри жорстоко експлуатували учнів, примушували їх виконувати всякі роботи в домашньому господарстві. І майстер, і його дружина часто були учнів. Підмайстрів примушували багато працювати, старалися урізати їх заробітну плату.

81



Фабриальники.

а. Історія середніх віків

тові продукти, а також вовну, зерно, хутра, шкіри і обмінювали їх на ремісничі вироби.

На відміну від села, де населення займалося сільським господарством, у містах були зосереджені ремісничі промисловості і торгівля.

У Візантійській імперії, у країнах Сходу, де з давніх часів було розвинене ремісниче майстерство і велась жвава торгівля, здавна існували великі квітучі міста, як Константинополь, Антіохія, Дамаск, Багдад. Ще багатолюднішими і багатшими були міста Індії та Китаю. У цих містах жило численне ремісниче населення, в них вели торгівлю багаті купці і дрібні торговці. Міста були головними центрами культури. В них зосереджувались освічені люди, жили правителі держав та області із своїми прилюдними і чиновниками. У містах відкривались школи і бібліотеки, будувались храми та палаци багатих, прикрашені творами мистецтва.

Але в більшій частині Європи протягом усього раннього середньовіччя майже не було міст. Варіари не знали міст, у них були тільки укріплені місця для захисту від ворогів. За раннього середньовіччя в Європі містами називали укріплені місця. Але вже з IX століття в Європі починають підніматись міста як центри промисловості і торгівлі.

На «Великому путі з варяг у греки» виник Київ, який вже в IX столітті був великим торговим містом, а потім став суперником Константинополя, піднявся Новгород і інші руські міста. Варяги називали Русь «Гардарика», що значить «країна міста». Із західноєвропейських країн найраніше почали виникати міста в Італії, де від торгівлі багатшали Венеція і Генуя.

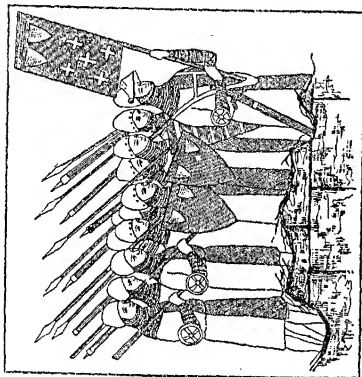
Починаючи з XI століття і решта Європи вкривається сіткою міст. Міста виникали спершу як селища ремісників.

Купці.

Купці були слючатку в європейських містах найбільшого іноземці — візантійці, араби, євреї, сірійці. Це були здешні люди — «гостями». Це були вези, везли рідкі товари — дорогою зброєю, ювелірні прикраси, південні прянощі, перець, який дуже цінився як приправа до страв. Купці привозили мідь, залізо, олово, потрібне ремісникам для їх роботи. За привезені іноземцями товари доводилось платити дуже дорого. Тому більш запозятливі з городян самі стали їздити в далекі, чужі краї по товари. В обмін вони везли вироби своїх ремісників. Так у містах виникло своє купецтво.

Цехи і гільдії. Усі міські ремісники однакової спеціальності об'єднувались у спілки. Такі спілки називались в Західній Європі «цехами». Були цехи ткачів, чинбарів, мулярів, булочників. У більших містах бувало по сотні й більше цехів. Кожен ремісник повинен був належати до цеху, інакше він не мав права займатись ремеслом у місті.

80



Озброєні городяни Генга.

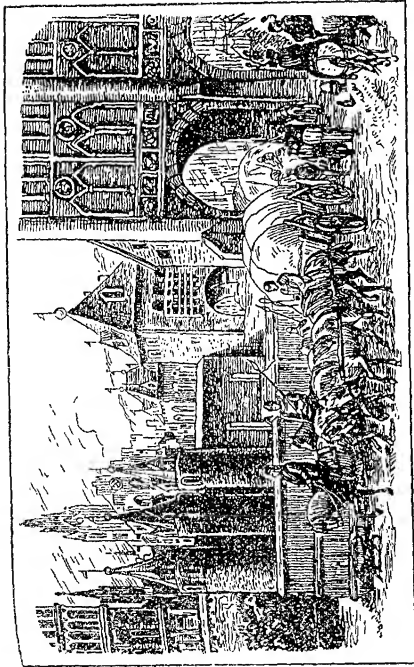
Хоч за цеховими статутами кожен підмайстер міг стати майстром і завести свою майстерню, але майстрам це не подобалося. Вони не хотіли, щоб у місті було багато майстрів, з якими доведеться б ділитись замовленнями. Через це вони почали вселюко перешкоджати підмайстрам ставати майстрами. Від підмайстра, якого приймали в майстра, почали вимагати, щоб він виконав дорогу пробу роботу. Від нього почали вимагати, щоб він поставив щедре угодження для всіх майстрів, а це було не всякому по кишені. А з синам вали звання майстра.

Таким чином, більшість підмайстрів залишалась підмайстрами на все життя. Не знаючи захисту в цехах, де орудували майстри, вони почали організовувати свої окремі спілки. Ці спілки вимагали від майстрів скорочення робочого дня, збільшення зарплати, кращого поводження з підмайстрами. Коли вимоги не діяли, підмайстри влаштовували страйки або забороняли всім членам спілки працювати в майстра, який не хотів зв'язатися на їх вимоги.

Найбагатшими людьми в місті були купці. На торгівлі було легше нажитись, ніж на дрібному ремеслі, хоч і ризик було більше. Купці також об'єднувались у спілки, які мали назву гільдій. Гільдії старались забезпечити за своїми членами виключне право торгівлі в місті і обороняли інтереси купців під час їх торгових поїздок.

Місто звичайно розташовувалося на землі феодалного сеньйора. Сеньйор розглядав міських жителів як своїх кріпаків, брав з них оброк, іноді навіть примушував працювати на панщині. Його прикажчик судив городян. Чим більше багатшали міста, тим більше ставали вимоги сеньйорів. Іноді сеньйори нападали на купців, коли ті їхали до міста з товарами, і грабували їх. Вони робили наскоки на міста і забирали в крамницях все, що їм подобалося. Таке становище ставало для міст нестерпимим. У Західній Європі в XII столітті всюди почалась боротьба міст із сеньйорами. Міста хотіли домогтися цілковитої незалежності від сеньйорів. Для бо-

82



Купецький караван виходить з середньовічного міста.

ротьби із сеньйорами все населення міста об'єднувалось в один союз, який називався «комуніою». Феодалам це слово було неприємне. Для міст воно стало лозунгом боротьби проти феодалного гніту.

Міське самоврядування. Після довгої і упертої боротьби, яка затягалась на цілі століття, більшість міст вдалося домогтися незалежності. Усі городяни вважалися вільними. Навіть кріпосний селянин, якщо він прожив у місті один рік і один день, ставав вільним. Городяни дістали самоврядування. Вони обирали свого міського голову, який в Англії і Франції називався мером, а в Німеччині — бургомістром. Городяни судили свої виборні суди. Місто мало свою міську раду. Міська рада містилась в окремому будинку, який стояв на головній площі. Міська рада карбувала свою монету і мала своє військо. Вона стежила за роботою цехів та за додержанням правил торгівлі.

Не все населення міст брало участь в управлінні. Влада звичайно попадала до рук багатців — купців, власників земель та міських будинків. Ця багата частина городян називалась патріціатом. Патріції жили з прибутків від торгівлі та від своїх земель і будинків і не займалися ремеслами. Ремісники не допускались до міської ради. Патріціат користувався своєю владою, щоб утискувати цехових ремісників важкими податками і полегшувати податки для багатців. Тому цехи вели за цеху боротьбу проти патріциів. У деяких містах цехам після довгої боротьби вдалося захопити владу до своїх рук, або, принаймні, домогтися участі у міській раді.

83

83

Торгові шляхи. Разом із зростанням міст та промисловості зростає потреба в торгівлі. Торгівля давала великі баричі, але була дуже ризикованою справою. На морях купців підстерігали пірати. Для захисту від них кораблі озброювалися. І по сухолучних шляхах купці звичайно їздили озброєні і не поодинокі, а цілими караванами, бо подорожувати доводилося в дуже важких умовах. На дорогах купців грабували феодалі і розбійники. Дороги були погані. Феодалі брали мито на перевозах через ріки і на мостах. Іноді вони будували мости на сухому місці, щоб тільки брати мито з проїжджих купців. Озброєні купці кораблі і сухопутні каравани нерідко й самі займалися грабежем. Торгівля Венеції, Генуї і багатьох інших приморських міст сполучалася з піратством.

В Європі були два головні райони морської торгівлі, один з них південний — Середземне море. Тут ішла торгівля з Візантією та східними країнами через італійські міста. Головну роль у цій торгівлі відігравали Венеція і Генуя. Другий район морської торгівлі лежав на півночі і включав країни, розташовані по берегах Балтійського і Північного морів: північну Германію і Францію, Англію, скандинавські країни, північно-західну Русь. Головними центрами цієї торгівлі були на заході Фландрія, а в північному місті Брюгге, а на сході — Новгород і Псков.

Новгород і Псков. як його називали, володіли величезними землями на півночі, від берегів Фінської затоки до Білого моря і Уралу. Він лежав на початку водного «шляху з варягів греків», від нього недалеко починався Волзький шлях. Через Псков лежав шлях до Балтійського моря. З давніх-давен Новгород торгував з Києвом, з Візантією, із Скандинавією. З XII століття розвивається торгівля Новгорода з прибалтійськими німецькими містами.

У Новгороді створився сильний патриат. Новгородські бояри були одночасно землевласниками і купцями. Вони володіли великими землями з підневільним населенням. Одержані у вигляді оброку продукти вони продавали. У Новгороді встановилася аристократична республіка. Новгородські бояри добилися повного самоврядування. Князів вони самі обирали і зміщали. У Новгороді зберігся старовинне загальнонародне віче. Але всіма постановами віча керували бояри.

Лад Пскова був схожий на новгородський. Псков спочатку залежав від Новгорода, але з XIII століття сам став значним торговим центром і навіть суперничав з Новгородом. Через Псков ішла торгівля з Західною Європою.

І Новгород, і Псков були також значними центрами ремесла. Важливого значення набули ярмарки. Широко відомими ярмарками в Європі були ярмарки у східній Франції, у графстві Шампань. Сюди звозились то-

варі із Сходу та з різних країн Західної Європи. На Шампанських ярмарках продавали сукна з Фландрії, полотна з Германії, шкіряні вироби з Іспанії.

На ярмарки приїжджали купці з різних країн та міст, привозили з собою товари і гроші. Але оскільки кожна країна і кожне місто мали свої монети, то на ярмарках потрібні були міняйли. Вони за певну плату розмінювали купцям їхні гроші на монету, потрібну для розплати.

Золота в обігу було мало. Перевезення срібних і мідних грошей на велику суму становило значні труднощі. Через це звичайно купці передавали в своєму місті міняйлу гроші, одержували від нього розписку (вексель) і по ній купцеві на ярмарку його гроші повертались в потрібній йому монеті.

З розширенням торгівлі купцеві, потребуючи грошей, міг позичити їх у міняйла. Купець давав міняйлу вексель, за яким зобов'язувався повернути в строк борг і сплатити проценти.

Так виникли вже складніші грошові угоди. Міняйли перетворились у банків. Банківські контори відкривались у багатьох містах Європи. Найбільші банки були в італійських містах. Банкири позичали гроші, брали їх на схов, переказували в інші міста. За всі ці угоди вони брали високі проценти. У банків почали нагромаджуватись великі суми грошей.

Розвиток промисловості й торгівлі позначився на ньому господарському житті Європи. Позначився він і в житті феодалів і селян. Феодал починав посылати на ринок продуктів свого панського господарства. Потребуючи грошей, він переводить селян на грошовий оброк. Селяни, щоб заплатити оброк, мусли продавати на ринку продукти своєї праці.

Так у господарстві Європи поступово почали розвиватись товарно-грошові відносини.

РОЗДІЛ IX.

ХРЕСТОВІ ПОХОДИ.

§ 1. Початок християнських походів.

Почини походів на Схід. Багатства культурних країн Сходу розпалювали уяву західноєвропейських феодалів. Західні сеньйори жадібно слухали розповіді захожних людей про розкіш Візантії, про скарби халіфів та емірів. Рикар, діставши тільки на скудне прожиття від своїх замучених і розорених селян, мріяв про те, як він стане князем або навіть королем у цих багатих краях. Мріяли про Схід королі і імператори Заходу, які чули від своїх послів про чудеса візантійського двору, про повні золота підвали константинопольської казни, про багаті міста мусульманських країн.

З пожадливістю згадували про Схід і папи. Вони все ще сподівались підпорядкувати собі візантійську церкву і мріяли

розбійників. В Угорщині і Болгарії їх винищували цілими загонами, захоплювали в полон і продавали в рабство. Дуже порідке ополчення дійшло до Константинополя і переправилось в Малу Азію. У першій же сутичці з селянськими ополченнями воно було розбите. Лише жалюгідні недобитки селянського ополчення повернулись у Константинополь.

Тимчасом збирались ополчення рицарів з різних країн Європи. Частина рицарських загонів ішла тим самим шляхом, що й селяни. Інші загони пішли через північну Італію. Деякі загони дійшли до півдня Італії і там переправились морем на Балканський півострів.

В 1097 році рицарські ополчення зібрались в Константинополі. Візантіїчці дивились на грубих і темних західних варварів з недоумом і страхом. Вони боялись, як би хрестоносці не здурили їх і захопити Візантію. Західні рицарі з заздирством дивились на багатства візантійського двору. Візантіїчці поспішили переправити ополчення рицарів у Малу Азію. Але шлях через Малу Азію був дуже важкий. Від раптових наскоків легкої селянської кавалерії, від страшної спеки, від відсутності води, від епідемії гинуло багато народу. Між самими хрестоносцями не припинявся розбрат. За кожне завоюване місто починалися чвари між їх вождями.

Довгу боротьбу довелося витримати хрестоносцям за Антіохію. Антіохія була оточена такими широкими мурами, що по них могла проїхати колісниця, запряжена чотирма конями. У мурах було влаштовано 450 башт. Фортецю вдалося взяти завдяки зраді одного з начальників гарнізону. В Антіохії хрестоносці перерізали всіх мусульман. Рицарям дісталась багата здобич.

Після здобуття Антіохії багато рицарів повернулось в Європу; багато рицарів загинуло під час битв та від хвороб. До Єрусалима підійшов загін усього в кілька тисяч чоловік. У 1099 році Єрусалим був взятий штурмом. Почалася масова різня мусульман. Не щадили ні жінок, ні дітей. Хрестоносці принесли різню для того, щоб поклонитись «гробу господньому», а потім знову брались за вбивства та грабежі.

Із завоюваних рицарями земель було утворене Єрусалимське королівство, а також хрестоносців князівство Антіохія та графства Едесса і Триполі, які перебували у васальній залежності від Єрусалимського королівства.

У завоюваних землях були влаштовані феодальні порядки. Великі сеньйори були тут ще більш незалежні, ніж у Західній Європі. Місцеві селяни були закріпачені. Вони мусили віддавати феодалам більшу частину свого врожаю. Мусульманське населення страшенно утискувалось. Серед населення не раз піднімалися повстання проти грубих гнобителів-хрестоносців.

Найбільш вигадали від хрестового походу італійські міста,

87

про поширення християнства і своєї влади на мусульманські країни. Вони закликали до визволення від «невірних» мусульман Єрусалима, де за наказом був похований міфічний засновник християнської релігії Ісус Христос. Духовенство проповідувало похід на Схід для відвоювання «гроба господнього». Насправді воно думало про збільшення своїх прибутків та свого впливу.

До цих закликів уважно прислухались купці торгових італійських міст, особливо Венеції і Генуї. Ці купці вели торгівлю із Сходом. Для них дуже важливо було б захопити опорні пункти в країнах Сходу і розгромити своїх торгових суперників — візантіїчів і арабських купців. Вони ладні були підтримати похід на Схід.

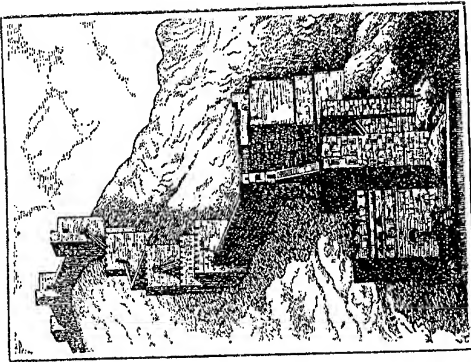
На кінець XI століття міжнародне становище на Сході обіцяло легку здобич. Багдадський халіфат упав під ударами турків-сельджуків. Сама Сельджуцька держава розпалась на ряд дрібних князівств, які ворогували між собою. Візантія з великими труднощами відбивала натиск печенігів і сельджуків. Удача здавалась забезпеченою.

У 1095 році в Клермоні, у Франції, зібрався церковний собор. На собор з'їхались не тільки духовенство, а й феодали. Приїхали купці. Приїшло багато і селян з навколишніх місцевостей.

Папа Урбан II звернувся з промовою до всіх прибулих у Клермон. Він закликав усіх іти в Єрусалим на визволення «гроба господня» від «невірних». Він говорив також про велику здобич, яка чекає завойовників на Сході. Цей заклик зустрів з захопленням. Присутні клялися вирушити в похід і на знак цього нашивали собі на одяг червоні хрести. Тому учасники походу на Схід називались «хрестоносцями», а самі походи — «хрестовими». Папа наказав єпископам всюди проповідувати хрестовий похід.

Першим на Схід рушило ополчення селянської бідноти з Франції і Германії. Селяни були замучені роботою на панів, селянське господарство розорядлось від постійних війн між феодалами. Часто бували голодні роки, коли селянам, розореним феодалами, доводилось їсти деревну кору, траву і навіть глину. Селяни цілими селами знімалися з своїх місць і кидали своїх панів, сподіваючись в невідомих східних країнах знайти свободу і полегшення своєї тяжкої долі. Без запасів, майже без зброї, з жінками, дітьми і стариками тисячами рушили вони на Схід. Селянські загони йшли спочатку по Рейну, потім по Дунаю. Вони погано знали, куди йдуть, і, забачивши місто, питали: «Чи не Єрусалим це?» Не маючи ніяких запасів, вони могли жити тільки з грабежу. Багато гинуло з голоду і злигоднів. Населення тих країн, через які вони проходили, дивилось на них як на

86



Мури Антіохії.

особливо Венеція і Генуя. За допомогу хрестоносцям під час війни вони одержали право безмитної торгівлі. у всіх великих містах їм належали цілі квартали. Торгівля Європи із Сходом дуже зросла. З Європи везли сукно, зброю, рабів. Із Сходу привозили в Європу східні тканини, килими, прянощі. Італійські міста та їх купці багатшали.

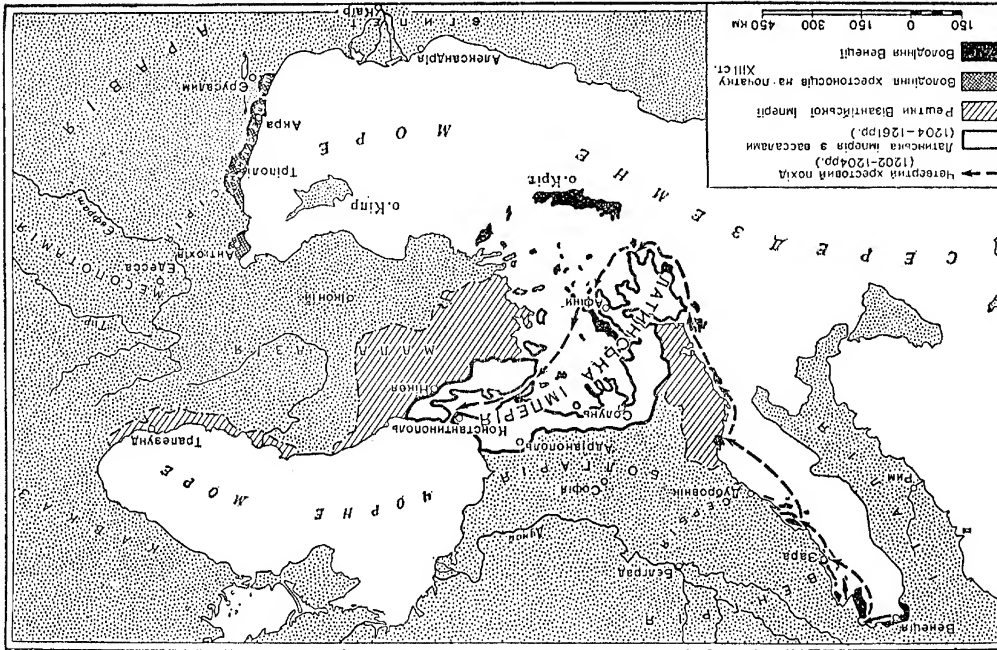
Єрусалимське королівство займало вузьку смугу вздовж Середземного моря. Йому доводилось весь час оборонятись від сусідніх мусульманських князівств. Для захисту були організовані спеціальні духовно-рицарські товариства, або «ордени». Орден Тамплієрів, або Храмовників, називався так по імені того міста, де, за переказом, стояв єрусалимський храм. Орден Іоаннітів, або Госпітальєрів, або Госпіталь «святого Іоанна». Пізніше, наприкінці XII століття, виник ще Тевтонський, або Німецький, орден. Члени орденів були і рицарями, і монахами. Вони давали чернечий обіт безшлюбності та беззаперечного послуху своїм начальникам. Але головною їх метою була війна. Духовно-рицарські ордени будували собі міцні замки. Вони збільшували свої багатства військовою здобиччю, торгівлею і лихварством.

§ 2. Наступні хрестові походи.

Хрестоносцям вдалося завоювати Сирію і Палестину тому, що селяджуцькі феодали діяли нарізно, часто ворогували один з одним. Але заснова на хрестоносцями держава була не міцна. Мусульмани раз у раз нападали на її кордони. Місцеве населення ненавиділо хрестоносців. Між самими феодалами-хрестоносцями не припинялись сутички. У боротьбі один з одним вони часто укладали союзи з мусульманами.

Хрестоносці скоро почали втрачати завойовані ними землі. У 1144 році мусульмани захопили Едессу, головну фортецю, яка захищала хрестоносців із Сходу. Організований в середині XII століття другий хрестовий похід не дав ніяких результа-

89



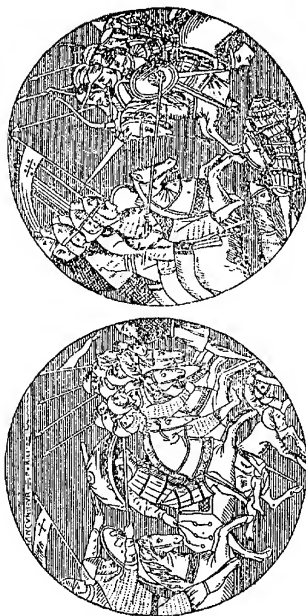
тів. Становище держави хрестоносців ставало дедалі важчим. Незабаром у хрестоносців з'явився небезпечний ворог. Розрізнені мусульманські держави Сирії, північної Месопотамії і Єгипту були об'єднані під владою одного государя Саладіна (правильніше Салах-ад-Діна).

Саладін був хоробрим і талановитим полководцем. Серед мусульман його влада і чарівність були безмежні. На християн його ім'я нагонило жах. Саладін оголосив хрестоносцям «священну війну». Ридарі не зуміли об'єднатись. Саладін здобув велику перемогу при Тиверіаді (1187). Ридарів було розгромлено, єрусалимський король попав у полон. Того ж року Саладін здобув Єрусалим.

Падіння Єрусалима стало приводом для третього хрестового походу. Хрестоносці перевели всі свої сили, зобуваючи фортецю Акру. Між вождями хрестоносного війська не було згоди, весь час не припинялись сварки.

Серед вождів походу особливо відзначився англійський король Річард Лівине Серце. Він користувався славою найхоробрішого з ридарів. Він викликав на герць мусульманських емірів і одним ударом розтинав їх своїм мечем від голови до пояса. Але він був дуже грубий, жорстокий і зарозумілий. Коли Акру після двох років облоги було взято, Річард наказав стратити дві тисячі полонених, бо Саладін не наліслав своєчасно викупу. Здобуття Акри успіхи хрестоносців обмежились. Єрусалим залишився у мусульман. Володіння хрестоносців у Палестині і Сирії дуже зменшились. Їх столицею стала Акра.

На початку XIII століття в Європі почалась підготовка до четвертого хрестового походу. Хрестоносці вирішили зібратись у Венеції і звідси на венеціанських кораблях переправитись на Схід. У цей час між Венецією і Візантією ішли сутички. Венеціанці скористувались



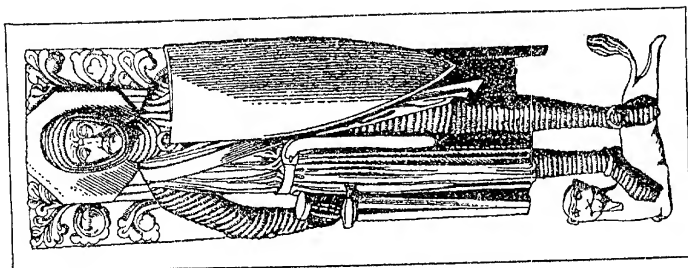
Битви хрестоносців з мусульманами.

силами хрестоносців, щоб покінчити із своїм головним торговим суперником — Візантією. З намови венеціанців хрестоносці війська замість боротьби за Єрусалим підступили до Константинополя.

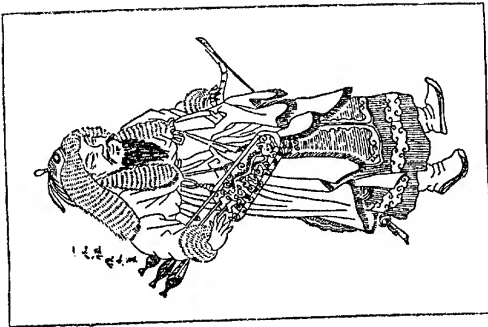
Хрестоносці в 1204 році штурмом здобули Константинополь і піддали його жакливному розгрому, нещадно винищуючи населення, грабуючи все, що попадалось. Було знищено багато творів мистецтва, пограбовано церкви і навіть гробниці. Цей «хрестовий» похід ясно показав, що хрестоносці зовсім не думали про визволення «гроба господнього», а цікавились тільки грабіннями та загарбаннями. Вони ладні були грабувати християн так само, як мусульман. Захопивши Константинополь, вони й не думали про дальший похід на Схід.

Латинська імперія. Хрестоносці оволоділи значною частиною Візантійської імперії. На завоюваній території вони заснували Латинську імперію (на відміну від грецької — візантійської). Багато земель захопили західні феодалі. Венеція зайняла ряд островів і укріпилась в найважливіших торгових містах.

Проте становище Латинської імперії було дуже неміцним. Місцеве населення ненавиділо ридарів, які його грабували. На цей нівоніч доводилось вести дуже важкі війни проти болгар. На цей час Болгарія і Сербія звільнились від візантійського панування і стали самостійними державами. Болгари спочатку пробували зав'язати дружні відносини з Латинською імперією, але зарозумілість і глузота хрестоносців довели справу до війни. Болгари завдали хрестоносцям страшної поразки під Адрианополем (1205). Латинський «імператор» Балдуїн попав у полон. Візантія укріпилась в Малій Азії і звідти напала на Латинську імперію; у 1261 році вони знов заволоділи Константинополем і відновили Візантійську імперію. Проте Візантії ніколи вже не вдалося оправитись від розгрому, якого вона зазнала під час четвертого хрестового походу.



Ридар XII століття.
(Надомогильний пам'ятник).



Чингіс-хан.

ричного значення. Протягом кількох десятиріч створилась величезна, небувала в історії держава, яка простяглась від Великого океану до гирла Дунаю і від Аравії до тундр Сибіру — Монгольська імперія.

Монгольські племена кочували по великих плоскогір'ях та степах внутрішньої Азії. Їх багатство складалось з величезних стад рогатої худоби та овець, табунів коней. Вони жили у повстаних юртах, які було легше збирати і перевозити. Коли монголи переїжджали з одного пасовища на друге, здавалось, що рухається ціле місто на возах.

Убога і сувора природа, серед якої доводилось жити монголам, постійні стихійні лиха, які губили їхню худобу, нападли ворогів привчили їх зносити нестатки, бути готовими до всяких випадковостей і додержувати суворої дисципліни. Кожне плем'я являло військову організацію. Родові зв'язки були міцні. «Розлучатися з родичами, — говорили монголи, — значить стати збоченою чужих». У монголів вже не було первісної рівності. У них вже була знать, яка мала великі стада, володіла пасовищами, були й бідняки, які змушені були працювати на знатних, були й раби з полонених. На чолі окремих племен стояли князі (нояни). У них були свої дружини з відважних воїнів.

По сусідству з бідною і убогою батьківщиною монголів жили багаті країни — Китай, Середня Азія, Іран, Індія. В цих країнах монголи зберігали перекази про незлічені скарги цих країн, про шалених хвороб, яким вдалось підкорити цілі держави. Монгольська знать так само жадібно мріяла про завоювання та грабінж Візантії та завоювання Палестини.

На початку XIII століття більша частина монгольських племен об'єдналась під владою князя Темучина. У 1206 році з'їзд монгольської знаті («курултай») проголосив його імператором. Він прийняв ім'я Чингіс-хана.

Цей неписаний кочівник виявив надзвичайне обдаровання полководця і організатора. Його військові сили не були безладною ордою. Вони були поділені на загони — десятки, сотні і

93

Похід дітей. Тимчасом у Сирії і Палестині справи християнства гіршали. Не було ніякої надії на відвоювання Єрусалима. В Європі стала поширюватись думка, що грішним людям не вдасться завоювати «святі місця», але цього зможуть досягти невинні діти. І в Германії, і у Франції почали збиратись маси дітей. У Марселі зібралось багато хлопчиків і дівчаток. Незважаючи на протест французького короля, власники кораблів взялися перевезти дітей в Палестину. Доля цих дітей була жахлива. Частина їх загинула під час бурі в Середземному морі, частину власники кораблів приставили в Єгипет і продали в рабство. Така ж сумна доля була дітей, які збирались в Германії. Тут похід дітей з самого початку готували работорговці. Коли діти дістались до півдня Італії, місцевий єпископ заборонив їх відправляти в Палестину. Дітям було наказано повернутись додому. Змучені діти майже всі загинули по дорозі додому.

У XIII столітті відбувся ще ряд хрестових походів. Останній з них, восьмий, був у 1270 році. Усі ці хрестові походи привели лише до безглуздої загибелі маси людей.

Рицарі, що залишились на Сході, самі продержались не довго. У 1291 році внаслідок оплот християнства — Акра.

Хрестові походи не досягли тієї мети, якої вони прагнули. Західноєвропейським рицарям не вдалось закріпитись на Сході. І все ж значення хрестових походів для Західної Європи було дуже велике. Насамперед посилились торгові зв'язки із Сходом. По Середземному морю, де до хрестових походів плавали майже виключно східні купці, тепер розвіюли широкі торгові зв'язки італійські і південно-французькі міста. Суперниці італійських міст, Візантія, було завдано страшного удару. Генуя і Венеція захопили торгівлю в Середземному морі.

Хрестові походи ознайомили європейців з багатотою культурою Візантії і Сходу. Це поклало до значного розширення їх розумового кругозору.

Але грабежі і насильства європейців завдали сильного удару багатству і культурі Сходу. Особливо потерпіла Візантія. Ім'я європейців (або «франків», як їх звичайно називали) стало ненависним у всіх східних країнах.

Хрестові походи ще не закінчились, коли країнам Передньої Азії і Східної Європи довелося зазнати нових, ще страшніших навал.

РОЗДІЛ X.

ЗАВОЮВАННЯ МОНГОЛІВ.

Монголи. В той час як західноєвропейські рицарі марно намагались закріпитись на східних берегах Середземного моря, в Азії розгортались події грандіозного історичного

92

Монгольські війська швидко переулазились на своїх маюдорів, але випригали коні. Озброєння монгольського воїна складалося з легкого шкіряного панцира, двох джуків, одного короткого для срульвання з коня, другого довгого — для срульвання в пішому строю, і короткої кривої шаблі. У війську Чингісхана чудово була поставлена розвідка.

Завоювання Монголія. Об'єднавши племена, Чингіс-хан приступив до походів на сусідні країни. Сподівався він підкорити племінні Потім його

Одночасно частина монгольських військ вдерлася в Закарпаття, спустошила Азоровийдхан та Грузію. Монголи пройшли уздовж Каспійського моря на північ і вдерлись в степи, де ко-чували половці. Половці звернулись до своїх колишніх ворогів—руських князів—по допомогу. На річціКіапі, яка впадає в Азовське море, сили половців і руських, які діяли неподалік, були розбиті монголами. Усіх полонених монголи умиротворили. Після цього монгольський загін повернувся назад у Середню Азію.

Другий вивук Чингіс-хана, А улагу ач, заборони взяти чингіс-ханом заповняючи Ірану, у 1258 році Монголи взяли Останнього багдадського халіфа було страчено. Чудово Багдад. Мусулманський куляри, було розграбовано, все місто, центр мусулманської культури та бібліотеки цього населення знищено, усі твори мистецтва та бібліотеки були спалені. До рук Хулагу-хана потрапила велика казна халіфа.

Завойовані монголами руські князівства потрапили у васальну залежність від Золотої Орди, столицю якої став Сарай на Волзі.

Величезні завоювання монголів пояснюються не тільки численністю їх військ, їх організованістю та дисципліною, але ще більше роздробленістю

суснініх держав, їх невмирущими збирати сили для відсічі страшно му ворогові. Монголи робили свої напади раптові. Вони прагнули залучувати ворогів, позбавляючи їх всякої волі до опору. Вони нещадно масово вбивства, страшенні катування, діоті страсти по-інані були ввелиті всім непоборний жах перед самим ім'ям монголів. Трабескі, пожже, спустошення супроводили похідні монголів. Вони перетворювали квітучі країни на пустинні.



Селяни на панщині.

дани відбував важкі панщинні повинності, працював на полі під наглядом панського прислужника, озброєного палицею. За несправну роботу на селян накладали штрафні гроші. Феодал мав права вбити селянина, аде він міг його купити і продати, міг посадити в тюрму, закусати в кайдани. Під час поповнення феодала не задумувалися про права вбивати і продавати Селянин не мав права вбивати і продавати себе. Буйний феодал зберігав для себе, буйний же селянин — для своїх дітей, завжди міг побити, образити, наругувати, забрати грошей на війни, на потреби феодального двору. Коштів феодал накладала на своїй коші.

Земельна

Селяни жили в бідності, в задимлених курних хатах, разом з худобою. Голодування були звичайним явищем. Заразні хвороби, особливо тиф, в селі були дуже поширеними.

Кріпосний селянин ніде не міг знайти суцільної влади. Власть феодалів мала певні межі. Селяни кожного села складали общину. Община зберігала і за феодалізму. Селяни збиралися на общинні сходи для вирішення загальних справ — для переділу лугів, для встановлення правил користування пасовиськом і лісом, для розв'язування суперечок за межами. Якщо феодал надмірно утискував селян, він міг натрапити на непослух, відмовлення від виконання повинностей, навіть на збройний опір. Феодал мав справу не з розрізненими, беспорядними селянами, а із згуртованою общиною, безпорадними для нього.

Селяни ховали в себе луки і стріли. Пускались у хід також сокири і коси. Горді сеньйори нерідко платились життям за свої насильства та вбивства. Найбільш сміливі і непокірні селяні тікали в ліси і там утворювали невлонні загони. Для феодалів і багатих купців ці загони були грозою. Народ любив «ішових ішових ішових» і прославляв їх у своїх піснях і легендах. Улюбленим героєм англійських народних сказань був сміливий ватажок лісового загону, захисник пригноблених, борець за справедливість Робін Гуд.

Нерідко вибухали селянські повстання, які охоплювали цілі області. Феодали ненавиділи і ставились з презирством до селян, але волночас боялися їх.

Життя феодалів. Піднявшись над селом, на страшне гніздо хижак-феодала. Замок будувався на високому горбі, на крутій скеляній скатині. З п'яти башток і веж він оглядав навколишню місцевість. З п'яти веж вилетіли п'ять дрібних літаків. Вони облетіли село і вернулися до замку.

97

звнищували і відводили в рабство населення. Вони встановлювали свою владу терором, за його ж допомогою і підтримували. Підвладні їм народи мусили платити непомірно важку дань. Віддавати своїх синів і дочок у рабство, але це не рятувало їх від нових нападів монгольських загонів, які сягли всюди смертю і спустошення. Монгольське панування було для підвладних народів величезним нещастям, яке залишило тривалий слід в їх історії. Монгольське іго, як говорить Маркс, «не тільки давило, воно обрало і висушувало саму душу народу, який став його жертвою».

Монгольське іго викликало часті повстання в пригноблених народів. Уже в 1238 році сталося повстання міського ремісника Махмуда Тараба. До повстання приєднались селяни. Але феодалы знали, купецтво і мусульманське духовенство, злякавшись повстання трудящих, об'єднались з монголами для боротьби проти повстанців. Махмуду вдалося здобути блискучу перемогу над ворогами, але швидко він загинув у бою. Монголи збирали великі сили і придушили повстання.

Повстання вибухали і в інших частинах Монгольської імперії. Наприкінці XIII століття велике повстання виникло у Грузії. Але грузинські феодали не підтримали повстання тюркських, і воно було придушене.

Часті були повстання проти монголів у руських землях. Для Русі монгольське розорення і монгольське іго були страшним лихом. Міста лежали в руїнах, села були спалені. Частина населення було перебито, частину відведено в рабство. Нанування монголів привело до довгого господарського і культурного занепаду Руської землі!

Щодо свого культурного рівня монголи стояли далеко нижче від руських. Їх панування трималося тільки силою. Руський народ глибоко ненавидів лютих завоююнків і поступово збирав сили, щоб скинути страшне ярмо. Своїми стражданнями і своєю невпинною боротьбою з нещасними загарбниками руський народ заслонило Західну Європу від жаху монгольського іга.

РОЗДІЛ XI.

ПОБУТ І КУЛЬТУРА XII—XIII СТОЛІТЬ.

§ 1. Життя селян і феодалів.

Життя селян. У Західній Європі XII—XIII століть було багато міст, але в них жило не більше однієї десятої частини населення. Європа залишалась переважно сільською країною. Величезна більшість європейського населення складалась з кріпосних селян.

Життя середньовічного кріпака було легше, ніж життя раба за сьогодення. Життя середньовічного кріпака було легше, ніж життя раба за сьогодення. Життя середньовічного кріпака було легше, ніж життя раба за сьогодення.

95

7. *Lexical competence* Rixi8

майже неприступний для нападаючих. У ньому ховався феодал від ворогів, з нього він робив раштові хижі наїзди на сусідів. Війна була головним заняттям феодала. Він ставився з глибоким презирством до всякої мирної праці. Купців, ремісників, селян він ставив незрівнянно нижче від себе.

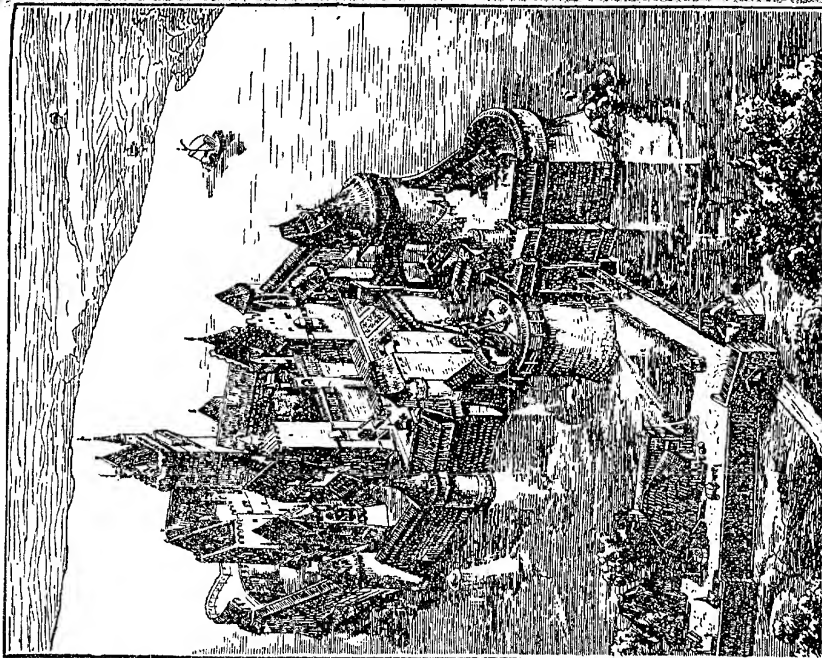
Сини феодалів з дитинства готувались до рицарської служби. Вже з п'ятинадцяти років вони вміли їздити верхом, стріляти з лука, користуватись зброєю. Тоді їх посилали до двору знатного сеньйора, де вони служили пажами або зброєносцями. Тут вони продовжували навчатись військової справи і супроводили сеньйора в його походах. У 18—20 років навчання вважалось закінченим, і молодий феодал посвячувався в рицарі. Це була урочиста церемонія, на яку з'їжджались гості. Сеньйор надівав дозброєному шпори, вручав йому меч і вдаряв його по плечу посвяченому плазом. Тепер молодий феодал діставав звання рицаря. Знання грамоти не було обов'язковим для рицарів. Більшість їх відзначалась крайньою неосвіченістю.

Озброєння рицаря складалося з прямого меча з хрестоподібною ручкою, довгого і важкого списа, щита. Усе тіло рицаря було вкрито кольчугою. Згодом кольчуга була замінена сталевими латами. На голові був шолом із слухним забралом, яке закривало обличчя. Бились рицарі верхи на величезних і сильних бойових конях, яких також вкривали залізними латами. Важка рицарська кіннота вважалась страшною силою. Говори-



Турнір

97



Замок на річці.

озера. Замок був оточений високими мурами, з баштами й бійницями. Ввійти в нього можна було тільки через одні вузькі ворота, до яких вів підйомний міст. За першим двором замка йшов другий, також оточений муром. У другому дворі був будинок феодала і висока сторожова башта. Під будинком і баштою містились підвали, де зберігались запаси їжі на випадок довгої облоги. Там же, у глибоких тюрмах, куди не проникав промінь світла, томилась у кайданах ув'язнені. Замок був

98

Розвивалась і рицарська лірика. Вірші складали самі рицарі. Ці рицарі-поети були відомі у Франції під назвою «труба-

У центрі міста містяться навколо неї крамницями, і ський ринок привозили з шкери, шерсть, усяку живну слуги розпродавали привезе



Рицарське озброєння XV століття.

У центрі міста містяться

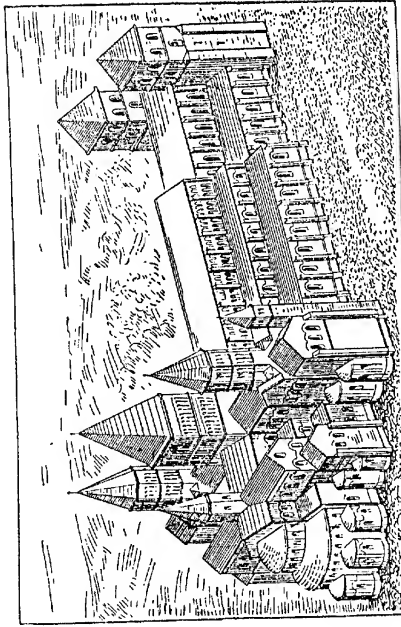
одні панують, а другі працюють на панів, встановив бог, і цей порядок не може бути змінений з волі людей.

Тому над умами середньовічних людей цілком панувала релігія і церква. Усе, чого люди не могли зрозуміти, вони приписували волі божества.

Віра людей в особливу магічну силу церкви, в її зв'язок з богом і іншими добрими духами і в її славу над злими духами створювали духовенству умови для величезного впливу на народні маси. Духовенство користувалося своїм впливом, щоб зміцнювати класове панування феодалів над трудящим населенням і особливо над селянами. Духовенство вичло трудящих, що вони повинні не ремствувати коритись своїм панам і що цим вони заслужать рай у «майбутньому житті».

Верхи церковної ієрархії — папи, єпископи, абати великих монастирів — самі були надзвичайно великими феодалами і мали величезні земельні володіння та багато кріпаків. Вони були безпосередньо зацікавлені в збереженні класового панування феодалів і стояли на сторожі феодалного порядку. Церква була для феодалів однією з найважливіших опор їх панування. Верхи духовенства звичайно набирались із середовища знатних людей. Молодші сини феодалів, які не могли діставати в спадщину батьківських володінь, одержували місця єпископів або абатів.

Духовенство діяло на народ урочистими церковними обрядами. Великі церкви величюї архітектури вражали уяву людей, які звикли до тісних і темних жител. Розшите золотом вбрання попів, їх величаві і таємничі жести, незрозумілі слова латинською мовою, красивий спів у супроводі органа — все це дуже



Церква романського стилю.

103

купців або ремісників усе те, чого не можна було дістати на селі: сукню, ножі, зброю, кінську зброю, млинові жорна, залізані виробні.

На базарній площі відбувались загальні збори міського населення. Тут провадився судовий розгляд і відбувались страсти. Від площі розходились вулиці, де жили ремісники. Здебільшого ремісники однієї спеціальності жили і працювали на одній вулиці. Були вулиці чинарників, мідників, бондарів, ювелірів. Найбагатші будинки належали купцям. Над тісно скученими будинками здіймалися високі церкви. На головній площі стояв будинок міської ради.

Городяни були далеко освіченіші за феодалів. Купцям час-сто доводилось далеко їздити по товар. Вони повинні були знати лік своїм товарам та прибуткам. Вони повинні були не тільки знати грамоту, а й що робиться далеко за межами міста, де можна вигідно купити і продати. У містах жили лікарі, будельники, які вміли ставити великі й складні будівлі. Письменність та знання законів потрібні були суддям, нотаріусам, міським службовцям.

Городяни, які провадили довгу й криваву боротьбу проти феодалів за своє самоврядування, не тільки ненавиділи рикарів як насильників та гнобителів, а й ставились з презирством до них як до грубих і неосвічених людей. Вони не пропускали нагоди погузувати з чванливого, але дурного рицаря. Постійним предметом намішок городян були також попи та монахи, які проповідували «святе життя», а самі думали тільки про їжу, вино та прибутки. Серед городян були дуже поширені казки про тварин. У цих казках рицар виводився під виглядом вовка, пп — під виглядом осла, городянин — під виглядом хитрого лиса. У різних смішних і забавних пригодах Лис брав гору над усіма. Так створився цілий епос «Роман про Лиса».

У містах ставились театральні вистави. Сюжети для них звичайно брались з християнських легенд. Ставились також смішні сценки — «фарси», в яких висміювались простакі і зведчувались розум та винахідливість.

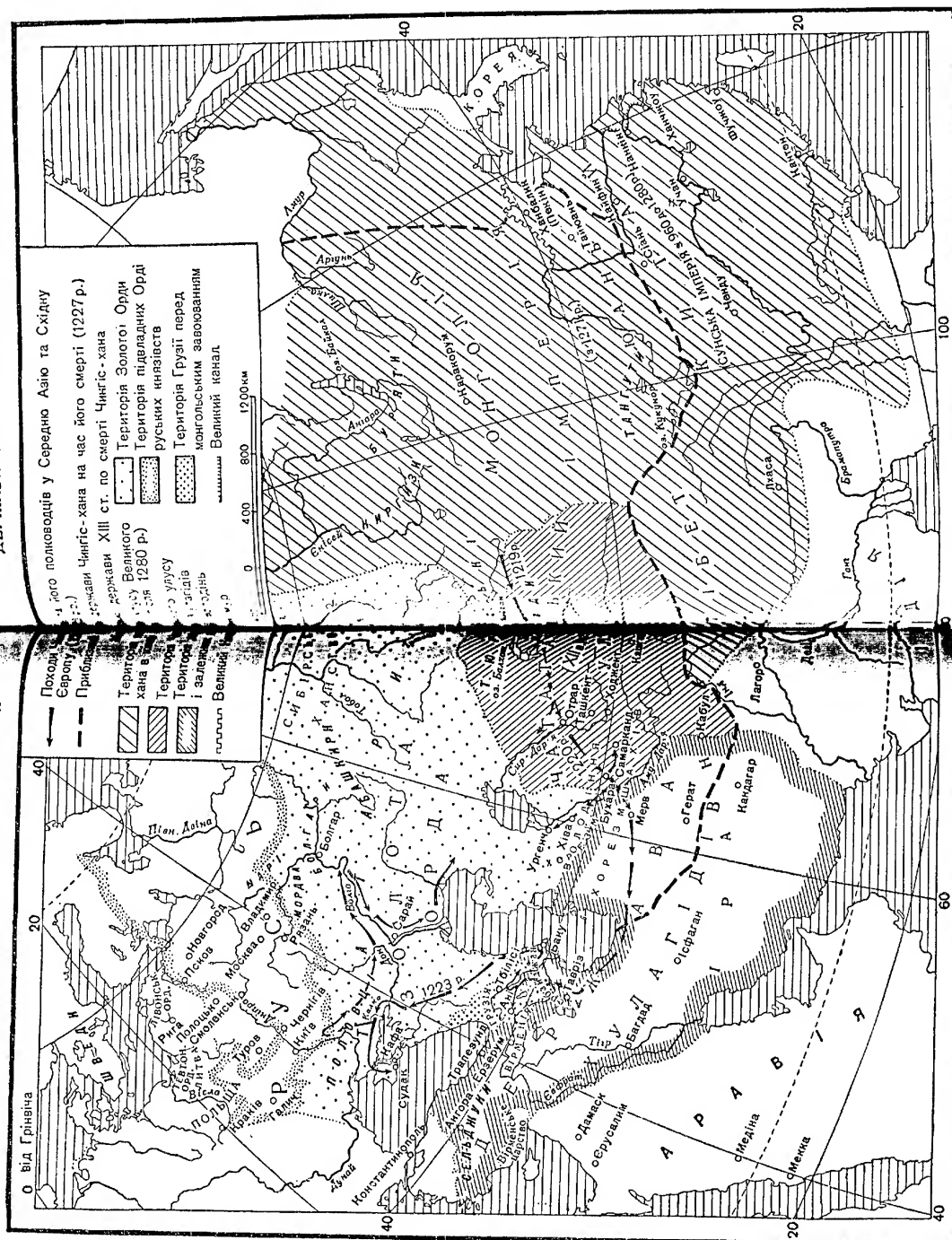
§ 3. Релігія і церква.

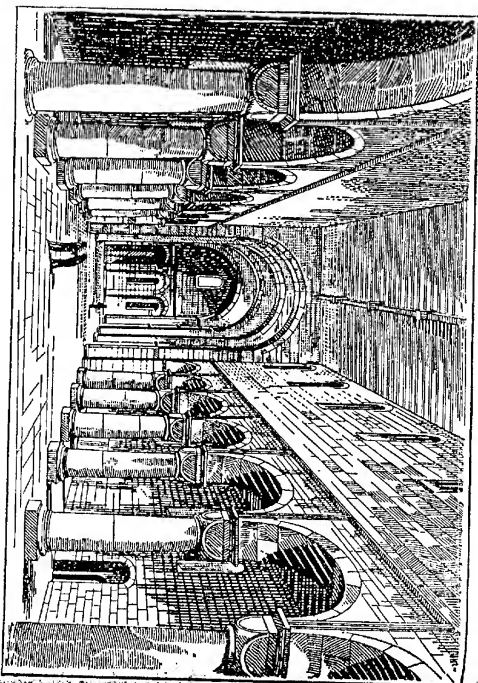
Влада релігії. У середні віки люди погано вміли боротись з природою і керувати її силами. Техніка була мало розвинена, наука тільки зароджувалась. Перед кожним стихійним лихом, перед голодом, перед поголовними хворобами люди почували себе безсильними, вони не розуміли їх причин і не знали, як боротись з ними. Людьми злавалося, що вони перебувають під владою могутніх і незрозумілих сил, незалежних від волі людини. Пануючий клас через духовенство прищеплював народові думку, що суспільний порядок, при якому

102

ВЕЛИКА ДЕРЖАВА ЧИНГІС-ХАНА І МОНГОЛЬСЬКІ

ДЕРЖАВИ ЙОГО НАСТУПНИКІВ У ХІІІ СТ.





Внутрішній вигляд церкви романського стилю.

впливало на уяву, одурмановало народ і підкоряло його вимові церкви. У великі свята влаштовувались урочисті процесії, в яких несли пишно вишиті церковні знамена (хоругви) і статуї святих.

Могутнім знаряддям у руках церкви було відлучення. Відлучений від церкви не мав права входити у храм. Християнам заборонялось підтримувати з ним будь-які стосунки. Коли він вмирив, його не можна було ховати на кладовищі, доки церква не зніме з нього відлучення.

Влада пап. Влада пап над Західною (католицькою) церквою дуже зміцніла в XII—XIII століттях. Єпископи, священники та монахи в усіх країнах Західної Європи були слухняними виконавцями їх волі.

Підство досягло найвищої могутності при папі Інокентії III (1198—1216).

Інокентій III, як Григорій VII, дуже високо оцінював значення папської влади. Він писав: «Ми (папи) поклоняні панувати над усіма народами і царствами. Він вважає, що папа повинен бути не тільки духовним владикою, а й главою над державами. Цю думку він висловлював так: «Як місяць лістає свій блиск від сонця, так королівська влада запозичає свій блиск і авторитет від папи». Інокентій III заявляв, що папа — намісник Бога на землі.

Швидко зросли багатства папи. Інокентій III запровадив «хрестоносний збір», який стягував ніби для підготовки хрестових походів. Цей збір не був скасований і потім, коли хрестові походи припинились.

Великі гроші одержував папа від духовенства всіх католицьких країн. Через італійських банкірів папи провадили значні грошові операції.

Важливим джерелом папських прибутків була торгівля «відпущенням гріхів». Вважалося, що католицька церква може відпустити грішникові його гріхи і тим врятувати його від мук пекла в заробітчаному житті. Церква виготовляла особливі грамоти, які мали назву «індульгенції». Усякий, хто купував індульгенцію, діставав відпущення гріхів. Церква продавала відпущення не тільки вже вчинених гріхів, а й майбутніх. На торгівлі «відпущенням гріхів» католицька церква наживала великі гроші. Усіма цими способами папа збирав величезні багатства. Папський двір перетворився в центр церковного і політичного життя всієї Західної Європи.

Англійський король Іоанн визнавав свою васальну залежність від папи і повинен був робити на його користь великі грошові внески. Васалами Інокентія III визнавало себе і багато інших королів. Розпалюючи феодальні війни в Німеччині, папа домігся ослаблення імператорської влади.

Ересь. Проте водночас почали поширюватись вчення, які підточували самі основи католицької церкви. Експлуатовані маси народу хотіли змінити суспільний лад. Але сильною опорою цього ладу була багата і владна церква, яка завжди стояла на боці панів і проповідувала трудящим саму тільки покору і послух. Тому найчастіше починають висуватись вимоги, щоб церква була бідною і щоб усе її вчення було змінене.

Ці ворожі католицтву вчення називали ересями, а їх прихильників — еретиками. «Ерес» значить «розкол», відпадіння від пануючої церкви.

Найбільш поширеними були ересь вальдєнців і катарів.

Вчення вальдєнців виникло на півдні Франції. Засновник секти — Вальд — був купцем. Він роздав своє майно і виправився проповідувати серед бідних ремісників і селян. Він учив, що церква повинна бути бідною, промисл духовенства за його розбещеність і багатство. Вальд закликав до простого життя ранніх християнських громад і до рівності всіх людей. У трубі і білій одежі мандрували проповідники-вальдєнці по селах та містах Франції і Італії. Число послідовників Вальда швидко росло.

Другий еретичний рух — катарів (від грецького «катарос» — чистий) — теж поширився у Франції і північній Італії. Катарів



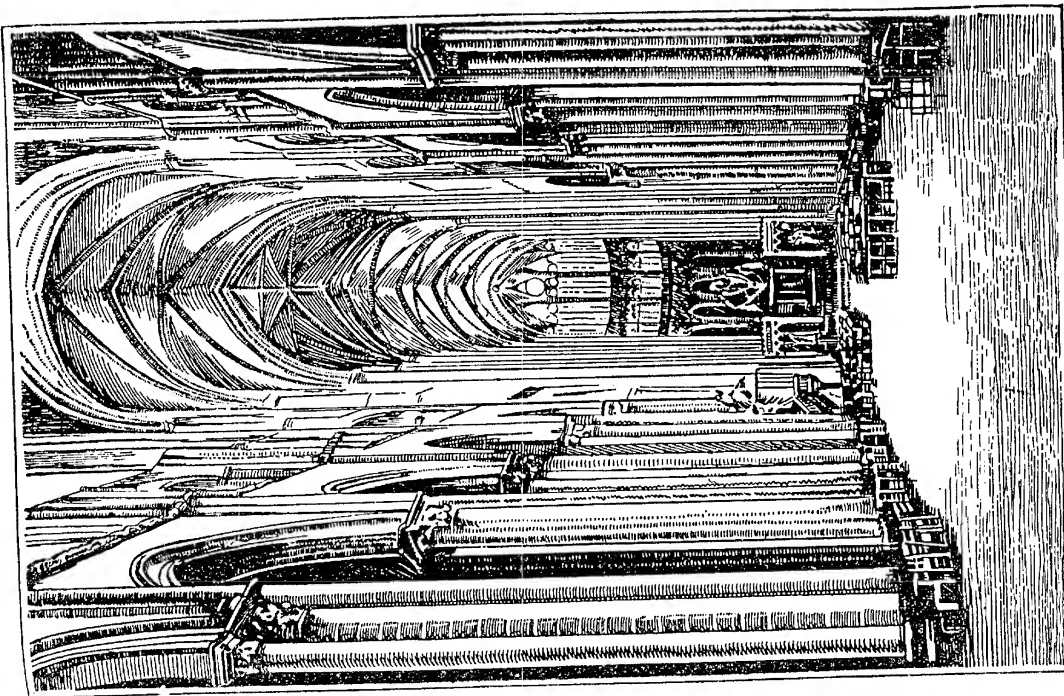
пезважаючи на всі заходи, що їх вживала католицька церква, ересі не припинялись. Причиною цього було зростання ненависті до феодального церкви серед пригноблених трудящих класів. Серед підмайстрів, дрібних ремісників та найблинших селян почали поширюватись секти, які вимагали повної перебудови всього суспільного ладу. Секанти учили, що все зло в вірши в близьке настання останнього періоду історії — «кисчотливого царства», коли все в людей буде сильне. у XIII столітті ці вчення поширювала секта «постільських братів». Прихильників цієї секти жорстко переслідували. Засновника її, селянина Сета реллі, спалили на вогніш. Його справи продовжував Дольчіно. Разом із своєю помічницею Мар-

11-а Інокентій III оголо-
сив хрестовий похід проти аль-
бігойців (1208). У північній
Франції з'оралось велике ри-
царське військо. Боротьба три-
вала 20 років. З неймовірною

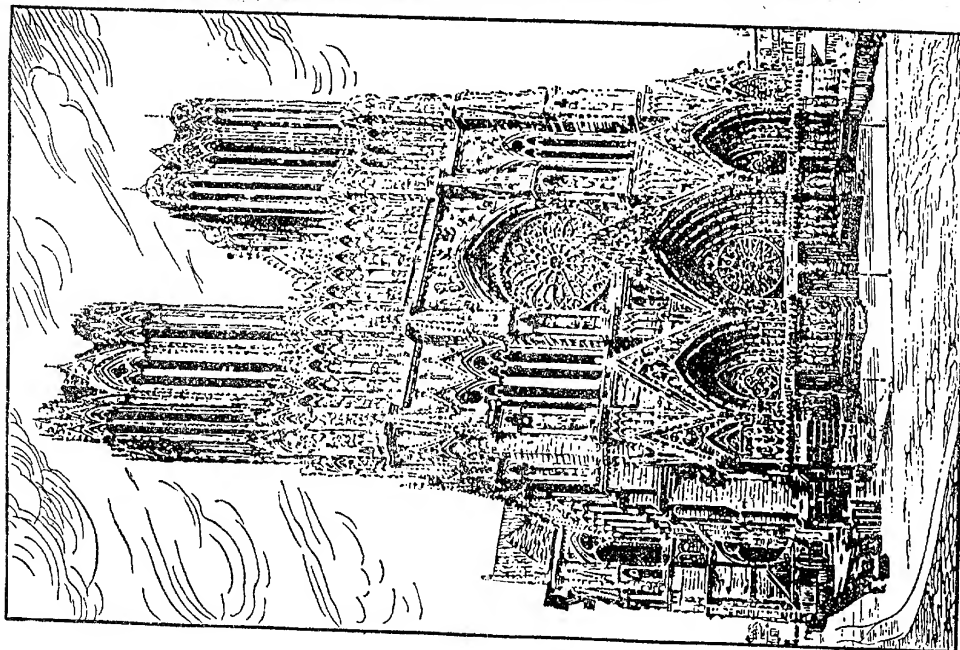
Католицькі монахи.

§ 4. Школа, наука і мистецтво.

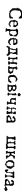
Школи. Навіть серед вищих класів середньовісного європейського суспільства панувала груба, темрява, Рашари звичайно були неписьменні і не вміли підписати своє ім'я. Не всі королі та імператори вміли писати. Імператор Геріхоль IV вихвалявся за те, що він сам умів прочитати джересовні йому лісти. Селяни і ремісники були поспіль неписьменні, і ніхто не



Внутренний вид готического собора.

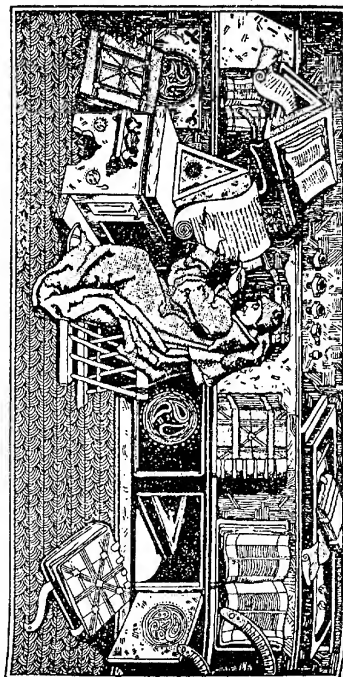


Готический собор.



У Болонському університеті вивчали головним чином римське право. З розвитком товарно-грошових відносин законні ратифікації середньовіччя стали непридатними. Тому звернулись до вивчення кодексу Юстиніана, де було багато законів, які стосувались торгівлі і кредиту. Ці закони були потрібні купцям і банкірам, які вели торгівлю і грошові справи. Римськими зако-

В арабів же середньовічні вчені запозичили вчення про те, що планети своїм положенням на небі впливають на долю людей, і старались по положенню планет визначити майбутнє.



Переписувач книжок.

Це вчення про гадання по зірках розвинулось в цілу систему, яка дістала назву «астрологія».

У хімії середньовічних учених найбільше цікавило вчення про таємничі властивості металів. Вони думали, що за допомогою різних процесів можна прості метали перетворювати в золоту і срібло. Це вчення дістало назву «алхімія».

Панування церкви перешкоджало вільному розвитку науки. У вільному науковому дослідженні церква бачила небезпеку для свого авторитету і переслідувала тих вчених, які шукали нових шляхів у науці.

Роджер Бекон. Серед середньовічних вчених походились сміливі, які прагнули збагатити науку новими ідеями і відкриттями. Ангійський монах XIII століття Роджер Бекон вчив, що в основу істинної науки треба покласти досвід і математику. Бекон мріяв про застосування науки до техніки, про збудування машин, які могли б рухати судно або воза, літати в повітрі. Він передбачив винахід збільшувального скла та телескопа. Він проробляв дослиди з порохом. Церква засудила Бекона. Його було послано в тюрму, де він просидів 14 років. З тюрми Бекон вийшов вже дряхлим стариком і незабаром помер.

Мистецтво. У ранньому середньовіччі в Західній Європі будівельна справа занепадала. Але вже в часи Карла Великого будівники почали наслідувати римські зразки. В XI столітті західноєвропейські будівники поклали споруджувати великі храми з товстими важкими стінами, проміжними колонами, круглими арками, вузькими вікнами і масивними баштами. Ці храми прикрашались грубими статуями, які розміщувались

іскривими фарабами. Цей архітектурний стиль дістав назву романського.

Наприкінці XII століття в містах північної Франції виник новий стиль, який дістав потім назву готичного. Із французького стилю поширився по всіх країнах Західної Європи. На цей час будівельна справа значно посуналась вперед. У містах виникли цехи будівельників. Майстри-будівельники набували спеціальної вучки.

Готичні будівлі менш масивні, ніж будівлі романського стилю. В них прорізані величезні вікна з кольоровими шибками. Колони стали тонші і вишуканіші. Кругла арка романського стилю замінилась загостреною, «стрілястою». Увесь будинок став легким, скульптурні прикраси пишніші й численніші. Готичний стиль відображає вищу культуру, яка створилась в епоху розвитку міст. У готичному стилі будувались не тільки церкви, а й величні будинки міських рад, прикрашені високими баштами.

§ 5. Культура Сходу і Русі.

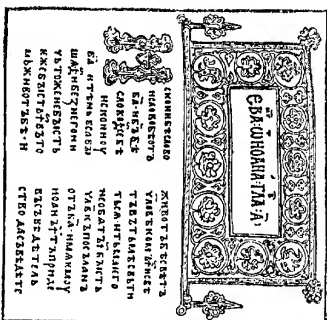
В XII — XIII століттях культура Китаю, Індії, Калікута Сходу і мусульманських країн, Візантії стояла вище від арабської іспанії мусульманської. Західноєвропейські рицарі, які виїжджали в час хрестових походів у Візантійську імперію, в Малу Азію, Сирію і Палестину, здавались освіченим людем Сходу глибокими технічними варавами.

На цей час припадає блискучий розквіт арабської культури в Іспанії. В університетах Кордови, Севільї, Мадрида, Гранади вищадались астрономія, математика, хімія, медицина. Тисячі студентів вчилиось в цих університетах.

В XII столітті в Кордові вчив один з найвидатніших філософів середньовіччя Аверроєс (правильніше по-арабськи Ібн-Рухд). Аверроєс будував свою філософську систему на основі розуму і тому різко розходився із вченням релігії. Аверроєс відкидав вчення про загробне життя. Він твердив, що матерія вічна. Це суперечило релігійному вченню про створення світу Богом.

Мусульманське духовенство обвинуватило Аверроєса в невір'ї та в недотриманні вчення Корану. Знаменитого вченого було виннено з Кордови. Філософське вчення Аверроєса проникло потім і в країни християнської Європи і знайшло послідовників в університетах Папи оголосив прокляття вченню Аверроєса. Католицька церква жорстко переслідувала його прихильників.

В містах арабської Іспанії будувались красиві споруди «мавританської» архітектури з розкішним оподороженням. Знаменитий замок Альгамбра поблизу Гранади з чудовими будівництвом



Остромирово євангеліє.

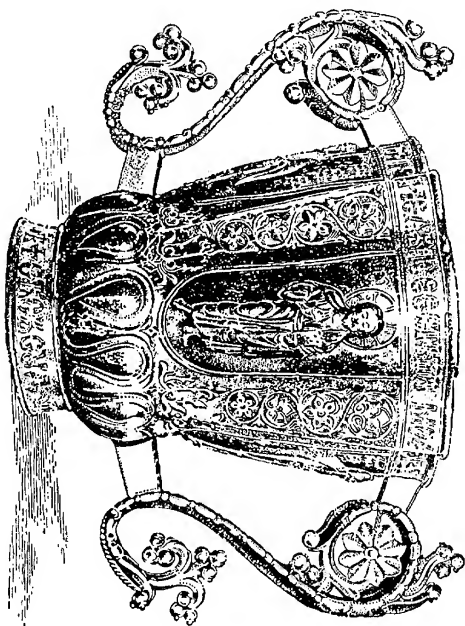
півострів у роки Латинської імперії. Коштом розореної Візантії збагатились феодали Західної Європи. Вивезеними з Візантії скарбами мистецтва прикрасились церкви Заходу. На фасаді знаменитого собору святого Марка у Венеції і тепер стоять чудові бронзові коні, викрадені з Константинополя.

Ще страшнішим для культурних країн Азії і Східної Європи було монгольське завоювання.

Культура Русі до монгольської назвали займала значне місце в Європі. Письменність і читання книг були дуже поширені у вищих класах руського суспільства. Освіта була поширена і серед жінок. Вже наприкінці XI століття ввучка Ярослава Мудрого Янка завоювала першу в Європі жіночу школу.

Пам'яткою руської культури того часу, гімною подиву, є дітоніс. У XII столітті було написано «Слово о полку Ігореве» — найвишараніший літературний твір тієї епохи. За своїми художніми якостями він перевершує «Пісню про Роланда» і свідчить про високий культурний рівень тодішньої Русі. «Слово» розповідає про похід князя Ігоря Святославовича проти половців в 1185 році. Увесь цей твір проявляється глибоким почуттям патріотизму, закликом до єдності руського народу і глибокою скорботою з приводу того лиха, яке він терпить через князівські усобиці. «Слово» звертається до князів з закликом до об'єднання і до спільної боротьби проти половців. Високого розвитку досягла в тодішній Русі народна творчість, яка зберіглася до наших днів у вигляді історичних пісень — билин.

Феодална роздробленість XII століття і початку XIII століття не привела до падіння культури. Кожна з частин, на які розпадався Русь, виробляла свою власну культуру. Незважаючи на феодалні усобиці, народ не забував про свою єдиність.



Новгородський союз XII століття.

Високо стояла будівельна справа, яка дала вже в XI столітті чудові пам'ятки руської архітектури в Києві і Новгороді. У XII столітті високого розвитку досягає новгородське мистецтво і особливо новгородський живопис. Розпис новгородського храму Спаса Неродіци, збудований наприкінці XII століття руськими майстрами, лишає далеко позад себе навіть найкращі зразки західного живопису того часу. Храм Спаса Неродіци, як і багато інших пам'яток старовинного руського мистецтва, був по-варварськи знищений німецько-фашистськими загарбниками.

Мистецтво Грузії, ших народів нашої великої батьківщини. Високого рівня досягла в цей час культура іні- і Азербайджану. У XII і на початку XIII століть Грузія пережила час піднесення. Грузія в цей час стала однією з найсильніших держав Византичного Сходу. Її володіння поширювались від Чорного до Каспійського моря. Її царям вдалося домогтись підкорення феодалної знаті. В цей час вийшов ряд видатних історичних і філософських праць грузинських вчених.

У Грузії процвітала книжна освіченість і поезія. В правління царниці Тамари (1184—1213) жив один з найвидатніших поетів світу — Шота Руставелі, який написав поему «Витязь у тирювій шкурі». Ця поема є прекрасним зразком лицарської поезії. У ній прославляється вірність у любові і дружбі, готовність пожертвувати собою заради обов'язку, стійкість в нещасть.

презирство до смерті. Чудові зразки мистецтва залишили грузинські архітектори XI—XII століть. Грузинські архітектори користувались славою і на Русі й допомагали в будівництві руських храмів.

Культурне піднесення переживав в цей час і Азербайджан. У XII столітті жив великий азербайджанський поет Нізамі. Він написав таджицько-перською мовою п'ять поем, присвячених подвигам героїв минулого. Одна з них («Іскандер-Намє» — книга про Олександра) передає легенди про подвиги Олександра Македонського. Нізамі був тісно зв'язаний з народними масами Азербайджану. У своїй творчості він відобразив страждання пригнобленого народу. Він закликав до творчої праці для щастя людей. Він оспівував свободу і карав деспотизм. Нізамі був великим патріотом своєї батьківщини.

Високо стояла в XII—XIII століттях культура народів Середньої Азії.

Монгольське завоювання розпростило багату культуру Русі та інших завоюваних країн і надовго затримало її розвиток. Під час монгольських навал загинули прекрасні пам'ятки архітектури та живопису, згоріло безліч книг, було назавжди втрачено багато гениальних надбавь поетів. Але сила народної творчості не була зламана. Народ продовжував створювати пісні й балади, в яких кликав на боротьбу з ненавистними гнобителями і прославляв героїв народного опору. Пам'ять про мужніх борців з жорстоким ворогом зберегла літописи.

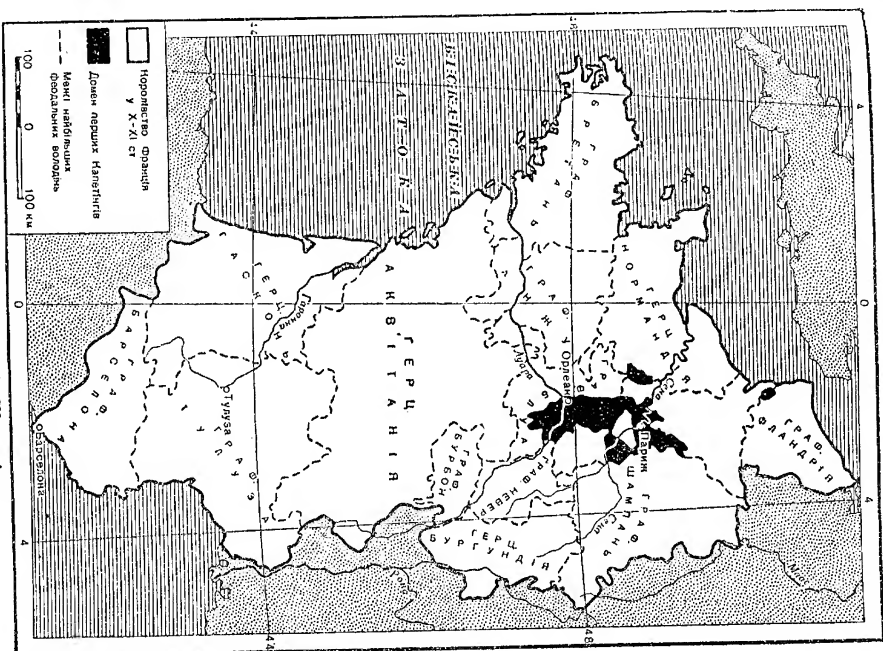
РОЗДІЛ XII

ЗМІЩЕННЯ ФЕОДАЛЬНИХ МОНАРХІЙ.

§ 1. Франція й Англія XI—XIII століть.

Франція. Довгий час Франція була єдиним королівством тільки за назвою. В дійсності вона розпалася на ряд самостійних герцогств і графств. Кожне з них в свою чергу поділялось на дрібніші феодальні володіння. Наприкінці X століття у Франції переважала династія Каролінгів і французькі сеньйори обрали королем Г'ю Капета, династія його дістала назву Капетингів. Власні володіння Капетингів — або їх «домєн» — були невеликі. Капетингам належали землі по середній течії ріки Сени та лівари з містами Парижем і Орлеаном. Але навіть і в цих володіннях першим Капетингам не вдалось домогтись послуху від своїх васалів. Королівські васали будували замки, розбивали на великих шляхах. Для того щоб безпечно проїхати з Парижа в Орлеан, королю довелося вирушати в дорогу з озброєним почетом.

Перці Капетинги вели нескінченну боротьбу з непокірними васалами і погрожували захоплювати землі для збільшення своїх



Феодальна Франція в X—XI століттях.

володінь. Королі були не дуже розбірливі в засобах. Вони не соромились грабувати купців, які проїжджали через їх володіння. Багато з графств і герцогств, на які розпада- лась Франція, були більші і сильніші від коро- лівського домоу. Найважливішими з них були: Фландрія на півночі, Нормандія, Бретань і Ан- жу на заході, Шампань і Бургундія на сході, Аквітанія і граф-

ство Гутуаке на підлі. Найсильнішим вважають герцогство Нормандія, яке заснували нормани в X столітті. Завойовники-нормани незабаром злилися з місцевим населенням і засвоїли його мову. Нормандія лежить близько до Англії і мала тоді з нею постійні зносини. У другій половині XI століття герцог нормандський Вільгельм скористувався внутрішніми чварами в Англії і задунав захопити англійський королівський престол. Він зібрав велике військо із своїх нормандських рitters. До нього приєдналось багато шукачів пригоди та здобичі з інших областей Франції. З ними він в 1066 році висадився в південній Англії. Поблизу Гастінгса стався рішучий бій. Ангlosакси розмістилися по схилу гора. Озброєні бойовими сокирами, вони протягом днів стійко витримували атаки кінних рitters Вільгельма. Нормандські лучники обсінали англосаксів стрілами. Нарешті король англосаксів Гарольд загинув, риди їх подалися і розетналися. Вільгельм здобув повну перемогу. Англія була в руках переможця. Лондон відкрив йому ворота. Вільгельм поклав на себе корону королів Англії. Його стали називати Вільгельмом Завойовником. Вільгельм відібрав землі в англосаксонських феодалів і поділив їх між нормандськими і французькими рittersми, які разом з ним завоювали Англію.

Наслідки цього завоювання були дуже великі і для Англії, і для Франції.

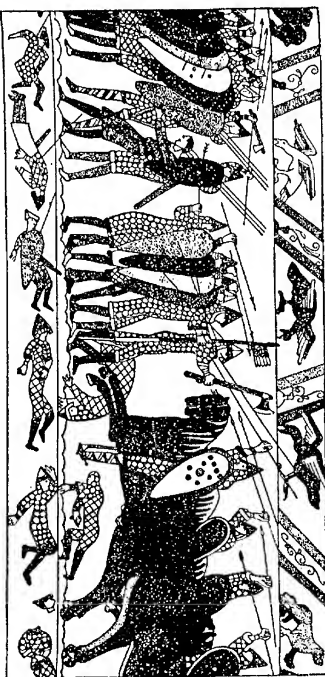
В Англії встановилась сильна королівська влада. Вільгельм тримав у покорі феодалів і суворо стежив за тим, щоб вони відбували військову службу на користь короля; він не дозволяв їм воювати один з одним.

Великі феодали згодилися владною політикою короля. Вони кілька разів підіймали повстання і при Вільгельмі Завойовнику і при його наступниках. Їм хотілось добути такої самої самостійності, якою користувались в той час герцоги і графи у Франції. Але король підтримував рitters, духовенство і торговці. Вони боялись сваволі і утисків з боку великих феодалів і тому вважали за краще «мати одного тирана, ніж сотню». З допомогою рittersів, духовенства і торговців король вдалось справляти з непокірними феодалами.

В той час як Франція ще була роздроблена на багато самостійних феодалних володінь, Англія вже стала об'єднаною державою із сильною королівською владою.

Під владою Вільгельма та його наступників Капетингів і Плантагенетів Англія була об'єднана з великими володіннями у Франції. Вільгельм володів Англією і Нормандією.

У 1154 році на англійський престол вступив син вучука Вільгельма Генріх II Плантагенет, граф Анжуйський (1154), завоював династію Плантагенетів. Крім Англії, Генріх II належала майже вся західна половина Франції — Нормандія, Анжу, Акві-



Битва при Гастінгс.

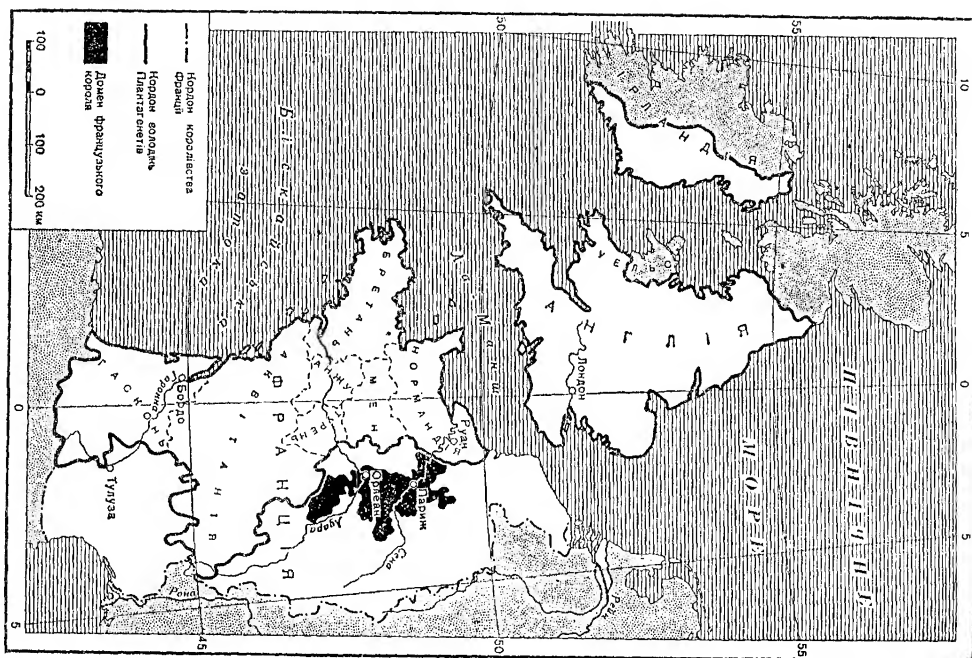
танія. Майже усе Атлантичне узбережжя Франції перебувало в його руках. Володіння Генріха II Плантагенета у Франції перетворювали домен Капетингів у багато разів.

Між французькими королями Капетингами і англійськими Плантагенетами почалась тривала боротьба за панування над Францією.

У XII столітті сили Капетингів значно зросли.

Щому сприяв ріст міст і торгівлі у Франції. Королівський домен займав дуже вигідне географічне положення. Через нього йшли головні торгові шляхи північної і середньої Франції, по ріках Сени та Луари. Розвиток торгівлі збагачував Капетингів, бо вони брали мита з товарів, що провозились або продавались. Крім того, у французьких королів з'явився сильні союзники — міста. В цей час починається кривава боротьба французьких комун із своїми сеньйорами. У цій боротьбі королі підтримували торговців і цим ослабляли владу могутніх сеньйорів. За це міста подавали королів допомогі грошми і військовими силами. Другим союзником королів було духовенство. Багаті церкви та монастирі терпіли від нападів феодалів і допомагали королів у боротьбі з ними. Церкви та монастирі поновлювали із своїх засобів порожню королівську казну і набидали із своїх земель опогачення для королівської війська. За допомогою міст та духовенства королів вдалось зміцнити владу в своєму домені.

Французькі васали Плантагенетів не хотіли користись владою англійських королів. Вони хотіли бути так само незалежними, як інші французькі герцоги і графи. Це було на руку Капетингам. Вони вміло користувались суттєвими між англійськими королями та їх французькими васалами для того, щоб ослабити своїх суперників і посилювати свою владу у Франції. Генріх II Плантагенет (1154 — 1189) був енергійним



Англія і Франція в другій половині XII ст.

і передбачивши поділком. Йому вдалося ще більше зміцнити королівську владу в Англії і значно збільшити свої придбання та військовий сили. Але він знайшов гідного суперника в особі французького короля Філіппа II Августа (1180—1223).

Філіпп II був вправним і мужнім полководцем, підбурював проти Генріха II не тільки французьких феодалів, але й власних синів Генріха. Після смерті Генріха II на англійський престол вступив його син Річард Лівне Серце, відомий своєю участю у третьому хрестовому поході. Він майже не показував в Англії і все своє царювання провів у війнах на Сході і у Франції. Англії довелося розплатуватись важкими податками за вигляки короля.

Іоанн Безземельний.

Річард загинув під час облоги одного замка у Франції. Його заступив брат Іоанн Безземельний. Мелітій. Марнотратний, свавільний, мінливий Іоанн швидко викинув проти себе загальне незадоволення. Він користувався своєю владою, щоб вимагати гроші всюди, де тільки можливо, — у феодалів, у городян, у духовенства. При цьому він дозволяв собі грубо ображати людей. І в Англії і у французьких володіннях Плантагенетів нарікали на його злих та його марнотратність. Філіпп II Август скористувався заставою роздратованим проти Іоанна і захопив більшу частину його французьких володінь, у тому числі Нормандію і його французький союз з германським імператором, щоб відвоювати ці володіння назад. Але Філіпп II Август розбив англійців і здобув над германськими військами блискучу перемогу при Бувіні у Фландрії (1214). Цією перемогою він закріпив за собою свої завоювання. Перемога при Бувіні була здобута головним чином завдяки міським ополченням, які показали свою перевагу над рицарською кіннотою німців.

Землі, віддані Філіппом II Августом в Іоанна Безземельного, значно збільшили королівський домен Капетингів. До володінь короля перейшла частина Атлантичного узбережжя і нижня течія Сени та Луари.

Незабаром після цього було приєднане до королівського домену багате графство Тулуза, яке перед цим захопив північнофранцузькі рипарі під проводом «хрестового походу» на альбігойців.

Таким чином, королівський домен дістав вихід до Середземного моря і став у кілька разів більший від кожного з незалежних феодалівних володінь у Франції.

Після невдач у Франції Іоанн Безземельний повернувся в Англію. Але в Англії його ждало відкрите повстання. Барони (так називались в Англії великі феодали) почали воєнні дії проти короля. Населення, незадоволене королем за його злих і невдачу зовнішню полі-

тнику, перестало платити податки, казна спорожніла. Опинившись в безвихідному становищі, король змушений був податись на всі вимоги повсталих баронів (1215).

Ці вимоги були викладені в грамоті, яка дістала назву «Великої хартії вольностей».

Король зобов'язався не вимагати з баронів та рипарів важчих платежів, ніж це було встановлено звичаєм. Якщо королеві потрібні були гроші понад ці платежі, він міг їх одержати тільки за згодою Загальної ради всього королівства, тобто з'їзду всіх своїх васалів.

Король зобов'язався не арештовувати баронів і рипарів без суду і не розоряти їх надмірними штрафами.

Деякі поступки були зроблені містам. Король підтвердив їх права на саморядування. Своїм васалам барони обіцяли не вимагати з них платежів, не встановлених звичаєм.

Щоб стежити за виконанням хартії, барони обрали з свого середовища 25 чоловік. В разі порушення королем хартії ці вимусити його виконувати хартію.

Велика хартія була хартією вольностей для феодалів. Містам були зроблені деякі поступки, але основна маса населення — кріпаки — не одержала нічого, вона й далі повністю служила виаді своїх панів.

Ні Іоанн, ні його наступник Генріх III (1216—1272) не виконували вимог хартії. З англійського населення вони вимагали все нових податків. Барони підняли нове повстання. Їх підтримали рипари і городяни. У 1264 році їх об'єднані сили розбили королівські графа Сімона де Монфора.

Монфор розумів, що барони могли перемогти короля тільки в союзі з рипарями та городянами. Тому він старався закріпити епіскопів та абатів, а й по два рипари від кожної області та по двоє городян від кожного міста.

Ці збори були першим англійським парламентом. У парламент порід з великими феодалами були запрошені представники від рипарства та від городян.

Прихильникам короля вдалося зрештою перемогти війська Монфора. Монфора було бігто. Але королеві довелося піти на поступки. Влада короля була обмежена парламентом, який почав збиратися в тому самому складі, в якому його скликав Монфор.

Англійський парламент був представництвом тільки вищих станів: баронів, вищого духовенства, рипарів, багатих городян. Маса сільського і міського населення не була в ньому представлена.

124

З XIV століття парламент став поділятися на дві палати: верхню, або палату лордів, і нижню, або палату обичин. У палаті лордів засідали барони і вище духовенство, у нижній — рипарні представники від рипарів і міст. Парламент поступово добивався розширення своїх прав. *Було встановлено, що король не може збирати податків без дозволу парламенту.* Парламент користувався цим і дозволяв королеві збирати податки тільки в тому разі, якщо король погоджувався видавати бажані парламенту закони.

Таким чином, парламент поступово став найвищою законодавчою установою. Через парламент барони і рипари разом з багатими городянами тримали в своїх руках законодавство і податки. Цим самим вони тримали в підлеглих трущавих: селян, ремісників, підмайстрів.

У Франції також створилась установа, яка відповідала англійському парламенту, — генеральні штати.

У генеральні штати король запрошував представників трьох станів — духовенства, дворянства і городян. Як і в парламенті, у генеральні штати запрошувались лише вищі класи, народна маса не була представлена.

Кожен з трьох станів у генеральних штатах обговорював і розв'язував справи окремо, і лише в останній момент для складання відповідей королеві вони збирались на спільні засідання. Але й тут рішення одного стану не було обов'язковим для інших.

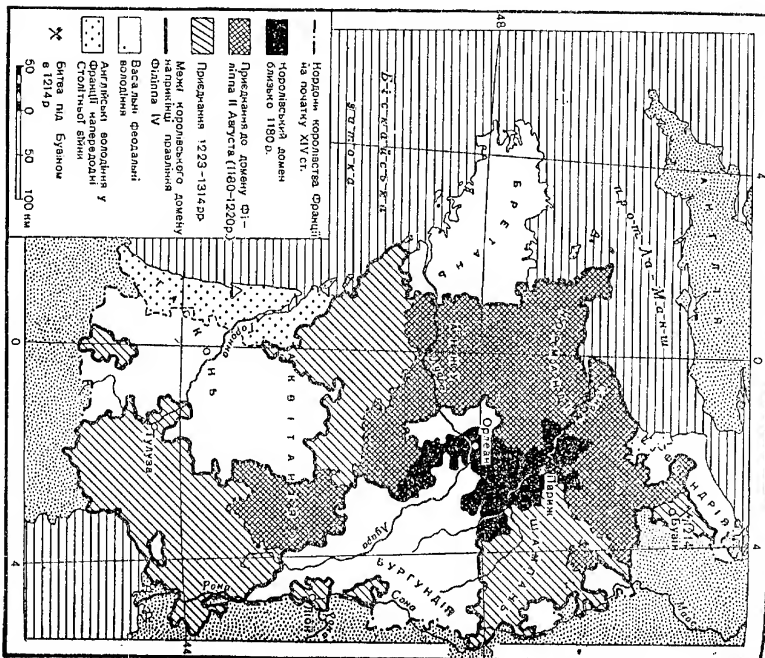
Перші генеральні штати скликав французький король Філіпп IV Красивий в 1302 році.

Філіпп IV Красивий (1285—1314) приєднав до королівства Боніфатія VIII.

Після цього домену ряд нових володінь, з яких найважливішим було графство Шампань, що славилось своїми ярмарками. Філіпп IV хотів захопити багате графство Фландрію, де було багато промислових і торгових міст, але його рипари зазнали страшної поразки від фландрських ремісників. Війни Філіппа заборили багато грошей. Ця постійна потреба в грошах привела короля до сутички з папою Боніфатієм VIII. Боніфатій VIII, подібно до Інокентія III, старався всяким способом піднести папську владу. Найбільше він дбав про збільшення папських прибутків. Папа заборонив духовенству платити королеві податки з церковних земель. У відповідь на це король заборонив вивозити з Франції золотого і срібного, отже папа не міг тепер одержувати прибутків від французького духовенства.

Справа дійшла до того, що папа вирік королеві прокляття, а королівська влада оголосила папу еретиком. В італію були відправлені посли, щоб добитись скінчення папи. До них приєднались феодалы папської області, незадоволені Боніфатієм VIII за його владу політику. Посли вдерлись у літній палац папи

125



Франція в XIII і на початку XIV століття.

і обклали його лайкою та загрозами. Гордий старик не міг знести цього приниження і незабаром помер. Філіппу IV вдалося настояти, щоб папою було обрано француза Климента V. Климент переніс папську столицю з Рима у місто Авіньйон, розташоване на кордоні з володіннями французького короля. Тут папи зачислювались близько 70 років (1308—1378). Папи поклали в цілковиту залежність від французького короля і стали служінням нарядям його волі.

Таким чином горді папи, які проголосили своє право на світове панування, були переможені королівською владою. Випадок з того часу став надати.

126

§ 2. Столітня війна і селянські повстання.

У 1328 році у Франції переналась династія Капетингів — Філіппу Валуа. Капетинги — Філіппу Валуа.

Незабаром між Англією і Францією почалась війна, яка дістала назву Столітньої. Вона тяглась з перервами від 1337 до 1453 р. Приводом до війни були домагання англійського короля Едуарда III на французький престол. Він був внуком Філіппа IV Красивого, сина його дочки Ізабелли. Але головна причина війни полягала в спорі між Англією і Францією за Фландрію. І англійські і французькі королі прагнули підкорити собі цю багату країну.

Головну військову силу англійців становила наймана піхота, яка набиралась з вільних англійських селян, відмінних стрільців з лука. Вона була добре дисциплінована. Французькі ж рикарські ополчення не визнавали дисципліни і не були приречені до спільних дій.

Тому перевагу захопили англійці. У 1346 році вони розгромили французькі війська під Кресі. Результат битви вирішили англійські стрільці з лука. Коли французькі рикари, змивши власну піхоту, безладним наголовом кинулись на англійську армію, англійські лучники розстрілювали їх на близькій відстані. Французи втратили 1500 рикарів, тисячом як в англійців було вбито всього лише 3 рикари і 40 стрільців з лука. Битва під Кресі показала перевагу добре дисциплінованих військ, які слухались команди, над хороширами, але ненавченими дітями сільсько рикарями.

Ще тяжчі поразки зазнали французів під Пуатьє (1356). Багато французьких рикарів було перерито або взято в полон у цій битві. Король Іоанн Добрий потрапав у полон, і тоді на чолі уряду Франції став його син Карл.

Воєнні невдачі викликали у Франції загальне роздратування проти королівського уряду. Були незадоволені не тільки розорені війною селяни,

а й городяни, бо війна підірвала торгівлю. Повсталі паризьке населення, на чолі якого стояв купецький старшина Етьєн Марсєль. Піднялись і купці, і ремісники, і міська біднота, роздратована тягарем війни. Під їх тиском Карлу довелося скликати генеральні штати. В цих штатах городяни мали велику перевагу. З наголошення штатів Карл видав «Великий ордонанс» (указ). Ордонанс закріпив за штатами право збиратись з власного почину без наказу короля. Нагляд за всім управлінням і збиранням податків передавався призначеним штатами раді. Таким чином був поступитись перед штатами, але він затримав згоду і ждав нагоди, щоб взяти всі свої поступки назад.

127

Дворянство і духовенство вороже дивились на посилення штатів, перевага в яких належала багатим городянам. Серед самих городян не було єдності. Установлені штатами податки були важкі, падали більше на бідних, несправедливо розкладались і збирались. Для маси населення управління штатів було не краще за королівське.

Карл вирішив скористуватись з цього незадоволення політикою штатів і зробив спробу повернути старі порядки управління. Але тоді в Парижі сталося нове повстання (1358). Озброєні городяни вдерлися в палац і на очах у Карла вбили двох його придворних. Сам Карл врятувався тільки тому, що Етьєн Марбуль загрозився за нього і надіє на нього свою шалку, на якій були коблери повсталого Парижа — синій і червоний. Тоді Карл утік з Парижа у провінцію. Він почав збирати навколо себе дворян, щоб рушити на Париж. Паризькі городяни з Етьєном Марбелем на чолі почали готуватись до оборони.

У цей час в північній Франції вибухнуло селянське повстання. Воно було викликане кріпосним гнітом і розоренням селян під час війни.

Сеньйори користувались всякою нагодою, щоб збільшити повинності селян. Особливо тяжким стало становище французьких селян під час Столітньої війни. Французьких селян грабували не тільки англійські, а й французькі війська. Феодали не тільки захищали селян, а ще довершували їх розорення новими податками. Доводилось платити підвищені податки на провадження війни. Король і багато сеньйорів попадали в полон, потрібні були гроші для їх викупу, і за це теж мусили платити селяни.

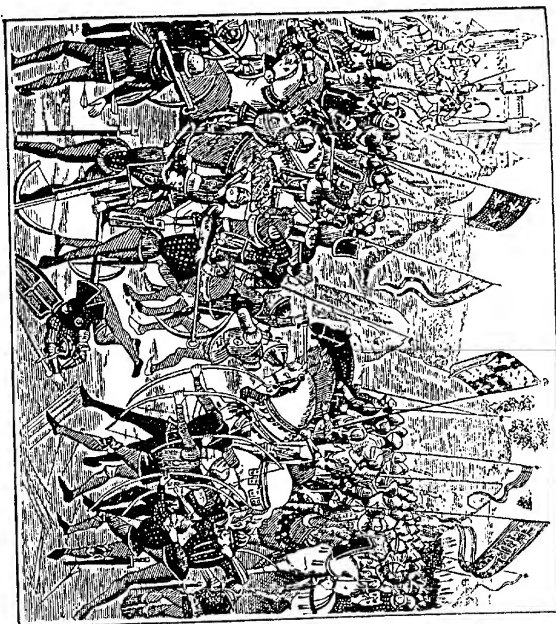
У селян розпалювалась жагуча ненависть до кріпосного гніту та до гнобителів-феодалів.

Повстання проти кріпосного гніту, яке почалося в травні 1358 року, відоме під назвою Жакері. «Жак-Простака» було зневажливо кличкою, яку дворяни дали селянам. Селянське повстання не проходило за обдуманим планом, а розвивалося стихійно.

Селяни запрожували «винищити знатних людей всіх до останнього». До селян приєднались сільські ремісники і міська бідолаха. Ватажком повстання було обрано Гільом Каль, який служив раніше у військах і знав військоvu справу. У нього були помічники, які стояли на чолі окремих селянських загонів.

Дворяни були захоплені занадком і не могли на перших порах дати селянам організованої війсьці. Селяни знищували феодальні замки і їх мешканців. Але Гільом Каль розумів, що для міцного успіху повстання йому необхідно знайти підтримку в міському населенні.

Міська бідолаха стояла за селян, але багаті дивились на них із страхом і недовірою. Етьєн Марбель все ж думав скористуватись селянськими силами для боротьби з королем. Він вступив

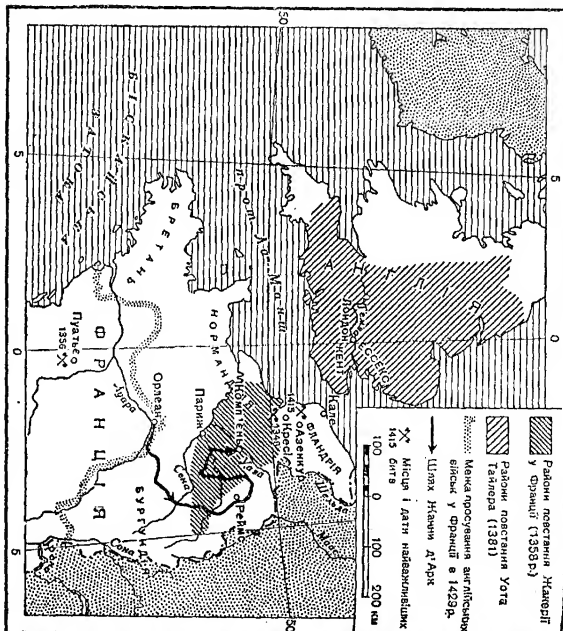


Бій часів Столітньої війни.

з селянами в переговори. Але Етьєн Марбель боявся повсталих селян більше, ніж королівських військ. Тому в рішучу хвилину він зрадив селян і не подав їм ніякої допомоги. Цим він прикрі селянське повстання на поразку.

Дворяни оправалялись від першого перемажу, і недисципліновані та погано озброєні селянські загони зазнали двох жорстоких поразок. Селянське повстання було розбите. Воно тривало всього два тижні. Гільом Каль був по-зрадницькому захоплений в полон. Звужаючись з нього як з «селянського короля», дворяни наділи йому на голову замість корони розжарений залізний триніжок, а потім стратили. Почалась дика розправа з повсталими селянами. Селян вишали на деревах, спалювали, пересідували по лісах, як диких звірів. Їх винищили понад 20 тисяч чоловік. Деякі області північної Франції були зовсім розорені. Незабаром після цього загинув у вічній сутичці Етьєн Марбель. Карл із своїм військом зайняв Париж.

Наякане Жакерією дворянство тепер всіляко підтримувало короля і допомагало йому зміцнити свою владу. Готуючись до продовження війни, королівський уряд провів важливу військову реформу.



Столітня війна і повстання селян у Франції та Англії в XIV ст.

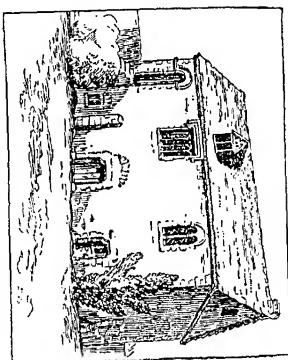
Безладні і недисциplinовані рицарські ополчення, які виявили свою слабкість при Кресі і Пуатьє, були замінені найманими військами.

Видувши себе достатньо сильним, король повів енергійний наступ на англійців, і французька армія швидко захопила заляті англійцями провінції.

Французи завели сильний флот і почали спустошувати береги Англії. У цій війні при облозі фортець французі вперше почали застосовувати артилерію. Порох був давно винайдений китайцями, але вони користувались ним тільки для феєрверків. Араби перші застосували його у військовій справі. У XIV столітті облогові гармати і мортири з заліза або бронзи поширились по всій Європі. Ядра були металічні або кам'яні. Винайдення пороху і артилерії мало великі наслідки. Воно полегшувало королів боротьбу з феодалами. Замки феодалів не могли витримати артилерійського обстрілу. Порохом користувались також для підірвання стін замків та укріплених міст за допомогою підкопів.

Незабаром після Жакері селянське повстання вибухнуло в Англії.

Англіїці почали зазнавати на війні однієї невдачі за другою. Війна вимагала все нових і нових грошей, і найбільше повинні були платити селяни. Усе це викликало ремствування в народі. Селяни скаржились на гніт податків і феодалських повинностей. Особливо хвилювалась біднота. Серед бідняків поширилось переконання, що земля повинна належати всім і що всі люди повинні бути рівні. На селях часто повторювали приказку: «Коли Адам орає, а Ева пряде, хто тоді був дворянином?»



Будинок англійського поміщика в XIV ст.

На селях появились народні проповідники. Вони викрикали багатую і владу церкві, яка оббирає народ. У пошуку нових моварх вони ганьбили феодалів, жадних судів і королівських чиновників. Серед народних проповідників особливо виділявся своєю впливом на маси Джон Болл. Болл безстрашно викрикував вигуків феодалів. Він викарвав відібрати в монастирів їх величезні володіння і розподілити їх між бідними. Його переконання були холодні і розпалити їх між переконаннями його Нарешті, Болл схопили з наказу архієпископа Кентерберійського (головної духовної особи в Англії) і кинули в тюрму.

У 1381 році в східній Англії вибухнуло селянське повстання. Селяни прогнали збирателів податків, деяких з них убили. До повстання причетувались все нові заводи селян, озброєних дубами, дротками, сокирами, вилами. Повстання почалося як протест проти податків, а незабаром перетворилось проти головних гнібителів народу — феодалів. Особливу ненависть селян викликали церковні феодалі — єпископи і абати, які були найбільш нещадними кріпосниками.

Селянські заводи промчали монастирі та поміщицькі садиби, зайняли худобу, забрали майно і палили документи, де були записані селянські повинності. Селяни підпалювали і міста біднот. Особливо велике повстання вибухнуло в сусідній Англії — Ессексі і Кенті. Кентські селяни звільнили з тюрми Джона Болла. Болл тепер проповідував непримиренну класову ненависть. Він закликав до винищення всіх феодалів та їх підсудних — королівських судів. Він говорив, що справи в Англії

підуть добре тільки тоді, коли все майно стане спільним, коли не буде ні кріпаків, ні дворян і всі будуть рівні. Вождем повстання в Кенті був сільський покрівельник Уот Тайлер. За його ім'ям повстання 1381 року називалось «повстанням Уота Тайлера».

Двома великими загонами повстали селяни Ессексу і Кенту піступили до Лондона. Лондонський мер наказав зачинити ворота міста, але міська біднота не дозволила цього зробити. З розгнаними прапорами на чолі з Уотом Тайлером та Джоном Боллом селяни без опору ввійшли в столицю Англії. Вони почали палити й руйнувати будинки королівських сановників, деякого з них убили. Селяни відчинили в'язниці і випустили ув'язнених на свободу.

Селяни зажадали побачення з королем Річардом II і поставили йому ряд вимог. Переяканий король погодився на слова полегшити становище селян. Він обіцяв скасувати в усій Англії кріпосне право і панщину. Надалі селяни повинні були вносити поміщикам тільки невелику грошову плату. Усім учасникам повстання оголошувалось королівське прощення. Частина селян задовольнилась цим і покинула Лондон. Але багато повсталих з Уотом Тайлером та Джоном Боллом на чолі залишились у Лондоні і зажадали нового побачення з королем.

Тимчасом повстала лондонська біднота. Вона почала розправлятися із своїми гнобителями, почала розбивати контори і магазини, убивати багатих купців, промисловців і лихварів. Лондонські багаті переляkaliся і почали збирати збройні сили проти повсталих селян та лондонської бідноти. Король був змушений вдарити з'явитись на переговори з селянами. Вони поставили τέпер нові вимоги. Вони вимагали, щоб усі землі єпископів, монастирів і священиків були відібрані і поділені між селянами. Селяни вимагали також встановлення в Англії повної рівності в правах для всіх.

Придушення повстання. Але тимчасом феодали і лондонські багаті встигли для приготування до опору. Під час переговорів лондонський мер по-зрадницькому вбив Уота Тайлера. Великий озброєний загін рикарів і багатих городян прискакав на допомогу королеві. Селяни, втративши свого вождя, не наважувались вступити в бій. Їм надавали всяких обіцянок, обіцяли не переслідувати за участь у повстанні і переконали піти з Лондона.

Селяни розійшлись, бувши переконані, що їх вимоги прийнято. Вони думали, що їм не треба більше відбувати панщину, і вважали себе вільними людьми. Але тимчасом від імені короля по всій Англії були розіслані накази, щоб всі рикари збирались у Лондон. Швидко зібралось велике, добре озброєне військо. Рикари кинулись у слід за селянськими загонами і жорстко їх розгромили. Потім в області, де відбувались повстання, відпра-



Убивство Уота Тайлера.

висили королівські судді і чинили страшну розправу. По всій країні були поставлені шибениці, але й на них не вистачало місця для засуджених. В Лондоні на базарній площі на дерев'яній колоді рубали голови бідноті, яка брала участь у повстанні. Жорстокої страти зазнали вожді повстання, в числі їх і Джон Болл. Король розіслав наказ, щоб селяни беззаперечно слухались поміщиків і виконували всі повинності, які вони відбували до повстання.

Повстання Уота Тайлера зазнало поразки так само, як і французька Жакерія. Селяни не зміogli об'єднатись і діяти організовано. Між окремими селянськими общинами було мало зв'язку. Селяни кожної місцевості думали насаперед про свої інтереси, а не про загальну справу. Класова свідомість селян була ще дуже низька. Багато англійських селян легко повірило брехливим обіцянкам короля. Міська біднота була ще надто слабка і неорганізована, щоб подати велику допомогу рухові. А багаті городяни самі боялись селян і стали на бік їх ворогів — феодалів.

Вчинили новий напад на Францію. У битві під Азенкур'ом (1415) англіїці здобули перемогу над французами. Англіїці зайняли Париж, захопили майже всю Францію на північ від Луари і обклали укріплене місто Орлеан. Але успіхи англіїців були неміцні. Захоплення французькими земств іоземцями-англіїцями викликало у Франції патріотичне піднесення почуттів. Особливо велика була ненависть до іноземців серед жителів селян. Селяни й городяни вели з англіїцями жорстокі завоювання. Англіїці втратили Орлеан, а потім і Париж. Англіїці втратили Францію.



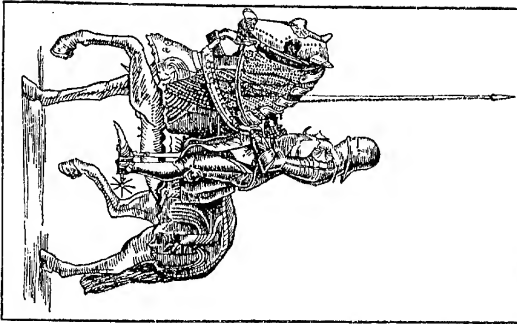
Захотення в полов Жанин д'Арк.

Жанна д'Арк, Жанна д'Арк, молода селянська дівчина з
кої Франції, була глибоко переконана в тому, що «бог визначив»
її завоювати батьківщину від жорстоких ворогів. Їй вдалося
допомогти собі побачення з королем. Незважаючи на опір придвор-
них, вона переконала короля дати їй військовий загін і послати
їх на допомогу обложеному Орлеану. Народ привітав її як
визволительку Франції. В риларському озері Жанна брала
участь у боях, билася у перших лавах і захоплювала військо
свого хоробростю. Вона виявила ясний розум і знатність розби-
рань у бойовій обстановці. Англіям довелося зняти облогу
з Орлеана. Французам вдалося відвоювати багато захоплених
англійцями міст. Але той надзвичайний вплив, який зробила у
Франції селянська дітина, дратував при дворі аристократів.
Жанна д'Арк вирішила зблизити. Вона захистила фортецю Ком-
п'єн. Під час однієї з вилазок Жанна д'Арк прикривала відступ
французів. Але раптом перед нею захопили ворота фортеці і
відняли міст. Жанну було взято в полон. Французький двір не
зробив нічого, щоб звільнити її. Англії виграли і повною
перемогою суду. Судді обвинувалили її в чарівництві і повсюд-
но вбивали усіх усякіх допомогом діяло. Вони всіляко стара-
лись заллукати Жанну і збити її хитрими і запуганими зачи-
тками. Але Жанна трималась мужньо і своїми простими та
ясними відповідями ставила на волючці (1431).

англійців ішли все глибше і глибше.
Нарешті, у 1453 році був укладений мир. Англіїці втрапили майже всі свої володіння у Франції. В їх руках залишилось одне місто Калє.

Успіхи Стоятивної війни змінили королівську владу у Франції. Тут були провалені важливі військові і фінансові реформи. Введено постійне піше та кінне військо на жалування, підлегле королю. Для тримання цього війська почали стягувати постійний податок, так звану табу. Оскільки зростає регулярних військ та на стягання податків стала тепер зайвою, то вони більше не стягались.

не скинались. Постійне військо і постійні податки значно підсилили королівську владу. Особливо вона зміцніла при королі Людовіку XI (1461—1483). Три ному феодалні війни змагали повстання. Повстаннями керував військовий



Катакрест з армії Карла VII.

ком», який нишком ставить тенета для своїх противників. Ховав себе порядками. Останні роки свого правління Людовік XI жив у самотньому замку серед боліт, під охороною наємників.

Політичне об'єднання Франції стало можливе тому, що в ній зникла колишня господарська замікненість окремих областей, створився національний ринок. Суєна з північної Франції, масинова олія з півдня, шовки з Ліона, вина з Бургундії стали розходитись по всій країні. На кінець XV століття Франція економічно і політично об'єдналась. Багато окремих областей, феодалських володінь і міст, які жили своїм окремим життям, тепер об'єднались в одну територію. Поряд з місцевими говірками виробилась спільна для всієї країни французька мова і почала складатись загальна культура. Раніше французами називали тільки жителів північної Франції: бургундців, нормандців, провансальців, бретонців, гасконців не вважали себе французами. Тепер почала складатись французька нація.

З економічно і політично роз'єднаних феодалських володінь Франція на кінець XV століття почала складатись в національну державу.

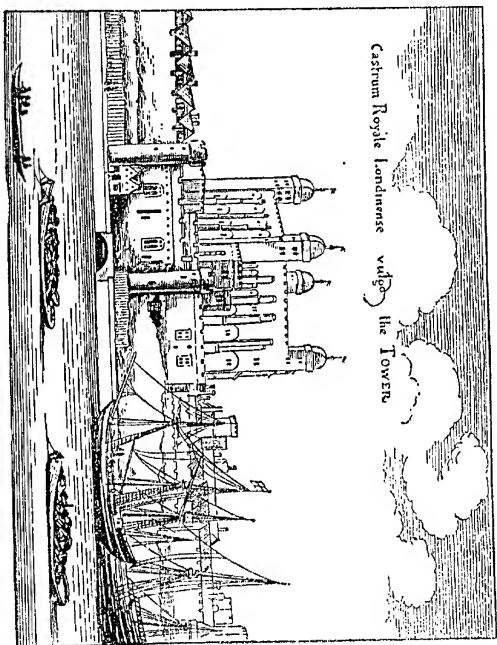
чий герцог Бургундський Карл Смілий. Людовік XI діяв проти своїх противників підкупом і інтригами. Він піднімав проти Карла Смілого його ворогів всюди, де тільки міг, і кінець кінцем переміг. Карл Смілий загинув у бою (1477). Тепер Людовік XI легко справився з іншими феодалами. У Франції залишилось тільки одне незалежне володіння—герцогство Бретань. Воно було приєднане вже після смерті Людовіка XI. Так Франція була об'єднана в одну державу під владою короля.

Людовік XI був хитрим і безсоромним політиком. Він анітрохи не замишлювався, коли йому треба було обдурити противника або порушити дане слово. Він розправлявся із своїми ворогами із страшною жорстокістю. Сучасники називали його «всесвітнім паву-ком».

В Англії за недовгим закінченням Столітньої війни настали феодалні смутки.

Англійські королі в Столітній війні користувались головним чином найманими військами, але у війні брали участь також і англійські барони. Вони набирали собі озброєні загони з усього народу, особливо з дрібних занепадлих рідів. З цими загонами англійські барони грабували Францію. Коли не було воєнних дій, вони використовували ці загони для посилення своєї влади в Англії. Барони поділились на ворогуючі партії. Кожна з цих партій старалась приборкати до своїх рук управління країною, щоб наживатись коштом народу і обобрати казну. На чолі своїх загонів барони робили розбійницькі наскоки на сусідів, грабували купців і ані трохи не боялись королівських військ.

Після закінчення Столітньої війни в Англії виявилось багато військових людей, які не звикли до мирної праці і завжди готові були воювати та грабувати. Вони охоче вступали у військові походи баронів. Барони цілком заборали владу в свої руки, і їх поведінка не було меж. Вони силоміць захоплювали землі і майно у своїх сусідів. Хоч війна закінчилась, але податки не зменшувались. Барони і королівські придворні не соромлялись обобрати казну.



Тайер — замок в Лондоні.

Зухваліє хазяїнствання несликих феодалів та їх зграй викликало крайнє роздратування у селян, у городян і в частини дворянства.

В цей час в Англії почало складатись нове дворянство. Багато дворян почало торгувати продуктами сільського господарства. Вони заводили на своїй землі великі стада овець і провадили вовну.

На вовну в цей час дуже збільшився попит, бо в XV столітті в Англії зробили великі успіхи шерстяна промисловість. Англійці почали вивозити свої сукна за кордон. Англійські торгові кораблі стали заходити у всі порти Європи. Але невідчі англіїців у Столітній війні розладжували англійську морську торгівлю. Тому купці, промисловці і нові дворяни обурювались на баронів, які довели Англію до поразки. Вони хотіли сильної королівської влади, яка могла б охороняти інтереси англійської промисловості та торгівлі.

Війна Червоної і Білої роз. В цей час в Англії царювала Ланкастерська династія. Вона була цілком у руках великих феодалів. Тому нове дворянство разом з

городянами стало підтримувати другу династію, Йоркську, яка прагнула заволодіти престолом. Між цими династіями почалась війна, яка затяглася на 30 років (1455—1485). У гербі Ланкастерів була червона роза, у гербі Йорків — біла. Тому війна між ними дістала назву війни Червоної і Білої роз. Для більшості баронів та їх військових банді війна Червоної і Білої роз була лише приводом для насильства та грабежу. Частина баронів стала на бік Ланкастерів, частина стояла за Йорків. Війна велася обома сторонами із страшною запеклістю. Після кожного бою перемігша партія поспішала стратити переможених баронів, яких вдавалось захопити; їх вштовпували в катівні, багато баронів загинуло в боях. Так англійські феодали винищували один одного і підірвали свої сили.

Деякі з феодалів переходили то на одну, то на другу сторону, залежно від того, що було вигідніше. Один з наймогутніших феодалів, граф Уорвік, прозваний «настановлявачем королів», спочатку належав до Йоркської партії і допоміг Едуарду IV Йоркському оволодіти престолом. Попереднього короля Генріха VI Ланкастерського було скинуто і поселено в Лондонський замок (Тавер). Але потім Уорвік посварився з Едуардом, який ніби недостатньо винагородив його за зроблені послуги. Тоді Уорвік допоміг відновити на престолі короля Генріха VI. Едуардові довелося тікати з Англії у Францію. Але незабаром він повернувся, став на чолі своїх прибічників і здобув перемогу над Ланкастерською партією. Уорвік загинув у бою. Генріх VI знову посадили в Тавер і там таємно вбили.

Після смерті Едуарда IV англійський престол перейшов до його молодшого сина Едуарда V. Оскільки був призначений

Франція і Англія в XI—XV століттях

ст.	Франція	Англія
XI	Початок роздробленості Франції	Вильгельм Завойовник (1066—1086)
XII	Початок посилення королівської влади Філіпп II Август (1180—1223)	Генріх II Плантагенет (1154—1189) Річард Львино Серце (1189—1199)
XIII	Перемога над англійцями Зростання королівської держави	Іоанн Безземельний (1199—1216) Велика хартія вольностей (1215) Генріх III (1216—1272)
	Філіпп IV Красивий (1285—1314)	Початок парламенту (1265)
XIV	Початок генеральних штатів Боротьба з папою Боніфацієм VIII.	Едуард III (1327—1377)
	Початок династії Валуа (1328)	
	Столітня війна (1337—1453) Війна при Кресі (1346) Війна при Пуатьє (1356)	
XV	Паризьке повстання (1356—1358) Жакерія (1358)	Повстання Уота Тайлера (1381)
	Війна при Азенкурі (1415) Виступ Жанни д'Арк (1428—1431) Кінцеві Столітньої війни (1435)	Війна Червоної і Білої роз (1455—1485) Початок династії Тюморів (1485)
	Людовік XI (1461—1483) Об'єднання Франції	

його дядько Річард. Але Річард увів у Тауер Едуарда та його молодшого брата і проголосив себе королем під ім'ям Річарда III. Незабаром з таємного наказу королів обох хлопчиків було задушено.

Війна Червоної і Білої роз закінчилась боєм під Босвортом (1485), в якому Річард III було вбито. Обидві династії, і Ланкастерська і Йоркська, загинули під час війни Роз. Залитий кров'ю англійський престол дістався далекому родичеві Ланкастерського дому Генріху VII Тюдор у, засновникові династії Тюдорів.

Нове дворянство і буржуазія всіляко підтримували Генріха VII. Їм була потрібна тверда королівська влада, щоб охоронити англійську торгівлю, тримати в покорі великих феодалів і придушувати народні повстання. Із смуту XV століття королівська влада в Англії вийшла підсиленою і зміцненою. Англія об'єдналась в одну сильну національну державу (Див. стор. 139).

§ 4. Іспанія XI—XV століття.

Реконкіста. Північна частина Піренейського півострова не була підкорена арабами. Тут укріпився ряд невеликих незалежних держав.

В XI столітті ці держави перейшли в наступ проти арабів, або маврів, як їх називали в Іспанії. Боротьба з маврами тривала з XI по XV століття. Весь цей період історії Іспанії має назву реконкісти (визволення).

Протям XII століття в боротьбі з маврами утворились три великі держави: 1) Кастилія, 2) Арагон з Каталонією, 3) Португалія.

Об'єднаними силами цих держав маврам було завдано страшної поразки в 1212 році під Лас-Навас-де-Толоса. Після цього наступ на маврів пішов дуже швидко.

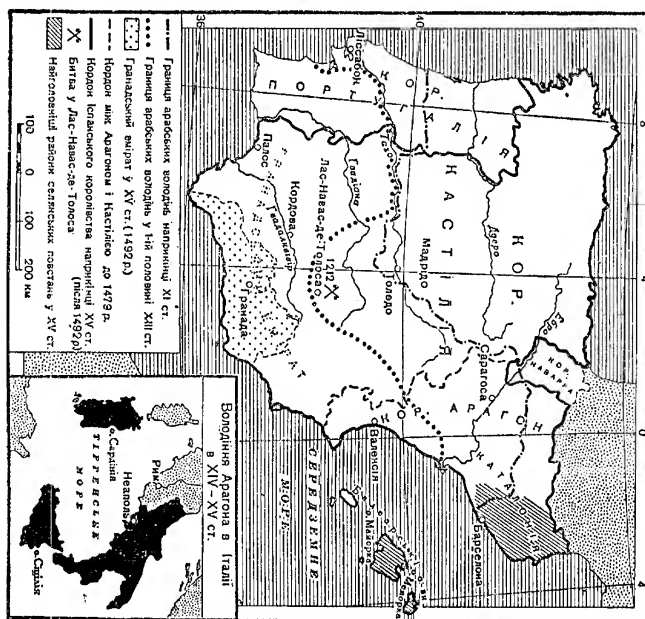
До середини XIII століття за маврами збереглися тільки південна частина півострова — Гранадський емірат.

Реконкіста була боротьбою іспанської народності за свою самостійність. Ця боротьба знайшла відображення в одному з найкращих творів середньовічного епосу — в поемі «Про Сіда». Поема розповідає про перемоги небагатого дворянина Сіда над маврами, про його великодушність, про інтриги, які вели проти Сіда знатні вельможі та про його торжество над ними. В цій поемі іспанський народ оспівав Сіда як національного героя.

Кастилія.

Головну роль у боротьбі проти маврів відіграла Кастилія. Вона оволоділа найбільшою частиною Піренейського півострова. Реконкіста велася головним чином спустошених війною прикордонних місцевостей. Вони селились у не знімали зброї і завжди були готові до охорони кордонів і до походів. Але головні вигоди від завоювань мали великі феодали

140



Іспанія в період реконкісти.

та духовенство, які захопили у завоюваних землях величезні володіння.

Селяни, які брали участь у реконкісті, зберегли свою свободу. Вони утворили самовільні общини. Общини повинні були обирати собі покровителя з великих землевласників, але вони могли змінити свого покровителя, замінити його іншим «хоча б сім раз на день». Існування вільних селянських общин відіграло і на становленні селян, які жили на землях феодалів. Вони були особисто вільні, повинності їх були точно встановлені.

Кастильські міста також брали діяльну участь у реконкісті. Міста Кастилії являли собою неприступні фортеці. Їх населення було озброєне, брало участь у боях з маврами і відбивало сто-рожову службу. Кастильські міста відстояли свою незалежність і мали широке самоврядування. Вони уклали між собою союз — «ермандади» (тобто братства).

Ермандади мали свої закони, вони пильно оберігали свої вольності від зазіхань як з боку феодалів, так і королів.

141

Під час реконкісти в Кастілії утворилось численне дрібне дворянство. Войовничий дрібний дворянин («дальто») часто був такий бідний, що їв м'ясо тільки в неділю. Але це не заважало йому пишатись своїм рикарським званням, вважати гідним рикара заняттям тільки війну і ставитись з презирством до всякої праці.

В Кастілії ще в XII столітті, раніше ніж в Англії і Франції, виникло представництво станів («кортесис»), де були представлені дворянство, духовенство і городяни. Іноді на зборах кортесів були присутні також представники вільних селянських общин. Кортеси обмежували королівську владу. Королі повинні були давати присягу — піддержувати вольностей станів і не порушувати законів країни.

Від Кастілії значно відрізнялась своїм суспільно-політичним ладом Арагонсько-Каталонська держава. Становище селян було тут надзвичайно тяжким. Феодал міг розпоряджатись особою селянина, навіть мав право його бити, міг безкарно захоплювати майно селян, вимагати яких завгодно повинностей, брати штрафи і всякі побори.

Основну політичну силу Арагонсько-Каталонської держави становило дворянство. Ще більшим впливом, ніж у Кастілії, користувались церква і духовенство. Міста в Арагоні ніколи не відігравали великої політичної ролі. У Каталонії був ряд важливих приморських міст, головним з яких була Барселона. Побойоючесь повстання ремісників та міської бідноти, багаті городяни охоче йшли на союз з феодалами.

Кортеси в Арагонсько-Каталонській державі виникли теж рано, але в них повністю панувало велике дворянство. Король перебував у цілковитій залежності від великих феодалів. Він повинен був на засіданні кортесів, стоячи навколійки, приносити присягу, обіцяючи не порушувати вольностей дворян. Дворяни мали право скидати небажаних їм королів.

В XIV—XV столітті Арагонсько-Каталонська держава перетворилась у велику морську державу. Арагонські королі на початку XIV століття завоювали Сіцилію, трохі пізніше — Сардинію і в XV столітті — південною Італією.

Після того як була зламана могутність маврів, Об'єднана Кас-феодалі вже не потребувала допомоги селян, тії і Арагону, для боротьби проти маврів і стали підкоряти собі вільні селянські общини. Селянських представників перестали допускати в кастильські кортеси. Великі феодали і духовенство вирішили цілком захопити владу в свої руки. Становище селян ставало дедалі важчим.

У відповідь на це починається ряд селянських повстань, особливо в Арагоні і Каталонії, де селянам жилися найгірше. Щоб успішніше боротись з самостійністю феодалів і приду-

шувати рух селян, королівським династіям в Кастілії і Арагоні важливо було з'єднати свої сили. Це було досягнуто шлюбом кастильської королеви Ізабелли з арагонським королем Фердинандом. У 1479 році Кастілія і Арагон об'єднались і утворились єдина Іспанська держава. Це об'єднання значно посилило королівську владу. Португалія залишилась окремою державою.

Фердинанд і Ізабелла зламали опір феодалів, зруйнували дощенту їх замки і конфіскували багато земель у знаті. Фердинанд і Ізабелла користувались військовою силою міст для боротьби проти феодалів. Міста об'єднались у «Священну ермандад». Ермандада мала свої війська. По всіх шляхах вона розставляла сторожові пости і почала нещадну боротьбу з грабжами і насильцями феодалів.

Використавши міста для боротьби з феодалами, Фердинанд і Ізабелла почали поступово обмежувати права міст на самоврядування і підпорядковувати їх владі королівських чиновників.

Зміцнивши свою владу, Фердинанд і Ізабелла почали війну з останнім воюючим мавром в Іспанії — з Гранадой. Війна тривала десять років і закінчилась в 1492 році завоюванням Гранаді. Так завершена була реконкіста.

Інквізиція в Іспанії.

Фердинанд і Ізабелла використали церкву для боротьби з ворогами королівської влади. У 1480 році в Іспанії була заснована інквізиція і почались нещадні погоні на маврів, євреїв та «єретиків». Особливо послились ці погоні після здобуття Гранаді. Євреям і маврам було запропоновано або покинути країну, або перейти в християнство. Десятки тисяч людей, головним чином ремісників та торговців, пішли з Іспанії. Навіть євреям і маврам, які перейшли в християнство, завжди загрожувала



Аутодафе.

небезпека: носить було кому-небудь донести, що вони додержують своєї старої віри, і їх негайно віддавали на страшний суд інквізиції.

На початку XVII століття з Іспанії було вигнано близько півмільйона «морисків» (так називали маврів, які прийняли християнство). Ці переслідування завдавали страшенної шкоди господарству Іспанії. Мориски були прекрасними землеробами і шовківниками. Після їх вигнання шовківництво в Іспанії майже припинилось.

Інквізиція нещадно розправлялась не тільки з євреями і маврами, а й з іспанцями, якщо їх підозрювали у ворожому ставленні до церкви або короля. Запідозрених іспанців тоді притягували до суду інквізиції як еретиків.

В Іспанії страва еретиків перетворилась в особливе свято. Воно мало назву вітодафе (у перекладі — «справа віри»). Еретиків спалювали на площах в присутності королівського двору, знаті і тородян. В урочистій процесії, під спів релігійних гімнів, виходило духовенство, і засуджених вели на страту. Страти звичайно відбувались масові. Страшну славу здобув інквізитор Торквемада, який за роки, коли він очолював інквізиційний трибунал, спалив понад 8 тисяч «невірних» і еретиків. Ретельність інквізиції в переслідуванні еретиків підірвала ще й тим, що на її користь надходила третина майна засуджених. Решту одержував король.

У багатовіковій боротьбі з завоюваннями-маврами була створена Іспанська держава. Але іспанський народ, який виніс на своїх плечах цю боротьбу, був поневолений деспотичною королівською владою, феодалами, темним і фанатичним духовенством. Це пояснюється тим, що окремі області Іспанії не були ще тісно об'єднані і кожна жила своїм життям. Не було єднання між городянами і селянами, і тому вони не зуміли відстояти свою свободу.

Політика королів, феодалів і духовенства привела до цинічного розгрому високої культури арабської Іспанії. З багатого і культурного країни, якою вона була при арабах, Іспанія стала бідною і неосвіченою.

§ 5. Утворення Російської держави (XIV — XV століття).

Частину розорумлених татарями західних руських земель захопили Литва і Польща. Після завоювання Литви почалося з другої половини XIII століття. При великих князях литовських Гедиміні і Ольгерді (1345—1377) до складу Литовського великого князівства ввійшли Вітебська і Полоцька землі, Волинська, Чернігово-Сіверська

земля, Київ. На початку XV століття до Литви було приєднано Смоленську. Литовська земля ліглась Польщі.

Об'єднані під владою великих князів литовських, литовські і руські землі утворили Литовську державу. У цій державі найкращі і найбагатші землі були заселені руськими. Литовці не мінчили звичаїв і законів руських земель. Литовці самі зазнали впливу більш високої руської культури. Вони засвоїли руську грамоту. Руська мова стала мовою літератури. Нею писались біблійні закони, які складались на зразок «Руської правди». Руською мовою провадилось справи в канцелярії великого князя литовського у Вільносі.

Становище змінилось, коли в 1385 році сталося об'єднання Литви і Польщі. Польські пани примусили наступити польськото престолу Ядвігу вийти заміж за литовського великого князя Ягайла. Польські пани сподівались, що приєднання Литви до Польщі відкриє для них можливість захоплювати землі і підкоряти селян у руських областях. Крім того, Литва і Польща мали потребу в об'єднанні для спільної боротьби проти німецької аґресії. Ягайло примусив литовців прийняти християнство за західним, католицьким обрядом, як і в Польщі. Католикам були надані привілеї. Тільки їм давались вищі посади у війську та управлінні. Це примусило і частину руської знаті мінати свою «православну» віру на католицьку. Разом із зміною віри зникло засвоєна польську мову, звичаї і культуру. Селянське і ремісничє населення зберігло віру і мову своїх предків. Так південно-західна Русь була відрізана від північно-східної. Південно-західна і північно-східна Русь довгий час шили різніми історичними шляхами. У північно-східній Русі поступово складалась великоруська народність, у південно-західній — білоруська і українська. Але в усіх трьох народностях жила свідомість єдності. Вона підтримувалась єдністю релігії. Ліше частина знаті в західній Русі опинилась і втратила зв'язок з народом.

Татари не раз робили спустошливі набіги на Литовську державу і на Польщу, напали і грабували села і міста, тисячами забирали полонених. Але головний татар монгольського ярма ліг на північно-східну Русь. Руські землі спалили велику данину. Руські князі повинні були посылати монголам допоміжні війська. Крім того, східна Русь терпіла від постійних набігів монгольських заїмчиків. На ринках Золотої Орди продавались чоловіки, жінки, діти, захоплені татарами під час набігів на руські землі.

Руський народ глибоко ненавидів загартбників, упертою працею відбудовував зруйноване господарство і збирав сили для того, щоб скинути з себе нестерпну неволю. Але для цього треба було подолати феодальну роздробленість. Москва стала тим центром, навколо якого об'єднались руські землі.

Зручні були річкові шляхи в північні області. Московські князі майстерно і обережно дипломатично добилися у золотоординських ханів ярлика на велике князівство і зміли охороняти своє князівство від татарських нападів. Дрібними придбаннями вони поступово збільшували свої володіння, подібно до того як перші Калитини збільшували свій домен. Росло князівство, росло й місто Москва. Кремль був оточений дубовими стінами, у ньому були збудовані кам'яні собори. Навколо Кремля ми, у ньому були збудовані кам'яні собори. Навколо Кремля селились ремісники і купці. Так поступово напроможувались сили Московського князівства. Вже за Івана Калита (1325–1341) воно стало найвищим з князівств північно-східної Русі.

Великий князь Дмитрій Іванович (1359–1389)

Кам'яний Кремль за Дмитрія Донського
(з картички Васнецова).

З Візантією були відновлені не тільки торгівлі, а й культурні зв'язки. Руські освічені люди вивчали грецьку мову, ідентичну в Константинополі. Там утворилась постання руська колонія. Змінювались також зв'язки з південно-слов'янськими країнами — Болгарією і Сербією. Північно-східна Русь після довгого занепаду переживає нове піднесення культурні. Москва стала культурним центром північно-східної Русі і великоруської нації, що почала складатись.

Іван III. Нові області були прислані до Москви прислани і вкучі Дмитрія Донського, Василя І і Василя ІІ Темному. Син Василя ІІ, Іван ІІІ (1462—1505), люди сильної волі і великого розуму, був талановитим дипломатом. При ньому до Російської держави був преданий Новгород. Новгородське боярство хотіло здати литовцям. Новогородська влада усунена і управління в Новгороді передане наміс-

никам, які прислали з Москви. Було предане Тверське князівство.

За Івана III було остаточно скинуто монгольське іго. Іван відмовився платити данину ханові Золотої Орди. Хан Ахмат вирушив з військом на Москву, але не наважився дати бій і відступив.

При сині Івана III Василій III (1505—1533) були предані Псков і Рязань.

Ще за Івана III почалась боротьба між Московою і Литвою за російські землі, які вийшли до складу великого князівства Литовського. В результаті вдалих війн Івана III з Литвою ряд прикордонних князівств, у тому числі князівство Сіверське, були предані до Москви. У 1514 році Василій III предкав до Москви Смоленськ.

За Івана III Російська держава стала великою міжнародною силою. Встановились дипломатичні відносини з римськими папами, із Священною Римською імперією, Венецією, Угорщиною, Данією, Туреччиною, Персією. У Москві був заснований «Посольський приказ» для завідування дипломатичними справами. Імператор Священної Римської імперії, бажаючи пригнітити на свій бік Івана III, запропонував йому королівський титул. Але Іван вважав себе не нижче за імператора і гордо відповів: «Ми божей милостью государи на своей земле и горды и вдоволь». Він вважав себе наступником київських великих князів. Володимир I Ярослав, які володіли всією руською землею. Він називав себе «великим князем всея Руса» і цим стверджував свої права на всі землі, які споконвіку належали Русі, у тому числі і білоруські і українські, що входили в той час до складу Литви і Польщі.

Так російський народ завдяки упертій праці і героїчним зусиллям скинув з себе страшне монгольське іго, об'єднався в сильну державу і зайняв почесне місце серед інших держав Європи.

РОЗДІЛ XIII.

ГЕРМАНІЯ В XII—XV СТОЛІТТЯХ.

§ 1. Загарбання в Італії.

На відміну від ряду інших країн Європи Германія залишилась роздробленою. Це пояснюється тим, що країна не була об'єднана економічно.

Північ і південь країн майже не торгували між собою. Не були зв'язані один з одним схід і захід. В країні не утворилось сильного центра, навколо якого окремі її частини могли б об'єднатись, у ній не було такого міста, яким для Росії була Москва, для Франції — Париж, для Англії — Лондон. У герман-

ських імператорів довго не було постійної столиці.

Діяльність імператорів, рипарів і міст Германії була спрямована не на об'єднання своєї країни, а на грабежі та загарбання в сусідніх країнах.

Загарбницькі плани особливо яскраво позначились в політиці імператорів династії Штауфенів (або Гогенштауфенів), яка правила з середини XII до середини XIII століття.

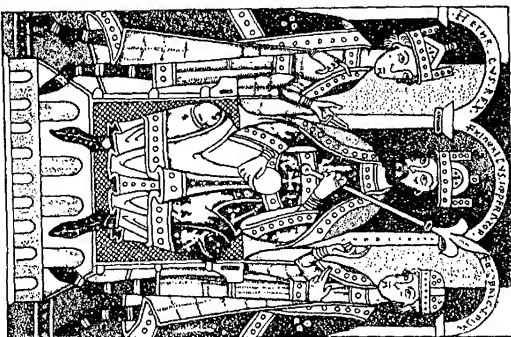
Імператор з цієї династії, Барбаросса, Фрідріх I

Барбаросса (1152—1190), був надзвичайно високої думки про свою владу. Він вважав, що імператор — наступник владі стародавнього Риму, що від нього повинні залежати всі госу-

дарі Європи. Французького і англійського королів він називав своїми васалами. Він мріяв не тільки про всеєвропейське, а й про всевітнє панування, про підкорення Візантійської імперії та мусульманського Сходу. Тимчасом навіть у самій Германії було дуже багато князів, які не хотіли зв'язати на владу імператора. Свої загарбання Фрідріх вирішив почати з Італії. Він розраховував використати багатства італійських міст, щоб підсилити свою владу в усій Європі і почати підкорення всього світу.

Фрідріх I почав з підкорення Ломбардії (північної Італії). Фрідріх заявив, посилюючись на римські закони, що «воля государя — закон». Він позбавив лямбардські міста самостійності і признав туди своїх службових осіб. Спроба Фрідріха I провести в життя цю постанову привела до повстання. На чолі його стало найбільше місто в Ломбардії — Мілан.

Фрідріх обложив Мілан. Облога Мілана тривала два роки. Змучене місто здалось, нарешті, на ласку переможця. З вироками на шиї на знак покінчення війни міланці довго пролегли до Фрідріха. Фрідріх виселив городян у сусідні села і наказав на них паншину та оброк. Місто він наказав зруйнувати, а на місці, де воно стояло, провести лугом борону на знак того, що Мілан перестав існувати.



Фрідріх Барбаросса з синами.

Хоч Фрідріх I і переміг, а проте становище його було не міцним. Ломбардські міста організували союз. Мілан знову був відбудований на прощі, надіслані візантійським імператором, який боровся завоювати плани Барбаросси. Мілан став на чолі союзу міст. Боротьба відновила. Фрідріх I вирушив у новий похід на Італію. Але ополчення північноіталійських міст завдало військам Фрідріха цілковиті поразки під Левніно (недалеко від Мілана) в 1176 році. Самого імператора було збито з коня, і він ледве врятувався.

На зібраному у Венеції з'їзді Фрідріху I довелося піти на поступки. Ломбардські міста повернули собі самостійність.

Фрідріх закінчив своє життя у третьому хрестовому поході, в який він відправився для того, щоб здійснити свій план все-світнього панування. Він втонув у річці, не дійшовши до Палестини.

Боротьба італійського народу проти німецьких імператорів на цьому не припинилась. Штауфени уперто прагнули закріпитись в Італії, щоб звідти захопити країни Сходу. Щоб заручитись допомогою німецьких феодалів, імператори дали їм повну волю дій в Германії.

У середині XIII століття династія Штауфенів перевелась, і італійцям вдалось остаточно вигнати німців із своєї країни.

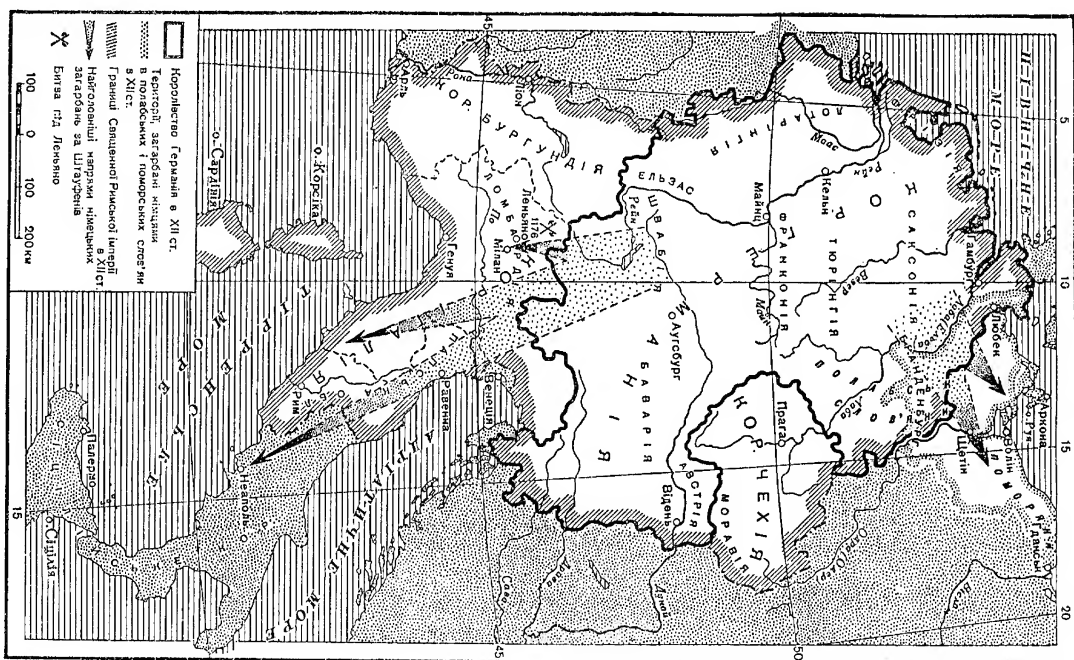
Політика династії Штауфенів, спрямована на підкорення Італії і на встановлення світового панування, привела тільки до посилення влади феодалів у Германії та ще до більшої роздробленості країни.

З загинувши Штауфенів імператорська влада в Германії зовсім ослабла. Настала пора так званого «міжцарів'я» (1254—1273). Феодали Германії вели в цей час один з одним нескінченні між-усобні війни, грабували купців і утискували селянство. Панувало «кулачне право»: всякий робив, що хотів, і багато ричарів жило виключно з грабежів та розбоїв.

Нарешті в 1273 році князі обрали імператором Рудольфа Габсбурзького. Це був друторийний граф, який володів невеликими землями. Рудольф не думав про походи в Італію. Не було в нього сил і для приборкання феодалів. Усю увагу новий імператор зосередив на тому, щоб захопити для своєї династії як-небудь велике князівство. Йому вдалось оволодіти герцогством Австрією. З того часу Австрія стала головним володінням Габсбургів.

Так германські імператори не думали більше про посилення імперії, а старались тільки захопити більше земель для себе та для своєї династії.

Імператори не об'єднали Германії. Їх політика приводила до повного її роздроблення.



§ 2. Загарбання на Сході.

Загарбання в слов'янських землях.

Серед великих феодальних володарів (князів) Германії також не було таких, які могли б посягнути вперед справу об'єднання. Однечасно з ними й мріяв про загарбання. Одночасно з агресією проти Італії німці засполювали слов'янські землі на схід від Ельби.

Насамперед німці старались загарбати землі полабських слов'ян та їх сусідів — слов'ян поморських. В XI столітті полабські і поморські слов'яни успішно боролись з німцями і відстоювали свої володіння. Але вони не зуміли об'єднатись для боротьби із спільним ворогом.

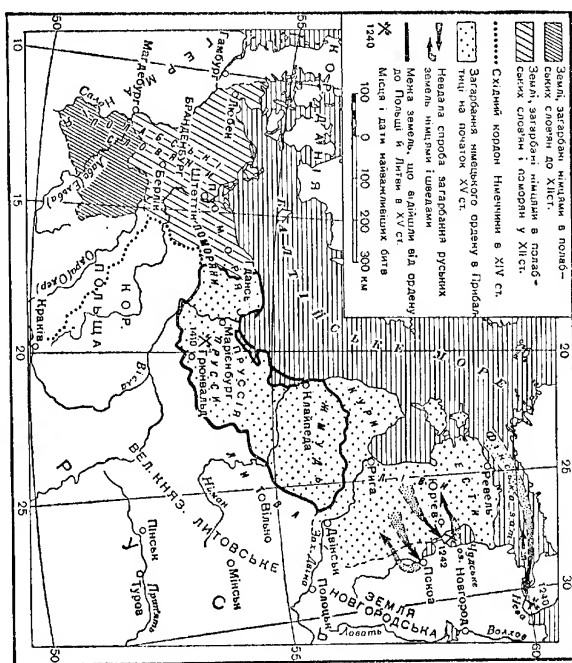
Загарбання і колонізація земель за Ельбою провадилась не об'єднаними силами імперії, а окремими німецькими князями. В XII столітті Альбрехт Ветмідль одержав від імператора землі на середній Ельбі, привабив туди саксонських колоністів і захопив сусідню слов'янську територію. Наступники Альбрехта Ветмеля спритно втручались в міжусобиці чвари слов'янських князів і розширяли свої володіння до Одеру і навіть за Одер. Тут утворився Бранденбурзька марка. Вона стала найбільшим князівством в усій імперії. Майже одночасно (близько середини XII століття) саксонський герцог Генріх Лев завоював землі по Балтійському морю до Одеру. Наприкінці XII століття поморські князі змушені були визнати свою васальну залежність від германського імператора.

Загарбання слов'янських областей супроводилось поневоленням і масовим винищенням слов'янського населення, яке чинило одчайдушний опір. У слов'ян відбирали кращі землі і відтискували їх на потані і непридатні. Їх повертали на кріпаків і наклали важкий оброк з відбудованих панщини. Полехудли слов'янам залишали тільки води та болота. І вони жили в жалюгідних сільцях по берегах рік та озер, промишляючи рибною ловлею.

Одним із засобів пікорення слов'ян було насильне навернення їх у християнство. На них наклали важкі подоро на користь церкви. Переслідувані і пригноблені, слов'яни втрачали свої значчі, свою мову і зазнавали омієнення.

Збіднілі німецькі рипарі посунули з Германії у відквіт в слов'ян землі. Тут німецькі рипарі, ставали знатними баронами. Бгато земель одержали також німецькі монастирі, що виникли в слов'янських землях. Щоб збільшити свої прибутки, рипарі і монастирі запрошували німецьких колоністів і наділяли їх кращими землями на шкоду місцевому населенню. Колоністи повинні були платити оброк. Вони охоче йшли в загарбані в слов'ян землі, бо сподівались влаштуватися там краще, ніж у себе на батьківщині, де їх пригнобляли феодали. Але сподівання

152



Німецька агресія в землі західних слов'ян і Прибалтику в XII—XV століттях.

колоністів не здійснювались. Рипарі і монастирі почали вимагати з них дедалі більше повинностей і незабаром перетворили їх у своїх кріпаків.

Німецьке завоювання не обмежилось самими слов'янськими землями, а поширилось далі по узбережжю Балтійського моря до Фінської затоки. Уже з середини XII століття німецькі купці почали брати діяльну участь у торгівлі на Балтійському морі і старались придбати до своїх рук шляхи до руських ринків.

У 1201 році в гирлі Двіни вони заснували місто Ригу. Услід за купцями на землі теперішніх Латвії і Естонії рушили німецьке духовенство і рипарство. Для завоювання Прибалтики був заснований духовно-рипарський орден Мечоносців (1202). Під виглядом поширення християнства Мечоносці почали винищувати, почасті помовили місцеве населення. При цьому німці спритно користувались розбратом і ворогуванням між племенами.

Далі на південь, в гирлі Вісли, на землях литовського пле-

153

мені пруссів утвердився Тевтонський (або Німецький) орден (1226), запрошений польськими князями, які воювали з пруссами. Ці князі не підпорядкали, якого небезпечного ворога вони створили собі на сусіму кордоні. Орден завоював усе землі прусів. У захоплених прусських областях орден заснував міста і запрошував туди німецьких торадян. Приваблювали і німецьких селян, яким роздавали відкриті в прусів землі.

Пруси чинили німецьким колонізаторам упертий опір і не раз піднімали повстання проти своїх гнобителів. Усіх, хто чинив опір, орден нещадно винищував або повертав у рабство. Тим, хто заявляв про свою цільову покінченість і приймав християнство, залишали свободу. Тим, хто стояв на службі ордену і робив йому послугу, надавалося дворянське звання.

У 1237 році Мечоносці з'єдналися з Тевтонським орденом, який тепер став воювати Прибалтикою від гирла Вісли до фінської затоки. Німці намагалися просунутись далі на схід і захопити руські землі.

Німці і Русь. Монгольською навалюю і страшним лихом русь-затарбати північний захід Русі, Новгород і Псков. Вони вступили в союз із шведами, які перед тим завойовили Фінляндію. Шведи і німці готували спільний удар проти руських земель. Першими виступили шведи. Влітку 1240 року вони висадилися на березі Невы. Але новгородське ополчення під проводом молодого князя Олександра Ярославича завдало їм цілковитої поразки. Шведи повтікали на своїх кораблях. За цю перемогу Олександр дістав прізвисько Невського.

Услід за цим почали наступати німці. 5 квітня 1242 року стався рішуча битва між німецькими рикарями і військами Олександра Невського на льоду Чудського озера. Упертий бій закінчився страшним розгромом німців. Цей бій дістав назву «Льодового побоїща». Німці були відкинуті від руських кордонів.

Так німцям не вдалося їх спроба завойовувати руськими землями. Завдяки перемогам Олександра Невського руські врятувалися від страшної долі німецького поневолення.

Проваз німецької своєї влади на Литву. Німецькі рикарі зажагли владувати напад на Литву, напали литовські села і забирали з собою чоловіків, жінок та дітей для продажу в рабство. Польща і Литва об'єдналися в 1385 році під владою династії Ягеллонів. У 1409 році почалась «велика війна» Польщі і Литовської держави проти ордену. У 1410 році стався рішучий бій під Грюнвальдом. На допомогу ордену зібрався багато рикарів з різних німецьких земель. Проти них билась поляки, литовці, смоленські (руські) поляки і чеський заїти.

Битву розпочала литовська кіннота, яка обуршилась на ліве крило німецького війська. Німці зустрічним ударом змінили лі-

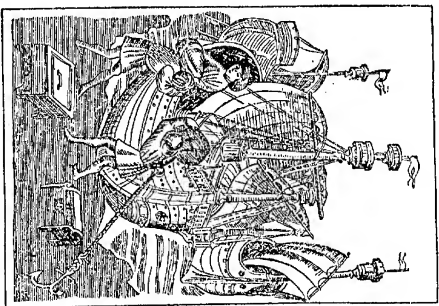
товців і кинулись їх переслідувати, загрожуючи фланшу і тилу союзників. Похитнувшись і поляки, впа на землю корольський прапор. Становище врятували відважні смоленські поляки, які стійко тримались у центрі, хоч і зазнавали колосальних втрат від німців. Стійкість смольнян дала змогу полякам перейти в наступ і розгромити орденське військо. Пронзальський бій мартіру (глава ордену) і більшість рикарів. Пронзальський бій розгромило сили ордену і поклав край загартанню німецьких рикарів у Прибалтиці. У 1466 році ордену довелося поступитись Польсько-Литовській державі частину своїх володінь і визнати свою васальну залежність від польського короля.

§ 3. Міста. Роздроблення Германії.

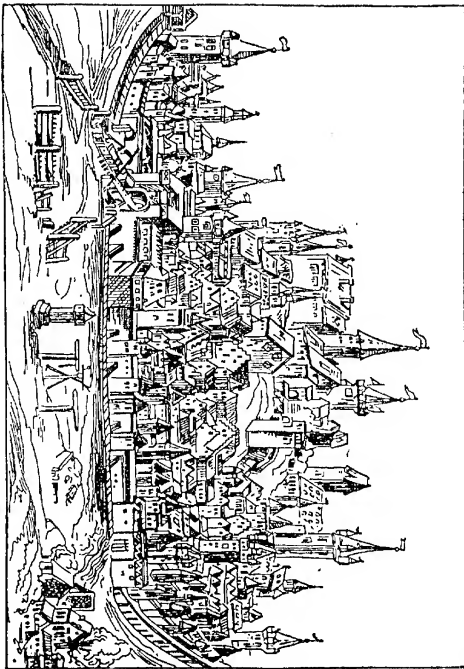
В XII і XIII століттях у Германії росли й мі-Германські міста. Але й міста не могли допомогти об'єднанню Германії. Для боротьби з хижими рикарями, які грабували купців і брали великі мита з товарів, що провозились, південні германські міста в XIV столітті пробували об'єднатись у союз. Але німецькі князі, які не хотіли послаблення самостійності міст, виступили проти них і розгромили їх.

Міста германської півночі в XIV столітті утворили могутній союз «Німецьку ганзу». Ганзейський союз в XIV столітті включав близько 80 міст. Найважливішими з них були Любек і Гамбург. Ганзейці думали не про спільні інтереси германських міст, а про свої торгові прибутки. Ганза вела велику торгівлю на Півночі й Балтійському морі.

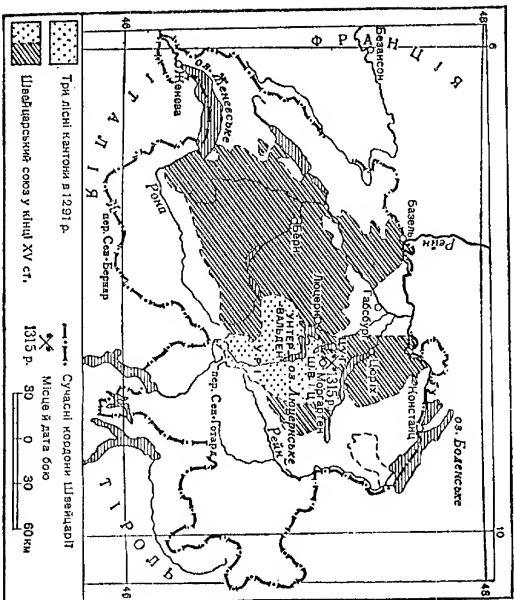
Головний шлях в її торгівлі лежав між Новгородом і Лондоном. Всюди на цьому шляху Ганза прагнула захистити виключне право торгівлі і витіснити всіх інших купців, щоб диктувати ціни, купувати і дорожче продавати. Ганзейці говорили: «Ми купуємо в англійців лісо-сипо за гріш і продаємо їм лісо-сипо за талер». Ганзейці добували своїх цінних хитрості та обманом, а якщо це не вдавалось, то брали до зброї. Вони двічі воювали з Данією і добували не тільки визнання нею всіх привілеїв Ганзи, а й права Ганзи брати участь у виборах датського короля.



Ганзейський корабель.



Загальний вигляд Нюрнберга в XV столітті.



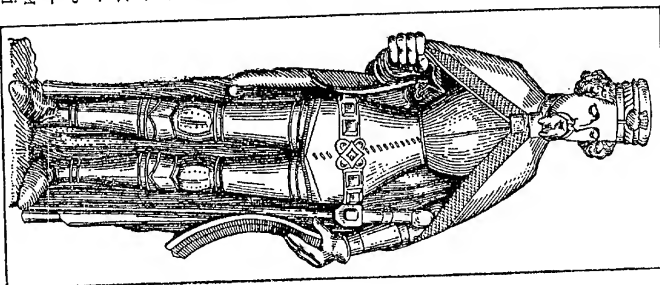
Утворення Швейцарського Союзу.

Головні торгові операції Ганзи провадились в її конторах у Лондоні, Брюгге, Бергені (Норвегія) і Новгороді. Контори ганзейців за кордоном становили своєрідні фортеці: вони були обгороджені високими парканами і пильно охоронялись озброєною сторожею і собаками. У кожній конторі були торгові склади і жили приміщення. Тут жили тільки нежонаті чоловіки, які підлягали суворій дисципліні. Загальносоюзні справи обговорювались на з'їздах делегатів ганзейських міст у Любеку.

Торгові зносини з Росією Ганза підтримувала через новгородську торгову контору («Німецький двір»). Ганзейці старались не допускати в Новгород інших західних купців і перешкоджали новгородським купцям їздити на Захід. Щоб не давати Росії посилюється, вони не пускали до неї товарів, потрібних для військової справи (металів, коїней). Новгородці часто скаржились на несприятельність ганзейських купців, які підробляли нижчі сорти сукна під вищі, обмірювали і обважували. Після предання Новгорода до Москви московський уряд закрив «Німецький двір».

Ганзейські міста не тільки не сприяли об'єднанню країни, але навпаки, закріпили її роздробленість. Їх союзи мали на меті свої приватні інтереси. Ганза не допомагала південно-мелким містам в їх боротьбі з князями. Великі торгові міста, як Аугсбург, Нюрнберг, прагнули добитись цілковитої самостійності. Вони називались «імператорськими» містами, тобто залежали тільки від імператора. У дійсності це були незалежні міські республіки. Вони не зменшували, а збільшували роздробленість країни.

У Германії не було сил, здатних об'єднати країну. Політика агресії і загартань ще більше ослабляла Германію. Захоплюючи землі за Ельбою і в Прибалтиці, Германія втрачала свої власні володіння. Починаючи з кінця XIII століття, від імперії відокремлювався ряд альпійських



Статуя Карла IV.

земель, які утворили самостійний Швейцарський союз.

Германія делалі більше дробилась на самостійні території. В 1356 році імператор Карл IV видав Золоту булгу (тобто грамоту з золотого печаткою), яка закріпила за князями в їхніх володіннях всі права незалежних государів. Ця ж була узаконила обрання імператора сімома курфюрстами (це слово означає «князь-виборщик»). Курфюрстами були наймогутніші духовні і світські князі імперії. Усі князі імперії збирались час від часу на імперські сейми — так звані рейхстаги. У рейхстагах брали участь також представники імперських міст.

Рейхстаги не були представництвом вищих станів усієї країни, як парламент в Англії, генеральні штати у Франції, кортеси в Іспанії. Це були з'їзди незалежних государів і міських республік. Цілковитою незалежністю користувались також «імперські ринари», які при Штауфферах служили імператорові, а після падіння Штауффера перестали відбавувати державну службу. Їх було багато в Германії, особливо по Рейну і на півдні.

Вони не визнавали над собою ніякої влади і найбільше займались грабежами та розбоями. При такому роздробленні держави в імперії не було ні загальних законів, ні суду, ні казни. Кожен князь, імперський рицар або місто були цілком незалежні в своїх володіннях.

В XV столітті імператорська влада дійшла до крайньої міри приниження, і, за виразом сучасника, німці майже зовсім забули, що в них є імператор. Деякі області зовсім відпали від імперії. В решті областей продовжували посилюватись князі, і імператор навіть не намагався їм протидіяти. Бо в нього не було ні грошей, ні війська. Так, у протилежність Росії, Франції, Англії і Іспанії у Германії не створилось міцної центральної влади і німецькі князівства не об'єднались в єдину державу.

РОЗДІЛ XIV.

ЧЕХІЯ В XII—XV СТОЛІТТЯХ І РУСИТСЬКИЙ РУХ.

Чехія формально входила до складу Священної Римської імперії, але вона користувалась цілковитою самостійністю. Імператор не мав права втручатись у внутрішні справи Чехії. Чеський король був курфюрстом і разом з іншими шістьма курфюрстами брав участь у виборах імператора. Німці називали Чехію «королівством Богемією».

Чехія прийняла християнство від німців, і більшість заснованих тут монастирів була німецька. Головні посади в церковному управлінні

займали німці.

З кінця XII століття в Чехії почали рости міста. Міське тор-

гове і ремісничє населення припливало в Чехію теж головним чином з Германії, де в цей час було вже багато міст. Чеські королі сподівались одержувати від міст великі прибутки. Тому вони заохочували заснування міст і всілякими шляхами старались привабити туди переселенців з Германії. У містах утворилось чеське ремісничє населення, але патріціат складався майже виключно з німців.

У XII столітті почали розроблялись багаті чеські рудники. Для розробки їх чеські королі приваблювали сюди також німців, досвідчених у гірничій справі. Таким чином і рудники опинились у німецьких руках. Частину збоївчі підприємці повинні були віддати королю, але багато залишалось і їм, і вони швидко багатіли.

Завдяки своїм великим прибуткам, особливо Посилення Чехії прибуткам від срібних рудників, чеський король в XIII—XIV століттях був найбагатшим з королів Європи.

Карл IV (1346—1378) був одночасно і чеським королем, і германським імператором. Прага стала столицею і найбагатшим та найкультурнішим містом в імперії. У 1348 році в Празі був відкритий університет.

Але становичє трудящих класів у Чехії швидко гіршало. Більшість селян була закріпачена і відбавала на користь панів тяжкі повинності.

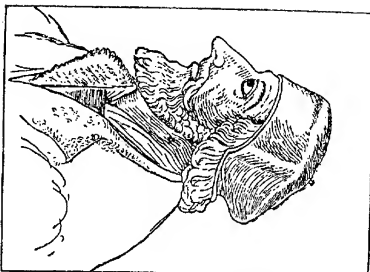
У рудниках порядкували багаті шахто власники, які жорстоко експлуатували гірників. У містах патріціат пригноблював ремісників. І в місті, і на селі назрівало глибоке незадоволення.

Серед великих феодалних панів було багато німців. Німцями були власники рудників. З німецької патріціат.

Німцями були власники рудників. З німецької патріціат. Тому чеський народ вважав німців за головних гнобителів. Більшість монастирів належала німцям. Німці займали більшу частину вищих церковних посад. Церковні феодали були найжорстокішими експлуаторами селянства. Серед трудящих класів Чехії назривав протест і проти німців і проти католицької церкви.

Незадоволення німцями і католицькою церквою нарастало і в інших класах чеського населення. У Чехії, як і в інших країнах Європи, було багато збіднілих рицарів, які змушені були найматись на військову службу в інші країни. Вони заздро дивились на багаті земельні володіння німців та католицької церкви.

Заможні верстви населення в містах — промисловці, торговці — обурювались з того, що німецький патріціат приймає в руки все міське управління. Вони бачили ворога також і в церкві, яку вважали розсадником німецького засилья, заборони і обману. Вони вважали, що церква обходиться нагою дорогою, що її володінці повинні бути відібрані. Навіть дехто з великих чеських феодалів з незадоволенням дивився на могутність німців і католицької церкви.



Ян Гус.

Так виник у Чехії загальнонаціональний рух проти німців і проти католицької церкви.

Ян Гус і гусити. З закликом до боротьби проти панування німців і католицької церкви виступив професор Празького університету Ян Гус. Гус виступав проти зажерливості католицького духовенства, проти продажу індульгенцій, він вимагав відібрати церковні землі. Гус переклав церковні книги з незрозумілої народної латинської мови на чеську. Він різко виступав проти влади пап. Проповідав Гуса знайшла палкий відгук в усіх колах чеського суспільства. Він став визнаним вождем національного визвольного руху.

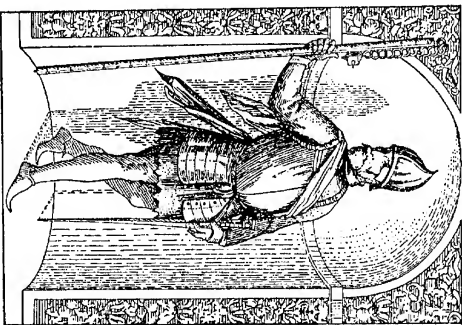
Німці ненавиділи і переслідували Гуса і старались його зрубити.

Собор вишного духовенства католицької церкви, що зібрався в цей час у Констанці, покликав Гуса до відповідей. Гус вважав, чи їхати йому в Констанцу, але германський імператор Сізмунд обіцяв цілковиту безпеку, видавши йому охоронну грамоту. Гус сподівався, що йому вистачить довести соборові свою правоту. Але вище духовенство, що зібралось на собор, не дало йому сказати ні слова; його зустріли злобними криками, посадили в тюрму і засудили на спалення. Сізмунд і не подумав за нього заступитись. Гусу пропонували зректися своїх поглядів, але він вважав, що краще вмерти, ніж стати відступником. 6 липня 1415 року його було спалено. Це зрадлинище бовівство ще більше посилює національно-визвольний рух по всій Чехії. За ім'ям Гуса цей рух дістав назву «гуситський рух», а його прихильники — назву «гуситів». Населення почало виганяти католицьких попов.

У 1419 році справа дійшла до відкритого повстання. У Празі чеське населення, головним чином ремісничі, почало прогнати церкви і монастирі. Ремісники взяли приступом міську раду, де замкнулись члени міської ради, і винесли їх з вікон. Чехи відмовились визнати Сізмунда своїм государем. Тоді папа оголосив хрестовий похід, щоб задати самостійність Чехії і підкорити її німецькому імператорові та католицькій церкві. У цей хрестовий похід збирались головним чином німці, але до них приєдналися рипарі всіх країн католицької Європи. На чолі

з імператором Сізмундом вони рушили на Чехію, але були розбиті гуситами. Тоді хрестоносці розсипались по Чехії, грабуючи і спустошуючи беззахисні чеські селення. У відповідь на це гусити руйнували католицькі храми та монастирі, захоплювали їх землі, а також землі католицьких феодалів.

Серед гуситів утворилось два табори. Одні, більш помірковані, добивались конфіскації церковного майна і визнання самостійності чеської церкви. До них належали торговці, промисловці, заможні селяни, а також професори Празького університету. Другі чехи — селяни і ремісники — утворили особливу партію «таборитів». Їх називали так за назвою ними збудованого укріпленого міста Табора. Селяни, що становили головну силу таборитів, хотіли скасування кріпосного права і феодальних повинностей, вільних виборів духовенства. Для селян війна з німцями була війною з поміщиками.



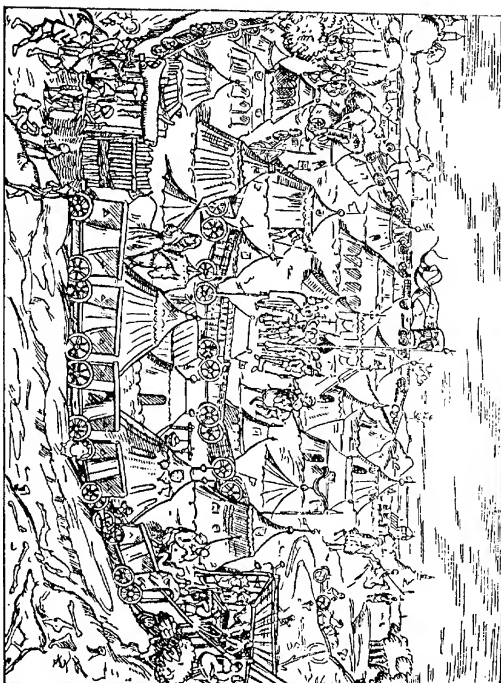
Ян Жижка.

Рух таборитів був по суті таким же селянським повстанням проти феодалів, як Жакерія і повстання Уота Тайлера.

Дехто з таборитів, головним чином білота міста та села і гірники, вимагали повного скасування приватної власності і встановлення спільності майна. До таборитів приєднались також деякі занепадлі рипарі. Серед них були досвідчені воїни. Один з них, Ян Жижка, став улюбленим проводирем гуситських військ.

Німці організували кілька хрестових походів проти війська гуситів (1420—1431). Усі вони закінчились нізачим гуситів, цілковитою невдачею для німців. У Чехії виникли могутні революційні армії. У протипаву німецьким кінним рипарям Ян Жижка організував прекрасну піхоту і легку артилерію, яка пересувалась на возах. З возів, скріплених ланцюгами та дошками, Жижка виступовував неприступні укріплення. У захисті цих рухомих фортець брали велику участь і жінки.

В одному з боїв Жижка був поранений стрілою і втрапив



Гуситський табір, оточений возами.

сир. Але він залишився на чолі гуситських військ і продовжував самовидцями служити батьківщині. Саме його ім'я нагонило страх на ворогів. Гусити називали його батьком. Війська гуситів були надзвичайно рухливі і часто з'являлись там, де їх зовсім не чекали. Розповідають, що війська хрестоносців кидались навтіки, тільки почувши стук гуситських возів. Армія гуситів була набрана на основі загальної військової повинності. В ній була запроваджена суворая дисципліна і панувало революційне піднесення. Віл оборони гусити перейшли в наступ. Вони робили походи на Германію, доходили до самого Балтійського моря. Всюди вони поширювали своє вчення, яке знаходило відгук в трудящих масах Германії. Німецькі папи і феодала називали це вчення «чеською отрутою». Гуситські війни провадились головним чином силами таборитів. Помірковані самі боялись таборитів і шукали угоди з ними.

Зрада поміркованих. Нарешті, імператор Сігізмунд наважился прийняти вимоги поміркованих. Він погодився, щоб Помірковані гусити за ними лишилися землі, відібрані в церкви, по-чеських війн.

В свою чергу помірковані визнали Сігізмунда своїм государем. Але таборити не визнали цієї угоди і вважали її за зраду. Тоді почалась війна між поміркованими і таборитами. Помірко-

162

вані зрадницьки напали на таборитів і розбили їх при Ліп'янах (1434). Над таборитами була винесена жорстока розправа.

Рух таборитів закінчився невдачею, як і інші великі селянські рухи — Жакерія і повстання Уота Тайлера. Міська бюрократія, яка брала участь у русі, не могла повести селян до перемоги, бо сама була ще дуже слабка і неорганізована.

Гуситський рух мав велике значення для Чехії. Він поклав край німецькому засиллю. У Чехії почали розвиватись національна мона і національна культура.

Чеський народ пишається своїми великими національними героями — Яном Гусом та Яном Жижкою.

РОЗДІЛ XV.

ІТАЛІЯ В XIII—XV СТОЛІТТЯХ.

Італія, як і Германія, не об'єдналась в одну державу.

В Італії раніше, ніж в інших країнах Західної Європи, почала розвиватись торгівля, стали багаті міста. Італія була головною торговельною посередницею між країнами Сходу і Західної Європи. Італійські міста були зацікавлені в тому, щоб закріпитись на Сході і успішно торгувати з країнами Заходу, а не в тому, щоб об'єднати країну. Навпаки, їх торговельне суперництво приводило до ворожнечі та до війн і ще більше розривало Італію на частини.

Не могли об'єднати Італію і імператори Священної Римської імперії. Вони тільки прагнули та розорвали Італію, викидали загальну ненависть і були вигнані.

Не були здатні об'єднати Італію і папи, яким належала в Італії велика Папська держава. Папи прагнули не до об'єднання Італії, а до панування над усім світом. Їх плани зазнали краху, і самі вони надовго покинули Італію і поклали в залежність від французьких королів.

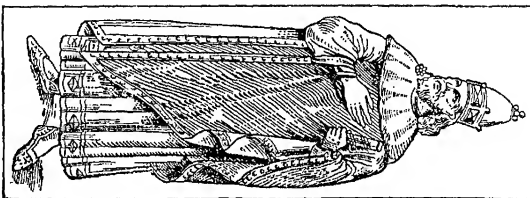
Тому найбільш багата і квітуча країна Західної Європи залишалась розривленою, де, крім того, веда час ішли постійні міжусобиці війни.

Найбагатшою була північна частина Італії. Тут міста пікорали собі землі, що до них прилягали, і утворили незалежні республіки. Вони вели велику торгівлю, в них розвивалась промисловість. Найбільш могутніми були дві приморські республіки — Венеція і Генуя і багате промислове місто Флоренція.

Венеція і Генуя, як і руські міста Новгород і Псков, були аристократичними республіками. Багатства цих міст зосереджувались в руках великого купецтва, якому належала вся влада. Венеція мала свого виборного правителя, який називався дожем. Найвищим органом влади

11*

163



Венеціанський дож.

Венеція славилась своєю виправною дипломатією. Вона багато чого навчилась від своєї сусідки — Візантійської імперії. Венеціанські дипломати були відомі хитрістю і підступністю. У венеціанців були шпигуни та інформатори в усіх країнах, з якими вони торгували. Ці шпигуни жили під виглядом купців, монахів, лікарів. Венеціанці перші завели в інших країнах поштіні посольства. Венеціанські посли надсилали своєму уряду докладні звіти про всі політичні і торгові новини. У венеціанців вчилися дипломатичної майстерності й інші країни Європи.

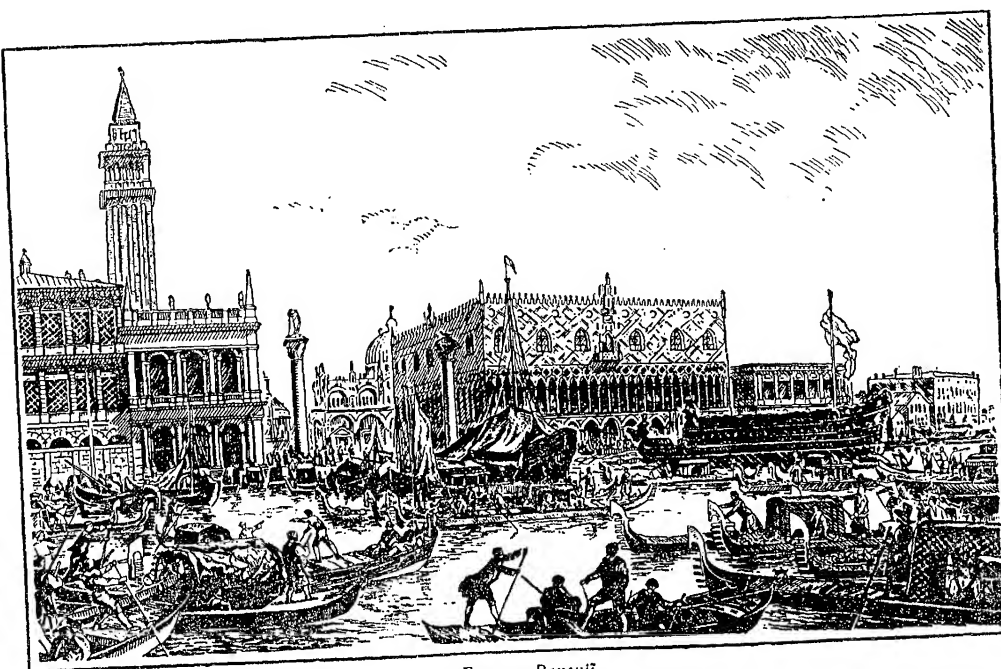
Головною суперницею Венеції була Генуя. Венеція і Генуя вели торгівлю із Сходом через гавані Сирії і Єгипту.

До цих гаваней підвозились товари не тільки з найближчих країн мусульманського Сходу, а й з Китаю, із Зондських островів, які були головними постачальниками прянощів, з Індії. Морський шлях шов з Кантона, в обхід Малакського півострова, на Цейлон, уздовж берегів Індії до Персидської затоки. Другий торговий шлях шов з Китаю сушею — по пустелях, степах і гірських перевалах, через Середню Азію до Чорного та Азовського морів.

була Велика рада. Хоч члени ради і вважались виборними, але в дійсності до їх складу могли потрапити тільки багаті. Велика рада обирала і дожа.

Планування купецької олігархії викликало незадоволення серед населення Венеції. Проти уряду часто влаштовувались змови. Щоб уберезти себе від них, купецька олігархія на початку XIV століття встановила Раду десяти. У Раді десяти було багато таємних агентів. Вони робили доноси, убивали з-за розу людей, небажаних або небезпечних для пануючої групи. Рада десяти мала таємний нагляд за всіма службовими особами, включаючи і самого дожа. У Венеції встановилась система шпигування і терору.

Багата Венеція прикрашувалась чудовими спорудами. Через канали, якими було порізане місто, будувались красиві мости; споруджувались великі будинки. Особливо пишно була прикрашена тольова площа Венеції — площа св. Марка. Тут стояв чудовий собор, збудований у візантійському стилі, тут же містився і красивий Палац дожів.



Вигляд Венеції.

Венеція і Генуя прагнули приборати до своїх рук кінцери пункти цього торгового шляху. Вони заснували торгові факторії у Кіфі (теперішня Феодосія) і Тані (теперішній Азов). Ці факторії стали також центрами торгівлі італійців з Росією і Польщею. Венеціанці і генуезці привозили сюди сукна і інші вироби Західної Європи і купували пісмоноруський хліб і товари, які привозились із Сходу. Вони вели широку торгівлю рабами, яких купували в татар і на Кавказі. Раби ввозились як на Схід, так і в Західну Європу. Хоч рабство тут давно вже замінилось кріпосництвом, але рабами нерідко користувались як домашньою прислугою. Їх ставили також на найважчі роботи. Раби (а також військовополонені і злочинці) були предбачені на галерах — важких гребних суднах.

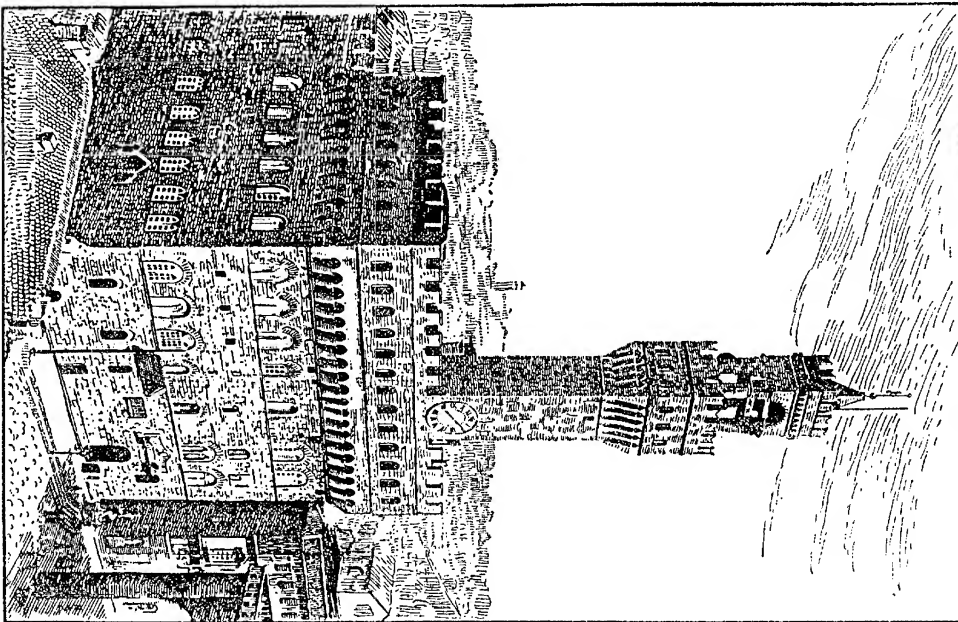
Між Венецією і Генуєю йшли запеклі війни і на суші, і на морі, в які втягались і інші італійські держави. Ці війни ще більш роз'єднували Італію.

Флоренція. Венеція і Генуя розбагатіли на торгівлі. Джерелами багатства Флоренції була прохисловість і попит не тільки в усій Європі, а й на азійських ринках. Флорентійські банкіри вели великі операції з папським двором і з пейських різних країн Європи. У них були контори в ерро-флорентійських банкірів перед Столітньою війною величезну як на той час суму в мільон триста тисяч золотих монет. Потім король відмовився сплатити цей борг. Це був сильний удар для флорентійських банкірів, але Флоренція швидко від нього оправились.

З кінця XIII століття вся влада у Флоренції була зосереджена в руках семи «старших пехів», до яких належали багаті промисловці, банкіри, лікарі і юристи. Цих багатих людей називали «гладким народом». Дрібних ремісників і робітників називали «худим народом». На чолі управління Флоренції стояла особлива рада — «сенйорія». З дев'яти членів цієї ради сім обирались «старшими цехами».

Організація Багаті промисловці закупували великі партії вовни в Англії, у Фландрії, в Іспанії. Ця вовна перероблялась в сукно у великих майстернях, де працювали десятки і навіть сотні робітників, розподілених за спеціальностями. Одні мили вовну, інші сушили її, треті чухрали, спеціальні робітники валили сукно, стригли, ворсували, фарбували. Деякі роботи виконувались не у великих майстернях, а вдома у робітників. Прядіння і ткацтва звичайно доручались прядильникам і ткачам, які працювали в себе вдома.

Так виникли великі підприємства, власниками яких могли бути тільки дуже багаті люди. Їм належала сировина, майстерні



«Палац сенйорія» у Флоренції.

і всі інструменти, навіть ті, якіми працювали ткачі і прядильники в себе вдома. Власникам підприємств належало вироблене працю робітників сукно, і вони одержували весь прибуток від його продажу. Робітникам вони платили тільки мізерну заробітну плату і всього їх обманювали і пригноблювали.

Так в Італії XIV століття, раніше ніж в решті Європи, складалось капіталістичне виробництво, засноване на експлуатації найманих робітників. Ці великі промислові підприємства відрізнялись від пізніших фабрик тим, що на них не застосовувались ще машини, а вся робота виконувалась ручним способом. Такі підприємства називаються «мануфактурами» (мануфактура по-латині означає «ручне» виробництво). Мануфактура була передією формою капіталістичного виробництва.

У Флоренції відбунуто *перше в історії велике повстання чомпів*, *повстання робітників*, відоме під назвою *повстання чомпів* (так називали у Флоренції найманих робітників-текстильників).

20 липня 1378 року вдарили лавони, і чомпи та дрібні ремісники вийшли на вулицю. Спочатку вони намагались здобути будинок сеньйорії. Коли це їм не вдалось, вони кинулись руйнувати будинки багатих городян. Через два дні чомпи оволоділи і сеньйорією. Передлякані члени сеньйорії розбіглися.

Влада «гладкого народу» була скинута. На чолі нової сеньйорії був поставлений вождь чомпів — чеський воєни Мікель Ланно. Але Ланно виявився зрадником. Він був підкуплений буржуазією і найбільше дбав про охорону майна багатців, а не про інтереси робітників.

Великі підприємці у відповідь на повстання народу закрили свої підприємства. Почалося безробіття і голод. Чомпи намагались підняти нове повстання, але їх не підтримали дрібні ремісники, яким багатці пообіщали розширити їх політичні права. Повстання було придушене. Почалась жорстока розправа. Безліч робітників змучена була тікати з Флоренції. «Гладкий народ» знов оволодів владою.

Так зазнало поразки перше повстання робітників. Робітники були ще надто слабкі, нечисленні і погано організовані, щоб відержати владу в своїх руках.

Повстання чомпів налякало «гладкий народ». Страх перед повстанням примусив його шукати нову форму правління.

В XV столітті влада опинилась в руках найбільш-Тиранія Медічі, що банкіра Флоренції Козімо Медічі. Він офіційно не займав ніякої посади, але всі нітки правління були зосереджені в його руках. Членів сеньйорії й інших службових осіб продовжували обирати, але вибори були організовані так, що на всі посади проходили тільки прихильники Медічі.

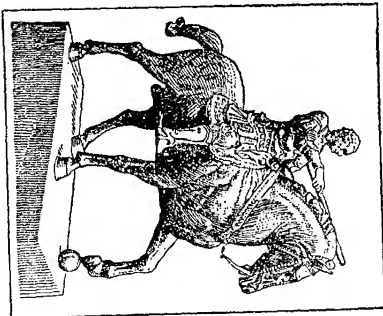
Сеньйорія втратила всяке значення, і всі заходи проводились тільки з наказу Медічі.

Щоб схилити на свій бік народні маси і відвернути їх від боротьби, Козімо Медічі організував великі будівельні роботи. На нових будівлях праць флорентійська біднота мала змогу мати заробіток. Медічі були найбільшими банкірами не тільки у Флоренції, а й у всій Європі. Їх банк мав філії в багатьох великих містах. Медічі позичали гроші королям. Завдяки цьому посилювався міжнародний вплив Медічі.

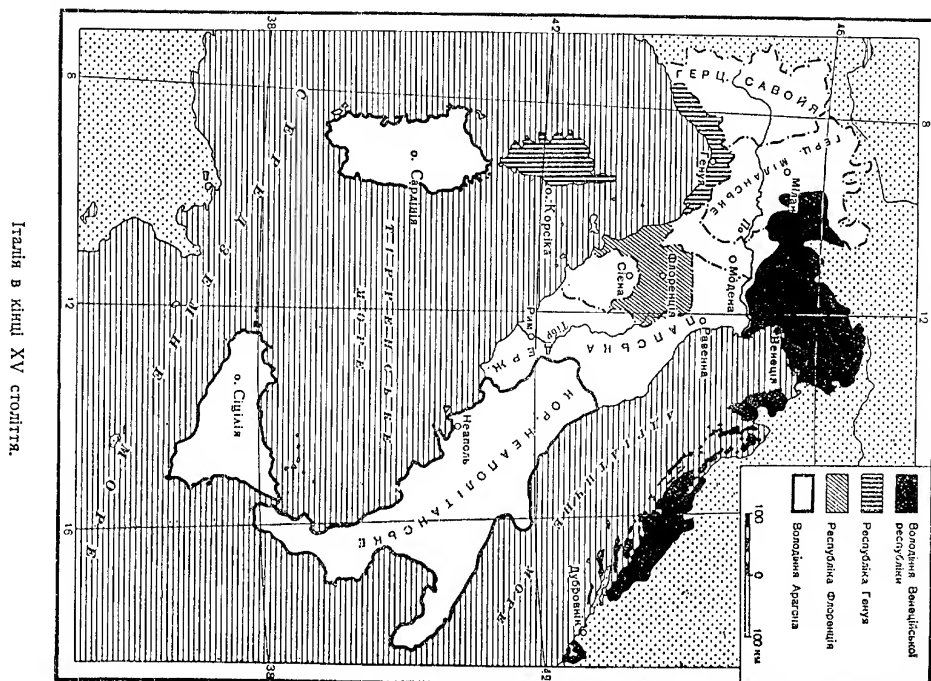
Після смерті Козімо влада перейшла до його сина, а потім до внука. У Флоренції довго правив внук Козімо, Лоренцо, на прізвисько «Пишний». Він був хитрий і спритний політик, який ні перед чим не спинявся для досягнення своєї мети. Бажаючи налати більше блиску своєму правлінню, він оточував себе художниками, вченими, поетами, які вихваляли його і лестили йому. Медічі стали ніби некоронованою династією у Флоренції.

Так виникла у Флоренції не обмежена одностороння влада. Ця форма правління дістала назву тиранії, а самі тирани називались тиранами. Тиранія встановилась в багатьох інших містах Італії. Причина її виникнення була одна й та сама — страх перед народними повстаннями. Тирани ставали начальниками найманих родів. Іноді тирани ставали свої постійними міжусобицями загонів — «контрабанди». Для своїх постійних міжусобиць війни італійські міста наймали заго-ни професійних воїнів. Крім винагород від міста, заго-ни одержували ще частину здобичі. Кондотьери та їх заго-ни справляли бичем Італії. Італія була наводнена найманими бандами, дідини служили в того, хто їм більше заплатив. Цей найманий набір часто складався з іноземців — французів, німців, англійців. Іноді здобиччо власного кондотьєра ставало місто, що його найняло. У багатому Мілані у середині XV століття владою заволодів кондотьєр Сфорца.

Так Італія, в той час найбагатша і найкультур-Напада іноземців ніша із західноєвропейських країн, не об'єдналась політично і була ареною постійних міжусобиць війн. Багата Італія, де точились внутрішні війни, здавалась легкою



Статуя кінного кондотьєра.



здобиччу для сусідів. Герман-

ські імператори, які продовжу-
вали називати себе імперато-
рами священної Римської ім-
перії, мріяли про нове завою-
вання Італії, але в них не було
для цього засобів. Вони вла-
штували в XIV столітті кілька
походів на Італію. Усі ці по-
ходи закінчувались ганебними
неудачами. Далеко більш не-
безпечними сусідами були ве-
ликі держави з сильною коро-
лівською владою — Іспанія і
Франція. Вже на початку XIV
століття арагонські королі за-
володіли Сіцилією, а в середині
XV століття — південною
Італією. Після об'єднання Ара-
гону з Кастилією ці області
опинились під владою іспанського королівства.

Наприкінці XV століття (1494) на Італію напав французький
король Карл VIII, син Людовіка XI, з сильним військом. Він
захопив значну частину Італії, але зєднаними зусиллями італій-
ських держав був вибитий з країни. Спроби завоювати Італію не
припинялись. На початку XVI століття почались тривалі війни за
панування над Італією. У цих війнах брали участь Франція,
Іспанія, Німеччина. У 1527 році іспансько-німецькі війська взяли
Рим і піддали його такому страшенному розгрому, якого він не
знав з часів Аларіха і Гензєріха. Іноземні навали розорили Іта-
лію і підірвали її промисловість та торгівлю.

РОЗДІЛ XVI.

ПІВДЕННО-СХІДНА ЄВРОПА І АЗІЯ В XIV—XV СТОЛІТТЯХ.

Балканські
держави.

Візантійська імперія ніколи вже не могла опра-
витись після страшного розгрому, що його зава-
дали західні християни під час четвертого
хрестового походу і Латинської імперії. Вона перетворилась у
друпорядкову державу, горду тільки своєю давньою культурою та
своїми історичними спогадами. Її торгівлю перехопили генуезці
та венеціанці. З півночі її тиснули слов'янські держави — Сербія
і Болгарія, які звільнилися від візантійської влади в XII століт-
ті. У XIII столітті найсильнішою державою на Балканському пів-
острові була Болгарія, у XIV столітті — Сербія. Сербія в цей
час швидко багатшала. В ній розроблялись гірські багатства —
золото, срібло, олово, мідь. Через слов'янське місто на Адриа-



Діорено Медічі.

Волатаря, Сербія, ослаблені феодальними усобицями, не могли вчинити сильного опору туркам. Султан Мурад IV 1389 році завдав страшної поразки сербам на Косовому полі. І Сербія була змушена визнати залежність від турків. Про бинув на Косовому полі сербські народні поети складали багато пісень, які оплакували цю поразку як найбільше національне нещастя. Тільки маленька область Сербії — Чорнотрія — зберегла незалежність. Наприкінці XIV століття турки заволоділи і Волатарією. Навколо Візантії зімкнулось кільце турецьких воєводів, але її падіння було відстрочене страшним зтінкеним в Азії.

умів швидким і рішучим ударом покінчити з противником. Він не знав поразок.

Тімур розорив і розграбував Вірменію, Азербайджан і Грузію. Він вдерся в межі Росії, дійшов до міста Єльца і зруйнував його, потім повернувся у Крим, розграбував багаті торгові міста Таву і Кафу. Він зруйнував столицю Золотої Орди Сарай і приєднав більшу частину Золотої Орди до своїх володінь. З походом в Індію він повернувся з величезною здобиччю.

За кілька десятиків років Тімур поширив свої володіння на величезні простори, — йому підкорились Середня Азія, Іран, Північна Індія, Сирія, Мала Азія, частина Золотої Орди. Своєю столицею він зробив Самарканд.

Правління Тімура відзначалось надзвичайною жорстокістю. В разі найменшого опору він був нещадний. Його похід в Північну Індію завдав нечуванних руйнувань. Багато міст, у тому числі і квітуче Делі, перетворилось на руїни. Під час придушення заколоту в Ісфагані з його наказу було вбито 70 тисяч чоловік. З їхніх черепів була споруджена башта.

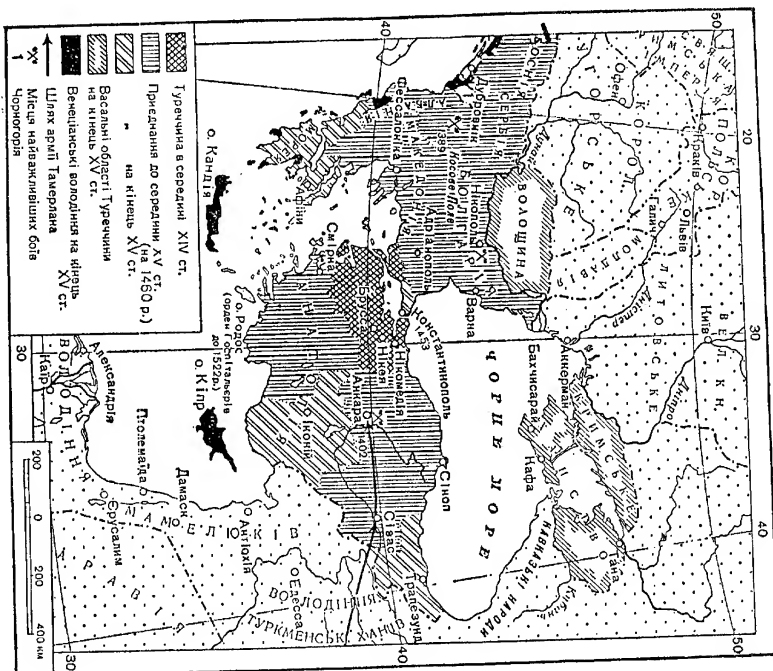
Із завоюваних країн Тімур вивозив у Самарканд величезні багатства. Він переселяв туди численних ремісників, художників, учених. Він організував великі роботи по проведенню зрошувальних каналів. При ньому Самарканд вкрився чудовими спорудами і став одним з найважливіших центрів освіченості на Сході.

У 1402 році, вирушивши походом на Малу Азію, Тімур зіткнувся з турками-османами. Він розбив наголову турків під Анкарою і полонив османського султана Баязіда. Смерть Тімура (1405) обрвала його дальші завоювання. Заснована ним держава розпалась на кілька частин. У володінні нащадків Тімура (Тімуридів) залишилась Середня Азія.

Нашадки Тімура прикрашали міста Середньої Азії красивими будівлями. Внук Тімура Улугбек сприяв науці. Він сам був великим астрономом свого часу. Він зібрав у Самарканді найкращих астрономів Сходу і збудував поблизу столиці велику обсерваторію.

Наприкінці XV століття володіння Тімуридів у Середній Азії були завоювані коновими племенами узбеків. Узбеки переходили від кошового способу життя до осілого, завоювали старовинну культуру міст Середньої Азії і розвивали свою національну культуру. Найважливішим представником узбекської культури був великий філософ, історик і поет Алішір Навої. У своїх творах Навої прославляв мистецтво і працю, спрямовані на благо людей. Герой однієї з його поем царевич Фархад не тільки хоробривий воїн, а й художник, виразний архітектор, будівник зрошувальних каналів. Навої зображав Фархادا другим народом, який прагне поліпшити народні страждання.

Один з нащадків Тімура, Бабур, витіснений з Середньої Азії



Туречина в XIV—XV століттях.

узбеками, перейшов із своєю дружиною через гірські проходи в Індію (1526). Скористувавшись роздробленістю країн, він підкорив більшу частину північної Індії і заснував державу, яку європейці називали «імперією Великого Могола» (Могол те саме, що монгол). Імперія Моголів поширилась на більшу частину Індії і частину Афганістану.

Розгром турків під Анкарою тимчасово затримав їх завоювання. Але потім вони відновили свої напади на Візантію.

У 1453 році султан Махмуд II з великим військом обложив Константинополь. У греків сили були незначні, а в турків була

найкраща в Європі облога артилерія. Крім того, у них були металеві знаряддя — «бомбарди», які кидали величезні кам'яні ядра. Візантійці замкнули вхід у гавань Константинополя (Золотий Ріг) ланцюгами, але турки перетягли туди вночі 70 кораблів по дошках, змашених саом.

Облога тривала 53 дні. Нарешті 29 травня 1453 року Константинополь був взятий штурмом. Останній візантійський імператор Костянтин Палеолог загинув у бою. Махмет II урочисто в'їхав в Константинополь і зробив його столицею своєї держави. Константинополь був перейменований у Стамбул. Падіння Константинополя, давньої столиці Східної Римської імперії, справило величезне враження в Європі.

Захопивши в 1453 році Константинополь, турки повели широкую завоювальну політику. Вони підкорили ряд ще незалежних володінь на Балканському півострові й в Малій Азії, підкорили собі Кримське ханство, разом з кримськими татарами розпростили італійські факторії в Криму, а жителів їх продали в рабство. Турки завоювали Сірію, Палестину, Єгипет, підкорили собі Аравію із священними містами мусульман — Меккою і Мединою. Завоювання турків на сході дійшли до Кавказу і Месопотамії. Згодом турецький султан прийняв титул халіфа, духовного глави всіх мусульман. Вершини своєї могутності Османська імперія досягла при султані Сулеймані II (1520—1566), якого європейці прозвали Пишним.

У Сулеймана було величезне як на той час військо, чисельністю понад 250 тисяч чоловік, краща в світі артилерія, яка налічувала 300 гармат, флот більш як з 300 кораблів. Сулейман заволодів значною частиною Угорщини. Армія султана спустошила Австрію, обложила Відень. Не менш успішно йшли дії на морі. Турецькі кораблі держали в страху береги Італії, Іспанії. Майже вся Північна Африка була завоювана турками. Захопивши найважливіші торгові шляхи, турки наклали на торгівлю високі мита, які збагачували султанську казну.

Більшість завоюваних народів не хотіла добровільно користуватись турецькому пануванню. Щоб примусити їх до покори, турецька знать вживала найжорстокіших заходів. Кожен турецький похід супроводився розоренням міст та сіл, знищенням або відведенням в рабство десятків і сотень тисяч людей.

Так створилася величезна Османська імперія, яка стала постійною загрозою для Європи.

Турки-османи розгромили культуру Візантії, Сербії, Болгарії, Вірменії. Вони розорили Грузію. Турецьке ярмо надолго затримало культурний розвиток арабських країн. *Завойований турками Схід на багато століть був приречений на занепад і відсталість.*

Але підкорені турками народи ненавидили жорстоких гнобителів. Туркам не вдалось погасити в них дух свободи. Безпе-

176

речна боротьба за незалежність загрожувала сербів, болгар, греків, вірмен і піднімала в них національне почуття і волю до свободи. Ця боротьба поступово підточувала турецьку державу, засновану на насильстві та пригнобленні, вона зв'язувала сили турків і затримувала їх дальші завоювання.

З падінням Візантійської імперії Росія залишилась найсильнішою християнською державою Сходу. Московські правителі вважали, що до них перейшло те значення, яке раніше мала Східна Римська імперія. Великий князь Іван III женився на племінниці останнього візантійського імператора — Софії. Івана III стали називати «царем». Так у Росії називали візантійського імператора. Свідомість великого всесвітньостороннього знання Росії привела до створення вчення про «третій Рим». Московські політичні письменники розвивали думку, що за першим Римом з'явився «другий» Константинополь, але обидва вони загинули, а тепер їх наступницею є Москва. «Да Рима падоша, третій стоїт, а четвертому не буть».

РОЗДІЛ ХVII.

КУЛЬТУРА ЄВРОПИ В XIV—XV СТОЛІТТЯХ.

§ 1. Італійське Відродження.

В Італії раніше, ніж в інших країнах Європи, Буржуазна культура утворився новий клас — буржуазія. До міста в Італії цього класу належали багаті купці, промисловці, банкіри. Італійські багаті хотіли жити в розкішних палацах, прикрашених статуями і картинами, вони хотіли мати насолоду, споглядаючи кращі твори літератури і мистецтва. Вони потребували вправних дипломатів, які вели б їх справи за кордоном. Вони прагнули використати зростаючу науку і техніку для збільшення своїх багатств. Пірани хотіли, щоб поети прославляли їх у своїх віршах, щоб історики описували їх подвиги і доводили законність їх влад. Так в італій-



Султан Махмет II.

ських містах створювались буржуазна інтелігенція — архітектори, художники, скульптори, юристи, дипломати, учні, лікарі, письменники і поети. У цьому середовищі виникла нова, буржуазна культура, різко відрізняючись від старої, феодальної. Над феодальною культурою панувала церква і релігія. Нова культура відзначалась непереконаним, світським характером. Буржуазія не думала про «загробне» життя, а хотіла якомога більше насолоди від земного життя. Не бог, а людина і людське життя цікавили буржуазію і буржуазну інтелігенцію. Їх ідеалом було не християнське догодження богам, а всебічний розвиток душею і фізичних сил людини. Вони прагнули до визволення людської особистості з-під гніту церкви, до торжества людського розуму над церковними заобонами. Тому новий напрям культури дістав назву «гуманізм» (від латинського «*homo*» — людський), а його представники стали називати «гуманістами».

Письменники-гуманісти брали сюжет не з церковних легенд, а з навколишнього життя. Вони описували не «святих», не ідеалізованих хоробрих і багаточестних лицарів, а живих людей. Художники старались змальовувати людей і природу по можливості ближче до дійсності.

Визволені з-під церковного гніту наука і мистецтво переживали в цей час бурхливий розвиток. Тому новий напрям культури називають також Відродженням, або Ренесансом (французька назва відродження). Відродженням цей напрям називається також і тому, що гуманісти високо цінили красу античного мистецтва та античної літератури, вивчали їх, старались їх наслідувати, «відроджували» античну культуру.

Але *близьку культуру Відродження охопила тільки невелика верхівка італійського суспільства*. Італійська буржуазія, торда своєю освіченістю, звисока і з презирством дивилась на експлуатовані народні маси і не дбала про їх освіту.

Цим буржуазний гуманізм італійського Відродження різнився від справжнього, загальнолюдського гуманізму, «гуманізму Маркса» — Енгельса — Леніна — Сталіна, мета якого — повне визволення трудявого народу всіх рас і націй від зализних лап капіталу» (М. Горький).

Найвидатнішим італійським письменником середніх віків був флорентієць Данте (1265—1321). Він стояв на порозі між старою церковною і новою гуманістичною культурою. Його головний твір — «Божественна комедія». Це велика віршована поема, написана італійською мовою. У ній Данте змальовує загробний світ, як він уявлявся християнам. Поема розпадається на три частини: «Пекло», «Чистилище» (місце середнє між пеклом і раєм) і «Рай». Щодо сили художнього змалювання його «Пекло» — один з найвидатніших творів світової літератури. Похмура фантазія Данте малює при-

головні картини страшних сцен і прірв пізнього царства, страхотливих мук, яких зазнають грішники. Одні занурені в торпидне озеро, інші померзають в лід, треті несуть по повітря вічний ураган. В одному з крутих пекла Данте бачить вогненну яму, приготувану для папи Боніфація VIII, який тоді був ще живий.

Але Данте не помістив у пекло своїх улюблених античних письменників, які за церковними поняттями могли бути там як зазвичай. У Данте вони знаходяться в передверті пекла, де не зазнають ніяких мук. У «Божественній комедії» Данте перебуває ще у владі церковних ідей. Але в ній вже почувається віяння нової, гуманістичної культури. Данте викидає свободу почуттів, допитливості духу, прагнення до пізнання світу.

Одним з перших італійських гуманістів був **Петрарка** (1304—1374). Уже замолоду він любив книги, зачитувався творами знаменитих римських письменників. Він розшукував забуті рукописи античних авторів. Кожну таку знахідку Петрарка відмічав у своєму щоденнику як значну подію.

Петрарка залишив після себе багато літературних творів. Він писав італійською мовою ліричні вірші — сонети, в яких оспівував свою любов до Лаури. Петрарка користувався гучною славою в своїх сучасників. В Римі він був урочисто урочинаний лавровим вінком.

Другим великим гуманістом був друг Петрарки **Боккаччо** (1313—1375). Головний його твір «Декамерон» (по-італійськи це значить «10 днів»). Боккаччо розповідає, що під час чуми, яка лютувала у Флоренції, 10 молодих людей і дам переїхали за місто: вони щодня збирались і розповідали кожен по одному цікавому оповіданню. «Декамерон» — це збірник оповідань, в яких Боккаччо висміює святих і лицейство попів та монахів. Він закликав до веселого, сповненого задоволення життя. Боккаччо, так само як і Петрарка, захоплювався античною літературою, шукав і збирав античні рукописи.

Подітична роздробленість Італії, постійні міжкнязівські війни, які робили багату і культурну країну злидованою найманих зграй та іноземних загарбників, придушували глибоко страждати видатніших представників гуманістичної культури. Вони бачили єдиний шлях до порятунку Італії в її об'єднанні. До об'єднання Італії закликав знаменитий флорентійський історик і політик **Мачіавеллі** (1469—1527). Ідеалом Мачіавеллі був політичний лад стародавнього республіканського Риму. Але він думав, що об'єднати Італію може тільки сильна монархічна влада, як це було у Франції і Іспанії. Мачіавеллі не вірив у добрі властивості людської природи і думав, що об'єднання може бути досягнуте тільки насильним шляхом. При цьому він вважав допустимим і обман, і віроломство, і будь-



Леонардо да Вінчі.
Автопортрет.



Рафаель.
Автопортрет.

яке лиходійство, аби тільки це привело до створення єдиної і сильної Італії. Свої політичні погляди Макіавеллі виклав у творі під назвою «Государ».

Могутнє піднесення культури в Італії висунуло Леонардо людей з винятковими і багатограничними обдарованнями. Такий був Леонардо да Вінчі (1452 — 1519), геніальний художник, скульптор, музикант, поет, інженер, винахідник, природодослідник. Леонардо ставив метою мистецтва правдиве відтворення природи. Для цього він наполегливо вивчав анатомію людини, механіку її рухів. Він розглядав трупи (що було заборонено церквою).

Над кожним своїм твором Леонардо да Вінчі працював багато років, старавшись діяти досконалості. Найвизначніший з його творів — «Мона Ліза Джоконда» — портрет однієї флорентійської городянки, чудовий щодо виразності та досконалості виконання. Леонардо да Вінчі нестимо шукав нових шляхів до науки. Він вивчав політ птахів, щоб розв'язати питання про будову літальної машини. Він зробив ряд важливих спостережень у галузі хімії, фізики, геології. Ця геніальна людина все життя провела на службі то у миланського тирана, то у флорентійської сенйорії, то в папи, то у французького короля. Він завжди мав потребу в грошах, не знаходив засобів, щоб провадити свої дослідки, і помер у злиднях далеко від батьківщини. Його геніальні наукові твори не були видані і довго залишались невідомими.

Могутній і різномісний талант

Рафаель.

Мікель Анджело, мав флорентієць Мікель Анджело Буонарротті (1475 — 1564), художник, скульптор, архітектор і поет. Палкий патріот, він страждав, бачачи те глибоке приниження, в яке кинули Італію іноземні навали і внутрішні чари. У своїх творах він змальовував могутніх людей, з різним поглядом і сталевими мускулами. Такі його знамениті статуї Давида та Мойсея. Словнена різною силою його статуя, що зображує скованого раба, який намагається розірвати свої кайдани. Уся його творчість пронята гнівом проти тиранів його батьківщини, закликом до могутнього опору.

Високий художником був Рафаель (1483 — 1520). У своїх картинах він дав ряд прекрасних і ніжних жіночих образів. Улюбленою його темою було зображення молодої матері з дитиною. Найзначнішим з його творів вважається «Сикстська малюнка».

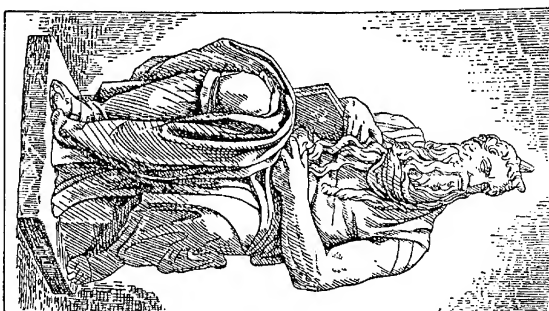
Високого розвитку досягла в цей час архітектура. Наслідуючи античні зразки, італійські архітектори прагнули надати будинкам то можливість більше гармонії і розмірності. Будинки прикрашувались колонами в античному стилі, увінчувались красивими куполами. Одним з найчудовіших архітектурних творів тієї епохи був храм святого Петра в Римі, збудований під керівництвом Браманте і Мікель Анджело Буонарротті.

§ 2. Гуманісти в Англії, Франції, Нідерландах і Германії.

Буржуазна культура поступово розвивалась і в інших країнах Європи. Вчені, письменники, художники в Англії, Франції, Нідерландах і Германії багато дечого навчилися у діячів італійського Відродження.

В Англії з XIV століття розвивається література національною мовою.

У XIV столітті писав один з найвидатніших поетів Англії Чосер (1340—1400). Його батько був багатим купцем, він



Мойсей. Мікель Анджело.

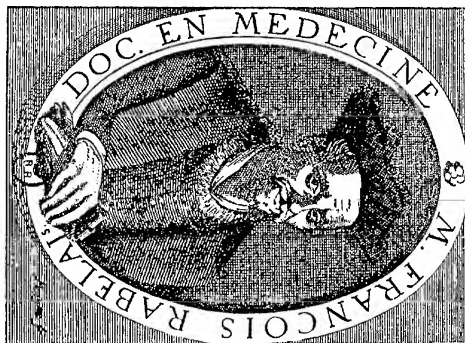


Храм св. Петра в Римі.

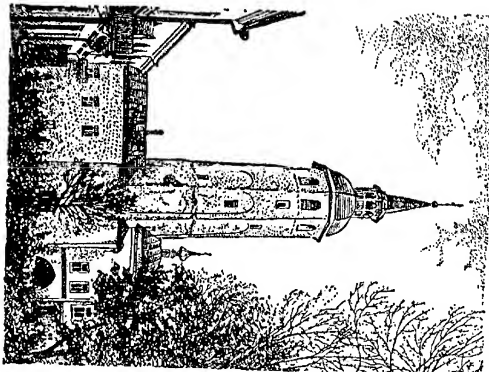
сам був близький до королівського двору, виконував дипломатичні доручення в Італії, багато подорожував по Європі, був особисто знайомим з Петраркою та Боккаччо. Його найкращий твір—«Кентерберійські оповідання». Люди різного суспільного становлення, які їдуть з Лондона в Кентербері, в дорозі розважаються тим, що по черзі розповідають цікаві пригоди. Чосер вводить тут рикаря, ченця, продавця надудьгениць, купця, студента, багатого селянина, лікаря і т. д. Увесь твір Чосера пропитий реалізмом. Він вкравно змальовує справжніх живих людей: Поетичними рисами зображує він городян, сільських і селянам, але нещадно висміє духовенство.

Франція. Найвидатнішим представником французького гуманізму був Рабле (1494—1553). Він за-служив безсмертну славу своїми сатиричними романами «Гаргантюа» і «Пантагрюель». У цих романах під виглядом жартівливого оповідання про незвичайні пригоди вельмож-королів Гаргантюа і Пантагрюеля та їх слюдяників Рабле піддав нищівній критиці всю феодальну культуру. Він нещадно висміює всенні богословів з їх пустими, шарлатанськими базиліями, дурне і темне духовенство з самим папою на чолі, продавців хабарників—суддів, буйних феодальних сеньйорів, завжди готових розпочати війну через дрібниці. Усій цій глупоті, зажерливості і злобі Рабле протиставляє глибоку віру в природну доброту людини. Він переконаний, що люди, яким надана повна свобода вчинків, будуть самі щасливі і зуміють дати щастя іншим. Роман Рабле мав величезний успіх і викликав шалену злобу в церкві, яка накладала на нього заборону.

Нідерландський гуманіст Еразм Роттердамський і д'Амські (1467—1536) користувалися величезним впливом не тільки в себе на батьківщині, а й у Германії, у Франції, в Англії. Особливий успіх мала його сатра «Похвальне слово Глупоті». Тут він виводить веселу царшию Глупоту, яка хвастається своєю могутністю і перахо-бує своїх поклонників. Серед них найзначніше місце займає



Рабле.



Засоби у Новгороді XV століття.

рогті із зовнішнім ворогом відзначались руською літературою. «Життя Олександра Невського», складене на початку XIV століття, читали з захопленням в усіх кінцях руської землі. Ряд літературних повістей був присвячений Куликовській битві. Одна з них «Залозина» була написана в наслідування «Слова о полку Ігореве». Не припинявся і розвиток мистецтва, особливо в Новгороді і Пскові, які залишились осторонь від татарських погромів. Ці міста прикрашались численними храмами, які були збудовані єпископами, боярами, купецькими гільдіями. Те відродження, яке в той час відбувалось у візантійському і слов'янському мистецтві, охопило і Росію. Ставились новгородські живописці, які прагнули внести в розпис храмів більше живопису, руху, реалізму.

Москва, яка в XIV—XV століттях була центром об'єднання Росії, стала також її культурним центром. У Москві складались історичні твори, які зображали велике минуле Росії. У Москві працював один з найвидатніших живописців середньовіччя Андрій Рубльов (помер близько 1430 року). Релігійний живопис Андрія Рубльова відзначається винятковою красою, гармонією ліній та фарб і вмінням передавати глибокі душевні рухи. Його твори високо цінилися російськими людьми. Літопис відмічає як велике щастя одієї з картин Рубльова

сєххх країнах, особливо в Сербії.

Турецьке завоювання примусило візантійських вчених тікати в інші країни. Багато з них переселилось до Італії. Інші шукали притулку в Росії. У Росії ж рятувались від турків освічені люди з південнослов'янських країн.

Росія. Татарське іго затримало розвиток руської культури, але не могло знизити прагнення великого народу до визволення і відродження своєї держави.

Ідея єдності Російської землі та її великого історичного призначення не зламилася і в гірші часи монгольського панування. Значні події в житті руського народу, його перемоги в бо-

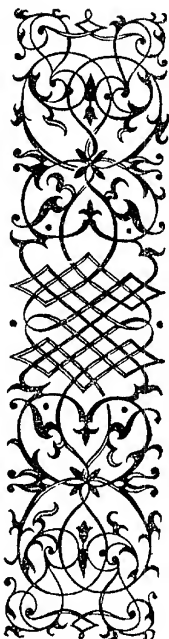
під час пожежі. У Рубльова було багато учнів і наслідувачів. Його школа підняла російський живопис на високий рівень.

Москва підтримувала тісні культурні зв'язки з Візантією і південними слов'янами, прагнула відновити зв'язки з Заходом. Рятуючись від турецького погрому, багато освічених греків і сербів виїхало в Москву. Видатний грецький гуманіст Максим Грек, який здобув освіту в Італії, приїхав до Москви на початку XVI століття. Навколо нього створився гурток освічених людей, які живо відгукувались на питання політичного життя Росії.

Московські майстри засвоювали будівельну техніку архітекторів Італійського Відродження. На виклик Івана III до Москви приїжджав знаменитий італійський архітектор Фіораванті. Йому було доручено будівництво Успенського собору в Московському Кремлі. Фіораванті уважно вивчав зразки старовинної російської архітектури, і збудований під його керівництвом собор є одним з найпрекрасніших пам'яток російського мистецтва. Другий чудовий кремлівський собор, Благовіщенський, збудували близько того самого часу псковські майстри. Навколо Кремля були збудовані високі мурі. Було розпочате будівництво великого князівського палацу. Ці будівельні роботи провадилися з участю італійських майстрів.

Красиві кам'яні храми та палаци споруджувались і в інших містах Російської держави, яка відроджувалась після повалення татарського ярма.





В І Д А І А Т Р Е Т І Й

ШІЗНЄ СЕРЕДНЬОВІЧЧЯ



РОЗДІЛ XVIII.

ВЕЛИКІ ГЕОГРАФІЧНІ ВІДКРИТТЯ І ПОЧАТОК КОЛОНІАЛЬНИХ ЗАГАРБАНЬ.

В XI—XV століттях у житті феодального суспільства сталися великі зміни. Розвивалась промисловість і торгівля, піднімались міста. Але цей розвиток шов нерівномірною. Країни Східної Європи і Азії зазнавали навал кочових орд, які руйнували їх господарство і затримували їх розвиток. Східна Європа і особливо Росія зазнавали Захід від навали кочівників. Тому країни Західної Європи почали випереджати країни Сходу в галузі господарства і культури. Феодальний лад продовжував панувати в Західній Європі так само, як і на Сході, але в перелікових країнах Західної Європи, насамперед в Італії, почали складатись капіталістичні відносини.

Появились нові класи: буржуа — капіталісти і експлуатовані ними наймані робітники. Наймані робітники відрізнялись від кріпаків тим, що вони були особисто вільні, але зате позбавлені землі і всіх засобів існування. Щоб не вмерти з голоду, вони мусили продавати свою роботу силу капіталістам.

Розвиток капіталістичних відносин був прискорений відкриттям європейцями нових торгових шляхів і нових, невідомих раніше країн.

§ 1. Відкриття Америки і морського шляху в Індію.

Шукання шляхів у XV столітті європейці почали послідовно шукати шляхів на Схід, в Індію, в Китай, які здавалися їм країнами казкових багатств. Європейські купці сподівались нажитись на торгівлі з цими країнами.

183

Вони хотіли зав'язати прямі зв'язки з невідомими європейцям країнами, де ростуть перці, кориця й інші прянощі, за які доводилось переплачувати арабським купцям величезні гроші. Вони хотіли добратись до таємничих країн, де добуваються дорожочинні камені, де багато трапляється золота. Золото дражило увагу підпалених дворян, шукачів припод та легкої наживи. На цей час, з ростом торгівлі, золото стало головною приманкою. На золотому шляху було все купити. Золото означало багатство, пошану, владу.

Золота в Європі було мало, та й те йшло арабським купцям в обмін на товари, які привозились із Сходу. До того ж турки завоювання все більше обмежували східну торгівлю. Турки захопили Крим, поступово заволоділи східним узбережжям Середземного моря. Європейці почали шукати нових шляхів на Схід. Російські купці намагались установити прямі зв'язки з Іраном і з іншими країнами Сходу.

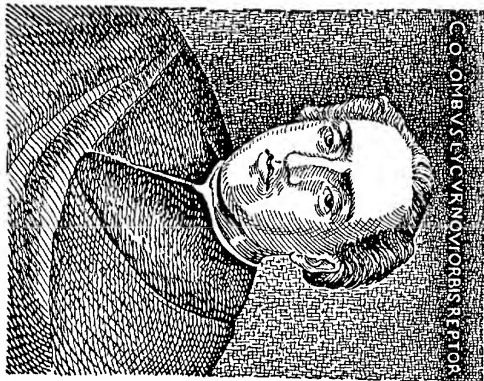
Тверський купець Афанасій Нікітін у 1466 році через Іран добрався до Індії і прожив там три роки. Він написав цікаві записки про цю подорож під заголовком: «Ходженіє за три моря».

Морські шляхи на Схід шукали португальці, які давно знайшли західне узбережжя Африки Португалія — сміливі мореплавці, пірати і работорговці — виробили новий тип парусних кораблів — каравели, легкі, повороткі судна, придатні для далеких плавань. Поступово просуваючись все далі на південь, уздовж західного берега Африки, вони добравлись до мису Доброї Надії, об'їхали південну кінцевість Африки і увірвалися в тому, що цим шляхом можна допливати до Індії. Подорож навколо Африки в Індію здійснив уперше португальський моряк Васко да Гама, який добрався до Індії в 1498 році.

Трохи раніше, у 1492 році, на розшуки нового шляху в східну Азію вирушив з Іспанії Христофор Колумб.

Колумб був сином генуезького ткача. З ранньої юності він став моряком. Його захолювала смілива думка знайти шлях до Індії, пливучи навколо земної кулі в західному напрямі. Але ця думка здавалась тоді беззміною. Після багатьох невдалих спроб Колумб зумів зацікавити своїм планом іспанську королеву Ізабеллу. Йому дали три невеликі кораблі. 12 жовтня 1492 року, після 70 днів плавання, його маленька ескадра досягла невеликого островця, який Колумб назвав Сан-Сальвадор. Це був один з Багамських островів. Потім Колумб відкрив острів Кубу і Гаїті. У наступних трьох експедиціях він відкрив ще кілька островів і дійшов до узбережжя Південної Америки. Відкриті ним білі землі, населені дикунками, мало були схожі на казкові багаті країни Індії і Далекого Сходу, якими їх собі уявляли європейці. Іспан-

189



Христофор Колумб.

ський уряд розчарувався в задумках Колумба. Колумб помер у злиднях, всіма забутий.

Колумб не підозрівав, що він відкрив новий величезний материк. Він гадав, що знайшов шлях до Індії. Тільки другий мандрівник, флорентійський астроном Америго Веспуччі виявив, що Колумб відкрив нову частину світу. За ім'ям Америго її було названо Америкою. Але за тубільним населенням Америки залишилась назва «Індієць», і острови Центральної Америки почали називатись «Вест-Індією» (тобто Західною Індією), на відміну від «Ост-Індії», східної, азійської Індії.

Мателлан. Веспуччі висловив думку, що до східних берегів Азії можна добратись, об'їхавши з півдня нововідкритий материк. Цей план був здійснений іспанським урядом. З його доручення експедиція під командуванням Мателлана об'їхала Південну Америку, пройшла через протоку, яка дістала назву Мателланової, пересікла Тихий океан і уздовж берегів Азії і Африки повернулася в Європу. Подорож тривала три роки (1519—1522). Це було важке плавання. Сам Мателлан і більша частина екіпажу загинули в дорозі. З 265 чоловік, які відправились з Мателланом, назад повернулось тільки 13. Експедиція Мателлана була першим кругосвітнім плаванням.

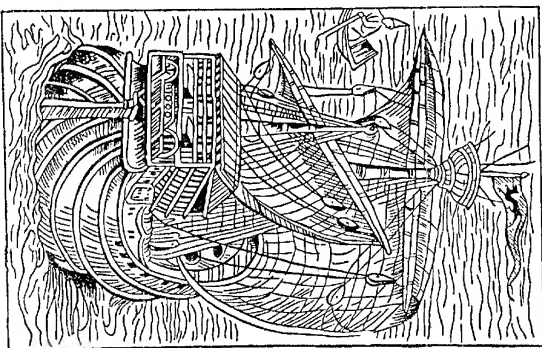
§ 2. Колоніальна політика європейців.

Європейці упевнились, що землі, відкриті Колумбом, не була східним берегом Азії. Але в нововідкритій землі знайшлось те, про що європейці мріяли найбільше в світі, — там знайшли золото. На захопленні золота кинулись шукати легкої наживи з числа білих і війовничих кастільських дворян (ідальго).

Багато золота і срібла наскладали царі і знать народів, які

жили в Центральній і Південній Америці, аптеків у Мексичі, і інків, які жили в Перу. Це були народи стародавньої культури. У них були міста і фортеці. Їх знав жила в красивих палацах, прикрашених багатою скульптурою, мармуровою мозаїкою, фонтанами, килимами, мала багато золотих і срібних речей, одягалась у барвисті тканини. Аутеки і інки жили коштом підкорених ними племен, які були зобов'язані сплачувати важку данину, постачати дорожочіні метали, продукти, рабів. Підвладні племена ненавиділи своїх поневолювачів. З допомогою цих племен іспанці легко підкорили великі держави. До того ж жителі Америки не знали ні вогнепальної зброї, ні коней. Вигляд вершників ірім рудничних пострілів наготили на них панічний жах. Іспанський авантюрист Кортес, колишній студент Саламанкського університету, промінявши кину на шпату, з загonom в 400 чоловік завоював державу аутеків у Мексичі (1521). Із ще меншою зграєю неписьменний бандит Пісарро завоював державу інків у Перу (1531). В руки завойовників потрапили величезні запаси дорожочіних металів, багаті золоті прикраси і срібні рудники. Іспанці захопили землі підкорених народів, а населення обернули в рабів. Такої ж долі зазнали і ті племена, які допомогли іспанцям здобути перемогу. Європейці запровадили у відкритих ними країнах колоніальне рабство, перед страхітливим якого біднучуть навіть жорстокості рабовласницького галу стародавнього світу.

Іспанці примушували індіців обробляти захоплені землі. Їх нещадно експлуатували на новозаведених цукрових плантаціях. Це страшиною була робота на золотих приисках та срібних рудниках. Люди гинули масами від виснаження. Сонді трупи лежали біля входу в кожний рудник, і шудли зграми злігались на знобач. При найменшому опорі винишувались цілі села. Непокорні палили на вогнищах, примушуючи при цьому бути присутніми їх дружини, дітей і матерів. Небезпечні індіці масами



Каравела Колумба.



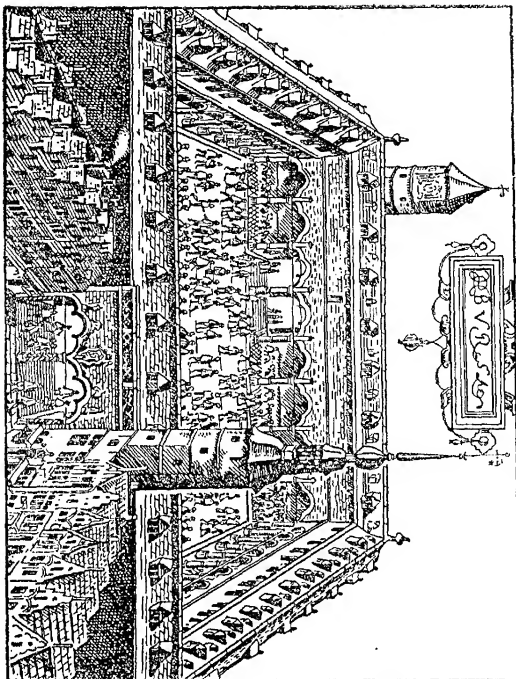
Португальці, які відкрили шлях до Індії і до островів Зондського і Молуккського архіпелагів,

192

варів кон. століття виває.

І так було покладено початок європейським колоніальним володінням. Зайвіна Європа в XVI столітті стає центром потім незліченних колоніальних володінь. В Європу йде з колоній потік чужеземних багатств. *І рабів і невольників експлуатація колоній та колоніальних народів прискорили розвиток в Західній Європі капіталізму.* Але капіталізм розвивався не в тих країнах, які першими законали завоювати колонії.

13. Історія серцевих віків



Біржа.

Іх могли захопити пірати, війна, раптом вибухнувши, могла привести до їх конфіскації. На біржових угодах можна було швидко розбагатіти або розоритись. Величезна юрба дільків щодня товпилась на антверпенській біржі, тривожно прислухуючись до новин. На біржі були в обігу нечувані раніше суми грошей. Королі, яким потрібні були гроші на війну, могли знайти їх на антверпенській біржі. Але позичати гроші королям було ризиковано. Вони могли раптом відмовитись платити. Тому купці і банки погоджувались позичати їм гроші лише за величезні проценти. Щоб платити ці проценти, королі повинні були збільшувати податки на трудящих.

Так приплив нагромаджених багатств з колоній посилював торгову діяльність і кредит в Європі і відкрив сприятливий шлях можливості швидко нажити. У руках сиритних і загозвятих купців, банкірів і спекулянтів почали скупчуватись величезні, незанані раніше суми грошей. Торговий і банкірський дім Фуг'єрів в Аугсбурзі (підлегла Германія) нажив багатомільйонні багатства. Фуг'єри позичали гроші папі, королям та імператорам. За це вони діставали право на експлуатацію срібних, мідних і ртутних рудників, які давали їм величезні прибутки. Фуг'єри дали іспанському королеві Карлу Іаосбургу грошей на

підкуп германських курфюрстів і таким способом забезпечили йому обрання в імператори Германії (1519).

Імперія Карла V. Карл Іаосбурґ, який став імператором під ім'ям Карла V, володів величезною державою, яка включала Іспанію з її американськими колоніями, підлеглу Італію, Сиплію, Германську імперію і Нідерланди (теперішню Бельгію, Голландію, Люксембург та області північної Франції); як тоді говорили, «в його володіннях ніколи не заходить сонце». Йому належали землі і

срібні рудники Америки. Ще більше прибутків йому дали Нідерланди з їх шерстяною промисловістю і багатими торго-

вими містами, головним з яких був Антверпен. Йому допомагали своїми позичками багатіші банкири голландської Європи — Фуг'єри. Але держава, яка безмірно розрослась, потребувала величезних витрат. Карл вступав у довгі війни з Францією за оволодіння Італією. Ці війни страшенно розорили Італію і марно поглинали казну як французьких королів, так і Карла V. Турки вступили в союз з французьким королем, і французький флот діяв проти Карла разом з турецьким. Для оборони імперії і завойованих авантур невисідало грошей. Усе важче було змцитувати владу над розкиданою і багатоплемінною імперією і виводити нові податки з підданих. Народне незадоволення росло у всіх кінцях величезної держави. Повстали кастільські міста, до них приєдналось селянство, і тільки цінно великих зусиль Карлу вдалось придушити це повстання. Наростало обурення в Нідерландах. Революційний рух охопив Германію.

РОЗДІЛ XIX.

РЕФОРМАЦІЯ І СЕЛЯНСЬКА ВІЙНА.

§ 1. Германія перед реформациєю.

Вже з кінця XV століття Германія була охоплена революційним рухом. Селянський рух в Германії заворушення безперервно потрясали країну. Становище селян на цей час дуже погіршало. Дворяни з заад-



Карл V.

рістю дивились на багатих торгован, які нажились на торгівлі та спекуляціях, заздрили їх розкішному життю і вимагали з селян все нових повинностей, старалися виділити з них останні копійки. Вони захоплювали промислові землі, пасовища, ліси, дуги, рібні лови, які раніше були в користуванні селян. Щоб сплатити поміщикам промисловий оброк, селянинові доводилось вилзити в борг в міських диварів і платити їм великі розорні проценти. Селян, які звільнялися від кріпосної залежності, поміщики знов прагнули закріпосити. Нещадно обірали селян церква, якій доводилось сплачувати «десятину» — десятну частину всього врожаю.

Серед селян почалось заворушення. У 1476 році біля міста Вюрцбурга пастух і сільський музикант Ганс Бегайм почав проповідувати, що всі люди — брати, що не повинно бути ні багатих, ні бідних, що в сеньйорів і духовенства треба відібрати землю і передати її селянам. Багато народу сходилось послуhati його проповіді. Єпископ наказав схопити Бегайма як єретика. Його осудили і спалили на вогнищі, але це, звичайно, не могло заспокоїти селян. Серед них почали ширитись темні організації. На своєму прапорі вони зображали селянський черевик як емблему повстання проти дворянського чобота.

Глибоке незадоволення наростало в містах. Тут точилась запекла боротьба між патріціатам, який тримав у своїх руках всю владу в міських управліннях і середніми верствами міського населення — «бюргерами», як їх називали в Германії. — заможними ремісниками, кравцями. Багатий патріціат перекладав на бюргерів весь татар податків, захоплював до своїх рук всю торгівлю.

Заворушилися і нижчі верстви міського населення, підмайстри, робітники. Ці найбільш пригноблені верстви народу відчували тісний зв'язок з пригнобленим селянством і були готові діяти з ними заодно.

Револуція почалась з вимоги реформувати церкву.

Католицька церква давно викликала загальну ненависть. Папи втілювали той вплив, яким вони колись користувались. Коли посидились видала королів, папам вже не доводилось думати про світове панування. Замість того вони взялися до збільшення своїх особистих прибутків. Вони брали великі гроші за призначення на місця єпископів і абатів, розторгували безсоромно торгівлю індульгенціями. Вони вели розкішне, розбещене життя, збирали величезні скарби, збагачували своїх родичів.

Загальний жах і обурення викликав папа Олександр VI Б'орджіа (1492—1503). Для свого збагачення він не спинався ні перед якими злочинами. Вроломство, огрота, кинджал таємних вбивств — були звичайним знаряддям його політики. Наступники Олександра були не кращі за нього. Католицькі єпі-

скопи і монастирі володіли величезними землями, тисячами кріпаків, одержували величезні прибутки. Багато монахів і попів вели сите і гуляще життя коштом трудящих. Гульбистство, розбещеність і нечуттво духовенства викликали загальне обурення. Шпитуні і розвідники інквізиції нищорили всьоди, розшукуючи незадоволенних. Тисячі людей зазнавали катувань і спалювались на вогнищах, а їхнє майно збагачувало зажерливу церкву.

У державах з сильною державною владою, як в Англії і Франції, королі обмежили церковні прибутки. Але в Германії католицька церква діяла цілком вільно і безсоромно обірали народ. Серед усіх класів населення зростало незадоволення католицькою церквою. Навіть великі феодали, князі, яким церква була потрібна для того, щоб тримати народ в страху й покорі, вважали, що це знаряддя панування обходиться надто дорого. Вони з заздрістю дивились на великі володіння та багаті прибутки церкви і хотили заволодіти ними.

Глибоке обурення викликала церква в городи. Глибоке дослідження серед міської буржуазії знайшов гуманізм. Гуманісти піддали різкій і глибокій критичній католицькій церкві. Їх обурювали темрява і заобовони, які підтримувала церква, її зажерливість і жорстокість.

Твори гуманістів — «Похвала Гілотії» Еразма Роттердамського, «Листи темних людей» і особливо помумні закони Ульріха фон Гуттена покінчили з заслидм пап та католицького духовенства знаходили гравний відгук в Германії. У народі ширивсь листівка, в яких викривалось і висміювалось католицьке духовенство.

§ 2. Початок реформації.

У 1517 році з проповіддю реформи церкви виступ Лютера. У 1517 році з проповіддю реформи церкви виступив професор Віттенберзького університету (у Саксонії) Мартин Лютер (1483—1546). Приводом до його виступів була безсоромна торгівля індульгенціями, яку церква відкривала в Германії. Індульгенції продавались у футте-рив, а борг він зробив для того, щоб заллатити папі за своє призначення на архієпископське місце. З монахом, який продав індульгенції, їдав агент футтерів і забрав виктор. Продаж був обставлений грубою рекламою. Лютер привів до дверей церкви у Віттенбергу «95 тез», в яких осуджував вчення про індульгенції та торгівлю ними.

Виступ Лютера швидко поширився по всій Германії. Всюди він викликав загальне співчуття і підтримку. Папа відлучив Лютера від церкви, але Лютер кинув папську булаву в вогонь. Навколо Лютера піднявся широкий рух проти Рима та католицизму. Але не всі розуміли реформацію однаково. Князі хотіли визволити церкву від влади папи і заволодіти її величезними



Лютер.

на свою бідність. Виязником

Зовсім інакше уявляли собі реформуцію селяни і міські бідняки. Вони хотіли реформуцію церкви сполучити з перебудованням всього суспільного ладу на основі справедливості і рівності. Серед трудящих класів Германії ще живі були вчення таборитів. Трудящі Германії вимагали не князівської і не буржуазної, а народної реформиції.

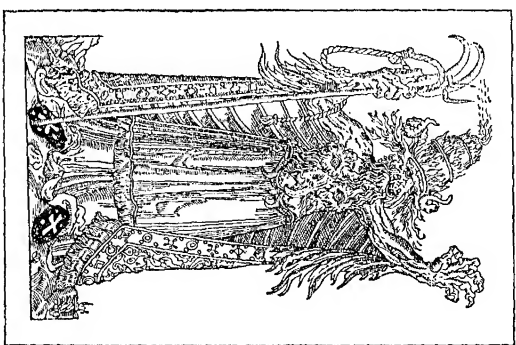
Вождем іте-роєм цього народного руху став великий революціонер Томас Мюнцер (1493 — 1525).

Мюнцер мріяв про такий суспільний лад, коли не буде ні експлуататорів, ні експлуатованих, всі будуть рівні і майно належатиме всьому народові. У нього були невразні догадки про те, яким повинно бути безкласове соціалістичне суспільство. Мюнцер поклав свій талант організатора і вождя на те, щоб об'єднати всі революційні елементи в боротьбі проти феодального ладу.

198

бачатствами. Вони хотіли підпорядкувати церкву собі і з її допомогою гнобити, обирати і експлуатувати трудящих.

Буржуазія мріяла про свою церкву, яка служила б її інтересам. Вона хотіла замінити феодальну церкву, якою була церква католицька — буржуазною церквою. Буржуазія теж хотіла відняти в католицької церкви її майно, але хотіла заволодіти ним сама, а не віддати його князям і дворянству. Вона хотіла такої церкви, яка б освячувала буржуазний порядок і проповідувала робітникам і ремісникам, щоб вони більше працювали на своїх хазяїв і не сміли ремствувати цим порядків був Лютер.



Карикатура на папу.

Підумавши проповісті Мюнцера, спрямовані проти експлуататорів та влад, що їх підтримувала, викликали страх і ненависть пануючих класів. Мюнцера та його учнів переслідували. Йому доводилось часто переїжджати з місця на місце. Його учні переховувались від переслідувань у різних місцях Германії. Але таким шляхом революційна акція поширювалась делаті більше. Народ жадібно слухав проповіді Мюнцера та його послідовників.

Коли в 1524 році владі хотіли заарештувати Мюнцера, теоритенські гірники, озброєні кирками, не допустили арешту свого улюбленого вождя. Народ хвилювався. Населення закривало церкви, виганяло католицьких попів. Селяни відмовлялись відбурати повинності на своїх панів і починали братись за зброю.



Томас Мюнцер.

§ 3. Селянська війна.

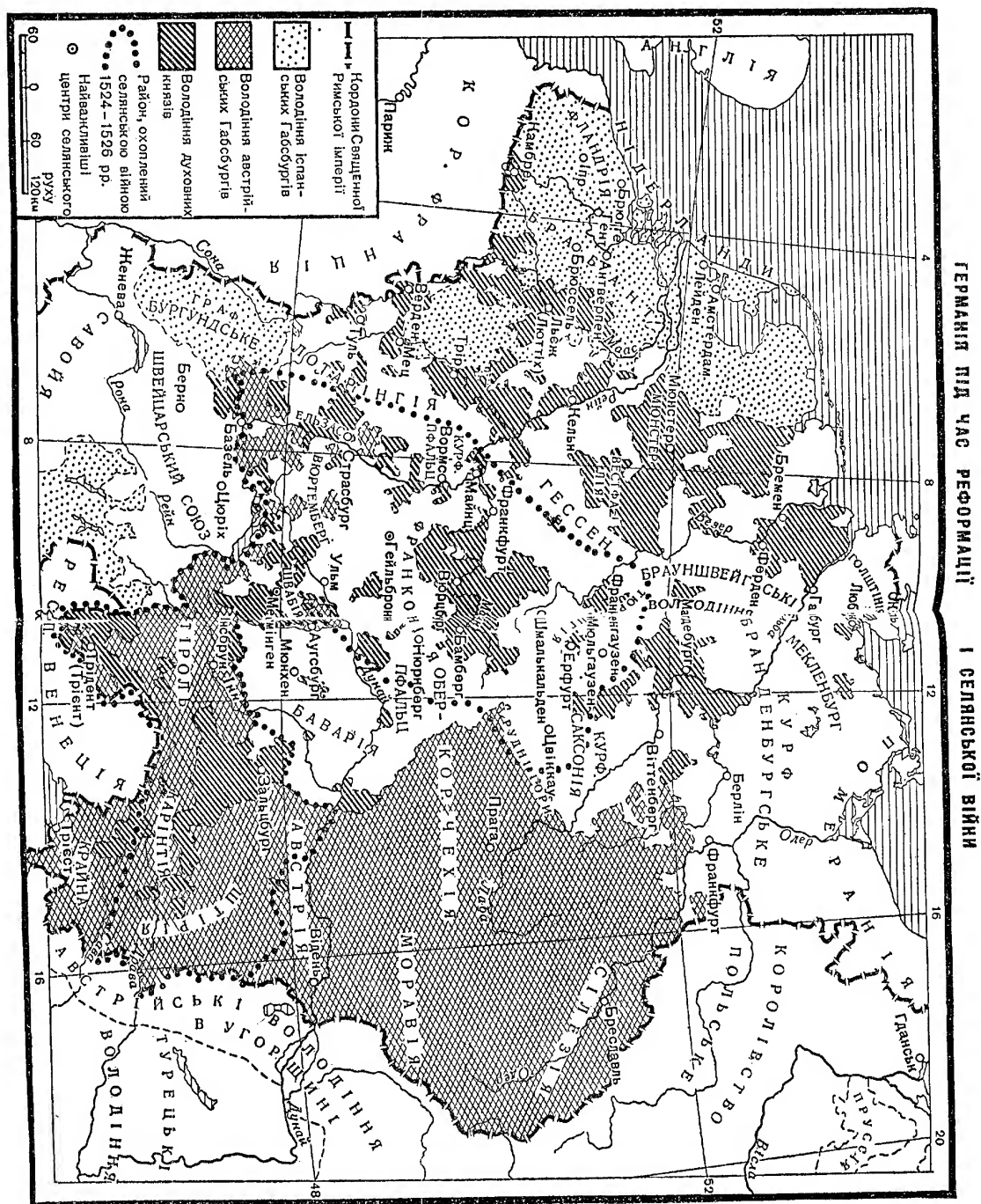
Повстання почалося на південному заході Германії (у Швабії) і на літо 1525 року охопило майже всю південну і частину середньої Германії. Повстанці селяни виклали свої вимоги, відомі під назвою «12 статей».

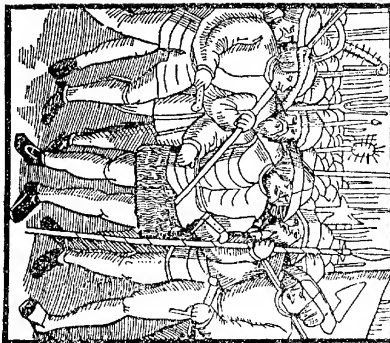
Статті ці були надруковані, і в такому вигляді їх поширювали по всій Германії.

Селяни вимагали, щоб сеньйори повернули їм захоплені ліси, луки та пасовища, щоб їм було дозволено ловити рибу в ріках, озерах, і дичину — в лісі, щоб зменшили панщину та оброки і звільнили їх від кріпосної залежності, щоб їм дозволили самі обирати собі священників і скрасувати частину церковної дещини, з тим, щоб другу використати на утримання священників і бідних.

Селянським повстанням, спрямованим насамперед проти феодалів і феодальної експлуатації, хотіла скористуватись і найбільш руйнувача частини міської буржуазії. Деякі городниці приєднались до повстання і виставили свою пропрану, яка називається Гейльсбрюнською (за назвою міста, де її було спершу висучено). У ній було висловлено побажання об'єднати всю Германію, установити єдину систему мір і ваг, однакову монету і ослабити владу князів і сеньйорів, слодом — усе те, що

199





Повстали селяни.

стокими гнобителями. Проте повстали селяни не зуміли об'єднати свої сили і діяти заодно. Селянські загопи залишились розрізненими. Вони не подавали один одному своєчасної допомоги. До того ж заможні селяни були готові домовитись з ворогами.

Князі, дворяни і багаті городяни об'єдналися і кинули на селян великі сили під керівництвом хитрого, нещадно жорстокого полководця Трухзеса. То обманом і зрадлиством, то силою Трухзес розгромив розрізнені селянські загопи. Він винищував полонених селян, а захоплених вождів руху катував і по-звірячому страчував.

Найбільш революційного розмаху у Турингії, де ним безпосередньо керував сам Мюнцер.

Тут діяльну участь у русі взяли підмайстри, біднота і гірники. Центром революції стало місто Мюльгаузен. У місті готували зброю, виливали гармати і навчали ополченців. Мюнцер звернувся з подуманим закликом до міст та сіл підніматись на воєнний — сеньйорів та попів. Селяни напали на замки й монастирі, розорвали їх і спалювали.

Князі кинули проти Мюнцера великі сили. У нерівному бою під Франкенгаузеном його загін зазнав поразки. Самого Мюнцера, взятого в полон, піддали жорстоким катуванням і страчили. Так загинув цей величний герой германського народу.

Незважаючи на величезну перевагу збройних сил, князям довго не вдавалось придушити повстання селян. Найдовше чинили опір селяни в горах Тіролю — до літа 1526 року.

Падена була розправа переможців з повсталим народом. Тисячі сіл було спалено, десятки тисяч селян було закатовано і

потрібно було буржуазії для її розвитку та посилення. Приєднались до повсталих і денкі рикарі. Прихильники Мюнцера виставили свою програму, в якій відкидали всієї угоди з експлуататорами, закликали всіх преднатись до боротьби проти них, і тих, хто хотів залишатись осторонь від боротьби, оголошували ворогами.

Селянська війна в Германії набрала далеко ширшого розмаху, ніж Жакерія і повстання Уота Тайлера. Селяни утворили великі загони. Вони громили замки та монастирі, захоплювали міста, розправлялись з жорстокими феодалами.

Міста, розправлялись з жорстокими феодалами. Селяни не зуміли об'єднати свої сили і діяти заодно. Селянські загопи залишились розрізненими. Вони не подавали один одному своєчасної допомоги. До того ж заможні селяни були готові домовитись з ворогами.

Князі, дворяни і багаті городяни об'єдналися і кинули на селян великі сили під керівництвом хитрого, нещадно жорстокого полководця Трухзеса. То обманом і зрадлиством, то силою Трухзес розгромив розрізнені селянські загопи. Він винищував полонених селян, а захоплених вождів руху катував і по-звірячому страчував.

Найбільш революційного розмаху у Турингії, де ним безпосередньо керував сам Мюнцер.

Тут діяльну участь у русі взяли підмайстри, біднота і гірники. Центром революції стало місто Мюльгаузен. У місті готували зброю, виливали гармати і навчали ополченців. Мюнцер звернувся з подуманим закликом до міст та сіл підніматись на воєнний — сеньйорів та попів. Селяни напали на замки й монастирі, розорвали їх і спалювали.

Князі кинули проти Мюнцера великі сили. У нерівному бою під Франкенгаузеном його загін зазнав поразки. Самого Мюнцера, взятого в полон, піддали жорстоким катуванням і страчили. Так загинув цей величний герой германського народу.

Незважаючи на величезну перевагу збройних сил, князям довго не вдавалось придушити повстання селян. Найдовше чинили опір селяни в горах Тіролю — до літа 1526 року.

Падена була розправа переможців з повсталим народом. Тисячі сіл було спалено, десятки тисяч селян було закатовано і

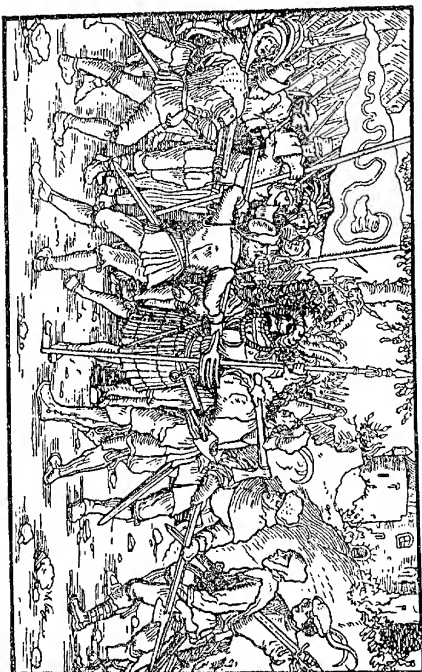
страчено. На тих, що залишились в живих, були накладені величезні контрибуції.

Налякана буржуазія поспішала принижено вислужитись перед мерзеними переможцями. Лютер закликав князів до найлютішої розправи з селянами. Він писав: «Нехай усякий копе, бє і душить їх явно і тайно, як убивають скажених собак». Він радив дворянам збільшити панщину і повертати всіх селян на кріпаків.

Останнім відомою революцією було повстання міської бідноти в місті Мюнстері, на кордоні з Нідерландами (1533—1535). Повстали вигнали

з міста єпископа, який був сеньйором міста, захопили владу і організували захист проти військ єпископа і інших князів, які допомагали йому повернути панування над містом. Батата буржуазія втегла з міста. На чолі управління став Іоанн Леїденський, колишній кравець. Він виявив талант видатного організатора.

В обложеному місті були встановлені нові порядки. Усі повинні були відмовитись від золота і срібла і злати їх у спільну казну. Одяг, білизна, домашні речі городян були поділені між усіма порівну. Було влаштоване спільне безплатне харчування. Усі жителі міста повинні були працювати на потреби комуні. Але приватна власність на будинки, садінку землі та знаряддя виробництва залишилась, як і раніше. Це був комунізм дрібних ремісників, які володіють своїми дрібними знаряддями виробництва. Вони вимагали лише рівного розподілу продуктів, а не усуспільнення засобів виробництва.



Напад селян на рикаря.

Місто 16 місяців чинило героїчний опір військам єпископа. Лише після того, як у місті почався голод, єпископу вдалося захопити Монстер за допомогою зрадників. Місто було до щенту розгромлене. Переможці не щадили ні жінок, ні дітей. Вождів Монстерської комуні, у тому числі й Іоанна Лейденського, було страчено після найжорсткіших катувань.

Поразка революції була для Германії страшним ударом, яке затримало її розвиток на сотні років.

Перемога контрреволюції була перемогою князів, тобто великих феодалів, і вона надовго закріпила панування феодалізму і політичної роздробленості країни. Поразка повного революційного класу — селян — пояснюється їх недостатньою організованістю, ваганнями замкового селянства, а також тим, що в їх середовищі були зрадники. Мілья біднота та тірники були надто слабкі, нечисленні і неорганізовані, щоб керувати рухом. Німецька буржуазія пішло і боягузливо зрадила революцію. Разом із своїм ідейним вождем Лютером вона поспішила стати на колішки перед князями і всю свою злобу вилигла на розгромлених селян та на міських бідняків, які надали їй своїм революційним виступом.

§ 4. Закріплення поміркованої реформи.

Від розгрому революції випрали князі. Багато з них поспішило провести в себе реформуцію в тому вигляді, якого їй наваж ідейний вождь перелеканої буржуазії — Лютер. Насамперед князі заволоділи церковними багатствами.

Главою церкви в кожному князівстві, що прийняв реформуцію, визнавався князь. Проповідники (пастори) перебували на державній службі. Пастори повинні були повчати народ у суворій віповідності з наказами начальства. Лютеранська церква стала, таким чином, цілком підлеглого князеві. Відповідно до вимог буржуазії, яка бажала «дешевшої» церкви, Лютер скасував пишні церковні обряди і спростив богослуження. Були заборонені ікони і поклоніння святим та мошам.

Прихильників реформи стали називати «протестантами», але не всі князі запровадили в себе протестанство. Особливо налякані революцією південнонімецькі князі держались за стару віру як за опору феодалного порядку. Але й вони поспішили захопити чималу частку церковного майна. Прелекане католицьке духовенство їм у цьому не перешкоджало.

Імператор Карл V був так зайнятий війною з Боротьба імператорів і князів, що йому ніколи було втручатись в германські справи. Але поширення владі князів та їх самостійності його стривожило як загроза для його імператорської корони. Він ско-

ристувався перепочинком у війні з французами для підсилення своєї владі в Германії. Тоді протестантські князі утворили протинного союзу. Внаслідок зради одного з найвпливілих протестантських князів, М'оріца Саксонського, імператорові вдалося здобути перемогу над союзом. Але це стривожило і католицьких князів, які зовсім не хотіли посилення владі імператора. Протестантські і католицькі князі уклали союз з французами проти свого імператора. До них приєднався і «уда» Моріц. Карл V був розбитий і мало не попав у полон до Моріца.

Між імператором і князями в Аугсбургу (1555) був укладений мир, при якому було постановлено, що кожен князь має право вибирати ту релігію, яку захоче, — протестантство або католицизм. Але піддані зобов'язані сповідувати релігію князя. Було встановлено правило — «чия країна — того й віра». Ця угода відома під назвою «Аугсбурського релігійного миру».

Того ж 1555 року, стомлений довгими і безрезультатними війнами, Карл V зрікся престолу. Незабаром він помер. Його державу розпалась. Австрія і імператорська корона дістались його братові Фердинанду. Іспанію разом з американськими колоніями та володіннями в Нідерландах і Італії дістав син Карла V — Філіпп II. Від них пішли, дві гілки Габсбурської династії — австрійська і іспанська.

Перемога князів над імператором остаточно закріпила в Германії політичну роздробленість і панування феодалізму. Буржуазія не сміла підняти голосу. До того ж почався господарський занепад Германії, який надовго відкинув її назад. Головні шляхи торгівлі пересунулись тепер в Атлантичний океан і проходили уздовж західного берега Європи. Італія втратила колишнє значення найважливішої торгової посередниці між Заходом і Сходом. Разом з тим стало падати значення південногерманських міст, які свого часу розквітали на італійській торгівлі. Занепад знаменитий торговий і банкірський дім Фуггерів. Похитнулось і значення Ганзи, змінилі держави, як Англія і Росія, закривали ганзейські контори в своїх містах і позбавляли Ганзу її торгових привілеїв.

§ 5. Католицизм. Католицька реакція.

Реформація в Церкві реформація поширювалась не тільки інших країнах в Германії. Вона проникла в Англію, у Шотландію, у скандинавські держави (Швецію, Данію і Норвегію), у Нідерланди і Швейцарію.

Не всім буржуазія була такою покірною і боягузливою, як у Германії. Дуже рішуче вона заявила свої вимоги в Швейцарії. Там було багато міст-республік, де влада перебувала в руках буржуазії і де вона могла проводити реформуцію так, як хотіла.



Катъбин.

Кальвін дав своїй церкві республіканську організацію, дуже зручну для панування буржуазії.

Кальвиністи поклали дилему пропаганду по всій Західній Європі. В Женеві була заснована академія, яка отримувала кальвіністських проповідників різних національностей.

Кальвінізм став вірою найбільш передової і активної частини європейської буржуазії.

**Католицизм
реакція.** Реформація розколює Західну Європу: католицизм виростає в цілі країни, більшу частину півночі Англії, Швеції, Данії, Шотландії, Скандинавії та інших країн. І в тих країнах, де уряд залишався католицьким, поширювались реформационні ідеї.

Найіскравіший вияв буржуазна реформація дістала у вієнні Кальвіна (1509—1564), який жив і проповідував у Женеві.

Кальєвності вірили, що в бота є обранці, яким він дає багатство в земному житті й рай за гробом, а інших прирідкає на бідність на землі та вічні муки після смерті.

Кальвиністи вважали багатство проявом «божньої милості». Тому вони вважали багатих «божжими обранцями». Тому вони вважали багатих «божжими обранцями». Тому вони вважали багатих «божжими обранцями».

Але католицизм було ще дуже сильне. Католиками були германські імператори — Габсбурги — і частина германських князів. Католицизм панував в Іспанії, де інквізиція була на службі в королів, у Франції, де король дівився з папою церквиними придумками, в Італії.

Католики оцінили небезпечку, що їм загрожувала, і перейшли до рішучого боротьби з реформатом. Цей рух називається «католицькою реакцією», або «контрреформациєю».

Єзуїт, став чернечий орден, який називався «товариством Ісуса», або «орденом єзуїтів» (від латинського «ісус» — Ісус). Орден єзуїтів заснував іспанський іаьоло Лопе йола і затвердив папа в 1540 році. Тойола був фанатичним католиком і вірив, що для торжества католицизма потрібно будувати засоби. Єзуїтам приписується вислів, що «мета освітує засоби».

Єзуїти не повинні були йти в монастирі. Навпаки, їм наказувало жити в суспільстві, брати участь у громадському житті, проникати всюди, всюди мати зв'язки і особливо старатись завоювати прихильність впливових людей, государів і сановників, щоб спрямовувати їх діяльність на користь католициста. Лестощі, підкуп, обман, наклеп, темні обмови, загрози, а при нагоді і отрута, і кинджал були їх улюбленими засобами, і Єзуїти не носили чорного одягу і нічим не видавали своєї приналежності до ордену. Всього орден був зв'язаний якнайсуворішню дисципліною. Кожен з його членів був зобов'язаний сліпо і беззаперечно користись наказам своїх начальників. «Дішоси, перша визначила, що річ, яка здається нам білою, чорна, майже як повинні визнати її чорною» — говориться в орденських правилах.

Щі приїзди наказували кожному єзуїтові йти на будь-який «смертний грих», якщо цього вимагатимуть інтереси ордену.

Єзуїти мали величезні засоби. Об'янами і підробками духів-ниць вони заводили бали майном багатих людей, займались спекуляцією і лихварством. В єзуїти були великі земельні володіння, мануфактури, власні кораблі, величезні території в Америці, які оброблялись працею рабів. За допомогою своїх багатств, зв'язків і дисципліни вони зумили зміцнити хитке пере-цим становились католицтва. Вони взяли діяльну участь у ви-нищенні «єретиків» у католицьких країнах. Тих государів, які не хотіли підтримувати їх політику, вони називали «тираніями» і закликали бовбавати їх.

Особливих зусиль доклали єзуїти, щоб прорвати до своїх рук школи і виховувати молоді покоління в дусі католицизму.

Другим засобом послаблення католицизму було зміцнення латинських інквізицій. Плани почали переслідувати книги і науку.

Був складений «І н д е к с» — список книг, читання яких суворо

заборонялось вірним католикам. До цього списку попали най-важливіші наукові твори.

А втім, у нетерпимості, переслідуванні вільної думки та в брутальному суєрстві лотерані і кальвіністи не відставали від католиків. Кальвін наказав арештувати іспанського вченого Сервета за те, що він відкидав деякі із вчень християнства. На вимогу Кальвіна Сервета було спалено. Кальвіністи і лотерани не менш ретельно, ніж католицька інквізиція, переслідували і палили ні в чому не винних людей, обвинувачуючи їх у «чарівництві».

РОЗДІЛ XX.

АБСОЛЮТНА МОНАРХІЯ У ФРАНЦІЇ.

§ 1. Зміцнення королівської влади.

Наприкінці XV століття вся Франція була об'єднана під владою короля. Король мав тепер постійну армію на жалуванні. Він не залежав більше від військової служби феодалів. Він стягав з населення постійний податок, який називався «тадьє». Йому більше не потрібні були генеральні штати для дозволу податків, і вони не скликались. Король став необмеженим, або «абсолютним», монархом Франції. Він писав на своїх указах: «Така моя воля». Важливість, що цього досить для затвердження нового закону.

У сильній монархії було зацікавлене дворянство, яке було пануючим класом у Франції. Сильна монархія йому потрібна була для того, щоб захищати його пануюче становище і придушувати селянські повстання. Більшість французьких селян на цей час встигла викупитись на свободу від своїх сеньйорів. Селянин міг піти від сеньйора. Але якщо він залишався на землі сеньйора, він повинен був платити йому гроші, віддавати частину врожаю, відбувати панщину. Він повинен був судитись у суді сеньйора. Сеньйори виталували все нові й нові побори та повинності з селян. Становище «вільного» селянина мало чим різнилося від становища кріпака. Серед селян не припинялись рухи, спрямовані проти сеньйорів, і сеньйорам дуже важливо було мати сильний уряд, завжди готовий кинути військові сили на захист привілеїв дворянства.

Барато дворян пішло на королівську службу. Знатним феодалам давались придворні посади, на яких можна було нічого не робити, оперувати велике жалування та подарунки від короля і весело жити при королівському дворі в Парижі.

Війнні дворяни діставали офіцерські посади в армії. На цих посадах вони могли поправити свої справи, порабовувати на війні, наживаючись на жалуванні і утриманні солдатів.

Так раніше непокірна дворянська волянина привчалась служити в королів, дивившись на них, як на джерело всіх податок і милостей.

Пішій королівський двір і численна армія із своїм дворянським офіцерам коштували великих грошей. Щоб добути їх, було два головні засоби — податки і війна. Абсолютна монархія ввела все нові податки і вела майже безперервні війни.

Податки падали головним чином на селянство, без того обтяжене повинностями на користь сеньйорів. Сеньйор і королівський збірщик податків однаково обирали селянина. Селяни не навидили і тих і других.

Другим засобом добути гроші для двору і армії була війна. Вже наприкінці XV століття французький король напав на багату, але політно роздроблену Італію, яка здавалась легкою здобичю. Проте тут Франція напотохнулася на другого хижак. Карл V, король Іспанії і імператор Німеччини, також прагнув до загарбання Італії. Між ним і французьким королем Франциском I почалась довга війна, яка марно виснажувала обидві сторони і страшенно розорядла Італію.

Абсолютну монархію підтримувала і міська буржуазія. Сильна монархія з її військовими силами була потрібна буржуазії, яка беззав'язно експлуатувала робітників і дрібних ремісників. Буржуазія також потребувала сильної монархії для того, щоб захистити інтереси французьких купців за кордоном.

Буржуазія мала з монархії й інші вигоди. Замість того щоб стігати податки через своїх чиновників, уряд часто брав від банкірів уся суму податку вперед, а банкірам надавав право збирати цю суму з населення. Така система називалась «відкупом». Банкіри брали з населення більше, ніж платили урядові, і відкуп податків був одним з найважливіших засобів збагачення буржуазії. Терпіло від цього трудяще населення і насамеред селяни.

Крім того, банкіри позичали королем значні суми грошей за великі проценти. На цьому вони також наживали чималі багатства, а розлачувались за все селяни, яким доводилось через це сплачувати підвищені податки.

Так французька буржуазія діставала від абсолютної монархії свою частку наживи на рахунок французького народу.

Дворяни і духовенство були вільні від податків. Буржуазія не була вільна від податків, але багаті буржуа знаходили всілякі шляхи, щоб ухилитись від їх сплати. Величезні витрати абсолютної монархії падали на народні маси і насамеред на селян. Пануючою релігією у Франції залишилось католицизм. Король Франції І ухвалював з папою догоди.

Пануючою релігією у Франції залишилось католицизм. Король Франції І ухвалював з папою догоди. Вір, так званий «Болонський конкордат». За цим договором уся влада над церквою перейшла до короля, а церковні прибутки

були поділені між королем і папою. Усі вищі духовні особи починались королем з числа знатних дворян.

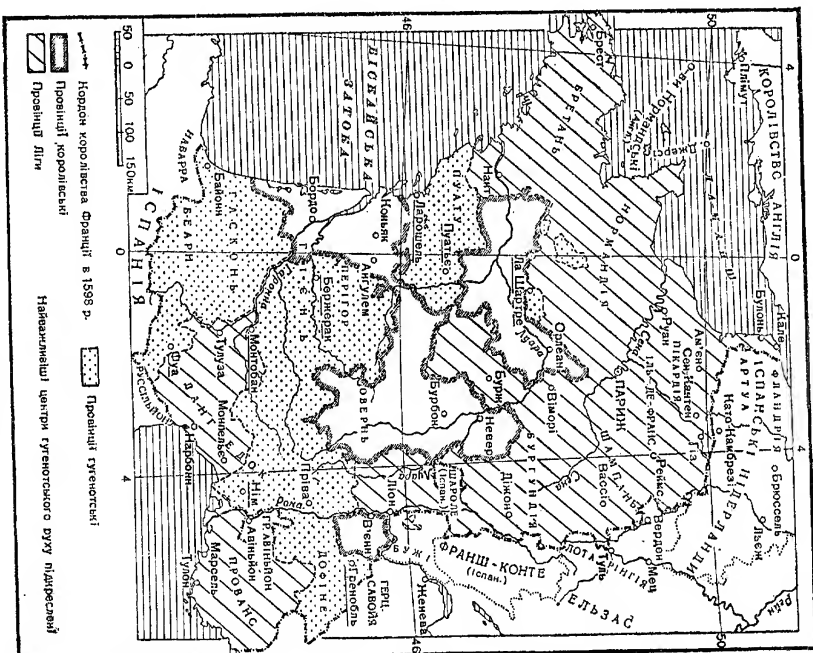
Тому французький король вважався охоронцем католицької церкви і носив титул «найхристияннішого короля». Цей титул не заважав йому укласти союз з мусульманами-турками проти католика Карла V. Коли у Франції стало поширюватись протестанство, король виступив проти «єресі». При сині Франциска I, Генріху II, було засноване спеціальне судилище, прозване «Вогненною палатою», для боротьби з «єрессю» і спалювання «єретиків» на вогнищах.

Дворянська опозиція. Французька абсолютна монархія була дворянською державою. Але далеко не все французьке дворянство стало на її бік. Залишилось немало великих сеньйорів, особливо на півдні Франції, які не хотіли розлучатись з феодальною самостійністю і хотіли бути в своїх поміщицьких незалежних господарствах, як германські князі. Було багато незadowolених і серед дрібних дворян. Не всім їм вдалось одержати вигідні місця на королівській службі. Вони з задрістю дивились на багатства католицької церкви і хотіли заволодіти ними. Серед нездоволеної частини французького дворянства став поширюватись кальвінізм. Кальвіністи у Франції називали гугенотами. Кальвінізм давав нездоволеному абсолютному монархію дворянству тоталу організацію у вигляді церковних громад і синодів. На півдні Франції гугенотське дворянство утворило сильну партію, ворожу абсолютній монархії і католицькій церкві.

§ 2. Громадянські війни у Франції.

Гугенотські війни. Після смерті Генріха II (1559) престол протягом 30 років займали один за одним його нещадні і безхарактерні сини. В цей час у Франції знов почалися феодальні усобиці. Влада спочатку покладалась до рук найбільших сеньйорів північної Франції перцюв Гізів, запеклих католиків, які жорстоко переслідували «єретиків» і викликали цим озлоблення гугенотів. Справа дійшла до відкритої війни між католицьким дворянством, на чолі якого стояли Гізі, і гугенотським, на чолі якого стояли родини королівського дому — Бурбони. Релігійні чвари були тільки приводом для сеньйорів обох партій. У дійсності вони прагнули відновити свою самостійність і підсилювати свою владу. Міжусобна війна спаршено розорядя Францію. Обидві сторони користувались найманими солдатами, головним чином, німцями, від яких країна зазнавала погромів і грабежів. У війну втрутилися іноземні держави, які хотіли ослаблення Франції. Гугенотам допомагали Англія і протестантські князі Германії. Католиків підтримувала Іспанія.

210



Франція під час гугенотських воєн.

У 1572 році була зроблена спроба примирення. Було призначене весілля вождя гугенотів Генріха Бурбона з сестрою короля Карла IX — Маргаритою. З цієї нагоди у Париж з'їхалося багато гугенотського дворянства. Але католики, якими керувала мати короля, хитра і інтриганка Катерина Медічі, вирішили скористуватись цією нагодою, щоб одразу покінчити з гугенотами. Уночі з 23 на 24 серпня, напередодні дня св. Варфоломія, в умовлену годину зазвонили у всіх паризьких церквах. За цим

14*

211

сигналом почалась страшенна різня засуканих знепашка гугенотів. Їхні будинки ще напередодні були позначені білими хрестиками. Ця різанина залишилась в історії під назвою «Варфоломієвської ночі». Такі самі винищення сталися в ряді провінцій-альних міст. Було перебито багато тисяч чоловік, серед них загинули видатні вожді гугенотської партії.

Але Варфоломієвська ніч тільки оздобила гугенотів і ще більше розпалювала міжусобну війну. Гугенотське дворянство утворило тісний союз із своїм управлінням, казною, судом, військовими силами, свого роду державу в державі. У відповідь на це католицьке дворянство утворило Католицьку лігу. Окрему позицію зайняв Париж, де керівництво належало буржуазії. Паризька буржуазія вважала за необхідне відновлення єдності Франції, в якій не припинялись дворянські смути. Ліоуном парижани не довіряли ні дворянській Католицькій лізі, ні королеві, останньому з династії Валуа, дурному, легковажному і розбещеному Генріху III. Його примусили тікати з Парижа. У Парижі утворився свій окремий уряд. Так у Франції одразу стало чотири уряди — король Генріх III, герцог Генріх Гіз, якого Католицька ліга хотіла посадити на королівський трон, Генріх Бурбон, якого хотіли зробити королем гугенотів і, нарешті, паризький уряд.

З «трех Генріхів» двоє незабаром загинуло. Король хотів збутись Генріха Гіза, який заважав йому найбільш небезпечним суперником. Він викликав його до себе і тут по-зрадницькому вбив. Це викликало страшенне озлоблення в Католицькій лізі. Католицьке духовенство почало закликаати до помсти, і Генріх III загинув від руки фанатика-монаха (1589).

З ним припинилась династія Валуа (1328 — 1589). Єдиним претендентом на французький престол залишився Генріх Бурбон. Генріх IV почав нову династію Бурбонів. Франція втомилась від громадянських смут, які тривали майже 30 років. І міста, і значна частина дворянства хотіли миру і ладні були визнати нового короля. До того ж починались грізні рухи селян і міської бідноти, яким доводилось зносити багато лиха і насильства вислідок дворянських усобиць. У ряді міст селяни повстали і почали винишувати всіх дворян, не розбираючи католиків і гугенотів. Це примусило дворян забути про свої незгоди і об'єднатись навколо нового короля.

Державу тільки Париж. Паризька буржуазія, як і раніше, обстоювала дозуп «Один король, одна віра» і не хотіла визнавати короля гугенота. Париж готувався до облоги. Там зібрались непримиренні католики і іспанські війська. Глибоко байду-жий до релігії, Генріх Бурбон вирішив тоді прийняти католи-

цтво. «Париж вартий обидні», заявив він з цього приводу. Париж відчинив йому ворота.

Після громадянських війн вся країна була розорена. У королівській казні не було грошей. Податки не надходили, бо селянам не було з чого їх платити. Промисловість і торгівля розпалювались зовсім. Розбій і насильство не припинились ні в містах, ні на селах. Почалась численні селянські повстання, які охопили цілі провінції і тривали роками. Селяни закидали вступати всіх до їх дав для боротьби проти загальних ворогів, серед яких на першому місці називали збирачів податків. Озброєні селяни напали на дворянські садиби і чинили упертий опір королівським військам. Повстання були, на-решті, згашені в деяких провінціях. Але в інших урядові довелося йти на поступки і зняти з селян частину податків.

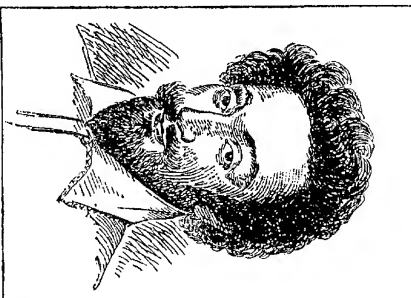
Міжусобні війни і селянські повстання показали французьким дворянам, що для збереження свого класового панування дворянство повинно забути про колишню самостійність і мільно триматись за королівську владу. Буржуазія також готова була всіма силами підтримувати королівську владу, яка одна могла захистити країну від феодальних смут, що розорили промисловість та торгівлю. У сильній владі буржуазія вбачала також надійну охорону від заворушень міської бідноти.

Тому дворянство і буржуазія підтримували Генріха IV. При цьому у Франції змінився королівський абсолютизм, який похитнувся було під час громадянських війн.

§ 3. Зміцнення абсолютизму у Франції.

Генріх IV був спритним і обережним політиком і вмів добре пристосовуватись до обставин. Прийнявши католицизм, він зумів поладати і з гугенотами. У 1598 році він видав Нантський едикт.

Католицизм було оголошено дозволеною релігією, гугенотам надані всі права нарівні з католиками. Їм було дано кілька фортець, де вони могли держати свої гарнізони. На цих умовах гугеноти примирились з королем-католиком.



Генріх IV.



Рішельє.

від злигоднів, заподіяних їй міжусобними війнами.

Терпимість Генріха до протестантів викликала непримиренну злобу в єзуїтів. Вони вирішили його вбити. Після кількох невдалих замахів його заколов вбивця, підсланий єзуїтами (1610).

Генеральні штати.

Генеральні штати скликалися кілька разів під час міжусобних воєн, але стани не могли прийти до згоди, і штати розходилися, нічого не добившись. Генріх IV не скликав штатів ні разу. Нова спроба зватися до штатів була зроблена в 1614 році за малолітства наступника Генріха IV, Людовіка XIII (1610—1643), і теж не дала ніяких результатів. Дворяни образилися, що представники «третього стану» (буржуазія) назвали стани «братями». «Ми не хочемо, — заявили дворяни, — щоб сини шевців називали нас братами; між нами і ними така сама різниця, як між панами і лакеями». Штати розійшлися, нічого не зробивши (1614). З того часу вони більше не збиралися 175 років, тобто до французької буржуазної революції.

Рішельє.

Абсолютна монархія остаточно утвердилась у Франції при міністрі Людовіка XIII кардиналі Рішельє (під час його правління 1624—1642 рр.). Король у всьому покладалася на свого міністра, який фактично став необмеженим поводителем Франції. Людина безмежного честолюбства, хитрий інтриган, Рішельє відзначався в той же час талантами видатного політика, яким розумінням своїх цілей,

Генріх IV розумів, що з розореного селянства не можна нічого одержати і що в інтересах казни і дворян треба дати йому оправитись. Тому податки були трохи знижені. Був налагоджений порядок державних витрат, і королеві вдалось розплатитись з державними боргами і навіть зробити деякі заощадження.

Уряд Генріха IV заохочував розвиток промисловості. При Генріху IV відкрилось багато мануфактур як казенних, так і приватних. Вони головним чином виробляли предмети розкоші (шовкові тканини, художні килими, фаянс). Країна поступово оправлялась

исламною наполегливістю в їх досягненні. Він говорив: «Моєю першою метою була велич короля, моєю другою метою була могутність королівства».

Рішельє знищив політичну незалежність гугенотів. В них були відібрані їх укріплені міста і замки. Але свобода релігії була їм залишена.

Рішельє нещадно боровся з усіма залишками незалежності феодальних сеньйорів. За всякий прояв сваволі він арештовував і навіть страчував найзатятіших вельмож. Він велів зриту всі укріплені феодальні замки. Під страхом смерті він заборонив дуелі — поєдинки між дворянами. Дворяни повинні проливати кров тільки на службі в короля.

Але ця боротьба з непокірним дворянством провадилась в інтересах самого дворянства. Посилюючи єдність і могутність дворянської держави, Рішельє зміцнював панування дворянства над іншими класами і насамперед над селянством. Про народ він говорив: «Народ — це мул, який псується від тривалого відпочинку дужче, ніж від роботи». Податки були при ньому збільшені в кілька разів. Селянство було доведено до розорення. Повстання селян і міської бідноти стали постійним явищем в усіх провінціях Франції. Але вони придушувались з бездушною жорстокістю. Проти повсталих Рішельє посилав найманих солдатів-іноземців, бо вважав їх менш доступними жалості. Масовими стравами закінчувались повстання доведених до відчаю селян, а податки неухильно продовжували зростати.

Для зміцнення центральної влади Рішельє став посылати в провінції чиновників, які називались «інтендантами» (тобто наглядачами). Вони призначались з осіб незнатного походження і цілком залежали від уряду. Їм поступово була передана вся влада на місцях. Іntenданти потроху знищували на місцях владу сеньйорів, самостійність міст, самоврядування провінцій. Франція ставала централізованою бюрократичною монархією.

Щоб збільшити прибутки казни, Рішельє сприяв торгівлі і промисловості. Він виряджав посольства в Росію, старався зв'язати торгівлю з країнами Сходу. Від цього вигравали французькі купці і мануфактуристи.

У своїй зовнішній політиці Рішельє прагнув ослабити сусідів Франції — Іспанію і Германію. Кардинал, тобто вищий сановник католицької церкви, міністр католицького короля, Рішельє підтримував протестантських князів Германії проти католицького імператора, давав субсидії протестантським королем Данії і Швеції, щоб вони вели з імператором війну. Релігія ніколи не заважала кардиналу Рішельє проводити політику, яку він вважав потрібною для зміцнення могутності французької монархії. При ньому Франція почала відігравати найважливішу роль в міжнародній політиці Європи.

Мазаріні і Фронда. Після смерті Рішельє (1642), а незабаром і Людовіка XIII (1643), у Франції знов почалися

смути. Новий король Людовік XIV був ще дитиною, а влада опинилася в руках хитрого італійця кардинала Мазаріні, який продовжував політику посилення королівської влади, розпочату Рішельє. Проте Мазаріні не наважувався обходитися так круто, як Рішельє, і більше дів хитрощами і підкупами. За Мазаріні відбулось останнє повстання дворян проти королівської влади. Це повстання дістало назву «Фронди», тобто повстанні дворяни не прагнули до державного перевороту; вони думали лише про те, щоб пограбувати і зрівняти з урядом побільше грошей і почестей. Мазаріні купив знать щедрими подарунками і цим домігся кінця Фронди.

Більше французькі дворяни не виступали проти королівської влади. Одержуючи багаті подарунки і побоюючись народних рухів, вони тепер незмінно підтримували королівський абсолютизм.

Так у середині XVII століття Франція стала дворянською державою з обмеженою (абсолютною) владою королів. Цей державний лад тримався на нещадній експлуатації народних мас і найбільше селянства. Буржуазія здобула багато вигод з феодально-абсолютистського ладу і була готова його підтримувати.

РОЗДІЛ XXI.

АНГЛІЯ В XVI І НА ПОЧАТКУ XVII СТОЛІТТЯ.

§ 1. Початок капіталістичного розвитку Англії.

Мануфактура. У XVI столітті Англія зайняла одне з перших місць в Європі щодо розвитку промисловості. Англія давно вже ставилася своєю прекрасною воєною. Багато вовни вивозилось в інші країни, особливо у Фландрію і Італію, де з неї виробляли найкращі сорти сукна. Але і в самій Англії розвивалось виробництво сукна. Англійці знали, що вигідніше обробляти вовну у своїй країні і вивозити готове сукно. Виробництво сукна поширилось головним чином на селах. Багаті купці купували сукно в сільських майстрів і відсилали великими партіями за кордон. Сільські майстри попадали в цілковиту залежність від купців сукна. Купці самі закуповували вовну і давали їй для обробки сільським майстрам. Інструменти для роботи також видавали майстрам купці. Усе вироблене сукно надходило у власність купців. Майстри одержували за свою роботу тільки мізерну заробітну плату. Так купці сукна з купця ставали хазяїном мануфактури — великого підприємства, на якому працювало кілька сотень майстрів. Промислове підприємство, в якому майстри не працюють ра-

зом в одному приміщенні, а кожен у себе вдома, називається розсіяною мануфактурою.

Щоб краще стежити за роботою майстрів і примушувати їх працювати по можливості більше, хазяї мануфактур почали сподівувати великі будинки, де повинна була виконуватись уся робота.

Такі підприємства називались центральними мануфактурами. Вони вирізнялись від пізніших фабрик тільки тим, що робота в них виконувалась вручну, без застосування машин.

Так сільський ремісник перетворювався в найманого робітника. Мануфактури були капіталістичними підприємствами. Робочі мануфактури працювали на хазяїв-капіталістів. В них не було власності на знаряддя виробництва, як у ремісників. Вони продавали капіталістові свою робочу силу. Весь вироблений ними продукт ставав власністю капіталіста.

В Англії з XVI століття став поширюватись капіталістичний спосіб виробництва, почали складатись нові класи — капіталісти і наймані робітники.

Обгороджування. Розвиток капіталістичної промисловості викликав великі зміни і в сільському господарстві.

Дуже зріс попит на вовну. Розведення овець стало давати великі прибутки і було вигіднішим, ніж землеробство. Англійські дворяни почали повертати свої орні землі під пасовища для овець. Не задовольняючись цим, вони почали згоняти селян з їх наділь, щоб відібрати землі повернути знов-таки під пасовища для овець. Обезземелені селяни суїривались насильствами й жорстокостями. Селян з їх сім'ями викладли з будинків, де вони жили протягом багатьох поколінь. Пустішали цілі села. Захоплені землі ставали власністю поміщиків. Вони їх обгороджували і повертали під пасовища. Тому ці загарабання і обезземелення селян дістали назву «бго-роджування».

Криваве законодавство. Зігнані з землі селяни не могли одразу знайти роботу. Вони масами блудали по дорогах Англії, випрошуючи милостиню. Уряд оголосив усіх безробітних бродягами, які нависне ухиляються від роботи. Були видані люті закони, які Маркс називав «кривавим законодавством проти експлуатованих». Нещасні люди, насильно позбавлені притулку і засобів до існування, оголошувались злочинцями; безробітних таврували розпеченим залізом, шмагали батогами, продавали в рабство, навіть заарештовували до смертної кари. Цими жорстокими заходами їх хотли примусити ставати на роботу за найнижчу плату.

Англійські селяни багато разів повставали проти своїх жорстоких гнобителів, але уряд нещадно придушував усі повстання. Найчужішим було повстання Роберта Кета в 1549 році

у східній Англії, де було особливо багато обгороджуваних. Селяни вимагали зниження обгороджування, повернення захоплених громадських земель, обмеження віярства. Уряд посилав проти повсталих селян солдатів-наємників. Вони розбили селянські війська. Настала люта розправа. Селяни втратили сотнями. Жодя повстання Роберта Кета віддали на люту страту. Так народжувався в Англії новий, капіталістичний спосіб виробництва.

§ 2. Королівський абсолютизм і реформація.

**Абсолютизм
Тюдорів.**

Дворянам і буржуазії була потрібна сильна державна влада, яка допомагала б їм прабувати і експлуатувати селян та робітників, придушувати народні рухи і захищати б торгові інтереси Англії за кордоном. Тому і дворянство, і буржуазія підтримували нову династію Тюдорів, яка зайняла англійський престол після війни Червоної і Білої роз (1485). В Англії, як і у Франції, встав новий абсолютизм. Називався часом англійського абсолютизму. Але на відміну від французьких королів, які уникали складати геральдичні штати, Тюдори правили при підтримці парламенту. Стара феодальна аристократія здобільшого зазнавала під час війн Червоної і Білої роз. Нова аристократія, яка заповнила палату лордів, була створена королівськими пожатуваними і підком залежала від короля. У нижній палаті сиділи представники дворянства і буржуазії, які не стержались як у Франції, а були об'єднані спільними інтересами. На відміну від французького дворянства, яке жило феодальними повинностями з селян, обирали казни і воєнним рабством, англійське нове дворянство жило прибутками від віярства, від продажу возни і інших сільськогосподарських продуктів. Воно було зацікавлене його з буржуазією. І дворянство, і буржуазія були однаково зацікавлені в порабаванні і поневоленні трудящих, а для цього їм була потрібна допомога уряду.

Тому парламент в усюму слухався королів і в усюму їх підтримував.

Реформація в Англії. Першим королем з династії Тюдорів був жаданий і скупий Генріх VII (1485—1509). Він остаточно розгромив рештки непокірних феодалів, які уцїлили ще від війн Червоної і Білої роз, і заводили вередливий і марнотратний тиран, але спритний і проникливий політик, провів в Англії реформацію. Англійська реформація по-лягала в підковному упідпорядкуванні церкви ко-

ролю. На вимогу Генріха VIII парламент прийняв закон, за яким влада папи над церквою була скасована і главою церкви було проголошено короля. Король закрав усі монастирі й конфіскував їх величезні володіння. Завжди маючи потребу в грошах, він пустив ці володіння на продаж. В Англії почалась нечувана спекуляція конфіскованою землею, і значна частина її попала купцям і промисловцям. Купивши землю, вони ставали дворянами; вони згаляли монастирських селян з землі або експлуатували їх ще жорстокіше, ніж попередні пани. «Англійська» церква стала державною церквою. Усі англійці повинні були належати до неї, інакше їх переслідували як державних злочинців. Запалали вогнища, на яких спалювали католиків і всіх, хто не хотів визнавати короля главою церкви.

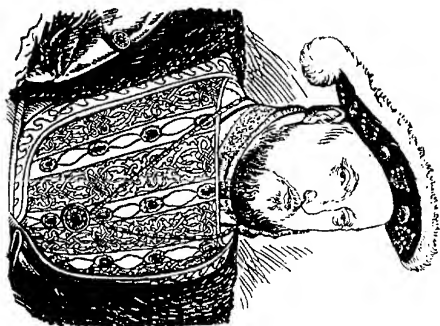
Розвиток торгівлі і промисловості поставив перед Англією нові завдання у зовнішній політиці. Англії зустрілись із сильним суперником на морі — з Іспанською державою. За Тюдорів відносини з Іспанією були найважливішим питанням англійської зовнішньої політики. Феодальні кола Англії шукали підтримки у феодальній Іспанії, старались зблизити Англію з Іспанією. Торгово-промислові кола і нове дворянство наполягали на рішучій боротьбі проти Іспанії.

Іспанія була головною твердинею католицизму в Європі. Тому вороги Іспанії — буржуазія і нове дворянство — були ворогами католицизму, а прихильники Іспанії — феодали — хотіли відновити в Англії католицьку релігію. Їм це вдалося зробити на короткий строк. Вони влаштували шлюб дочки Генріха VIII Марії, яка вступила на престол в 1553 році, з наступником Іспанського престолу, майбутнім королем Філіппом II (саном імператора Карла V). Марія Тюдор відновила католицизм в Англії. Покірний королівський воли парламент запобігливо просив у папи прощення. Тепер стали спалювати на вогнищах прихильників реформації. За жорстокі переслідування «єретиків» Марія дістала прізвисько «Кривавої». Але уряд не посмів віддати монастирські землі у спекуланти, що їх скупили.

Після смері Марії, при новій королеві Єлизаветі I (1558—1603) Англія рішуче стала на шлях боротьби з Іспанією за владу над морями. Разом з тим королева і парламент знов відновили англійську церкву. Тепер в Англії знову почали винищувати католиків.

Переслідувань зазнавали не тільки католики. Серед англійської буржуазії поширювалось вчення Кальвіна. Прихильників його в Англії називали «пуританами» (від латинського слова «чисте» — чистий). Вони хотіли «очистити» англійську церкву, тобто реформувати її на зразок кальвіністської, і визволити її від рабської підлеглості королю.

В Англії поширювалось також релігійне вчення, які заперечували проти всякої державної церкви і хотіли повної неза-



Георгій VIII.

можності релігійних громад. Їх називали «індєнськими» (незалежними). Прихильникам цих вчень доводилось переховуватись від переслідувань. Багато з них змушені були тікати з Англії.

§ 3. Торгова політика.

За Тюдорів швид-
морська ко росла морська
торгівля. торгівля Англії.
Англіїські кораблі розвозили
англійські товари, і особливо
англійське сукно, по всіх га-
ванях Європи. Англійських
купців можна було бачити і в
Баттійському морі, де вони су-
перничали з ганзейцями, і в
Середземному морі, де вони су-
перничали з італійськими
торгівцями. Уряд всіляко заохочував суднобудування та закориську
торгівлю і підтримував інтереси англійських купців за кордо-
ном. Ганзейці були позбавлені привілеїв в Англії, і їх лондон-
ська контора була закрита.

Створювались торгові компанії для торгівлі із заморськими
країнами. У цих компаніях брали участь не тільки багаті купці,
а й дворяни. Англіїці взяли діяльну участь у шуканнях нових
торгових шляхів. На відміну від іспанців і португальців, вони
шукали північного шляху в Індію і Китай. Ще в 1497 році Ка-
бот перекрив північну частину Атлантичного океану і відкрив
континент Північної Америки.

У 1552 році з Англії вийшло три кораблі шукати шляху до
Індії в обхід північного берега Азії. Два кораблі загинули, а
третій під командуванням Ченслера досяг гирла Північної
Двіни. Ченслер добрався до Москви, побував у царя Івана Гроз-
ного і дістав від нього дозвіл на торгівлю з Російською дер-
жавою.

У 1554 році в Англії була заснована «Компанія для торгівлі
з Московією, Персією і північними країнами», або коротше —
«Московська компанія». Російський уряд надав цій ком-
панії право вільного візду в країну і безмитної торгівлі. З
Росією встановились правильні дипломатичні і торгові відно-
сини. З Росії вивозились лис, прядиво, необхідні для англій-
ського кораблебудування. Через Росію англійці розраховували
вести торгівлю з Кавказом, Серединою Азією і Іраном. Виник

ряд компаній для торгівлі з Туреччиною, Марокко, Вест-Індією.
Була заснована компанія для торгівлі з Гвінеєю, звідки розра-
ховували вивозити золото, а також чорних рабів для продажу
в Америку. Найбагатшою з цих компаній стала заснована в 1600
році «Ост-Індська компанія», яка дістала монополієне
право торгівлі з Індією. Більша частина цих компаній спо-
чала торгівлю з піратством і грабежем.

Чим більші успіхи робила англійська торгівля,
боротба з Іспанією. тим неминучішою ставало зіткнення з Іспанією.
Англіїці грабували узбережжя Іспанії та іспан-
ських колоній в Америці, нападали на іспанські судна, стара-
лись захопити «срібний флот». Боротба з Іспанією особливо
загострилась при короліві Єлизаветі. Королева сприяла англій-
ським піратам і одержувала від них частину здобичі. Єлизавета
всюди підтримувала ворогів іспанського короля. В свою чергу
іспанський король Філіпп II через своїх послів та шпигунів
організував в Англії змови проти королеви.

У цих змовах була залучена шотландська королева Марія
Стюарт. Марія Стюарт була заплелю католичкою. Коли в
Шотландії пройшла реформація і при владі стали кальвіністи, її
довелось тікати в Англію. Єлизавета тримала її під арештом.
Англіїські католики сподівались з іспанською допомогою ски-
нути королеву Єлизавету і посадити на її місце Марію Стюарт.
Після того як було викрито кілька таких змов, Єлизавета нака-
зала стратити Марію Стюарт.

Філіпп II вирішив покінчити з настирливим ворогом. Він по-
чав готуватись до завоювання Англії. У 1588 році до берега
Англії рушила величезна ескадра, яку називали «Непере-
можна армада». Ця ескадра включала 131 судно, 7500 чо-
ловів екіпажу і 17 000 солдатів. Але грандіозна експедиція за-
кінчилась повною невдачею. «Непереможну армаду» почали
знищити джелі і рухливі судна англійців, почасті вона загину-
ла під час бурі. Лише жалюгідні її рештки повернулись до
Іспанії. Загрозб «Армади» завдала страшного удару морській
могутності Іспанії і висувала Англію на одне з перших мість
серед держав Європи.

Парламентська опозиція.

На кінець XVI століття англійська буржуазія і
нове дворянство так розбагатіли і зміцнили, що
більше не потребували опіки сильної королів-
ської влади. Тимчасом англійські королі думали, що вони мо-
жуть правити і далі необмежено, подібно до французьких або
іспанських королів. Але англійським королем заважав парла-
мент. Представники буржуазії і нового дворянства, що сиділи
в ньому, хотіли по-своєму керувати країною і провадити свою
зовнішню політику. Вони хотіли, щоб король підлягав парла-
менту. Тому між королем і парламентом почалась боротьба за
владу.

Сутинки між парламентом і королівською владою почались ще при короліві Єлизаветі, але особливо загострились при її наступниках.

Династія
Стоартів.

Із смертю Єлизавети закінчилась династія Тюдорів. На англійський престол вступив шотландський король Яків І Стюарт, син Марії

Стоарт. Він правив з 1603 до 1625 року. Нерозумний і балакучий, Яків любив поговорити про необхідність королівської влади і з задрістою дивився на сильних монархів Європи. Він посилив тиск на пуритан, які були противниками абсолютної влади короля. Багато членів палати обшин були пуританами і виступали проти церковної політики уряду.

З кожним роком взаємини між парламентом і королем гіршали. Особливе незадоволення парламенту викликала фінансова політика королівського уряду. Парламент відмовлявся затверджувати нові податки. При королі Карлі І (1625—1649), наступнику Якова, боротьба між королем і парламентом дійшла крайнього загострення. Після цього ряду сутичок король в 1629 році розпустив парламент і протягом одинадцяти років правив одноосібно.

Найближчим радником короля став граф Страффорд. Страффорд запропонував іти «напролом» і нещадно переслідувати політичних ворогів короля. Однодумцем Страффорда був архієпископ кентерберійський Дж. При ньому торми були переповнені пуританами, їх засуджували до покарання батогами, таврували розпеченим залізом, виривали з них ноздрі, відрізали вуха.

Уряд запроваджував усе нові податки, не складаючи парламенту. Населення почало ремствувати. В Англії назрівала революція.

РОЗДІЛ XXII.

НІДЕРЛАНДСЬКА РЕВОЛЮЦІЯ.

§ 1. Нідерланди під іспанською зверхністю.

Нідерланди були однією з найбагатших країн Західної Європи. Ця маленька країна, яка обіймала сучасну Бельгію, частину Франції, Люксембург і Голландію, була густо заселена. У ній було понад 300 міст і 6500 сіл. Нідерландське місто Антверпен стало в XVI столітті головним центром європейської і колоніальної торгівлі. Нідерландська буржуазія вела велику торгівлю. У країні розвивались великі капіталістичні мануфактури, які експорту-

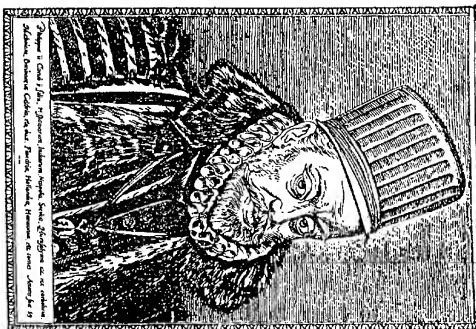
вали працю найманих робітників і дрібних сільських ремісників.

Ця передова шлою свого господарського розвитку країна підлягала одній з найбільш відсталих країн Західної Європи — Іспанії. Нідерланди входили до складу імперії Карла V. Зрікшись престолу, він залишив Іспанію з її колоніями та Нідерланди своєму синові Філіппу II.

Король і дворянство Іспанії жили головним чином коштом Нідерландів, податки з них давали Іспанії у 8—9 раз більше, ніж Америка з її золотими і срібними рудниками.

Філіпп II був туля, обмежена

Філіпп II.



людина. Він фанатично вірив, що, добиваючись торжества абсолютизму і католицизму, він виконує волю божу. Він хотів правити своєю величезною державою з свого кабінету. Похмурій і відлюдний, він не знав життя і не цікавився нічим, крім своїх справ, віддаючи до безхотівки чуття ніяких заперечень і вір усеї справи, віддаючи до безкінечного канцелярського листування. І з «єретиками», і з прихильниками політичної свободи він розправлявся за допомогою інквізиції, яка не тільки знищувала ворогів католицтва і абсолютизму, а й збагачувала королівську казну. $\frac{2}{3}$ майна страчених пішло на користь королів і $\frac{1}{3}$ на користь церкви. Нідерланди були ненависні Філіппу II через те, що вони користувались широкими правами самоврядування, а також через те, що там стала поширюватись «єресь». Нідерландська буржуазія схилилась до кальвінізму. У народних масах ширився вчення, які вимагали свободи віри і перебудови всього суспільного ладу на основних рівності.

Філіпп II розраховував, що, задушивши «єресь» і політичну свободу в Нідерландах, він зможе взяти з цієї країни ще більше прибутків.

Із відставного йому тупою впертістю Філіпп II почав проводити свою програму в житті. Він став призначати на всі вищі посади в Нідерландах іспанців. Він вдавляв до жорстоких переслідувань усіх, хто запліднював в «єресь». Почались масові розшуки, страти і спалення. Але своєю жорстокою політикою король домлів тільки того, що викликав протест у всіх

класах нідерландського суспільства. Незадоволення нідерландської аристократії відправляла до короля делегацію, яка, проте, нічого не добила. Дрібне дворянство уклало таємний союз для боротьби з інквізицією і іспанцями.

§ 2. Революція в Нідерландах.

Початок революції. Восени 1566 року в країні вибухнув широкий народний рух, спрямований проти католицизму та іспанського панування. Народ став виражатись у католицькій церкві і знищувати в них ікони, статуї і прикраси. Філіп II вирішив діяти неспадно. До Нідерландів було послано відомого своїм фанатизмом і небалантною жорстокістю герцога Альби з іспанським військом. Він запровадив у країні лютий терор. Прибувши до Нідерландів, він зразу ж заснував судищисе під назвою «Рада у справах про закони». Народ назвав цей суд «кривавою радою». Почались жорстокі страти. Число жертв «кривавої ради» перешило за 8 тисяч чоловік.

Альба мав на увазі не тільки боротьбу з революційним рухом і «ересом», а й поповнення казни іспанського короля. Терор був спрямований найбільше проти вищого дворянства та багаті буржуазії. Конфісковане майно і грошові штрафи давали іспанцям величезні суми грошей. Альба запровадив у Нідерландах високі податки на торгівлю, які зовсім розорили купців і промисловців. Торгівля припинилась, мануфактури закривались, тисячі людей залишались без роботи.

Заможні люди старались втекти за кордон. Утік до Германії Вільгельм Оранський, найбагатший і найвпливовіший землевласник Нідерландів, визнаний глава незадоволеного дворянства. За кордоном нідерландські емігранти почали наймати загони людей для боротьби з іспанцями.

Партизанська війна. Народ почав партизанську війну проти іспанських військ. Партизани йшли в ліси і там з'єднувались в загони «ісових гезів» («те-люціонерів»). Вони завдавали іспанцям несподіваних ударів. Ще небезпечніші для іспанців були інші партизани — «морські гези» — партизани, які вели війну на морі і на узбережжях.

Море було рідною стихією нідерландців. Морські гези не давали спокою ні іспанцям, ні тим з нідерландців, які стояли на боці іспанців. До Нідерландів почали придбувати військові загони, споряджені нідерландськими емігрантами.

Повстання Півночі. Незабаром уся Північ країни була охоплена новою боротьбою проти іспанців. Вільгельм Оранський був проголошений правителем північних провінцій (1572). Сюди почали сходиться усі вороги іспанського панування.



Герцог Альба.

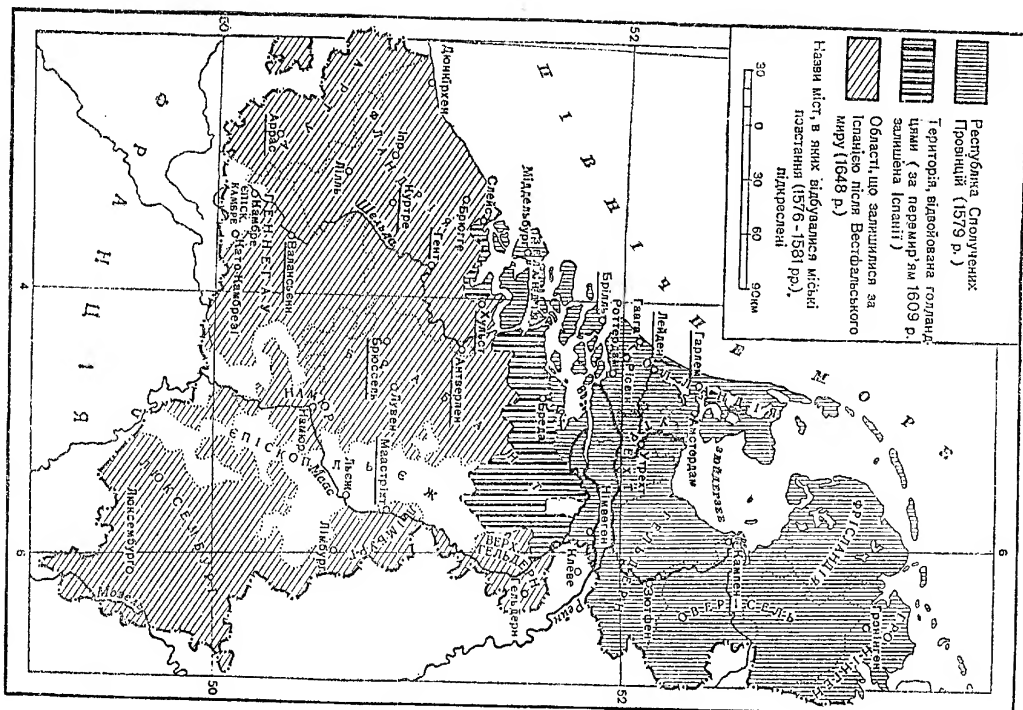
Альба поставив війська на придушення повстання. Він жорстоко розправлявся з населенням тих міст, які йому вдалося захопити. Але опір усе більше посилювався. Коли іспанські війська обложили Лейден, населення провело греблі і відкрало шлюзи, які захищали країну від поводі з боку моря. Іспанцям довелося спішно відступити. Роздратований невдачами Філіп II відкликав Альбу. Але це не означало зміни політики. Король як і раніше не йшов ні на які поступки. Іспанці страшенно спустошували країну, навіть ті області, які не брали участі в повстанні. Так іспанські солдати розграбували багатіше місто південних Нідерландів — Антверпен. Найкраща частина міста була спалена. Вісім тисяч жителів було вбито. Багатьох закармували на смерть, вимагаючи в них грошей і цінностей. Здобув іспанці обчислювалась мільйонами золотих монет. Антверпен уже ніколи не міг оправитись після цього удару. Решетування іспанців і особливо розгром Антверпена викликали обурення по всій країні. Південні провінції приєднались до північних і утворили загально-нідерландський союз (1576).

Але союз цей був недолговічним. Народні маси південних Нідерландів, особливо міські робітники і ремісники, взяли на себе керівництво боротьбою з іспанцями. Вони почали організовувати по містах комітети для управління і для збирання податків на військові цілі, відтиснувши нерішучих і хитких дворян та буржуазію.

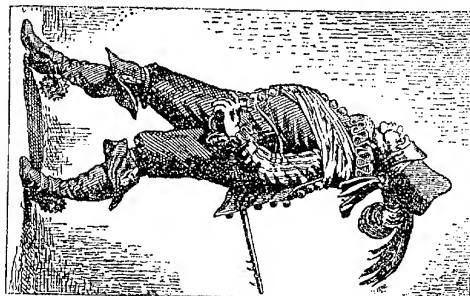
Тоді дворяни, буржуазія і сильне в південних провінціях католицьке духовенство вирішили підкоритись лютому іспанському наслівникові, аби тільки не почували страху перед владою народу. Вони виступили проти народних комітетів і виявили готовність знов підкоритись Філіппу II.

У відповідь на це північні провінції в 1579 році Союз північних уклали союз (так звану «Утрехтську унію»).

Вони обіцяли «з'єднатись навіки, як ніби вони становлять одну провінцію», і боротись проти іспанців. Незабаром після цього вони оголосили Філіппу II єдиним. Багата буржуазія Півночі хотіла поставити на чолі нової держави ко-роля і вважала найбільш підходящою кандидатурою Вільгельма Оранського. Але в 1584 році Вільгельм Оранський загинув від



Нідерландська революція XVII століття.



Збитий іспанець.

руки підкупленого єзуїтами воїна-ці. У північних Нідерландах устанувився єрситокругицна республіка, на чолі якої стояла богата буржуазія. Так Нідерланди поділились на дві частини. Північна утворила самостійну державу. Південна, внаслідок зрадицтва дворянства, буржуазії і духовенства, залишилася під владою іспанського короля.

Новій державі, яка стала називатись «З'єднаними провінціями», або «Голландською республікою» (за назвою головної з провінцій), довелося ще довго боротись з Іспанією за свою незалежність. Зайнята воєнними діями проти англійців і втручанням у французькі міжусобиці, Іспанія не могла справитись з Голландською республікою. Загібель «Непереможної армії» поіршила міжнародне становище Іспанії. У 1609 році між Іспанією і Голландією було підписано перемир'я, за яким Іспанія визнавала самостійність нової держави.

Так закінчилась революція в Нідерландах — *перша буржуазна революція в Європі, яка уєичалась перемогою*. Вона закінчилась поразкою феодального абсолютизму Іспанії і перемогло нідерландської буржуазії. У цьому — важливе прогресивне значення цієї події.

Буржуазія могла перемогти тільки завдяки активній участі в революції народних мас, але всі плоди цієї перемоги дістались одній буржуазії.

§ 3. Голландія в XVII столітті.

Торівля Голландії. Буржуазна революція перетворила Голландію в найбільш розвинутий морський і торговий державу Європи. Торговий флот Голландії перевищував щодня тисячі судів торгові флоти всіх інших держав Європи, взяті разом. Голландці вели енергійну колоніальну політику. У 1602 році була заснована голландська Ост-Індська компанія. Голландці прагнули приєднати до своїх рук усю торгівлю з Індією і витіснити звідти іспанців, португальців і англійців. Ост-Індська

компанія користувалась великою самостійністю, карбувала свої монети, мала своє військо, будувала міста та фортеці, самостійно провадила війни. Усі дії компанії були зв'язані найсуворішою тайною. По суті вона займалась не стільки торгівлею, скільки розбоєм і грабежем. Їй вдалося захопити Індонезію — Зондські і Молуккські острови, вибивши звідти португальців. Голландці перевершили португальців жадністю і жорстокістю. Частину товарів (перець, гвоздика, кориця, мускатний горіх, кофе) вони добували прямим грабежем, частину забирали у вигляді данини, частину примусово відбирали в обмін на непотрібні місцевому населенню речі. Компанія одержувала казкові бар'єри, які доходили до 1000%. Щоб держати ціни на високому рівні, компанія спалювала гори найцінніших прянощів. Населення по-варварськи знищувало або поверталося у рабство. Були заведені плантації, які оброблялись працею рабів. Маркс говорить: «Історія голландського колоніального господарства — а Голландія була зразковою капіталістичною країною XVII століття — розпортує незрівнянну картину зрадинства, підкупів, вбивств і підлог» (Маркс и Энгельс, Соч., т. XVII, стор. 822).

Голландія вступила в торгівлю з Китаєм і Японією. З Китаю голландці перші почали привозити в Європу чай. В Америці голландці захопили кілька Англійських островів, на яких завели цукрові плантації. І тут жорстоко експлуатували працю рабів.

Голландія торгувала з усією Європою. Велике значення мала торгівля Голландії на Балтиці і з Російською державою. Голландські купці користувались торговими привілеями в Росії і вивозили звідси в Західну Європу хліб, прядиво, смолу, шовковий ліс, хутра й інші товари.

Центром економічного життя Голландії було місто Амстердам. На початку XVII століття в ньому було 100 тисяч жителів. Значення Амстердама полягало не тільки в торгівлі та промисловості. В Амстердамі були найбагатші і найбільші щодо своїх оборотів в Європі банківські контори.

Класові суперечності в Голландії були загострені сильніше, ніж в усіх інших країнах Європи. Ніде не було так багато пролетарів. Робочий день був довгий, а заробітна плата — знижена. У мануфактурах широко застосовувалась жіноча і дитяча праця, а це ще більше знижувало заробітну плату.

«Народні маси Голландії вже в 1648 році більше терпіли від надмірної праці, були бідніші і зазнавали гітту жорстокішого, ніж народні маси решти Європи», говорив Маркс (Маркс и Энгельс, Соч., т. XVII, стор. 824).

Ніде буржуазія не мала такої влади, як у Зєднанних нідерландів. Великій буржуазії належала вся влада в містах. Вона посилала депутатів у штати провінцій

і в генеральні штати, які засідали в Гаазі. Генеральні штати віддали зовнішню політику, військовими, морськими і фінансовими справами і призначали вищих чиновників. Виконавчим органом генеральних штатів була державна рада, на чолі якої стояв штатгальтер. Він же віддав і військовими силами.

Майже завжди штатгальтери були з дому Оранських. На них, дивились, як на спадкових президентів.

У Зєднаних провінціях панував буржуазно-аристократичний лад. Але для буржуазії інших країн, які перебували під ярмом феодальних монархій, Голландія здавалась зразковою країною свободи.

Північні Нідерланди стали центром друкарства та книготоргівлі, які зосереджувались в містах Лейдені та Амстердамі.

Дуже поширились газети. В них не тільки передавались торгові і політичні новини з усіх кінців Європи, а й обговорювались різні політичні питання, які хвилювали їх читачів.

В Голландії встановився широка релігійна терпимість для всіх віросповідань. В Голландію тікали переслідувані «єретики» з інших країн, пуритани з Англії, гугеноти з Франції, євреї з Іспанії.

Південні Нідерланди, які залишились під владою Іспанії, зазнали. Більша частина буржуазії разом із своїми капіталами емігрувала в Голландію. Антверпен втрапив своє колишнє значення, яке перейшло до Амстердама. З перелової і багатшої країни Європи південні Нідерланди перетворились у дуратордану провінцію іспанської держави.

Р О З Д І Л XXIII.

РОСІЯ І ПОЛЬЩА В XVI І ПЕРШІ ПОЛОВИНІ XVII СТОЛІТТЯ.

§ 1. Початок перетворення Росії в багатонаціональну централізовану державу.

За Івана III (1462—1505), Василя III (1505—1533) і Івана IV (1533—1584) були предані рязанської держави останні самостійні князівства Північно-Східної Русі. У 1547 році Іван IV урочисто вінчався на царство. Царський титул вважався рівним імператорському і вищим від королівського. Приймаючи цей титул, Іван IV не тільки хотів показати те високе місце, яке належало Російській державі серед інших держав, а й піднести славу російського государя всередині країни. У Росії



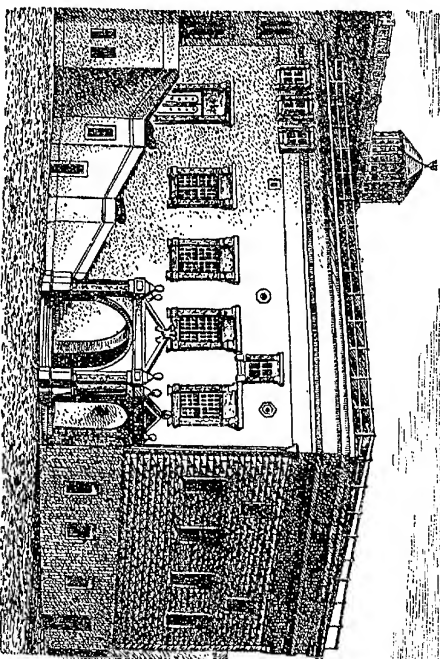
Іван Грозний.

ники також потребували сильної царської влади, яка охороняла б їх торгівлю і відкривала для неї нові шляхи. Гродяни ладні були підтримувати царя гірше.

Царська влада лягла тяжким гнітом на голову масу населення — на селян. В інтересах дворянства царський уряд підсилював владу поміщиків над селянами, обмежував свободу переходу селян від одних поміщиків до других, закріплював селян на поборів жадної і продажної царської бюрократії. Але й селянство потребувало сильної державної влади, златної охорони Росію від ворогів, які грабували і розорили селянські господарства, відводили в погон багато тисяч селян.

Вороже до сильної царської влади ставились великі феодалы — князі й бояри, які школували про втрату своєї незалежності і хотіли б її повернути. Їх плани були небезпечні для всієї

змінюється центральна влада, як і в ряді інших країн Європи (у Франції, в Англії, в Іспанії). Як і в цих країнах, сильна монархія в Росії спиралась на дворян і городян. Дворяни були зацікавлені в сильній центральній владі, щоб підкорити собі селян, з праці яких вони жили. Дворян вабдили широкі земельні простори півдня і сходу, які треба було ще завоювати, і для цього також потрібна була сильна державна влада. Дворяни утворювали головну військову силу держави. Вони одержували від держави земельні пожалування («помістя») і за це повинні були відбувати кінну службу і з'являлись на заклик царя із своїми озброєними людьми. Дворянство в Росії було «служилим станом», тоді як у Франції і Англії дворяни вже давно не відбували обов'язкової феодалної служби і володіли землею, не виконуючи за це ніяких обов'язків. Гродяни, купці і ремісники.



Грановитая палата в Москві.

Російської держави, бо вони могли привести до ослаблення її сил і до втрати її самостійності.

Воротба з великими феодалами, з князями та боярами, з їх претенсіями знов розірвати Росію на частини, була невідкладним завданням Російської держави.

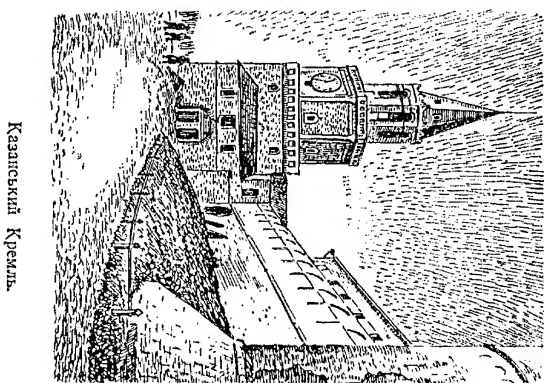
Росія була оточена небезпечними ворогами, із сходу й півдня Росії постійно загрозували численні поїздки, уламки колишньої Золотої Орди, — ханства Казанське, Астраханське і Кримське. Казанське і Астраханське ханства займали Волзький шлях — головний торговий шлях Східної Європи, який веде в Каспійське море, Закавказзя, Іран, Середню Азію. Крім раз у раз висилав хижі загони, які розорали південь країни, займали руських людей у «погон» для продажу в рабство. Кримським татарам поклали найважливіші пункти торгівлі із Сходом, після того як вони в XV столітті відняли їх у італійців. У татарських ханів з'явився новий могутній засульник — турецький султан. Кримський хан був його васалом. У гирі Дону на місці колишньої Тани була збудована сильна турецька фортеця Азов, яка заступала росіянам шлях до Азовського і Чорного морів. Турецька держава, яка перебувала в зеніті своєї могутності, пратнула підпорядкувати своєму впливові Астрахань і Казань, охопити Російську державу і з півдня, і з сходу і підкорити її. Над російськими землями нависла загроза турецького завоювання.

Війни на Сході. Проникливий політик і великий стратег, Іван IV спрямував перші удари зміцнілої Російської держави на завоювання Волги. У 1552 році після облоги штурмом було здобуто Казань. У 1556 році російські війська зайняли Астраханське ханство. Уся течія Волги була тепер у руках Російської держави. Небезпека турецького охвату була усунена.

Наслідки завоювання Волги були величезні. Для російської колонізації відкрились родючі землі Поволжжя і Заволжжя. Відкрились торгові шляхи по Волзі. Виник ряд торгових міст: Самара, Саратов, Царицин. Успішніше почала просуватись колонізація на південь, у степи, у так зване «дике поле». Відкрились шляхи на Урал і в Сибір, у нові, ще невідомі країни, які вабили своїми незліченними багатствами.

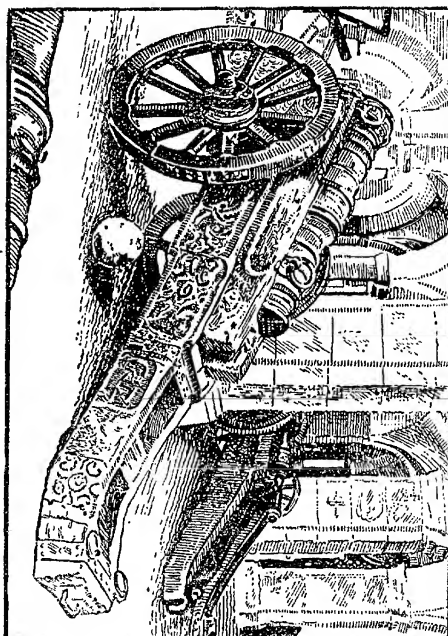
Із завоюванням Поволжжя Російська національна держава почала перетворюватись в багаторазово розширену: до її складу ввійшли татари, мари, чуваші, удмурти, башкири, ногайи.

Услід за цим уряд царя Івана IV приступив до боротьби за розв'язання другого назвичайно важливого завдання зовнішньої політики. Росія мала потребу у відновленні прямих торгових і культурних зв'язків із Заходом. Прикритий Руссю від азіатських вторгнень, Захід виступив випередити Східну Європу в галузі культури і особливо техні-



Казанський Кремль.

ки. Росія, яка понад три століття спрямовувала всі свої сили на боротьбу проти татарського іта, вистала в своєму розвитку від Заходу. Подолати цю відсталість було настійним завданням Російської держави. Західні сусіди Росії, які відто роджували її від Балтійського моря, — Польсько-Литовська держава, німці (колішній орден Мечоносців, який тепер звичайно називався Лівонським), шведи — боялись посилення Росії і навісине ставили перешкоди для її зв'язків з Заходом. Ці країни не пропускати в російські землі стратегічних товарів (особливо металів), вій-



Гармата XVI століття.

ськових спеціалістів, інженерів, знавців рудної справи, яких особливо потребувала Росія. Лівонія запрошувала смертного карю за спробу перейти через її кордон до Росії.

Перед Росією стояло завдання — проломити ту стіну, яка відгороджувала її від Заходу. Найслабшим місцем у цій стіні була Лівонія. Лівонський орден перебував у стані цілковитого розпаду. Кожен барон тримав себе як незалежний государ. Спочатку за допомогою дипломатичних переговорів російські старались примусити Лівонію погодитись пропустити магістрів з Заходу до Росії. Але ця спроба не дала результатів. Тоді російські війська перейшли кордон Лівонії. Почалась Лівонська війна (1558 — 1583).

Незадовго до початку Лівонської війни встановився зв'язок Росії з Заходом через Балтійське море і Лівонський океан. Англійська експедиція Ченслера прибула в порт Північної Двіни. Ченслер побував у Москві. В Англії була заснована «Московська компанія». Іван IV прагнув до встановлення тісних зв'язків з Англією. Але шлях через Архангельськ і Біле море при всій його важливості для Росії був лише тонкою ниткою, яка зв'язувала її з Заходом. Цей північний шлях був важкий і прохідний лише протягом трьох місяців на рік. Продовжити до берегів Балтійського моря залишалося першочерговим завданням Російської держави.

Лівонська війна.

Спочатку Лівонська війна йшла владно для Росії. Росіяни зайняли Нарву, Юр'єв і завоювали майже всю Лівонію. Це сприяло Польщу і Швецію. Вони поспішили поділити володіння Лівонської держави. Частина їх попала до Польщі, частина — Швеції. Замість слабкої Лівонії перешла Росією стільки тепер сильні вороги: Швеція і Польсько-Литовська держава. У цей небезпечний для Росії момент Іван Грозний скликав Земський собор з духовенства, бояр і виборних від дворян і городян. Собор висловився за продовження війни (1566).

Тимчасом у Росії заворушились сили феодальної реакції. Великі феодалні князі і бояри вороже дивились на посилення царської влади.

Вони боялись зміцнення царської влади і тому не бажали переходити на бік ворогів. Начальник однієї з російських армій — князь Курбський — утік до Литви і одержав від польського короля великі земельні пожалування. Він став на чолі однієї з польсько-литовських армій, що діяли проти Росії. Виявився зрада і в самій Москві. Бояри відверто виступали проти влади польського короля, ніж терпіли самодільну політику Івана IV. Деякі з них вважали за краще передати владу польському королю, ніж терпіти самодільну політику Івана IV. Підкоритись Литві схилився Новгород, бояри і купці якого вороже ставились до влади Москви.

Опричнина.

Тоді Іван Грозний приступив до рішучого придушення боярської зради і разом з тим до знищення всіх залишків феодальної роздробленості держави. Для цього була організована опричнина. Іван Грозний виділив у своє окреме, «опричене» володіння ряд областей, куди входили великі феодалні володіння колишніх удільних князів. Великі феодали були позбавлені своїх володінь, і на їх місце були оселені мало-земельні дворяни, на вірність яких цар міг поклястись. Вони утворили особливий корпус «опричників».

Проти великих феодалів був організований нещадний терор. По піпозорію в зрадці винишувались цілі князівські і боярські роди. Страшенного розгрому зазнав Новгород. Дрібне і середнє дворянство і посадські люди підтримували політику Грозного. Великі феодали були розгромлені і закатані. Після цього опричнина стала більше не потрібна. Опричнина викликала в народі незадоволення своєю сваволею та грабешами, і в 1572 році Іван IV скасував опричнину.

Опричнина в основному досягла своєї мети. Вона зміцнила владу царя і силу централізованої держави. Російській армії здобули ряд перемог у Лівонії. Але сили держави були виснажені боротьбою з великими феодалами і надмірними зусиллями, яких вимагали майже безперервні війни царювання Івана Грозного.

Іванові IV не вдалося довести розпочатої ним справи до кін-

ця. У 1575 році на польський престол було обрано полководця Стефана Баторія. Він реорганізував польську армію, посилив її найманими угорськими і німецькими полками, поліпшив артилерію. Він вдерся в російські землі, взяв Полоцьк, обложив Псков. Одночасно з ним перейшли в наступ шведи. Вони зайняли Нарву і завоювали Карелію.

Іванові Грозному довелося укласти мир з Польщею та Швецією і відмовитись від Лівонії. Спроба зруйнувати стіну, яка відокремлювала Росію від Західної Європи, закінчилась невдачею. Російська держава ще не була достатньо сильною, щоб уператись з цим завданням.

Козацтво.

Невдала Лівонська війна тяжко позначилась на російському народі, особливо на селянстві, яке повинно було споряджати дворян на війну, сплачувати важкі податі і зазнавати воєнного розорення. Запустіли цілі області. Селяни тікали від утисків панів і царського уряду у вільні землі, особливо на Дон. Там здавна селились люди, які шукали вільного життя. Їх називали «козаками». Козаки робили смілі набіги на Кримське ханство, воювали з татарами. Вони зв'язували сили турків та татар і заслоняли Російську державу від їх нападів. Московський уряд допомагав донським козакам хлібом, трішми і військовою припасами.

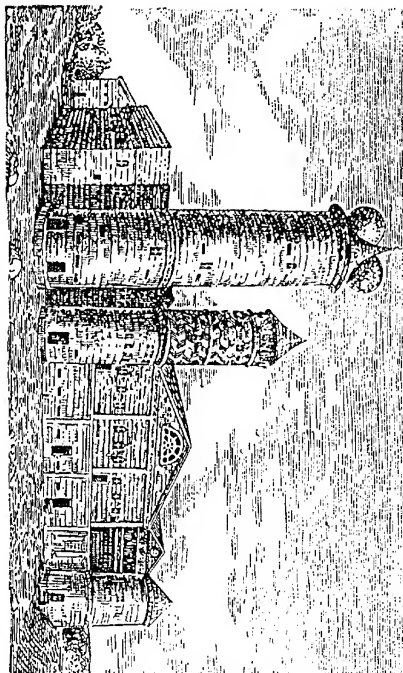
За царювання Івана IV вільні козаци появились також на Терекі. Козацтво розширило область розселення російського народу і захищало кордони Російської землі.

За Івана IV для російської колонізації відкрили нові простори Поволжя, Заволжя, Урагу і Сибіру, Урагу, Сибіру.

З другої половини XVI століття почалась розвідання, колонізація і освоєння величезних невідомих просторів за Уралом. Велику роль в освоєнні багатства Урагу і Сибіру відіграли купці Строганови. Строганови одержали від Івана Грозного величезні землі з рібними ловлями і соляними розробками по Каві. Вони мали право будувати фортеці, тримати військові сили та артилерію, закидати колоністів і поширювати свої дії далі на схід, на Урал і в Сибір.

Одночасно з ними росіяни, які жили по берегах Білого моря (помори), шукаючи хутра, почали ходити за Урал, їздити на човнах у Карське море, до гирла Обі, навіть до Єнісею. Вони будували укріплені селення («строганки») і стягли данину з місцевого населення звіриними шкурами.

У 1581 році Строганови вирушили за Урал експедицію під начальством козака Єрмака Тимофійовича. Землі за Уралом, у Західному Сибіру, у цей час перебували під владою Сибірського ханства, одного з улуків Золотої Орди. Татари збирали данину (ясак) з місцевих місцевих племен. Сибір-



Хороми Строганових у Солі Вячотський.

ський хан Кучум намагався вчинити опір невеликому загонowi Ермака, але в росіян була важлива перевага у вигляді вогнепальної зброї. Місцеві племена не підтримали Кучума і «вкючилились ясаком» переможцям.

Ермак повідомив царя Івана Грозного про завоювання Сибірського ханства. На допомогу загонowi Ермака було послане військо. «Нова Сибірська земля» була включена до складу Російської держави. Дальший шлях на схід, у Східний Сибір, проклали «промислові люди», які вирушали шукати земель, багатих на хутро. За ними йшли військові загони, які будували нові укріплені міста. Невеликі загони смільчаків проникали все далі в невідомі країни, перескакали небачені європейцями широти, поноводили ріки, проходили по безкраїх дрімучих лісах. У Сибір посунули селяни з Європейської Росії і стали оселялись у містах, придатних для землеробства.

Особа Івана IV. Іван Грозний справляв сильне враження на сучасників. Це була людина великого розуму і величезної, хоч і недисциплінованої волі. Він був глибоко переконаний в своєму покликанні знищити боярську «крамолу», утвердити на недосяжній висоті царську владу і піднести Росію на величезний ступінь слави та могутності. Це був дворянський цар. Те, що він робив, було потрібне насамперед для дворян. Його підтримував і купецтво. Бояри його ненавиділи і боялись.

З боярського середовища вийшла несправедлива характеристика Івана як безглуздо жорстокого деспота. Жорстокість Івана IV була спрямована на тих, в кому він бачав ворогів держави.

236

Показує, які писали про Росію, з липесмірним обуренням розповідають про жорстокості Грозного, потаю розуміючи їх політичний зміст. Порива підозрілості і жорстокості, в яких Іван потім тірко кався, біднють перед жорстокістю західних діячів абсолютизму, перед боязливою і зрадливою злобою Людовіка XI, перед витонченими звірствами Генріха VIII, перед бездушною, холодною лютістю Філіппа II або Альби. Розгром Новгорода був непотрібно жорстокий, але даяко страшний були Варфоломійська ніч або антверпенські звірства іспанців.

Борис Годунов. Політику Грозного продовжував боярин Борис при нездатному царі Федорі Івановичі (1584 — 1598); після смерті бездітного Федора, Борис був обраний Земським собором на престол і царював з 1598 до 1605 року. Честолюбний і хитрий, дуже стриманий і обережний, він продовжував боротьбу з великими феодалами і зміцнював становище дворянства. Водночас він прагнув посилити міжнародне становище Росії. Він вважав воював із Швецією і відвоював ряд захоплених шведами російських міст коло Фінської затоки, укріплював південні кордони проти кримських татар, старався розвивати торгівлю з Заходом через Біле море. Крім англіців, туди почали приїжджати купці з Голландії, Франції і Данії. Годунов старався підтримувати зв'язки з закавказькими країнами. Це при царі Федорі Грузія, яку тіснили Іран і Туреччина, звернулася по допомогу до Росії. Кахетинський цар Олександр визнав себе васалом російського царя.

Попрошення статей. Годунов був розумним і далекоглядним правителем, але в нього було багато ворогів. Його новина селян, ненавиділи великі феодали, князі і бояри, яких він переслідував. На нього було спрямоване зростаюче роздратування народних мас. Охороняючи інтереси дворянства, держала все більше посилювала експлуатацію селянства.

В інтересах дворян право селянського переходу було обмежено одним днем на рік («Юр'їв день»), потім це право тимчасово скасовувалось і, нарешті, було скасоване зовсім. Поміщикам надавалось право розшукувати і повертати до себе зблуклих селян. Експлуатація селян все посилювалась.

Протягом XVI століття дуже зросла панщина. Уряд почав обертати на кріпаків таких людей, які раніше вважались вільними. Усе це викликало заворушення серед селянства. Селянство було озлоблене політикою дворянського уряду царя Бориса. Батько селян тікало від своїх помічників на південь і на захід, у сумжні з Польщею землі, на Дон. Народне незадоволення ще посилювалось під час голодних років, що настали під кінець царювання Бориса Годунова. Серед селян почались повстання.

Народним незадоволенням в Росії скористувалась Польща. Польські пани хотіли підкорити собі Росію.

237

§ 2. Засилив панів у Польщі XV — XVII століть.

Після унії з Литвою (1385) і розгрому Тевтонського ордену Польща стала однією з найбагатших і найсильніших держав Європи. Тевтонський орден змушений був визнати васальну залежність від Польщі і віддати їй частину своїх володінь, у тому числі і найважливіший порт на Балтійському морі Гданськ (Данциг).

Тепер польські магнати і шляхтичі (дворяни) почали вести велику торгівлю сільськогосподарськими продуктами, в яких мала потребу Західна Європа. З західних країн почали приїжджати в Польщу купці закуповувати хліб, льон, худобу, шкіри і т.д. Дворянству був дозволений безмитний вивіз продуктів за кордон. Вивіз хліба через Гданськ з кінця XV до середини XVII століття зріс у 10 раз.

Усе це мало великий вплив на становище польського селянства. Важкою омертвіло якомога більше продуктів на продаж, польські пани і шляхтичі почали розширювати своє господарство за рахунок селянської землі, посилювали кріпосну експлуатацію селян, збільшували панщину. Селяни нерідко зобов'язані були працювати п'ять днів на тиждень на поміщика. Становище селян гіршало протягом усього XVI століття. У XVII столітті польський «холоп» (селянин) перетворився у власність поміщика. «Бдило», тобто робота худоба, — так презирливо називали селян польські пани.

У Польщі не утворилось сильної централізованої держави, як у Росії, Англії, Франції, Іспанії. Головною причиною цього було загартання Польщі. Польща багатах земель на сході, населених українським і білоруським народами.

Польські пани загартали і поневолили Галицьку Русь. Унія з Литвою, укладена в 1385 році, відкрила польським панам шлях до загартання і поневолення українських земель, які входили до складу Литовської держави.

У 1569 році, почасті побоюючись успіхів російської зброї в Лівонії, польські пани добились ще тіснішого об'єднання Польщі і Литви в одну державу (так звана «Люблінська унія»). Однією з умов цього об'єднання був перехід українських земель в безпосередню підлеглисть Польщі, замість підлеглих Литві. На Україні утворились величезні феодалні володіння. Окремі магнати, які володіли величезними населеними землями, не давали посилитись центральної владі в Польщі і підтримували роздробленість держави, яка веде до безладу та анархії. Серед українських магнатів були як поляки (Каліновські, Потоцькі), так і потомки колишніх руських князів, які

оподлячилися і прийняли католицтво (Острозькі, Вишневецькі). У Литві на білоруських землях утворився ряд великих магнатських володінь польської і спольщеної литовської і руської знаті (Радзівіли, Сапєги).

Хазяями Польщі були великі пани — магнати, які володіли десятками міст і сотнями сіл. Кожен з них міг виставити цілу армію і утримувати двір, який не поступався королівському. Панам була вигідна слабкість центральної влади. У цій слабкості вони бачили «золоту вольність» дворянства. Король не міг прийняти ніякого нового закону без згоди сейму. Сейм складався з сенату, де засідали найбільші вельможі і вище духовенство, і «посольської ізби», де збирались депутати від сеймиків — місцевих зборів дрібної шляхти.

Була і недисциплінована шляхта була нездатна до ділової роботи. Вона не слухалась королів. Бувало, що в розпал походу шляхтичі раптом заявляли королеві про своє небажання продовжувати війну.

Коли припинилась династія Ягеллонів (1572), влада короля в Польщі стала виборною. Королів обирав загальний з'їзд дворянства, на який збиралось кілька десятків тисяч магнатів і шляхтичів. Обраний король повинен був підписати зобов'язання не порушувати привілеїв шляхти. Якщо король порушував це зобов'язання, шляхта звільнялась від підлеглих королю і мала право підняти проти нього повстання. Так пани і шляхта не дозволяли посилюватись центральної владі, побоюючись, що вона може обмежити їх сваволлю.

Польща залишилась феодално-роздробленою державою, в якій необмежено панувала сваволя дворянства. Вся влада в державі перебувала в руках невеликої купки магнатів, від яких залежала численна шляхта.

Під зверхністю польських панів і шляхти жили національно поляки, українці, білоруси, литовці, євреї, німці, татари. «Річ Посполита» (тобто «Республіка»), українці і білоруси, як польська шляхта називала свою державу, складалась з мало зв'язаних між собою земель

з багатонаціональним населенням.

У «Річ Посполиту» панувало національне і релігійне гноблення. Щоб оподлячити українців та білорусів, польська шляхта прагнула навернути їх у католицизм. У 1596 році в Бресті була оголошена унія, тобто підлеглисть православної церкви в польських володіннях римському папі.

Політику насадження унії та оподлячення уперто й жорстко проводили єзуїти, які користувались у Польщі величезним впливом.

Пани закріплювали відьних українських і білоруських селян, примушували їх працювати на панщині.

Запорозька Січ. Від національних і релігійних переслідувань, від гноблення панів народ тікав на південь, у «лике полег». На нижньому Дніпрі, «за порогами», утворилось незалежне і воєнницьке запорозьке козацтво. Так повставало Запорозька Січ, яка нагоняла страх і на польських панів, і на кримських татар, і на турків. У своїх човнах вони перепливали через Чорне море і нападали на береги Малої Азії. Українці та білоруси глибоко ненавидили своїх гнобителів — польських панів, католицьке духовенство та єзуїтів. Вони пам'ятали про свою єдність з російським народом. Про цю єдність пам'ятав і російський народ.

§ 3. Селянська війна і польсько-шведська інтервенція в Росії.

Лжедмитрій. Польські пани мріяли про те, щоб приєднати до своїх Польщі Росію, як була приєднана Литва з білоруськими і українськими землями. Вони постарались використати для цього в своїх цілях народне незадоволення проти уряду Бориса Годунова. Вони висунули самозванця, який приєднав ім'я Дмитрія, молодшого сина Івана IV, що загинув при закладових обставинах. Самозванця підтримували польські пани, король Сігізмунд III, якому Лжедмитрій обіцяв видати частину російських земель, і єзуїти, які розраховували на підлеглість Росії папі. Лжедмитрій таємно прийняв католицтво. У Росії серед великих феодалів, князів і бояр було немало таких, які з задрігтю дивились на незалежність та самоуправство польських магнатів і привітали б встановлення у Росії такого самого ладу, як у Польщі.

Лжедмитрій набрав військо з польської і литовської шляхти та з запорозького козацтва. До нього приєдналась і частина донських козаків і повстали селяни. Селяни сподівались, що Лжедмитрій зніме з них тяготи, покладені на них урядом Годунова. Багато бояр, ненавидячи Годунова, стало на бік Лжедмитрія. Боевоти здавали йому міста без бою. В цей час помер цар Борис. Його смерть остаточно розв'язала справу на користь Лжедмитрія. Він урочисто в'їхав у Москву і був проголошений царем (1605). Селяни і козаки допомогли в переході Лжедмитрію. Але вони були обдурені. Лжедмитрій був ставленником польських панів — смертельних ворогів селянства і козацтва. Незабаром залежність Лжедмитрія від Польщі та єзуїтів стала явною й викликала загальне незадоволення всіх класів населення в Росії. У травні 1606 року в Москві вибухнуло повстання. Лжедмитрія було вбито. Бояри зробили царем князя Василя Шуйського, одного з найбільших феодалів у Росії.

Але народний рух, що почався, переріс в загальне повстання широких мас міського і сільського населення проти їх гнобителів. Повстання вибухнуло в різних кінцях держави. Найдушевно розгорнулося в 1606—1607 роках під проводом Івана Болотнікова.

Повстали підійшли до самої Москви. Урядові Шуйського насили вдалося придушити повстання.

Болотнікова втілили за наказом царя. Уряд Шуйського звернувся до повсталих селянами стразами і новими указами про закріпачення.

Польська інтервенція. Тимчасом польські пани висунули нового самозванця, видаючи його за Лжедмитрія, який ніби врятувався. Російські люди назвали його просто «згодієм».

Але незабаром польський уряд від диверсій через самозванця вирішив перейти до прямої інтервенції. Король Сігізмунд III обложив Смоленськ. Шуйського було скинуто з престолу, а бояри, які взяли до рук владу, відчинили ворота московського Кремля полякам. Москва підпала під владу інтервентів. Після довгої героїчної оборони Смоленськ примушений був здатися Сігізмунду. Швеції по-арданицькому захопили Новгород. Податки та їх ставлення зухвало порядкували в Москві. Вони збиралися проголосити короля Сігізмунда російським царем і підкорити Росіїську державу панській Польщі.

Здавалось, що держава перебувала на краю загибелі. Загони полків і різного роду «кляхих людей» бродили по країні, чинили розбої і грабували. За словами сучасника, «настав такий лютий час, що люди не бачили попереду порятунку, мало не вся Російська земля спустіла».

Розгром інтервентів. Заклик до визволення батьківщини виходив від посадських людей Нижнього Новгорода. На чолі руху став земський староста Кузьма Мінін.

Воєнним начальником ополчення був князь Дмитрій Пожарський. В ополчення Мініна і Пожарського влились все нові й нові сили, не тільки росіяни, а й татари, марійці, чуваші, удмурти. Ополчення рушило на Москву. В жовтні 1612 року польські війська, що загли в Кремлі, капітулювали. Ворожа інтервенція була розбита завдяки стійкості й мужності народу Росії і насамперед усього російського народу.

§ 4. Російська держава в першій половині XVII століття.

Росія після інтервенції. Земський собор обрав нового царя Михайла Федоровича Романова (1613—1645). Після страшних потрясінь і спустошень польсько-шведської

інтервенції Росії насамперед потрібний був перепочинок для того, щоб залікувати свої рани і зібратися з силами. Тому російський уряд примушений був укласти мир з Польщею і Швецією.

Із Швецією був укладений мир у Столбовах (1617), за яким шведи повернули Новгород, але залишили за собою Ладозьку область і річку Неву. Із Польщею було укладено перемир'я в Деуліні (1618), за яким Польща одержала старі руські землі — Сіверську і Смоленську.

Хоч і надзвичайно важкі були ці умови, проте Російська держава дістала перепочин, який був їй надзвичайно потрібний. Їй допомогло те, що між її ворогами — Швецією і Польщею — йшла боротьба за Балтійське узбережжя. Росія в цій боротьбі підтримувала Швецію проти свого головного ворога — польської Польщі.

Перед Російською державою стояло величезне завдання відбудови зруйнованого народного господарства. Багато сіл було спустошено, багато міст перетворено на руїни. Ниви заросли лісом. В країні продовжували вбивати і грабувати російських банди. Торгові зв'язки між окремими частинами країни і з закордоном були порушені.

У цей важкий час для Росії великого впливу набули Земські собори. В них брало участь вище духовенство, бояри і виборні від дворянства та купецтва.

Поступово відновлювалася торгівля. Після обрання Михайла Федоровича були відновлені дипломатичні і торгові зв'язки з Англією, Голландією, Туреччиною, Германською імперією. Уряд Рішельє заслав своїх агентів у Росію, намагуючись встановити через Росію торгові зв'язки із Сходом, особливо з Іраном. Москва стала величезним центром торгівлі, одним з найбільших міст Європи. Російське купецтво збирало великі капітали. Прикачки московських купців появились в західних містах, в Китаї, Ірані. У Росії почався розвиток мануфактур, особливо залізничної промисловості, яка мала важливе оборонне значення. У Тулі були збудовані залізничні заводи, які працювали на місцевій руді. Вживалося заходів до зміцнення військового сит: були збільшені постійні стрільцькі війська, були сформовані кінні і піші полки, навчені ніземцями.

Напружуючи всі свої сили, трудящі міста і сіл відбудовували розорене господарство. Спустілі землі знов заселялися, закладені нині оброблялись, відбудовувались зруйновані села та міста.

Уряд прагнув відбудувати господарство і зміцнити державний порядок. Але він прагнув відновити кріпосне господарство і зміцнити дворянську державу. Тому весь татар відбудови лгав на плечі трудового народу, насамперед селянства, тнблєного кріпосними повинностями і державними податками.

Дворянство було особливо зацікавлене в тому, щоб забезпечити свої землі робочою силою, не даючи кріпакам піти в козаки, в Сибір, у чужі вотчини. Тому вони прагнули остаточно

прикріпити селян до землі. До цього прагнув уряд, щоб забезпечити собі військову службу дворянства і не залишитися без платників податків. Дворяни відбудовували своє зруйноване господарство, вимагаючи від селян надмірних повинностей. Незважаючи на всі суворі заходи, селяни тікали на окрайні держави, шукаючи вільного життя. Зросло козацтво на Дону, на Уралі. Селянство глухо режестувало. Готувались нові селянські повстання.

На початку царювання Олексія Михайловича (1645—1676) ряд повстань пройшло по містах Росії. Ірудящі маси міського населення не менше від селян терпіли від важких податків і утисків державних агентів та феодалів.

У 1648 році уряд скликав Земський собор, де величезна більшість належала дворянам і купцям. Собор виробив «Соборне уложення», збірник законів Російської держави. Уложення остаточно закріплювало селян за їх власниками і кастувало будь-які обмеження щодо розшуків збіділих селян. Міські дрібні торговці і ремісники були прикріплені до своїх міст, їм було заборонено змінювати місце проживання.

Уложення було прийняте іщею саклодержавної владі царя. Після 1653 року Земські собори більш не збирались.

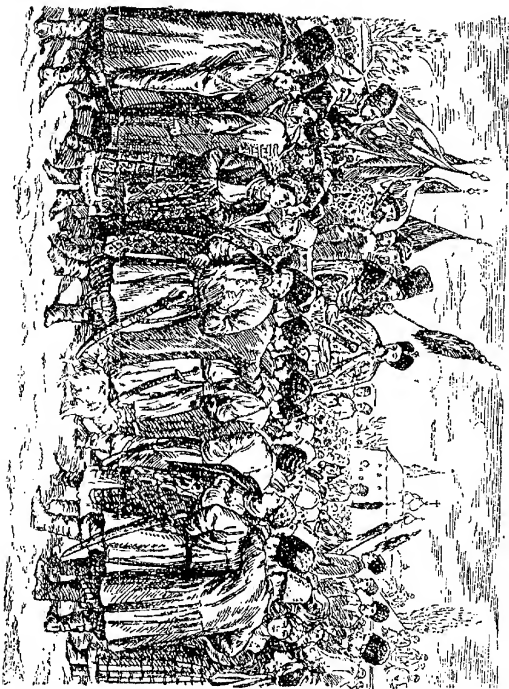
У Росії встановлювалось *особоюгта кріпосницька монархія*.

Возз'єднання дворянської України. Український народ вчинив рішучий опір намагаючись звільнитися від панів покляпачити його. Українські селяни і міське населення зберігали національну

іднни і міське населення зберігали національну кувальну, мову і віру батьків і не піддавались спробам панів, польського уряду та єзуїтів поневолюти, окатоличити і ополити Україну. На деякі більше гноблення вони відповіли рятюм кривавих повстань. Центром українських повстань стала Запорозька Січ. У 1630 році відбулося повстання українського народу під проводом виборного гетьмана Тараса Федоровича. Це повстання було придушене польським урядом. Але повстання не припинились. У народі говорили, що преда звернувся по допомогу до Москви. Польський уряд і пани відповіли на народні повстання лютими справами і новими утисками. Але ці заходи тільки озлобили народ.

У 1648 році почалась визвольна війна українського народу проти панської Польщі та українських феодалів під проводом вірного сина українського народу Богдана Хмельницького, якого ще в січні 1648 р. було обрано гетьманом Запорозького війська. Спочатку ця війна розвивалась переважно. Хмельницький зловив ряд блискучих перемог над польськими військами. Але потім, внаслідок зради кримського хана, польським військам було допомогати козакам, українські війська зазнали невдачі. Почалися нові страсти і загартання панями українських земель. Українські селяни почали масами переселяватися в ме-

жі Російської держави. Хмельницький звернувся до російського уряду з пропозицією про приєднання України до Російської держави. Скликаний у Москві Земський собор (1653) ухвалив приєднати Україну і оголосити війну Польщі. У січні 1654 року скликана Хмельницьким у Переяславі козацька рада одностайно ухвалила питання про приєднання України до Російської держави. Україна ввійшла до складу Російської держави як автономна частина під владою гетьмана, якого повинна була обирати козацька старшина і затверджувати цар.



Переяславська рада.

Війна з Польщею, що після цього розпочалася, була війною не тільки за Україну, а й за Білорусію. Ця тривала війна закінчилася в 1667 році Андрусовським перемир'ям, за яким Росія одержала Смоленську і Сіверську землі й всю східну (Лівобережну) Україну до Дніпра. У російському володінні залишилося і місто Київ, що лежить на правому березі Дніпра. Решта України і Білорусії ще надовго залишилися під владою польських панів.

Панську Польщу роздирали класова боротьба, національні суперечності та сваболи дворянства, потрясали безперервні повстання, оточували сильні сусіди; все це швидко вело до її занепаду.

РОЗДІЛ XXIV.

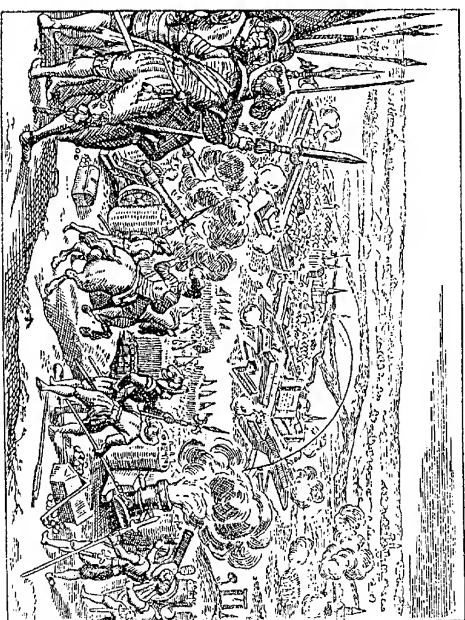
ТРИДЦЯТИЛІТНЯ ВІЙНА І МІЖНАРОДНЕ СТАНОВИЩЕ В СЕРЕДИНІ XVII СТОЛІТТЯ.

У першій половині XVII століття майже вся Європа була втягнута в тривалу війну, яка була названа «Тридцятилітньою». Центральне місце в цій війні займали події в Германії. Після розгрому селянського повстання 1525 року Германія почала швидко йти до занепаду.

Експлуатація селян посилюлась, панщина і кріпосництво ще важче лягли на плечі народу. Виграли лише великі феодали — князі, які думали тільки про збільшення своїх володінь і прибутків.

Германія остаточно розпалась на ряд феодальних князівств, які безперервно ворогували між собою. Замирала зовнішня торгівля, все більш послаблювалися зв'язки між окремими частинами країни.

Влада імператора похилялась по суті тільки на спадкові володіння Габсбургів — на Австрію. Скориставшись нападом турків на угорців і чехів, Габсбурги приєднали до своїх володінь Чехію і частину Угорщини.



Облога міста в XVII столітті.

Імператори з дому австрійських Габсбургів були також за-
нехлими католиками, як іспанські Габсбурги, Іспанія і Австрія
були головними центрами католицької реакції в Європі.
Австрійські Габсбурги не переставали мріяти про поширення
своїєї влади на всю Германію та про підлеглість її католицизму.
В цьому їх ретельно підтримували єзуїти.

Повстання в Чехії. Імператори були безсилі проти князів у Герма-
нії, але в своїх австрійських володіннях вони

жорстоко переслідували «єретиків». Зміцнюючи
католицьку віру, вони сподівались зміцнити свою владу. Їх пе-
реслідування обурювались і на чеських гуситів.

У 1618 році чехи повстали проти імператора. Імператор Фер-
динанд II, учень єзуїтів, що дав обіт скрізь винищувати «єрети-
ків», послав проти чехів армію, яка розбила чеське військо коло
Білої гори, недалеко від Праги (1620).

Розправа переможців з Чехією була жахлива. В деяких міс-
цях не залишилось і претини колишнього населення. Чеське
дворянство було частково винищене, частково вигнане, його зем-
лі роздано прибічникам імператора, здебільшого німцям. Селя-
ни відбували важку панщину на користь нових власників. В кра-
їну насунули єзуїти. Вони не тільки знищували «єресь», а й
прагнули викоренити чеську національну культуру і омоніти-
зувати чехів. Вони нещадно знищували всі чеські книги. До рук єзуїтів
попав Празький університет. Країна цілком занепадала. Були за-
небані її багаті руїни.

Виступ Давіда. Перемога імператора викликала тривогу проте-
станських князів Германії. Вони боялись, що
їх спіткає доля чехів. Вони уклали союз з датським королем Хри-
стіаном IV. Давід допомогли грішми Англії, Франції та Голлан-
дії, які боялись посилення імператора. Набравши на їх гроші
велике військо, Давід в 1625 році розпочав воєнні дії.
У цей важкий для імператора час до нього прийшов на допо-
мogu великий земельний магнат Валленштейн, який роз-
жився, скуповуючи маєтки, конфісковані в чеського дворянства.
Він запропонував набрати своїм коштом велику найману армію.
Фердинанд з радістю вхопився за цю пропозицію.

Валленштейн виявив великий талант організатора і покло-
водця. За короткий час він зібрав армію в 50 тисяч чоловік. Най-
маних солдатів не бракувало. У наемники йшли безземельні се-
ляни і безробітні ремісники. До наемників під час війни прийму-
валися жителі розорених міст та сіл, яким нічого не залишилося,
як працювати інших. Армія Валленштейна прославилась жорсто-
кістю і грабуваннями.

У 1626 році військо Валленштейна зайняли Балтійське узбе-
режжя і розгромили датчан та їх німецьких протестанських со-
юзників. Датський король змушений був укласти мир (1629).

246



Валленштейн.



Густав-Адольф.

Здавалось, що імператор уже наближався до своєї мети. Але
не нове підсилення влади імператора запрожувало самостійності
не тільки протестантських, але й католицьких німецьких князів.
За їх вимогою армія Валленштейна була розпущена.

Виступ Швеції. У цей час проти імператора виступив новий
ворог — Швеція. Швецію підтримував карди-

нал Рішельє, який вважав посилення влади германського імпе-
ратора небезпечним для Франції. Він вступив у переговори із
Швецією і обіцяв шведському королю Густаву-Адольфу
велику щорічну субсидію, коли він виступить проти імператора.
Цей виступ відповідав інтересам Швеції. До XVII століття
Швеція стала великою силою в північній Європі. Вона проводи-
ла загрозливий політику. Шведи заволоділи майже усім Балтій-
ським узбережжям. Вони захопили в Лівонії Естляндію, забрали
у Росії за Столбовським миром Ладозьку область і гирло Невы.
У Польщі вони захопили Ліфляндію. Фінляндією вони володіли
з XII століття. Сама Швеція мало торгувала, але завдяки своїм
загарбанням вона одержувала великі мита з кораблів інших
країн, які торгували з балтійськими портами. Захоплення німців
кого узбережжя Балтійського моря передало 6 до рук шведів
мита з усієї балтійської торгівлі. Тому Густав-Адольф охоче по-
годовува на пропозицію Рішельє. У шведів в цей час була най-
краща в Західній Європі армія, що складалася не з наемників,
а з вільних селян, які були набрані в військо на основі військо-
вої повинності. Густав-Адольф запровадив в армії створу дис-
ципліну. Він удосконалив тактику піхотного бою. Його солдати

247

робили три постріли, поки противник робив огни. Він піселив війська легкою і рухомою польовою артилерією. Він запровадив новий стрій для кавалерійських атак. Замість кошичного важкого і глибокого клина, що рухався рясом, він розпортав кавалерію широкою лінією з неглибоким пострішенням, причому атаки провадилися галопом. Навальні атаки його кавалерії часто вирішували результат бою.

Густава-Адольфа влітку 1630 року вислався в Германії і здобув ряд блискучих перемог. Столиця Австрії Відень була під загрозою. Імператор змушений був знову звернутися до Валентейна. Валентейн вимагав від імператора величезної винагороди і права розпоряджатися всіма землями, які він завоює. Він швидко зібрав велике військо. У 1632 році під Люпенсом відбулася битва між арміями обох знаменитих полководців. Шведи здобули перемогу, але Густава-Адольф був убитий.

Війна тривала. Валентейн старався берегти свою величезну армію, він таємні переговори із шведами, не повідомляючи про них імператора. Імператор почав битися свого полководця більше, ніж шведів. Підкуплені імператором офіцери організували змову на життя Валентейна і вбили його.

Після смерті Густава-Адольфа шведська армія швидко втратила колишню дисципліну і перетворилася в таку саму банду грабіжників, як і війська Валентейна. І шведська, і імператорська армії нещадно грабували і руйнували Германію.

Франція тепер відкрито втрутяться у війну. Учась у війні її війська завдали страшного розгрому південно-західній частині Германії.

У Тридцятилітній війні брали участь майже всі країни Європи. Союзниками германського імператора були реакційні католицькі країни — Іспанія і Польща. У зміненні цього союзу діяльну участь брали єзуїти. Іспанія допомагала імператору військами. Крім того, Іспанія прагнула повернути собі колисьшню могутність і знов підкорити Голландію. Польща велала війну з ворогом імператора — Швецією — і допомагала йому людьми і припасами.

Росія була зайнята тим, щоб ослабити свого головного ворога — панську Польщу. Тому вона після Столбовського миру допомагала Швеції, поставляючи їй хліб і селітру, яка була потрібна для вироблення пороху.

Вестфальський мир. Германія була страшенно зруйнована як шведами і французами, так і німецькими найманими бандами. Але германські князі і дворянство незабаром винагородили себе за всі втрати. Вони покаялися на грабежі країни. Скористувавшись спустошенням країни, захоплювали селянські землі, а селян примушували все більше працювати на панщині. Тридцятилітня війна спричинила зцінення кри-

Війна закінчилася Вестфальським миром (1648). Франція одержала частину Ельзасу, шведи одержали піврою Одеру, Ельби і Везеру. Таким чином, виходи в море найважливіших судноплавних рік Германії опинилися в руках шведів. Але *найважливішим наслідком війни було визнання за німецькими князями їх повної незалежності від імператора*. Вони дістали право укладати самостійні союзи і договори з іноземними державами. Германія розпалася на 296 дрібних держав, не рахуючи всьогоди- так званих імперських ринців, фактично теж незалежних (їх було понад тисячу). Вестфальський мир означав, таким чином, повну перемогу князів над імператором. Германські князі перетворилися погрозі в необмежених монархів. Наслідуючи великих государів Європи, кожний з них оточував себе дорогим двором, запроваджував власну армію і нещадно експлуатував своїх підданих. Знесиленними вийшли з війни і союзники імператора. Голландці знищили іспанський флот. Іспанія довелося остаточно відмовитися від своїх до- матань на Голландію. Польща втратила більшу частину свого Балтійського узбережжя, яким тепер заволоділи шведи. Найбільшого удару Польщі завдала потім вивальна війна українського народу і його возз'єднання з Росією. За те виправи Франція і Швеція. Міжнародне становище Франції зміцнило. Вона не тільки одержала важливі території, а й випрала від послаблення своїх сусідів — Германії та Іспанії. Посилася Росія, яка претендувала на Лівобережжя України. Знесиленна панська Польща, яка все більше занепадала, вже не становила для неї великої небезпеки.

Занепад Італії. У стані глибокого занепаду перебувала в XVII столітті Італія. Торгівля цієї колись найбагатшої з європейських країн замерла. Панування турків у східній частині Середземного моря і в Північній Африці підірвало середземноморську торгівлю. Головні морські торгові шляхи перейшли на океанське узбережжя і обминули Італію. Італійські держави ворогували одна з одною. Значну частину країни захопили іноземні держави. Занепад країни довершувався шаленою католицькою реакцією. Папи і інквізиція нещадно переслідували всякий проблиск вільної думки. Народ тримався в глибокій темряві. З найбагатшої і найосвіченішої країни Європи, якою здавна була Італія, вона стала однією з найбільш і найвідсталіших.

Занепад Туреччини. Занепадала і величезна турецька імперія. Вона трималася тільки завоюваннями і жорстокими насильствами над переможеними народами. Завоювання приносили величезні багатства султанові і турецькій знаті. Але більшість турків разом з населенням підкорених країн становила верству експлуатованого селянства. Знатні турки су- перничали тепер один з одним розкішню палат і парків, пиш- ністю поchtу. Ця розкіш потребувала величезних коштів, що

добувалися податками, які все важче лягали на трудяше населення. Вже за управління Сулеймана Пішного почалися заворушення серед селян і міської бідноти.

У Туреччині панував військовий деспотизм. На чолі Турецької держави стояв султан — халіф. Його влада була необмеженою. Усі, починаючи від головних вельмож і кінчаючи бідняками, вважалися «рабами султана». Життя і майно кожного підданого залежали від прихви султана. Але самі султани попадали в залежність від своєї гвардії — яничар. Яничари одержували багаті подарунки від султанів, начальники яничар швидко збагачувалися. Яничари часто за своїм бажанням садивили на трон султанив і скидали їх.

Військову силу Османської імперії становили головним чином феодали, які одержували землю за обов'язок з'являтися на заклик султана на війну і приводити з собою певну кількість воїнів. Вони неохоче з'являлись на заклик султанів, вельможі ухилялися від служби. Надмірні мита підживляли торгівлю Туреччини. Торівля підпадала також і від того, що відкриття Америки і морського шляху в Індію перекинуло головні торгові шляхи з Середземного моря на Атлантичний океан.

Під кінець XVI століття завоювання турків припинилися. Разом з тим переставе припливати здобич, що збагачувала султана і турецьку знать. Щоб продовжувати своє розкішне життя, вони вважалися до посилення експлуатації трудящих. Для деспотичного управління і зберання податків потрібна була ціла армія чиновників, які своїми хабарами і поборами ще більше посилювали гніт, що лягав на широкі маси населення. Все це поступово підживало основи могутності Османської імперії.

Народи Балканського півострова і Закавказзя, що знемали під турецьким ігом, уперто трималися своєї національної культури. Їх завзятий опір турецькому пануванню розхитав Османську імперію, яка прималася тільки на насильстві і жорстокоцтвах. Пригноблені турками народи з надлею дивились на державу Східної Європи — Росію, яка росла і міцніла.

РОЗДІЛ XXV.

ЗРОСТАННЯ ТЕХНІКИ, НАУКИ І МІСТЕЦТВА В XVI І ПЕРШІЙ ПОЛОВИНІ XVII СТОЛІТТЯ.

Розвиток техніки. За феодального ладу техніка розвивалася дуже повільно. Кріпакі в селі, ремісники в місті з покоління в покоління працювали тим самим знаряддям і тими самими засобами, що їх батьки та діди. Цехові правила навіть прямо забороняли різні технічні вдосконалення. Але з XVI століття (а в Італії навіть раніше) починає удосконалюватися техніка і в промисловості і в сільському господарстві.

Сільське господарство зробило великі успіхи в Англії і Голландії. Великі господарства кидали старі способи землеробства, переходили від старовинного трипольного господарства до багатопільного. Вони поліпшували породи худоби, вдосконалювали сільськогосподарський реманент. Завдяки цьому значно зросли прибутки від сільського господарства. Але випало від цього тільки велике господарство. Селянство бідніло і занепадало, його землі захоплювали поміщики.

Значні зміни сталися і в металургії. З XV століття запроваджуються високі печі (домни), пристосовані для виплавлення великих мас заліза. Для того щоб піднести в них потрібну температуру до належного рівня, потрібні були великі михи, які приводилися в рух водними колесами. Водяні двигуни застосовувалися також у гірничій справі для підняття руд з шахт.

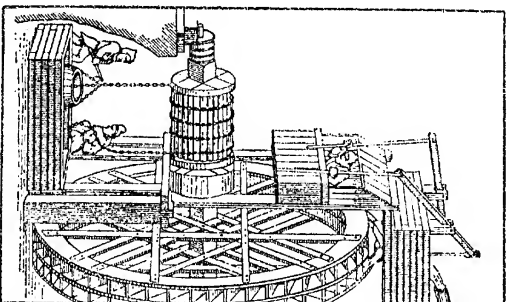
Удосконалення в диварній справі дали змогу виготовляти великі облогові гармати, які заряджалися чавунними ядрами або картечу. Була вдосконалена рушниця. Спочатку рушниці були дуже важкі, могли стріляти тільки з підставок, заряд заправлявся гнотом. У XVI столітті з'явився легший і зручніший рушниці, з кремінним ударним замком. У XVII столітті до кремінної рушниці почали притягувати штик.

Великі успіхи зробило морепластво. У Голландії і в інших країнах почали будувати великі і міцні судна в 1000 тонн і більше, придатні для далеких океанських плавань. Була зрозуміла складна система вітрил, яка давала змогу плавати при будь-якому напрямку вітру.

Компас був відомий уже раніше. В морських справах почали застосовувати точні годинники (хронометри), пізорні труби, секстант — інструмент для визначення місцеребування корабля в морі. Почали складати точні карти з нанесенням на них традусних сіток.

Нові географічні відкриття. Судна європейців, ціл, шукаючи нових джерел

збагачення, плавали по всіх морях і океанах. Під час цих подорожей був відкритий ряд нових земель. У середині XVII століття голландець Тасман досліджував



Великий дашуг.

берети Австралії, відкрив Тасманію, Нову Зеландію, острови Тонга і Фіджі. В той час російські промисловці і козаки проносили в невідомі землі Північної Азії. Вони обстежували і відкрили для російської колонізації неосвоені простори Східного Сибіру. Полярков обстежував течію Амуру до самого моря. Після нього спробував освоїти Амур для російської колонізації Хабаров. Козак Семен Дежнев в середині XVII століття відкрив протоку, яка відокремлює Азію від Америки (названа пізніше Берінговою протокою).

Люди не тільки краще обізнані з планетою, на якій вони живуть, а по-новому стали уявляти собі її місце у всесвіті. Великий польський вчений Миколай Коперник (1473—1543) зробив величезне відкриття, яке зовсім змінило всі астрономічні уявлення середньовіччя. Він довів, що Земля обертається навколо своєї осі і разом з іншими планетами рухається навколо Сонця. Це спало на думку деяким ученим стародавніх часів, але в них ця думка була лише релігійною догадкою. Коперник вперше довів її, обчисливши рух планет. Це відкриття спростовувало всі вчення церкви, яка твердила, що Земля — центр всесвіту. Коперник довів, що Земля лише одне з небесних тіл. Відкриття Коперника було страшним ударом по церковному світогляду і проклало шлях до наукового матеріалістичного розуміння світу. Коперник побоювався переслідувань церкви і лише перед смертю наважился видати до друку свій твір «Про крутообертання небесних тіл». Літер злогоб глузував із вчення Коперника. Католицька церква вислала його твір до списку заборонених книг і люте переслідувала всіх вчених і мислителів, які поділяли вчення Коперника.

Але церква не вдалося зупинити розвиток науки. Великий філософ Джордано Бруно (1548—1600), на основі вчення Коперника, дав нову карину всесвіту. Він твердив, що всесвіт безмежний і що він заповнений таких світів, як наша сонячна система. Він твердив, що всесвіт підлягає одним і тим самим незмінним законам, а не сваволі бога, як навчала церква. Церква переслідувала Бруно. Йому довелося тікати з Італії. Він мандрував по Швейцарії, Франції, Англії, Німеччині, Чехії, всюди обстоюючи свої ідеї. Повернувшись до Італії, він потрапив до рук інквізиції. Сім років він провів у в'язниці, але не погодився зректися своїх поглядів. За вироком церкви він був спалений в Римі в 1600 році. Його прах був кинутий в Тібер.

Церква переслідувала і великого італійського вченого Галілея (1564—1642). Галілей перший почав спостерігати небо в підзорну трубу, яка збільшувала приблизно в десять раз. Перед ним відкрився новий світ. Вперше була виявлена величезна віддаленість зірок від Землі. Вияви-

252



Миколай Коперник.



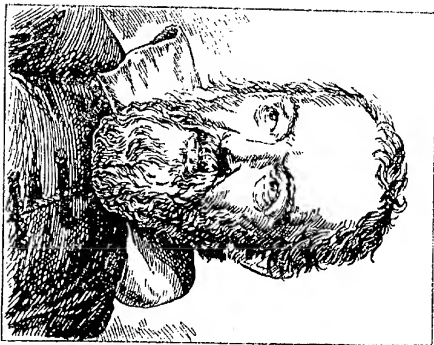
Джордано Бруно.

лось, що Місяць вкритий горами і кратерами. Молодий Шпайєр розпався на безліч зірок. В Юпітера були відкриті супутники. На небі стало видно величезну кількість неведомих раніше зірок. Про всі свої відкриття Галілей написав у книзі, озглавленій «Зоряний посол». Ця книга зробила величезний вплив на сучасників. Вони говорили: «Як Колумб відкрив нову землю, так Галілей відкрив новий всесвіт». Але наукові заслуги Галілея не обмежувались його астрономічними спостереженнями. Він дослідив закони руху фізичних тіл і заклад початок наукової механіки. Заняття астрономією і механікою привели Галілея до визнання істинності вчення Коперника. Тоді проти нього висунули церква. Сидісатрічного знаменитого вченого заарештували, його примусили навколійши зректись вчення Коперника, заборонили надати говорити і писати про обертання Землі.

Великі успіхи зробило вивчення природи людини. Нідерландець Везалій (1514—1564) створив науку анатомію. На підставі розтину трутів він написав велику працю «Про будову людського тіла», ілюстровану прекрасними малюнками. Церква і його не залишила в спокої. Іспанська інквізиція засудила його на страту, і тільки втручання Філіппа II урятувало його від спалення на вогнищі. Філіпп II замовив йому смерть паломництвом в Єрусалим. Повертаючись назад, Везалій захворів і помер.

Англійський лікар Гарвей (1578—1657) вивчив систему кровообігу, яку вперше відкрив Серветт (якого спалили за вимогою Кабальна). Гарвей підкреслював, що він вивчив кро-

253



Галілео Галілей.

Бекон доводив, що справжнім джерелом знання є вивчення матеріального світу, природи. Розвиток науки вів від релігійного світогляду до матеріалістичного.

Сусільні вчення. Великі зміни, що відбувалися в суспільному житті в XVI—XVII століттях, виступ нових класів — буржуазії і робітників, страждання народних мас викликали в кращих людей цього часу бажання з'ясувати причини ноболення народу, знайти шляхи до виправлення суспільної несправедливості. Найбільш проникливі уми бачили головну причину суспільного зла в пануванні приватної власності. Великий революціонер Томас Мюнцер уже частково передавав майбутнє соціалістичне суспільство і прагнув здійснити свій ідеал у житті.

Великі мислителі намагалися подати ідеальний суспільний лад, в якому не буде приватної власності.

Томас Мор. Англійський гуманіст Тóмас Мор (1476—1535) написав у 1516 році книгу під назвою «Про найкращий устрій держави і про новий острів Утопію».

Мор яскраво зобразив ті страшенні будівання, яких зазнавали англійські селяни в XVI столітті внаслідок оборотворювання і розвитку вічарства. «Вівці,—писав він,—поїдають людей, сплющують поля, домішки і села». Він писав, як нещасних селян зганяють із землі, позбавляють всяких засобів до існування, перетворюють в бродяг, і ніде вони не можуть знайти роботи, а коли вони вкрадуть, щоб не вмерти з голоду, їх висівають. Ті,

вообі «не за допомогою читання книг, іншими написаними, а за допомогою численних розтинів, спираючись на факти».

Френсіс Бекон. Люди поступово опановували знання природи, вчилися підкоряти собі її сили. Колишня безпорядність людщини перед невідомими її силами природи поступалась місцем величезній свідомості сили розуму й науки. Разом з тим розхитувалась релігія, заснована на страху перед невідомим і на сліпому довірі до авторитетів церкви. Нове ставлення до науки виявив видатний англійський філософ Фрэнсіс Бекон (1561—1626).

що працюють, живуть у злидині, а нероби купуються в ракошах. Причиною цього — панування приватної власності. При приватній власності кожний прагне привласнити собі все, що може, і все багатство країни потрапляє до рук хижих і безчесних.

У протилежність цьому несправедливому суспільному ладу він змальовує шалене життя фантастичного острова «Утопія», де немає приватної власності і всі люди рівні.

На цьому острові всі повинні працювати. Робочий день обмежений до 6 годин. Усе вироблене ремеслом і в сільському господарстві надходить в спільне користування. Кожна сім'я одержує все, що їй потрібно, з громадських складів або на громадських ринках. Вільна і радісна праця дає багато продуктів, і тому кожен одержує все, в чому він має потребу. У заснованому на розумі, взаємній підтримці та загальній вигоді суспільстві Утопії немає диха, яке потямає життя європейців. В ньому панує згода і щастя.

Томас Мор глибоко продумав устрій суспільства, що не знає приватної власності. Він правильно змальовував деякі риси комуністичного суспільства. Але багато дечого він не міг передбачити, особливо величезного піднесення техніки, розвитку великого машинного виробництва. Тому він ввів у свою уяву ідеального суспільства таку рису, як робота. Раби повинні були виконувати важкі й неприємні роботи. Мор не міг передбачити майбутнього розвитку пролетаріату і не міг знати, що шлях до комуністичного суспільства йде через пролетарську революцію. Він не знав, як можна здійснити в житті намальований ним ідеальний лад, тому він і назвав свій шалений острів «Утопією» (по-грецьки це означає «неіснуюче місце»). «Утопією» потім стали називати всякий опис ідеального суспільного ладу, який не міг бути здійснений в житті.

Томас Мор займав при Генріху VIII важливу посаду лорда-канцлера і був особистим другом короля. Але він відмовився визнавати короля главою церкви і за це був страчений.



Томас Мор.

Сонця».

Подібно до Мора, Кампанелла зображує в своїй книзі шас- тиве життя людей, що не знають приватної власності: всі вони працюють, праця вважається почесною і благородною справою. Але найважкі роботи, як копання канал, виконують раби з числа військовополонених. Всі живуть разом у великих зруч- них будинках. Дітей виховує держава. Початкове навчання ді- тей здійснюється наочним способом. Усі стіни будинків у «Місті Сонця» прикрашені малюнками, що зображають тварин, рос- лини, мінерали, геометричні фігури, знаряддя ремесла, геогра- фічні карти, портрети видатних людей. Малюнки коротко по- яснюють їх віршованій формі. Діти під час прогулянок набу- вать користі цих знань. Кампанелла надавав великого значення вартості корисних знань. Кампанелла цікавився і спортом.

Томас Мор і Кампанелла були представниками його соціалізму. Тільки в XIX ст. Маркс і Енгельс поклали підставою науковому соціалізму, який ґрунтується на фактах і фантазіях, а на висновках науки і здійсненні тепер у наших країнах.

Зміни і потрепання, які відбувалися в той час у житті людей, знайшли в творчості вилатних письменників відображення у творчості видатних письменників Іспанії був Сервантес і його знаменитим твором «Дон Кішот».

[illegible]

Сервантес якразво зміцлює життя тодішньої Іспанії, в якій Дон Кіхот не може знайти собі місця. Водночас смішний

Шекснр.



ся і люди нашого часу.

Модя того часу любили театральні вистави, і Шевчір. Модя того часу любили театральні вистави, і театр був улюбленим розвагою в Європі. Театри були дуже прості своєю будовою. Вони були звичайно оваль-ної форми, без покрівлі над середною, де в наших театрах містилися партер. Куртини були тільки галерей, під якими були виступові ложи. В партері глядачі стояли. Мисля в партері і галерей галерей були дуже дешеві і доступні для небагатих. Ви-ставні відбувалися при денному світлі. Декорати не було. Не-стали відбувалися при денному світлі. Декорати не було. Не-

було заведено відокремлювати театральні постановки від літературних творів. Такий був і театр «Глоубс» в Лондоні, де ставили твори великого драматурга Шекспіра (1564—1616). Велич Шекспіра полягає в його глобальному знанні людської душі. Він виводить перед глядачами сотні різноманітних людських характерів. Він показує людство в трагедіях, і в історичних драмах, і у веселих комедіях, але найвищий його розум і сильні волюні саркастичну боротьбу людей могутньої думки і сильної волі («Гамлет», «Отелло», «Король Лір», «Макбет»). Шекспір стояв на рівні гуманістичної освіти свого часу. Він звертався головним чином до демократичного глядача, що запам'ятовував більше чуттєвим, ніж розумом, і тому писав живою народною мовою. Геть ніяких мішур у театрі. Він писав живою народною мовою. Геть ніяких мішур Шекспіра не старіють, не сходять із сцени і тепер. Особливою любов'ю користується Шекспір в радянському театрі.



Веласкес. Портрет Олів'єреса.

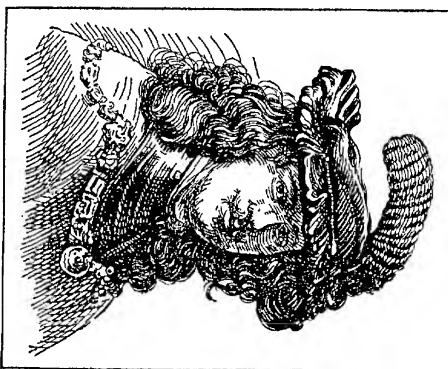
Веласкес. Дискусуючого розквітлу досягло мистецтво живопису. Серед художників XVII століття особливо виділяються іспанець Веласкес (1599—1660) і голландець Рембрандт (1606—1669). Обидва вони були великими художниками-реалістами. Веласкес був придворним художником. Але це не перешкодило йому дати, виняткові своєю щадною правдивістю, портрети вирожджених іспанських королів і принців, інтриганів-придворних, нещасних блазнів, виродливців яких була вітхою для гультійської знаті. Він написав також ряд сцен з народного життя Його знаменита картина «Ірих» зображує віддана кімноту ма-нуфактури придворним дамам. У ній подано різке протиставлення бідних трудивців знатним дамам-неробам. Ця картина була першим зображенням праці робітників в європейському живопису.

Рембрант. Голландські художники в своїх жанрових сценах і портретах показували сите й правдиве життя розбагатілої буржуазії. Художники змальовували загибощок буржуазної домашньої обстановки. З картин того часу наглядно дивляться самоздоволені обличчя ситих буржуа.

Але серед голландських живописців був і інший напрям. Деякі художники зберігали бойовничий дух нідерландської буржуазії періоду революції. Серед них виділяється великий художник і гравець Рембрандт (1606—1669).

Картини Рембрандта повні глибокої думки і драматизму. З тонкою майстерністю він змальовує все багатство людських переживань — гнів, радість, сум, страждання. Особливо гарні його портрети. Головний засіб Рембрандта — світлотіні. Освітленням він умів надавати дивної опуклості фігурам і обличчям. Рембрандт лише в першу половину свого життя користувався успіхом у сучасників. Чим серйозніша і глибша ставала його творчість, тим менше він відповідав смакам голландських буржуа. Помер Рембрандт самотнім і забутим.

У XVI—XVII століттях західноєвропейське суспільство зробило великий крок на шляху розвитку культури. Але всі ці завоювання вільної людської думки і людської творчості були ще здобутком неба-



Рембрант.

гартвох. Не тільки народні маси були неписьменні й темні, але й вищі кола дворянства і буржуазії перебували під владою грубих забобів і релігійних суєв'єрів. Тюрми, катування, вогнища чекали тих, хто прокладав шлях науковому світогляду. Навіть освічені люди вірили в існування вільом і чарівників. Учені писали трактати про те, як треба їх викривати і винищувати. В усіх країнах Західної Європи падали вогнища, на яких палили «вільом», «чарівників», «еретиків». Дуже були поширені алхімічні і астрологічні місентинці. Багато государів вважало необхідним у всіх важливих справах радитись із своїми астрологами-ворожбитами по зірках. Валентинейн у всіх своїх походах возив з собою астролога і, не порадившись з ним, не починав бою.

Неподоланою жорстокістю відзначались суди. І церковний суд — страшна інквізиція — і королівські суди вдавались на допитах до морзених, витончених катувань, віддавали засуджених на жахливі страти.

Грубість, темнота, суєв'єрства ще тяжили над Європою. Але вже займалася зоря знання, людяності, вільного мистецтва. Крайні люди цього часу вже бачили вдаліні, хоч ще й неясно, образи суспільства, в якому не буде класових і станських відмінностей, не буде приватної власності, і всі будуть працювати для загальної добра і створюють нову культуру, що ґрунтуватиметься на принципах справедливості, науки і гуманності.

У XVI—XVII століттях Західна Європа випереджає інші країни світу. В ній починають складатись капіталістичні відносини. Її кораблі бо-

розносять всі моря та океани. Вона засвоює свої колонії по далеких кутках землі. Щодо розвитку техніки, науки і мистецтва вона займає перше місце в світі. Серед країн Західної Європи найпередовішими були Голландія, Англія і Франція. Росія в своєму розвитку відставала від Західної Європи. Століття

монгольського іта, довга боротьба із страшним ворогом, яка вимагала надзвичайного напруження всіх сил народу, затримували ріст її культури. Коли Росія скинула іро монгольських завоювань і стала самостійною і сильною державою, вона не могла вступити в прямий зв'язок з передовими країнами Заходу. Швидкий ріст Росії лякав її західних сусідів, і вони поставили проти неї штучну стіну, щоб ослабити її силу і затримати її розвиток. Швеція, Польща, Туреччина відірвали Росію від передових країн Заходу і не пускали її до Балтійського і Чорного морів. Але, незважаючи на всі ці перешкоди, Росія виробляла свою національну культуру і поширювала свій культурний вплив на відсталі східні області. Російські люди розвивали і заселяли величезні неосвіджені простори Заволжжя і Сибіру, запроваджували землеробство там, де раніше знали тільки полювання і примітивне скотарство, шукали руду, прокладали шляхи, будували міста. В Росії зробила великі успіхи, військова техніка. Вогнепальна зброя на Русі була вже при Дмитрії Донському. В XVI—XVII століттях російські майстри вміли виготовити величезні облогові гармати. За царя Федора Івановича була виготовлена відомо цар-пушка. У XVII столітті в Тулі був заснований збройовий завод.

Москва була не тільки політичним, а й культурним центром Російської держави. Вона прикрашалася храмами, які були збудовані російськими майстрами. Храм Василя Блаженного, збудований в пам'ять здобуття Казані, відзначається красивого і своєрідною архітектурою цілком національного стилю, незалежного від візантійського впливу. Великого відкриття досягли московські різьбярі по дереву, що прикрашували храми і палати. З середини XVI століття в Москві починається друкарство: всім відоме ім'я московського першодрукаря Івана Федорова. Потім Іван Федоров переніс свою діяльність в Білорусію і Україну. В Російській державі цього часу читалися головним чином книги релігійного змісту. Але з'являлись твори на політичні й економічні теми. Політичним письменником був цар Іван Грозний. У своїх посланнях до зрадника Курбського він виправдував свою сувору політику щодо боярства і викидав своє розуміння значення царської влади. У виповіль Курбський в своїх листах розвивав політичні ідеї феодальної аристократії.

У XVI столітті був складений «Домострой» — порядник для сімейного життя і господарства. «Домострой» відбивав суворий побут того часу, коли голова сім'ї був повновладним владикою над дружиною, дітьми і холопами.

Але на Русі були й сміливі передові мислителі, що різко критикували суспільний лад, побудований на кріпосництві. Політичні письменники XVI століття (Феодосій Косой, Матвій Башкін) висловили проти кріпосного права, проголошували рівність

людей, незалежно від національності і релігії. В Москві вийшов ряд історичних творів; серед них найважливіша «Степена книга», що містить історію утворення Російської держави від Володимира Святославовича до другої половини XVI століття. Викад іде по книжках, кожне з яких розглядається якступінь, або «ступень», звідси пішла й назва книги. Історичні твори прагнули показати світове значення Московської держави як наступника Візантійської імперії й Київської держави.

У Москві цікавилися географічними відкриттями західноєвропейців, перекладали книги з географії. Складалась географічна карта Росії. За Бориса Годунова було складено «Большой чертеж» Російської держави. Складалась карта нововідкритих земель Сибіру.

До Москви переселялися вчені з пригноблених Туреччиною Сербії, Болгарії, Греції, з України, де польські пани та єзуїтигнобили українську національність. В Москві ці вчені знаходили нову батьківщину.

Московське мистецтво перестало займатися тільки релігійними темами. Появився портретний живопис. Живопис ставав дедалі більш реалістичним. Видатним живописцем XVII століття був Семен Ушаков та його учні ставили своїм завданням писати «жиноподобно», тобто наслідувати природу. Російська культура зробила великі кроки вперед, опрацювавши після страшного розгрому, якого вона зазнала від монгольських завоювань. Але вона все ще відставала від західноєвропейської, яка мала можливість вільно розвиватися під впливом Росії, бо саме Росії довелося приймати на себе головні удари, яких завдавалося з Азії. Для Росії лишилось найпекучіше завдання — розбити ту ворожу стіну, яка відгороджувала її від передових країн Західної Європи.

РОЗДІЛ XXV.

ПЕРВІСНЕ НАПРОВАДЖЕННЯ. ПОЧАТОК НОВОГО ЧАСУ.

Експропріація дрібних виробників. Період з кінця XV століття до середини XVII століття зветься пізнім середньовіччям. Хоч в цей період феодализм все ще залишався пануючим ладом, але в передових країнах Західної Європи він став розкладається і почав утворюватися капіталістичний лад. Капіталістичний лад змінювався за допомогою найжорстокіших насильств і страхотливих злочинів. При встановленні його були пролиті потоки людської крові.

Середня феодальна епоха був кріпаком, але він мав земельний наділ і знаряддя виробництва. Ремісник феодального міста мав свою майстерню і своє знаряддя. З кінця XV століття починається грядуща експропріація селянства, що дістала найповніше завершення в Англії. Дуже багато селян було силоміць

зігнано з їхніх наділів і перетворено в пролетарія, які не мали нічого, крім своєї робочої сили. Щоб не вмерти з голоду, вони змушені були продавати свою роботу силі капіталістам і нести на ший ярмо експлуатації. Експропріація селян відбувалася при мусоно, на обезземелених селян обрушилось нещадне криваве законодавство. Так утворювались кадри найманих робітників для капіталістичної промисловості і капіталістичного сільського господарства. Кадри найманих робітників поповнювались також підмайстрами і дрібними майстрами, які втратили свої знаряддя виробництва і потрапили в залежність від мануфактуристів.

Ріст буржуазно-буржуазне багатство створювалось кривавими злочинами. Найважливішу роль в його створенні відіграла хижачья експлуатація колоній європейцями, які відібрали найгірші форми рабства і винищили цілі племена.

Великі багатства створювались работоргівлею. Не менші вигоди давала неолюдська експлуатація робітників на мануфактурах. Нарешті, буржуазія наживала величезні багатства на лихварських позиках государям. Ці позики потім нещадно видувались з народу зростаючим податковим гнітом.

Експропріацію дрібного виробництва феодальної епохи і ріст буржуазного багатства Маркс назвав «первісним нагромадженням».

Звищення від кріпосної залежності не звільняло народ від експлуатації. Феодальна експлуатація тільки змінювалась капіталістичною експлуатацією.

Капіталізм був прогресивним ладом побудови і прогресивно з феодалізмом. Дрібне виробництво феодальної епохи змінювалось великим капіталістичним виробництвом. Почала швидко розвиватись техніка і наука. Феодалізм з його дрібним виробництвом, повільним розвитком техніки, ворожістю до нововведень став перешкодою до прогресивного розвитку людства. Феодалізм був прогресивним ладом порівняно з рабовласницьким, але він став реакційним ладом, коли на зміну йому прийшов капіталізм.

Буржуазія була в той час прогресивним класом. Вона сприяла розкладові і падінню феодалізму. Як прогресивний клас вона боролася з реакційними силами — з феодальною релігією і церквою, створювала прогресивну науку і культуру. Але водночас буржуазія була класом експлуататорів, вона експлуатувала і підкоряла собі народні маси. Прогрес техніки давав вигоду тільки буржуазії. З часом буржуазія перетворилася в головну перешкоду дальшого розвитку суспільства, його промисловості, сільського господарства, культури. Створюючи свої буржуазні релігії — лютеранство, кальвінізм, буржуазія готувала тим самим нові кайдани для вільної думки і нові засоби для поневолення трудящих.

Буржуазія використала боротьбу кріпосного селянства і трудящих мас міста проти феодальних і феодальної держави. Силами народу буржуазія прагнула врятувати владу у феодальній і феодальної держави і взяти її до своїх рук. Але при цьому буржуазія ненавиділа народ і боялася, що народні повстання можуть обернутись і проти буржуазної експлуатації.

Першою буржуазною революцією в Європі була велика селянська війна 1525 року в Німеччині. Але ця революція закінчилась невдачею, бо буржуазія передкасалась на розподіл повстання і пішла на ганебну капітуляцію перед феодами. Поразка революції 1525 року привела до торжества феодалізму в Німеччині.

Першою перемогою буржуазною революцією в Європі була Нідерландська революція. Вона принесла перемогу буржуазії північних Нідерландів. Перемога була здобута силами народу, але всі плоди її дістались буржуазії.

Друга перемога буржуазною революцією відбулася в Англії в середині XVII століття. Ця революція мала ще більше історичне значення, ніж Нідерландська революція. Вона позначалась на всьому ході всесвітньої історії. З англійської революції починається новий період в історії людства — історія нового часу.



ХРОНОЛОГІЧНА ТАБЛИЦЯ

Століття		Р о к и
V	Кінець Західної Римської імперії	476
VI	Царювання Юстиніана	527—565
VII	Початок Арабської держави	630
VIII	Завоювання Іспанії арабами	711—713
	Битва франків з арабами при Пуатьє	732
VIII—IX	Карл Великий	768—814
	Прийняття Карлом імператорського титулу	800
X	Договір Олети з Візантією	911
	Заснування Священної Римської імперії	962
X—XI	Володимир Святославович	980—1015
XI	Ярослав Мудрий	1019—1054
	Завоювання сeldжукками Багдада	1055
	Нормандське завоювання Англії	1066
XII	Перший хрестовий похід	1096—1099
	Володимир Мономах	1113—1125
	Здобуття Салатіно Ерусалима	1187
XIII	Здобуття хрестоносцями Константинополя під час четвертого хрестового походу	1204
	"Латинська імперія"	1204—1261
	Проголошення Чингіс-хана імператором	1206
	Велика хартія вольностей	1215
	Початок походу Батия в Європу	1237
	Львівське повстання	1242
	Початок парламенту в Англії	1265
XIV	Останній (восьмий) хрестовий похід	1270
	Початок генеральних штабів у Франції	1302
XIV—XV	Столітня війна	1337—1453
XIV	Паризьке повстання	1356—1358
	"Золота булла" Карла VI	1356
	Жакерія	1358
	Повстання чомпі	1378
	Куликовська битва	1380
	Повстання Уота Тайлера	1381
	Унія Литви і Польщі	1385
	Битва на Косовому полі	1389

Століття		Р о к и
XV	Битва при Анкарі	1402
	Битва при Грюнвальді	1410
	Спадення Яна Гуса	1415
	Гуситські війни	1419—1434
	Здобуття Константинополя турками	1453
	Війна Червоної і Білої роз	1455—1485
	Іван III	1462—1505
	Об'єднання Кастилії і Арагону	1479
	Повалення татарського іта	1480
	Завоювання іспанцями Гранади	1492
	Перша полорож Колумба	1492
	Відкриття морського шляху в Індію	1498
XVI	Виступ Лютера проти продажу індульгенцій	1517
	Попорож Мареґана навіколо світу	1519—1522
	Селянська війна в Германії	1524—1525
	Іван IV	1533—1584
	Мюнстерська комуна	1534—1535
	Затвердження папою ордену єзуїтів	1540
	Аусбурзький релігійний мир	1555
	Лівонська війна	1558—1583
	Початок Нідерландської революції	1566
	Варфоломійська ніч	1572
	Початок походу Єрмака в Сибір	1581
	Затягбел "Непереможної армії"	1588
XVII	Польсько-шведська інтервенція в Росії	1605—1613
	Тридцятилітня війна	1618—1648
	Правління Рішельє	1624—1642
	Визвольна війна українського народу під проводом Богдана Хмельницького	1648
	Переяславська рада	1654

З М І С Т.

ВІДДІЛ ПЕРШИЙ.

РАНЕ СЕРЕДНЬОВІЧЧЯ.

Стр.

Розділ I. Західна Римська імперія і варвари.

- § 1. Суспільний лад варварів 3
 § 2. Падіння Західної Римської імперії 6
 § 3. Західна Європа після завоювань варварів 7

Розділ II. Східна Римська (Візантійська) імперія і слов'яни.

- § 1. Спроба відновлення Римської імперії 10
 § 2. Революційний рух і завоювання варварів 15
 § 3. Візантія і слов'яни 17
 § 4. Візантія в VIII—XI століттях 19

Розділ III. Арабський халіфат.

- § 1. Завоювання арабів 24
 § 2. Розвід халіфату 29

Розділ IV. Франкська держава.

- § 1. Франкська держава при Меровінгах 32
 § 2. Перші Каролінги 34
 § 3. Карл Великий 36

Розділ V. Західна Європа в IX—XI століттях.

- § 1. Падіння феодального ладу 38
 § 2. Імперія і папство 48
 § 3. Західні слов'яни 53

Розділ VI. Київська Русь 57

Розділ VII. Культура раннього середньовіччя.

- § 1. Західна Європа 62
 § 2. Східна Європа 65
 § 3. Культура країн халіфату 67
 § 4. Індія 69
 § 5. Китай 72

265

ВІДДІЛ ДРУГИЙ.

ЄВРОПА І АЗІЯ XI—XV СТОЛІТТЯ.

Стр.

Розділ VIII. Міста і торгівля в XI—XIII століттях 78

Розділ IX. Хрестові походи.

- § 1. Початок хрестових походів 85
 § 2. Наступні хрестові походи 89

Розділ X. Завоювання монголами 92

Розділ XI. Побут і культура XII—XIII століть.

- § 1. Життя селян і феодалів 96
 § 2. Життя городян 101
 § 3. Релігія і церква 102
 § 4. Школа, наука і мистецтво 109
 § 5. Культура Сходу і Русі 115

Розділ XII. Зміцнення феодальних монархій.

- § 1. Франція й Англія XI—XIII століть 118
 § 2. Слов'янська війна і селянські повстання 127
 § 3. Франція і Англія після Столітньої війни 135
 § 4. Іспанія XI—XV століть 140
 § 5. Утворення Російської держави (XIV—XV століття) 144

Розділ XIII. Німеччина в XII—XV століттях.

- § 1. Загарбання в Італії 148
 § 2. Загарбання на Сході 152
 § 3. Міста. Розроблення Німеччини 155

Розділ XIV. Чехія в XII—XV століттях і гуситський рух 158

Розділ XV. Італія в XIII—XV століттях 163

Розділ XVI. Південно-східна Європа і Азія в XIV—XV століттях 171

Розділ XVII. Культура Європи в XIV—XV століттях.

- § 1. Італійське Відродження 177
 § 2. Гуманісти в Англії, Франції, Нідерландах і Німеччині 181
 § 3. Культура Східної Європи 185

ВІДДІЛ ТРЕТІЙ.

ПІЗНЕ СЕРЕДНЬОВІЧЧЯ.

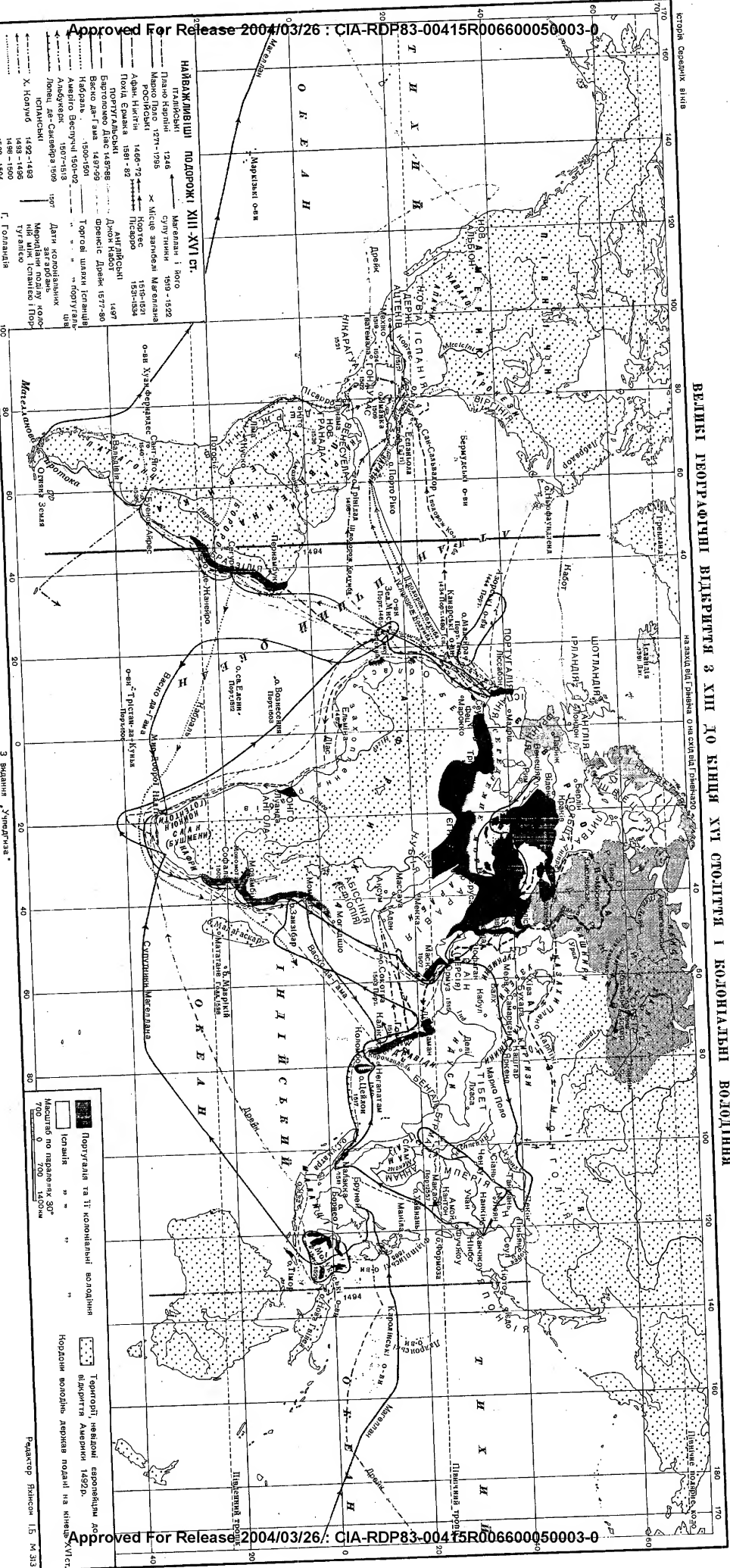
Розділ XVIII. Великі географічні відкриття і початок колоніальних загарбань.

- § 1. Відкриття Америки і морського шляху в Індію 188
 § 2. Колоніальна політика європейців 190

267

	Стр.
Розділ XIX. Реформація і селянська війна.	
§ 1. Германія перед реформацією	195
§ 2. Початок реформації	197
§ 3. Селянська війна	199
§ 4. Закріплення поміркованої реформації	204
§ 5. Кальвінізм. Католицька реакція	205
Розділ XX. Абсолютизм монархії у Франції.	
§ 1. Зміцнення королівської влади	208
§ 2. Громадянські війни у Франції	210
§ 3. Зміцнення абсолютизму у Франції	213
Розділ XXI. Англія в XVI і на початку XVII століття.	
§ 1. Початок капіталістичного розвитку Англії	216
§ 2. Королівський абсолютизм і реформація	218
§ 3. Торгова політика	220
Розділ XXII. Нідерландська революція.	
§ 1. Нідерланди під іспанською зверхністю	222
§ 2. Революція в Нідерландах	224
§ 3. Голландія в XVII столітті	227
Розділ XXIII. Росія і Польща в XVI і першій половині XVII століття.	
§ 1. Початок перетворення Росії в багаторазовий централізований державу	229
§ 2. Засідання панів у Польщі XV—XVII століть	238
§ 3. Селянська війна і польсько-шведська інтервенція в Росії	240
§ 4. Російська держава в першій половині XVII століття	241
Розділ XXIV. Тридцятилітня війна і міжнародне становище в середній XVII столітті	245
Розділ XXV. Зростання техніки, науки і мистецтва в XVI і першій половині XVII століття	250
Розділ XXVI. Первісне нагромадження. Початок нового часу.	261
Хронологічна таблиця	264

ВЕЛИКІ ГЕОГРАФІЧНІ ВІСНОВКИ З ХІІ ДО КІНЦЯ ХІІ СТОЛІТТЯ І КОЛОМІАЛЬНІ ВОДОЇННІ



Історія середніх віків

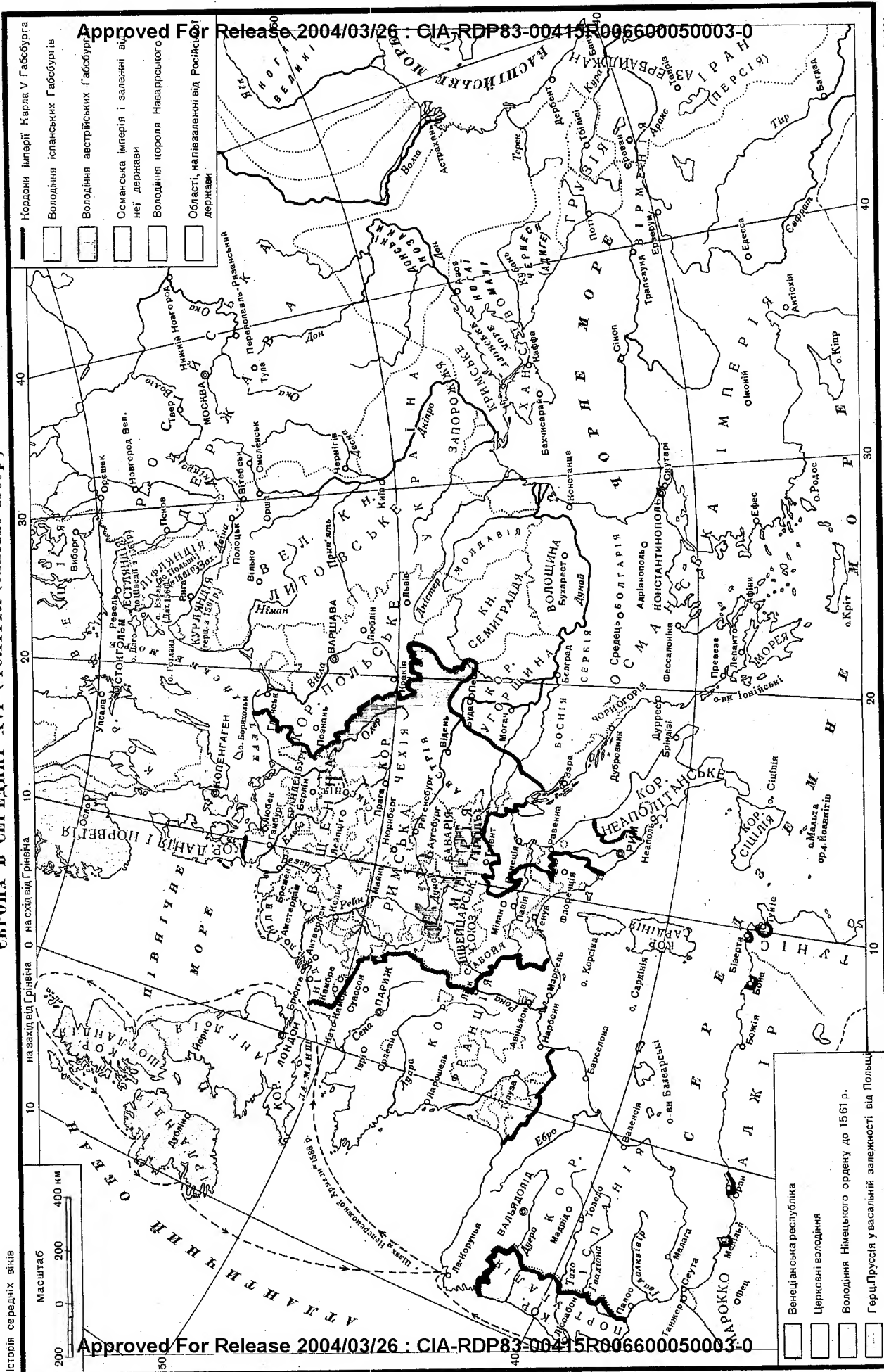


Історія середніх віків

Масштаб
200 0 200 400 км

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0



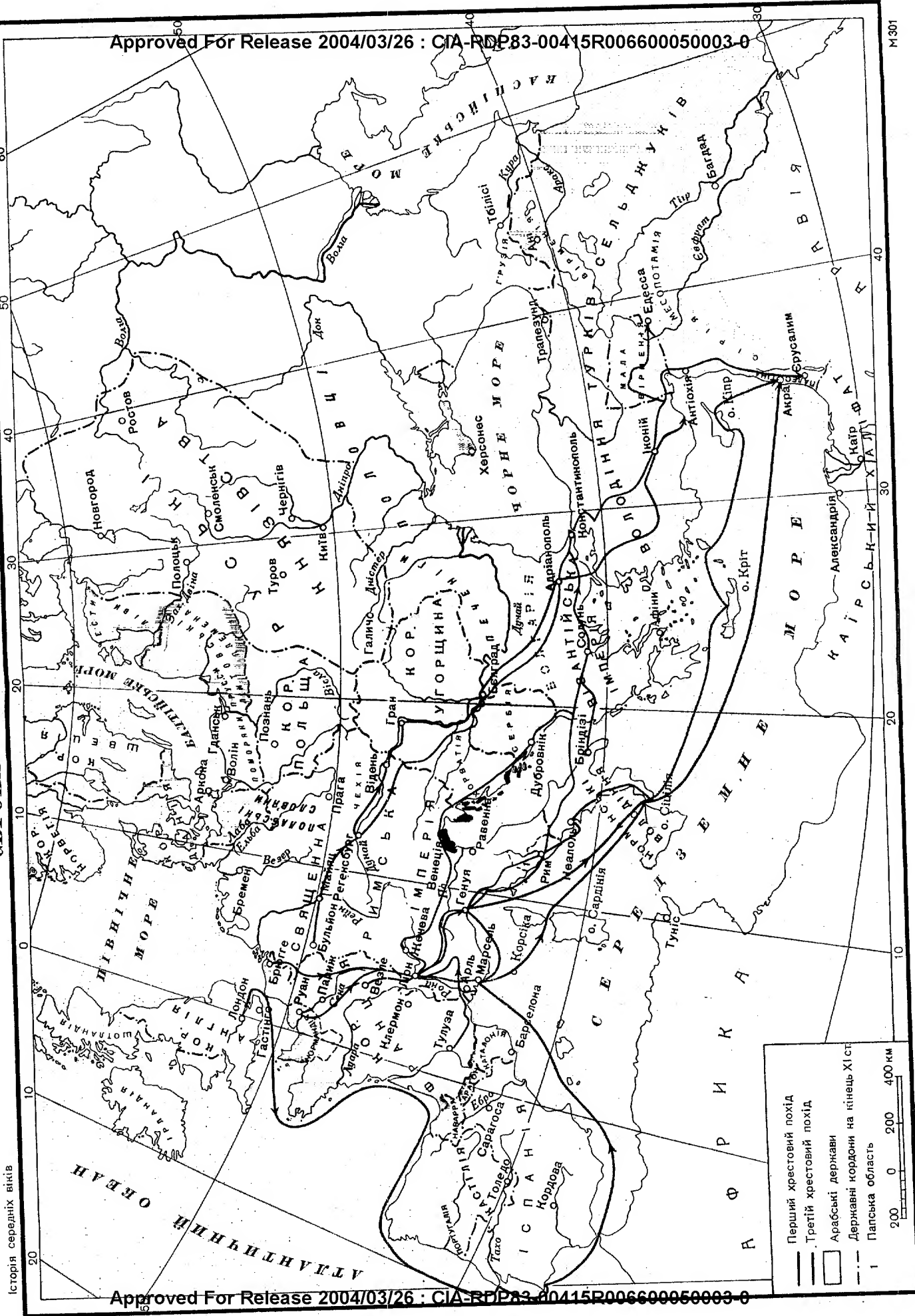
Видавництво "Радянська школа" 1950 р.

Історія середніх віків



ЄВРОПА В ХІ-ХІІ СТОЛІТТЯХ

Історія середніх віків



історія середніх віків.





Iván Nóvikov, director de la escuela media de niños núm. 110 de la ciudad de Moscú, refiere en este folleto sus observaciones, fruto de largos años de actividad pedagógica en la escuela soviética.

"La Gran Revolución Socialista de Octubre - escribe el autor - puso fin al trágico contraste entre la orientación oficial del sistema de Instrucción Pública y los anhelos de la opinión pública avanzada. Actualmente, en nuestro país, el Estado y la sociedad exigen de la escuela una misma cosa: una amplia instrucción materialista y la educación comunista de la generación que ha de sucedernos". Partiendo de esto, Iván Nóvikov presenta sus demandas a los padres, a los escritores soviéticos y al Ministerio de Instrucción Pública. Y es indudable que la opinión soviética y las organizaciones correspondientes han tomado en cuenta el criterio manifestado por el maestro nacional Iván Nóvikov y han hecho las debidas conclusiones prácticas.

El autor ilustra sus observaciones y deducciones con brillantes ejemplos tomados de la vida, que dan al lector una idea diáfana sobre la renovación operada en el campo de la Instrucción Pública bajo el régimen soviético.

EDICIONES EN LENGUAS EXTRANJERAS

Moscú - 1950

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0



SERIE
"EN EL PAIS DE LOS SOVIETS"

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0



IVAN NOVIKOV
DIRECTOR DE LA ESCUELA N° 110 DE MOSCU

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

IVAN NOVIKOV

APUNTES
DE UN DIRECTOR
DE ESCUELA



EDICIONES EN LENGUAS EXTRANJERAS
Mosú 1950

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

TRADUCCION DEL RUSO

G. VELASCO

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

ALGUNAS PALABRAS ACERCA DEL AUTOR

Iván Nóvikov es hijo del campesino ruso Kusmá Nóvikov, del pueblo de Sajárovka, región de Tula.

Nació en 1891. En su infancia trabajó en el campo. Terminó la escuela primaria y la Escuela Normal de dos cursos. Fué maestro auxiliar y más tarde maestro de escuela rural. La instrucción y la carrera de Iván Nóvikov, hijo de campesino, habríanse limitado a esto, sin duda, de no haber sobrevenido en 1917 la Gran Revolución Socialista de Octubre. El pueblo ruso tomó el Poder en sus manos, dando las más vastas posibilidades para que millones de hombres soviéticos adquiriesen instrucción o la perfeccionasen y para que floreciese la personalidad humana.

Iván Nóvikov ha dedicado a la labor pedagógica más de cuarenta años de su vida; desde hace veinticinco años dirige la escuela media de niños núm. 110 de Moscú, instruyendo y educando a jóvenes soviéticos. Al propio tiempo, estudia y completa sus conocimientos. Siendo director de la escuela, terminó la Universidad de Moscú y la carrera de ingeniero geólogo, especializado en la rama de exploraciones; defendió la tesis para la obtención del título de candidato a doctor en ciencias pedagógicas y realiza una intensa labor científica en un Instituto de investigación de la Academia de Ciencias Pedagógicas.

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

Iván Nóvikov no sólo goza de gran popularidad entre el magisterio. Los moscovitas le eligieron diputado al Soviet de Moscú, y la Sesión del Soviet Supremo de la U.R.S.S., asesor popular del Tribunal Supremo.

Iván Nóvikov ha sido distinguido con el título de Maestro Emérito de la R.S.F.S.R. Por su larga y fecunda actividad en la escuela núm. 110, el Gobierno soviético le ha condecorado con dos Ordenes de Lenin.

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

**APUNTES
DE UN DIRECTOR
DE ESCUELA**

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

Estos apuntes de I. Nóvikov fueron
publicados por primera vez en 1948

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0



i

El 1 de septiembre de 1948 estaba yo de nuevo a la entrada de la casa del pasaje de Mersliakov, entrañable para mí desde hacía mucho. Esperaba a mis discípulos. Era el vigésimocuarto encuentro con los alumnos de la escuela núm. 110 que regresaban a las clases después de las vacaciones y con los nuevos, con los pequeños principiantes. Uno más entre los miles de encuentros de los maestros soviéticos con los 32.000.000 de escolares de la U.R.S.S.

Los nuevos alumnos —todos ellos con carpetas o carteras— llegaron acompañados de sus padres; muchos, con flores. En su mayoría presentáronse bastante antes de la hora señalada: los padres decían que los niños no habían dormido aquella noche. Por mi parte, reconoceré con franqueza que yo tampoco pude conciliar bien el sueño. Eran muchos los pensamientos que me asaltaban y muchos los recuerdos que acudían a la memoria.

Carezco de recuerdos personales de los primeros encuentros con los nuevos alumnos en las escuelas medias de la época anterior a la revolución: nací y me eduqué en el campo, en el que a la sazón no cabía ni hablar siquiera de gimnasios. Pero me basta el autorizado testimonio del escritor V.Korolenko: "...si, no obstante, soñábamos con el uniforme del gimnasio, era llevados

por una ambición semejante a la del joven guerrero que parte para una arriesgada campaña contra el adversario"... Al contemplar la bandada de chiquillos que inician este día su vida escolar, observo que no es ése su espíritu, sino otro completamente distinto.

Sí, es indudable que se hallan emocionados. Y hasta diríase que, en los primeros momentos, están algo desconcertados en un ambiente no habitual para ellos. Pero esta sensación desaparece rápidamente... De la timidez no quedan ni huellas. Cuando, reunidos en la sala de actos, pregunto a qué han llegado a la escuela, voces seguras y animadas contestan a coro: "¡A estudiar!" Cuando digo que en nuestra escuela se conceden magníficos libros como premio a los alumnos sobresalientes y a quienes observan una conducta ejemplar, y pregunto quién está dispuesto a recibirlos, todos levantan a una la mano.

Ciertamente, con la misma unanimidad levantan la mano cuando pregunto a continuación quién se propone obtener doses. Pero, tras un instante de incertidumbre, los niños se echan a reír y demuestran saber perfectamente que una cosa es recibir doses* y otra muy distinta recibir cincos... En suma, era la confirmación de lo dicho por M. Kalinin: "Nuestra escuela no asusta al niño, y éste va a ella imbuido de un sentimiento de dignidad propia, como dueño que entra en sus dominios".

Finalizada nuestra primera reunión "de organización", los padres acompañaron a los niños a las clases, les dieron los últimos consejos y se marcharon. Los maestros quedaron a solas con sus nuevos educandos. Es éste un momento de la mayor responsabilidad, que obliga a reflexionar profundamente.

* En las escuelas de la U.R.S.S. se aplica el sistema de cinco puntos para apreciar los conocimientos de los escolares, siendo el uno la nota más baja y el cinco la más alta. (N. de la Red.)

Nuestro país marcha hacia el comunismo. Los niños que hoy ingresan en la primera clase son futuros constructores y ciudadanos de la sociedad comunista. El Estado nos confía a nosotros, trabajadores de la enseñanza, la labor de preparar a la juventud para que pueda desempeñar este honroso papel.

La tarea principal del magisterio soviético consiste en preparar a la joven generación para la construcción del comunismo. Mas, para construir, es preciso saber. Por consiguiente, nuestro deber primordial estriba en pertrechar a los escolares con los fundamentos de la ciencia, proporcionarles conocimientos múltiples y sólidos.

Subrayo de un modo particular: sólidos. El pedagogo soviético tiene la obligación de preocuparse incesantemente de consolidar los conocimientos por él transmitidos. Al dejar la escuela, el alumno debe conocer bien lo que se le ha enseñado. El diploma concedido al terminar la décima clase debe ser un testimonio de que el alumno está verdaderamente preparado para seguir estudiando y trabajando por su propia cuenta, de que está preparado para la vida. Tareas de la escuela son la instrucción y la educación de los futuros ciudadanos. Tal como nosotros lo concebimos, es éste un proceso único e indisoluble.

Como es natural, no todos atribuyen el mismo sentido a la palabra "educación". Según el testimonio de un escritor norteamericano, el coronel Copp, alto funcionario de Instrucción Pública en Los Angeles, declaró en cierta ocasión: "Educar significa reunir en una clase a un grupo de jóvenes, hacerles aprender de memoria la lección, obligarles a repetirla y ponerles las notas...; no necesitamos nada más".

En esta declaración vemos la idea que un salvaje tiene de la educación de los salvajes. Pero eso no es educación, sino enseñanza memorista y mecánica, afán de embrutecer a la nueva generación, de hacer que los

jóvenes no piensen por cuenta propia, de forjar esclavos sumisos al capital.

Nosotros entendemos por educación la formación del hombre, la influencia sistemática y meditada sobre su personalidad psíquica y moral. Para nosotros no ofrece dudas cuál debe ser en principio esta influencia. Nuestra finalidad reside en la educación comunista de la juventud.

Nosotros, los maestros, hemos de trabajar durante diez años en la formación de la personalidad del niño que hoy ingresa en la primera clase. Ahora tiene siete años, mas cuando salga de la escuela será un joven. Sobre nosotros recae la responsabilidad de que, en ese período de su vida, reciba una orientación acertada y, al terminar la escuela, siga un camino recto y digno. Nuestro deber consiste en inculcarle los mejores rasgos del hombre nuevo, del hombre formado por la sociedad socialista.

Queremos que nuestros alumnos sientan un amor ardiente hacia su gran Patria, conozcan su magnífico pasado y vean con claridad el luminoso porvenir que le espera.

Hemos de educar en ellos, día tras día, las necesarias cualidades del comunista: lealtad absoluta al pueblo y al Partido Comunista, sinceridad, valor, firmeza, amor al trabajo, capacidad para vencer las dificultades y resolución de alzarse en cualquier momento en defensa de la Patria.

No hay para nosotros elogio más alto que estos sencillos y sinceros renglones de una carta del padre del escolar Mináev, recibida durante la Gran Guerra Patria por S. Bogátova, maestra de nuestra escuela: "... Je manifiesto mi gratitud de combatiente del Ejército Rojo por los sentimientos patrióticos que veo expresados en la carta de mi hijo Tolía".

...Estas fueron mis reflexiones el primer día del año escolar, al acoger a los nuevos alumnos.

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0



Lección de lengua rusa en la cuarta clase

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0



El círculo de educación física lo forman las secciones de esquí, volley-ball, gimnasia, boxeo y tiro. En la foto: los vencedores en el campeonato de esquí



Un guía de pioneros con alumnos de las primeras clases

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

Preguntad a cualquier intelectual qué tipos literarios personificaban, a su juicio, la escuela media de la época anterior a la revolución y os nombrará en primer término al profesor de gimnasio Bélikov, del relato de A. Chéjov "El hombre enfundado". El mismo que vivía continuamente bajo el temor del "por si acaso". Bélikov no reconocía válidas más que las circulares en las que se prohibiese alguna cosa. En toda autorización y en todo permiso ocultábase siempre, a su entender, un "elemento dudoso".

¿Y qué otros tipos? Acude a nuestra memoria "El maestro de literatura" también de Chéjov, que "...en sus soliloquios afirmábase a sí mismo con aire de seguridad que él no era pedagogo, sino funcionario, tan inepto y tan falto de personalidad como el checo, profesor de griego; jamás había tenido vocación por la labor docente, desconocía la pedagogía y no había sentido nunca interés por ella; no sabía tratar a los niños; ignoraba la significación de la materia que explicaba, y hasta es posible que enseñase lo que no era necesario".

Es de recordar igualmente Peredónov, el "pequeño diablo" de Sologúbov: soplón, libertino, sádico, un miserable con uniforme de maestro. Y el profesor de alemán Kranz, de la "Historia de un contemporáneo" de Korolenko: "No parecía sino que ese individuo pretendía al principio, premeditadamente, privar de todo sentido a su asignatura y hacer luego que, pese a todo, la aprendiesen los alumnos".

Yo no tengo derecho a afirmar que todos los profesores de la escuela secundaria anterior a la revolución fuesen así. Entre el personal docente había personas honestas, concienzudas, reflexivas, que trataban de instruir y educar verdaderamente a la juventud. Pero no es un hecho casual que los Bélikov, los Peredónov y los

Kranz hayan quedado grabados en la literatura rusa. Es muy significativo que Lenin utilizase la imagen de Peredónov en uno de sus discursos prerrevolucionarios dedicados a los problemas de la escuela.

Funcionarios tan insensibles como Bélikov eran precisamente los promovidos y estimulados entonces por las autoridades de Instrucción Pública, los que dictaban las normas en los gimnasios y hacían la vida imposible a los demás. No en vano dice, refiriéndose a Bélikov, uno de los personajes de "El hombre enfundado": "Nosotros, los profesores, le temíamos. Y hasta le temía el director. Se ha de saber que nuestros profesores son personas reflexivas, honradas a carta cabal, educadas en Turguénev y Schedrín; pero este individuo, que siempre calzaba chanclas y llevaba paraguas, tuvo en un puño a todo el gimnasio ¡durante quince años!"

No es difícil explicar a qué era debido esto. Existía un abismo infranqueable entre los fines perseguidos por el gobierno zarista en la esfera de la Instrucción Pública y la verdadera misión de la escuela. El gobierno hacía todo lo posible para aislar a la escuela de la vida. Implantó la llamada "enseñanza clásica", privando a la juventud de muchos conocimientos absolutamente necesarios sobre el mundo circundante. Los principios fundamentales de este "clasicismo" eran: reducción del programa de Ciencias Naturales, hacer en la enseñanza caso omiso de los datos facilitados por la historia de las ciencias, sustitución del estudio serio de la literatura rusa por el conocimiento memorista de textos y reglas del griego antiguo... ¡Todo ello con objeto de restringir los conocimientos de los escolares sobre la vida auténtica, sobre el verdadero desarrollo de la historia universal!

En este mortífero sistema todo era árido e inerte. El Ministerio de Instrucción Pública estaba en guerra porfiada e irreconciliable contra los sectores sociales avanzados, democrático-revolucionarios. Y a nadie le resultaba

extraño que el profesor Lesgaft escribiese en el prólogo al libro de Velski "Apuntes de un pedagogo": "...en nuestro país no existen escuelas; lo único que hay son establecimientos penitenciarios".

La Gran Revolución Socialista de Octubre puso fin al trágico contraste entre la orientación oficial del sistema de Instrucción Pública y los anhelos de la opinión pública avanzada. Actualmente, en nuestro país, el Estado y la sociedad exigen de la escuela una misma cosa: una amplia instrucción materialista y la educación comunista de la generación que ha de sucedernos.

El Estado, la sociedad y cada familia soviética se hallan vitalmente interesados en que la escuela inculque a los niños las ideas fundamentales de la concepción científica del mundo, la concepción marxista-leninista. Todos nosotros reconocemos la necesidad de que sean transmitidos a los escolares los conocimientos fundamentales a la luz de la ciencia de vanguardia; que la enseñanza de las Ciencias Naturales sea iluminada por la doctrina de Darwin, elevada a un nuevo nivel merced a las realizaciones de Michurin y Lisenko; que en las clases de Historia sepan los alumnos cómo el Occidente ha sentido de un modo reiterado la fecunda influencia del pensamiento científico ruso y de los inventores rusos.

No hay ni puede haber "clases especiales de educación comunista". Cada lección debe dar a los escolares nuevos conocimientos, ampliar sus horizontes y colocar, sin falta, un ladrillo más, siquiera sea pequeño, en los cimientos de su concepción comunista del mundo.

Para nosotros es sagrada la indicación de Lenin de que una escuela al margen de la vida y de la política es pura mentira e hipocresía. Nos regimos firmemente por las indicaciones del Comité Central del Partido bolchevique acerca de que el régimen soviético no puede consentir que la juventud sea educada en un espíritu de indiferencia ante la política soviética. Para nosotros es algo incom-

previsible e intolerable que un maestro carezca de formación ideológica y sea apolítico. Opinamos que las decisiones del Comité Central del P.C.(b) de la U.R.S.S. sobre las cuestiones ideológicas se refieren a nosotros, a los maestros soviéticos, en igual medida que a los escritores, a los dramaturgos, a los "regisseurs" cinematográficos y a los compositores.

"Cuando estalló la guerra y algunos de nosotros fuimos oficiales —refiere Borís Markus, antiguo alumno de nuestra escuela núm. 110—, tuvimos que ser los educadores de nuestros soldados. Cuando yo reflexionaba sobre cómo proceder en tal o cual caso, trataba de recordar cómo procedían mis educadores en circunstancias semejantes". Esto podrá parecer un detalle, pero es un detalle extraído de la propia vida.

El camarada Stalin ha calificado a los escritores de ingenieros de almas humanas. Yo creo que los maestros soviéticos pueden considerarse, en su honroso campo de actividad, compañeros de los escritores.

3

Al subir al Poder el actual gobierno laborista de Inglaterra, prometió solemnemente lograr "posibilidades iguales para todos en el terreno de la instrucción". "El acceso a la instrucción —escribía la revista "The Schoolmaster"— debe ser igual para el pobre y para el rico, para el obrero y para el filósofo, para el que fabrica alfileres y para el que confecciona leyes".

No es un secreto para nadie lo que en la práctica ha resultado de estas solemnnes promesas y buenas intenciones. Hoy, lo mismo que siempre, en Inglaterra no existe ni sombra de "posibilidades iguales en el terreno de la instrucción". Los hijos de las familias acaudaladas siguen educándose en establecimientos docentes privile-

giados. El 85% de la población infantil del país recibe instrucción, como siempre, en las llamadas escuelas elementales. Tan sólo el 10% de estos escolares no privilegiados reciben más tarde instrucción media, pero no pueden ni siquiera soñar en cursar la enseñanza superior.

De creer a la alborotadora "Voz de América", a la revista "América" y a los demás órganos de la propaganda transoceánica, en los Estados Unidos son una realidad desde hace mucho las "posibilidades iguales en el terreno de la instrucción"; pero en manera alguna se puede dar crédito a esto.

No se puede dar crédito, ante todo, porque son varios los millones de niños en edad escolar que se ven ante la imposibilidad de asistir a la escuela. Hay que suponer que no son los hijos de los comerciantes o de los fabricantes quienes se quedan sin escuela en Norteamérica. Por cierto, en diecisiete de los cuarenta y ocho Estados de América del Norte la ley permite que un niño deje de asistir a la escuela si es "demasiado pobre".

Basta dirigir la mirada hacia el problema racial para que quede hecho añicos el mito de la "igualdad norteamericana de posibilidades en el terreno de la instrucción". En diecisiete Estados y en el distrito de Columbia, que es donde se halla emplazada la capital, las leyes escolares imponen la separación de negros y blancos. Para la instrucción de los niños negros se destinan, por término medio, cuatro veces menos recursos que para la instrucción de los blancos. Cuando la maestra de la clase superior de una de las escuelas de Nueva York encargó a los alumnos un ejercicio de redacción sobre el tema "Cómo se pueden mejorar las relaciones entre los alumnos blancos y los negros", ni un solo alumno blanco realizó el menor intento de resolver la cuestión con un espíritu democrático; en todas las composiciones aparecía con una u otra variante la misma "idea", in-

fundida a los adolescentes por todo el sistema educativo: "Los alumnos negros de nuestra escuela no son seres humanos... A mi juicio, hay que reducirlos de nuevo a la esclavitud o desterrarlos a una isla desierta y aislada del resto del mundo. Personalmente, yo no estaría en contra de su total exterminio..."

En nuestra vida escolar soviética no existe el término "posibilidades iguales en el terreno de la instrucción". Y no existe porque, desde hace mucho, este problema ha dejado de ser tal en nuestro país: fué solucionado enteramente y para siempre 31 años atrás, en Octubre de 1917.

Nuestro sistema de Instrucción Pública es una consecuencia directa de la Gran Revolución Socialista de Octubre. "Todas las clases hasta ahora dominantes —los esclavistas, los terratenientes y los capitalistas— han sido a la par clases ricas —señala el camarada Stalin—. Han tenido la posibilidad de transmitir a sus hijos los conocimientos y los hábitos necesarios para ejercer las funciones de gobierno. La clase obrera se diferencia de ellas, entre otras cosas, en que no es una clase rica, ni ha tenido anteriormente la posibilidad de transmitir a sus hijos los conocimientos y los hábitos de gobierno. Esa posibilidad no la ha obtenido sino ahora, después de su llegada al Poder".

No basta decir que en nuestro país existe actualmente una ley que establece la instrucción general obligatoria. Leyes semejantes han sido promulgadas también en algunos otros países. En la Unión Soviética están creadas todas las condiciones indispensables para el cumplimiento de esta ley, y, efectivamente, se cumple del modo más riguroso. Los maestros de la escuela núm. 110, lo mismo que los de las demás escuelas de la U.R.S.S., comprueban cada año con todo celo si los padres de familia de nuestro distrito han enviado a la escuela a sus hijos de siete años.

No se da ni puede darse en nuestro país una situación como la que, por ejemplo, se da en Norteamérica: un país en el que las leyes de veintidós Estados autorizan a los niños a no asistir a la escuela si ésta se halla lejos de su casa. Cada calle de cualquier punto poblado de nuestro país, cada pueblo y cada aldea están adscritos a una escuela determinada. Y esta escuela responde ante el Estado —al igual que los padres— de cómo se cumple en su distrito la ley sobre la instrucción general obligatoria. Si, por ejemplo, en los números impares del bullevar Nikitski o en la parte de la calle de Hertzen adscrita a nuestra escuela se comprobase la existencia de niños en edad escolar que no van a la escuela, yo me consideraría responsable personalmente de ello.

No hay ni puede haber en nuestro país una división de las escuelas en privilegiadas y “elementales”. En cada centro docente soviético estudian alumnos pertenecientes a todas las capas de la población. Si tomamos como ejemplo la escuela cuya dirección me ha sido confiada, veremos sentados en un mismo pupitre, “compitiendo” en sus estudios, hijos de mariscales y de cargadores, hijos de modestos empleados soviéticos y de miembros del Gobierno.

Como es natural, esto no tiene nada de asombroso para los ciudadanos soviéticos; pero quiero presentar un hecho conocido por mí de cerca, como uno de los millones de ejemplos de la verdadera instrucción pública, en el sentido leninista de la palabra. Durante largo tiempo trabajaron en nuestra escuela las Kuptsova, madre e hija. La madre, Elisaveta Ivánovna, es la encargada del guardarropa. La hija, Ekaterina Alexándrovna, que estudió en nuestra escuela* y más tarde en el Instituto Pedagógico, es maestra de Geografía. Elisaveta Ivánovna sigue siendo

*-Hasta 1943 en la escuela № 110 estudiaban juntos niños y niñas. Desde 1943 en ella estudian solamente niños. (N. de la Red.)

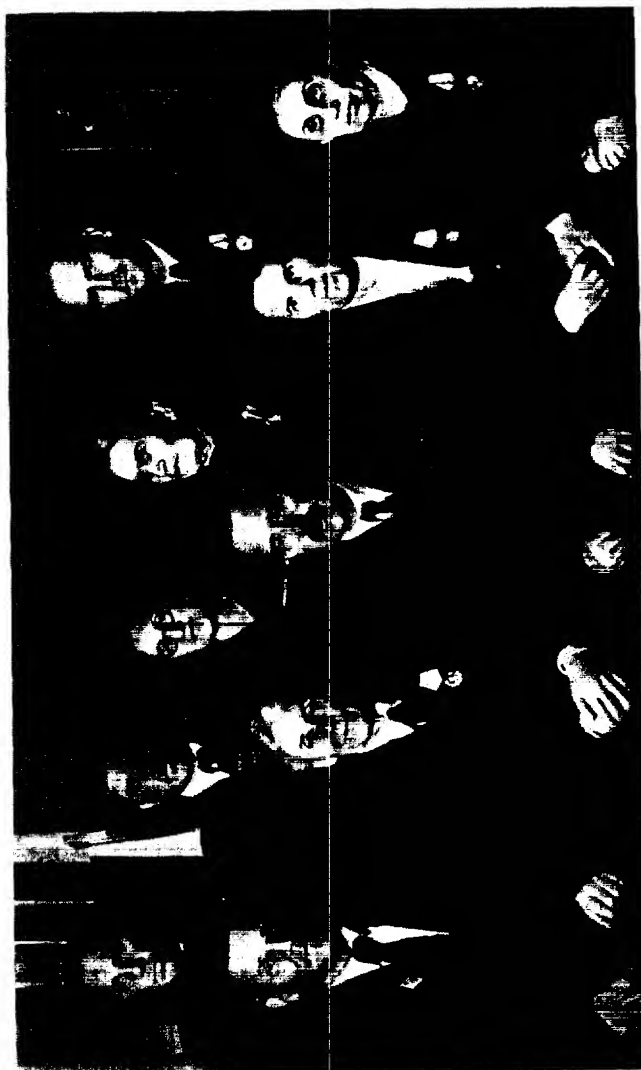
miembro de nuestro colectivo, y su hija está acabando los estudios de la candidatura al doctorado.

Nuestra escuela está instalada en el edificio del antiguo gimnasio particular de Flerov, erigido en 1910 a expensas de un grupo de moscovitas ricos. Se dice que en aquel gimnasio reinaba un espíritu relativamente liberal, pero por la "composición" de los alumnos —determinada, entre otras cosas, por el elevado coste de los estudios— era una escuela privilegiada. Ha de tenerse en cuenta que, a la sazón, no existían establecimientos de enseñanza secundaria accesibles, en el verdadero sentido de la palabra, a los hijos de los obreros y de los campesinos. Hasta una circular especial del Ministerio limitaba el acceso de "los hijos de familias humildes" a la enseñanza media.

"Con el fin de observar rigurosamente esta norma —escribía Deliánov, ministro zarista de Instrucción Pública—, los gimnasios y progimnasios no admitirán a los hijos de los cocheros, de los lacayos, de las cocineras, de las lavanderas, de los pequeños tenderos y otras gentes de condición semejante, a cuyos hijos —excepción hecha, tal vez, de los superdotados— no se les debe sacar en modo alguno del medio a que pertenecen". De entonces data la expresión "hijos de cocineras", tan popular cuarenta años atrás.

Si no por su reglamento, al menos en la práctica el gimnasio de Flerov no era, ni mucho menos, una escuela para todos. Como es natural, a los padres de los alumnos no les cabía en la cabeza la posibilidad de que apareciese en sus aulas una bandada de niños "de padres desconocidos", de "incluseros". Y esto es lo que precisamente ocurrió un buen día. En el otoño de 1925, cuando el antiguo gimnasio era ya una escuela única de trabajo, fué fusionado con la escuela de siete clases adjunta a la casa de niños "Svietli Put" ("El camino luminoso"), habiendo sido designado director de la escuela secun-

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0



Grupo de maestros eméritos y condecorados

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

En la clase de Química



Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

daría quien lo era de la casa de niños. Y recuerdo con orgullo que mis 250 educandos cobraron bien pronto autoridad y se convirtieron en los guías de los demás.

Han pasado desde entonces 23 años. ¡Cómo se ha desarrollado nuestra escuela! ¡Qué cuantiosos son los medios que el Estado soviético le ha concedido! El edificio ha sido reconstruido por completo. Se ha levantado un nuevo piso de amplias aulas. La modesta biblioteca escolar cuenta hoy con 19.000 volúmenes. Están magníficamente instalados los nuevos gabinetes: el de Física, el de Biología, el de Geografía, el de Química, el de Literatura... En 1925, el inventario de la escuela valorábase, según acta, en 14.500 rublos; actualmente, sólo el valor del gabinete de Física asciende a más de 100.000 rublos, y el de la biblioteca es de 60.000.

El poderoso impulso dado a las construcciones escolares en todo el País Soviético se refleja, "como el sol en una gota de agua", en el desarrollo de nuestra escuela. Este año, sin ir más lejos, han sido erigidas en la U.R.S.S. más de mil escuelas. Al comienzo del pasado año escolar, de cada diez escolares moscovitas siete estudiaban en edificios de nueva planta. El pueblo soviético no escatima medios para la educación de las nuevas generaciones.

En el Estado soviético, todo lo mejor es para los niños. Todas las escuelas se sostienen a expensas del Estado. El presupuesto de Instrucción Pública de 1948 rebasaba la suma de 59.000.000.000 de rublos. (Indicaré entre paréntesis que, de esta suma, nuestra escuela núm. 110 recibió más de medio millón)*.

¡Más de cincuenta y nueve mil millones al año para Instrucción Pública! ¡Poco menos que el 16% del presupuesto de nuestro Estado! Para valorar merecidamen-

* El presupuesto de Instrucción Pública de 1949 ha sido de 60.800.000.000 de rublos.

te estas cifras, bastará recordar que en uno de los países más ricos del mundo, en los Estados Unidos de América, los gastos de Instrucción Pública representan después de la guerra, aproximadamente, el uno por ciento de la renta nacional.

4

Los preparativos del comienzo del año escolar coincidieron para mí con otro asunto inaplazable. Tratábase de una tarea bastante ardua, pero grata: con arreglo a la ley, hube de proponer los nombres de los maestros y maestras de la escuela núm. 110 que podían ser condecorados con órdenes y medallas por los años de servicio. Fueron condecorados todos los diecisiete maestros que propuse, seis de ellos con la Orden de Lenin. Entre el profesorado de nuestra escuela había ya para entonces camaradas distinguidos por el Gobierno: tres condecorados y tres maestros eméritos de la República.

El título honorífico de Maestro Emérito de la República es concedido a los trabajadores de la enseñanza en atención a sus relevantes dotes pedagógicas y a su servicio fiel y abnegado. Durante los años de Poder soviético nos hemos habituado a esto, como a tantas otras cosas, no viendo en ello nada de extraordinario; pero basta retroceder mentalmente 35 ó 40 años o contemplar la vida de los países extranjeros para comprender que sólo entre nosotros es corriente este fenómeno. No es posible esto sino en un país en el que entre el Estado y la sociedad no existe desacuerdo alguno respecto a la misión de la escuela y en el que todo ciudadano consciente y el Gobierno valoran con un mismo criterio los méritos del maestro.

En los recuerdos de Máximo Gorki encontramos el siguiente episodio típico. Chéjov recibió en cierta ocasión

la visita de un maestro rural. "Cuando el visitante se retiraba, Antón Chéjov le siguió con la mirada, se sonrió y me dijo:

— Es un buen muchacho. No dará clase mucho tiempo...

— ¿Por qué?

— Le perseguirán..., será destituido..."

Chéjov conocía muy bien la realidad de la Rusia de su tiempo. La observación hecha a propósito de aquel visitante casual hallábase fundada en un profundo conocimiento de la vida. Si en aquellos tiempos el maestro era realmente "un buen muchacho", si su objetivo no estribaba en congraciarse con las autoridades, sino en servir dignamente a la causa de la instrucción del pueblo, su suerte estaba decidida: por regla general le esperaban las persecuciones y la destitución. Pretextos no faltaban...

Podía servir de motivo el infringir la prohibición de contraer matrimonio, que pesaba sobre las profesoras de las escuelas urbanas. Se podía destituir a un maestro por estar suscrito a revistas o periódicos que se permitían "hacer juicios infundados sobre cuestiones pedagógicas, religiosas o morales". Había "pleno fundamento" para la destitución en el caso de ser incumplida una circular que decía que "los maestros y maestras, dada su condición de funcionarios públicos, están subordinados a las autoridades docentes, razón por la cual no pueden ni deben participar en ninguna comisión escolar ni en asambleas del magisterio sin el conocimiento y la autorización de los inspectores"...

Figuro entre los millares de maestros soviéticos elegidos diputados a los Soviets locales. Muchas personalidades eminentes del campo de la Instrucción Pública han sido elegidas al Soviet Supremo de la U.R.S.S. y a los Soviets Supremos de las Repúblicas federadas. Difícilmente habrá en todo el país un maestro que no realice

una labor social determinada, que no participe en diversas conferencias y asambleas, que no sea un activista, como se dice en nuestro país. Pues bien, en 1914, tras prolongadas diligencias y con multitud de restricciones, fué convocado en Petersburgo, "con permiso de las autoridades", un congreso del magisterio. Veamos cómo refiere un periódico de la época lo que ocurrió cuando los delegados regresaron a sus puntos de residencia:

K í e v. Ha provocado gran inquietud entre los maestros nacionales la investigación iniciada por la administración escolar con el propósito de averiguar el carácter de los informes pronunciados por los delegados de K í e v en el Congreso de Instrucción Pública y las secciones en las que participaron los maestros de K í e v.

B e r d i a n s k. La policía está efectuando averiguaciones sobre los participantes en el Congreso del magisterio. Los propios maestros que asistieron al Congreso están siendo interrogados.

B a l a s h o v. El gobernador no ha permitido que los delegados informen en una asamblea general acerca de las labores del Congreso de Instrucción Pública.

S a r a p u l. La inspección de escuelas nacionales ha destituido de su cargo, después de quince años de servicio, a la maestra apellidada J í b o v a, que asistió al Congreso de maestros de toda Rusia...

Se hacía todo lo posible para aislar al maestro del mundo circundante, para excluirle enteramente de la vida social de la ciudad y del país. Incluso hoy, la situación del maestro en el Occidente "civilizado" nos hace recordar los peores tiempos del zarismo. El libro "Sobre la disciplina", editado en Inglaterra, demuestra sin tapujos que "la persona que ingresa en el magisterio, desciende un escalón en su situación social, aun en el caso de que proceda de la familia de un tendero".

Millones de espectadores soviéticos concibieron un alto juicio de la película "La maestra rural", tanto por su

mérito artístico como por reflejar la estimación y el amor que el pueblo siente hacia el modesto trabajador de la enseñanza. La profesión de maestro es en nuestro país una de las más honrosas. En cumplimiento del legado de Lenin, el Partido Comunista y el Gobierno soviético han elevado al maestro "a una altura en la que jamás ha estado, está ni puede estar en la sociedad burguesa".

La revista norteamericana. "This Week" testimonia que, en diversos Estados, el sueldo de un maestro equivale al salario de un portero o de un mandadero. La revista "Newsweek" informa de que muchos maestros, después de las clases, llevan la contabilidad de empresas particulares o bien trabajan en hoteles o prestan servicio en bares y tabernas. La Asociación Nacional de la Enseñanza confirma que en las escuelas norteamericanas hacen falta 150.000 maestros a consecuencia de que éstos renuncian a ejercer su profesión. El Comité federal civil de la Enseñanza reconoce que el éxodo de los maestros no sólo es debido a su mísero sueldo, sino también "a la insuficiente estimación social y a otros factores que hacen que el maestro no sienta satisfacción por su trabajo". ¿Puede causar extrañeza, pues, que disminuya sin cesar en Norteamérica el número de alumnos de los centros docentes que preparan personal pedagógico?

Nuestro país dispone de un ejército de 1.278.000 maestros. Cerca de 800 institutos y escuelas especiales preparan personal docente; en ninguno de estos centros de enseñanza hay escasez de alumnos. A los exámenes de ingreso en los centros pedagógicos superiores presentáronse en 1948, para cada plaza, varios aspirantes.

En la escuela soviética —así es nuestro país— no se puede trabajar sin amor a la profesión, sin un verdadero afán, sin sentir el anhelo de enriquecer constantemente los conocimientos propios y perfeccionar los hábitos pedagógicos. Para expresarnos en los términos de Belinski, se nos ha confiado la suerte de toda la vida del hombre.

Recae sobre nosotros la responsabilidad de formar un hombre que sea digno ciudadano de la sociedad comunista. Este es el cometido primordial y la finalidad de todos nosotros, tanto los viejos y experimentados maestros soviéticos como los 90.000 muchachos y muchachas que en este otoño de 1948 han iniciado su labor docente.

5

La vida de Nikolái Vlasevich Jripach, director del gimnasio en el que ejercía su profesión el "pequeño diablo" Peredónov, transcurría dentro de la mayor placidez. Regíase Jripach "con sujeción a unas normas precisas, tan perfectamente ajustadas a la vida que no representaba ninguna carga el atenerse a ellas... Desconocía los casos dudosos, la indecisión y las vacilaciones. Además, ¿para qué dudar? Podía en todo momento basarse en una disposición del Consejo pedagógico o en las instrucciones pertinentes de las autoridades superiores".

Mi vida no es tan plácida, ni la quiero así. Yo sé lo que son las dudas y las vacilaciones, porque en cada jornada de la vida escolar surgen nuevos acontecimientos, pequeños y grandes, que exigen una decisión inmediata. Es indigno de un pedagogo soviético abordar todos los casos con un mismo criterio, establecido de una vez para siempre, escudándose en las "instrucciones de la superioridad" o en las disposiciones adoptadas por el Consejo pedagógico en un caso distinto. El resultado es un mal trabajo en la educación de las almas humanas, lo cual —como dijo E. Zhdánov en el informe sobre las revistas "Sviesdá" y "Leningrad" — "entraña una responsabilidad más grave que el incumplimiento del programa de producción o de un encargo concreto".

A mí, como a todos los pedagogos soviéticos en ge-

neral, me preocupan la imperfección de algunos manuales y programas de estudio y la extremada lentitud con que son reelaborados o sustituidos por otros. Hace ya varios años que todo el mundo critica, y con razón, el manual de preceptiva literaria de Timofóiev, pero hasta hoy no existe otro. Para todos es evidente que, en relación con la última Sesión de la Academia Lenin de Ciencias Agrícolas de la U.R.S.S., es necesario revisar seriamente los principios y la metodología de la enseñanza de las Ciencias Naturales; pero el Ministerio no solamente no ha facilitado a las escuelas nuevos programas, sino que ni siquiera ha cursado instrucciones detalladas y concretas al respecto.

Es también motivo de preocupación para nosotros, pedagogos soviéticos, el hecho de que algunos manuales de estudio, ampliamente difundidos, silencien o menoscaben la indiscutible prioridad de la ciencia de nuestra patria en numerosos casos. Citaré como ejemplo aunque sólo sea el manual de Física de Sókollov. En el primer capítulo del curso para la décima clase, al exponer la teoría del campo magnético, se habla mucho de Doffe y Gilbert y de Tales de Mileto, pero ni siquiera se alude a que los fundadores de esta teoría fueron los sabios rusos M. Lomonósov y el académico Richman, a base del estudio experimental de la electricidad atmosférica. Se hace una enumeración detallada de los méritos de los sabios extranjeros destacados en la rama de la electricidad, pero únicamente de pasada se recuerda al notable inventor ruso Yáblochkov y ni siquiera se nombra a Ladiguin. En el capítulo dedicado a la óptica ha sido relegado al "olvido" el telescopio de Maksútov. En el capítulo de la radio figura el retrato de Hertz, más no aparece el de Popov. Y, que nosotros sepamos, este manual no ha sido sometido todavía a una revisión radical.

Suscita una seria preocupación la discordancia que se observa en el estudio de la Constitución de la U.R.S.S.

en la séptima clase de algunas escuelas. La falta de precisión del programa imprime frecuentemente un carácter formalista al estudio de los distintos artículos de la Ley fundamental de nuestro Estado, cuando, en realidad, ese estudio debería formar un conjunto de lecciones vivas, interesantes y subyugadoras, que diesen a los alumnos clara idea de la gran fuerza creadora del régimen soviético y de su inmensa superioridad moral sobre el régimen capitalista.

Los éxitos alcanzados por los alumnos en el estudio son el exponente principal y más importante de la labor escolar. Y el primer problema que se precisa resolver día tras día es el siguiente: ¿cómo conseguir que todos los niños estudien bien y que entre ellos no haya atrasados? En este sentido, hay que declararlo abiertamente, no todos tienen una visión clara. Y en algunos casos se sustenta aún la teoría de que tiene que haber atrasados por fuerza. Ahora bien, yo afirmo que esta teoría es dañina y absurda. A excepción de los retrasados mentales, que reciben instrucción en escuelas especiales, todos los niños de ambos sexos pueden estudiar bien.

¿Hay alumnos atrasados en nuestra escuela núm. 110? Sí, los hay, pero no creemos que sean incorregibles, y, a nuestro juicio, la culpa de su atraso no está solamente en los propios escolares, sino también en los padres y en los pedagogos, por no haberles inculcado el afán de saber y el hábito del trabajo. Una calificación baja es un mal que puede corregirse con bastante más facilidad que la ausencia de hábitos de trabajo personal.

La madre de nuestro antiguo alumno Alexandr B., que dió en nuestra escuela no poco que hacer, pero que, sin embargo, terminó bien los estudios, me escribió algún tiempo después una carta, en la cual me decía: "Expreso mi gratitud a la maestra encargada de la clase, Vera Akímovna, y a todos los maestros, en particular a la profesora de literatura, de quien Sasha decía en cierta ocasión: "Es ya anciana, y habla en voz baja, pero de



Zoia Priánishnikova, antigua alumna de la escuela N° 110 es actualmente profesora de Matemáticas



La biblioteca escolar tiene 19.000 libros (los alumnos son 900). La biblioteca organiza veladas de lecturas literarias, de preguntas y respuestas, de crítica de libros, etc.

Funcionan en la escuela 26 redacciones. Cada una de ellas edita un periódico mural al mes. En la foto: una de las redacciones prepara un número del periódico "La Luz".



un modo sugestivo. ¿Sabes?, es una *verdadera* maestra; con ella no se puede menos de estudiar". Por eso quiero referirme brevemente a cómo debe ser el verdadero maestro soviético.

M. Kalinin dijo hace cerca de diez años que "...el maestro se encuentra metido en una especie de sala de los espejos, sometido a las miradas de centenares de penetrantes e impresionables ojos infantiles, con una capacidad asombrosa de captar tanto los aspectos positivos del maestro como sus lados negativos. La educación de los alumnos estriba ante todo en la conducta del maestro en la clase, en su actitud para con los alumnos". ¡Admirables palabras! Será un mal pedagogo quien no se preocupe de su prestigio o trate de consolidarlo siguiendo un rumbo distinto al indicado.

Es evidente que en cualquiera de los malentendidos y conflictos inevitables que surgen en la vida escolar, el maestro debe proceder con rectitud y justicia. Pero esto no basta. Es indispensable que la justicia de cada una de sus decisiones aparezca clara ante los alumnos. Y si, viendo o previendo las dudas posibles, explica a la clase por qué ha procedido precisamente así y no de otro modo, no resultará ningún menoscabo para la dignidad del maestro.

Citaré un ejemplo de la práctica escolar de cada día. Un maestro joven preguntó en cierta ocasión a dos alumnos. El primero contestó sin titubear, de un modo coherente, sin desconcertarse ante las preguntas inesperadas, y recibió un tres. El segundo, que, como decían después sus compañeros, "tartamudeó", hizo repetidas pausas y contestó a las nuevas preguntas después de pensarlo mucho, recibió un cinco. La clase estaba resueltamente indignada. Y el gran error del maestro consistió en no haber reaccionado ante la "opinión pública" formada contra él.

Esto es tanto más de lamentar por cuanto, en el fondo, las respuestas fueron valoradas en ambos casos

con entera justeza. Las contestaciones seguras del primer alumno eran debidas, en parte, a un estudio memorístico y, en parte, a su habilidad para "decir mentirijillas sin pizca de rubor". El otro alumno expuso unas cuantas ideas propias y, habiendo leído otros libros, no se limitó a repetir el manual. Su buena calificación fué merecida. Evidentemente, el maestro desaprovechó una magnífica ocasión para dar a los muchachos de su clase una lección de actitud crítica ante frases bien hechas pero vacías y demostrarles que de nada valen si no poseen un profundo contenido. En definitiva, lo más difícil, pero lo más importante en la labor pedagógica, es el control del trabajo de los alumnos y la educación del sentido de responsabilidad por su trabajo.

Al formar en los niños esta valiosa cualidad, el maestro está obligado a tener presente siempre que su propia situación requiere de él un tacto especial y una profunda meditación antes de manifestarse delante de los escolares. He aquí un ejemplo, tomado igualmente de la vida escolar diaria.

En cierta ocasión llegó a nuestra escuela un nuevo alumno, con una buena característica y certificados demostrativos de los buenos resultados obtenidos en el estudio. La maestra lo presentó a la clase como un alumno sobresaliente y muchacho ejemplar. Aparentemente, nada de malo había en ello; pero en el primer recreo pudo convencerse de que había cometido un error. Los niños sentíanse heridos en su amor propio por haber sido presentado ante ellos como modelo un alumno nuevo, que todavía no había manifestado en la clase sus aptitudes y cualidades. Y al punto se creó entre los muchachos un ambiente de animadversión contra él. La maestra, lejos de ayudar al muchacho, como era su deseo, a ligarse más fácilmente con sus nuevos compañeros, lo que hizo fué complicarle la situación.

El maestro debe ser severo, pero sería un error creer que basta la severidad para conseguir los resultados apetecidos. Es preciso habituar al niño a cumplir incondicionalmente un mandato, pero no hay que abusar de esto: si las órdenes y las prohibiciones son demasiado frecuentes, y además no están motivadas, el educador, sin proponérselo, infunde en el carácter del escolar los rasgos de una "reacción defensiva" *sui generis*: la tozudez, la reserva, el ensimismamiento. No trae ningún provecho el repetir sin cesar "lecciones de moral": "eso no está bien", "es feo", "no es correcto". Yo he visto a pedagogos que levantaban a menudo la voz sin que esto produjese la menor impresión. Y conozco en nuestra escuela clases enteras en las que una mirada de reproche del maestro querido es mucho más efectiva que cualquier reprimenda.

S. Priánishnikova, antigua alumna de nuestra escuela y en la actualidad maestra, encargada de la novena clase "A", es una educadora de este tipo. Al terminar el Instituto de Pedagogía, tomó a su cargo la dirección de la quinta clase y desde hace cinco años conduce a este grupo de adolescentes por el camino que lleva a la obtención del diploma. Su clase es una de las que mejores resultados ofrece en cuanto a progresos en el estudio, disciplina y unidad. Y no creemos que sea un hecho fortuito el que precisamente esta clase haya proporcionado a la escuela varios activistas magníficos, entre ellos el secretario del Comité del Komsomol, el presidente del Consejo de la sección de pioneros y el presidente del Comité de alumnos.

El talento pedagógico se manifiesta en la capacidad de llegar al alma del niño y de enseñarle a distinguir las buenas acciones de las malas; en saber inculcar al alumno la capacidad de trazar por sí solo una línea acertada de conducta y hacerle sentir la necesidad moral de comportarse de manera que sus compañeros no

tengan que avergonzarse de él. Durante mucho tiempo quedó grabada en mi memoria la profunda impresión producida en un niño de la tercera clase por el hecho de que un maestro de la misma le cediese el paso con recalcada amabilidad. Y es probable que el propio culpable de lo ocurrido lo recuerde toda su vida: fué una lección muy instructiva de cortesía.

Las "Reglas para los escolares" rigen en todas las escuelas del país. He tenido ocasión de hablar con personas que creían que, con obligar a los niños a aprenderse de memoria estas reglas, todo iría bien; pero la realidad les produjo un rápido desencanto, pues sabido es que también los adultos infringen a menudo reglas de diversa índole, y no porque las desconozcan...

Nosotros somos partidarios de una disciplina consciente. Inculcamos a nuestros educandos la idea de que los hechos aislados y la conducta general del hombre no deben estar en contradicción con los intereses colectivos, con los intereses de la sociedad. Decimos al escolar: "No hagas ruido cuando los demás están estudiando o descansando; no empujes, no pases a los que esperan turno antes que tú, no hables durante la lección. Obrando así colocas a los demás en peor situación que tú y alteras la vida normal y el trabajo normal de tus camaradas".

Korolenko testimonia en las páginas de la "Historia de un contemporáneo" que a fines del siglo pasado "discutíase en los medios sociales, en la literatura, sobre si era conveniente o no aplicar castigos corporales a los niños y enseñar al pueblo las primeras letras". Una de las entrevistas con el director del gimnasio de Zhitómir, en el que estudiaba el futuro escritor, es recordada en estos términos: "... un largo pasillo; acurrucado en la puerta, un niño que empieza a soñar en la vida de una manera racional, y frente a él la enorme figura de un autómatas con uniforme, que suelta esta

fórmula nada complicada: —¡Canalla, te voy a apalear!...” Repito que esto ocurría en la Rusia zarista a fines del siglo diecinueve. Pues bien, el primero de abril de 1948, a mediados del siglo veinte, en la “democrática” Inglaterra, la Conferencia de la Asociación Nacional de Maestros aprobó una resolución sobre el mantenimiento de los castigos corporales!

En los debates que precedieron a esta resolución, Parker, representante de Liverpool, calificaba a los escolares de “pequeños bandidos depravados y dañinos” y declaró: “Todo el que haya tenido que ver con caballos, perros y niños sabe que un palo dado a tiempo es muy útil y no acarrea ningún perjuicio...”

Los hechos evidencian que este monstruo tiene muchos partidarios. En las escuelas inglesas son sometidos a castigos corporales, con anuencia, de la ley, los escolares de ambos sexos y de todas las edades. Se castiga a los niños, a veces en presencia de toda la clase y hasta de toda la escuela, con látigos, correas, vergajos, palos y palmetas...

T. Básova, candidato a doctora en ciencias pedagógicas, refiere que una escolar inglesa le regaló tres gruesos cuadernos en los que estaba escrito con inseguros rasgos infantiles: “Debo realizar con celo los trabajos encargados”, 150 veces; “No debo ser grosera con la maestra”, 300 veces; “No debo responder a la maestra”, 500 veces, y así sucesivamente. La obligaron a escribir estos “educativos” ejercicios durante los recreos y después de las clases, cuando los demás niños jugaban y descansaban... ¡Esos salvajes métodos no son los nuestros!

Sólo personas muy ingenuas pueden afirmar que en el trabajo educativo con los niños son suficientes la persuasión y las explicaciones. A veces es indispensable el castigo. Pero, en primer lugar, no hay que recurrir a él sin verdadera necesidad. Y en segundo lugar —y esto no es menos importante—, el castigo tiene que ir pre-

cedido de una profunda reflexión. No debe originar en el niño un sentimiento de agravio, de protesta o de satisfacción mórbida: "Le he hecho a usted una mala acción y usted me paga con la misma moneda: estamos en paz..." La finalidad del castigo, tal como la entendemos nosotros, los pedagogos soviéticos, radica en hacer que el alumno reflexione en la falta cometida, reconozca su culpa y saque todas las consecuencias necesarias para el futuro. Si no ha hecho los deberes en casa, debe hacerlos en la escuela bajo la vigilancia del maestro encargado de la clase. Si ha manchado algo, debe limpiarlo. Si ha roto el pupitre, debe arreglarlo. Si ha ofendido a un camarada, debe pedir perdón en público.

En los veintitrés años que llevo trabajando en la escuela núm. 110 han sido contados, que yo recuerde, los casos de expulsión de alumnos. Y excepción hecha de un solo caso, si no recuerdo mal, los expulsados fueron readmitidos pasado algún tiempo, bajo la garantía de la clase y, claro está, tras una comprobación de los conocimientos. En nuestra escuela está prohibido enviar a los alumnos al despacho del director, sin previo acuerdo con éste, a fin de hacerles las reconvenciones necesarias. Se permite como medida extrema el hacer salir de la clase a un alumno durante las lecciones, a condición de que el maestro informe por escrito.

La causa de todas estas normas no reside en el "liberalismo", como podría parecer vistas las cosas desde fuera, sino en el afán constante de encontrar y adoptar las medidas más razonables y seguras de influencia sobre el alma infantil cuya formación nos ha sido confiada. Lo más sencillo es expulsar de la escuela a un alumno o hacerle salir de la clase; pero el maestro soviético está construyendo un nuevo mundo moral, y su cometido estriba en educar, en forjar hombres útiles a la sociedad, en corregirlos e inmunizarlos contra las influencias dañinas.

En nuestra escuela impera la siguiente norma, que no figura escrita en parte alguna, pero que es bien conocida de todos y aplicada firmemente: el reconocimiento honrado de la culpa y la enmienda del culpable borran la falta. En mi despacho han tenido lugar más de una vez diálogos íntimos y francos a solas con un escolar. Guardo en mi mesa más de una carta sincera de los alumnos. No ocultaré que, subiendo un día por la escalera, oí sin querer estas palabras: "¿Sabes?, también Iván Kusmich tiene su lado flaco: quiere que se le diga la verdad..." Bien, estoy de acuerdo...

6

Tenía yo motivos plenamente fundados para estar descontento de X, alumno de la séptima clase. Si bien poseía una capacidad más que regular, estudiaba mal, hasta el punto de que en un mes "se ganó" varios doses. Rogué que viniese a verme algún familiar para hablar con él, y al día siguiente se presentó en mi despacho el padre.

Creo que no hay necesidad de referir en detalle nuestra conversación: es fácil imaginársela. Sólo diré que, pese a la corrección de los interlocutores, hubo en ella poco de agradable para una de las partes. Al despedirnos, repetí brevemente la demanda de la escuela y dije que, en el caso de que no fuese atendida, nos veríamos precisados, lamentablemente, a recurrir a medidas extremas. El padre, afligido, prometió hacer todo cuanto de él dependiese para que dichas medidas no fueran necesarias. Al estrechar mi mano, rogó que transmitiese a los maestros sus excusas por la indigna conducta de su hijo.

Luego que mi visitante hubo salido, constaté con satisfacción que su situación oficial no se había refle-

jado para nada en el contenido, el carácter y el tono de nuestro diálogo. El ministro de la U.R.S.S. llegó al despacho del director de la escuela como padre de un escolar, y nada más. En nuestro régimen, esto es perfectamente normal. Pero sólo en nuestro régimen. Recuerdo, a guisa de contraste, un episodio narrado por N. Beloserski, autor de los "Apuntes de un maestro", publicados poco antes de la revolución.

Beloserski enseñaba lengua y literatura rusa. Al día siguiente de haber entregado a los alumnos los cuadernos de notas de un trimestre, fué a verle el consejero efectivo de Estado Petrov, quien ocupaba un puesto importante en la administración provincial. He aquí el relato de la entrevista:

"Habitado a "poner de vuelta y media" a sus subordinados, el señor Petrov se consideraba con derecho a dirigir una buena reprimenda a cualquier maestro de gimnasio, por haberse atrevido a poner malas notas a su "querido hijito". Di a entender al señor Petrov que yo no estaba acostumbrado a que se me hablase en semejante tono, pero mi observación no sirvió sino para echar leña al fuego. Enfurecido por el inusitado atrevimiento del maestro, el consejero efectivo de Estado dió un tremendo portazo y fué a quejarse a sus superiores... Este furibundo padre no pudo perdonar mi temeridad y me persiguió de mil modos mientras seguí prestando mis servicios en el gimnasio".

Por haber transcurrido casi la mitad de mi vida en el período anterior a la Revolución de Octubre, sé muy bien que Beloserski no hizo más que pintar fielmente la realidad. El cuadro dibujado era muy típico para aquellos tiempos. Tanto como lo es otro cuadro, tomado por mí de los "Apuntes de un pedagogo" de A. Velski; en él aparecen expuestas con gran claridad las relaciones existentes entre los funcionarios de Instrucción Pública de antes de la revolución y los padres de condición social

humilde: "Albrónov, el director del gimnasio, está arre-
llanado en la butaca, con aire imponente. Su rostro colo-
radote aparece hinchado por la presunción; los dedos,
gordos, juegan negligentemente con la maciza cadena
de oro. De rodillas ante él llora una mujer, ya no joven,
implorando que no expulse a su hijo, cuya única falta
fué patinar en la pista de la ciudad más tiempo de lo per-
mitido. Se halla también en el despacho el "delincuente",
un niño de 11 años. Tragándose las lágrimas con gesto
convulsivo, tira a la madre de la manga y susurra:

— ¡Mamá, mamá, vámonos!...

Raro es el ciudadano de nuestro país que no esté o
no haya estado en contacto con la vida de la escuela
como alumno o como padre. De todos es sabido que en
nuestro país son simplemente imposibles fenómenos se-
mejantes a los descritos por Beloserski y Velski. En el
Estado soviético, las relaciones entre la familia y la escue-
la se asientan en el respeto mutuo, cuya base es la
honrosa responsabilidad conjunta por la educación co-
munista de las nuevas generaciones. Pero esto no signi-
fica en manera alguna que esas relaciones sean las debi-
das en todos los casos sin excepción y que la escuela
no tenga que hacer ninguna reclamación a los padres.

Habréis tenido ocasión, sin duda, de observar esce-
nas como las siguientes: En cuanto llega visita, los dueños
de la casa comienzan a mostrar a su hijo como "un
niño excepcional": posee la mayor inteligencia del mun-
do, su desarrollo mental es extraordinario y causa mara-
villa oírle recitar... Los papás arreglan el trajecito a
Liova o a Tusia y los colocan en la debida pose; los ni-
ños comienzan a recitar, exactamente igual que toda cri-
atura de seis años: ni mejor ni peor. Esto lo advertís
perfectamente, pero ¿cuáles son vuestras palabras? Por
no incomodar a los obsequiosos dueños, repetís con el
papá y la mamá: "¡Es un niño extraordinario!" Y Liova

y Tusia llegan a convencerse poco a poco de que, efectivamente, son unos niños prodigio...

Otro hijo de familia está próximo a entrar en edad escolar, pero todavía le faltan dos o tres meses para cumplir los siete años. El papá o la mamá lo llevan a la escuela y, en su presencia, tratan de convencer al director de que no debe tener en cuenta los meses que faltan, porque se trata de "un niño de mucho talento". Cuando intento replicar que casi todos los padres de los nuevos alumnos dicen lo mismo, me responden con evidente tono de agravio: "¿Pero es que usted cree que nosotros nos permitimos?... Somos absolutamente ecuanímenes respecto a nuestros hijos; usted mismo podrá apreciar que Kolia es verdaderamente [un niño extraordinario!]" A todo esto Kolia asiste a la conversación y, claro, la buena opinión que tiene de sí mismo sube de punto.

Pero comienzan las clases y resulta que Kolia es un niño corriente: no incapaz, pero tampoco superdotado; bastante despierto, pero poco constante. Sin embargo, está profundamente arraigada en él la idea de que es un muchacho excepcional. Y así ocurre que las notas que figuran en el diario de la clase al lado de su apellido, regulares y, a veces, hasta malas, no las atribuye a su propia mediocridad, sino a que se le subestima en la escuela, a que los maestros son injustos con él y, haga lo que haga, nunca estarán contentos, en vista de lo cual deja de preparar las lecciones. Y comienza a pensar que sus compañeros de clase, muchachos "corrientes", no obtienen sus buenas notas porque las merezcan, sino por ser los "favoritos" de los maestros... Semejantes niños ocasionan muchos quebraderos de cabeza a sus educadores, pero no menos a sus padres.

La familia debe ser muy exigente con la escuela, y la escuela debe serlo respecto a la familia. Ni la una ni la otra necesitan que esas exigencias sean rebajadas o que se mantenga una actitud indulgente, y no deben

reivindicar tal cosa; pero en bien del niño, a fin de formar acertadamente su psicología y educar su capacidad de trabajo, maestros y padres tienen la obligación de apoyarse y robustecer mutuamente su propia autoridad. A mi juicio, procedió como es debido, por ejemplo, el antiguo educando de nuestra escuela y hoy profesor Vermel, padre de uno de nuestros alumnos, al decir en cierta ocasión: "Mi hijo se queja a veces de que la maestra es demasiado exigente con él y le pone "bien" en lugar, de "muy bien" simplemente porque "escribió una coma de más". Tras de escuchar con satisfacción sus quejas le digo: "¡Debían haberte puesto "regular"! Las comas hay que colocarlas en su sitio". Yo creo que, en general, la escuela tiene que ser aún más exigente".

Pero también conocemos hechos completamente distintos. Un alumno lleva a casa una nota mala y dice: "Volodka ha contestado peor, pero el profesor de Química le ha puesto un cuatro; en cambio, a mí, no sé por qué, me ha puesto un dos..." Y los padres, en vez de corregir al niño, se indignan por la conducta del "químico" y se ponen a recordar casos "igualmente injustos", ocurridos donde ellos trabajan. Conclusión: lejos de averiguar los motivos de la falta de aplicación, aun dan al "agraviado" dinero para que vaya al cine...

Hace algunos años ocurrió en una de las escuelas de Moscú el siguiente caso. Una maestra muy experta, al comprobar los trabajos hechos en la clase, dejó pasar al final una falta en un cuaderno por efecto del cansancio. El padre de la alumna descubrió la falta. ¿Debía poner esto en conocimiento de la maestra? Indudablemente que sí. Pero de ningún modo debió escribir en el ángulo superior del cuaderno: "Camarada profesora: ¡Usted misma no está muy fuerte en matemáticas!" Y eso precisamente es lo que hizo, después de lo cual entregó el cuaderno a su hija.

Cometería un crimen el pedagogo que por un motivo

cualquiera quebrantase delante de un alumno la autoridad de los padres. E igualmente, por idénticas causas, considero inadmisibile lo hecho por el autor de la citada "resolución". ¿Pensó acaso en lo difícil que había de serle a su hija estudiar con una maestra hacia la que él mismo le infundiera desestima?

Al verificar su sistemático control recíproco, pedagogos y padres deben tener presente en todo momento que la finalidad de unos y otros es la misma: forjar dignos ciudadanos del Estado socialista. Unicamente pueden la familia y la escuela lograr el éxito apetecido si actúan en frente único, si se prestan mutuo apoyo y completan recíprocamente sus esfuerzos en el sentido educativo. A este respecto, el criterio es bien sencillo. Si los niños observan en casa una conducta ejemplar, pero en la escuela se comportan de un modo intolerable, o viceversa, si en la escuela se portan bien y en casa mal, eso quiere decir que falta contacto entre las personas ligadas por la responsabilidad común de la educación del escolar. O sea que a los niños no se les inculca —en la familia o en la escuela— una disciplina consciente, sino una disciplina meramente exterior, aparente. Y el resultado lógico es que esos escolares "se toman la revancha" —en la escuela o en casa— por la "moderación" que tienen que observar durante la otra mitad del día.

Otros padres opinan que son más que suficientes los hábitos educativos que el niño adquiere en la escuela. Basados, por lo visto, en ese criterio, dichos padres se conducen a cada paso, delante de los niños, según el "humor del momento". Pero los niños son unos jueces muy severos. Y no juzgan con palabras, sino con hechos, con su conducta, adquiriendo a veces rasgos de carácter muy desagradables.

Las acciones de los adultos deben ser tales como ellos exigen que sean las de los niños. Por ejemplo, nuestra opinión es que no se puede conseguir que los

escolares tengan una verdadera preocupación por el aseo si ven que los visitantes andan por la escuela con el abrigo y los chanclos puestos. No es posible que haya silencio y atención si durante las clases se verifica una reparación en los pasillos, con el ruido consiguiente. Es difícil exigir orden y disciplina si la limpiadora, el secretario o quien sea abren la puerta a cada momento y se asoman a la clase, distrayendo la atención de los alumnos. También los padres deben pensar más a menudo en estas cosas simples.

Por mucho que la escuela imbuya al alumno la idea de que la ancianidad merece veneración y que es preciso respetar a las personas que han recorrido una larga vida de trabajo, si el niño, al regresar a casa, oye a su madre hablar con brusquedad a la abuela, la fuerza de este mal ejemplo se refleja a veces en la forma más indeseable. Los resultados de toda la preocupación de la escuela por acostumar a los niños a decir la verdad reduciéndose en algunas ocasiones a cero, si el alumno observa en casa embustes, aun cuando sea por motivos fútiles, insignificantes. Esto es lo peor de todo. Yo quisiera recordar a todos los padres estas líneas de una carta, penetrada de tierno y consciente amor al niño, escrita hace mucho por F. Dzerzhinski a su mujer: "Es importante inculcar a Yásik la repugnancia y la aversión a la mentira y a la farsa, muy extendidas entre los niños, que imitan el ejemplo de nuestra sociedad y, además, se defienden con esta arma del poder de los adultos..."

Y quisiera recordar a los camaradas que son padres de familia estos otros renglones de la misma carta: "...Yásik no debe ser una flor de invernadero. Debe dominar toda la dialéctica de los sentimientos, para ser capaz de luchar más tarde en aras de la verdad, en aras del ideal". La acción concertada de la escuela y de la familia tiene una importancia singular para la educación

de los hábitos de trabajo y de la actitud socialista ante el trabajo.

Todo alumno de nuestra escuela, desde la quinta clase, tiene la obligación —aparte de los servicios ordinarios de guardia— de invertir durante el curso 20 ó 30 horas en la limpieza de la nieve, en la preparación de las exposiciones, en arreglar los manuales y el material escolar, en la descarga de combustible, en la reparación de la instalación eléctrica o en atender a la centralilla de radiodifusión instalada en la escuela. Al proceder así no nos guían en manera alguna consideraciones de carácter económico, sino la necesidad de infundir al futuro ciudadano el interés y el respeto hacia las diferentes clases de trabajo y la destreza manual. E insistimos en que el niño tiene que alternar en casa el trabajo intelectual con el trabajo muscular; se le debe encargar de una parte del trabajo doméstico y debe aprender a cuidar él mismo de su persona y de los objetos de uso personal. También en este sentido es plenamente aplicable la definición del ilustre pedagogo soviético Makarenko: "La educación consiste en ejercitarse en la vida".

La escuela encarga a los alumnos deberes para casa. Y no estamos en contra de que los padres les ayuden en una medida prudente, ante todo estableciendo un régimen acertado, destinando, siempre que sea posible, un lugar permanente para que allí estudie el niño y guardando silencio mientras éste se halla dedicado a sus tareas escolares. Pero estamos categóricamente en contra de que sean los adultos quienes hagan los ejercicios encargados a los niños por la escuela, quienes resuelvan los problemas o quienes escriban los "proyectos" de los trabajos de redacción, porque no solamente engañan a la escuela, sino que se engañan ante todo a sí mismos.

Una madre me preguntaba un día: "¿Qué es mejor, hacerle a mi hijo los deberes o mandarlo a la escuela

con los deberes sin hacer? Contesté sin vacilar: "Que vaya con los deberes sin hacer". Ella objetó: "Pero el niño se disgusta..." Yo insistí en exponerle con claridad la posición de la escuela: "Que se disguste. Eso será un estímulo más para que haga las cosas por sí solo. No va a marchar toda la vida con andaderas..."

Recuerdo a este respecto una conversación con unos padres, mantenida por necesidad en tonos ásperos. Veníamos observando desde hacía dos años que Nikolái U. no hacía nada durante los tres primeros trimestres del curso y que sólo en el cuarto trimestre comenzaba a esforzarse, pasando a duras penas a la clase siguiente. Supimos por casualidad que, aun cuando las dotes de aquel niño eran buenas, los padres ponían siempre a su disposición un maestro particular. "En el momento crítico", Nikolái estaba acostumbrado a contar para todos sus "planes escolares" con la ayuda de su segundo maestro. Me consideré en la obligación de llamar a los padres, a quienes prohibí sencillamente que recurriesen a un maestro particular. "¿Y si tiene que repetir clase?" —preguntaron casi a una voz, inquietos, el padre y la madre. "Si eso ocurre, será porque se lo haya merecido" —repuse. Y lo ocurrido después confirmó la justeza de la posición mantenida por la escuela.

Los padres accedieron de mala gana a nuestra propuesta. Al principio, la situación empeoró grandemente. El niño había perdido el hábito del trabajo personal y recibía de continuo malas notas; pero los maestros y los compañeros de clase hicieron gala del tacto necesario, le prestaron ayuda y poco a poco fué corrigiéndose, hasta que comenzó a estudiar bien por sí solo.

En suma, nuestro criterio al respecto es el siguiente: no es admisible la costumbre de recurrir a maestros particulares como medida "preventiva". Hay ocasiones en que conviene adoptar esta medida, para hacer que recupere el tiempo perdido un niño que, por ejemplo,

ha estado enfermo durante largo tiempo. En todo caso, no hay que acudir a un maestro particular sin antes aconsejarse con la escuela.

Ni la familia debe tener secretos con la escuela, ni la escuela con la familia, en todo cuanto se refiere al escolar. Padres y maestros debemos entrevistarnos con más frecuencia. Los padres deben visitar al maestro de cada asignatura, al maestro encargado de la clase y al director no sólo cuando sean especialmente invitados, sino en todo momento, sin necesidad de que medie aviso alguno, simplemente para recibir consejos y cambiar impresiones sobre los estudios y la educación del niño. "Trabajando en la escuela y en casa en una misma dirección, se podrá conseguir que de nuestra joven generación, de nuestros niños forjemos realmente hombres nuevos..." Estas son palabras de N. Krúpskaia, que conocía a fondo el problema.

7

Entre las muchas cartas recibidas por mí desde los frentes de la Guerra Patria llegó un día la de Mitlianski, antiguo alumno de nuestra escuela, quien escribía: "Siempre que nos encontramos antiguos alumnos de nuestra escuela recordamos al querido Grisha Rodin, el que era secretario de la organización del Komsomol. Entregó todas sus fuerzas, toda su ardiente energía, su temperamento y su inteligencia para conseguir que los komsomoles y todos los alumnos de la 110 fuesen hombres con un objetivo firme, fuertes y verdaderos patriotas. Y no escatimó su vida en defensa de la Patria"...

La organización del Komsomol de la escuela núm. 110 celebra este año su vigésimoquinto aniversario. Durante ese tiempo se ha renovado varias veces el contingente de alumnos. Los pequeños se hicieron pioneros y

más tarde komsomoles, terminaron la escuela y salieron al vasto campo de la construcción socialista. Y el Komsomol fué siempre, invariablemente, el guía de nuestros activistas escolares, ayudó a los maestros en la educación patriótica de la juventud, dió ejemplo de cómo hay que cuidar el honor de la escuela.

Cuando el año pasado hube de realizar un prolongado viaje por asuntos de servicio, mantuve una detenida conversación sobre las tareas de la escuela para el mes y medio siguiente, no sólo con los maestros, sino además —claro que en un plano distinto— con los dirigentes de la organización del Komsomol de la escuela; porque la actividad de la organización del Komsomol es una parte inseparable de toda la labor educativa desarrollada en la escuela.

La escuela es un organismo vivo. Cada día se producen cambios en su vida y se ponen de manifiesto nuevos fenómenos, placenteros o, a veces, amargos. Y nosotros, los maestros, estamos habituados hace ya mucho a utilizar con fines educativos la fuerza que representan los escolares más activos, dirigida por el Komsomol. Esta fuerza constituye para nosotros una gran ayuda y una segura base de apoyo.

Lo primero que exigimos siempre de los komsomoles es que conquisten día a día con sus obras el derecho a llevar tras de sí al resto de los escolares. No puedo afirmar que esta exigencia sea cumplida sin infracción alguna; pero la mayor parte de nuestros komsomoles terminó el pasado año escolar sin trases, exclusivamente con notas buenas y sobresalientes. Así, de los doce alumnos distinguidos con medallas de oro y de plata nueve son komsomoles. En una de las clases, de los treinta y seis alumnos nueve recibieron medalla. La mayoría de los komsomoles, que son quienes dirigen la actividad social en la escuela —entre ellos Vladímir Kusmín, secretario de la organización del Komsomol; Alexandr Lukiá-

nov, presidente del Consejo de la sección de pioneros, y otros muchos—, son alumnos sobresalientes, estudian con sistemática regularidad y pasan de una clase a otra con diplomas honoríficos.

El Komsomol, de acuerdo con los estatutos, dirige la organización de pioneros de la escuela; los komsomoles de las clases superiores son guías de pioneros en las clases inferiores. Y lo primero que esperamos de los komsomoles en esta esfera de su actividad es que ayuden diariamente a los maestros y luchan con tenacidad por lograr que los pequeños hagan progresos en el estudio. Como es natural, existen fallas en este aspecto, pero, en general, no es poco lo que se consigue. Por ejemplo, en la quinta clase "B" —en la que todos los alumnos son pioneros— nadie recibe doses en ningún trimestre.

En comparación con las organizaciones del Komsomol de las fábricas o de los koljoses, la organización del Komsomol de las escuelas posee rasgos específicos: su contingente experimenta cada año modificaciones esenciales, debido a que salen de las filas de la misma los que han terminado la décima clase. De ahí la gran importancia de que la organización del Komsomol de la escuela cuente con arraigadas tradiciones, transmitidas "de generación en generación", y goce de prestigio entre todos los escolares. El año pasado observamos en la octava clase "A" una manifestación muy grata de ese prestigio: cuando el grupo del Komsomol impuso a sus miembros la obligación de no copiar, no apuntar en clase al compañero y, al responder al maestro, no prestar oído a los que apunten, toda la clase, a coro, se manifestó conforme con esta decisión y la cumple. En las condiciones reales y concretas de la labor escolar esto no es una pequeñez, ni mucho menos.

Hace dos años llegó a nuestra escuela, procedente de otra, el alumno Alexandr L. Indisciplinado, no habituado

a realizar un trabajo metódico, hacía alarde de sus malas notas desde los primeros días y apoyaba demostrativamente a cuantos infringían el régimen escolar. Nuestros maestros han tenido que vérselas más de una vez con niños así y poseen experiencia de trabajo educativo con ellos; pero es indudable que hubiera sido bastante más difícil corregir a Alexandr y, sobre todo, hubiérase requerido mucho más tiempo si no hubiesen acudido en ayuda de los maestros los komsomoles de su clase.

En una reunión de la clase "se metieron" con Alexandr. En distintas ocasiones hablaron seriamente a solas con él. Pero lo principal fué que entablaron amistad con él y se esforzaron por atraerlo a la vida colectiva y por imbuirle poco a poco el afán de apreciar el honor de la clase. Los komsomoles Strogánov, Kunin y Raiski, sin pararse en pequeñeces, se preocuparon con tenacidad de cómo estudiaba, iban a verle a su casa y le invitaban a las suyas; en una palabra, demostraron hacia él una verdadera amistad.

En tales casos es costumbre decir que "los resultados no tardaron en manifestarse". Yo no puedo decir lo mismo: los resultados apetecidos no se vieron en seguida, ni mucho menos; pero, al fin, los conseguimos, y confiamos en que sean sólidos. En la actualidad, Alexandr estudia bien y no da motivos para estar quejosos de su conducta. Además, participa ya, y no mal, en las actividades sociales de la escuela: coopera en la preparación del periódico mural y cumple concienzudamente sus obligaciones de ayudante de guía de pioneros. De él, como de otros muchos jóvenes, se puede decir con toda razón que es un educando de la escuela y del Komsomol.

Quiero señalar aquí que la organización del Komso-
mol, el Comité de alumnos y todos los escolares más activos ayudan en forma eficaz a fortalecer la disciplina en la escuela, y nosotros, los pedagogos, recurrimos a

veces directamente a su ayuda. En modo alguno hay que abusar de ello, pero, por regla general, da resultados positivos el examen de la falta de un alumno por la asamblea de la organización del Komsonol de la clase o por la reunión de los pioneros. Es muy raro que haga una mala pasada a sus compañeros un alumno del que, tras las correspondientes reconvenciones, haya salido fiadora la clase.

Subrayo que eso se explica, entre otras causas, porque no recurrimos a esta medida de influencia demasiado a menudo: el examen de la conducta de un alumno por la asamblea general es un verdadero acontecimiento tanto en su vida como en la de la clase.

Concedemos una gran importancia a la formación de un acertado criterio social de los alumnos, para lo cual apoyamos en todas las formas la labor de la prensa escolar, controlándola al propio tiempo sin caer en una tutela excesiva y minuciosa. En nuestra escuela, la prensa representa una fuerza considerable. El 1 de septiembre de 1948, día en que comienzan los estudios, apareció el número 700 del periódico mural diario "La 110". El curso anterior habían sido publicados 65 números del periódico mural de pioneros "La voz de la sección", que sigue saliendo de un modo regular. Hay también periódicos murales en algunas clases. Por último, cada dos días tienen lugar las emisiones del periódico radiado de la escuela.

Nuestra prensa es la voz auténtica de los escolares. En los consejos de redacción participan alternativamente más de cien alumnos de las clases superiores; el número de corresponsales es muy superior a esta cifra. En "La 110", en "La voz de la sección" y en el periódico radiado se dan a conocer numerosas notas de carácter crítico en las que distintos alumnos analizan su propia actitud y la de sus compañeros ante el estudio, efectúase un intercambio de la experiencia adquirida en

la preparación de los exámenes, aparecen artículos concernientes al régimen de trabajo del escolar, impresiones acerca de las excursiones, crónicas sobre cultura física, deportes, ajedrez... Entre las muchas notas dedicadas a otros temas atrajo la atención de todos una selección de casos anecdóticos de expresiones incorrectas, registrados en las respuestas orales de los alumnos de la octava clase "B". La educación del lenguaje hablado de los escolares constituye un problema muy importante. Esa es la razón de que ofrezca un gran interés la publicación de artículos de este género.

Todos los órganos de la vida social de nuestras escuelas —el Comité de la organización del Komsomol, el Comité de alumnos, los Consejos de redacción de los periódicos— son elegidos por los propios alumnos. Como es natural, se realiza una labor preparatoria de las elecciones, pero en nada se parece a lo que ocurre en las escuelas de los Estados Unidos, como se ve leyendo la entrevista hecha por los norteamericanos Washburne y Stearns al jefe de la "junta de alumnos" recién elegida en una de las escuelas:

— ¿Cómo ha conseguido usted ser elegido? ¿Por su popularidad?

El rechaza esta idea:

— Yo creo que ha sido por haber realizado mejor la campaña electoral... Incluso se puede decir que el éxito no ha dependido tanto de nuestra campaña como de la sostenida por el otro compañero. Este no ha sabido hacer las cosas... Nosotros organizamos una gran asamblea a fines de semana, contratamos un jazz y algo más. El secreto radica en asestar un fuerte golpe final: esto permite conquistar a los novatos... Si los alumnos de las clases superiores son conquistados poco a poco y uno a uno, se puede confiar en la victoria impresionando a los novatos en el último momento. Esto es lo que hemos hecho..."

Nuestros jóvenes activistas no se hacen merecedores del honor de ser elegidos porque recurran al jazz o a producir "impresión en el último momento", sino por los brillantes éxitos alcanzados en el estudio y por su buen espíritu de camaradería. A diferencia de la escuela capitalista, la escuela soviética inculca a sus alumnos una idea correcta de lo que es la democracia y de cómo deben verificarse las elecciones.

Las organizaciones de alumnos desempeñan un gran papel en la vida de nuestra escuela. Entre otras cosas, infunden a los escolares hábitos de organización, que son tan útiles y tan necesarios en la vida.

8

¿Qué ideas suscitan en los niños los libros leídos? Yo puedo facilitar algunos datos sobre ello.

La biblioteca de la escuela núm. 110 se esfuerza por averiguar con toda la delicadeza posible, pero de un modo insistente, día a día, la impresión producida por los libros en la conciencia de los jóvenes lectores. Esta labor comienza poco a poco. Los alumnos de la primera clase, por lo común de muy buen grado, copian de cada libro leído "los pasajes más interesantes". Los alumnos de la segunda clase resumen en diez o quince líneas, "para conocimiento de otros lectores", el contenido del libro y señalan lo que mayor impresión les ha producido. A este respecto se observa un fenómeno muy interesante: los pequeños leen con un enorme interés los libros que relatan la vida de los niños antes de la revolución, y casi siempre comparan el pasado con el presente, poniendo de relieve que las cosas *eran* así antes, pero que hoy *no pueden ser* así en nuestro país. Yura Runge comenzaba en estos términos su exposición del relato de Korolenko "El niño comprado": "*Esto no ocurrió bajo el*

Poder soviético". Borís Aronson escribe: "En el relato de Gorki "La Sacudida" vemos una pequeña parte de la vida de un niño de trece años que, por carecer de dinero, no puede recibir ni siquiera una instrucción mínima". Y Oleg Stepánov, al conocer por "La infancia de Tioma" de Garín el régimen imperante en los gimnasios, dice resueltamente: "Por nada del mundo viviría yo en una época así"...

Conforme progresa el desarrollo mental de los niños, su pensamiento se va haciendo más agudo. En la tercera clase, a petición de la bibliotecaria, escriben diciendo cuál de los héroes del libro leído les ha gustado, cuál no ha sido de su agrado y por qué. Se puede ya apreciar las ideas que van formándose en los escolares acerca de cómo debe ser el hombre.

Vova Egórov lanza el siguiente reproche a Bagrov el nietecillo, personaje de las obras de S. Axákov: "No me gustó porque era un niño enfermizo y mimado. Lo único que me agradó fué que amase la naturaleza".

Plátov, de la tercera clase, leyó el relato de Panteleiev "Palabra de honor" y quedó entusiasmado de su pequeño héroe: "Por nada del mundo abandonó su puesto. Estaba aterido de frío y tenía miedo, ¡pero había dado palabra de honor!"

Muchos niños de la tercera y de la cuarta clase emiten su opinión sobre las novelas de Katáiev "Una vela blanca en el horizonte" y "La máquina eléctrica". Citaré dos juicios típicos. Serguéi Sidorov escribe: "Por una parte, me ha gustado el carácter de Petia y, por otra parte, no me ha gustado. Me ha gustado porque no es hablador y no cuenta a nadie lo que se le ha dicho en confianza; pero no me ha gustado porque a veces miente". Y Vladímir Gantmájer opina sobre las cualidades morales de los dos personajes: "Petia no me ha gustado. Es muy jactancioso... Gávrik me gusta por su carácter franco. Es amante del trabajo y sabe defenderse".

La edad de los alumnos de la quinta y la sexta clase es, en cierto modo, una edad crucial. El niño se halla ya entonces en la mitad de su ruta escolar. Piensa con un criterio más amplio, expone sus impresiones con mayor precisión y es más exigente con los demás, aunque sean personajes de los libros. Citaré como ejemplo un fragmento del juicio de Yuri Yudíntsev sobre el libro de Beliaiev "Las peripecias de Samuel Pingle": "Me gusta la devoción de Thacklington por la ciencia. Lo único que no comprendo es el fin que persigue al dedicarse a ella: ¿lo hace sólo en aras de la ciencia o para bien de la humanidad?"

La honradez, la firmeza, la sinceridad, la lealtad a su causa y la claridad de ideas en cuanto a la vida son las cualidades que buscan en los personajes nuestros jóvenes "críticos", representantes de la generación infantil que se desarrolla en la sociedad soviética. Aun con la diversidad perfectamente natural de inquietudes y de ideas en plena formación, la imagen del joven Gorki subyuga a todos nuestros niños, literalmente a todos. En este sentido es característica la opinión de Bobrov, alumno de la cuarta clase, sobre la novela de M.Gorki "Infancia": "Este libro nos enseña cómo hay que prepararse para aspirar al título de hombre".

En realidad, los ejercicios de redacción de los alumnos de la quinta y de la sexta clase sobre el tema "Mi héroe preferido en la literatura y en la vida" están dedicados a dilucidar cuáles son los mejores rasgos del carácter humano. El tema no brilla por su novedad: es probable que, antes de la revolución, se impusiesen a los niños en algunas escuelas ejercicios semejantes; pero sólo por rara excepción podía darse entonces la solución del tema que es típica para los escolares soviéticos.

Ksenofóntov, alumno de la sexta clase, escribe acerca de Tarás Bulba, el héroe preferido de la obra de N.



Vadim Timoféiev, vicepresidente del círculo "El joven físico",
ante el micrófono de la centralilla radiotelefónica de la escuela



El artista Abdúlov recita a los escolares unos trozos de la novela
"La Joven Guardia". A. Fadéiev, autor de la obra y secretario
general de la Unión de Escritores, en el centro

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

Al círculo literario pertenecen 74 alumnos de las clases superiores. Escriben en verso y en prosa, organizan veladas literarias y funciones de teatro. En la foto: una reunión del círculo



Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

Gógol: "Le gustaba la vida sencilla. No estimaba a quienes implantaban en su casa un régimen de vida extraño. Salía siempre en defensa de sus compañeros. Y lo que es más importante, era un fiel defensor de la patria".

La imagen de Chapáiev está amorosamente trazada por el escolar Kósirev: "Podía trabajar mucho, podía estar sin dormir varios días. Era valiente en el combate, sentía predilección por la actividad viva y no toleraba la charlatanería".

"Toda su vida —escribe Misha Efímov refiriéndose al famoso escritor Nikolái Ostrovski— es una serie ininterrumpida de victorias sobre las dificultades".

Y el héroe preferido de Kiril Dmítriev es el aviador Alexandr Molodchi: "Llama la atención y seduce por su tenacidad. No podía dejar una misión sin cumplir, una empresa sin acabar, un objetivo sin conseguir, y sin rematar a los enemigos..."

Podría citar otras muchas opiniones interesantes de los adolescentes sobre los personajes preferidos, pero creo que basta con lo dicho para llegar a la conclusión indiscutible de que los niños soviéticos aprecian en el hombre los rasgos inherentes a los constructores del comunismo: el amor a la patria, la independencia de carácter, el sentimiento de camaradería, el valor, la capacidad de vencer las dificultades, el sentido de la disciplina y la sujeción al fin propuesto.

Para los literatos no carece de interés saber cuáles son los libros que gustan a los escolares y qué obras quisieran nuestros niños ver publicadas. La biblioteca de nuestra escuela dispone también de algunos datos a este particular. Considero que es útil comentarlos con más detalle.

El viejo proverbio de que en cuestión de gustos no hay nada escrito, se aplica en igual medida a los adultos y a los niños. Los deseos manifestados por los lectores escolares son muy diversos. En lo posible, estos deseos

deben ser satisfechos, si bien ello, francamente hablando, es a veces muy difícil. Por ejemplo, Siniavski, alumno de la sexta clase, expresaba su disconformidad con Julio Verne por el siguiente motivo: "En el libro "Norte contra Sur" se hace un interesante relato del intento de desplazar el Polo Norte... Pero el libro tiene sus defectos: hay pocas aventuras sugestivas, faltan descripciones de la naturaleza y no se demuestra que pueda ser desplazado el Polo..."

He señalado más arriba que los escolares leen, gustosos, libros sobre la vida de los niños antes de la revolución. Y, al leer, hacen comparaciones. Pero manifiestan un interés aún mayor hacia la literatura sobre la escuela soviética y los niños soviéticos y desean la publicación de libros en los que se hable no sólo de sus coetáneos, sino también de sus contemporáneos; pero tales libros son menos numerosos de lo debido. Se comprende perfectamente el gran éxito de "El Peque" de Likstánov, libro escrito de un modo muy atrayente y que plantea ante la juventud, con naturalidad, sin pruritos de moralización, diversos e importantes problemas de carácter moral y ético.

A los escolares les gustan "El Peque", "El hijo del regimiento" de Katáiev, "Vaska Trubachov y sus camaradas" de Oséieva, y les gustan con razón; pero hay que señalar que todos estos libros sobre la infancia soviética corresponden a los años de la guerra: no hay escrito nada o casi nada sobre la vida de la escuela y sobre los escolares en la postguerra.

Nuestros niños esperan de los escritores libros sobre su vida actual, sobre los trabajos y las realizaciones de los jóvenes michurinistas, de los jóvenes turistas, modelistas de aviones y deportistas. Al igual que los niños, también nosotros, los pedagogos, esperamos la publicación de libros cuyos personajes, a semejanza del Timur de Gaidar, salgan de las páginas de la novela o del

relato a la vida y den origen, tal vez, a un nuevo movimiento infantil, de interés y utilidad para la patria*.

La actividad es inherente al carácter del niño. Cuando Lukiánov, alumno de la séptima clase, decía de la novela "Los secretos del mar" de M. Rosenfeld que "este libro es muy interesante, por estar lleno de aventuras y de escenas de lucha", expresaba su deseo y el de muchos de los niños de su edad: tener más libros de viajes y expediciones, libros en los que se relate cómo el hombre descubre los secretos de la naturaleza y la somete a su poder. Este deseo es legítimo y provechoso y debe ser atendido.

A Sajar Golubiov le gustaron los "Relatos de la vida" de A. Yákovlev. ¿Por qué? Porque "en ellos están bien descritas la fuerza de voluntad y la aspiración a un fin". Quien haya leído los "Relatos" no puede estar en desacuerdo con esto. Y no cabe la menor duda de que son muy necesarios para nuestros escolares libros de este tipo, compuestos a base de hechos de la vida actual: es difícil sobreestimar su importancia educativa.

Otra necesidad perentoria es la de editar en mayor número, para los niños de edad escolar, buenos libros de divulgación científica. Deben ser obras concebidas con gran conocimiento del asunto y, al propio tiempo, asequibles al niño, escritas con un lenguaje sencillo, pero correcto. Necesitamos libros de divulgación científica de los que los escolares digan con todo fundamento lo que Andréi Leóntiev, de la tercera clase, decía de la "Mineralogía recreativa" del académico Fersman:

* "Timur y su equipo" es una obra del escritor soviético Arkadi Gaidar. Timur, protagonista del libro, es un pionero dotado de gran sensibilidad, nobleza y modestia, que se ha propuesto prestar toda la ayuda posible a los familiares de los combatientes del Ejército Soviético. La figura de Timur, querida por los niños soviéticos, dió lugar al movimiento infantil de los "timurovtsi", desarrollado en particular durante la Gran Guerra Patria.

"Leyendo este libro he aprendido muchas cosas que no sabía. Y me ha entusiasmado".

Ahora bien, hay que tener en cuenta que son precisos libros de divulgación científica de diverso tipo para las distintas edades de los escolares. Necesitamos libros de divulgación sobre los fenómenos de la naturaleza, sobre los grandes descubrimientos científicos, sobre las leyes físicas y las propiedades de la materia, libros escritos unos expresamente para los niños de las clases inferiores y otros para los de las clases superiores; pero unos y otros deben satisfacer, a mi juicio, el deseo expresado por un alumno de la décima clase, Ejelson, a propósito de la obra de Orlov "Los rayos destructores": "Yo quisiera que hubiese en el libro más ejemplos interesantes, y no imaginados, sino extraídos de la realidad".

Conviene decir algunas palabras sobre la literatura infantil fantástico-científica. Goza de gran demanda en las bibliotecas escolares y, en principio, es realmente muy necesaria. Un buen libro fantástico-científico enseña al niño a soñar y a concebir proyectos atrevidos y plantea ante él en forma sencilla y atractiva problemas que no han sido resueltos todavía, pero que están planteados ante la humanidad o pueden estarlo dentro de cierto tiempo. El lado fantástico de dicha literatura debe basarse en algunas premisas científicas reales. Lamentablemente, nuestra literatura fantástico-científica es aún escasa.

Además de reunir las otras cualidades necesarias—auténtico valor literario, sugestivo interés, sentido ideológico bien determinado—, el libro fantástico-científico debe estar escrito de manera que el joven lector diga, al interrumpir la lectura y reflexionar en lo que va leyendo: "Sí, esto no existe aún, pero el hombre lo conseguirá". Mas, en realidad, muchos de los libros con pretensiones de pertenecer a la literatura fantástico-cien-

tífica son obras de fantasía y nada más. De uno de ellos —“El hombre anfibio” de Beliáiev— decía con razón un alumno de la sexta clase, Remísov: “Al describir el hombre anfibio, el autor se ha apartado de las leyes efectivas de la naturaleza; no existe ninguna probabilidad de que, en el porvenir, esas fantasías se traduzcan en realidad”.

Un alumno de la tercera clase, Frantskévich, refiriéndose al libro “El cazador marino”, expresaba su aprobación. “Me gusta —escribía al exponer su opinión— porque contiene capítulos enigmáticos”. No se puede por menos de tener en cuenta que muchos niños sienten gran afición por los libros de argumento intrigante. Es preciso satisfacer la necesidad de libros de esta especie, y satisfacerla no con obras cualesquiera, sino con una verdadera literatura, que concentre la atención de nuestra juventud en personajes realmente dignos y en peripecias de auténtico interés.

Opino que merece atención el juicio —algo ingenuo, pero muy sensato— de Yuri Cherkásov, relativo a las “Veladas en el caserío de las proximidades de Dikan-ka”: “En estos relatos de Gógol hay mucho de fantástico y cómico. Me han gustado extraordinariamente”. A este respecto es preciso señalar una lamentable laguna: no poseemos o apenas poseemos libros satíricos y humorísticos para los niños de edad escolar, pero está fuera de toda duda que son necesarios, y podrían ejercer una influencia educativa bastante considerable.

Como conclusión, quiero expresar a los escritores soviéticos mi sincero deseo de que sus libros para niños susciten más a menudo este anhelo manifestado recientemente por Lioña Alexéiev a propósito de la obra de Alexéi Tolstói “La infancia de Nikita”: “Quisiera que este libro tuviese una segunda parte”.

El Estado soviético y la pedagogía soviética se proponen, como ha sido subrayado ya reiteradamente en estos apuntes, proporcionar a todos los escolares una vasta instrucción moderna y hacer de ellos ciudadanos dignos de la sociedad comunista; pero el afán de "cortar a todos por un mismo patrón" es, por principio, ajeno a nosotros. Apreciamos en lo que vale la individualidad del niño, y todos nuestros esfuerzos tienden a desarrollarla. Infundimos a los escolares la idea de que es preciso estudiar con tenacidad, sin despremiar las Matemáticas por la Literatura o la Química por la Historia. Y al mismo tiempo les ayudamos a "encontrarse a sí mismos" y a descubrir paulatinamente la rama de la ciencia y el campo de actividad que más tarde han de constituir el contenido de toda su vida.

El folletinista de "Rússkoie Slovo" Vlas Doroshévich, popular en la primera década del siglo, escribía: "Nuestra escuela media nos habitúa a lo que más tarde hemos de experimentar durante toda nuestra vida: a ocuparnos en una labor que no es de nuestro agrado y a mantener ante ella una actitud burocrática". Pero el País Soviético abre ante todos los jóvenes que han terminado la escuela secundaria, la posibilidad de elegir la profesión que más les guste, una profesión que han de ejercer con todo amor, un campo de actividad en el que —por encontrar plena satisfacción sus inclinaciones naturales— han de poder aportar a su pueblo la máxima utilidad. La escuela soviética tiene la obligación de preparar a la juventud para que pueda desarrollar precisamente esa actividad.

Nos invade un sentimiento de amargura y de compasión ante los millares de vidas jóvenes destrozadas por una desacertada educación, cuando, al repasar las amarillentas páginas de los periódicos anteriores a la

revolución, leemos que en muchas ciudades del imperio ruso se prohibía a los escolares el acceso a las bibliotecas y salas de lectura públicas, se les expulsaba de los gimnasios por participar en la edición de revistas hechas por los propios alumnos y eran perseguidos los círculos estudiantiles de autoeducación. Nosotros nos atenemos a la concepción leninista de que los círculos escolares y las charlas estudiantiles son fenómenos naturales y confortantes. Por ejemplo, en nuestra escuela núm. 110 funcionan diversas sociedades científicas voluntarias de alumnos: "El joven historiador", "El joven químico", "El joven físico", "El joven geógrafo", "El joven naturalista", "El joven matemático", "El joven amante de la literatura"... Cada miembro de estas sociedades tiene la obligación de ejecutar, durante el curso, al menos un trabajo de carácter científico-práctico. Y además tiene el deber de estudiar bien: recibir en todas las asignaturas, como mínimo, notas satisfactorias, y por lo menos la calificación de cuatro en la asignatura especial de la sociedad a que pertenezca. Presiden los consejos de las sociedades los maestros, y dirigen las secciones padres de los alumnos que sean colaboradores científicos, o bien estudiantes de centros superiores de enseñanza o alumnos de las últimas clases de nuestra escuela.

V. Mólotov señalaba en el XVIII Congreso del P.C.(b) de la U.R.S.S. que, en la escuela secundaria, los jóvenes de ambos sexos deben adquirir cuando menos cierta preparación para su futura actividad práctica. Concedemos a esto una importancia muy grande. Los carteles que llevan el título: "¿Qué debo saber hacer?" recuerdan a cada educando de la escuela núm. 110 cuáles son los hábitos prácticos que el alumno debe adquirir al estudiar los fundamentos de una ciencia determinada. He aquí, a guisa de ejemplo, un fragmento del cartel de Botánica: "Determinar la capacidad de ger-

minación de las semillas, sembrar, plantar y trasplantar, multiplicar las plantas mediante vástagos, bulbos, tubérculos y rizomas”.

Al estudiar la geografía exigimos de nuestros alumnos que sepan interpretar cualquier mapa, orientarse por la escala, levantar a ojo el plano del terreno, dibujar los signos topográficos, utilizar la brújula, el barómetro y los relojes de sol.

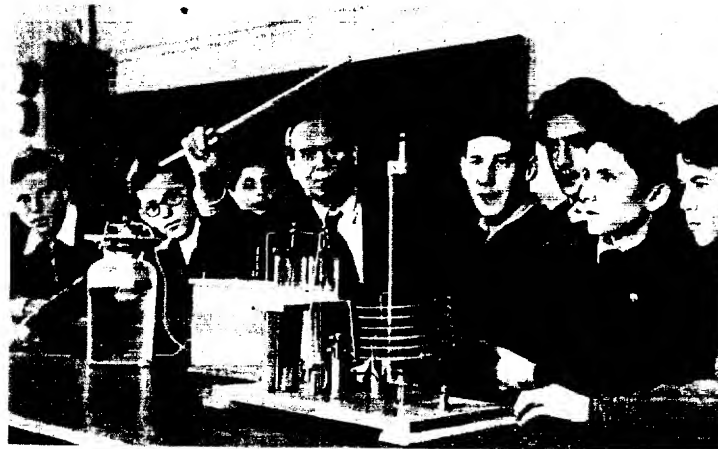
Como complemento de las papeletas de examen confeccionamos cada año una lista de pequeños trabajos prácticos, que deben ser ejecutados por los escolares a continuación de las respuestas orales. Por ejemplo, estas tareas eran en Física las siguientes: determinar el aumento de una lupa, conectar con la red de conducción eléctrica el electroimán y determinar su acción; medir por el contador la potencia consumida por un aparato calorífico; conectar el timbre eléctrico con la red de alumbrado por mediación de un transformador, etc.

En esta preparación de los jóvenes para su futura actividad práctica o científica, el personal pedagógico de la escuela núm. 110 concede una gran importancia a los trabajos anuales de redacción. Además de las composiciones ordinarias hechas en clase o en casa, encargamos a cada alumno —comenzando por la quinta clase y terminando por la décima— que escriban durante el año escolar un trabajo detallado, fuera de los límites del programa de estudios. La escuela brinda a elección numerosos temas de diversa índole, pero al mismo tiempo no está en contra de que un alumno elija un tema distinto, el que más le interese, antes bien le estimula en este sentido.

Con el fin de mostrar la diversidad de temas de estos trabajos anuales de redacción, citaré a título de ejemplo los siguientes: “El monumento a Pushkin en Moscú”, “El amor a la naturaleza en las obras del viajero Arséniev”, “La canción, alma del pueblo ruso”, “So-

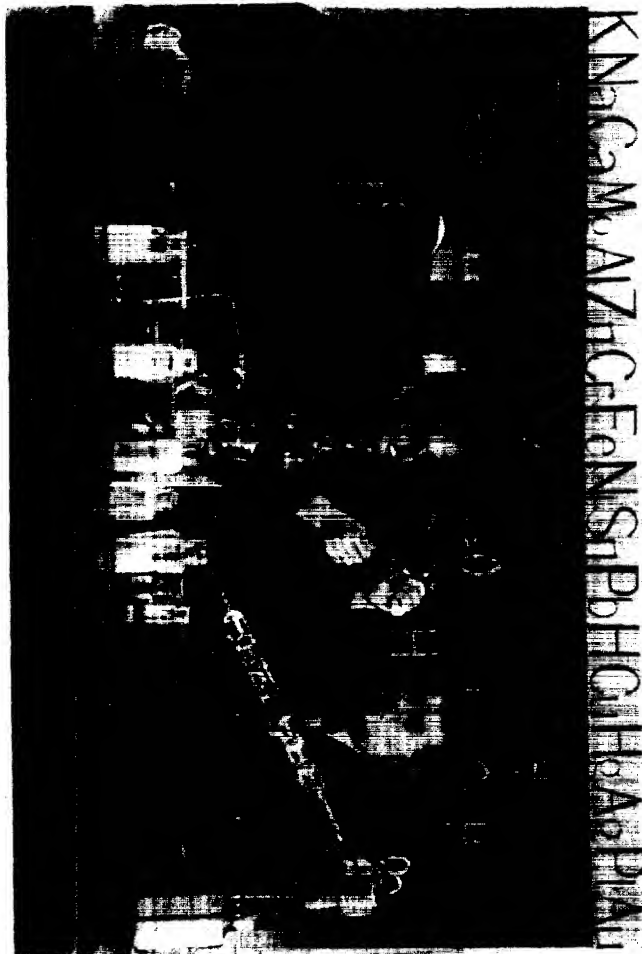


Sección de comunicaciones. Todo ha sido construido por los propios escolares. Especialistas en física, antiguos alumnos de la escuela, transmiten sus conocimientos a los miembros de la sección



El círculo "El joven físico" en funciones. Forman parte del mismo 57 alumnos. Sus secciones fundamentales son la de construcción de aparatos, la de trabajos de laboratorio y la de comunicaciones

El círculo "El joven químico" está integrado por 49 escolares. En el transcurso de un año los miembros del círculo han pronunciado 46 informes. El círculo organiza entrevistas con hombres de ciencia, que explican a los escolares las realizaciones de la ciencia soviética



bre el orgullo nacional de los hombres soviéticos". "Kiev, madre de las ciudades rusas", "La educación y su papel en la formación de la personalidad", "Los niños, vistos a través de las obras de Dickens", "Las ciudades en la Edad Media", "El renacimiento italiano", "Las plantas medicinales", "La vida y la actividad de I. Michurin", "Agroquímica", "Los metales al servicio del hombre"... Y otros muchos.

Uno de los ejercicios de redacción hechos por Marx en el gimnasio llevaba, como se sabe, este título: "Reflexiones de un joven ante la elección de profesión". "...el deber primordial de un joven que inicia su camino en la vida y no desea confiar a la casualidad sus asuntos más importantes —escribía el futuro fundador del socialismo científico—, consiste, sin duda de ningún género, en meditar seriamente esta elección". Partiendo precisamente de estas consideraciones, en nuestra escuela se encarga cada año a los alumnos de las décimas clases que escriban una composición sobre el tema "Lo que yo quiero ser".

Dentro de la diversidad de las respuestas, lo característico de todas ellas es la seguridad en el porvenir y la convicción, plenamente justificada, de que en el País Soviético todo ciudadano puede llegar a ser lo que quiere, con tal de que tenga la capacidad, los conocimientos y la destreza que se requieren. Las líneas con que comenzó su composición un alumno de la décima clase, Pronin, son la expresión típica de la actitud ante el mundo mantenida por los autores de estas respuestas, que en la mayoría de los casos revelan una elevada inquietud espiritual: "Pronto terminaré la escuela. Dondequiera que el hombre dirija su mirada, encontrará en nuestro país importantes tareas a cumplir y grandes problemas que es preciso resolver... Ante mí se abren las puertas de todos los campos de la actividad humana".

¿Puede decir algo semejante el joven que ha terminado la escuela secundaria en la Norteamérica, la Inglaterra o la Francia de nuestros días, de no ser hijo de un capitalista? Lo más frecuente es que sienta simplemente temor a mirar al futuro.

“En la Unión Soviética —señalaba con justicia Alexandr Stavrovski, alumno de la décima clase de nuestra escuela— no existen profesiones que sean estimadas y otras que no lo sean. Los hombres no se diferencian en nuestro país por el oficio, sino por su calificación, por el nivel alcanzado en su especialidad”.

Yo no estoy seguro, ni mucho menos, de que ninguno de los jóvenes que se ha propuesto elegir una profesión determinada al escribir la composición “Lo que yo quiero ser”, haya elegido después otra actividad importante; pero estimo en lo que vale este justo criterio en cuanto a la elección de profesión. Y, claro está, cada uno la elige a su arbitrio.

Félix Denísov, que en su composición relataba con fino humorismo cómo, siendo todavía muy pequeño, desmontó y montó todos los relojes de su casa, “después de lo cual dejaron de marchar o marchaban mal”, decidió hacerse ingeniero constructor de máquinas.

A Andréi Stepánov le atrae “la interesante labor del geólogo, la cual requiere verificar frecuentes viajes y vencer numerosas dificultades con el fin de descubrir yacimientos de minerales que nuestro Estado necesita”.

Eduard Putíntsev decidió dedicarse a la pintura, llevado de su deseo de mostrar toda la diversidad de nuestro paisaje —desde los frondosos y verdes bosques de las tierras de Moscú hasta las plantaciones subtropicales del Cáucaso y la tundra del Norte—, “para que los hombres, viendo esto, piensen: “¡Qué

hermoso es nuestro país! ¡Qué felicidad la de vivir en él!"

Oleg Soloviev adoptó la firme resolución de ingresar en la Academia Timiriásev de Agricultura al terminar la escuela. Vladímir Tretiakov, en la elección de oficio, se inspira en la idea de que nuestro país es una gran potencia marítima; de ahí su deseo de hacerse marino o constructor de barcos. A Víctor Mashinski, que piensa en que después de la guerra "es preciso reconstruir ciudades enteras", le atrae la arquitectura.

Muchos quieren ser médicos, maestros, hombres de ciencia, artistas... Y todos ellos tienen la misma seguridad, firme y serena: "Estudiando, trabajando, he de conseguir lo que me propongo. Tengo abiertos todos los caminos".

No podemos por menos de recordar a este propósito las inspiradas palabras de A. Zhdánov: "¡Con qué seguridad y audacia miran nuestros muchachos al mundo circundante! Para ellos ha sido conquistado el libre camino que conduce hacia el porvenir. ¡Qué magníficos hombres serán nuestros niños cuando lleguen a la edad adulta! Estamos persuadidos de que llevarán dignamente a término la labor iniciada por la generación que les ha precedido".

10

A. Velski, el autor de los ya mencionados "Apuntes de un pedagogo", publicados antes de la revolución, refería a sus lectores, que, por lo visto, compartían sus sentimientos: "A veces sueño que soy alumno de un gimnasio, y me despierto embargado por un sentimiento penoso y desagradable..."

Como contraste me permito citar las palabras de un antiguo alumno de nuestra escuela, Borís Dubaj, que más tarde cayó como un valiente en los campos de

batalla de la Guerra Patria: "Hablar de nuestra escuela es hacer una confesión de amor". Aun con todo mi gran cariño (enteramente comprensible, pienso yo) por la escuela núm. 110, hago extensivas estas palabras a todas las escuelas de la Unión Soviética. Y creo que no me falta razón.

Existe en la escuela núm. 110 una vieja tradición: cada año, el 29 de noviembre, sus antiguos alumnos residentes en Moscú se reúnen en sus viejas aulas para saludar a sus compañeros de estudios y a sus maestros y exponer ante ellos el balance de su labor. Y cada nuevo encuentro nos persuade más y más de que está plenamente justificada la seguridad manifestada en sus juicios por los alumnos de las décimas clases al elegir profesión. Terminada la escuela, siguen un camino libremente elegido y sirven a su patria con la mayor eficacia.

A nuestras reuniones tradicionales asisten ex alumnos de la escuela núm. 110 como el general Komarovski, el doctor en ciencias físicas Volkenstein, el arquitecto Markus, la maestra Priánishnikova, el ingeniero diseñador Dolgopólov... Ese día nos reunimos con profesores y directores de nuevas construcciones, con dirigentes de la industria y con artistas, con dirigentes de organizaciones del Partido y de los Soviets. Y todos ellos tienen cosas importantes que contar. Muchos han sido distinguidos con altas condecoraciones oficiales por sus hazañas en los frentes de la guerra y en el trabajo, muchos han recibido el honroso título de Premio Stalin.

El País Soviético es rico en hombres de talento, y el Estado soviético hace todo cuanto está en sus manos para ayudarles a desplegar sus dotes y alcanzar pleno florecimiento. Es indudable que cada escuela soviética tiene motivos para enorgullecerse de muchos de sus educandos, y si yo me refiero precisamente a mis anti-

guos discípulos, es porque los conozco y, al señalar su ejemplo, quiero mostrar cuán claro y limpio es el camino que conduce a la juventud soviética a la ejecución de un trabajo inspirado, el camino que la conduce a la estimación general y a la gloria.

Al reunirnos con nuestros antiguos alumnos nos enteramos con júbilo de que Komarovski, ya mencionado, construyó en su tiempo una gran fábrica en el Este; Sagliadimov es el autor del proyecto de un sector de ferrocarril eléctrico, Rotstein ha levantado un puente y Skokán está condecorado por su participación en el movimiento guerrillero. Sentimos alegría por los éxitos de Liuba Rósina, la que fué guía de pioneros, y ahora enseña Química en nuestra propia escuela, habiendo obtenido el título de candidato a doctora en ciencias pedagógicas. Comprendemos el desprecio con que, en una de nuestras reuniones, un antiguo educando de nuestra escuela, Gorójoy, hablaba de los protagonistas de una película vista en el extranjero: "Muéstrase en ella una velada como la nuestra, en un colegio norteamericano. Se reúnen personas que en otro tiempo estudiaron juntas, pero no dicen ni una sola palabra acerca de cómo han servido a su pueblo y del provecho aportado por ellos a la sociedad durante los años en que han estado separados. La conversación gira exclusivamente en torno a sus éxitos personales, a su carrera".

En nuestras reuniones anuales es costumbre informar especialmente sobre la vida y la actividad de quienes terminaron la escuela 10 ó 20 años atrás. Así sabemos que nuestra promoción de 1935 dió al país 15 hombres de ciencia. Sabemos igualmente que de los 80 alumnos que en 1936 terminaron nuestra escuela, 74 han cursado la enseñanza superior, contándose entre ellos 28 ingenieros, 18 hombres de ciencia, tres arquitectos, un diplomático, dos periodistas, cuatro médicos, tres artistas, dos pedagogos, dos pintores...

Para mejor ilustración citaré íntegramente uno de los informes de balance:

“Nosotros, ex alumnos de la escuela núm. 110 del distrito de Krásnaia Presnia, de la ciudad de Moscú, que terminamos la escuela hace 20 años, hoy, con motivo de la asamblea general de antiguos alumnos, hacemos saber a nuestros camaradas:

Al terminar la escuela, en 1925, salimos a las fábricas, a los laboratorios y a los Institutos.

Realizábase el primer Plan quinquenal stalinista; todo nuestro país era una grandiosa obra en construcción, y nosotros nos incorporamos a esta labor. Unos construimos fábricas de productos químicos en Beresníkí, en los Urales y en Stalinogorsk; otros trabajamos en talleres y en laboratorios o nos dedicamos al estudio.

Hemos crecido junto con nuestro país.

El segundo y el tercer Plan quinquenal stalinista exigieron gran número de cuadros calificados.

“Los cuadros lo deciden todo”, dijo el camarada Stalin, y nosotros, trabajando y estudiando, llegamos a ser especialistas en ramas diversas de la economía nacional.

La primera en terminar la enseñanza superior fué Tasia Abrámova. En 1932 se hizo ingeniero economista y desde entonces trabaja en la industria química. Ese mismo año salió del Conservatorio de Moscú Yákov Milstein, que desarrolla su actividad como concertista y profesor de música.

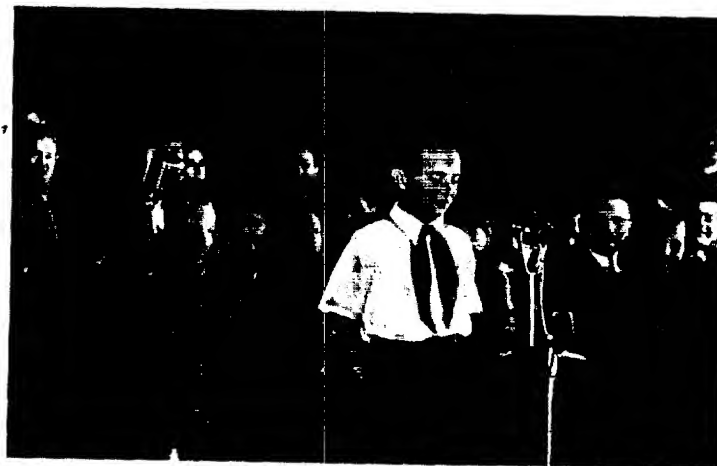
Al año siguiente acabó la carrera de medicina Lida Barténeva, que hasta el día de hoy es médico-ayudante de un profesor en el Primer Instituto de Medicina de Moscú.

De 1934 a 1941, el país dió instrucción superior a toda una pléyade de camaradas nuestros, que ter-

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0



En el día del tradicional encuentro de antiguos alumnos de la escuela, En la foto: los invitados van llegando



Encuentro de la vieja y de la nueva generación, Un pionero saluda a los huéspedes

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

Iván Selentsov, profesor de Literatura en la escuela N° 110 desde 1919, condecorado por el Gobierno con dos Ordenes de Lenin, entre sus antiguos alumnos



Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

minaron sus estudios sin haber abandonado la producción.

Misha Sagliadimov es ingeniero constructor de nuevas líneas férreas. Tusia Nótkina e Irina Necháieva se hicieron ingenieros poligráficos; Kira Bagaturiants, Misha Shpolianski, Valentín Krilov y Tania Sajárova, ingenieros químicos, trabajan en Institutos de investigación de la Academia de Ciencias.

Nadia Durásova, una vez terminado el Instituto del Petróleo, se incorporó a una expedición que realiza exploraciones en regiones remotas.

Musia Siniáguina, ingeniero geodésico, trabaja en la construcción del "Metro" de Moscú.

Tania Belostótskaia, ingeniero químico, es además una buena traductora.

En estos años publicaron sus primeros libros el físico Volkenstein, el crítico de arte Yurenev y el ingeniero mecánico Naidich.

Yura Vedénikov, estudiante del Instituto de la Construcción y futuro maestro del deporte, escala las cumbres de las montañas más altas. Otro entusiasta del alpinismo es Borís Safónov...

No es posible enumerar en un breve informe todas las tareas que nos ha confiado el país.

Todos nosotros hemos trabajado y estudiado y, junto con todo nuestro pueblo, hemos construido la nueva sociedad, la sociedad socialista.

.

Cuando nuestro país entró en el período de las difíciles pruebas de la Gran Guerra Patria, nuestro jefe y gran capitán J. Stalin dijo: "Todo para el frente, todo para la victoria". En aquellos días, Rubin realizaba vuelos de prueba con nuevos aviones de combate; Naidich facilitaba tipos más perfectos de munición de

guerra; Burnashev, Uspénskaia, Sajárova, Necháieva, Gordón y otros muchos llevaron a cabo una gran labor relacionada con la defensa del país.

Nuestros antiguos alumnos, los camaradas Taubkin, Krilov, Ovchínnikov y Lipstein participaron directamente en la Gran Guerra Patria; Rostislav Yurenev, piloto observador de la aviación de bombardeo, efectuó 103 vuelos de combate.

Nuestro camarada Borís Safónov, aviador, cuya memoria ha quedado grabada para siempre en nuestros corazones, cayó en combate cerca de Krasnodar en septiembre de 1942; Mijaíl Sagliadímov fué herido en combate en el frente de Kalinin.

.

En 1945, después de la victoria, se inicia un período de intenso trabajo de restablecimiento de la economía nacional y de construcción en proporciones inusitadas y a un ritmo sin precedente.

Ya no somos especialistas jóvenes; hoy poseemos experiencia, y se nos puede exigir mucho más. El país manifiesta hacia nosotros una gran confianza, que tratamos de justificar en la medida de nuestras fuerzas.

Trabajamos en fábricas y en Institutos de investigación de la Academia de Ciencias, enseñamos en escuelas secundarias de enseñanza general y de enseñanza técnica y en centros docentes superiores, escribimos libros, manuales de estudio, artículos.

Hoy nos hemos vuelto a reunir en nuestra querida escuela. En nombre de 55 antiguos alumnos os hacemos saber que entre nosotros hay 48 personas con instrucción superior, 13 candidatos a doctores en ciencias químicas y técnicas, biológicas y geológicas, históricas y físico-matemáticas, en Bellas Artes, etc.; ocho de nos-

otros defenderán en fecha próxima sus tesis con vistas a la obtención del título de candidato a doctor en ciencias. Hay entre nosotros dos profesores: Mijaíl Volkenstein, doctor en ciencias físico-matemáticas, y el músico Yákov Milstein, doctor en Bellas Artes; 30 camaradas son autores de trabajos, proyectos e inventos que se han visto recompensados con honrosas distinciones. El total de libros, folletos, artículos, proyectos e inventos hechos por nosotros alcanza la cifra de 250.

Muchos de nosotros realizan un gran trabajo de partido. Los camaradas Sagliadímov y Naidich, propagandistas en sus respectivos Radios del P.C.(b) de la U.R.S.S., dan conferencias sobre cuestiones internacionales; el camarada Fúrmer es secretario de la organización del Partido en una facultad del Instituto en que trabaja; los camaradas Taubkin, Bagaturiants y otros realizan una intensa labor de partido.

El país, que nos confió sectores importantes del trabajo, nos ha recompensado con condecoraciones oficiales. Así, 30 de nosotros han sido condecorados con órdenes y medallas. Hoy saludamos a un nuevo condecorado, al camarada Alexandr Burnashev, querido por todos nosotros: días pasados recibió la Orden de Lenin por haber cumplido una importante tarea.

Hoy, día de nuestra fiesta jubilar, queremos expresar una vez más la gratitud que sentimos hacia nuestros maestros. Gracias por habernos enseñado a manejar la pluma y por haber puesto en nuestros labios palabras fervientes. Ustedes nos dieron a conocer las obras de Pushkin y Belinski; ustedes nos enseñaron la aritmética y la trigonometría, nos inculcaron el sagrado sentimiento de patriotismo soviético, fortalecieron y acrecentaron el amor a nuestra gran Patria.

Hemos estado en numerosas ciudades y pueblos de nuestra Patria, hemos subido a las montañas del Asia Central y recorrido diversos lugares de las regiones árti-

cas, hemos descendido a las profundidades de la tierra y nos hemos elevado en vuelo a grandes alturas, hemos visitado ciudades y países extraños y en todas partes hemos recordado con emoción y cariño nuestra entrañable escuela, donde nació y se hizo fuerte nuestra amistad, donde se nos enseñó a amar y a defender a nuestra Patria.

Nos dirigimos a todo el profesorado de la escuela, deseándole muchos, muchos años de fecunda e intensa labor.

Nos dirigimos también a los actuales alumnos de la escuela núm. 110, futuros obreros e ingenieros, doctores y académicos, futuros artistas y maestros del deporte, futuros constructores del comunismo. Os deseamos muchas victorias en el camino que tenéis por delante; os deseamos que conservéis hasta el final de vuestros días la amistad contraída en la escuela y el amor a ésta.

Felicitamos al profesorado y a los alumnos de la escuela núm. 110 con motivo del vigésimo aniversario de esta gloriosa tradición anual, que fortalece la amistad entre hombres soviéticos, eleva la responsabilidad de la escuela ante sus alumnos y la responsabilidad de éstos ante la escuela; tradición que hoy se ha extendido a muchas otras escuelas soviéticas.

Nos dirigimos hoy también al organizador e inspirador de todas las victorias: al gran Partido Comunista y al gran jefe, camarada Stalin, que conducen al pueblo soviético hacia el comunismo, y expresamos toda nuestra gratitud y todo nuestro amor por las amplias posibilidades de desarrollo otorgadas a nuestra juventud soviética, comenzando por los pequeños escolares y terminando por los maestros de las distintas especialidades: ingenieros, hombres de ciencia, constructores activos del comunismo.

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0



Iván Nóríkov entre los antiguos alumnos que terminaron sus estudios en la escuela
en 1929

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

En una de las reuniones tradicionales. En primer plano: Igor Ilinski, Artista del Pueblo de la U.R.S.S., uno de los antiguos alumnos de la escuela N° 110



Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

Prometemos no conformarnos con lo conseguido, trabajar para elevar más y más nuestra capacitación, aportar cada vez mayor utilidad a la Patria y construir con todo nuestro pueblo la gran sociedad comunista”.

Cada uno de nuestros antiguos alumnos ha llegado, pues, a ser lo que quería y ha sido encargado de realizar el trabajo a que tenía derecho a aspirar de acuerdo con sus fuerzas y su capacidad.

Causa gozo educar y abrir las puertas de la vida a una generación tan dichosa. La noble labor del maestro soviético no es fácil, pero sí placentera y honrosa.

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

N° 279 - 6 Sept. 1950
(2^e année)

BULLETIN QUOTIDIEN

TANJUG

AGENCE TÉLÉGRAPHIQUE NOUVELLE YUGOSLAVIE

BUREAUX :
17, rue de Châteaudun
PARIS-IX'

Téléphone : TRUdaine 62-41

UTILISATION AUTORISÉE

25X1

Fritz Lieb :

La lutte de la Yougoslavie pour la Paix et la Liberté

PARIS, 5 septembre. — L'intellectuel suisse bien connu, professeur à l'Université de Bâle, président de l'Association Suisse-U.R.S.S. et l'un des combattants suisses contre le fascisme, M. Fritz Lieb, a passé quinze jours en Yougoslavie et a écrit, après son retour en Suisse, l'article suivant, publié dans le journal « Basler Arbeiter Zeitung » du 17 août 1950 :

Si j'ai accepté immédiatement et avec plaisir l'invitation de visiter la Yougoslavie, c'est, avant tout, parce que je m'intéresse passionnément à la façon dont s'édifie le socialisme dans ce pays. Je voulais également voir par moi-même si les assertions prétendant que la Yougoslavie n'est plus un Etat socialiste correspondaient à la vérité ou n'étaient que de grossiers mensonges.

Nous avons eu, ma femme et moi, la grande chance et le plaisir de rencontrer le poète Gustav Krklec, qui fut pour nous un compagnon aimable et consciencieux, infatigable et soucieux de nous ménager un voyage sans obstacle et de nous permettre de voir tout ce que nous voulions voir, pour autant que la durée de notre séjour nous le permettait.

Nous visitâmes d'abord Zagreb, capitale de la R.P. de Croatie, ville très riche en monuments historiques, puis, après un long voyage en chemin de fer à travers le pays montagneux de la Croatie, nous arrivâmes à l'ancienne ville maritime de Split, en Dalmatie. De là, nous nous sommes embarqués pour Dubrovnik, nous avons longé la côte, parmi toutes les petites îles, puis nous sommes enfin arrivés à Dubrovnik, bastion républicain de la liberté moyenâgeuse, perle de la Dalmatie, située au milieu d'une végétation subtropicale.

En passant par l'île de Kortchoula, nous avons pu nous convaincre que les troupes américaines, qui selon la propagande kominformiste y sont installées, se sont transformées en hommes, femmes et enfants, baigneurs très joyeux et du véritable type yougoslave. Peut-être que cette transformation s'est faite par la magie de « Circé » ressuscitée, qui habitait l'île au temps d'Homère et qui avait transformé des hommes en porcs, ou alors par le fait qu'une sorcière aurait complètement tourné la tête des gens du Kominform. Cette deuxième hypothèse me paraît plus évidente à une époque où ces mêmes kominformistes ont mis en scène de nouveaux procès sorciers avec la même monstrueuse barbarie mensongère. Il ne nous a tout simplement pas été possible de découvrir même l'ombre d'un occupant américain, et cela pendant tout notre voyage le long de la côte dalmate jusqu'à Budva, au Monténégro, et dans toute la profonde baie de Kotor, découpée comme un fjord, qui, selon la même source suspecte, aurait été installée en base maritime américaine. A moins que ce ne soit quelque professeur américain de slavistique ou le président de la Croix-Rouge américaine que j'ai uniquement rencontrés à Dubrovnik et sur la belle île de Lokrum lors d'une visite dans une colonie de vacances d'enfants. Ces simples constatations sur les lieux mêmes ne font que souligner la propagande ridicule et stupide ainsi que la monstrueuse infamie avec laquelle la presse et la radio kominformistes envahissent le monde entier depuis des mois, et jour après jour, en répandant de grossiers mensonges sur la prétendue trahison du socialisme par la Yougoslavie, le retour de ce pays au système capitaliste, et sur Tito, qui aurait pris la voie du soi-disant « Front de guerre anti-soviétique ».

J'ai été d'autant plus heureux de constater avec quelle gravité, quelle dignité et quelle fermeté le peuple yougoslave, son gouvernement et son Parti communiste, bien que bombardés de mille calomnies, étaient désireux de construire un véritable front de paix qui ne consiste pas à mettre le désir des peuples pour la paix au service d'une politique déterminée qui devient de plus en plus impérialiste et agressive, mais au contraire un front de paix qui ne sépare pas la paix de la liberté des peuples, la considérant menacée dès l'instant où l'indépendance et la liberté d'un petit pays quelconque se trouve en danger, que ce soit ou non de la bombe atomique.

C'est donc avec raison que le ministre, le camarade Milovan Djilas, a souligné, lors du Congrès de la paix qui a eu lieu dernièrement à Belgrade, que la véritable menace pour la paix du monde consistait dans la formation de groupements de puissances, hostiles l'un à l'autre et dont la tendance impérialiste est évidente et, comme tels, menacent la liberté des petits pays et, par suite, la paix du monde. Or, comme les kominformistes connaissent la ligne de conduite de la Yougoslavie, qui n'entre pas dans leurs comptes, ils la calomnient constamment, prétendant que c'est là Yougoslavie qui menace la paix du monde par des préparatifs de guerre. Il est d'autant plus frappant de constater avec quelle objectivité et avec quel calme le peuple yougoslave fait face aux diffamations kominformistes.

Partout dans le pays, on peut voir, intacts, des monuments honorant la mémoire des soldats yougoslaves et des soldats de l'armée rouge ayant combattu ensemble pour la liberté. Ainsi que je l'ai appris, les kominformistes ont prétendu que les tombes russes avaient été saccagées.

Ce qui est étonnant, c'est le fait que dans les bibliothèques belgradoises on ne trouve pas seulement les traductions d'éminents auteurs russes, mais également des éditions originales des livres russes en quantité. On trouvera toujours le portrait de Lénine à côté de celui de Tito. Et tout cela dans un pays accusé de fascisme antisoviétique.

Partout où j'ai été en Yougoslavie, et surtout à Belgrade, j'ai pu constater dans toutes les couches de la population une ferme volonté de maintenir la paix mondiale et cela sur la base de l'indépendance de l'Etat et d'une collaboration librement consentie des peuples et républiques qui forment l'Etat yougoslave. Pour nous autres Suisses, il est particulièrement intéressant de pouvoir constater comment le maréchal Tito a réussi à résoudre, dans ce pays, le problème de la nationalité, problème si difficile dans le passé, et tout spécialement dans le passé récent. Il y a si bien réussi par la fondation d'une fédération de six républiques autonomes dont la Macédoine, toujours fortement contestée. Pourquoi ? Parce qu'il a eu suffisamment de courage pour prendre au sérieux le caractère de chaque peuple et le respecter. Ce qui a commencé à se développer organiquement en Suisse dès la fin du Moyen-Age dans la lutte commune pour l'indépendance des villes et des régions de langue allemande ou française, a été fait d'un coup en Yougoslavie dans d'autres conditions, rendues plus difficiles par beaucoup de circonstances, par un équilibre intérieur et par un état de paix entre les peuples et contrées yougoslaves, qui peut servir d'exemple à la constitution d'une paix durable entre tous les peuples.

J'ai pu me convaincre par mes propres yeux que la Yougoslavie comme pays socialiste, libre et indépendant, parce que formé sur la base d'une fédération, a une mission

spéciale de paix. Son appel pour la paix mérite d'être entendu partout où l'on aspire à une paix durable, alors que là où la propagande pour la paix est la plus intense, elle sert d'autres buts que l'établissement d'une paix durable.

N'est-il pas extrêmement triste que l'édification socialiste en Yougoslavie, réalisée par l'élan créateur de tout un peuple, soit si fortement entravée par les états voisins soumis au diktat du Kominform, qui boycottent sans scrupules ce pays et vont jusqu'à ne pas exécuter les livraisons déjà payées par la Yougoslavie, tout en concluant de grosses affaires avec les états capitalistes ? N'est-ce pas justement cette entrave hostile à la construction socialiste qui représente en soi une menace pour la paix, n'est-ce pas uniquement à cause de cela qu'est démentie toute la phraséologie pacifique d'un Ilya Ehrenbourg qui, en 1946, encore, ne faisait que des éloges sur la lutte pour la liberté de la Yougoslavie et de son Parti communiste et qui, aujourd'hui, ne veut plus rien savoir ? On peut tuer des enfants autrement qu'avec la bombe atomique, camarade Ilya Ehrenbourg, vous qui, dans ce livre sur votre voyage à travers l'Europe, avez écrit sur les victimes et les braves Yougoslaves : « Est-ce possible que les hommes aient une si courte mémoire et puissent oublier ces victimes ? » Apparemment, vous avez vous-même tout oublié !

Aujourd'hui, après tout ce qui s'est passé en Yougoslavie et après tout ce que j'ai vu et pu apprendre, je suis doublement content du fait qu'avec Karl Barth, je n'ai pas suivi ce même Ilya Ehrenbourg quand il nous a rendu visite à Bâle, il y a quelques semaines et voulait me faire signer « l'appel de Stockholm ». Il y a aussi des enfants en Yougoslavie, Ilya Ehrenbourg ! Et c'est justement ceux-ci qui sont exclus d'avance de votre « paix », à moins que la Yougoslavie ne renonce à la seule chose qui élève un peuple, sa liberté et son indépendance. L'expulsion des communistes yougoslaves du front de paix de Stockholm prouve dans toute son étendue la déloyauté de ce mouvement et de ses propagandistes. On ne peut pas isoler la paix de la véritable réalité de la vie comme les kominformistes le pratiquent, trahissant le plus violemment l'héritage de Lénine parce qu'ils ont complètement perdu le sens de la vérité et, de ce fait, la véritable réalité.

J'ai été très impressionné de voir avec quels efforts et au prix de quels sacrifices énormes le peuple yougoslave uni, non seulement construit le socialisme, mais se défend des calomnies. Ce qui m'a surtout impressionné, c'est le fait que non seulement le peuple travaille sur la base socialiste, mais qu'il a droit sans exclusion au repos dans les stations balnéaires de Dalmatie. Là où, jadis, seuls les gens riches de tous les pays se rencontraient pour dépenser leurs bénéfices, on peut voir aujourd'hui le peuple, et lui seul, qui se soigne et se réjouit d'être en bonne santé. Le peuple qui, chaque soir, se réunit pour chanter joyeusement des chansons de partisans qu'il a composées lui-même et qui décrivent le maréchal Tito grimant devant sa brigade sur les montagnes sauvages. Cette franche gaieté fait partie de la véritable démocratie socialiste et est le signe d'une véritable liberté intérieure et de la sollicitude portée à la jeunesse et qui se rencontre partout.

La jeunesse yougoslave n'a pas versé son sang pour rien dans les batailles des partisans, elle a combattu pour une liberté socialiste, dans un pays socialiste, et elle sauvegardera son acquisition contre toute opposition et toutes calomnies si elle est fidèle à elle-même, et elle le sera.

Dans son livre sur son voyage en Europe, Ilya Ehren-

bourg a parlé des spéculations capitalistes sur la possibilité d'une famine en Yougoslavie : « Le peuple qui n'avait pas peur des tanks allemands ne courbera pas la tête devant les restrictions les plus dures. » Que dit aujourd'hui ce même Ehrenbourg au sujet des manœuvres beaucoup plus graves du Kominform contre le peuple yougoslave avec à sa tête le maréchal Tito qu'on diffame aujourd'hui en le traitant de fasciste et dont Ehrenbourg a dit, en son temps : « Si les peuples des six républiques fédératives scandent avec enthousiasme : Ti...to, Ti...to ! ils ne louent pas seulement le soldat vainqueur, ils louent leur avenir. »

C'est justement cet avenir qui doit être détruit par ces messieurs dont Ehrenbourg est devenu aujourd'hui l'impresario. Mais le peuple yougoslave ne « courbera pas la tête » devant eux. C'est avec cette conviction que j'ai quitté ce merveilleux pays et son peuple grandiose.

Fritz LIEB.

Réquisitoire au procès des espions de l'ambassade roumaine à Belgrade

BELGRADE, 5 septembre. — Dans la suite du procès intenté contre le groupe d'espions accusés d'activités subversives pour le compte de l'ambassade roumaine contre la R.F.P.Y., le procureur Alexandre Atanaskovitch a prononcé aujourd'hui son réquisitoire.

Il a souligné que les débats avaient confirmé que les activités et les méfaits des accusés devaient être considérés comme conformes aux actes contre-révolutionnaires et conspirateurs que la direction soviétique et celle des pays kominformistes qui lui sont soumis, appliquent depuis la résolution du Bureau d'information contre la Yougoslavie. Expliquant comment la propagande kominformiste, n'ayant pas trouvé d'appui parmi les peuples yougoslaves, les représentations diplomatiques de ces pays ont entrepris le recrutement de divers éléments hésitants pour leur espionnage et la diversion, le procureur dit que c'est ainsi que l'ambassadeur Rudenko organisait en personne, distribuait les tâches et poussait aux actes d'espionnage et de subversion les accusés Lupsic, Flor et Simonov, ce en quoi il transgressait les accords diplomatiques, sans scrupules et contre tout usage dans les rapports internationaux.

Le procureur a ensuite rappelé que c'est sur les directives de l'ambassadeur roumain Rudenko que l'accusé principal Lupsic avait tenté d'organiser des groupes subversifs dans les villages habités par les minoritaires roumains, contre la direction de la R.F.P.Y. et de recruter des hommes pour fuir de Yougoslavie. C'est également Rudenko en personne qui a préparé la fuite de Lupsic de Yougoslavie. Celui-ci lui faisait connaître aussi des secrets d'Etat qui lui étaient confiés en qualité de membre de la délégation chargée de pourparlers commerciaux en Roumanie.

Après le procureur, la parole a été donnée à la défense et aux accusés. Le verdict sera prononcé demain à 18 heures.

Réunion des Syndicats unis des travailleurs triestins

TRIESTE, 5 septembre. — Au cours de la première réunion des ouvriers de l'industrie, membres des Syndicats unis de Trieste, réunion qui a eu lieu hier, on a fait remarquer la nécessité d'une liaison entre toutes les organisations syndicales de Trieste en vue d'une solution positive des conditions de vie et de travail des ouvriers triestins. Dans une résolution adoptée à l'unanimité au cours de la réunion, on demande de renforcer les actions syndicales afin que les travailleurs triestins obtiennent leurs droits

les plus élémentaires et les conditions nécessaires d'existence. Il est souligné dans la résolution qu'il faut également mener une action ferme qui montrerait, non seulement aux ouvriers triestins, mais à la population de Trieste en général, le grand danger qui menace du fait du déclin actuel de l'économie de Trieste.

Dans un rapport lu par Giordano Luxa, membre de la Direction des syndicats, il est souligné que l'état de l'économie triestine s'est aggravé par suite de la tentative des

capitalistes américains de détruire celle-ci, afin de permettre le placement des produits américains dans cette ville. L'orateur a souligné que les chantiers maritimes de Trieste ne travaillent qu'avec environ 20 % de leur capacité normale, que déjà plus de la moitié des ouvriers ont été renvoyés de l'arsenal de Trieste, tandis que l'industrie moyenne et petite ne travaille qu'avec 50 % de leur capacité normale.

Luxa a déclaré qu'à la suite de la réduction de la capacité de production industrielle et du renvoi continu des ouvriers, le standard de vie s'aggrave de jour en jour ; des milliers de familles en sont réduites à ne plus pouvoir acheter les denrées alimentaires de première nécessité. Il a ajouté que chaque famille triestine ayant deux enfants devrait avoir au moins 50.000 liras par mois, alors que les ouvriers chefs de famille qui travaillent ne reçoivent en moyenne que la moitié de cette somme.

Condamnant ensuite l'opportunisme des syndicats vidualistes et de la Chambre du travail, Luxa a déclaré que ces organisations syndicales ne font qu'aggraver la situation de la classe ouvrière triestine. « Au lieu de résoudre énergiquement les problèmes quotidiens des ouvriers et du travail, a souligné Luxa, ces organisations attendent que soient appliquées à Trieste les lois syndicales déjà en vigueur en Italie. Ainsi, elles fournissent aux employeurs le moyen de prendre chaque jour de nouvelles mesures anti-ouvrières. »

A la réunion des syndicats unis, on a également discuté de la loi yougoslave sur la remise de la gestion des usines et entreprises aux mains des ouvriers. Les délégués ont salué cette loi en souhaitant aux ouvriers yougoslaves encore plus de succès dans l'édification socialiste.

Protestation des démocrates triestins contre la discrimination des Slovènes

TRIESTE, 5 septembre. — Les représentants des organisations démocratiques de Trieste ont adressé hier, de leur réunion commune, une lettre de protestation au général Edelman, directeur des affaires civiles de la zone anglo-américaine du T.L.T. Cette lettre condamne l'activité anti-slovène et anti-démocratique des organes de la présidence de la zone de Trieste. Cette protestation commune survient à la suite de l'interdiction discriminatoire du président de la zone triestine, Palutan, de pavoiser avec des drapeaux yougoslaves, slovènes et italiens, avec l'étoile rouge, à l'occasion du 20^e anniversaire de l'exécution de quatre anti-fascistes slovènes à Bazovitsa, près de Trieste. Dans cette lettre adressée au général Edelman, il est souligné que toutes ces mesures discriminatoires prises contre les Slovènes du T.L.T. ne sont pas le fait des seuls organes de la présidence, mais aussi de l'administration anglo-américaine qui permet à ses organes subalternes d'appliquer une politique chauvine à l'égard des Slovènes. En même temps, les représentants des organisations démocratiques demandent au général Edelman de les recevoir au plus tôt afin qu'ils puissent lui exposer les autres doléances concernant les mesures préjudiciables aux Slovènes en zone anglo-américaine du T.L.T.

DEPART DU Dr BROOCK CHILSHOLM DE YUGOSLAVIE

BELGRADE, 5 septembre. — Le directeur général de l'Organisation internationale sanitaire, le Dr Broock Chilsholm, quitte demain la Yougoslavie après y avoir passé quelques jours. Durant son séjour, le Dr Chilsholm a visité les institutions sanitaires de Belgrade, Sarajevo et Zagreb. Dans un entretien avec les représentants de ces institutions, il a apprécié les efforts déployés par les organes sanitaires yougoslaves pour la liquidation des épidémies et le relèvement de la santé publique.

Gestion des coopératives par les Conseils de coopérateurs

BELGRADE, 5 septembre. — Le gouvernement fédéral a publié un arrêté sur la formation de fonds d'arrondissement pour la mécanisation et l'investissement à la construction dans les coopératives paysannes de travail, arrêté en vertu duquel l'administration économique et l'organisation de ces coopératives passent des organes du pouvoir populaire aux organes économiques respectifs des coopératives, qui seront élus par les coopérateurs eux-mêmes. Cet arrêté est la mise en application dans l'agriculture du système de décentralisation et de démocratisation des directions économiques, application qui se fait déjà largement dans l'industrie yougoslave, le commerce, les mines, les communications et autres branches économiques.

En vertu de cet arrêté, la gestion des coopératives sur le territoire d'un arrondissement passe progressivement des comités populaires aux fonds nouvellement créés et qui seront dirigés par des conseils de coopérateurs. Ces derniers seront composés de 50 à 120 membres élus, délégués par chaque coopérative selon son importance. Les membres des conseils élisent parmi eux un comité directeur qui administre directement les fonds.

Ce nouvel arrêté du gouvernement fédéral est déjà mis en vigueur dans les arrondissements où se trouvent des stations de machines agricoles d'Etat qui se dissolvent pour passer aux coopératives paysannes de travail. Dans la région autonome de Voïvodine, grenier de la Yougoslavie, toutes les machines agricoles des stations sont déjà réparties entre les coopératives. On y forme actuellement les conseils de coopérateurs et on y élit les comités directeurs qui auront la gestion des fonds. Dans les autres régions de la R.P. de Serbie, la remise des machines aux coopératives se fera dans les jours prochains. Dans toute la Serbie, plus de 1.600 tracteurs, 2.000 faucheuses-lieuses et un grand nombre de charrues, de cultivateurs, etc, seront répartis entre les coopératives d'ici le commencement des semailles d'automne. Dans certains districts, les comités directeurs des fonds ont déjà installé les ateliers où se tiendront les machines agricoles des coopératives.

Pleine réussite

du second emprunt national yougoslave

BELGRADE, 5 septembre. — Au quatrième jour de la souscription au second emprunt national en faveur du développement de l'économie yougoslave, la somme prévue est déjà dépassée de plus de 232 millions de dinars. La commission fédérale chargée des souscriptions a annoncé hier que ce jour, à midi, la somme totale souscrite atteignait 3.932.329.000 dinars.

Ce second emprunt national, qui prévoyait la somme de 3 milliards de dinars, s'est ouvert le 1^{er} septembre. Le premier emprunt, qui avait été souscrit en 1948 et qui prévoyait une somme de 3 milliards et demi, a été souscrit en un mois.

Départ de la délégation yougoslave à l'O. N. U.

BELGRADE, 5 septembre. — La délégation yougoslave à la prochaine session de l'assemblée générale de l'O.N.U. a quitté hier soir Belgrade pour Lake-Success. Cette délégation est conduite par le ministre des Affaires étrangères yougoslave, Edvard Kardelj.

**DEPART POUR PARIS
DE LA DELEGATION YUGOSLAVE A LA CONFERENCE
DES REPRESENTANTS DU FONDS MONETAIRE
INTERNATIONAL**

BELGRADE, 5 septembre. — La délégation yougoslave à la conférence des représentants du Fonds monétaire international et de la banque internationale pour la reconstruction et le développement, a quitté ce matin Belgrade pour se rendre à Paris. L'adjoint au ministre du Commerce extérieur Vladimir Velebit et le gouverneur de la Banque nationale de la R.F.P.Y. Marian Dermastia, se trouvent à la tête de cette délégation.

Olympiade d'échecs à Doubrovnik

DOUBROVNIK, 5 septembre. — Dans la onzième ronde de l'olympiade d'échecs qui se déroule à Doubrovnik, les favoris de la première place, la Yougoslavie, l'Argentine et les U.S.A., n'avaient pas de forts adversaires, de sorte que rien n'est changé au tableau en ce qui les concerne. La question de la victoire reste incertaine puisque la Yougoslavie et l'Argentine ont obtenu chacune trois points dans cette ronde, et l'équipe américaine s'est beaucoup approchée des deux premières par suite de sa grosse victoire sur l'équipe grecque.

Il semble que la rencontre Yougoslavie-Argentine désignera le vainqueur de l'olympiade.

Les résultats de la 11^e ronde de l'olympiade d'échecs sont les suivants :

Pérou-Chili : 1/2 à 2 1/2 (1 inachevée). — Canal-Castillo, 0 à 1 ; Sumar-Florès, 0 à 1 ; Zapata-Letellier, nulle ; Pinzo-Maccioni, inachevée.

Autriche-France : 1 1/2 à 1/2 (2). — Beni-Tartakovër, nulle ; Muller-Rossolimo, inachevée ; Palda-Chaude, 1 à 0 ; Lambert-Crépeaux, inachevée.

U.S.A.-Grèce : 3 1/2 à 1/2. — Reshevsky-Mastachiadis, nulle ; Steiner-Panagopoulos, 1 à 0 ; Shainswit-Zographachis, 1 à 0 ; Evans-Boulachanis, 1 à 0.

Hollande-Suède : 2 à 0 (2). — Euwe-Skold, 1 à 0 ; Van Shelting-Johanson, inachevée ; Prince-Berkvist, inachevée ; Kramer-Stenborg, 1 à 0.

Italie-Yougoslavie : 0 à 3 (1). — Nestler-Gligoritch, 0 à 1 ; Porecca-Pirc, 0 à 1 ; Guistolist-Trifounovitch, inachevée ; Primavera-Rabar, 0 à 1.

Argentine-Norvège : 3 à 0 (1). — Najdorf-Myhre, 1 à 0 ; Botbochan-Vestoi, inachevée ; Grossetto-Kongshaven, 1 à 0 ; Pilnic-Opsahl, 1 à 0.

Danemark-Allemagne occidentale : 1 à 3. — Enevolden-Unzicker, 0 à 1 ; Petersen-Schmidt, 0 à 1 ; Kupferstich-Pfeiffer, nulle ; Nilsen-Relstab, nulle.

Belgique-Finlande : 3 à 1. — O'Kelly-Boock, 1 à 0 ; Dun-Kelblum-Ojanen, nulle ; Devos-Niemi, 1 à 0 ; Thibaut-Helle, nulle.

La Yougoslavie tient toujours la première place avec 32 points et deux inachevées ; puis viennent l'Argentine avec 30 et quatre inachevées ; les U.S.A., 30 1/2 et une inachevée ; l'Allemagne occidentale, 27 1/2 et une inachevée ; la Hollande, 26 1/2 et trois inachevées ; la Belgique, 24 et deux inachevées ; le Chili, 23 et trois inachevées ; la Finlande, 21 et trois inachevées ; la Suède, 21 et deux inachevées ; l'Autriche, 19 1/2 et cinq inachevées ; la France, 19 1/2 et trois inachevées ; l'Italie, 15 et trois inachevées ; le Pérou, 15 et deux inachevées ; le Danemark, 11 et trois inachevées ; la Grèce, 8 1/2 et trois inachevées ; la Norvège, 7 1/2 et trois inachevées.

**LA PRESSE SUEDOISE
ET LE MATCH DE FOOTBALL
YUGOSLAVIE-SUEDE**

STOCKHOLM, 5 septembre. — Toute la presse suédoise publiait hier des informations détaillées sur le match de football qui avait eu lieu la veille entre les représentants de Yougoslavie et de Suède et qui s'est terminé par la victoire yougoslave, par 2 à 1. Soulignant que cette victoire était parfaitement méritée, les journaux ajoutent que les Yougoslaves se sont particulièrement distingués au point de vue technique. Ils soulignent également que la victoire est une revanche réussie des footballeurs yougoslaves sur les jeux olympiques d'après-guerre, à Londres, en 1948.

Le soir du match, une édition spéciale des journaux a paru, donnant des détails sur le match et rappelant le jeu excellent, les manœuvres réussies et la présence d'esprit des joueurs yougoslaves dans toutes les situations. Le journal « Ekstreten » consacrait une page spéciale au développement du sport en Yougoslavie.

La Fédération suédoise de football avait organisé hier à Stockholm, un banquet en l'honneur de l'équipe yougoslave, en présence du Dr Douchan Bratitch, ministre plénipotentiaire de la R.F.P.Y. et des joueurs des deux équipes, des représentants du sport suédois et environ 150 autres invités.

SPORT

JEU DE BOULES.

BELGRADE 5 septembre. — La représentation de jeu de boules yougoslave qui doit rencontrer celle de la France, le 29 septembre, à Zagreb, vient d'être désignée. Ce sont : Hladnik, Korabola, Nadinitich, Karodjole, Butanec, Tcar, Pogelcek, Bojanac et Likovnik.

Ecoutez les Emissions

de RADIO-BELGRADE

en langue française

tous les jours de 18 h. à 18 h. 15

et de 22 h. 45 à 23 h.

sur longueur d'ondes de 49,18 m.

Cada noche

desde las 22 h 30 hasta las 22 h. 45

oid las emisiones en lengua Castellana

de RADIO-BELGRADO

sobre los 49 metros 18

Approved For Release 2004

SOVIET

: CIA-RDP83-00415R006600050003-0

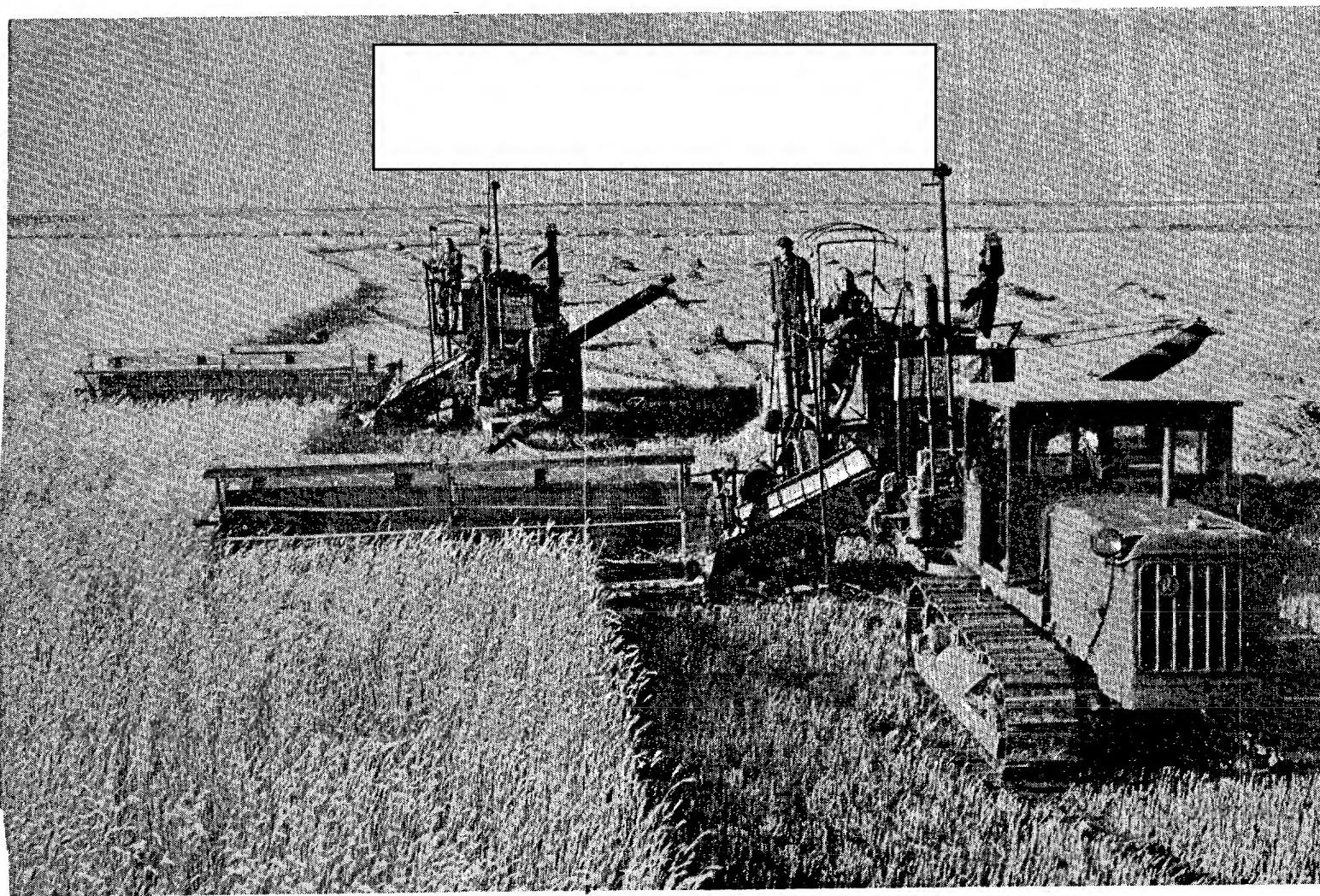
RUSSIA

Today

OCTOBER, 1950

20¢

25X1



Harvesting for Peace in Stalingrad Region



**“Aggression for Peace” in the Land of Korea
Words vs. Deeds on Formosa • A Catholic
Speaks on Peace • The Aged in the USSR
British Workers Speak on Soviet Labor**

Yes-or No?

The California subscriber whose letter we print here writes in alarm yet in firm faith in the truth. She asks us to KEEP THE TRUTH COMING. In turn we ask you, —Will you keep the truth coming,—YES OR NO?

I am writing to you in the form of a plea, please keep on with your magazine "Soviet Russia Today." The reactionary forces here in California are passing laws to take all of our freedoms away. I hope you will find some way to keep up your work and find some way to keep the truth in your magazine coming to the people, for I think it more important now than ever for the people to be well informed about what is happening. We can't get the truth on the radio or in the press, that is why I beg of you to keep the news coming.

I am just one of the many little people to whom the truth means so much.

Shall the answer be yes or no?

The fate of "Soviet Russia Today," which has kept the truth coming all these years, is in your hands, today.

These are desperate times. Other sources of operating income are vanishing. We have only one certain resource left—your loyalty and generosity. Whether "the many little people" are to get the truth or not depends on you.

You have not failed the magazine before. We are confident that you will not fail it now. But the emergency is critical. Your help is needed at once. Send your contribution today, using the order form below if you find it a convenience.

Jessica Smith

Editor

SOVIET RUSSIA TODAY, 114 E. 32nd St., New York 16, N. Y.

My answer is YES. I enclose \$..... as my contribution to keep the truth coming.

Name.....

Address.....

City..... Zone..... State.....

Imported Soviet Records

at reduced prices

1. Shostakovich Trio

Opus 67 for piano, violin, cello.
Album of 5 records. 10 sides.
Composer at piano.
TWO PRELUDES—Composer
at piano.

Originally \$7.00
Now only \$4.00

2. Prokofiev

Romeo and Juliet. 6 records,
12 sides. Composer conducting
Moscow State Philharmonic
Symphony Orchestra.

Originally \$8.25
Now only \$5.00

3. Folk Songs

Album of 4 records. Includes:
American Soldier's Song, Olive-
Eyed Girl, Serenade of a Stut-
terer, Scotch Song, The Day Is
Not Distant, Our Guards, Ta-
chanka, Meadowland.

Originally \$5.00
Now only \$3.00

4. Instrumental

Album of 4 records. Includes:
St. Louis Blues, Russian Tango,
Melody in Blue, Musical Study,
Maritza Melodies and Fialka
Montmartre by Kalman; Waltz
and Finale from Chaikovsky's
Sleeping Beauty.

Originally \$5.00
Now only \$3.00

Please add 50¢ for post-
age and handling costs

SRT PUBLICATIONS, INC.
114 E. 32nd St., New York 16, N. Y.

Please send me Albums

☐ 1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4

I enclose \$..... in payment,
including 50¢ for postage and handling.

Name.....

Address.....

City..... Zone..... State.....

SOVIET RUSSIA *Today*

C O N T E N T S

October 1950

Review and Comment

Jessica Smith 4

Words *vs.* Deeds on For-
mosa *Frederick V. Field* 7

Not My Liberty—But Ours
Richard Morford 9

Why I Signed the Stock-
holm Appeal
Abbé Jean Boulier 10

The Ude People
Ralph Parker 12

The Big Truth and the
Big Lie
Workers' Report on USSR 14

He Will Be an Engineer,
picture story 16

Questions and Answers on
Lysenko
J. D. Bernal, F.R.S. 18

The Old Belong to Life
Amy Schechter 20

Two Parallels 24

A Trial of Immense Con-
cern to All, *review*
Albert E. Kahn 25

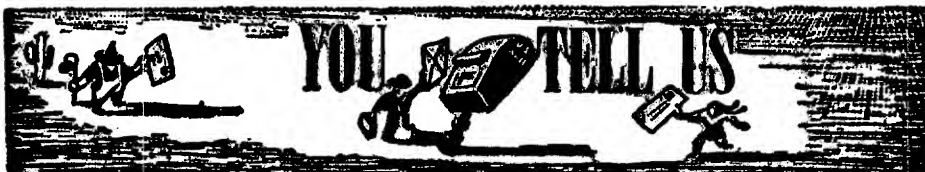
Our Cover shows wheat harvesting
in Stalingrad Region. Photos in this issue
are from Sovfoto unless otherwise speci-
fied.

JESSICA SMITH
Editor

FREDERICK V. FIELD
Editorial Consultant
on Far Eastern Relations

DONALD SCHOOLMAN
Business Manager

Vol. 18, No. 10, October, 1950. En-
tered as second class matter, March 25,
1932, at the Post Office at New York,
N. Y. Subscription \$1.50 per year, \$1.00
for 8 months (Canadian and foreign,
add 50¢. Draw postal money orders or
checks payable in New York). Published
monthly by the S.R.T. Publishers, Inc.,
114 East 32nd St., New York 16, N. Y.
Indexed in Bulletin of the Public Affairs
Information Service. Phone: MUrray Hill
3-3855. PRINTED IN U.S.A. 209



APPEAL FOR PEACE FROM SOVIET THEATER WORKERS

We give here part of an open letter
from 27 outstanding Soviet actors and
theater directors to theater workers of
America and Europe.

We are addressing ourselves to you,
our esteemed colleagues, to urge you
to give serious thought, as befits true
artists and humanists, to what is trans-
piring today in international life, and
to ponder your place in the great strug-
gle for peace, for the lives of our chil-
dren, for the future of culture and art.

Surely you can see what is going on
around you. A handful of warmongers
are scheming to plunge mankind into a
Gehenna of new and unheard-of tor-
ments. Should they succeed in this,
flowering cities will fall to ruin, the
greatest treasures of world culture will
perish, all that the genius of man has
created will be swept away.

Can we allow such an infamous crime
to be perpetrated? No.

Our great progenitors were strong,
they live in the memory of the peoples
because they succeeded in delving
deeply into the psychology of the ordi-
nary man, they saw what was going
on in his heart, their art expressed his
hopes and aspirations. They responded
readily to the demands of their times,
fearlessly defended the rights of man.

Can we today, when the destiny of
the world hangs in the balance, remain
deaf, then, to the voice rising from the
popular depths? The hearts and minds
of plain people in all countries are
consumed with longing for peace. They
have taken a resolve to curb the male-
volent forces that are scheming to un-
leash a new war. They demand the
prohibition of the atomic weapon and
condemnation of the first Government
that employs it as a war criminal.

We Soviet actors and theater direc-
tors derived deep satisfaction in sign-
ing the Stockholm Appeal. To affix
one's name to this document is to de-
clare oneself an opponent of the atomic
bomb and a champion of just peace.
Having signed the Appeal, we consider
it but our right to ask you, theater
workers of America and Western Eu-
rope: What have you done to support
the movement of millions of men of
good will who are fighting for peace?

We call you to add your signatures.
We are sure that like all men of good
will, you passionately crave a peaceful
life where each may work tranquilly in
his chosen field. Today this depends
upon us, upon our determination to
defend the peace!

AN APPRECIATION

To Soviet Russia Today:

This is more than a business letter
for I want to express my appreciation

of the excellent magazine you are put-
ting out at this critical time when in-
formation on Korea is so badly needed.
I read with great interest Fred Field's
excellent diagnosis of the Korean situ-
ation.

Epstein's review of *Korea Today* was
good and he shows the weakness of
that book in that McCune did not suf-
ficiently stress the reactionary attitude
of the generals whom the U.S.A. sent
there with instructions to get tough
with everything that pertained to Rus-
sia.

I am re-reading the Autobiography of
Lincoln Steffens (my brother-in-law)
who, a mild liberal, step by step moved
on as he discovered facts and found
that things were not as they seemed.
If you will re-read, say, Chapter VI,
page 42, and see the shock he got when
he was a page in the legislature in
Sacramento, he discovered the crooked-
ness there, and then when he saw the
crooked horse races at the track . . .
What an open mind he had, how much
he learned in college, in Wall Street, in
the shame of the cities, and then went
to Russia and from there wrote me
that they had removed all the things
that he had fought in America for 20
years and they would set up a culture
inside of 50 years that the world had
only dreamed of.

Allen Holman Suggett
Santa Barbara, Calif.

ILLUMINATES KOREA

To Soviet Russia Today:

The August edition of SRT gives the
most complete and illuminating picture
of the events leading up to the present
Korean situation I have yet read. It
shows how completely misinformed we
are by the childish propaganda and bel-
licose blusterings of the Western com-
mercial press and radio.

Norman S. Major
Regina, Saskatchewan
Canada

CONTRIBUTION TO PEACE

To Soviet Russia Today:

Your magazine is one of the most
outstanding in its presentation of fac-
tual information concerning the USSR,
its contribution to real democracy
among the nations of the world and its
contribution to a stable peace.

It also reveals the nature of the great
conspiracy directed against the first So-
cialist Republic in history which has
modelled a pattern of achievement
through terrific opposition of powerful
forces arrayed against it.

Here's hoping for your continued suc-
cess which your valiant services have
so justly merited.

Fred W. Greenough
San Gabriel, Calif.

Review and Comment

Stem the Fascist Tide!

IN BETRAYAL OF ALL THE PRINCIPLES OF FREEDOM AND DEMOCRACY which gave our country birth, the elected representatives of the American people have passed a bill that sounds the death knell for our Constitution and Bill of Rights. In desecration of our World War dead who fought to maintain the principles of democracy against the onslaught of fascism, our Congressmen and Senators, with only a pitiful minority dissenting, have surrendered to the enemy vanquished on the field of battle.

Let Americans remember with what horror we saw the lights of Italy and Germany and then of Europe go out, as the Nazi-fascist dictators murdered democracy first in their own countries and then throughout Europe, while the Japanese militarists carried on the same mission in the Far East. Let us recall our wonder that there were so many who could so supinely yield to their own and foreign dictators in the pre-World War days. No foreign armies tramp the dear ground of our America, no tanks roll through our streets. It is our own countrymen who by legislative act seek to impose on us the tyranny of Hitler, Mussolini and Hirohito. It is American troops and tanks and planes that seek to bring the American way of life to other lands.

The passage of the Wood-Mundt-McCarran-Kilgore bills through Congress is an open admission before the world of the present meaning of the American way of life we are trying to impose in Korea and Asia and Europe under the fiction of threatened aggression by the Soviet Union.

It was spelled out plainly in the Senate debate. Two bills were before them. One was the Mundt-McCarran Bill, paralleling and surpassing the House Wood Bill, in effect outlawing the Communist Party and all opposition thought, branding all Communists and "Communist Front" organizations as enemies of their country, compelling them to register, and imposing high penalties for refusal to brand themselves as criminals, and numerous other police state provisions. The other was the Administration-sponsored substitute offered by the Kilgore group, providing for the internment in concentration camp of all Communists, fellow-travellers, peace advocates, and persons *thought to be dangerous*, in any national emergency. Supporters of each bill, at the beginning of the debate, attacked the other as ushering in a police state.

Senator Lehman (D., N. Y.), a sponsor of the Kilgore Bill, said that the Mundt-McCarran Bill was clearly subject to the gravest and most dangerous misuse. He pleaded with his fellow-Senators:

Let us not mortgage the liberties of our people far into an unseeable future to satisfy the desire of some few of us to place the brand of shame on an unlimited number of our fellow citizens. Let us safeguard our liberties . . . against those who would cripple the Constitution in a vain effort to curtail the activities of those who they deem to be Communists.

Sen. Humphrey (D., Minn.) called the McCarran Bill:

. . . A catch-all . . . a spray-gun, spraying the entire American political scene and hoping to hit something. You can't prove foreign control in the courts and that's why Communists haven't been forced to register under the Voorhis Act.

Democratic majority leader, Senator Scott Lucas of Illinois, charged that the registration features of the McCarran Bill "could well, in fact, harm the security of the United States," and then proceeded himself to make the motion that made the Kilgore Bill an amendment to the McCarran Bill.

On the other side, McCarran Bill supporters attacked the

Kilgore measure in equally vigorous terms. Senator Mundt (R., S. D.) charged that the establishment of concentration camps into which people could be put without benefit of trial "creates a swarm of Gestapo agents . . . it would be worse than thought control."

Sen. Homer Ferguson (R., Mich.) charged that the Kilgore Bill:

. . . would be unconstitutional, un-American, and I think it would be the first blueprint of a dictatorship in America. . . .

And Senator McCarran (D., Nev.) himself, in his attack on the Kilgore Bill, characterized it as:

One of the most startling products of legislative craftsmanship which has ever been printed under the sponsorship of a United States Senator. . . . It is not workable under any accepted standard of Americanism which includes the preservation of the fundamental freedoms guaranteed by the Bill of Rights.

Others on both sides made similar charges, and after each side had branded the other's legislation as unconstitutional, the overwhelming majority suddenly agreed to join together and *merge both bills* into an omnibus monstrosity of fascist provisions combining all the worst features of both. Only seven Senators voted no. The remaining seventy Senators present violated their oath of office by voting for measures they had openly denounced as unconstitutional.

It is up to the President to make good his promise to veto this fascist legislation and in a forthright manner that will not permit his veto to be over-ridden.

Only a mighty flood of protests from the American people can insure this action by the President.

On record against these fascist measures are the AFL, the CIO and independent unions, church leaders, Negro organizations, leading Jewish groups, the women and youth of America. Opposition has come from almost every decent, democratic-minded group in our country, conservatives as well as liberals and progressives. Even large sections of the conservative press have expressed alarm.

No patriotic American can remain silent in the face of this horrifying menace to all our liberties. Wire your veto demand to the President today. If the matter is settled by the time this reaches you, if the bill becomes law, the next step must be a mighty campaign for its repeal. The people can and must stem the tide of fascism and save our America. There is no threat from the Soviet Union. The threat is here at home.

"Aggressors for Peace"

AS THE DRIVE TOWARD FASCISM GATHERS SPEED AT HOME, IT becomes more and more difficult for the administration to conceal its aggressive policies abroad under pious protestations of democracy and peace.

Secretary of the Navy Francis P. Matthews in his speech of August 25, openly advocated America's instituting a war "to compel cooperation for peace." He said that our program would be branded "imperialist aggression," but that we would accept this with complacency for "even though it cast us in a character new to true democracy—an initiator of a war of aggression—it would win for us a proud and popular title—we would become the first aggressors for peace."

Whether through alarm at the effect abroad of such a statement, or to offset the effect of what was interpreted in many quarters as an authorized trial balloon, the State Department immediately disavowed the speech, declaring it had not been cleared with the Department and did not represent United States policy. Secretary Matthews himself later told reporters that he had cleared the speech with no one, and that it represented his "personal thinking."

Numerous commentators pointed out that Secretary Matthews had only blurted out openly what was well known to be the accepted policy of the most influential Washington circles. As representative in the Cabinet of Morgan-Vatican

interests, Secretary Matthews himself is not only in a position to know what real American policies are, but one of their main architects.

Said the *Wall Street Journal* on August 29:

What Mr. Matthews suggests is nothing new: even in democracies wars have been provoked in order to get things settled. . . .

It is a popular fallacy that a democracy cannot be aggressive. . . . But a free people can be pushed to aggressiveness. And they can also be led to it. . . . One does not have to look far in Washington to find stoical acceptance of the prophecy that the third world war is inevitable if, in fact it has not already begun. . . .

David Lawrence, writing in the *New York Herald Tribune* for August 28, applauded Matthews and said, "It could well happen that Mr. Matthews' greatest service to his country will some day be recorded as speaking out plainly as he did in Boston last week."

Marquis Childs wrote in the *New York Post* of August 30 from Washington, on the Matthews statement:

No one who has even the slightest knowledge of what is happening here can believe that he thought up the idea of a preventive war, but now he has been made to confess and stand in the corner. The fact is that the preventive war theory has had important support in the Pentagon from high officials both in and out of uniform. . . . Secretary of Defense Johnson has in private talks referred to the preventive war concept. . . .

And Hanson Baldwin, *New York Times* military expert said the speech was

. . . clearly a trial balloon; the method of launching it was a favorite of Matthews' political boss, Louis Johnson, Secretary of Defense, who has been selling the same doctrine of preventive war in private conversations around Washington.

Matthews' voice was not a lonely one. A few days after his statement, General Orvil Anderson, commander of the Air War College echoed it. He declared that the doctrine of waiting until you're hit first doesn't come from Americans, who "believe in taking the initiative." He added "Give me the order to do it and I can break up Russia's five A-bomb nests in a week." He was suspended from his teaching job, but immediately given another post.

In recent weeks, indeed ever since the end of World War II, similar calls for America to initiate a "preventive war" against the Soviet Union have been heard from many quarters, official and un-official. On V-J Day in Moscow when the Soviet people were thronging the streets expressing their overwhelming joy at the coming of victory and peace, George Kennan, watching them cynically from the windows of the United States Embassy, was heard by correspondent Ralph Parker to say: "They think the war is over. It has only just begun." George Kennan, then counsellor of the Embassy, returned shortly thereafter to Washington to become head of the State Department's Policy Planning Staff where his main business consisted in providing a spurious justification for the preventive war policy by attempting to prove the existence of an aggressive Soviet expansionism that must be checked everywhere by American power.

The public rebukes, suspensions and even the resignation of Secretary of Defense Johnson and his replacement by General Marshall, cannot hide the fact that the statements by Matthews and others are in complete harmony with Administration actions. They go far toward explaining why the Administration is so opposed to the World Peace Appeal for banning atomic weapons and branding as a war criminal of the first nation to use them. And what, in fact, are the invasion of Korea and the military intervention against the Chinese People's Republic in Formosa but taking the initiative in a war of aggression?

If further confirmation of the Administration's policy were needed, it was provided by Secretary Acheson in his television broadcast of September 10, when he declared:

. . . I believe with modern weapons and ingenuity we can do again what was done for so many centuries at the time of the Roman Empire. It doesn't make any difference that you are out-

numbered. It depends on the strength of the organization, the superiority of your weapons. *You can hold back all sorts of hordes if you have that. (Italics ours.)*

Thus Secretary Acheson proclaimed the aim of a *Pax Americana* as the modern equivalent of the *Pax Romana* which every student of history knows was a peace of conquest, a peace imposed by a power seeking dominion over others. (Every student of history also knows what happened to the Roman Empire.) And in pursuance of this aim, as our announced program of rearming Germany and Japan makes clear, we turn to those who were the "Huns" and "Asiatic hordes" of yesterday to use against our wartime allies, who have become "all sorts of hordes" today.

The Nature of the War in Korea

THE CALLS FOR AGGRESSIVE WAR ARE MADE ON THE GROUND OF America's liberating mission in the world. Such a war, of course, would be for freedom and democracy, and on behalf of oppressed peoples. Just such a war as they advocate is taking place now in Korea. The threats to intensify and widen that war make it the solemn responsibility of every America to examine the nature of that war, decide whether it is a just or unjust war, and take our stand. We cannot avoid concern over the issues for which Americans are dying and killing other people.

Despite all the distortions of the press, the truth of what is going on in Korea is available for those who wish to find it. We have already presented in these pages the background of American policies in Korea and the nature of the terrorist Syngman Rhee police state which American arms are supporting, compelling the conclusion that it is an unjust war of intervention in a civil conflict brought on by our own government's policies. We can also judge the war by the way it is being fought. As Israel Epstein put it in a recent excellent commentary in *Allied Labor News* (August 24): "No liberating army ever applies wholesale terror to civilian populations—or expects their instinctive fear and hate."

The destruction that has been spread in Korea by American bombers is on record. The objectives have not for the most part been military. A series of notes from the North Korean Government to the Security Council has detailed the devastation inflicted by American bombs on cities and towns, on hospitals and schools, on thousands of homes, on peasants working in the rice fields, on women and children and old people. The latest note, told of the almost complete destruction of all Korea's heavy industry, most of its medium and light industry, great areas of farm land. How is one to explain the remarkable military prowess of the North Korean armies in the face of this crippling of their sources of supply except on the basis that they are the people who are fighting a liberating war for their own land and freedom?

Now listen to the report on the war from the American side by John Osborne, in *Life* magazine for August 21, in a horrifying article entitled "Report From the Orient: Guns Are Not Enough."

Osborne, although he considers the technical performance of American arms and armies "wonderful and thrilling," begins by saying that this is a story no American should ever have to write—"the ugly story of an ugly war, perhaps the ugliest that Americans have ever had to fight." And he gives the key to this when he says that American soldiers are "in a land and among a people that most of them dislike, in a war that all too few of them understand and none of them want. . . ."

Scouting the official explanations of the war in this country Osborne says, and mark these words well:

I say that this is an *especially* terrible war. . . . No American after seeing the actualities of war in Korea, could ever call it a "police action," or could dismiss it as merely the first of many "dirty little wars" that we must learn to take in our stride. Much of this war is alien to the American tradition and shocking to

the American mind. For our men in Korea are waging this war as they are forced to wage it and as they will be forced to wage any war against the Communists anywhere in Asia

Mr. Osborne goes on to describe what the way in which the war is being fought in Korea means. It means, he writes:

... to force upon our men in the field acts and attitudes of the utmost savagery ... not the usual, inevitable savagery of combat in the field, but savagery in detail. ...

This, he writes, means the blotting out of villages, the shooting and shelling of refugees, because enemies *may* be among them. As to the South Koreans whom *we* are supposed to be helping he unwittingly gives the whole game away by referring to them as *our* South Korean helpers, and describes the conduct of South Korean police and marines as indescribably brutal. He confirms the charges of atrocities from North Korean authorities by reporting that South Koreans often murder prisoners of war to save themselves the trouble of escorting them to the rear, and murder civilians to save themselves the trouble of searching and cross-examining them. Because of American fear of possible guerrillas—whose ubiquitous appearance in itself indicates the real feelings of the South Korean people—Osborne reports that U.S. Commanders give orders to shoot into whole parties of refugees, and quotes the response from one unit leader: "My God, it's gone too far when we are shooting women and children." But they do it just the same, because "our forces can't take any chances."

There are many such reports. In the *Hearst Journal-American* of August 29, Bob Considine, wrote from Tokyo that "Our men have had to kill a lot of youngsters. . . ." "It is a kind of war," he goes on, "that turns the stomachs of Americans and turns some of their minds too," and describes a young American boy "close to a mental wreck in the Tokyo hospital" who had to kill a little girl, "because it was a case of kill the kids or get killed."

Even the *New York Herald Tribune's* conservative commentator, Walter Lippmann, is alarmed by the kind of war we are fighting in Korea. Declaring that it is not necessary for the U.S. to prove to the world that it can defeat Korea, he wrote on August 17:

What we do have to prove to the world is that we can help a country without destroying it. If we have to spend a year building up ground forces in the beachhead while the Air Force demolishes the roads, bridges, public utilities and factories of all of Korea, the "victory" when it comes will indeed be Pyrrhic. Even if the operation is successful, the patient will be dead.

Much has been written about the contemptuous racist attitude of the Americans toward the Korean people, signalized in their use of the offensive term "gook." The most shocking picture of this attitude was given in a dispatch by Jimmy Cannon published in the *New York Post* of September 8. In an article about the way the GI's feel in Korea he says they "despise the country" denounce Korean women "as the ugliest they have ever seen," and consider garbage "perfume" in comparison with the smells. He tells of a toothless corporal who boasts of his system of making his dates "smell nice" by sprinkling talcum powder over them. The article is so vulgar, offensive and insulting that it is revolting even to quote from it.

Recently General Mark Clark, Chief of the U.S. Army Field Forces said of the new recruits: "We will make them ruthless soldiers who will learn how to kill the mad dogs who are shooting our wounded in Korea." And Selective Service Director Hershey called for more good young "killers."

Where is the conscience of the American people? For humanity's sake, for simple decency, for the sake of our own children who will in the end be the victims too if we let wars like this go on, let us cry out with all our might for an end to this senseless bloodshed and horror. In the measure that we acquiesce in these things and do nothing to oppose them, the blood guilt is on each one of us.

OUR LAST ISSUE CARRIED A REVIEW OF SECURITY COUNCIL PROCEEDINGS during the first half of August under the Presidency of Jacob Malik, Deputy Foreign Minister of the USSR and Soviet representative on the Security Council. During the remainder of his tenure, Mr. Malik continued his efforts to bring about a peaceful settlement in Korea, under a barrage of abuse from the Anglo-American bloc for "holding up" the work of the Council by "obstructive" tactics. As we previously pointed out, Mr. Malik was indeed trying to obstruct the use of the Security Council as an agency of aggression against the people of Korea and the rest of Asia.

The Soviet proposals for peaceful settlement in Korea were embodied in a resolution calling for the seating of the delegate from the People's Republic of China; inviting the representatives of both North and South Korea to sit with the Council during the discussion of the question; putting an end to the hostilities in Korea and withdrawing all foreign troops.

The U.S. blocked admission to the United Nations of the lawful representative of the Chinese people, although five of the Security Council members voted for it, and resisted all efforts of the Soviet Union to make it possible for both sides to be heard on the Korean question.

Mr. Malik held firmly to his position throughout the month that he could not make a ruling to invite to the Council table only the representative of South Korea, on the basis that the previous invitation had been issued illegally, in the absence from the Security Council of the Soviet Union and the Chinese People's Democratic Republic.

When Britain's Sir Gladwyn Jebb took over the Presidency of the Security Council under the regular rotation system on September 1, his first action was to invite South Korean representative John M. Chang to the Council table. Mr. Malik, in his seat as Soviet delegate, immediately objected that the only just procedure would be to invite both North and South Korea, and challenged Sir Gladwyn's ruling that he was obliged under the June 25 decision to invite the South Korean representative. Nine countries upheld the ruling, with only Mr. Malik voting against it. Mr. Malik then introduced a resolution to invite the representative of North Korea as well, which was voted down eight to two.

When the United States resolution condemning the North Korean authorities for their continued "defiance" of the United Nations and calling on all nations to refrain from assisting them was put before the Council in September, Mr. Malik promptly vetoed it on the ground that it was designed not to end the war, but to intensify and extend the hostilities in Korea. The Soviet proposal for peaceful settlement outlined above was defeated eight to one. The Soviet resolution offered by Mr. Malik in August condemning the United States for inhuman, barbarous bombing of the peaceful population of Korea was defeated nine to one.

However, while the United States was able to keep the votes in line on questions directly relating to Korea, the deep rifts in the imperialist front became apparent in the discussions and votes on the question of Formosa, which Mr. Malik succeeded, with an assist from General MacArthur, in getting on the agenda during his chairmanship, as well as the question of U.S. bombing of Chinese territory by U.S. planes.

Chinese Protest on Formosa

On August 25, Mr. Malik presented to the Security Council a note of protest from Chou En-lai, Foreign Minister of the People's Republic of China, at the armed aggression against China through the de facto occupation of Formosa.

The Chinese note branded President Truman's ordering of the Seventh Fleet and contingents of the U.S. Air Force to

(Continued on page 26)

Words vs. Deeds On Formosa

by FREDERICK V. FIELD



—Wide World
Invitation to the Dance—
Formosa Style

Gen. MacArthur and Mme. Chiang Kai-shek
on the general's recent visit to Formosa

A GOOD MANY people in this country—though judging from the press very few abroad—reached two conclusions from President Truman's apparent repudiation of the MacArthur statement on Formosa. One was that the President was in sharp disagreement with the views expressed by his commanding officer in the Pacific. The other was that the administration was pursuing a policy towards Formosa and the Far East essentially different from the one espoused by its own pro-consul in that area.

These were precisely the conclusions that the administration hoped Americans would come to. Whereas MacArthur spoke of American domination of East Asia, of territorial aggrandizement and war, the President would have us believe that the dove of peace resides exclusively at the White House over which, and over nowhere else, flies the banner of democracy.

In view of the dangerous crisis brought about by the Korean war and the inseparability of the Formosan question from that war it is appropriate to look more deeply into this matter between the President and MacArthur to see whether or not the conclusions that a good many have reached are valid.

On the face of it, it would seem rather extraordinary for a nation at war, as is the United States in Korea, to have as its military commander in charge of the prosecution of that war a man who holds and propagates military and political views contrary to those held by his President and the government over which he presides. In MacArthur's case the situation is even more peculiar. He is not only the American military commander for Korea and the rest of the Far East but in his capacity as chief of the forces occupying Japan, he is also America's leading political representative in the Far East. Yet this man, in spite of Truman's pretense that they are in fundamental disagreement, remains in these key positions. The differences, which the President alleges exist between himself

and MacArthur, are not, mind you, differences over picayune questions or even over moderately important ones. The alleged differences, on the contrary, concern the most basic questions which any nation can confront, questions of aggression, expansion and world war. These are questions involving the fundamental morality of the American government. Yet the man who is said to disagree with the administration on these matters remains its leading representative in the very area over which the "dispute" has arisen and in operational charge of the local war which has brought us to the brink of disaster.

This strange contradiction in the appearance of things, too, must be explained by looking a little more deeply. For, obviously, in retaining MacArthur in the Far East the President is either remiss in his duty to carry out the policies of his own administration or he is telling the world that there is after all very little difference of opinion between him and his pro-consul.

MacArthur does not hide behind a bushel. Nor is he a shy little flower. Those who know him say that he shows no trace whatsoever of modesty. His opinions, have always been well-known for they are lavishly publicized by a special staff which he retains for this purpose. In his message to the Veterans of Foreign Wars at the end of August he let nothing out that had not on many previous occasions been permitted to leak out of his headquarters much in the manner of a geyser. The "MacArthur Line" of so-called American defense had long been widely publicized. His disdain of the Far Eastern people and his voluntary assumption of the mantle of the White Man's Burden were already common knowledge. His supreme arrogance was unrivalled not only among the noisy brass of the American military but among the de Gaulles and Montgomerys of other countries whose egotistic behavior had often embarrassed their imperialist chiefs. There was nothing new, as far as substance was concerned, in

this new oracular message.

What was startling about it was not its substance, but the fact that it was made at all at this touchy moment in the destiny of American imperialism. It was also extraordinary in its comprehensiveness. It left little unsaid. One's imagination was taxed to the minimum. MacArthur made himself quite plain.

After bestowing pontifical blessings upon the veterans the General expressed the opinion that as a result of World War II the American strategic frontier was moved from the west coast and its exposed salient reaching out to the Philippines to "embrace the entire Pacific Ocean." This ocean has in his opinion "become a vast moat to protect us as long as we hold it." A strange view indeed of the results of the anti-fascist war, a view for which it would be difficult to find documentation during the course of the war itself. In any case according to the General this new American position provides the springboard from which to rule half the world. "From this island chain," he says, "we can dominate with air power every Asiatic port from Vladivostok to Singapore and prevent any hostile movement into the Pacific."

Formosa, says MacArthur, is in the very center of this "defensive" perimeter and is essential to its maintenance. It therefore must be held by the United States for the purpose of establishing upon it naval, air and military bases. Only such action by the Americans will endear the millions of people of the Far East to us. For is it not MacArthur himself who says that "it is in the pattern of the Oriental psychology to respect and follow aggressive, resolute and dynamic leadership"? This sagacious remark is proved, he informs us by the following: "Nothing in the past five years has so inspired the Far East as the American determination to preserve the bulwarks

7

OCTOBER 1950

was subsequently cited for contempt.

At that time the House Committee was a premature advocate of the Cold War.

On November 14, 1945, three days after the first demand for names by the House Committee, the National Council's Madison Square Garden rally was addressed by Dean Acheson, then Under-Secretary of State, and received warm messages from President Truman, General Eisenhower, Admiral King and Secretary of War Patterson.

Since that time, however, the Cold War policy then urged by the House Un-American Activities Committee has become official U.S. Government policy. My arrest has new significance today.

The danger to democracy is always grave when the right of citizens to band together in organizations and petition is endangered by a Congressional committee with the power to conduct inquiries, to slander, to defame and intimidate; when, in the words of Chief Justice Vinson, "the way is open to force disclosure of attitudes on all manner of social, economic, moral and political issues."

In time of war hysteria, this danger is increased many fold.

Today, in the light of my case, we must ask—

Is the right to speak and petition for peace, to avoid atomic war and the de-

be reviewed.

While I am in prison, I cannot speak to you directly. Let it not be necessary for me to approach you face to face. Let us join together in confidence. More than your silent sympathy and agreement is needed.

An immediate vicious result of these attacks is the wasting of important and limited funds. Please send whatever you can to Dr. John A. Kingsbury, Room 803, 114 East 32nd Street, New York City, so that our organization may continue and strengthen its work for the peaceful co-existence of the United States and the Soviet Union.

RICHARD MORFORD

of our Pacific Ocean strategic position from future encroachment, for few of its people fail accurately to appraise the safeguard such determination brings to their free institutions."

How unfortunate it is for the American plans that these few citizens of the Far East who fail to appreciate Wall Street's munificence should happen to be concentrated in China, Vietnam and Korea! How tragic that their ignorance should be so deep-seated that in China they have thrown out the MacArthurs and in Vietnam and Korea they are in the process of doing so!

What incredible nonsense, MacArthur! What abysmal ignorance and conceit on your part and on those for whom you

ing that the status of Formosa is not yet determined and will be determined only when "there is international action to determine its future." Thus on the one hand Formosa is part of the Chinese civil war, which would seem to make it part of China, and on the other it is not part of China. But even stranger in connection with point four is the fact that Formosa is the refuge of the Chiang Kai-shek government which the United States recognizes as being the government of China. One cannot help but wonder how, if according to point four the status of Formosa is undetermined, it can at the same time be regarded as the seat of the Chinese government.

The 66th point states: "Wall Street's

Far East is cast by the events just prior to the outbreak of the Korean war. Readers of this magazine will recall that in recent issues we have reviewed the clash of words over Formosa which made much noise in this country in the latter part of 1949 and early 1950. Herbert Hoover, Senators Taft, Knowland, Ferguson and others advocated immediate American armed intervention in Formosa. Inspired articles appeared purporting to give MacArthur's views on the subject. These views are identical with those of the interventionists. There was much discussion of the "MacArthur Line" embracing not only Formosa but southern Korea. Early in January, as we reported in some detail in this magazine

A Catholic Priest on Peace

Why I Signed the Stockholm Appeal

by ABBÉ JEAN BOULIER

WHY? To do away with a situation which, for a Christian, is quite intolerable.

On May 19, General Vandenberg said at Detroit: "The existence of the atom bomb places industrial centers like Detroit in the front line. The great factories and industrial centers have become major objectives. With the use of the atomic bomb these centers can be destroyed a few hours after an attack has been launched."

What General Vandenberg said about Detroit we must say about Le Creusot, Lorraine, Boulogne-Billancourt.

Now the United States occupies bases in England, in Morocco (Port Lyautey), in France (Istres). These bases are fitted out for heavy bombers which are essential for carrying the atom bombs now being turned out in the United States by the billion-dollars worth.

Whether it would be better to transport the bombs immediately to these bases or leave them in America, is a matter of open dispute there. Indeed on June 6, Mr. Paul Griffith, Assistant Defense Secretary, declared that in 1947 he had advised President Truman to drop an atom bomb "somewhere over there" as a warning!

So from the very first moment of a conflict atomic death threatens thousands of innocent victims, in the United States, in Europe, in the world.

This abominable situation must be done away with. How?

By prayer, of course. Prayer can accomplish miracles. But we must not tempt God. God helps those who help themselves.

By neutrality, by saying to the two giants: go and fight somewhere else; you won't fight in Europe. Of course. But one of the giants is already installed here. How can we make it budge so that we can have real neutrality? And, in any case, would a crime committed outside Europe be any less hateful?

By trusting to our Governments? Our Governments are shirking the question. At Lake Success the United Nations Commission is in an impasse. There must be a way out. Control presupposes banning. Banning presupposes the weapon's being declared criminal.

This is what the *Stockholm Appeal*



Abbé Jean Boulier

says, and it is addressed to the peoples of the world, not to Governments who turn a deaf ear. It embodies the will of the people. Governments will have to bow to this sovereign will: sign or resign! This is why the Stockholm Appeal is not a declaration of principle, but a declaration of will, a resolution, the resolution of the peoples of the world to save humanity.

It is a modest resolution which aims only at the most spectacular of the weapons of mass extermination; which does not mention radio-guided rockets nor bacteriological warfare . . . but obviously opens the way to further bans.

It is a realistic resolution which is expressed in three inseparable parts—the outlawing, control and sanction.

It is an effective resolution, which will be signed in France by several millions, in the world by hundreds of millions and which will thereby force governments to cease recourse to diversions and evasions and will allow them only two alternatives: either to refuse to sign and to confess that they consider employing this criminal weapon; or to sign and to use it anyhow perjuring themselves at

the very beginning of a war and being hanged at the end of it.

The Stockholm Appeal is an appeal by peoples to governments—by peoples who command to governments who claim to serve them. The governing authorities must hear this appeal like a thunderclap through the snug and tight double-doors of the chancelleries. Millions of voices must lend themselves to this appeal.

One must choose and be counted. Who is for the Appeal? Who is against it? What honest men can be against it?

"I am against the Appeal," a poor soul has said, a man who to boot is President of the Paris Bar. "If the first atomic bomb is for Moscow I'm for it."

Well really! Here is a courageous, if cynical, opinion—one which puts its author outside humanity. This is no man, this is a wild beast!

The pilot of the plane which dropped the atomic bomb on Hiroshima, Captain Robert Lewis, has entered a monastery. He has decided to expiate until the end of his life the crime he committed in ignorance. He did not know the kind of machine he was transporting and which he released. Robert Lewis is a man and a Christian. The President of the Bar is an animal.

And an animal without common sense even. For if the first bomb is for Moscow, where will the second one fall?

"I am against the Appeal," a theologian has said, "for this Appeal is a publicity trap. I will not fall into this trap." He has fallen further—into sophistry and equivocation.

The only way to answer is to keep out of the equivocation. Is it a publicity trap? Well then, make it your publicity, add your signature, the signature of a Christian; give testimony of your Christianity on the petition where men, all men, can offer evidence of their humanity.

"I am against the Appeal," says another, "it does not speak of God. Without God there can be no real peace. I am for Christian peace, the only true peace!"

I too. But let us not be confused. The Stockholm Appeal does not lead us to "the peace of Christ in the kingdom of Christ," nor into the peace of the heart,

nor into eternal peace. It is concerned with the peace of the graveyards. Do you want to have to bury by the thousands the remains of human beings burned alive, if anything remains of them? Do you want to dig graves by the thousands for children?

This is the question. And if the Defenders of Peace are outraged and repelled at this thought, sign with them. Express with your name the disgust and horror which such a prospect for the human race inspires in you. I am a Christian. I am an honest man. I sign with millions of honest people who sign with me throughout the world, in the United States, in England, in Sweden, in China, in Russia, in India, in my neighborhood, in my village.

It is precisely at this point that I am attacked. "Abbé Boulier is a bad priest," "a Moscow spy in a priest's frock, he plays the Communist game. . . ."

I shall not reply to the insults; but I do want to reply to the stupidity—"you play the Communist game."

I play the game of humankind. I want to save the women and children of the world from the bomb, the women and children of France. I want to save them and I shall try to do so along with all men who, like me, see the danger and are determined to forestall it. It is certainly a question for Communists—it is a question for the whole human race; a plebiscite all over our planet, with a thousand million votes, bringing the end of the cold war and of war itself.

Let me do my job as a man and a priest and preach to all men the Lord's precept, "Thou shalt not kill." I am playing the game of the Church, of the Gospel, the game of life against death and frightful massacre. You tell me this is the game of the Communists. You could not give them higher praise.

Besides, the question is not a new one—it has already been resolved. At the time of the last strikes Catholics fought side by side with Communists for the defense of their wages. Nobody then raised the absurd objection—you are playing the Communists' game. It was a question of fighting together against misery and the intolerable exploitation of workers.

Well, it is the same thing today. It is not a matter of the well-being of the working-class home, but of its very existence. Moreover, the homes of the rich and the poor alike are threatened. It is not only a matter of fighting against misery, but of preventing death, the terrible, interminable agony of death by radiation burns. Like the strike against injustice, the struggle against atomic death demands unity of action. Hatred and fear of Communism must yield before a feeling of human solidarity, before our sense of duty to our fellows which tells us to sign.

ABBÉ JEAN BOULIER is the former holder of the Chair in Christian Principles of the Law of Nations at the Catholic Institute of Paris. Member of the World Committee of the Partisans of Peace; member of the Bureau of the Fighters for Peace and Liberty.

One must go further. How can one explain such a strange refusal among Christians of good will? Would not this refusal spring from a secret and obscure rationalization? "Never, under any pretext, on any occasion, make the slightest concession to the Communists. They are intrinsically perverse. They are under the ban of humanity. It is sufficient that they say white for me to say black. I hate them with a perfect and irreconcilable hatred." Such madmen exist. I have met them. But what have they in common with the Gospel?

"Thou hypocrite, if thine ass is fallen into a well, dost thou not break the Sabbath?" If your house is burning, do you send back the firemen because there is a Communist among them? Or if a fire threatens the headquarters of the Communist Party, do you refuse to put it out, as is your duty, simply in order not to play the Communist game? Well, your house and the house of the Communist, both equally, your wife and his, your children and his children, all of us together, are menaced by the atom bomb. This danger can only be eliminated by millions of signatures. Why refuse yours

Nearly 300,000,000 people in every quarter of the globe have already signed the World Peace Appeal for the banning of the atomic weapon under strict international control, and the branding as a war criminal of the first government to use it. In the United States, the 2,000,000 mark has already been reached.

The attempts to intimidate those who work for peace in this country have reached the extraordinary pass that the Peace Information Center, which has been circulating the appeal, has been directed by the Department of Justice to register as a foreign agent, although the absurdity of the request is indicated by the fact that the Department was unable to indicate who the "foreign principal" is supposed to be.

The Peace Information Center, as emphasized by its chairman, the noted Negro scholar, Dr. W. E. B. DuBois, "is an entirely American organization whose sole objective is to secure peace and prevent a third World War." It has no "foreign principal," but actuated by the highest moral principles, has offered the opportunity for Americans to join with the millions throughout the world who want to end forever the evil of war and believe that the essential first step is the banning of weapons for the mass murder of civilians.

Peace-loving Americans should not be intimidated by this effort to silence their voices, but should communicate immediately with the Peace Information Center, Room 413, 799 Broadway, New York City, for information on how best they can support the work for peace.

on this petition? Because the Communists have put theirs? Must you be evil because they have been good?

I have signed because I saw it was my duty. I am happy if the Communists feel the same. For it is the same duty felt by them and by me, through the same nature, the same reason, through the same voice of God.

But let us get down to concrete instances and examine the consequences of not signing with the Communists. If, in fact, I refused to play the Communist game when clearly they are making every effort to save the highest human values and doing it seriously, then I consider I would be failing in my duty as a Christian and also would renounce my rights as a Frenchman.

My rights as a Frenchman include my right to self-defense. I have the right to defend my country against the atomic threat. I have the right to refuse to transform France into an atomic battlefield—which it would become as soon as a conflict broke out.

For this legitimate defense I have the right to seek help from all honest people who offer me an honest hand.

The United States can invoke the most noble pretexts—and indeed does not fail to do so. But its policy, in the last analysis, puts France in danger of having atom bombs dropped on her. The Defenders of Peace propose the banning of the atom bomb. You will say they are Russians and Communists; in that case I sign with the Russians and the Communists to save my country.

I add that it is my duty, for as a man and a Christian I have duties to observe towards Communists. As a Christian I owe it to myself to welcome truth and justice whatever their source, making exceptions of nobody.

As a man finally I must uphold the Communists in all civil rights and recognize therefore their right to solicit by petition, with other citizens, the opinion of all citizens on a question of life and death which concerns us all, or I adopt toward them an attitude of hostility which is not justified in public life, putting them outside the law. That is nazism.

But let us consider even the last likely consequences of the Stockholm Appeal. It is possible that this world plebiscite may weaken the position of the United States in the world, their material position, but above all their moral position. They, and the Governments in their tow, will appear perhaps as criminals who are in advance ready to commit a crime against humanity. Face to face with Russia whom they consider an intending criminal, as they constantly refer to her as a "possible aggressor," they in turn are going to appear as "possible criminals" because they will "possibly" be

(Continued on page 30)



The postman of Gvasyugi Village, Samen Kelindziuga, who served in the Soviet Army during the war

The Ude People

by

RALPH PARKER

IN THE Soviet Far East, in the valley of the swift-flowing river Khor, buried deep in the forest is the village of Gvasyugi. Here live the Ude people, one of the least numerous of the 36 different nationalities that have been identified in this part of the Soviet Union. As a settled people they are scarcely more than twenty years old for it was some time after Soviet power was established at Khabarovsk that these nomads emerged from the forest.

Much has been written in the past about the curious customs of these peoples of the North, saved from physical extinction by the Revolution; of the Chukchi, the Koriaks, the Oirots, the Nanai and the Evenkis to name but few. Students of tribal society have found much to interest them in traces of matriarchal customs; the ritual of the *shamans* (witch-doctors) who held these pagan peoples in their grip until quite recently, has provided anthropologists with examples of totem-worship; while exponents of the science of linguistics have been set intricate problems by their studies of the languages of peoples who possessed no written language less than thirty years ago.

But it is only now that we have been given the opportunity to read a literary, organized account of their primitive customs written by a member of one of these peoples. In the story of his early days, written in the Ude language and translated into Russian, Jansi Kimonko has given us a unique document. Reading it, one learns, far more vividly than from the account of another outsider, how immense has been the change brought about by the Revolution in the lives of the "forgotten peoples" of tsarist Russia.

The man who tells this story was born "according to the law of the forest," which means that three days before her confinement his mother, dressed in a dress made of fish-skin and stitched with tendons of bear killed by the spear, went alone into a forest hut which none save her was allowed to enter for fifteen days. Here, in the depth of winter, unaided, she gave birth to the infant who was to become the Ude people's first writer.

The Kimonko clan made up one-half of the Ude people living in the Khor valley, the division probably being the result of one of those bisections familiar to students of tribal society and often linked by them to marriage customs. In the early years of this century the bitter feud that divided the two clans was one of the principal reasons for their weakness. Needless to say, hatred was fanned by the tsarist governor at Khabarovsk and by the Chinese merchants who used to exchange opium and alcohol for the furs of the Ude trappers. One of Jansi Kimonko's earliest memories was of the head of the Kimonko clan showing him with pride his broken fingers and scarred limbs, the results of carrying on the clan's traditional feud.

Like most nomadic peoples, the Udes wandered because of economic necessity. Flood, forest fire, smallpox epidemics and, above all, hunger, caused them to strike camp and move on in boats carved out of poplar. The story of Jansi Kimonko's youth is a tragic succession of hopes for a settled existence being dashed by natural catastrophe and, more often, by the results of ignorance exploited by the local *shaman*. Not until the Red Flag was hoisted over their yurts was the wandering of the Ude people ended, and only then did they learn how to sow grain and build permanent dwellings.

Kimonko's account of the family yurt corresponds closely to the description of neolithic dwellings given by Soviet archaeologists from Central Asia; a large wattle-roofed hut with a central hearth and a common area for eating to which

the women members of the clan were allowed to cross from their own section of the yurt.

Both within and outside this home, life was hedged in by rules of magic. If a death occurred inside the yurt, it was pulled down to avoid the corpse crossing the threshold, even though this meant leaving the living homeless. When a man was buried he was first prepared for life in the underworld, dressed in summer garments if he died in the winter and vice versa in summer; armed with a spear since it was believed that "below" too there were rivers and forests; with two silver coins placed in his hand so that he would be able to buy himself a bride; his head laid to the West; his favorite dog slain and buried at his feet.

Less than thirty years ago Jansi Kimonko watched his uncle being buried in this way. He had taken part in the ineffectual ritual conducted by the *shaman* in an attempt to save the sick man's life. The *shaman* diagnosed the presence of a particularly powerful devil to whom furs and cloth would have to be sacrificed. He instructed the Kimonko family to make an image of a tiger from grass, with two riders on its back clutching a snake whose tongue must be set alight. Then the *shaman* himself appeared masked and disguised as an animal and knelt before the idol whose function it was to wrest the soul from the sick man, to free it from the devil's grip and to return it to the *shaman*, now wearing the sick man's clothes.

This grotesque sorcerer then advanced to the patient. Keeping his teeth tightly clenched as if to restrain the sick man's soul from escaping prematurely, he returned the borrowed garments and then breathed into the sick man's mouth. After which he left with the furs and the cloth. A few hours later the patient died.

Among Jansi Kimonko's early memories magic plays an important part. His father had killed a bear, and the family was gathered around the hearth to eat it.

the details of the combat to the grandmother of the family, the other members of which make pretence of not hearing. Then the eyes are removed and Jansi is told to swallow them so that when old enough to hunt "he will be able to see the animals before they see him." The rest of the head is nailed to the tree that first catches the light of the rising sun "so that the bear will be able to see that we keep to the rules." These rules consist of smearing the clan's idol—known as Sangai Mama—with blood and laying the bears heart at its feet. The meal is then eaten in silence.

It is clear that we have here an authentic account of the survival of totemic practices at a stage where there is confusion between the concept of the bear as sacred and tabu and the concept of the bear as inferior to man, "always stronger and more cunning than the bear" as one Ude song puts it. This complicated relationship is further described by this author in the strange sequel to the feast.

A few days later, when the family was still rejoicing that they had now sufficient stocks of bear fat to last the winter, news is received of the death of a member of the Kimonko clan in combat with a bear. In the yurt it is at once decided that as this mishap had occurred as a result of a bear breaking the law of the forest, by which it is forbidden to attack a human being, the family is under an obligation to revenge itself on the bear by refusing to eat any more bear meat during the winter. And without demur, the family throws its winter supplies to the dogs.

This is followed by a solemn trial of the bear culprit through the intermediary of the *shaman*. The dead man's son, before the whole Kimonko clan, demands an explanation from the bear. At the top of his voice the *shaman* "translates" this into bear language, and follows this by replying on behalf of the absent bear that it had broken the rule of the forest because the hunter had spoken ill of the *shaman*. Nothing remains to be done except for the *shaman* to extract a promise from the Kimonkos that they will respect him more in the future, assuring them that he will prevent the bears becoming rough again.

Jansi Kimonko vividly recalls the end of this weird "trial of the bear" with members of the Kimonko clan symbolically embracing a bear's head as a sign of their "compact," and the *shaman* going off well laden with meat and fish.

Recall, once again, that these are things that happened within the memory of a man who was only nine years old at the time of the October Revolution; and remember that the men and women who lived under the power of magic, manipulated to aid the merchants who lived on the backs of these oppressed Asians, are

RALPH PARKER, a former "New York Times" Moscow correspondent, is now writing from Moscow for London and other newspapers. His latest book, "Moscow Correspondent," is an SRT Book Club selection.

today enjoying the same rights as the people of ancient Kiev or urbane Leninograd.

There is a collective farmer in the village of Gvasyugi who was sold for twenty sables in her youth. Her name is Paida. When she was young she was beautiful in the Ude manner and, widowed early, courted by many. But she permitted herself the luxury of falling in love with a youth who could not afford to buy her from her father.

She bore her lover a child which died in infancy. She buried it in the Ude way, by placing it in the boughs of a tree so that "its soul might take wing like a bird and alight in a new body." Had she done otherwise she would have jeopardized her chances of bearing another child, according to Ude custom.

Because Paida had affronted the law of the forest by her conduct she was brought bound hand and foot before the man whom the tsarist governor of Khabarovsk had appointed to be local chief. With her was brought the remains of the dead child and Kimonko tells us that she wept when she saw it at her feet.

"Why did you not obey the law of the forest?" she was asked. Kimonko says that she did not reply. What could she have said, he asks, being but a woman? Then the chief sent for seven switches which were bound together. Paida was stripped and, being held by two men, was beaten fifteen times. Kimonko, who was present, says that the people who attended the trial left rather

than watch the punishment. After she was beaten, Paida was sold to a passing merchant for twenty sables. Later he exchanged her for a younger bride. Paida is today a Soviet citizen, member of a collective farm, living in her own house.

How did this revolutionary change come about in the lives of the Ude people? How did the old law give way to the new? For the Kimonko clan the advent of Soviet power was salvation from certain death. Smallpox had wiped out most of the clan, threatened the rest. In despair the decision was taken against the advice of the *shaman* to send delegates to Khabarovsk.

"Why did you not come to us earlier?" the delegates were asked at the Committee for the Northern Peoples.

"We did not know the way to you through the taiga."

Thirty-two boat loads of supplies, a doctor and a Communist went with the delegates when they returned. A Soviet was elected; after a bitter struggle with the *shaman* the Kimonko clan agreed to make peace with their sister clan, and gradually to discard the practice of solitary birth, tree burial and polygamy.

A reading of Kimonko's account suggests that the most effective blow to the prestige of the *shaman*, and thus to the whole structure of magical precept, was the success of the Soviet doctors in checking the smallpox epidemic by vaccination, "the bite of the doctor's mosquito" as the operation was at first known.

Jansi Kimonko himself was now married. One day his father had said, "Let's go for the bride." This was the first Jansi knew of the marriage plan. The same day he returned with his wife to the family yurt. A Russian persuaded him to go to Khabarovsk to learn to read.

(Continued on page 28)

Formerly nomads and settled now for only about twenty years, the Ude people now have their own schools. This is in the library of Gvasyugi Village



"HOW depressing it is to realize that on this Labor Day, 1950, one-third of the human race works in virtual bondage.

"In the totalitarian countries the individual has no right that the state is bound to respect. His occupation is selected by his masters, his livelihood is fixed by decree, at the minimum which will give him strength to work another day."

General Dwight D. Eisenhower spoke these words in a broadcast on September 4, 1950.

Hardly more than five years ago, General Eisenhower was leading the Allied forces in a crusade against the real totalitarian powers. Today, he is lending himself to a spurious "Crusade for Freedom" against his allies in the world war against fascism, sponsored by "The National Committee for a Free Europe," which supports our former fascist enemies.

General Eisenhower's speech was the opening gun in a campaign to collect signatures on "Freedom Scrolls" affirming the signers' belief in world freedom (a frantic attempt to counter the profound influence of the World Peace Campaign for outlawry of the atom bomb) and contributions for a network of radio stations to supplement the Voice of America's anti-Soviet efforts, its announced aim—"to fight the big lie with the big truth."

Eisenhower began with a defense of America's colonial war in Korea. He charged that Communists have "embarked upon an aggressive campaign to destroy free government as in the young Republic of Korea."

The "big truth" in this statement has been sufficiently exposed in the material we have published in the last two issues of *Soviet Russia Today*, describing the terroristic, police state of Syngman Rhee in South Korea which Eisenhower considers a "free government."

Let us examine the big truth in the quotation given above, which is Eisenhower's idea of the situation of labor in the Soviet Union and the People's Democracies. We shall go for our evidence to some of the numerous workers who have recently visited the Soviet Union and reported on what they saw.

Last summer a delegation of six Scottish mineworkers visited the USSR, travelled widely, and reported on their findings after their return home. Since their report is now available in pamphlet form*, we shall confine ourselves to a brief quotation. Having noted that they were able to go wherever they wished and ask whatever questions they desired, they reported that there was no evidence whatever to support the charges of "forced labor" and declared:

"As a result of this visit to the Soviet Union, we are agreed that the working class are free to live their own lives."

In May of this year, a group of twenty British workers spent sixteen days in the Soviet Union as guests of the

The Big Truth and The Big Lie

**Eye-witness reports by
workers from other lands
refute the slander that
Soviet labor is not free**

Moscow Trades Council, travelled 2,500 miles by plane and hundreds of miles by car inside the USSR, and also issued a report.**

The delegates represented varying political and religious views. They were elected in their factories and trade union organizations to bring back an honest report.

A Country Run by Workers

Mr. Fred Hollingsworth, National Organizer of the Foundry Workers' Union and chairman of the delegation, summed up the views of the delegation. Let him answer General Eisenhower:

"Our visit has been an eye-opener. We can say quite definitely, after what we have seen and done, that the story of Russia given in most of our big newspapers and the B.B.C. is as unlike the truth as black is to white.

"We had no trouble in getting the facts. We went where we pleased. We wandered about in twos and threes in the evenings and talked freely to the people.

* *Where Miners are Honored*, Report of a Miners' Delegation to the USSR, SRT Publications, New York, 5¢.

** *Russia With Our Own Eyes*, British Workers' Delegation, 1950, 36 Spencer Street London, E.C.1, 6d.

"We found the country was run entirely by the workers. The Soviet trade unions enjoy responsibility and power unknown anywhere else. We found real trade union democracy, all officials from top to bottom being elected by secret ballot.

"Every man or woman can rise to any position in any type of work or public duty, whatever their origin. We came across an engineering trade unionist, working as a turner in a factory we visited, who was an elected Supreme Court judge. We met an M.P. in a factory and learned that this was the general rule. Wherever we went we found that people in charge of things had risen from the ranks.

"The Socialist system in the Soviet Union is working very well. Great progress is being made in every direction—food, housing, holiday and leisure facilities. They already have splendid provision for clubs, holidays, hospitals and education—but they are doing even more to improve on what they have achieved. There is no question at all of cutting down on things like health services or new houses and schools—they are putting up more and more.

"There is no limit to what any worker can earn, except his own ability to produce.

"Higher production is obtained by improved methods of working, not by sweated labor. The workers take part in inventing new machines, receiving large cash prizes. Wherever you go you see the progress being made in giving the workers the benefits of science and advanced machinery to lighten their labor.

"Included among the factories we visited were the foundries at the Stalin-grad Tractor Plant and the Moscow Auto Works. As a foundryman myself, I can say that the working conditions were better than generally found in our foundries. More amenities are provided and greater attention is given to cleanliness and dust and fume control.

"Shortcomings were not hidden from us. Quite the reverse. We saw both the old and the new. Our Soviet friends pointed out where things were not yet as good as they intended to make them.

"Many of the shortcomings would have disappeared by now were it not for the war. They told us there is no such thing as perfection: when they advance to a better standard of living or of production methods, they think up something better still.

"Our delegates were convinced that the workers of the Soviet Union are on the right road to a sound economy. Given peace, there is no limit to the abundance they will produce or the standard of life they will enjoy.

"Wherever we went, one thought was uppermost: how to produce more, how to build more houses, how to grow more food. The tasks of building they have set themselves require years of quiet work, undisturbed by the threat of war. We saw Kiev and Stalingrad—two of their wartorn cities.

"Anyone seeing all this and talking to the people as we have, could not possibly imagine that the Soviet Union has the slightest reason for wanting another war. Peace is as necessary to them as air to breathe."

William Wilson, engineer and A.E.U. shop steward at the Rolls Royce (air-

craft) plant in Glasgow, was another member of the delegation. Let him answer General Eisenhower:

"I never saw a healthier lot of people than in the streets and factories of Moscow and the other towns we visited.

"We visited many shops and found them swarming with people buying all kinds of goods, men and women coming out of the food stores with full bags. The people have plenty of money to buy.

"Prices of goods have been cut three times in two years and in the same period there has not been one price increase.

"Rent is no problem. The highest rent we found was 5 per cent of earnings, and included lighting, cooking and central heating.

"The average family has more than one wage-earner.

"Holidays on full earnings, sickness benefits from the first day, a splendid health service, sufficient nurseries for the children, plenty of entertainment and recreation at little or no cost, cheap travel—all these things should be taken into account.

"To my mind the most important thing is that no one worries about a rainy day, short time or unemployment, or what to do about bringing up the children. No worry at all. That's the most priceless thing—and they've got it."

The Right To Criticize

And still another answer from Edwin Boyce, a turner from the Stavely Iron and Chemical Company of Chesterfield, England, a member of the Labor Party:

"As far as I am concerned the 'iron curtain' does not exist. I have been free to travel just where I like. I was able to make an uncensored broadcast. I talked to people as I pleased.

"I have visited the Russian people, I have seen how they live, work and play, I have met the chiefs of trade unions and have been impressed by the democratic way they are elected.

"Before my visit to the USSR, I looked upon the Russian trade union movement as a body who were replacing the old capitalist employer and wielding the same old weapons as they do to get discipline and production from the workers.

"I found out that I was entirely wrong. The trade unions are enjoying a position unparalleled in any country in the world. They are running industry in the interest of the working people.

"The trade unions share actively in the drafting of legislation concerned with production, labor conditions, conditions of life and cultural development.

"The trade unions take part in framing systems of payment for work done, under the Socialist principle of payment for the amount and quality of work performed.

"The members have the right to stand up and criticize the activities of their officials on anything which does not meet with their approval. Any officers, high or low, can be removed by the majority vote of the members.



A delegation of British electrical workers at the Moscow airport where they arrived as guests of the Soviet trade unions

"Strikes are not illegal, but seldom happen, for the machinery is very swift in dealing with disputes. When the newspapers tell you that the Soviet Government force their policy on the people, don't believe them. For I have seen the way the workers praise their leaders. And I have seen the power of the Soviet trade unions.

"I have seen a country where the aristocracy of idleness is banished forever, where work and wealth go hand in hand."

Among the most recent visitors to the Soviet Union were seven members of the Executive Board of the British Electrical Trades Union, who during August took a two weeks, 14,000 mile air tour of the USSR as guests of the Soviet labor movement. Five members of the delegation were Labor Party members, two Communists. Two were Catholics. All reported favorably on their impressions, all emphasized that it had been no conducted tour, that the delegation themselves planned the tour and saw what they wanted.

Peace On Every Lip

In a recorded broadcast before leaving Moscow, Mr. Frank Foulkes, E.T.U. President, said:

"I arrived in Russia with my mind still occupied with the attacks on the peace campaign and the Stockholm Peace petition. It is being constantly reiterated in Great Britain that the peace campaign is a cover for the warlike intentions of the Russian Government. Here in Russia on every lip, in every newspaper, on posters, in the cinemas, on the radio, even in the circus, there is only one theme; everywhere the people are proclaiming that the only way to establish a better life and continue the immense task of reconstruction is firmly and finally to establish peace for all time.

"With this vivid picture in my mind and the knowledge of the tremendous propaganda by the Soviet Government amongst their own people for peace, the intention of the Government is clear. No people could be continuously led along the road to peace and be

suddenly switched to war. . . .

"They are an ambitious people. Individually and collectively they are determined to progress, the nurse to be a doctor, the turbinedriver to be a station engineer, the nation to be free and independent.

"I have seen the ordinary people at work, at play and in their homes. They are not downtrodden. They are free. They are proud of their achievements and their pride is completely justified."

Mr. James Hutton, construction worker and Labor Party member who now sits on the Middlesex County Council, said on his return to London that he had at first been shocked by some of the housing conditions he saw on the way from the airport to the center of Moscow. His frankly expressed criticisms had been very well taken, and later he was greatly impressed by the way inadequate housing was being cleared and the tremendous amount of new housing and other construction he saw everywhere, and he was convinced that the Soviet Government was doing everything to insure good housing for the workers.

They Work for Own Interests

Jack Shore, foreman of a Glasgow power station said:

"I think that I express the opinion of the whole of the delegation if I say that a tremendous impression was made on us by the energetic and intensive work of the Soviet people in fulfilling the various tasks confronting their country. This is proof that they put into their work the whole of their heart, and are working for their own interests."

Mr. Meyrick Jones, a worker from South Wales, said he went to the USSR with the idea that it was "a country preparing for war and ruled over by a tyranny," as presented by most British newspapers. Having seen for himself, he decided that "the things we have been reading in most of the British press are not correct at all."

(Continued on page 29)

He Will Be An Engineer

***Young steel worker
leaves the furnace
to go to college***

This story of the young steel worker, Mikhail Ryadnov, is typical of the workers in the Soviet Union who are given every opportunity of increasing their skills on the job or going on to study further. This aid and encouragement is given by the trade unions and through the personal attention of the older workers in the plants and factories



Famous smelter of Zlatoust Steel Mills, Vassily Amosov (right), a deputy to the Supreme Soviet, with his pupil Mikhail Ryadnov

Mikhail and his old teacher, Amosov, confer with the director of the Steel Institute, Professor M. A. Glinkov

Preparing for an exam. Mikhail and another student receive help from Boris Stark, of the Academy of Sciences





Ryadnov arrives in Moscow from the steel mills to attend the Steel Institute where he will study to be an engineer



At the Institute, the young worker enrolls with the secretary of the entrance commission, Zoya Markova

The students in the background are taking the written part of the exam in math; Mikhail is taking the oral part



With Alexei Kalugin and Vladimir Moissev, fellow students, Mikhail is getting acquainted with the Soviet capital

Questions and Answers on Lysenko

by J. D. BERNAL, F. R. S.

Question: What happened to those of Lysenko's colleagues who ventured to disagree with him?

Answer: I can tell you something about the ones referred to in the Decree of the Agricultural Academy, because we asked particularly about them in our interview with S. I. Vavilov, President of the Academy of Sciences of the USSR. They are all working in scientific institutes, most of them in the same subjects they were working in before. Those who are so definitely opposed to Lysenko that they would not in any circumstances work under a Michurinist general direction, are working in different fields. For instance, Dubinin, who is a kind of leader of the Mendelian scientists, is working on the control of insect pests in connection with the new afforestation plan, but he is working on his own and not under the direction of Lysenko. Most of the others are working in their own fields, many of them as part of the Academy; for instance, Orbeli. I mention Orbeli because he was specially referred to by Sir Henry Dale in his letter of resignation from the Academy. Orbeli is a distinguished physiologist, and is one of those people who happen to have a very large number of jobs. He was head of the Biology Section of the Academy, and six or seven other things. Now he has lost the first

of these jobs, but he continues in his other functions, and has taken a very large part in the recent Pavlov celebrations.

Question: How does Lysenko's work at the Agricultural Station compare with the Rothamsted experimental work here? Secondly, is all Russian scientific work fully published, and is it accessible to the whole world of science?

Answer: I am not really competent to answer your question about Rothamsted. Some of the work, such as that on protection against drought and soil science, is very closely related to the Rothamsted work, but I cannot make any very useful comparison between the two.

As to the second point, everything that is published is available, but it is unfortunately available only in Russian. For instance, I can give you a very good example. One of the most disputed points in the Lysenko controversy was the turning of 28-chromosome wheat (durum) into 42-chromosome wheat (vulgar), and this has been attacked here on the ground that Lysenko must have had some of the vulgar wheat mixed up with his other wheat, and when he sowed it one died and the other lived, and that was how the transformation took place.

He gave us a detailed account show-

ing how he had done it. It was not one of his experiments, but was done by one of his workers. The sowing had been done grain by grain, and each individual ear was found to contain some seeds, perhaps only two or three, which were different from the other seeds, and these were the vulgar seeds.

I asked why he had not published this, and he said he had published it. It is in a number of his journal, *Yarovizatsia*. So far as I know there are no numbers of this journal, in Russian or in a translation, covering the period in question, available over here. It is not that the information is not available, but the business of getting the journals here and translating them has not been adequately tackled.

Question: What chances are there of Lysenko's work being made available here?

Answer: I think more and more will be translated into English in the Soviet Union, but a proper search would be desirable, and in a more reasonable way. I do not know whether it would be possible to get a jury of impartial scientists: there are probably none. But it might be possible to get a fifty-fifty pro- and anti-group to go through the work. Up to the present the reading of Lysenko's works has been done for the most part

Below: The ear of wheat on the left is a usual high-yield variety, "Liutetsena 62"; that on the right a branched wheat that yields from 5 to 8 times that of the usual varieties. Right: T. D. Lysenko acquainting collective farmers with branched wheat.



by people who are violently anti-Lysenko.

I notice in the case of other scientists as well as Lysenko that if you try to put down baldly what a person says without any background, the statements appear quite meaningless. But the man who made them had some purpose in making them, and you have to find out what he meant. That requires more than translation. It is quite a difficult job.

The ideal would be to have British biologists working with Lysenko for a year or two, and then coming back to write it all up for us in England, because it is not only a case of English and Russian. The scientific terminology is different, and that is one of the reasons why this enormous amount of misunderstanding has arisen. We just do not know what he has done or what his ideas really are. Although I have read a good many accounts, I did not know half of what the Lysenko case was from anything that has appeared in this country.

Question: Do you suppose Lysenko knows himself how he gets his results? Both what his opponents have said and what you have said give the same impression to me: he is a marvelous type of person, with an enormous uncultivated field to work in.

Answer: I am sorry to have given that impression. It is that, I think, but its more than that. He is constructing—working out—theories of his own. I have mentioned two or three of them. There is this idea of acting on an organism in a particularly unstable state, and he has very shrewd ideas, for instance, as to the effect of a higher or lower temperature. He does not know the detailed mechanism, and one could not know it without doing another kind of research altogether.

On plant physiology this is a goldmine, because every one of the effects I saw lends itself to physiological and biochemical research. These effects are obviously produced by certain chemicals moving from one part of an organism to another. By various experiments you could find out what they are, break them down, analyze them, synthesize them, try them out, and so on. There are several hundred man-years of work in that. He is not doing it himself, but other people are doing it in the biochemical laboratories of the Soviet Union.

But he is concerned with what you might call naturalistic laws of the kind that are adaptable to the living material. It is a mistake we are apt to make, I think, especially people like myself who are physical scientists, to think that we can take nature and immediately reduce it to simple basic laws dealing with atoms. It is very nice when you can do

J. D. BERNAL, a Fellow of the Royal Society, is a British crystallographer. He is Professor of Physics at Birkbeck College and a member of the Ministry of Works' Advisory Committee on Building, Research and Development. His book "The Social Function of Science" has been published in several editions in this country. Professor Bernal visited the USSR last year with a delegation from England. He had previously visited that country in 1931, 1932 and 1934. This concludes the series on Soviet science by Professor Bernal. The series was based on a lecture he delivered before the Science Section of the Society for Cultural Relations in London and published in the "Anglo-Soviet Journal." The questions that Professor Bernal answers are those raised at that lecture.

it, but in the first stages of growth nature is a bit more complicated, and you have to use rather rougher laws, which are not expressible immediately in molecular terms. That, I think, is the work Lysenko is doing.

Question: With regard to the 28- and 42-chromosome wheat, did the transformed grains breed true?

Answer: Yes, the transformed wheat bred true, and that was the interesting point. It seems to be in every ordinary way a complete vulgare wheat. I am only just repeating to you what I was told. I do not understand at all how a thing like that would be explained in the ordinary way. All I was saying was that it is not a mixture of seeds. What the mechanism of transformation is I do not know. The experiment was done to make durum wheat. Every effort resulted in producing a vulgare wheat.

Question: Persons hostile to the Soviet Union frequently say that no scientist is allowed to follow a line of research on theories which are—or may be—hostile to communist political theory. It is said, for example, that no research could be done on anti-Lysenko lines in the biological field and no psychological research on Freudian lines. Is this so? One has great difficulty in arguing with people on these matters because of the lack of real knowledge. If it is so, why is it?

Answer: I think there is no doubt about the two cases you have mentioned as far as State-subsidized research is concerned. The reason is, of course, that they consider scientific theory has a very much larger part to play in science than we are apt to think here. This again is where the history of science comes in. They consider the basic ideas underlying a particular kind of science may determine its actual scientific content, and therefore if from that point of view the basic ideas are wrong, they suspect the whole edifice built on them.

That is undoubtedly true of Freudian psychology, which they consider arose

out of the bourgeois idea, held at the end of the nineteenth century, that life is essentially a matter of individuals living in a competitive society. They feel that has no proper application to conditions in a socialist society, and so they have an entirely different basic psychological theory. That basic theory is the one which is taught, and on which research is based.

I do not want to go over the Lysenko matter again, but it is the same in that field. In physics, where all kinds of basic theories enter in, there is no fixity at all at present. Considerable debate is going on. The essential factor, in their view, is whether a thing works or not, and they will naturally favor a theory which fits in with their view of socialist development. But it must work in the practical world as well, and they will only accept an approach that satisfies both. They will criticize the theoretical grounds and see how far the thing can be reformulated. That is the case in physics; I am afraid I cannot say more: in general there is a definite concentration on all lines of research which are in general conformable with dialectical materialism.

Question: Arising out of the last question, I should like to ask whether the difference between the biologists of the West and Lysenko and the Michurinists, is regarded as absolute by Lysenko, or whether it has become exaggerated on account of political differences between the two countries which lead the Soviet Union to give their political support to the Lysenko biologists with corresponding abuse of, or at any rate antagonism to, Western genetics. Is it the same on this side, and if the biologists got together without the politicians, would they find a great deal of agreement between themselves?

Answer: The question really requires quite a long answer, but I think I can say this: in actual detailed account of what happens in the breeding of plants and animals, the two views are not as different as they might seem.

That was put forward in the Soviet Union by Zavadovsky, who is still continuing his work, by the way, and in this country by Professor Haldane. The view of Lysenko, and the officials' view in the Soviet Union, is that the approach is quite different.

You might argue, as it was argued at the time by such cautious people as Tycho Brahe, that there was no real difference between the ancient Aristotelian and Ptolemaic systems supported by the Church, and the new views of Copernicus. To Brahe they were merely different ways of describing the same phenomena. But most people at the time

(Continued on page 29)

by people who are violently anti-Lysenko.

I notice in the case of other scientists as well as Lysenko that if you try to put down baldly what a person says without any background, the statements appear quite meaningless. But the man who made them had some purpose in making them, and you have to find out what he meant. That requires more than translation. It is quite a difficult job.

The ideal would be to have British biologists working with Lysenko for a year or two, and then coming back to write it all up for us in England, because it is not only a case of English and Russian. The scientific terminology is different, and that is one of the reasons why this enormous amount of misunderstanding has arisen. We just do not know what he has done or what his ideas really are. Although I have read a good many accounts, I did not know half of what the Lysenko case was from anything that has appeared in this country.

Question: Do you suppose Lysenko knows himself how he gets his results? Both what his opponents have said and what you have said give the same impression to me: he is a marvelous type of person, with an enormous uncultivated field to work in.

Answer: I am sorry to have given that impression. It is that, I think, but its more than that. He is constructing—working out—theories of his own. I have mentioned two or three of them. There is this idea of acting on an organism in a particularly unstable state, and he has very shrewd ideas, for instance, as to the effect of a higher or lower temperature. He does not know the detailed mechanism, and one could not know it without doing another kind of research altogether.

On plant physiology this is a goldmine, because every one of the effects I saw lends itself to physiological and biochemical research. These effects are obviously produced by certain chemicals moving from one part of an organism to another. By various experiments you could find out what they are, break them down, analyze them, synthesize them, try them out, and so on. There are several hundred man-years of work in that. He is not doing it himself, but other people are doing it in the biochemical laboratories of the Soviet Union.

But he is concerned with what you might call naturalistic laws of the kind that are adaptable to the living material. It is a mistake we are apt to make, I think, especially people like myself who are physical scientists, to think that we can take nature and immediately reduce it to simple basic laws dealing with atoms. It is very nice when you can do

J. D. BERNAL, a Fellow of the Royal Society, is a British crystallographer. He is Professor of Physics at Birkbeck College and a member of the Ministry of Works' Advisory Committee on Building, Research and Development. His book "The Social Function of Science" has been published in several editions in this country. Professor Bernal visited the USSR last year with a delegation from England. He had previously visited that country in 1931, 1932 and 1934. This concludes the series on Soviet science by Professor Bernal. The series was based on a lecture he delivered before the Science Section of the Society for Cultural Relations in London and published in the "Anglo-Soviet Journal." The questions that Professor Bernal answers are those raised at that lecture.

it, but in the first stages of growth nature is a bit more complicated, and you have to use rather rougher laws, which are not expressible immediately in molecular terms. That, I think, is the work Lysenko is doing.

Question: With regard to the 28- and 42-chromosome wheat, did the transformed grains breed true?

Answer: Yes, the transformed wheat bred true, and that was the interesting point. It seems to be in every ordinary way a complete vulgare wheat. I am only just repeating to you what I was told. I do not understand at all how a thing like that would be explained in the ordinary way. All I was saying was that it is not a mixture of seeds. What the mechanism of transformation is I do not know. The experiment was done to make durum wheat. Every effort resulted in producing a vulgare wheat.

Question: Persons hostile to the Soviet Union frequently say that no scientist is allowed to follow a line of research on theories which are—or may be—hostile to communist political theory. It is said, for example, that no research could be done on anti-Lysenko lines in the biological field and no psychological research on Freudian lines. Is this so? One has great difficulty in arguing with people on these matters because of the lack of real knowledge. If it is so, why is it?

Answer: I think there is no doubt about the two cases you have mentioned as far as State-subsidized research is concerned. The reason is, of course, that they consider scientific theory has a very much larger part to play in science than we are apt to think here. This again is where the history of science comes in. They consider the basic ideas underlying a particular kind of science may determine its actual scientific content, and therefore if from that point of view the basic ideas are wrong, they suspect the whole edifice built on them.

That is undoubtedly true of Freudian psychology, which they consider arose

out of the bourgeois idea, held at the end of the nineteenth century, that life is essentially a matter of individuals living in a competitive society. They feel that has no proper application to conditions in a socialist society, and so they have an entirely different basic psychological theory. That basic theory is the one which is taught, and on which research is based.

I do not want to go over the Lysenko matter again, but it is the same in that field. In physics, where all kinds of basic theories enter in, there is no fixity at all at present. Considerable debate is going on. The essential factor, in their view, is whether a thing works or not, and they will naturally favor a theory which fits in with their view of socialist development. But it must work in the practical world as well, and they will only accept an approach that satisfies both. They will criticize the theoretical grounds and see how far the thing can be reformulated. That is the case in physics; I am afraid I cannot say more: in general there is a definite concentration on all lines of research which are in general conformable with dialectical materialism.

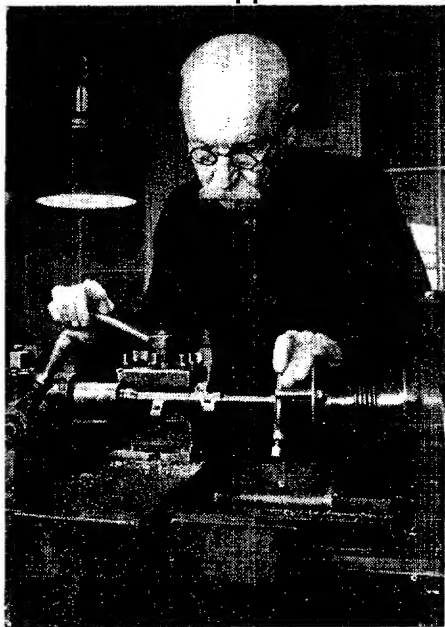
Question: Arising out of the last question, I should like to ask whether the difference between the biologists of the West and Lysenko and the Michurinists, is regarded as absolute by Lysenko, or whether it has become exaggerated on account of political differences between the two countries which lead the Soviet Union to give their political support to the Lysenko biologists with corresponding abuse of, or at any rate antagonism to, Western genetics. Is it the same on this side, and if the biologists got together without the politicians, would they find a great deal of agreement between themselves?

Answer: The question really requires quite a long answer, but I think I can say this: in actual detailed account of what happens in the breeding of plants and animals, the two views are not as different as they might seem.

That was put forward in the Soviet Union by Zavadovsky, who is still continuing his work, by the way, and in this country by Professor Haldane. The view of Lysenko, and the officials' view in the Soviet Union, is that the approach is quite different.

You might argue, as it was argued at the time by such cautious people as Tycho Brahe, that there was no real difference between the ancient Aristotelian and Ptolemaic systems supported by the Church, and the new views of Copernicus. To Brahe they were merely different ways of describing the same phenomena. But most people at the time

(Continued on page 29)



F. V. Tokarev, a Hero of Socialist Labor and a Stalin Prize winner at his lathe

The Old Belong to Life

The aged in the Soviet Union are treated as an organic and very important part of Soviet life

by AMY SCHECHTER

SOME time ago I witnessed an incident that threw a sharp light on the domestic role of anti-Soviet propaganda. A delegation of metal workers from a number of Connecticut Mine, Mill and Smelter Workers' Union locals were meeting their Senators and Congressmen in the Senate Office Building at Washington (the press was present) to ask for a solution to the very grave unemployment situation in their district. This was about a year and a half ago, before arms production began to give a lift to the industry.

After some of the union men had described the situation—how many of their members had used up their unemployment pay and many families were near starvation, one of the Senators jumped to his feet and began shouting, in a rage: "If they were in the Soviet Union they'd starve; if they were in the Soviet Union they'd be in slave labor camps!" And he kept repeating this with increasing hysteria each time the delegation repeated "But what are you going to do about unemployment in Connecticut?"

This incident came to mind when I read a recent newspaper account of the blast that Federal Security Administrator Oscar R. Ewing launched against old age pensions and the whole social insurance system in the Soviet Union, at an Eve of Labor Day meeting in New York City. (*Daily News*, September 4th.)

Mark the crests on the wave of anti-Soviet propaganda and you will see what are the most urgent unsatisfied needs of the people over here.

In the Soviet Union, as well as here in the United States, the older and the aged are much in the news. But there they are not lumped together as a "problem"; they are treated as individual men and

women, and as an organic and very important part of Soviet life.

"The old guard of our society is a mighty creative force," is the way a recent newspaper article puts it in discussing the role of pensioned miners at a Denbas mine.

Old age, under the Soviet system, does not mean that a person is shoved back into a corner away from life: their concept of ever-expanding horizons for the country as a whole and for the individual is not limited to persons in any special age-group any more than to persons of any special color or to men rather than women. Leading "innovators" in industry and agriculture mentioned in the press may be 17 or they may be 70.

There are Toscaninis and Thomas Manns and Einsteins and Matisses not only in science and art but in every field of Soviet life. The trade union daily, *Trud* (Labor) put it this way recently in an editorial:

"Our country is rich in talented people, the innovators of industry. As they advance our socialist industry they themselves also move forward, disclosing ever broader potentialities, boldly developing their skills, and their technical equipment. The number of people of this sort is increasing daily. Among these advanced elements in industry are not a few of the elder workers, the veterans of labor, whose knowledge and experience constitutes the Gold Reserve of our shops, plants and mines."

The older Soviet citizen possesses a special interest and a special dignity in the eyes of those who were born after the Revolution or who knew pre-revolutionary days only in early childhood. As witnesses of the tsarist regime and participants in the revolutionary struggle, they represent recent history to younger Soviet people in living form; and Soviet people have the vivid historical sense that only revolutionary nations can afford.

The men and women who continue to play an important role in industry and agriculture as well as the arts and sciences, sometimes into the later seventies or the eighties can do it because their strength, of body and spirit, has been

fortified instead of drained out of them in their Soviet working years. Security is something they can take for granted as a background for living, and forget about in order to concentrate instead on designing better machine tools, or growing more cotton to the acre, or aiding young steelworkers to grasp the details of their jobs, or in giving counsel to former pupils now grown and out in the world, or perhaps just in being wise and loving and beloved grandparents or great grandparents.

Pinning a medal on the chest of the aged worker is not what they mean by valuing the aged and their services; not even granting him a pension and letting it rest at that.

The paper *Trud* blasts what it calls the *prazdnik* or "anniversary" or formal approach to the older worker:

"There are plant managers who express their attitudes to the old worker only by purely superficial 'anniversary' marks of attention; but they do nothing in relation to these workers actually to 'bear them aloft on a shield,' as M. I. Kalinin put it. It is not merely a question of making a presentation to some veteran worker and delivering pompous speeches in his honor at an anniversary celebration.

"In recent times the esteem in which the pensioned miners here are held is shown only through the respectful greeting accorded them by those who meet them. There are some heads of enterprises who consider it beneath their dignity to invite in an old worker to consult with him on this or that problem. The life of the mine passes them by even though they are remembered whenever there is occasion for holiday presentations. This is not the mark of esteem the aged worker merits: even when a man has retired he ought to be made to feel the steadfast attention as well as the care of the collective in which he traversed the honored path of his years of labor."

And then the editorial recalls how things used to be when the mine had a manager that had a correct attitude to its pensioned miners:

"Not so long ago the management of

management effects the transfer of the required amounts from the common collective farm fund to its social insurance fund. In fact, the peasant is also secure and cared for in old age. These farm social insurance or benefit societies maintain rest homes and also homes for the aged, which are often flourishing small farms in their own right with market gardens, orchards, cows, hogs, poultry, as well as theaters and libraries, so that the old folk both live well and can do some farming if they want to.

Artisans and handicraftsmen, if members of producers' cooperatives, have their own mutual insurance system, receiving benefits under the same general system, and almost the same amounts, as the industrial workers coming under the state insurance system. The contributions are paid by the management of the cooperatives. Old age pensions are also at 60 for men and 55 for women; amounting to between 45 and 60 per cent of wages.

What about those persons who grow old and come under none of the above classifications? These are handled directly by the Ministries of Social Welfare that exist in each of the Union Republics. All old or invalid people in the land are given maintenance.

The retired workers not only play the role of consultant on technical matters in their plants, of advisor on work and on life to younger workers, but in many cases keep up their participation in civic affairs, frequently broadening their work now that they have the time.

Take the pensioner Myolova, in the great textile center of Ivanovo-Vosnesensk, who worked for fifty years pre- and post-revolution, in the mills now called the "Worker Fedor Zinoviev Plant." Myolova goes to the plant constantly, helps and advises the girls working there; and often the young people come round to her house in the evenings. She is also very active in the District Soviet, a member of the Soviet's Construction Section, her special care is checking on the progress of housing for workers under construction.

Ivanovo's textile workers take special pride in their militant revolutionary history. Here, in May, 1905, during a great strike of 70,000 one of the first "Councils of Workers Deputies," or Soviets, was organized. Today's young workers like to hear veterans of those days, and of 1917, some pensioners, some still working although pensioned, tell about those great days. Vladimir Ivanovich Lepilov, of the Krasnaya Talka Mills, who was elected deputy to the 1905 Soviet 45 years ago, and today is deputy to the Supreme Soviet of the RSFSR, takes groups of youngsters down to the banks of the Talka River, and tells them of the secret meetings of that first Soviet, there at that river,

and "the unforgettable struggles of their fathers and their mothers."

With the early ages for retirement, the steady increase in the health of the population (with the exception of setbacks due to the war and the brutal Nazi occupation), and the substantial increase in invalids among the aged in recent years (as reported by health authorities), a large number of workers, in industrial fields and agriculture, as well as in technical jobs and the professions, elect to remain on at their jobs, or lighter jobs (which must be found for them, by law), after they are eligible for pensions. This is an entirely voluntary matter and in such cases they receive their full pensions plus full wages on the job.

A feature story in the weekly *Ogoniok*, about workers responsible for important "innovator" developments at a large Novorossiisk cement plant—the same that long ago was the scene of almost the first outstanding Soviet novel to reach this country, Fedor Gladkov's *Cement*—is illustrated with a cut of two men standing in the plant, one older, spare and keen-eyed, the other a good-looking fellow in his twenties. This is the team of 65-year-old Ivan Yemilianovich Perovozny, and his one-time pupil, Ilya Galkusha, who worked together on important innovations.

The elder is described as lean, with a "bold carriage," blue eyes and the typical deeply bronzed face of the man who works around fire. Evacuated to Kemerovo, in Siberia, during the war, he trained hundreds of youths as cement plant workers (one is already director of a cement plant, one an engineer, many "master" workers). Back in the Novorossiisk plant, he returned to his job, and the younger men constantly consulted him as an expert on plant problems.

Last winter he was ill. Upon returning, he was at last persuaded to take lighter work as head of the plant's electrical equipment warehouse. Life away from active work in the plant he found deadly dull; and when the "Chutkov" movement for obtaining highest quality work reached Novorossiisk, he decided to get himself in shape to participate. He applied to go to a health resort where he rested and followed all the prescribed treatment conscientiously. And then he returned to the shop and to new triumphs. His three grown sons, living in other cities, beg their parents to come and live with them. Missing them deeply, Perovozny invites them to bring their families to Novorossiisk on vacation. But he is not yet ready to leave his plant and active living.

Here is a tale out of Tadzhikistan, the far south Soviet mountain republic in the high Pamirs, over on the Afghanistan border. The million and a half to two million population of this little republic

hardy and handsome people, today grow high quality long-staple cotton, as well as grapes and other fruits, in their valleys, irrigated by the damming of their mountain torrents.

A group of old men at the Voroshilov Collective Farm, in the Leninabad region, sixteen of them, all at least three score years and ten and some nearer eighty, friends of long standing, decided to band together to set an example to their sons and grandsons and great-grandsons, and the rest of the farming people. Their decision came out of a discussion that had been going on, concerning the nature of heroism.

As they sat cross-legged on rugs spread on the ground beneath the great trees in the collective's blossoming courtyard, with a big bowl of grapes and melons between them, drinking tea or smoking their pipes—fine-looking old men, with pointed white beards and lean, strong faces, and embroidered skull caps and long robes—talking about life and about the great things going on in the world beyond their mountains, they had often considered the Soviet concept of a heroism that belongs not to the acts of war, but to the acts of peace and of peacetime labor.

And one day 72-year-old Mirumar Yunosov rose in the collective farm meeting and spoke for his friends on this question. Heroism, he said, signified much toil and a vast store of patience and care and skill and experience. And, later, declaring that by reason of their age and the years they had toiled, he and his companions had acquired these qualities, Mirumar Yunosov proposed that they should be given their own plot of land to work on as a brigade, and there they would labor to produce a crop of highest quality cotton, sixty centners to the hectare (a hectare is 2.47 acres). This they wished to do now, before the time drawing near when they might have to retire from active life, that it might be an example to the younger Tadzhiks, and that they might be remembered. One after the other the old men rose to support him, and finally the collective agreed.

The brigade carried through their task, going beyond their goal, producing sixty and a half centners to the hectare, 80 per cent of it first quality cotton. The whole collective applauded their progress, day to day reports were given over the radio. And when the crop was harvested there were banquets and celebrations, and medals and Orders awarded to each member of the brigade, and Mirumar Yunosov, who was brigade leader, and his aides, Saliyev Khashin Bey, and Aki-lov Pulat Bey, were designated Heroes of Labor of the USSR. All Tadzhikistan heard of their exploits; and the report reached also throughout the Soviet lands from White Russia to the Caucasus.

the Karl Marx Mine would appeal to older workers, on their retiring: 'Don't forget the mine! Come to visit it; help us with your advice.'

"The old coal miners saw that they were considered as Elder Councillors. They took pride in this position, and continued to aid production in the measure of their strength—some by participating in technical conferences with the mine's head; others would talk with the young miners, acquainting them with the history of the enterprise, and making them heir to their experience."

The fight for old age and sickness insurance is one of the oldest of the Russian working class. In pre-revolutionary days life was a savage thing for workers old enough to be pushed out of industry and for the aging peasants. The old worker had the choice of begging in the church porch or from house to house; or returning to his native village, where he was an added burden to families living on the edge of starvation; or a slow death in the damp cellars of the city. The proverb was "The best thing for old people is to die."

Under social insurance law today old age pensions for workers and employees in industry are paid at 60 for men after 25 years of work (the term need not be unbroken); at 55 for women after 20 years. (No contributions are paid by workers or employees.) However, many are pensioned earlier: the age is 50 after 20 years for those in underground enterprises or others involving injurious employment, if 10 of the years have been spent in such work. For those employed in the principal skills in leading branches of the national economy—metal, coal, machine-tools, railroad and water transport, etc.—the age is also 50 after 20 years. Years spent in army, navy or partisan ranks are reckoned as part of the employment term—even in the case of those who entered industry only postwar. Years taken out for study by persons employed in industry, sent to technical schools and universities, are reckoned as employment. One year's work in the Far North is reckoned as two. Amounts run generally from 50 to 60 per cent of the average wage.

Long Service pensions are granted those in the fields of education and medicine, to agronomists, etc., after 25 years, regardless of age or state of health. Personal pensions are granted Academicians, other scientific workers, professors and associate professors, holders of higher degrees, writers, actors, artists, etc., and there are also many special pensions awarded for specific services in various fields.

In administration the aim is a minimum of red tape: since 1933, industrial social insurance has come under trade union management; it is run on a democratic basis, by social insurance commit-

tees elected in factories, working under local trade union committees. Pre-war there were over two million such social insurance delegates. In the case of workers retired on old age pensions, as well as the sick, these delegates form a personal link between the workers and their factory. They visit those who cannot come around to the plant and its clubs, in many cases every week, bring them books, gifts and flowers, retail all the news of the plant, let them know they are a living part of their comrades' existence and not alone. It is reported that in wartime Leningrad, at the height of

the siege, these delegates kept up their visits, sometimes walking half across the city under fire.

The workers on the sovkhozes, or state farms, also come under social insurance; but the insurance of collective farmers, artisans and handicraftsmen, is handled under another system.

According to the government statutes on collective farming, each collective has its own fund for aiding the aged and disabled. It is derived from special annual deductions from the respective farm's money income, and also from its income in kind. The collective farm

Hero of Socialist Labor Nazarali Niyazov, of the Voroshilov Collective Farm, in the Uzbek Republic, with his daughter and grandson.



He gives the young workers at the Ordzhonikidze Machine Plant the benefit of his long experience.



In the parlor of the home for aged theater workers, Moscow.



management effects the transfer of the required amounts from the common collective farm fund to its social insurance fund. In fact, the peasant is also secure and cared for in old age. These farm social insurance or benefit societies maintain rest homes and also homes for the aged, which are often flourishing small farms in their own right with market gardens, orchards, cows, hogs, poultry, as well as theaters and libraries, so that the old folk both live well and can do some farming if they want to.

Artisans and handicraftsmen, if members of producers' cooperatives, have their own mutual insurance system, receiving benefits under the same general system, and almost the same amounts, as the industrial workers coming under the state insurance system. The contributions are paid by the management of the cooperatives. Old age pensions are also at 60 for men and 55 for women; amounting to between 45 and 60 per cent of wages.

What about those persons who grow old and come under none of the above classifications? These are handled directly by the Ministries of Social Welfare that exist in each of the Union Republics. All old or invalid people in the land are given maintenance.

The retired workers not only play the role of consultant on technical matters in their plants, of advisor on work and on life to younger workers, but in many cases keep up their participation in civic affairs, frequently broadening their work now that they have the time.

Take the pensioner Myolova, in the great textile center of Ivanovo-Vosnesensk, who worked for fifty years pre- and post-revolution, in the mills now called the "Worker Fedor Zinoviev Plant." Myolova goes to the plant constantly, helps and advises the girls working there; and often the young people come round to her house in the evenings. She is also very active in the District Soviet, a member of the Soviet's Construction Section, her special care is checking on the progress of housing for workers under construction.

Ivanovo's textile workers take special pride in their militant revolutionary history. Here, in May, 1905, during a great strike of 70,000 one of the first "Councils of Workers Deputies," or Soviets, was organized. Today's young workers like to hear veterans of those days, and of 1917, some pensioners, some still working although pensioned, tell about those great days. Vladimir Ivanovich Lepilov, of the Krasnaya Talka Mills, who was elected deputy to the 1905 Soviet 45 years ago, and today is deputy to the Supreme Soviet of the RSFSR, takes groups of youngsters down to the banks of the Talka River, and tells them of the secret meetings of that first Soviet, there at that river,

and "the unforgettable struggles of their fathers and their mothers."

With the early ages for retirement, the steady increase in the health of the population (with the exception of setbacks due to the war and the brutal Nazi occupation), and the substantial decrease in invalids among the aged in recent years (as reported by health authorities), a large number of workers, in industrial fields and agriculture, as well as in technical jobs and the professions, elect to remain on at their jobs, or lighter jobs (which must be found for them, by law), after they are eligible for pensions. This is an entirely voluntary matter and in such cases they receive their full pensions plus full wages on the job.

A feature story in the weekly *Ogonek*, about workers responsible for important "innovator" developments at a large Novorossiisk cement plant—the same that long ago was the scene of almost the first outstanding Soviet novel to reach this country, Fedor Gladkov's *Cement*—is illustrated with a cut of two men standing in the plant, one older, spare and keen-eyed, the other a good-looking fellow in his twenties. This is the team of 65-year-old Ivan Yemilianovich Perovozny, and his one-time pupil, Ilya Garkusha, who worked together on important innovations.

The elder is described as lean, with a "bold carriage," blue eyes and the typical deeply bronzed face of the man who works around fire. Evacuated to Kemerovo, in Siberia, during the war, he trained hundreds of youths as cement plant workers (one is already director of a cement plant, one an engineer, many "master" workers). Back in the Novorossiisk plant, he returned to his job; and the younger men constantly consulted him as an expert on plant problems.

Last winter he was ill. Upon returning, he was at last persuaded to take lighter work as head of the plant's electrical equipment warehouse. Life away from active work in the plant he found deadly dull; and when the "Chutko" movement for obtaining highest quality work reached Novorossiisk, he decided to get himself in shape to participate. He applied to go to a health resort where he rested and followed all the prescribed treatment conscientiously. And then he returned to the shop and to new triumphs. His three grown sons, living in other cities, beg their parents to come and live with them. Missing them deeply, Perovozny invites them to bring their families to Novorossiisk on vacation. . . . But he is not yet ready to leave his plant and active living.

Here is a tale out of Tadzhikistan, the far south Soviet mountain republic on the high Pamirs, over on the Afghanistan border. The million and a half to two million population of this little republic,

hardy and handsome people, today grow high quality long-staple cotton, as well as grapes and other fruits, in their valleys, irrigated by the damming of their mountain torrents.

A group of old men at the Voroshilov Collective Farm, in the Leninabad region, sixteen of them, all at least three score years and ten and some nearer eighty, friends of long standing, decided to band together to set an example to their sons and grandsons and great-grandsons, and the rest of the farming people. Their decision came out of a discussion that had been going on, concerning the nature of heroism.

As they sat cross-legged on rugs spread on the ground beneath the great trees in the collective's blossoming courtyard, with a big bowl of grapes and melons between them, drinking tea or smoking their pipes—fine-looking old men, with pointed white beards and lean, strong faces, and embroidered skull caps and long robes—talking about life and about the great things going on in the world beyond their mountains, they had often considered the Soviet concept of a heroism that belongs not to the acts of war, but to the acts of peace and of peacetime labor.

And one day 72-year-old Mirumar Yunosov rose in the collective farm meeting and spoke for his friends on this question. Heroism, he said, signified much toil and a vast store of patience and care and skill and experience. And, later, declaring that by reason of their age and the years they had toiled, he and his companions had acquired these qualities, Mirumar Yunosov proposed that they should be given their own plot of land to work on as a brigade, and there they would labor to produce a crop of highest quality cotton, sixty centners to the hectare (a hectare is 2.47 acres). This they wished to do now, before the time drawing near when they might have to retire from active life, that it might be an example to the younger Tadzhiks, and that they might be remembered. One after the other the old men rose to support him, and finally the collective agreed.

The brigade carried through their task, going beyond their goal, producing sixty and a half centners to the hectare, 80 per cent of it first quality cotton. The whole collective applauded their progress, day to day reports were given over the radio. And when the crop was harvested there were banquets and celebrations, and medals and Orders awarded to each member of the brigade, and Mirumar Yunosov, who was brigade leader, and his aides, Saliyev Khashin Bey, and Aki-lov Pulat Bey, were designated Heroes of Labor of the USSR. All Tadzhikistan heard of their exploits; and the report reached also throughout the Soviet lands from White Russia to the Caucasus.

That was in 1947; although the collective feared the old men would overtax their strength they insisted on repeating their championship performance again the following year. Then the Communists, and the chairman of the collective, in those parts called the Rais, pleaded with the old men to cease their labors.

"You have many children and grandchildren; you all have toiled many years," said the Rais. "We believe that now the time has come for you to take your ease."

And, after long meditation, because haste is not decorous in those of many years, their spokesman answered:

"From idleness the muscles grow weak, the mind grows dim, and fat accumulates. For sheep it is profitable to become overlaid with fat; they bring a high price thus. But we cannot believe that in the eyes of the Rais we are but the equivalent of these dumb beasts."

The Rais had not expected that his words would be thus interpreted and begged the old men to pardon him. And the argument continued.

Finally they got them to agree to take lighter work in the vineyards; but seeing their love for the white fields of cotton, the collective hit upon the idea of appointing the old men as inspectors, to see that high quality in cotton was maintained. Not only the members of Mirumar's brigade, but all the men in their seventies who wished these jobs were assigned them, the watchman Masharif Nurov, and Maradshab Yakubov and the others.

These appointments were no sinecures: the inspectors rode around the fields all day on their little donkeys; their expert eyes helped to determine the precise moment when this or that field was ready for picking, and many other important details. They were tireless in detecting poor quality of cotton in the pickers' sacks, and their prestige and the tender pride the younger Tadzhihs took in these splendid old men, made their criticism of poor work effective and acceptable.

In every way the old men feel the important place they hold in the life of the collective. They keep in touch with everything that is going on; take part in the meetings, occupy front rows in pillared halls of the clubhouse, and the young readers assigned to them read them all the news of the day. They discuss not only immediate farm affairs but the new hydroelectric stations being built in their republic, Michurin experiments with fruits; and, with proprietary interest, the cotton cloth the Ivanovo weavers are making out of their good cotton fibers, and countries and peoples far beyond the Soviet borders.

Reading countless stories of this sort—just the ordinary incidents of day-to-day life found in the Soviet press—you get the impression of very real warmth and affectionate understanding between

Soviet people of different generations. For years the whole atmosphere of co-operation, sharing in important work, the respect for the individual, the Constitutional right of everyone to a job regardless of age, and pension security for the aged or ill, have operated towards healing the sort of rift between old and young that cuts across the population with increased force in capitalist lands.

These factors, making for unity in the nation, also make for unity in the family. They do not have the once-a-year commercial stunt, Mother's and Father's Day. But you find this sort of thing: a meeting of Komsomols, at a Yaroslavl Auto Plant, honoring young Vladimir Slavnov for outstanding work, decides to send a letter to his father and mother, whose example he has often spoken about, thanking them for raising such a talented son. Young lathe-hand Nikolai Butenko, cited as a talented innovator at a Kharkov plant, speaks with much feeling and gratitude of his father, aged veteran of labor, how he nurtured his interest in technique, the work habits he taught him.

The warm and open expression of family affection is striking both in these stories of everyday life and also in Soviet literature. The whole philosophy of human relationships expressed is at the opposite pole from the authoritarian control of the family which helped to mold the thinking of Nazi Germany, with its complement—murderous contempt for weak old age. As a horrible reflection of this attitude here in the United States, there is the practice of railroading unwanted aging parents to insane asylums, extensive enough to be the subject of an article published in the conservative *Woman's Home Companion*, by Albert Deutsch.

The daily paper, *Komsomolskaya Pravda*, organ of the Young Communists, in answer to a reader who asks whether it is the place of a Komsomol group to take up the question of a member who displays a bad attitude towards his parents, writes that the Young Communist, as a part of the deep esteem he bears towards Soviet people as builders of a Communist society, must have the same attitude towards parents who "helped him to take his place in the ranks of the fighters for Communism. To our fathers and mothers belongs our honor, attention, care and our warmest love." The editors quote letters of famous men to their parents, including a moving message from the late George Dimitrov to his aged mother, greeting her both as mother and staunch fighter for freedom, written during the Reichstag Trial.

"The Komsomol organization is not at all indifferent to how its members behave at home; only a *chinovnik* (petty

bureaucrat) can have two faces—one at his job, another at home."

A civilized attitude is inculcated into children from their early years. The little booklet the school child carries includes in its rules of conduct how to behave to the aged: "Be courteous to your elders," and "Be attentive and obliging to old people, to little children, to the weak, the sick; make room for them on the sidewalk . . . give them every manner of aid."

Don't miss the special

November Issue

of

Soviet Russia Today

Marking the 33rd Anniversary
of the USSR and containing

Eye-witness reports of the active, peaceful life of the people in the USSR, testifying to their indomitable will for world peace, progress and security. Also an analysis of American-Soviet relations and the impact of Soviet foreign policy on world affairs.
Order your copy now

A HANDY
ATTRACTIVE
REFERENCE

SOVIET RUSSIA TODAY
Bound and Indexed

FOR THE
YEAR
1949

\$3.00
Index alone 25¢

A few bound and
indexed volumes
for 1948 are still
available. \$3.00

SOVIET RUSSIA TODAY

114 East 32nd St., New York 16

BACK IN STOCK AGAIN!

SOVIET UNION ATLAS: History, Geography, Resources. Atlas H52: 32 colored maps, 10x7 1/2". Americans must learn more about Russia. Here is a quiet, easy, inexpensive way. Send \$1.00.
DENOYER-GEPPERT COMPANY
5235 Ravenswood Avenue, Chicago 40, Illinois

Two Parallels

They, too, knew intervention

TODAY oldtimers in the Soviet Union who lived through the bloody intervention years after the revolution are following Korean events with special understanding—and bitterness.

A group of workers who were already employed in the lumber industry at Archangel, northern port on the White Sea, when the revolution broke out in 1917, sent a piece to the Soviet paper *Literaturnaya Gazeta* (July 29, 1950) recalling the days when their city was one of the centers of the invasion carried through by the fourteen-nation coalition which, intervening on the side of the counter-revolution, backed up tottering White Guard bands, supported the foulest atrocities against civilian populations, devastated the countryside and prolonged by years that first agony of the Soviet people.

In Archangel, Anglo-American intervention played the leading role.

At a recent meeting of the Lenin Lumber Plant, in Archangel, they were discussing the struggle for peace, when saw-setter P. Anisimov rose and began recalling the way things were during the 1918-1920 intervention days, drawing a comparison between what happened then in his city and what is happening now in Korea. Several others who also remembered those days decided to pool their recollections and set them down in writing "... to recall to our youth that which must not be forgotten."

In addition to Anisimov, S. Postnikov, a sorter, M. Shabashev, head of transport and N. Morev, chief mechanic, sign the letter.

"We remember only too well," they write, "how the American and English interventionists came to our Soviet 64th parallel; ... and here too they burned peaceful villages and dealt brutally with the people. ..."

"Here in the north the year 1918 was a frightful year—hungry and cold. ... The counter-revolution had cut us off from our Soviet fatherland. We had hardly any food of our own at all then. The children swelled up with hunger.

"Then, in July, two American steamers appeared in the North Dvina—the 'Alexander' and the 'Ekba.' Through the town the rumor went: 'The Americans have brought help—white flour and canned meat and six thousand pairs of boots! ...' But they gave neither flour nor any meat. There were six thousand pairs of boots—but they went on a march across our land.

"The American soldiers landed on August 2, 1918. They began military activities against us, still keeping up the pretense that they came as 'friends.' They talked about 'aid' and 'freedom,' just as today Truman—attacking a peaceful people with tanks, bombs and ships—shouts about 'democracy.'

"The first day they came to Archangel they put up posters that said 'We solemnly declare that our army has come into Russia not because we wish to seize even a foot of Russian soil ... but in order to aid you.'

"The workers soon saw what this 'aid' was they talked about. Right opposite our factory they shelled the ship 'Gorilava' on which Soviet seamen were leaving Archangel, and when the sailors tried to save themselves, swimming away from the damaged ship, began to shoot at them without pity from the shore. We saved two ... took them with us ... after this they crossed over to the partisans in the forest. ... But how many sailors perished!

"The interventionists' 'freedom' was such a kind that soon the prisons in Archangel guberniya were overcrowded. Then they opened five new prisons and built

two new concentration camps: one on the island of Mulyug on the White Sea, and one in Pokange on the shore of the Arctic Ocean. These were real death-camps.

"They brought baggage-trains along the highway into Archangel from all the surrounding country; the horses they had 'mobilized' from the peasants dragged sledges laden with furs, hides and flax ... and then they loaded this all on ships ... and they also sent whole sea-caravans of stolen Russian lumber out from the port.

"We remember everything. The brutality of the officers. The tens of American planes operating in the northern Dvinsk area. They bombed peaceful villages and towns. They sank ships bearing the wounded. They set fire to the fields. They burned down the forests. They murdered old men and children. Whatever they did not succeed in grabbing, they sought to destroy. In every way they tried to put fear into the people. But the people were not afraid.

"If we carry our historical comparison further, we must also recall the shameful finish to the intervention on Russian soil. ... How in Archangel they began to fear retribution day and night. They had 20,000 here and the Red Army only 4,000 and still they were afraid. The whole people rose against the invaders, they went to join the partisans or the Red Army.

"The Americans and British and the
(Continued on page 28)

Malik Recalls Intervention Days

Apropos of an attempt by Britain's Gladwyn Jebb to show by quotations from Lenin and Stalin that the Soviet leaders considered an armed clash between the socialist and capitalist systems inevitable and that aggression was part of their policy, Mr. Malik, at the August 25 Security Council session, declared:

"The quotations from Lenin bear in particular on that period of time when the ideological leader on the question of aggression—and a compatriot of Mr. Jebb, be it said in passing, the warmonger number one, Mr. Churchill—organized armed intervention of the Entente into the internal affairs of the Soviet Union, just as Truman attempts to organize armed intervention into the internal affairs of the Korean people.

"The Anglo-Franco-Japanese-American interventionists invaded the territory of the Soviet Union from the south, from the north, from the west and from the east. ..."

"A struggle for life and death began between the first Socialist state in the world and the whole series of capitalist countries, the interventionists, the aggressors.

"It is at that time that the Soviet Union Government and its great creators, Lenin and Stalin, declared: 'The Socialist fatherland is

in danger.' They called on the people to resist. Stalin stated at that time: 'We must either create a true disciplined army and defend our republic or perish. ...'

"After the complete defeat of the interventionists Lenin brought up the thesis of the coexistence of the Soviet state on the one hand and capitalist states on the other and businesslike relations and peaceful economic competition between them. The Great Stalin developed this thesis of the coexistence of the two systems and of the peaceful cooperation between them. In 1934 he stated: 'He who wants peace and the achievement of businesslike relations with us will always find support among us. ...'

"The experience of history teaches us that it is not the Soviet Union which attempts through armed aggression to deal a death blow to the capitalist United Kingdom or to the capitalist United States but, on the contrary, that it is the United Kingdom and the United States which repeatedly, overtly and clandestinely, attempt to deal a death blow to the Soviet Union. These are the facts.

"Is it not clear then who was and who continues to be the aggressor, who refuses any peaceful coexistence and peace cooperation of the two systems, the Socialist system and the capitalist system?"

A Trial of Immense Concern to All

A review by **ALBERT E. KAHN**

Materials on the Trial of Former Servicemen of the Japanese Army Charged with Manufacturing and Employing Bacteriological Weapons, *Foreign Language Publishing House, Moscow, 1950. 535 pp., \$1.25*

DURING the three decades since the momentous days of the Russian Revolution, there have taken place in Soviet Russia a series of extraordinary trials, each of which has carried a profoundly meaningful message for the world as a whole. Among them were the trial of the fanatical terrorist Lieutenant-General Baron Ungern-Sternberg in September, 1921, with its detailed revelations of Japanese-directed counter-revolutionary warfare and intrigue in Siberia; the trial of Krensky's former war minister, professional assassin Boris Savinkov in September, 1924, with its startling disclosures of the secret efforts of the British Intelligence Service and Winston Churchill to accomplish the overthrow of the Soviet regime and the murder of its leaders; the trial of the Industrial Party in November-December, 1930, which exposed the anti-Soviet machinations of former members of the tsarist intelligentsia in collusion with officers of the French High Command; the Menshevik trial in March, 1931 which brought to light the counter-revolutionary plottings of members of the Second International; the trial of the Vickers engineers in April, 1933, with its revelations of British espionage-sabotage operations in the Soviet Union; and, best known of all, the three so-called Moscow Trials of 1936-1938, which revealed the traitorous intrigues of the Trotskyites and the secret war preparations of the Axis Powers.

Had the world heeded the lessons and the warnings of these trials, mankind might have been spared immeasurable agony and havoc. But the vital truths disclosed were largely hidden from the peoples of other lands by a thick fog of lies and distortions manufactured by the forces of international reaction. And this fog helped to conceal not only conspiracies against Soviet Russia but also the looming menace of the Second World War.

Less than a year ago, another trial of immense concern to the peoples of the world took place in the Soviet Union. The defendants at this trial, which was held at Khabarovsk, December 25-30, 1949, were former members of the Japanese Army. They included such prominent military figures as General Yamada Otozoo, formerly Commander-

in-Chief of the Japanese Kwantung Army; Lieutenant General Kajitsuka Ryuji, formerly Chief of the Medical Administration of the Kwantung Army; Lieutenant General Takahashi Takaatsu; and Major General of the Medical Service Kawashima Kiyoshi. The crime with which these Japanese officers and their accomplices were charged was, in the words of the indictment, "manufacturing and employing bacteriological weapons." The full proceedings of this trial, including documentary evidence in addition to the verbatim testimony of witnesses and accused, are now available in an English translation published in Moscow under the title given above.

Before the reader of this volume unfolds the whole ghastly story of the Japanese High Command's program of biological warfare: the systematic formation and training of detachments of expert bacteriologists, physicians and their aides of developing bacteriological weapons; the establishment of elaborate technical facilities for the mass breeding of germs to cause epidemics and spread deadly diseases; the perfecting of horribly ingenious methods for dissemination of these germs; and the use of fiendish experiments on human beings to test the virulence of various bacteria and poisons.

As early as 1935 two top secret units were set up in Manchuria by the Japanese Army Medical Service for preparing and conducting bacteriological warfare. These units operated under the code names "Detachment 731" and "Detachment 100." An indication of the scale of the work conducted is the fact that one of them, Detachment 731, alone had a personnel of some 3,000 members. According to the testimony of General Yamada: "Detachment 731 was formed for the purpose of preparing for bacteriological warfare, chiefly against the Soviet Union, but also against the Mongolian People's Republic and China." General Yamada testified that Detachment 100, in addition to producing bacteriological weapons, "was charged with the duty of carrying out sabotage measures, i.e., infecting pastures, cattle and water sources with epidemic germs."

Both Detachments operated special laboratories for producing vast amounts of disease microbes, including plague, cholera, typhoid and other germs. Detachment 731 was also engaged in the mass breeding of fleas for infection with germs; and rats, mice and other rodents were used to facilitate the production of these germs. Some concept of the extent of this operation may be derived from the fact that Detachment 731 maintained 4,500 incubators for breeding fleas on rodents, and that one branch had at its disposal 13,000 rats in the summer of 1945. The Detachment was capable of breeding in one "production cycle," that lasted a few

days, some 30,000,000 billion microbes.

According to General Yamada, the Japanese Army "approved and adopted three basic methods of employing bacteriological weapons: spraying of germs from aircraft, dropping of bacteria bombs and, lastly, sabotage. . . ." At a number of secret workshops cases were manufactured for special bacteria shells for dropping plague-infected fleas from aircraft. The effectiveness of such weapons and the dealiness of diverse germs were tested on living human beings, mostly Chinese and Russian prisoners of war.

Describing a typical experiment of this nature Major General Kawashima related: "In June 1941, I, with other members of the Detachment took part in the testing, on the Detachment's proving ground at Anta Station, of bombs filled with plague-infected fleas. This experiment tested the action of bacteria aerial bombs on 10-15 prisoners who were tied to stakes. On that occasion more than ten bombs were dropped from an airplane."

In addition to experiments such as these, numerous tests were conducted at various "laboratories" in which the victims were inoculated with such virulent diseases as plague, anthrax, glanders and typhoid. At least 3,000 men and women perished from these experiments.

Such horrifying facts as those revealed in the record of the proceedings of the Khabarovsk trial might seem unbelievable if we were not all too familiar with the methods of modern warfare — with the extermination camps of Nazi Germany and the atomic bombs now being stockpiled by the hundreds in our own country. And, for that matter, who has not read widely publicized accounts of the expensive preparations for biological warfare now being conducted under supervision of the U.S. Army?

There are other reasons why the Khabarovsk trial has a very special significance for Americans today. Japanese war criminals are being pardoned wholesale by General MacArthur and former officers of the Japanese imperial army are commanding South Korean troops fighting side by side with American soldiers. Such is the inexorably sinister logic of a war program—a logic which, unless we heed the lessons of the Khabarovsk trial and halt the march toward war, will lead to the slaughter of millions of human beings by such barbaric methods as those devised by the Japanese High Command. That is why the proceedings of this trial should be gotten into the hands of every possible American.

SPECIAL!
August and September
Issues
Soviet Russia Today
on
KOREA
ONLY 5 CENTS EACH

ALBERT E. KAHN, well-known American writer, has just published "High Treason: The Plot Against the People." He is also known as co-author, with Michael Sayers, of "Sabotage," "The Secret War Against America," "The Plot Against the Peace" and "The Great Conspiracy Against Russia."

REVIEW AND COMMENT

(Continued from page 6)

Formosa as "a direct armed aggression on the territory of China, and a total violation of the United Nations Charter."

The note said further that the people of China "are determined to liberate Taiwan (Formosa) and all other territories belonging to China." It asked the Security Council:

... to condemn the United States Government for the criminal act in the armed invasion of the territory of China, and to take immediate measures to bring about the complete withdrawal of all the United States armed invading forces from Taiwan and from other territories belonging to China.

Mr. Austin's letter to Secretary General Trygve Lie in response to the Chinese communication was also read into the record. (See article by Frederick V. Field.)

Mr. Malik made clear, in answer to Mr. Austin's statement that the U.S. would welcome UN consideration of the case of Formosa, that the Security Council was not faced with a question of considering Formosa as such, but the problem of an attack on the inalienable territory of China. The question of the status of Formosa, he emphasized, had already been decided by international decisions and acts taken during the war and post-war period, and therefore there was no foundation for the United States stand that there would have to be some future international decisions regarding this problem. He noted in passing that it would be more proper to use the name 'Taiwan, the Chinese name, than the name used by Japan, Formosa. He continued:

What is before the Security Council is the fact that armed aggression took place against Taiwan on the basis of a declaration made by the President of the United States, according to which the Seventh Fleet cruises in the waters of the Taiwan Straits and threatens armed opposition in order to prevent the only legal government of China from access to this island belonging to China.

The Council accepted the Soviet proposal to put the Chinese complaint of the armed invasion of Taiwan on the agenda by a vote of seven to two, with only Cuba and the Chinese Nationalist representatives voting against, and Egypt abstaining. Thus a formal charge of aggression involving the American government was placed before the Security Council.

The Soviet delegate then proposed that a representative of the People's Republic of China be invited to participate in the discussion of the complaint of the armed invasion of Taiwan (Formosa), proposing that in view of the time it would take for the Chinese delegate to reach Lake Success, the decision, as an extraordinary measure, should be taken at once.

At this point occurred a remarkable public exhibition of arm twisting by the United States. British delegate Gladwyn Jebb had indicated that he would vote in favor of the Soviet motion and France had also intended to do so. But before the vote could be taken Mr. Austin jumped up and sputtered against accepting the proposal on the ground that it was "ridiculous," that the Council was being "frustrated" by the USSR's attempt to bring to the Council table a representative of North Korea and now "A Communist who claims to represent the Government of China."

Mr. Malik immediately rebuked the United States delegate for violating the rules of procedure by "endeavoring to apply pressure during the vote." He also noted the impropriety of the U.S. delegate's reference to the political views of the representative of the Chinese Government, since the Security Council "cannot look into the matter of whether a certain representative is a Communist, a Liberal, a Democrat or a Republican, or whether he has no party." He continued:

The position of the United States is rather strange. In the Korean question, in connection with which they accuse the North Koreans of aggression, they say that the representatives of the alleged aggressor should not be invited to the meetings of the Security Council, but that the alleged victim should be invited—

and the United States has maintained that this victim is South Korea.

The United States delegation now makes an about-face of 180 degrees and says that we cannot invite the victim of aggression—while the aggressor sits right here. The United States is present here. The aggressor is here, and he objects to extending an invitation to the victim.

As a result of Mr. Austin's speech, France and Britain abstained from voting on the Soviet proposal to hear the Chinese delegates on the Formosa issue at that point. According to the report on this meeting in the *National Guardian* of September 6:

After the meeting delegates expressed shock at Austin's open and heavy handed pressure tactics. A member of the French delegation said: "They pulled the rope to the limit."

Mr. Malik vetoed the U.S. proposal to set up a UN Commission to investigate the Chinese complaint of bombings, on the ground that the People's Government of China had been denied an opportunity to present its case to the Security Council and that the UN could not send a commission into sovereign territory without permission of the government involved. (The Chinese Government had already announced that because its representatives were denied a hearing before the Council the Commission would be unacceptable.) Mr. Malik queried: "How would the U.S. delegate's Government react if the Security Council decided to send a commission into U.S. territory without prior permission from Washington and without hearing U.S. opinion on the matter?"

The Security Council then voted down the Soviet resolution to condemn the U.S. plane attack on Chinese territory. Only Soviet delegate Malik voted for the resolution, while Yugoslavia abstained and Kuomintang delegate T. F. Tsiang refused to participate in the voting on the ground that China had no complaint against the United States. Refusing Mr. Malik's request to turn at once to consideration of the complaint of U.S. aggression against Formosa, the Security Council then voted adjournment for several days.

U. S. Bombings of Chinese Territory

Mr. Malik placed before the August session cablegrams from the People's Republic of China, dealing with violations of the border of China by the air force of the United States and with the bombing and strafing of buildings, railway stations, railway cars and people, which he proposed putting on the agenda. The Soviet delegation subsequently introduced a resolution condemning the U.S. Government for these bombings and calling for the prohibition of such illegal acts violating Chinese sovereignty and causing damage to the people and property of China.

In the course of the debate on the Chinese complaint of bombings, Mr. Austin acknowledged:

Reports have now been received which indicate that one F-51 aircraft of the Sixty-seventh Fighter-Bomber Squadron may have by mistake violated Chinese territory in Manchuria and strafed an airstrip in the late afternoon of August 27, 1950. This evidence has not been fully confirmed, but indicates a possibility that one F-51 aircraft may have attacked an airstrip at Antung in Manchuria, which is approximately five miles from the Korean border.

Mr. Austin said the U.S. Government favored sending a UN Commission, consisting of Indian and Swedish representatives, to make an investigation and declared that if it were found that the attack did in fact occur, the U.S. was prepared to pay damages and see that appropriate disciplinary action is taken.

The item was finally included on the agenda under the heading "Complaint of Aerial Bombardment of the Territory of China."

In the September sessions, Mr. Malik raised the question of the necessity of the Security Council to hear the representative of the People's Republic of China on its own complaint on the U.S. bombings. He won the point that the vote on this issue

should precede a vote on the appointment of a Commission of Inquiry proposed by the United States.

The question of an invitation to the Chinese representative to appear before the Council lost by only one vote when it came up on September 11. Six delegations voted for the invitation—the Soviet Union, Britain, Norway, India, Yugoslavia and France. Only the representatives of Nationalist China and Cuba voted with the United States, Egypt and Ecuador abstained, although Egypt had been one of the seven to vote for giving priority to this resolution against U.S. opposition.

Jean Chauvel, delegate of France, who had previously voted no on questions relating to inviting a representative of the Chinese Republic, explained his switch by saying that “in all common sense” it would be difficult for the Security Council to refuse to admit a representative from Peiping when it had agreed to discuss charges by Peiping, and added “It is also a fact that the Peiping authorities control the territory on which the bombing is alleged to have taken place. Consequently it is difficult to imagine how any inquiry or investigation would take place without the cooperation of those authorities.”

While the question at issue was only that of an invitation of the People's Republic of China to participate without a vote on a specific issue, the fact that this was the closest vote yet taken on the matter may eventually have an important bearing on the whole matter of Chinese representation.

In the course of the debate on the invitation, Chiang Kai-shek's representative, Dr. Tsiang, blustered that an invitation to “some representative of the Chinese Communists” was out of the question, since China was already represented by himself. With crass indifference to the killing of his own people, he denied that there was any dispute before the Council in this case, insisting that the bombing had just been a mistake, and that “in the nature of modern warfare such mistakes are bound to recur.”

That the Security Council should be forced to listen to the ravings of this man who represents nobody but a discredited, corrupt dictator thrown out of their country by the Chinese people, certainly does not enhance the prestige of the United Nations, or of the United States, which is responsible for his presence.

Mr. Malik at the final August session, urged placing on the agenda the question of clemency for the 2,877 Greeks condemned to death under “the unceasing terrorism and mass executions in Greece.” But this, as previous similar pleas, fell on deaf ears.

During his chairmanship, Mr. Malik placed in the records a message sent by a group of 38 American prisoners of war, officers and men, in North Korea. The signers said they had understood they were entering Korea as part of a UN police force and only later realized that instead it was an illegal action, constituting unilateral intervention by America. The message urged: “While there is yet time, while many are still living who may otherwise fall dead, America should and must withdraw its forces from Korea. We appeal to you to take all possible measures for an immediate suspension of this senseless bloodshed.”

The Soviet Plane Incident

IT HAS BEEN CONFIRMED THAT NO MEN OR OFFICERS OF THE Soviet Army are fighting with the North Koreans. The attempt to prove the contrary through the incident of the Soviet training plane shot down off the west coast of Korea failed completely.

In a message sent to the United Nations on September 5, the State Department declared that the day before a bomber “bearing a red star” had passed over a screening ship of UN Naval forces off the West Coast of Korea, “and continued toward the center of the United Nations formation in a hostile manner. The bomber opened fire upon a United Nations fighter patrol which returned its fire and shot it down.” The

message said that a destroyer picked up the body of a member of the bomber crew, and that identification papers showed him to be “Lieut. Tennadii Vasilebiu,” a member of the Soviet armed forces.

Mr. Austin read the State Department note to the Security Council, but, although he sought to give the impression that this was an indication of Soviet armed aid to North Korea, he failed to ask for any action on the matter, other than to insist that this was an added argument for supporting the U.S. resolution on the Korean war, and to make new attacks on the Soviet Union. Mr. Malik, in response, confined himself to calling the incident “one of a series of provocations of the warmongers, General MacArthur and the United States State Department which has been especially arranged for this meeting of the Security Council, where the resolution of the United States delegation leading to the expansion of the Korean conflict is to be discussed.”

In a dispatch from Tokyo (*New York World Telegram and Sun*, Sept. 7) reports from the scene differed considerably from the State Department version, completely contradicting its story that the plane had flown over a screening ship. These reports said that the plane had shown up on the task force radar screen sixty miles away from the center of the task force, and a Corsair flight was ordered to intercept it.

In a note on September 6, the Soviet Government branded the State Department version as false. The Soviet note said that on September 4, an unarmed Soviet plane was carrying out a training flight from Port Arthur to the area of Hai Yun Tao Island, which is part of the Port Arthur Military Base and situated 87 miles from the shores of Korea, and that without any grounds or pretext it was fired upon by eleven fighters of the U.S. military air force. The plane was brought down and fell burning into the sea five miles south of Hai Yun Tao Island. The entire incident, the note revealed, was witnessed by the crews of two other Soviet training planes and Soviet forces on the island. The note went on:

The Soviet plane not only did not fly over the American vessel but did not even approach it, and was carrying on a training flight. It opened no fire on American fighters. . . .

Protesting in strong terms this violation of international law by American military authorities, the note asked for strict investigation, punishment of those responsible for the attack and compensation for the loss of the crew and the plane.

The United States, maintaining the fiction that forces involved in Korea are not U.S. but UN forces, refused to accept the note, insisting that it could be appropriately directed only to the United Nations. The Soviet authorities presented the note to the United Nations for purposes of information, but held to the position that this was a matter between the United States and the Soviet Union.

An AP dispatch from Moscow (*New York Times*, September 8) told of the resentment among the Soviet people over the incident, but said that in all the condemnation of the United States, “one hears no criticism of the American people.” The dispatch concluded:

The Russians appear to feel that the American people are being led toward war. However, they seem to believe that war is going to be averted somehow, some way, and certainly express hope that it will. Likewise, one does not hear the people talking about war's being inevitable.

All reports from the USSR confirm the will to peace of the Soviet leaders and people. They are engaged in massive projects to improve the life of man. The giant afforestation plan to transform nature and end drought forever, is followed by plans for the erection of two mighty hydroelectric plants on the Volga and a majestic project to convert 20,000,000 acres of arid desert in Central Asia into fertile farmland and green pastures. Our cover picture shows the gathering of the harvest in Stalingrad region. Shall we destroy the fruits of that other harvest Stalingrad gave the world—victory over fascism?

—J. S.

A new pamphlet—**your
questions
answered****on**

- forced labor
- religion
- freedom of speech
- are Soviet workers free?
- education and culture
- safety in mines
- vacation facilities
- wages
- privileges
- holidays with pay
- power of Soviet trade unions
- coal output
- extent of mechanization

in**Where Miners
Are Honored**

Report of a Scottish miners' delegation to the USSR based on an on-the-spot study of living and working conditions of Soviet miners. The facts will help break through the wall of slander about the Soviet Union.

5¢ each; 6 for 25¢; 25 for \$1

ORDER TODAY
for yourself and friends

SOVIET RUSSIA TODAY

114 East 32nd St., New York 16, N. Y.

Please send me _____ copies of

"Where Miners Are Honored." Enclosed

find \$ _____

Name _____

Address _____

City _____ Zone _____ State _____

THE UDE PEOPLE*(Continued from page 13)*

"And so," he writes, "my new life began. I entered the preparatory class and began to learn. I was given a school uniform and dressed in town style like my new comrades. At this technicum there were many young people, Chukchi, Koriaks, Oirots, Nanai, Zvens, Evenki, Negidalsi, Yakuts, Yukagiri, Mansi, each with his own language. But we all tried to study in one language, the language that Lenin had spoken, the language of a great people. We came to it from many corners of the taiga like streams that run into the sea.

"Sharing my desk was a Zven girl called Valya Churna. Slim, lively as a squirrel, she was wonderful on skis. She was born somewhere beyond the Tunguzki river and like me she had been brought to the school by a Russian. Valya found it very hard to learn to hold a pencil and she wrote some letters with such difficulty that she would throw down her pencil in despair, thrust her copybook away from her and sit with her head pressed against the desk. One day the teacher Vitali Ivanovich came up to her and touched her lightly on the shoulder.

"What is it, Valya?" he asked, stroking her head. "Why are you crying?"

"I can't manage it," Valya said through her sobs.

The whole class had turned to look at our desk. The teacher picked up Valya's copybook. We were drawing the letter "O" that day. Valya seemed to find it quite impossible to write the letter with an even stroke. Her "O" 's jumped up and down, wobbled, swelled and shrunk. The teacher looked at my book.

"You must try harder, Valya. You see how Kimonko tries. You'll manage, too,

if you try. Imagine that the letters are your beads. Think of them as beads all on one string." And at once Valya drew a perfect line of "O" 's.

For Jansi Kimonko these first steps to literacy led him towards a vast bright world of which he had hitherto not the slightest conception. Gradually the scenes that had filled his life in the forest—the sight of his mother returning haggard and half frozen from the birth hut, the sinister ritual of the witch-doctor, the repulsive filth of the yurt—yielded to others of an entirely different nature.

From Khabarovsk he went to Leninograd to study at the Institute of Northern Peoples and he returned to his village to become chairman of the local council. He created a collective community for hunting and fishing. The young man who at the age of twenty wrote the first letter in his life in Russian characters but in the words of his own people became the first Ude novelist before he was twice that age. To read his works, in their Russian translation, is to experience the feeling of being present at the birth of a popular literature. Soviet power gave the "forgotten peoples" the knowledge of how to pen words on paper. They are responding by writing literature, some of which is already entering the fund of Soviet literature.

Last year, at the age of 41, Jansi Kimonko was tragically killed in a hunting accident, in the taiga about which he has written so vividly. Less than a year before he had been elected a member of the Union of Soviet writers. His death was a heavy blow to his own people. The publication of some of his writing leaves no doubt that it was also a serious loss to Soviet literature.

TWO PARALLELS*(Continued from page 24)*

rest of the strangers grew more and more uneasy. . . . We chased them out of our land. We remember how their ships carried them away at night, secretly. The holds were loaded to the decks with our furs and flax. Our city was laid waste and plundered. Our plant left in ruins. They had gone.

"Today in our city a rusting British tank is still displayed, set on a platform. In our museum are the iron fetters they used during intervention days. And near our Bolshoy Theater a granite obelisk rises on the banks of the North Dvina. It is inscribed: 'To the victims of the intervention of 1918-1919,' and on it are the names of many of our northerners, shot down, or tortured to death, or buried alive by the interventionists.

"In the name of peace we stand on guard today. The trade we work at is not unimportant; if you reckon up all the schools, clubs, hospitals, and all the homes built of our lumber it would make a big city. And especially if you reckon how production at our plant has risen tenfold, and also how we ended our Five-Year Plan on November 2, in 1949, carrying it out in three years and ten months.

"In closing our letter we want to come back again to our historical comparison. May the American interventionists vanish from Korean soil as they did from ours. . . . May the intervention soon come to an end and the heroic Korean nation, fighting for its freedom and independence, conquer."

QUESTIONS AND ANSWERS ON LYSENKO*(Continued from page 19)*

felt very violently about one or the other, not so much because they were different in their immediate adequacy, but because they had different starting points and tended in different directions.

Over here, if you want to explain ordinary breeding practice, you start with Mendelian laws, and where they don't fit the facts, you add a few such ideas as the inter-connection of genes, plasmogenes, and polygenes, and modifying factors. If you add enough of these operations, almost any facts can be made to fit in with the gene scheme. That is what biologists do here. They start with Mendel, but by the time they are where they are now, his original views seem not very important and rather crude.

Naturally they object to the Russians for attacking Mendelism, pointing out that they are attacking the old crude Mendelism, and that now they have got beyond all that, and that by the various improvements they have smoothed all the difficulties out.

The Soviet view is that you ought to

start with the organism and work inwards, instead of from hypothetical genes outwards, and then work out the contradictions within. They may have reached the same place, but the *starting point* and the *directions of advance* are the real differences.

As to the political side, it is rather the other way round. The Soviet biologists did not take this up to spite the Westerners. They took it up for purely internal reasons. The major question is the practical one of whether they can wait until they get new breeds from pure stocks and selection. They believe, on the basis of practical experience, that Lysenko's methods can improve agriculture far more quickly. That was the internal quarrel, and it had nothing whatever to do with what was going on outside.

Now, as a result of the announcement of the internal changes, it has been the basis for a big ideological and political attack outside, and that hardens the situation inside and sharpens the whole

controversy. But originally it was a strictly internal business of the Soviet Union's. I do not think any compromise in the narrow sense could be achieved, but a wider theory which will include the valuable results of both approaches will undoubtedly be built up. I do not know how long it will take, but I think it would be a good deal quicker if we did not have political differences. I do not think scientists in the Soviet Union will agree to any middle course at the present time.

THE BIG TRUTH AND THE BIG LIE*(Continued from page 15)*

E.T.U. Gen.-Sec. Walter Stevens was interested in religion. Visiting one worker's apartment, he said, they saw a crucifix on the bedroom wall and were told by the housewife that she went to church every Sunday. The delegates themselves "attended a service in a crowded cathedral on the outskirts of Moscow," found a line a mile long in front of Lenin's tomb on the same day and another great crowd at the Museum of the Revolution. "It seems," Stevens remarked, "that people can choose church or Lenin's tomb or a museum on a Sunday, just as they like." Having visited the Kremlin, Stevens said that "the foreign picture of an inaccessible Kremlin behind walls within walls was a complete fantasy."

Who, then, is telling the Big Truth about the Soviet Union? The Crusade for Freedom Committee, for whom Eisenhower spoke? This committee is headed by General Lucius D. Clay, responsible for the pardon of Ilse Koch, the human monster who made lampshades out of the skin of the Buchenwald victims. Its guiding spirit is Allen Dulles, known for his anti-Soviet spy activities and his Nazi connections, brother of John Foster Dulles, inciter of the war against Korea. Among its members are Cardinal Spellman, one of the chief advocates of a "holy war" against the USSR; George N. Craig, of the American Legion, who recently called for a preventive atomic war against the Soviet Union; leading American bankers, Wall Street executives, war profiteers and war-supporting labor leaders—including James B. Carey who has openly advocated alliance with fascists in a new world war. Shall we believe these people, or the British workers, who report what they have seen with their own eyes?

Bargain Offering**BETRAYAL**

Our Occupation in Germany

by ARTHUR D. KAHN

First comprehensive report of the betrayal of the Roosevelt policies in Germany which has led to the renazification of Western Germany, told intimately through the personal experience of Mr. Kahn who was the former Chief Editor of Intelligence Office of the Director of Information Control Office of the U.S. Military Government in Germany.

plus

HIGH TREASON

by ALBERT E. KAHN

With assistance of Arthur D. Kahn

Current best seller on the pattern of suppression that has been developing in America since World War I, by the author of "The Great Conspiracy," "Sabotage" and "Plot Against the Peace."

Both Books for Only \$2

BETRAYAL alone
\$1.50 (hard cover)

HIGH TREASON alone
\$1.10 (paper cover)

Order Now

ARTHUR D. KAHN, 160 1st Avenue, New York 3, N. Y.

Please send me BETRAYAL and HIGH TREASON. I enclose \$2.00.

Name _____

Address _____

City _____ Zone _____ State _____

"FARMING IN RUSSIA"

Est. 1944

The authentic monthly news service about agriculture in the USSR

Goes to Alaska, Australia, Canada, Hawaii, Holland, Philippine Republic, Sweden, College Libraries, United Nations, U.S. Dept. of Agriculture.

So it must be good. There is nothing like it in English. It goes also to all U.S.A. agricultural periodicals and to radio farm programs. We solicit your help to expand. Write: AGRICULTURAL COMMITTEE FOR AMERICAN-SOVIET FRIENDSHIP, INC. LIMA, OHIO

This series of advs. paid for by friends.

WHY I SIGNED STOCKHOLM APPEAL*(Continued from page 11)*

planning mass extermination and refusing to renounce it.

Well, whose fault is that? Surely one isn't supposed to keep quiet about a crime just because it would be an American one?

There are no good bombs, made in U.S.A., and bad bombs, made in Russia;

no bad bomb which would fall on New York or Paris and a good bomb which would fall on Moscow. Every atomic bomb is criminal, starting with the one which wiped out Hiroshima in a few seconds. Any decision to use the bomb is a criminal decision.

As the Stockholm Appeal says, "We

consider the first Government to use the atomic weapon against any country whatsoever would be committing a crime against humanity and should be treated as a war criminal."

Who is signing this condemnation? The human race. Signatures are coming from the whole world because they spring from the revolt of the human conscience.

Already the Governments of the Atlantic Pact are anxious; already the Stockholm Appeal seems dangerous to them; already the infamous murmur rises: don't sign: it comes from Moscow.

Are we to refuse to support justice and humanity because our Governments oppose them? We would then become conspirators.

We are already in fact. Criminal planes will take off from Port-Lyautey, from Bizerta, from Istres. In the "integrated" Atlantic army, we, *their* infantry, will see our flyers above our heads, taking off to atomize Moscow women and their children. Do you want to be accomplices?

That is what you agree to if you refuse to sign the Stockholm Appeal. You agree to play a possible role in a criminal game.

The Communist game is that in the next war no one should be atomized. But it is also the game of many Americans who raise their voices against their Government's inhuman policy: it is the game of all men who want to preserve something of humanity. The game of the State Department is to brandish the horrible threat of atomizing innocent peoples in the country of any possible aggressor; it is to expose France to the same danger in assigning to her the role of atomic cushion.

I have chosen the game of all men, including the Americans, including the Communists, so that there shall be no more question of this inhuman threat. Whichever they may be, let the criminal Governments and their bombs be outlawed.

One final word, and this is the priest speaking after the citizen. The Stockholm Appeal faces us clerics with this alternative—either to remain silent and shut ourselves into a ghetto with the integrists under the rule of the whip, behind closed doors, resifing their hates, their fears, their rancours, their pseudo-principles and our failures according to their principles; or to step out into the open light of day with all men who await the free witness of the living; as a priest and a Christian to testify to God that he did not create men and their labor, the home and its beauty, the fruitfulness of mothers and the innocence of children, to deliver this admirable creation to the bestiality of the race of Cain.

That is why I signed the Stockholm Appeal and invite all Christians to sign with me.

(Condensed from "World Review in Defense of Peace," Aug. 15, 1950.)

Bargain offering to SRT readers**PURE LINEN TABLECLOTHS****With or without Napkins****From the Soviet Union****Ideal for the Home—or as a Lovely Gift**

Look over the prices. Judge for yourself the great savings you can effect. Then send in your order. All items guaranteed.

Item	Description	Size in inches	Regular Value	Priced Now at
1	White with blue border.....	60 x 60	\$ 6.50	\$ 4.50
2a	White with colored* border	56 x 68	7.50	4.90
2b	" " " "	56 x 83	8.50	5.50
2c	" " " "	54 x 54	5.00	3.00
3	White flower on white.....	56 x 68	7.50	4.90
	In floral colors			
4a	Gold, purple or beige	56 x 56	6.50	4.00
4b	Gold, green or brown	56 x 68	9.50	6.00
4c	Rose, purple or pink.....	69 x 83	12.50	8.00
4d	Brown, gold, purple or blue..	56 x 83	12.00	7.50
	White with blue border			
5a	(with 6 napkins)	60 x 60	11.00	6.00
5b	(with 8 napkins)	60 x 83	17.50	10.50

*Colored borders in lovely shades of rose, pink, gold, blue, purple.

(In specifying color or colored border, give two or three preferences)

ALL ITEMS GUARANTEED

SRT PUBLICATIONS, INC.
114 East 32nd St., New York 16, N. Y.

Please send me the following items

I prefer the following colors or colored borders in the order named

I enclose \$..... in payment.

Name.....

Address.....

City.....

Zone.....

State.....

FACTS FOR PEACE AND FRIENDSHIP

Be well informed on the most vital questions of the day. The publications below are indispensable to those who wish to contribute to a peaceful world.

EDUCATIONAL SYSTEM OF THE SOVIET UNION

Elizabeth Moos

A compact, factual description of the Soviet school system.

64 pages, Illustrated
25¢

JUNGLE LAW OR HUMAN REASON?

Jessica Smith

What the North Atlantic Pact means to you in terms of jeopardizing peace and prosperity.

10¢ each

THE SCIENCE OF BIOLOGY TODAY

Trofim Lysenko

The address of the President of the Lenin Academy of Agricultural Sciences of the USSR evoked by the international discussion on genetics.

Cloth \$1.25 Paper 25¢

FALSIFIERS OF HISTORY

A historical document of World War II. Containing the official Soviet reply to the State Department publication of the Nazi-Soviet documents AND the remarkable documented historical analysis "Diplomacy by Falsehood," by Prof. Frederick L. Schuman.

25¢; special low rate in quantity

SOVIET DEMOCRACY

Dr. Harry F. Ward

A scholarly study of Soviet democracy with clear answers to many questions including those that many Americans ask regarding Soviet elections.

15¢, Illustrated

AVAILABLE THROUGH
SOVIET RUSSIA TODAY
114 E. 32nd St., New York 16

SEE SOVIET FILMS

Coming

COSSACKS OF THE KUBAN

A lusty musical comedy in Magicolor of kolkhoz life in the North Caucasus.
Directed by Ivan Piriev.
Music by Isaac Dunayevsky

MEETING IN BERLIN

A dramatic feature film in Magicolor, based on the fall of Berlin and the last days of Hitler. Starring Boris Andrejev; music by Shostakovich. First Prize Winner 1950 International Film Festival at Karlovy Vary.

Artkino Pictures, Inc.

723 SEVENTH AVENUE

NEW YORK 19, N. Y.

Telephone: Circle 5-6570

JUST RECEIVED

The first volume of the 2nd Edition of the

GREAT SOVIET ENCYCLOPEDIA

In Russian

Large format—640 pages

Deluxe printing and binding

Profusely illustrated, many beautiful color plates and maps

The first edition was started almost a quarter of a century ago and completed within 20 years. The present greatly enlarged edition will consist of 50 volumes and will be completed within six years. Collegium of Editors and Contributors include the leading personalities in Soviet Arts, Literature and Science

Regular Price—\$9.50 per volume

Our special subscription offer —
\$8.00 per volume

Subscribers will be billed for each volume as delivered.

We urge immediate subscription to this great work as the supply will be limited.

—ASK FOR OUR COMPLETE CATALOGS—

FOUR CONTINENT BOOK CORPORATION

IMPORTERS FROM THE USSR

Literary Works • Scientific Publications •
Periodicals in Various Languages • Record-
ings • Sheet Music • Artistic Handicraft

55 W. 56th Street • New York 19, N. Y.
Phone MUrray Hill 8-2660-1

Union **HOLIDAY** Label **GREETING CARDS**

The Sought-For Solution!

The Beautiful CARDS FOR PEACE

only **10c** each
With Holiday-Peace Greeting

No. 1 Reproduction of an original drawing by Picasso: two young people, boy and girl, noble in expression, representing the future that is possible only with peace. Between them is a dove.

Picasso's drawing, loved by millions who have used it in the peace organizations of Europe, is reproduced in rich brown on heavy white stock with deckled edge and double fold. A beautiful Holiday greeting card. Complete with envelope.

No. 2 A decorative and effective Holiday-Peace greeting card. On double-folded silver paper, printed in bright blue, a small boy with doves. Envelope included.



No. 3 Oversized postcard designed by American artist Arnautoff. Provides space for your signature. Fine stock, color-printed.

No other notice planned!

YOUR HOLIDAY CARDS WORK FOR PEACE

Act Now!

Send 30¢ in coin for
all 13 cards.

\$1 for 10 assorted

or

\$2 for 24 \$4 for 50.

\$6.50 for 100 cards.

AMERICAN RUSSIAN INSTITUTE

101 Post Street
San Francisco 8, California

BOOKS IN ENGLISH FROM THE USSR

Available at lowest prices

A STORY OF A REAL MAN, by Boris Polevoi. Great Soviet novelist shows the character of the new Soviet man. A Stalin Prize Winner. 560 pp., \$1.25

EARLY JOYS, by Konstantin Fedin. A vivid novel of pre-war days. A Stalin Prize Winner. 503 pp., \$1.50

V. I. MICHURIN, Selected Works. His discoveries are the basis of Soviet plant and animal breeding. 223 pp., \$2.75

BAGRATION, by S. Golubov. A great historical novel about the famous Russian general. 264 pp., \$1.25

A. TOLSTOY. Selected Stories. The best stories from the pen of the great Soviet writer and Stalin Prize Winner. 639 pp., \$2.50

MATERIALS on the Soviet Trial of Former Servicemen of Japanese Army Charged with Manufacturing and Employing Bacteriological Weapons. 535 pp., \$1.25

THE YEARS OF WAR, by Vassily Grossman. Thrilling war novel by a leading Soviet writer. 451 pp., \$2.00

ON COMMUNIST EDUCATION, by M.I. Kalinin. Selected speeches and writings over a 20-year period by the first President of the Soviet Union. 479 pp., \$.65

HEROIC LENINGRAD. Sketches and stories of the siege of Leningrad. 152 pp., \$.50

V. G. BELINSKY, Selected Philosophical Works. The writings of "the true father of the Russian intelligentsia." 555 pp., \$2.50

PORT ARTHUR, by A. Stepanov. Monumental novel of the first Russo-Japanese war. 784 pp., \$2.00

N. A. DOBROLYUBOV, Selected Philosophical Works. A comprehensive collection, by the brilliant critic who influenced Russia's greatest writers. 650 pp., \$2.50

THE WHITE BIRCH, by M. Bubenov. An absorbing war novel hailed as a literary discovery. A Stalin Prize Winner. 578 pp., \$1.25

DONBAS SKETCHES, by B. Galin. A vivid picture of how miners live in the Soviet Union. 282 pp., \$.85

ACROSS THE MAP OF THE USSR, by N. Mikhailov. An exciting survey of Soviet resources and postwar progress. 344 pp., \$1.25

Order today before supply is exhausted

SOVIET RUSSIA TODAY, 114 East 32nd Street, New York 16, N. Y.

I am enclosing \$.....

for the books ordered below:

Quantity	Title	Unit Cost	Total Cost
	A Story of a Real Man	\$1.25	
	Early Joys	1.50	
	Materials on the Soviet Trial	1.25	
	The Years of War	2.00	
	Port Arthur	2.00	
	On Communist Education	.65	
	N. A. Dobrolyubov	2.50	
	V. I. Michurin	2.75	

Quantity	Title	Unit Cost	Total Cost
	The White Birch	1.25	
	Bagration	1.25	
	Heroic Leningrad	.50	
	Donbas Sketches	.85	
	A. Tolstoy	2.50	
	V. G. Belinsky	2.50	
	Across the Map of the USSR	1.25	
	TOTAL		

NAME

ADDRESS CITY ZONE STATE

Please add 12¢ per book for postage and handling

Service de Presse de l'U.I.E.

PUBLIÉ PAR LE DÉPARTEMENT DE PRESSE ET INFORMATION DE L'U.I.E.

UNION INTERNATIONALE DES ETUDIANTS - VOJTĚŠSKÁ 12, PRAGUE II, ČSR

25X1

1950. No. 3.

4 février 1950.

LE COMITE EXECUTIF DE L'UIE S'OUVRE A LONDRES :

II CONGRES DES ETUDIANTS SE TIENDRA A PRAGUE EN AOUT 1950.

Londres : Le Comité Executif de l'UIE s'est ouvert le 2 février dans les locaux de l'Union Nationale des Etudiants d'Angleterre, du Pays de Galles et d'Irlande du Nord. Parmi ceux qui assistent à la réunion se trouvent :

President, J. Grohman -Tchécoslovaquie-, Vice-Présidents, A. Shel-jepin -URSS-, Idong Ken, -Chine-, W.B. Rust, -Angleterre-, et Holman -USA-. Secrétaire General, G. Berlinguer -Italie-, Membres du C.Ex. : V. B. Kays -Indes-, R. N. Ebbels, -Australie-, R. Echevarria -Equateur-, R. Georgieva -Bulgarie-, M. Pouljak, -Ukraine Sov.-, D. Stettler, -Pologne-, Mlle. Frances Damon assiste à la réunion en tant que représentante de la FMJD.

À la suite du rapport sur les préparations du II Congrès Mondial des Etudiants, que fit le Président de l'UIE, J. Grohman, il fut décidé que le Congrès serait tenu à Prague en août 1950.

Parmi les autres points de l'ordre du jour, il y fut discuté du travail de l'UIE et des organisations membres dans la lutte pour un enseignement démocratique et le travail de la revue de l'UIE "Etudiants du Monde".

Dans son rapport, Mr. Grohman dit que l'Exécutif avait pour tâche de décider les différentes formes des préparations détaillées pour le II Congrès Mondial des Etudiants qui, ainsi qu'en décida la réunion du Conseil de l'UIE à Sofia l'année dernière, devra se tenir au courant de l'été 1950.

" Le but de notre discussion doit être d'activer les préparations des étudiants en vue du Congrès et de décider des directives pratiques qui pourront aider les organisations membres, en y intégrant les plus larges sections de la communauté étudiante de tous les pays. Surtout, il faut, partout, faire comprendre aux étudiants que le principal moyen de préparer le Congrès, est de centrer leurs activités autour de la lutte pour une paix durable, l'indépendance nationale de tous les peuples, l'enseignement démocratique à tous les degrés et une vie meilleure pour la jeunesse studieuse," dit Mr. Grohman.

La décision du Conseil de Sofia au sujet du Congrès fut adoptée avec enthousiasme par tous les étudiants démocratiques.

-2-

POUR LA PAIX ET L'INDEPENDANCE NATIONALE.

ENTHOUSIASME DANS LE MONDE POUR LA
CAMPAGNE DU 21 FEVRIER.

Chaque jour apporte des nouvelles fraîches au sujet des préparations enthousiastes faites par les jeunes et les étudiants du monde entier pour célébrer le 21 février, Jour de Solidarité avec la Jeunesse et les Etudiants luttant contre le Colonialisme :

- Activités de l'UIE - Les membres de l'Exécutif parleront dans de nombreux pays.

Prague : Pendant la dernière quinzaine, l'UIE a envoyé plusieurs milliers de copies de son journal mural spécial et des affiches sur la campagne du 21 février à ses organisations membres dans le monde entier.

Une publication spéciale sur l'enseignement dans les pays coloniaux et dépendants a été imprimée, donnant des détails sur la situation de l'enseignement dans ces pays, ainsi que sur la lutte des étudiants pour leur libération nationale.

Le Secrétariat de l'UIE annonce que les membres du Comité Exécutif de l'UIE et du Secrétariat se rendront en Autriche, en Belgique, au Danemark, en France, en Allemagne, en Hollande et en Hongrie pour participer aux cérémonies du 21 février. Ils emporteront avec eux des expositions spéciales comprenant des photographies, des cartes et des informations qui ont été préparées dans les langues des pays concernés.

- Les étudiants des Beaux Arts de Prague se proposent pour organiser bénévolement des expositions.

Les étudiants des Ecoles d'Arts Industriels de Prague, ont pris sur eux de construire les expositions avec les documents et les photographies rassemblés par l'UIE et les étudiants coloniaux de Tchécoslovaquie.

Avec l'assentiment de leurs professeurs ils consacreront une semaine entière à ce travail. En offrant leur concours ils disent qu'ils tenaient ainsi leur promesse d'accroître leur action de solidarité avec les étudiants et la jeunesse luttant contre le colonialisme.

Le Secrétariat de l'UIE a écrit aux étudiants des Ecoles d'Arts Industriels pour leur exprimer leur gratitude pour leur beau geste de solidarité envers les jeunes des pays coloniaux.

-3-

- La jeunesse britannique et les étudiants annoncent leurs plans pour le 21 février.

Londres. Le Conseil International de la Jeunesse annonce une grande série d'activités pour la célébration du 21 février. Ces activités ont pour but de resserrer au maximum la coopération entre les étudiants britanniques et les étudiants coloniaux étudiant en Angleterre.

Le 21 février sera célébré dans de nombreuses universités et collèges dans tout le pays.

Les Assises Nationales de la Jeunesse devant être tenues les 4 et 5 février aideront à préparer la campagne du 21 février. La situation de la jeunesse dans les colonies fera l'objet d'une discussion à ces Assises, et du matériel sur les conditions des étudiants en Malaisie et dans le Niger sera distribué aux délégués.

Des exemplaires du journal mural de la FIMJ ont été promis en temps opportun aux Assises et l'UIE fournira également du matériel sur les étudiants qui luttent contre le colonialisme.

Des invitations spéciales seront envoyées aux étudiants coloniaux et speakers pour assister aux réunions tenues à Londres, Manchester, Glasgow et Birmingham.

Londres assistera à une marche des étudiants britanniques et coloniaux demandant la liberté pour les peuples coloniaux et la fin de la guerre en Malaisie et de la terreur dans les possessions britanniques africaines.

La Ligue de la Jeunesse Communiste et la Fédération des Étudiants Travailleurs dirigera une enquête parmi les nouvelles recrues signant leur ^{contrat} la Pourse du Travail Anglaise, leur demandant s'ils étaient prêts à aller en Malaisie et être utilisés comme briseurs du mouvement de libération des peuples.

- Solidarité des Norvégiens avec les étudiants coloniaux.

Oslo. Le "Utenrispolitisk Studentgruppe" se prépare à célébrer le 21 février. Le 18 février, ils proposeront une résolution demandant d'urgence la solidarité avec les étudiants coloniaux à une réunion des étudiants norvégiens où l'on espère une assemblée de plus de 500 personnes.

Ils préparent également des articles qui sont une part de la campagne de publicité, et qui seront distribués aux journaux d'étudiants et aux quotidiens d'Oslo.

Un appel est actuellement diffusé parmi les étudiants les exhortant de se joindre aux célébrations du 21 février.

-4-

Semaine de solidarité au Bresil.

Rio de Janeiro : L'Union Nationale des Etudiants du Bresil se prepare a celebrer le 21 fevrier, Jour de Solidarite avec les etudiants des pays coloniaux et des pays dependants.

Durant la semaine du 21 au 28, de nombreuses manifestations doivent avoir lieu, notamment une exposition consacree aux conditions des etudiants dans les pays coloniaux et dependants, et a leur lutte pour l'indépendance nationale, et un grand meeting se tiendra au quartier general de l'Union Nationale qui cloturera la semaine le 28 fevrier.

L'activite en faveur de la paix se developpe parmi les etudiants et la jeunesse australienne.

Melbourne : La campagne en faveur de la paix recoit un large soutien de la part des etudiants et des organisations de jeunesse en Australie.

Le vote national pour la Paix a ete chaleureusement accueilli par la Conference et des Etudiants Chretiens et par la Federation des Etudiants Travailleurs et par le camp des Organisations de la Jeunesse Kadimah.

La Federation Travailleuse, au cours d'une Conference, recut le salut du Rev. Dickie, President du Conseil Australien pour la Paix, qui organisa le vote. La Conference accorde son soutien au Conseil, a l'unanimité.

De Sydney on apprend que des reunions contre la conscription, seront tenues par les jeunes dans tout le pays le 21 fevrier. Ce jour-la, les jeunes d'Australie dirigeront leurs activites tout particulierement contre les plans du Gouvernement Meziek de recruter la jeunesse australienne en vue d'une guerre contre les mouvements de liberation de l'Asie du Sud-Est.

A SAIGON, 36 ETUDIANTS TUES, 100 GRIEVEMENT BLESSES.

Prague : Des informations plus detaillees sont parvenues concernant les manifestations des etudiants de Saigon le 9 janvier de cette annee.

Contrairement aux informations parvenues aux Services de l'UIE et publiees dans les bulletins du 11/1/50 et du 27/1/50, 36 etudiants et non deux, furent tues a Saigon le 9 janvier. D'autre part, 100 etudiants furent gravement blesses et 1000 legerement blesses.

La police dissimula de nombreux corps et detruisit les photographies prises sur place.

Les soldats democraques du Corps Expeditionnaire Francais deposeront une couronne parmi les innombrables gerbes

de fleurs qui recouvraient les cercueils et un étudiant français prit la parole sur la tombe des étudiants assassins.

LES ETUDIANTS FRANÇAIS DEMANDENT LA FIN DE LA GUERRE AU VIET NAM

Paris : A la suite d'une pétition contre la guerre au Viet Nam signée par 114 élèves de l'Ecole Normale Supérieure sur 190, une enquête a été ouverte par les autorités. Tous les cercles d'études ont été interdits et toute démarche collective des étudiants sera considérée comme contraire au règlement.

Cette mesure a soulevé la réprobation des élèves.

LES ETUDIANTS ITALIENS MANIFESTENT CONTRE LES PREPARATIONS DE GUERRE.

Milan : Les étudiants de Milan se joignirent aux ouvriers et aux invalides de la guerre pour former une délégation qui se rendit à la mairie pour exprimer leur détermination de lutter contre les préparations de guerre et pour protester contre les envois d'armes américaines en Italie.

MANIFESTATION POUR LA PAIX ETAGUÉE PAR LA POLICE.

La Havane : Le "Relai pour la Paix", organisé par les Jeunes Socialistes de Cuba pour célébrer leur troisième congrès national et l'anniversaire de la naissance de José Martí, héros national, fut attaqué par la police qui arrêta les organisateurs d'une réception et blessa plusieurs personnes à la bayonnette. Des villageois de Jiguani qui manifestaient devant la prison pour demander la libération des prisonniers furent arbitrairement arrêtés.

D'énergiques protestations contre la brutale répression exercée contre le mouvement pour la Paix de Cuba, ont été élevées par la FMJD, le Comité National pour la Paix de Cuba, la Fédération Cubaine des Étudiants de l'Université, et la Jeunesse Socialiste.

L'OPINION DEMOCRATIQUE MONDIALE OBLIGE LE GOUVERNEMENT DE HYDERABAD A SUSPENDRE LES EXECUTIONS DES LEADERS PAYSANS, MAIS LA VICTOIRE N'EST PAS ENCORE ARRIVÉE.

Bombay : La Compagnie de Presse des Indes communique que le gouvernement de Hyderabad a suspendu les exécutions des 12 leaders paysans de Telengana qui étaient condamnés à mort. -Voir le Bulletin d'Information de l'UIE du 27/1/50-

Des organisations dans le monde entier, y compris l'UIE, enverront des protestations au Gouvernement Indien et feront appel à l'ONU quand les sauvages sentences de mort furent connues - voir Bulletin d'Information du 15/1/50- L'UIE lance un appel à tous les étudiants démocratiques du monde, les exhortant à envoyer des lettres et télégrammes de pro-

-6-

testation au Gouvernement Indien et des messages de solidarité à la Fédération Pan-Indienne des Etudiants.

Les autorités ont été obligées de céder à la demande mondiale générale et suspendre les exécutions, annonçant une lettre du Congrès des Syndicats Pan-Indiens.

"Nous avons gagné le premier round. Mais il est aussi très clair que l'ennemi est loin d'avoir accepté la défaite. Les cas de ces camarades, qui sont sous la menace d'une exécution immédiate, ceux de 95 autres dont le recours en grâce pour la commutation de la peine de mort à l'emprisonnement à long terme est encore pendant, ainsi que l'offensive fasciste nouvelle déclenchée dans les districts de Nalgonda et Warangal à Telangana dans l'Etat de Hyderabad, sont de clairs avertissements que l'ennemi est engagé dans une guerre d'extermination contre ces leaders et les paysans de Telangana."

Un fonds de Défense a été établi par la FPIS pour lutter pour la cause des 108 cas à être jugés par les tribunaux de Hyderabad, et, s'il est nécessaire, les porter devant le Tribunal Suprême de New Delhi.

L'ASSOCIATION DES TRAVAILLEURS SCIENTIFIQUES INTERDITE A HONG KONG.

Prague : L'Agence Telepress a communiqué que l'Association des Travailleurs Scientifiques est l'une des 38 organisations interdites par les autorités britanniques à Hong Kong au cours des derniers mois. Le Président de la Fédération Mondiale des Travailleurs Scientifiques, le Professeur Joliet-Curie, a envoyé une protestation à l'Office Colonial Britannique soulignant que les mesures prises par les autorités britanniques constituent une insulte au mouvement mondial pour la Paix et aux travailleurs scientifiques du monde entier.

LES ETUDIANTS INDIENS MANIFESTENT A LONDRES.

Londres : Quand Mr. Attlee arrive à Central Hall pour prendre la parole à l'occasion du 26 janvier, anniversaire du jour où les Indes furent proclamées république indépendante, il fut accueilli par les étudiants démocratiques indiens portant des pancartes avec les slogans suivants : "Abolissez les princes, les propriétaires et les gros capitalistes" et "87% ne furent pas consultés pour rédiger la Constitution... est-ce de la Démocratie?"

D'autres pancartes disaient : "Cessez de muscler la presse démocratique" et "70 millions de paysans sans terre, pas de terre pour eux".

Un peu plus tard, Mr. Attlee ne put continuer son discours sur la démocratie jusqu'à ce que la police fut placée aux entrées de la salle.

-7-

"Et la démocratie aux Indes?" cria-t-on dans l'audience.
"Vous avez été socialiste autrefois...vous vous rappelez?"

La remarque du Président affirmant que la mémoire de Mr. Dadabhai Naoriji, premier indien élu au Parlement Britannique était respectée par les membres de tous les partis, provoqua un véritable rugissement dans la salle et il ne put continuer pendant quelques minutes.

La cérémonie officielle, où Mr. Attlee dévoila un portrait de Mr. Naoriji, était organisée par la Ligue Indienne.

GREVE D'ETUDIANTS A CHYPRE.

Chypre : Mille étudiants des écoles secondaires et colliges de Li assol se mirent en greve le 14 janvier pour protester contre la décision du Gouvernement d'interdire aux professeurs de participer au plébiscite sur l'union de Chypre avec la Grèce.

Le plébiscite, organisé par l'Eglise de Chypre, donna une majorité écrasante en faveur de l'union.

- Un article sur le rôle joué par les étudiants chypriotes dans la lutte pour l'union avec la Grèce, apparaîtra dans le Bulletin Colonial de l'UIE devant être publié prochainement pour le 21 février.

LA COLOMBIE REFUSE SON ASILE AUX LEADERS ETUDIANTS.

Bogota : La police du Gouvernement de droite de Colombie, commet récemment un nouveau crime contre le droit d'asile. Un certain nombre de réfugiés politiques du Venezuela qui avaient demandé asile en Colombie, furent expulsés par le gouvernement militaire de Bogota.

Ils furent détenus au village frontiere de Cacota et remis à la police du Venezuela qui les transfère immédiatement à la prison de Modelo à Caracas où ils sont isolés de tout.

Parmi eux se trouvent trois leaders étudiants Alexander Yabrady -Université Centrale-, Ramon Lozada -étudiant en droit- et Evellio Garcia -étudiant en journalisme-.

LE SECRETARIAT EXECUTIF DE L'UIE FAIT APPEL AUX ETUDIANTS DU MONDE POUR PROTESTER CONTRE LA REPRESSION EN AMERIQUE LATINE.

Prague : Le secretariat exécutif de l'UIE a adressé un appel à toutes les organisations membres et à tous les étudiants en général pour renforcer leur soutien des étudiants des pays d'Amérique Latine qui vivent dans des conditions terribles et luttent contre la répression.

Après avoir souligné la brutalité des mesures qui sont prises de plus en plus par tous les gouvernements réaction-

-8-

naires d'Amérique Latine, pour supprimer les organisations d'étudiants qui luttent pour la paix, l'indépendance nationale et un enseignement démocratique et la satisfaction des justes demandes des étudiants, l'appel fait remarquer que la première condition pour le développement du mouvement étudiant en Amérique Latine, est maintenant la lutte contre la répression.

Bien que les étudiants de toute l'Amérique Latine se heurtent maintenant à une violence, une terreur policière, et des emprisonnements encore jamais vus, lorsqu'ils s'efforcent d'obtenir la satisfaction de leurs justes demandes, le Secrétaire de l'UIE est certain qu'ils lutteront courageusement contre la répression et, avec l'aide de tous leurs collègues du monde entier, unis au sein de l'UIE, qu'ils arracheront la victoire finale.

Il fait appel à toutes les organisations membres de l'UIE et aux étudiants du monde entier afin qu'ils montrent leur solidarité en envoyant des résolutions et des télégrammes de protestation contre la répression en Amérique Latine et en manifestant devant les ambassades latino-américaines.

Enfin, fait encore remarquer l'appel, les publications étudiantes doivent faire connaître encore plus les faits concernant la répression des étudiants latino-américains.

: UNITÉ DES ÉTUDIANTS :

LES ÉTUDIANTS CANADIENS SE PRONONCENT POUR L'ADHESION À L'UIE.

Montreal : Une Conférence régionale d'information organisée par la Fédération Nationale des Étudiants d'université Canadiens, a voté en faveur de l'affiliation à l'UIE. La Conférence était tenue à l'Université Mc Gill le 21 janvier.

Elle comprenait les délégués de l'université de Montreal, de l'université Laval et de l'université du Collège de Bishop.

Bien que les décisions prises à la conférence n'engagent pas la FNEUC, elles servent à guider la ligne politique générale du Comité local de McGill.

On communique que beaucoup d'orateurs souligneront que le soutien de l'UIE aiderait à servir la cause de la Paix.

La conférence accorde aussi son soutien unanime à la campagne de la FNEUC pour obtenir du Gouvernement une augmentation du budget consacré à l'enseignement. Le but de cette campagne est d'obtenir 10.000 bourses annuelles de \$ 500 chacune.

-9-

LES CONGRES DES ETUDIANTS AUSTRALIENS SE PRONONCE POUR LA REAFFILIATION A L'UIE.

Melbourne : On communique de la Commission de la Radiodiffusion Australienne, que le Congres annuel de l'Union Nationale des Etudiants d'universite australiens s'est prononce en faveur de la reaffiliation a l'UIE. De plus amples details seront donnes dans les prochaines publications du Service d'Information de l'UIE.

LES ETUDIANTS FINNOIS RECHERCHENT DES LIENS PLUS ETROITS AVEC LES ETUDIANTS SOVIETIQUES.

Helsinki : La SYL -Union Nationale des Etudiants Finnois- et le Comite Antifasciste de la Jeunesse Sovietique joignent maintenant leurs efforts pour etablir un echange de correspondance entre les etudiants finnois et sovietiques. La SYL estime que de tels echanges sont tres importants.

LES ETUDIANTS ECOSSAIS REAFFIRMENT LEUR FIDELITE A L'UIE.

Londres : On communique que l'Union des Etudiants Ecossais a decide de maintenir son adhesion a l'UIE.

DES INSIGNES DE L'UIE ONT ETE VENDUS AU PROFIT DE LA JEUNESSE LUTTAIT POUR L'INDEPENDANCE NATIONALE.

Shanghai : Parmi les actions entreprises au cours d'une campagne en vue d'accroitre les ressources financieres destinees a aider les jeunes qui luttent pour l'indpendance nationale, des insignes de l'UIE ont ete vendus pour de tres hautes sommes a l'occasion du Jour de la Jeunesse et de la Semaine Internationale des Etudiants en Chine.

Huit insignes de l'UIE vendus dans le College Commercial de Shanghai, rapporteront une somme equivalente a 25 dollars americains, et huit autres insignes vendus dans l'ecole secondaire de l'AJC rapporteront 15 dollars.

"Le nombre limite d'insignes alloue a l'Union des Etudiants de Shanghai etait de beaucoup inferieur a la demande enthousiaste" dit une information recemment recue. "Beaucoup d'etudiants offrirent les insignes qu'ils venaient juste d'acheter pour les revendre de facon a doubler et tripler les fonds".

Professeurs et etudiants se joignirent a la collecte et beaucoup donnerent leurs economies personnelles.

ASSISES NATIONALES DE LA JEUNESSE A LONDRES.

Londres : Des representants des jeunes mineurs, ingenieurs et etudiants ainsi que des travailleurs agricoles et de toutes les autres sections de la jeunesse se reuniront pour tenir les Assises Nationales de la Jeunesse qui aura lieu a Londres les

-10-

4 et 5 février, organisée par le Conseil International de la Jeunesse. Parmi les organisations d'étudiants y prenant part se trouvent l'Union des Etudiants de l'Ecole des Etudes Slaves, La Fédération des Etudiants Travailleurs et un certain nombre d'unions des collèges.

- Voir aussi page 2 le paragraphe sur la part prise par les Assises dans la campagne du 21 février.-

 L'ENSEIGNEMENT DEMOCRATIQUE.

LA DELEGATION DE L'UJE REVIENT D'UNION SOVIETIQUE - UNE CONFERENCE DE PRESSE A BUENOS AIRES

Prague : La délégation qui passa récemment trois semaines en Union Soviétique en tant qu'invitée du Comité Antifasciste de la Jeunesse Soviétique a donné un compte rendu de leurs impressions aux représentants des journaux nationaux tchécoslovaques ainsi que des journaux culturels, de la jeunesse et des syndicats au cours d'une conférence de presse, quelques temps après leur retour à Prague.

La délégation comprenait Tom Madden - Secrétaire Permanent de l'UJE, Angleterre -, Rafael Echegarria -Ecuador-, Vihla Bakaya -Indes-, et Bernard Barcanu -Roumanie-.

Durant trois semaines bien remplies, la délégation put se faire une opinion très étendue du système d'enseignement soviétique ainsi que de la Science et des Arts soviétiques. Outre 17 écoles et institutions d'enseignement, ils visiteront des lieux d'intérêt à Moscou, des théâtres, ballets, galeries, musées, expositions, terrains de construction, la fabrique d'automobiles Staline et des fermes collectives.

Gentillesse, affection

"A partir du moment où nous avons traversé la frontière à Brest, où nous avons été accueilli par un représentant du Comité Antifasciste envoyé de Moscou, jusqu'aux derniers moments de notre séjour lorsque les jeunes gens et jeunes filles de Brest vinrent nous dire au revoir sur le quai de la gare, nous avons été reçus partout avec une gentillesse et une affection inoubliables."

"Dans les bibliothèques et les classes, les étudiants se pressaient autour de nous, avides de questions et d'entendre les différentes nouvelles au sujet de notre travail et de nos mouvements nationaux d'étudiants."

"Même les étudiants passant des examens, laissaient leur travail pour venir parler avec nous quand nous entrions dans la salle d'examen". Pendant les réunions tenues dans les universités, les délégués recevaient continuellement les messages écrits

-11-

venant des membres de l'audience envoyant leurs salutations aux étudiants démocratiques luttant pour la paix. Viola Bakaja montra plusieurs messages ainsi reçus, écrits dans son propre langage, ~~ix~~ l'Urdu.

Les quatre délégués sirent qu'ils furent stupéfaits des connaissances des étudiants soviétiques - même des ecclésiastes - se rapportant au mouvement étudiant international et aux conditions générales des étudiants dans les pays respectifs des délégués. Rafael Hechevarria, par exemple, dit comment ce fut pour lui une très grande surprise de constater l'étendue des connaissances des étudiants soviétiques sur les conditions en Espagne.

La volonté de paix du peuple soviétique.

Partout les délégués purent observer des marques évidentes du désir et de la détermination du peuple soviétique de sauvegarder la paix. Par exemple, à la frontière, à Brast, ils virent des milliers de soldats soviétiques revenant d'Allemagne après avoir travaillé avec succès à aider les forces démocratiques dans leur travail de démocratisation et de dénazification. Parmi eux se trouvait un jeune sous-lieutenant qui leur dit : "Quiconque visite notre pays avec des intentions pacifiques et amicales est le bienvenu. Nous voulons l'amitié avec tous les peuples, le peuple anglais et aussi américain. Nous voulons l'amitié avec le peuple, mais non avec ses exploitateurs.

Nous voulons la paix, mais nous donnerons notre vie et tout ce que nous avons pour défendre notre patrie soviétique si elle était attaquée."

Les activités des étudiants soviétiques en faveur de la politique de l'UIE se révélèrent très développées et le magazine "Etudiants du Monde" et son travail sont largement diffusés.

Par exemple, un calendrier soviétique, qui est publié en 14.000 exemplaires, comprend le chant de l'UIE, une brève histoire de l'UIE et les dates des différentes campagnes de l'UIE en faveur des étudiants luttant contre le colonialisme, ainsi que des étudiants anti-fraquistes, la Journée Internationale des Etudiants etc...

La délégation était à Moscou quand, le 19 janvier les résultats de l'année 1949 du Plan quinquennal de Staline d'après la guerre furent annoncés et vit l'enthousiasme du peuple soviétique en apprenant le succès de leur travail pacifique.

Le système d'enseignement soviétique.

"Le système d'enseignement soviétique est le plus démocratique et le plus scientifique du monde --- l'épanouissement d'une culture accessible à tout le peuple et qui ne peut être appelée qu'une révolution culturelle, et des conditions de vie et d'études qui sont un exemple à atteindre par les étudiants démocratiques de tous les pays."

"La connaissance et la diffusion de ces faits aidera considérablement le mouvement démocratique des étudiants dans leur lutte pour la paix et des conditions de vie meilleures."

Les 17 espèces différentes d'institutions d'enseignement visites allaient des jardins d'enfants aux instituts de recherches.

Des leur plus jeune âge, dans les jardins d'enfants, les maîtres ainsi que le Komsomol et l'organisation des Pionniers, attachent une grande importance à l'éducation morale et esthétique. En conséquence, les enfants soviétiques en grandissant, apprennent à apprécier tout ce qui est beau dans la vie, à connaître le monde qui les entoure et à aimer leur patrie soviétique. Cet enseignement, donne dans cet esprit de patriotisme soviétique a produit de nombreux héros dans la lutte pour la consolidation du pouvoir soviétique et au cours de la Grande Guerre Patriotique, et maintenant dans le domaine pacifique du travail créateur pour le renforcement de l'état socialiste et des forces mondiales de paix et de démocratie.

Aujourd'hui, on estime que 1 sur 4 citoyens soviétiques poursuit des études quelconques - dans les écoles, les universités, les instituts, les académies, les écoles d'apprentissage, les cours des syndicats ou par correspondance.

Trente six millions d'enfants soviétiques accomplissent 7 années d'études dans les écoles secondaires, après avoir avoir passé leurs premières années dans les jardins d'enfants.

Le nombre de ceux qui suivent des cours pour améliorer leurs connaissances techniques dans les différentes sphères de l'industrie s'élève à 6,6 millions.

Plus de 1.128.000 étudiants suivent les cours des 864 instituts d'enseignement supérieur situés dans toutes les régions et toutes les républiques.

Ces chiffres augmentent à mesure que le système d'enseignement se développe. Récemment, par exemple, des académies séparées ont été établies dans les Républiques de Géorgie et d'Ouzbékistan. A Moscou, les délégués visiteront les terrains de construction, ou de nouveaux bâtiments s'élevaient déjà, et virent des professeurs attribuer des pièces qui n'étaient encore que sur le papier, mais qui seraient bientôt achevés d'après un plan organisé de construction.

L'enseignement est accessible à tous et il existe de nombreuses activités destinées à élever le niveau culturel du peuple comme par exemple des organisations populaires telles que le Conseil pour la Diffusion de la Culture et de la Science. En décembre, 1949, seulement, 60.000 conférences furent données dans toute l'Union Soviétique par ce Conseil. Elles furent faites par des professeurs et des savants renommés et les meilleures conférences furent éditées à 200.000 exemplaires et radiodiffusées.

Budget abondant pour l'enseignement.

Le coût de ces activités variées est très élevé et demande, de la part de l'Etat Soviétique une aide matérielle toujours croissante. Dans les différentes républiques, par exemple, le budget consacré à l'enseignement augmente chaque année de 15%.

Le fait qu'en 1949, 26% du budget soviétique fut dépensé pour l'enseignement et seulement 19% pour la défense est, dit la délégation, un exemple pour le monde.

Naturellement, avec un tel généreux financement, les conditions des étudiants soviétiques sont les meilleures du monde.

Tous les étudiants obtenant de "bons" ou "excellents" résultats, - et 90% d'entre eux obtiennent ces résultats en raison de la nature de l'enseignement soviétique -, reçoivent des bourses qui couvrent tous leurs frais. Le montant de ces bourses est de 220 roubles pendant la première année à l'université, et augmente chaque année. Ceux qui obtiennent continuellement de très bons résultats reçoivent 23% en plus, et chaque institut a des prix spéciaux qui portent les noms de grands savants, artistes et écrivains. Les meilleurs étudiants obtiennent les bourses "Staline", de 750 roubles par mois.

Les étudiants qui ne résident pas dans la ville où se trouve l'université ou bien dans les environs, peuvent vivre dans un des innombrables centres d'étudiants où ils peuvent obtenir une chambre, et, à leur disposition, blanchisserie, boutiques, clinique et cantine, le tout pour la somme de 15 roubles par mois.

Les étudiants, dans tous les instituts d'enseignement sont considérés comme les valeurs centrales et sont consultés sur tous les aspects de la vie universitaire au moyen des Komsonols et des syndicats. Dans aucune institution visitée, la proportion du personnel enseignant par rapport aux étudiants n'est inférieure à 1 pour 10. Les étudiants qui ont de la difficulté à organiser leur travail reçoivent une aide spéciale de la part de leurs camarades et de leurs professeurs.

Equipement perfectionné.

Les bibliothèques universitaires de plus d'un million de volumes sont très fréquentes. Les appareils pour les travaux pratiques et de laboratoires sont très abondants - souffleries aérodynamiques pour les étudiants en aviation, et de grandes fermes attachées aux instituts d'agriculture. - C'est pourquoi, l'étudiant soviétique peut toujours combiner les travaux pratiques avec l'enseignement qu'il reçoit. Les étudiants à l'université sont encouragés à entreprendre des travaux scientifiques personnels à partir de la troisième

année et on les incite à participer à des sociétés scientifiques et les meilleurs travaux sont publiés par ces sociétés.

Il existe une grande variété de groupes, d'amateurs d'une haute tenue dans toutes les branches de l'art, de la musique et du drame.

On donne aux enfants soviétiques toutes les possibilités de développer leurs talents créateurs et de participer à un travail de création. Des cercles de radio, de photographie, de mécanique, de biologie, de musique et de danse sont organisés pour eux, ainsi que des excursions de botaniques et de géologie, des visites aux lieux d'intérêt, et des discussions avec les auteurs de leurs livres.

Les institutions spéciales pour les arts sont créées dans les écoles spéciales qui fournissent aux élèves un enseignement général aussi bien qu'un enseignement spécialisé. En conséquence, si, plus tard, l'étudiant décide de choisir une autre carrière, il n'est pas désavantagé par rapport à ses camarades.

L'UIE publiera un compte-rendu complet.

On verra les conditions de la jeunesse et les étudiants soviétiques, fier du rôle directeur que joue leur pays dans la lutte pour la paix, aidant par leur exemple les étudiants du monde entier à se couvrir un chemin vers un avenir meilleur, disent les délégués.

Les autres délégués préparent un compte-rendu détaillé de leur séjour de trois semaines en Union Soviétique, qui sera publié par l'UIE très prochainement. Le Département de la Presse et de l'Information reprendra à toutes les questions sur l'enseignement, la jeunesse et les étudiants soviétiques, dans la mesure du possible.

Les journaux qui ont besoin d'articles au sujet de la visite de la délégation suivent de près le rapport avec le Département de Presse et d'Information.

LE SECRETARIAT EXECUTIF DE L'UIE CONDAMNE LES MANOEUVRES DE DIVISION DE CERTAINS ELEMENTS D'AMERIQUE LATINE.

Précis : Une déclaration publiée par le Secrétariat Exécutif de l'UIE a vigoureusement condamné les tentatives récentes de certains éléments pour isoler les étudiants d'Amérique Latine des étudiants des autres parties du monde, unis au sein de l'UIE.

Elle souligne les nombreux combats des étudiants latino-américains pour l'indépendance de leurs peuples et sur le progrès, contre la militarisation et les menaces à leur souveraineté nationale et pour la satisfaction de leurs propres revendications, comme par exemple, les grèves, couronnées de succès des étudiants du Brésil, de Cuba et de l'Equateur.

-15-

La participation de 9 organisations d'étudiants latino-américains au Festival de Budapest et au IV Conseil de Sofia, en dépit des difficultés financières énormes, montre leur détermination de rester unis avec tous les étudiants démocratiques du monde.

Cependant, la force des étudiants latino-américains et leur ferme soutien des résolutions de Sofia, ainsi que leur détermination de maintenir leur unité avec les étudiants de tous les pays comme une garantie de succès dans la lutte pour la paix, ont attiré l'attention de leurs ennemis. Accompagnant une répression policière intensive, des tentatives ont été faites pour isoler les étudiants de l'Amérique latine de leurs frères, unis au sein de l'UIE.

En septembre dernier, des étudiants franquistes et bourgeois ont profité d'un "Congrès des Universités" au Guatemala pour former un "Comité de Coordination pour les relations entre l'Amérique latine" non représentatif. Ce Congrès ne discutait pas de la répression croissante, ni du prix élevé des livres, ni du manque de bourses, ni non plus des budgets réduits pour l'enseignement et très élevés pour les besoins militaires et autres questions d'importance vitale pour les étudiants. Et la question fondamentale de la paix ne fut même pas soulevée.

"L'UIE est contente de voir la position énergique et combative prise par les principales organisations membres en Amérique latine" dit en outre la déclaration. "Les États du Guatemala du Guatemala" sont très clairs. En ce moment même où il est plus que jamais nécessaire de renforcer l'unité et la collaboration entre les peuples pour défendre la paix qui est menacée, des tentatives sont faites pour séparer les organisations d'Amérique latine de l'UIE, ce qui est un pas vers la division des étudiants, les incitant à se dresser les uns contre les autres et créer ainsi les conditions favorables à la croissance de la haine et de la discrimination qui favorisent les réparations pour une nouvelle guerre."

Pas une seule des fédérations étudiantes qui sont membres de l'UIE n'assisteront au Congrès.

La déclaration de l'UIE conclut par un appel à toutes les organisations d'étudiants latino-américains pour intensifier leur lutte pour la paix, pour la satisfaction des revendications des étudiants, pour la démocratisation de l'enseignement et l'indépendance nationale de leurs peuples. Le Congrès de 1950 leur donnera une occasion de faire connaître encore mieux leurs luttes et leurs problèmes et de renforcer leurs liens de solidarité internationale.

Dans notre dernier bulletin, page 3, dernière ligne, on a vu "Comité de Liaison des Associations d'Étudiants de l'Amérique latine". Ici "Comité de Liaison des Associations d'Étudiants socialistes, les étudiants communistes et les étudiants..."

25X1

Quel est le but des attaques du Kominform contre la loi yougoslave sur la gestion des entreprises économiques par les ouvriers

BELGRADE, 4 septembre. — Borba écrit que les kominformistes de Moscou et de ses filiales dans les autres pays s'efforcent de présenter la loi sur la gestion des entreprises économiques d'Etat en Yougoslavie par les collectifs ouvriers comme une remise de ces entreprises entre les mains des particuliers et comme un nouveau pas vers l'établissement du capitalisme.

A ce sujet, Borba souligne que la théorie et la pratique dans les pays du Kominform, en ce qui concerne la façon de diriger l'économie dans la période de l'édification du socialisme, sont contraires aux principes les plus élémentaires de la théorie et de la pratique du socialisme. En Union soviétique, la caste bureaucratique étouffe systématiquement l'initiative créatrice et la liberté des travailleurs. Pour justifier leur révisionnisme, les dirigeants soviétiques ont dû faire de gros efforts. C'est pourquoi ils se sont jetés avec acharnement sur les mesures révolutionnaires du Parti communiste et du gouvernement yougoslaves, cependant que la théorie et la pratique yougoslaves, essentiellement révolutionnaires, ébranlent les positions monopolistes de la caste bureaucratique soviétique qui s'efforce d'imposer sa théorie et ses méthodes au mouvement ouvrier mondial tout entier.

Borba déclare ensuite qu'en Hongrie et en Tchécoslovaquie, la direction des entreprises économiques est confiée aux directeurs et que les droits et les responsabilités de ces derniers augmentent de jour en jour, cependant que la participation active des travailleurs à la gestion de l'économie est non seulement entièrement reléguée à l'arrière-plan, mais on va jusqu'à la combattre. C'est

ainsi que le président du gouvernement tchécoslovaque et président des syndicats, Zapotocki, l'un des plus hauts dirigeants du Parti communiste de Tchécoslovaquie, a souligné récemment les droits absolus des directeurs des entreprises et a déclaré que les conseils d'ouvriers ne devaient pas prétendre à diriger les entreprises, à commander et à se mêler de tout.

Le secrétaire du Comité central du Parti des travailleurs hongrois, Erno Geroe, a, lui aussi, déclaré, lors de la réunion plénière du C.C. du Parti au début du mois de juin dernier, qu'il fallait renforcer la responsabilité des directeurs des entreprises. Il a condamné comme erronées et nuisibles les conceptions d'après lesquelles le dirigeant de l'entreprise, le secrétaire de l'organisation du Parti et le dirigeant de l'organisation syndicale jouent le rôle de dirigeants collectifs. Il a souligné que seul le dirigeant économique d'une entreprise peut être personnellement responsable de la marche de l'entreprise.

« C'est ainsi que se développe le système de la gestion de l'économie dans les pays du Kominform, conclut Borba. Une telle façon de diriger les entreprises montre que, dans ces pays, la foi dans les forces de travail n'existe pas, que la démocratie socialiste ne se développe et ne se complète pas, mais au contraire, qu'elle faiblit et que le centralisme bureaucratique prend de plus en plus d'importance. Cette dernière attaque contre la Yougoslavie a pour but de chasser de l'esprit de la classe ouvrière de ces pays, toute conscience de son droit à un développement continu et à une orientation de plus en plus précoce vers la gestion de l'économie par les ouvriers. »

Le dernier numéro de la revue « Politique mondiale »

A propos du récent congrès à Prague de l'Union Internationale des Étudiants

BELGRADE, 4 septembre. — La revue « Politique mondiale », organe de l'Union des journalistes yougoslaves, écrit dans son dernier numéro que le congrès de l'Union Internationale des Étudiants qui s'est tenu récemment à Prague et qui avait pour but d'appuyer la « lutte pour la paix » soviétique, a démontré une fois de plus le caractère non pacifique de cette lutte, ses véritables buts et les méthodes déloyales dont elle se sert.

La revue ajoute qu'une partie des membres de la délégation britannique s'est prononcée, lors de ce congrès, contre la discrimination au sein du mouvement international des étudiants, contre la subordination de ce mouvement à la politique soviétique, et a demandé l'égalité

et le respect de toutes les organisations étudiantes membres de l'Union Internationale des Étudiants. La réaction à cette action des représentants britanniques a été typiquement kominformiste. Le délégué tchécoslovaque s'est élevé contre la tentative de soumettre à la discussion la situation malsaine existant au sein de l'Union Internationale des Étudiants qui est dirigée par des hommes du Kominform et l'a qualifiée de tentative des « agents des impérialistes et des fascistes ».

La revue souligne ensuite que le délégué soviétique, Chaliopine, a réagi un peu différemment, s'efforçant, en général, de prouver le caractère pacifique de la politique soviétique. Il s'est vanté de pouvoir citer de nombreux exemples de la politique pacifique du gouvernement soviétique, mais il n'en a cité aucun. Il a cependant avancé, comme argument, le fait que « notre chef et maître, le camarade Staline, souligne constamment que nous défendons la paix dans le monde ». Ainsi, en citant les paroles de son chef, il pensait avancer une preuve irréfutable du pacifisme soviétique.

« Poursuivant son exposé, écrit la revue, le représentant de la jeunesse soviétique n'a pu éviter de citer également d'autres « arguments », que les dirigeants de l'Union soviétique considèrent aujourd'hui, selon toutes les apparences, comme les plus efficaces. Répondant à l'objection que la jeunesse soviétique est élevée dans un esprit militariste et qu'une telle éducation de la jeunesse ne concorde pas avec les slogans soviétiques sur la paix, il a déclaré que l'armée soviétique était « la plus puissante du monde ».

« Cette déclaration du délégué soviétique, conclut la revue, compte tenu de l'attitude soviétique actuelle envers le monde extérieur et surtout compte tenu du rôle que destine à l'armée soviétique la caste bureaucratique dirigeante de l'U.R.S.S. dans ses rapports avec les peuples des autres pays, ne peut être expliquée que comme une menace de « l'armée la plus forte du monde », menace qui s'adresse à tous ceux qui osent ou qui oseraient critiquer la politique du gouvernement de l'U.R.S.S. »

Selon le metteur en scène soviétique Kalatozov les artistes de cinéma qui n'ont pas signé l'appel de Stockholm " ne sont pas dignes de leur peuple "

BELGRADE, 4 septembre. — Se reportant aux accusations du metteur en scène cinématographique soviétique Kalatozov qui, au cours du récent festival du film tenu à Karlovy-Vary, en Tchécoslovaquie, a condamné toute une série d'artistes de cinéma bien connus du fait qu'ils n'avaient pas signé l'appel de Stockholm, « Politique mondiale » souligne que dans leur action de Stockholm les pacifistes soviétiques prétendent s'arroger le droit exclusif de parler au nom des peuples mêmes auxquels appartiennent ces artistes.

Le metteur en scène soviétique Kalatozov a posé la question de savoir pourquoi les artistes célèbres tels que Charlie Chaplin, Laurence Olivier, William Wyler, Bette Davis, Willie Lay, Dudley Nichols, se taisent et ne signent pas l'appel de Stockholm pour la paix. « Le moment d'une action décisive est arrivé, a-t-il dit, il n'est plus question de garder le silence. S'ils veulent être dignes de leur peuple, ils doivent énergiquement élever leurs voix pour la défense de la paix, ils doivent aider la campagne pour la signature de l'appel de Stockholm. »

Rappelant que ces propos de Kalatozov ont été publiés par l'organe officiel du ministère de la Cinématographie et du Comité pour les arts près le gouvernement de l'U.R.S.S., « Politique Mondiale » déclare : « Se plaçant sur les positions monopolistes de leur conception du monde, Kalatozov et ses semblables ne se rendent pas compte de la situation ridicule où ils se placent lorsqu'ils jugent, au nom du peuple anglais, les convictions démocratiques de Laurence Olivier, lorsqu'ils disputent à Charlie Chaplin, à Bette Davis, à William Wyler et aux autres le droit d'être dignes du peuple américain. »

La revue souligne que la logique des Kalatozov est tout à fait simple : celui qui désire être digne de son peuple doit suivre sans objection les ordres de Moscou. Dans le cas contraire, la désobéissance est punie. Le cas du metteur en scène progressiste américain, William Wyler, le prouve notamment. Son dernier film a été attaqué par la presse de Moscou comme « réactionnaire » et condamné comme « témoignage de la dégradation et de la décomposition de l'art bourgeois ».

« Politique Mondiale » souligne, en conclusion, qu'il ne faudra pas être étonné si la presse soviétique commence à qualifier Charlie Chaplin d'idéologue « réactionnaire » de la décomposition de l'art bourgeois.

M. Jack Tanner président de l'Union des syndicats des ingénieurs britanniques :

« Les syndicats yougoslaves
avaient raison de prendre une attitude ferme
pour défendre leur droit à l'indépendance »

LONDRES, 4 septembre. — « Les efforts déployés par la Yougoslavie pour combattre les accusations selon lesquelles elle préparerait une agression contre ses voisins sont un nouveau pas vers le renforcement de la paix », a déclaré aujourd'hui, au correspondant de Tanjug à Londres, M. Jack Tanner, président de l'Union des syndicats des ingénieurs.

Se reportant à différentes accusations de la propagande soviétique et kominformiste selon lesquelles la Yougoslavie se préparerait à une guerre d'agression contre l'Union soviétique et contre ses voisins, et qu'elle se serait transformée en une base militaire anglo-américaine, M. Tanner a déclaré : « Il n'y a rien de nouveau dans cette politique de l'Union soviétique. En fait, ce n'est là qu'un exemple de la politique générale de ce pays. Les Soviétiques sont prêts à élever des accusations de toutes sortes, même les plus absurdes, dans le but de discréditer un pays ou un gouvernement qui n'approuve pas leur politique. »

Parlant de la décision du Comité britannique pour la paix d'envoyer en Yougoslavie une délégation, répondant à l'invitation du Comité national yougoslave pour la défense de la paix, M. Tanner a déclaré que les syndicats ouvriers britanniques saluent cette initiative du Comité yougoslave pour la paix. Il a également approuvé la récente décision du Comité exécutif du Parti travailliste britannique d'envoyer en Yougoslavie sa délégation afin de rendre une visite amicale au Front populaire yougoslave.

Approuvant l'attitude des syndicats yougoslaves à l'égard de la Fédération Syndicale Mondiale et leur lutte pour la sauvegarde de leurs droits à l'indépendance, M. Tanner a dit : « Les syndicats yougoslaves avaient entièrement raison de prendre une attitude ferme en ce qui concerne la défense de leurs droits à l'indépendance. » Il a ajouté que l'Union des syndicats des ingénieurs avec ses 800.000 adhérents, est l'une des organisations syndicales britanniques qui, de longue date, milite en faveur de la solidarité de la classe ouvrière internationale.

Ouverture du procès d'un groupe de trois traîtres et espions agissant d'après les directives de l'ambassade roumaine à Belgrade

BELGRADE, 4 septembre. — Aujourd'hui s'est ouvert à Belgrade le procès de deux anciens députés minoritaires de la R.P. de Serbie, Koriolan Lupsic, employé dans l'industrie textile à Pantchevo, près de Belgrade, et Flor Trajan, ouvrier agricole, de Banatsko Veliko Selo, et de l'ancien employé de l'agence Tanjug à Belgrade, Vladislav Simonov, qui sont accusés de s'être livrés à une activité hostile à la R.F.P.Y., agissant d'après les directives de l'ambassadeur roumain à Belgrade, Théodor Rudenko, et du conseiller de l'ambassade roumaine Bugnari.

N° 280 - 7 Sept. 1950
(2^e année)

BULLETIN QUOTIDIEN

TANJUG

AGENCE TÉLÉGRAPHIQUE NOUVELLE YOUGOSLAVIE

BUREAUX :
17, rue de Châteaudun
PARIS-IX'

Téléphone : TRUdaine 62-41

UTILISATION AUTORISÉE

25X1

Déclaration de E. Kardelj

sur la position de la Yougoslavie devant le conflit coréen

BELGRADE, 6 septembre. — *Le ministre des Affaires étrangères de Yougoslavie, Edvard Kardelj, répondant aux questions du rédacteur de Borba sur la position de la République Fédérative Populaire de Yougoslavie devant la guerre de Corée, a déclaré :*

« L'attitude de la Yougoslavie à l'égard de la guerre de Corée est déterminée par les facteurs suivants :

1) En principe et en pratique, la Yougoslavie est pour le droit de chaque peuple à disposer de lui-même et contre l'immixtion dans les affaires intérieures des Etats indépendants. Partant de ce point de vue, la Yougoslavie nourrit naturellement une sympathie à l'égard des aspirations légitimes et historiquement mûres des peuples asiatiques à la liberté et à l'indépendance. Partant, la Yougoslavie socialiste soutient moralement et politiquement les peuples opprimés et la lutte qu'ils mènent pour leur libération et leur indépendance réelles. Ce point de vue est également valable pour le peuple coréen. On sait que, dans son activité politique internationale, la Yougoslavie a toujours soutenu le droit du peuple coréen à s'unifier, à être indépendant et à choisir seul, sans l'intervention de puissances étrangères, son gouvernement et sa manière de vivre. Malheureusement, cela ne s'est pas produit en Corée. Ce pays est devenu le champ de lutte des influences étrangères, lutte pour la prédominance dans le monde.

2) Il est parfaitement clair que, dans de telles conditions, le problème coréen fait partie de la question générale de la paix dans le monde et qu'il est impossible de l'étudier séparément. Ceux qui portent la responsabilité de la guerre en Corée devaient savoir qu'une telle guerre menacerait profondément la paix mondiale, exciterait toutes les forces d'agression, mettrait en marche la machine de guerre des grandes puissances et aggraverait, d'une façon générale, tous les antagonismes internationaux. C'est ce qui est arrivé. Le fait qu'ils aient, en dépit de cela, pris cette voie justement à l'heure actuelle démontre indubitablement qu'ils ne tiennent guère à la paix mondiale et encore moins à la liberté, à l'indépendance et à l'union du peuple coréen, mais au contraire qu'ils tiennent à profiter de la lutte légitime du peuple coréen pour étendre leur hégémonie. Chacun voit clairement aujourd'hui que la guerre de Corée est un dur coup porté à la cause de la paix dans le monde, précisément parce qu'elle sert les intérêts hégémonistes étrangers.

3) Il est notoire qu'il existe en Corée un vaste mouvement démocratique de libération qui exprime les aspirations et la volonté du peuple coréen dans la lutte pour l'indépendance et l'unification et l'acquisition des droits démocratiques. Cependant, les forces libératrices des masses populaires sont, là comme dans beaucoup d'autres pays du monde, abusées pour des fins politiques hégémonistes étrangères qui se dissimulent derrière des histoires mensongères sur l'aide au peuple coréen dans sa lutte pour l'indépendance. C'est pourquoi l'action armée du gouvernement de Corée du Nord ne mène pas à une réelle libération du peuple coréen, tout en l'exposant à des souffrances horribles et au ravage de son pays par

la guerre. Il est évident qu'à l'époque et dans les circonstances où il se trouve actuellement, le peuple coréen devrait chercher d'autres voies dans sa lutte pour l'indépendance et l'unification, ne permettant pas que cette lutte soit transformée en un instrument de la politique hégémoniste étrangère. C'est uniquement ainsi qu'il rendrait politiquement et moralement impossible une intervention étrangère en Corée et une nouvelle menace pour la paix mondiale. Au contraire, le peuple coréen est lancé sur une voie qui — comme l'a dit le camarade Tito — ne mène pas à son indépendance et les sacrifices qu'il consent aujourd'hui ne servent pas ses intérêts. De plus, la guerre de Corée ne menace pas seulement la paix mondiale, mais elle met également en danger les acquisitions déjà obtenues par le peuple coréen. Il s'est avéré, une fois de plus, que la direction d'un mouvement de libération, pour autant qu'elle devient — sciemment ou non — l'instrument des tendances hégémonistes étrangères, doit apporter le malheur à son peuple et aux mouvements qu'elle conduit. Peut-on dire qu'actuellement le peuple coréen est plus près d'une réelle indépendance et de son unification qu'il ne l'était avant la guerre actuelle ? Non ! Certainement non ! Mais, en revanche, tous ceux qui désirent une guerre de conquête ont bien profité et profiteront encore de la guerre de Corée pour continuer à miner la paix et à préparer encore plus rapidement la guerre. Or, de tels milieux existent aussi bien à l'Ouest qu'à l'Est en dépit des bruyantes fanfaronnades de la propagande sur le pacifisme.

4) Les peuples de Yougoslavie ne peuvent pas ne pas comparer les événements qui se déroulent autour de la Corée avec le fait que, depuis trois ans déjà, les gouvernements kominformistes avec, à leur tête, le gouvernement de l'U.R.S.S., mènent une furieuse action agressive contre la Yougoslavie socialiste justement parce que son peuple travailleur défend son droit de décider lui-même de son sort. Cette politique d'agression contre la Yougoslavie socialiste parle de la manière la plus convaincante de la véritable essence de la politique de ses organisateurs dans les autres parties du monde. Il ne peut faire aucun doute que quiconque mène une politique agressive, hégémoniste et anti-socialiste à l'égard de la Yougoslavie socialiste ne peut mener dans les autres parties du monde une autre politique, c'est-à-dire une politique de paix, de démocratie et de socialisme, une politique d'égalité et de fraternité entre tous les peuples. La politique des chefs kominformistes ne répond plus, depuis longtemps, aux intérêts du progrès humain, et c'est pourquoi elle porte préjudice à tous les mouvements de libération et de progrès qui deviennent ses instruments. Toute leur bruyante phraséologie actuelle sur leur loyalisme à l'égard de la paix et sur leur pacifisme est inconciliable avec leur part de responsabilité dans la guerre de Corée et leurs menaces contre la paix dans le monde en général.

5) C'est pourquoi les peuples de Yougoslavie ne peuvent admettre une telle politique qui va à l'encontre des intérêts de la paix du monde et, en même temps, porte préjudice au malheureux peuple coréen. D'ailleurs ils ne peuvent pas ne pas voir que la guerre actuelle en Corée est

la conséquence d'une immixtion de longue date dans les affaires intérieures de Corée et de la division de ce pays en deux sphères d'intérêt. Conformément à ces faits, le gouvernement de la République Fédérative Populaire de Yougoslavie et sa délégation se sont efforcés, dès le début de la guerre en Corée, de faire cesser les opérations, de permettre aux deux parties d'être entendues et de trouver des formes de médiation qui empêcheraient la poursuite de la guerre et écarteraient le danger de son extension. Mais cela n'a pu réussir. Le gouvernement de la République Fédérative Populaire de Yougoslavie considère néanmoins que la meilleure façon de servir la paix est de continuer à s'en tenir strictement à cette politique, celle de refuser systématiquement tout soutien à toute tendance hégémoniste en Corée et de s'efforcer de trouver la voie pour limiter et mettre fin au plus vite à la guerre de Corée. Il va sans dire que le gouvernement yougoslave continuera, dans ce sens, à offrir son soutien moral et politique au peuple coréen et à sa lutte pour l'unification et l'indépendance réelles. C'est cette position que prendra notre délégation à la prochaine session de l'O.N.U., s'efforçant par son travail de contribuer à la solution la plus rapide de cette question pour le maintien de la paix dans le monde comme dans l'intérêt du peuple coréen lui-même. »

Visite en Yougoslavie de plusieurs écrivains et artistes français et belges

BELGRADE, 6 septembre. — Le groupe d'écrivains progressistes français venus en Yougoslavie pour établir sur place la vérité sur ce pays, est arrivé à Ljubljana. Ce groupe comprend Claude Aveline, membre du mouvement de résistance; Max Deauville, président du Pen Club de Belgique; Jean Duvignaud, exclu en janvier de cette année du Parti communiste français; Louis Martin-Chauffier, également membre du mouvement de résistance et président du Comité national des écrivains français; Clara Malraux, collaboratrice du premier mouvement national vietnamien; Edith Thomas, collaboratrice de Jean Cassou et qui a démissionné l'année dernière du P.C.F.

Le peintre belge De Voos se trouve également en voyage en Yougoslavie pour le même motif.

Après un court séjour en R.P. de Slovénie, les écrivains étrangers se rendront au festival de la Renaissance dans la vieille ville dalmate de Dubrovnik.

L'écrivain belge bien connu, Richard Dupierret, est arrivé à Belgrade; Il séjournera plusieurs semaines en Yougoslavie. Il rejoindra le groupe des écrivains et artistes français et belges qui sont arrivés hier en Yougoslavie sur l'invitation du Comité national yougoslave pour la défense de la paix.

Terreur kominformiste en Albanie

TIRANA, 6 septembre. — Par suite du mécontentement grandissant du peuple albanais devant la politique de son gouvernement à l'égard de la Yougoslavie, les autorités albanaises poursuivent leurs arrestations en masse à travers tout le pays et appliquent contre les prisonniers des mesures de plus en plus cruelles. Les cas de morts par suite de violences ne sont pas rares. Dans la prison de Tirana où les prisonniers couchent sur le sol bétonné et ne reçoivent pour toute nourriture que 300 grammes de pain de maïs par jour, le colonel Neston Ujaniku a succombé dernièrement aux mauvais traitements après avoir été enfermé depuis son arrestation à Skadar, en 1948, pour n'avoir pas été d'accord avec la résolution du Kominform. Son fils Djemal, lieutenant dans les services de prépa-

ration militaire de Kavaja, a été condamné à 20 ans de bagne. Ljouto Cani, lieutenant en service à Djino Castro, est mort aussi sous les coups.

Des familles entières, y compris les enfants et les vieillards, remplissent les camps que les fascistes avaient installé à travers l'Albanie.

Les représentants des Églises yougoslaves solidaires des efforts déployés en vue d'une vie meilleure

BELGRADE, 6 septembre. — Hier a été fondée à Sarajevo l'association des fonctionnaires de la communauté religieuse islamique de la république de Bosnie-Herzégovine où un grand nombre de la population professe la religion musulmane. Outre 200 employés musulmans en Bosnie-Herzégovine, des délégués d'autres régions de Yougoslavie assistaient à la réunion de fondation de cette association, ainsi que les représentants des églises orthodoxes serbes et catholiques. Les représentants de ces trois religions, qui ont pris la parole à l'assemblée, se sont déclarés prêts à aider, en unissant leurs forces, les efforts des pouvoirs populaires en vue de l'édification d'une vie meilleure.

Prochaine ouverture de la Foire de Zagreb

BELGRADE, 6 septembre. — 15 pays étrangers ont annoncé jusqu'à présent leur participation à la grande foire de Zagreb qui s'ouvre le 23 septembre et durera jusqu'au 8 octobre; ce sont l'Amérique, l'Autriche, la Belgique, le Danemark, l'Égypte, l'Angleterre, la France, la Grèce, la Hollande, l'Italie, l'Allemagne, la Suisse, la Suède, Trieste et le Mexique. Les offres des exposants étrangers pour l'installation et la publicité sont 15 % plus importantes que l'année dernière. La superficie totale de l'exposition s'étendra cette année à plus de 20,700 m² dont 45 % seront partagés entre les exposants étrangers. Le caractère de la foire de cette année sera plutôt commercial. Les visiteurs étrangers de la foire de Zagreb bénéficieront d'une réduction de 75 % sur tous les transports, accordée par le ministère des Communications et, les Yougoslaves, de 50 %. Treize pays étrangers participaient à la foire de l'année dernière et plus de 500.000 personnes du pays et de l'étranger l'ont visitée.

Un nouveau type d'avion yougoslave

BELGRADE, 6 septembre. — Le constructeur George Munka, du bureau pour le progrès de la technique aérienne de Novi Sad, en Vojvodine, a construit un nouvel avion, biplan, du type « Tandem ». Cet avion est à une place avec un moteur de 45 CV. Il n'a que six mètres d'envergure. Sa construction se différencie des constructions ordinaires parce qu'il n'a pas de gouvernail de profondeur, celui-ci est remplacé par une aile supplémentaire; c'est pourquoi la force de chargement de l'avion se trouve sensiblement supérieure, sa vitesse de vol est extrêmement réduite, de sorte qu'il ne lui faut, pour l'atterrissage, qu'un terrain d'à peine plus de 50 mètres. Ce nouveau type d'avion peut être utilisé pour le tourisme, le sport et la circulation locale, particulièrement sur les plaines de Vojvodine où il peut atterrir où bon lui semble.

NOUVELLES CULTURELLES

Plus de 750.000 paysans et ouvriers de la R.P. de Serbie ont jusqu'à présent appris à lire et à écrire dans les cours pour analphabètes. Les organes de l'instruction publique procèdent actuellement à la dernière phase de la lutte contre l'analphabétisme, afin que toute personne au-dessous de 45 ans ne puisse être illettrée. On prévoit pour cette année 120.000 personnes qui fréquenteront les cours.

* * *

Près de 3.000 jeunes de la R.P. de Macédoine seront admis cette année dans les écoles techniques élémentaires et secondaires. En outre, un nombre important de jeunes Macédoniens fréquenteront diverses écoles techniques dans les autres républiques de Yougoslavie. La R.P. de Macédoine possède aujourd'hui 27 écoles techniques élémentaires et secondaires, tandis qu'avant la guerre, elle n'en avait que 4 où les cours n'étaient donnés qu'en langue serbe, contrairement à ce qui se passe aujourd'hui.

* * *

Un groupe d'archéologues et d'historiens a découvert, à proximité de la ville dalmate de Doudrovnik, un grand nombre de tombeaux datant de l'époque préhistorique. On en a trouvé de semblables sur l'île de Péliechtch.

* * *

L'Association des artistes peintres et sculpteurs de Croatie a préparé plus de 100 œuvres pour l'exposition qui s'ouvrira ce mois-ci à Dubrovnik à l'occasion du festival de la Renaissance de cette ville. Les peintures et sculptures sont des œuvres contemporaines d'auteurs de Zagreb, Split et Dubrovnik. L'exposition présentera en outre des céramiques et des photographies artistiques.

* * *

Dans la ville de Pula, en Istrie, une exposition permanente de peinture d'auteurs yougoslaves a été ouverte. Elle présente plusieurs centaines d'œuvres d'artistes anciens et contemporains de Pula.

* * *

Les unités militaires du territoire de la région autonome de Vojvodine procèdent aux derniers préparatifs pour leur revue culturelle et artistique. Cette revue aura lieu à Novi Sad, capitale de Vojvodine, et plusieurs groupes dramatiques, musicaux, de chorales et de danses y participeront.

* * *

L'organisation de l'instruction publique de Slovénie organisera ce mois-ci et le mois prochain 7 grands festivals culturels et artistiques. Certains auront lieu aux endroits où les paysans slovènes et croates se sont soulevés il y a quelques centaines d'années contre les féodaux, soulèvement qui fut étouffé dans le sang. Pendant le festival, on fêtera à Nova Goritsa le troisième anniversaire du

rattachement du littoral slovène à la Yougoslavie. Les meilleurs groupes culturels et artistiques slovènes participeront à ces festivals, et parmi eux, des groupes de Slovènes de Carinthie qui furent jadis sous la domination autrichienne.

* * *

TSELOVETS, 6 septembre. — La presse carinthienne s'est exprimée d'une façon très favorable à propos de l'exposition de six peintres slovènes de Trieste, qui s'est ouverte la semaine dernière à Tselovets. Les journaux louent son haut niveau artistique et le « Die Neue Zeit » écrit : « L'exposition des six peintres slovènes de Trieste est un événement artistique de premier ordre. C'est une exposition qui ne peut se voir chaque année à Tselovets, tout ami des arts devrait la visiter.

* * *

TSELOVETS, 6 septembre. — Une pétition en faveur de l'ouverture d'écoles agricoles en langue slovène, effectuée par l'Union paysanne des Slovènes carinthiens, rencontre beaucoup de succès en Carinthie. Plus de 600 signatures ont été collectées dans quelques villages seulement. L'Union paysanne des Slovènes carinthiens a demandé l'ouverture d'écoles agricoles slovènes dès 1947, mais le gouvernement régional a toujours répondu qu'il manquait de moyens en dépit de l'ouverture de quatre nouvelles écoles agricoles de langue allemande en plus des six déjà ouvertes.

NOUVELLES ECONOMIQUES

Cette année, la Yougoslavie produira plus de 120 % de plus d'acier qu'avant-guerre. Avec les objectifs de métallurgie noire qui ont été mis en marche depuis la libération et ceux qui se construisent actuellement, la production d'acier nécessaire à l'industrie yougoslave sera assurée.

* * *

Un autre objectif important de la métallurgie noire en construction est le combinat de Sisak, en Croatie, où un nouveau haut-fourneau a déjà été mis en marche l'année dernière, avec toutes ses installations secondaires. C'est le premier haut fourneau de Yougoslavie installé par les spécialistes du pays et construit en matériel du pays. On construit également à Sisak un autre haut fourneau avec les installations les plus modernes, une fabrique de tuyaux pour l'industrie yougoslave du naphte et une nouvelle fonderie d'acier.

* * *

Parallèlement à l'édification de nouveaux objectifs, on agrandit et modernise les centres existants de la métallurgie noire. L'année dernière, une laminerie de tôles épaisses a été mise en marche à Yesenitse. Cette laminerie produit à grand rendement pour les chantiers maritimes et autres. La métallurgie noire, tout en augmentant sa production, parvient à donner de nouveaux produits. La fonderie de Gustanje et celle de Yesenitse produisent pour la première fois de nouvelles sortes d'acier autrefois importées. On y trempe actuellement des pièces allant jusqu'à 60 tonnes.

Ecoutez les Emissions

de **RADIO-BELGRADE**

en langue française

tous les jours de 18 h. à 18 h. 15

et de 22 h. 45 à 23 h.

sur longueur d'ondes de 49,18 m.

Cada noche

desde las 22 h 30 hasta las 22 h. 45

oid las emisiones en lengua Castellana

de **RADIO-BELGRADO**

sobre los 49 metros 18

« Chacun de nous, a poursuivi Berné, retournera dans son pays, emportant avec lui des souvenirs ineffaçables du temps passé en Yougoslavie. Nous sommes dans ce pays afin de nous rendre compte personnellement de ce qui s'y passe, et maintenant, nous le savons. Pour nous, il est clair que la Yougoslavie n'est pas un pays vendu comme l'affirment les kominformistes, mais qu'elle lutte pour l'indépendance nationale et pour la paix dans le monde. Tous les vrais amis de la paix dans le monde apprendront tôt ou tard la vérité sur la Yougoslavie. »

Echange d'étudiants entre la Yougoslavie et la Hollande

BELGRADE, 4 septembre. — 16 des meilleurs étudiants agronomes des universités de Belgrade, Zagreb et Ljubljana passeront tout le mois d'octobre en Hollande où ils effectueront des travaux pratiques. En même temps, un nombre correspondant d'étudiants hollandais de médecine et d'agronomie séjourneront en Yougoslavie, dans des cliniques et des biens agricoles d'Etat.

L'échange des étudiants entre la Yougoslavie et les autres pays a commencé dès le mois de juillet, durant lequel cinq étudiants yougoslaves ont effectué leurs travaux pratiques au Danemark, cependant que cinq étudiants danois séjournaient en Yougoslavie.

Olympiade d'échecs à Doubrovnik

DOUBROVNIK, 4 septembre. — Après la fin de la 10^e ronde de l'olympiade d'échecs, la situation est la suivante :

La Yougoslavie continue à occuper la première place avec 29 points $\frac{1}{2}$ et une partie inachevée. Suivent l'Argentine avec 27 (3) ; U.S.A., 26 (1) ; Allemagne occidentale, 24 $\frac{1}{2}$ (3) ; Hollande, 23 $\frac{1}{2}$ (1) ; Belgique, 21 (2) ; Chili, 20 $\frac{1}{2}$; Suède, 20 $\frac{1}{2}$ (1) ; Finlande, 20 (3) ; France, 18 $\frac{1}{2}$ (1) ; Autriche, 18 (3) ; Italie, 15 (2) ; Pérou, 14 $\frac{1}{2}$ (1) ; Danemark, 10 (3) ; Grèce, 8 (3) ; Norvège, 7 $\frac{1}{2}$ (2).

L'équipe yougoslave a conservé la première place également après la fin de la 10^e ronde en améliorant provisoirement sa position en face de son rival l'Argentine.

NOUVELLES ECONOMIQUES

BELGRADE, 4 septembre. — A Javornik, en Slovénie, on achève actuellement, à proximité de la fonderie de Yésse-nitsé, le dernier bâtiment des nouvelles lamineries qui couvrent une superficie de plus de 10.000 mètres carrés. Elles seront achevées d'ici la fin de cette année et produiront des plaques de tôles pour la construction des bateaux et pour l'industrie lourde.

* * *

Les mines de fer de Varech, en Bosnie, qui alimentent le grand combinat métallurgique de Zenitsa, augmenteront prochainement leur production jusqu'à 2 millions de tonnes de minerai. Parallèlement aux travaux d'élargissement de la mine, on exécute actuellement dans ce bassin de vastes travaux de construction pour une cité ouvrière. 300 millions de dinars seront dépensés d'ici la fin de 1952 pour la construction de Varech.

* * *

Les travaux de construction de la grande centrale hydraulique de Jikovnitsa, en Slovénie, sont terminés. Les ouvriers de l'entreprise métallurgique de Litostroj montent actuellement la première des quatre turbines fortes chacune de plus de 5.000 chevaux-vapeur.

* * *

Dans le centre minier de Konjouchtchip, on a commencé la construction d'une centrale thermique d'une capacité de 900.000 kw-h. Les ouvrages de cette nouvelle centrale thermique, dont la capacité sera supérieure à celle de toutes les centrales thermiques croates réunies, se construisent au-dessus même des couches de charbon dont les réserves seront suffisantes pour la centrale durant les dix années à venir.

* * *

Deux ouvriers du bâtiment yougoslaves ont fabriqué la première meule en matériel du pays pour le polissage de la pierre, outil qui, jusqu'alors, faisait défaut en Yougoslavie. Par leur qualité, ces meules peuvent remplacer parfaitement celles qui étaient importées de l'étranger et reviennent deux fois moins cher.

Ecoutez les Emissions

de **RADIO - BELGRADE**

en langue française

tous les jours de 18 h. à 18 h. 15

et de 22 h. 45 à 23 h.

sur longueur d'ondes de 49,18 m.

Cada noche

desde las 22 h 30 hasta las 22 h. 45

oid las emisiones en lengua Castellana

de **RADIO - BELGRADO**

sobre los 49 metros 18

L'acte d'accusation charge Lupsic d'avoir, en 1948, reçu pour tâche de l'ambassadeur roumain, Rudenko, de recruter des citoyens yougoslaves en vue d'une activité subversive contre la R.F.P.Y., de les organiser en groupes et de leur transmettre du matériel de propagande qu'ils recevaient régulièrement de l'ambassade roumaine. Ce matériel a été reproduit par le troisième accusé, Simonov, qui le diffusait ensuite avec Lupsic. Ce dernier a remis à l'ambassadeur Rudenko des renseignements économiques secrets qu'il s'était procuré en tant que membre de la délégation commerciale yougoslave lors de son voyage en Roumanie. Lupsic a essayé, sans succès, à trois reprises, de passer en Roumanie. Sa troisième tentative a été organisée par l'ambassadeur Rudenko lui-même.

Flor Trajan est accusé d'être entré en contact, en 1948, par l'intermédiaire de l'ambassadeur Rudenko, avec Bugnari, conseiller de l'ambassade roumaine à Belgrade et d'avoir reçu de lui du matériel de propagande subversif en vue de sa reproduction et de sa diffusion. Flor cachait à son domicile, à Banatsko Veliko Selo, l'accusé Simonov, lui permettant ainsi de reproduire le matériel subversif. Il a également participé à l'organisation de la fuite de Lupsic.

Le troisième accusé, Simonov, a détourné, dans l'entreprise où il travaillait, d'importantes quantités de matériel pour la reproduction des textes de propagande fournis par l'ambassade roumaine, qu'il diffusait ensuite dans le Banat et à Belgrade.

Au cours de l'instruction, il a été établi que les accusés ont commis ces actes, encouragés et dirigés directement par l'ambassadeur roumain Rudenko, par la femme de ce dernier, Ivanka, et par le conseiller d'ambassade Bugnari.

Les trois accusés ont reconnu les faits exposés dans l'acte d'accusation.

Verdict du procès du groupe d'espions soviétiques

BELGRADE, 4 septembre. — Le tribunal du district de Belgrade a prononcé le verdict du procès du groupe d'espions qui ont travaillé pour le service de renseignements soviétique.

Le principal accusé, Rista Ilitch, assistant à la Faculté technique à Belgrade, pour lequel il a été prouvé qu'il fournissait au secrétaire de l'ambassade soviétique à Belgrade, Popov, des renseignements secrets sur différents secteurs de l'économie et sur le résultat de ses recherches atomiques, a été condamné à 12 ans de prison avec travaux forcés. Le citoyen soviétique Mihaïl Karageorgiev, qui remettait à l'ambassade soviétique des rapports fournis par les autres accusés, a été condamné à 10 ans de travaux forcés, Slavko Krabanjévitch, employé à la Direction générale de l'industrie métallurgique, et Georges Ilitch, étudiant en pharmacie, qui fournissaient des renseignements secrets, ont été condamnés chacun à 3 ans de travaux forcés. L'accusée Ljoubitsa Ilitch, professeur à Belgrade, femme de Rista Ilitch, a été acquittée.

Le maréchal Tito remplacera le ministre des Affaires étrangères de la R. F. P. Y. Edvard Kardelj pendant l'absence de celui-ci

BELGRADE, 4 septembre. — En vertu du décret du présidium de l'Assemblée nationale de la R.F.P.Y., publié aujourd'hui, le maréchal Tito remplacera le ministre des Affaires étrangères, Edvard Kardelj, pendant le séjour de celui-ci à l'étranger.

Lord John Boyd Orr président du Conseil national britannique pour la paix en visite en Yougoslavie

BELGRADE, 4 septembre. — Le président du Conseil national britannique pour la paix, Lord John Boyd Orr, qui est venu en Yougoslavie sur l'invitation du Comité yougoslave pour la défense de la paix, a rendu visite hier au vice-président du Conseil pour l'agriculture et les forêts du gouvernement de la R.F.P.Y., Maxime Goranovitch. Lord John Boyd Orr, qui est un spécialiste de l'agriculture, s'est vivement intéressé à la production agricole de la Yougoslavie, ainsi qu'aux possibilités de son développement. Il a déclaré qu'il profiterait de son séjour en Yougoslavie pour visiter les régions agricoles de ce pays.

Fuyant la terreur exercée par les autorités bulgares un nouveau groupe de réfugiés passe en Yougoslavie

BELGRADE, 4 septembre. — En raison du renforcement de la terreur exercée par les autorités bulgares, un nouveau groupe de 10 réfugiés est passé de Bulgarie en Yougoslavie au cours de ces derniers jours. Selon les déclarations de ces réfugiés, les autorités bulgares renforcent la terreur sur la population des régions frontalières du côté de la Yougoslavie. Le nombre des internés augmente constamment. Tous ces réfugiés déclarent que l'unique raison de leur fuite en Yougoslavie est la terreur insupportable exercée par les autorités bulgares. Le réfugié Dimitar Petrov Gregorov, du village de Milosevac, qui a été contraint d'abandonner ses vieux parents, sa femme et ses enfants, a déclaré notamment : « Une terreur et des méthodes arbitraires semblables n'ont jamais été appliquées jusqu'à présent dans notre localité. »

Cano Genov et Vika Jancev, du village de Staropatisé, se sont réfugiés en Yougoslavie parce qu'ils étaient menacés d'internement.

Clôture des travaux de cette année sur les chantiers de la Cité universitaire de Zagreb

BELGRADE, 4 septembre. — Un meeting solennel tenu dimanche après-midi sur les chantiers de la Cité universitaire de Zagreb a marqué la fin des travaux de cette année auxquels ont participé durant deux mois 5.000 membres de la jeunesse yougoslave et 2.300 jeunes étrangers.

Robert Berné, commandant de la première brigade française « Jean-Jaurès », répondant au salut de Karlo Mrzovitch, membre du Bureau politique du P.C.Y., a déclaré que, les années à venir, les jeunes étrangers viendront de plus en plus nombreux en Yougoslavie. « Nous nous engageons, a-t-il déclaré, à propager, dans un monde détruit par la guerre et vivant dans l'angoisse d'une deuxième guerre, la vérité sur votre pays qui se couvre de nouvelles fabriques, écoles et centrales hydrauliques, ainsi que d'autres objectifs importants. Nous parlerons de votre pays où les usines appartiennent aux ouvriers et la terre aux paysans, et où le peuple travaille et au pouvoir. »

25X1

Départ d'une délégation d'antifascistes espagnols pour visiter la Yougoslavie

PARIS, 11 septembre. — Une délégation de républicains espagnols a quitté Paris pour se rendre en Yougoslavie. Elle est composée de plusieurs dirigeants et membres du mouvement antifasciste espagnol en France. Parmi les 22 membres de la délégation se trouvent le général de l'Espagne républicaine Riquelme, les anciens membres du C.C. du Parti communiste espagnol Félix Montiel et José del Barrio ; le président de l'Union républicaine de Catalogne (Conjonction républicain de la Catalogne), le Dr Ajuacca, le secrétaire de ce mouvement Ortega, le secrétaire général de l'organisation des Mutilés de la Catalogne Bartoli, Salvador, le colonel de l'Espagne républicaine Benito, le lieutenant-colonel Castillio et d'autres personnalités connues parmi les espagnols républicains progressistes.

En l'honneur de la délégation, une réception a eu lieu à l'ambassade yougoslave à Paris, la veille du départ. Le chargé d'affaires et ministre plénipotentiaire, S. Petrovitch a prononcé, à cette occasion, une brève allocution. Il a salué les délégués, leur souhaitant un heureux voyage et exprimant sa conviction que le séjour de ces Espagnols

anti-fascistes en Yougoslavie socialiste contribuera à renforcer les liens fraternels et amicaux entre les peuples de Yougoslavie et de l'Espagne républicaine, liens qui ont été trempés dans la lutte commune contre le fascisme.

Au nom des membres de la délégation, le général Riquelme a exprimé ses remerciements au ministre Petrovitch ; il a déclaré entre autres que le peuple de son pays ne pourra jamais oublier la contribution des volontaires yougoslaves dans la guerre civile espagnole, qui ont versé leur sang pour la liberté de l'Espagne : « L'exemple de la Yougoslavie socialiste, a dit entre autres le général Riquelme, sa juste lutte pour l'égalité entre les peuples, les efforts des peuples yougoslaves pour l'édification d'un meilleur avenir inspirent aujourd'hui les antifascistes espagnols et leur redonnent l'espoir. Nous allons visiter votre beau pays pour y connaître sur place la réalité yougoslave. »

Comme hôte de l'Union des anciens combattants yougoslaves, la délégation des républicains espagnols visitera plusieurs régions de la Yougoslavie.

Résolution du Comité central du Parti communiste de Croatie

BELGRADE, 11 septembre. — Au cours d'une réunion plénière extraordinaire qui a eu lieu hier à Zagreb, le Comité central du Parti Communiste croate a examiné un rapport de sa commission de contrôle démasquant des agents kominformistes dans le Comité central et a pris la décision d'exclure du Parti en tant qu'éléments hostiles au Parti et à l'édification socialiste ainsi qu'à la patrie socialiste les membres du Bureau Politique du C.C. du Parti communiste croate Rade Zigitch, et Douchan Brkitch ; le membre du Comité central du P.C. de Croatie, Stanko-Stanitsa Opatchitch est également exclu.

Dans une résolution adoptée à cette occasion par le plénum, il est constaté que Rade Zigitch, Douchan Brkitch et Stanko-Stanitsa Opatchitch, dissimulés au sein de la plus haute instance du Parti, ont développé une activité contraire à la ligne du P.C. de Yougoslavie et de son Comité central après l'attaque kominformiste contre la Yougoslavie. Devenus agents kominformistes, ils se déclaraient d'accord pour la forme, devant les forums du Parti, avec la ligne de celui-ci, mais en même temps déployaient leur activité contre les mesures économiques du Parti, contre l'industrialisation socialiste, la réalisation du plan quinquennal, la ligne politique et la sécurité de la Yougoslavie ainsi que contre l'édification du socialisme dans le pays.

Rade Zigitch, ancien ministre du gouvernement croate, s'est efforcé, est-il dit dans la résolution, de saboter la réalisation du plan quinquennal en cachant les négligences commises dans les tâches fondamentales. Il sabotait les mesures économiques telles que le rassemblement et la mise en action de la main-d'œuvre, il a tenté d'annihiler toutes les décisions qui conditionnaient la réalisation des tâches de l'économie. Sous prétexte de la non-rentabilité de l'exportation, il s'est efforcé d'affaiblir les efforts déployés

pour l'accomplissement du plan du commerce extérieur. Rade Zigitch a tenté, en dehors du Comité central, de démobiliser et d'affaiblir la lutte pour la réalisation des tâches, répandant tendancieusement le scepticisme sur la possibilité de l'édification socialiste, diminuant les succès économiques et amplifiant les difficultés.

« Dans le domaine de la politique internationale, poursuit la résolution, Rade Zigitch, malgré l'attitude nette et conséquente de la R.F.P. de Yougoslavie pour la défense de l'indépendance et de la paix dans le monde, répandait et popularisait la politique kominformiste de menaces et de partage des sphères d'intérêt que mènent actuellement les dirigeants de l'Union soviétique, agissant ainsi comme agent déclaré de la campagne kominformiste de calomnies et d'hégémonie du gouvernement de l'U.R.S.S. »

La résolution constate ensuite que Douchan Brkitch, ancien vice-président du gouvernement de Croatie, est, d'après ses propres aveux, entré dans les rangs du Parti communiste non pas pour y mener une lutte de classe sans merci ayant pour but la victoire du socialisme, mais sur la ligne d'un certain slavisme mystique, ce qui, aujourd'hui encore, l'empêche d'adopter la ligne du Parti devant les attaques de l'Union soviétique. En qualité de dirigeant le plus responsable de l'économie, Douchan Brkitch a saboté les tâches fondamentales du Plan quinquennal et, mettant toutes les forces aux actions sans importance, introduit ainsi la confusion et l'incertitude parmi les cadres, ce qui avait pour but la démobilisation des forces et le retard dans l'édification des objectifs-clés. Par des actions chauvaines, il a tenté de troubler les rapports fraternels entre Serbes et Croates.

La résolution accuse ensuite Stanko-Stanitsa Opatchitch, ex-ministre du gouvernement de Croatie, d'avoir eu, en

toutes questions, la même attitude que Rade Zigitch et Douchan Brkitch. Il s'est efforcé de gêner l'édification économique, sabotant les plans d'exportation et négligeant les travaux du ministère qui lui était confié. Il luttait sur place contre les mesures économiques telles que le rassemblement et l'incorporation de la main-d'œuvre dans l'économie, etc...

En conclusion, la résolution souligne que Rade Zigitch, Douchan Brkitch et Stanko-Stanitsa Opatchitch formaient un groupe anti-parti et tentaient de fonder au sein du Parti une agence kominformiste qui devait avoir pour tâche de saper la confiance du peuple dans le Parti communiste et de provoquer la démolition.

« Rade Zigitch, Douchan Brkitch et Stanko-Stanitsa Opatchitch, conclut la résolution, ont trahi notre Parti, les travailleurs de notre pays et leur peuple qui mène une lutte opiniâtre pour la victoire du socialisme, une lutte de principe contre la politique hégémoniste et belliciste du gouvernement soviétique, contre les tentatives de ce gouvernement pour subjuguier les peuples de Yougoslavie, champions de la lutte pour la victoire d'une politique de paix et d'égalité entre les peuples et les Etats. Toute leur activité est dirigée contre l'édification socialiste dans notre pays, contre l'indépendance et la sécurité de notre patrie. »

A Nich :

Ouverture d'un procès contre des espions à la solde des kominformistes bulgares

BELGRADE, 11 septembre. — Le tribunal départemental de la ville serbe de Nich a ouvert aujourd'hui le procès d'un groupe d'émigrés yougoslaves, adeptes du Kominform, qui ont été introduits en Yougoslavie par le Parti communiste bulgare et la Sûreté d'Etat bulgare afin d'y exercer une activité de subversion et d'espionnage contre la R.F.P. de Yougoslavie. Au banc des accusés se trouvent : Stoyadin Velkovitch, du district de Masureitch, en Serbie ; Velibor Nechitch, étudiant en technique ; l'ouvrier métallurgiste Tchedomir Petrovitch, le maçon George Hristov, le mécanicien Velimir Arangelkovitch, le paysan Alexandre Stankovitch et le serrurier Liubomir Velkovitch.

Les trois premiers accusés sont chargés par l'acte d'accusation d'avoir trahi leur pays, inspirés par la résolution contre-révolutionnaire du Kominform en fuyant les uns l'année dernière, d'autres en 1948, en Bulgarie, où ils se sont liés avec les fonctionnaires responsables du Parti communiste bulgare et de la Sûreté d'Etat, leur offrant leurs services pour la lutte contre l'ordre établi en Yougoslavie. Dans ce but, ils ont suivi un cours de terroristes à proximité de Sofia, dirigé par un membre du Comité central du Parti communiste bulgare, portant le faux nom de Petar Minev et un membre de la Sûreté d'Etat bulgare soi-disant appelé Tsvetkov. Avec l'aide directe de ces fonctionnaires et des organes frontaliers bulgares, ils sont rentrés, le 20 mai de cette année, en territoire yougoslave, munis d'armes, de fausses identités et d'un matériel de propagande, et y ont rassemblé des renseignements de caractère confidentiel, ont travaillé à la création d'une organisation clandestine contre la Yougoslavie et ont diffusé leur matériel de propagande.

Il est souligné dans l'acte d'accusation qu'avec l'aide de la population, les accusés Nechitch et Petrovitch furent rapidement arrêtés par les organes de la Sûreté d'Etat yougoslave, tandis que Stoyadin Velkovitch réussit à s'enfuir en Bulgarie d'où il est revenu en juillet avec de nouvelles tâches et accompagné de l'accusé Georgi Hristov s'efforçant de nouveau de former une organisation clandestine. Ces deux derniers accusés ont diffusé, à leur arrivée en Yougoslavie, du matériel de propagande et rassemblé des renseignements confidentiels, ils ont formé une chaîne permettant l'entrée d'autres espions. L'acte d'accusation charge en outre Stoyadin Velkovitch d'avoir, après

sa première fuite en Bulgarie, en avril 1949, écrit dans les journaux kominformistes des émigrés yougoslaves « Nova Borba » et « Napred » des articles calomnieux contre la Yougoslavie sur la soi-disant terreur exercée contre la population de Serbie orientale. L'accusé George Hristov a fourni aux organes de la Sûreté d'Etat bulgare divers renseignements confidentiels tels que le renforcement des unités militaires dans le district de Bosilgrad, sur le nombre des membres de la police et des bureaux de police. Il a fourni des renseignements sur la centrale hydraulique qui se construit sur la Vlasina, en Serbie.

Le cinquième accusé, Velimir Arangelkovitch, après sa fuite en Bulgarie, a reçu de la direction des émigrés yougoslaves kominformistes la tâche de rassembler en Yougoslavie des renseignements de caractère confidentiel, mais il a été rapidement arrêté dès son entrée sur le territoire yougoslave.

Les deux derniers accusés, Alexandre Stankovitch et Liubomir Velkovitch, sont chargés par l'acte d'accusation d'avoir aidé les cinq premiers qui sont entrés illégalement sur le territoire yougoslave, dans l'accomplissement de leurs tâches, tout en sachant qu'ils étaient envoyés pour accomplir une besogne anti-yougoslave.

Dans la suite de son exposé, le procureur général de Serbie Branko Chinjan a souligné que l'enquête avait nettement établi que les accusés ont été inspirés et engagés dans leur activité contre la R.F.P. de Yougoslavie par les dirigeants du Parti communiste et de la Sûreté de l'Etat bulgares.

Au cours de l'instruction, les accusés ont déclaré avoir eu plusieurs rendez-vous avec un membre du Comité central du P.C. bulgare qui porte le faux nom de Petar Minev et un membre de la Sûreté d'Etat appelé Tsvetkov. Ceux-ci ont accompagné les accusés jusqu'à la frontière à leur départ pour la Yougoslavie, leur conseillant, en cas de rencontre, d'ouvrir le feu sur les garde-frontières, ce en quoi devaient les aider les garde-frontières bulgares. L'accusé Stoyadin Velkovitch a remis à son premier passage en Bulgarie un rapport sur l'activité des éléments kominformistes subversifs en Yougoslavie, au Comité central du P.C. bulgare même.

Le procès se poursuit par l'audition des accusés.

Le peuple d'Istrie a célébré le 7^e anniversaire de son insurrection contre l'occupant fasciste

BELGRADE, 11 septembre. — La population de l'Istrie, région située au nord-ouest de la Yougoslavie, que le traité de paix avec l'Italie a rattaché après la guerre à la Yougoslavie, a célébré le 9 septembre le 7^e anniversaire de son insurrection armée contre l'occupant italien et ses valets. Le 9 septembre 1943, plus de 15.000 Croates et Italiens d'Istrie ont pris en main les armes enlevées à l'armée italienne qui avait capitulé et sont entrés en lutte pour la libération de l'Istrie et son rattachement à la mère patrie, la Yougoslavie.

L'insurrection armée du peuple d'Istrie a commencé plus tôt, en réalité. Sur l'initiative du Comité central du Parti communiste croate, une première division partisane istrienne s'est formée en octobre 1942 dans les montagnes d'Istrie et le jour de sa formation, fit sauter un train de fascistes. De ce jour, les partisans istriens ont sans cesse organisé des actions de diversion jusqu'à la levée en masse. En dépit des grandes forces engagées, les occupants fascistes italiens ne réussirent pas à détruire le mouvement partisan d'Istrie. En août 1944, lorsque le mouvement général de libération populaire arriva au point culminant de son développement, la 43^e division partisane istrienne fut formée. Vers la fin de la guerre, environ 30.000 combattants croates et italiens d'Istrie faisaient partie des unités de libération nationale yougoslave.

Plus de 11.000 Croates et Italiens sont tombés dans la lutte pour la libération de l'Istrie et 20.000 environ étaient enfermés dans les camps de concentration de l'Italie fasciste. Dès 1942, il y avait en Istrie 190 comités de libération et en 1943, des comités de libération de district furent formés dans la majorité des arrondissements d'Istrie et un comité de libération populaire régional pour l'Istrie. Ce comité a pris, le 25 septembre 1943, sa décision historique concernant l'appartenance de l'Istrie à la Yougoslavie.

Aujourd'hui, dans l'Istrie libre qui se trouve dans le cadre de la Yougoslavie, les traces de dévastation de la guerre sont presque complètement disparues. Les villages et les villes ont été reconstruits, le port de Rijeka a été rénové, l'industrie travaille à un plus grand rendement qu'avant la guerre, la construction de nouvelles fabriques, voies ferrées, routes, cités ouvrières transforme cette région en une des plus avancées de Yougoslavie.

Développement des Coopératives agricoles de travail

BELGRADE, 11 septembre. — Au cours des derniers 18 mois, il s'est formé en Yougoslavie plus de 5.650 coopératives paysannes de travail, ce qui en élève le nombre total à 6.970 avec plus de 400.000 familles paysannes et 2.100.000 hectares de terre arable. Le secteur socialiste de l'agriculture, qui englobe en plus des coopératives les domaines agricoles de l'Etat, dispose donc de plus de 25 % de toutes les superficies arables du pays. On a remarqué l'année dernière une plus grande extension du système coopératif dans l'agriculture yougoslave, puisque, dans les six premiers mois, il s'est formé plus de 3.100 collectivités paysannes. Cette année, le rythme avec lequel se fondent les coopératives est moins rapide. Leurs organisations centrales estiment que le niveau actuel du développement de l'agriculture yougoslave peut se satisfaire du nombre des coopératives agricoles de travail. Aujourd'hui, presque chaque village important de Yougoslavie

possède au moins une coopérative tandis que bien d'autres font entièrement partie de celles-ci. Actuellement, le but des travaux du mouvement coopératif n'est plus de fonder de nouvelles coopératives mais de renforcer et étendre celles qui existent et des succès ont été remportés cette année dans ce sens dans toutes les régions du pays. Tandis que l'année dernière, chaque coopérative comprenait en moyenne 50 familles paysannes, elles en comprennent à peu près maintenant 200. L'organisation socialiste du travail y est instaurée partout, des brigades sont formées et la rétribution s'effectue en proportion des journées de travail fournies, journées comptées d'après une norme établie.

Mais la formation de nouvelles coopératives se poursuit partout, et en particulier dans les régions riches en céréales et là où le permettent le désir des paysans et les autres conditions nécessaires.

A travers la presse yougoslave

BELGRADE, 11 septembre. — A la suite du verdict prononcé récemment contre le groupe des citoyens yougoslaves par le tribunal de Prague, Borba souligne que ce procès ressemble par maints côtés à ceux de Budapest, de Sofia et autres. Comme ceux-ci, il n'a été, malgré les efforts des régisseurs, qu'une malheureuse comédie dont l'opinion mondiale n'a été informée qu'après que le collège des censeurs en ait écarté tous les côtés inutilisables. Borba fait remarquer que l'accusation portée contre les citoyens yougoslaves a été forgée de toutes pièces à Prague ou ailleurs longtemps avant que ceux-ci ne fussent accusés ; or, il fallait continuer à les calomnier sans tenir compte du complet fiasco moral des calomnies précédentes. Toute cette comédie judiciaire ne visait qu'à fournir un nouveau « matériel » pour alimenter la campagne kominformiste contre la Yougoslavie.

« La police tchécoslovaque et ses maîtres avaient besoin de « preuves » pour cette comédie judiciaire préparée d'avance, telles que « aveux » des témoins, etc., précise Borba. Mais la façon dont ces aveux ont été obtenus, seuls la connaissent les organes de la Sûreté tchécoslovaque. Il est clair, cependant, que malgré l'état psychique des accusés, ceux-ci n'ont rien dit dont le gouvernement tchécoslovaque puisse se servir devant l'opinion publique contre les fonctionnaires et citoyens yougoslaves. Bien que cette fois-ci, tout ait marché « en ordre » et avec « discipline », les déclarations des accusés n'ont même pas pu servir après le verdict aux rédacteurs propagandistes tchécoslovaques. La propagande tchécoslovaque avait besoin d'assez de temps pour mettre en ordre ce matériel et trouver le moyen de le formuler. Tandis que Radio-Prague donnait un reportage confus après le procès, il a fallu deux jours aux journaux pour transmettre l'information officielle de l'agence tchécoslovaque, et le Rudé Pravo du gouvernement n'a donné ses conclusions poli-

tiques que quatre jours après le verdict, c'est-à-dire lorsque tous les éléments inutilisables découlant des dépositions furent éliminés.

« Le procès de Prague, conclut Borba, est semblable à ceux de Budapest et de Sofia, non seulement par ses calomnies contre la Yougoslavie mais aussi parce que le gouvernement tchécoslovaque avait à provoquer la crainte parmi les masses, comme en Bulgarie et en Hongrie. Des citoyens de la république tchécoslovaque étaient au banc des accusés à côté des citoyens yougoslaves. La propagande kominformiste les accusait aussi violemment que ces derniers. Cette campagne tonitruante devait servir à menacer quiconque, en Tchécoslovaque, oserait prononcer un mot contre la politique des pouvoirs établis dans le pays. Ce n'est nullement par hasard que la propagande de ce pays a élevé la voix contre des éléments « réactionnaires » de Slovaquie, comme ce n'est pas par hasard non plus que le procès s'est déroulé à Prague et non à Bratislava, bien que la majorité des accusés vivaient dans cette dernière ville. Tout cela donne une image assez claire des problèmes intérieurs actuels des pouvoirs kominformistes tchécoslovaques.

« Le procès de Prague, conclut Borba, est conforme à la politique générale que mène l'U.R.S.S. aujourd'hui et en particulier à la politique de ses dirigeants et du gouvernement tchécoslovaque à l'égard de la Yougoslavie. Tandis qu'à tout moment, les kominformistes déclarent des phrases pompeuses sur la paix et la coopération entre les peuples, en même temps ils agissent, publiquement ou non, d'une manière dangereuse pour la paix. »

De son côté, Politika commente également la comédie judiciaire de Prague, disant qu'elle était nécessaire aux kominformistes tchécoslovaques pour pouvoir justifier les mauvais traitements et les persécutions dont sont victimes les représentants diplomatiques yougoslaves en Tché-

coslovaquid. « L'acte d'accusation de Prague, qui prétend que les accusés ont utilisé le Front populaire yougoslave à Prague à des fins d'espionnage, n'a pour but que de justifier l'arrestation et le meurtre du président du Front, Dimitryévitch. Mais les actes anti-démocratiques appliqués à l'égard des représentants diplomatiques d'un pays étranger, actes sans précédents dans les rapports internationaux, ne peuvent pas être cachés par de tels procès montés, pas plus que ne peut être lavé le sang des innocents », conclut Politika.

ANNIVERSAIRE DE LA MARINE YUGOSLAVE

BELGRADE, 11 septembre. — Le 10 septembre a eu lieu en Yougoslavie la célébration solennelle de la journée de la Marine, en souvenir du même jour de 1942 où fut formé le premier détachement marin partisan, germe de la Marine yougoslave actuelle. De quelques bateaux primitifs armés de fusils mitrailleurs, on arriva à créer une flotte qui a libéré pendant la guerre de nombreuses villes et îles dalmates et qui, plus tard, avec l'aide des forces terrestres, ont porté la liberté à l'Istrie, au littoral slovène qui furent, par l'injuste traité de Rapallo, annexées à l'Italie après la première guerre mondiale. Lorsque le 1^{er} mai 1945 les unités yougoslaves libérèrent Trieste, le premier bateau de guerre des nations unies qui pénétra dans le port de Trieste était yougoslave.

La vie d'après-guerre de la marine yougoslave est pleine d'immenses efforts pour réaliser sa propre industrie de construction et rénover la flotte qui ne possédait à la fin de la guerre que 16 bateaux qui représentaient seulement le 1/6 du tonnage d'avant-guerre. L'industrie de construction maritime de l'ancienne Yougoslavie n'avait que quelques entreprises qui se limitaient aux réparations et à monter des pièces importées de l'étranger. Ces dernières années, malgré le refus des secours attendus des pays de l'Est-européen, la Yougoslavie a rénové et étendu, son industrie maritime, de sorte qu'elle produit aujourd'hui des bateaux à moteur modernes dont 30 circulent déjà avec un tonnage de plus de 35.000 tonnes. Les chantiers maritimes du pays produisent maintenant des moteurs Diesel, diverses installations électriques et des pièces de bateaux. Une usine a été construite pour la production de ces pièces, capable de répondre à tous les besoins de la Yougoslavie.

UN AMI DU PEUPLE MACEDONIEN VIENT LUI RENDRE VISITE

BELGRADE, 11 septembre. — Hier soir est arrivé à Belgrade l'intellectuel britannique, M. Henry Brailsdorf, qui sera durant quelques jours l'invité du gouvernement de la R.P. de Macédoine.

M. Brailsdorf est connu pour sa sympathie à l'égard de la lutte de libération du peuple macédonien. Pendant l'insurrection de l'Ilinden des Macédoniens contre les Turcs, il a prodigué des secours sanitaires aux combattants macédoniens pour la liberté, comme chef d'un groupe sanitaire venu à Bitolje en 1903.

LE VOYAGE DE LA DELEGATION BRITANNIQUE EN YUGOSLAVIE

BELGRADE, 11 septembre. — Les délégués du Conseil national britannique pour la paix qui séjournent en Yougoslavie comme hôtes du Comité national yougoslave pour la défense de la paix ont quitté Belgrade pour effectuer un voyage à travers le pays. Ils visiteront Sarajevo, capi-

itale de Bosnie-Herzégovine; Titograd, centre du Monténégro; Dubrovnik et plusieurs autres villes du Littoral. Avant leur départ de Yougoslavie, les délégués visiteront également la R.P. de Macédoine.

Résultats de l'Olympiade d'échecs

DOUBROVNIK, 11 septembre. — Après la 14^e et avant-dernière ronde de l'olympiade d'échecs, les résultats sont les suivants :

Yougoslavie-Belgique : 1 $\frac{1}{2}$ à $\frac{1}{2}$ (2). — Gligoritch-O'Kelly, nulle; Pirc-Dunkelblum, interrompue; Trifounovitch-Devos, interrompue; Rabar-Van Schoor, 1 à 0.

Grèce-Argentine : 1 à 3. — Mastachiadis-Najdorf, 0 à 1; Zographachis-Bolbochan, 0 à 1; Boulachanis-Rossetto, 1 à 0; Othonéas-Pilnic, 0 à 1.

Autriche-U.S.A. : 2 à 2. — Beni-Hbrovitz, nulle; Busek-Shainswit, nulle; Muller-Kramer, nulle; Lambert-Evans, nulle.

Chili-Allemagne occidentale : 0 à 2 (2). — Castillo-Unzicker, 0 à 1; Florès-Schmidt, 0 à 1; Letellier-Pfeiffer, interrompue; Maccioni-Staudte, interrompue.

Pérou-Hollande : 1 $\frac{1}{2}$ à 2 $\frac{1}{2}$. — Canal-Euwe, nulle; Sumar-Kortlever, 0 à 1; Zapata-Kramer, 1 à 0; Pinzon-Donner, 0 à 1.

France-Italie : 2 $\frac{1}{2}$ à 1 $\frac{1}{2}$ (1) : Tartacover-Castaldi, 1 à 0; Rossolimo-Nestler, 1 à 0; Hugot-Giustolisi, interrompue; Chaudé-Primavera, nulle.

Suède-Danemark, 0 à 1 (3). — Skold-Paulsen, interrompue; Johanson-Enevoldsen, interrompue; Alan Berokvist-Petersen, Lindkvist-Nielsen, interrompues.

Norvège-Finlande : 0 à 2 (2). — Myhre-Book, 0 à 1; Vestoi-Ojanen, interrompue; Morcken-Niemala, interrompue; Kongshaven-Heinkenheind, 1 à 0.

Après la 14^e ronde, la Yougoslavie mène toujours avec 40 points (3); l'Argentine, 39 $\frac{1}{2}$ (2); U.S.A., 36 (1); Allemagne occidentale, 35 $\frac{1}{2}$ (3); Hollande, 34 (2); Chili, 28 $\frac{1}{2}$ (3); Belgique, 28 (2); Autriche, 27 $\frac{1}{2}$ (3); Finlande, 26 (3); France, 25 $\frac{1}{2}$ (3); Suède, 24 $\frac{1}{2}$ (5); Italie, 20 (3); Pérou, 19 (3); Danemark, 17 $\frac{1}{2}$ (4); Norvège, 13 $\frac{1}{2}$ (2); Grèce, 10 (3).

Après la fin de l'olympiade de Dubrovnik, le 21 septembre aura lieu à Bled, en Slovénie, un grand tournoi d'échecs auquel participeront 12 joueurs yougoslaves et 8 étrangers parmi les meilleurs maîtres de l'olympiade. Prendront part à ce tournoi : le maître argentin Najdorf; l'ancien champion du monde Euwe; le grand maître français Tartakover; le champion belge O'Kelly; le maître allemand Reilstad et trois autres maîtres étrangers. L'équipe yougoslave comprendra Gligoritch, Pirc, Trifounovitch, Rabar, Vidmar junior, Puc, Martinovitch, Fuderer, Ivkov, Militch, le grand-maître Bora Kostitch et probablement le grand-maître Milan Vidmar.

Les 13 et 14 septembre, après l'olympiade d'échecs de Dubrovnik, un tournoi de blitz aura lieu à Belgrade entre plusieurs pays ayant participé à l'olympiade, probablement les équipes d'Argentine, du Chili, du Pérou, des U.S.A., d'Allemagne occidentale et de Yougoslavie.

La position finale des équipes de la 9^e olympiade d'échecs est la suivante :

La Yougoslavie qui vient en première place a 45 $\frac{1}{2}$; l'Argentine vient en deuxième place avec 43 et une partie inachevée; 3^e Allemagne, 40 $\frac{1}{2}$; 4^e U.S.A., 40; 5^e Hollande, 37; 6^e Belgique, 31 $\frac{1}{2}$ et une inachevée; 7^e Autriche, 31 $\frac{1}{2}$; 8^e Chili, 30 $\frac{1}{2}$; 9^e France, 28 (1); 10^e Finlande, 28; 11^e Suède, 27 (1); 12^e Italie, 25. Les quatre dernières places sont occupées par le Danemark, 22; le Pérou, 21 $\frac{1}{2}$; la Norvège, 15, et la Grèce, 12.

СОВЕТСКАЯ ЖЕНЩИНА

S O V I E T W O M A N

LA FEMME SOVIETIQUE

D I E S O W J E T F R A U

25X1





SOVIET
WOMAN
4
1950

STATEMENT OF THE SUPREME SOVIET OF THE U.S.S.R.

APPROVED AT JOINT MEETING OF THE SOVIET
OF THE UNION AND SOVIET OF NATIONALITIES
ON JUNE 19, 1950

HAVING HEARD DEPUTY V. V. KUZNETSOV'S REPORT ON THE RECEPTION BY THE SUPREME SOVIET OF THE U.S.S.R. OF THE DELEGATION OF THE PERMANENT COMMITTEE OF THE WORLD PEACE CONGRESS HEADED BY M. Y. FARGE, AND ON THE APPEAL OF THE STOCKHOLM SESSION OF THE PERMANENT COMMITTEE DEMANDING THE PROHIBITION OF THE ATOMIC WEAPON, THE ESTABLISHMENT OF STRICT INTERNATIONAL CONTROL TO ENSURE THE IMPLEMENTATION OF THIS PROHIBITION AND CONDEMNATION AS A WAR CRIMINAL OF THE GOVERNMENT THAT FIRST USES THIS WEAPON OF AGGRESSION AND MASS EXTERMINATION OF PEOPLE—THE SUPREME SOVIET OF THE U.S.S.R. UNANIMOUSLY DECLARES ITS SOLIDARITY WITH THE PROPOSALS OF THE PERMANENT COMMITTEE.

THESE PROPOSALS OF THE PERMANENT COMMITTEE OF THE WORLD PEACE CONGRESS FULLY CONFORM WITH THE VITAL DEMANDS OF ALL PEOPLES AND THEIR STRIVING FOR STABLE AND LASTING PEACE THROUGHOUT THE WORLD.

EXPRESSING THE INFLEXIBLE WILL OF THE SOVIET PEOPLE FOR PEACE, THE SUPREME SOVIET OF THE U.S.S.R. DECLARES ITS READINESS TO COOPERATE WITH THE LEGISLATIVE ORGANS OF OTHER STATES IN THE ELABORATION AND IMPLEMENTATION OF THE NECESSARY MEASURES FOR CARRYING OUT THE PROPOSALS OF THE PERMANENT COMMITTEE OF THE WORLD PEACE CONGRESS.

THE SUPREME SOVIET OF THE U.S.S.R. EXPRESSES ITS CONFIDENCE THAT THE SOVIET GOVERNMENT, WHICH IS CONSISTENTLY ADVOCATING PEACE AND COOPERATION AMONG NATIONS, WILL CONTINUE FIRMLY AND PERSISTENTLY TO PURSUE THIS POLICY OF PEACEFUL AND FRIENDLY RELATIONS AMONG NATIONS, TAKE THE NECESSARY MEASURES THROUGH THE UNITED NATIONS ORGANIZATION AND USE ALL OTHER MEASURES TO ENSURE GENERAL PEACE AND INTERNATIONAL SECURITY.

AT THE SAME TIME THE SUPREME SOVIET OF THE U.S.S.R. EXPRESSES ITS CONFIDENCE THAT THE PEACE MOVEMENT, AND PRIMARILY, THE ABOVE-MENTIONED STOCKHOLM APPEAL OF THE PERMANENT COMMITTEE OF THE WORLD PEACE CONGRESS, WILL RECEIVE THE UNANIMOUS SUPPORT OF THE ENTIRE SOVIET PEOPLE.



The finest representatives of the Soviet land sent by the people to the highest body of the Soviet state convened in Moscow's Kremlin on June 12-19 for the first session of the newly-elected Supreme Soviet of the U.S.S.R. The very make-up of the Supreme Soviet is a splendid expression of the genuine democracy of the Socialist state and the Stalin friendship of the peoples of our Homeland, for in it are represented the workers, peasants and intellectuals of all the peoples inhabiting the U.S.S.R. The photo above, taken during the recent session of the Supreme Soviet in the Large Kremlin Palace, shows deputies (foreground, left to right) A. K. Tarasova, People's Artist of the U.S.S.R., L. I. Ananyeva, spinner at the Lenin Cotton Goods Mill, Glukhov, and A. M. Shtyrova, weaver at the Tryokhgornaya Textile Mill, Moscow
Photo by N. Petrov

SOVIET WOMAN

A MAGAZINE DEVOTED TO SOCIAL AND POLITICAL PROBLEMS, LITERATURE
AND ART. PUBLISHED BY THE SOVIET WOMEN'S ANTI-FASCIST COMMITTEE
AND THE CENTRAL COUNCIL OF TRADE UNIONS OF THE U.S.S.R.

PUBLISHED BI-MONTHLY IN RUSSIAN, ENGLISH, FRENCH AND GERMAN

4

JULY
AUGUST
1950

On the Collection of Signatures in the U.S.S.R to the Appeal of the Permanent Committee of the World Peace Congress Concerning the Prohibition of the Atomic Weapon

RESOLUTION OF PLENARY MEETING OF THE SOVIET COMMITTEE FOR PEACE

The plenary meeting of the Soviet Committee for Peace notes with great satisfaction that the Soviet people have given their full and unanimous approbation to the Statement issued by the Supreme Soviet of the U.S.S.R. in connection with the proposals of the Permanent Committee of the World Peace Congress concerning the prohibition of the atomic weapon, the establishment of strict international control over the implementation of this decision, and the denunciation as a war criminal of the government which first uses this weapon of aggression and mass extermination of people.

The Supreme Soviet of the U.S.S.R. expressed its confidence that the entire Soviet people would unanimously support the movement of the partisans of peace and, primarily, the Stockholm Appeal of the Permanent Committee of the World Peace Congress.

All the peoples of the U.S.S.R. have always ardently supported and are supporting now the efforts of the organized front of the partisans of peace directed at promoting the cause of peace and against the instigators of a new war. They do not spare their strength to

ensure the success of the just and noble cause of strengthening peace and friendship among the peoples.

The plenary meeting of the Soviet Committee for Peace considers it necessary to begin on June 30 this year the collection of signatures in the Soviet Union to the Stockholm Appeal of the Permanent Committee of the World Peace Congress concerning the prohibition of the atomic weapon. The plenum of the Soviet Committee for Peace calls upon all Soviet people to give their signatures to this appeal.

The Soviet Committee for Peace, under whose leadership the signature collection campaign will be conducted, expresses its firm confidence that all Soviet people will respond to this call.

By signing the Stockholm appeal, Soviet people will give expression to their devotion to the cause of peace, their preparedness to uphold world peace, their solid unity around their beloved Bolshevik Party, their boundless devotion to the great standard-bearer of peace, the leader of all peoples, Comrade Stalin.

SOVIET COMMITTEE FOR PEACE

- | | | |
|---|---|---|
| N. S. Tikhonov, Chairman, Soviet Committee for Peace; Assistant General Secretary, Union of Soviet Writers; | A. S. Selivanova, collective farmer, Seventh Congress of Soviets Kolkhoz, Saratov Region; Deputy to the Supreme Soviet of the R.S.F.S.R. | F. I. Nasedkin, Anti-Fascist Committee of Soviet Youth; |
| S. I. Vasilov, President, Academy of Sciences of the U.S.S.R. | J. J. Matulis, President, Academy of Sciences of the Lithuanian S.S.R. | L. F. Il'yichev, Assistant Editor, <i>Pravda</i> ; |
| A. A. Fadeyev, General Secretary, Union of Soviet Writers; | J. V. Peive, Professor, Rector of the Latvian Agricultural Academy, Academician, Secretary of the Academy of Sciences of the Latvian S.S.R. | M. I. Kolov, Executive Secretary, Soviet Committee for Peace; Journalist; |
| M. A. Sholokhov, writer; | A. M. Jakobson, playwright (Estonian S.S.R.); | G. N. Leonidze, writer; |
| N. S. Derzhavits, Academician; | P. A. Prozorov, Chairman, Krasny Otkryad Kolkhoz, Kirov Region; Hero of Socialist Labour; | K. S. Kuznetsova, Secretary, Central Council of Trade Unions of the U.S.S.R. |
| V. F. Kuznetsov, Chairman, Central Council of Trade Unions of the U.S.S.R. | N. K. Cherkasov, People's Artist of the U.S.S.R. (Leningrad); | Q. M. Dubinin, job setter, Krasny Vybortzets Factory, Leningrad; |
| N. A. Mikhailov, Secretary, Central Committee, Lenin Young Communist League of the U.S.S.R. | M. Tursun-Zade, writer (Tajik S.S.R.); | G. P. Litovchenko, Chairman, Stalin Kolkhoz, Kherson Region, Ukrainian S.S.R. |
| V. V. Popova, Chairman, Soviet Women's Anti-Fascist Committee; | L. P. Alexandrovskaya, People's Artist of the U.S.S.R. | A. G. Mordvinov, President, Academy of Architecture of the U.S.S.R. |
| A. V. Palladin, President, Academy of Sciences of the Ukrainian S.S.R. | N. N. Anichkov, President, Academy of Medical Sciences; | G. Nepesov, Doctor of History, head of a chair at the Ashkhabad Pedagogical Institute; |
| A. Y. Korneichuk, Chairman, Writers' Union of the Ukraine; | A. S. Chutkikh, assistant foreman, Krasnokholm Worsted Mill (Moscow Region); Stalin Prize Winner; | V. I. Kochemason, Chairman, Anti-Fascist Committee of Soviet Youth; |
| A. V. Nesmeyanov, Academician, Rector of the Moscow University; | I. Y. Bobokhoidagen, Honoured Physician of the Tajik S.S.R. | V. I. Pudovkin, cinema director; |
| A. A. Khorava, People's Artist of the U.S.S.R. | K. Baisitova, People's Artist of the U.S.S.R. (Kazakhstan); | N. A. Rossitskiy, Foreman, Kalibr Works, (Moscow); |
| B. D. Grekov, Academician; | N. I. Dimo, Member of the Lenin Academy of Agricultural Sciences; Doctor of Agricultural Sciences (Moldavia); | T. Syughrbekov, writer (Kirghiz S.S.R.); |
| W. L. Wasilewska, writer; | T. I. Yerzhova, Secretary, Central Committee, Lenin Young Communist League of the U.S.S.R. | E. J. Smilgis, People's Artist of the U.S.S.R.; director, Latvian Art Theatre; |
| A. S. Isaakyan, poet; | D. A. Korobkov, locomotive engineer, Tula depot; | A. A. Sarkov, writer; |
| Yakub Kolas, writer; | Y. A. Zavadskiy, People's Artist of the U.S.S.R.; Art Director, Moscow Soviet Theatre; | E. V. Tarle, Academician; |
| T. D. Lajsenko, Academician; | N. Y. Zaryan, writer; | A. N. Timonen, Chairman, Writers' Union of the Karelo-Finnish S.S.R. |
| A. I. Oparin, Academician; | S. Ishanturapova, People's Artist of the Uzbek S.S.R. | M. A. Topchibashov, Member of the Academy of Sciences of the Azerbaijan S.S.R. |
| N. I. Muskhelishvili, President, Academy of Sciences of the Georgian S.S.R. | I. A. Katron, President, Academy of Pedagogical Sciences of the R.S.F.S.R. | V. N. Khokhol, head of a chair at the Kiev Medical Institute, Professor, Doctor of Medical Sciences; |
| N. Mukomov, Chairman, Writers' Union of Kazakhstan; | A. I. Porozova, team leader, Vanguard Kolkhoz, Gorky Region; Hero of Socialist Labour; | M. E. Chianrelli, cinema director; |
| T. A. Surgansakov, President, Academy of Sciences of the Uzbek S.S.R. | D. K. Karpona, Honoured Artist of the Karelo-Finnish S.S.R. | D. D. Shostakovich, composer; |
| B. M. Kerbabayev, writer (Turkmen S.S.R.); | | N. K. Varygina, forewoman, weaving department of the Bolshaya Ivanovskaya Textile Mill; |
| M. A. Ibrahimov, Chairman, Writers' Union of Azerbaijan; | | A. T. Venclova, writer; |
| K. M. Simonov, writer; | | Z. N. Gagarina, Assistant Rector, Academy of Social Sciences; Member of the Presidium of the Women's International Democratic Federation; |
| L. G. Ehrenbourg, writer; | | S. A. Gerashinov, cinema director; |
| L. M. Leonov, writer; | | M. I. Gorelovskaya, Member of the Board of the Central Cooperative Union; |
| P. N. Angelina, tractor brigade leader, Ukrainian S.S.R. | | D. I. Zaslavsky, journalist; |
| I. K. Akhumbayev, Professor, Director of the Kirghiz Medical Institute, Doctor of Medical Sciences; | | P. A. Krachenyuk, writer (Moldavia); |
| A. S. Gundorov, Chairman, Slav Committee of the U.S.S.R. | | Nikolai, Metropolitan of Krutitsy and Kolonna. |



The vast majority of the people of Moscow have already signed the Stockholm appeal. Here workers of the machine shop of the Krasny Proletary Machine Tool Works are giving their signatures with one accord

MIGHTY VOICE OF THE SOVIET PEOPLE

The campaign for the collection of signatures under the appeal of the World Peace Congress Permanent Committee is being supported by the entire population of our country. In the period from June 30, when the campaign was launched, to July 10, the Stockholm appeal was signed by 96,260,866 Soviet citizens. The Soviet people many millions strong, rallied solidly around their Government, which is steadfastly pursuing a policy of peace, and with the name of the great Stalin on their lips, are expressing their inflexible will for peace.

All the peoples of our multinational country are repeating the words of the Stockholm appeal as a vow of loyalty to the cause of peace and friendship among nations. Mass meetings are being held in towns and villages, at which Soviet men and women eagerly endorse the call to ban the atomic weapon and to denounce as a war criminal the government that first uses that weapon of aggression and mass extermination of people.

Signing the Stockholm appeal, the Soviet people are denouncing at their mass meetings the actions of the American warmongers, who have embarked upon open intervention in Korea, and are demanding that the armed aggression against the freedom-loving Korean people be stopped.

The signature collection campaign has been accompanied by new production achievements at Soviet industrial enterprises. The workers, both men and women, are arranging "peace watches"—shifts dedicated to the fight for peace—and reporting new, unprecedented Stakhanovite output records.

The glorious Soviet peasants have responded to the appeal of the World Peace Congress Permanent Committee with a tremendous upsurge of labour enthusiasm in harvesting the crop. In those parts of the country where the harvest is now being brought in the peasants are delivering grain to the state ahead of schedule.

The forces of the peace camp are growing in numbers and strength from day to day. The great army of the peace champions is increasing. The Soviet people, who are marching in the front ranks of this army, are expressing their solidarity with the peace supporters in all countries. By unanimously signing the Stockholm appeal, the Soviet people are demonstrating their moral and political unity, their devotion to the Government, to the Bolshevik Party, and to the great standard-bearer of peace, J. V. Stalin.

There is not a man or woman in the Soviet Union who would be against signing the peace appeal.



Crew leader M. Volkova of the Krasny Vyborzhets Factory, Leningrad, signs the Stockholm appeal. The slogan reads: "Defence of Peace Is the Cause of All Peoples of the World"



Every village and town throughout the vast Soviet Union has responded to the call to sign the Stockholm appeal. Elderly women who lost sons in the past war, young mothers pressing their first-born to their breast, old men who remember the first imperialist war, and sixteen-year-old schoolboys who are dreaming of the future, all Soviet people, are unanimous in their determination to say "No!" to war.

The March Eighth Kolkhoz, Pskov Region, joins the signature campaign. "I too want to sign," says septuagenarian collective farm woman S. A. Alexeyeva as she unhurriedly affixes her signature to the Stockholm appeal. "Let us all sign," she adds, addressing the women around her. "Together with the peoples of the whole world let us bridle the accursed warmongers..."



Is there a joy loftier than that evoked in a mother by her first child? Listening to the even breathing of the little one, feeling the warmth of the tender body against her breast, the mother dreams of the child's radiant future, of its happy childhood. But then a sadness and alarm creep into her eyes, and she presses the frail body tighter to her: Must there again be blood, and grief, and death? "I want my child to live, I want to bring him up to be a kindhearted, wise and brave man," said V. P. Polyakova, a young mother who was interviewed in a Bezhitsa maternity home. "There still are many ruins left in our Bryansk Region to remind us of the horrors we experienced during the last war. I am signing the Stockholm appeal with great faith and hope. And I want to say this to all Soviet mothers, to all the women of the world: Let us protect our children, let us not permit the bloody atom-manics to rob us of what is the dearest of all to us!"



Old man and young girl alike are moved by the same emotions and share the same faith in the victory of the cause of peace as they sign the Stockholm appeal. He is the richer for the experience of decades lived, she is only launching out on the highroad of life, but with an equal awareness of their responsibility, inspired alike by their love for their Homeland and their people, they are pledging themselves to work still better and to achieve new successes in production. "Our labour is our contribution to the cause of peace," says agronomist I. V. Gorshkov as he signs the appeal together with the other members of the personnel of the Lenin State Farm, Moscow Region. "We cultivate vineyards and turn deserts into flowering gardens," they say, "but the American and British imperialists want to turn entire countries into a lifeless desert. We shall not permit them to do that!"



Soviet scientists are active fighters for peace. Working with enthusiasm to advance science which serves the people, they brand with shame those Western bourgeois scientists who have sold themselves to the imperialists and placed their discoveries and inventions at the service of war. With singleminded resolve, venerable academicians and young researchers cast their votes for peace, for happiness, for the thriving of the culture of all freedom-loving peoples. The photo shows professors of the A. A. Zhdanov Industrial Institute, Gorky, signing the Stockholm appeal.



"We do not want war, which the imperialists are seeking to unleash, to interrupt our peaceful labour!" declared Anastasia Popkova, Zoya Shusherina and Lydia Kukushkina, young Stakhanovite workers at the Skorokhod Shoe Factory, Leningrad. After signing the Stockholm appeal, the girls went on a "peace watch"—a shift dedicated to the fight for peace



With a feeling of pride in their great Homeland, all the peoples of the multinational Soviet Union are signing the Stockholm appeal. Above, workers of the Tallinn Plywood and Furniture Factory (Estonian S.S.R.) are affixing their signatures to the appeal issued by the Permanent Committee of the World Peace Congress

Hands Off Korea!

Soviet men and women condemn most emphatically the base actions of the American warmongers, their gross interference in the internal affairs of the Korean people.

The American imperialists are brutally bombing Korean towns and villages, killing defenceless women and children. Among the lackeys of Wall Street there even are cannibals who are threatening the courageous people of Korea with the atom bomb. Warmonger Dean Acheson has already hinted at the possible use of this fearsome weapon of aggression and mass extermination of people. And the American cannibals are being echoed by their accomplices in Britain, where member of parliament Peter Roberts, in a fit of hysterical rage, has demanded that the atom bomb be dropped on Korea's much-suffering soil.

Together with the peoples of the whole world, we, Soviet men and women, brand with shame the sanguinary American and British imperialists. We demand: Hands off Korea!

Our Homeland is a reliable bulwark of world peace!

I am an ordinary Soviet citizen, a simple working woman, who has worked in a factory for 25 years, and I can say this on behalf of all Soviet women: we are working tirelessly in order that the might of our great Homeland should grow from day to day. We all, the Soviet people as a whole, support the peaceful Stalin foreign policy of our Government and express our firm conviction that the freedom-loving peoples will curb the sinister forces of the aggressors, the enemies of peace, and will foil their murderous man-hating schemes.

YELENA SOROKINA,
Crew leader at the Moscow
Electric Lamp Factory

In Defence of Eugénie Cotton

STATEMENT BY THE SOVIET WOMEN'S ANTI-FASCIST
COMMITTEE

The Soviet Women's Anti-Fascist Committee voices its profound indignation at the prosecution by the French authorities of Eugénie Cotton, Chairman of the French Women's Union, Chairman of the Women's International Democratic Federation, and Vice-Chairman of the Permanent Committee of the World Peace Congress.

This disgraceful police action against Eugénie Cotton, who is widely known as a leader of the international democratic women's movement and an active fighter for peace, is being taken by the French authorities in retaliation to the campaign conducted by the French Women's Union to stop the war in Viet-Nam. By its vigorous action in defence of peace and democracy and the vital interests of the working women, the French Women's Union, of which Eugénie Cotton has been chairman since its organization, has won the support and sympathy of the broad masses of the working people of France and come to be known as one of the foremost detachments of the international democratic women's movement.

The whole world is also aware of Eugénie Cotton's energetic and noble activities as Chairman of the Women's International Democratic Federation.

The prosecution of Eugénie Cotton by the French authorities is a new vain attempt on the part of the warmongers to intimidate the active fighters for peace and democracy and to weaken the worldwide movement of the partisans of peace which is growing in scope and strength.

The Soviet Women's Anti-Fascist Committee warmly greets that true daughter of the French people, Eugénie Cotton, and expresses its firm conviction that the growing forces of democracy will triumph in the noble struggle for peace.

THE BUDGET OF THE LAND OF SOCIALISM

By T. M. ZUYEVA

Vice-Chairman of the Soviet of the Union
of the Supreme Soviet of the U.S.S.R.

The First Session of the newly-elected Supreme Soviet of the U.S.S.R. approved the state budget of the Soviet Union for 1950, thereby giving it the force of law.

From beginning to end the budget is directed at promoting the peaceful development of our economy, further improving the material welfare of the entire population, and stimulating a fresh upsurge in the advancement of culture. It strikingly reflects the world-historic victories of our people, their successes in the rehabilitation and development of peacetime economy, and their work to build the Communist society.

The budget of our country is permeated with concern for the well-being of the rank-and-file Soviet citizen, for peace and the happiness of all Soviet people. Like a mirror it reflects one of the principal laws governing the development of Soviet economy—the law of unceasing progress. In the last quarter of 1949 the average monthly output of Soviet industry was already 53 per cent greater than before the war.

Socialist agriculture too is taking seven-league strides ahead. In 1949 it supplied our country with 7,600 million poods (a pood equals 36.11 lb.) of grain. Here again, the pre-war level was surpassed, with grain production almost at the level originally projected for the last year of the post-war five-year plan.

In step with the achievements in the development of our Socialist economy, our culture is advancing and the welfare of the people is improving steadily. The Soviet Government's policy of reducing prices is being carried out consistently. Along with the raising of the exchange rate of the ruble and its transfer to a gold basis and a tremendous increase in government expenditures for social needs, the real wages of the working people are steadily climbing and the population is growing ever more prosperous.

Economic crises and unemployment, which are the scourge of the working people in the capitalist countries, do not and cannot exist in our country. In the capitalist world, on the contrary, they are growing from year to year, hitting the worker, the farmer and the office employee harder and harder. The dreams of postwar prosperity have been trampled to dust by the inexorable laws of imperialism. In the United States of America alone, the army of unemployed and semi-unemployed has reached the staggering figure of 18 million! In other capitalist countries as well unemployment is growing at a disastrous rate. Throughout the entire capitalist world there are now more than 45 million unemployed and semi-unemployed persons. If we take their families into account, this means that at least 150 million are doomed to want and starvation. No wonder, therefore, that the workers, peasants and office employees in the capitalist countries dread the approach of every new year with a growing feeling of anxiety, uncertainty and despair.

The Soviet people, on the other hand, know for certain that each new year will bring them greater prosperity and happiness. They look into the future with confidence. Their incomes are now substantially greater than before the war, and are bound to keep on growing.

The state budget of the U.S.S.R. makes for a further development of industry and agriculture, cultural progress, and still greater improvement in the living standard of the population. It is a budget of peaceful construction.

The revenue side of the state budget of the Land of Socialism for 1950 was approved in the sum of 433,167,416,000 rubles, which is 5,229,891,000 rubles more than the estimated expenditures. A budget deficit is unknown in our country. The Soviet fiscal year invariably ends with an excess of revenue over expenditures. These accumulations making for the soundness of the budget are not, however, derived from taxation of the population, which accounts for only 8.1 per cent of the revenue.

The bulk of the budget revenue comes from state and cooperative enterprises and organizations, from our growing industry and agriculture.

It is highly interesting to analyze the expenditure side of our state budget. How will the projected expenditure of 427,937,525,000 rubles be channelled?

Industry, agriculture and transport will receive more than one-third of the total—namely, 164,400 million rubles. For social and cultural needs 120,700 million rubles have been appropriated. This is nearly 5,000 million rubles more than last year.

Which of the imperialist countries can boast of social progress? None of them can! Meagre as they are, appropriations for social needs, for education and public health, are being pared down further in all the capitalist countries. This is easily understood. When atom bombs are being stockpiled and military budgets are being constantly inflated, there is naturally little left over for schools.

In the Soviet Union no expense is spared when the matter concerns public education or any other measure that promotes the material and cultural welfare of the Soviet people. Our state budget sets aside the enormous sum of 59,500 million rubles for public education. Up to 37,900,000 boys and girls will attend primary, secondary and technical schools this year, and the number of students in higher educational establishments, including correspondence students, will reach 1,194,000.

The amount earmarked for public health and physical culture is 22,000 million rubles, and for social maintenance, 22,400 million. Mothers in the Soviet Union are rendered constant assistance by the Socialist state. Graphic evidence of this can be found in the state budget. Appropriations for allowances and grants to mothers of large families and to unmarried mothers have again been increased. This year they will run to 4,000 million rubles.

It is evident from all this that the Soviet state spends the bulk of its funds for Socialist reproduction on an expanding scale and for improving the living conditions of the people. Appropriations for defence account for only 18.5 per cent of the budget expenditures. It is worth recalling that in the prewar year of 1940 the outlay for defence amounted to 32.6 per cent, and in the first year after the war to 23.9 per cent of the budget expenditures.

What can be more eloquent than the figures cited above? They prove irrefutably that the Soviet Union is consistently pursuing a policy of peace.

There is probably nothing that reveals more clearly the real plans and intentions of the government of a country than its national budget. The national budget of the United States betrays the intentions of the transoceanic imperialists and shows them up as arrant warmongers. Their staggering appropriations for military purposes, for the preparation of a new aggression, cannot be concealed from the peoples.

The figures are incriminating: in the 1939-1940 fiscal year, practically on the eve of America's entry in the war, military expenditures amounted to 22.5 per cent of the United States budget. In the fiscal year of 1949-1950, however, military expenditures in that country skyrocketed to 63 per cent. At present, the American senators and congressmen are all set to earmark still bigger sums for military purposes—amounting to about 76 per cent of the entire budget—in the 1950-1951 year. The same trend is evident in the military expenditures of Britain and France. America's partners in aggression. Their national budgets are clearly-defined war budgets. They offer the working people nothing but fresh disasters and present a threat to all ordinary people the world over.

The statement made by the Supreme Soviet of the U.S.S.R. in connection with the appeal of the World Peace Congress Permanent Committee has been heard all over the world. The highest organ of state power in our country announced its full solidarity with the proposals of the Permanent Committee, supporting the demand to prohibit the atomic weapon, to establish strict international control over the enforcement of the ban, and to brand as a war criminal the government that is the first to use this weapon of aggression and wholesale extermination of people.

These facts must be made known to all progressive mankind, to all common people of the world. The people should know the facts, so as to compare them with what is going on in the camp of imperialism and arrive at their own conclusions. The policy of aggression, of fomenting a new war, is being opposed by the constantly growing forces of the peace supporters headed by the great Soviet Union. Diametrically opposed to that policy is also the new state budget of the Land of Socialism, the budget of progress and peace, passed at the recent session of the Supreme Soviet.

WORLDWIDE BALLOT OF THE PEOPLES

By N. SERGEYEVA

The peace movement has entered a new and important stage in its development. The collection of signatures under the demands formulated in the appeal issued by the Permanent Committee of the World Peace Congress at its session in Stockholm, has roused the masses throughout the world. Millions have been enlisted in active struggle to defend the peace, and the attention of progressive men and women the world over has been concentrated on this most important question. In all countries the broadest strata of the population have been mobilized in support of this great cause—the preservation of peace. There is not a corner in the world which has remained outside this movement.

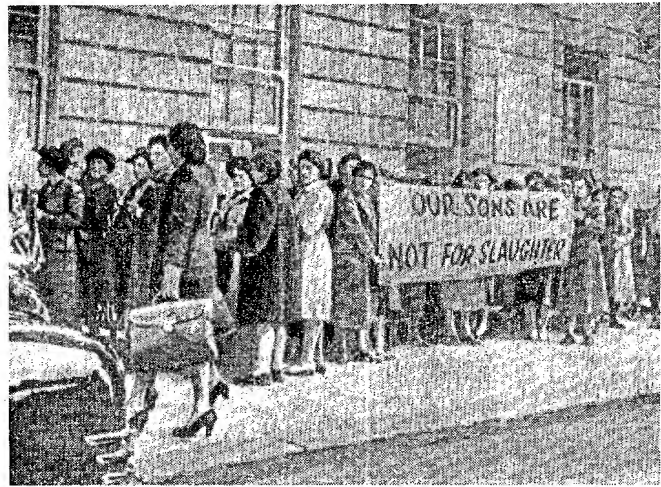
The collection of signatures under the document demanding the prohibition of the atomic weapon and the condemnation of those who first use it, has become a stupendous, worldwide demonstration of the peoples' will. The lists of signatures to the Stockholm appeal truly contain the names of all men and women of good will the world over—the people to whom the appeal is addressed. These lists are headed by the names of the most advanced courageous fighters for peace in every country: scientists who refuse to give of their brains and knowledge for the preparation of weapons for a war of extermination; writers who have dedicated their pen and their talent to the defence of peace; people active in the trade unions, in the women's and youth movements, members of Communist and workers' parties, who regard the fight for peace as their main task, knowing that there is no more important problem, no more important cause today.

"Sign the Stockholm demand yourself, and draw in all the people around you, all who can be brought in." This is the essence of the appeal which women's, trade union, youth and other international and national democratic organizations are making to their members.

"It is the duty of all trade unions, every working man and woman to support any action by the workers aimed at frustrating the schemes of the warmongers," declared the Executive Committee of the World Federation of Trade Unions which at its recent session called upon the working people of all lands to sign the Stockholm appeal.

All rightminded men and women feel it their duty to participate in the signature campaign to the best of their ability, regarding it as their contribution to the great cause of peace. In many capitalist countries, people prominent in public and political life—ministers, members of parliament, lawyers and professors—are taking the initiative in the press and in parliament, and voicing the demand for the prohibition of the atomic weapon. In many countries various religious bodies, many of the clergy—Catholic, Protestant and Orthodox—are supporting the Stockholm appeal, and from the pulpit give their blessing to the collection of signatures.

The decisions of the Stockholm session are of tremendous significance, both as a matter of principle and in practice. They are a serious warning to the imperialists, to those who are preparing a new war and placing their stakes on the atomic weapon. From the juridical point of view, the government which resorts to the atomic weapon as a means for the mass



London women demonstrate outside the United States embassy



In town and country alike the people of Holland actively support the Stockholm appeal. Here signatures are being collected on an Amsterdam street



German women are waging an active fight for peace. Here is a view of a peace demonstration of 50,000 women on Berlin's Bebel Square

slaughter of the population will commit a breach of international law and will be guilty of a crime against humanity.

There will be no escaping responsibility for the government which is the first to use the atomic weapon! It will be regarded as a war criminal and will have to answer before the court of the peoples for all its crimes. The force of this warning lies in the fact that it is backed by the majority of mankind. Herein lies the great purport of what is taking place.

The unanimity with which the Soviet people have signed the demands formulated in the Stockholm appeal once again has demonstrated to the whole world the peace-loving policy of the Soviet Government, the unbending will of the Soviet people for peace and their resolution to prevent a new war which the American and British imperialists are seeking to unleash.

The Stockholm appeal has been met with general approbation and unanimous support by the peoples of all the People's Democracies.

The more signatures under the Stockholm appeal, the more isolated will the clique of warmongers be. They are opposed by the overwhelming majority of people in all countries. They are opposed by the masses. One glance at the movement which has risen in the capitalist countries in support of the demands formulated in Stockholm makes this abundantly clear. Millions of people of good will in all countries are signing the peace register. Workers of French factories take forms with the Stockholm appeal home with them for their families to sign. In many factories in France and Italy, literally all the workers have signed within a few days, sometimes a few hours.

In Tampere, Finland, seventy-year-old Anna Hallmen collected over 1,000 signatures in defence of peace. At the Gottessegen mine in West Germany, a worker named Nestlenbusch collected 483 signatures during one shift. Another miner collected 500 signatures within three hours.

In Great Britain, the first days of the signature campaign showed that not enough forms had been printed. In Japan the trade unions have issued 1,300,000 forms and other public organizations, 500,000.

At the time of the last session of the Bureau of the Permanent Committee of the World Peace Congress the number of signatures to the Stockholm appeal already exceeded one hundred million. But now more than two hundred million people have clearly spoken in favour of outlawing the atomic weapon.

The campaign for collecting signatures in the capitalist countries is assuming ever greater scope from day to day. The number of participants in this worldwide popular poll must reach several hundred millions, and this means that every man and woman in every country must define his or her attitude to the question of outlawing the atom bomb before the Second World Congress of the Partisans of Peace which will be held this autumn. There must be no neutrals in the fight for peace. The Bureau of the Permanent Committee has outlined a clearcut program further to strengthen the international peace front and to promote the collection of signatures to the Stockholm appeal on a world scale.

The part which women and women's democratic organizations are taking in the signature campaign deserves especial attention. During the past two years women in the capitalist countries have displayed great courage, and at times real heroism, in the fight for peace. From the first day of its existence, the Women's International Democratic Federation has centered its activities around enlisting the broad masses of women in all countries in the defence of peace. It may be said with justified pride that this organization is in the vanguard of the world peace movement. It is a well-known fact that the historic World Peace Congress in Paris was called on the initiative and with the active participation of the W.I.D.F. The leaders of the Federation and the members of women's organizations in various lands are displaying a noble and tireless activity in defence of peace.

The W.I.D.F. has called upon all the affiliated national organizations and every one of their women members to sign the Stockholm appeal themselves and to make every effort to draw in as many other women as possible.

We can and must collect millions of signatures from women who do not want war and poverty, and who are determined to defend their children's right to life! This is the task which has been undertaken by the women's democratic organizations in all countries. These organizations are playing a prominent part in the action taken by the working masses in the capitalist countries against the imperialists' preparations for a new war. In demanding a peace policy, women are not only upholding the right to life for themselves and their children, but also their right to a decent, human existence. Their protest against the warmongers

who are pushing the world towards a new catastrophe is directly linked up with their protest against poverty and lack of rights.

In the United States—the country which is now the main base of the imperialist warmongers—it is the women who first began collecting signatures under the Stockholm appeal. Women's committees are being formed for this purpose. Committees of this type in Pennsylvania, which were the first to open the campaign, immediately collected 10,000 names. In the states of Massachusetts and New Hampshire, 7,000 women signed a petition addressed to the United Nations Organization, demanding that the atomic weapon be banned.

In England, a group of mothers, some with infants in their arms, went to the American embassy carrying placards declaring that they would not let their sons be sent to war and demanding the banning of the atom bomb. The women handed in a letter to the embassy addressed to Acheson and demanding peace.

In the Marshallized countries, dockers' wives join their husbands in taking action against the unloading of American arms, and organizing demonstrations at the ports.

The women of Trieste have sent an appeal to the governments of the Great Powers, demanding the unconditional prohibition and destruction of the atomic weapon.

Similar reports are coming in from all parts of the globe. The peace movement has roused the masses of women in all countries, including the most backward colonial lands, where they are still taking only the first steps towards emancipation. Women's activity in the peace effort is of tremendous importance for the success of this struggle.

The collection of signatures under the Stockholm appeal contributes much to strengthening the peace movement organizationally. It need hardly be said how important this is. The opponent of war, the supporters of friendly relations among the nations, form the overwhelming majority in all countries, and always have done so. But for the will of this majority to prevail over the odious policy of the handful of monopolists who hold power, to paralyze the warmongers' plans, it must arrive at effective organized forms of struggle for peace.

In the course of the collection of signatures under the Stockholm appeal another most important task of the peace movement is being carried out: the warmongers and their accomplices are being exposed. The Stockholm appeal, the demand that the barbarous atomic weapon be banned, is something of an acid test for men and women in political and public life. For even the most ardent imperialists try to disguise themselves as friends of peace. Politicians such as Acheson, Dulles and Bevin, who are preparing for a new war, are lavish with assurances that all they want is peace and security for the nations. This lie was repeated also in the official reports on the latest meeting held by the ministers of the aggressive North-Atlantic bloc.

The direct presentation of the question of banning the atomic weapon contained in the Stockholm appeal, however, compels the bourgeois politicians to drop their disguise.

By persecuting Frédéric Joliot-Curie and Eugène Cotton for their noble work in defence of peace and against the use of atomic energy for making death-dealing bombs, the French government has made it plain that it is for the atomic weapon and against peace.

By using police batons to disperse London workers and their wives carrying banners with the inscription "Peace," the British Labour government has shown that it fears even a reminder that the people want peace.

The world peace movement is performing a historic mission by exposing the fomenters of a new war, by foiling their aggressive plans, by increasing and strengthening its ranks. The collection of signatures under the demand for the prohibition of the atom bomb and the denunciation of those who will use it first will help to enlist ever new millions of people to take an active part in the fight for peace. This mass ballot, a ballot of the peoples on a global scale, gives the partisans of peace added confidence in their ability to mobilize against the aggressive imperialist forces a popular front sufficiently powerful to curb the imperialists and frustrate their man-hating schemes.

It is clear, then, how important it is to collect hundreds of millions of signatures under the Stockholm appeal, to secure the participation of every working man and woman, every right-minded person, in this expression of the peoples' will. More millions of women must be drawn into this great movement, the rank of the partisans of peace must be extended and strengthened in every way. This is the most important task facing the women's democratic organizations in all countries today.

APPEAL OF THE PERMANENT COMMITTEE OF THE WORLD PEACE CONGRESS

We demand the unconditional prohibition of the atomic weapon as a weapon used for intimidation and wholesale extermination of people.

We demand the establishment of strict international control over the implementation of this decision.

We maintain that the government which first applies the atomic weapon against any country will commit a crime against mankind and is to be regarded as a war criminal.

We call upon all people of good will the world over to sign this appeal.

Why I Gave My Signature...

With a feeling of pride for their great Homeland, the standard-bearer of world peace, Soviet people welcomed the statement of the Supreme Soviet of the U.S.S.R. declaring its support of the appeal of the World Peace Congress Permanent Committee. The millions of Soviet people, Soviet women included, unanimously support the peace-loving Stalin policy of their Government.

I am a Russian woman. I have four children and three grandchildren. With all my will, all my heart of a mother, I welcome the Stockholm appeal. I give my signature to it firmly confident in the victory of the camp of the partisans of peace, headed by the Soviet Union and its great leader, Comrade Stalin.

М. Прокофьева

MARIA PROKOFYEVA, Worker at the Cuoutchouc Factory, Moscow

I had the good fortune to spend May Day in Moscow, the splendid capital of the Soviet Union. Never shall I forget that radiant, sunflooded day, the sea of scarlet banners on Red Square, the happy faces of the demonstrators. I am happy that I was able to greet the great Stalin, the beloved leader and friend of the world's working people. Among the portraits that were borne aloft by the participants in the demonstration I saw the portrait of our leader, Mao Tse-tung, and I heard friendly cheers in honour of the Chinese People's Republic. And once again I was proudly aware how great and indestructible is the friendship of the Chinese and Soviet peoples, and how great an investment in the cause of peace this friendship is.

It is the task of all freedom-loving people, all the women in the world, to do their utmost to strengthen the cause of peace, to consolidate the might of the camp of peace and democracy. With this thought in mind, cherishing a firm faith in the victory of the just cause of the partisans of peace, I have signed the Stockholm appeal.

白 平

PAI YUN, Chinese People's Republic

The appeal of the Stockholm session of the World Peace Congress Permanent Committee corresponds to our most heartfelt aspirations—it must deal a decisive blow at the aggressors. Yet desire alone is not enough to accomplish this. What is needed is action. The people of France, the women of France, have taken action!

Not a single home, not a single family, not one factory or office, not one village or town shall be bypassed in this campaign. We shall reach everywhere in this drive to obtain signatures to the demand for the prohibition of the atomic weapon. The democratic women of France know that this is not an easy campaign. All the women, all the mothers of France, must take an active part in it.

Only those oppose our movement who are preparing a new world war in order to swell their profits. The people's hatred is all they shall reap.

Unity lends us strength in the struggle for peace!

Olga Tournade

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0



Truman tanks to the sea bottom!

Drawing by B. Prorokov, Stalin Prize Laureate

MILLIONS FIGHT AGAINST WAR

The campaign for collecting signatures to the appeal issued by the Stockholm session of the World Peace Congress Permanent Committee has acquired sweeping scope throughout the world. The working people of the capitalist countries are employing various forms of action against war and the existing regime of poverty and hunger. Millions of women are courageously fighting in the ranks of the mighty army of peace, resolved to prevent a new war and to achieve the prohibition of the atomic weapon.

SIGNATURE COMPETITION BETWEEN FRENCH AND ITALIAN PEOPLES

On the initiative of French workers a competition in the collection of signatures to the Stockholm appeal has been launched between the working people of France and Italy. Building trades workers in the departments of Seine and Seine et Oise have challenged the building workers of Rome to compete, young peace fighters in Bordeaux are vying with their Italian comrades in Naples, and so on.

The signature collection competition is gaining scope, embracing thousands of new participants.

30,000 PEACE COMMITTEES

Over 30,000 local peace committees have been set up in Italy and are working actively to collect signatures to the Stockholm appeal. Women are taking an energetic part in their activities.

In Messina province a special "campaign train" is making the rounds of the area's towns collecting signatures.

PEACE BILL

The Austrian Democratic Women's Union has drafted a bill for the defence of peace and submitted it to the Austrian parliament. The bill demands penalties for war and racist propaganda, for encouraging war propaganda, for whipping up war hysteria.

PETITION TO TRUMAN

The Women's Peace Committee affiliated with the American National Labour Conference for Peace has issued a call to all women to take an active part in the fight for peace. The local women's peace committees are collecting signatures to a petition to President Truman demanding cessation of the armaments drive and prohibition of the manufacture of atomic weapons.

BRITISH WOMEN FIGHT FOR PEACE

A delegation of British women handed the British War Secretary a letter demanding the withdrawal of British troops from Malaya. In this letter the women state that the prosecution of the war in Malaya can only mean that their sons will continue to be sent to murder innocent people in a foreign land. A committee of servicemen's mothers has been established to fight against the shipment of troops to Malaya and Hongkong.

Free Raymonde Dien!

It was with mixed feelings of sympathy and pride for our gallant French sister that we, Soviet women, received the news that the corrupt judges of a French military tribunal had sentenced Raymonde Dien, like a common criminal, to a year's solitary confinement. Yet it was not this brave girl who was in the dock at this infamous trial. On behalf of the French people, on behalf of all progressive mankind, Raymonde Dien heeded grim accusations in the faces of the instigators of war and their myrmidons and branded them for all time in the eyes of posterity.

Today as I write these lines I see before me the townsfolk of Tours gathered by the railway track. I hear them demanding that the shipment of tanks be stopped. Their voices ring out wrathful and firm. The soldiers guarding the train are gloomily silent. Suddenly the train begins to move. Those closer to the engine fall back involuntarily. At that moment a young girl with a frank courageous countenance and thick wavy hair steps out of the crowd, Raymonde Dien! Many of those present know this young, simple, hard-working French girl. At that moment, following the dictates of her conscience, her heart, she performed an exploit which swept all of France, the entire world. The girl threw herself down on the track. A moment later two other girls, Raymonde's friends, were down on the track beside her. Soon hundreds of other people followed suit and the train had to stop. That is how a trainload of arms bound for Viet-Nam whose heroic people are fighting for their freedom and independence was detained.

It is easy for me to picture all this perhaps because my comrades and I, Belorussian partisans, fighting for the life and happiness of the people, for a bright future for mankind, stopped and derailed more than one fascist "death train" carrying grief and suffering to my Homeland and its people. I too followed the dictates of my heart when I went to fight the fascists. And it is hard for one who has been brought up under the happy sky of my great country to understand how the noble striving for peace and happiness on earth can be punished by imprisonment.

I see Raymonde Dien arraigned before her judges.

"I have always fought against war and I always shall!" she declared in a firm ringing voice.

Before the trial took place a stream of letters and parcels flowed to the popular heroine in jail from all corners of France. A wave of protest strikes broke out in Bordeaux, the city in which the military tribunal that heard the case was in session. Delegations came to Bordeaux from 10 departments of France demanding the release of Raymonde Dien!

Once, the judges of Raymonde Dien were frightened by the people's wrath. Time was when the servants of capital passed the death sentence on another loyal daughter of France, Jeanne Labourbe, who fought the sanguinary intervention in Russia.

But times have changed! The servants of the dollar did not dare to deal with the popular heroine as they would have wished.

And I, a peaceful Soviet woman, fervently desire to say this to our courageous young friend:

Hear Raymonde! We, Soviet people, deeply admire your lofty exploit. Our country is in the vanguard of the struggle for peace. Our Homeland, our great leader Stalin, have imbued us with boundless love for our native land, with fearlessness in the struggle for the happiness of our people and readiness to sacrifice all we hold precious for its sake.

That is why we are so moved by your brave exploit. We know that among the millions of peace partisans in all lands there are many gallant and devoted fighters and that their number is growing from day to day. By our joint efforts we will be able to halt the giant "death train" which the instigators of war are out to dispatch against the peaceful folk of the earth.

We greet you and demand from your judges: Free Raymonde Dien!

NADEZHDA TROYAN.

Hero of the Soviet Union



Raymonde Dien's Exploit

Drawing by V. Goryaev

Why I Gave My Signature...

Radiant and happy is life in our free country! The Czechoslovak woman is conscious of her happiness in everything—in creative labour, in the smiles and songs of the youth, and in the growth of the people's cultural level and wellbeing. It is a joy to know how mighty and strong is the camp of Socialism, how happy are its peoples, and how steadfast is their resolve to defend the peace. Our skies are bright and our labour splendid, and we shall not allow them to be darkened by the black clouds of the war the aggressors want to unleash.

"War" is a fearsome, accursed word which revives painful memories. During the war the Hitlerites threw my father into a concentration camp. I remember my last meeting with him on the threshold of death. We were only two paces apart, tears flowed down our cheeks yet we did not dare to bid farewell to one another. I could not embrace my father. And all around was death, suffering, desperation. . . .

There must be no more suffering, grief and blood, there must be no more destruction of the fruits of human labour! With the greatest of joy I learn every day of new millions of signatures given by ordinary people in defence of peace. And it is gratifying to know that among them is also my signature, that my voice too is joined to the mighty chorus of voices demanding the prohibition of the atomic weapon.

Jana Zatopeková

JANA ZATOPEKOVÁ, Czechoslovakia

Together with the entire free people of the Mongolian People's Republic, the Mongolian women are devoting all their strength and ability to ensure the further efflorescence of the economy and culture of their country. The women of Mongolia, who are done forever with the disfranchisement and humiliation which was their lot for so many centuries, stand firmly on the side of the camp of peace and democracy headed by the great Soviet Union.

With all my heart I support the appeal of the Permanent Committee of the World Peace Congress concerning the prohibition of the atomic weapon. In signing this appeal I am casting my ballot for peace, for the happiness of people, for the freedom and independence of the nations, against the misery and grief war brings with it.

Zundag Sol

ZUNDAG SOL, Mongolian People's Republic

As an army nurse during the war I saw the horrible suffering of men who were mutilated or crippled—men with faces badly burned, with spinal cord injuries, paralyzed from their shoulders or waist down, blind, mentally deranged.

One can visualize the suffering the use of the atom bomb would bring to mankind. Because of that the ordinary people of the world must unite to fight the threat of war, they must do all in their power to further the use of science for peace, not for destruction.

There is no lack of real work to be done—all over the world homes, schools, hospitals need to be built. Rivers need to be tamed so that waters which once caused the annual misery of floods, will produce electricity, light and power to simplify work and to enrich life. Atomic energy too could be used for peaceful purposes and not for the barbarous destruction of millions of lives, cities and cultural values.

The ordinary people of the world do not want war. The only persons who are talking about war and preparing for war are those who profit from war. In the name of life, in the name of children, honest people everywhere have raised their voices against war, against those who are seeking to unleash it. I too want peace, not war, and hence I am signing the Stockholm appeal.

Marie Lucas

MARIE LUCAS, U.S.A.

The overwhelming majority of the ordinary people of Sweden are for peace. And the desire for peace can turn into an active resolve to ensure peace. As a matter of fact, this process has already begun.

I signed the appeal of the Permanent Committee of the World Peace Congress because I do not want that people should suffer, because as a doctor I want to prevent suffering and not merely alleviate it, because I want my grandchildren and children the world over to have a happy future, because I want that friendship and cooperation and not the force of arms should determine the relations between the nations of the world.

Andrea Andreen

ANDREA ANDREEN, Sweden

SOVIET PHYSICIAN SPEAKS

I have been a physician for more than thirty years now. To fight for the life and health of people, to relieve the suffering of the sick, gives me the deepest satisfaction. Soviet medicine, as Soviet science in general, seeks to serve the people. In our country the achievements of science are used to improve the people's living conditions, prolong their span of life, promote their wellbeing.

The Anglo-American warmongers who like the Hitlerite cannibals are engaged in devising ever new weapons for the destruction of human life evoke the greatest of indignation and revulsion in me. The atom bomb, the hydrogen bomb and plague germs are what the present-day cannibals are threatening mankind with.

How can one remain indifferent when such fearful crimes are being prepared? Rightminded workers in science throughout the world are joining their voices to the mighty demand of the millions for the prohibition of the atomic weapon as a weapon of intimidation and mass annihilation of people. Like all Soviet men and women, I support with all my heart the appeal of the Permanent Committee of the World Peace Congress. War means death. We are for life, for the people's happiness, for the joyous youth of the rising generation, for democracy, for the friendship of the peoples, for the efflorescence of science serving the people!

M. Sergeeva

MARIA SERGEYEVA,
Honoured Physician of the R.S.F.S.R.

ITALIAN WOMEN DEMAND THAT THE ATOMIC WEAPON BE OUTLAWED

During a recent visit to the United States, I was told that the American flyer who dropped the atom bomb on the Japanese city of Hiroshima had been so shaken by the knowledge that he was the murderer of scores of thousands of people, mostly women and children, that he suffered a nervous breakdown and eventually retired in a monastery.

I do not know whether the story is true or not, but there is another fact that is indisputable: that those who bear the main guilt for the Hiroshima massacre are not in the least bothered by any twinges of conscience. This is quite obvious, for the imperialistic rulers of the United States are continuing to reject the Soviet proposals to outlaw atomic weapons, proposals that are supported by the governments of the People's Democracies and by the ordinary folk in all countries of the world. The imperialists intend in the future too to resort to the mass extermination of human beings for the sake of their profits. Moreover, they recently announced that they were preparing a still more destructive weapon of aggression—the hydrogen bomb, far superior to the old atom bomb. Is it any wonder after this that mankind is disquieted and indignant?

With conviction and faith in the triumph of the cause of peace, I signed the appeal issued by the Stockholm session of the World Peace Congress Permanent Committee. This appeal is not an abstract declaration. Its purpose is to prevent a repetition of the horrible Hiroshima atrocity. That is why all honest working folk, all conscientious women, regardless of race or nationality, political convictions or religious creed, are not only signing the appeal themselves, but also doing everything in their power to obtain the signatures of as many others as possible.

We, the women of Italy, who experienced all the horrors of the recent war, demand that the atomic weapon be prohibited. In 1948 we collected three million signatures under a petition to the United Nations Organization supporting the proposal of the Soviet delegation.

Why I Gave My Signature

The Italian women are now making an even greater effort, jointly with the peace-loving people of all countries, to carry the struggle for peace to a victorious finish. Thousands of our most active women, who are collecting millions of signatures to the appeal of the Permanent Committee of the World Peace Congress, are canvassing for signatures from street to street, in every home and in every shop and factory. In our country, the women engaged in the collection of signatures are called "envoys of peace." They are working patiently and persistently, and no reprisals can intimidate them. In all parts of the country, wherever women live and work, peace committees are being set up.

The lives of our children are in danger: it is up to us to save them!

Maria Maddalena Rossi

MARIA MADDALENA ROSSI, Italy.



Maria Wilczinska, a Polish peasant woman who only recently learned to write, signs the Stockholm appeal. She is one of the nearly 18 million men and women of Poland who have affixed their signatures to the appeal, thereby giving expression to the nation's desire for peace.

I CHOSE THE CAMP OF LIFE

I am one of those who signed the appeal of the Permanent Committee of the World Peace Congress. I signed it because I love my people and France, because I love my children and all the children of France, because my feelings are the same toward all the children and all the peoples of the world.

My conscience as a Christian will not be at peace until I have done everything in my power to put an end to the preparations being conducted by the imperialists for aggressive war. They want war against the peoples of the Soviet Union, but I, like other French women, will not allow my sons to take up arms against the sons of the Soviet land, those faithful champions of peace.

The Stockholm appeal calls upon us to take action. I want to see millions of men and women of my country affix their signatures to it. For my signature to be effective, it must be one of tens of millions of signatures collected by us in France and of hundreds of millions collected by peace supporters throughout the world.

The removal of Frédéric Joliot-Curie from the post of high commissioner for atomic energy by a dishonourable and corrupt government evoked the indignation of the entire French people. "Joliot means Peace!" demonstrators shouted in Paris.

We know that atomic energy could serve as an instrument of peaceful labour. The people of France, seeing before them the example of the Soviet people, want atomic energy to be employed not to sow death, but to turn deserts into fertile fields, change the course of rivers, move mountains, bring prosperity to people.

I signed the Stockholm appeal because, together with all partisans of peace, I chose the camp of life.

Fr. Leclercq

FRANÇOISE LECLERCQ, France



Young Albanians join the demand for the prohibition of the atomic weapon. Peace Committees are functioning actively at Albania's industrial enterprises, sponsoring the collection of signatures to the Stockholm appeal

LET US JOIN FORCES IN DEFENCE OF PEACE

Why did we, the women of Norway, welcome the Stockholm appeal with such enthusiasm? Because we can see for ourselves how our country is being made ready from day to day for a new fearful war. We can see how prices are rising and how taxation to finance war preparations is increasing, adding to the already unbearable tax burden resting on the shoulders of the working people. We see thousands of families with little children living in terrible conditions, while valuable building materials go for the construction of huge airdromes. We know that all these preparations are not for the defence of our country, but for attack on the peace-loving countries, and first and foremost on the great Soviet Union, which played so tremendous a role in the liberation of our country as well from the fascist yoke.

That is why we shall do our utmost to bring the Stockholm appeal before the wide masses of Norwegian women. We are confident that by their joint efforts the ordinary people of the world will be able to bring about the prohibition of the atom bomb and abolish the most terrible danger that has ever hung over mankind.

Siri Sverdrup Lunden

SIRI SVERDRUP LUNDEN, Norway

GREAT DUTY OF ORDINARY WOMEN THE WORLD OVER

The Executive Committee of the Women's International Democratic Federation met in Helsinki last April. The women of Finland are proud that it was from our capital that the call resounded to the world's women, mothers and sisters to perform their duty and sign the appeal of the World Peace Congress Permanent Committee.

To sign the appeal is indeed the great duty of all the ordinary women of the world. I too gladly do so. The women of Finland must not forget that reactionary forces are still at work in our country seeking to make it a war base against the Soviet Union. In our country the fight for peace is also a fight to strengthen friendship between it and the Soviet Union, a fight to ensure that Finland should never again be turned into a base of war against the Soviet Union. We shall devote all our energy to strengthen the cause of peace and to consolidate friendship among the peoples.

Tyyne Tuominen

TTYNE TUOMINEN, Finland

PEACE AMONG ALL PEOPLES

Our cities have not yet risen from the ruins, and practically every family still mourns a loved one for whose death the bloody criminal Hitler is to blame. The tears of mothers, orphans and widows have not yet dried, but in Western Germany the Anglo-American imperialists and their German henchmen are already feverishly engaged in open preparations for war, seeking to turn that part of the country into a springboard for a new war.

We shall not allow it to happen! We shall not permit the repetition of the fearful ignominy into which Hitler plunged Germany. We do not want our husbands, sons and brothers again to serve as an obedient, death-dealing tool in the hands of those who stand to gain from war. We do not want war, we hate war, we fight against war.

We German women wholeheartedly welcome the appeal of the World Peace Congress Permanent Committee.



My son shall never become cannon fodder for the imperialists! A young German woman affixes her signature to the demand for the prohibition of the atom bomb

Why I Gave My Signature...

We are well aware of the horrors of atomic war and shall fight against it with all our might. Seven hundred and fifty thousand letters of protest against the formation of a German mercenary army have already been sent to Adenauer. We give our support to the dockers of Bremen and Hamburg who are refusing to unload American arms. We shall work to strengthen peaceful, democratic Germany in order to live in peace with all peoples, with our great friend, the Soviet Union.

Louise Dornemann

LOUISE DORNEMANN,
German Democratic Republic

FOR LIFE, NOT DEATH

It must not be thought that all the British people are in agreement with the war expenditure and war preparation of their government. This is shown by the anti-war resolutions of many of the trade union conferences held recently.

Women are resisting this drive to war too. During the recent elections many women demanded from their candidates the assurance that if elected they would raise their voice in protest against expenditure on war, would actively fight for peace. In March a delegation from the World Peace Committee came to Britain to submit the demand for the abolition of the atom bomb. Prime Minister Attlee refused to meet them, but in a block of flats not so far from the Parliament building this same delegation was welcomed by the women living there. These women pledged that they would make up for Prime Minister Attlee's attitude by intensifying their work for peace. It was on this day too that a banner bearing the words "Ban the Atom Bomb" was hung, by workmen, from the Parliament building.

Since the Paris Congress the peace movement in Britain has grown and many local committees have been formed. The appeal of the Stockholm meeting of the Permanent Committee of the World Peace Congress for the abolition of the atom bomb and to brand the first country to use it as a war criminal, has already found a response in the hearts of British women. It is the sacred duty of every British woman to sign this appeal. No mother worthy of this title must refuse to associate herself with it.

For Britain, already a base for American bombers, the appeal is an urgent one. We must collect signatures in the factories, streets, blocks of flats, markets, Cooperative Guilds, in a word everywhere. We shall be encouraged and inspired by the knowledge that in every country women will be doing the same thing in great numbers.

At the same time we have to make preparations for the Second World Congress of the Partisans of Peace which will take place in the autumn. Over 100 British women went to the Paris Congress. To make this possible money was collected in the streets, factories and market places. I believe that we shall do the same thing for the Second World Congress of Partisans of Peace.

British women are disturbed by the threat of the atom bomb. They remember the nights spent in air raid shelters, the breaking up of their home life, the loss of their loved ones. Our slogan, "for life, not death," must be every woman's call to action.

It must be said that the visit of the Soviet women's delegation to our country helped our peace campaign and was of tremendous importance. With great interest we listened to the head of the delegation, Deputy Minister of Education L. V. Dubrovina, Stalin Prize Winner and engineer Z. N. Kondrashova, and other members of the delegation. We could see for ourselves how important posts are held by women in the Soviet Union, how highly women's labour is valued by the Soviet Government. Our women who met and listened to the speeches of our Soviet sisters know well enough that there are

no barriers which will divide the peace forces of the world, that there is nothing reaction can do to prevent the strengthening of friendship among the peoples.

As a British woman who wants sincerely, in the words of our great Budapest Congress, a "radiant future for our children," I sign the appeal of the Permanent Committee and call upon every woman in my country to sign it also. We have to raise our voices now, not tomorrow, for tomorrow it may be too late.

Molly Keith

MOLLY KEITH, Great Britain



Ban the atomic weapon! The well-known Chinese authoress Ting Ling signs the Stockholm appeal

WE SAY 'NO' TO WAR

Who would be more eager to sign for peace than an Indian woman, a mother?

Alien "civilizers" have "given" us the "right" to work from morning till night, without the right to a square meal a day. They have built more prisons than schools, produced more bullets than bread for our people. Ninety per cent of our people today live in semi-starvation. Famine is a part of our life. In their greed for profit they have torn our dear children away from us to make them work from the age of five, while millions of unemployed adults roam in search of work. At the slightest protest on the part of our people against their monstrous exploitation, they have sent our bravest sons and daughters to the gallows. They have looted and plundered our country. Even the fields of our great subcontinent cry out against the crimes of the British imperialists, whose hands are stained with the blood of our people.

Terrified by the gigantic liberation movement of the peoples of Asian countries, especially by the magnificent victory of the Chinese people, the reactionaries in India and Pakistan have sent more than 25,000 democrats to jails and concentration camps, passed death sentences on 108 heroes of the Telengana resistance movement. They have instigated religious riots in the hope of crushing the highly developed liberation struggle of the people of Bengal. They have sold Kashmir to Wall Street through the imperialist agents in the U.N.O. as a war base and are preparing to sell Bengal and Hyderabad where the people's movement has become a source of inspiration for

Why I Gave My Signature

the peoples of India. They have banned over 100 trade unions, many youth, women's, peasants' and other democratic organizations. They have shot hundreds of political prisoners, demonstrators and strikers. But in spite of everything they have been unable to transform India into a war base.

Our sons will never go to war against the Soviet Union. For have we not seen the consistency of the Soviet Union in fighting for peace and the cause of the peoples of all lands in general, and those of the colonial and dependent countries in particular? Are we not proud to exclaim: "Look what a country exists on our globe! What a great man—Stalin—guides and inspires this country!"

At the Conference of Women of Asia, the representatives of the women of the oppressed countries took a solemn oath to unite, organize and fight with greater intensity to end the era of imperialism, so that there will be no more wars and misery. We Indian women are faithfully transforming this decision into action. In spite of the brutal terror rampant in our country and the persecution of the women's democratic organizations by the police, the women are fighting against the traitorous policy of the reactionaries and their bosses, the British imperialists.

We love life. We love the peoples of all lands. Our will to fight and retain life has been tempered by our sufferings.

We say "No" to war. We demand peace. We sign for peace. We fight for peace. We will win the peace.



AMITA DEVI, India

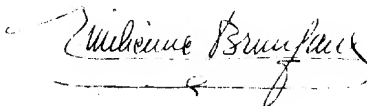
APPEAL TO HEART AND REASON

I have four children. The eldest is twelve years of age. I want them to be happy, and I seek to protect them from the horrors of war. That is why I signed the appeal of the Stockholm session of the World Peace Congress Permanent Committee with such deep emotion, that is why I place so much hope and faith in it.

This appeal is a call to the hearts and minds and will of men and women who must unite, for the life and happiness of our children, the fate of civilization, all our future, depend on the victory of the cause of peace.

The women of Belgium feel that they bear a particularly great responsibility for the future of the peace cause. They know that the Belgian government is letting the U.S.A. have the uranium output of the Belgian Congo for use in the manufacture of atom bombs. Because of this we must work particularly hard to collect signatures to the appeal of the Permanent Peace Committee. Belgian women canvass for signatures in towns and villages, they knock at every door, they visit factories, market places, churches and theatres to explain the significance of the struggle for peace and to collect signatures from both men and women.

I am firmly confident that the peace camp is invincible and that the forces of war will be defeated.



EMILIENNE BRUNFAUT, Belgium



A group of young participants in the big International Children's Day demonstration held at the Buffalo Stadium in Paris

We Will Protect Our Children!

By S. GILEVSKAYA

International Children's Day (June 1), inaugurated by decision of the Women's International Democratic Federation, was observed in all countries under the slogans of upholding the Stockholm appeal to outlaw atomic weapons, struggle against war preparations, for the defence of the lives and protection of the health of the children and for their democratic education.

In the U.S.S.R., the tremendous achievements of the Soviet people in mother and child protection and in the education and upbringing of children were reviewed at mass meetings of women and educational workers, as well as in the press and over the radio.

At a meeting in Moscow attended by an audience of 2,000 a speech was delivered by N. M. Parfyonova, Vice-Chairman of the Soviet Women's Anti-Fascist Committee. She was followed on the speaker's stand by L. T. Kosmodemyanskaya, the mother of two heroes who gave their lives in the Great Patriotic War, and a member of the Permanent Committee of the World Peace Congress; G. N. Speran'ky, corresponding member of the Academy of Sciences; M. V. Golubeva, a Moscow school principal, and A. M. Shtyrova, the prominent textile worker and deputy to the Supreme Soviet of the U.S.S.R.

In Kiev, the capital of the Ukrainian Soviet Socialist Republic, a large mass meeting was held on International Children's Day. On behalf of the millions of mothers in the Soviet Union, Yelena Kovalevko, a 75-year old Mother-Heroine, heartily thanked Comrade Stalin, the Communist Party and the Soviet Government for their paternal concern for the welfare and happiness of children.

In the People's Democracies, the opening of new Young Pioneer Palaces, sanatoriums, kindergartens, nurseries and playgrounds was timed to coincide with International Children's Day. In Bucharest, capital of Rumania, the former royal palace was turned over to the children.

In the capitalist countries, International Children's Day was marked by demonstrations and meetings in defence of peace and children. Vigorous demands were addressed to the governments to curtail expenditures on the armaments drive and to increase appropriations for child welfare, to prohibit the exploitation of child labour, and to introduce school reforms. Hundreds of thousands of right-minded people gave their signatures to the Stockholm appeal on that day.

The progressive women in the United States held a conference in Chicago, at which they demanded that the atom bomb be outlawed immediately, larger appropriations be set aside for education and public health, and the militarization of the school system be discontinued.

At the Buffalo Stadium in Paris, France, a huge meeting in defence of children and peace was held on June 4 with Eugénie Cotton, President of the W.I.D.F., as honorary chairman. For three hours children marched past the reviewing stand at the stadium. "Mother, the atom bomb must not be allowed to fall!" "Sign the Stockholm appeal, one and all!" the young demonstrators shouted. On the paper hats worn by the children for protection against the sun, one could read these words: "I want to live. Fathers and mothers, save us from the atom bomb while there is still time."

On International Children's Day millions of common people throughout the world pledged to stay the hand of the atomic aggressors raised over the cradles of our children.

PEACE RELAY IN FINLAND

The people of Finland recently conducted a nationwide Peace Relay. Sponsored by the National Peace Committee, it demonstrated the Finnish people's will for peace and their desire to strengthen friendship and cooperation with the Soviet Union.

In connection with the Relay, the National Peace Committee issued a statement which read in part:

"In the name of the happiness of our homes, our country, of all humanity, we demand: an end must be put to instigation to war. Our country's future and that of all other countries must be founded on peace. The pledge of the Finnish people for friendship and cooperation with the Soviet Union must be kept. Let us unite to form a barrier against war. Forward, Messengers of Peace!"

The two halves of the relay baton containing the text of the Peace Committee's statement began their journey from the distant northern borders of Finland and, following two different routes, traversed the length and breadth of the country. The participants in the Relay covered a total distance of 17,600 kilometres. Under the slogan

"There Must Be No War in Finland!" "Forward, Messengers of Peace!" the peace message was carried from town to town and from village to village by fighters for peace—men and women, boys and girls, workers and peasants, intellectuals and nomads from Lapland.

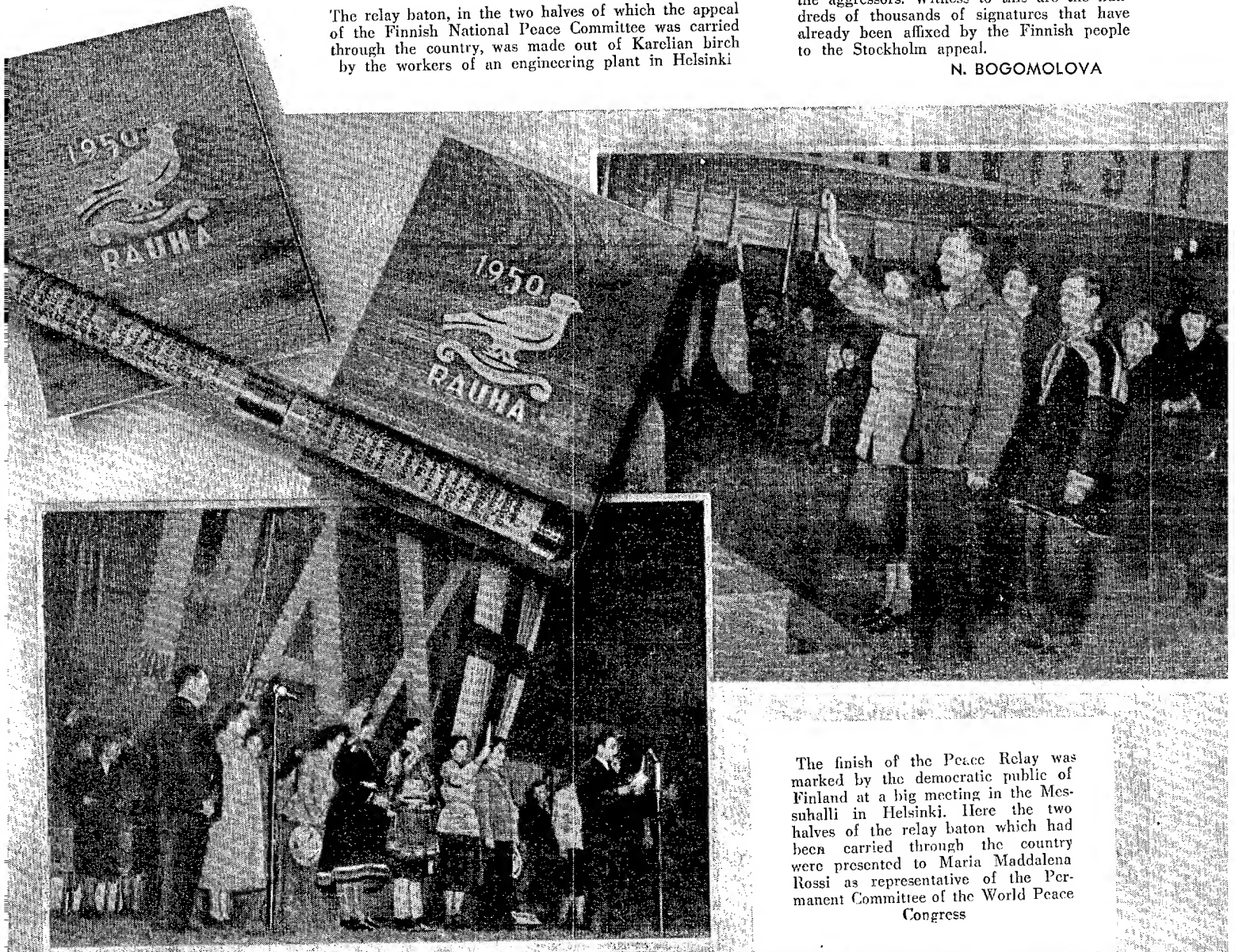
Meetings and demonstrations in defence of peace were held in every town and village en route. At these meetings the message was handed to the next relay of peace champions, who carried it on like a sacred token symbolizing the Finnish people's determination to fight for peace.

The batons ended their journey in Helsinki. The messengers of peace who brought them in were welcomed by the entire population of the Finnish capital. A mass meeting attended by thousands was held in the huge Messuhalli auditorium in honour of the Peace Relay. Here the two halves of the relay baton were joined together, and the baton was then presented to Maria Maddalena Rossi, representing the Permanent Committee of the World Peace Congress.

The common people of Finland, men and women of good will, want to work in peace. They are joining the active struggle for peace, against the war plans of the aggressors. Witness to this are the hundreds of thousands of signatures that have already been affixed by the Finnish people to the Stockholm appeal.

N. BOGOMOLOVA

The relay baton, in the two halves of which the appeal of the Finnish National Peace Committee was carried through the country, was made out of Karelian birch by the workers of an engineering plant in Helsinki

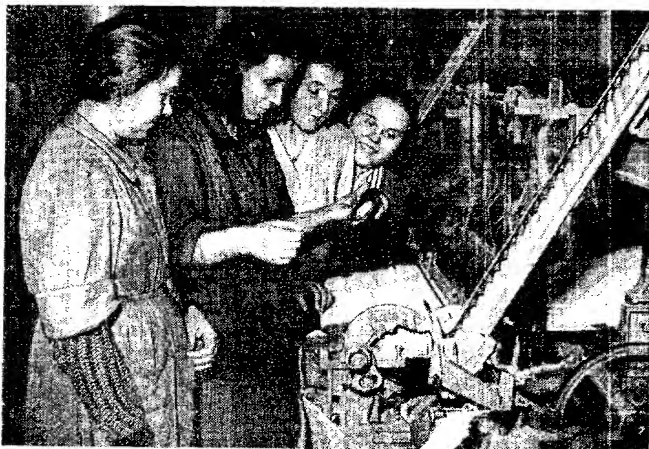


The finish of the Peace Relay was marked by the democratic public of Finland at a big meeting in the Messuhalli in Helsinki. Here the two halves of the relay baton which had been carried through the country were presented to Maria Maddalena Rossi as representative of the Permanent Committee of the World Peace Congress



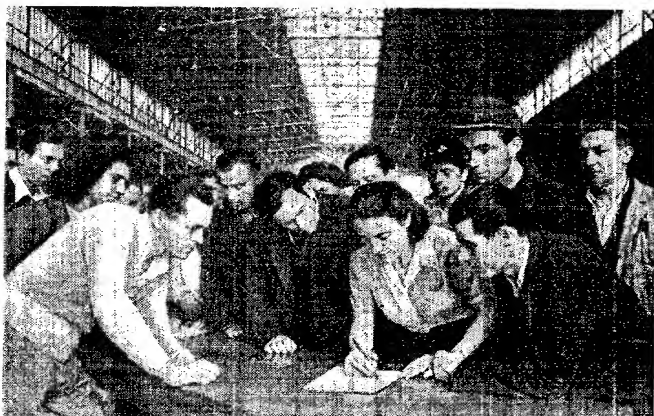
Czechoslovak women demonstrate for peace, carrying the slogan "Work for the Good of Your Homeland and Thereby Consolidate Peace!" At the industrial enterprises of Czechoslovakia all the workers and other employees are signing the Stockholm appeal, and a Socialist emulation movement in honour of the Second World Peace Congress has spread far and wide in the country.

IN THE VAN OF THE FIGHTERS FOR PEACE



"Our labour is our contribution to the cause of peace," is the watchword of the working people of People's Democratic Poland. Bronislawa Gotygowska, a leading worker at the Stalin Textile Mill in Lodz who has been decorated with the Banner of Labour Order, is teaching young operators.

Workers of the Twenty-Third of August Locomotive and Car Works in Bucharest, Rumania, sign the Stockholm appeal.



The people of Bulgaria give their unanimous support to the Stockholm appeal demanding the prohibition of the atomic weapon, and have collected millions of signatures to it. The photo shows a demonstration of Bulgarian working people carrying placards hailing the unanimity of the camp of peace supporters many millions strong.

Marisa Rodono (left), Italian fraternal delegate to the unit congress of the Czechoslovak Women's Union, presents a peace banner as a symbol of joint struggle for peace and friendship among the peoples to Anezka Hodinova-Spurna, Chairman of the National Peace Committee in Czechoslovakia.





Nina Vasilyeva, foundry worker at the Stalin Auto Plant, Moscow



Alexander Chutkikh, assistant foreman at the Krasnokholm Mills, deputy to the Supreme Soviet of the U.S.S.R.



Tatyana Yachmeneva, lathe operator at the Krasny Proletari Factory, Moscow

CREATIVE LABOUR OF THE MILLIONS

By ANATOLI SUROV
Stalin Prize Laureate

The life of the people of our country differs so much in every respect from the way of life in capitalist society that one might think that not three decades but centuries have passed since the historic day which opened the annals of the Lenin-Stalin epoch. "Soviet ethics," "Soviet customs," "Soviet mode of life"—all these have become established in our minds as definite, clear-cut concepts. Yet there perhaps is nothing which expresses the newness of our outlook so vividly and completely as the concept of "Soviet labour." It is their creative, inspired and patriotic labour that reveals in full the spiritual richness of the Soviet people, who are moved by new thoughts and emotions.

The might of our country lies not only in the immeasurable wealth of its natural resources and in its technical perfection. It is Socialist labour that is our country's most powerful weapon, the bulwark of its present and future happiness.

While recklessly preparing to launch upon new sanguinary adventures, the American bankers and their myrmidons—those dregs of humanity—are shouting from the house-tops about some imaginary "Bolshevik menace." They are trying to whip up war hysteria, feeding the fevered imagination of the American and West-European philistines with fantastic fabrications about "Soviet aggression."

Our country has no intention of attacking anyone. Our armed forces exist to defend our country's sacred borders. Yet, the very existence of our Socialist society is dealing smashing blows to the capitalist system—that system marked by monstrous social injustices, modernized slavery, desperate poverty of millions of working people, and odious government by a handful of financial magnates.

Daily and hourly the Socialist system is triumphing over the capitalist by virtue of the fact that it gives the working people a happy and prosperous life worthy of man and makes the lofty ideals of Communism a tangible reality.

"It is a distinctive feature of our revolution," Comrade Stalin has said, "that it brought the people not only freedom, but also

material benefits and the possibility of a prosperous and cultured life."

The material wellbeing of the Soviet people is based on the growth of labour productivity at a tremendous rate unthinkable under capitalism.

The banner of Socialist emulation was first raised by the immortal Lenin. In the initiative of the workers of the Moscow-Kazan Railway who in May 1919 volunteered to work gratis in their free time to rehabilitate their railroad, Lenin perceived the great future of the Soviet working class, its fundamentally new, Socialist attitude to labour.

Socialist competition entered its highest phase of development in the Stalin epoch.

Fifteen years ago, on August 31, 1935, Alexei Stakhanov, an ordinary coal miner at the Central Irmino pit, brought up 102 tons of coal, the equivalent of his two-week production quota, in the course of a single shift. Thus the Stakhanov movement was born, and from the Donets Basin it rapidly spread throughout the country, to all branches of the national economy, becoming a truly mass movement. This movement became possible because the Soviet state had placed into the hands of the working class the world's most highly perfected and most advanced industrial plant, because the people had reached the approaches to Communism.

How many men and women in our country are Stakhanovites? No one can give an exact answer to this question for life itself constantly gives rise to new ones and spurs them on to glorious deeds. They can be found everywhere, in all branches of industry and agriculture, and their number is growing from day to day. Stakhanovite shifts, Stakhanovite shops, and even Stakhanovite factories, are no longer a rarity. They represent a new form of the mass movement to raise the productivity of labour. Among the industrial undertakings that have won the right to this honourable designation there are giant plants and tremendous construction jobs.

All-powerful love of Country and a high Socialist sense of duty prompt the advanced worker to master his trade to per-

fection, not only to increase his output, but to revolutionize technology. Thus Stakhanovite lathe operators following the example of Genrikh Bortkevich of Leningrad and Pavel Bykov of Moscow have proved that their machine tools can operate at unprecedented speeds far surpassing technical "standards" sanctified by time. Stakhanovite engine drivers have shown that Soviet locomotives can haul heavy trains 500 kilometres and more a day—a performance many a bourgeois expert would regard as utterly fantastic. Following the example of Valentina Khrisunova, brigade leader at a Moscow electric bulb factory, an hour-by-hour work schedule has been introduced by Praskovya Angelina, the renowned master of Socialist agriculture who heads a tractor brigade at the Starobeshevo Machine and Tractor Station, Stalino Region, and by Nikolai Bredyuk, threshing unit operator at the Berezna Machine and Tractor Station, Chernigov Region.

Could one have visualized an hourly schedule for field work under the conditions that prevailed before the advent of Socialist agriculture? In our days, this method of work which approximates the labour of the collective farmer to that of a worker at a large modern industrial enterprise, has become reality and found many followers.

Stakhanovite labour, which is collective labour as regards both nature and substance, gives rise to splendid, noble relations between people. When Alexander Chutkikh, that outstanding trail blazer in the textile industry, initiated a drive to produce goods only of superior quality and demonstrated in practice that the idea was feasible, he at once found both followers and rivals. One of these was his own pupil, Yevgeni Nilov, who challenged Chutkikh to a Socialist emulation contest. The teacher accepted the challenge of his pupil and a competition ensued in which each strove for the best production performance. Nilov came out the winner. What was Alexander Chutkikh's reaction? What emotions were evoked in him by the victory of his apprentice? Chutkikh himself has said this: "Nilov's achievement moved me deeply. Not that I envied him, because I was perfectly satisfied with the fact that my pupil attained such a high rate of output, which meant that the training I had given him had not been in vain. What worried me was the realization that we had missed something and had not been working at top efficiency." Such are the thoughts and feelings that distinguish the Soviet citizen, who has been moulded by Stakhanovite, Soviet labour!

Women play a tremendous role in the Stakhanov movement. Here too the words of Lenin and Stalin have come true, for they pointed out that the working women were destined to play a tremendous part in the Soviet people's future, in shaping their destiny.

It is impossible even to enumerate all the instances of labour heroism on the part of Soviet women; at best a few recent examples may be cited. At the Paris Commune Shoe Factory in Moscow there works a plain, ordinary working woman Lydia Korabelnikova. Having mastered her specialty to perfection, she presented to her country a gift in the form of a splendid idea—to economize the raw materials required for a day's output every month. The idea has been carried out in practice.

Korabelnikova's initiative is the result of her combining manual labour with mental labour. This combination is one of the main distinguishing features of Socialist labour.

As is always the case in the Soviet Union, the patriotic initiative of the advanced working woman was taken up in many other factories. Shortly after Korabelnikova's idea was described in the press, the Paris Commune factory received a letter from Olga Mushtukova and her friends who work at a Leningrad shoe factory challenging the Moscow shoe workers to Socialist competition. On behalf of the members of her brigade, Olga Mushtukova undertook to produce shoes two days a month out of materials saved during the rest of the month. The challenge was, of course, accepted. So the movement initiated by Korabelnikova is growing ever wider and effecting a great saving to the state.

Characteristic of the present stage of the Stakhanov movement is the fact that the conceptions of quantity and quality have become indivisible. Having learned to work in a Socialist fashion, our workers refuse to tolerate the very idea of turning out second-grade goods. This, too, is a manifestation of Socialist consciousness.

Here is an example from another field. Not so long ago Klavdia Koroleva, who works as a railroad dispatcher, addressed an audience of top railroadmen, engineers, professors, locomotive drivers and dispatchers on her new work methods. As a dispatcher in charge of the railway division between Lyubertsy and Voskresensk, she made it possible for the loco-

motives to run 500 kilometres a day on the average. This was not the average of a few record-holding engine drivers, but the average of practically all the locomotive crews. Koroleva mentioned five rules by which she was guided in her work, and the specialists in the audience made a thorough study of the Stakhanovite methods of this patriotic woman who had mastered the Socialist style of work.

The Stalin Prize—that high award by the nation in recognition of initiative in labour of significance to the state as a whole—has been bestowed upon Klavdia Koroleva and Olga Mushtukova, as well as Nina Vasilyeva, foundry worker at the Stalin Auto Plant, Tatyana Yachmeneva, lathe operator at the Krasny Proletarij Factory, and many other working women who have distinguished themselves as innovators in Socialist industry.

We have mentioned these women as typical representatives of the Soviet working class of the Stalin epoch. Everything in their life and in their work is highly typical. They have fully mastered the intricate technique of modern industry, and this is one of the indispensable prerequisites of high, Socialist productivity of labour, which in turn provides the population with an abundance of material benefits. Harmony of personal and public interest is also one of the features of our society of our epoch.

The great historical importance of the Stakhanov movement lies in the fact that it accelerates the development of Socialist society, hastens the transition from Socialism to Communism. It demonstrates to all mankind the immeasurable superiority of the Socialist system, and thereby deals a crushing blow to moribund capitalism.

This irresistible movement of our time came into being as the result of a radical improvement in the material wellbeing of the Soviet people and of the Bolshevik Party's tireless efforts in educating the working people in the spirit of Communism.

The astounding efflorescence of creative, Stakhanovite labour is one of the most striking manifestations of the vitality of our social system.

Soviet workers embody the powerful regenerating force of triumphant Socialism. From them the working men and women in the People's Democracies are learning how to live, how to work, and how to fight for their happiness.

Matton Ilonka, a woman worker at a Hungarian textile mill, has improved the efficiency of her weaving looms and each one of her looms is now producing 800 metres of cloth instead of the 300 called for by production standards. She is a brilliant pupil of the women weavers working in the textile factories of Moscow, Ivanovo and Vichuga.

Jadviga Kozenevaska, employed in one of the factories of Lodz, initiated a labour competition movement which soon spread to all parts of People's Democratic Poland. The competition has been joined by tens of thousands of workers.

In Bulgaria national fame has been won by textile workers Maria Todorova, Mariika Stefanova and Violetta Berbenkova, who have been decorated with the Golden Order of Labour.

A Rumanian working woman named Vilma Demetter, who works at the Lupen cotton-spinning mill, has learned to outstrip time after the manner of our own working women. Already last year she began producing on account of the 1950 plan.

And here is one more example which vividly brings to mind the history of Socialist competition in our own country. On the eve of the anniversary of the establishment of the Czechoslovak republic, the Communist Party appealed to the people of that country to contribute 30 million man-hours of work to the upbuilding of their state. The people responded to the call of the Communists and gave their country not 30, but 75 million man-hours. Half of these hours were contributed by the women of Czechoslovakia.

The women of China are engaged in concerted effort to regenerate their long-suffering country. They have now tasted the joy of free, ennobling labour, and they do not want to be in any way inferior to their fathers, husbands and brothers.

All over the world the working people share the same purpose and ideals, and follow a common road. They want to work in peace for the good of the people. We, the Soviet people, are proud of the fact that we were the first to launch upon the path of remaking life, of building a society where happiness and justice reign—the path which is now being followed by millions of working people both in the West and in the East and which will be taken by the entire human race.



Lydia Korabelnikova, Young Communist League member and brigade leader at the Paris Commune Shoe Factory, is the initiator of a new patriotic movement. Her brigade joined in Socialist emulation to effect an all-round economy of raw materials, pledging itself to save enough for a full day's output in the course of each month and to turn out no less than 95 per cent top-grade output.

Photo by Y. Mesnyankin



NINA NAZAROVA'S CONTRIBUTION

By S. VINOGRADSKAYA

The train passed Zlatoust, that city famed for its old steel masters, and cleaving through the rocky fastnesses of the southern Urals, it rolled into the auriferous valley of the Miass River where was my destination—the Stalin Auto Plant.

... The morning shift was hurrying to the plant. Trains and buses brought the workers from all directions: from the town itself and from suburban workers' settlements.

The main drive leading to the plant is a tree-lined avenue. Lindens with white-washed trunks, their green leaves rustling in the breeze, gladden the eye. The way to the factory shops leads past wrought-iron fences and a sparkling fountain spouting near the Honour Roll.

It is a large plant, equipped with the latest in machinery. The trucks produced here are shipped to all parts of the country.

The transmission department. It is spic and span here, and the milling machines are freshly painted greyish-blue. Gleaming parts move along a roller conveyor. The time of each operation is calculated to the second. A girl with rosy cheeks and olive complexion, wearing a blue smock, moves from machine to machine: her movements are timed to precision. The parts are inserted for machining and removed with rhythmic regularity. A placard over her machines tells us that she is Nina Nazarova, initiator of the

Nina Nazarova, gear-cutting machine operator at the Stalin Auto Plant in the Urals, initiated a Socialist emulation movement to ensure exemplary maintenance of plant

Photo by A. Gostev



The young members of the Nazarov family: Nina, her brother Mark, and cousin Katya

Socialist emulation movement for exemplary maintenance of equipment.

Nina is a simple and unassuming Urals girl who has been awarded a Stalin Prize and has won fame throughout the country.

She started to work during the grim days of the war. Eager to do her share to help her Homeland, this girl, who comes from a family of peasants and gold miners (her father, grandfather and great-grandfather worked at the Miass goldfields), began working at the automobile plant. Like thousands of other young patriots throughout the country, she wanted to do her bit to win the war.

Nina finished trade school at the plant and began to operate a gear-cutting machine. Gradually, she accumulated knowledge and experience. The semi-automatic machine did everything itself, requiring only diligent care and attention. And Nina had been trained by her mother from childhood to be industrious and orderly.

Dmitri Yelistratov, head of the gear-cutting section, observing how diligently Nina was trying to master her job, explained to her that even scarcely perceptible specks of dust on the machine, even the tiniest scratch, might rob it of its precision.

"One machine tool working improperly may throw the work of the entire plant out of gear," he told her.

One day two years ago, controllers from the maintenance department found something wrong with one of the machine tools operated by Nina Nazarova, and stopped it. The girl flushed crimson with pain and resentment. She had taken good care of the machine, but she was not the only one who operated it. The flaw had appeared during the preceding shift.

It was necessary, she suggested, to get the workers to assume personal responsibility for the condition of their machines. Let them put her in sole charge of her machines, place them in her Socialist keeping, as she put it. Then they would always be in exemplary condition, and what's more, their productivity would be greater and the quality of output excellent, with an economy of raw materials, tools and electricity. To extend the life of every machine tool was important, for they were the property of the people!

Nina's suggestion reached the foreman, and the mechanic, and the technologist, and the Party organizer of the department. The result was that two machine tools were placed exclusively in Nina's charge.

This splendid undertaking could not remain only her personal affair, for it was not of herself that the girl was thinking when she proved the possibility of prolonging the life of the machines.

Soon afterwards the plant newspaper *Uralsky Avtomobil* (Urals Automobile) carried an open letter from Nazarova to all the workers at the plant. She wrote that she had undertaken to care in a Socialist manner for the machine tools she operated, promised to prolong their service-span between overhauls, to eliminate all rejects in her output and to turn out excellent-quality parts, and she called upon all the workers of the plant to follow her example.

Thus Nina Nazarova became the initiator of an advanced method of labour. Nearly 2,000 workers of the plant responded to her call, and the results were astounding. All through 1949 the plant's machine tools operated without a hitch. During the year expenditures for repairs of equipment were reduced by 116,000 rubles. Productivity increased. Both of Nina's machines functioned for eighteen months without repairs. All this soon enabled this Stakhanovite worker to undertake the operation of five units.

Later, in a report to the Collegium of the Ministry on her method of work, Nina Nazarova said:

"When I took full responsibility for my machine tools, I saw to it that they ran with the greatest precision. I studied their character, all their caprices, and looked after them as though they were my own children. And you know how gratifying it is to see your children healthy, clean, wellfed and cared for, with shining eyes!"

The words of the Urals girl evoked hearty approbation from the directors, engineers and Stakhanovites of many Moscow plants who were also present in the hall. The idea behind the picturesque words

of the young worker, the participants in the conference could see, was of great importance to the state.

Economists, technologists and engineers grasped the full significance of Nazarova's initiative should it be applied on a countrywide scale. It was taken up by thousands in Moscow, Gorky, Stalingrad and Kharkov, as well as at the plants of the Urals and the Altai.

What this sweeping movement means for the state may be judged from the fact that if the working-span of machine tools between repairs were increased by one month at the engineering plants of Moscow alone, it would be the equivalent of putting more than 15,000 new machines into operation, with an accompanying reduction of 500 million rubles in the cost of repairs.

It must be borne in mind that Nina Nazarova has many followers throughout the country. By their Socialist care of expensive equipment, they are saving the state thousands of millions of rubles.

It is the usual thing in our country for a good undertaking to be immediately adopted by the masses and converted into a sweeping movement of the Soviet people for high productivity of labour, this source of abundance for all.

Many changes have taken place in the life of Nina Nazarova during the past two years. When she finishes work at five o'clock, she no



The working day over, Nina sits down to her books. Like so many other auto workers, she attends a technical school

longer hurries home to the suburbs. The Nazarovs, like many other workers at the plant, now live in the new and well-built factory settlement. And like all the plant's workers, the family earns well.

Nina is studying. One has to know much in order to keep abreast of the creative work that is going on, in order to march in the lead. At exactly half past five every evening, she is at her desk at the factory technical school, which is attended by hundreds of workers.

The automobile workers take great pride in their settlement and do everything they can to beautify it. In the spring they planted bushes and trees along the walks, and laid out flowerbeds.

The life of the big plant seethes with creative activity. By the side of Nina Nazarova's name there already stands a new name, Ruth Rossomakhina, who has initiated a new method of improving the quality of output.

Thus Soviet people live and work in the Miass River valley, the birthplace of Nina Nazarova, whose story, vivid and interesting, is typical of the lives of so many other young working women of our land.



BULISKERIA'S LEGACY

By M. VELICHKO

Photos by M. Alpert

It was a big day for the family of Nestor Buliskeria. The veteran collective farmer's son Khuta, a student at the Planning and Economics Technical School in Sukhumi, had come home for his holiday and the occasion was being marked by a family celebration.

Hero of Socialist Labour Georgi Iguburia, chairman of the Lenin Kolkhoz, raised his glass and addressed Nestor's children.

"Your father has worked honourably on the collective farm," he said. "No one can reproach Nestor Buliskeria. You, Megon, have become a brigade leader, and anybody can see that your father's blood flows in your veins. You, Zhita, have won the fame of a hero on the collective farm plantations. Khuta, a student, and Shumuna, still a schoolgirl, will acquire an education and, I hope, also work in the collective farm, live up to the traditions of the Buliskeria family. I want to say, dear children, that there is a rich heritage in store for you—you are ensured true human happiness."

"But we have always been happy!" exclaimed Zhita. Nestor Buliskeria kissed his daughter, and in a voice trembling with emotion, said:

"It is true, Zhita, that happiness has come to our home. But, my daughter, you must know that it arrived only on the day we united in the kolkhoz. Had it not been for the collective farm, there would have been no tea plantations in Okumi, and who knows where you,

Hero of Socialist Labour Zhita Buliskeria likes to spend her evenings after work reading an interesting book or simply sitting on the veranda enjoying the scented air of the Abkhazian summer



Zhita is an expert tea picker. She was awarded the high title of Hero of Socialist Labour for bringing in a crop of 8,300 kilograms of high-grade green tea leaf from an area of half a hectare

the daughter of a poor Mingrelian, would now be? I am consoled in my old age by the happy thought that my children will inherit a legacy richer than any that my grandfather or great-grandfather could ever have dreamed of. Look at Okumi—what great wealth belongs to our collective farm!”

A view of the settlement lying at the foot of a mountain range opened from the terrace of the house. Amidst the rich green of orchards, the collective farm buildings, radio relay station, hotel, and dairy farm gleamed in the brilliant sunshine like sailboats on the sea. Lower down, in the valleys, stretched the tea, citrus and tung tree plantations of the kolkhoz.



Like all Soviet people, the members of the Lenin Kolkhoz in the distant Abkhazian village of Okumi take an active part in the great movement of the peoples for peace. Zhita Buliskeria (extreme left) is shown here at a peace meeting held in the collective farm club

All this had taken shape before the eyes of Nestor Buliskeria and to everything he had contributed his share of labour. He could tell his children a wonderful story about the miraculous transformation of their native Okumi during the years of Soviet power.

Okumi is an old Mingrelian settlement. Its unwritten history dates back more than 500 years. And all these centuries the people here lived in poverty. The forebears of today's villagers considered the Okumi environs a pernicious locality—the marshy valleys bred all sorts of diseases. On the tiny patches of land wrested from the mountains, the peasants planted only corn because they believed that nothing else could grow on this poor soil. From generation to generation, fathers left their children, besides the meagre plots of land, a legacy of want and poverty. Nestor Buliskeria too had inherited such a legacy. But then came Soviet power and the collective farm rescued the Okumi population from the vicious circle of eternal suffering and misery. Having united in the collective farm, they gained Herculean strength; boldly and with concerted effort they tackled the job of remaking nature.

The kolkhoz drained marshes and cleared farmland on the mountainsides. Fertile plantations of tea and citrus fruits burst into bloom along the mountain slopes and in the valleys. Today the collective farm fields cover an area of 3,287 hectares. Collective labour has brought results never before seen in Okumi: in 1949 the kolkhoz had an income of over 12,000,000 rubles. Public ownership is the source of the wellbeing of the Okumi people.

How life has changed! Poor peasant Nestor Buliskeria could not have given his children an education. Collective farmer Nestor Buliskeria has had access to everything—his children have acquired a secondary school education, and his son Khuta is a college student.

More has been built in Okumi since the collective farm came into existence than in all the previous 500 years of the village's history.

An electric power station, a hotel, a tile and brick kiln, a sawmill, two new schools, a hospital, a clubhouse, a radio relay station, a library and dwelling houses—all these have been built on kolkhoz funds. It all constitutes the common wealth of the collective farm—wealth created by Nestor Buliskeria and the other collective farmers to ensure a life of plenty and happiness for their children.

When the collective farm was organized, Zhita Buliskeria was a small child. And when she finished secondary school, Zhita entered life on her own. She went to work at the kolkhoz tea plantation.

Zhita and her coevals represented the new, young generation of collective farmers; they came to the plantations armed with knowledge and culture. Zhita had learned in school that India and Ceylon were famous for their tea plantations. The teacher had told her that in those distant lands people gathered less than 3,000 kilograms of tea leaf per hectare, whereas here in the Okumi kolkhoz Stakhanovites had raised a yield twice as high.

“And is it possible to double it again?”

To this childish question the teacher had replied seriously:

“There is no limit to nature's bounty, if man directs its forces and subjugates it to his will.”

Zhita remembered these words, and when she started to work on the plantation she decided to test nature's generosity. On her sector of half a hectare she applied all the rules of scientific farming, all the newest methods worked out by Soviet agricultural scientists. After making a thorough study of her sector, Zhita began to introduce changes into the fertilizing system. In some places she increased and in others reduced the quantities of chemical fertilizers introduced into the soil. She saw to it that each plant received sufficient sun and air and was carefully pruned, and she gave special attention to the ill-developed shoots. Her plants thrived, their thick crowns resembled caps, and the entire sector looked as though it had been prepared for an exhibition. Nature liberally rewarded her painstaking efforts—Zhita attained a record harvest of 8,300 kilograms of tea leaf from her sector of half a hectare. Last year she did better still, raising over 11,000 kilo-

grams of tea leaf on the same area! The Soviet Government conferred upon Zhita Buliskeria the high title of Hero of Socialist Labour.

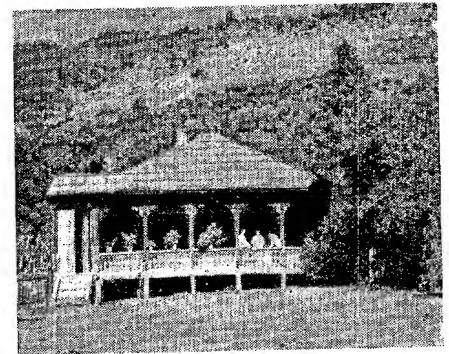
Socialist emulation has become a widespread movement on the fields and plantations of the collective farm. There are already twelve Heroes of Socialist Labour in Okumi.

Guests from other parts of the country often come to the home of Nestor Buliskeria to learn the work methods of his daughter.

Almost invariably the visitors find the old man tending the lemon and orange trees in the eternally green little orchard next to his new house. Not without pride, he tells them what creative labour has given the collective farmers. His daughter Zhita received from the farm in 1949 alone over 30,000 rubles in money and 4,000 kilograms of grain, and his son Megon, who heads a kolkhoz brigade, earned about the same.

A peace rally was recently held at the kolkhoz club. Zhita took a most active part in this meeting. She cannot keep silent while the enemies of peace are scheming to plunge mankind into new and terrible disasters.

Our life is beautiful, full of joy, and the men and women of Okumi, like the entire Soviet people, know that their creative labour is a reliable guarantee of peace.



Zhita Buliskeria's family lives in a new house



Beauty

A STORY

By VICTOR IVANOV

Drawings by P. Karachentsov

Very well, I'll tell you all about it, right from the very beginning, if you really want it. You know—it makes you feel awkward, somehow, to read about yourself in the papers. . . . But I can see why it's necessary, and though I'm tired enough—it's been a long day—still I feel so good that I'd like everybody to know all about my life. . . .

Here we are—this is my house. There are three families living here, with two or three rooms each. It's a fine, big house, isn't it? My Dad and my brother built it. Look—you see those three beams—the ones that are scorched? I'll tell you about those after.

You know whose house this used to be? The kulak Dundulis's. Oh, you've heard about him? Yes—better nobody had ever known him—the people, or the earth, or the trees. . . .

Come in, please. . . . Here's one of my rooms, and that's the other. Sit down—let me give you a glass of milk. You won't see milk like that everywhere—more like cream. My Marga's the best cow for miles round. Here you are—and I'll tell you everything while you drink it.

When I was ten years old my Dad—a carpenter, he was—came here to work for Dundulis, the kulak. He told Dad to put up a partition in the cowbarn and live there. Then we all started to work for Dundulis. Dad and my brother looked after the horses and built the farmstead and ploughed the fields, while Mother looked after the cows and I took care of the pigs.

Dad built a new house for Dundulis and then started to build a new barn. . . . That was on Good Friday. There was a very heavy beam that had to be got to the top. Dad asked Dundulis to get some more men in to help, but Dundulis flew into a rage. So Dad and my brother Vintasas began to drag the beam up themselves. Suddenly it came crashing down right onto Dad. . . . I was there and saw it all. . . .

We buried Dad on Easter Monday. I still remember how the priest told Mother that she shouldn't cry because anyone buried on that day went straight to Heaven. . . .

My brother wasn't there. His leg had been crushed by the same beam that killed Dad.

When we came back from the graveyard we saw smoke and fire and heard shouting, and the loudest shouts were coming from my brother. They were beating him and tying him up with ropes. When Dundulis saw us coming, he snarled like a wolf and started beating Mother too. I suppose he must have hit me, as well, because I don't remember anything more.

The next morning, that was Easter Tuesday, the police came. Dundulis told them that my brother had blocked up the door of the house with a beam so that nobody could get out, and then set fire to it. The police took him, and I never saw him again. And Dundulis drove Mother away. . . . Two months later a woman came to us and said she had died outside the parish churchyard.

Dundulis didn't drive me away. But he stormed at me, day in and day out, and said I'd have to work off the cost of the damage my brother had done, though only a tiny corner of the roof had been burned, and those three beams I showed you were a bit scorched. Three beams out of a whole house that my Dad and brother had built Dundulis for next to nothing. . . .

For twenty years, from morning till night, I went from cows to horses, from horses to geese, from geese to pigs, from the well to the kitchen. . . . Milking—if all the milk I got were poured into a lake and the water I carried, yes, and the tears I shed, you could sink the whole village in it, church and all. And the spinning—it would make a pile of yarn higher than this house. But it's all more than I can ever tell. Each day was just like all the others—and they were all like black beads on a string. . . .

Dundulis had a son Antanas and two daughters—Martse, old enough to be married, and Barbite. I had to embroider pretty frocks for them. I was nearly twenty then. I saw other girls with sweethearts, saw how boys and girls went out walking, how they fell in love, how happy they were. And there was me. . . . oh, it was bitter. . . . I fell in love then, too, for the very first time in my life. But it wasn't a real boy, just one I dreamed of. When I shut my eyes I could see him standing there—quiet, not much to say, like I was myself, and not a bit handsome, but with good strong hands like Dad and my brother, and a good worker. . . . And I used to pretend that we had our own home, and children. . . . And then I'd open my eyes and wish I'd kept them shut—there'd be the boys standing there grinning and snickering and calling me "Beauty."

It was Antanas who gave me that nickname first. And then all the others started jeering at me, even the children. Is it my fault that my eye's spoilt? Do you know how it was spoilt? If there's another family like Dundulis's anywhere in all the world—my curse on them forever! When I was sixteen I was cleaning up the storehouse and saw a tiny bit of ham that had been cut off and was lying on a shelf—just a small bit—honestly, maybe just a bit bigger than that box of matches. I'd never taken anything that didn't belong to me, but I was always hungry. What we got from Dundulis wouldn't feed a bird! Well, I took and ate that bit of ham. But when the master saw it was gone he grinned and said: "Well, you little rat, here's where you pay for your nibbling," and hit me. Eh, what a blow that was—I'll never forget that blow.

For three days I couldn't get to my feet. My head was all tied up in a towel. And when I took it off I was sick with fright. I couldn't see anything with this eye, it was only afterwards that I began to make out things hazily. The doctor who attends to me now says: "We'll make it right. Ona Yurgевна. It'll be as good as new."

Dundulis had several labourers who worked for him all the time, and in the summer he'd take on extra ones. That was how my husband came—Jonukas, his name is. He was only five years older than me, but he seemed much older. He'd had no luck in his life, either. He'd been a Lithuanian soldier, and he'd been wounded, so that he limped and his head was slightly bent to one side. Jonukas lived in the hayloft and never seemed to talk to anybody.

Once I saw that Jonukas was carrying a big chunk of clay. "What does he want that for?" I thought. And I—well, I'm ashamed to tell you, but I went to the other side of the barn and peered in through a crack. Jonukas was sitting at a table and doing something with the clay. And there were two little figures standing in front of him—look, those two over there. See how well he made that peasant—good, isn't it?

I peeped through the crack, and Jonukas's eyes were shining and he looked quite young. He was working quickly with his fingers, and I could hear him humming to himself. At last he got up, went back a few steps, looked at the figure, came back to it and smiled. Nobody had ever seen Jonukas smile before. Then he took his shirt down from a nail, got out a needle and cotton and started sewing up a tear. That just went to my heart—I wanted to cry. That was when I started to love him—and it was for always. . . . I don't know how it happened but I went in. What I said I can't remember—I think I said I was looking for a hen or a pig or something. He'd thrown the shirt quickly over the figures and sat there looking at me. I sat down beside him. We didn't say anything for a long time, and then I told him I'd mend his shirt for him. He said: "There's no need," and looked at me and I sat there looking at him. In the end I took his shirt all the same and pretended not to see the figures but just went out.

Maybe you think it was easy to mend and wash that shirt without anyone seeing! But I managed it and I brought him the shirt the next Sunday. And that time he didn't try to hide the figures. He was making a peasant holding an axe swung up over his head. I asked him: "He's chopping wood, isn't he?" But Jonukas frowned and said: "No, he's chopping off Dundulis's head." I remembered my brother and a pain went through my heart.

After that we began to meet each other every day, even if it was only for a minute. And when I used to ask Dundulis to let me off to go to church, it wasn't the church I went to, but with Jonukas to the place where he got the clay. And we used to talk a lot then. Though I was the one that talked most. Once I told him how I thought folks like us ought to live—we who ploughed the land and looked after the cattle. I'd thought it all out myself. Jonukas listened to me and all the time he was smiling more and more.

"You know, Ona," he told me, "there are people living that way already."

I didn't believe him and I asked him: "Where?" and he told me it was quite near, in Russia. . . and then he started telling me all about a life I couldn't even have dreamed of.

I'd known nothing at all about all that. How could I? All I'd ever known was the barn, the cowshed and the house.

After that I couldn't think of anything but how folks lived in Russia. If only I could have had wings to fly over there! It was like two bright spots in my heart—one was Jonukas; the other—that life in Russia.

Jonukas's contract with the master was coming to an end. I told Dundulis that Jonukas was a very good worker, it might do good to keep him. But Dundulis only laughed.

"So that's what you're after, is it?" he said. "Now get this—if I see you with him once more, I'll send him away before his time's up. I've had enough with that brother of yours who wanted to burn me up."

The next day as I was taking the milk from the cowbarn Jonukas came up to me and said:

"Onite, I've got something I want to tell you this evening."

I went on to the house as happy as could be, and who should I run right into but Dundulis. He glared at me like a wild beast. "Put down the bucket," he said. I did as he said. "What did I tell you yesterday?" And then he hit me. Hit me—and went down like a log himself. I looked round and heavens! There was Jonukas standing right beside me. Dundulis got up, but he knocked him down again, and again, until folks came running up and took him off Dundulis. . . .

Jonukas was tried in Šiauliai and I didn't see him again. But not long ago he found me. And what do you think helped us? The newspaper! Not ours, but a Moscow one. My picture was in it. Jonukas read it and then he wrote me a letter. But I'll tell you later on what he wrote and how he happened to go to Soviet Russia.

But it was awful when they'd taken Jonukas away—I can't bear even to talk of it! They all abused me and jeered at me, especially Barbite. "Well, Beauty, pretty bride," she'd say, "where's your handsome sweetheart gone?"

I don't even remember how many months went like that. But then one day a lot of carts filled with things belonging to the lords passed along our road. And I'd never seen horses driven so fast before. And that evening Dundulis picked up the bench and dashed it onto the floor and smashed it, and then fell down on his bed and tore up the pillow and howled like a wolf.

The next Sunday Dundulis sent me to church and told me to remember everything I saw in the village.

But how could I ever forget what I saw there? For one thing, there was no Mass, for the first time since the church had been built. But all the people were round about the church and all talking at once so that it was just a roar. Just by the wall there were some men standing on a cart, and one of them was holding a red flag. I thought at first it was a church banner. Suddenly

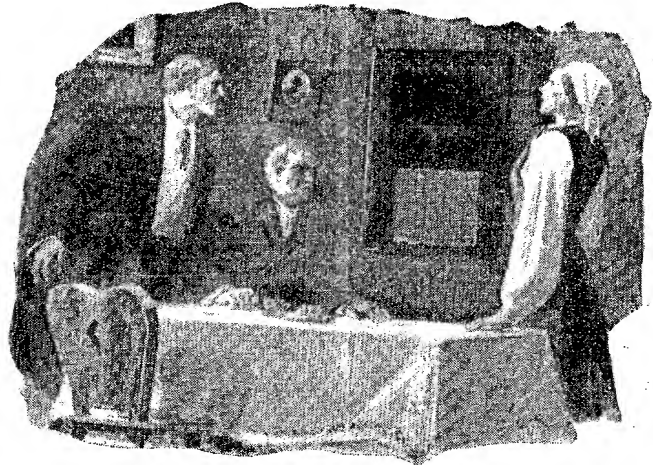
everybody started shouting "Hurrah!" and throwing up their caps. Then when it all quieted down, the man with the flag began to speak. I didn't hear everything he said, but I could understand that he called us all comrades and that there were no more landlords and no rich people in town and none of the old police even, those who'd taken Jonukas and my brother, and that the poor folks would be given land.

. . . After that day, Dundulis became very kind to me. I wanted to leave him, but then I thought: "How will Jonukas find me if I go away?" So I stopped where I was. . . . Then half of Dundulis's land was taken away from him. He was as quiet as could be all that time. But we didn't have long to rejoice. After about a year, like hail on a cornfield, those German fascists came down on our land, and Dundulis welcomed them like brothers. He got all his land back, and even twice as much as he'd had before. And he strutted about as important as a king.

I remember one time when one of Dundulis's neighbours came to see him—another kulak. They had a drink or two, and the neighbour asked: "What do you say, Dundulis, this is Germany now, isn't it? And there's no Lithuania and won't be any more?" But Dundulis said: "The main thing is that I should have my land, and whether there'll be a Lithuania and who'll rule it—that doesn't matter a tinker's cuss."

When I heard that I wept bitterly. I'd have liked to scratch their eyes out! I love this land just because it's Lithuanian, our own, and because I was born here. And that's why I was sure that the fascists wouldn't be stamping over our farms for very long. "Our own folks'll come back," I thought, "and then we'll start living like a big family all in one house again." I was sure that was how it'd be, and that's how it was.

. . . And where were all Dundulis's grand airs when our Soviet Army came! Day and night Russian and Lithuanian soldiers passed through the village, and I gave them all the milk there was. Dundulis saw what I was doing all right, but he said nothing, only he smashed the bench on the floor again and tore up the pillow



"No, Ponas Dundulis, your son's not handsome enough, looks like a frog to me. . . ."

and howled like a wolf. He could see that our Soviet power had come back to Lithuania forever, to stay as long as the sun and stars shine in the sky.

Then people began coming from the district centre, getting the farm hands together and explaining what their rights were. When Sunday came I went to the town myself without even asking Dundulis. Lots of people came, and the chairman and secretary of the Communist Party talked to them all, and I listened and it seemed as if they were putting all I'd ever thought into words, as if they were reading everything I was thinking.

Dundulis got quite different then. Went about like a whipped dog. Of course, more than half of his land was taken away again. Then one day he came with the newspaper, read it, clutched his head and sat like that for a whole hour. Afterwards I found out that the paper wrote about the first collective farm in our district, and how the people were beginning to settle accounts with the kulaks.

That evening Dundulis called me into his room. Antanas was sitting there, by the table. Dundulis looked at me and said:

"Ona, you've been living with us for twenty years, you know all about how the farm's run, you've had a hand in everything. I

haven't so much longer to live now, and I don't want the farm to go to rack and ruin. Antanas is still young, he's only twenty-six, and though he's a good lad, he's not a real farmer yet. And so I thought—you deserve to be taken into my family. I want Antanas to marry you. I'll put the house and the land and the livestock all in your name. Well? What do you say to that?" And then he stuck out his hand for me to kiss it.

And I just stood there with my mouth hanging open. "Well," I thought to myself, "you must be finished all right, if you're trying a trick like that. No—you don't get me that way. You won't be able to keep what you've stolen, and I'm not going to help you try."

But Antanas looked at me and snickered and said:

"Well, Beauty, knocked all of a heap, eh? It's true all right, go to church now if you like. You can put on Barbite's frock."

"No, Ponas Dundulis," I said. "Your son's not handsome enough, looks like a frog to me. I can find someone better now. And don't you be in such a hurry for the next world, there'll be a judgement here on earth first."

Heavens, you should have heard how they both went on then! Antanas started brandishing his fists, Dundulis grabbed his arms and stopped him, and then he began begging me, and abusing me, and begging me again.

But next morning they took the cart and piled a lot of trunks into it and went off somewhere. By dinnertime they came back, changed horses, and started loading the winnowing machine and the ploughs and fastened another pair of horses on behind. I went cold right through. I went and stood by the gate.

"That's not yours!" I shouted. "I'll not let you by!"

Dundulis drove the horse right at me and lashed me with his whip as well. I went straight to the town. Ran all the way. Jurginis came with me from the Soviet and waited for Dundulis. In the evening he came back with Antanas. Jurginis said to him:

"Where have you taken the machines? Where have you taken the grain? Where's it buried?"

Then Jurginis said that the next day people would come from the town and make a list of all Dundulis's things.

In the night I heard Barbite screaming in the yard. I ran out and saw two carts with horses harnessed, and Dundulis on one of them, and Antanas on the other. Barbite had hold of her father's legs and she was crying and screaming and wouldn't let him go. Dundulis pushed her away. I took hold of an iron bolt and said: "Don't you dare make off with them!" Then Antanas, that wolf, fired at me. Look—you can see the scar here, on my arm.

After that night comrades from the Soviet came to us. They gave Dundulis's house to Casimiras, Tekla, Stasis, and me. And they gave us a cow for each family. They divided the land and the rest of the cows among folks who had none.

Well, then we sat down by the table—Tekla, Stasis, Casimiras and I—to plan things. So we made up our minds to live without any boundaries, in a collective farm, and work all we knew how....

I went to the next farm where the kulak Rumbis had lived. And it was the same there as with us. The farm hands were living in the house, there were a lot of horses left. Rumbis hadn't had time to take them away. And they were thinking the same thing as us—how they were going to arrange everything. So then I said to them: "Look, let's take down the boundaries between your land and ours, instead of four, we'll have nine families in one collective farm. We've got things that you need, and you've got the things that we haven't." So then all nine of us got together here, in this very room, and we'd only really started talking when Comrade Varjakois came along. He listened to all we had to say, and then he told us that we'd get a tractor to help us with the ploughing, and that it was a very good idea we'd got. "But you haven't enough bees in your hive," he said, "and the more there are, the more honey there'll be and the better the hive." And then Comrade Varjakois read us the rules of the agricultural artel. And what's said in those rules makes my heart beat faster with happiness every time I read them. You know, it was Comrade Stalin who gave us those rules.

Well—we went with those rules to the other hamlets round about and soon there weren't nine of us, but forty. We called ourselves the Red Flag Collective Farm. That was my idea—I thought of the first time I'd seen that flag there by the church.

And then the agronomists started helping us. We learned a lot from them, and soon we were getting harvests half as big again. And it was the same with the cows. I'd been looking after them for twenty years—giving them hay, feeding them, milking them and that was all. But now it was all different, it was all scientific. We learned to mix the feed, and we fed them and milked them all according to schedule. And sure enough, we got more milk. But all the time I kept thinking: maybe we can do still more.

When the harvest was divided up by workdays, well, we couldn't believe our eyes. I got four tons of grain, and money, and potatoes,

and hay—no end of it all! A whole mountain of grain alone! Everybody was laughing and I was laughing too. Then the others all went away, but I sat down on the sacks and I just cried. Then I heard someone else crying near me. I looked round, and it was Tekla on her sacks, crying for joy. Yes, we'd got something to be glad about, it was the first time in all our hard lives that we'd got the proper pay for the work we'd done.

So we sat there on the sacks, and I said to her:

"Tekla, who's given us this new life?" And she answered: "The Red Flag."

"Tekla," I said. "what do you say—let's give some more grain to the state."

Yes, that's a good idea," she said. "We don't need all this ourselves."

Well, at the very next meeting I made the same proposal. And afterwards Comrade Varjakois got up and said:

"That's wonderful, Ona, all you're thinking and saying and doing. You're a credit to our collective farms."

I sat there and couldn't look up. But then I heard everyone clapping. I looked round and everyone was looking at me kindly. And then Comrade Varjakois came up and kissed me.

Not long after that I got a letter from Jonukas, from Sverdlovsk. Jonukas was in a hospital there. I made up my mind I was going to see him. For two whole days Tekla and I cooked and baked for the journey. Comrade Varjakois sent his own car to take me to the station.

I stopped off in Moscow on the way to Sverdlovsk. And if I tried to tell you all about that, we'd be here till morning. I went to Red Square. And I stood there for a long time looking at the red flag over the Kremlin. There it is, I thought to myself, just the same as the one on our Gedimin Hill. The same as the one on the roof of our house. And my collective farm's named after it. Wherever I go, there's the red flag everywhere. That means that I'm at home everywhere.

In Sverdlovsk I went straight to Jonukas in the hospital. He looked younger than he had before, somehow. Only he was a bit pale. We looked at each other just like that first time and didn't say a word. We couldn't speak, but he just took my hand and held it. Then as soon as I could get a word out I began asking him:

"Where have you been? Why didn't you let me know all this time?" And this is what Jonukas told me.

He'd escaped from the Siauliai prison all those years back and gone to the Soviet Union. They were building a factory in Sverdlovsk. He worked on the job in the daytime, and then in the evening he'd be back at his old hobby—making figures out of clay. Only now he didn't hide them any more. Well, the manager heard about it. They said there was no sense in his working with an axe when he could make things like that, and they sent him to study. He started learning from big sculptors. His figures were even sent to a museum.

When Soviet power was first proclaimed in our country, Jonukas was thinking of coming home again, but then the German fascists attacked us. He went to the front and he fought well, he's got two Orders and several medals. He was a sergeant when he got to Berlin. But just at the very end he had the bad luck to get a nasty wound in the leg, poor lad. He'd been in hospital for over a year. But he modelled there too. The whole window-sill was full of his figures. And he'd given no end to the doctors. It was there in the hospital that he'd read about me in the paper.

I stopped with him for two weeks. And there it was that an idea came into my head. I told Jonukas and he nearly cried and put his arms round me and kissed me. You know what the idea was? You've seen that big house we're building, haven't you, it's not really a house, it's a factory. Well, what I thought of was that we've got clay right by us, the best clay in Lithuania. Why should it lie there unused? Why shouldn't Jonukas make things from it, as he used to do?

When I got back. I told the meeting all about it, and they all said it was a fine idea, and we'd give Jonukas a special room for a workshop and fit it all up with everything he needed. And then our farm wouldn't only be famous for its grain and its cows, but Jonukas's figures and our lovely jugs would be sent all over Lithuania and even farther. And every figure and every jug would have a tiny red flag on the bottom, so folks would know where it came from.

We sent Jonukas a letter from the whole collective farm. He'll be discharged from hospital in a fortnight now. I'm going to fetch him. It would be hard for him to manage alone. I know he'll have a whole packing-case full of figures with him. I've got one of my rooms fixed up for him, already.

Well, I've told you everything, as you asked. Only you know what—don't put my name in it, or anybody else's, only Dundulis's. I want thousands of other girls to read it and think it's about them. I'm not the only one with a story like this.



GRAIN

Painting by T. Yablonskaya, Stalin Prize Laureate
All-Union Art Exhibition 1949

The theme of free, collective farm labour and the great Socialist transformations that have taken place in the life of the Soviet countryside hold a prominent place in the work of our artists.

★

This is the theme also of Tatyana Yablonskaya's large canvas *Grain*, which the talented artist from the Ukrainian Soviet Socialist Republic exhibited at the All-Union Art Exhibition for 1949. The painting was adjudged an outstanding work of art. The artist was awarded a Stalin Prize for it.

★

I. Grinyuk's smaller canvas has vividly caught the rejoicing occasioned on the collective farm by the news that the Government has decorated the outstanding collective farmers, heroes of labour.



HONOURS LIST

Painting by I. Grinyuk
All-Union Art Exhibition 1949



STEPPE IN BLOOM

By L. SOLOMYANSKAYA

Photos by V. Musinov

The road to the Shishovka Machine and Tractor Station runs along the top of a green bluff. Down below, now approaching the slope, now swinging away to disappear into thickets, winds the Bitrug—a capricious, self-willed river, in spring so turbulent that its waters break down dams, and in summer slow and sluggish.

The broad river valley was covered with thick stands of trees and juicy meadow grass, but beyond the bluff stretched the arid

Tractor driver Tatyana Timonova will go to courses for mechanics in the autumn.

Tatyana Timonova, director of the Shishovka Machine and Tractor Station and deputy to the Supreme Soviet of the U.S.S.R.

"We are carrying out the Stalin plan for enriching the climate and the soil," Professor Mikhail Pronin began his lecture.



steppe intersected by parched beds of creeks dry already in May, and never a tree beside them. For centuries the Bitrug had drained all the water in the area and there it flowed through the rich green of its valley—beautiful, but utterly useless so far as fields and orchards were concerned.

"A greedy river!" said Mikhail Yemelyanovich Pronin, a professor at the Voronezh Agricultural Institute. He was driving with us to the Shishovka Machine and Tractor Station to fulfill a promise made to Matryona Fyodorovna Timashova, director of the station, to deliver a lecture on fertilization of the soil and crop rotation to the leading collective farmers.

"A greedy river!" the professor repeated after a moment's silence. "But now there's going to be an end to its lazy swampy quiet," he continued. "Look over there—that's the beginning of a sweeping, rational attack by man on the hot winds and the steppe drought! There it is—the Stalin plan for remaking nature, in action!"

As far as the eye could see, the fields stretched out into the distance, gleaming with the cool emerald of winter wheat and perennial grasses. There was the silver sheen of spring-sown grain. Rows of sugar beet, just coming up, traced thin green lines. Amidst all this young growth, the fallow lands lay in patches of black velvet. And bordering each field from the road to the horizon stood broad strips of curly, green young trees, climbing and descending the rolling waves of ground, standing guard over the green fields.

Far in the distance, a little green car appeared by the young plantation and raced along the road.

"Matryona Fyodorovna's coming," our driver said. "That's her car."

"Yes, it must be her," Pronin concurred. "It's remarkable the way people develop in our country..."

He proceeded to tell us how amazed some of his colleagues had been in 1936 when a girl with a red kerchief on her head had mounted the rostrum of the big lecture hall. She took her place quite calmly on that spot sacred to professors, and proceeded to deliver a lecture on her experience in wide-scale mechanization of field work.

"That was Matryona Timashova, who headed a women's tractor team at the Shishovka station; now she's director of the machine and tractor station and a deputy to the Supreme Soviet of the U.S.S.R..."

The Shishovka Machine and Tractor Station is one of the thousands which were organized in our country in the early years of collective farming. By means of a ramified network of these stations, the state assists the kolkhozes to mechanize their work, to master the most advanced farming methods and to develop Socialist agriculture.

The eighteen kolkhozes which the Shishovka station serves have 20,500 hectares of ploughland. And wherever you look, you can see the work of machines everywhere. Tractors crawl over the fields raising clouds of blue exhaust fumes. Fifteen tractor teams work the land of these collective farms—ploughing, cultivating and sowing, and when the crops are ripe, nineteen harvester combines bring them in...

The green car bounced over a humpbacked bridge over the ditch by the road, and stopped. A tall woman in a blue waterproof climbed out and advanced to meet us. Her head was tightly bound up in a red kerchief, with dark plaits rolled up tightly on the nape of her neck. This is the usual style with tractor drivers, to prevent the wind from blowing their hair about and hindering them in their work.

"Are you coming to see us?" Matryona Fyodorovna asked, greeting us cordially. "I've just come from the irrigated section," she said. "Today the pumping station on the Bitrug started work. It'll raise the water seventy-five metres!"

We drove together to the village of Korshevo. Two of the collective farms whose members live there—the Kaganovich and the Thälmann—were the first to use the water of the Bitrug for irrigation.

Down below, on the river bank, stood two powerful pumping stations with a capacity of 240 litres a second. The water was piped into open canals which carried it four kilometres beyond the village into the fields, there to be distributed by irrigation ditches running through fields of sugar beet and grain.

The engines working the pumps are soon to be replaced by electric motors. This year the nine Korshevo kolkhozes are to commence work on a joint hydroelectric station. The Bitrug will give light to the village, and bring its own waters up the slope to the fields.

"We're not only going to take water from the Bitrug, we don't intend to let it carry away the spring waters and the rains any more," said Matryona Timashova. "This year we have an agreement with the collective farms to build six reservoirs. We shall build high dams to block Makrushin Log, Grachevka and Krushinov Dol. The whole steppe will spring into life! By the future reservoirs the collective farmers are planting orchards and berry patches, and

setting up poultry farms. Eleven pumping stations will draw the water from the reservoirs and the Bitrug to irrigate the fields... We won't have to worry about rain any more after that. You have no idea what rain has always meant for our Bobrovsk District! In the old days it was considered the most barren part of the whole Voronezh province."

★

About three kilometres before the village of Shishovka, where the machine and tractor station is located, the road leaves the riverfront, making way for a huge orchard. Were it not for this orchard, one might well think that the road was leading, not to a village, but to an industrial town. On the outskirts, before entering the village proper, one comes upon a bright red two-storey brick building—the big new workshops and the power plant of the machine and tractor station.



L. K. Trofimovskaya (right), docent of the Voronezh Agricultural Institute, inspects a field of alfalfa grown for seed on the Fifteen Years Since October Kolkhoz together with farm chairman V. M. Romanov and field team leader Y. P. Grigoryeva

The new premises of the station are extensive and well equipped. The laboratory is already complete, and huge sheds are under construction to house the combines, tractors, threshers, trucks and farm implements in winter. Now it was spring and all the tractors were out in the fields; the only machines left on the station premises were the combines, threshers and the workshops on wheels ready to take to the road at the first call for assistance, to repair any breakdown on the spot.

As we approached the station premises, one of these mobile repair shops came racing to meet us. Timashova stopped it and asked the driver:

"Where are you going, Ivan Ivanovich?"

"The land reclamation team's sent out a call."

"That's good! You wanted to see how the dam was being built, so perhaps you'd like to go there with the repair truck?" Timashova turned to us.

Fifteen minutes later we were by the dam which was being built on the Krasny (Red) Kolkhoz.

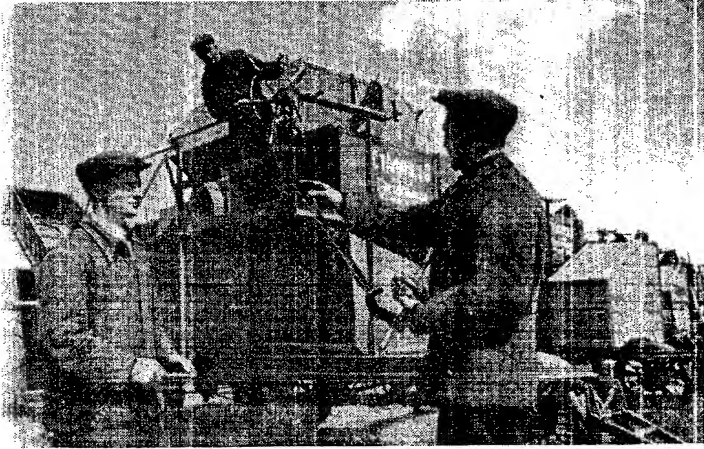
Three powerful crawler tractors were hauling huge scrapers behind them. The scrapers would scoop up now black soil, now yellow clay and carry it to the dam. Here they were tipped, their contents emptied out and levelled off, then the heavy tractors, advancing to meet each other, ironed out the surface and pressed it down with their treads. The broad dam was rising swiftly, almost visibly.

"There's going to be a big lake here, three and a half hectares in area," said Sergei Khonov, the head of the group working on the dam. "According to the technical project, 18,500 cubic metres of earth is to be laid in the dam. When the Voronezh construction office worked out the plans for the kolkhoz, there was no land reclamation team at the machine and tractor station, and the whole scheme was planned for manual labour... Do you know how many man-days this excavation work would have taken? Three thousand seven hundred and eighteen! According to the agreement the machine and tractor station made with the kolkhoz, our crew, which consists of six tractor drivers, nine men at the scrapers and a mechanic, is to finish the whole job in ten days. But we'll have it done earlier; we've already laid 12,752 cubic metres of earth."

In December, when snow was lying thick on the fields the machine and tractor station concluded agreements with the collective farms for the coming agricultural year. The agreements, which were discussed and signed at general meetings of the collective farmers, ran like this:

"We, the Shishovka Machine and Tractor Station, as represented by Matryona Fyodorovna Timashova, Director, and the Budyonny Kolkhoz, as represented by Ivan Mikhailovich Korotkov, Chairman, conclude this agreement for the purpose of quickly mastering and correctly conducting the crop rotation system of agriculture..." This preamble was followed by an exact definition of the work which the station undertook to perform.

"... Fallow ploughing with coulters—375 hectares, to a depth of 20-22 centimetres," said Point 12 of the agreement. This was the work now being done by the second tractor brigade headed by Hero



The Shishovka Machine and Tractor Station has received five new Stalinets-6 self-propelled harvester combines. Combine operator N. S. Aranov, crew member M. I. Trineyev and mechanic A. M. Andriukov are stripping the factory packing from the machines

of Socialist Labour Ivan Novikov. Novikov was a member of the Budyonny Kolkhoz, and his tractor brigade had been working its fields for nine years already. He had been awarded the title of Hero of Socialist Labour for the excellent harvest of 1947. Thirty-five machine and tractor station workers and a large number of collective farmers had received titles and decorations. Matryona Timashova herself had been awarded the Order of Lenin.

Today Timashova was visiting the brigade, accompanied by the man in charge of field work in the kolkhoz—Ivan Kharitonovich Panov. The collective farm had empowered him to check up on how the machine and tractor station was carrying out its undertakings.

Novikov's brigade was standing in a hollow between the sugar beet plantation and the fields which the tractors were ploughing for the winter grain.

Panov walked about the furrows, measuring their depth, feeling the soft, dark soil, crumbling it between his fingers; it was plain that he was well pleased with the work.

"Well, Ivan Alexeyevich," he said, "soon be through, eh? Not going to lose first place this time! We'll have the banner again, eh?"

"We'll do our best, Ivan Kharitonovich!"

The fourth tractor brigade was working on the fields of the Komsomolts Kolkhoz. Thinning of the sunflower was to start that day, and Timashova was in a hurry to get there. This was work which had been mechanized only recently; previously, women used to move in long lines down the field, pulling out the superfluous plants. But now a web-foot cultivator cut swiftly across the thick rows of young plants, leaving small bunches standing at the required intervals.

It was not only the work, however, which interested Timashova in the fourth brigade—she also wanted to see the young tractor driver Masha Chibisova. In the autumn Masha was going to study at a course for mechanics, and the director wanted to find out how she was getting on with her preparation for the entrance examinations. In addition to the books, newspapers and magazines which the station travelling library dispatched to the brigade, Timashova was bringing Masha an algebra textbook and a book of grammar exercises.

Timashova spent a long time that day making the rounds of the tractor brigades, and as we accompanied her the complex life of the modern mechanized organization serving the kolkhozes unfolded before our eyes.

Manual labour is disappearing from the fields, there is no more "grubbing in the soil," the stooping figure of the peasant toiling in the fields, the sweat of his brow has disappeared, in fact, the very word "peasant" has acquired a new meaning. The collective farms have trained specialists in the various professions of Socialist agriculture—tractor drivers, combine operators, mechanics, motor operators, agronomists, field-crop specialists, brigade leaders, forestry specialists, land reclamation workers, horticulturists, livestock experts.

The old ways of farming are no good for the kolkhoz; here scientific farming methods and machinery are required, and the farmers must be trained men and women.

"In the winter, the offices of our machine and tractor station become a kolkhoz university with a course in every room," Matryona Timashova told us. "The whole upper floor in the new repair shop building has been turned into a lecture hall."

She smiled reminiscently. "You remember what the Big Soviet Encyclopaedia wrote about our Voronezh Region?" she went on. "The three-field system is predominant in agriculture, and the wooden plough is the main ploughing implement." True, that was written in 1929, before the collective farms. Prehistoric!

"Now our collective farms have gone over to the most advanced trapolye rotation system. The Pyatnadsat Let Oktyabrya (Fifteen Years Since October) Kolkhoz was the first to master the ten field rotation system, and it's already got fields that have been sown under grass for two years running. This autumn it will harvest the alfalfa seed and sow winter wheat on soil which has been resting under grass."

★

In the evening the clouds which had been gathering over Shishovka dispersed and disappeared beyond the green river valley. The sky arched blue and lofty, and the sun sank behind a clear horizon.

This fair blue sky, however, was far from pleasing either to Timashova or the senior agronomist at the station, Matvei Bondarev. The weather office had predicted rain that day, and now the clouds had drifted off.

Bondarev and Professor Pronin had just returned from examining the fields belonging to the kolkhozes of the Chesmensk Village Soviet area. Both men were dissatisfied—the alfalfa was not coming up well on the Zarya (Dawn) Kolkhoz.

"No hope for rain today," said Timashova with chagrin.

"Why wait for rain? Let's send rollers over all the fields where the crop is coming up badly," Pronin interrupted her. "That'll be just the thing for bringing the moisture from the lower levels to the roots of the young plants."

The shrill call signal of the station radio centre sounded simultaneously in the fifteen tractor offices and brought the brigade leaders to the loudspeakers. They were given an urgent assignment for the next day—to help the kolkhozes roll the alfalfa fields and to start thinning the sunflower everywhere...

★

... Quietly, so as not to waken her husband and son, Matryona Timashova dressed, threw a fluffy shawl over her shoulders and went out onto the porch.

The dawn was glowing beyond the green valley of the Bitvug; although the sun had not yet appeared, it was quite light. The radio telephone announced that rolling of the alfalfa fields had begun on the Zarya farm. Another day had begun.

★

It was decided that the lecture should be given in the apple orchard. The first to arrive were the girls from the Pamyat Kirova (Memory of Kirov) Kolkhoz, bringing large bunches of lilacs with them. Then, one after the other, lorries drew up by the orchard, and soon the air was filled with merry talk and laughter.

At exactly two o'clock, Professor Pronin walked to the table. He placed his watch before him, as he always did before beginning a lecture at the institute, and the audience grew quiet. Now only the voice of the old professor sounded in the silent orchard.

"We are carrying out the Stalin plan for remaking the climate and the soil, in order to turn our land into a flowering garden. It is difficult work, but Soviet people know how to succeed. This is taught us by the great Stalin."

May 1950

Village of Shishovka, Voronezh Region



By PYOTR SAZHIN

There are countries with a thousand years of history behind them where the radiant lights of the new life do not yet glow, in whose annals no new pages have appeared recording the liberation of the people from the shackles of class oppression, exploitation, spiritual slavery, and which have not experienced the mighty upsurge of the released creative energies of the popular masses.

And there are countries who have turned over the gloomy pages of the past and have opened a new shining page of freedom, happiness and constructive endeavour. Like a powerful beacon they shed their dazzling light over the entire world. The standard bearer of this new, radiant world is the Soviet Union—the sixteen Soviet Socialist republics that make up the U.S.S.R. Not all of these republics have traversed identical paths, but they all constitute a close-knit family, they all are equal regardless of the differences between their historical pasts.

The walls of Riga, Tallinn and Vilnius were first raised nearly a thousand years ago. Through their gates passed kings and generals and admirals, famous poets and painters, master shipbuilders, knights and adventurers of all shades and hues. These ancient cities knew the pomp and glitter of the mighty, the blood and groans of the enslaved people.

It was the German capitalists who were the masters of the Baltic area. They dictated their will to it. Even when the Baltic seaboard was part of the Russian empire it was a fief of the arrogant Baltic barons, who enjoyed the patronage of the Germans ensconced in the Russian imperial court.

The thousand-year-old history of the Baltic peoples was trampled underfoot, and the descendants of the Teutonic knights reduced them to the farm hands of Europe. The finest lands, the factories and mills and the schools were all in the hands of the German conquerors, and the peoples groaned under the seemingly endless tyranny. So the Baltic area was a backwoods of Europe where one set of overlords was supplanted by another until in 1917-1918 the peoples of Lithuania, Latvia and Estonia overthrew the yoke of the landlords and capitalists. But the toiling folk were still too weak to retain the freedom they had won and it was soon strangled by armies of intervention.

Once again the bourgeoisie came to power and for two decades a sanguinary reactionary regime laid its grip on the Baltic seaboard. For more than twenty years traitors and enemies of the people stifled all that was honest, courageous and freedom-loving in the Baltic. Everything there, from door knobs to cabinet ministers, belonged to the German capitalists and landlords.

By 1940 the patience of the Lithuanians, Latvians and Estonians was exhausted and they cast Smetona, Ulmanis and Pāts on the rubbish heap of history. That happened in July,

in midsummer, but for the Baltic republics it was spring; by universal, direct and secret ballot they elected people's parliaments that declared Lithuania, Latvia and Estonia Soviet Socialist republics.

The peoples now demanded that the parliaments lose no time in sending delegations to Moscow to petition the Supreme Soviet of the U.S.S.R. to accept them into the united family of Soviet peoples. The request was granted. All that happened ten years ago.

Ten years in the long succession of centuries is an infinitesimal span of time, but for the Baltic Soviet republics this decade has marked a new era in the development of their peoples. During these years a great deal has happened of which the Latvians, Estonians and Lithuanians—builders of Socialism, creators of a new life—can proudly tell the world.

Never before in their long history have the peoples of the Baltic area lived as full and joyous a life as today: the workers and landless farm hands have become the masters of their country, the servant has become a human being, bogs have been turned into fertile land. The great transformations have infused great energy in the people....

Fascist Germany's perfidious attack on the Soviet Union interrupted the fulfillment of the Lithuanian, Latvian and Estonian workers' and peasants' constructive plans. The war crashed down on them at the height of their creative endeavours, when great Socialist transformations were just beginning to take shape on the shores of the Baltic. Again the German barons overran the area, and with them came the domestic fascists who had been thrown out in 1940.

For three years the fascist invaders ran amuck in the Baltic republics with the assistance of the collaborationists.

Neither famine nor pestilence, the devastation wrought by a typhoon nor an earthquake, no natural calamity one can imagine, could compare with these years of ruination and bestial tyranny.

The Baltic area is not big. According to 1940 figures the three peoples inhabiting it numbered all told slightly more than six million. During the occupation the German invaders wiped out hundreds of thousands of peaceful people in Lithuania, Latvia and Estonia. Is there another instance in history of the extermination of nations on a scale as monstrous as this?

Figures—those most unbiased of all witnesses—also give us an idea of the fearful damage inflicted upon the Soviet Baltic peoples in the course of the three years of German fascist domination.

According to modest and incomplete estimates, the losses suffered by the Latvians run to about 20,000 million rubles. The damage dealt to the Estonians is in the neighbourhood of 16,000 million rubles, and Lithuania suffered losses amounting to about 17,000 million rubles. A sum total of 53,000 million! As they retreated under the blows of the Soviet troops, the fascist invaders destroyed in Latvia about 140,000 buildings, of which 53 were electric power stations, 47,000 dwelling houses and 5,790 industrial buildings. All the bridges were dynamited and railway track was torn up. In Estonia they destroyed 22,000 dwelling houses, 41 electric power stations, ports, schools, hundreds of industrial enterprises, theatres, and clubs.

Some 40 per cent of the Lithuanian capital, Vilnius, was wrecked. Only one-third remained of Klaipėda. Vilkaviškis, Šakiai, Taurage, Marijampole and Šiauliai were reduced to ruins.

In Latvia the town of Jelgava was wiped off the face of the earth, and in Estonia, Narva.

Five years have passed since then and already now the chimneys of all the factories and power plants are belching smoke. Most of the industrial enterprises were raised from ruins during the first two years after the end of the war. Estonian shale is again being mined and steel is being made in the open-hearth furnaces of Latvia's Red Metallurgist Works. All the electric power stations are in operation, among them the large Kegums power plant in Latvia. Lithuania, Latvia and Estonia produce thousands of electric motors, railway cars, telephone installations, radio receivers, millions of pairs of footwear, millions of metres of textiles and millions of tins of excellent canned goods.

Within five years Soviet men and women have transformed the Baltic republics beyond recognition. Never before have the Lithuanians, Latvians and Estonians worked with such enthusiasm as they are working now, and though they have long had a reputation for determination, never have they displayed such resolve as today. The Baltic Soviet republics have achieved an abundance of both foodstuffs and manufactured goods. All this their peoples have created with the assistance of the working folk of the entire Soviet Union, by joyous labour,

with a song on their lips. Indeed, there is every reason to sing for did not Soviet power give land for use in perpetuity to more than 200,000 former farm hands and land-poor peasants in the Baltic area?

A new life dawned on this land! Eleven former farm labourers and land-poor peasants organized an agricultural cooperative in Latvia in 1946. They decided to till the soil they had received from the state jointly. That is how the first collective farm in Soviet Latvia came into being. "Nakotne" they called it. "Nakotne" is Latvian for "the future." These eleven enthusiasts were not mistaken; their collective came to stand for the future not only of Latvia, but of the entire Baltic. There are now thousands of flourishing collective farms in the Baltic.

Is it not a source of joy to see Lithuania, Latvia and Estonia, which formerly were mere agricultural appendages of Western Europe, thrive as Soviet Socialist republics enjoying equal rights with the other fraternal members of the great Soviet Union? Harmoniously developing their economy, they are forging ahead with seven-league strides. The citizen of Soviet Estonia, for instance, can truly be proud of the fact that the Kreenholm and Baltic textile mills, wrecked by the Hitlerites and rehabilitated within a record space of time, are turning out more textiles than before the war.

The fascists blew up the Riga bridge. Soviet builders erected a new one in 37 days. In one year of the postwar five-year plan Soviet Latvia revived 1,200 industrial enterprises.

In the more than 20 years of its existence, bourgeois Latvia was unable to regain the industrial level of 1913; already last year, Soviet Socialist Latvia produced two and a half times more than in the prewar year of 1940. Latvia's industrial output has increased fivefold in recent years! Bourgeois Estonia was dependent on English coal. Socialist Estonia, on the contrary, has tapped its huge shale deposits, building large enterprises to process the shale into gas. The first section of the works in Kohila-Järve turns out hundreds of millions of cubic metres of gas!

All three republics now have their own Academies of Sciences and scores of scientific research institutes, and this too is a source of pride and joy to their peoples. In 1918 Soviet Latvia turned out as many books as old Latvia was able to print in seven years.

What is the force that has enabled the Soviet Lithuanians, Latvians and Estonians to accomplish in five years that which decades could not achieve before?

That force is the Soviet Socialist system.

Moscow, Gorky, Leningrad, Sverdlovsk, Stalingrad, Donbas cities, Chelyabinsk and Tashkent ship here hundreds of train loads of turbines, motors, coal, rolled steel, cotton and iron, and the Baltic peoples, grateful for the fraternal assistance, reply with selfless labour. Among the hundreds of thousands of patriots who have distinguished themselves in all-out constructive endeavour there are a great many women. And what ever the posts they hold or the work they do—whether they are government members, academicians, writers, industrial managers, workers, collective farm chairmen or ordinary collective farmers—they all are working for the common cause.

Milda Eisenberga, director of the big Laima factory, and weaver Emilia Vagin of the Bolshhevichka Mill in Riga are known throughout Latvia, the first as the head of the republic's best confectionery factory and the second as a Stakhanovite who has turned out twelve annual production quotas since the end of the war. Marija Garbeniene is a cutter at the Elnias factory and a deputy to the Supreme Soviet of the U.S.S.R. If you ask any Lithuanian whether he knows her, he will eagerly tell you about the famous Stakhanovite worker of the Siauliai leather goods factory.

The Soviet Baltic republics are celebrating their tenth birthday in an atmosphere of joyous uplift. The Baltic seaboard is now lovely to look at. The amber sands of the Riga coast and Palanga glisten in the sunshine and the red pines exude the fragrant aroma of resin. And everywhere men and women are engaged in creative labour. The Baltic peoples want to live like this forever, to live in freedom and happiness.

The Soviet Socialist Baltic republics with their thousands of hectares of reclaimed marshlands under cultivation, hundreds of thousands of young trees planted by working folk of town and village, their fine new schools, kindergartens, nurseries and maternity homes are in themselves the best propaganda for peace. The American warmongers have tried to test the strength of our frontier defences in this area. But this provocation was foiled. Nobody in the U.S.S.R. wants war. Its horrors are too fresh in the memories of the sons and daughters of all the sixteen Soviet Socialist republics.



L. S. S. R.

By LIUDAS GIRA

Four new letters on our banner glowing
Ended misery, hunger, and strife,
To the men of Lithuania showing
Radiant paths to a new way of life.

On the flag's crimson folds, golden letters,
Ever un-faded, you will gladden the eye,
Pledge of life free of slavery's fetters,
Clear as stars in Lithuania's sky.

By the Krendin's bright lodestars are lighted
Roads you tread, happy country and free,
With the great Soviet nations united,
Prideful member of their family.

Four new letters—we know what they stand for:
They mean friendship, fraternity, peace.
They give passionate summons to work for
Joy and freedom. They say: wars shall cease.

Translated by Irina Zhukovitskaya



Valeria Cepulyte, Candidate of Geographical Sciences, is a department head at the Institute of Geology and Geography of the Academy of Sciences of the Lithuanian Soviet Socialist Republic

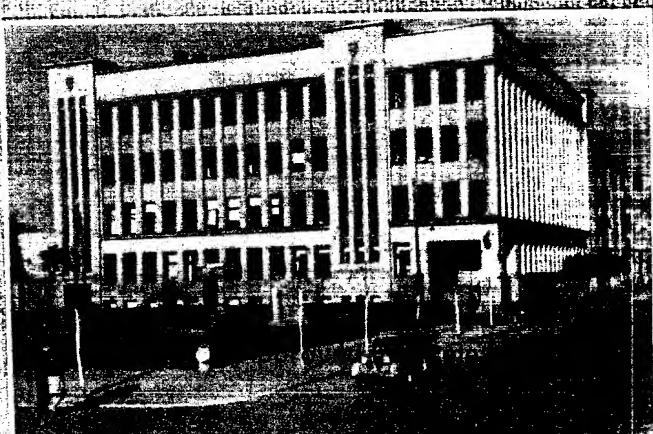


The production of cotton textiles is steadily increasing in Soviet Lithuania. Here is a view of the weaving department of the Klaipeda Cotton Goods Mill

Rejoicing fills the hearts of the Lithuanians on the occasion of their great holiday. The dancers shown here belong to the State Song and Dance Ensemble of the Lithuanian S.S.R. They are performing a Lithuanian folk dance, *The Smith*

One of Lithuania's best women's tractor brigades is led by Maryte Semanauskaitė (extreme right). With her are, left to right, tractor drivers J. Raseckaitė and I. Budrevičiute

The Kaunas University is one of Soviet Lithuania's eleven institutions of higher learning



LATVIAN S. S. R.



IN RIGA PORT

By BRUNO SAULITIS

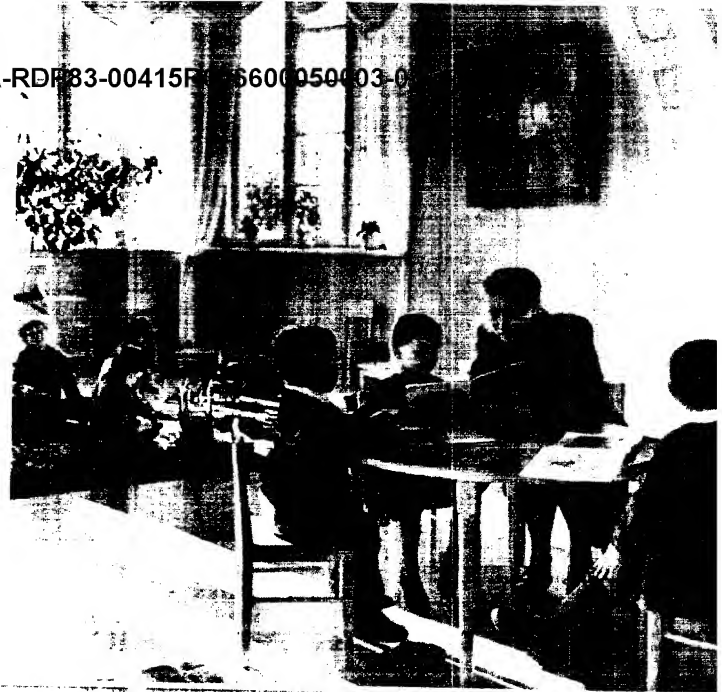
Kissed by the sun, caressed by billows slow,
Boats on the Daugava sway gently to and fro.
Fatigued by roaring storm and daring wind,
They slumber on the waves, no breeze the pen-
nants stirring.
The motors long have ceased their buzz and
whirling--
But work goes on, though of a different kind.

Since early dawn the harbour's been awake:
The cranes swing out their awkward arms to take
From shore and carry on to ship, or back,
great bales of wool,
Steel, golden wheat, machines, and products

sundry,
So that our brotherhood may bloom, our country
Be ever wealthy, happy, bountiful.

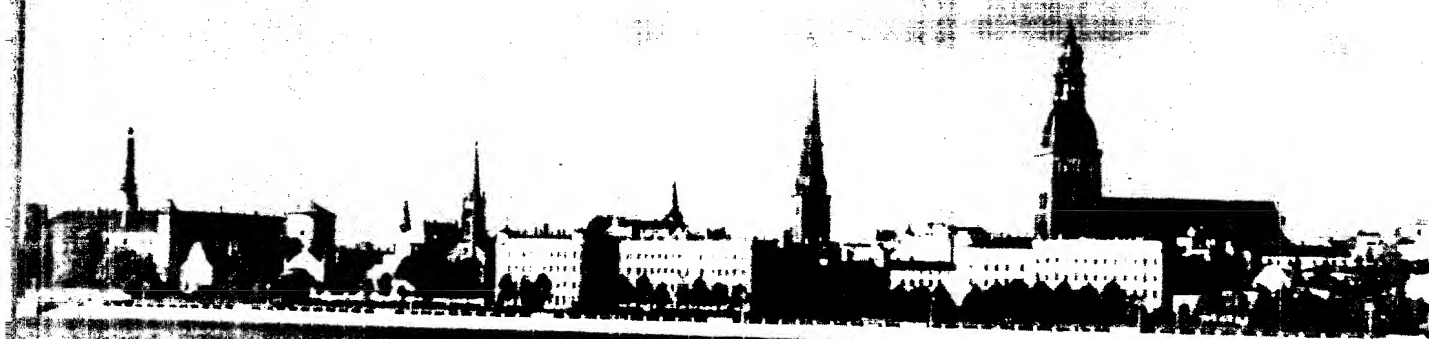
Men swarm the Riga port, work's in full sway.
You hear its drone, my city, busy, gay?
Our peoples' friendship grows, their unity.
A wealth of grain aboard, our fleet leaves harbour,
Our peaceful fleet, lit by the rays of summer,
And flags aloft, puts slowly out to sea.

Translated
by Irina Zhukovitskaya



The kindergarten of the VEF Works in Riga occupies an excellently-equipped building. Soviet Latvia has a great many such kindergartens

Franquil and majestic is the Daugava as it flows past the granite riverside embankments of Riga, the capital of Soviet Latvia. Young Communists' Embankment is one of the restoration achievements of Soviet people who have raised from ruins so many splendid buildings which the Hitlerite invaders wrecked during the war

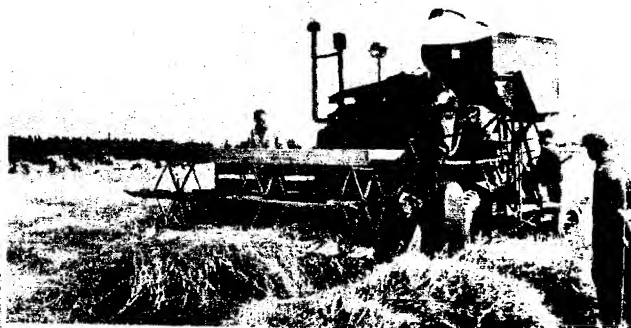




August Kirchensteins, scientific director of the Institute of Microbiology, Academy of Sciences of the Latvian S.S.R., is Chairman of the Presidium of the Supreme Soviet of the Latvian S.S.R.

Soviet Latvia's agriculture is being equipped with the latest in agricultural machinery. The self-propelled harvester combine shown here is working on the fields of the Tervete Kolkhoz, Jelgava District

A glimpse of one of the departments of the Riga Car Works which turns out comfortable coaches for the country's electric railways



THE VOW

By MART RAUD

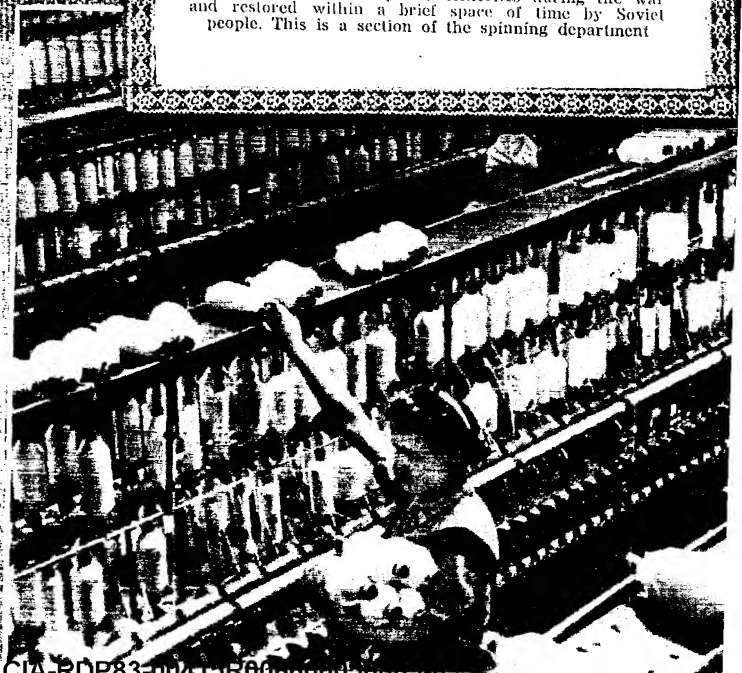
In song, in work, in battle, you have ever,
My country, kept alive your inner flame,
And all the brighter now your glad endeavour,
The darker were your years of bitter shame.

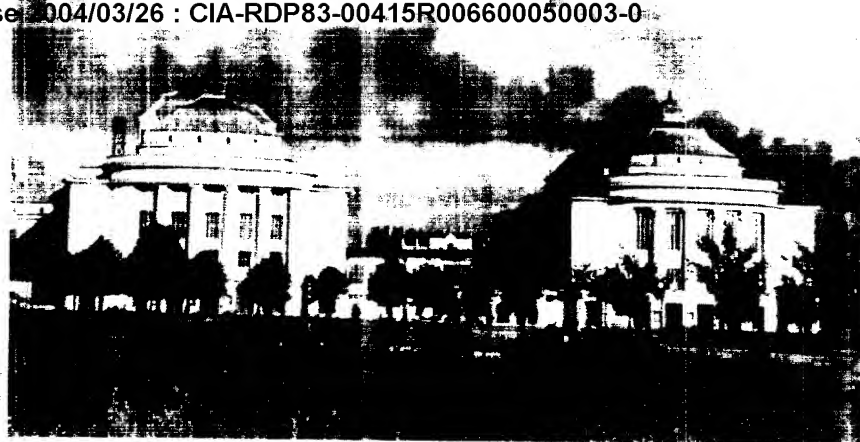
Your vow to great October proud you carry
Within your heart, in sacred unity
With all free peoples. 'Tis your wreath of glory,
Your flag of promise and of liberty.

Estonia mine, walk roads of joy and labour,
Wipe out all trace of past tyranny and wrong,
And may your vow immortal to October
Instill with sparkling warmth our work and song.

Translated
by Irina Zhukovitskaya

The Baltic Textile Mill in Tallinn, capital of the Estonian S.S.R., was wrecked by the Hitlerites during the war and restored within a brief space of time by Soviet people. This is a section of the spinning department





Theatre of Opera and Ballet in Tallinn

The Tallinn Fish Cannery is in capacity operation. Canning department chief Olga Pusepp (left) is checking up on the work of labeler Marta Niils.

Many of the labour-consuming work processes have been mechanized to a high degree at the Kostivere State Farm, one of the best in Estonia. Here are two of its workers, dairymaids A. Pegonen (left) and A. Kemp.

Aino Kukerman is an artist at her trade. She works at an artefacts workshop in Tallinn.

Thousands of young men and women in the Estonian S.S.R. attend the republic's institutions of higher learning. Here is Ludwig Schmidt, head of the physical chemistry chair at the Tallinn Polytechnical Institute, with students of the mining-chemistry department during a laboratory hour.



CLEAR ROAD

By HANS LEBERECHE
Stalin Prize Laureate

Last autumn I attended an agricultural exhibition in Rapla, Harjumaa District. It was one of the many displays of top-notch collective farm performance which have become a regular feature in the Soviet Estonian countryside. The young collective farms had much to show to the visitors of the exhibition—a high-quality rye, “Jõgeva”, developed during the first years of collective endeavour, an elite barley, “Abedi Maia”, and big pink and white potatoes measuring to a good-sized fist. We learned that the income of the members of many collective farms ran to tons of grain and vegetables and big sums of money.

But perhaps most interesting of all were the diagrams on the walls. Their lines and figures brought out the most important thing: tomorrow the collective farms will be still better and finer. I remember, for instance, the stands and diagrams illustrating the plans for the future of the New Life Kolkhoz. What a host of innovations the farmers had projected in organizing their collective! They decided to drain 30 hectares of swampland, install automatic drinking troughs for the cattle, mechanize the drying of the grain, increase the milk yield per cow to 2,000 kilograms, and many other things. Last autumn all this was still in the blueprint stage, but when I visited this farm in the spring I saw that the swamp had been drained and put under crops, the cows were yielding even more milk than had been planned, and the mechanized equipment was already functioning.

When I stop to think what it was that helped the Estonian collective farmers to realize such sweeping plans in so short a time, I cannot help remembering what one simple Estonian woman named Vilma Liiver, team leader on the farm, told me. “It is friendship,” she said, “Stalin’s solicitude that helps us. That is why all our undertakings are a success!” The words were uttered with the proud confidence of one who had grasped the most important element in the new and happy life.

As you travel along the highways of Estonia on which every few kilometres there is a yellow road sign pointing the way to a collective farm you can see for yourself that this confidence the people derive from the very events that fill our blossoming life. The landscape is the same Tartumaa or Harjumaa landscape as before, a niggardly northern landscape with its pine woods and evening mists curling over the fields and marshes. And yet how different it is, how many are the amazing changes that impress the onlooker!

Powerful brush-cutters resembling snow plows on crawler treads lend a new meaning to the familiar landscape. They shear off the swamp brushwood, including trees 15-20 centimetres thick, as easily as a haymower cuts down grass. Excavators belonging to the first land reclamation stations organized in Estonia scoop up with their huge steel ladles the marshy soil, carving out the channels of future drainage canals. Where one was accustomed to seeing from childhood only lone farmsteads and moss-covered stone fences between fields, big collective farms are now being built, bright lights shine in the kolkhoz club-rooms in the evenings, new buildings are going up—a new life is asserting itself!

Confidence in the morrow and clarity of aim are integral constituents of the mighty onward march of the Stalin five-year plans. This confidence is founded on the fraternal assistance of the Soviet peoples, on the Stalin friendship of all the nationalities which go to make up the Soviet Union.

The friendship of young Soviet Estonia and the great Russian people grows and gains in strength in the countless instances of mutual help, the exchange of experience, and ideological and spiritual affinity. I recall another typical episode, the meeting of a group of Estonian engineers and architects with Leningrad building trades workers on Sredne-Okhtinsky Avenue in Leningrad. The visitors from Tallinn had come to study the rich experience of the Leningraders in building houses from slag blocks by a “conveyor” method. The notebooks of the Tallinn experts filled with valuable entries, drawings and sketches. Plasterers described how they managed to set a high pace in their work, painters told the Estonians of their achievements. This was a warm, friendly talk of mutual benefit to all participants.

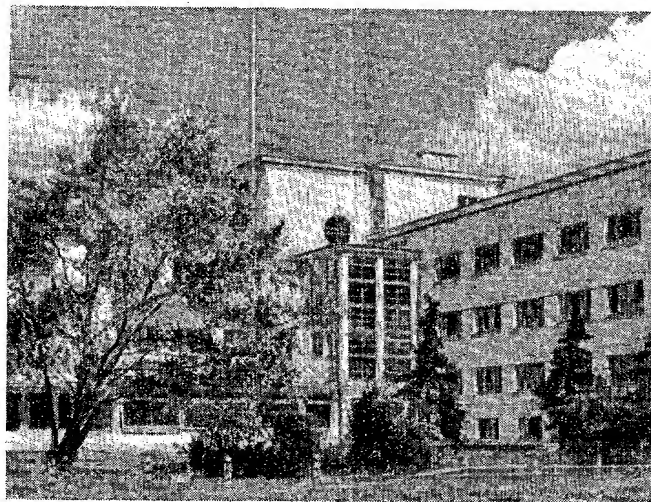
A year after this meeting, which was described in newspapers of both Leningrad and Tallinn, I visited Kohila-Järve. Every newcomer here is struck by the rows of fine new homes in the Socialist settlement, houses notable for both finish and architectural line. Young trees had been planted in the parks and gardens nearby. Flowers were in bloom in the front gardens. The new houses, I was told, were built unusually fast, in 48 days.

“You probably drew on Leningrad experience?” I asked.

“Well,” the builders replied after pondering for a moment, “Leningrad helped and the experience of the Zaporozhye Steel Mill builders was useful. To be more exact, we were helped by builders in all the fraternal republics who aided us with both advice and equipment...”

Indeed, it is not easy to say now from whom the builders of the excellent houses in Kohila-Järve learned most. These buildings bear a definite stamp of national design but they also differ sharply from the old Estonian style.

Some aspects of the mechanized methods employed on the construction job had sprung from the notes made on Sredne-Okhtinsky Avenue in Leningrad. A great deal for accelerating the pace of construction was suggested by the original Kuibyshevets equipment and the Moscow cranes and hoists that were used. The builders of Kohila-Järve worked out the plan for their production-line method during a trip they made hundreds of kilometres away, to the construction site of workers’ apart-



Sanatorium of the Central Council of Trade Unions of the U.S.S.R. in Pärnu, one of Soviet Estonia's many health centres

ment houses at the Zaporozhye Steel Mill. As you survey the new homes in Kohila-Järve, the blossoming flowerbeds and the young trees, you cannot help thinking how colourful and full-blooded is the life of Soviet people, all of whom—workers, collective farmers, office employees, engineers and scientists—are engaged in the upbuilding of the edifice of Socialism.

The friendship of the peoples of the U.S.S.R. is vividly reflected in the life of Socialist society so replete with events and achievements. Weavers of Kreenholm and Sindi mills in Pärnumaa are carrying on a lively correspondence with Maria Rozhnyova and Lydia Kononenko, famed Stakhanovites of the no less famous Kupavna Mills. This correspondence, this growing friendship, has resulted in a sharp improvement in the quality of fabrics put out in Narva and Sindi. It seems as though woven into the bright blocked calico and the patterned silk were threads of the inviolable friendship which fills the hearts of ordinary Soviet people working for a common cause.

A group of energetic and bold trail blazers at the Tootsi peat briquetting factory recently won a Stalin Prize. From newspaper items and talks with experts one can trace how they attained success. Hardly a day passed but the mailman brought to the Tootsi peat fields stacks of envelopes mailed in all corners of the Soviet Union. Peat experts from Leningrad Region, the Urals and Siberia in reply to inquiries described how they worked for greater mechanization, to lighten the heavy work of the peat winner which has always been regarded as the most arduous of all trades. . . .



"Study, my son, you have a happy future," O. Ollikainen, dairymaid at the Kjaravete State Farm, tells her son as he does his homework

Before me is a post card received recently by Tootsi workers from Kiev.

"We want very much to establish contact with you after reading about your achievements in *Pravda*," the Kiev peat workers wrote.

"Tell us in detail about the novel way you mechanized all processes of peat extraction and cutting and we will try to apply your valuable experience in our work."

Let us recall the unforgettable year of Estonia's liberation from the vandalism and obscurantism of the fascists. What forces helped us to raise from ruins and ashes splendid and majestic buildings, factories and mills, schools and scientific institutions wrecked by the invaders? Fervent, tireless restoration work started amidst the ruins, the heaps of rubble and twisted metal as soon as the Soviet fighting men liberated the towns and villages of Estonia.

Huge crates with equipment from Moscow, Leningrad and Sverdlovsk were unloaded by day and by night at the railway stations and docks of Tallinn. Transporter belts and cranes set to work and freight trains sped to all parts of Estonia. And then, like the legendary Phoenix, homes and factories, seats of culture and educational establishments, parks and gardens arose from the ashes in places where but recently the flames of war had leaped high.

But perhaps nowhere is the confident, ever-mounting rhythm of our creative life felt so tangibly and vividly as in the auditoriums and laboratories of scientific institutions, university, institutes and other educational establishments. At one time the Pits bourgeois government tried to set up an Academy of Sciences in Estonia solely with the object of gaining publicity. But the affair did not progress beyond the stage of self-praise. Visit today the conference halls, laboratories and experimental fields of the Academy of Sciences of the Estonian Soviet So-

cialist Republic and you will learn what energy and confidence permeate the efforts of our Soviet Estonia.

Poring over a microscope are scientists and collective farmers from distant villages. M. K. Pill, a plant breeder who has won a Stalin Prize, is evolving new varieties of rye and wheat which will greatly increase the yields of Estonia's collective farm fields. The researches of Estonian scientists are inspired by lofty ideals. They are equipped with the progressive science of K. A. Timirязev, I. V. Michurin, V. R. Williams and T. D. Lysenko. Intimate bonds with the people, with progressive Soviet science, are a source of strength of our young Estonian science. Thousands of youths and girls, sons and daughters of workers and peasants who study in Tartu and Tallinn higher educational establishments are consolidating these bonds; they are mastering the teaching of Marx, Engels, Lenin and Stalin, the most advanced teaching in the world which engenders progress in all fields.

The inviolable fraternal friendship of the Russian people and the peoples of the Baltic area has deep historic roots. It was born many centuries ago when Russian warriors clad in helmets and mail fought side by side with Lithuanian, Lettish and Estonian tillers of the soil to repulse the brigand raids of the Teutonic knights. This friendship was manifested as a memorable, unforgettable landmark in the glorious days of the Great October Socialist Revolution, when the workers of the Baltic area fought side by side with the Russian proletariat.

In the trying days of the Patriotic War the Stalin friendship of the peoples was the mighty force that helped the Estonians, Letts and Lithuanians to escape from fascist slavery. The strong hands, experience and intellect of their older brother, the great Russian people, today render the young Baltic Soviet republics constant assistance in the construction of the majestic, radiant edifice of Communism.

The peoples of the Baltic area, who have tasted the splendid fruits of Socialism and who have been enriched by the life-giving ideas of Lenin and Stalin and armed with rich experience in the upbuilding of the new creative life, will never turn from the clear and direct road leading to Communism.

The recent American provocation in the area of the Soviet Baltic heightened the wrath and indignation of the working folk of the Soviet Baltic republics at the actions of the imperialist warmongers. No intrigues on the part of the reactionaries, no vicious gambles, can disrupt the rhythm of our new



The junior secondary school of the Uus Eln Kolkhoz occupies a house that used to belong to a local landlord

full-blooded life. We know that the forces of peace are immeasurably stronger than the forces of war. Soviet people confidently and firmly hold aloft the red banner of freedom and peace.

CITIZENS OF THE U.S.S.R. HAVE THE RIGHT TO REST AND LEISURE

THE RIGHT TO REST AND LEISURE IS ENSURED BY THE ESTABLISHMENT OF AN EIGHT-HOUR DAY FOR FACTORY AND OFFICE WORKERS, THE REDUCTION OF THE WORKING DAY TO SEVEN OR SIX HOURS FOR ARDUOUS TRADES AND TO FOUR HOURS IN SHOPS WHERE CONDITIONS OF WORK ARE PARTICULARLY ARDUOUS, BY THE INSTITUTION OF ANNUAL VACATIONS WITH FULL PAY FOR FACTORY AND OFFICE WORKERS, AND BY THE PROVISION OF A WIDE NETWORK OF SANATORIA, REST HOMES AND CLUBS FOR THE ACCOMMODATION OF THE WORKING PEOPLE.

Constitution of the U.S.S.R., Article 119.



SOVIET PEOPLE ENJOY EVERY FACILITY FOR REST AND LEISURE

By KLAVDIA KUZNETSOVA

Deputy to the Supreme Sov'et of the U.S.S.R.;
Secretary, Central Council of Trade Unions of the U.S.S.R.

Each year millions of working people in our country spend their regular vacations at health resorts, in sanatoriums and rest homes. Workers, collective farmers and office employees go to the South, to the seashore and the mountains, to sanatoriums located in picturesque places on the banks of rivers and lakes, amidst pine forests and birch groves.

The Stalin Constitution secures citizens of the U.S.S.R. the right to rest and leisure, and the Soviet state provides them all the sanatorium and other health-building facilities required to make full use of this right.

In tsarist Russia spas were beyond the reach of the toilers. Only landlords, manufacturers and the higher government officials could afford to go to health resorts. They built themselves villas and palaces in the finest spots in the Crimea and the Caucasus.

The Soviet state turned the health resorts from playgrounds of the exploiters, the idle rich, into health-building centres for the people.

In 1919, when the young Soviet republic was fighting the interventionists, V. I. Lenin signed a decree on the nationalization of health resorts. Sanatoriums for workers and peasants were opened on former landed estates, at country homes and villas and tsarist palaces.

From year to year the Soviet state has increased appropriations for the expansion of health resorts and the building of new sanatoriums and rest homes. In 1917 all the health resorts of tsarist Russia could accommodate only 2,000 people at once.

In 1932, the end of the First Five-Year Plan, accommodations amounted to 66,400. During the Second Five-Year Plan period, by 1937, the health resorts could cater to 102,000 people simultaneously. Six hundred million rubles were spent for this development during the two Stalin five-year plans.

Such health resorts as Kislovodsk, Essentuki, Zheleznovodsk, Yalta, Simeiz and Sergievskiye Vody have been thoroughly reconstructed, and new ones—Sochi, Tskhaltubo, Abastumani, etc.—have been developed.

The German fascist invaders inflicted immense damage to the health resort facilities of the country. They looted and destroyed 976 sanatoriums and 656 rest homes. After the war, thanks to the selfless labour of the Soviet people and the investment of many millions of rubles by the state, these were rehabilitated within a short space of time. At present the capacity of the sanatoriums is greater than before the war. In 1949 as many as 2,100,000 people took cures and spent their vacations in sanatoriums and rest homes. This year the number will increase to 2,500,000.

Soviet trade unions are doing a great deal to extend and develop health-building centres in the best localities.

Sanatoriums and rest homes are being set up not only in the Crimea and the Caucasus but in practically all regions. A splendid seaside resort has been developed on the Gulf of Finland, and new sanatoriums and rest homes have been opened in Moscow Region, Gorky Region, the Urals, and the Ukraine, Belorussia and the Baltic republics.

In 1949, on the personal instructions of Comrade Stalin, the trade unions were allotted special funds for the building of sanatoriums and rest homes in the eastern regions. In the current year too substantial sums are assigned for this purpose from the social insurance fund.

Sanatoriums and rest homes in our country are accessible to every working man and woman. Four-fifths of all sanatorium accommodations are given to workers, engineers, technicians and other employees at 30 per cent of cost; 70 per cent is covered by the social insurance budget. One-fifth of the accommodations is distributed free of charge. Ninety per cent of accommodations at rest homes are issued at a 70 per cent discount, and 10 per cent free of charge.

Trade union organizations in factories, plants and offices draw on social insurance funds to issue accommodations to sanatoriums free of charge to factory and office workers in need of treatment, to war invalids and expectant mothers.

In 1949 Soviet trade unions spent 975 million rubles for accommodations at sanatoriums and rest homes. In the current year 1,112 million rubles have been allotted for this purpose.

All sanatoriums are outfitted with the latest medical equipment. Balneological treatment, mud baths, dietetic feeding and vitamin therapy are extensively employed.

Millions of Soviet people take cures, build up their health at sanatoriums and return invigorated to their constructive labours. Only in the Land of Socialism where concern for man is placed above all else is such solicitude for the health and rest of the working people possible.

Could French and Italian workers and peasants afford to rest in Nice or Cannes? No, these places are barred to them. In capitalist countries the health resorts are playgrounds of the bourgeoisie. Wall Street businessmen, after having Marshallized Europe, are now building villas for themselves on the azure coast of the Mediterranean Sea.

Hugh Geddes, who visited the Soviet Union in the summer of 1949 with a delegation of Scottish miners, wrote this in a pamphlet entitled *Scottish Miners' Delegation in the Soviet Union*:

"When a miner receives his month's holiday he can arrange through his trade union to spend his holiday along with his wife in one of the rest houses free of charge.

"Having lived in one situated on the estate of the great Russian writer Tolstoy, near Tula, I must state that I have never seen anything like it in my life. . . .

"We visited another rest home at Mariupol, a seaside resort. It is not only a rest home, it is also a sanatorium where miners can go when recovering from sickness or accident. What a lovely place to live in! It is almost impossible for me to describe it. . . . The erection of these places is only possible in a workers' country such as the Soviet Union. . . .

"How much better if we miners in Britain had a month's holiday with pay, and places such as this to go to during our holiday. . . ."

An extensive network of one-day rest homes has been set up in the Soviet Union. A worker together with his family can spend his free day there and have a good rest outdoors.

Many workers and office employees make interesting tourist trips during their vacations. With knapsacks on their backs they walk along the mountain paths of the Crimea, the Caucasus or the Altai mountains, make boat trips on the Volga, Dnieper or Kama. . . . There are tourist centres where travellers can obtain food and lodging, the services of a physician and the advice of a guide on their itinerary. They come to appreciate more deeply the beauty of their native land, they see for themselves how it develops and grows finer.

Man's age-old dream about inspired creative labour and joyous rest and leisure has become reality in the Land of Socialism.

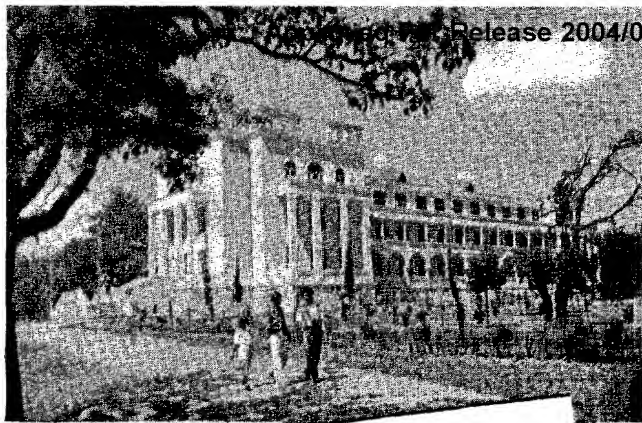
Summer

By V. LUGOVSKOY

In green apparelled, bright, aglimmer
With fun and colour, enter summer.
Much like a pigeon's fluttering wings
The calendar sheds rustling pages. . . .
The sea with shore rough battle wages,
'Gainst amber sand green billows flings.
My country's reaches ope before us,
Vast, boundless, wealthy—woodlands green
Caucasian peaks, great rivers shoreless,
Wides, flowing fields, and skies serene. . . .
A fishing boat's white, slanting sails,
The tranquil waters of a lake,
My Motherland's,
My Russia's vales.
Its beauty wondrous, wide-awake. . . .
Its air that very joy exhales,
A world of riches to explore—
Such is my land. . . .
On grassy meadow
Fall sunny patches, chasing shadow,
And joyful songs, lighthearted, soar
Up to the heavens, by the score!
What plenitude of light and colour!
The sky—thin glass of quivering blue. . . .
No end to roads of warmth and summer,
Our hearts are glad, our world is new!
Leafy-bested branches, tapering, slender,
Wave gently in the placid air,
The wild berries, luscious, tender,
Fresh as the lips of girlhood fair,
Dew splashed, from out the verdure stare. . . .
How radiant, creative, bright,
In work shops, fields, my people's labour,
Their leisure filled

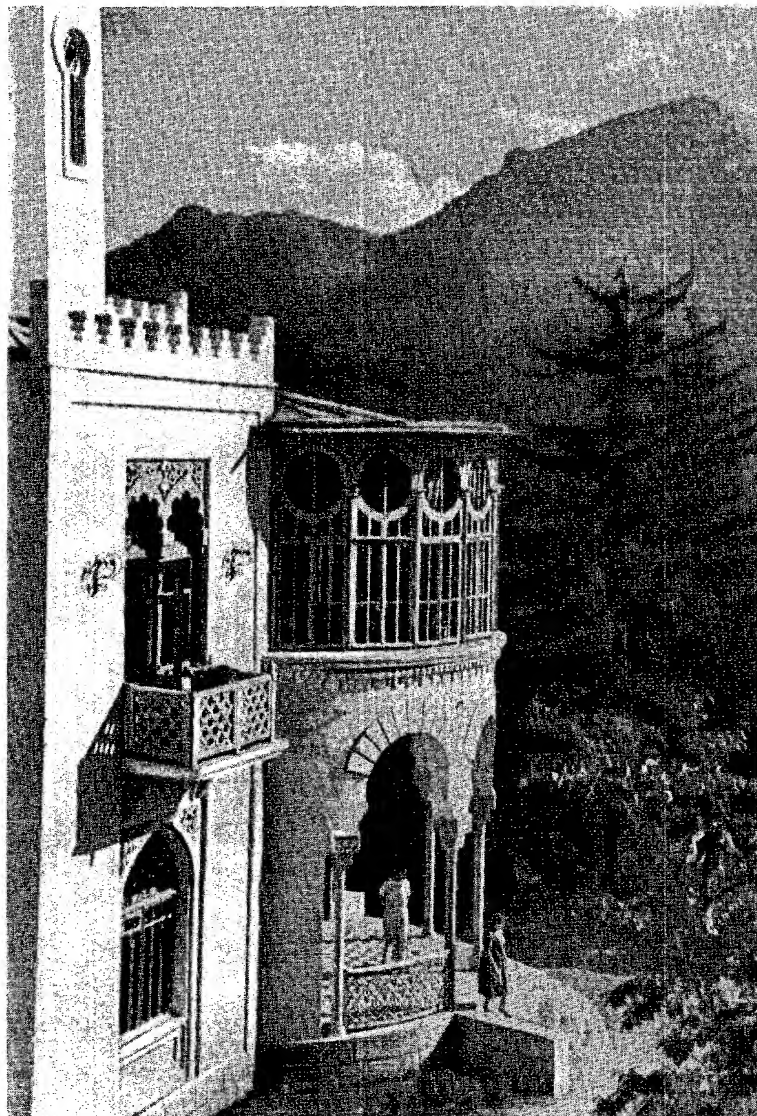
with what delight—
New rest homes for yourself and neighbour!
Clear waters of an emerald hue
These palaces of marble mirror—
This for the many, not the few!
What perfect rest,
What fine endeavour!
. . . Great peaks, exhilarating clime,
Stern ridges, weirdly hanging boulders,
A steep and winding path you climb,
Your rucksack swinging on your shoulders!
. . . Or on a yacht you skim your way
Down watery boulevards all day!
. . . Or with a swift and perfect blow
You send a ball, your racket shying,
Across the net like lightning flying!
Our rights to peace, to peaceful labour,
To things we build, to things we make,
We earned in battle—no foe ever
These sacred rights from us shall take!
Throughout the world,
In every corner
A dream of our sunlit summer
Lives in the hearts of Soviet friends.
Soon will the year arrive, the day,
When to our friends 'twill come to stay!
Your life and mine,
How full and free
In this our Motherland beloved,
Where every fate, each destiny,
By rule of Soviet life is governed!
What wealth of light, what steady weather!
Each passing day
Brings new-found bliss.
What sunlight, what a mellow summer—
The flowering of my country this!

Translated by Irina Zhukovitskaya



Clinical sanatorium in Tskhaltubo, Georgian S.S.R.
Photo by P. Lutsenko (TASS)
Sanatorium No. 41 of the Central Council of Trade Unions
of the U.S.S.R. in Zheleznovodsk, the North Caucasus
Photo by M. Ozersky

Vacationers all at the Kurpaty Sanatorium on the Crimean
South Coast are (left to right) People's Artist of the
U.S.S.R. I. Kozlovsky and his daughter Tasya, People's
Artist of the Ukrainian S.S.R. V. Aristov, and Heroes of
Socialist Labour Y. Fomina and M. Galash, both dairy-
maids of the Karavayevo State Farm in Kostroma Region
Photo by N. Maksimov





The sanatorium of the Ministry of the Coal Industry is located in one of the most picturesque spots in the Sochi health resort.
Photo by Y. Mesnyankin

There is an abundance of flowers and greenery on the grounds of the iron and steel workers' rest home near the city of Zhdanov, on the Azov Sea coast.

Photo by P. Kashkel (TASS)



At the Metro Sanatorium in Alushta, the Crimea. Left to right are vacationers K. Shchikina, technician employed on the Sverdlovsk railway line, I. Baburava, a Moscow apothecary assistant, and I. Yakovleva, a railway maintenance engineer from Kashira, Moscow Region.

Photo by K. Nezhov



AT ZELYONY MYS

By ALEXANDER CHAKOVSKY
Stalin Prize Laureate

Photos by L. Danilov

Yekaterina Litvinova, 34, a steam-turbine operator at the Magnitogorsk Iron and Steel Works, came to the plant's polyclinic. She had never needed medical attention before, and like all healthy persons, she was slightly prejudiced against doctors, medicine and all that. As a matter of fact, she would not have gone to the polyclinic at all, if her husband hadn't insisted on it. It seemed to him that of late his wife was feeling rather too tired in the evening.

After examining the patient, the doctor asked:

"Did you go to a sanatorium on your holiday last year?"

"No," replied Yekaterina Litvinova.

"And why not?" asked the doctor. "You were offered accommodations, weren't you?"

Yes, she had been offered a sanatorium trip personally by a representative of the plant's trade union committee who had come to see her in the shop. But she had declined it, preferring to spend her vacation with her husband.

"There are no symptoms of any illness," said the doctor. "All you need is a good rest. You just haven't gotten over the strain of the war years. I would advise you to go South in the spring or to the central zone of Russia in the summer."

Yekaterina Litvinova chose the South. At the trade union committee office she received a pass entitling her to a month's stay at the Zelyony Mys (Green Cape) Sanatorium of the Central Council of Trade Unions of the U.S.S.R. at 30 per cent of cost, the balance, as usual, being borne by the trade union. The sanatorium was situated in the extreme south of the country, near Batumi on the Caucasian coast of the Black Sea. Litvinova was glad that she would be travelling via Moscow where she had to change trains.

The day came when Yekaterina Litvinova, comfortably settled in the train, started on her way. When she reached Moscow, she decided to spend the interval between trains sight-seeing. There were so many things she wanted to see in the beloved capital. Strolling through Red Square she regarded the Kremlin gates with interest.

"What if Comrade Stalin should suddenly appear!" she thought with a thrill.

She imagined how nice it would be to walk right into the Kremlin where Comrade Stalin's office was, and then go straight in to him and tell him that she, Yekaterina Litvinova, a former sweeper who was now a skilled worker and a Stakhanovite, was on her way South for a holiday... And more... Well, she would find things she would want to say to Comrade Stalin.

"What an idea to get into my head!" thought Litvinova. "There he sits, working day and night I'm sure, while I, on holiday, if you please, get a notion to have a talk with him..." She even blushed at the thought, and taking a long, last look at the Kremlin, she proceeded to the Metro.

The southbound express left Moscow in the evening. Yekaterina Litvinova was soon chummy with all the passengers in her compartment. They too were going to health resorts in the South. One was a worker from Kuznetsk. The others were two girls, both of them textile workers, who were travelling together.

The second day out Litvinova awoke to see through the train window a blue cloudless sky, snow-capped mountains in the distance and sunshine so brilliant that it filled her with joy. Early that morning the train pulled in at Zelyony Mys station. When she stepped down onto the platform, Litvinova's eyes narrowed in amazement. On the right stretched the sea, for all the world like a vast blue carpet. Not a ripple disturbed the surface; it was so smooth and inviting, one wanted to set foot on it and walk right on and on...

On the left she glimpsed a white staircase. Only a few lower steps were visible, the rest were swallowed up in a confusion of verdure. And over all—over the sea, the tall trees and the steep mountains—shone the sun, as fresh and clear and bright as though it had just had a dip in the sea...

"Are you going to the Zelyony Mys?" asked a voice behind her. Litvinova turned. A girl in a white smock which emphasized her bronze complexion, stood before her.

Oh, what a wonderful suntan, thought Litvinova, and wished she could get one like that.

"Yes, I am," she replied with a smile.

"The bus is waiting. This way, please," said the girl, and briskly came forward to take Litvinova's valise.

"No, thank you, I can carry it myself!" exclaimed Yekaterina retreating a step.

A group of people, all with suitcases, entered the bright-green sanatorium bus.

"Is it a long way to the sanatorium?" Yekaterina asked her sunburnt companion.

"Why, there it is!" And the girl pointed high up, to the very sky, it seemed. Way up on the mountainside, framed in dense woods, was a dazzling white building. To Yekaterina it looked like a ship sailing on a green sea.

The bus started. Up and up it went; strange trees such as Litvinova had never seen peeped in through the open windows, and all along the route, the narrow white-stone staircase kept winding in and out of sight.

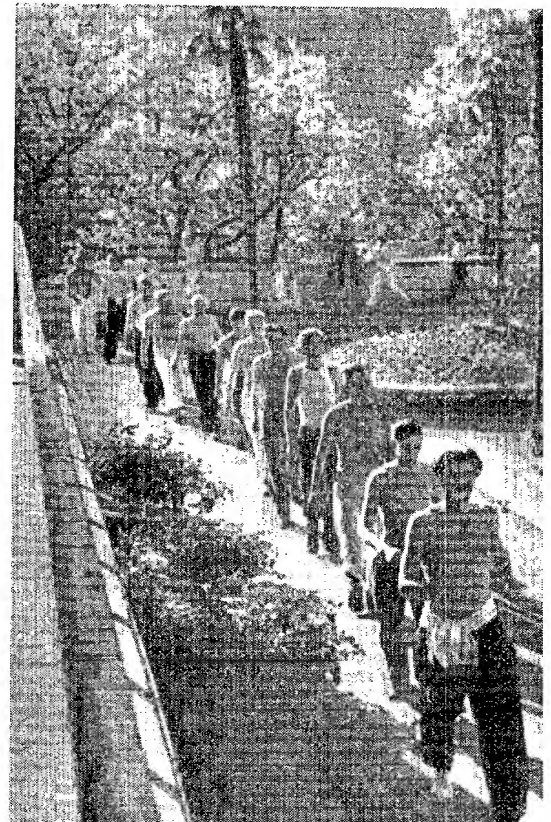
Came the final turn in the road, the last hill was climbed and the bus stopped at the entrance to the sanatorium. Now it no longer resembled a ship ploughing its way through green waves. It was a large, almost completely glassed-in building which dominated the locality, and the palm, eucalyptus and cypress trees around it looked like sentries guarding its tranquillity.

People in white smocks hurried out to meet the bus. Yekaterina Litvinova emerged from the vehicle together with all the other newcomers. A few minutes later she was sitting in the reception room where she was handed her sanatorium book...



Yekaterina Litvinova receives her sanatorium book on her arrival at the health centre

The sanatorium day begins with setting-up exercises



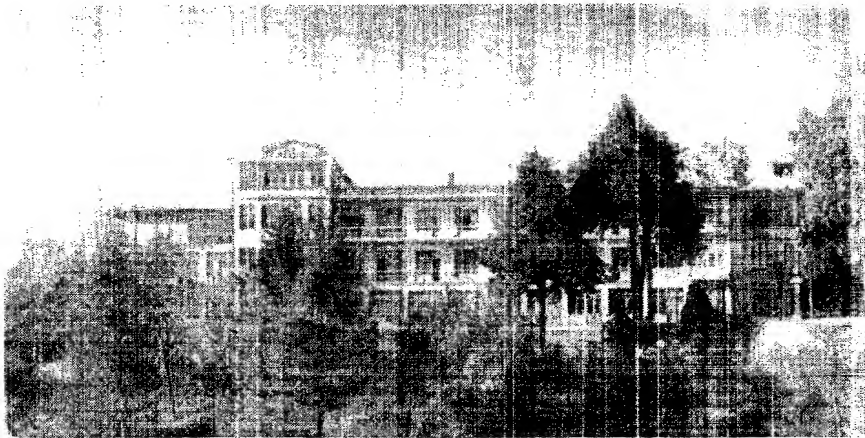
It was pleasant, after her long journey, to take a shower and change into fresh, clean things. . . . Then she was ushered into a large, cheerful room.

Indicating one of the two neatly made up beds, the nurse said: "This one is yours. Your companion is probably out walking. Make yourself comfortable. Then come down to the dining room. Breakfast is waiting."

It was so quiet here. The windows were wide open. And the room was filled with sunshine and bracing sea air. How good it was to breathe here!

Litvinova went to the window. Far below in the valley she saw a wealth of green grass, irises and giant trees which reached up and up as if they wanted to look in her very window. White acacias were in bloom. . . .

On her way to the dining room, Litvinova paused to glance at the plan of cultural activities which hung on the bulletin board. It included a trip to the Cape, an excursion to Batumi and to the Botanical Gardens of the Academy of Sciences of the U.S.S.R. which were situated nearby. Almost every evening there would be the cinema, and if she wished, she could take part in the amateur art activities, attend concerts, lectures, etc.



the white building of the sanatorium could be seen high up on the mountainside

Then she had breakfast in a dining room so filled with light that it gave her the feeling of being inside of a huge lantern.

Gradually the sanatorium began to fill with the hum of voices. Vacationers were returning from their medical treatments, from the beach, from walks. On entering her room, Litvinova found her room-mate there. She was a tall, slender woman, also suntanned.

Friendships spring up very quickly when people are on holiday. Within an hour Yekaterina and her new acquaintance, Pelageya Kuznetsova, were fast friends. And this was all the more natural since the lives of the two women had in many respects been amazingly similar.

The room-mates went out for a walk together. Strolling along a path bordered by palm trees, Litvinova related how, fifteen years ago, as a young girl, she had arrived in Magnitogorsk where her sister worked; how she longed to go to work at the plant and become a skilled worker; how she attended courses for electric motor operators; how the foremen and engineers had helped her study; how she worked during the grim war years and how she was working now. . . . Then Pelageya Kuznetsova, who worked at the Krasnokholm Worsted Mill in Moscow, told her friend the simple story of her own life. She related how thirteen years ago she had come from the village to the mill, how she had studied, and how she had become a skilled worker.

In the evening they showed the picture *Kuban Cossacks*. After the movie, a cultural worker came up to Yekaterina Litvinova and asked if she would like to take part in the amateur art evenings scheduled to be held soon. Why not? thought Litvinova. At home in Magnitogorsk she had often participated in such evenings. She could sing humorous ditties like those that Khristoforova and Nikanorovna sing in *Kuban Cossacks*. Only she needed a partner. Yes, one could be found easily enough. . . .

Another stroll before going to bed. Out in the fresh air. . . but simply to call it that was positively an affront. It was not just fresh, this air, but intoxicating, caressing, as though a million fans were constantly in gentle motion. The stars shone bright in the black-

ness of the southern sky. Unseen and almost unheard, some birds flew past. The moon cast a pale, shimmering path of light, barely discernible on the sea which gleamed opalescent in the darkness. Like a solid, impregnable wall, the trees stood straight, in serried ranks, so tall that their tops seemed to reach the stars. . . .

The next day a group of vacationers went on a sightseeing trip to Batumi. The town was very near, only half an hour's ride by car. During this excursion Litvinova made new acquaintances; they were now like one happy family. There were people from all parts of the Soviet Union at the sanatorium. She met Fyodor Kaleyev, an ex-serviceman, now the leader of a field-crop brigade at a state farm in Sumy Region, and Nikolai Yagodykin, a fitter from Kiev, and a woman worker from Murmansk. . . . Yekaterina Litvinova felt as if she had known them all for ages. . . .

The amateur art evening was a great success. Alexander Leshkovich, a fitter, recited poetry. A spirited sailor's dance was performed by Ivan Yerofeyev, a textile worker. Then Yekaterina Litvinova and Antonina Khimchenko, a lathe operator, sang their ditties. The audience clapped vigorously. The doctors, too, took part: they were surprisingly good dancers. The "Dance of Old Tbilisi" rendered by Dr. Karimov and Dr. Rustamov evoked stormy applause. Then Dr. Karimov did a dance with the fitter Negrafontov as his partner.

It was nearly eleven when the concert ended. How pleasant it was to spend several minutes among the trees before turning in. It was so quiet, the air was so invigorating, and the trees—all these cypresses, palms, camelias, eucalyptus, and others—why, she could sense the trembling of their leaves, some so narrow, that they looked like clusters of arrows, some so wide, they looked like huge burdocks, some rose-coloured like flowers; she could fairly hear them grow.

How good to know that there were still many such days and evenings to come, a whole month of wonderful rest and relaxation ahead of her.

As the days rolled by it seemed to Yekaterina Litvinova that the entire service personnel, all of the ninety doctors, feldshers, cooks, nurses and attendants at the sanatorium were making her the centre of their attention. At her service was an excellent physiotherapy room equipped with diathermy, quartz, ionization, ray baths, sun-ray lamps and other apparatuses. Daily, her bath was filled with seawater, and she had the use of the physical culture room with its gymnastic equipment. In the mornings, she saw three doctors and two consultants—the neuropathist and the ear-and-throat specialist. Then she would go to her masseuse. And most wonderful of all was the fact that not only she, but every one of the ninety-nine other guests at the sanatorium, working people like herself, was accorded the same care and attention by the service personnel.

People took their treatments regularly, but not at all like at a hospital; they strolled in the park, bathed in the sea, lounged in the cozy reading-hall where there were bookcases filled with a great many books and where the latest newspapers and magazines lay ready-to-hand on the table; they breakfasted, dined, took their hour's after-dinner nap, came to the dining room for afternoon tea, went walking, and finally, after supper, gathered in the social hall or the broad verandah, which so resembled the deck of a ship, to listen to music and dance. . . .

This splendid health resort, which offers its guests the last word in medical treatment, the wonderful southern sea, sunshine, fragrant verdure, flowers and tranquillity, is open all year round.

After taking the course of treatment at the sanatorium, the vacationer is thoroughly rested, in good health and excellent spirits. And as one party of vacationers leaves, another arrives. . . .

There are in the U.S.S.R. hundreds of sanatoriums like the Zelyony Mys. They cater to ordinary Soviet people who go there in realization of the right to rest inscribed in the Stalin Constitution.

. . . We left Zelyony Mys early in the morning. From the railway station below, the sanatorium again resembled a dazzling white ship poised on the crest of a wave in a vast ocean of greenery. The 100 people staying at the sanatorium were still wrapped in sound, serene sleep. And in sanatoriums and rest homes throughout our country, thousands, tens of thousands of Soviet people were likewise fast asleep at this early hour. . . .

The Soviet state is guarding their rest, their health.



BIRCH GROVE

Painting by I. Levitan
State Tretyakov Gallery

I. L E V I T A N

The fiftieth anniversary of the death of Isaac Levitan, the eminent Russian landscape painter, was marked in July. His paintings, which are permeated with the poetry of Russian nature and a deep love for Russia's broad plains, forests and waters, have gone into the golden treasury of Russian art.

Widely known are the great artist's *March*, *Fresh Wind* and *Vladimirka*, and especially his canvas *Golden Autumn*, depicting the banks of a small river garbed in the bright gold of autumn. The very sky seems to reflect this golden sheen and the air is pure and transparent like crystal. Unforgettable is his birch grove rising from a carpet of tall, lush grass and bathed in the rays of the summer sun, as is his canvas of a great river during spring flood.

Levitan's paintings inculcate on Soviet people a deep feeling of love for their homeland, and the people revere the eminent artist whose canvases are so replete with immortal beauty and charm.

HIGH WATER

Painting by I. Levitan
State Tretyakov Gallery



Letter to a Friend Abroad

Soviet women are conducting an extensive personal correspondence with working women in many other countries who evince a keen interest in the life and work of their Soviet friends.

We publish here a letter from Marina Kovalyova, a Soviet actress and a Stalin Prize Winner, to Rita Barnes, a British working woman. The accompanying photographs give glimpses of the life and work of Marina Kovalyova.

Dear Rita,

I learned through the Soviet Women's Anti-Fascist Committee that you would like to correspond with a Soviet woman and that you are interested in the theatre and the cinema of our country and the life and work of our actors. I too would like to write to you. I am a young cinema actress, and I hope that my simple story will open to you a page from the grand book of Soviet art—a book that all of us, veterans and young actors alike, are writing by our creative efforts.

You probably think that I was born under a lucky star. No, this lucky star shines for all Soviet people alike. My life-path is the path of millions of people in my Homeland. Here all work is equally honourable—the work of the actor and the collective farmer, the academician and the factory worker. The only thing that counts is to work creatively, to love your calling.

When I was in the seventh grade of secondary school, a group of film directors visited us: they were looking for girls to take part in the children's film *Seventh-Graders*. Among others, I was invited to come to the studio. You can't imagine how excited we all were! I happened to be the type they wanted, and I was offered the role of Tanya Rusanova, a Young Pioneer. That was the beginning of my "film career." When the picture was released on the screen, I joined a children's cinema group at the Moscow House of Pioneers.

My next role in the films was that of Olga in *Timur and His Team*, and after that I appeared in the picture *The Little Hunchback Horse*.

In the Spring of 1941 I was already finishing ten-year school. I had an awful lot of work to do. My studies in the graduating class as well as my work at the film studio took up a great deal of time. It wasn't easy, but I was resolutely determined to see it through. And I did. I successfully finished a picture at the studio, passed my exams in school, and received my matriculation certificate with honours.

How happy I was that Spring and early Summer! What radiant hopes filled our hearts when we gathered at school on June 21 for commencement! Our Homeland opened wide before us so many broad and joyful roads. I could not fall asleep all dawn, so filled was I with happy thoughts and emotions. . . .

And then, at midday on June 22, the first thing that I saw when I awoke was my mother in tears.

"Get up, Marina, dear," she said sadly, "the war has broken out. The German fascists have attacked our Country."

I think it was that moment that made me an adult. Soon afterwards I joined a front-line theatre. I wanted to do my bit in the common struggle of our people against the hated enemy through the medium of my art, immature though it still was at the time.

Later, when I joined the studio school of the Moscow Art Theatre, I thought a great deal about the heroic traits of the new Soviet human being and cherished the dream of portraying them on the stage and screen. At last my dream came true. Last summer, when I was already an actress at the Art Theatre, I started work on my role in the picture *The Fall of Berlin*.

Perhaps you have seen this picture and recall the girl in it, Natasha Ivanovna. Well, it was this ordinary Soviet girl that I was to depict. My own life arose before me in all its vividness. I was to address the audiences in the name of my own generation, and I sought to play this role sincerely, truthfully. Together with the other participants in this film, I was awarded the high honour of a Stalin Prize.

I must tell you, dear Rita, that from my childhood years I have taken a keen interest in social activities. I have always been attracted to everything going on around me, have studied people and their characters, and have always felt myself part of the great, united collective of Soviet people, ardently devoted to our Party, our great people, and to our beloved Stalin.

Today the ordinary people of all countries are fighting for peace and against the instigators of war. I want to believe that you too have put your signature to the Stockholm appeal of the Permanent Peace Committee. This is at the present moment the prime and most important duty of every working man and woman, of all who do not want a new, sanguinary war.

With this, dear Rita, I will close my first letter to you. Write me about your life and work, about your interests and pursuits. I shall be very glad to reply.

Sincerely yours,
Marina KOVALYOVA

Moscow, June 13, 41

Stills from the films (reading down) *Seventh-Graders*, *Timur and His Team* and *The Fall of Berlin* (Part I)

Opposite page, top: Still from *The Fall of Berlin* (Part II)



Marina Kovalyova with her son Alyosha

Photos by V. Kiachlovsky and Y. Khalip



Marina Kovalyova chats with students of the V. I. Nemirovich-Danchenko studio functioning at the Moscow Art Theatre



GIRL WITH PEACHES

Painting by V. Seov
State Tretyakov Gallery

The Happiest Man

AFTER THE SHORT STORY BY ALBERT MALTZ

Drawings by A. Taran

Albert Maltz is a talented American writer widely known as an active fighter for peace and against the reactionary policy of the ruling circles of the United States. His writings are a powerful indictment of the "American way of life," of the oppression and exploitation of the working people by a handful of monopolists. In a number of his stories Maltz describes the sufferings of the ordinary people of America ground down by the capitalist system. We publish here a dramatized sketch by M. Levina based on Albert Maltz's story *The Happiest Man on Earth*.



CHARACTERS:

JESSE FULTON—An unemployed.

TOM BRACKETT—A trucking dispatcher.

Scene is the dispatcher shanty. Behind the wooden counter which partitions the shanty stands a desk, a swivel chair and a telephone. On a bench in front of the counter sits Jesse Fulton. He is thirty but looks all of forty. His hunched figure is expressive of an intense weariness and hopelessness. He has straight good features and a lank erect body, but hunger and privation have stripped the flesh from his bones and silvered his hair. From time to time he slaps some of the dust from his shabby suit and examines his worn shoes ruefully. Tom Brackett enters. He has a rather dour face and his gestures are forceful and incisive, but beneath his dry businesslike exterior one senses a kind heart. Brackett comes in briskly carrying a sheaf of papers. Jesse rises to his feet.

JESSE (timidly): Hallo, Tom! (Tom goes over to his desk without looking at him, sits down and proceeds to examine his papers.)

JESSE (to himself): He didn't recognize me. . . Have I changed that much? (He coughs.)

TOM (without raising his head): Yes? (Jesse limps up to the counter and thrusts his hand nervously through his tangled hair.)

TOM (still busy with his papers): Well? What do you want?

JESSE: Don't you know me, Tom? I'm. . .

TOM (looking up in surprise): Eh? (Telephone rings. Tom picks up receiver.) Hallo! Hallo! Yes, Brackett speaking. What? Another one? Davidson, eh? Didn't show up for work? Blown up along with the truck? That's the third! Tell Allen to get going at once. Tell him to report at three o'clock. All right! (Hangs up and leans back in his chair.) What did you say?

JESSE: I'm. . . Jesse, Jesse Fulton.

TOM (amazed): Jesse?

JESSE: Yes. Your brother-in-law Jesse, Ella sends you her love.

TOM (goes over to Jesse and surveys him incredulously, trying to measure the resemblance to his brother-in-law as he remembers him): Yes, I believe you are. But you sure have changed. You were such a husky kid. Lots of muscle and beef to you. Remember those football games we had? You were a swell player. You lost weight, I guess?

JESSE (irritably): Sure I've changed. We all change, don't we?

TOM (still scrutinizing him): Your eyes are the same, though. I always liked those shy, grey eyes of yours. (Pause.) Jiminy Christmas, excuse me, boy. Come in. Take a seat. (Grasps Jesse's hand and shakes it.) I am glad to see you. You just looked so tired. (They both sit.)

JESSE (runs his hand through his hair): I'm not tired.

TOM: Why are you limping?

JESSE: I stepped on a stone. It jagged a hole through my shoe. The shoes are about finished. Hell, I hiked all the way here. . .

TOM (alarmed): There's nothing wrong with Ella, is there?

JESSE (evasively): No, she's all right.

TOM: And the kids?

JESSE: They're okay too.

TOM: Tell me about Ella and the children.

JESSE: Oh, they're fine. Except Charley, the young one, he has to wear a brace. He can't run around. But he's smart.

TOM: Ella writes me quite often but she never told me things were so bad for you, Jesse.

JESSE: Well, you been having your own troubles, ain't you?

TOM (softly): When our girl died, my wife and I took it mighty hard. Then the printshop where I worked as linotype operator closed down. The big fellas are swallowing up the little guys and the workers get thrown out on the street. . .

JESSE (sadly): And then you start tramping about hunting for a job. . . But there aren't any jobs. It's tough on us workers. (A pause.)

TOM: I hated to take this job. But when there's nothing to eat in the house and you're threatened with eviction you take anything. . . But tell me something about yourself. (He looks searchingly at his brother-in-law.)

JESSE (softly): It can wait.

TOM (anxiously): It ain't you and Ella?

JESSE (quickly): Why no! However did you come to think that? Why Ella and me. . . (he breaks off and laughs.) Why, Tom, I'm crazy about Ella. She's just wonderful. She's just my whole life, Tom.

TOM: Excuse me, Jesse, but you know. . .

JESSE: Tom, listen. I came here on purpose. . . (Runs his fingers through his hair again.) I want you to help me.

TOM (gently): Damn it, boy. I can't do much. I can hardly make ends meet myself. You know how it is with a family, and a sick mother-in-law besides.

JESSE: Sure, I know. I know you can't help us with money. But I met a man in our town who works for you. He said you could give me a job!

TOM: There ain't no jobs here, Jesse.

JESSE: But. . . I thought. . . I started out as soon as I heard it. Hell, I've been walking for two weeks, pushing ahead like crazy, in all weathers, not stopping to eat or sleep. . .

TOM: You come walking from Kansas City in two weeks so I could give you a job?

JESSE (eagerly): Sure, Tom, of course. A job.

TOM: I haven't any job for you, Jesse. It's a slack season. And you don't know this oil business. It's special. Skilled workers are idle nowadays. Don't you think I'd have asked for you as soon as there was a chance?

JESSE (with despair in his voice): But he told me you could hire! He told me. He drives trucks for you! He says your department always needs men.

TOM (in a flat voice): Oh. . . you mean my department?

JESSE: Yes, Tom. That's it.

TOM (*softly*): Do you know what sort of work it is?
JESSE: Sure. You're a dispatcher, ain't you? You send the dynamite trucks out?

TOM: Who was the man, Jesse?

JESSE: Everett, I think his name was.

TOM (*slowly*): Egbert? Man about my size?

JESSE: Yes. He isn't a phony, is he?

TOM (*rises and walks over to Jesse*): No, he isn't a phony. (*Pause.*) Or rather, he *wasn't*. . . . Jiminy, boy, you should have written me before you trekked all the way down here.

JESSE: I didn't write on purpose. I knew you'd say "no."

TOM (*his face stern and gloomy*): I'm going to say "no" anyway, Jesse.

JESSE (*pleadingly*): Oh no, Tom, you can't do that. I've got to get a job. Ain't there any jobs, Tom?

TOM (*sternly*): Sure there's jobs. There's Egbert's job if you want it.

JESSE: He's quit?

TOM: He's dead. On the job, Jesse. Last night.

JESSE: Oh!

TOM (*sits down beside Jesse*): Now listen here. It ain't dynamite we carry.

JESSE: I know. . . .

TOM: Wait, now. They don't use anything as safe as dynamite.

JESSE (*doggedly*): I know. You don't have to think I don't know.

TOM (*angrily*): Yes, but do you know that it's enough for you to cough, to sneeze, enough for you to run over a stone your headlights didn't pick out—and that's the end of your truck. . . and you.

JESSE: I know, Tom.

TOM: Shut up a minute. This stuff goes only in special trucks! At night! They got to follow a special route. They can't go through any city and if they lay over it's got to be in a special garage. Don't that tell how dangerous it is?

JESSE: I'll drive careful. I knew how to handle a truck.

TOM: So you think Egbert didn't know how to handle a truck?

JESSE (*with a set look on his face*): Tom, you can't scare me. I got my mind fixed on one thing: Egbert said he was getting a dollar a mile.

TOM (*angrily*): Why do you think the company has to pay so much?

JESSE: I can get the same, can't I?

TOM (*savagely*): Sure you can get the same. Until you run over a stone in the dark, or get a blow-out so as you jar the truck. And then there's no truck left. No corpse. Nothing. Maybe somebody'll find a piece of twisted steel off in a cornfield. But there's no use looking for the driver, we never find him. That's what you get for your God damn dollar a mile!

JESSE: I see.

TOM: All we know is that the driver don't come in on schedule. Then we wait for the police to call us. (*Pause.*) That's what happened to Egbert. Something went wrong on a bridge. . . . there's no more truck, and no more Egbert. Egbert has a mother, a wife, kids. He was thirty. See?

JESSE (*covers his face with his hands*): All right, Tom, you've warned me. I don't care. Now you be good to me and give me the job.

TOM (*slapping the palm of his hand down on his desk*): No. JESSE (*desperately*): Listen, Tom. Just look at me. Don't that tell you enough? I can't live like this any more. I've got to be able to feed my family. (*Hoarsely*): Give me the job.

TOM: No.

JESSE: I've got to have it.

TOM: Every year there's three out of five drivers gets killed. Is it worth it?

JESSE: Is my life worth anything now? We're just starving at home.

TOM: I'll borrow some money and we'll telegraph it to Ella. Then you'll go home.

JESSE: And then what?

TOM: Sometime you'll get a job.

JESSE: No. I don't believe that. There's no more jobs in our country.

TOM: You got to have some courage.

JESSE: I got all the courage you want. But I ain't got no hope.

TOM: For God's sake think of Ella a minute.

JESSE: Don't you know I'm thinking about her? That's what decided me. (*In a hushed, pained whisper.*) Ella ain't pretty any more, Tom. Ella was like a little doll, remember? She ain't twenty-nine yet, Tom, and she ain't pretty no more. (*Tom covers his face with his hands.*) I. . . we haven't even the right to have families when we can't feed them.

TOM: How do you think Ella will feel when she knows the risk you're taking?

JESSE: I won't tell her. Tom, you got to give me this! I can't keep looking at my little boy's legs knowing that if I'd had a job he wouldn't have had the rickets. He looks at me as if he was saying: "It's your fault I'm like this." I've just been a failure.

TOM: Don't talk nonsense. You ain't a failure. There's millions of men like us in the United States. That's "free America" for you. It's the fellas who run the country that are to blame.

JESSE: Tom! You got to help Ella, the kids and me.

TOM (*softly*): But what's going to happen to them? Because sooner or later you're going to get killed.

JESSE: Okay, then I do. But meanwhile I can buy milk and sugar for the children. I can buy Ella a pair of shoes. I want her to eat meat twice a week. I want to smoke. I want to take my family to the movies once a month. . . .

TOM (*mearily*): Oh, stop it.

JESSE: Listen, Tom. If I last only three weeks, how much money will I have? And maybe I'll last a year? I can fix Ella up nicely. I'll tell her I'm only making forty dollars and you put the rest on a bank account for her.

TOM: Oh, shut up.

JESSE: You're going to help me.

TOM: You think this job is easy for me? You think I don't know what it means not to be able to sleep nights thinking of the fine young fellas like yourself I'm sending out to their death. This God damn life has made a murderer of me. (*Pause.*)

JESSE (*softly*): Tom, you got to. You got to.

TOM (*in a low, hoarse voice of infinite weariness*): Oh, God damn it! All right, I'll take you on. Are you ready to drive tonight? (*Jesse tries to say something but cannot. He turns his face away, his shoulders shaking.*) I'll send a wire to Ella. In a couple of days you can send her fare. You'll have some money then, that is, if you last the week out, you jackass!

JESSE (*springs up and wrings Tom's*

hand): Thanks. Tom. Lord, Tom, I'm so happy I'm ready to sing.

TOM: And now get out of here and let me do some work. Go home to my place. Eat a good meal and get some sleep. (*Turns back to his papers.*)

JESSE: Tom!

TOM (*reluctantly*): What?

JESSE (*his gaunt face shining with a kind of fierce radiance*): Tom, I'm the happiest man in the world. I'm the happiest man on the whole earth! (*Limps out.*)

Tom watches until Jesse disappears. Then he lurches himself over, with his head in his hands as though crushed by the burden of life.

TOM: That's happiness in America!

He has lost all hope of finding work

From a series of drawings entitled *This Is America!* by B. Prorokov, Stalin Prize Laureate



"That's happiness in America. . . ."



Approved For Release 2016/06/06 : CIA-RDP80-01085R000300010001-9

In Marshallized France

The conditions of the working people of France, caught in the toils of the Marshall plan engineered by the American imperialists, are deteriorating disastrously. There are more than 500,000 unemployed in the country, poverty and want are growing, and the homeless are increasing in number. Even the workers who still have jobs suffer from chronic under-nourishment, for their wages are not enough to ensure the most modest standard of decent living



This unemployed worker sleeping on a bench at the Concorde underground station is one of thousands of jobless and homeless in the French capital



A great many workers in Paris are compelled to live in dilapidated dwellings in incredibly overcrowded and squalid slums. Typical slum-dwellers are these children of a worker's family



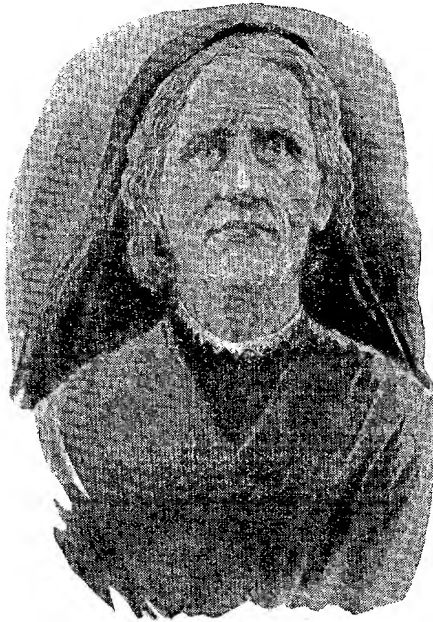
Homeless Parisians spend the night on the sidewalk outside a cinema theatre on the Champs Elysées



A Paris unemployed worker's children in their "apartment." They are hungry, but instead of food they get cheap crime literature with the help of which the American imperialists are seeking to pervert the minds of the rising generation



Starving unemployed searching for remnants of food in garbage cans is a common sight on the narrow sidestreets of Paris



Drawing by I. Smekhov

A MOTHER'S LETTER

By G. RUBLYOV

Rouen is my home, I'm a mother
Who lost sight and sons in the war;
Guerrillas, they died so no other
In France would know grief ever more.

They fought for the free, happy nation
Their motherland didn't become,
They died for the new generation,
For freedom, for justice to come.

But, Stalin, to you I am writing
These lines with no wish to complain—
I know that your children fell fighting
In millions so freedom would reign.

The cause of world peace you defended,
The world from destruction you saved,
A hand of protection extended
To peoples cowed, beaten, enslaved.

Your genius, so forceful, compelling,
My thoughts and my dreams holds in sway,
And here in my poor little dwelling
Each day for your welfare I pray.

Foes threaten ourselves and our children—
In union with you our strength lies,
So writes on behalf of all women
A mother of France her allies.

Translated by Irina Zhukovitskaya

A MOTHER'S LETTER

Verse by G. Rublyov

Mus'ic by I. Dunayevsky

Con moto *rit.* *p*

Can'te

Piano *p*

a tempo

en is my home, I'm a moth-er who lost sight and sons in the war, *Suer-*

- rit - las they died so no oth-er in France would know grief ev-er

un poco mosso *piu f*

more

They fought for the free na-tion na-tion their

piu f

moth-er land did not be-come *Tempo 1*

They died for the new gen-er-

rit *a tempo*

a moth-er for free-dom, for jus-tice to come.

p

rit

1 2

TWO BRITAINS

By LUDMILA DUBROVINA

Deputy Minister of Education of the R.S.F.S.R.

Not long ago, I was in Great Britain with a delegation of Soviet women which made a trip to that country on the invitation of the British March 8 Committee. We visited nineteen towns in the Midlands, South Wales and Scotland. We attended thirty-nine meetings and came in contact with people active in public life; we visited a number of factories and establishments of various kinds catering to cultural needs, and we went to workers' homes.

During our trip, a vivid panorama of strange and contradictory impressions passed before our eyes. We saw two Englands—the England of Attlee, Bevin and Churchill, who are ruling the country today, and the England of the plain folk, of progressive people, who are waging a struggle for the morrow—two Englands in conflict.

★

After flying for a long time above the clouds, our plane began to descend. Below us we saw the cold waters of the Channel. Another hour, and we were passing over the blueprint-pattern of a large city spreading far and wide. We circled and began to descend on the outskirts. Then the plane touched down and raced along the asphalt of the airdrome. Slowly the roar of the propellers died away. We were in London.

The orderly formality of the airdrome. Cold, indifferent faces. But then we saw two faces that were different—that bore warm smiles. These belonged to representatives of the British women's democratic organization which had invited us. The first hearty hand-clasps. The first sense of friendly warmth. Then, while the passport formalities were still going on, reporters descended upon us, showering us with questions about the purpose of our visit.

We had come on the invitation of the British women, we told them. We wanted to attend women's meetings, to tell the working women of Britain about post-war recovery and construction in the Soviet Union and the development of our culture, to tell the British people that the Soviet Union had always consistently fought for peace and would continue to do so in the future, to extend a friendly hand to the British working people, to strengthen the ties of friendship between us in the struggle for peace, against the instigators of another war.

The England of Attlee, Bevin and Churchill presented a gloomy picture of reaction conducting its offensive ever more openly. As for the broad strata of the people, they still are unable to grasp the full meaning of the results of the last general elections.

In vain do the Labourites advertise their "social reforms" and claim that Britain is building up a "democratic Socialism," for they no longer are able to revive their past popularity which stemmed from post-war illusions and demagogic promises. The masses whom the Labourite leaders have deceived are becoming more and more disillusioned in the policy of the Labour Party which has resulted in the strengthening of reaction.

We had an opportunity to see with our own eyes those "social reforms" which the Labourites like to boast about. For instance, they hold forth proudly about the nationalization of the mines and railways that they put through. But progressive people in Great Britain can see just what this nationalized Labour style means in actual fact. The enterprises nationalized are those which had been running at a big loss to their owners; now each of these owners has received big compensation for the nationalized property and bargaining is still in progress at many mines with regard to the compensation figure.

The Labourites declared that the nationalization they effected was the "beginning of a peaceful transition from capitalism to Socialism." In reality, however, this "nationalization" turned out to be one of the most profitable business deals ever put through by the capitalists at the expense of the state.

We visited a mine in Chesterfield. At the entrance there is an inscription saying that this is a mine run by the people. But the miners look at it with a wry smile, and name the men who are on the various boards and committees managing the enterprises "on behalf of the state." All of them are the mine-owners of yesterday or their managers.

The railways, too, are nationalized, but after the same pattern. On our travels we rode in a comfortable coach. During the journey a smartly dressed employee went round all the passengers and collected an additional sum of money, reckoning it on an automatic adding machine. When we asked what all this was about, we were told that the car belonged to a private company.

The Labour leaders laud the new housing construction as proof of the concern they display for the working people. We inspected a new house in London. It was of standardized architecture, but with all the essential conveniences. It appeared, however, that it was out of reach for ordinary workers; the rent would take a quarter of the wages of a worker in the average wage bracket. In Dundee we saw cheaper housing—tiny standardized houses hot in summer and cold in winter. It is mostly houses of this type that are being built.

There is a great deal of loud, demagogic talk about free medical service. We were very much interested in a well-equipped Health Centre in a London district. This was something the workers had won. But then we learned that there are only seven such centres for the whole of England. Free medical aid is accessible only to an insignificant section of the population. The existing network of medical institutions is far from adequate. We were told that people have to wait six or seven months to have their tonsils removed. Tubercular workers in Manchester have to wait nine months to get into a sanatorium. In Clydebank, there is only one out-patient clinic for 50,000 people. As before, the private medical practitioner remains the main form of medical service—and the fees are prohibitive for many working people.

According to the law passed in 1944, there is universal compulsory education from the ages of five to fifteen. But in reality it is far from universal. The formal provisions of the law proclaiming compulsory education of all children conceals a striking—I might almost say classic—example of a reactionary system of public education. At the age of eleven or twelve, after finishing elementary school and passing examinations, the children are divided into two groups. Those who are considered capable enough to continue their education are sent to grammar schools, and those who are declared incapable go to the ordinary schools, which provide a very meagre and indefinite range of general knowledge. Ministry of Education officials themselves have admitted that these "incapable" children make up about 75 per cent of the total.

British schools have no standard plan of study, no program laid down by the Ministry of Education. The general programs and study plans are worked out by the heads of the schools and the teachers, according to their own ideas. There are also no standard textbooks. School books are compiled and published by private individuals and firms, and the Ministry of Education has nothing to do with all this, and even considers any state interference in the work of the schools to be impermissible.

We visited some girls' schools. We were surprised to see that these schools took pride not in their physics, chemistry and biology laboratories, but in the kitchens, where the girls learned to cook, and the model apartments which they were taught to keep clean and in order. In other words, the main purpose of these schools is to train the girls to be housewives.

In "democratic" English schools, corporal punishment is not yet abolished. This fact was confirmed by Mr. Hardman, the Parliamentary Secretary for the Ministry of Education, who simply pointed out that only boys are flogged, and every case of corporal punishment is recorded—who was punished, what for and how. As for abolishing corporal punishment altogether, the Ministry of Education surprisingly enough has not even raised the question.

What has been raised, however, is the question of reintroducing corporal punishment for adults in view of the fact that crime in Great Britain has reached alarming proportions. In some British papers we read about proposals to restore the "cat," which, as is known, was used in England in the last century. Karl Marx, exposing the cruelty of British officers, once wrote the following about this instrument of torture: "It should not be forgotten that the 'cat' not only causes physical pain—it leaves scars which never disappear."

marking out, branding, a man to the end of his life. Even in the British army such a punishment, such a brand, is actually equivalent to life-long disgrace...."

And in the Britain of today, which boasts of its civilization, they are talking of restoring the "cat."

The living standard of the British working class is declining from day to day as an inevitable result of the growing world economic crisis. The burden of military expenditures is weighing ever more heavily on the shoulders of the working people, and the economic position of Britain is steadily deteriorating. Unemployment is increasing and prices are rising continuously.

The American and British imperialists are seeking a way out of the growing crisis in war, and from day to day the corrupt imperialist press is howling louder and with increasing frenzy about the inevitability of another shambles.

On the day when the appeal of the World Peace Congress Permanent Committee was to be presented to parliament, hundreds of people came to the House demanding peace and protesting against the preparations for another war. But for them the doors of the British parliament were closed. From early morning the members had been disturbed by an event that had taken place during the night: under cover of darkness, some unknown hand had inscribed on the wall of the parliament building the "seditious" word "Peace." And it was peace which the voters were coming to parliament to demand. That was why on that day, in defiance of tradition, they were not allowed in the gallery.

On this occasion we decided to be with the British people. At four o'clock we went to the parliament building. Two long lines—on the right, individual electors, and on the left, delegates of public organizations—were awaiting their turn to enter the premises where petitions may be handed in. We Soviet delegates were recognized at once. People came running to meet us, crying: "Long live the Soviet Union!" "Long live Soviet women!" "We want peace!" "We don't want war!"

We entered the building, and found about a hundred men and women in the circular lobby. Each one was carrying a small leaflet with the demand for peace. We were at once surrounded by a close ring of simple, poorly-dressed people. We shall never forget the woman carrying an infant in her arms and accompanied by two thin little boys, one of whom was too weary to stand and dropped to the floor crying. Her burning black eyes were fixed on us.

"I've been here for three hours," she said angrily, "but I'm going to stop here till they come out! We demand peace, we don't want war! Just look at our kiddies—they're always hungry, and we haven't a home to live in. And the government's throwing money away on armaments!"

But she and the other English men and women waited in vain for the men they had elected. The members of parliament, who are pursuing a policy harmful to their people, concealed themselves from their electors.

Such is the England of Attlee, Bevin and Churchill.

We also saw the England of the plain folk, the England of those who refuse to accept the criminal preparations for war, who will not reconcile themselves to shameful apathy, indifference or depression. We saw the England which is fighting and which—we are sure of it—will yet say its word. We met these ordinary people, these progressive men and women, at meetings and in workers' homes. We spoke to them from the rostrum, and we talked to them in small intimate gatherings—conversations which sometimes lasted for hours. We shall always cherish grateful memories of the heartfelt hospitality displayed by so many of the ordinary people of England.

...Two thousand Englishwomen came to an International Women's Day meeting in London. The huge Kingsway Hall was packed. On the walls were slogans appealing to women to unite in the struggle for peace, proclaiming peace as the birthright of man, and calling for friendship with the women of the colonies.

The spirit at that meeting was splendid. One of the speakers was a representative of the women of France, Chevrin. In deep silence the audience heard her speak of the vow of the French mothers, who declare that they will never give up their sons for war against the Soviet Union, heard her describe a peace demonstration of French women and the heroic strike of the French dockers who are refusing to load armaments for the criminal war in Viet-Nam.

The meeting was deeply impressed by a letter from English women who had been evicted from their homes because they were unable to pay the rent. They had had no homes for many months already. There were cries of "Shame!" from the hall when this letter was read out.

Women active in public life addressed the meeting. Isabelle Brown, well known in the women's movement in Great Britain, delivered a striking speech. She spoke with spirit, citing facts exposing the warmongers in America and Great Britain. In conclusion she asked for contributions to support the women's organizations. Collections are a tradition at English meetings. There was a rustle along the rows as pound and ten-shilling notes were taken out, and the clinking of silver and coppers falling into plates.

The meeting gave the Soviet women's delegation a very warm welcome.

We attended many meetings in other parts of Great Britain. Very often they were quite small ones, for it is not a simple matter to organize a meeting in Britain. Many owners of halls did not want to let them for meetings which were to be addressed by Soviet delegates. In addition to this, the democratic women's organizations often had insufficient funds to hire a hall and advertise in the papers. Nevertheless, not a single meeting was called off.



A peace meeting in London. The streamers read: "The Atlantic Pact Is a War Pact"

We saw how difficult it is for democratic women's organizations in Great Britain. It is not easy to break through inertia, to overcome petrified tradition. We could see that the main task confronting them now is to strengthen the democratic women's movement, which is still scattered and disunited, to take resolute steps to unite all the progressive, democratic forces in Great Britain and link them up with the international forces fighting for peace, to strengthen friendship with the great standard-bearer of peace, the most sincere friend of the British people—the Soviet Union.

The speeches made by Soviet delegates at meetings were heard with the closest attention. Sometimes it happened that we were met at first with a certain reserve, but as the meeting went on, a cordial and close contact with our audience would be established. We always evoked a warm response when we spoke of how the Soviet Union, after carrying the main burden of the war, came out victorious and saved not only our own people, but also other peoples of Europe and Asia. The mention of Stalingrad was invariably met with enthusiastic applause. With genuine admiration the British women listened to our account of the true equality enjoyed by women in the U.S.S.R., of the Soviet Union's achievements in post-war construction, and of the three successive reductions of prices effected in our country. Some of the meetings ended with the singing of Soviet songs. Afterward the women would give frank expression to their feelings in hearty, significant handshakes, simple, sincere words of friendship, and requests for a few words in an album or our autographs.

At a meeting in Southampton an elderly woman came up to one of the Soviet delegates and gave her a hearty kiss.

"I'm kissing you because you're an engineer," she said. "I'm unemployed."

In London, we went to meet a group of Hackney housewives. We were greeted by a demonstration carrying placards with the words: "Long live peace!" "Greetings to Soviet women!" "Long live Anglo-Soviet friendship!" We couldn't talk there on the street, so we all had to squeeze into somebody's home, where the small rooms were packed to bursting. In the most prominent place on the wall hung a portrait of Comrade Stalin.

"Churchill's a warmonger," said one of the women. "We don't want to have anything to do with him. The English people sincerely want friendship with the Soviet Union."

One of the speeches delivered at a mass meeting in Nottingham was particularly striking. "They want to blot out the sun, but its rays nevertheless reach us!" the speaker declared in conclusion, referring to the Soviet Union which he had had occasion to visit three times.

Our Scottish friends gave us a warm welcome in Glasgow.

Our many conversations with English people showed us very plainly that the government and the reactionary press are doing everything to prevent them from learning much about the Soviet Union. In many cases, questions put to us at meetings testified to



The appeal of the Permanent Committee of the World Peace Congress has evoked wide response in Britain. Meetings and demonstrations have been held in all the leading centres of the country demanding an end to the piling up of armaments, prohibition of the atomic weapon and termination of the criminal war in Malaya. The demonstration shown here took place in London. The photo is from the *Daily Worker*

an utter ignorance of life in the Soviet land. In fact, the minds of many have been poisoned by all kinds of slanderous fabrications. For example, we were asked whether it was true that the Soviet Union had rejected the British and American proposals to ban the atom bomb. It was clear that the reactionary British papers, on their masters' orders, were concealing the real stand of the Soviet Union on this question, concealing its resolute, consistent struggle to ban the atomic weapon and to ensure a lasting peace, a struggle which is an essential part of our Stalin foreign policy. There was also a question as to whether it was true that in the Soviet Union rich people walk on one side of the street, and poor people on the other. Our English friends joined us in laughing at this stupid invention.

We could feel that in spite of all the obstacles our friendship with the British working people was growing stronger every day and every hour. We told our friends about everything that interested them in our Soviet land. In these talks the plain folk of Britain heard irrefutable facts about the great victories of Socialism which the Soviet land has scored under the leadership of the great Communist Party and our leader and teacher, Comrade Stalin.

Indeed, no one will ever succeed in concealing from the peoples the sun of truth and justice which are embodied in the Land of Socialism fighting for the happiness of all mankind and victoriously marching to Communism.

WHO IS OPPOSING THE PROHIBITION OF THE ATOM BOMB

When a delegation of Soviet women visited Britain some time ago, British working people asked it a great many questions concerning various aspects of life in the Soviet Union and particularly about the Soviet Union's foreign policy and its efforts to bring about the prohibition of the atomic weapon. The article given here throws further light on this question.

The ordinary people of all countries are taking a unanimous stand against the atom bomb, that barbarous weapon of aggression and mass destruction of human life.

In response to the appeal of the Permanent Committee of the World Peace Congress, millions of ordinary people the world over are voicing the demand that the atomic weapon be prohibited and strict international control established to ensure the implementation of the ban. Their signatures are a confirmation that the government which first uses the atomic weapon will be committing a crime against humanity and will be regarded as a war criminal.

Outlaw the atom bomb!—such is the unanimous demand of millions of people

As clear as the need to prohibit the use of atomic energy for war purposes is, the warmongering press in the United States, Britain and other capitalist countries is trying to confuse and obscure the issue.

The reactionary newspapers are deliberately misrepresenting the Soviet Union's position on this question. In doing so, they are speculating on the lack of information in possession of their readers.

What do the facts show?

The facts prove irrefutably that the Soviet Union is championing the prohibition of the atomic weapon resolutely and staunchly, that the Soviet Union has been fighting for this consistently and steadfastly ever since the end of the war.

In 1945 the American militarists dropped atom bombs on the Japanese cities of Hiroshima and Nagasaki although there was no military necessity whatsoever to do so. Already then top-level officials in Washington were getting ready for a crusade to establish American domination throughout the world. They counted on the atom bomb explosions intimidating the world, and hoped that fear of atom-carrying bombers would force the nations to submit to the dictatorship of dollar imperialism.

It was then that the compelling voice of reason and humanity was first heard. That voice came from Moscow. The Soviet Government proposed that the atomic weapon be prohibited just as the use of poison gases had been prohibited in earlier days.

The question of the atomic weapon was brought up before the United Nations Organization. At its first session in January 1946, the United Nations General Assembly went on record in favour of barring atomic weapons from national armaments. At the same time a United Nations Commission on Atomic Energy was set up.

The Commission was instructed to draft proposals with regard to international control over atomic energy with a view to ensuring its use exclusively for peaceful purposes. As soon as the Commission began to function, Soviet representatives submitted—on June 19, 1946—a draft convention to outlaw the atomic weapon and destroy the stockpiles of atom bombs.

In an interview with a foreign correspondent in September 1946, Comrade Stalin, the great leader of the Soviet people, conclusively explained the viewpoint of the Soviet Government on the question of atomic energy. "Atom bombs," Comrade Stalin said, "are intended to intimidate the weak-nerved, but they cannot decide the outcome of war, for to do so, atom bombs are utterly inadequate. Of course, the monopolistic possession of the atom-bomb secret constitutes a threat, but against it there are at least two antidotes: a) the monopolistic possession of the atom bomb cannot last long; b) the use of atom bombs will be prohibited."

This statement by Comrade Stalin was welcomed with hearty approval by common people in all countries. Stalin's words

instilled calm confidence into millions of human hearts that had been tormented by the horrible prospect of atomic bombardment.

Immediately thereafter, at the first session of the United Nations General Assembly, the Soviet delegation submitted a proposal on a general reduction of armaments.

A special clause in the proposal contained provisions banning the production and use of atomic energy for military purposes. Addressing a plenary meeting of the session, V. M. Molotov, the head of the Soviet delegation, said: "The honour and conscience of freedom-loving peoples demand that the atom bomb be outlawed." The proposal of the Soviet delegation formed the cornerstone of the resolution adopted by the General Assembly on December 14, 1946. The resolution in question instructed the Security Council to speed up the drafting of a convention to outlaw the atomic weapon as well as all other types of weapons for mass extermination of people and to set up an international system of control and inspection for enforcing this decision.

The Anglo-American capitalist press began circulating the slanderous allegation that the Soviet Union, while taking a stand against atomic weapons, is, nevertheless, opposed to the institution of international control over the production of atomic energy. Let us again turn to the facts.

As far back as June 11, 1947, the Soviet Government submitted to the Commission on Atomic Energy a draft proposal for establishing effective international control. The exhaustive Soviet proposal provided for the institution of a thoroughly thought-out system of international inspection and defined the tasks and functions of the control body.

However, all the proposals submitted by the Soviet Government to the United Nations Organization with a view to outlawing the atomic weapon, encountered a solid wall of sabotage raised by the Anglo-American bloc and its satellites. The saboteurs put forth the absurd demand that international control over the use of atomic energy be introduced before outlawing the atomic weapon. By giving the matter such a twist, it remained unclear whom and what they wanted to control.

International control over the production of atomic energy will mean something only if it is made the task of the controllers to see to it that not a single country will make atom bombs.

Nevertheless, to put an end to the futile controversy as to what should come first, the Soviet Union submitted a fresh proposal to the third session of the United Nations General Assembly in 1948.

The Soviet delegation suggested that two conventions be concluded and put into force simultaneously—one banning the atomic weapon, and the other establishing control over atomic energy. It would seem that a simple and reasonable way had been found out of the deadlock. But the American bloc rejected this proposal as well.

The draft resolution proposed by the Soviet Union at the fourth session of the General Assembly in 1949 was turned down in like fashion. This draft resolution recommended that further delay in taking practical steps to outlaw the atomic weapon and to establish strict international control be considered impermissible.

Finally, on July 29, 1949, the Anglo-American representatives brought the work of the United Nations Atomic Energy Commission to a complete standstill by making use of the majority of votes they command in that body to pass a decision to discontinue the work for an indefinite period of time. This decision, which was forced upon the commission by the Anglo-American bloc in spite of the objections of the Soviet representatives, signifies a refusal to continue preparing an international convention prohibiting the atomic weapon.

The Anglo-American bloc brought the commission to a dead stop with the object of putting an end to all talk about atomic energy control and legalizing the atomic armament drive.

Such are the facts.

They show that the Anglo-American imperialists have been preventing, and are continuing to prevent an agreement on the prohibition of the atomic weapon. The enemies of peace in Washington and London do not want such an agreement. Preparing a new war with a view to world domination, they are cooking up misanthropic plans for using the atom bomb in the war they are plotting.

Instead of international agreement to prohibit the atomic weapon, the imperialists prefer an atomic armaments race, for it fills the coffers of the bankers and industrialists. It is not fortuitous that a joint congressional committee in the United States declared in December 1949 that the U.S. must produce more atom bombs,

make them more powerful and turn them out faster. It is also not by chance that the American government made its monstrous decision to go ahead with the creation of the hydrogen bomb.

The atomic diplomats of the Anglo-American bloc are making much of the plan drawn up by Bernard Baruch, the New York banker.

Actually the Baruch plan seeks to use international control over atomic energy as a smokescreen to camouflage the creation of an atomic super-trust operated by Wall Street. The plan would place into the hands of the projected super-trust the sources of atomic raw material and the production of atomic energy in all countries. Needless to say, in the hands of the dollar imperialists such a body would inevitably become an instrument for enslaving nations and preparing an atomic war.

With the help of an atomic super-trust which would be the monopoly owner of the atom bomb, the rulers of the U.S.A. wish to establish their domination over the world. The Baruch plan was so attractive to the American imperialists that they stubbornly clung to it through the talks that went on for months in the United Nations Atomic Energy Commission.

What did the atomic diplomats rely on when they figured that they could push the Baruch plan through the United Nations Organization? They laboured under the delusion that they had the monopoly in the production of atomic energy and could therefore compel other nations to capitulate by threatening them with the atom bomb. Washington reckoned that it would be several years before the Soviet Union could begin producing atomic energy. But this was a vain, empty hope!

On September 25, 1949, the Soviet TASS Agency published an announcement to the effect that "the Soviet Union has been in possession of the secret of the atomic weapon since 1947." At the same time it was pointed out in the TASS announcement that the Soviet Government, regardless of the fact that it is in possession of the atomic weapon, "adheres, and intends to adhere in the future, to its former position of demanding the unconditional prohibition of the use of the atomic weapon."

The high-minded and consistent position of the Soviet Government offers a sharp contrast to the disgusting machinations of the American imperialists, who are engaged in an all-out atomic armaments drive and are eager to produce a hydrogen bomb. No unprejudiced person can fail to admit this.

Soviet people wish to use atomic energy to further their peaceful constructive endeavours. Using atomic energy Soviet people will literally be able to move mountains, dig canals across them and bring water to arid deserts thereby changing the climate over vast expanses of the Soviet Union. The time is not far off when atomic energy will be used to perfect the technology of Soviet industry.

Perhaps it is this that frightens the American monopolies above all else. The employment of atomic energy for peaceful purposes is not in their interests, for this requires expenditure on research and capital investments—risky investments that will not yield returns for many years. The capitalist monopolies prefer to reap their profits without delay. Moreover the peaceful employment of atomic energy spells competition for the old forms of energy and hence work in this field evokes hidden opposition on the part of the oil, electrical, coal and other monopolies.

All evidence points to the fact that the use of atomic energy for peaceful purposes is not in the interests of the capitalist monopolists.

That explains why the Wall Street bosses have seized upon the atom bomb with such zeal. Production of the atom bomb enables the American monopolists to lay the burden of expense connected with the development of atomic energy on the shoulders of the American taxpayer, emptying the pockets of the average American in the process.

The struggle that is being fought today over the utilization of atomic energy is a mirror of the historic rivalry of the present epoch, the rivalry of two systems—the system of monopoly capitalism, which thrusts poverty and wars upon mankind, and the Socialist system, which brings peace and prosperity to the peoples.

Common people in all countries are hailing the Soviet Union's efforts to prohibit the atomic weapon. Like a watchword, a vow, they are repeating the words uttered by Stalin: "The use of atom bombs will be prohibited."

An earnest of this is the mighty movement of the partisans of peace, the unswerving resolution of the masses millions strong to foil the sanguinary schemes of the imperialist warmongers.

B. IZAKOV

ON LEAVING MOSCOW

During the month of May the U.S.S.R. was visited by various foreign delegations invited here by Soviet public and cultural organizations. The delegates were taken on sightseeing trips through the capital, they visited industrial enterprises, cultural institutions, museums and theatres in Moscow and a number of other cities. Below we publish a statement by Marie Guidon, head of the Belgian-Soviet Friendship Society delegation, and verses by the Belgian poet René Lyr written for our magazine.

We have spent a number of unforgettable days in the Soviet Union marked by sincere friendship and cordial hospitality. We have seen the splendid enthusiasm of the Soviet people in the pursuit of their constructive efforts. Studying the life of the Soviet country was like reading a remarkable and instructive book. It became clear to all of us that the legend of the "iron curtain" was invented by those who do not wish to see the truth, by those who fear the truth. We were able to see the genuine and vivid truth with our own



Delegates of the Belgian-Soviet Friendship Society sightseeing in Moscow
Photo by A. Gostev

eyes the moment we stepped on Soviet soil, and we will carry it back to our own people. We will rip open the iron curtain of the enemy and remove the blinkers from the eyes of those who have been deceived. To do this, we will speak the truth about the Soviet Union wherever we go.

We are well aware of the Soviet people's staunchness and courage. Their bravery served as an example in our struggle against the invaders. We have now again witnessed the staunchness of the Soviet people in their will to build and create—the will that has already yielded splendid results and is leading you to fresh victories.

Engaged in your peaceful labours, you are honourably performing your duty. The sufferings you endured during the war have not filled your hearts with hatred for other peoples; on the contrary, they have strengthened your desire to live in friendship with them, to win a lasting peace. You hold in reverence the memory of those who fell on the road to a glorious future—to Communism—and nothing will stop you from pursuing that road.

We are returning to Belgium deeply moved and grateful, enriched with fresh knowledge, and, what is most important, imbued with a firm determination to work jointly for the humane cause of peace, as the peoples, led by the great Stalin, are doing in the Soviet Union, where the behests of Lenin's genius are being realized.

We have seen your splendid example, and we shall follow it in our fight for peace and truth.

MARIE GUIDON

OF STALIN'S HAPPY LAND I SING

By RENÉ LYR

We by the Kremlin walls today
Greet May, a joyous holiday,
Among our Soviet friends who made
This world we witness on parade.

Warm smiles illumine every face,
And Orders soldiers' tunics grace,
And rows of ribbons proudly rest
On every breast.

Brass bands reflect the sun's first rays,
But dare not yet their voices raise,
The regiments are very still,
A pregnant silence reigns, until
The Kremlin clock begins to chime—
Ten hours—the signal, marching time!

On the Mausoleum stands he,
The leader all free men acclaim,
Clad in the simple dignity
Of Lenin's immortality.

For Lenin's road has ever been
Great Stalin's own, as was his aim;
New worlds that both had once foreseen—
These worlds reality became.

Thunderous, roar Liberty's cannons,
Rending the air, reaching the heavens.
I listen—
and hear my heart's every beat

The fanfare rhythm proudly repeat;
I see the banners
float by in state,
I hear many tanks
against the pavement grate;
Arrows of steel
pierce the Moscow sky,
Planes soaring up,
to the clouds on high!

Calm, peaceful, mighty, unafraid,
Red Army forces on parade—
In battle steeled, and armed for peace,
That peace may reign, and war may cease.

We watch, and think of Stalingrad!

Away with fiends who war incite!
We want a world of joy and light!
In every land such is the call
Of those who fight for peace for all,
Who with the Soviets are allied,
Who, led by Russia, onward stride.

Flags, flaming red, cut through the air,
And streams of men flood street and square—
Of every colour, race, and age,
Of every tongue and heritage.

Professors, students, miners, men
Of shop and field, each citizen,
The Soviet Union's happy son,
Proud of his land, of victories won—
He works for peace, he combats war,
He knows what he is fighting for;
He is the builder of today,
A stride into the morrow's day,
He is the peoples' song, their stay,
Their weapon, and their sunlight ray,
Their promise of an end to strife,
Their hope of peace, their breath of life.

Translated from the French
by Irina Zhukovitskaya.

OF THOSE WHO BRING SUFFERING
TO CHILDREN AND MOTHERS

Dean Acheson Warmonger

By Y. VIKTOROV

When Dean Acheson, the United States Secretary of State, arrived in Paris this spring, the walls of buildings on the streets along which the "honoured guest" was to ride blossomed out with the signs:

"Acheson, clear out! We don't want you here!" "Down with the American warmongers!" "Whoever uses the atom bomb first will be declared a war criminal!"

Later, when Acheson arrived in London, a women's deputation came to the American embassy carrying posters that read: "Our sons are not for slaughter!" "Yanks in Britain mean bombs on Britain!" "The atomic weapon means war. Ban the atom bomb!"

The police tore these posters out of the women's hands and destroyed them. Thereupon the women began to shout: "We want peace!" "Take the American bombers out of England!"

Those two demonstrations, in Paris and in London, testify clearly to Acheson's "popularity." This is the type of popularity that Churchill enjoys, the unsavoury popularity of the warmonger. And the Secretary of State has fully earned it.

Dean Acheson is one of those who drew up the ill-starred Marshall plan which has shackled the peoples of Western Europe, brought them poverty and unemployment, and deprived them of national sovereignty and political and economic independence. Dean Acheson is one of the organizers and inspirers of the aggressive North-Atlantic bloc, that instrument for the preparation of a new war in the interests of the American monopolies. The "cold war" policy has from the outset been inseparably associated with his name. He is the author of the notorious "total diplomacy," which is a continuation of the sinister diplomacy of the atom. Dean Acheson is a faithful henchman of Wall Street, a zealous executor of the will of the Morgans, Rockefellers and other uncrowned kings of present-day America, an obedient exponent of their policy of aggression and hate.

His activity both past and present, in fact his whole life, bears eloquent testimony to this.

★

In the period preceding the second world war, Acheson supported the treacherous Munich policy which unleashed fascist aggression in Europe. The American monopolists soon found use for Acheson's services. When Senators Gillett and Coffee in the summer of 1941 introduced a bill in Congress demanding an investigation of the activities of the American monopolies that were secretly supplying fascist Germany and Italy, Acheson was found to be the precise man to represent the State Department in the "investigation committee." Acheson zealously took up the cudgels in defence of the treacherous policy of the American monopolies, and the obedient diplomat won due recognition from the Rockefellers and Morgans. This was a guarantee of his subsequent "brilliant career." And Acheson fully justified the hopes his bosses placed in him. Even before the war was over, the future Secretary of State was working out plans for unlimited American expansion in the postwar period. It was he who thought up the plan to enslave Europe which is now known as the Marshall plan. It was he who planned the abolition of all barriers to the penetration of American goods to other world markets. And when General Marshall was retired from the office of Secretary of State, his place was taken by Dean Acheson.

Acheson's "achievements" in the sphere of American foreign policy are well enough known. He has always been a zealous proponent of the policy of splitting Germany, of dismembering that country

and turning the puppet Bonn state into a new seat of aggression in Europe. He has actively supported the bankrupt clique of Chiang Kai-shek in China, and he pursues a policy of reviving Japanese militarism and converting Japan into an American springboard against China and the U.S.S.R.

It is no secret that Acheson has little to boast about as far as the success of his policy is concerned. The adventurist policy of American imperialism has collapsed completely in China. In Europe, notwithstanding all the efforts of American reactionaries in power, the German Democratic Republic has been established and is growing stronger. Its existence is incontrovertible proof of the German people's desire for peace, for the regeneration of their country as a united, peace-abiding democratic state. The notorious Marshall plan, as a plan for "European economic recovery," has failed and the differences between the United States and its West-European satellites are growing more pronounced and acute.

Acheson's aggressive policy is arousing increasing alarm among wide sections of the American people. It is not fortuitous that the American reactionary press has reproved Acheson for not being able to organize "public relations" properly. This rebuke is nothing more nor less than an admission of the failure of the venomous campaign to whip up war hysteria which the Secretary of State champions with such zeal.

But it is not a matter of Acheson alone. He is no more than the executor who carries out the orders of the real rulers of America, the men who determine its adventurist policy, which is based on the mad plan of creating an American world empire and establishing American domination over the entire globe.

The ruling circles of the United States have learned nothing from the lessons of history. They are continuing their furious armaments drive and feverish preparations for war, they are hatching new aggressive blocs and whipping up war hysteria. To that policy Acheson has dedicated himself wholly.

Discussing the present course of American foreign policy, an American observer recently wrote that the United States, whose emblem used to be the sharp-sighted eagle, ought to choose some other animal more fitting for an emblem if it is going to rely on nothing but force. The dinosaur also depended on its strength, the observer remarked; the only thing it lacked was brains. Dean Acheson too is a determined champion of strength as the foundation of United States foreign policy. Only with the help of strength, he claims, can the United States realize its "ideals."

Dean Acheson's ideals are only too well known. They centre around American domination of the world, which must be achieved even though mankind drowns in torrents of blood, even though all of civilization is destroyed, even though the women and mothers not only of the European countries, but of America too, lose their children, husbands and fathers.

Such is the course Acheson is following as leader of United States foreign policy and a faithful servant of Wall Street. That is why he has earned the hatred and loathing of all right-minded people, all genuine supporters of peace. That is why he bears the shameful brand of warmonger who brings sorrow to children and mothers.

But the course of world history is not determined by the Achesons, any more than it is by the bosses of the present American Secretary of State. Neither servility to Wall Street nor the dodges of a shyster lawyer have saved Acheson's policy from grave defeats. And still more serious defeats are in store for his policy of aggression and fomenting a new war, for hundreds of millions of plain people are guarding the peace, for millions of women and mothers are upholding peace with unshakable determination, for the might of the camp of peace and democracy headed by the Soviet Union is insuperable.



Mr. Acheson's incendiary speeches
Cartoon by M. Abramov

YUGOSLAVIA'S WOMEN UNDER THE YOKE OF THE TITO CLIQUE

By ZORA JESIC

New facts coming to light provide fresh evidence that the fascist regime in Yugoslavia is taking on more and more hideous forms. In his frenzied rage against the growing and strengthening camp of peace and democracy, the savage hangman Tito is committing brutal outrages against the toiling masses of Yugoslavia. The country has been turned into a fascist dungeon. With the obsequiousness of a flunkey the Tito band is seeking to bring the freedom-loving and proud Yugoslav people to their knees before its bosses, the Anglo-American imperialists.

The outrages of the Tito criminals fill the hearts of freedom-loving people with hatred and wrath. The Yugoslav patriots, who are resisting the fascist regime of exploitation and poverty, are being cruelly persecuted. Tito's Janizaries have no consideration even for expectant mothers, whom they brutally beat and torture. A pregnant woman was arrested in Belgrade's second district. Rankovic's butchers tried to extort a false confession from her, but, being an honest patriot, she kept silent. She was tortured so that she gave premature birth to a stillborn child.

Yugoslavia is covered with overcrowded prisons notorious for their brutal regime.

How tragic are the letters that are smuggled out of these dungeons! They can be compared only with letters from the victims of the fascist regime in Spain and Greece.

"After interrogation the prisoners are brought back into their cells wrapped in blood-soaked sheets," write captives confined in the Ada Ciganlija prison. "The inmates look like living skeletons. . . . When we protest, we are told that no laws or humane principles apply in our case."

In their attempt to suppress the growing discontent among the working people of Yugoslavia, the Tito-Rankovic hangmen are resorting to arrest, torture, and execution without trial or investigation.

The living standard of the Yugoslav population is steadily deteriorating. The burden of poverty and insufferable exploitation weighs most heavily on the working women. In the factories, production quotas are increasing and working hours growing longer continuously. Working 14 hours a day in the most unsanitary conditions, the workers are unable to earn enough for their food.

Tito's fascist government has introduced on a wide scale a system of unpaid forced labour, which Tito's mendacious propaganda calls "voluntary" labour.

According to figures published by the Titoites, 266,587 working women were mobilized for such "voluntary" labour in the course of 1949. The working conditions of the mobilized women can be compared only to those of slaves. Women's labour is being used in the most arduous fields of work—in lumbering, in mining, and in draining swamps. The women mobilized for compulsory labour have to leave their homes and abandon their children to the mercy of fate.

The condition of the Yugoslav peasant women is also desperate. Tens of thousands of them have been mobilized for work on the fields of kulak "cooperatives." They work in the fields from dawn till late in the night, but the fruits of their labour are appropriated by the kulaks.

The Tito-Rankovic fascist band is using the leaders of the so-called Yugoslav Women's Front as tools for promoting their criminal policy with regard to the working women. The present leaders of the aforementioned organization—Mitra Djilas, Anka Berus, Olga Milosevic and Vida Tomic have betrayed the interests of the Yugoslav working women. They have become accomplices of the fascist Tito

band, helping the latter to brutally persecute and butcher Yugoslav patriots and lending their full support to the camp of the warmongers. Having usurped the leadership of this women's organization, Tito's agents are resorting to vile provocations with a view to driving a wedge between the women of Yugoslavia and the world democratic women's movement. They are viciously slandering the Soviet Union and the People's Democracies.

But despite the savage terror and the efforts of the reactionary leaders of the Yugoslav Women's Front to deceive the working women of Yugoslavia and cut them off from the women's international democratic movement, thousands upon thousands of honest patriotic women are courageously fighting in the ranks of the underground resistance movement and in emigration for the liberation of their country from the clutches of the fascist thugs and murderers, and are keeping faith with the camp of peace and democracy, with the standard-bearer of peace—the Soviet Union. They are putting up posters urging the people to fight the Tito regime, circulating newspapers published by revolutionary exiles, and helping the families of political prisoners.

The Bulgarian newspaper *Rabotnichesko Delo* has published an article by Mira Jovanovic, a political refugee from Yugoslavia. The article describes the courageous struggle of the Yugoslav women against the fascist Tito regime. Many women who have won the love and esteem of the people by their participation in the national-liberation struggle, have now been thrown into the dungeons of the executioner Rankovic. Among them are Zora Nikolic, Betika Romano, Julka Mesterovic and thousands of other patriots.

Tito's bloodthirsty Janizaries will never succeed in strangling the freedom-loving Yugoslav people or in intimidating Yugoslavia's courageous women! In reply to the fascist terror, they are intensifying their struggle against the hated Tito-Rankovic gang.

The best representatives of the Yugoslav people, women included, under the leadership of the true Marxist-Leninist Communist Party, which is now being revived, are giving courageous battle to the fascist regime. Women from the poor and middle peasant families are resolutely resisting Tito's farm produce agencies and sabotaging field work in the kulak-infested "cooperative" farms run by Titoite marauders. In protest against capitalist exploitation, the working men and women recruited for compulsory work are fleeing their jobs en masse. Of the 628,000 working men and women driven into the industrial enterprises of Serbia, 430,000 ran away during the first 10 months of 1949.

Yugoslav working mothers are teaching their children to hate the traitors who have doomed them to slavery and starvation. The children loathe the fascist Tito regime. In Zrenanin, for instance, secondary-school pupils refused to carry the portraits of Tito, Rankovic and their confederates.

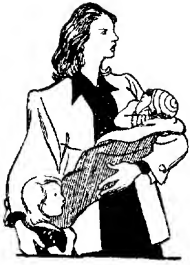
The progressive women of Yugoslavia are waging a firm struggle against the treacherous leaders of the Yugoslav Women's Front, who have now been expelled from the Women's International Democratic Federation.

The dauntless patriotic women of Yugoslavia know that they are not alone in their struggle. Staunchly enduring the persecution and outrageous insults to which they are subjected by the Titoite executioners, they look with hope to the Soviet Union and the People's Democracies. They are firmly confident that their struggle will end in victory and that their country will be delivered from the grip of the hated Titoite traitors.

Neither fascist terror nor the violent propaganda campaign which the Belgrade clique subservient to the Anglo-American warmongers are waging against the peace movement can daunt the Yugoslav women patriots in their struggle against the criminal Tito-Rankovic gang. For they know that the overthrow of this clique of spies and fascists will be their contribution to the common cause of the peoples' fight for peace, for happiness, for Socialism.



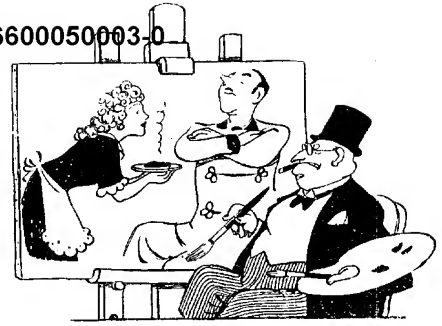
Drawing by Boris Yefimov



THEY CALL IT HAPPINESS

By D. ZHANTIYEVA

Drawings by Y. Ganf



The American imperialists, alarmed by the growing popular dissatisfaction caused by their policy of preparing for a new war, are making every effort to befuddle the minds of the people, in order to deflect them from active struggle for peace and their rights. At a time when the number of unemployed and semi-unemployed already exceeds 18 million and even according to American statistics, which obviously do not give a full picture, the earnings of 76 per cent of the population are below subsistence level, official propaganda is singing hymns of praise to the "American way of life". Cheap thrillers, the radio and the cinema spread the myth of the American people's "good life," duping the masses and perverting their minds by glorifying crime, war and brute egoism. All this is done to whip up the basest instincts, to kill everything pure and noble in people and to train them to be ruthless egoists, ready to commit any crime for their own profit. The American imperialists understand full well that to make people accept atomic warfare as something necessary and inevitable they must be morally crippled first.

Parroting their Nazi predecessors, the American reactionaries are energetically propounding the fascist "doctrine" of discrimination against women. In the land of vaunted American "democracy," women's rights are infringed upon in every way. They receive one-third less wages than men for the same work, and they are the first to be discharged. Latterly, the bourgeois press has been hammering with especial zeal on the threadbare bourgeois theory of the "biological inferiority" of women, claiming that the woman's place is in the home.

The ordinary women of America, however, are revolted by these cheap fabrications. Together with all the champions of peace, they are putting up an energetic struggle for peace and for better living conditions. The Women's Peace Committee affiliated with the National Labour Conference for Peace has called upon all American women to wage an active fight for peace. Besides taking part in the collection of signatures in support of peace, American women are participating in strikes and protest meetings, thereby demonstrating the growth of their political consciousness, their resolve to work together with all peoples to uphold peace, to frustrate the warmongers' plans, and to get the atom bomb banned.

Examined against the background of the part which American women are taking in their people's fight for peace, and in the light of the steady drop in the standard of living which ordinary Americans are experiencing, the vile and hypocritical trash printed in magazines intended for women and girls is particularly noticeable. Everything in these magazines, from the loud covers displaying standardized beauties to the endless advertisements of Nylons and cosmetics, serves only to distract women's attention from public issues and struggle, to limit their outlook to the narrow domestic circle, and to cultivate a desire for wealth and pleasure only—to be attained by any and every means.

A book by one Elizabeth Hawes has come out in New York under the eloquent title: *Anything but Love*. Without drawing any serious social conclusions, the author describes the range of "ideas" contained in women's magazines in America. According to the author, the total editions of these magazines run into 35 million copies. It is clear from this that the American reactionaries have put the indoctrination of women on a broad footing.

What does a young girl get from these magazines? What do they teach her, what help do they give her?

The answer to this question is frequently supplied by their very names. *Glamour*, *Charm*, *Mademoiselle* and other publications mingle semi-pornographic illustrations with advice on how to dress, the right sort of lip-stick to use, the colour to dye one's hair, and so on. This, you see, is "valuable" advice which every girl needs in order to marry well. Marriage—as everything else in the land of the dollar—is a matter of business, the magazines tell them. They drum it into girls that the only object in their lives is to pull off a good stroke of business as advantageously as possible. How is this to be done? The magazines do not merely give their own advice, but also

refer their readers to such "authorities" as Veronica Dengel, the author of *Hold Your Man!*

After marriage, the woman finds a whole program of behaviour for wives in such magazines as *Good Housekeeping*, *Ladies' Home Journal*, *Women's Home Companion* and the like.

It is not a program sparkling with originality. First and foremost, the married woman must not go out to work; only film stars have the "right" to earn their own money. Once she is married, a young woman must devote her whole life to the one object of holding on to her husband. To succeed in this, the magazines tell her, she must be able to arrange bridge parties, to give her husband little surprises, carry out all his whims, make his favourite dishes, and pay him compliments. But what about common interests, real companionship? No, women must not interfere in men's affairs, or—Heaven forbid!—take an interest in politics; that is not their sphere; after all, they are "biologically inferior beings," their job is to serve their husbands, and nothing more...

It is not difficult to see the purpose of the American bourgeois magazines for women in disseminating such reactionary ideas. With unemployment steadily growing, the ruling circles of the country seek to prevent the spread of dissatisfaction among women. They are trying to cripple women spiritually, narrow down the range of their interests, induce them to reconcile themselves to the position of inferior beings—the position of a domestic slave.

Mendacious though American propaganda is, it nevertheless cannot completely conceal the depression and alarm that have seized women in the United States. Occasionally the women's magazines let it slip that many American women "are not happy." Writers in the bourgeois press regard this as a symptom of "disordered emotions, at present very widespread," and counsel women to cure themselves... by dancing to the radio before dinner and taking massages.

Advice of this kind, just like all the nonsense about "disordered emotions," is nothing more nor less than mockery of American working women. Yes, they certainly are not happy, and they know the reason why, without any explanations from hack writers. The reason lies in the aggressive policy of the American imperialists, the horrors of the capitalist system which dooms them to poverty and unemployment, drives starving people to suicide and increases infant mortality at a terrifying rate. Even Eleanor Roosevelt, who certainly cannot be suspected of any wish to paint the picture in dark colours, once admitted that every seventh American was going hungry. But the women's magazines go on offering their readers a saccharine ideal of American "happiness," urging the mothers of hungry children to dance to the radio before dinner and advising wives to give bridge parties when their husbands may be out of work the next day.

Lying imperialist propaganda, however, cannot deceive the ordinary women of America or prevent them from taking their part in the peace movement. They are joining all other rightminded Americans in an increasingly active struggle to curb the aggressors, to have the atom bomb outlawed, to win better conditions of life and real human happiness.



Only film stars have the "right" to earn their own money

FIRST IN THE WORLD

EXCURSIONS INTO THE HISTORY OF SCIENCE
AND TECHNIQUE

EXCURSION THE THIRD

Russia—The Birthplace Of Radio

Scientific Consultant
Academician B. A. Vvedensky

1. THE BIRTH OF RADIO

For ages man has dreamed of conquering distance and subjugating time. The heroes of Russian folk tales, for instance, are endowed with magic seven-league boots, flying carpets, talking mirrors and prophetic golden cockerels.

Now legend has become fact. A word spoken in Moscow flies across all frontiers and is heard the same second by millions of people in all parts of the globe.

It was Russian science that gave this miracle to mankind.

Alexander Popov, one of Russia's outstanding scientists, presented the world with the radio in 1895. He placed electromagnetic waves at the service of man as carriers of telegraph signals over long distances, thereby laying a solid foundation for the further development of radio as a means for transmitting speech, music and visual images. Alexander Popov's remarkable invention is one of the most important achievements made in the sphere of electricity throughout the entire history of science and engineering.

His inquiring mind and attraction to science and its practical applications drew Popov out of his little home town in the Urals to St. Petersburg, where he enrolled in the physico-mathematical department of the university.

He graduated at the university in 1882 with the degree of candidate of science. Popov was invited to remain at the university "to prepare for a professorship," but the young scientist rejected this very complimentary proposal to accept the more modest post of instructor at the Mine Officers' School at Kronstadt.

The Mine Officers' School was one of the first specialized electro-technical schools in Russia. Popov went there because of the opportunities it offered for the practical application of his theoretical knowledge and for extensive experimental work in the school's laboratories.

Here Popov lectured and demonstrated his experiments to a large auditorium of officers. In the spring of 1889 he read a series of lectures on "The Successes of Teachings on Electromagnetism in Theory and Practical Application During Recent Years." In one of those early lectures Popov declared: "The human organism does not yet have a sense organ that could detect electromagnetic waves in the ether; if an apparatus could be invented which would substitute for this electromagnetic sense we lack, it could be used to transmit signals over great distances." Thus, in 1889, Popov proposed the idea, for the first time in the world, of using electromagnetic oscillations for wireless telegraphy. From that idea the modern radio was born.

Five years later, in 1894, Popov built an apparatus that implemented this idea for the first time. Popov gave it the simple name of "thunder-detector" inasmuch as it reliably registered electrical disturbances in the atmosphere at considerable distances.

On May 7, 1895, at a meeting of the physics department of the Russian Physico-Chemical Society in St. Petersburg, Popov made a report on his experiments and demonstrated his apparatus, which precisely registered electromagnetic oscillations by means of a bell. "In conclusion permit me to express the hope that with the further improvement of my apparatus it can be used for transmitting signals over long distances by means of rapid electrical oscillations as soon as we find a sufficiently powerful source of such oscillations," Popov said at the close of his report.

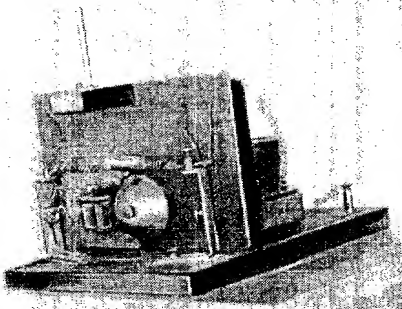
A year later, on March 24, 1896, Popov again addressed the Russian Physico-Chemical Society. This time he gave a graphic demonstration of wireless telegraphy.

"I attended that meeting and have a clear recollection of every detail," recalls O. D. Khvolson, professor of physics. "The transmitting



A. S. POPOV

(1859—1905)



On May 7, 1895, Alexander Popov gave a demonstration of the world's first radio receiver, which he modestly called a "thunder-detector." The device, shown above, is on display in the radio section of the State Polytechnical Museum in Moscow.

station was at the University Institute of Chemistry and the receiving station in the auditorium of the old physics laboratory. The distance was approximately 250 metres. The message was transmitted in Morse code, and the letters were clearly audible. Professor F. F. Petrushevsky, President of the Physical Society, stood at the blackboard, holding a sheet of paper with the key to Morse code in one hand and a piece of chalk in the other. As each letter was received, he would look at the paper, and then write the corresponding alphabetical letter on the board. Gradually the words 'Heinrich Hertz' appeared on the board in the Latin alphabet. It is not easy to describe the enthusiasm of the large audience and the ovation given Alexander Popov when these words were written." In this way the world's first radiogram was transmitted by means of the "thunder-detector" which Popov had already demonstrated in public and which thus became the world's first radio set. Popov dedicated that first radiogram to the memory of the German scientist Heinrich Hertz, who proved by experiment the diffusion of electromagnetic waves whose existence had previously been only presupposed theoretically. The Russian scientist thus paid tribute to the labours of his predecessors.

Alexander Popov gave the world radio-telegraphy. May 7, 1895, the day when he demonstrated the first wireless set, is the birthday of radio.

2. PRACTICAL APPLICATION

Popov always sought to make immediate practical use of his inventions. The first radio he built he fitted for meteorological observations and presented to the Institute of Forestry. After he had achieved initial success in the transmission of radio signals over distances, the scientist wanted to widen his experimental work in order to make contact with ships at sea. The significance of his invention was not immediately appreciated by the heads of the Naval Ministry, and they did not give the inventor the help he needed. Nonetheless, practical experiments were carried out on board training ships during the navigation season of 1897. Popov's assistant, P. N. Rybkin, recalls: "The wireless telegraph worked perfectly in any weather, and the command of the mine-training unit was glad to make use of it."

By means of such practical tests, Popov continued his scientific investigations and observations. Working under his guidance, Rybkin found that telegraphic signals could be received by earphone. At the same time Popov conceived the idea of utilizing radio as a navigation aid. For the first time in the world, in 1897, Popov used radio to locate the ship *Lieutenant Ilyin* on the Baltic Sea, and he advanced an idea which has now found realization in that remarkable branch of radio engineering—radio location.

It was not until January 1900 that Alexander Popov was able to find a major occasion for the practical application of his radio-telegraph. Late in the autumn of 1899 the armoured cruiser *General-Admiral Apraksin* had been grounded on rocks off the island of Gogland. Reliable contact had to be established with the mainland in order to save the ship, and Popov was now given the opportunity and the funds to build radio stations. The stations were ready by the middle of January and were of great assistance in the rescue operations. All through the winter months, regardless of the weather, there was reliable and uninterrupted radio contact between the island of Gogland and the mainland. It is a highly interesting fact that the first radio message which Popov sent to the island contained an appeal to save human lives: "January 24, 9 a.m. Gogland from St. Petersburg. To the commander of the ice breaker *Yermak*. An ice floe with 50 fishermen has broken loose near Lavensari; render immediate assistance to save these men." Gogland wireless back: "*Yermak* has sailed to rescue the fishermen." The reply was sent by Popov's pupil Rybkin.

Alexander Popov wrote in a letter to Admiral S. O. Makarov, who had been of great assistance to the inventor: "The first official message we transmitted was orders to the *Yermak* to save a group of fishermen who had been carried out to sea on an ice floe, and thanks to the *Yermak* and wireless telegraphy, several lives were saved. That was a great reward for our labours, and the memory of those days will doubtless never fade."

The first practical use made of Alexander Popov's great invention was the saving of human lives.

3. LAURELS OF PRIORITY

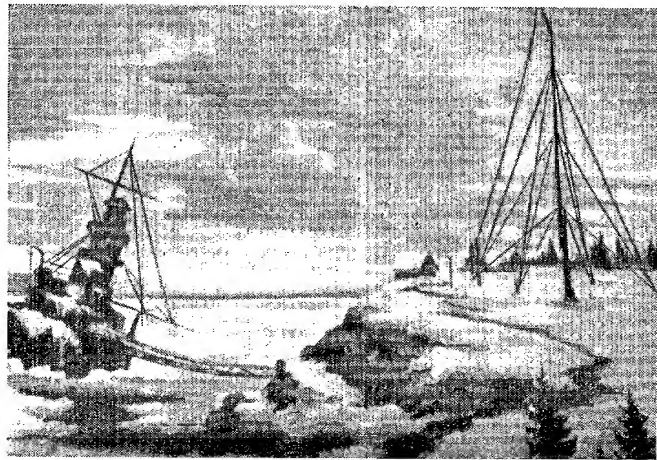
In the autumn of 1896, after the first radiogram had been sent in Russia and the design of Popov's wireless set had become widely known, reports appeared in the press about a mysterious "sealed box" which an Italian engineer named Marconi had brought to London. William Preece, chief of the British government's telegraph service, declared in a lecture that this box contained the secret of wireless telegraphy which allegedly had been discovered by Marconi. Within a year the "secret" of the "sealed box" was revealed, and it was seen that this was no invention at all. The box contained Popov's design, already well known to the world.

Scientific circles sharply criticized the hullabaloo raised around Marconi's experiments by the company formed to exploit wireless telegraphy for commercial purposes.

The French physicist Eduard Branly, who pioneered in the study of the conductivity of filings used in the coherer,* an extremely important detail in the design of the first wireless set, wrote as far back as 1898 that although his experiments had helped to bring about wireless telegraphy, "I have no claims whatever to its invention, inasmuch as I never thought about transmitting signals. . . . Telegraphy without wires was actually born out of Popov's experiments."

The scientists of Germany likewise refused to give support to the noisy advertising campaign to boost Marconi. Marconi's application for a German patent for the wireless telegraph was rejected by Professor Slaby, a member of the German Patent Bureau. "It is perfectly obvious," Slaby wrote, "that the priority laurels for the invention of the wireless telegraph belong without a doubt to A. S. Popov."

The Russian Physico-Chemical Society staunchly upheld Popov's priority, and set up a commission to deal with the question of the scientific significance of the inventor's work. Foreign scientists, like Lodge and Branly, whose names are associated with the pre-history of radio, gave their support to this commission. In 1909, the commis-



Popov's radio station on Gogland Island. The first message which the inventor wirelessed to Gogland was orders to the ice breaker *Yermak* to rescue some fishermen who had been carried to sea on an ice floe

sion published the results of its investigations, declaring that "A. S. Popov must in all justice be recognized as the inventor of the wireless telegraph operating by means of electrical waves."

At a conference held in 1947, the Italian Minister for Post, Telegraph and Telephone, Merlin, speaking for the bourgeois government of his country, again attempted to ascribe the Russian invention to Marconi.

A vigorous protest was lodged by Soviet scientists headed by S. I. Vavilov, President of the Academy of Sciences of the U.S.S.R.: "The Soviet scientific circles are deeply affronted by the absence of tact shown by the sponsors of the Italian congress. We regard the statement of Signor Merlin as being a deliberate distortion of well-known, long-established facts. Marconi's patrons were unable to achieve recognition of his priority, notwithstanding all the funds and the shameless advertising they used for that purpose. Books by well-known French, German, British and American physicists credit the original invention of radio to A. S. Popov. Not only in Russia, but also in many other countries, Marconi was refused a patent. After nineteen years of litigation in the United States, the Supreme Court turned down the Marconi firm's six-million-dollar law suit on the grounds that Marconi was not the inventor of radio. . . . The scientific and technical achievements of the people of the Soviet Union are not unclaimed property. . . . It is impossible to steal the glory of Alexander Stepanovich Popov, the glory of our people."

It is clear to all that the laurels of priority for the invention of radio belong to the Russian scientist Alexander Popov.

4. THE VOICE OF PEACE

The organizers of the Soviet state, Lenin and Stalin, gave radio the recognition due it and made it the possession of all the people.

* Coherer—a glass tube containing filings used for detecting electromagnetic waves. Used as a detector in the early wireless receivers.

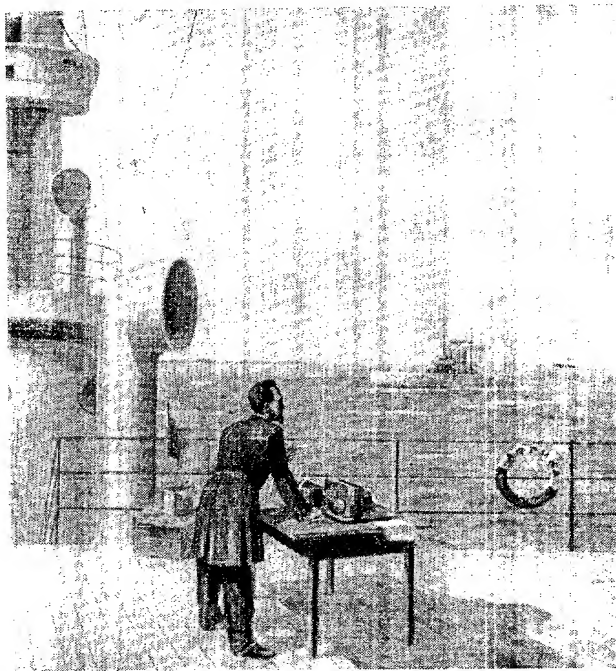
On November 12, 1917, Lenin broadcast a radio message to all the revolutionary people, the revolutionary soldiers and sailors, with the momentous news: "The All-Russian Congress of Soviets has set up a new Soviet government. Kerensky's government has been overthrown and arrested.... The Congress of Soviets... adopted two important decrees: 1) on the immediate handing over of all the landed estates to the peasants' committees, and 2) on the proposal of a democratic peace."

That was the first time the voice of peace was heard over the radio.

As early as 1918 the young Soviet state began the construction of a radio station. A radio laboratory was opened in Nizhny-Novgorod where specialists in the field worked under the guidance of M. A. Bonch-Bruyevich. This laboratory became a key scientific research centre in the sphere of Soviet radio engineering. Many perfected devices and remarkable inventions were produced within its walls. The first experiments in radio-telephony were conducted at the laboratory in 1919-1920.

V. I. Lenin was always keenly interested in the achievements of Soviet radio engineers and followed their work closely. On February 5, 1920, he sent this letter to Bonch-Bruyevich, the chief of the Nizhny-Novgorod laboratory: "I take this occasion to convey to you my deep gratitude for and appreciation of the fine work you are doing in radio invention. The newspaper without paper and 'without distance' which you are creating will be a great thing. I promise to give you all and every support in this and similar undertakings. With best wishes, V. Ulyanov (Lenin)."

In April 1922, upon Lenin's instructions and with his personal help, the Nizhny-Novgorod laboratory built the first Soviet radio broadcasting station in Moscow. This was a 12-kilowatt station, the most powerful in the world at that time. During the same period there was a 1.5-kilowatt station operating in New York, and the Eiffel Tower station in Paris was of 5-kilowatt capacity.



The first time the phenomenon of radio location was observed was in 1897. The picture shows Alexander Popov making the discovery.

The greatest concern for the development of radio and the application of the achievements made in this field in industry is constantly evinced by Comrade Stalin. During the Stalin five-year plan periods many radio factories and large radio and television stations have been built and radio equipment has been perfected. Short-wave and ultra-short-wave communication has been widely developed. The goal set by the post-war five-year plan is to increase the network of radio receivers by 75 per cent as compared with the pre-war level. The radio is now available to all the people and Soviet men and women in any corner of the country can hear the voice of Moscow.

The voice of Moscow is the voice of peace. The radio stations of the Soviet Union are helping the peoples of all countries to fight against war, for peace and democracy. They are bringing to the people the great ideas of Lenin and Stalin.

This department is conducted by L. Samsonova and S. Glyazev.

PEOPLE OF THE BRIGHT SHORE

The main theme of Vera Panova's writing is the constructive work of plain Soviet men and women, their new, Socialist attitude to their duty, to the family and to each other. Her novel *Bright Shore*, which has been awarded a Stalin Prize, shows the reader everyday life and work on a state farm.

Vera Panova's novel describes people of widely differing character, age and education. But all of them are moved by the same convictions, thoughts and aspirations. The inner world of these men and women opens up before us, and we come to love them for their moral integrity, the big demands they make upon themselves, their constant desire to advance, to do better, to achieve new successes.

The outstanding trait in all the people shown in the book is their passionate enthusiasm for their work. Take the heroine—the girl Nyusha. She is still very young—in fact, it is only a short time since school and lessons filled the foreground of her life. But now Nyusha is a milkmaid, and her whole heart is in her job. "A milkmaid is an important person," she says to herself, and she wants to work so as to win everyone's respect.

This desire is not inspired merely by narrow personal ambition. She realizes that her work benefits not only the state farm, but the state as a whole, and she can see how her friends are putting everything they have into their work, all their strength and ingenuity. The writer gives a very clear and convincing picture of Nyusha's efforts to raise the milk yield of the cows under her care. Thanks to her efforts and a special method of preparing feeds, one of her cows, Strelka, sets a record.

The carpenter Almazov works with equal enthusiasm, and the same applies to the bookkeeper Lukyanich, and Nastasya Petrovna, who tends the calves. The teacher, Mariana Fyodorovna, too has her whole heart and soul in the school. And the whole collective is guided with much thoughtful understanding by the modest, taciturn secretary of the state farm Communist Party organization, Bekishev.

"Bekishev never speaks about himself," Vera Panova writes. However large his personal share in any undertaking, Bekishev is so unobtrusive, keeps himself so discreetly in the background, that an outsider receives the impression that these things are done by themselves or through the efforts of others.... He speaks about competition among the milkmaids as though it were not he, but someone else, who had organized this competition...."

Vera Panova is an honest and painstaking artist. One senses that she has a real affection for her characters, she has faith in them, and therefore does not seek artificially to simplify their struggle, to remove all obstacles from their path. They have their difficulties, their troubles, yes, and their setbacks too. But the author has faith in their strength of spirit, their ability to overcome any difficulty, for her heroes are men and women imbued with the new, Socialist ethics; in this lies the artistic truth of her work.

"The Soviet man's made of strong stuff and strong faith," says Gurelchenko, the secretary of the Party District Committee, at the end of the book. "Stalin led us in the Patriotic War and we won it. Stalin's leading us and we are putting into effect the noblest—there's nothing nobler!—dream of mankind."

The character of the people the author depicts, their high moral standards, are shown not only in their attitude to their work, but in their personal relations with friends and family. Maternal love, comradely affection, the bright, glowing love of women shines from the novel's pages. Vera Panova has succeeded in showing how real feeling transforms people and awakens in them great creative powers. But people who are free are both able to love and able to renounce their love if it is egoistical, if it brings grief and suffering to others.

Through the whole story we see the figure of a Russian woman—wise, strong and fine in spirit, simple and proud. This woman loves Almazov. But he has a family, and she is awaiting the return of her invalid husband. And this woman, who does not even have a name in the book, finds the strength to reject happiness rather than make others unhappy.

In this short novel Vera Panova has succeeded in disclosing the common, characteristic features of the People of the Bright Shore. This common feature is their patriotic concern for the welfare of their state, their people, it is the feeling of comradeship and friendship which unites Soviet people, the builders of Communism.

S. BABENYSHEVA

Bright Shore. By V. Panova, Soviet Writer Publishing House, 1950. An English translation is given in the magazine *Soviet Literature* No. 3, 1950.

Fashions

ALL-UNION HOUSE OF FASHIONS

Photos by A. Shternberg

The cut and line of this crepe-satin summer model are drawn from the old Russian gored sarafan. The dull side of the fabric is used for the dress with the exception of the collar, the sleeve trimmings and the gores in the skirt. The seams joining the matte and sheen are embroidered in a matching shade

Designer A. F. Blank

Street outfit of a new fabric put out for the 1950 summer season—silk eponge with a woven border in a folk design which takes the place of expensive hand embroidery

Designer M. D. Plotnikova





Plain and print crepe-georgette is used
for this attractive model
Designer M. D. Plotnikova

Blouse of silk fabric with a colourful border
in a folk design

Designers K. Y. Bozhneva
and M. A. Vysheslavtseva

DEMOCRATIC WOMEN'S PRESS IN THE STRUGGLE FOR PEACE



Militant Journal of French Democratic Women

The columns of *Femmes Françaises*, the journal of the French Women's Union, mirror the heroic contribution that millions of plain women in France are making to the great battle of the French people for peace, bread and liberty.

The journal carries well-illustrated news stories, sketches and articles that tell the reader how the women of France are fighting for peace and the happiness of their children.

Just before the second congress of the Fighters for Peace and Freedom organization, the journal printed an article by Eugénie Cotton, Vice-Chairman of the Permanent Committee of the World Peace Congress and President of the Women's International Democratic Federation. "The will of the French people," she wrote, "will not be fully reflected unless the women take their stand shoulder to shoulder with the men, as they did in the days of the resistance movement." The journal also gave the reply of the French women to this appeal, a reply which was summed up aptly in the words of Ségolène Malleret: "We women, mothers, will fight staunchly for peace so that the great joy of motherhood should never be darkened by alarm."

Femmes Françaises is waging a fervent struggle against the colonial war in Viet-

Nam and giving much space to the efforts of the French working people to stop the "dirty war" against the freedom-loving people of Viet-Nam.

Whether it is the workers who refuse to manufacture war materials, the railwaymen who refuse to transport them or the dockers who refuse to load them—these high-minded actions invariably meet with active support from women's organizations. "My husband refuses to load arms for shipment to Indo-China," reads one of the many noteworthy letters from ordinary women printed in the journal, written by the wife of a Marseilles docker and mother of three children. "I am with him! True, it is hard on us: my husband works only two or three times a week and they have threatened to cut off his unemployment relief. But still, if we don't want our children to perish from bombs, we must hold out."

Femmes Françaises shows graphically what the "dirty war" costs the people of France. "One thousand million francs are spent daily on the war in Viet-Nam. This money would suffice to build 2,000 comfortable flats for workers. . . ."

Femmes Françaises systematically reports the sad plight of working women in France and the cruel exploitation to which they are subjected in industry and agriculture; the journal reveals the appalling living conditions of working families and writes of the steady increase in prices which leads to the impoverishment of the masses. It explains to its readers the social roots of these evils. While describing the difficult lot of French working and peasant women, mothers in particular, the journal at the same time carries numerous facts and figures about the happy life of women and children in the Soviet Union.

After the prices of food and manufactured goods had been reduced once again in the U.S.S.R. on March 1 this year, the journal printed a table showing how such a price cut would affect the budget of the average family in France.

Strong bonds connect the magazine with the women of France. Every issue carries a great deal of information about the activities of the French Women's Union in the struggle for peace and the collection of signatures to the appeal of the Permanent Committee of the World Peace Congress. *Femmes Françaises* took a strong stand in defence of Jeannette Vermeersch when the French reactionaries threatened her and her three sons with violence following one of her patriotic speeches in parliament.

Femmes Françaises is a militant mouth-piece of the French democratic women's movement which rallies women to the struggle for peace, for the national independence of their country and a happy future for their children.

S. BREIDBARD

Contents

On the Collection of Signatures in the U.S.S.R. to the Appeal of the Permanent Committee of the World Peace Congress Concerning the Prohibition of the Atomic Weapon	
Resolution of the Plenary Meeting of the Soviet Committee for Peace	2
The Mighty Voice of the Soviet People	3
The Budget of the Land of Socialism By T. M. Zuyeva	6
Worldwide Ballot of the Peoples By N. Sergeeva	7
Why I Gave My Signature	9
Millions Fight Against War	10
Free Raymond Dien! By Nadezhda Trojan	10
We Will Protect Our Children! By S. Gilevskaya	16
Peace Relay in Finland. By N. Bogomolova	17
In the Van of the Fighters for Peace Creative Labour of the Millions	18
By Anatoli Surov	19
Nina Nazarova's Contribution. By S. Vinogradskaya	22
Buliskeria's Legacy. By M. Velichko	24
Beauty. A Story by Victor Ivanov	26
Steppe in Bloom. By L. Solomyanskaya	30
Baltic Soviet Republics Ten Years Old. By P. Sachin	33
L.S.S.R. A Poem by Lindas Gira	34
In Riga Port. A Poem by Bruno Saulits	36
The Vow. A Poem by Mart Raud	37
Clear Road. By Hans Leberecht	39
Soviet People Enjoy Every Facility for Rest and Leisure. By Klavdia Kuznetsova	41
Summer. A Poem by V. Lugovskoy	42
At Zelyony Mys. By Alexander Chakovsky	45
Letter to a Friend Abroad. By Marina Kovalyova	48
The Happiest Man. After Albert Maltz, by M. Levia	51
A Mother's Letter. Verse by G. Rublyov	55
Music by I. Danayevsky	56
Two Britains. By Ludmila Dubrovina	58
Who Is Opposing the Prohibition of the Atom Bomb. By B. Izakov	58
On Leaving Moscow. By Marie Guidon	60
Of Stalin's Happy Land I Sing. By René Lyr	60
Dean Acheson, Warmonger. By Y. Viktorov	61
Yugoslavia's Women Under the Yoke of the Tito Clique. By Zora Jesic	62
They Call It Happiness. By D. Zhan-tieva	63
Russia, Birthplace of Radio	64
People of the Bright Shore. By S. Babenysheva	66
Fashions	67

COVER: Engineer Anna Sokolova, Candidate of Technical Sciences, was awarded a Stalin Prize for her part in working out and applying the high-speed construction methods used in raising the steel carcass of a multi-storey building on Smolenskaya Ploshchad, Moscow. In the background is an architects' drawing of the building

Colour photo by I. Shagin

BACK COVER: At the Leningrad City Health Department Sanatorium in Sochi, in the Soviet South

Photo by M. Ozersky

Editor, MARIA OVSYANNIKOVA; Assistant Editor, YEKATERINA SHEVELYOVA;
Art Editor, S. A. ZUSKOV

Printed in the Union of Soviet Socialist Republics



УКРАЇНА
8
1950





На злітку 1945 року в Одесі (зліва направо): Гавриїл Семенович Брац, командир бригади, який працює в шахті «Капітальна», і Іван Іванович Прокопів — прохідник шахти «Капітальна» (в центрі) і Іван Іванович Прокопів — прохідник шахти «Капітальна» (справа).

Фот. М. М. М. М. М.

На злітку 1945 року в Одесі (зліва направо): Гавриїл Семенович Брац, командир бригади, який працює в шахті «Капітальна», і Іван Іванович Прокопів — прохідник шахти «Капітальна» (в центрі) і Іван Іванович Прокопів — прохідник шахти «Капітальна» (справа).

Фот. М. М. М. М. М.

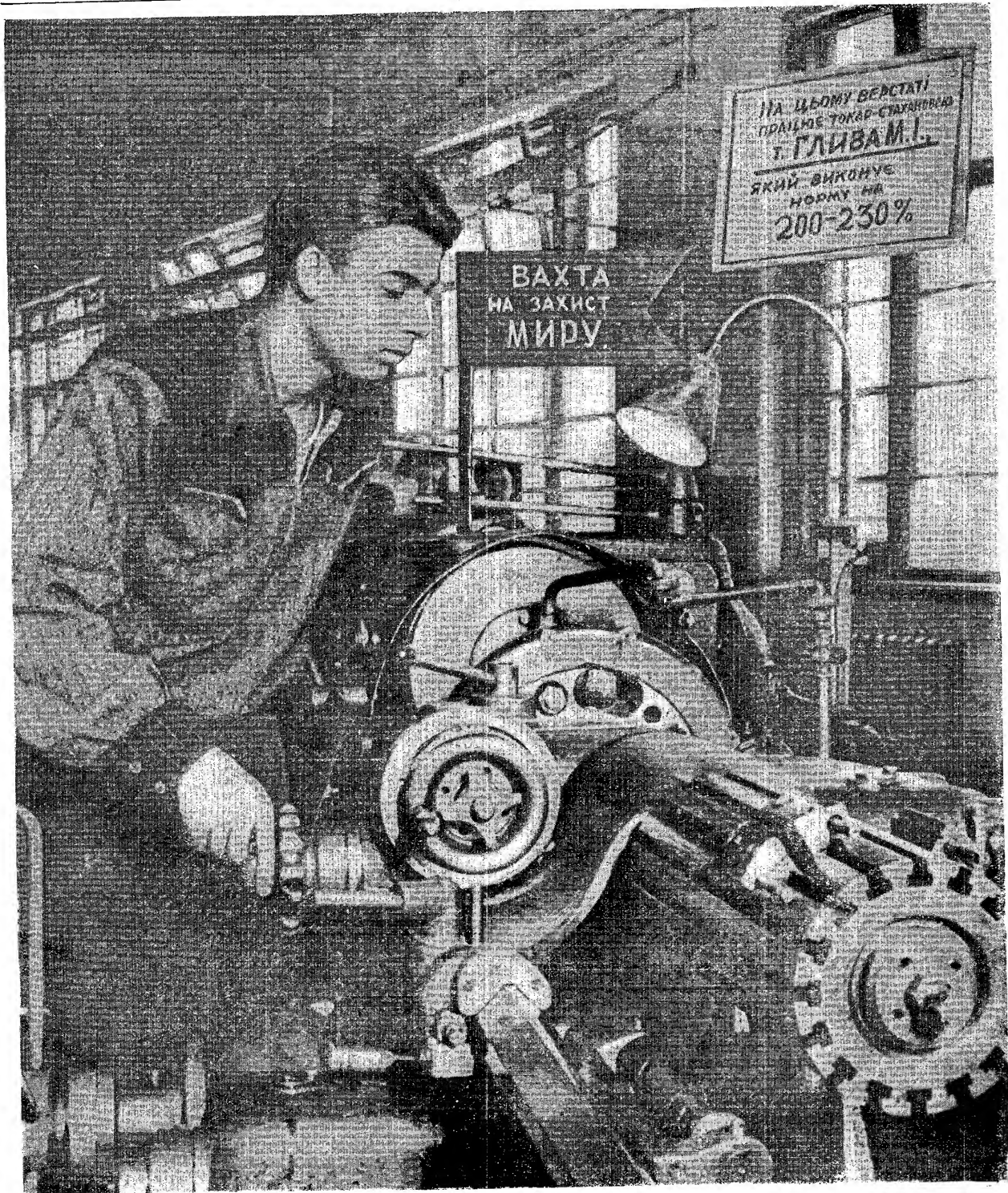
На злітку 1945 року в Одесі (зліва направо): Гавриїл Семенович Брац, командир бригади, який працює в шахті «Капітальна», і Іван Іванович Прокопів — прохідник шахти «Капітальна» (в центрі) і Іван Іванович Прокопів — прохідник шахти «Капітальна» (справа).

Фот. М. М. М. М. М.

УКРАЇНА ГРОМАДСЬКО-ЛІТЕРАТУРНИЙ
ІЛЮСТРОВАННИЙ МІСЯЧНИК

Пролетарі всіх країн, єднайтеся!

СЕРПЕНЬ № 8 (89) 1950 р.



Кращий стахановець заводу «Трансигнал» комсомолец М. І. Глива вионал 8 річних норм. Ставши на вахту миру, тов. Глива щодня виконує виробничі завдання на 200—230 процентів.

Фото Л. ПАВЛОЦЬКОГО.

НЕПОХИТНА ФОРТЕЦЯ МИРУ

Олександр ЛЕВАДА

ЛИПЕНЬ 1950 року навіки вкарбується в пам'ять людства, як визначна, незабутня дата на славному шляху боротьби за мир. В цей місяць мільйони й мільйони радянських людей від щирого серця підписали Стокгольмську Відозву Постійного комітету Всесвітнього конгресу прихильників миру, відозву про заборону атомної зброї. Радянський народ одностайно проголосував за мир.

Це сталося саме в ті дні, коли американські імперіалістичні палії війни остаточно розкрили перед усім світом свої людоджерні плани, вчинивши криваву агресію проти волелюбного народу Кореї й одверто взявши на себе криваву роль фашистського жандарма.

Агресивними діями на Далекому Сході оскаженілі палії війни мали намір, крім безпосередніх загарбницьких дій в Азії, ще й залаяти прихильників миру в усіх інших країнах, зломити непохитну волю народів до миру в усьому світі. Але сталося зовсім протилежне. Гігантський рух за мир в ці тижні нечувано зріс і зміцнів. Кількість людей, які підписали Стокгольмську Відозву, вже обчислюється сотнями мільйонів. Могутня, велика, грізна армія активних борців за мир! Вона зростає, мов лавина, неупинно поповнюється мільйонами й десятками мільйонів нових і нових ратоборців миру на обох півкулях.

Паліям нової війни є над чим задуматись. Невідомо, правда, чи не втратили вони остаточно цієї чисто людської власності. У всякому разі така нескладна реакція, як страх, звичайний біологічний страх, безперечно, ними не втрачена. З пересяк перед могутнім рухом за мир вони змушені робити дезагресивні спроби поєднати свої одверті й нахабні агресивні дії з огидним і лицемірним словобуддям на «мирні» теми. З переляку містер Трумен, один з ватажків розбійницької зграї атомників, мусив, як повідомляють газети, лише протягом одного тижня 50 раз вжити в своїх виступах слово «мир». Після такого обалудного словесного жонглювання цей президент з диктаторським улаштуванням направив конгресові послання про асигнування 1,2 мільярда доларів для озброєння країн агресивного Північно-атлантичного блоку і віддав наказ про початок дажно задуманої у Вашингтоні кривавої агресії проти волелюбної Кореї...

В цей же час великий вождь радянського народу і трудящих всього світу мудрий Сталін двічі виступив із статтями, які привернули до себе увагу всієї громадськості. Товариш Сталін привів свої статті проблемам мовознавства. Кожне слово цих

статей — дорогоцінна перлина в скарбниці передової культури людства, в скарбниці науки, скерованої на благо людства.

Кожний крок радянського народу і його великого вождя — це натхненна мирна творчість, невгамовний і всезростаючий будівний порив, невислуца турбота про добробут трудящої людини. Мовознавство — мирна і миролюбна наука, цього не насміялись заперечити навіть провокатори з табору паліїв війни. Ми пильно стежимо за кожним підступним заходом імперіалістичних агресорів і робимо, звичайно, відповідні висновки з їх поведінки, але ми певні, що сили великого табору миру незрівнянно дужчі за сили паліїв війни, і тому спокійно продовжуємо свою мирну працю на благо любимої соціалістичної Вітчизни.

Табір миру незрівнянно дужчий насамперед тому, що його очолює наймиролюбніша і водночас наймогутніша в світі держава — наш великий, непереможний Радянський Союз. Одностайне схвалення всіма радянськими людьми Стокгольмської Відозви — це один вияв миролюбності нашої країни.

Радянський народ хоче миру і стоїть у перших лавах борців за мир. І найціннішим вкладом в справу миру є для кожної радянської людини самовіддана праця для ще більшого зміцнення могутності нашої миролюбної соціалістичної держави.

Великою ісеєю миру пройнятий кожний захід радянської держави, кожний крок в житті нашого народу.

З нечуваним піднесенням здійснює радянський народ великий сталінський план перетворення природи. Цей величний план — це насамперед мир, найграндіозніший миролюбний захід в історії людства. На здійснення його скеровані зусилля радянської техніки і науки.

Кому ж не зрозуміло, що мільйони людей, які з ентузіазмом працюють над здійсненням цього велетенського плану, хочуть дожити до того часу, коли лісосушки виростуть і зашумять густими кронами дерев, зупиняючи розбіг суховіїв, перетворюючи природу! Чи не в цьому бачає який-небудь містер Ачесон трояк нашої «агресивності»?

Які факти з галузі, так би мовити, перетворення природи можуть навести представники капіталістичного суспільства? Вони огляді й потворні, ці їх факти, як огидна і потворна сама капіталістична дійсність. В окупованій американцями західній зоні Німеччини і в запроданій американцям Югославії проводиться нечуване, масове, хижацьке винищення лісів. Для чого? Мета нескладна: спекулятивна нажива на стратегічному будівництві. Якщо ми будемо ставки й водойми, змінюємо



Збирання підписів під Стокгольмською Відозвою Постійного комітету Всесвітнього конгресу прихильників миру про заборону атомної зброї — в механічному цеху київського заводу імені Сталіна.
На фото: Відозву підписує копальниця заводу, комсомолка Лідія Павлівна Борисевич.
Фото С. ХОРШКА.



Колгоспники-артілі імені 15-річчя РСЧА на Сумщині ставлять свої підписи під Стокгольмською Відозвою Постійного комітету Всесвітнього конгресу прихильників миру про заборону атомної зброї.
На фото: підписує Відозву Герой Соціалістичної Праці, знатна свинарка колгоспу Євдокія Яковлівна Богодушко.
Фото В. ЛИТВИНОВА, (Фотохроніка РАГАН).

напрям річок, обводнюючи пустелі, то заокеанські імперіалісти в свою чергу підготували до вибуху гігантську скелю Лорелей на Рейні, оспівану німецькими поетами. Мета знову та сама: криваві стратегічні розрахунки. Палії війни збираються в слушний момент загатити Рейн вибухом скелі Лорелей і безжалісно затопити всю рейнську долину, разом з мільйонами її жителів. Свого часу саме так зробив Гітлер, звелівши затопити тунелі берлінського метро, де під час вуличних боїв рятувалися тисячі жителів Берліна...

Не можна не навести ще один разючий приклад. Усім відомо, якою всенародною пошаною і якою увагою радянського уряду користується в нашій країні така мирна з мирних наука, як агробіологія. Пригадаймо, з якою радістю зустріли ми, приміром, звістку про те, що академік Лисенко методом літніх посадок картоплі розв'язав проблему боротьби з виродженням цієї культури в південних областях України. Яке порівняння можна зробити в цій галузі з американськими паліями війни? Це порівняння напрошується саме. Наводимо офіційний текст звіту Надзвичайної комісії по розслідуванню скидання небезпечного шкідника картоплі — колорадського жука на територію Німецької демократичної республіки. У звіті говориться:

«В обстановці посилення боротьби всіх людей доброї волі за збереження миру, проти підготовки війни, американські імперіалістичні палії війни вдалися до ганебного і злочинного забору... Починаючи з 22 травня 1950 року, літаки, що прибували з заходу, скидали колорадського жука у великій кількості на територію окремих районів Німецької демократичної республіки».

Масове розповсюдження небезпечного шкідника з допомогою літаків! Чим, як не прямою економічною агресією, можна назвати цей печуваний злочин, скерований проти цілого народу! Що може бути більш мерзеним і огидним, аніж ця злочинна, справді фашистська «агробіологія» американських паліїв війни! Цікаво б знати, скільки раз вимовили слово «мир» американські імперіалістичні верховоди в той день, коли віддали наказ вантажити колорадських жуків на літаки!.. Огидний колорадський жук став нині найвиразнішим символом горезвісного «плану Маршалла», що приніс країнам Західної Європи злидні й розруху, голод і безробіття.

Найяскравішим виявом мирного спрямування політики радянського уряду є наш державний бюджет. Нещодавно сесія Верховної Ради Союзу РСР затвердила Державний бюджет СРСР на 1950 рік. Дві третини цього бюджету призначені на народне господарство і культуру. Значення, промовиста цифра, що говорить сама за себе! Витрати на оборону країни становлять в цьому році лише 18,5 процента від усіх витрат нашого Державного бюджету.

Цікавим військовим кликушам з імперіалістичного табору не вдається вивести наш народ з рівноваги. Ми знаємо, що велика справа миру перемаже, і не піддамося ні на які провокації осажених паліїв нової війни.

Рівновагу втратили ті, що хотіли б залякати інших примарою нової війни. Приклад з Форрестолом, який щосили намагався поширювати військовий психоз, а закінчив тим, що сам збожеволів на цьому і сфоррестолівся з 16-го поверху, — цей початковий приклад цілого не навчив численних колег Форрестоло. Вони продовжують йти тим самим шляхом. Вони вирішили в 1950—51 рр. асигнувати на воєнні витрати 76 процентів державного бюджету Сполучених Штатів Америки. Вони з тупою послідовністю намагаються наслідувати в цьому Адольфа Гітлера. Але вони вперто «забувають» про ганебний фінал його кар'єри. А від цього фіналу їм не втекти...

Верховна Рада Союзу РСР на тій же черговій сесії схвалила ще одне історичне рішення, яке увінчує невтомну і багатогранну боротьбу радянського уряду і всієї радянської громадськості за мир. Це сталося напередодні дев'ятої річниці з того дня, коли відгодований на американські долари німецько-фашистський звір віроломно напав на нашу соціалістичну Вітчизну. В цю знаменну річницю Верховна Рада Союзу РСР опублікувала свою одностайно прийняту Заяву про цілковиту солідарність з пропозиціями Постійного комітету Всесвітнього конгресу прихильників миру щодо заборони атомної зброї, встановлення суворого міжнародного контролю за додержанням цієї заборони і оголошення воєнним злочинцем того уряду, який першим застосує цю зброю.

Заява Верховної Ради Союзу РСР урочисто проголошує, що пропозиції Постійного комітету Всесвітнього конгресу прихильників миру «цілком відповідають насущним вимогам усіх народів та їх прагненню до міцного і тривалого миру в усьому світі».

Висловлюючи непохитну волю радянського народу до миру, Верховна Рада СРСР заявляє про свою готовність співробітничати з законодавчими органами інших держав у розробці та проведенні потрібних заходів по здійсненню пропозицій Постійного комітету Всесвітнього конгресу прихильників миру.

Верховна Рада висловлює впевненість у тому, що Радянський уряд, який послідовно виступає за мир та співробітництво між народами, буде й далі твердо і наполегливо провадити цю політику мирних і дружніх стосунків між народами, вживати потрібних заходів через Організацію Об'єднаних Націй та ви-

Я ГОЛОСУЮ ЗА МИР!

Федір ПЕТРИЧЕНКО,
розмітник Дніпропетровського заводу імені Молотова.

— Я разом з дружиною брав участь у завершальному етапі другої світової війни — у розгромі японських імперіалістів. Повертаючись з бойових полів, ми мріяли про мирну працю, про те, щоб знову жити в своїй домівці на березі Дніпра. Радянські воїни не шкодували ні сил, ні самого життя, щоб ця мрія стала дійсністю.

Повернувшись після перемоги на свій завод, я зрозумів: для забезпечення миру треба працювати так, щоб день у день зростала міць моєї країни — цитаделі миру. Чим більше я розмічу залізних листів, тим більше домен стане до ладу, тим більше мостів буде збудовано, тим більше інститутів буде споруджено для нашої молоді. Я пишаюся тим, що розмічаю металокопирку для величній будівлі Московського державного університету на Ленінських горах. Хто буде вузи і школи, той не хоче стріляти з гармат і скидати бомби на мирні міста. Ми створюємо світ щастя для людини. А один день війни у В'єтнамі коштує стільки, скільки витрачається на всі університети і студентські їдальні Франції за цілий рік.

Я бачу, яким творчим вогнем палають очі моїх товаришів, які звязано працюють во-

ІНТЕРВ'Ю «УКРАЇНИ»



ни над металокопирками для Московського університету. Багато хто з них уже має дітей-студентів. Я й сам мрію про час, коли мій маленький Беніамін увійде в двері МДУ, що я його будував. Але цього не хоче Черчілль і компанія. Нам уже раз перешкодили вчитися і будувати Гітлер і його компанія; відомо, чим це скінчилось.

Слід сказати паліям нової війни — черчілльсько-трусенівській банді: хто готує війну, той мусить заздалегідь знайти сук, на якому йому доведеться висіти.

Щоб заповнити перерву в будівництві, спричинену війною, я даю тепер по кілька норм і працюю вже в рахунок 1951 року.

Як багато було б уже зроблено, якби не війна! Так хай же нам краще не зважають посуватися вперед, будувати палаци і садити сади, вчити дітей і користуватися плодами власної праці! Щоранку, коли я стаю до роботи, всі мої зусилля спрямовані на те, щоб зробити якнайбільше і цим допомогти забезпечити мир і щастя народів на землі.

Мій підпис під Стокгольмською Відозвою — це клятва солдата миру.

користуватися всі інші шляхи для забезпечення загального миру і міжнародної безпеки».

Ця історична Заява завдає ще одного могутнього удару по імперіалістичних паліях нової війни. Радісно відчувати себе громадянином країни, народний парламент якої приймає і здійснює такі знаменні рішення. Як відомо, Заява Верховної Ради СРСР і стала в нашій країні початком всенародного руху за підтримку Стокгольмської Відозви, який знайшов свій вияв у мільйонах і мільйонах підписів радянських людей.

Не можна не згадати при цьому, що американський конгрес не лише не прийняв, не обговорив, а й навіть не вислухав пропозицій Постійного комітету Всесвітнього конгресу прихильників миру, не пустивши до Сполучених Штатів делегації Постійного комітету, яка везла з собою ці пропозиції. Чи не ясно після цього, хто боїться, як смерті своєї, мирних пропозицій, для кого мир ненависний, хто є палієм війни?

Американські палії війни зайшли вже так далеко, що від стадії підготовки перейшли до прямого здійснення своїх людозжерних планів. Відверта американська агресія на Далекому Сході — кривавий напад на корейський народ, фактична анексія Формози — відкривають і салпим очі на справжню суть Вашингтонських та уолл-стрітських паліїв війни. Народи всього світу побачили звірину обличчя імперіалістичних агресорів у всій їх огидності, і це ще більш зміцнило рішучість сотень мільйонів бійців за мир не допустити нового всесвітнього побоїща.

І на чолі цих сотень мільйонів стоїть непохитний, великий радянський народ. Кожний крок у житті нашої країни, в нашо- му господарському і культурному будівництві, в законодавчій і спрямовувачій діяльності радянських керівних органів — є мирним кроком, підпорядкованим великій сталінській ідеї боротьби за мир.

Великий Стаалін, мудрий вождь наймогутнішої в світі країни, високо підняв над світом священний прапор миру. Під цим прапором згуртувалися сотні мільйонів людей всіх країн і континентів. Нікому не пощастить ні залякати їх, ні засліпити, їх лави зростають з кожним днем. Майбутнє світу належить їм.



Всюди, в усьому світі розгорнувся збір підписів під Стокгольмською Відозвою Постійного комітету Всесвітнього конгресу прихильників миру. Ніякі перешкоди не можуть зупинити руху народів за мир.

Підла агресія американських імперіалістів проти корейського народу викликала хвилю обурення всіх чесних людей світу. І нові мільйони ставлять свої підписи під Стокгольмською Відозвою, вимагаючи беззастережної заборони атомної зброї, приборкання агресорів, які зазіхають на свободу корейського народу.

В столиці Китайської народної республіки Пекіні, на масовому мітингу в парку Імені Сун Ят-сена представники робітників, селян, армії, громадських організацій, духовництва одностайно висловили свою солідарність з Стокгольмською Відозвою (фото вгорі).

(Фотохроніка ТАРС).

Активно борються за мир жінки Франції. Незважаючи на поліцейські репресії, вони розповсюджують літературу, яка закликає до миру і дружби між народами. В Парижі відкрилось багато пересувних пунктів поширення прогресивної літератури.

На фото: вгорі — один з таких пунктів. На триколовому національному прапорі напис: «Ніколи французькі матері не дадуть своїх синів для війни проти Радянського Союзу».

В Румунії збір підписів під Стокгольмською Відозвою охопив всю країну. В містах і селах — всюди трудящі приєднують свої голоси до вимог великої армії прихильників миру.

На фото: праворуч — члени Ради Центральної спілки споживчих товариств Румунії підписуються під Відозвою на захист миру.

(Фотохроніка ТАРС).



ОДВЕРТА РОЗМОВА



Василь Маначович Талаш.

НЕДАВНО в одній газеті мені довелося прочитати висловлювання Трумена. Американський президент, не соромлячись, заявив: якщо це буде «в інтересах Америки», він знову накаже скинути атомні бомби.

Що саме розуміє Трумен під «інтересами Америки» і на кого він збирається скидати атомні бомби, ні для кого не секрет. Для радянських людей не є секретом і те, якими планами марять американські людоджері. Недаремно народна мудрість каже: «Тим бочка смердить, чим налита»... А налиті ці людоджері лютою ненавистю до нашої соціалістичної Батьківщини і до всіх тих країн, які не закотили танцювати під банкірську дудку й сселитись під ноги американським генералам. А про те не гріх би Трумену та його радникам пригадати, що нічого доброго не виходить, коли злоба й ненависть починають туманити голову і відбирати розум. Не так давно одному охочому до всевітнього трону довелося проковтнути добру порцію отрути в своїй підземній канцелярії.

Пан Трумен бував у Берліні і міг би, здається, замислитись над долею Адольфа Гітлера; історія повчальна. Міг би, та, видно, не схотів. Як тут не пригадати українське прислів'я: «Ворона й за море літає, а дурна вертає»...

Мені довелося побувати в Берліні в той же час, що і панові Трумену. Правда, шляхи-дороги туди в нас були різні: президент з'явився на готове, а я із своєю гаубицею пройшов тисячі кілометрів від Стаалінграда аж до німецької столиці в жорстоких боях, проливав свою кров, з боєм бачив на рідній землі замість сіл — сотні згарищ, міста в руїнах, сльози матерів і сиріт. За цей час в Америці не завалився жодний камінець. Поки американські солдати роками припишували останні гудзики, сотні моїх земляків з села Гоголева, Броварського району на Київщині, билися з ворогом і вмирали за те, щоб захити осиковий кіл у могилу фашизму.

Американського президента я в Німеччині не бачив, а ось із його земляками — простими солдатами — мав навіть запущену розмову в Берліні, за кухлем пива. Поки я впрорвався з олим кухлем, вони випили хто по три, а хто й більше. Після цього з них зійшов пихатий вигляд, язички розв'язалися, і зразу стало ясно, що на душі в них тяжко, що їх мало радує кінець війни і дуже страшить повернення додому... Адже для деяких війна була чимсь на зразок прогулянки по Європі: німці самі бігли від нас назустріч американцям, до того ж на війні годували, одягали і взували коштом держави. А що жде вдома? Давньою давниною повіяло на мене від слів молодого сержанта:

— Перед самою відправкою за океан будинок і земля мого батька мали піти з молотка за несплату податків. Поки я був на війні, батька все-таки не чіпали... А що буде, коли я знову стану тільки сином зазидного, безправного фермера? Навпевно, нас виженуть з землі, викинуть з дому. Де ми всі знайдемо притулок і шматок хліба? Гти в місто? Безпально: скінчаться воєнні замовлення, і за ворота заводів знову викинуть мільйони людей... Чи ви знаєте, який вигляд матиме тоді Америка? Асфальтові автостради, якими з краю в край через всю країну

блукають сотні тисяч голодних і бездомних безробітних... Вам цього не зрозуміти.

Я з сумом дивився на цього молодого хлопця з-за океану, який був ровесником моїм синам. Рідна країна стала для нього мачухою. За що ж він поповз? Щоб повернутись до розбитого корита?

— Та нічого, — несподівано повеселішав мій співбесідник, — може, все ще повернеться не так страшно. Зате тепер ніколи не буде війни. З ким нам тепер воювати? Не з вами ж, росіянами — нашими друзями. Проти вас ніхто з моїх товаришів не підніме зброї. Ви чудові, хоробрі хлопці! Та й який божевільний в Америці захоче битися з нами?

Він говорив щиро, і ми випивши ще по кухлю пива, розсталися друзями. Відтоді минуло п'ять років. Не знаю, як складалася особиста доля сержанта; думаю, що збулося його найгірше перелуччтя, і він блукає, голодний і бездомний, по асфальту американських доріг. В іншому він гірко помилився: в його країні знайшлися такі божевільні, які розпочали небезпечну гру з вогнем і мріють простягти через океан свої загрозливі лапи до нашої країни. Кожну хвилину в руки мого знайомого сержанта можуть впасти зброю. Десь у день йому втокмачують, що це я і мільйони моїх земляків хочуть напасти на його країну, що ми тільки про це і мріємо. У сьогоднішніх господарів Америки, які кажуть вдача собача: не брехне, то й не дихно...

У нашому гоголівському колгоспі «Червона Україна» бували шановні заморські гості. Їм слід було б передати своїм хазяям, що з багатирською силою радянських людей краще не жартувати... А що ця сила справді багатирська, легко побачити хоч би на прикладі нашого колгоспу, рядового українського колгоспу, яких багато в нашій країні.

Після перемоги я здав у Берліні свою гармату молодим бійцям, наказавши їм суворо і свято зберігати бойові традиції гвардійців. Я повертався до мирної праці, а мої сини Андрій і Володимир — льотчики, які в роки війни не принизили честі свого роду. — Ліпилися в авіації, щоб пильно охороняти Батьківщину з повітря. Коли я в Берліні громив фа-

шистів з своєї гаубиці, капітан Андрій Талаш бомбив і розстрілював їх зверху.

У першому листі до Андрія з дому я писав, що, тільки побачивши на власні очі, можна зрозуміти, якого лиха завдавали нашій артілі фашистські загарибники. Ніби дикий смерч пройшов по землі. Майже всі наші колгоспники жили в землянках — гітлерівці спалили сотні хат. Ферми, стайні, зерносклади, майстерні, всі громадські будівлі вони зрівняли з землею, племінну рогату худобу та коней порізали, постріляли з автоматів. На полях роси бур'яни заввишки з людину, земля здичавіла. Але ще більш страшне лихо жило в кожній хаті, в кожній землянці: не було жодної сім'ї, яка не втратила б одного-двох близьких людей. На одній тільки своїй вулиці я нарахував п'ятнадцять таких осиротілих сімей. Проте вже тоді я не бачив в очах своїх земляків суму й розгубленості. Всі палали одним бажанням: якнайшвидше загоїти рани, завдані колгоспу війною.

В ті роки до нас приїздили всякі імениті американці й англії. Вони співчутливо хитали головами і пророкували, що мине кілька десятиріч, поки ми виберемося з розрухи. Здається, їм дуже цього хотілося... Ми не сперечалися з ними, а тільки спокійно відповідали: приїздіть через рік-два, побачимо, що покаже життя.

У 1948 році голова нашого колгоспу, колишній старшина роти автоматників Михайло Винарський, у своїй статті, вміщеній в журналі «Огонек», показав, хто мав рацію в цьому спорі. Пани критики зазнали невдачі: по всіх основних показниках колгосп досяг довоєнного рівня виробництва і життя. Стільки ж площі під посівами, як і в 1940 році, стільки ж худоби на фермах, та сама сівозмінна, 3 кілограми хліба на трудодень. Після цього до нас знову повадились їздити американці. Може, хотіли перевірити, чи правду писав Михайло Винарський, але, хоч життя розбіло їх попередників по всіх статтях, вони продовжували підозріло принохуватись до всього і всюди шукати «пропаганду»... Видно, й справді — яким уродило ненавка, таким прийме й земелька... Та від правди нікуди не дінешся, і довелося цим панам признатися, що вони бачать «справжнє чудо».

А в дійсності, ніякого чуда нема. Справа в тому, що ми — господарі власної країни, власного колгоспу, що у нас колгоспників, і у радянської держави — спільні інтереси, в тому, що ми завжди йдемо за партією більшовиків, за товаришем Сталіним і кожне слово партії сприймаємо як мудру, ширшу пораду. Погляньте сьогодні, влітку 1950 року, на наш колгосп. Хто повірить, що він був зруйнований вщент ворожою навалюю? Сотні хат звеселися на місці згарищ, про землянки давно забули. У хатах світить електрика, звучить радіо, увечері над селом стоїть електричне світло. А як стали жити наші колгоспники! Торік, уперше в історії артілі, все зерно на трудодень було видано самою тільки пшеницею. Подумайте над цим, начебто простим, фактом. І заробили наші люди стільки, що багато з них ще й досі не забрали з колгоспного сховища зерно, яке належить їм на трудодні: не треба, кажуть, рстигнемо...

Не тільки хліба, а й сала, масла, молока, овочів, — усього тепер вдосталь у

колгоспників, повна чаша. Зайдіть у сільський універмаг: мотоцикли, велосипеди, патефони, радіоприймачі, швейні машини — найдорожчі товари зразу ж розкушувються.

В цьому році, тільки за шість місяців, в одній нашій артілі понад двадцять молодих пар справили багате весілля, а осінь напевно з'єднає ще чимало закоханих сердець. Люди спокійні за свій завтрашній день і з радістю створюють сім'ю.

Багаті колгосп, багаті і наша рідна радянська держава. Без її величезної допомоги нам ніколи не стати б на ноги після війни, ось ми й стараємось відплатити їй сторицею. Торік ми здали державі зерна більше, ніж було в минулі роки алаового зерна у колгоспі, і при цьому видали по 2,5 кілограма пшениці на трудодень. План м'ясопоставок ми виконали ще в січні, і тільки самою свининою. Такого не було б і перед війною: один колгосп дає державі понад 130 свиней — тисячу пудів м'яса й сала!

— Широко крокуймо! — радіють колгоспники своїм успіхам.

В цьому році були несприятливі весна й літо. Навесні були пізні заморозки, дощів випало мало. В ті часи, коли ми господарювали по-одиночці, такі примхи природи дуже б далися взнаки — збирали б, напевно, не багато більше, ніж посіяли. А тепер — любю глянути на колгоспні поля. Стіною стояла озима пшениця на величезному масиві в 700 гектарів, нєсело хитався на 350 гектарах високий овес... За найскромнішими підрахунками врожай зернових становитиме загальною не менше 100—110 пудів на гектар. А в одноосібному господарстві ми в найкращі роки не знімали більше 50 пудів — адже земля наша бідна — суглинкова.

Прочитав я в газетах, що в Америці та в інших країнах знайшлися горе-мудреці із званням вчених, які відкинули такий «закон», ніби земля приречена на виснаження і має рік у рік родити все менше. Й простий пошевод артілі, але хай ці осліплені пани прийдуть до нас у колгосп, і я на простих прикладах покажу, чого варті їхні «закони».

Віддавна у нас були погані випадки і сножати. Прикро було дивитись з цілого гектара збирали півтонни зеленої маси. В нинішньому році ми зробили так, як вчить радянська наука. Вибрали десять гектарів найгіршого виласу на солончаку,

посіяли там вику, приорали її, а потім висіяли суміш багаторічних трав. Минуло небагато часу, і на цих десяти гектарах зазеленіла густа трава в метр заввишки. А тимчасом на інших виласах — травостій не вище десяти сантиметрів. Всякому видно — за два укоси візьмемо тут не менше 4—5 тонн з гектара — в десять раз більше, ніж раніше. На наступний рік ми вже плануємо використати таким способом 30—40 гектарів бросових земель.

А ще показав би я американським вченим наше поле під люпиновим паром. Торік ми на своїх суглинках посіяли 30 гектарів люпину, приорали його під час цвітіння, а восени посіяли на тому місці пшеницю та жито. Приїжджій людині не треба показувати цю ділянку — вона сама у вічі кидається. А в цьому році ми застосували люпиновий пар уже на 180 гектарах.

І таких прикладів — десятки. Ось яку війну ведемо ми, радянські люди — війну за підкорення природи, за те, щоб не залежати від випадку, від стихії і примх клімату.

Бригадир нашої 1-ї польової бригади, колишній механік-воїн танку Захар Тимко сказав якось, глянувши на масив насінного клеверу в 130 гектарів: «Ось він, наш колгоспний передній край! Виграємо бій за травопільну сінозміну — будемо завжди з урожаєм».

Золоті слова сказав старший сержант! Бився він за Батьківщину під Ленінградом, на Карельському перешийку, під Лібавою, в Маньчжурії; сьогодні він захищає її мирне життя самовіддаєю працею в колгоспі. Три брати Захара Мусійовича — Сергій, Іван і Григорій — билися разом з ним на фронті; тепер усі чотири солдати з однієї сім'ї стали солдатами миру.

Всі ми сьогодні в колгоспі наливаємо себе солдатами миру. А що треба, щоб ніякий ворог ніколи більше не топтав наших полів, не руйнував наших міст? Треба зробити нашу Батьківщину ще більш могутньою і непереможною, захистити її, як вчить наш дорогий вождь товариш Сталін, від усіхких випадковостей. А міць усієї країни складається із зусиль кожного колгоспу, кожного заводу, кожної радянської людини. Тим-то ми не просто відроджуємо свою артіль, а праг-

немо робити все краще, розумніше, ніж до війни.

Недавно в нашій артілі побували дорогі гості — делегати польських селян. Серед них було п'ятнадцять голів сільськогосподарських кооперативів. Колгоспники доручили мені піднести їм хліб-сіль, і коли гості побачили на моїх грудях медаль за визволення Варшави, — мене мало не задусили в обіймах... Цілий день оглядали гості наше господарство, і ми самі дивились якимись іншими очима на те, як далеко вперед ми посунулися проти 1940 року.

З гордістю показували ми своє тваринництво. Нині колгосп має 110 високоудійних корів-сінтелок, кожна з яких дає не менше 3.000 літрів молока на рік. Тепер уже до нас приїждять контрахувати породисту худобу. Зможемо і їм продати, і збільшити наступного року власне поголів'я до 200 голів.

А хіба самі тваринницькі ферми схожі на довоєнні? Просторі приміщення для корів і свиней, бестонована підлога, шиферні дахи, вузькоколіївки, автопоїлки, слектродоїлки, кормокухня; слектромотори приводять в рух зернодробилку, січкарню, картоплешилку, коренерізку та інші машини. В цьому році в колгоспі створено «зелений конвейєр»: кожна корова одержує свій раціон, відмінний догляда і доїться чотири рази на день. Від самої тільки молочної ферми артілі одержить не менше 400 тисяч карбованців прибутку; стільки ж, якщо не більше, повинна дати і свиноферма. Колгоспники, жартуючи, називають наше тваринництво «артільним банком», а нашу новозбудовану свиноферму в 80 метрів завдовжки — «фабрику м'яса і сала». І це правильно. Виконавши достроково трирічний план тваринництва, ми думаємо тепер про майбутнє: наші свинарки і корівники доглядують тепер чотири сотні весняних поросят і десятки телят.

Ніколи це не було в колгоспі стільки машин і механізмів, як тепер: вони звільняють колгоспників від важкої фізичної роботи і вдвоє-втричі збільшують продуктивність праці. Нині в колгоспі працює 15 моторів, незабаром їх буде 25. Вони приводять в дію молотарки, ковальські горни, токарні й стругальні верстати в майстерні, качають воду з артезіанського колодязя. Нас уже не задовольняє

Я ГОЛОСУЮ ЗА МИР!

Михайло ЦИСЕЛЬСЬКИЙ,
Герой Радянського Союзу,
майор запасу, голова колгоспу імені Петровського,
Катеринопольського району на Київщині.

— Праця, щоденна чесна і захоплююча праця! Що може бути вище і дорожче для людини? Мій батько навчив мене з дитинства віддавати всі сили й розум тому, що принесе радість життя — праці. Колишній бідняк, ставши гордим господарем колгоспних ланів, він весь час нагадував мені: — Любі, синку, я понад усе на світі берени рідну матір-Батьківщину, яка стала невимовною зорею щастя й вільної

праці для всіх трудявників.

Саме цей батьківський заповіт привів мене за багато років до минулої війни в лави неохитних захисників миру — радянських воїнів. Бути воїном Радянської Армії — це значить насамперед бути вартовим миру, творчої праці, дружби між народами і радості творчого життя.

Це я особливо відчув у дні, коли фашистські орди пішли на нас війною. Як люточник, я був нещадним до ворога. Двадцять ворожих кораблів пішли на дно моря від моїх бомб. Чотири фашистських літаки в повітрі і шість на аеродромах спалахнули від мого вогню. Я не шкодував свого життя, захищаючи Одесу, Севастополь і Новоросійськ, визволяючи від ярма народи Болгарії.

Та під час цих жорстоких боїв я не забував про рідний колгосп, мріяв про мирне життя. І це не дивно: в самій природі радянської людини закладена невичерпна любов до мирної творчої праці. Тим-то, коли пролунали салютні залпи нашої Перемоги, я з радістю

повернувся додому, в рідне село Стейкопе на Київщині. Знявши погони, заснувши рукави, я поринув у працю. Хлібороби сусіднього села Лисича Балка обрали мене головою колгоспу імені Петровського. Люди з любов'ю відбудовували зруйноване господарство. Держава допомагала нам машинами, будівельним матеріалом, насінням, і я відчув, що мону зробити ще більше, ніж роблю. Великий врожай зняли ми з наших незораних ланів — адже у нас 1400 гектарів землі, і з кожного зібрано по 20 центнерів зерна. День у день зростає добробут трудявників.

Зарубцювалися рани війни. Життя ще швидшими кроками рушило вперед. Діти наші — широкий шлях у недалеке чудове майбутнє.

Ми поминаємо відважні пледи нашої мирної праці. І в ці щасливі дні невинного зростання наші серця наповнюються гнівом: знову брязкають зброя однієї вороги спокою і миру між людьми.

Що ж, можна ще раз нагадати божественним палям вій-

ІНТЕРВ'Ю «УКРАЇНИ»

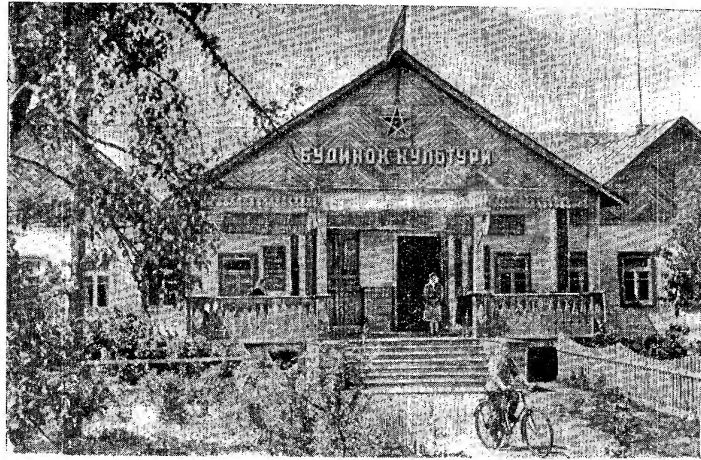


ни: ми — мирні люди. А мирні люди, коли їм загрожує, стають грізною, неблаганною і наляканою силою. Хай пам'ятають про це палії нової війни. Хай пам'ятають і згадують лаву підсудних у Нюрнберзі. Над світом гримить суворя ресторго мільйонів борців за мир.

Під Стогольською Відозвою є і мій підпис.



Власну радіостудію має колгосп «Червона Україна». Ланкові Ганна Кобчева і Варвара Мищенко діляться з односельчанами досвідом своєї роботи.



Новий Будинок культури збудували колгоспники, замість зруйнованого гітлерівцями.

трансформатор на 50 кіловат, і ми купуємо інший, з подвоєною потужністю.

Куди не поглянеш — всюди в колгоспі йде будова, монтаж механізмів. Гордість артілі — цегляний завод, пущений в цьому році. Його продуктивність — півмільйона штук цегли на рік. Мине кілька років — і наші громадські будівлі, Будинок культури, житла колгоспників будуть споруджені з цегли. Нал артезіанською вишкою будеється водонапірна башта, і незабаром по селу простягнуться лінії водопроводу, спочатку до ферм, а потім і до жилих будинків.

За останні два роки в колгоспі збудовано цегляний завод, механізований свинарник, другу птахферму, друге зерноскорище, критий капітальний тік, кормокухню і багато іншого. Близько мільйона карбованців вкладено в будову і в придбання машин. А який потужний машинний парк діє у нас на полях! Тільки на збиранні прожарю працювало два трактори «НАТІ», один комбайн, агрегат з чотирьох жнивирок, дві молотарки на електромоторах, чотири наші власні вантажні машини... Глянеш — душа радіє. Бадиш, як розігнув спину селянин, як чимраз менше працює він руками і чимраз більше — головою.

Машина все більше замінює людину, робить працю легшою і продуктивнішою. Багаті колгосп технікою, культура праці стає вища, застосовується передова агротехніка, люди працюють все більш свідомо і віддано. Велике наше завдання в побудові комунізму — стерти грань між містом і селом, зникнути відмінність між працею розумовою і фізичною.

Недавно ми з головою колгоспу підраховували — скільки в одному нашому колгоспі працює спеціалістів з фаховою освітою. Ось цей красномовний список:

й офіцери Радянської Армії — льотчики, танкісти, артилеристи. Крім цієї інтелігенції, в школах і лікарні Гоголева працюють 40 вчителів і 8 лікарів.

Все наше сьогоднішнє життя — мов радісна пісня. Радість і щастя приносять нам праця на колгоспних полях, колгоспник має в нашій країні пошану і славу. Наші дівчата, стоячи після роботи в Будинку культури біля дошки показників соціалістичного змагання і порівнюючи одна з одною свої показники, знають, що їх честь і слава — у самовідданій, чесній праці. Коли до нас приїждять із Києва артисти театрів, симфонічний оркестр або ансамбль пісні й танцю, — ми знаємо, що в цьому — визнання нашої праці на благо Батьківщини. Зустрічаючи делегатів братньої Польщі, ми радіємо, що своєю працею прокладаємо їм шлях до нового соціалістичного життя. Даючи Батьківщині сотні тонн зерна, м'яса і молока, ми знаємо, що це наша частка в її багатстві й могутності. Ми мирні люди, і ми хочемо миру для себе, для всіх людей земної кулі.

Наша знатна ланкова Ганна Кобчева проводить вечери за книгами. За півроку вона прочитала сорок книжок, серед них Лєніна і Сталіна, Пушкіна і Вільямса, Толстого і Мічуріна; вона бореться за кожний кілограм добрив для своєї кукурудзи і дбайливо вирощує кожне стебло. Але її серце ще й досі стискається від болю: її батько, вчитель Андрій Кобуєв, не повернувся з війни, її колгосп був зруйнований вшент фашистськими розбійниками. Вона ненавидить війну.

Ми ніколи не забудемо, що на території нашого колгоспу гітлерівські кати розстріляли дев'яност поплонених радянських бійців. Напис на їх братній могилі завжди нагадує нам про ту страшну долю, що її готував Гітлер усьому радянському народові.

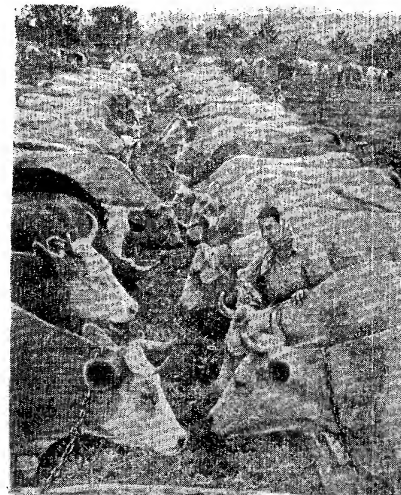
Ми, радянські люди, врятували весь світ від гітлерівської неволі. Це знають, за це вдячні нам усі чесні люди на землі. Але не намагаються забути Трумєні і Черчіллі. Не вийде, панове! Зарубіть це собі на носі якнайміцніше. Ми не хочемо, щоб загинули наші сини, брати, батьки, ми не хочемо страшного лиха війни. І ми боремося за те, щоб надлягти гамівну сорочку на тих, хто нічого не навчився на горезвісній долі Адольфа Гітлера. І ми радимо вам: сидіть спокійно вдома, не намагайтесь лізти своєю сплячою пікою в наш радянський город, не лякайте насі не вимахуйте атомною бомбою. Радимо щиро. Вже так у нас заведено, в радянській країні: не любимо ми незваних, непроханих гостей. А якщо вони, не послуховавши, з'являться без запрошення, з ними трапляється так, як говорив Олександр Невський: «Хто на нас підніме меч — від меча й загине».

Отак-то, панове! У всякій справі завжди краще говорити одверго.

Василь ТАЛАШ.

Полевод артілі «Червоша Україна», гвардії рядовий запасу.

Село Гоголів Броварського району, Київської області.



Багаті удої дають ситі породисті корови — сивенталки. Кількість їх збільшується з кожним роком.
Фото Я. ПАВЛОЦЬКОГО.



Як не радіти такому чудовому врожаєві! Добрим зерном виконують радянські колгоспники першу заповідь — хлібоздачу. На току об'єднаного колгоспу імені Берія, Котовського району на Одещині, колгоспники Іван Тимуш та Віра Подольок перевіряють зерно перед відправкою на пункт «Заготзерна».

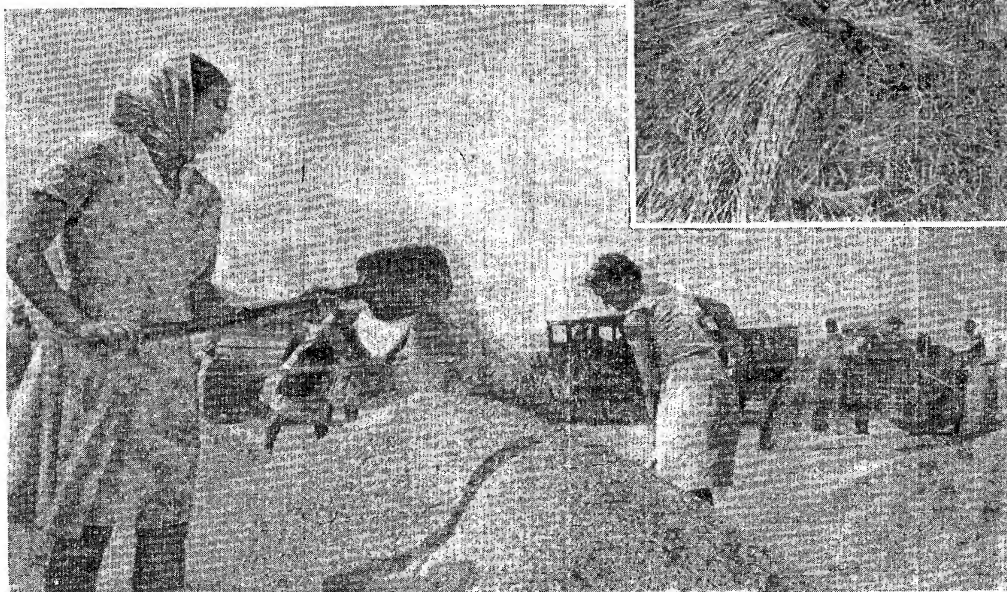
Фото Я. ТАБОРОВСЬКОГО.

ПЕРША ЗАПОВІДЬ



Мільйони радянських людей на вахті миру — біля верстатів і на полях — невтомно трудяться, множачи багатства і зміцнюючи могутність соціалістичної Батьківщини. По п'ять та більше тисяч снопів в'яже за день ланка комсомолки Марії Пойди (артіль «Праця», Березнянського району, Чернігівської області).

Фото Ю. ГАЛИЧА.
(Фотохроніка РАТАУ).



На току другої бригади колгоспу імені Дзержинського, Овідіопольського району на Одещині.

Фото П. АНДРІЄНКА.



У найвідповідальніший період — на жнивях і хлібозаготівлі стало на вахту миру колгоспне селянство. Справжні зразки трудової доблесті показують кращі люди села, щоб достроково, без втрат зібрати врожай і здати хліб державі.
На колгоспному току сільгоспартілі «Праця», Березнянського району, Чернігівської області, знатний машиніст, депутат Верховної Ради СРСР Микола Никандрович Бредюк (на фото ліворуч) під час обідньої перерви регулює приводний пас молотарки.



На току артіль імені Сталіна (Чигиринський район, Кіровоградської області). Колгоспники артіль вантажать очищене зерно на автомашини для відправки на пункт «Заготзерна».
Фото К. ЛІШКА.



Диспетчер — слух і зір управління вуглевидобутку. До його стола йдуть дроти сигналізації з усіх ділянок виробництва.
На фото: диспетчерська шахти № 5/6 ім. Димитрова. Зліва направо — диспетчер П. Н. Іванов і начальник шахти А. Я. Потапов.

(Фото Л. АЗРЕЛЯ.)

ВЕЛИКИЙ ДЕНЬ

«ДУЖЕ ШАНОВАНІ ЛЮДИ»

— Дуже шановані люди! — так називали донецьких шахтарів делегати шотландських гірників, які відвідали Радянський Союз і побували на шахтах Донбасу. В цих словах — і щирий подив, і щире захоплення.

Та й як міг не здивуватися, наприклад, Роберт Маккатчон?

Шістдесяття працював він в одній із шахт графства Файф. Рік у рік лейбористські бонзи твердили Маккатчону про блага капіталістичної цивілізації і буржуазної демократії, але нічого ніколи не зробили, щоб полегшити виснажливу працю шахтаря.

В шістдесят шість років Роберт Маккатчон, простуючи до рудничної брами, з гривого думав про шмат хліба для сім'ї, про завтрашній день. Тільки тут, в Радянській країні, старий шотландський гірник уперше побачив, як вугілля видобувають машинами, а не кров'ю і потом, побачив палати культури, театри, санаторії для шахтарів, інститути і технікуми для шахтарських дітей, дізнався про найрізноманітніші пільги, що їх надає радянський уряд людям підземної праці.

І, разом з голосами всіх інших членів шотландської делегації, тепло і схвильовано зазвучав голос Роберта Маккатчона:

— Шахтарі в Радянському Союзі користуються високою пошаною з боку уряду і всього народу. Так, це дуже й дуже шановані люди!

Як відомо, делегація шотландських гірників, повернувшись додому, видала книгу своїх вражень. Ця книжка, перекладена на російську мову, є в бібліотеках Донбасу. Наші гірники з задоволенням читають прості й правдиві розповіді, згадують недавніх гостей, кажуть один одному:

— От якби вони знову приїхали через рік, то ще й не те б побачили!..

Шахтарі Донбасу дивляться вперед. Чудові претворення, здійснені тут волею великого Сталіна, показали людям, що творча енергія і мільйони на шлях до комунізму безмежні. Ще кращою бачить кожний шахтар свою шахту в майбутньому. Цьому відає він свою натхненну працю, зусилля свого розуму і рук. Такими постають перед нами і гірники шахти № 5/6 ордена Трудового Червоного Прапора імені Димитрова — однієї з передових шахт басейну.

ШУМАТЬ САДИ

Тут люблять сади. Шумливим листяним прибоєм вони впритул підходять до білих надшахтних будівель, кидають тіні на тротуари, оточують житла шахтарів.

Тільки на лисичанських шахтах та в Ровеньках можна зустріти стільки зелених насаджень. Але там прийшли на допомогу природні лісові масиви, що стоять уздовж Північного Дінця. А це селище-сад виросло в чистому полі, завдяки зусиллям тисяч шахтарів, їх дружин і дітей.

Вони справедливо назвали своє селище «Новим Донбасом»

Рано виходить на свою почесну вахту шахтарський квітник Панас Юхимович Каталевський. Колись давно він працював саночником, підземним конюхом, а тепер одягає Донбас у зелень і квіти.

Каталевський простує алеями парку, скверами вулиці Леніна. На клумбах і грядках — нічна фіалка, резеда, какачкі, лавка. Треба своєчасно і обережно розпушувати ґрунт під квітами, полити їх перд пекучим днем. Роботи багато. Та це не лякає Панаса Юхимовича. Він певен — народ допоможе. Вісімнадцять тисяч саджанців акації, туї, шовковиці, ясеня висадили самі шахтарі цієї весни на вулицях і площі селища. Гірники-забудовники, плануючи своє майбутнє житло, одночасно клопочуться і про сад навколо нього, та не декоративний, а плодний.

У квітникаря багато помічників, багато друзів. Працюючи біля газону, Панас Юхимович раз у раз відгукується на вітальні голоси прохожих..

На вулицях селища давно вирує життя. Ось ідуть діти на ранкову виставу обласного лялькового театру. Промайнули малинові майки учасників чергового велопробігу. Обізвалася автосирена. Чия це машина? Їх багато на шахті: двадцять власних «Москвичів» і «Побед» мають димитровці. Це, здається, проїхав із своєю сім'єю комбайнер Віктор Внуков. Навпевно, в Сталіно за покупками: адже вісім тисяч карбованців заробив у минулому місяці!

Опівдні рух на вулицях все більше йде в одному напрямі — до шахти: скорше друга зміна. Ось вже вийшли з гуртожитку студенти Московського і Дніпропетровського гірничих інститутів. Вони проходять практику на шахті, працюючи помічниками комбайнерів і машиністів врубкових машин, електрослесарями. Пройшов начальник дільниці Іван Іванович Бойдико, Герой Соціалістичної Праці, майстер високої циклічності. Поспішає на наряд Яків Антонович Саранча з своїми синями — Миколою та Василем. Сам волей врубкової машини, він обох своїх синів навчив улюбленої справи: тепер вони працюють помічниками врубмашиністів. Простує до шахти високий, худорлявий Іван Федорович Гулак, почесний шахтар, знатний комбайнер Донбасу. Вже біля самого шахткому Гулак зустрічає врубмашиніста Ткаченка.

— Теж на наряд? Пішли разом.

— Та ні, я тепер тобі не попутник, — сміється Ткаченко. — Іду на курорт.

— Куди саме?

— На Чорне море, в Сочі.

Гулак тисне руку товаришеві, бакає йому доброго відпочинку. На залик гудка ідуть комбайнери, механіки, інженери, машиністи електровозів, машиністи породо-навантажувальних машин, лебідчиці, мотористи.

У КОМБАЙНОВІЙ ЛАВІ

До третьої години дня машиніст вузькоколійного комбайна Анатолій Торубара і його сім помічників уже на місці — в лаві шостої дільниці. Це найвіддаленіша дільниця шахти. Та лише незначну частину шляху до неї гірники йдуть пішки: підземний трамвай спускає по спеціальному уклону одночасно кілька десятків робітників, зберігаючи їх сили для важкої праці.

Анатолій Торубара повернув гучку контролера, вводячи в дію кільцевий ван-

тажник, дав швидкість. Розумна могутня машина прийшла в рух. З шумом запрацювали, підрубуючи метровий пласт, кільцевий бар і штанга з дисками. На скребковий транспортер важким темним потоком пішло вугілля, наповнюючи вагончик. Тепер тільки подавай порожняк!

Швидко і вправно працюють помічники комбайнера, оформляючи забой. Пущкар'ов довгим списом збиває «присуху» — горішню пачку вугілля, що пристала до покриві. Новицький і Киричок зачищають вугілля, яке просипалося, щоб нічого не пропало марно. Яковлев і Мазій ставлять металічне кріплення.

Пливе вугільний потік. Безперервність його забезпечили не тільки прекрасні якості радянського гірничого комбайна, а й творча думка шахтарів-механізаторів, їх кмітливість, їх новаторські починання. На відміну від багатьох інших шахт Донбасу, тут комбайн рубає вугілля не знизу вгору, а згори вниз. Як тільки горішня частина лави — приблизно 90 метрів — вирубана, переносники зразу пересувають транспортер на нову дорогу, потім робиться часткова підготовка лави (заповнення порожнечі породою). Це підвищує її стійкість і набагато скорочує строки, необхідні для пересування комбайна після закінчення циклу.

Не менш доцільний й інший раціоналізаторський захід, впроваджений начальником дільниці Василем Степановичем Могильним і всім його колективом. Дерев'яні розпили (верхняки) замінені шматками звичайних шахтних рейок. Це запобігає обсіпання покриві.

— Майже мстот! — жартує Турубара, дивлячись на надійне металічне кріплення.

Понад п'ятнадцять років працює Анатолій Турубара на шахтах, пако любить свою справу, особливо тепер, коли став керувати комбайном. 280 тонн на зміну! Скільки б це потребувало відбійників, завальників і шахтарів інших професій?

Задоволені з своєї машини і помічники комбайнера. Вільність їх недавно закінчила школи ФЗН, але вони вже добре справляються з роботою. Про це красномовно свідчить їх зарібок — 4—5 тисяч карбованців на місяць...

Рівний ряд металічних стоек. Все нижче й нижче опускається комбайн, врубуючись в пласт, дроблячи його і залишаючи позаду себе чисту, рівну дорогу. Та ось знизу, з відкритого штрeku, прозвучав сигнал. Значить, треба зупинити комбайн. Але тільки-но Турубара зупиняє машину, на штрeku чути вимотливий теслофонний дзвоник: в справу втрутився диспетчер.

БІЛА СИГНАЛЬНА ТАБЛА

Простора мебльована кімната. Стіл, на ньому селектор, на стіні велика дошка із спрощеною схемою підземних виробок. Це сигнальне табло.

Звідси, з цієї кімнати, що знаходиться на поверхні шахти в приміщенні нарядної, і подзвонив у шосту лаву диспетчер Іванов. Він побачив, як на дошці згасло коло світлофора, з'єднавши протами селектори сигналізації з транспортером лави.

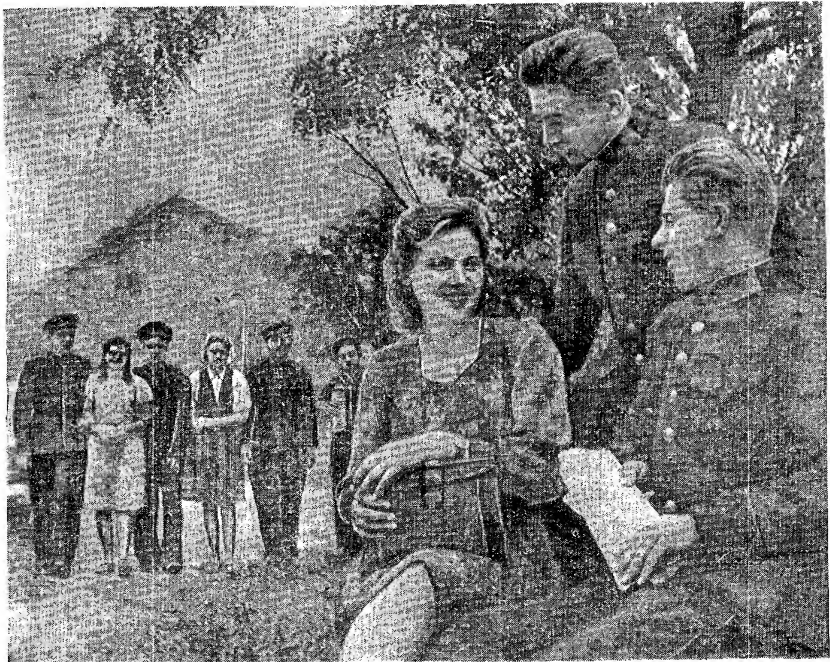
— В чім справа?

— Прискорте доставку порожняку, — дійшла по проводах у диспетчерську просьба гірничого майстра.

Негайно до телефону викликаються потрібні люди, віддаються необхідні розпорядження.

Минули хвилини, і знову спалахнув світлофор, що позначає транспортер шостої ланки. Вугілля пішло! Диспетчер пологично сперся на спинку стільця.

В селекторі раз у раз чути молоді дівчачі голоси. Це звертаються до диспетчера електрообідниці, електричні, машиністи електровозів. Десять дівчат шахтар-



Вечір у шахтарському парку.
На передньому плані — прохідники шахти № 5/6 ім. Димитрова Петро Баранич, Анатолій Волошин та бібліотечарка Віра Фролова.

ського селища, закінчивши школу, обрали шахтарські професії. Шахті, де повністю механізовано виймання і транспортування вугілля, де працює кілька сот моторів, — потрібні освічені, культурні, розвинені люди.

— Наша диспетчерська, — каже Петро Миколайович, — скоро буде доповнена ще однією — підземною диспетчерською службою руху. Уже спушено в шахту палася і почато підготовку до монтажу приладів. Із введенням нової диспетчерської ми здійснимо не тільки контроль за рухом вантажу і порожняку, а й автоматичне управління ним.

Захоплено розповідають про нові перспективи, які відкриваються перед шахтою із впровадженням автоматизації, Іванов водночас ні на мить не зводить погляду з табла. Спокійно і рівно горять світлофори. Підземний завод працює без перебоїв.

ВЕЧІРНІ ВОГНІ

Гості з Шотландії захоплено розповідають у своїй книзі про шахтарські палапи культури, їх архітектуру й обладнання. На шахті імені Димитрова нема Палацу культури. Тут працює звичайний клуб.

Старожили пам'ятають, що колись в цьому приміщенні жив шахтовласник, акціонер кам'яновугільних товариств Нові господарі шахти ґрунтовно перебували і розширили будинок. Ясні вогнями великий зал глядачів нове фойє. Клуб димитровців зайняв на всесоюзному огляді друге місце поряд з кращими будинками культури Москви і Ленінграда.

Сяючі вікна прочинені у вечірні сутінки. В кімнатах для гуржків гомін: до наступного свята димитровці готують виступи на клубній сцені, в гуртожитках, у нарядній і, як завжди, в столиці Донбасу — Сталіно. З кімнат линуть свіжі, душі голоси. Ось чути тенор Вакули з

опери Чайковського «Черевички». То вчить свою арію наваловідбійник Микола Бурачєнко. Після короткої паузи лунає меншо-сопрано: робітниця сортировки Люба Кузнєцова заспіває «Весільну шахтарську».

Вже скоро північ. Пломєніє зірка на копрі. У нічній прохолоді гостріше пахнуть квіти. Відчинилися двері зимового і літнього театрів, вулиці сповнилися гомоном. В одному з них шахтарі дивилися виставу Ворошиловградського театру, в другому — новий кінофільм. Повертаючись додому, дехто зупиняється біля репродукторів. Москва саме передає останні вісті. Радіо доносить радісні новини про успіхи мирної праці радянських людей.

З усіх кутків неосяжної Батьківщини надходять повідомлення про мільйони підписів, зібраних під Стокгольмською Відозвою. Димитровці з задоволенням згадують, що і вони одними з перших підписали цей історичний документ.

— За мир і свободу народів, проти знахальних палів війни — американських імперіалістів!

— Руки геть від Кореї!

В цьому могутньому голосі радянських людей звучать і голоси комбайнера Гулака, квітникаря Каталевського, начальника дільниці Брьдєка і всіх інших шахтарів і шахтарок.

Шахтарі-димитровці з гордістю підсумовують і свій великий день, сповнений радістю творчості і сміливого дерзання.

Юрій ЧОРНИЙ-ДІДЕНКО.

Шахта № 5/6 ордена Трудового Червоного Прапора імені Димитрова.



Шахта ордена Трудового Червоного Прапора імені Калініна — одна з передових в комбінаті «Артемвугілля», Сталінської області.

На фото: вгорі — знатні шахтарі (справа наліво): прохідник Михайло Семенович Синиця, нагороджений орденом Леніна, Герой Соціалістичної Праці; забойщик Олександр Юхимович Тюренков, забойщик Петро Іванович Барашіков, нагороджений орденом Леніна.

Стахановська праця забезпечує високі заробітки. Дobre живуть шахтарі передових шахт: 20 легкових автомашин — 5 «Побед» і 15 «Москвичів» — в особистому користуванні гірників шахти № 5—6 імені Димитрова.

Внизу — у вихідний день група гірників передової ділянки № 6 виїхала з своїми сім'ями на відпочинок у ліс.

Фото І. БОНДАРЕНКА ТА Л. ЛЮТОВНИКА.



Микола УШАКОВ

Павло БЕЗПОЩАДНИЙ

ДОНБАС

Хай далечами близькими
пісні летять на гони,
де вгору обелісками
звелися терикони.

Подібний кожен маяку.
З горбна стримить — полога —
дорога на Манілеву.
на Горлівку дорога.

І от уся Донецчина
відкрилась перед нами,
розцвічена, розпечена,
овіяна димами.

Пластами бавовняними
вони плывуть густими —
червоно-полум'яними,
зелено-голубими.

Так, днем новим розкреслений.
трудящий, повоснений,
встає Донбас піднесений,
або, вірніш, натхнений.
Не раз у пісні згаданий,
оновлений творцями,
на музику понесений
гарячими серцями.

Переклав з російської
М. УПЕНИК.

ДОНЕЦЬКИЙ КАМІНЬ

Принадне життя у поета:
До серця проводити нить...
Піснями світанок планети
Зустріне, щоб з сонцем дружить.

Всміхаючись тепло і юно,
Проходить він рідні поля,
Зоря, мов невидимі струни,
Розгорнута книга — земля...

Ось камінь лежить одинокий, —
Не злічиш йому роки.
І найгарячіші, ніверуку,
Про нього поллються рядки...

Знав Ігор цей камінь добре,
Співець на нім «Слово» складав,
На ньому бійці хоробрі
І Пархоменко наш спочивав.

Ставлю свою шабляку
Гострив на цім камені сам,
Щоб землю, як серце, на мучи,
На глум не віддати ворогам.

Степи блискавиці проишли,
Летіли шрапнелі в бою...
Виводив на бій Ворошилов
Тут силу безстрашну свою.

Народжений в полум'ї, чорний,
Цей камінь, поете, прослав —
На нім легендарний Будьонний
З своїм комісаром стояв.

Вітаючи військо червоне,
Що прапор проносило свій,
І вістку несли в дальні гони
Вітри про невиданий бій.

І камінь — товариш нетлінний —
Горить на зорі, як алмаз...
Іде молода покоління
І славить побідний Донбас.

Чи сонячний день, чи негода —
Вугілля везуть поїзди.
В колгоспах, на шахтах, заводах
Зникають від битви сліди.

Ось жайворон:—Доброго ранку!—
У рідній співа синяві,
Закоханий вітер в фіалку
Біжить босоніж по траві.

На шлях свій поет подивився —
Десять губиться він поміж нив...
Як з другом — із камнем
Що в пісню й легенду втілює.

Переклав з російської
О. ЮЩЕНКО.

Я ГОЛОСУЮ ЗА МИР!

Кость Григорович
УБИЙЦОВИ,
головний лікар Полтав-
ської станції швидкої до-
помоги.

— Щоб я не робив в останні
дні, з думки не сходять дале-
на, ніколи не бачена мною Ко-
рея. Як учасник двох воєн, як
лікар, я до болю ясно уявляю
муки і страждання людей в
кривавому вирі війни. Уявляю,
як під градом американських
бомб розсипаються житлові
будинки, лікарні і школи, ста-
ючи з людських притулків
людськими могилами...
Уявляю, як б'ється в пекучо-
му горі мати, що втратила
дітей своїх.



І знову постають в моїй па-
м'яті чорні дні фашистської
окупації Полтави, світлий об-
раз єдиної моєї доньки Лялі...
Наша Ляля росла, не знаючи
тих турбот, яких зазнали ми в
дитинстві. Вона мріяла про те,
щоб розгадати таємниці зоря-
ного неба. І тому після за-

кінчення десятирічки вступила
на астрономічний відділ Хар-
ківського державного універси-
тету. Саме слово «війна» було
й ненависне. І ніхто тоді не
міг би передбачити, що наша
Ляля — ласкава, ніжна дівчин-
ка — навіки прославить себе
як грізний воїн. А проте Інак-

ІНТЕРВ'Ю «УКРАЇНИ»

ше і бути не могло: адже Ля-
ля, як і всі радянські люди,
була закохана в життя: свобода
й частя людей були для
неї над усе, і вона загинула в
боротьбі з ворогами людського
щастя.

Але не марно загинула, ні!
Свідчення тому — блискуча
перемога радянського народу у
Вітчизняній війні, свідчення
тому — невпинний ріст могут-
ності й слави нашої Батьків-
щини.

Так думаю я в дні, коли
трудящі люди всього світу го-
лосують за мир, а кровоже-
рливі американські імпералісти
прагнуть розв'язати нову вій-
ну. Думаю і приходжу до ви-
сновку, що хоч як тяжко нині
патріотам далекої Кореї, — во-
ни переможуть неодмінно, бо
мир неодмінно переможе вій-
ну, як весна перемагає зиму.
Якби зухвалі імпералісти ос-
таточно втратили розум і на-
пали на нашу мироплюбну
країну, то цим вони тільки
прискорили б свою загибель.

Ми хочемо миру — ми здо-
будемо його!

Лебединські СКАРБИ



За роки радянської влади працівники науки разом з практиками колгоспного і радгоспного тваринництва провели велику роботу в галузі поліпшення існуючих порід сільськогосподарських тварин, підвищення їх продуктивності. Вчені і практики сміливо взялися за утворення нових високопродуктивних порід великої рогатої худоби. Однією з таких і є лебединська порода, створена методом міжпородного схрещування місцевої, переважно сіро-української худоби з півдником швейцарської породи.

В удосконаленні лебединської худоби звертали особливу увагу на піднесення її молочності, на те, щоб вона давала високий процент жиру в молоці, мала міцну будову тіла і була добре пристосована до місцевих умов. Саме цього і досягли працівники науки і практики.

В колгоспах Лебединського розплідника є корови-рекордистки, які дають по 50-70 літрів молока на добу. Ця порода за свої продуктивні та племінні якості одержала високу оцінку не лише на Україні, а й в багатьох інших республіках Радянського Союзу. З Лебединського розплідника і радгоспів вивезено понад 25,000 голів племінних тварин у РРФСР, Киргизію, Казахстан, колгоспи інших республік — Грузію, Вірменію, Азербайджан і ін.

Безпосередню участь у виведенні нової цінної лебединської породи брали І. М. Павленко — завідувачий племфермою колгоспу «Червоний Жовтень», Лебединського району, І. П. Дубовик — завідувачий племфермою колгоспу імені Сталіна, Штепівського району, М. І. Литвиненко — телятниця колгоспу імені Шевченка, Лебединського району, та інші. Слід також назвати старшого зоотехніка Чупаківського племрадгоспу лауреата Сталінської премії І. Н. Згурського, старшого зоотехніка Південнівського радгоспу М. Я. Дорошенка.

В тривалій творчій роботі по утворенню лебединської породи брав участь великий колектив радянських фахівців і колгоспників, Лебединські вчені і практично-тваринники удостоєні Сталінської премії за виведення нової породи корів. Вони внесли свій вклад до цінного фону тваринницьких скарбів.

На фото: знатна доярка, Герой Соціалістичної Праці, депутат Верховної Ради УРСР Марія Харитонівна Савченко з коровою-рекордисткою «Тиша».

Фото Я. ПАВЛОЦЬКОГО.



Багато років працює в колгоспі «Червона зоря», Лебединського району на Сумщині, зоотехнік Семен Манарович Гайдаш. Разом із вченими він брав участь у виведенні нової породи лебединських корів. Зоотехнік С. М. Гайдаш удостоєний Сталінської премії.
На фото: С. М. Гайдаш розповідає дояркам колгоспу про ознаки продуктивності корів.

Колгосп імені Леніна, Лебединського району, славиться своїм продуктивним тваринництвом. Лауреати Сталінської премії, які вивели лебединську породу корів, — директор Лебединського державного племінного розплідника Григорій Опанасович Кириченко та заступник директора Українського науково-дослідного Інституту тваринництва Олександр Юхимович Яценко часто відвідують колгосп.
На фото (справа наліво) — Г. О. Кириченко і О. Ю. Яценко в польовому таборі колгоспу імені Леніна. Їх консультація і поради про літню годівлю худоби дуже допомогли кращій доярці Поліні Василівні Абрзмовій.



Нові маршрути

І. КОЛОГОЙДА

МІЖ довгими зеленими лісосмугами золотавим переливом колишуться буйні хліба. Важке налисте колосся шоразу вклоняється сонцю. Тепер не гадають і не кажуть: «має бути добрий врожай», а — «добре вродило, врожай на славу». Багато врожаю передувала людська праця, поєднана з високою агротехнікою. Мудре народне прислів'я говорить: «Земля сама не родить, до неї треба руки прикласти». Колгоспники знають: техніка в руках людини — сила, здатна робити чудеса.



Комбайнер Іван Федорович Юрченко.

Фото П. ВЕКАЛА,
(фотохроніка РАТАУ).

Просторий двір Карлівської МТС по-рожний. Красуні-комбайни вже працюють на колгоспних полях, потопаючи в морі несеяжної озимини.

...В кабінеті заступника директора по піді частині Карлівської МТС П. І. Середи провадиться остання перед живими нарада. Все, здається, готове, все продумано, розраховано. У кожного комбайнера на серці радість.

Але раптова коротенька заява комбайнера Івана Юрченка здивувала всіх присутніх:

— Хочу на буракокомбайн перейти!

Звідки таке рішення напередодні самих жнив? Занепокоєння товаришів було не даремне: Юрченко ось уже тринадцятий рік бездоганно водить комбайн. Раніше працював на «Комунарі», а тепер на «Сталінці». Йому не раз оголошували подяку, премії, вручали почесну грамоту. Його прізвище не сходило з дошки пошани. Торік він перевиконав планове завдання — за світловий день збирав по 12 гектарів і закінчив жнива в строк. Та тепер торішні успіхи здаються Юрченкові незначними. Після закликів знатного комбайнера країни Костянтина Боріна — почати соціалістичне змагання за зразкове збирання нового врожаю і Героя Соціалістичної Праці Артема Поточилова — працювати за погодинним графіком Юрченко став шукати шляхи до збільшення ефективності роботи комбайна.

Всі бачили, як Іван Федорович подовгу розглядав кожну деталь машини, робив якісь підрахунки і щось креслив.

А весна розцвітала, вбиралася у чарівну зелень, у сріблястий цвіт, і разом з нею розквітла віра комбайнера в успіх, впевненість у собі. На заклик відомого механізатора — швидкохідника-машиніста молотарки Миколи Бредюка Юрченко приступив із своєю раціоналізаторською пропозицією. А колектив Карлівської МТС уже знав, що пропозиції Юрченка завжди цінні й сміливі.

Справді: другий і восьмий роликові цепи комбайна недосить натягнуті, надто вільно крутяться і, обертаючись, спінуються. Від цього вони швидко спрацюються, ледве витримуючи один сезон. Юрченко додав підтримуючі ролики. Тепер стали міцніші і цепи, і підшипники головного бітера, а це значить, що вони працюватимуть не один сезон, а два.

В процесі шукань нового на комбайні було влаштовано і третю додаткову очистку — вона забезпечить таку якість зерна, що його прямо з-під комбайна можна буде здавати на пункт. Отже, визивляється більше десяти чоловік, які раніше працювали на очистці зерна після комбайна. Юрченко встановив на своєму комбайні бак для води: радіатор буде заливатися на ходу. А це дає на кожні 16 годин дві години економії.

На зборах всі були вражені кмітливостю і винахідливістю Юрченка. Більшість з присутніх чули про запровадження на комбайнах додаткової третьої очистки зерна, про встановлення баків для води, але тепер з дружньою заздрістю дивилися на Юрченка. Він бо ж перший між ними раціоналізатор. А коли зайшла мова про бак для води, хтось з присутніх це удосконалення взяв під сумнів і кинув репліку:



— Не вийде, бо трактора не залезеш з бачка, доведеться ставати...

— Не доведеться, — не вагаючись відповів Юрченко, — від бачка до трактора ми проведимо шланг з краном. Коли буде потреба, то й трактор заправимо водою на ходу.

— На своєму комбайні, — вів далі Юрченко, — я замість малого соломотранспортера ставлю два двопроткових бітери, а вони своїм рвучким рухом будуть перетрушувати змолочену в барабані солому. Зерно, яке затрималося, випаде з соломю. Щоб уникнути втрати зерна, я підвищу зерноволівуювач під похилою частиною гредера. Ну, й останнє, — закінчив Юрченко, — на нерівних місцях в транспорті елеватора переломлюються дерев'яні планки. Щоб цього більше не траплялось, я зігнув середній підйомний ригач дошки в соломонакопювачі. Отже, комбайн зможе ходити по нерівних місцях без цих поломок.

Федір Іванович обвів веселим поглядом присутніх, немов питаючи: ну, як ваша думка, що ви скажете, товариші? Він палко бажав, щоб і інші комбайнери пішли його шляхом — шляхом творчої думки, ініціативи, раціоналізації і вдосконалення.

Думка зборів була єдина: вони схвалили і високо оцінили починання Юрченка.

Обговорення заклику відомого машиніста молотарки Миколи Бредюка і цінні пропозиції Юрченка активізували людей. Соціалістичні зобов'язання комбайнерів набрали нового змісту. Юрченко і решта комбайнерів зобов'язалися скосяти 1200 гектарів понад план.

Іван Юрченко не спав цілу ніч. В думках він шов уже далі, шукуючи нового.

На далекому обрії краями неба сліпучі блискавки, гуркотів грім. Чорні хмари поволі насувалися все ближче. А згодом на карлівські поля випали ясні дощі. Люди раділи; радів і Юрченко.

Раніше Юрченко зобов'язувався скошувати за кожний світловий день по 22 гектари зернових. Але тепер розумів, що на вдосконаленому комбайні можна скошити значно більше. Федір Іванович склав погодинний графік. Після ретельних підрахунків виходило, що з 4 години ранку до 21 години, тобто за цілий світловий день, можна скошити 28,5 гектарів і намолочувати по 342 центнери зерна. Чудово! Отже, планове завдання в 400 гектарів він зможе виконати за 14 світлових днів. Було ясно, що такі розрахунки цілком ламали попередні зобов'язання. Не вагаючись, Юрченко зробив поправку: замість 22 гектарів поставив 28,5, замість 400 гектарів — 600 гектарів.

Але це ще не все. Комбайнер зобов'язався: проводити збирання, як і М. Бредюк, тільки за погодинним графіком, не допускаючи жодної хвилини простою і втрат; для нічної роботи електрифікувати комбайн, зекономити за зміну 10 кілограмів керосину, 15 кілограмів бензину і 20 копійок грошми на кожен гектар.

Погодинне завдання лягло квадратами на папері: кожен квадрат — поле окремої культури; зазначалася площа поля і тривалість косіння. А стрілка з пунктиром вказувала, де розпочнуться жнива, і шлях комбайна на чергову ділянку. Цей маршрут комбайнери називали сталінським маршрутом. Збирання врожаю мало початися з поля № 3, яке буде скошене за 3 дні, потім комбайн переходив на поле № 5, звідси на поле № 3—4 і т. д. Новий план переходу комбайна з поля на поле дає економію пального, збільшує продуктивність машин.

Протягом року комбайн працює дуже мало. Над цим теж замислився Юрченко, і на останній нараді у заступника дирек-

тора МТС по політчастині сміливо сказав:

— Хочу на буряковий комбайн... Але я не думаю і не думаю лишати комбайн «Сталінець». Я тільки хочу опанувати також і буряковий комбайн. Закінчимо збирати зернові, настане час копати буряків, і тоді я з «Сталінця» пересяду на буряковий. Як ви гадаєте, товариші? Ми не можемо працювати місяць на рік. Наша професія має стати ширша — комбайнер може збирати хліб, буряки, кукурудзу, картоплю на різних машинах. От вам і сполучення професій.

Обличчя комбайнерів заясніли, пролунали дружні спаски. Всім сподобалася ця пропозиція — опанувати нову спеціальність, вивчити буряковий комбайн.

Карлівські комбайнери проклали нові маршрути у вищій клас роботи, назвавши їх сталінськими.

Юрченко став наслідувачем передових робітників нашої промисловості, які оволодівають кількома професіями.

Нарешті, настав жаданий день. Був російний, оповитий туманами світанок. Члени екіпажу комбайна Юрченка міцно потиснули один одному руки і стали по своїх місцях. Юрченко взявся за кермо. Він набрав повні груди свіжого степового повітря, ораниним зором обвів стиглі жниви, скомандував:

— Давай!

Трактор легко сіпнувся, потім пішов, рівномірно набираючи швидкість. Степ прокинувся й ожив. Юрченко ледь помітно повертав кермо і радісно усміхався.

Падали підкошні хліба, і в бункер комбайна прудким струмом текло добре зерно. Комбайн безупинно йшов уперед сталінським маршрутом.

Карлівський район,
Полтавської області.

Олесь ЖОЛДАК

Бакенищик

Ще з пристані відходив пароплав, і ми почей не спали у безсонні, — А він пори вечірньої чекав Під Запоріжжям чи Херсоном.

Увечері збирався на човні, Розпочинав свою звичайну справу. Й горіли на фарватері вогні, Дорогу освітивши пароплаву.

Він щоразу стрічав нас на Дніпрі. Й шовечора в далекому дозорі Здавалося — світив не ліхтарі, А роздавав по дружбі світлі зорі.

І радісно ставало на душі — В такі хвилини є чого радіти — Як добре, що в житті товариші Тобі дорогу можуть освітити.



Диспетчер Катеринопольської МТС Григорій Мельниченко передає тракторній бригаді завдання по збиранню озимини в колгоспі імені Кірова.

Праворуч — у тракторному вагончику десотної бригади. Обліковець Марія Бойко приймає завдання від диспетчера.

Фото М. КОВАЛЕНКА.

Радіостанція «УРОЖАЙ»

У невеликій світлій кімнаті розташовалася диспетчерська Катеринопольської МТС. На столі встановлена мініатюрна радіостанція «Урожай». Поруч — велика карта, розкреслена кольоровими прямими і лама-ними лініями кордонів 16-ти обслуговуваних колгоспів, з полями сівозмін і лісових смуг. По карті розставлені також крихітні макети пересуваних вагончиків тракторних бригад. Між МТС і 15-ма тракторними бригадами, що працюють на колгоспних полях, підтримується постійний двосторонній радіозв'язок. Диспетчер Григорій Мельниченко бачить, де розташована кожна бригада, і завжди може сказати, де саме і на якій роботі зайняті трактори.

Диспетчерська служба — бойовий, оперативний штаб керівництва МТС. У встановлені години сюди надходять з тракторних бригад звіти про виконання виробничих завдань. Бригадир в будь-який час може зв'язатися з керівництвом. Звідси йдуть до бригад вказівки і розпорядження.

Катеринопольська МТС, Київської області, придбала радіостанцію «Урожай» навесні цього року. Радіостанція зразу ж внесла чіткість в роботу механізаторів. Зникла необхідність завантажувати тран-

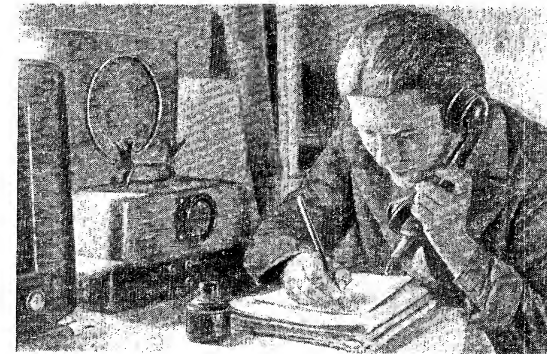
спорт, відривати від роботи людей для передачі в бригади негайних завдань. Раніше, якщо в полі був потрібний серйозний ремонт трактора, бригадир втрачав багато часу, щоб сповістити про це МТС. Тепер за радіосигналом з тракторної бригади туди негайно виїждить пересувна майстерня.

— Був у нас такий випадок, — розповідає бригадир Яків Погрібний, — у гусеничного

трактора тріснула голівка блоку. Машина стала. Я зв'язався з диспетчером, і негайно приїхав механік Василь Мазур, привіз голівку блоку. Через годину трактор був знову в бо-розні.

Двосторонній радіозв'язок сприяв тому, що МТС тепер виконує свої договірні зобов'язання перед колгоспами багато краще, ніж тоді.

І. МИХАЙЛОВ.





На фото: кращі коноплярки колгоспу імені Леніна, послідовниці Катерини Соломахи: Димна Йосипівна Донець (ліворуч) і Герой Соціалістичної Праці Свідокія Захарівна Коруюльню.
В колі — Герой Соціалістичної Праці Катерина Марківна Соломаха.
Фото Я. ПАВОЛОЦЬКОГО.

Від Києва до ЛУБЕН...

«Від Києва до Лубен посіяла конопель...» дзвенить народна пісня над оксамитовими просторами.

Пригадалось минуле літо. На свіжій зелені торфових боліт, наче намсти, рядами стоять високі конопляні горстки. Несь час по дорозі машині доводиться давати дорогу тритонкам, навантаженим до верха коноплями. На одному крутому узвозі, трохи не застівши в ярюгу, шофер не витримав і засперечався з водієм зустрічної машини:

— Держись! Порядку не тямиш! Навантажив так, що проїхати не можна!

— Ми тут не причім! — сміється засмаглий водій, — скаржтеся на Катерину Соломаха. Це її коноплі такі довгі, що ні вздовж, ні впоперек не вкладаєш. Не коноплі, а ліс корабельний — можна замість шогла ставити...

Коло моста з машини почали падати горстки конопель у поду.

— Аварія?

— Ні, це скинуто навмисне.

Тут, у луговій річці, мочать коноплі, приваляючи їх важкими брилами чорного річко-

вого ґрунту. А поруч, наче по команді, пірнають годованці птахоферми — качки та гуси.

— Багато конопель, як кажуть, хоч греблю ними гати. Спасибі Катерині Соломасі — є коло чого походити, — сміються рум'яні дівчата, топлячи у воді коноплі. І в бризках води, і в очах дівчат грають веселки.

Катерина Соломаха — відома коноплярка колгоспу імені Леніна. Колгоспові є чим пишатись: торік він зібрав рекордний врожай конопель і тільки від коноплярства одержав 950 тисяч карбованців прибутку.

На нараді в Полтавському обкомі КП(б)У довкола стола сиділи 51 Герой Соціалістичної Праці. Серед них була Катерина Соломаха та її подружка Свідокія Коруюльню. В Полтавській області Катерина Соломаха перша і поки що єдина одержала високу нагороду за те, що збрала небачений в цих краях урожай: по 16,4 центнера з кожного гектара. На грудях Катерини Соломахи засяяли орден Леніна і Золота Зірка Героя Соціалістичної Праці. Тоді народився й вірш про лубенських героїв:

Далеко від Москви Лубни,
а Сталін думає й про них!
Як полководець в гromі бою
радіє кожному герою
і не шкодує нагород
для тебе,
богатыр-народ!

...Величезною зеленою підковою закриває гора «Пріся» село Олександрівку від холодних північних вітрів. На її верхів'ї горить велика червона зірка.

Електрика! Це величезна радість для всього села. В день 70-річчя Й. В. Сталіна стала до ладу електростанція, і комсомольці вдрузили на горі велетенську ілюміновану червону зірку.

— Нашу зірку бачать три райони, — гордо кажуть комсомольці, — Лубенський, Оржицький і Покрово-Багачанський.

— І Сенчанський, — додає хтось.

Багато зірок сяє над горою, але ця, освітлена лампочками Ілліча, вказує людям шлях у майбутнє.

Дорогі для колгоспників зірки двох Героїв Соціалістичної Праці, знатних колгоспниць. Ці дорогі зірки горять

немеркнучим полум'ям рубінових зірок Кремля.

* * *

Відкрийте 7-й том «Полного географического описания нашего отечества», видання 1903 року, і ви довідаєтесь, що село Олександрівка колись називалося Сліпорід. Майже вся орна земля належала поміщикам, а селяни були настільки бідні, що не купували ніяких промислових виробів. На величезних латках землі вони вирощували по 10—15 жмень конопель і шили собі одяг з домотканого грубого полотна.

Тепер ви не побачите жодного олександрівця у домотканому одягу. Проте вирощування конопель стало основним джерелом колгоспного багатства.

Микита Борисович Федорченко, демобілізований капітан Радянської Армії, двадцять років (з перервою під час війни) керує колгоспом імені Леніна.

— У Держбанку на нашому поточному рахунку, — каже Федорченко, — один мільйон п'ятсот тисяч карбованців. От вам і коноплі... Але не в гро-

паша справа, основне наше багатство — це люди.

Старі колгоспники з любов'ю згадують засновника комнезаму і організатора першого на Лубенщині СОЗ'у — Івана Марковича Соломаха.

— Із цього роду, — кажуть вони, — виросла і паша перша славна героїня-коноплярка Катерина Марківна Соломаха.

Про себе Катерина Марківна розповідає неохоче:

— Народилася я в перші роки революції; все моє життя зв'язане з радянською владою. В праці я бачу зміст мого життя. Секретів у мене ніяких нема: щоб домогтися успіху, треба працювати.

Справді: Катерина Соломаха — скупа на слова, зате щедрa на діло, людина невичерпної енергії і волі. Сімнадцять років працює вона в колгоспі, йдучи в перших рядах борців за врожай і запалюючи своїм прикладом інших. Око млинується, коли дивинися на її плантації. Катерина завжди на ділянці: рано-вранці ходить по росі і посипає коноплі попелом, щоб знищити шкідників, викопує бур'яни. А восени Катерина Соломаха збирає небачений врожай! Успіх Героїні підняв усіх коноплярів на соціалістичне змагання.

— Всю минулий рік, — каже голова колгоспу, — пройшов у змаганні за першість коноплярів. У 1948 році середній врожай конопель був 6,2 центнера з гектара при плані 5 центнерів; торік зібрали по 8,7 центнера, а на цей рік плануємо 10 центнерів. Двісті процентів проти плану 1948 року стає нормою.

Наздоганяючи свою Героїню, коноплярки прагнуть, щоб колгосп досяг вищого ступеня продуктивності праці. Торік теж перемогла Катерина Соломаха. Перейшла тепер на коноплі й друга Героїня колгоспу — Євдокія Корулько, але друге місце в змаганні зайняла не вона, а молода колгоспниця Ганна Гарман. У кращих коноплярів учаться і такі колгоспниці, як Олександра Жура, Анастасія Махляр і інші.

Катерина Соломаха радіє, що її передовий досвід стає здобутком усіх колгоспників.

— Цього року обіцяю зібрати по 18 центнерів! — впевнено каже вона. — Але хочу, щоб були в нас іще нові Героїні!

З особливою любов'ю Катерина Соломаха персдає стажеровський досвід майбутнім коноплярам — членам гуртка

юнаків при Олександрівській семирічній школі. За її порадами відмінниці школи Оля Матвієнко і Уля Корулько на припільній дослідній ділянці пробують виростити ще більший урожай цієї цінної технічної культури.

— Ким ти хочеш бути? — питаємо карооку дівчинку-ученицю.

— Героєм Соціалістичної Праці.

— А ти?

— А я... Катериною Соломахою.

Живий приклад Героїв запалює і дорослих, і дітей на нові подвиги в ім'я Батьківщини.

Вже тепер називають імена нових кандидатів у Герої Соціалістичної Праці. Це — Наталя Шумейко, учениця і помічниця Катерини Соломахи, два роки тому нагороджена орденом Леніна за високий урожай конопель, Домна Донець — колишня помічниця Євдокії Корулько, теж нагороджена орденом Леніна. Вони повні рішучості перегнати своїх вчителюк. Почесне і хвилююче бажання!

— Герої тільки тоді виправдують своє високе звання, ко-

ли він прагне підняти весь колектив до свого рівня, — каже секретар парторганізації колгоспу т. Гаврик.

Катерину Соломахою можна багатьом поставити за приклад. Рік у рік вона домагається все вищих досягнень, закликаючи колгоспників взяти від зсмі, машин і агротехніки все можливе, щоб зростало наше соціалістичне багатство.

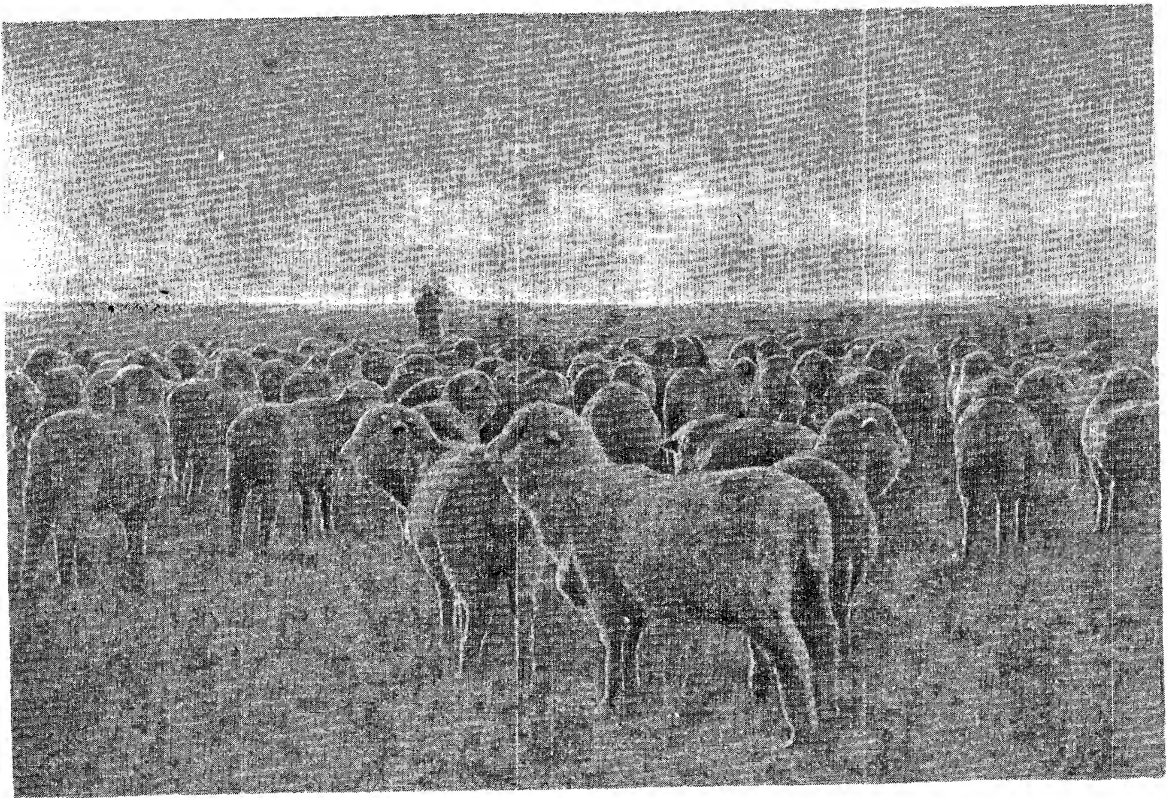
З Катериною Соломахою ми попрощалися на полі. Героїня оглядала посіви. Серед своїх подруг — загорілих дівчат — вона була схожа на старшу сестру. Всі в білих аляних хустинках, кольорових кофточках, з барвистими разками намиста, в косах голубі і червоні стрічки. Вони співали:

«Від Києва до Лубен насяла конопель...»

Від Києва до Лубен зеленіють посіви пшениці, жита, конопель. Усе це належить народові, який розправив свої орлині крила.

Надія ХОМЕНКО.

с. Олександрівка, Лубенського району на Полтавщині.



У Всесоюзному науково-дослідному інституті тваринництва «Асканія-Нова» (Херсонська область) виведено цінну породу тонкорунних овець «асканійський рамбуль». Ці вівці дають кожну по 20 і більше кілограмів високоякісної вовни.

Фото К. ЛІПКА.

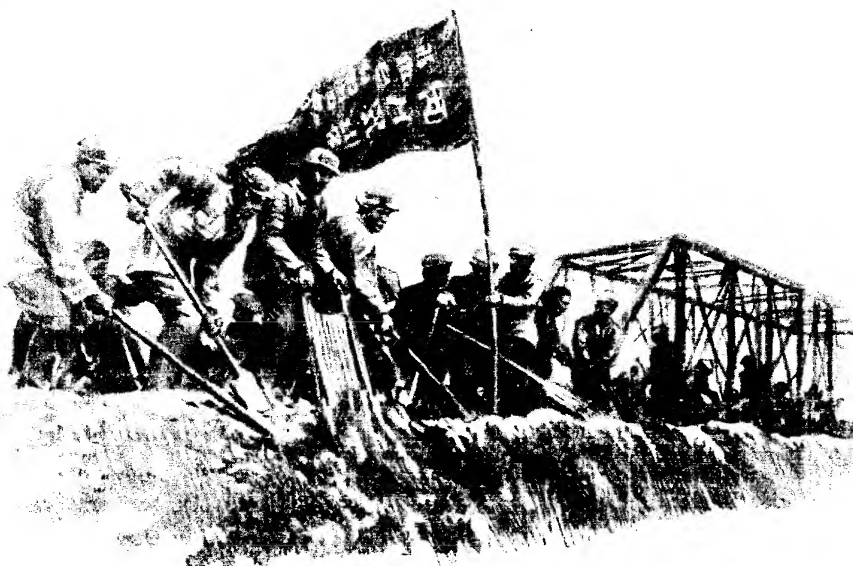


ВІЛЬНИЙ КИТАЙ

Український художник лауреат Сталінської премії
М. І. Хмелько відвідав Китай у складі делегації радян-
ської молоді.
Подаємо зарисовки з його дорожнього альбома.



Студенти Пекінського університету



Китайська молодь відбудовує залізничну колю.



Молоді китайські будівники



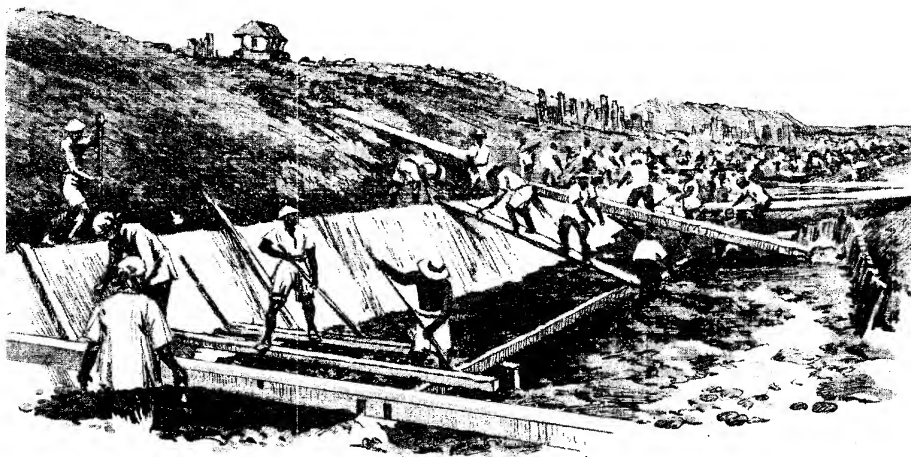
підписують Стокгольмську Відозву.



Боець і медсестра Народно-визвольної армії Китаю.



і геодезичних роботах.



Ріка Хуанхе під час весняної повені завдає величезного лиха, затоплюючи навколишні села і поля. Тепер народний уряд демократичного Китаю проводить тут широкі іригаційні роботи. На малюнку: одна з ділянок роботи.

Малюнок П. ЧИЧКАНОВА.



Степан ЧОРНОВРИВЕЦЬ

ЧЕРВОНА осінь. Сонячні дні. Над колгоспним шляхом підліс червону, як прапор, крону молодий дубок. Вся Горішня Турка в червоному цвіті. Надвечір і верховини гір рум'яняться і спалахують сонячним полум'ям. Євстафій Куріпка виконниці своєї нової хати пофарбував у червоний колір. А Філонія, дружина Євстафія, хоч і ретельна господиня, а з полуднем трохи запізнилася, бо поралась біля курчат. Вона принесла старому хліба і сиру. Господар забив уже в стіну останнього цвяха, зашкварив вікна, до дверей приладнав клямку, а під стріхою підвісив фарфорові серги ізолаторів. Він одчинив сипічні двері, потім хатні, взяв жінку за руку і, щоб вона ліпше розгаділа нове житло, обернув її кругом, аж війнула темна сукня з білими смужками на обороті.

— Маємо, Філоніє, палац!

— Гожа хата.

Філонія ніколи не вихваляла свого чоловіка, вона знала йому ціну по його ділах. На нову хату вона вже й надивилася, вже й намілювалася. Своїми руками тинькувала й білила стіни, глянеш — мов перкаль білий.

— Колись вже скоріше приїздили Стефан і Мері!

— Маємо, прошу, в новій хаті вітати сина й американську невістку, — мружачись сірим оком на сонце, говорив Євстафій.

— Коби, — Філонія стала коло хати, приклала до чола руку, та й задивилася на шлях.

Євстафій Куріпка ходив по хаті і дивився на роботу своїх рук. Хата рублена. Поміст високий. На вес село хата! Гой, не стара хата на мочарах, що підливалася ґрунтовими водами і ні влітку, ні взимку не висихала в ній долівка, а до порога ні підійти, ні під'їхати, хоч на крилах лети. Куріпка вік прожив мов у льоху.

— Го! Го-о!

Нова хата у відповідь голосно загула.

Євстафій задоволено посміхнувся під рудими вусами.

— Голову чоловік має синю, а розум дитячий, — гримнула жінка.

Господар, який для свого сина та невістки збудував таку добротну хату, і тримався мусить гідно. Бо зробити хату — не байку розповіді. Колись за царя Франца-Йосифа, та й за польської шляхти бідак весняке життя стягався на сяку-таку хатину. А з нової хати чоловік часто поганяв прямо до ями. А в них, Куріпок, нова хата як з води випірнула, мов з гори скотилася!

Старим Куріпкам життя розвиднілось у колгоспі. Адже в Турці лише Підпетрикова гора та річка Яблушка лишалися на своєму місці, а то все пішло по-новому. Зі Сходу сильніше поналили вітри. Тепліше пригріло сонце. Червоніше зацвіли гори. А колгосп «Червоний прапор» хоч і молодий, тільки на ноги стає, лише два роки тому, як відроджений, а вже побудував стайні, і корівники, і свинарники, і птичник. В нових приміщеннях повно корів, телят, свиней, овець і всякої птиці. А ще проведено електрику до колгоспного двору і в хати колгоспників, щоб світила ясно. Ніби не так уже й багато зроблено, а людське життя покращало й повеселішало. Мало не половина

колгоспників будується з допомогою артілі. Люди мають мирну і вільну працю, досить хліба й одягу, лісу і цвяхів. А коли людина живе в достатку, то бажає нової хати, клубу, щоб була і музика, і кіно, щоб кожної днини газета йшла з Києва, а то і з самої Москви. Адже відомо, що Євстафіїв без газети й життя не мило: Америка йому ятрить душу. Він вам про Китайську народну республіку розкаже і про Народну Німеччину. Із своєї Горішньої Турки Євстафій немов бачить і чує цілий світ.

Тихо шумлять смереки. Спомини недавні оживають... В артільному дворі повно людей. Великий гомін. Колективна рада радиться. Насунуті капелюхи. Вовняні хустки. В старих лицах суворі, як зима; в дорослих — калиною рум'яняться, а молоді щесалі, що рання весна. Коло червоного столу, мов укупаний, стоїть Євстафій Куріпка. Він обома руками тримається за капелюх. Філонія стоїть за ним, перебирає кінці хустки.

Куріпки мовчать. Про них говорять люди...

Будуються молоді господарі! А в Куріпок хоч і погана хата, та в ній ще можна жити, на їхній вік вистачить і без того клопоту.

З-за столу зів'яса голова артілі Касіян Скиба:

— Але Євстафій Куріпка є ініціатор відродження колгоспу «Червоний прапор». Він перший з-поміж усіх селян віддав до артілі ворону кобилицю, що збільшила поголів'я коней, привела ладного жеребчика з білою зіркою на лобі. Та й у будівельній бригаді Євстафій Куріпка є найперший стахановець і до строку зіп'яв на крокви критий тік, як у соціалістичному догрові було обумовлено.

Голову підтримали інші колгоспники.

— Коли з Борислава з інкубаторної станції привезли в корбці курчат білих, мов грудочки снігу, то Філонія, як стала до них, та й не відходить. Коли сонечко — вигонить до двору, а дощ — у затишок. То догляд е! А харчовий режим який! Ранком сир, на обід каша, на вечерю пшсно з м'ясом. Ростуть на славу.

— Якби всі наші колгоспники так дбали за артіль, як Євстафій та Філонія!

Філонія вийшла наперед, хотіла повідати людям, що вони чекають дорогих гостей з Америки — сина та невістку. Не вітати ж їх у старій хаті, схожій на кауно, що з неї Стефан виїздив ще на заробітки...

Колгоспна громада ухвалила збудувати Євстафіїв та Філонії нову хату, незалежно від того, чи прийдуть їхні діти з Америки, чи ні.

Минуло літо. Дуже добра хата вийшла в Куріпок, з гарним парканом довкола, з високим явором біля ганку. Невістка Мері посадила квіти за вікном. Та й всередині все зроблено до ладу. Кухня, їдальня, спальня і дитяча кімната. Онуків сидитимуть за столом, виводитимуть перші літери...

Та й до школи, що в Турці, за торговілею, шлях недалекій — і Філонія зав'язала кінці хустки й поправила фартух, мов збиралася вже вести онуків до школи.

Євстафій Куріпка заходився вистругувати букову дошку онукам на стільці. Бук заспівав під футанком, стружки падали на траву, на жовті солдатські черевики, чіпалися за сорочку, вишиту червоним та чорним, плуталися в рудій бороді. Щосили налягав на роботу. Але не міг заглушити тривоги, що наростала в душі.

В чужому краю одружився його син Стефан. Поїхав молодий, а тепер уже і сім'ю має. Мері ніби з порядної сім'ї, донька Чучука, що колись жив край села біля мосту. Писав, що дружина в нього хороша. Але хто знає, який у неї норов. З Турки Чучупаки виїхали давно. Може, багатіями стали, мають свій фільварк, а чи й фабрику яку. В Турці була Марися Чучука, а в Америці стала Мері!

Коли Стефан налагодився був їхати на заробітки до тої хваленної, перехваленної Америки, то йому, старому бовдуру, наче мову одбрало. Сподівався, що синові пошастить заробити добрі гроші. А Стефан як поїхав, то й роботи не дістав, бо саме тоді криза скрутила була всю Америку. Вже як почалася світова війна, то Стефан дістав роботу на фабриці пороку, та ділько їй був радий: душа до рідних Карпат рвалася. Як Радянська Армія

вступила на західноукраїнські землі, Стефан писав: «Родино моя! Вітаю і радію, що маєте в себе радянську владу, маєте Сталіна! Великого Сталіна любіть!» В словах тих серце билось, як весною лист на яворі.

Та ось вдерлися в Карпати німецькі фашисти. Від Стефана не стало листів. Так і жили батьки, нічого не знаючи про сина. От і війна давно скінчилася, а за сина не чути нічого. Вісім літ не було звістки. Вже через людей Філонія довідалася, що в час війни Стефан був у війську і за хоробрість навіть ордену дістав. А після війни повернувся з американської армії — і знову нема роботи: американська комісія перехопила його листи в Радянський край, до батьків, і вбачила в них зазіхання на американський лад життя.

А Мері має доньку й ім'я дали їй Філя, тобто Філонія.

Що мав робити Євстафій? Вдався до голови колгоспу Касіяна Скиби, більшовика партійного. Він Стефанів ровесник. Разом з ним Євстафій підписав листа, щоб Стефан кинув непажержливий папський Америці вес, що має рухоме й нерухоме, аби вона їм згоріла, та й прихав із своєю родиною до колгоспу «Червоний прапор». Бо артія — це не яка-небудь порохова компанія, а має пизинний ґрунт, багаті пасовиська, молочну худобу, він матиме достемень роботи, і хліб, і до хліба...

Багато думок у Євстафія в голові. Ось він поклав на верстат свій фугаюк, а Філонія швидкими руками покрала сир на дрібні кусинки. Старий клав кружальцями сир на шмат сірого пшеничного хліба і з смаком їв.

На вулиці, з боку колгоспного двору показалася висока постань Касіяна Скиби. Євстафій поспішив застібнути комір сорочки на великий, наче мідний п'ятак, гудзик. Дійшовши до двору Куріпок, голова артілі зупинився, зняв новий, зелений капслюх і ввічливо привітався.

— Щастя вам на новому господарстві!

— Та маємо трохи щастя, але до нової хати ще не перебралися, на сина, невістку та онуку чекаємо, — гомоніла Філонія, відчиняючи хвіртку.

Касіян Скиба був у Радянській Армії від самого початку й до кінця війни. Він носить орден Слави і медалі. А як повернувся Скиба до села, то згуртував довкола себе людей. До нього, мов зимової ночі на ясне світло, що манить затишком і мирною бесідою, потягся народ. Німецькі фашисти дошенту зруйнували колгосп. Касіян Скиба з першого дня заходився відроджувати артіля. За ним пішли селяни. До артільного двору, як до свого гнізда, поведи й понесли все, що хто зберіг від загарбницьких рук окупантів — плуг, борону, міру жита, пшениці чи виса... І колгосп «Червоний прапор» живе, міцніє, багатіє, множить своє добро і славу.

Дуже хороший чоловік Касіян Скиба.

— Я приніс вам листа з Америки, — сказав він.

Касіян Скиба читав, що татові та мамі пише їхня невістка Марина Куріпка. Тато та мама мусять пильнуватися у своєму колгоспі. Американські лани-капіталісти люті, що вони, радянські люди, в колективі мають вільну працю. Дуже страшається, щоб американські трударі і в себе не забажали народного ладу. Пани тишком та нишком почали готувати нову, ще більшу війну.

Коли герой війни Стефан повернувся з армії, то подав до американського уряду вимогу, щоб порохова компанія не виробляла пороху для війни проти Радянського Союзу. Американський уряд за те кинув Стефана у в'язницю. Робітники фабрики пороху стали горою на захист Стефана перед американським судом. Але суддя стяг з нього великий штраф. Аби з тих суддів повитягло жила! Вона, Марина, щоб сплатити штраф, розпродала усе, що мала, і живе у великих заиднях. А листів Стефанові писати не слід, бо хоч він і живий на світі, а свого ім'я не носить: торгівці з порохової компанії знову хочуть закупи його в ланцюги і кинути у в'язницю, щоб не заважав виробляти їм порох та готувати нову війну. І бачить-ся вона з Стефаном дуже рідко. Донька за татом скаче.

— Що ж це, чоловіче, я на старість маю сина без імені? — обірвав Скибу Євстафій, ухиливши його за плечі. — Чи є на світі Стефан, чи нема його?

Вражєпа горем Філонія сіла на траву і чорними пальцями шаріла навколо себе, мов загубила голку.

Від гори в долину Яблуньки впала вечірня тінь.

Касіян Скиба сказав:

— Стефан є! По американській землі він ходить живий, гордий, мов гірський орел, мов сонце в zenіті, що освітлює людям вірний шлях. Він бореться за мир. Мир переможе війну!

Куріпки повірили Касіяну Скибі, що Стефан і американський робітники, як не тяжко, а добується того, щоб американська фабрика не виробляла пороху на нову війну, що Стефан із своєю сім'єю прибуде до рідного Карпатського краю.

А вони, Євстафій і Філонія, зміцнюють мир щирою працею в колгоспі, вони і Стефанові допомагають боротися.

Касіян Скиба не скоро пішов од Куріпок. А вони лишилися коло хати, і дивилися на міст через Яблуньку. Навесні там Стефан і Мариса бавилися у теплій воді...

— Коби скоріше настав той час, щоб у єдиній сім'ї вільними й щасливими побачити Стефана і Мері!

— Але для того має бути мир на землі!

На Підпетриковій горі спиналася, здавалось, половина всього чорного сонця.

Я ГОЛОСУЮ ЗА МИР!

А. В. ДУМАНСЬКИЙ,

дійсний член Академії наук
УРСР, директор Інституту
загальної і неорганічної
хімії.

— Наука, як її розуміємо ми, радянські люди, — є найважливішим фактором у мирному розвитку людства. Візьміть, наприклад, хоч би наш Інститут. Ми, хіміки, прагнемо скерувати результати наших досліджень на мирне будівництво — на поліпшення технології виробництва, знищення шкідливих посівів, вироблення добрив. Недавно один з наших науковців працював розробку нову, добре діючу емульсію для боротьби проти небезпечного шкідника цукрових буряків.

І так всюди — в усіх наукових закладах нашої країни. Перший вчений нашої Батьківщини, глава нашої держави наш вождь і учитель Йосиф Віссаріонович Сталін знаходить час для роботи в галузі такої мирної науки, як мовознавство, зробивши цим дорожчий вклад у скарбницю світової культури.

А лани американці, що роблять вони? Сидять колорадських жуків на картоплі полі, щоб знищити плоди праці сотень тисяч німецьких селян і утруднити економічну відбудову країни, яка стала на шлях демократії і прагне миру.

В їх наукових Інститутах і

Марія ВЕНЕДИКТОВА,

майстер-стахановець музкомбінату, м. Київ.

— Вранці, перед уходом на роботу, я влючаю приймач і чую голос рідної Москви. Скільки радісних, наданих перемогою приноситься кожний день праці будівників комунізму! Звичайно, жителям капіталістичних країн не зрозуміти, чому я так радію успіхам мідеплавильників Балхаша, гірників Підмосков'я і Криворіжжя, металургів Уралу і колгоспників Алтаю. Але радянські люди зрозуміють мене. Мене зрозуміє не тільки ленінградський вчений і дніпропетровський доменщик, а і мій син Валя — дев'ятилітній плуер. Ми вже давно звикли вважати перемогу товариша — власною перемогою, бо в наших серцях вічно живе почуття єдиності Батьківщини, Батьківщини! Одне слово, але воно розкриває перед нами цілий світ, ціле життя. За неї, за Батьківщину, багато пролито нашої крові, крові наших дітей, братів і батьків. Ще не висохли слюзи наших матерів, ще свіжі в пам'яті наші тяжкі втрати, а заоканська воляччина точить на нас мечі. Після Гітлера і Трумєна марить, бачите, завойовувати світ. Мені хочеться сказати йому: — Тпру... мені неважко ви самі так низько цінити власну голову? Я, правда, не дипломат, і тому говорю дуже одверто. Я — майстер по виробництву музичних інстру-

ІНТЕРВ'Ю «УКРАЇНИ»



лабораторіях всі зусилля спрямовані на те, щоб розробити нові знаряддя винищення людей; тільки в цьому напрямі працюють їх фізики, хіміки, біологи, бактеріологи, навіть медики.

Новий їх злочин — відкритий воєнний напад на корейський народ — не може не викликати найглибшого обурення у кожної чесної людини. Американські імперіалісти поведуться саме так, як гітлерівці, коли вони починали свою агресію: кидають бомби на мирні міста, обстрілюють з літаків пасажирські поїзди, вулиці, вбиваючи жінок і дітей.

З презирством таверуємо ми, мирні люди, цю іліку агресорів. З почуттям глибокої відданості справі миру підписав я Стокгольмську Відозву, яка є проявом волі всього передового людства. Сили миру могутніші за сили війни: адже їх очолює наш перекоривий радянський народ, їх прапоромосцем є великий Сталін.



ментів. Коли я чую звуки піаніно з вікна квартири моїх сусідів, тех робітників, я щаслива за їх маленьку доньку, яка захоплюється Чайковським і Бетховеном, Бородином і Моцартом, я щаслива і за себе, бо виробляю таку мирну і корисну для людей продукцію, як піаніно. Я переконана, що всі чесні люди світу люблять звуки піаніно, а не звуки бомб і снарядів, супербомб і суперснарядів. Трумен кинув уже фанел війни на корейську землю. Фанельшників треба закликати до порядку. Не можна мовчати! За мир треба боритися.

Підписуючись разом з усім радянським народом під Стокгольмською Відозвою, я буду працювати, як ніколи, щоб дати людям янкібілше піаніно: хай краще звучить мелодія Чайковського, ніж «мелодія» Черчилля і Трумєна.



Машиніст-швидкісник депо Київ-пасажирський Іван Максимович Пехтерев.

Малюнок В. ОДАНИКА

У ВІЛЬНИЙ вечір люблю я посидіти біля своєї будки на лавочці, відпочити під старим берегом, послухати, як шумить листя від легкого подиху вітру, як гудуть проводи і ледве чути перегукуються паровози на сусідній станції.

Передо мною постає все моє життя. Ось і старий товариш-берест; який же він став розлогий! Кілька раз уже я зрізував його віти, щоб семафора не затуляв, а він, упертий, все прагне зайняти якнайширше місце на землі.

Звідси видно моє село Крюківщину. Там дитинство моє минуло. Пасу, бувало, гусей чи телят куркульських і намагаюсь якнайближче до залізничного полотна підійти. Дуже я любив дивитись, як в диму і гуркоті мчить поїзд. А по колії ходять з молотками та ключами робітники, ремонтують залізницю. «От би мені, думаю я, стати таким робітником! Ходив би я по шпалах з важким кистильним молотком, чи зустрічав би поїзди з прапорцем в руці».

Радянська влада саме почала підбудовувати залізницю, коли я пішов ремонтним робітником на колію. Вивчився шпали міняти, робити розгін зазорів підйомку колії. В 1922 році був я вже справжнім залізничником. Якось наш майстер Лазаренко запропонував мені стати колійним обхідником.

— Ти, Митрофано, — сказав він, — хлопець старанний, роботу знаєш, переселяйся в будку, охороняй колію.

Так я став колійним обхідником і відтоді працюю й живу все в одній будці на перегоні. Оселившись тут, посадив я п'ять яблунь, береста, обго-



(Розповідь колійного обхідника Митрофана Бабича)

родив ділянку з усіх боків кущами акації і бузку. Підріс мій сад, і життя росло і розцвітало разом з ним.

Кілометр мій зразковий. На колії — ані травинки, баластна бровка оправлена по шпурку, викладена по краю рядком білих камінців, болти всі замані, притвинчені, кистилі добиті. Мою ділянку прозвали «бархатною», і машиністи, проїжджаючи, вітають мене помахом руки. Машиністові треба, щоб колія була хороша, без поштовхів і перекосів, тоді і машина зберігається, ресори не псується і поїзд легше вести.

Прийдеш інколи на станцію, або в Київ прийдеш в контору дистанції колії, завжди привітно зустрічають мене знайомі залізничники.

— Ну, як діла, Митрофано Остаповичу? Скучно, мабуть, на перегоні, глушина?

Яка ж це глушина на моєму перегоні? Магістраль наша двоколійна, головний хід Одеса — Київ — Москва. Поїзди мчать в обидва кінці, самих пасажирських більше двох десятків на день, а товарних так і не перелічиш — так і гуркочуть один за одним, тільки й знай зустрічай. Роботи багато. Треба за своїм кілометром стежити. Поїздів багато проходить, колія працює напружено, і весь час треба болти підтягувати, шпали баластом підсилювати, кистилі добивати.

А в степу життя теж кипить.

Трактори гудуть день і ніч, машини всякі, комбайни в жнива виходять на поля, по шляхах вантажні машини куряву здіймають.

Стоїть моя будка одна серед степу, притулилась до полотна, а я звідси всю країну бачу і голос її чую — радіоголос нашої столиці Москви: поставили у мене в будці приймач.

Газети і журнали я передплачую, і виходить, що живу я не в глушині, а в гущі нашого великого бурхливого життя.

За «бархатний» кілометр нагороджено мене значком «Відмінний залізничник». Портрет мій красується на дошці пошани. Машиністи і кондуктори знають, що вдень і вночі, в дощ або в туман — завжди вони стринуть мене на колії з прапорцем чи ліхтарем в руці і завжди побачать — «шлях вільний».

Швидко минули роки, а скільки за цей час зробив наш народ, як далеко пішли ми вперед! Пригадую, як прийшов я сюди працювати, ходили тут поїзди з маленькими вагончиками і платформами. Паровози були переважно «овечки» — маленькі, слабосилі. Тягне такий паровоз п'ятнадцять — двадцять вагонів, пихкає, ледве везе на гору. Під дахами вагонів, від паровоза аж до хвостового вагона, протягнута сигнальна вірвовка. На кожній гальмовій площадці кондуктор сидить, гальма тоді ручні були. Машинникам важко було: букси все горіли

від поганого мастила і підбивки.

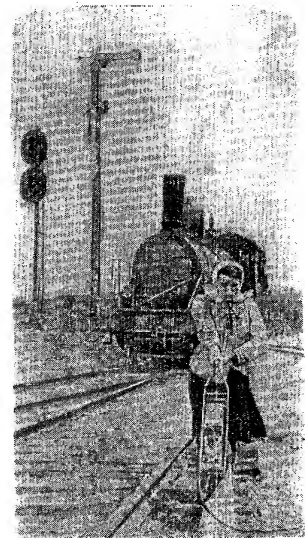
Відстає господарство дісталося нам. Тоді навіть паровоз «щучка» новою був.

А для нашої країни залізниця — це ж головний нерв. Країна величезна: з краю до краю навіть на кур'єрському за десять діб не пройдеш. Настанала пора сталінських п'ятирічок, і партія вирішила розпочати повну реконструкцію залізничного транспорту. Небувалі дні настали на нашій магістралі. Повз мою будку помчали поїзди з великих чотириосних вагонів, з паровозами нових радянських систем — «Серго Орджонікідзе» з конденсатією пари, харківські та коломєнські «ЕХ». Потім з'явилися потужні локомотиви Ворошиловградського заводу «Фелікс Дзержинський». Такий паровоз веде поїзди вагою в кілька тисяч тонн, з кілометр завдовжки і мчить його з величезною швидкістю. В поїзді всього два кондуктори — головний та дозорний. А замість мастильників з'явилися поїзні вагонні майстри. Букси горіти перестали. Гальма, зчепальні прилади стали автоматичні.

По-новому почали працювати і наші шляховики. Скільки існує залізничний транспорт, робота шляховика завжди була найважча: все робили вручну, тільки й приладів було, що лапа кистильна та ручний домкрат. Старі робітники вважали, що шляхову справу зовсім механізувати не можна. А виявилось, що наша радянська влада і про шляховиків потурбувалась. З ініціативи товарища Кагановича створили на транспорті машинно-колійні станції. Яких тільки машин там нема! Величезний баластер



Митрофан Остапович Бабич обходить свою ділянку.



Дочка Митрофана Остаповича — Ганна — підбиває шпали.

Фото К. ДОЛІНА.

етав піднімати колію на баласт і зразу ж замінив працю десятків шляховиків. Оправку обочини виїмок, розчищення кюветів робить тепер шляховий струг. Цей величезний плуг на узкоколісному паровозі за один день встигає зробити стільки, скільки не зробить всесюк актив нашої дільниці. Вийшли на перегони пересувні електростанції, дали струм електричним шпалопідійниками, електроварним машинам, приїшов кінець важкої праці шляховиків.

Чув я ще в минулі роки по радіо доповіді А. М. Кагановича — і знав, що наші залізничники випередили захордонні. Уже в 1937 році кожний кілометр нашої коалі використувався втроє більше, ніж у Німеччині або в Америці, а середня швидкість поїзда у нас вдвоє більша, ніж у Німеччині.

В роки сталінських п'ятирічок розляглися на просторах нашої Батьківщини нові магістралі. Став до ладу Турксиб, Амур-Курган — Свердловськ зв'язала Сибір з центральним Уралом. Казахтанські степи перетнула магістраль Караганда — Акмолинськ — Картали — Магітстерськ. Збудували електрифіковані дільниці, з'явилось автоблуккування, електрична централізація. Та всього й не перелічиш...

Ми залізничники, були горді таким розвитком рідного транспорту. І люди ставали щасливі.

Цей вік прожив у своїй будні старий колійний обхідник Каленюк, а грамоти так і не навчався, тільки що розписується умів. А син його став інженером-шляховиком, начальником дистанції.

Всі знали графа Вітте — начальника Південно-Західної залізниці. А хто знав колійного обхідника Каленюка? Навіть на сусідній дільниці такого прозвища не чули. А тепер на всю країну гримить слава про знатних колійних обхідників Казанцева, Нефедова, про шляхового майстра Удалова.

Спигайте тепер на наші залізничні про машиніста депо імені Андреева Івана Петровича Димова, і кожен розкаже вам про трудову славу старого механіка. Димов за царизму так і не міг піти далі помічника. Тепер знатний машиніст носить високу нагороду Батьківщини за багаторічну працю на транспорті — орден Трудового Червоного Прапора.

Кісь потрапила до мене стара залізнична газета «Семафор» за 1913 рік. Була в ній надрукована замітка про те, що в управлінні Південно-Західної залізниці в Києві підвищено шестидесятилітній старик, рихлиник Акашин. Він лише записує про те, що після довгого трудового життя прийняв до нього безпритульного голодного старця, і він вирішив покінути самогубством.

В тій самій газеті прочитав я, що персидський сторожик

Я ГОЛОСУЮ ЗА МИР!

ІНТЕРВ'Ю «УКРАЇНИ»



Олексій ЯКОВЕЦЬ.

пенсар 174 пенсарні м Кієва, колишній моряк Північного флоту.

— Іду я по Києву — хороше! Липи цвітуть, діти по скверах бгавляться, мулярі зводять стіни нового Хрещатика, — всюди стоїть веселий гомін, кипить мирне творче життя.

А особливо приємно дивитись мені на вітрини булочних: який достаток! Хліб, булки, калачі, здоба всяляка, а ось і бублики висять в'язками, свіжі, рум'яні, з маком — бері, скільки хочеш! Молода мати купує своєму трирічному синовчому бублик, і малю в безозирці з якорями на стрічках задоволено посміхається — смачно!

Я дивлюсь на малюка і теж мимоволі посміхаюсь: адже бублики — моя робота. І мене, киянина, просту радянську людину, сповнює почуття гордості за свою скромну і мирну професію пекаря.

Років шістнадцять тому, закінчивши після семирічки школу фабрично-заводського навчання, я випів перший бублик. Відтоді я випік їх, мабуть, кілька мільйонів. Та раптом війна. Відомо, що коли гримлять гармати людям не до калачів, вони забувають смак бубликів. Довелось змінити пекарський ковпак на безозирку, а білий фарфух — на чорний бушлат моряка, щоб захищати Батьківщину з моря від гітлерівської навали. Я ніколи не забуду, як за сигналом тривоги ми мчали на катерах вогоргові назустріч. Мої руки впевнено натискували гашетку

кулемета. Лунали залпи наших торпедних апаратів, і ворожі транспорти, ламзючись навпіл, ішли на дно.

У перерві між боями кожний з нас думав про те, що буде після війни, кожний мив тільки мрією про майбутній мир. В ті тяжкі воєнні роки я ще більше полюбив свою професію: адже це так чудесно — пекти для людей вдосталь хорошого хліба і зроби! Я мріяв про день, коли знову надіну фарфух і стану біля печі.

І ось воно настало, це мирне життя. Я з радістю дивлюсь, як апетитно їсть бублики малю в безозирці — може, майбутній конструктор або лікар. Я гадаю дітей, які загинули в Ленінграді під час страшної блокади, і кажу собі: треба працювати, не покладаючи рук, щоб наше чудесне мирне життя було ще кращим. Рости великий, хлопчику! Я хочу, щоб ти ніколи не знав страждів війни, щоб не тонув, як я, тричі, в холодних хвилях. Я знаю, що моє бажання — бажання сотень мільйонів простих людей на всій земній кулі.

Палії війни з Усєл-стріту загрожують нам атомною бомбою. Але ти, хлопчику, спи спокійно, їм не вдасться здійснити свої погрози. Нас не злякає: нас мільйони а їх — купка. З нами Сталін — значить, мир переможе війну. Разом з радянським народом і всіма чесними людьми світу ставлю я свій підпис за мир.

незначних, що всі залізничники — стрілочник, мастильник, прибиральник — потрібні й значущі, бо транспорт — це конвеєр, де важлива робота кожного.

Коли я виходжу на обхід свого кілометра, коли йду коалію, оглядаючи кожну рейку, кожний кость, шпалу, я знаю, що мою працю бачить і цінує Батьківщина, партія, великий Сталін. Моя робота на виду у всього народу, і я прагну працювати так щоб можна було пишатися моєю роботою. Так працюють усі залізничники, усі радянські люди. Тим-то й здобули ми такі величезні, небачені успіхи.

Чи давно скінчилась війна? Ще вкривається іржею гітлерівський танк на погорбку біля моєї будки, а вже загосені рани війни, і наша магістраль знову стала такою ж могутньою і передовою, як до війни.

Це останній рік післявоєнної п'ятирічки. Наша країна стала ще сильніша і багатша, ніж була до війни. Квітне наше життя і на могому перегоні. Не було цих великих гарних суцільнометалічних пасажирських вагонів, з яких складаються поїзди далекого слідування.

Новими трудовими подвигами славлять свою рідну країну залізничники. Треба забезпечити хороший шлях паровозам машиністів-п'ятисотенників. Паровозники розгорнули боротьбу за пробіг кожним паровозом не менше 500 кілометрів на добу. А це значить, що швидше пішли поїзди, прискорюється обіг вагонів, країна одержує більше вантажів. Транспорт круто йде вгору.

Ось гуркоче важкий состав. З паровозної будки виглядає машиніст Ляшенко. У нього історичний паровоз: на ньому їздив Федір Домрачов. Хто не знав до війни цього прекрасного механіка? Про нього пісні складали. Загинув Федір Домрачов в бою з ворогом, а його машину дарницькі машиністи знайшли на далекому перегоні. Від вибуху бомби паровоз був дуже понівечений, здавалось, він загинув назавжди. Але робітники депо вирішили в пам'ять свого славного товариша-героя відродити його машину, і незабаром вона вже вийшла на магістраль. А працювати на ній до ручили кращому п'ятисотеннику комсомольцю Ляшенку, наказавши йому пильно берегти світлу пам'ять Федора Домрачова.

Ляшенко показав, що він гартій такої великої честі. Ніхто з машиністів не водить таких великогазових поїздів, ніхто не робив таких пробігів, як цей молодий механік.

Кожний знає, що наш транспорт, наша величезна армія залізничників, як у роки війни, так і в роки мирного будівництва, завжди на почесному місці: у могутній країні — могутній транспорт.

Оксані Івановій надано пенсію в 1 карбонапеч 68 копійок на рік, а колійному обхідникові Лалічову — 4 карбонапечі 56 коп. на рік. Обидва були звільнені через старість. Невисока була, як бачите, платня за довголітню працю трудової людини.

І ось, коли мчить повз мою будку швидкий поїзд Сочі — Київ і з вікна паровоза мене весело вітає рукою молодий механік Ситников, я думаю, що й життя його мчить вперел так само бурхливо й легло, як цей швидкий поїзд. Йому вже не доведеться турбу-

ватись, як і чим жити на старість. Батьківщина дбає про радянську людину, наче рідна мати. Залізничникам нараховують велику надбавку за вислугу років, старі одержують пенсію, яка не набагато менша від зарплати, та ще й орденами нагороджує радянська влада за багаторічну працю на транспорті.

Велика ціна тепер трудової людини. Наш мудрий вождь товариш Сталін п'ятнадцять років тому розмовляв у Кремлі з залізничниками. Він сказав тоді, що немає на транспорті людей несприятливих або



Віра Єременко — зварниця-стахановка Дніпропетровського ордена Трудового Червоного Прапора заводу імені Молотова.

Фото Я. ТАБОРОВСЬКОГО.



Актриса Галина Шоліна — в минулому колгоспниця. Тепер вона лауреат Сталінської премії, солістка Київського державного оперного театру імені Т. Г. Шевченка.
На фото: Галина Шоліна виступає на концерті в колонному залі Київської філармонії.

Фото М. КОЗЛОВСЬКОГО.



Сергій ВОСКРЕКАСЕНКО

КОЛГОСПНА ПІСНЯ ПРО СТАЛІНА

На колгоспній ниві
Доля наша в цвіті.
Ми такі щасливі,
Що Ви є на світі!

Горді і веселі,
Сильні ми, заможні.
В кожній Ви оселі,
Ви у серці коніям!

Вам, як сонцю в небі,
Вічно пламеніти!
Певні ми за себе,
І за наші діти.

Бо завжди і всюди
Ви, наш рідний, з нами.

Бо трудящі люди
Всесвіту за Вами.

Хай поза морями
Хмуряться вояки...
Не страшні нам з Вами
Вороги ніякі.

Хай же квітне миром
Наша нива в хлібі.
І за все Вам щиро,
Трудове спасибі!

Шлем Вам з Придніпров'я
Із ланів широких —
Доброго здоров'я
І життя сто років.

ТАМ ПОСМІТНИЙ ГОЛОВУЄ

Чи то Київ, чи Одеса сяє в далині,
Звідкіля в степу взялися городські
вогні?
То не Київ, не Одеса, людоньки, буде,
То артіль, яку Посмітний двадцять
літ веде.

Приспів:

Україно наша мила, рідна,
яснозора,
Не така вже ти сьогодні, як була
учора,
Подолали ми навіки криду та
злигодні.
Будеш завтра, Україно, краща, як
сьогодні!

Буйним садом-виноградом розцвіта
земля,
Вільна пісня гордим людям душу
звеселя.

Тільки птичого в артілі молока нема,—
Бо Посмітний головує там же недарма.

(Приспів).

Ідуть люди звідусюди, радість виграє,
Ідуть глянуть на майбутнє, на життя
своє.
І зустрічають їх герої, бувші батраки,
Зустрічають хлібом-сіллям щиро,
залюбки.

(Приспів)

А з тієї із артілі ліпше видно скрізь,
Пролетали путі-дороги звідти в
комунізм.
Так нас партія велика н сонцю
підняла,
Слава Леніну народна! Сталіну хвала!
(Приспів).

РАДІСНА ПОРА

Вибілю засіки, приберу світлицю,
Одчиню ворота до свого двора.
Гей, молотим жито, жито і пшеницю,
Ой, яна ж хороша, радісна пора!

Друзі у пошані, подруги у славі.
Спориться робота в цей веселий час.
Перший хліб державі, перший хліб
державі,
А як є в державі, значить єсть
у нас.

Летється з-під машини, летється бистра
й чиста,
Доброї пшениці золота ріка.
Молотить навчилися ми у машин'ста,
В Брежнева Миколи, у більшовина.

Сонячно години скінчило робочі, —
Понад ожередом місяць проплива,
З вечора до ранку, з ранку і до ночі
Наша молотарка на току співа.

А пшениця летється, а пшениця летється
і з людьми, здається, розмовля.
Спориться робота, аж душа сміється,—
За труди віддачує щедро нам земля.

Вибілю засіки, приберу світлицю,
Одчиню ворота до свого двора.
Гей, молотим жито, жито і пшеницю,
Ой, яна ж привітна, радісна пора!

На берегах Шпрее

ВКУПЕ було тісно і накурено. Герр Шторх, огрядний літній чоловік з аполоктичним кольором обличчя, димив сигарою і сердито бурчав:

— Подивіться, як ми, німці, тут, у Східній Німеччині, змушені їздити — поїзди переповнені, нема колишніх вигод... І це називається демократією! От у Баварії, у американців...

— Заждіть! Ось ви самі сказали: в Баварії, у американців... Значить, Баварія стала американською, а ми, як були, так і лишилися Німеччиною, — перебив герра Шторха високий жилавий пасажир, що сидів навпроти. — Чим там краще, в Баварії? Тим, що поїзди у них ходять порожні, бо люди не мають грошей на квитки? Щождо колишніх вигод, то не забувайте: колись і наш Дрезден був цілий, поки американці з англійцями не розбомбили весь центр, знищивши за дві години сорок тисяч жінок і дітей... А там же не було жодного заводу, жодного військового складу... Дорого нам обійшлася третя імперія! І все-таки — ми тепер йдемо вперед. І з кожним днем все швидше...

— Це так! Навіть дуже хутко. Я і сам працюю на виробництві... нещодавно мав власну невелику фабрику, — герр Шторх зневажливо глянув на потертий піджак співбесідника. — Так от, не подобається мені всі ці новини: змагання, відрядність, активність...

— А чому ж вони вам не подобаються? Ви просто ніяк не можете забути ті часи, коли ви могли поводитися з іноземними робітниками наче з рабами, та й усім нам, простим робітникам, від таких, як ви, діставалося... А доводилось терпіти, бо нікому не хотілося зостатися без роботи і потрапити на фронт — у гітлерівську м'ясорубку... От вам і не подо-

бається, що ми починаємо брати приклад з росіян.

— Та це як би сказати... Ми, німці, в справах техніки завжди були попереду.

— Ви, мабуть, не були на Лейпцігському ярмарку, — раптом втрутився дзвінкий юнацький голос з кутка купе, — побачили б, хто попереду, а хто позаду.

— Хлопець правду каже. — підтримав юнака чоловік у потертому піджаку. — Ось торік повернувся мій шурина з російського полону, три роки працював на Уралі, на великому машинобудівному заводі. Каже, що такого велетня, такого сучасного виробництва, таких верстатів у нас нема. А він же до кінця 1944 року працював в Есені, у Круппа, і тільки з останнім гітлерівським призовом потрапив на фронт. Ні, нам не завадило багато чого запозичити у росіян. У них державна робітничка, і нам, робітникам, не соромно вчитись у них.

...Подібні суперечки можна почути тепер у Німеччині досить часто. Протягом 12 років, за Гітлера, німці посилено відчували самотійно мислити, обдурювали, примушували думати і діяти лише з наказу Гітлера. «Фюрер думає за нас» — проголошував один з лозунгів.

«Третя імперія» впала під ударами Радянської Армії. Гуркіт катастрофи розвіяв на порох усе коричневе фашистське царство. Й склована думка почала прокидатися від дванадцятирічного сну, розв'язалися язики. Німці стали говіркими, дискутують, сперечаються, гарячаться на зборах, на вулицях, в метро, в пивний. На площах, на вокзалах навколо тих, що сперечаються, збирається натовп. Кожний висловлює свою точку зору.

У цих суперечках відбивається та боротьба, яка точиться повсюди в Німеч-

чині, — боротьба між старим і новим, між реакцією і демократією, між прагненням до миру і готовністю полізти в нову імперіалістичну авантюру.

Суперечності дуже гострі, табори розмежовуються. Не треба забувати, що Німеччина завжди була країною надзвичайних суперечностей. Тепер вона розірвана навпіл, розколена фізично, причому — межа ділить не тільки країну, не тільки столицю, межа проходить також через уми і серця. І рубсць ці не завжди збігаються... В Західній Німеччині адептауери, шумакери та їх американські й англійські хазяї почувають себе не дуже впевнено. Пригадаймо хоч би недавні події. На зліт молодих прихильників миру в Берлін лише з Західної Німеччини зібралось до 30.000 юнаків і дівчат.

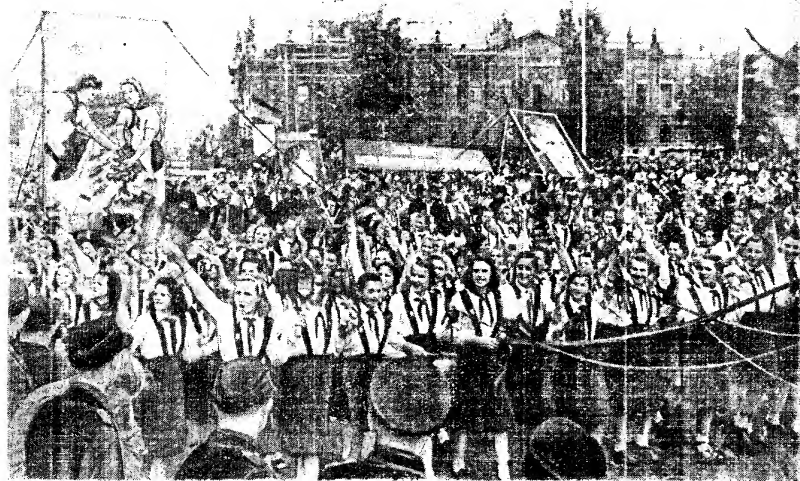
Коли в Західну Німеччину поверталося 10.000 учасників зльоту, британські окупаційні власті разом з правими соціал-демократами вдалися до провокації. Молодих антифашистів, які організовано прийшли до демаркаційної лінії, не хотіли впускати, вимагаючи поіменної реєстрації і медичного огляду. Загони західної поліції зробили спробу розсіяти молодь, відколоти окремі групи. Гамбурзький бургомістр, правий соціал-демократ Брауер, поклався прислати цілий полк воєнізованої, спорядженої по-похідному поліції. Були пущені в хід приклади і кийки, спущені люті поліцейські пси.

Серед молоді з'явилися поранені. Але юнаки і дівчата не дозволили спровокувати себе. Вони залишилися між демаркаційними лініями. Бадьорий, піднесений настрій, який охопив їх у Берліні в дні зльоту, не покинув їх і тут. Вони влаштували імпровізований табір, співали і танцювали, сміялися і жартували. «Вони співають на кордоні тих самих комуністичних пісень, з якими демонстрували в Берліні», — повідомляли американські журналісти.

А тимчасом не лише по всій Східній Німеччині, а і в Гамбургу й Есені. Любеку і Дюссельдорфі росло обурення проти реакційної провокації. На багатьох підприємствах готувалися страйки. І поліція мусила відступити. Зімкнутими колонами, з піснями перейшла молодь демаркаційну лінію і так само урочисто, з прапорами, в «заборонені» голубих сорочках повернулася у рідні міста. Ніхто більше не посмів її зачепити.

Отже, багато що змінилося в Західній Німеччині за п'ять минулих років, незважаючи на американську й англійську окупацію і на всі намагання перетворити західні зони в плацдарми для нової імперіалістичної агресії. Німеччина поступово стає такою ж ненадіною для паліїв війни країною, як Франція або Італія. Та інакше і бути не могло. Адже Східна Німеччина вщеплено стала на шлях мирного демократичного розвитку. Свіжий вітер зі сходу проникає у вочину адептауерів і маккаоїв. Надто глибокі і всебічні є ті зміни, які відбуваються в Саксонії і Тюрингії, в Мекленбургу і в самому Берліні, щоб не схвилювати людей і не зробити глибокого впливу на всю країну. Нове перемагає, реакція змушена відступати, хоч і веде запеклі ар'єргардні бої. І в цих боях вона не зупиняється ні перед якою підлістю, ні перед яким злочиним. Досить пригадати скинення колорадського жука на посіви картоплі, вчинене американською авіацією.

Зрадники німецького народу — праві соціал-демократи, всі ці Шумахери, Оленхауери, Ройтери, — з шкідливі пнуться, щоб не допустити об'єднання робітничого класу, не допустити відновлення єдності Німеччини. Керівництво соціал-демократичної партії давно перетворилось у філіал американської й англійської розвідки. При ньому офіційно існує так зване «східне бюро» («Сстбюро»), єдине за-



700 тисяч юнаків і дівчат з усіх кутків Німеччини взяли участь у всенімецькому зльоті юних прихильників миру в Берліні. Німецька столиця ніколи не бачила такого бурхливого ентузіазму, такої грандіозної молодіжної демонстрації, як під час зльоту.

На фото: юні піонери на демонстрації. Фото М. БУГАНОВОЇ (Фотохроніка ТАРС).

дання якого полягає в організації фашистської пропаганди, підривної та диверсійної діяльності на території Німецької демократичної республіки. Проте ні ці, ні будь-які інші потуги реакції не можуть повернути назад колесо історії.

Справа не лише в ґрунтовній перебудові економіки, у створенні нового демократичного апарату влади, а і в поступовій перебудові свідомості мільйонів людей. Такі, як Шторх, ще не перевелись, особливо серед людей старшого покоління, але і вони під впливом дійсності змушені здавати свої позиції не лише зовнішньо, а і внутрішньо. Переважна більшість простих людей, значна частина інтелігенції беззаперечно стала на бік того нового, що принесли їм минулі чотири роки.

Що може зробити енергія й ініціатива робітників, видно на прикладі берлінського заводу Бергман-Борзіг, або — як ще його називають — новий Борзіг. Старий Борзіг належав до числа найбільших і найстаріших німецьких машинобудівних заводів. Незважаючи на тяжкі воєнні руйнування, колективні заводи вдалося частково пустити його ще в 1946 році. Завод почав виконувати деякі замовлення, дуже важливі для всієї Східної Німеччини. Це не сподобалося представникам західних держав, і французькі власті, в секторі яких знаходиться завод, вирішили демонтувати його. Таке рішення викликало бурхливі протести всієї німецької громадськості. Тоді французи почали здійснювати свій план поступово. Вони під різними приводами зупиняли цех за цехом, вивозили найбільш цінне устаткування під виглядом лому, звільняли робітників, які пробували організуватися і розпочати боротьбу проти знищення свого заводу. Магістрат, який складався з соціал-демократів, і керівництво жовтої профспілки, замість того, щоб очолити й організувати робітників, допомогли французьким властям, закликаючи «не нервувати», обіцяючи «жити заходів» і врятувати завод.

Для енергетики Східної Німеччини і Берліна, яка швидко відроджувалася, створилася серйозна загроза. Тоді демократична громадськість вирішила в короткий строк збудувати новий Борзіг. На території цілком зруйнованого великого машинобудівного заводу Бергман, який, до речі, знаходиться на самому кордоні французького сектора, закипіла робота. Новий Борзіг створювався методами народної будови. З усіх кінців столиці, в тому числі і з західних секторів, добровільно приходили тисячі берлінців, розчищали великі, захаращені сміттям і брухтом цехи і двори. Лом розбирали і сортували, відбираючи те, що могло здатися. Групи Спілки вільної німецької молоді з'являлися на роботу з прапорами і акордеонами. Незабаром у двох цехах можна було вже приступити до встановлення верстатів.

Невеликий спочатку колектив робітників та інженерів поповнився спеціалістами з старого Борзіга, які запропонували свої послуги, незважаючи на погрози французьких властей і правих соціал-демократів. З усіх кінців республіки прибувало устаткування. Колективи підприємств мобілізували свої внутрішні резерви і надіслали в подарунок верстати й агрегати, часом дуже цінні і дефіцитні. Їх привозили досвідчені майстри і робітники, і самі ж починали встановлювати. Працювали натхненно. В одному кутку ще прибирали, а в другому вже налагоджувалось виробництво.

Тепер новий Борзіг уже виробляє значну кількість продукції, необхідної для народного господарства демократичної республіки.

Методи народної будови, суботники, змагання і взаємодопомога між колекти-

вами підприємств міцно увійшли у виробниче життя. Робітники починають відчувати себе господарями. Це дається не відразу. Адже Німеччина була країною монополістичного капіталу і захищалась такою у всій західній частині. В плоть і кров робітника ввійшло недовіря не тільки до казінки, якого на великому підприємстві він піколи не бачив, а й до інженера, до майстра. Соціальна демагогія фашизму лише загострила це почуття. Недовіря, опір експлуатації стали рефлексивними почуттями кадрового робітника. Тепер йому доводиться перевишувати себе.

— Я винайшов непоганий прилад для прискорення обточки валів на моему верстаті, — розповідає в північ своїм знайомим старий Франц Шмідке. — Але потім узяв мене сумнів: навіщо мені це, власне кажучи, потрібно? Підвищати норму та й всь... Або зупинити верстат, той, що дуже зношений, і мій друг Теобальд, чого доброго, залишиться без шматка хліба. Правда, Теобальд хороший спеціаліст, вип-то роботу знайде, а от його підручний Георг, той напевно вилетить з цеху. Так я ото цілу ніч перевертався з боку на бік. А врешті все-таки збагнув: якщо навіть норму підвищати, то і верстат швидше зчитимо, отже мені збитку не буде. А Теобальд і Георг? Днями пускаємо новий цех — там люди дуже потрібні. Так що й вони не програватимуть. Зате користь яку мій прилад принесе! І кому? Моему заводі, народному підприємству, а це панам акціонерам, ті у Франкфурті чи Мюнхені сидять та пальці кусають.

— Що пригадав я: чого тільки немає на Лейпцигському ярмарку, адже ми туди їздили. Скільки там нових машин, апаратів, сконструйованих на народних підприємствах! Один «літаючий магдебуржець» чого вартий! Це такий верстат — американці великі гроші дали б, щоб започити патент. Тільки на цей раз не вийде! А яку паровозну топку для пилосного палива у нас винайшли! Тепер її не лише на наших паровозах встановлюють, а й Болгарія та інші країни замовили. Так що я вирішив. І тепер не шкоду. Бачили минулого тижня мій портрет у газеті? У серпні поїду на Балтику купатися — на острів Рюген. Чи я туди раніше їздив?

Змагання, рух активістів захопив значну частину робітників, особливо молоді. Успіхами пишуться, їм радіють. Але починають розуміти, що справа не лише в рекордах, що треба всіх підтягти до рівня передових.

На вулиці, біля заводських воріт, веселий плакат: попереду мчить на гоночній машині цех № 3, з ним мотоцикліст, велосипедист, бігун, а позаду повзе па черепасі відсталий цех. Це — дошка змагання цехів великого берлінського пошивочного комбінату «Форверте». В цеху № 3 дуже задоволені; магістрат виділив для робітників передового цеху квартири в блоку стандартних відбудовуваних будинків. Активісти одержують добрі премії. На зборах робітники ухваляють не тільки втримати перехідний прапор, а й послати у відсталий цех групу активістів, щоб обмінялися досвідом, подати потрібну допомогу і пораду.

В Німецькій демократичній республіці справи йдуть на краще. Перший дворічний народногосподарський план виконано достроково. Цим закладено фундамент дальшого піднесення. В найближчий час, як оголосив часні політбюро ССНН Вальтер Ульбріхт, можна буде приступити до першого п'ятирічного плану. Тоді розпочнеться справжній швидкий рух уперед.

Не тільки досягнення в галузі перебудови і відродження економіки, а й такі факти, як величезний успіх збору підписів під Стокгольмською Відозвою, рстуче піднесення могутнього патріотичного руху за відновлення єдності Німеччини, очолюваного Національним фронтом демократичної Німеччини, — все це яскраві докази зростання і зміцнення молоді німецької демократії. Вона твердо зайняла своє місце в лавах демократичних народів, які борються за мир у всьому світі. Великий вождь народів товариш Сталін сказав:

«Не може бути сумніву, що існування миролюбної демократичної Німеччини поряд з існуванням миролюбного Радянського Союзу виключає можливість нових воєн в Європі, кладе край кровопролиттям в Європі і робить неможливим захабалення європейських країн світовими імперіалістами».

В. КРАСНОПОЛЬСЬКИЙ.

Берлін.



Недавно відкритий в Берліні Будинок піонерів користується великою популярністю серед дітей. Берлінські школярі з інтересом вивчають заняття численних гуртків. На фото: заняття гуртка юних електриків.

Фото М. БУТАЛОВОЇ (Фотохроніка ТАРС).

3.



Що це вона, Америка

О. СНЯТЕНКО

Малюнки В. ГРИГОР'ЄВА.

1. КРАЇНА РОСТУЧОЇ ЗЛОЧИННОСТІ

Однією з характерних рис поповненого «американського способу життя», що його всіляко вихваляють палії нової війни, є велике зростання злочинності, яке спостерігається й серед вищих урядових і фінансових кіл.

Звичайно, цю категорію злочинів американська кримінальна статистика не реєструє; вона підраховує тільки, так би мовити, «звичайні» карні злочини.

За даними американського довідника «Уорлд алманах», кількість таких злочинів з 1943 до 1948 року збільшилася з 1.381.680 до 1.686.690 на рік, тобто більше ніж на 22 проц. В 1949 році кількість правопорушників досягла рекордної цифри — 1.763.290. Інакше кажучи, в США кожні 18 секунд робиться злочин.

В 1949 році американський письменник Говард Утман видав погляд 70 міст і населених пунктів США, де знайомився детально з пробасмою злочинності. Його стаття про результати проведеного обслідування, опублікована в журналі «Кольєр» під назвою «Зупиніть терор на вулицях», є безжалісним виразом так званому «американському способу життя».

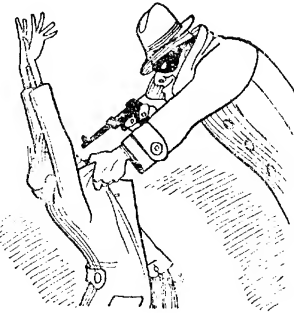
За твердженням Утмана, в одному лише місті Детройті за останні п'ять років кількість грабунків збільшилася на 64 проц., побиття — на 63 проц., вбивств — на 33 проц., гвалтувань — на 27 проц. і т. ін. У багатьох містах і населених пунктах небезпечно ходити вулицями не тільки вночі, а і вдень.

Уявлення про «американський спосіб життя» дає провінціальна газета «Таймс», яка видається в м. Сіетлі (штат Вашингтон). Судячи з повідомлень газети, становище в місті дуже напружене. Безробіття зростає день у день. На 29 грудня минулого року в штаті було понад 62 тис. безробітних, на 5 січня цього року — вже

понад 67 тис., а на 18 січня — близько 82 тис. чоловік. Матеріально становище населення дуже тяжке.

В США поширена торгівля наркотиками. Нью-Йорк перетворився в світовий ринок наркотиків — кокаїну, опіуму, морфію та ін. Їх вживають жінки і чоловіки, хлопчики і дівчата. Все це відбувається з мовчазної згоди міських властей, а часто і при прямому співробітництві поліції.

У найбідніших районах нью-йоркських трущоб є принаймні 60 організованих банд, які



займаються шантажем, насильством і вбивством дітей та дорослих. Газета «Нью-Йорк таймс» недавно повідомляла, що на вулицях і в парках Бронкса в результаті несподіваних сутичок між бандами підлітків убито близько 20 чоловік і близько 100 серйозно поранено пожежами і кулями.

Буржуазна преса намагається пояснити зростання злочинності в США «потрясіннями другої світової війни», хоч кожному ясно, що це є прямий результат соціальних суперечностей капіталістичного ладу, неспроможного зайняти людей корисною працею і забезпечити їх нормальними умовами життя й побуту.

2. «ВБИВСТВО З МИЛОСЕРДЯ»

Американські палії війни ні в усьому наслідують своїх

попередників-гітлерівців. Нацистські атомні і бактеріологічні війни організували широку «паукову» дискусію серед медичного світу на тему про «вбивство з милосердя».

Дискусія почалася наприкінці 1949 року в зв'язку з тим, що лікар Герман Сандер з Кандії (штат Нью-Хемпшир) умертвив свою пацієнтку, хвору на рак, шляхом введення в кров 40 кубічних сантиметрів повітря. Лікар-убивця став героєм реакційної преси, яка намагається довести, піби він зробив гуманний вчинок, «врятувавши хвору від страждань».

Американська реакція, насаджуючи зпирячі й людинопошанисницькі звичаї, хоче примусити медиків відмовитися від стародавньої, загальновідомої міжнародної гуманної практики лікування хворих, яка полягає в тому, що лікар повинен до останньої можливості боротися за життя хворого.

Реакційна американська преса вихваляє тих, хто виправдує лікаря Сандера, висловлює йому свої симпатії і запевняє, піби люди любитимуть і цінуватимуть його за те, що він вчинив «вбивство з милосердя».

Ініційована справа Сандера активно використовується всіма фашистськими організаціями США, які рвоні захищають вбивцю і закликають до поширення його практики. Більше того, «Американське товариство захисту принципу легкої смерті» негайно використало справу Сандера і послало в кон-

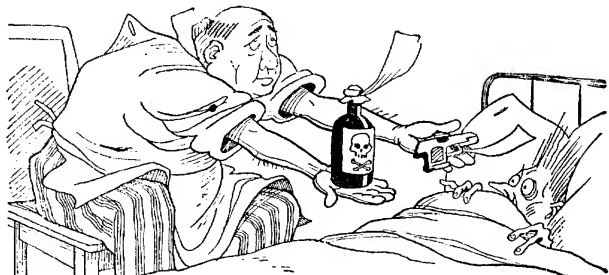
грес вимогу легалізувати відповідним законом практику умертвлювання хворих.

Керівник так званого «Етичного товариства» в Сен-Луїсі (штат Міссурі), якийсь Хаттон Хінд, повчає, що лікар «повинен убивати з милосердя, незалежно від усіх міркувань богословського характеру».

Справа Сандера розкрила справжнє обличчя тих американських медиків, які вдавалися до вбивств. Так, наприклад, нью-йоркський лікар А. Голдустер, прагнучи стати героєм дня, заявив, що протягом своєї багаторічної медичної практики він багато разів давав пацієнтам смертельні дози морфію пібито з гуманних міркувань. Для цього він залишав біля хворого запас таблеток морфію і говорив, що від однієї таблетки біль зменшиться, від двох настане сон, а від трьох і більше хворому стане легше. За твердженням Голдустера, таку практику давно проводять багато американських лікарів.

Інші лікарі виступають проти вбивства безнадійно хворого, але не з міркувань гуманності, а через те, що хворі — це «кури, які несуть для лікарів золоті яйця».

Американські мракобіси використовують усі засоби для досягнення своїх людинопошанисницьких цілей, незважаючи на те, що це підриває довіру населення до медицини, покликаної продовжувати життя людей.



[illegible]

...наком назвать (одежду у Ада и даже неградо владе-ние Казань про исприятность нацики дождю до сытых про дичных нравов все меньш переклещивать, и призра прот, да ясно идуваеи из мнни-ми тидами ишиски бонити, по-сти се обрести выоби.

[illegible]

Д. Савина, злипла в думку вже після його смері. Але пристрасні, війниччі пам'яті М. Савина продовжують і продовжуватимуть промичи форні сили Ватикану і його війська. Дореченюча бою, переходу до з'ясування всіх чесних передових акцій, сингу.

...аринік трафлетів «Одні дні і три
...жінки і закличай у степік пенс
...одінавін боротьби за мир, за антар
...в. віддуть в сыровый режні. З стор
...жінки і стає закличений портрет на

В журнале «Родные письма», КИИ

ол Нім ХП — лютого воєн раднісь их
народів, завязтого прихизника Гітлер в
недавньому минулому і сьогоднішнього
партнера містера Трумена.

В роки другої світової війни наші розвідники рідко працювали над тим, щоб розкрити діяльність нацистських загарбників на території української народної держави. Ще в 1934 році вона подивилася на фашистських Німеччині, створеної тим самим Ватикану, який ніколи не повалив непапський язю. Радянській Союз, який цього треба було передувати, домігся виходу ліній «свободної Москви». І з сторони органу заохочувалися європейські «Амери-канські» територіальні зони, які мали амбіції канонічно-християнської мислї, свідомо виступаючи проти утрати США у світній війні, як спільної атлантичної Респи. І наскільки на скільки що він бачив вільному світі від високопоставлених службовців, коли йому заперечували страждати, що він не вартості вогню, а не вогню.

[illegible]

ної війни 1946 року, своїй військовій діяльності до вступу в народно-визвольну боротьбу, стогнали під гітлерівським чоботом: Лютий бов до ворога - найвищий героїзм

Коли ж під егідою С. Мініград в часи «розу» дрезної імперії в Києві були обійняті і помішнічі виступи, то виступ над імперською режимом, панував тоді в столиці, і з правлячої канцелярії поспішили зажаками чи виглачувачами несправедливості, несправдливості, корупції, злочинів, притиснених воєнної епохею. А. Гоголь підняв завесу над цим злочинним підземним Близьким:

«Е 1943 році, в роки неможомого м радянських військ на В. ід, стриво чав: намагався що б не стало тувати «християнське ім'я» Гітлер Рима прибуває, покляну виклика ий Нью-Йорка, кардинал С. С. м. Йон денди розмови з Р. м. Х. Гітлярьв не до півночі; з і. м. кардинал

шас до тананського і німецького осіб. Паралелі, 3 березня Спеллмана приймає сам Гітлер. Гітлер погоджується на мир. Це з однією умовою — що є союзники не відкриють другого фронту.

Пропозиція Гітлера якнайкраще вповідає ідеалам Пія XII»...

Глибоко стурбований подальшою долею фашизму і... своєю власною, папа звертається до переможних країн з патетичним закликом:

«Майбутній мир повинен бути р: почесним для обох сторін».

В цьому ж зверненні він твердить, що умови безстеречної капітуляції «ховають» собі величезну небезпеку і є пірною лінією: «Простіть нерозумного розбійника».

Як відомо, «нерозумному розбійнику», щоб дістатися суду народів, довелося проковтнути струну в своїй підземній канцелярії. Страшні передчуття охопили його патріарха та покровителя — папу римського, заштопавши йому вуха веною світової війни відносно з Адольфом Гітлером.

А в ізоплазмі хвилювався новий претезитив на світове панування полюбуваний як помилує не менше, ніж їх перебування попередник. «Благу звістку принесли вже перша дипломатична пошта, і з її приїздом після капітуляції окупованих Балтикою розбійників: Вашингтон і Уоал-стріт, виступаючи з підмоги і новим ви-

світлі звертає нас до цілючих, чистих, незвичайних заслуг найсвятішого престола у минулому і в теперішньому в неосциміській його «на майбутнє» — пиш. Я. Галаан. До Ватикану прибув під унією: Трумена Майрон Теніор з осповищення посланним свого шефа. Трумен писав папі: «Ми, як християнська нація, бачили за нашим жемище правдою і благами надіями людськими... Я хочу сиротини, нежити з вашою святістю, як і в бейма тими, хто кодує мовою, ми синами світу. Наша мета — посилити і оживити віру людські в вічні цінності».

Папа швидко і звично розшифрував зміст послання: «випиті цінності» — це містер Дола, «благоннадійність» папи — продовження його антирадянського походу.

«керівництво моральними силами» — мобілізація чорного христового воїнства в усьому світі на поневолення нашої країни з авантюристами з Уола-стріт.

Сигнал був прийнятий. Машини Ватикану випрошували на повний хід. Людей, які з цього ринули потоком в кінці Ватикану. Ще до війни капітал Італікан становив суму в кілька мільярдів доларів. В своїй тійки Італії папа повів Італікан банками, а по всьому світі – на товнотим джордані, рудніками, кланінімі електронічними товариствами, банками, кланіні інвертальні міст, фабрикани, заводні. За научним визначенням Я. Галані «на території Ватикану розтапований найбідніший у світі чорний валютний ринков». Тут чиняться грандіозні фінансові авантюри, і далеко не всякий банкір з Уолл-стріт може зрівнятися з нашою римським в дміні скопувати рудники і нафтові джерела, віддадені від нього на тисячі долотів.

Аванси Труммена треба було відробляти. І за папою діло не стало.

План Маршалла... Зразу ж було оголошено, що він «єєє властиво йому вугут-рішньою правдою». Тисячі єпископів і архієпископів прославляли його в проповідях, і «ім'я тодішнього державного секретаря США згадувалось частіше, ніж ім'я Ісуса». План Маршалла став черговою догмою католицької церкви. З благословіння американських святош палата представників США проголосувала за поширення плану Маршалла на франкістську Іспанію.

Черчіллівський план «Об'єднаної Європи» — прообраз майбутнього Північно-атлантичного агресивного пакту... Папа особисто благословляє його.

Політика поділу Німеччини і перетворення західних зон у плацдарм антирадянської війни... Такий план особливо милый і дорогий серцю папи. Може, на цей раз Візіонія з більшим успіхом виступає в ролі «мсча католицької церкви». Укладається спеціальний таємний договір між Ватиканом і Ватиканом, для здійснення якого приводяться в дію всі сили, всі стовпи німецького католицизму. Я. Галап показує крок за кроком, як реакція в Візіонії збирає під свої прапори тисячі колишніх штурмовиків, есесівців, воєнних злочинців.

Папа нацьковує тимчасово замаскованих фашистів на новий хрестовий похід проти країни соціалізму: «Проблеми спасіння душ тепер, в сучасному і майбутньому, можуть бути розв'язані лише з труднощами, якщо в розпорядження католицької церкви не було надано в більшій мірі, ніж у минулому, світської допомоги».

Папа ставить ставку на нову війну. Але він знає, що не так просто тепер штовхнути народи на авантюру проти СРСР. Щоб зробити їх пішаками Уолл-стріт, треба вбити в них волю до боротьби, розгромити бойові організації робітничого класу, одурманити, отруїти брехливою пропагандою свідомість мільйонів простих людей. Я. Галап розкриває в своїх памфлетах всю механіку підлих витівок Ватикану. Всі прихильники народних демократій оголошуються «поза божим і церковним законом». Католики, які на виборах голосують за комуністів, автоматично відлучаються від церкви. Комуністичні і народні демократії оголошуються «священна війна». Державний секретар Ватикану кардинал Монтіні заявляє від імені папи: «Воротьбу проти антихристиянських сил ми будемо вести так само нещадно, як і проти еретиків у середні віки». Ця відверта програма сучасної інквізиції ще виразніше викладена в органі Ватикану «Оссерваторе Романо»: «Найсвятіший престол охороняє недоторканність принципу, що забороняє свободу совісті, свободу преси, товариств і свободу викладання, бо вони є засобами поширення ідей, які не збігаються з догмами церкви».

Ця капітальська програма негайно ж проводиться в життя. Папа поспішає на допомогу всюди, де самі поневолювачі не можуть справитися з своїми народами. В Греції і в Іспанії він допомагає придушувати партизанський рух. У Бразилії стожить, щоб місцеві, і без того служнячі диктатори швидше викогували волю американського генералісту. В Англії оголошує анафему часнам професіонам, які наслідують обрати своїми керівниками комуністів. У Палестині оголошує сучасним хрестоносцем... короля Трансйорданії Абдулау.

Але зовсім особливих турбот завдають папі країни народної демократії, які міцно стали на шлях будівництва соціалізму в єдиному таборі миру і демократії на чолі з Радянським Союзом.

«Утворення в країнах Східної і Південно-Східної Європи народно-демократичних урядів було для Ватикану найжорстокішим ударом... — пише Я. Галап. — ...Рим мав справу... з смертельним ворогом в особі народів, які піднялись до життя і свободи і успішно скидають з себе духовне ярмо, що гнобило їх сторіччями. Втрата цих країн Ватиканом означає не тільки втрату традиційної, улюбленої і вельми прибуткової сфери впливу. Це вже не поразка, це для нього чревата найгіршими наслідками катастрофа, це загиньє Петрової скелі, що пережила тисячоліття, це початок її кінця, привид якого вперше промайнув перед очима самовпевнених ватиканських жерців після перших залпів революційної «Аврори».

І Я. Галап показує, як за сигналом американських босів і папи римського католицька церква і монастирі у Східній та Південно-Східній Європі «стали аресपालами, казармами, кублами бойовничої реакції». В Угорщині кардинал Йозеф Міндсенті — старий запеклий ворог народу, колишній власник 60 тисяч гектарів землі — готує монархічний переворот, квапить американців із збройним вторгненням в країну, мріє відновити владу поміщиків, шпійонить, торгує кров'ю народу, закликає католиків до повалення народного уряду. Після кожної провокаційної вихватки примаса Угорщини проти народної влади папа надсилає йому по радіо і поштою своє благословіння, яке повторюється з усіх амвонів. Але заступництво папи і державного департаменту, як відомо, не врятувало змовника-кардинала від народного гніву і суду!

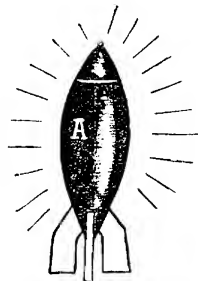
В Польщі католицькі кардинали створили щось на зразок середньовічної хресто-вої поліції в образі багдигських підпіль-

«На початку 1946 року в місті Львові відбулася подія, що викликала в римській курії глибоке замішання: собор греко-католицького духовництва ухвалив одностайне рішення про цілковитий розрив з Римом і до того ж закликав чотири з лишком мільйони віруючих. Таким чином, Брестська унія канула в Лету, а її витвір — пил 400-річних розпалених зусиль ворогів України — розсипався в порох, не залишивши по собі нічого, крім похмурих споминів і запаху тілу».

В мурах ватиканського Содому утворився глибокий непоправний вилом. Було безповоротно втрачено чудовий плацдарм для стрибка католицизму на слов'янський Схід, крім того, було завдано найжорстокішого удару авторитетові святого престолу. Стався прецедент, що не має собі рівних в історії католицизму, прецедент, який містить у собі загрозу дальших «одступницьких», ще масовіших, ще катастрофічніших...»

Чимраз більша частина людства разом з кайданами капіталізму скидає з себе і задушляє ярмо папської влади. Не допомагають ні змови кардиналів, ні відлучення мільйонів людей від церкви. І разом з своїми хазяями містер Пій XII покладає надії вже тільки на атомну бомбу і армію шпигунів, диверсантів і вбиць, яких дресирують у десятках ватиканських шкіл, «академій» і «комісій про Руссіа». Віднині атомна бомба оголошена американськими найманцями з Ватикану «створінням законів природи, які є впливом вічного божественного акту. В цьому доказ єдності законів природи, тісної єдності з основою всесвітнього порядку, проти якого не може діяти й сам бог».

Хай папа і кардинали скільки завгодно освячують іменем господа бога атомне бе-



них організацій «АК», «ІСЗ», «ВРП», щедро сплачуваних Лондоном і Вашингтоном. Вся молода Польща була мішенню для цих озвірілих банд. Але кулі не закали народ Польщі. З презирством відвернувся він і від істеричних закликів до саботажу, до невір'я в партію робітничого класу, до відмовлення від праці для відбудови своєї батьківщини. Польща, яку папа колись вважав своєю твердиною, була назавжди втрачена для патхонників антирадянської «священної війни».

Кожний день приносить Ватикану нові відчутні поразки. Один з них присвячений останній памфлет у книзі Я. Галапа «Що таке унія».

зумство своїх земних патронів. Їх спільне майбутнє з вичерпною ясністю визначено в словах видатного борця за мир і свободу народів, письменника-більшовика Ярослава Галапа:

«...Час випередив зляканих могиляників людського щастя; зміцніли руки трудового народу під прапором СРСР зуміють осадити осканеніх коней війни, і твась загиніла, твась забуття в недалекому майбутньому остаточно засмокче уолл-стрітське і ватиканське поріддя пскла».

Ті, що вийшли з тьми, у п'їтму і ка-нуть, бо коли сходить світило дня, тьма-ниють світила ночі».

мста. Поглибивши в роздроб-
лені японських частин, коман-
дування частини відкрило дві
японських тюрм-кавіньє,
що були в Порт-Артурі, і ви-
пустило на волю в'язів—ки-
тайців і корейців, кинувши в
їх руки до боротьби проти япон-
ських збройників.

Корейське населення міста і
змішані з гуром корейці, за
підписи на мітингу. Було підня-
то національний прапор Кореї.
Там віддали йому прапорони

У величезному радісному
переплесі корейці падали на
колі, плакали свої срагори,
підняли горвони і пранор Рі-
чун-чун Сокум, наші репо-
ні жінки і зардиські камені,
і горди майорли на тихокін-
і Сокум вітр.

Радянський Союз, великий
історично політичний досвід
нашого народу. В Північ-
ній Кореї народ побудував
свою державу на демократич-
них засадах, до цієї держави
визналися всі і сподівалися на
її успіхи. Лише в Кореї, яка по-
вернулася в ядро американсько-
го імперіалізму і його піддан-
ства, історичні традиції в Корей-
ській народній Республіці



...пер американська імперія
...підло напав на корей-
...свій народ, що поглотити в-
...різі його боротьбу за неза-
...вільності його до життя

без експлуататорів і чужоземних загарбників.

Чи ж заради того бороня корейський народ, щоб, визволившись від гніту японських самураїв, потрапити в ярмо американських імперіалістів? Ні, не вдасться американським політич. війни їх підла, мерзенна авантюра!

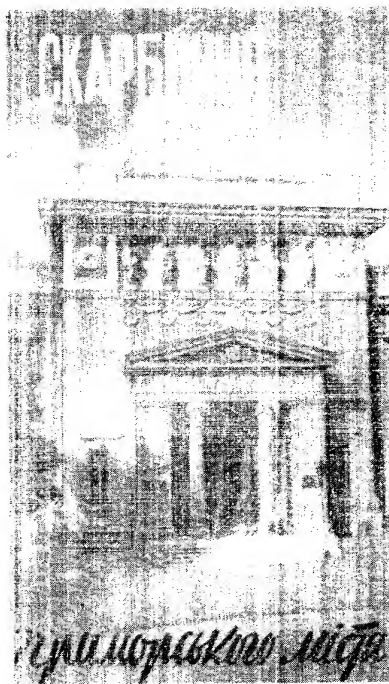
Народи всього світу сповнені
свіжених почуттів обурення
і гніву проти американських
загарбників.

— Геть розбийницькі руки від
Корей! Хай живе волелюбний
корейський народ! Хай живе
мир!

Народи всього світу, народи Ріднянського Полюз ставлять свої підписи під Стокгольмською Відозвою Постійного комітету Всесвітнього конгресу прихильників миру, яку затримала Верховна Рада СРСР і вимагають заборони атомної зброї, заборони війни, вимагають миру.

Ми повинні відстояти мир — і ми його відстоїмо, бо мир — це бажання мільйонних трудящих світу, бо на чолі руху за мир стоїть щастя і гордість народів — великий Сталин!

Мир прибереже паліть війни

[illegible]

2. *Важко* — це не тільки слово, а й стан душі, який виникає, коли людина не може знайти в собі сили для боротьби з несправедливістю, з несприятливими обставинами, з ворогами. Важко — це стан душі, який виникає, коли людина не може знайти в собі сили для боротьби з несправедливістю, з несприятливими обставинами, з ворогами.

1970	1971	1972	1973	1974	1975	1976	1977	1978	1979	1980	1981	1982	1983	1984	1985	1986	1987	1988	1989	1990	1991	1992	1993	1994	1995	1996	1997	1998	1999	2000	2001	2002	2003	2004	2005	2006	2007	2008	2009	2010	2011	2012	2013	2014	2015	2016	2017	2018	2019	2020	2021	2022	2023	2024	2025	2026	2027	2028	2029	2030	2031	2032	2033	2034	2035	2036	2037	2038	2039	2040	2041	2042	2043	2044	2045	2046	2047	2048	2049	2050	2051	2052	2053	2054	2055	2056	2057	2058	2059	2060	2061	2062	2063	2064	2065	2066	2067	2068	2069	2070	2071	2072	2073	2074	2075	2076	2077	2078	2079	2080	2081	2082	2083	2084	2085	2086	2087	2088	2089	2090	2091	2092	2093	2094	2095	2096	2097	2098	2099	2100	2101	2102	2103	2104	2105	2106	2107	2108	2109	2110	2111	2112	2113	2114	2115	2116	2117	2118	2119	2120	2121	2122	2123	2124	2125	2126	2127	2128	2129	2130	2131	2132	2133	2134	2135	2136	2137	2138	2139	2140	2141	2142	2143	2144	2145	2146	2147	2148	2149	2150	2151	2152	2153	2154	2155	2156	2157	2158	2159	2160	2161	2162	2163	2164	2165	2166	2167	2168	2169	2170	2171	2172	2173	2174	2175	2176	2177	2178	2179	2180	2181	2182	2183	2184	2185	2186	2187	2188	2189	2190	2191	2192	2193	2194	2195	2196	2197	2198	2199	2200	2201	2202	2203	2204	2205	2206	2207	2208	2209	2210	2211	2212	2213	2214	2215	2216	2217	2218	2219	2220	2221	2222	2223	2224	2225	2226	2227	2228	2229	2230	2231	2232	2233	2234	2235	2236	2237	2238	2239	2240	2241	2242	2243	2244	2245	2246	2247	2248	2249	2250	2251	2252	2253	2254	2255	2256	2257	2258	2259	2260	2261	2262	2263	2264	2265	2266	2267	2268	2269	2270	2271	2272	2273	2274	2275	2276	2277	2278	2279	2280	2281	2282	2283	2284	2285	2286	2287	2288	2289	2290	2291	2292	2293	2294	2295	2296	2297	2298	2299	2300	2301	2302	2303	2304	2305	2306	2307	2308	2309	2310	2311	2312	2313	2314	2315	2316	2317	2318	2319	2320	2321	2322	2323	2324	2325	2326	2327	2328	2329	2330	2331	2332	2333	2334	2335	2336	2337	2338	2339	2340	2341	2342	2343	2344	2345	2346	2347	2348	2349	2350	2351	2352	2353	2354	2355	2356	2357	2358	2359	2360	2361	2362	2363	2364	2365	2366	2367	2368	2369	2370	2371	2372	2373	2374	2375	2376	2377	2378</
------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	--------

Грунт має велику кількість краєвих
Олександрівської області, а саме вий
ниш обстрілу і бомбардування. О
тих же місцях багато кін. Збитки за
дні 1951 року вийшли, дорівнюють
1000000 карбованців.

Тодор будинок біб. отримав по вартості відшкодування, князьові фонди і в залогі, і в довірі, і в банці.

[illegible][illegible]

Раніше цей філіал містився в арному будинку в центрі села і налічував кілька тисяч книг.

Бібліотека провадить обмін з іншими бібліотеками С. С. Р. С. з найбільшими бібліотеками Союзу.

у величезній кількості біологічних станцій.

Великим успіхом користувалися заводи лісопильного, організований у 1917 році. Членики — лікарі, трактористи, агрономи, бригадири колгоспних сімей, які працюють і живуть у різних областях України — широко користуються лісовим лісництвом. Біблоскопа станає бібліотекою, а помісником.

Виникає колегіальний артілі мист. Асенія. В село-Врадівського району, Одеської області, Ганна Кузьбачанка пише: «Підприємці, хоту подякувати за книги, що ви мені надіслали. Пробаю читати їх за трохи. Приступа цьому т. п. їх читати всі наша бригада».

Відомий радгоспу «Усатов» в. Гринюк звернувся з проханням Допомогти літературною про долати в часі війни рад м». Йому було надіслано відгук літератури.

Головний редактор тов. Жармухамов дозволить собі
роз'яснювати. Розділяючи цього району
Обласної області, пише: «У сенсі в кау
доповіді «Булова світу», я дуже хвилю
юсь, бо не маю потрібної літератури».

Бібліотека негайно допомогла вчителю.
Договір пройшла успішно, незба-
рога повідомив він. — Багато працю-
вав, собою. Своєю успіхом я набагато
задоволений вам».

Ізавилову і корисну роботу прова-
див висококваліфікований колектив бі-
бліотек. Тут поряд із старшим бібліоте-
карем Аїалкіною, яка 43 роки свого жи-
ття віддала улюблений справі, працює ба-
гато молодих енергійних спеціалістів.

Леонід БАНІТА.

На фото: Державна наукова бібліотека імені О. М. Горького в м. Одесі.

ФОТО Н. ЛЕВИТА.



Гострий момент.

Фотохуд. Я. ПАВОЛОВИЧЕГО

В 1989 г. в течение 10 лет, начиная с 1979 г., в СССР было построено 1000 предприятий, в том числе 1000 предприятий легкой промышленности. В 1989 г. в СССР было построено 1000 предприятий, в том числе 1000 предприятий легкой промышленности.

Вітальє Лу. з'ясував, що вперше в історії України він з'явився в Києві вперше. Він з'явився в Києві вперше. Він з'явився в Києві вперше.

Тонце низенько,
Вечір близьенько
Спішу до тебе,
Дочу до тебе
Моє серденько.

Ось на сцені уявляється Ризька кароока дитина, з комсомольським знаком на форманці сукні. Тут зазвучали коси дожат, і всі на басках.



Одобрено: _____

— Це Людмила Хайло, — каже один з слухачів. Видно, її вже добре знають у місті, бо звідусіль лунають вигуки:

— «Казку!» «Казку!» «Чуваську пісню!»

Дівчинка зніяковіло киває головою, ніби вона справді може викопати все одночасно.

Сива жінка ласкаво обнімає Людмилу. Але це не мати — це її педагог, Ольга Лазарівна Глухівська. Вона оголошує, що дівчина зіграє «Але узимку», і всі заспокоюються. Дівчина починає грати, і в уяві постає зимовий ліс, здається навіть, ніби сонце вже не так пече, ніби повіяло прохолодою. Вис метелиця, шумлять дерева. Вітер дужчає, і ось уже чути, як падають величезні столітні дуби. А крізь буран іде чоловік. Може звалитись віковий дуб, а людина пройде через усі випробування до заповітної мсти. І, щоб легше було йти, людина співає задумливу тиху пісню. Але ось відчуває метелиця, і в пісні людини з'являються радісні ноти. Блищать срібні візерунки на засніжених деревах, крізь них синіє зимове небо. Одвічна суворя краса уральського лісу постає з цієї пісні без слів, викопаної маленькою піаністкою.

...Два роки тому до директора музичної школи Броніслави Олександрівни Новосельської прийшла одинадцятирічна Людмила з матір'ю.

— Ми щойно повернулися з Уралу в рідне місто, — розповіла Олександра Сидорівна Хайло. — Я прошу вас прийняти дівчинку до вашої школи.

— Але тепер кінець навчального року. Доведеться почекаати до нового набору...

Олександра Сидорівна показала табель Людмили, де були п'ятірки з усіх дисциплін, і спитала:

— Може, послухаєте її гру?

Дівчинка сіла за фортепіано, і після кількох п'єс з дитячого альбому Чайковського, що їх зіграла Людмила, Броніслава Олександрівна зрозуміла, що її можна негайно прийняти до школи. Присутні педагоги одноставно підтвердили, що в грі дівчинки відчувається справжнє обдаровання.

Сім'я Людмили жила тоді на околиці міста. Іван Степанович Хайло, заводський електромашиніст, повсрнувшись з евакуації, передусім потурбувався про те, щоб дочка продовжувала свою освіту. Він пишався тим, що дочка так захоплюється музикою і шкодував, що не може зразу придбати піаніно — адже Людмилі треба грати по кілька годин на день. Але дівчинка запевнила батька, що це не перешкодить їй вчитись на відмінно.

О шостій годині ранку, коли шкільний сторож ще спав, Людмила приходила в будиночок школи на проспекті Калініна, № 54 і сідала за фортепіано. Сторож сказав про це педагогу.

Одного разу Ольга Лазарівна Глухівська спеціально прийшла в школу на світланку. Це було взимку.

— Дитинко, чом так рано? — спитала Глухівська.

— Адже ви самі сказали — треба працювати й працювати.

— Так, — погодилась Ольга Лазарівна, — талант проявляє себе тільки в труді.

— Ольго Лазарівно, — раптом спитала Людмила, — а ви чули коли-небудь чужіє мелодії? Я жила в Чувашії під час війни. Коли дозволите, я зіграю вам одну пісню.

Зацікавлена Глухівська з охотою погодилась.



Учень-відмінник 4-го класу Віталій Пухленко.

Людмила розкрила зошит, і Ольга Лазарівна побачила написані її рукою ноти. Пісня дуже сподобалась Глухівській, і вона попросила ученицю зіграти її ще раз.

— Де ж ти взяла ноти? — спитала вона Людмилу.

— Я сама написала музику. Адже ви сказали колись, що треба спробувати свої сили в композиції. В Чувашії ми жили



Анатолій Гаркуша виконує на акордеоні російські народні пісні.

Фото Я. ТАБОРОВСЬКОГО.

поблизу дубового гаю, там вечорами збиралась молодь і співала пісень. Я була тоді ще зовсім маленька, але добре запам'ятала всі мелодії і використала їх тепер для написання пісень.

У зошиті юного композитора стали дедалі частіше з'являтися нові п'єси. Вірші Шевченка, Тичини народжували нові мелодії, і тринадцятирічна школярка-відмінниця систематично поповнювала свій музичний альбом. Першим її критиком був батько. Іван Степанович присвячує дочці п'єс своє дозвілля. Вони регулярно відвідують концерти у філармонії. Увечері вдома батько уважно слухає, як Людмила виконує твори Чайковського, Глінки, Бородіна, Римського-Корсакова, Аїста, або розповідає йому про життя великих музикантів. Батькові не все подобалося з її власних творів, і дивно, що його думка, позбавлена звичайного батьківського захвату, майже завжди збігалася з оцінкою досвідчених педагогів.

З розмов і критичних зауважень батька і педагога Ольги Лазарівни Людмила твердо і назавжди засвоїла, що стати справжнім музикантом можна тільки тоді, якщо будеш упорто працювати, не заспокоюючись на досягнутому. На палітурні зошити, де записані її перші п'єси і пісні, стоять епіграфом слова великого Чайковського:

«До останньої хвилини мого життя я буду, мабуть, лише прагнути майстерності, і ніколи не досягну її...»

Це сказав геніальний Чайковський, гордість російського мистецтва, автор безсмертних симфоній і опер, і саме ці слова його є девізом не тільки Людмили Хайло, а й багатьох учнів музичної школи.

Коли сім'я Хайло одержала нову квартиру, Іван Степанович вирішив придбати піаніно, щоб дати можливість дочці учитися ще успішніше.

Але якось увечері, коли всі були вдома, прийшла несподівана гостя — Броніслава Олександрівна Новосельська, директор школи. Вона уважно оглянула кімнати і спитала:

— Де ви хочете поставити піаніно?

— Ми ще не придбали його, — відповів Іван Степанович.

— Наша школа, — сказала Броніслава Олександрівна, — виділила для Людоцької кращий інструмент, це полегшить їй роботу над собою.

То була висока оцінка успішності кращої учениці школи, задумів мелодії якої тепер часто можна почути у виконанні юних піаністів. У зошиті Людмили було вже близько двадцяти творів — пісень, п'єс, етюдів. Їх знає напам'ять і Ольга Лазарівна Глухівська, за плечима якої двадцять років педагогічної діяльності, і Жанна Феденко, у якій все життя ще попереду. Їм захоплено аплодують слухачі, що зібралися на традиційний декадний концерт.

Коли стихають останні звуки фортепіано, лунають вигуки.

— Автора!

Чийсь дужі руки ставлять на підвіконня тринадцятирічну дівчинку з косами, з великими, розумними карими очима. Вона всміхається, але ось долинали до неї слова:

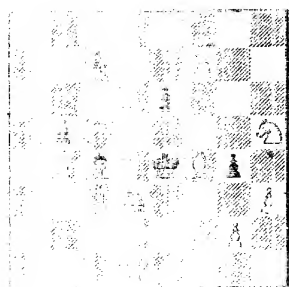
— Молодець, дочко!

І Людмила посміхається батькові. Але це не батько, це якийсь незнайомий старець, і він дивиться на неї ласкаво, мов батько.

м. Дніпропетровськ.

ПРОСНЕМІСТЬ АЛІАНИ

И. КАЗАКОВ, с. Турдавица, Черни



На відміну від відомої пер-
шої моделі, що ґрунтується на
двох факторах, запропонована нова, не-
давно розроблена науковцями про-
блем кафедри, ґрунтується на статис-
тичній моделі з трьома факторами, маю-
чи, крім того, історичну якість
дані за 1990 рік.

ДНІПРОГЕСУ

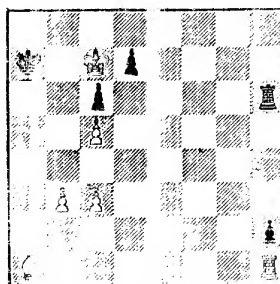


Фашистські варвари заваляли цимчасі дан-
Але воля та енергія радянських людей
місто піднялося з руїн ще бі-
На фото: в колі — багатоваріантний буди-
нової; ліворуч — на проспекті Сталі-

дому з чудового міст — першострої
— Новому Запоріжжю,
неповерта: небагато років минуло, і юне
ще прекрасним, ніж раніше.
кі, збудований поточно-швидким мет-
і праворуч — вулиця Леніна.
Фото С. ПОРОШКА

Фото С. МОРОШКА

д. МОЛДАВА СЪКНИЙ (Кр. в.)



Перший республіканський конкурс показав, що на Україні є багато обдарованих молодих письменств.

ПРИГАДАЙТЕ

A crossword puzzle grid with black squares containing numbers and white squares containing letters. The grid is 15 squares wide and 15 squares high. The letters are: Row 1: M, I, N, I, M, I, S, M; Row 2: A, C, T, I, V, I, T, Y; Row 3: N, A, T, I, O, N, A, L; Row 4: S, P, E, C, I, A, L; Row 5: P, R, O, F, E, S, S, I, O, N; Row 6: K, I, N, D, L, Y; Row 7: U, N, I, T, A, R, I, A, N; Row 8: P, A, R, T, I, C, I, P, A, T, I, O, N; Row 9: E, N, G, A, G, E, D; Row 10: S, T, A, N, D, A, R, D; Row 11: C, O, M, M, U, N, I, T, Y; Row 12: D, I, V, E, R, S, I, T, Y; Row 13: V, A, R, I, O, U, S; Row 14: M, A, J, O, R; Row 15: M, I, N, O, R. The numbers are: 1-15 across, 1-15 down.

Державна публіцистика ПК КП(б)У «Радянська Україна». Київ. Прозорівська 59.



Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0



Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

Approved For Release 2000/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

5R006600050003-0



№ 7

ЛИДЕРЫ

1959

Approved For Release 2000/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

В ПЕРШИХ РЯДАХ БОРЦІВ ЗА МИР

Могутньо лунає над землею кулею голос прихильників миру. З кожним днем нові і нові мільйони людей доброї волі ставлять свої підписи під Відозвою Постійного комітету Всесвітнього конгресу прихильників миру про заборону атомної зброї, встановлення суворого міжнародного контролю за виконанням цього рішення і про оголошення воєнним злочинцем того уряду, який першим застосує атомну зброю.

В Радянському Союзі ця кампанія перетворилась на величну демонстрацію морально-політичної єдності всього народу. Одноставність, з якою радянські люди підписують Відозву, ще більше згуртовує прихильників миру в усьому світі, намагає їх сили в боротьбі за тривалий мир, проти американо-англійських паліїв нової війни.

Єдиним прагненням не допустити війну, будувати мирне нове життя на засадах соціалізму перейняти і трудящі країн народної демократії.

Незважаючи на залякування і терор, все більше людей по капіталістичних країнах ставлять свої підписи під Стокгольмською Відозвою. Навіть в Японії, де лютує американська сваволя, навіть в Греції, де фашисти душать населення, навіть в Сполучених Штатах Америки, де заборонено вимовляти слово «мир», непереможно шириться рух прихильників миру. Незалежно від роду занять, релігійних і політичних переконань, — усі чесні люди світу з різних верств об'єднуються під одним життєво важливим для всіх народів лозунгом — відстояти мир, не допустити нової війни.

Відверті воєнні заходи, до яких перейшли знахабнілі американські імперіалісти, — інтервенція в Кореї, пряма агресія проти Китаю, проти народів Філіппін, В'єтнаму та інших країн Азії — обурили все прогресивне людство, викликали хвилю протесту по всій земній кулі.

Збирання підписів під Відозвою Постійного комітету Всесвітнього конгресу прихильників миру супроводжується піднесенням активної практичної боротьби за мир.

Трудящі капіталістичних країн все гостріше і гостріше виступають проти виробництва і перевезки озброєння, проти розвантаження транспортів з американською зброєю, проти посилки солдатів і військових матеріалів в колонії.

Жінки-трудівниці всіх країн ідуть в перших рядах борців за мир. Вони палко відгукнулись на заклик Виконкому Міжнародної демократичної федерації жінок підписувати Відозву Постійного комітету. Багато жінок по всіх країнах були і є організаторами збору підписів. Невтомно і безстрашно ходять вони по містах і селах з дому в дім, гуртуючи борців за мир.

Жінки-демократки всіх капіталістичних країн виступають разом з чоловіками, братами і синами проти злочинної війни у В'єтнамі, Індонезії, Бірмі, Малайї, вимагають повернення своїх рідних з інтервенціоністських армій додому.

Все частіше жінки Франції, Італії та інших країн чинять перешкоди перевозкам військових вантажів, розвантажують американської зброї. Усім тепер відоме ім'я славної дочки французького народу Раймонди Дьен, яка лягла на залізничну колію перед ешелоном з танками, призначеними для війни проти в'єтнамського народу.

В Міжнародний день захисту дітей, який з ініціативи Міжнародної демократичної федерації жі-

нок був широко відзначений 1 червня цього року по всіх країнах світу, матері всієї земної кулі разом з усім прогресивним людством вимагали миру і щастя своїм дітям.

«Сучасна війна, — писала генеральний секретар Міжнародної демократичної федерації жінок Марі-Клод Вайян-Кутюр'є, — несе з собою жахи і страждання усім, але її найпершими і найневиннішими жертвами, без сумніву, є діти. Мільйони дітей загинули в минулу війну, мільйони інших залишилися сиротами... Ми хочемо, щоб наші діти росли здоровими і щоб їм були створені всі можливості для фізичного, морального і інтелектуального розвитку, але для цього ми повинні передусім захистити їх життя».

Жінки Радянського Союзу, як і весь народ нашої соціалістичної країни, свої підписи під Відозвою Постійного комітету Всесвітнього конгресу прихильників миру про заборону атомної зброї підкріплюють новими трудовими подвигами. «Я — одна з багатьох жінок, яким війна завдала рани, що ніколи не загояться, — сказала, підписуючи Відозву, Ганна Афоніна, бригадир крановщиць дніпропетровського заводу ім. Молотова. — В боях проти німецько-фашистських загарбників загинув мій син. Я хочу, щоб жодна мати не переживала більше страшного болю передчасної втрати своїх дітей. Як і весь колектив нашого заводу, я стала на стахановську вахту миру. Я пишаюсь з того, що живу і працюю в країні, яку веде вперед Сталін, яка є непохитним оплотом миру і безпеки всіх народів».

На стахановську вахту миру в дні підписання Стокгольмської Відозви стали тисячі й мільйони радянських трудівниць. На фабриках, заводах, на соціалістичних ланах вони ширять рух передовиків-новаторів. Збираючи врожай, уславили себе житомірські в'язальниці-тисячниці, які за почином групи в'язальниць Марії Святненко нав'язують за день понад 15 тисяч снопів. Жінки-механізатори — комбайнери, трактористки, шофери, обслуга біля мотарок змагаються за швидке і беззатратне збирання врожаю, за дострокове виконання першої заповіді — здачу хліба державі.

Всі думки, всі прагнення радянських жінок, як і всього народу, спрямовані на ще більше зміцнення могутності соціалістичної Батьківщини — оплоту миру в усьому світі.

В жовтні цього року збереться другий Всесвітній конгрес прихильників миру. Могутня армія борців за мир прийде на цей конгрес виростлою і зміцнілою. Кампанія збирання підписів під Стокгольмською Відозвою ширить рух прихильників миру, підвищує його організованість, залучає до активної практичної боротьби за мир нові й нові мільйони людей в усьому світі.

Жінки всього світу пам'ятають полум'яні слова Маніфесту, прийнятого на другому Міжнародному жіночому конгресі: «Велика відповідальність перед нашими дітьми, перед своїми народами, перед людством і перед історією лежить на нас. І якщо всі ми, жінки, — а нас половина людства — виступимо зімкнутим строєм проти паліїв війни, — війни не бути».

Сили прихильників миру зростають з кожним днем. Вони непереможні, бо на чолі їх стоїть могутній Радянський Союз, прапороносець миру великий Сталін.

На 1-й сторінці обкладинки: Герой Соціалістичної Праці, голова колгоспу імені Сталіна, Сокальського району, Львівської області, Уляна Баштик.

На 4-й сторінці обкладинки: збирання колосків школярами в колгоспі ім. Будьонного, Березівського району, Одеської області.
Фото С. Білозерова.

РАДЯНСЬКА ЖІНКА

ЛИПЕНЬ

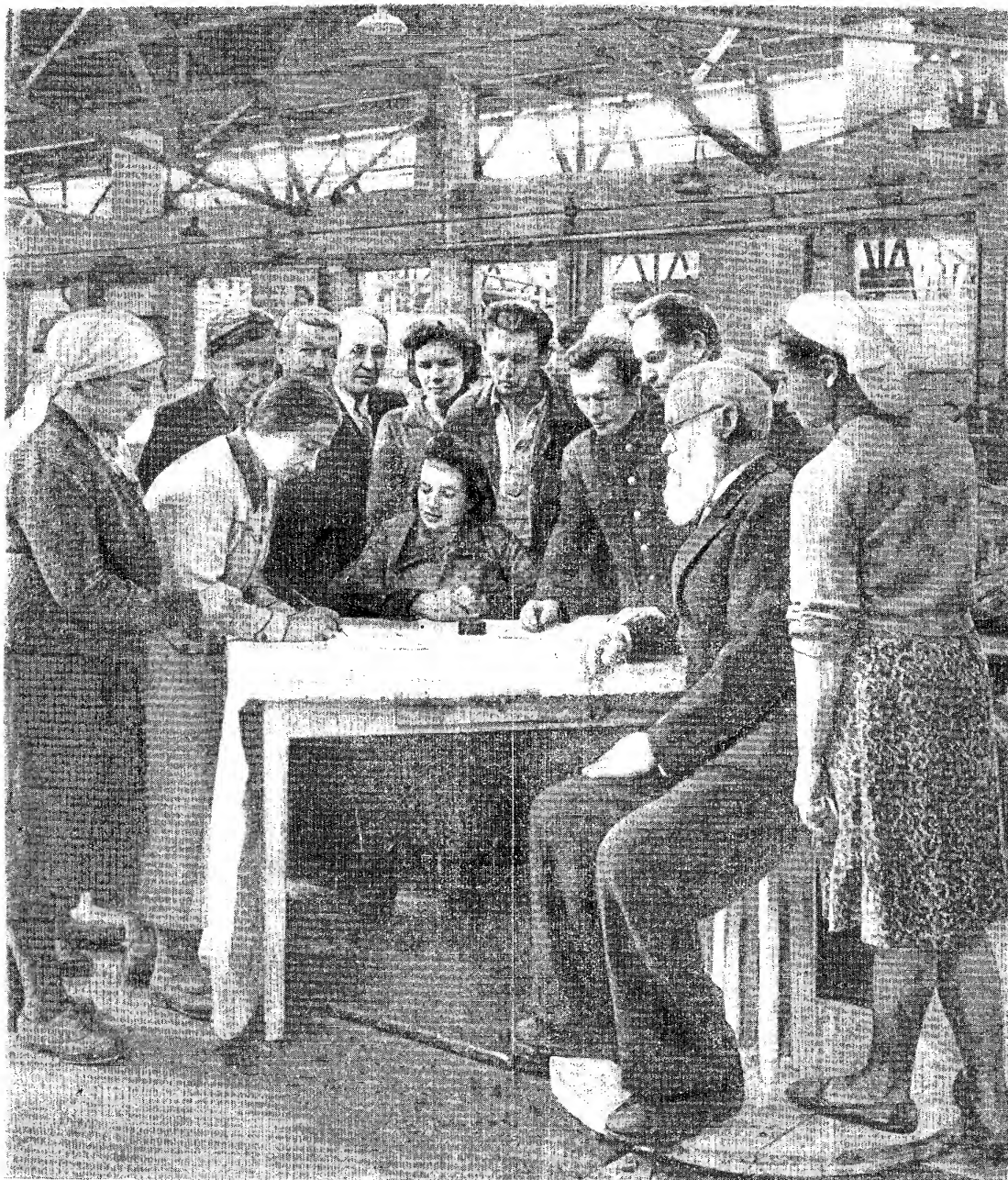
1950 р.

7 (55)

Рік видавця 5-й

ГРОМАДСЬКО-ПОЛІТИЧНИЙ І ПУБЛІЦИСТИЧНО-ХУДОЖНІЙ ЖУРНАЛ УКРАЇНСЬКОЇ РЕСПУБЛІКАНСЬКОЇ РАДИ
ПРОФЕСІЙНИХ СПІЛОК І СПІЛКИ РАДЯНСЬКИХ ПИСЬМЕННИКІВ УКРАЇНИ

Виходить один раз на місяць



На китівському заводі «Укркабель» робітники, інженерно-технічні працівники, службовці всі як один підписалися під Відозвою Постійного комітету Всесвітнього конгресу прихильників миру про заборону атомної зброї. На фото — депутат Верховної Ради СРСР, начальник цеху П. Гусятникова підписує відозву.

Фото Л. Давидзона.

НА СЕСІЯХ ВЕРХОВНИХ РАД СРСР І УРСР



ПЕРША СЕСІЯ ВЕРХОВНОЇ РАДИ СРСР ТРЕТЬОГО СКЛИКАННЯ. На спільному засіданні Ради Союзу і Ради Національностей. В першому ряду (зліва направо): депутати від Вінницької області УРСР А. С. Хмарук (Бершадський виборчий округ), У. Н. Романюк (Гайсинський виборчий округ), К. В. Степанкевич (Жмеринський виборчий округ).

Фото Ф. Латиговой.

бюджету видно гаряче піклування більшовицької партії, радянського уряду про благо народу та процвітання Батьківщини.

Сесія Верховної Ради СРСР ще раз продемонструвала безмежну любов і відданість багатонаціонального радянського народу комуністичній партії, радянському уряду та його главі — любимому вождю і учителю товаришеві Сталіну.

Сесія Верховної Ради СРСР з винятковою увагою розглянула Звернення Постійного комітету Всесвітнього конгресу прихильників миру і прийняла Заяву, в якій висловила солідарність з пропозицією Постійного комітету про заборону атомної зброї, про встановлення суворого міжнародного контролю за виконанням цього рішення про оголошення воєнним злочинцем того уряду, який першим застосує атомну зброю. Радянський народ і все прогресивне людство з великим піднесенням зустріли Заяву Верховної Ради СРСР.

В період з 3 по 6 липня відбулася сьома сесія Верховної Ради Української Радянської Соціалістичної Республіки. Обранці народу затвердили закон про державний бюджет Української РСР на 1950 рік, що перевищує по доходах 17 мільярдів 240 мільйонів карбованців.

Бюджет, затверджений Верховною Радою УРСР, сприяє дальшій мирній творчій праці українського народу, розквітові народного господарства і культури, пенсійному поліпшенню побутових умов трудящих.

Народ справедливо назвав державний бюджет на 1950 рік бюджетом миру. Сорокамільйонний український народ разом з усіма іншими народами нашої могутньої Вітчизни переможно йде під прапором партії Леніна—Сталіна до нових перемог, до комунізму.

В період з 12 по 19 червня цього року в Москві відбулася перша сесія Верховної Ради СРСР третього скликання. Крайні люди країни — 418 робітників, 269 селян, діячі науки, літератури, мистецтва — є депутатами соціалістичного парламенту. Серед депутатів, що зібралися у Великому Кремльському палаці, 280 жінок. Це є яскравим свідченням того, як під сонцем Сталінської Конституції розквітають таланти і здібності жінок, активних будівниць комуністичного суспільства.

Мільйони радянських людей з неослабною увагою стежили за роботою найвищого органу державної влади нашої країни.

Верховна Рада СРСР обрала постійні комісії Ради Союзу і Ради Національностей, затвердила державний бюджет СРСР на 1950 рік і Укази Президії Верховної Ради.

На заключному спільному засіданні Ради Союзу і Ради Національностей було обрано Президію Верховної Ради СРСР, схвалено діяльність Ради Міністрів Союзу РСР та доручено їй і далі продовжувати виконувати обов'язки по управлінню державою.

Державний бюджет СРСР на 1950 рік виображає видатні перемоги радянського народу у виконанні пелівоєнної сталінської п'ятирічки та наш дальший рух вперед, до комунізму. 427 мільярдів 937 мільйонів карбованців буде витрачено цього року на розвиток народного господарства, культури, на зміцнення обороноздатності СРСР.

Цві третини всіх видатків з державного бюджету призначені на народне господарство і культуру. В кожній цифрі



СЬОМА СЕСІЯ ВЕРХОВНОЇ РАДИ УКРАЇНСЬКОЇ РСР. Депутати Верховної Ради УРСР (зліва направо): Раїса Харченко — заст. начальника турбінного цеху Зуївської ДРЕС, Антоніна Пашенко — старший інженер Красноліманського відділку Сталінської залізниці і Ганна Селянчина — директор середньої школи с. Довге, Закарпатської області.

Фото Я. Давидзона і С. Хорошка.

ЗА МИР В УСЬОМУ СВІТІ

МИР ПЕРЕМОЖЕ ВІЙНУ

Розповідь матері-героїні Олени
Коваленко

Мир — яке коротеньке слово! А все наше життя, наша праця, наші мрії і сподівання у ньому. Ми, матері, як ніхто інший, знаємо цінну мирові. Я стара жінка. 75 років прожила на світі, народила і виховала десятеро дітей. Багато горя бачила я на своєму віку. Тяжка, виснажлива праця на багатіїв, безсонні ночі біля коліски, голод, злидні, вічна турбота чим нагодувати, у що одягти дітей. Усього довелося зазнати за царату.

Тільки за радянської влади моя сім'я побачила справжнє життя. Радянський уряд, наша партія допомогли нам з чоловіком вивести в люди всіх дітей. Напередодні Великої Вітчизняної війни хлопці мої і дівчата були вже дорослими, самостійними. Вчилися, працювали. Дехто мав уже власні сім'ї. Найстарший син Павло, працюючи слюсарем на заводі, закінчив вечірній інститут, став інженером. Костянтин плавав механіком на пароплаві, всю земну кулю навколо обійшов. Віктор та Євген викладали у школі. Микола та Валентин пішли по батьківських слідах — стали добрими столярами. Анатолій вчився в Ленінграді, в автошляховому інституті. Дочки повиходили заміж за хороших людей, приїздили у гості з онуками. І, здавалося, кінця-краю, не буде материнському щастю, мій гордості за дітей, за їх щасливу долю.

Але наше мирне життя, видно, не давало спокою проклятим фашистським людоджерам. Почалася війна. У перші ж дні її я вийшла на фронт семеро своїх синів. Якими словами розповісти про муки матері, яка знає, що кожного дня, кожної хвилини її дітям загрожує смертельна небезпека? З яким хвилюванням чекала я листів від своїх хлопців! Чи живі, чи здорові, чи так, як слід, виконують мій материнський наказ: бити ворога?

А потім і листи перестали приходити — застали чорні дні фашистської окупації. Як пережила я той страшний час хвора, самотня, стара жінка? Тільки надія на світлий день нашої перемоги, надія на зустріч з дітьми врятувала мене від загибелі. На все життя



Збір підписів під Стокгольмською Відозвою Постійного комітету Всесвітнього конгресу прихильників миру про заборону атомної зброї. Герої Соціалістичної Праці, ланкова колгоспу «Новий шлях» Чернігівського району Мотрона Осипенко підписує Відозву.

Фото В. Юдіна.

запам'ятала я і чорні, обгорілі руїни Хрещатика, і скалічені дитячі трупики біля мертвих матерів, і плач дівчат, яких вивозили на фашистську каторгу.

Скільки разів зверталася я в думках до своїх синів, благаючи їх помститися лютому ворогові за материнські сльози, за людське горе, муки, страждання.

І хлопці мої, як довідалася я пізніше, не згабили материнської сивини: Віктор, Євген і Костянтин воювали в одній частині. Брати Коваленки прославилися як хоробрі розвідники. Анатолій захищав Ленінград. Повернувся він додому тяжко поранений. Інвалідами прийшли також Костянтин та Микола. Не знаю де, в якому бою знайшов свою загибель Валентин. Його ми так і не дочекалися з війни.

Поволі зібралася до купи вся наша велика, дружна сім'я. Кожен з моїх дітей знайшов своє місце в мирному житті, кожен вносить свою частку труда у відбудову нашої країни. Підростає вже нове покоління Коваленків — мої онуки. Їх у мене аж сімнадцятеро. Є серед них і дорослі, студенти, є й немовлята. У святкові дні, коли збирається у мене майже половина сім'ї, в хаті яблуку ніде упасти. Кожен розповідає про свої справи, про свої тур-

боти. А я слухаю і думаю: хіба став би хлопчик з багатодітної робітничої сім'ї інженером, як мій Павло або Анатолій, чи педагогом, як Віктор або Євген, коли б не радянська влада? І почуття палкої подяки нашій партії та урядові, великому Сталіну переповнює материнське серце.

З великим задоволенням підписалася я під Відозвою Стокгольмської сесії Постійного комітету Всесвітнього конгресу прихильників миру. Адже за цей мир проливали кров мої сини, вони грудьми відстояли його, за цей мир поліг Валентин.

Мій підпис, підпис простої радянської жінки, матері, стоїть поряд з підписами моїх дітей, близьких, сусідів. У нас, як і в усього радянського народу, єдина думка, єдине бажання — не допустити нової війни, не допустити масового знищення людей.

Підписуючи Відозву, мої сини пригадали і Сталінградську битву, і розгром німців під Москвою. Не завадило б пам'ятати про перемоги радянського народу знахабнелим черчиллям і труменам.

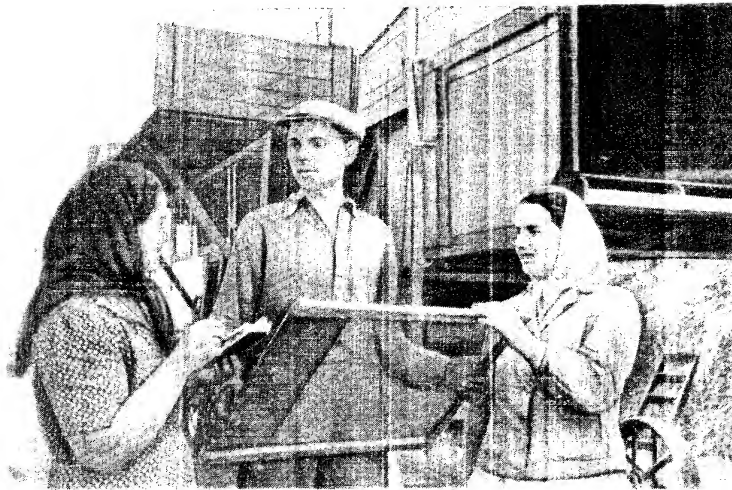
Я вірю, що мир переможе війну, бо похід людства за мир очолює радянський народ, великий Сталін.

м. Київ.

Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

САМОВІДДАНОЮ ПРАЦЕЮ ЗМІЦНЮЄМО МИР

Розповідь голови артіль ім. Котовського, Кілійського району на Ізмаїльщині, Ганки Марченко-Умківшіві.



Секретар партійної організації колгоспу ім. Котовського, Кілійського району на Ізмаїльщині, Ксенія Ногай (зліва) і голова колгоспу Ганна Марченко-Умківшіві (справа) перевіряють роботу молотарки.

Фот. П. Андрійка.

З величезним задоволенням я прочитала Заяву Верховної Ради СРСР у зв'язку з (Ст.-Жодзьмськом) Відозвою Постійного комітету Всесвітнього конгресу прихильників миру про заборону атомної зброї, встановлення суворого міжнародного контролю за виконанням цього рішення та про оголошення воєнним злочинцем того уряду, який першим застосує ту варварську зброю агресії і масового винищення мирних людей.

Члени нашої артіль одностайно підписали Стокгольмську Відозву. Цим воно показало свою непохитну готовність боротися за мир в усьому світі, свою згуртованість навколо рідної партії більшовиків, яку очолює геніальний прапороносець миру, вождь трудящих всього світу Йосиф Віссаріонович Сталін.

Повсякденною працею на соціалістичних ланах борючись за високі сталінські врожаї, ми вносимо свій вклад у зміцнення могутності мирнолюбної радянської країни.

Коли у нас організувався колгосп, я, вирушивши до нього, з радістю почала носити почесне ім'я колгоспниці Три роки я працювала бригадиром рілочної бригади в колгоспі «Шлях Леніна». Тут я добре вивчила артільне господарство.

Мені довелося побувати в сонячній Грузії, на батьківщині любимого Йосифа Віссаріоновича Сталіна, була в Сибіру — на Алтаї. На нараді передовиків сільськогосподарства Української РСР, при зустрічах з майстрами високих урожаїв братньої Росії, Грузії я багато чого навчилася.

В колгоспі імені Котовського я головував з весни цього року. Весело і напружено працювали ми весну і першу половину літа. Весь наш колектив наполегливо боровся за високий урожай. Працювали колгоспники самовіддано, щоб додержати слова, даного великому вождеві товаришу Сталіну.

Тепер наш колгосп успішно збирає врожай і зде хліб державі. На виконання цих найважливіших народногосподарських завдань сприяють всі сили та думки колгоспників.

Кілійська МТС віддала колгоспові самохідний комбайн що дало змогу основну площу хлібів зібрати цією гусючою машинною. Праліття колгоспу прикріпило до комбайна достатню кількість колгоспників для вивозки зерна тощо.

Вже на трітій день після початку збирання ми почали молотити за методом знатного машиніста з Чернігівщини Миколи Бредюка. Хліб до молотарки подавали одночасно з двох скірт. На барабані працювали чотирі барabanшики — по два на зміну. Молотили з дні зміни.

Ми намітали твердо, що хліб оставим — це перший збілиж колгоспу

тепять виготовлених до жнив безтарок на шістнадцять гарб дали змогу безпечно перевозити зерно на елеватор.

Щоб не відривати під час жнив колгоспників на інші роботи, ми добре обробили ще в травні—червні 33 га сонячника, 100 га кукурудзи, а також картоплю, рис, чумизу. Всі ці культури обіцяють дати хороший урожай.

Успіхи нашого колгоспу пояснюються насамперед тим, що наша партійна організація постійно веде політично-масову роботу з колгоспниками, вловує їх на прикладах передових артілей та майстрів сталінських урожаїв.

На час жнив і хлібозаготівлі партійна організація колгоспу перенесла політично-масову роботу на тік, в польовий табір, випускає там газети, перевіряє соціалістичне змагання. П'ятнадцять агітаторів, виділених партійною організацією, систематично роз'яснюють колгоспникам, що діється в нашій країні, як мирнолюбні люди всього світу борються з паліями війни.

Правління колгоспу влаштувало польовий табір, налагодило харчування на полі, відкрило дитячі ясла. Воно прагне всіляко полегшувати праць колгоспників, поліпшувати їх побутові умови, організовує культурний відпочинок.

Ще недавно темна, затуркнена гмуномськими панями і місцевими куркалями селянка тепер у колгоспі стала активним будівником нового світлого життя. У нас сміливо висувають жінок на керівні пости. Колгоспним агрономом працює Марія Собко, секретарем партійної організації — Ксенія Ногай. Члени районної комісії, члени правління, агітатори — теж жінки.

Обицяємо нашій партії, ур дові, товаришеві Сталіну, що ми, колгоспники і колгоспниці, ще наполегливіше працюватимемо, щоб творчою працею зруйнувати плани мерзених паліїв війни. Вирощуючи для радянського народу високий врожай, вчасно і без втрат збираючи хліб, ми тим самим зміцнюємо могутність Радянського Союзу, зміцнюємо мир в усьому світі.



У колгоспі ім. Молотова, Саратського району на Ізмаїльщині, збирають багатий урожай. На фото: колгоспниці на току наслідують у мішки дорідне зерно для відправки на заготівельний пункт. Справа на передньому плані — Ганна Понімар. Фото Я. Давидова.



Колгоспи Ізмаїльської області виконують першу заповідь — хлібопоставки державі. На фото: приймання хліба на Ізмаїльському елеваторі. Лаборантка Клавдія Маслова бере пробу зерна.

Фото Я. Давидзона.

СОНЦЕ МИРУ

То не хмари грозіві,
То фашизму сили злі
Прагнуть бомбою згасити
Сонце миру на землі.

За криваві дні в Кореї
Серце гнівом повне вщергь,
Наше гасло мільйонне —
Від Кореї руки геть!

Ми за мир у цілм світі,
Проти крові і війни,
Хай в труді грімлять заводи,
Хай шумлять рясні лани.

Хай цвітуть в артілнім полі
Колосисті пшениці —
Не схитнути прапор миру
У натрудженій руці.

Із Кремля ведуть дороги
У майбутнього простір,
Гей, хто чесний, серцем юний,
Йди до нас! Борись за мир!

Розквітай, моя Вітчизно,
Вічно юна, молода,
Йди під стигом комунізму
В ритмі творчого труда.

Не страшні нам бурі й грози,
Геть з дороги, палії,
Розквітай, моя державо,
Сонце миру на землі!

ОЛЬГА МАРУНИЧ.

МАТЕРИНСЬКА РАДІСТЬ

Тишу ранку крізь кімнату чисту
Крик дитячий

перший пронизав.
— Це заява па життя врончиста, —
Хтось в саду за вікнами сказав.
Лікар усміхнулася до маляти
Мов рідне їй кожне, мов своє:
— Більших цінностей, ніж ці кімнати.
Жодне підприємство не дає.
А дитя до сонця тягне руки,
Починає разом з сонцем вік...
Матері, вам будуть влячні внуки,
Лиш зробить все, щоб жив без муки,
Без війни щоб жив цей чоловік!
На дитину мати подивилася,
А в очах щасливі краплі сльіз,
Радість материнська в них іскрилася —
Син цей піде прямо в комунізм!

ЄВМЕН ДОЛОМАН.

НАС МІЛЬЙОНИ

Недавно наш театр показав глядачеві нову п'єсу українського радянського драматурга Вадима Собка «Життя починається знову». В ній я граю роль прогресивної німецької актриси Грети Норман. Ставши на демократичні позиції, Грета Норман в фіналі звертається до радянських воїнів: «За повернення життя, за повернення моєї вітчизни спасібі вам, товариші!».

Так, моя Батьківщина бореться за те, щоб усім обездоленим вернути незалежність, відкрити всі шляхи до щастя. Як маяк, височить Радянський Союз, надійний оплот миру, і навколо нього у боротьбі за мир згуртовується все передове людство.

«Заборонити атомну бомбу! Хай живе мир! Руки геть від Кореї!» — могутньо лунають ці слова. Во-я заглушають злісне шипіння гадів з Уолл-стрит — «війна... смерть... кров...», бо ці загабники, відчуваючи свою катастрофу, спо-

діваються виправити своє становище війною.

Люди доброї волі в усьому світі не хочуть війни і не воюватимуть. В усіх країнах—звільнених і в країнах ще обплатаних павутинням англо-американських хижаків, і навіть в самих США та Англії мільйони рук, чесних, працьовитих, ставлять свої підписи під Стокгольмською Відозвою Постійного комітету Всесвітнього конгресу прихильників миру. Це — сила, це надійний захист.

Ставлячи свої підписи на білих аркушах Відозви, ми стверджуємо право на мирне творче життя, щоб завжди діміли наші фабрики і заводи, щоб колосилися наші лани, щоб квітли наші сади, щоб здоровими росли і сміялися наші діти, щоб піколи не плакали матері, щоб розвивалося наше високодієвне і миролюбне мистецтво.

Ми, радянські актори, пишаємося своїм мистецтвом, за його допомогою боремося за мир.

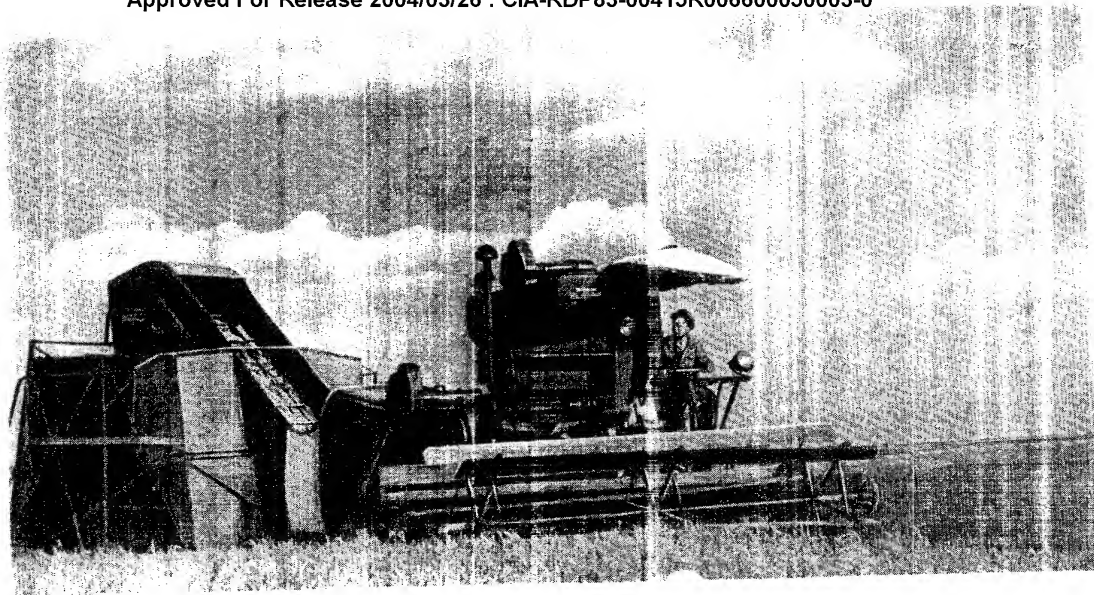
Бурхливі оплески, якими зустрічає глядач монолози про мир у спектаклях «Життя починається знову» В. Собка та «Змова приречених» М. Вірти, свідчать про високу патріотичні почуття і гуманізм нашого народу.

Підступні імперіалісти простягнули свої хижі лапи до Кореї, зазіхаючи на її незалежність. Все передове людство зняло голос протесту проти паліїв війни. Не бути Кореї в ярмі!

Мені довелося зустрітись з корейськими артистами, що приїжджали до Києва показати своє мистецтво волелюбному українському народові. Як розквітло їх мистецтво відтоді, як Корея стала демократичною!

Підписуючи Стокгольмську Відозву, ми, радянські актори, від щирого серця обіцяємо своєю працею в мистецтві і на громадській ниві служити справі миру і прогресу на всій земній кулі.

ВАЛЕНТИНА ЧИСТЯКОВА,
народна артистка Української та
Узбецької РСР (Харківський театр
ім. Т. Г. Шевченка).



Самохідний комбайн на ланах колгоспу ім. Леніна, Жвтівського району, Миколаївської області.
Фото М. Козловського.

НА КОЛГОСПНИХ ЛАНАХ



В'язальниці колгоспу «Нове життя», Брусилівського району, Житомирської області (зліва направо): Мотря Святненко, Анастасія Піхур, Надія Святненко і керівник групи в'язальниць Марія Святненко, які нав'язують понад 15 тисяч снопів за день.
Фото З. Тулеса.

Туман повільно плив над Варшавою. В сірій млі місто здавалося помолоділим і ще більш величним. Вже не так спадають на очі її жакливі руїни. Їх стає все менше.

Того дня юні громадяни Варшави слухали виступ по радіо міністра освіти Польської республіки Станіслава Скішевського. Який сюрприз приготувала їм сьогодні країна?

— Дорогі діти, — почули вони по радіо знайомий голос міністра, — я вітаю вас і передаю привіт від уряду народної Польщі. Минуло не так багато часу після визволення країни, а уряд народної республіки домогся значних успіхів щодо охорони життя, здоров'я та виховання дітей. Після війни в Польщі кожна п'ята дитина була сиротою. Немає тепер в Польщі сиріт. Всіх їх виховують у дитячих будинках або в сім'ях трудящих, вони оточені піклуванням і любов'ю всього народу. По всій Польщі відкрито дитячі табори і санаторії, дачі і майданчики. Наш уряд хоче, щоб ви вирости здоровими, розумними, хоробрими, щоб ви були активними будівниками соціалізму, щоб росли ви для миру, а не для війни. Пам'ятайте, що на чолі народів світу, які борються за мир, стоїть Сталін, великий і кращий друг дітей.

А в сонячному Бухаресті піонери столиці Румунії струнками лавами, з прапорами і піснями підходили до колишнього королівського палацу. З сьогоднішнього дня цей палац належить румунським дітям. І в ці хвилини великої радості, як і завжди, всі думки і почуття маленьких громадян звернені до найвидатнішої людини світу, до Сталіна. Схвилювані діти обступили стіл у розкішній залі палацу та писали товаришів Сталіну листа.

«Ми, піонери столиці Румунської народної республіки, пишемо ці рядки Вам, нашому батькові і найдорожчому другові. Сьогодні, в Міжнародний день захисту дітей, ми одержали від нашої улюбленої Румунської робітничої партії та від народного уряду новий прекрасний подарунок — палац піонерів. Тут, у нашому палаці, устаткованому за зразком палаців піонерів Радянського Союзу, ми можемо багато чого навчитися. Тут ми вивчатимемо життя великого Леніна, вчення великого Сталіна... Ми знаємо, товаришу Сталін, що на світі ще є багато злих людей, які хотіли б, щоб ми знову, як колись, жили в злиднях та голоді. Імперіалісти хочуть калічити, вбивати, нищити нас. Проте ми знаємо, що проти них борються всі чесні люди, на чолі яких стоїть Сталін».

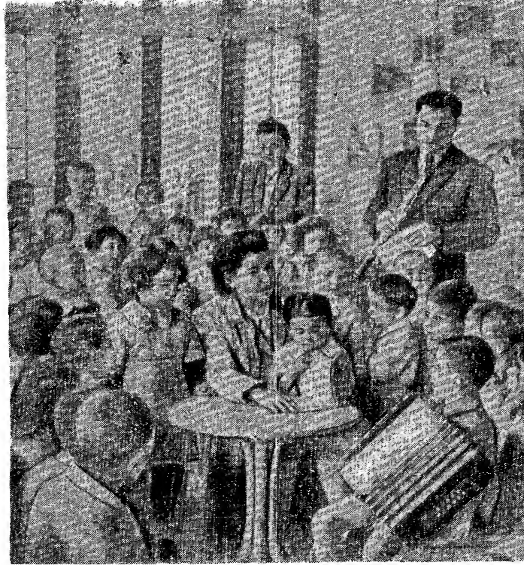
В Угорщині 1 червня було загальним святом дітей. В цей день по всій республіці були відкриті нові дитячі садки, ясла, майданчики. В місті Печ відбулися спортивні змагання. До пізнього вечора в парках і садах Угорщини лунали пісні і дзвенів сміх дітей, чути було вигук:

— Ельєн Сталін! (Хай живе Сталін!).

В Китаї по радіо виступила Лі Лі-лян, член Всекитайської демократичної федерації жінок. Вся країна чула її гнівні слова, якими вона викривала американських імперіалістів та гоміда-нішів.

— Американські солдати лавили

ЗАХИСТ ДІТЕЙ — ЗАХИСТ МИРУ!



Уряд Румунської народної республіки по-батьківському піклується про дітей-сиріт. На фото: в одному з румунських дитячих будинків.

наших дітей. Їх «виліси» літали по вулицях міст з шаленою швидкістю, і багато наших дітей загинуло під їх колами. Вони били наших дітей, топтали їх... Тепер наші діти просто воскресли, як і їх вільні батьки та матері.

Видатних успіхів досягли молоді народні республіки Європи і Азії в області охорони життя та здоров'я дітей.

У Болгарії за п'ять років існування уряду Вітчизняного фронту кількість дитячих садків виросла з 289 до 1400. У фашистській Болгарії на морське узбережжя виїздили лише діти багатіїв. Минулого ж літа понад вісімдесят тисяч дітей трудящих під час канікул відпочивали на березі Чорного моря.

У монархічній Албанії зовсім не було родинних будинків, а тепер в країні збудовано одинадцять таких будинків. До другої світової війни в Албанії налічувалось 643 початкових школи, а торік їх було 1909.

Та не в усіх країнах світу уряди так піклуються про дітей.

Мільйони жінок в країнах капіталізму, як і в усьому світі, збирають підписи під відозвою Стокгольмської сесії Постійного комітету Всесвітнього конгресу прихильників миру про заборону атомної зброї та оголошення воєнним злочинцем того уряду, який першим її застосує. Цим матері борються за основне право і для своїх дітей — право на життя.

Жінки Італії, Австрії, Західної Німеччини, Бельгії та інших країн під керівництвом жіночих демократичних організацій виступають на мітингах, викрикуючи свої уряди, які прагнуть нової світової війни.

Жінки Італії викрикують перед усім світом злочинну політику італійського уряду щодо дітей: 69 процентів дітей в країні хворі на туберкульоз, 70 процентів дітей — на рахіт. Сотні тисяч дітей не учаться, бо невістачає шкіл

В Беневенто 60 процентів шкільних будинків — справжні халупи. Діти в Неаполі повинні посити з собою стільці, бо в школі нема на чому сидіти.

Австрійські матері звернулися до всього народу з відозвою, в якій засуджують політику правлячої класи Австрії.

Передові жінки Сполучених Штатів Америки провели в Чикаго конференцію під лозунгом: «За хліб і масло!». Конференція зажадала негайної заборони атомної бомби, збільшення асигнувань на освіту та охорону здоров'я, припинення милітаризації шкіл.

У скандинавських країнах посилюється боротьба проти Атлантичного пакту, за захист дітей від жахів повоєнної війни. Тисячі норвезьких учителів звернулися з листом у сторінку (парламент), протестуючи проти запровадження військового навчання в школах. Жінки Фінляндії надіслали прем'єр-міністрові протест проти погіршення матеріального становища дітей. В столиці Швеції Стокгольмі матері і діти все ширше включаються в рух боротьби за мир.

В Міжнародний день захисту дітей з усіх кінців Парижа до стадіону Буффало пливли колони автобусів, грузовиків, таксі, переповнених дітьми. У кожній дитині на голові був надітий паперовий капелюх з написами, що не можуть не зворушити серце людини, в якій є совість: «Забороніть атомну бомбу!», «Я хочу жити!», «Батьки, врятуйте нас від атомної бомби, поки ще є час!».

Трибуни величезного стадіону Буффало були заповнені десятками тисяч парижан. Батьки прийшли сюди, щоб разом з своїми дітьми відзначити Міжнародний день захисту дітей. Почесним головою зборів була голова Міжнародної демократичної федерації жінок Ежені Коттон.

І ось почалася демонстрація. Взявшись за руки, сотні дітей вибігають на зелене поле і з веселою піснею починають танок. З трибуни дзвенить дитячий голос: «Мама, бомба не повинна впасти!» І тисячі голосів відповідають:

— Вона не впаде, вона не впаде тому, що є Радянський Союз і великий Сталін. Бомба не впаде тому, що шлях паліям війни перегороджує могутній мур прихильників миру...

Діти кричать:

— Підпишіть всі як один Стокгольмську відозву!

Буря овацій гримить у відповідь на цей заклик. В повітря злітають, тріпочучи білими крилами, сотні голубів. Район за районом, передмістя за передмістям ідуть діти Парижа, діти Франції. Обличчя дітей білі, діти худі, але в очах горить вогник, знайомих по безсмертному образу Гавроша з одноіменного оповідання Віктора Гюго.

Ежені Коттон звертається до дітей з теплими, схвилюваними материнськими словами. Діти підносять їй величезного гелуба з білих живих квітів. Це раз лунають оплески, коли оголошують, скільки мільйонів трудящих Франції підписали вже Стокгольмську відозву. Це аплодують французькі матері, які поклялися не віддавати своїх дітей на війну проти Радянського Союзу.

ПОЛІНА ПІНЧУК.

У ДЕМОКРАТИЧНІЙ НІМЕЧЧИНІ



Радянський літак вирушає за маршрутом Москва—Мінськ—Варшава—Берлін. На його борту — делегація радянських жінок, яка летить на конгрес демократичних жінок Німеччини. Під крилами літака проплізають широкі лани колгоспів, потім поля демократичної Польщі. Перелетіли через Одер, і під нами починаються землі демократичної Німеччини. Через сім годин після вильоту з Москви ми в Берліні.

Дуже цікаво побачити людей нової Німеччини в цей історичний час, коли її прогресивні сили докладають зусиль, щоб якнайшвидше відродити свою батьківщину, якій стільки лиха завдали фашистські керівники.

На аеродромі нас зустрічають представниці передових жінок демократичної Німеччини на чолі з Елі Шмідт. Тендіт, вчір, свіжі, яскраві квіти, щирі, привітні жіночі обличчя — ми відразу почувалимо себе в дружньому оточенні.

Третій об'єднаний конгрес демократичних жінок Німеччини відбувся в одному з берлінських театрів в дуже урочистій обстановці. В роботі конгресу взяли участь понад дві тисячі делегаток, з них близько п'ятисот жінок з Західної Німеччини. Були тут і гості — представниці трудящих жінок дванадцяти країн: делегації радянських жінок, країн народної демократії, прогресивних жінок Італії, Греції, Франції тощо.

Жінки західних земель Німеччини потрапили на конгрес, подолавши значні труднощі. Одну з жінок, що розповсюджувала листівки про майбутній конгрес, заарештувала поліція, яка за завданням англо-американських окупантів намагалася будь-що зрівняти поїздки представниць Західної Німеччини до Берліна. Лише після протесту інших делегаток конгресу заарештовану випустили, і вона прибула до Берліна. З великим хвилюванням розповідала вона про свої переживання, особливо її лякало те, що вона не зможе бути на конгресі. Після арешту поліцейські погналися в неї, чому вона взялася за таку небезпечну справу, маючи трьох дітей.

— Саме тому, що я маю трьох дітей, я мушу всіма силами боротися за мир і кращу долю людства, проти паліїв нової війни, — відповіла вона.

Делегатки Західної Німеччини з обуренням розповідали про те, як росте безробіття там, де господарюють англо-американські імперіалісти, про безправність жінок, про безперервне зниження життєвого рівня пролетарів, про демонстрації англо-американцями заводів, які винесли мирну продукцію, про посилення військової країни в супереччя Ялтинській і Потсдамській угодам.

Ці делегатки у своїх виступах підкреслювали, що прогресивні жінки Західної Німеччини всіма силами боротимуться за мир, щоб не допустити нової війни.



На фото: 3-й об'єднаний конгрес демократичних жінок Німеччини. Вгорі — в президії конгресу, посередині — виступ голови демократичного Союзу жінок Німеччини Елі Шмідт, внизу — радянська делегація на конгресі.

На конгресі виступив прем'єр-міністр Німецької демократичної республіки Отто Гротеволь. Він розповів делегатам конгресу, що вже підготовлений і незабаром буде переданий до парламенту законопроект про повну рівноправність жінок та про пірижкі заходи для охорони материнства і дитинства. Це повідомлення було зустрінуто бурєю оплесків.

Виступ голови делегації радянських жінок, заступника міністра охорони здоров'я СРСР М. Д. Ковригіної зустріли на конгресі з великим піднесенням.

Представниці демократичних жінок Німеччини і члени делегацій інших країн у своїх виступах підкреслювали, що Радянський Союз і великий вождь усього передового людства Йосиф Віссаріонович Сталін, який очолює табір миру, користуються величезною любов'ю в усьому світі.

Під час конгресу на площі Бебеля відбувся багатотисячний мітинг німецьких жінок. Вся площа була вкрита червоними, синіми і національними прапорами. Промовці підкреслювали, що справжні патріоти Німеччини всіма силами боротимуться за зміцнення нової, демократичної, миролюбної Німеччини, за дружбу німецького народу з Радянським Союзом та іншими народами, за міцний мир.

Дуже велике враження справила на мене братська могила радянських воїнів, на яку урочисто поклала вінки паша та інші делегації конгресу. При вході на територію братської могили вражає постать засмученої жінки-матері, а в центрі височить монументальна фігура радянського бійця, який добиває фашистського звіра, а на руках держить врятовану дитину.

Після закінчення конгресу члени радянської та інших делегацій відвідали німецькі землі. Ми були в Дрездені, Галле, Веймарі, Гені, Ерфурті та інших містах. Скрізь ми бачили як споруджують заводи, фабрики, відбудовують лікарні, організовують дитячі заклади. Ми на власні очі бачили, як передові люди Німеччини будують світле майбутнє своєї батьківщини.

З великим ентузіазмом нас зустрічала демократична німецька молодь. Саме в той час проходило готування до все-



На засіданні 3-го об'єднаного конгресу демократичних жінок Німеччини. Зліва направо: народна артистка СРСР Лариса Олександрівська (БРСР), доктор медичних наук Олена Хохол, професор Київського медичного інституту ім. акад. О. Богомольця.

німецького зльоту демократичної молоді. Дівчата та юнаки розпитували нас про життя молоді в Радянському Союзі, допитувались, чи дійсно у нас діти робітників і колгоспників мають можливість одержати вищу освіту. Багато юнаків та дівчат казали нам, що вони мріють побувати в СРСР, побачити великого Сталіна. Вони говорили, що хочуть йти тим шляхом, яким іде тридцять третій рік героїчний радянський народ, що вони боротимуться за заборону атомної зброї, за міцний мир в усьому світі.

Іншою тепер стала Німеччина. Кращі люди Німецької демократичної республіки, всі німецькі демократи, всі чесні німецькі патріоти дають рішучу відсіч спробам американських і німецьких імперіалістів ще раз послати німецьку молодь на поля нової, злочинної, агресивної війни.

ОЛЕНА ХОХОЛ,
доктор медичних наук.



Мітинг у м. Берліні на честь 3-го об'єднаного конгресу демократичних жінок Німеччини.

ГОСТЬ З МОСКВИ

Сонячного літнього дня на львівському аеродромі зустрічати літак з Москви зібралось багато людей. Тут були представники профспілок, громадських організацій, стахановці львівських підприємств, серед них і дівчата з третьої взуттєвої фабрики. Саме вони почували себе святково й урочисто.

Напередодні з столиці Батьківщини — Москви прийшла лаконічна телеграма: «Вилітаємо завтра»... Ця телеграма схвилювала всю фабрику. По цехах, від верстата до верстата, блискавично пронеслось:

— Ідуть! Завтра будуть тут!

І кожний в думці перевіряв себе, а чи буде чим похвалитись перед столичними гостями? Яких успіхів домогся він, його бригада в соціалістичному змаганні з москвичами?

Не вперше стахановці львівської взуттєвої фабрики № 3 приймають у себе москвичів. Кровні узи братерської дружби'єднують український Львів і столицю Радянського Союзу. Дружню руку російського та інших радянських народів львів'яни відчують на кожному кроці з першого дня поз'єднання.

Уже кілька років змагаються між собою взуттєвими московської фабрики «Паризька комуна» та львівської фабрики № 3. Доганяй кращих, допомагай відсталим, добирайся загального піднесення! — цей принцип соціалістичного змагання лежить в основі взаємовідносин взуттєвників. Стахановці Львова бачили в своїх цехах знатну людину нашої країни, лауреата Сталінської премії Василя Матросова. Він приїздив у Львів, щоб передати свій новаторський досвід.

Коли ж на всю країну пролунала звістка про патріотичний почин бригадира фабрики «Паризька комуна» комсомолки Лідії Корабельникової, взуттєвники Львова одними з перших прибули в Москву, щоб познайомитись з новим методом праці в молодіжній бригаді. В цехах львівської взуттєвої фабрики з почину знатного бригадира фабрики «Паризька комуна» почалась боротьба за комплексну економію сировини. У новому договорі на соціалістичне змагання з взуттєвниками столиці львів'яни зобов'язались пошити в цьому році понад план, за рахунок зекономленої сировини та матеріалів, 20 тисяч пар взуття високої якості.

Це було у березні. А тепер на львівському аеродромі грудні міста зустрічали бригаду московських стахановців, в складі якої була Лідія Корабельникова. Новатори стахановської праці прибули сюди, щоб перевірити виконання договору на соціалістичне змагання, допомогти своїм друзям широко застосувати новий метод.

Більше за інших хвилювалась перед зустріччю штампувальниця львівської взуттєвої фабрики № 3 Ядвига Скиба. Вона вже добиалась немалих успіхів у боротьбі за комплексну економію матеріалів.

— Яка ж вона, Лідія Корабельникова? — хвилювалась Ядвига. — Скоріше б уже побачитись!

...Блиснувши на сонці сріблястими крилами, літак пішов на посадку. З літака вийшла молода жінка з комсомольським значком на грудях. Дівчина, слава про яку прокотилась по всій радянській землі.

* * *

Чотири дні пробула Лідія Корабельникова з бригадою москвичів у Львові. В цехах взуттєвої фабрики бригада ділилась досвідом своєї роботи, в бригадах вела розмови про нові методи праці, вивчала організацію робіт і вносила свої пропозиції та корективи, знайомилась з роботою стахановських викд., створених за прикладом фабрики «Паризька комуна».

В цеху жіночого взуття Ядвига Скиба зустрілась з Лі-



Московська стахановка-новатор Лідія Корабельникова (друга зліва) на 3-й взуттєвій фабриці м. Львова. Фото М. Борисова.

дією Корабельниковою. З гордістю розповіла вона про успіхи в боротьбі за комплексну економію, коли заощаджують на всіх операціях потрібні для виробництва взуття матеріали — шкіру, клей та інші.

Від верстата до верстата переходила Лідія Корабельникова, знайомилась з роботою львів'янок, розповідала і показувала як організована праця у москвичів. В закройному цеху вона познайомилась з бригадами своїх наслідувачок Безсонової та Задорової, у рантопошивочному — з стахановкою Павліною Басай. Після цих дружніх, ділових зустрічей перед майстром Ганною Задоровою, закройщицею Безсоною, перед десятками і сотнями львів'янок відкрились ще більш широкі перспективи в боротьбі за благородну патріотичну справу.

Соціалістичне змагання з москвичами і впровадження методу Корабельникової викликали творче піднесення на львівській взуттєвій фабриці. В закройному цеху впроваджено новий наскрізний метод розкрою хромової шкіри, що зекономило чотири проценти сировини. Це дасть можливість за квартал пошити додатково 15 тисяч пар дитячого взуття.

Ширяться по всій Україні ряди наслідувачів Лідії Корабельникової. На фабриках і заводах іде боротьба за комплексне заощадження матеріалів та сировини. Так, в'язальний цех панчішної фабрики у Львові вже двічі працював по дню на зекономлених матеріалах. 12 тисяч виробів понад план випустили львівські панчішники за рахунок заощадженої сировини. Швейніцї першої та третьої фабрик Львова на економії матеріалів заощадили державі понад сто тисяч карбованців, пошили сотні пар білизни і десятки костюмів понад план.

Патріотичний почин Лідії Корабельникової підхопили і робітники кількох львівських заводів, тютюнової фабрики та інших підприємств. У всенародний рух включаються колективи машинно-тракторних станцій, які теж зобов'язались не менше одного дня на місяць працювати на заощадженому пальному, події локомотивів, ремонтники паровозних депо.

Сотні наслідувачів патріотичного почину прийшли на збори стахановців Львова, щоб зустрітись з Лідією Корабельниковою. Це була тепла зустріч друзів, об'єднаних спільністю інтересів.

— Ми безмежно вдячні вам, — схвилювано говорила львівська панчішниця московським гостям, — за благородну і безкорисливу вашу допомогу. Яке велике щастя жити однією родиною в такій могутній країні! Ніякі турмени і черв'їлі їм не страшні! Спасибі вам і всім москвичам! Спасибі нашому рідному Сталіну, який визволив нас для щастя і радості!

Вустами цієї робітниці-львів'янки говорив весь український народ, трудящі визволених західних областей, що піднімаються при братерській допомозі російського народу до вершин світлого і прекрасного життя — до комунізму.

Перед від'їздом до Москви видатні майстри соціалістичної промисловості Лідія Корабельникова і Федір Кузнецов звернулися до львів'ян з листом, де писали: «Свій приїзд у Львів ми розглядаємо як новий вияв дружби між російським і українським народами. Ми, москвичі, будемо ще більше зміцнювати нашу велику дружбу, передавати трудящим індустріального Львова весь свій досвід.

Ми дуже раді і горді з того, що вносимо свій скромний внесок у розв'язання благородного завдання — перетворення Львова в індустріальний центр Радянської України завдання, поставленого перед усім радянським народом нашим батьком і вчителем: великим Сталіном».

МАРІЯ КЕДРОВА.

м. Львів

ЖІНОЧА РАДА В КОЛГОСПІ

Жіночу раду або раду громадських працівниць колгоспу обирають на загальних зборах жінок в складі від 3 до 9 членів: голова, секретар, заступник голови і члени ради.

В жіночій раді або раді громадських працівниць створюються такі секції: 1) виробнича, 2) культурно-побутова, 3) шкільна, 4) охорони здоров'я, 5) кооперативно-торговельна.

Кожною секцією керує член жіночої ради або ради громадських працівниць або ж жінки-активістки.

До секцій треба залучати широкий актив жінок колгоспу, щоб краще, повніше охопити відповідні ділянки.

Цілі і завдання окремих секцій такі:

Виробнича секція допомагає правлінню колгоспу, партійній, комсомольській організаціям у виробничій діяльності артлі. Вона стежить за ходом соціалістичного змагання ланок, перевіряє як виходять на роботу колгоспниці, як працюють тваринницькі ферми, чи правильно обліковують трудові, організує і контролює дитячі ясла і майданчики.

Члени виробничої секції можуть висувати важливі питання для розв'язання на засіданні правління артлі або на загальних зборах колгоспників. Жіноча рада або рада громадських працівниць може слухати звіти ланкових і бригадирів про роботу в ланці, бригаді по сезонах робіт або в цілому.

Культурно-побутова секція контролює і допомагає в роботі сільській і колгоспній бібліотекам, колгоспному клубу і хат-читальні, гурткам художньої самодіяльності, в розповсюдженні періодичної преси.

Жіноча рада або рада громадських працівниць і її культурно-побутова секція мають виникати в роботу сільського або колгоспного лекторія, організовувати колгоспниць на лекції, доповіді, бесіди.

На основі проведення всього комплексу агітаційно-масової роботи треба широко розгорнути серед колгоспниць соціалістичне змагання за дальнє організаційно-господарське зміцнення колгоспів, мобілізувати жінок на виконання сталінського плану перетворення природи, запровадження правильних сівозміл, на вирощування високих урожаїв усіх культур і боротьбу за право участі у Всесоюзній сільськогосподарській виставці.

Шкільна секція має організовувати громадські села на своєчасний і доброякісний ремонт школи, контролювати і допомагати в роботі батьківського комітету, допомагати школі налагодити безперебійну роботу їдальні і буфету, слідкувати за успішністю дітей і подавати посильну допомогу дітям, батьки яких загинули на фронтах Великої Вітчизняної війни.

Секція охорони здоров'я в першу чергу повинна контролювати медичне обслуговування дитячих установ, колгоспних родинних будинків, перевіряти санітарний стан громадських будинків і хат колгоспників, а також вулиць і дворів. Члени секції мають активно допомагати медичним працівникам виявляти інфекційні захворювання.

Кооперативно-торговельна секція контролює роботу сільського споживчого товариства і сільського кооперативу, допомагає залучати пайщиків, збирати внески, оформляти кооперативні приміщення.

Проводячи роботу під керівництвом партійної організації, жіноча рада повинна допомагати парторганізаціям колгоспів виконувати рішення XVI з'їзду КП(б)У про розвиток громадського тваринництва і добиватись, щоб у кожному колгоспі було не менше чотирьох тваринницьких ферм, на яких зразково поставити роботу. Виробнича секція жіночої ради або ради громадських працівниць повинна організувати шефство піонерів, комсомольців над окремими фермами з метою вирощування високопродуктивних тварин.

Перед районами, які сіють технічні культури, особливо цукровий буряк, бавовну, кок-сагиз, льон, XVI з'їзд партії більшовиків України і квітневий пленум ЦК КП(б)У поставили відповідальне завдання добиватись підвищення врожаю, а для цього організовувати соціалістичне змагання ланок, щоб якнайкраще застосовувати досвід передовиків сільського господарства.

Жіночі ради колгоспів мають допомагати партійним організаціям вивчати і правильно застосовувати сталінський Статут сільськогосподарської артлі, мобілізувати жінок на самовдлану працю і додержання внутрішнього розпорядку дня в колгоспах.

В рішенні ЦК КП(б)У від 19 квітня 1948 року вказано на необхідність створити інститут позаштатних інструкторів райкомів партії по роботі серед жінок, що їх підбирають з партійного, комсомольського, радянського активу і затверджують на бюро РК КП(б)У.

Вони повинні систематично допомагати жіночим радам і радам громадських працівниць залучати жінок до організаційно-господарського зміцнення колгоспів, виступати з доповідями і лекціями на зборах жінок, допомагати в роботі клубів, бібліотек і дитячих установ.

У міськомках та райкомках КП(б)У Львівської області працює 259 інструкторів, які допомагають жіночим радам проводити збори жінок, організовувати вивчення біографій В. І. Леніна і Й. В. Сталіна, роботу агрогуртків, лекції і т. д.

Так, наприклад, позаштатний інструктор Глинського РК КП(б)У О. В. Ромашова проводить роботу в трьох жіночих радах. Вона особливу увагу звертає на активізацію жінок і підготувала вже двох ланкових до вступу в ряди комуністичної партії.

О. А. Мігель, позаштатний інструктор цього ж райкому, в двох колгоспах прочитала жінкам 12 доповідей на політичні і науково-природничі теми і також підготувала двох кращих колгоспниць до вступу в ряди партії.

Є ще така організаційна форма роботи серед жінок, як громадські заступники голів сільрад і колгоспів.

Громадські заступники — жінки повинні бути членами правління артлі та пленуму виконкому сільської Ради депутатів трудящих.

Громадські заступники відповідають за весь комплекс роботи серед жінок в селі. Основним завданням їх є налагодити роботу секцій сільради, слідкувати за своєчасною виплатою державної допомоги багатодітним і одиноким матерям, контролювати правильність виплати пенсій сім'ям, глави яких загинули на фронтах Вітчизняної війни, і т. д.

Громадські заступники голів колгоспу і сільради нарівні з жіночою радою або радою громадських працівниць допомагають партійній, комсомольській організації, виконкому сільської Ради депутатів трудящих і правлінню колгоспу у виконанні господарсько-політичних і державних завдань, поставлених партією та урядом перед колгоспниками.

У радянських жінок ясне і світле майбутнє. Жінки-колгоспниці сповнені рішучості прославити Вітчизну новими трудовими подвигами.

На піклування радянської влади, більшовицької партії і великого Сталіна жінки-трудівниці колгоспних полів відповідають новим піднесенням продуктивності праці в боротьбі за високий урожай в 1950 році. Цим самим вони разом з усім радянським народом борються за мир в усьому світі.

Жінки-трудівниці висловлюють йдуть до світлого майбутнього — комунізму.

О. БУРЯК.

ЛЕСЯ УКРАЇНКА

Першого серпня 1913 року в Грузії, в м. Сурамі, померла славна дочка українського народу, велика поетеса Леся Українка (Лариса Петрівна Косач-Квітка). Її діяльність і творчість були міцно зв'язані з життям і боротьбою народних мас.

Виступивши з своєю творчістю в епоху імперіалізму і пролетарських революцій, коли український народ разом з великим російським народом піднявся на революційну боротьбу проти самодержавства, Леся Українка поставила своє геніальне слово на службу народові, стала співцем революційної боротьби.

Народилася Леся Українка 25 лютого 1871 року в Новоград-Волинську. Дитячі роки її проходили на Волині та в м. Гадячі на Полтавщині. Живучи в безпосередній близькості до трудячого люду, Леся Українка з дитинства проїнялася любов'ю до трудящих, ненавистю до гнобителів. Велике значення в розвитку її таланту відіграла усна народна творчість. Пісня супроводжувала робочі й святкові дні трудячої людини, в пісні виливалися її радість й біль, відбивалося її життя і боротьба. Такі пісні Леся Українка з дитинства знала безліч, мотиви цих пісень легли в основу багатьох її пізніших творів.

Важливу роль в розвитку творчого обдаровання поетеси відіграла передовна українська й російська література. Твори Шевченка, Пушкіна, Некрасова завжди любила читати Леся Українка, вони правили їй за зразок того, як треба словом боротися за народні ідеали.

Одинадцять років Леся Українка захворіла на туберкульоз кісток. Ця тяжка хвороба не покидала поетесу протягом всього її життя, приковувала її на багато місяців до ліжка, часто примушувала жити в інших країнах (Італія, Єгипет) на лікуванні. Але мужня, вольова натура поетеси не здавалась. Перемагаючи хворобу, Леся Українка багато вчилася; завдяки своїй наполегливості й любові до знань вона стала в ряд найкультурніших людей свого часу. Тяжка хвороба не змогла зламати в Лесі Українці революційного бійця. Почавши писати рано, з 13 років, Леся Українка в зрілі роки свого життя письменницьку працю сполучала з активною революційною роботою.

Ранні поетичні твори Лесі Українки, друковані в періодичній пресі, вийшли в 1892 році в збірці «На крилах пісень». Ця збірка відразу привернула увагу читачів. Мужній, бадьорий тон поезій, громадський характер тематики, гаряча пристрасність і схвильованість образної мови свідчили про те, що в літературі війшов сильний і оригінальний талант. В дальшій творчості громадські мотиви поезії молодого письменника глибоко, в її творах все виразніше й яскравіше звучить заклик до революційної боротьби. Поетеса вірила в силу народу. В його перемогу над царизмом. Серед мороку і темряви царизму вона бачить переможні вогні вільного майбутнього, оспівує «робочих людей» — пролетаріат, який за це майбутнє бореться:

Досвітні огні, переможні, урочі,
Прорізали темряву іночі,
Ще сонячні промені сплять, —



Грузинські літератори кладуть квіти на могилу Лесі Українки в Києві, на Банковому кладовищі. Зліва направо: драматург, лауреат Сталінської премії Сандро Шаншівілі, поет Карло Кааде і поетеса Маквала Мревлішвілі.

Фото І. Хижняка.

Досвітні огні вже горять,
То світять їх люди-робочі.
Вставай, хто живий, в кого думка
Повстала!

Година для праці настала!
Не бійся досвітньої мли, —
Досвітній огонь запали,
Коли ще зоря не згасла.

Леся Українка надихалася великою паго художньому слону в революційній боротьбі мас. Вона прагнула, щоб її поетичне слово було як «гострий, блискучий меч, той, що зійма вражі голови з плеч». В її поезії чітко образи, в яких художнє слово прирівнюється до палких блискавиць, до мечів, до зброї, з якою народні месники йдуть на бій проти тиранів.

Поезію Лесі Українки привітав високо оцінивши її сучасник, великий український письменник, революційний демократ Іван Франко. «Від часу Шевченкового «Походжайте та вставайте, кайдани порвіте», — писав він. — Українка не чула такого сильного, гарячого та

поетичного слова, як з уст цієї слабесної, хорої дівчини... Читачини м'які та рознервовані або холодно резонерські писання сучасних молодих українців мужики і порівнюючи їх з тими багаторими, сильними та сміливими, а притім такими простими, такими широкими словами Лесі Українки, мимоволі думаеш, що ся хора, слабесила дівчина — трохи чи не одинокий мужчина на всю новочасну соборну Україну».

Творчий шлях Українки був шляхом невпинного ідейного й художнього росту. Вступивши в літературу як революційний демократ, письменниця знала плідного впливу ідей марксизму-ленінізму. В 90-х роках вона познайомилася з творами Маркса, Енгельса, Леніна, які справили на неї глибоке враження.

Активна, вольова натура Лесі Українки завжди прагнула діла. Її захоплення ідеями марксизму, близькість до соціал-демократії виявилися в активній пропагандистській роботі. В 90-х та на початку 900-х рр. вона виступає з рядом

літературно-критичних статей в прогресивному російському журналі «Жизнь», в якому друкувалися твори В. І. Леніна та М. Горького, містить публіцистичні статті в українських журналах, що виходили за кордоном («Малорусские писатели на Буковине», «Безпардонний патріотизм», «Не так ті вороги, як добрі люди» та інші).

У цих статтях є відгомін боротьби марксистів з народниками. Йдучи за марксистськими настановами, Леся Українка негативно оцінює народництво, яке заперечувало революційну роль пролетаріату в боротьбі за соціалістичний лад і цим заважало розвитку «революційної ініціативи й активності робітничого класу і селянства» (Історія ВКП(б), Короткий курс, стор. 12). Вона говорить про робітників, як про «більш доглидний ґрунт» для революційної пропаганди. Різко виступає вона в цих статтях також проти буржуазної націоналістичної та запашадницької літератури.

Леся Українка багато уваги приділяла розповсюдженню марксистської літератури. Вона перекладає «Маніфест комуністичної партії» К. Маркса і Ф. Енгельса, пише до нього передмову і видає його у Львові в 1902 році. Передмова до «Маніфесту комуністичної партії» свідчить про розуміння письменницею вчення марксизму про неминучість загибелі капіталізму, про революційну роль організованого пролетаріату в боротьбі за новий соціалістичний лад. Популяризуючи це положення марксизму, Леся Українка пише про невідкладне завдання пролетаріату — «здобуваючи для себе права і полекні та здобуваючи тим самим силу і єдність і самосвідомість, йти до остаточної своєї цілі — соціальної революції».

Пропаганду ідей марксизму Леся Українка проводила і в інших роботах. В 1901 році вона переклала книгу Дікштейна «Хто з чого живе». В додатку цієї книги Леся Українка, пропагуючи марксистський принцип інтернаціоналізму, писала: «Свідомі свого стану робітники не повинні пважати на те, хто з них до якої віри чи народу належить... а повинні триматися спільно, одностайно, бо у всіх у них один ворог — стан батачів, капіталістів». Закінчуючи, письменниця закликає: «Щоб слушний час настав для повного визволення всіх робітників з неволі! Робітники всіх країн, єднайтесь! Єднайтесь, як вільний з вільним, рівний з рівним! Чия правда, того буде й сила!»

Під впливом ідей марксизму поглиблюється й розгортається дальша художня творчість Лесі Українки. Мотиви непримиренної класової боротьби з гнобителями, влеченість у неминучості революційної зміни капіталістичного ладу новим, справедливим устроєм, віра в кевіну роль «робочих людей» — пролетаріату в революції, ідеї интернаціоналізму з'являються в художніх творах Лесі Українки під впливом вчення марксизму.

Гарячою вірою в могутні творчі сили народу, вірою в неминучість загибелі царизму пройнятий її твір «Напис на руїні», написаний в 1904 році, напередодні революції. Давній єгипетський цар, щоб обезсмертити своє ім'я, цілою кров'ю й поту тисяч людей поставив собі величезний пам'ятник — піраміду. Пройшли віки, стерлося висічене на камені ім'я царя-тирана. А пам'ятник лишився як свідомство мистецького хисту народу:

І кожна цегла, статуя, колона,
Мережка, різьба і малювання
Незримими устами промовляє:
«Мене створив єгипетський народ!»

Умер давно той цар з лицем тирана,
Зоставсь по ньому — круг і збитий
напис.

Співи! не агадуйте, ви, вчені! не
шукайте,
Хто був той цар і як йому наймення;
З його могили утворила доля
Народу пам'ятник — хай згине цар!

Закликаючи до революції, до знищення тиранів-царів, Леся Українка прославляє немирущу велич народу. Ідея твору «Напис на руїні» співзвучна з висловлюванням О. М. Горького: «Народ — не тільки сила, що створює матеріальні цінності, — він єдине і невичерпне джерело цінностей духовних».

Думкою про интернаціональну єдність трудящих пройнята поезія Лесі Українки «Дим» (1903 р.). Малюючи картини тяжкого життя робітників в чужих країнах, поетеса приходить до висновку, що доля робітників всюди, де панує буржуазія, однакова, що спільний їх ворог — капіталізм, бо він

...краде людям сонечко веселе,
П'є кров з лиця і гасить людський
погляд
І барви всі рівняє сивизною.

Революція 1905 року викликала в творчості Лесі Українки піднесення. В часи розгортання революційних подій вона була спочатку на лікуванні на Каказі, а згодом в Києві та в Петербурзі. Як пише вона в листах цього періоду, музу її «обмарили суворий багрянень червоних корогів». Вона створює ряд поезій («Мріє, не зрадь», «Пісні про волю», «Упоєні на бенкетах кривавих»), в яких вітає революцію, прославляє борців за волю. Основним образом цих поезій є образ червоного прапора, який поменше вогнем і єдиною тією лави повсталого народу («Ось вони йдуть»). Леся Українка закликає народних співців об'єднати сумні пісні старого часу і створити пісні нові, які відповідали б пастроєм учасників революційних боїв:

Ви ж собі пісню створіте самі.
Пісню нову, щоб сіяла як промінь,
щоб гомоніла й буяла як племін,
так, щоб червона ясна корогва
з піснею вкупи творила дива!

Прямим відгуком на революційну боротьбу є драматичні твори Лесі Українки «В катакомбах» та «Осіння казка», створені в 1905 році. В центрі твору «В катакомбах» письменниця ставить образ протестанта, борця проти гніту і тиранії, раба-неофіта. Зустрівшись з проповідником покорі, захисником всякого рабства — єпископом, раб гостро заперече релігійну проповідь покорі, з гордістю проголошує гасла боротьби за волю:

...Я піду за волю проти рабства,
Я виступлю за правду проти вас!

Звернувшись до невірників з мужнім і сміливим закликом боротися за волю, раб-протестант іде в табір вагажко повстанців — Спартак.

Тема боротьби з царизмом розгорнута в драмі «Осіння казка». В образі робітників, які з червоними прапорами штурмують королівську укріплення і визволяють замкнену в темницю принцесу, Леся Українка в цьому творі в алегоричній формі змалювала боротьбу робітників за волю. Вводячи в сюжет піби давні події, Леся Українка завжди насащувала свої образи актуальним змістом, малювала картини життя народу свого часу.

Гаряче й мужнє слово Лесі Українки набирало гострої сатиричної сили в творах, в яких вона картала ворогів революції. В період 1905—1906 рр. вона

створила ряд сатиричних віршів («Веселий пан», «Практичний пан», «Пан народовець», «Пан політик»). Подібно до М. Коцюбинського, вона розкриває в цих творах потворне обличчя чорношотенців та папів-лібералів, які виступають в ролі душитель революції.

Художня творчість Лесі Українки відзначалася багатством і різноманітністю. Вона писала публіцистичні і літературно-критичні статті, ліричні поезії і драми, повісті і оповідання. В її творчості знайшла свій прекрасний вияв талановитість і обдарованість українського народу.

Останні роки життя поетеси були заповнені напруженою творчою працею. Тяжко хвора, прикута до ліжка, вона поспішає втілити в художні образи задуми, що її хвилювали здавна. Мужній, гарячий і сильний поетичний голос не лише її до останніх днів життя. Пишучи навіть на теми інтимних почуттів, змальовуючи природу, поетеса прагне створити образи, які приликають волі до життя і боротьби. Характерним для її пейзажної лірики є образ моря, океана, в якому поетеса усюбує могутні сили повсталого народу:

Гострим полиском хвилі спалахують
після бурі у місячну ніч,
наче військом месами двусічними
хоче зняти вражі голови з пліч.
Зброї полиск і гомін розкотистий...
Се непаще повстання гуде,
наче сила народна узброєна
без упину на приступ іде.

В найтяжчих умовах життя, переборюючи важкі настрої, викликалі невідступною хворобою, переслідуванням поліції, Леся Українка лишалася поетом-бійцем.

Хто вам сказав, що я слабка,
що я корюся долі?
Хіба тремтить моя рука,
Чи пісня й думка кволі? —

писала поетеса незадовго перед смертю. Кращий твір її останніх років — драма «Лісова пісня» сповнений оптимізму, віри в перемогу творчих сил народу

Мрія про вільне майбутнє — один з головних мотивів останніх творів поетеси. На заході своїх днів вона привітала нове революційне піднесення. Передчуттям революційної перемоги народу над гнобителями сповнений оди з передостанніх її творів — поезія «Про велетя» (1913 р.). Звертаючись думкою до рідного народу, вона бачить його в образі казкового велетня, який рве на собі пута:

І встане велетень тоді,
Розправить руки грізні,
І вмість розірве на собі
Усі дроті залізні.

Леся Українка була спільником пролетаріату в його революційній боротьбі. Про зв'язок Лесі Українки з пролетарським революційним рухом доводиться більшовицька газета «Рабочая правда» («Правда») в некролозі на смерть поетеси писала:

«Леся Українка, стоячи близько до визвольного громадського руху взагалі й пролетарського зокрема, віддавала йому всі сили, сіяла розумне, добре, вічне. Нам треба дякувати їй і читати її твори... Леся Українка змерла, але її бадьорі твори довго будитимуть нас до роботи — боротьби. Добра, вічна пам'ять письменниці — другові робітників».

Мужня, сповнена революційного пафосу поезія Лесі Українки є животворним джерелом високих ідей і благородних почуттів.

ВАРВАРА КУРАШОВА,
кандидат філологічних наук.

ГАННА САНКЕ

Комсомольський квиток

(Уривок з роману «Вгору», удостоєного Сталінської премії)

— Ти, певно, пишиш своєму Ерікові? Умовіть, щоб він відповідав тобі поки що на мою адресу. Буду пересилати тобі листи разом з панерами у виконком або з якоюсь okazjiю.

Відправивши листа Ерікові, Мірда пішла вулицями зруйнованого міста. «Повітовий комітет ВЛКСМ» прочитала вона на дверях одного будинку. Мірда зупинилась. Там працює Ельза. Чи можна зараз погубувати її, зійти поговорити? Мабуть, у неї термінова робота. Мірда вже хотіла йти далі, але потім вернулася і пішла нагору.

Коли Ельза побачила Мірду, вона радісно здивувалась.

— Ти тут! А я щойно хотіла послати за тобою, — сказала вона. — Я розповіла про тебе нашому секретареві, і він хоче з тобою поговорити.

Не давши Мірді опам'ятатися, вона повила її в кабінет секретаря Умаліса.

Умаліс — молодий, у військовій формі без погонів, з гвардійським значком і орденами на грудях. Граву щокру пересідав неглибокий шрам, але він не спотворював обличчя, а надавав йому трохи суворой, бойовничой краси. Стрі очі, які, певно, бачили немало героїчних подвигів і завзяття, дивились на Мірду привітно, підбадьорюючи і розвідали її пняковість.

— Товаришка Янсон розповідала мені про вас, — посміхнувся він їй, помітивши, що Мірда почервоніла, додав: — Не бійтеся, не тільки погане говорила. Мені хотілося з гучути від вас особисто, що заважає вам розгорнути роботу. Може, сильними зусиллями вдасться усунути перешкоди.

Спочатку Мірді було важко говорити, але Умаліс учив простими запитаннями зв'язувати нитку розповіді, коли здавалось, що та ось-ось обірветься. Це, власне, не була офіційна розмова, а дружня бесіда, наприкінці якої Мірда й сама дивувалась, як вона могла розповісти людині, яку бачила вперше, навіть про свої особисті переживання після того, як урвалася їх дружба з Зентою, про свою причетність, про неприязнь до Майги і її вплив на Зенту і, нарешті, про гостру сутичку з Рудісом Лейнінем і сумнів — чи можна його визнавати за комсомольця.

— Може, це неправильно; я думаю, що в комсомол треба приймати тільки тих юнаків і дівчат, які свідомо віддані нашій справі, — сказала вона.

— Комсомольська організація виховує своїх членів, — сказав Умаліс. — Ми не вимагаємо від усіх тих, хто вступає до організації, щоб вони були вже зрілими, сформованими людьми. Але одного ми все-таки обов'язково вимагаємо: щоб вони йшли до нас з чистим серцем, з бажанням стати такими людьми. Якщо хтось керується іншими мотивами — кар'єрою, користю, хоче примазатися, то такому в комсомолі не місце і не буде. І вам, товаришко Мірда, надалі треба врахувати, що залучення кращої молоді до комсомолу є

завданням не самого лише комсорга, але й обов'язком кожного комсомольця.

Він, паче, думає, що легше давати батьківські поради, аніж самому їх виконувати, — посміхнувся він. — Це правда. І все ж, якби я хотів дати вам одну раду: треба почати політичне вивчення. Політика — не сухий і не абстрактний предмет, вона саме життя і є також засобом для правильного розуміння і спрямування життя. Варта жалю людини, яка не орієнтується в політиці, а відтак і в житті. Вона раз у раз заплутується, як курка в клоччі, вірить кожній плітці, не розуміючи, о плітці і чутки також є політикою — політикою ворога. Вивчайте історію партії?

Мірда заперечливо похитала головою.

— Почніть звичати. Ви перекопаетесь, що це захоплююча розповідь про героїчну боротьбу пролетаріату, про мудрих, геніальних вождів трудящих. Ви знайдете там пояснення багатьох чоту з того, що бачиш навколо себе, але йоді не розумієш. Ну, поки що, мабуть, досить, — закінчив він, підбадьорюючи. — Ми зустрічаємось, правда, вперше, але не воганше. Сподіваюся, що тепер ви будете частіше відвідувати нас. Коли щось гнітить, не вдається — прийдіть або напишіть. Домовились? — він взяв обома своїми руками руку Мірди і дружньо потиснув.

— Я дуже вдячна... дуже вдячна... — повторювала Мірда.

Вона йшла з кабінету окрилена. Кожне почуте слово на не врізалось у пам'ять назавжди. Кожна порада, як треба поводитись, пов'язалась в її уяві з життям молодості і з її особистими життям, яке надалі буде сповнене великою, піднесеною працею і навчаннями.

Коли прийшла на квартиру батька, вона переглянула всі книги і знайшла серед них «Як гартувалася сталь» (Островського) дитяською мовою, книгу, яка колись вже заставила її плакати. Це було за фашистського панування, коли вона була змушена наймитувати у Саркалісі. Тоді вона вийняла її з батькового ящика, закопаного потай, і таємно читала в короткі хвилини відпочинку, замикаючись у сараї. Навідома як гітка Саркаліс знайшла сховану в полові книгу і показала Відомові. Той зчинив такий гвалт, що, здавалось, Мірду зараз же розстріляють, і на її очах він розірвав книгу й кинув у огонь.

Мірда почала перегорати сторінки книги і пригадувала кожен прочитаний рядок, знайшла сторінку, на якій тоді урвалася читання. Це було місце, де герої їхали будувати залізницю. Вона примостилася на дивані й почала читати далі. Перед очима, як наяву, виникли осінній ліс, дощ, грязюка і барак, який продувало вітром; вона немов відчувала мокрий, холодний одяг, що прилип до тіла; вона бачила мерзлу землю, яку цілголодні і погано вдягнені юнаки добувають примітними інструментами, прокладаючи залізницю. Її захопила непереможна сила і витривалість, майже надлюдська енергія молоді, яка подолала, нарешті, опір суворой природи. «Якою мужньою красою, якою силою духу натхнені ці сторінки, — думала вона. — Хіба ми, сучасна молодь, не можемо бути такими, як герої цієї книги! Адже батьківщина закликає нас, вимагає негайної допомоги, а ми ось зайняті тим, що порпаємось у своєму дрібязковому самолюбстві».

Мірда так захопилася книгою, що не почувала як повернувся батько. Вона опам'яталась тільки тоді, коли відчинилися двері кімнати.

Мірда розповіла батькові про свою зустріч з секретарем повітового комітету комсомолу. Виявилось, що батько добре знає його по фронту.

— Хороший хлопець! — сказав він. — Ще в Естонії, під час відступу командував рогою. Бився під Ленінградом, де його було покинено. З запасного полку його не хотіли відпускати на фронт, але Умаліс не з тих, кого можна затримувати в тилу. Він був комсоргом нашої частини. Завжди його можна було бачити там, де виникало побоювання, що необстріляні ще солдати заважаються під жахливим вогнем. Часто ми дивувалися з його витривалості і щастя — скільки разів йому дримало го руку, го голову, але серйозно не зачіпало, і він повертався з бою, посміхаючись, як сама весна. Одного разу йому пристрелило м'якоть руки. Його хотіли евакуювати в госпіталь, але хіба Умаліса можна умовляти? Він зумів переконати лікарів, що в нього тіло швидко гоїться, і заготлось. А через кілька днів санітари витягли його з поля бою з простоленими грудьми, ледве живого від втрати крові. Тут вже нічого не допомогло. Можливо, і спробував би опиратися, щоб не їхати в тил, але він не міг навіть говорити. Це було для нас великою втратою... Ах, Мірдо, коли б ти бачила, яких чудових хлопців виховав фронт! І які хороші люди йоді гинули... І часто бувало — стоїш біля свіжої могили і не можеш піти. Здається, що твоє серце теж законали в яму. І ти запалюєшся такою люттю, такою ненавистю до фашистів, що хочеться зараз же знову в бій...

Мірда притихла і, затамувавши подих, слухала батька. Вона подумала про Еріка — він теж уявився їй таким, що йде в найжорстокіший огонь, сміливим і самовідданим повним невипуском до убиць своєї сестри і спустошителя. Вона не мала сумніву в тому, що Ерік став таким самим, як батько мавова: Умаліса, інакше... «Що інакше? — вона здригнулась. — Інакше не може його дуже любити...».



Умаліс вручає їй маленьку книжку — комсомольський квиток.

В 1936 році, в дні, коли в Москві так блискуче пройшла декада української музики, газета «Правда» писала:

«Найбільший успіх випав на долю артистки Петрусенко. Незважаючи на те, що вона форсує свій безсумнівний ліричний голос, звук його, сріблястий, теплий та хвилюючий, надовго залишиться в пам'яті» («Правда», 23 березня 1936 р.).

Така рецензія дорога і приємна кожному артистові. А ось як сама Петрусенко змальовує найвищу радість, пережиту нею в ті дні. В газеті «Комуніст» того ж 23 березня 1936 року під заголовком «Найщасливіший день мого життя» вона пише:

«Що переживала я, що переживав кожний з нас — важко розповісти, бо немає потрібних слів для цього... Оплески великого Сталіна — хіба це не найвища нагорода, хіба міг хто про це мріяти? І нарешті пам оголосили — ми запрошені до Кремля. Нас приймає товариш Сталін, керівники партії й уряду. Це вже межа радості, межа великого щастя...»

І далі, кількома рядками нижче:

«...Товариш Сталін міцно потиснув мою руку, поздоровив з успіхом і великими досягненнями. Про наш театр він сказав:

— Ви своїми гастрольями оновили репертуар нашого Великого театру, урізноманітнили його. Я радий вас бачити і чути в столиці. Сподіваюся, що в наступному році, під час вашого майбутнього приїзду, ви здивуєте нас ще більшими досягненнями».

...В убогій оселі глухого колись містечка Балаклії на Харківщині в 1900 році народилася майбутня народна артистка Оксана Петрусенко. Сім'я жила дуже бідно, батько — робітник бував не раз без роботи. В шуканнях бодай якого-небудь заробітку він з сім'єю переїхав до Севастополя. Там Оксана вперше переступила шкільний поріг, і там же уперше прозвучав її ніжний голос у шкільному хорі. Учителі захоплювалися

НАРОДНА артистка

До 10-річчя з дня смерті Оксани Петрусенко



Оксана Петрусенко

народними піснями у талановитому виконавці Оксани, їй пророкували велике майбутнє...

— Треба тільки вчитися, розвивати свій голос, — радили вони. Проте для навчання потрібні гроші, і невеликі гроші, а де їх взяти робітничий? А тут ще насувається страшний для бідного люду 1914 рік, почалася імперіалістична війна, а незабаром помер у

лікарні, знесилений працею, Оксанин батько. Не до науки тепер було. Дівчині довелося піти працювати на завод.

Лише Велика Жовтисва соціалістична революція відкрила перед Оксаною шлях до мистецтва. Талановита дівчина скоро знайшла своє місце в оновленому революційному житті.

В 1920 році Оксана Петрусенко в складі українського мандрівного театру приїжджає до Києва і тут зустрічається з прославленими корифеями української сцени Марією Заньковецькою та Панасом Саксаганським, які були захоплені її чудесним голосом.

Оксана Петрусенко вирушила в довгу путь артистки: від Дніпра до Волги, а там від Казані до Астрахані, а потім по містах Уралу.

Але вже тісно стало молодому квітучому талантові в репертуарі напівмандрівного театру. Петрусенко тягнуло на оперну сцену. У 1928 році Оксана — артистка Казанського оперного театру.

В 1934 році Петрусенко переїхала на Україну і вступила в київську столицю оперу, а за два роки її чудовий голос достойно оцінили і в Москві.

В 1939 році прославлена артистка приїхала до Львова разом з переможними військами Червоної Армії, яка звільнила Західну Україну від ярма польської шляхти. Три дні тривали у Львові Народні Збори, які одногласно прийняли рішення про возз'єднання Західної України з квітучою Радянською Україною. В концертах, які відбувалися на честь возз'єднання, Оксана Петрусенко своїми чарівними піснями хвилювала і підносила серця звільнених братів.

Вона померла 15 липня 1940 року, але пісні її продовжують жити і по її смерті. Записані на плівку, їх розносять радіо по всіх кутках нашої безмежної Вітчизни. Оксану Петрусенку продовжують слухати мільйони. Її голос, її чарівна народна пісня у грамофонному записі хвилюють нас.

ВСЕВОЛОД ЧАГОВЕЦЬ.

В середу вранці Мірдаза прокинулася ще влосвіта й не могла більше заснути. Який сьогодні незвичайний день! О комедій їй треба з'явитися на бюро повітового комітету комсомолу, і там вирішиться, чи достойна вона бути членом комсомольської організації, чи, може, їй порадять почекаати, підучитися. Але ж вона тільки ще починає осягати істину, що все життя комсомольця повинно бути боротьбою за нове життя, боротьбою проти всього того, що заважає радянській країні, радянській людині в могутньому рухові вгору, боротьбою проти всіх темних сил, проти дрібязковості, байдужості, егоїзму.

В комітеті вона зустрілася з Зентою і щиро потиснула їй руку, начебто вони дуже довго не бачилися і між ними нічого не сталося. Приїхав також Рудіс Лейвінь і молодь з інших волостей.

Першою на бюро викликали Зенту. Мірдазі здавалося, що та занадто довго лишається за дверима, які відчинилися і зачиналися беззвучно і якимось особливо урочисто. «Що я скажу, коли надійде моя черга?» — думала вона, і раптом їй здалося, що в її житті не було нічого такого, що могло б цікавити таких людей, як Упмаліс, який пройшов довгий бойовий шлях і проливав на фронті свою кров заради того, щоб її, маленьку й непомітну Мірдазу, вирвати з лабет Саркалісів і фашистів і дати їй пугівку у вільне й широке життя. Поринувши в думки, вона не помітила, як двері знов розчинилися, і стрепенулася, почувши своє ім'я.

Увійшовши, вона одним поглядом охопила всіх людей, що були в залі. Пізнала тільки двох — Упмаліса і Ельзу. Секретар дивився на неї привітно і, помітивши її хвилювання, підбадьорююче хитнув їй головою. Цей легкий кивок, ясна, дружня усмішка заспокоїли Мірдазу, надали їй сміливості й упевненості.

Мірдазі ставили різні запитання. Вона відповідала. Але, коли їй запропонували розповісти свою біографію, її знов охопили сумніви й почуття несповищеності, що їх вона вже допіру відчувала в приміській. І знову підбадьорюючий погляд секретаря Упмаліса допоміг їй оволодіти собою, з вуст її полилася проста, невимушена розповідь селянської дівчини.

Їй задали кілька останніх запитань, а потім заговорив Упмаліс. Він позитивно схарактеризував запальність Мірдази в

перші дні після приїзду Ельзи, але засудив її самолюбство й причливість до Зенти, що негативно відбилися на всій комсомольській роботі у волості. У Мірдазі на очах навернулася сльози. Їй здавалося — зараз буде висповідок, що такий дурний, упертий дівчині не місце в комсомолі.

Мірдаза Озол багато працювала і добре працювала, — почула вона дальші слова Упмаліса, — але ми сьогодні її вітали б ще палкіше, коли б вона і решту молоді у волості запалила властивим їй ентузіазмом. Великий поет Райніс говорив: «Сила, якої не відчувати в крапінці, стає могутньою в морі». Цього в своїй роботі не врахувала Мірдаза Озол. Але їй властива одна чудова якість — сміливість у визнанні своїх помилок, і це є запорукою того, що вона їх виправить. Пропоную прийняти Мірдазу Озол в організацію лепінського комсомолу.

Палаючими очима Мірдаза дивилася на бюст Леніна, захоплюючись його широким натхненням чолом і гострим поглядом. «Він знайшов у собі відвагу, почав боротьбу за новий, небувалий устрій, повів за собою мільйони людей, переміг незліченних ворогів».

Погляд зупинився на портреті Сталіна, і Мірдазі здалося, що проникливим поглядом великий вождь дивиться їй просто в серце. Мірдазу охопила тепла хвиля «Як мені дякувати тобі, що повернув мені свободу, життя, молодість!..».

— Ми чекаємо від тебе роботи, самовідданості й вірності справі Леніна—Сталіна, — наче у відповідь на свої думки і почуття чує вона слова секретаря Упмаліса.

Він вручає їй маленьку книжечку — комсомольський квиток. Після цього він обома руками тисне їй руку й поздоровляє як члена комсомолу. Її поздоровляють і інші, чийсь руки обіймають її і гарячі губи цілують у щок, — це Ельза, яка дивиться на неї вологими очима й хоче щось сказати, але не може вимовити слова від надміру почуттів.

В приміській Мірдазу схилила в обійми Зента, — вона чекала за дверима, поки подруга вийде. Не звертаючи уваги на присутніх, обидві дівчини цілувалися, плакали і сміялися, почувуючи, як миттю зникла темна сила дрібязкового самолюбства й уразливості, що розлучила їх в останні місяці.

Переклав АНДРІЙ ГОЛОВКО.

ЯК МИ ПІКЛУЄМОСЬ ПРО ДІТЕЙ І МАТЕРІВ

Широко відмітили жінки-активістки міста Могилів-Подільського Міжнародний день захисту дітей.

З ініціативи і при безпосередній допомозі ради громадських працівниць Могилівська вулиця і квартали комітети скликали в цей день збори жінок. Але де ж зібратись такий великий кількості людей? Після деяких міркувань вирішили скликати збори в приміщеннях середніх шкіл на вулицях Комсомольській, Пумпінській, Свердлова та на проспекті.

Радісно було дивитись того хорошого дитячого дня на барвисту, гомінку масу жінок, дітей та підлітків, що заповнювали зелені шкільні майданчики, бо здобільшого збори відбулися на свіжому повітрі.

Доповідачки говорили про настання матір'ю в нашій соціалістичній країні, про піклування радянської держави за жінок і дітей. Розповідали про важке становище матерів в капіталістичних країнах. Після доповідей і виступів жінок-активісток грали духові оркестри, веселилася, танцювала молодь.

Наша рада громадських працівниць при міській Раді депутатів трудящих безустанно піклується про дітей та матерів. В місті та селах району є дитячі садки, будинки, де виховуються діти-сироти.

Якось жінки-активістки Швачко та Хуторни сигналізували жіночій раді про неспорядки в дитячому садку № 2. Спеціальна комісія, призначена виконкомом міської Ради депутатів трудящих, до якої увійшла і член міської ради громадських працівниць, директор будинку піонерів Валентина Варуха, виявила чимало недоліків у вихованні і господарській роботі цього закладу. І незабаром керівництво садка було змінене.

На одному засіданні нашої ради громадських працівниць ми вирішили особливу увагу приділити будинку для дитини, що знаходиться в Могилів-

Подільському. Я особисто вже не один раз бувала в цьому великому, світлому будинку на околиці міста. Тут виховують малюків від місяця або й менше до чотирьох років. Держава взяла на себе виростити немовлят, що втратили батьків, допомогти самотнім матерям, які матеріально не можуть забезпечити виховання своїх дітей.

Немовлят вирощують не лише на штучному харчуванні, а й при допомозі жінок-донорів, що дають їм своє молоко. Наша жіноча рада прийняла рішення допомогти будинку дитини надати найбільше таких матерів-донорів, розяснюючи жінкам, яка це благородна справа.

Під свій нагляд ми взяли також сім'ї загинувших фронтовиків та інвалідів Вітчизняної війни. Доручили безпосередньо керувати цією роботою члену ради громадських працівниць Тамарі Хоптній. Вона сама втрачала на фронті чоловіка.

Не раз при допомозі ради громадських працівниць сім'ї фронтовиків отержували одногосподару грошову допомогу від міської Ради депутатів трудящих. За останній час видано понад 15 тисяч карбованців допомоги.

Але на цьому піклування ради громадських працівниць не закінчується. Тамара Антрівна вважає своїм обов'язком простежити, щоб кожна ці була втрачена сім'я могла вижити.

В цьому місті багато зелених на березі Дністра дає нам де відпочити. Ми відносимося й за те щоб і на п'яв'ях створити для відпочинку дітей спеціальні майданчики. Піклування про підросла молодь — одна з найважливіших обов'язків.

МАРІЯ СЕДОВА,
голова ради громадських працівниць при Могилів-Подільській міській Раді депутатів трудящих, Вінницької області.

ПОДАРУНОК ЖІНКАМ



Мешканці великого житлового будинку в столиці України по вулиці Свердлова № 26 одержали прекрасний подарунок. Нещадно там стала до ладу домашня механізована пральня.

Поруч з пральним залом є спеціальне приміщення, де за довгими столами домашні господарки можуть анірувати свою білизну за допомогою електричного праса. Ці послуги доступні для кожного. Прання, сушіння і прасування кілограма білизни коштує один карбованець.

Обслуговувати, зокрема інструктори-приймальники Парасковія Федорченко та Марія Чухрай, чуїно і уважно ставляться до відвідувачів.

Часто буває тут інженер Марія Поляшко. (На фото—справа). За її проєктом будували цю пральню. Тепер Марія Олександрівна працює над новими проєктами домових механізованих пральень.

Фото С. Білозерова.

В червні в Києві, в приміщенні театру юного глядача була влаштована виставка трикотажних і текстильно-галanterійних виробів, організована Головтрикотажесом Міністерства легкої промисловості УРСР.

Відвідувача, який переступив поріг виставки, вражала барвистість експозиції. Здавалось, найрізноманітніші барви змагалися тут між собою з багатістю відтінків, в тонкості кольорів, в чистоті мізеруноків. Бабили око львівські трикотажні вироби, не можна було відірватися від стелі з чудесними рушниками полтавської фабрики. Черкаська, кременчуцька, житомирська, рубіжанська та багато інших фабрик України прислали свої вироби на виставку.

Найдовше сплиналися відвідувачі біля стелі киянської харківської, одеської та чернівецької трикотажних фабрик, а також біля виробів киянського ательє індивідуального пошиву. Їх вироби захоплювали кожного відвідувача.

Вироби отії з найбільших на Україні трикотажної фабрики імені Розі Люксембург займали великий стелю посеред зали.

Серед багатого асортименту

НА РЕСПУБЛІКАНСЬКІЙ ВИСТАВЦІ ТРИКОТАЖУ



Біля стелю трикотажної фабрики імені Розі Люксембург.

Фото С. Білозерова.

різних виробів жіночого і дитячого вбрання виділялися високого гатунку білизна. Шовкова білизна з вертикального трикотажу — чудесна. Цей трикотаж густого в'язання на перший погляд трудно відрізнити від високого гатунку шов-

кових тканин. Особливо ж привертала увагу жінок-відвідувачок художні вишивки на жіночих сорочках.

Фабрика пошала на виставку цікаву новинку: теплу дитячу білизну з вовною. Гладенька, шовковиста з лицьового бо-

ку і пухнаста з середини, білизна оберігає ніжне тіло малюків від холоду і простуди.

З киянської фабрикою імені Розі Люксембург змагалися (і не безуспішно) харківська фабрика імені Мікояна. В центрі уваги — шерстяні жіночі жакети; багато і різноманітні оздоблені ручною вишивкою, вони викликали загальне захоплення відвідувачів.

Багато місця на виставці було віддано чернівецьким трикотажним фабрикам. Нечетке місто Чернівці можна назвати містом трикотажу. В цьому місті трикотажних фабрик, і кожна з них має свій виробничий профіль, своє лице. З приміщення сплиналися в відвідувачів білизна з так званих плюшового трикотажу.

Високої якості продукцію виставляла на своїх стелях одеська трикотажна фабрика.

Окреме місце на виставці належало високоякісним виробам киянського ательє індивідуального пошиву.

Виробнича діяльність трикотажних фабрик підкорена одній меті: якомога краще задовольнити везростаючі запити радянського споживача.

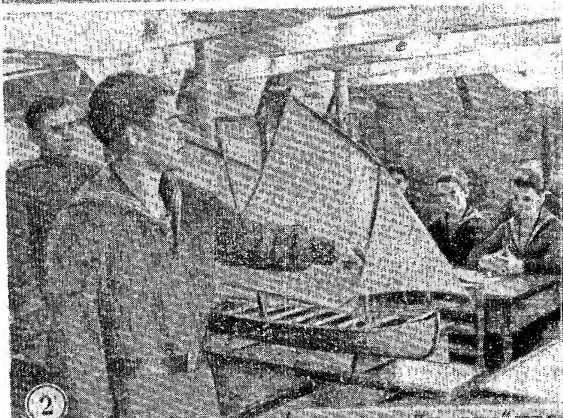
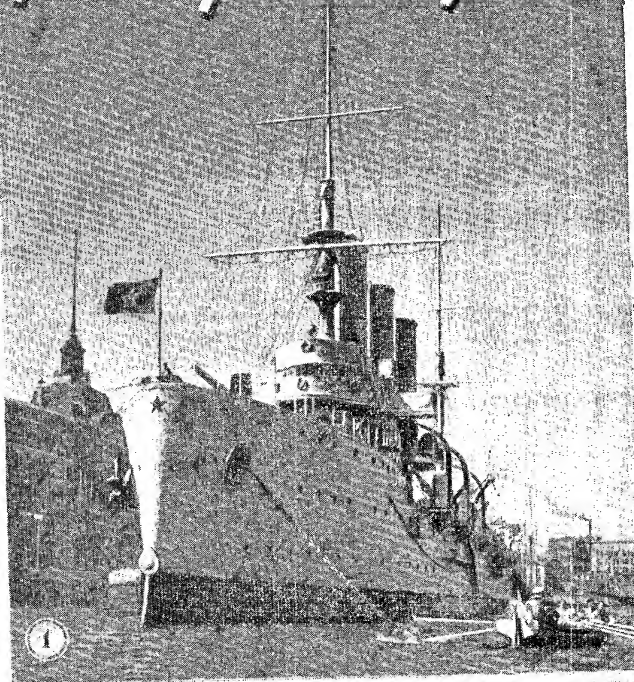
М. ЯРОВИНСЬКА.

На крейсери "АВРОРА"

У Ленінграді, на річці Неві стоїть історичний крейсер «Аврора», з якого в ніч на 25 жовтня 1917 року пролунали постріли по Зимовому палацу, де засів контрреволюційний уряд Керенського. Тепер на крейсері навчаються нахімовці.

1. Загальний вигляд «Аврори».
2. У кабінеті військово-морської підготовки.
3. Відмінник навчання біля меморіальної дошки.
4. Вихованець нахімовського училища М. Григор'єв відбиває склянки (години).
5. Капітан першого рангу у відставці Л. А. Поленов під час боротьби за радянську владу у 1917 році служив мічманом на крейсері, а пізніше командував «Авровою». Л. А. Поленов розповідає відвідувачам про історію корабля.

Фото Б. Уткіна.



«КРЕЙСЕР «АВРОРА» ГРОМКОМ
СВОИМ ПУНКТОМ НАКАЗАНИХ НА
ЗІМНІЙ АРОРЕН ВОЗВЕСТИ
25 ОКТЯБРЯ НАЧАЛО НОВОЙ
ЭРЫ-ЭРЫ ВЕЛИКОЙ
СОЦИАЛИСТИЧЕСКОЙ
РЕВОЛЮЦИИ!»

3



ПЕДАГОГІЧНА ПОРАДА

ВИХОВАННЯ НАВИЧОК КУЛЬТУРНОЇ ПОВЕДІНКИ У ДІТЕЙ

Виховуючи у дітей навички культурної поведінки, батьки й педагоги здійснюють постанову В. І. Леніна про те «...щоб уся справа виховання, освіти й навчання сучасної молоді була вихованням у ній комуністичної моралі».

Пам'яті діти рано починають виховуватися і вчаться в державних закладах — дитячих садках, школах. Але це не знімає батьків від виконання їх обов'язків — виховувати своїх дітей, а, навпаки, зобов'язує уважно ставитись до всього того, що діти набувають в державних закладах, і продовжувати єдину лінію комуністичного виховання дітей дома.

Виховання навики поведінки у дітей є не лише прищеплення їм тих чи інших навичок, а й усвідомлення, набування певних уявлень про речі, з якими дітина стикається, про людей, з якими вона спілкується. Одночасно у неї виховуються і певні відношення, симпатії, соціалістичне ставлення до речей, людей, праці, що має велике значення для формування майбутньої людини.

Спрямовуючи поведінку дітей в малючих життєвих справах, батьки й педагоги починають виховувати у них високі якості нових людей.

Ці речі поведінки нової людини виховуються у дітей в процесі повсякденного, правильно організованого життя. М. І. Калінін неодноразово вказував, що «ці якості не можна прищепити дитині за допомогою красивих проповідей або соціальістичних викриків. Вони можуть бути глибоко введени у свідомість дитини лише порядком повсякденного щоденного виховання».

Тому дуже важливо організовувати життя дітей за сталым режимом, встановити для них певні правила поведінки і в процесі повсякденного життя виховувати у них культурні навички. Переважний досвід виховання дітей дошкільного віку показав, що навіть діти молодшого віку — 3—4 років можуть швидко навчитися самостійно акуратно їсти, умиватись, мити руки перед їдою і коли сбиратись, одягатись і роздягатись, акуратно складати або вшити свій одяг на місце, користуватись носовою хусткою. Діти старшого дошкільного віку можуть підком самостійно, без нагадування мити обличчя, шию, нуха, чистити зуби, почесати рот після їди, перед сном мити ноги, митись до пояса, додержувати певного порядку за столом: їсти охайно, правильно користуватись ложкою, виделкою, ніжом, серветкою.

Але до всього цього дітей з самого малку треба терпляче привчати. Спершу слід пояснити їм, для чого це потрібно, показати як саме краще це зробити. Наприклад, щоб добре, акуратно помити руки, треба спочатку змочити рукави, змочити руки під струменем води, потім пам'ятати їх, покласти мило на місце (бо діти люблять гратись милом), а вже потім добре помити їх, витерти сухо рушником. Далі слід пильно стежити за дитиною, нагадувати їй, коли вона забуває, щоб виконувала все так, як їй показали. Згодом вона вже сама все робитиме без нагадування.

Поступово дорослі позиції привчати дітей виконувати нескладні доручення — прибирати іграшки в своєму куточку, полити квіти, нагороджувати рибку в акваріумі, полити ложки на стіл. Діти 6—7 років повинні стежити за чистотою свого костюма, пришивати гузіки, коли вони відриваються, тощо. Дітей з такого віку треба привчати до самообслуговування.

Батьки і педагоги поступово навчають дітей доводити початку справу до кінця, виховуючи при цьому волюв якості — витримку, терпіння, наполегливість, ініціативу, вміння самостійно справлятися з труднощами, навчають акуратно користуватись іграшками, речами, берегти їх, прибирати на місце, привчають дітей до посильної праці і ставитись з любов'ю до неї. В повсякденному житті треба виховувати у дітей скромність, чесність, правдивість, приязнь, вічливе ставлення до товаришів, членів сім'ї, старших людей, взагалі до дорослих; привчати дітей вітатись, входячи в приміщення та при зустрічах з товаришами, дорослими, виходячи прощатись, вічливо проєхати допомогти, дякувати за послугу, уступати місце старшим, слабим; привчати дітей вислухувати і виконувати вказівки дорослих, словом, формувати у дітей уміння жити і працювати в колективі, по-комуністичному ставитись до людей.

Твердий режим, певний порядок в житті дитини, що забезпечує чергування цікавих ігор та занять з відпочинком, рухом і спокоем, своєчасний достатній сон, своєчасне харчування і перебування дітей на свіжому повітрі, створює умови не тільки для нормального розвитку дітей, а й сприяє успішному вихованню навичок культурної поведінки.

Порушення режиму або відсутність його шкідливо відбиваються не лише на фізичному вихованні (недокрів'я, розлад нервової системи, перевтом), а і на розумовому, моральному, естетичному вихованні дитини.

Велике значення для виховання навичок поведінки має також організація куточка для гор та занять дитини. В квартирі треба виділити найкращу світлу кімнату або куточок для дитини, поставити тут невеликий столик, завішати 50—55 см, маленький стільчик заввишки 26—28 см, з тріх увітнутою синією і увігнутим сидінням, щоб зручно було сидіти. Біля столу слід поставити етажерку або прибити полицю, щоб складати іграшки, книжки, папір, свічки тощо. На підлозі біля стінки можна простелити килимок, на ньому розкладають іграшки (будівельний матеріал, візочки, конячки тощо), якими зручно гратися на підлозі. Трошки далі привчають назеньку вішалочку для рушників, для одягу. Дорослі разом з дітьми розташовують всі ці речі краще зручно, в певному порядку і завжди додержують його; поступово діти самі привчаються підтримувати заведений порядок.

Коли в дошкільному віці навички поведінки виховують у дітей правильно, тоді легко виховувати їх в шкільному віці. Якщо батьки недостатньо звертають увагу на виховання дітей з малку, вважають, що краще виховувати їх, коли вони підростають до школи, діти набувають неправильні навички, від яких їм важко відлучити. Видатний педагог А. С. Макаренко про це писав: «Гарно виховати свою дитину легко може кожна людина, якщо вона тільки правді цього захоче, а крім того, це справа приємна, радісна, цікава. Зовсім інше — перевиховання. Якщо ваші дитини виховувались неправильно, якщо ви щось прогавили, мало про неї думали, а то буває й полінувались, занехали дитину — тоді довго доведеться переробляти, виправляти. І от ця робота неприємна, робота перевиховання — вже не так легко діло».

Тому, правильно виховуючи у дітей дошкільного віку навички поведінки, ми полегшуємо дальший процес виховання.

В шкільному віці життя дітей ускладнюється. У них з'являються нові обов'язки. Ці обов'язки школярів зафіксовані в «Правилах для учнів», з якими повинні ознайомитись і батьки. З цих моральних норм і вимог витікають певні правила культурної поведінки учнів, відповідні культурні навички і звички: бути завжди чистим, причесаним, охайно одягненим, підтримувати чистоту й порядок в книжках, в школі, в кімнаті, в своєму куточку. Педагоги й батьки свою виховну роботу з дітьми повинні проводити так, щоб всі вимоги школяр виконували, в міру своїх можливостей, власними силами, не перекладаючи неприємну роботу на інших — матір, бабусю, старших сестер.

Треба привчати дітей берегти речі. Всі речі діти повинні держати завжди в певному порядку, виконуючи правило — кожній речі своє місце. Особливо треба виховувати у дітей дбайливе ставлення до соціалістичного майна, привчати дітей не псувати квітів, дерев, не толочити траву і т. п.

Школярі мають привчатись до організованості в заняттях, в праці, грі, відпочинку, розвагах. Вони повинні виконувати режим і розпорядок в сім'ї, а в школі: вчасно вставати і лягати спати, їсти, вчити уроки, гратись, відпочивати.

Треба привчати дітей уникати неробства, цінувати свій і чужий час. Вони повинні вміти регламентувати свій час, розумно розподіляючи його на готування уроків, для роботи в господарстві, на допомогу батькам, відвідати певний час на гри, розваги та позакласне читання, відвідування кіно, театру тощо.

Пункти 16 і 17 «Правил для учнів» вимагають від них бути уважними до старших, слабких, маленьких дітей, уступати дорогу, місце, допомагати їм. Школярі повинні допомагати батькам доглядати молодших братів, сестер, шанувати, любити їх, усвідомлювати й почувати обов'язок і вячність до батьків за тогдлі і виховання.

Діти повинні слухати своїх батьків, виконувати всі їх розпорядження й доручення, допомагати їм в роботі та господарстві: принести дров, води, сходити в магазин, взяти участь в прибиранні квартири. Діти змалку повинні привчатись почувати себе членами колективу в сім'ї, в дитячому садку, в школі, виконувати певну роботу по обслуговуванню не лише себе, а й колективу, почувати певну відповідальність за благополуччя цього колективу.

Будучи в міру ласкаві й вимогливі до дітей, батьки й дорослі повинні поважати дітей, не ображати їх, показувати приклад дбайливого, привітного, уважного ставлення до людей, виховувати у дітей соціалістичний гуманізм.

Позитивних наслідків у вихованні дітей батьки досягають особливо тоді, коли вони мають систематичний зв'язок з дитячим садком, школою, коли знають і підтримують вимоги вчителів, піонерських і комсомольських організацій.

Здоровий, культурний побут в сім'ї, сильна, дружна виховна робота батьків, вихователів, учителів, піонервожатих забезпечать виховання нового покоління, майбутніх будівників комуністичного суспільства.

ТЕТЯНА ГУБЕНКО,

старший науковий працівник
Українського науково-дослідного
інституту педагогіки.



ПО РАДЯНСЬКІЙ УКРАЇНІ

1. Кітобійна база «Слава» в Антарктики повернулася в м. Одесу. 2. Чемпіонка СРСР з плавання Марія Гавриш (Українка СРСР). 3. Виступ фізкультурниць у Вінниці. 4. Майже по всіх селах Львівщини організовано медичні пункти. Колгоспниця Парасковія Наушко на медпункті села Мелехова, Брюховицького району. 5. Робітниця консервного заводу ім. 8 березня у Херсоні Н. Осавулетю (справа) і Р. Григор'єва пакують консерви. 6. Агроном Віра Білостоцька (зліва) консулює ланкову артіль ім. Шевченка Ірклівського району на Полтавщині Онисю Сабадаж, як краще доглядати косягиз. 7. Депутат Верховної Ради СРСР Степанида Варниця в цеху на Чернівецькій текстильній фабриці. 8. Ланкова колгоспу ім. Сталіна, комсомолка Пелагея Недомірко (справа) і колок комуніст Юрій Шевчук купують книги в сільському книжковому магазині с. Звергова, Куликівського району, Львівської області.

БІБЛІОГРАФІЯ

„МАРІЯ“

До книг, що показують розквіт творчих сил радянського селянства, належить роман Г. Медінського «Марія», удостоєний цього року Сталінської премії. Основний герой роману — голова колгоспу «Підсосенки» Марія Карпівна Морозова, сідомість якої проявляється інтересами держави, бажанням ще вище підняти добробут і духовний рівень колгоспників. Усе життя Марії Карпівни — в колгоспі, про нього вона дбає, як про власну долю.

Ставлення героїні до праці, в якій розкривається вся її душа, присвячені країні сторінки твору.

Вибухнула війна. Марія вирушила чоловіка на фронт. Для Батьківщини почалися дні суворих випробувань. І от саме в ці часи на повну силу виявився міцний гарт радянської жінки — гарт людини, вихованої радянським ладом, напою рідною комуністичною партією.

Колгоспники обирають своїм керівником Морозову. Висока довіра односельчан Марія прагне виправдати якнайкраще. Вона сміливо береться за прискорене будівництво електричної станції, по-бойовому організовує весняну сівбу, збирання врожаю без найменших втрат. «Як біділка працює», — каже про Марію старий колгоспник Фомич.

Автор відображає в своєму творі життя російської селянки, її патріотизм, натхненну працю, ідейне зростання, її шлях до щастя. В книзі створені чудові образи трудівниць, що виступають як велика сила сучасного колгоспного села.

63-річну бабуся Катерину, комуністку, нагороджену орденом Леніна, обирають у депутати Верховної Ради СРСР. Дочка колишнього кріпака, вона з перших днів радянської влади очолює громадське життя свого села, організувала колгосп «Ядро» і відтоді його незмінний голова. А в колгоспі електрична станція, лісопилка, цегельний завод. «Головне — разом з народом йти!» — каже бабуся Катерина Марії Карпівні, що приїхала до неї як довірена по виборах. З нею бабуся Катерина поділилася заповітною мрією: пожити при комунізмі.

На долі кожного з своїх героїв письменник показує процес викорінення пережитків минулого в свідомості людей.

Марія Карпівна наполегливо працює над підвищенням свого культурного рівня. Заняття її в партійному кабінеті райкому, читання творів Горького, Некрасова, західної демократичної літератури сприяють її дальшому зростанню.

Складає особисте життя Марії Карпівни хвилює читача. Чекала вона чоловіка з фронту, незважаючи на повідомлення про його загибель, а прийшов Семен — і немає в них єдності. Семен Морозов хотів побудувати щастя своєї коханої іншими засобами. «Живи, не сумуй. Без турботи живи» — каже їй дружини, розповідаючи, як він мріяв на фронті про щасливе повернення додому, коли зможе взяти кохану на свої сильні

чоловічі руки і нести її вперед, до щастя і достатку. Але виявляється, що зовсім інакше розділює щастя Марія Кохачова: чоловіка, горда його відданістю, вона все ж не може піти від того творчого життя, до якого звикла за ці роки. Але завдяки їх духовному зростанню, завдяки тому, що вони звільнились від дрібнобуржуазних пережитків, на основі спільної праці конфлікт ліквідовано.

Гостро в книзі відображена боротьба нового з старим в житті народу, який неухильно йде до комунізму. Глибоко показана роль великої партії Леніна — Сталіна, як натхненника, організатора, керівника і вихователя мас.

Коли Марії Карпівні стає ясно, що вона не зможе розібратися в справах колгоспу, залучених Порхачевим, вона йде до секретаря райкому партії. Коли не ладиться її особисте життя, вона так само йде до нього.

Партія допомагає Марії Карпівні подолати труднощі і в особистому житті, і в колгоспному господарстві, вчить розуміти, що особисте щастя невід'ємне від успіхів народної справи.

В книзі «Марія» правдиво відображено як найхарактернішу рису образу радянської жінки її відданість партії. Її безмежну любов до великого людства. І в радощах, і в гірші звертається радянська жінка думками до любимого Сталіна.

«Я часто про Сталіна думаю, — каже бабуся Надія, яка завжди підтримувала ініціативу Марії, — отаку небезпеку він пережив, отаку фортецю розбив. Я хлопців вируждала — одне їм сказала: ви не ховайтеся тільки, хлопці, не буйте страшенно боями, ніколи духом не западайте. І Сталін не говорив єдиної мій думки з Сталіним, і діти мої — найкращі у Сталіна. В цьому моє серце материнське спокій знаходить».

У романі Г. Медінського ми знайомимося з чудовими досягненнями колгоспного ладу.

Колгосп «Підсосенки», виконуючи свій п'ятирічний план, збудував гідроелектростанцію, лісопилку, береться до лісоосадиження, будівництва школи-семирічки, шосейної дороги. У колгоспі розвиваються господарські здібності людей, їм відкривається яскраві перспективи.

«Ось комунізм будують, — каже Марія Карпівна кореспондентів обласної газети. — Землю для блага дано людині, і багато чим вона може погшити. Треба тільки, щоб не була людина першим каменем на землі, а впорядковувала її. Треба прахувити, куди вода тече і куди її текти, щоб, наприклад, комунізм не винишало. Ось на цій ділянці у нас вибрани бувають, чагарничок тут посадити гадаємо. Великі люди, я вважаю, для комунізму потрібні. От що! Самі ми до комунізму з чистою душею прийти повинні».

У цих словах звучить переконаність в необхідності цільної рішучої боротьби з пережитками минулого в свідомості будівників комунізму.

На тиражах радянських письменників вчаться, виходять тисячі людей, широкі маси грудях у країнах народної демократії. Романи «Марія» забезпечене місце серед тих творів, які допомагають нашому народові будувати комунізм.

Держ. видав. України готує цей роман до видання в українському перекладі.

А. ПЕТРЕНКО.

НОВІ КНИГИ

ДЕРЖАННЕ
ВИДАВНИЦТВО
ПОЛІТИЧНОЇ ЛІТЕРАТУРИ

В. І. Ленін. Твори. Том 19. Березень — грудень 1913. Переклад з четвертого російського видання, схвалений комісією ЦК КП(б)У. 454 стор. Ціна 6 крб. 50 коп.

В. І. Ленін. Соціалізм і війна. 46 стор. Ціна 60 коп.

Й. В. Сталін. Твори. Том 12. Квітень 1929—червень 1930 р. Переклад з російського видання, схвалений комісією ЦК КП(б)У. 391 стор. Ціна 6 крб.

Історія СРСР. Том 1. З найдавніших часів до кінця XVIII століття. Під редакцією академіка Б. Д. Грекова, члена-кореспондента Академії наук СРСР С. В. Бахрушина, професора В. І. Лебедева. Видання друге. 736 стор. Ціна 25 крб.

ВИДАВНИЦТВО
«РАДЯНСЬКА ШКОЛА»

Техникум Украніи. Довідник для аспірантів у середній

спеціальній учбовій закладі Української РСР. 54 стор. Ціна 2 крб. 70 коп.

ВИДАВНИЦТВО
«РАДЯНСЬКИЙ
ПИСЬМЕННИК»

Ярослав Галан. Огнь пали і присні. Памфлет. 82 стор. Ціна 1 крб. 80 коп.

Ванда Василевська. Півень над водами. 481 стор. Ціна 15 крб.

Любов Забашта. Нові береги. Вірші і поеми. 210 стор. Ціна 6 крб. 50 коп.

Микола Гринь. Моя Закарпатщина. 104 стор. Ціна 2 крб. 50 коп.

Петро Сліпчук. Байки. 83 стор. Ціна 2 крб. 50 коп.

ДЕРЖАННЕ
ВИДАВНИЦТВО
ХУДОЖНОЇ
ЛІТЕРАТУРИ

М. Горький. Оповідання про героїв. 51 стор. Ціна 80 коп.

А. Чехов. Повісті та оповідання. 528 стор. Ціна 13 крб.

М. Вовчок. Вибрані твори. 347 стор. Ціна 8 крб. 70 коп.

І. Крилов. Байки. Переклад з редакції Павла Тичини і Миколи Т. Шевченка. 360 стор. Ціна 6 крб. 30 коп.

С. Олійник. Озавки весни. 247 стор. Ціна 5 крб.

Л. Мартювич. Забобон. Повість. 269 стор. Ціна 8 крб. 85 коп.

М. Гудзін. Лев Толстой. 101 стор. Ціна 1 крб.

ВИДАВНИЦТВО
«МИСТЕЦТВО»

В. Шекспір. Вибрані твори. Том 1. 799 стор. Ціна 25 крб.

Т. Г. Шевченко. Назар Стодоля. Песня на три дії. 49 стор. Ціна 2 крб.

Чеські, моравські та словацькі народні пісні. Тексти пісень на українську мову переклад Павла Тичини. 63 стор. Ціна 4 крб.

Теорія драми в історичному розвитку. Хрестоматія. Загальна редакція та передмова акад. О. І. Білецького. 625 стор. Ціна 18 крб.

На колгоспних ланах. Репертуарний збірник для агіткульбригад. 127 стор. Ціна 4 крб.

Радянська жінка. Репертуарний збірник. 127 стор. Ціна 5 крб.

Українські народні танці для баяна. 55 стор. Ціна 10 крб.

Державний гімн Української Радянської Соціалістичної Республіки. Для двоголосого хору з супроводом фортепіано. Ціна 50 коп.

ДЕРЖАННЕ
ВИДАВНИЦТВО
СІЛЬСЬКОГОСПОДАРСЬКОЇ
ЛІТЕРАТУРИ УРСР

Акад. Г. Д. Лисенко. Ноті досягнення в управлінні агрономією рослин. 27 стор. Ціна 45 коп.

ШЛЯХ ДО ВЕРШИН

Повільно все вище просувалась маленька група альпіністок. Вона здавалась загубленою в цьому велетенському нагромадженні похмурих скель, блакитного льоду і блискучого снігу. І тільки орел, що опишував у небі великі круги, міг бачити чотири невеличкі постаті, які вперто підіймались вгору. Ось вони пройшли по маленькому льодовику, що зустрівся їм на дорозі, злилися на мить з поверхнею темних скель і через кілька хвилин з'явилися на гребені, чітко вирізьблюючись на тлі неба.

Першою в групі йшла тендітна жінка — інструктор альпінізму Марія Левіна. Вона як найбільш досвідчена альпіністка була начальником групи. Ще в дитинстві, почувши захоплюючу розповідь першої російської жінки-альпіністки М. П. Преображенської про своєрідну, ні з чим незрівнянну красу гір, про радість боротьби людини з природою за розкриття її таємниць, Марія вирішила будь-що побувати в горах. Починаючи з 1932 року, її шолита можна було зустріти в горах, там, де ще піколи не ступала нога людини.

Закінчивши навчання в інституті, вона у 1945 році захистила дисертацію і дістала звання кандидата технічних наук. З роками спортивний запал не зник. Навпаки, все більше гори захоплювали молодого науковця, все зростала майстерність альпіністки. І от тепер вона, досвідчена альпіністка, що має вже 40 сходжень, з яких 12 — дуже складних, веде першу на Україні жіночу альпіністську групу в круговий маршрут, щоб вивчити маловідомий гірський хребет, який відділяє глибоку й мальовничу ущелину ріки Накри від ущелини Пенскри.

За Левіною, зв'язана з нею вірвовкою, їде чорнява Малич, учениця Левіної, інженер-будівельник за фахом. В другій зв'язці підіймаються два молодих кандидати наук — Лариса Філоненко, викладач Харківського механіко-машинобудівного інституту, альпіністка з великим досвідом, і Ніна Овчаренко, що тільки минулого року вперше побачила гори.

І от, коли до вершини залишилось не



Старший інструктор альпінізму, кандидат технічних наук Лариса Філоненко після сходження на вершину Тіхтенген (4.700 метрів) на Центральному Кавказі.



Переправа через тріщину на льодовику Цалгмил (висота 3.300 метрів).

Фото В. Пашенка.

більше як 200—300 метрів, погода, яка всі ці дні була напрочуд гарною, почала різко мінятися. Лише п'ять хвилин тому світило яскраве гаряче сонце, а тепер раптом подув вітер, з ущелини Накри звелися хвилі сіруватого туману, і через короткий час група альпіністок вже нічого не бачила навкруги, оповита, немов брудною густою ватою. Клубами хмар. Сонце зникло, стало холодно.

— От тобі й маєш! — неголосно вимовила Марія. — До вершини — рукою дістати... а тут за три кроки нічого не видно...

Вона зупинилась на невеличкій площадці біля скельної стіни і гукнула своїм товаришкам, щоб вони ступали обережніше. Ті підіймалися одна за одною і, підходячи, змтовували вірвовку в кільця, щоб вона часом не заплуталась.

— Треба швидше одягнутися, Маріє, — звернулася Лариса до Левіної. — Я поки дійшла сюди, зовсім замерзла. Здається, нам тут доведеться трохи поспішити. Та й дощ вже почався.

Дівчата склали рюкзаки поплід стіною і сіли на них, щільно притулившись одна до одної, після чого Марія накрила всіх великою палаткою.

— Ану, Марусю, давай пісню, — звернулася до Малич, — все одно нічого робити.

— Що ж, давай, але якої починати? — спитала та і, не чекаючи відповіді, заспівала веселої, жартівливої пісні, в якій розповідалось про теплий табір униз, де солодко відпочивають альпіністи, і про кількох альпіністів-бідолах, змучених пошуками високо в скелях, під дощем. Всі підхопили пісню, вона бадьоро і незвично залунала в висоті.

Раптом десь вгорі почувся гуркіт, він швидко наближався. Альпіністки інстинктивно притулилися одна до одної і до кам'яної стіни. Мимоволі їх обличчя зблідли, всі добре зрозуміли в чому справа.

— Каменепад, — прошепотіла одна з них.

А гуркіт все наближався до них, був десь тут, збоку. Здавалось, якийсь велетенський камінь падає з горами, подібним до розривів снарядів, відри-

ваються і летять униз, захоплюючи по дорозі все нові й нові маси каміння. Гуркіт тривав хвилину-дві, потім почав віддалятися. Тільки ще подекуди чути було удари або неприємний свист поодиноких камінців, що не встигли скотитися з усею масою, а летіли навздогін з швидкістю ядер.

Деякий час ніхто з альпіністок не промовив і слова. Хоч безпосередньої небезпеки бути не могло, жінок захищала скеля, але всі вони були вражені розмірами кам'яної лавини.

— Зрозуміло, вершина дуже сипуча, — промовила першою Левіна. — Та й дощ підмив деякі каміні, вони ледве тримаються. Отож, коли будемо йти далі, треба посилити обережність. Все буде гаразд.

Ії рівний і тихий голос заспокоїв дівчат. Вони з повагою подивились на подругу.

Марія відхилила край палатки і взиринула. Дощу вже майже не було.

За хвилину альпіністки вже збирались в дальшу путь. Знизу плыли до них сині хвилі туману, зверху були хмари, вони закривали всі сусідні вершини. Вітер помітно починав втрачати свою силу.

— Зв'язатися! — подала команду Левіна, але дівчата вже і без того почали обв'язуватися вірвовкою. Ще кілька хвилин, і Марія рушила першою.

...Нарешті пройдено останні метри і вони на вершині. Ніби радіючи з сміливості людей і бажаючи нагородити їх за подолані труднощі, — з-за хмар вишило сонце, туман почав швидко розсіюватися. Перед очима дівчат відкрилась панорама, що викликала вигук захоплення навіть у бувалих альпіністок — Левіної і Філоненко: білосніжний пасма гірських хребтів височіли перебиваючись у променях сонця, над морем хмар, що закривали долини внизу.

За горами, далеко на обрії, вимальовувалась блакитна стрічка моря. Кругом тиша.

І над усім цим стоять чотири жіночі постаті, як символ зверхності людського розуму над силами природи.

В. ПАШЕНКО,
інструктор альпінізму.

5. ЯК САМІЙ НАВЧИТИСЬ КРОЇТИ ТА ШИТИ*

У цій статті ми пояснюємо, як побудувати рисунок-виройку блузи без виточки, розповідаємо як її пошити, даємо примірну розкладку тканини на блузу.

На рис. 6 показана блуза — спереду застібка на 6 гудзиків, перед застрочений дрібними складочками і оздоблений рюшем, комір відкладний, оздоблений рюшем, рукав довгий з вузькою манжетю.

БЛУЗА БЕЗ ВИТОЧКИ

(Рис. 1)

Для побудови рисунка-виройки блузи дано такі мірки: довжина блузи — 55 см, півкожність грудей — 48 см, довжина рукава 60 см, півкожність шиї — 18 см.

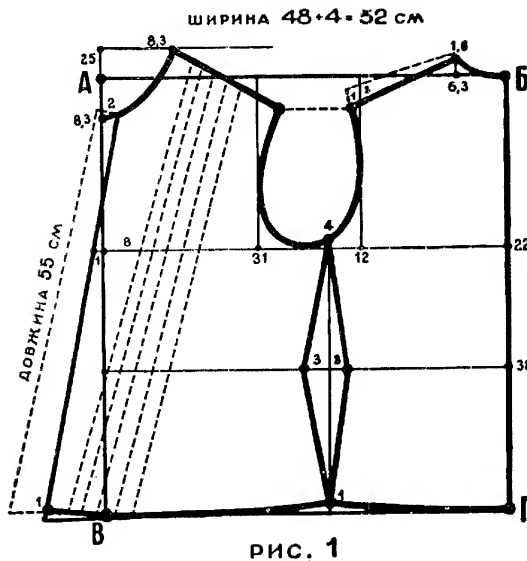


РИС. 1

Креслимо прямокутник, який позначаємо літерами А, Б, В, Г. Лінія АВ — перед блузи, лінія БГ спинка.

Від точки Б відкладаємо вниз глибину пройми, що дорівнює 3-ом росткам плюс 3 см, тобто 22 см ($6,3 \text{ см} \times 3 + 3 \text{ см} = 21,9 \text{ см}$), округлюємо до 22 см). Від точки 22 ліворуч по горизонталі відкладаємо виступ пройми, що дорівнює п'ятьом росткам мінус 0,5, тобто 31 см ($6,3 \text{ см} \times 5 - 0,5 \text{ см} = 31 \text{ см}$).

Від точки 31 (виступ пройми) ставимо перпендикуляр до лінії АВ. Від точки 31 праворуч відкладаємо ширину пройми, що дорівнює двом росткам мінус 0,6 см, тобто 12 см ($6,3 \text{ см} \times 2 - 0,6 \text{ см} = 12 \text{ см}$).

Від точки 12 також ставимо перпендикуляр до лінії АВ; ця лінія визначає ширину спинки.

Від точки 6,3 відкладаємо вгору висоту ростка (виріз коміра), що дорівнює $\frac{1}{4}$ ширини ростка, тобто 1,6 см ($6,3 \text{ см} : 4 = 1,57 \text{ см}$, округлюємо до 1,6 см). Виріз коміра викреслюємо

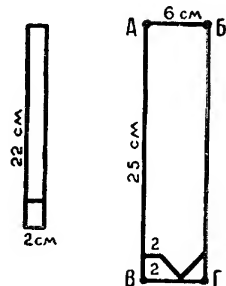


РИС. 2

увігнутою лінією. Скіс плеча дорівнює $\frac{1}{4}$ ростка, тобто округлено 2 см.

Пілка. Висота пілки дорівнює глибині пройми плюс 3 см, тобто 25 см ($22 \text{ см} + 3 \text{ см} = 25 \text{ см}$). Довжина $18 + 5 = 23 \text{ см}$.

Від точки 25 праворуч відкладаємо росток плюс 2 см, тобто 8,3 см. Від точки 25 відкладаємо вниз глибину горловини, що дорівнює росткові плюс 2 см, тобто 8,3 см ($6,3 \text{ см} + 2 \text{ см} = 8,3 \text{ см}$). Контур горловини викреслюємо увігнутою лінією. Скіс плеча пілки дорівнює скосові плеча спинки. Контур пройми викреслюємо увігнутою лінією.

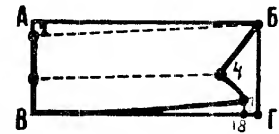


РИС. 3

Визначаємо боковий шов. Лінія роз'єднання спинки від переду непостійна, а залежна від фасону. На даному рисунку роз'єднання спинки від переду дорівнює $\frac{1}{3}$ ширини пройми, тобто 4 см ($12 \text{ см} : 3 = 4 \text{ см}$). Від точки 4 вниз ставимо перпендикуляр по лінії таїї, з обох боків відкладаємо по 3 см, розкошуємо вниз і вкорочуємо вниз на 1 см. На нашому рисунку пунктиром показана модель блузи.

Рукав (рис. 4). Довжина рукава дорівнює 0,3 зросту плюс 12 см ($60 \text{ см} \times 0,3 + 12 \text{ см} = 60 \text{ см}$). Ширину рукава дорівнює $\frac{1}{2}$ півкожності грудей плюс 4 см, тобто 20 см ($48 \text{ см} : 2 + 4 \text{ см} = 20 \text{ см}$).

Для побудови рисунка рукава креслимо прямокутник, довжина якого дорівнює довжині рукава, тобто 60 см, ширина дорівнює ширині рукава, тобто 20 см.

Прямокутник позначаємо літерами А, Б, В, Г. Лінія АВ — згин матеріалу. Від точки Б відкладаємо вниз висоту окату, що дорівнює $\frac{1}{3}$ півкожності грудей, тобто 16 см ($48 : 3 = 16$). У простій блузі, де не підкладаються підплечики, висота окату буде менша на 2 см, тобто 14 см. Точку 16 з'єднуємо з точкою А і ділимо цю лінію на 4 рівні частини. Стрілка опуклості 2 см, а увігнутості 2,5 см. Викреслюємо верхню половину рукава через точки 2—2,5 до точки 16 увігнутою лінією.

Манжети. Довжина манжети — 21 см, ширина — 6 см.

Комір (рис. 3). Креслимо прямокутник, довжина якого дорівнює півкожності шиї плюс 5 см, тобто 23 см ($18 \text{ см} + 5 \text{ см} = 23 \text{ см}$), ширина — 10 см. Позначаємо прямокутник літерами А, Б, В, Г. Лінія АВ — згин матеріалу.

Від точки А до точки В відкладаємо 2 см і точку 2 з'єднуємо з точкою Б. Від точки В до точки Г відкладаємо півкожність шиї, тобто 18 см. Від точки 18 відкладаємо вгору 1 см і з'єднуємо точку 1 з точкою В прямою лінією. Ширина стійки — 3 см. Від точки Б відкладаємо вниз 6 см, ліворуч — 1 см. Контур коміра викреслюємо увігнутою лінією.

Верхня планка: довжина — 25 см, ширина — 4 см.

Нижня планка: довжина — 22 см, ширина — 2 см.

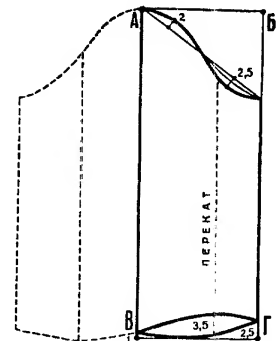


РИС. 4

ТЕХНОЛОГІЧНИЙ ПРОЦЕС ПОШИТТЯ ЖІНОЧОЇ БЛУЗИ

Розкрій блузи на тканині. Приступаючи до розкрою блузи, зважимо передусім на властивість і якість матеріалу. В даному випадку ми беремо бавовняний матеріал, світлий, придатний для прання, гладкий або з малюнками, смугастий (для зручності при закладанні складок).

Одинарний матеріал кроїться в розгорнутому вигляді, подвійний — складають удвоє. При обчисленні довжини блузи дещо додається на усадку, бо кожен матеріал після прання збігається.

Приступаючи до розкрою, складаємо матеріал удвоє, прут до пруга: лицьом всередину (тобто правий бік тканини до правого). Всі частини виройки розкладаємо на матеріалі по подовжній нитці або основі тканини. (Дивись примірну розкладку блузи, рис. 7).

* Статті з цієї серії були надруковані в №№ 3, 4, 5 і 6 журналу «Радянська жінка».

На фігуру з високими грудьми необхідно кроїти блузу з в'язкою, потім закласти її під останню складку і застрочити разом.

Для розкрою блузи треба передусім вирізати всі деталі по контурах рисунка. Щоб зберегти рисунок, підкладають під нього папір і проводять різцем (рис. 8) по контурних лініях деталей, від чого залишаються сліди на папері. Потім по цих слідах треба точно вирізати викройку.

Розкрій спинки. Кроючи спинку, матеріал складають так, щоб лівий його залишилися з одного боку. Середина спинки повинна проходити по прямій подовжній нитці. Кліни, що залишилися від спинки, йдуть на додачу до рукавів.

Треба не забути зробити припуски на шви та на запас, бо рисунки плаття для підлітка, жіночого плаття та блузи конструюються без допусків на шви. У горловині та проймі треба додати на шви по 1 см, у плечових і бокових зрізах — по 2—2,5 см, внизу блузи — 2,5—3 см, у рукавах — по 1,5—2 см, в комірі та манжетах — по 1 см.

Заготівля пілок. Перш ніж взятися до розкрою блузи, треба заготовити необхідний по довжині матеріал для пілок. Для цього вимірюємо довжину блузи і додаємо до неї 4 см на шви (2 см на шов плеча і 2 см для низу). Одержана сума і буде величиною потрібного нам відрізка матеріалу. Відрізавши матеріал для пілок, приступаємо до їх заготівлі. Для цього треба на правій нитці закласти бантову складку для застібки в 4 см, а на лівій застрочити загин під гудзики. Якщо матеріал не гладкий, треба перевірити, щоб малюнок був посередині. Заклавши бантову складку і відступивши від неї на однакову відстань на обох пілках, робимо складки відповідно до малюнка.

Складки бувають широкі і вузькі. Широкі складки наметують відповідно до малюнка згорн вниз. Дрібні складочки не замечують, а роблять так: на місці, де має бути складочка, висмикують нитку і по цій нитці, по згину, загладжують і застрочують складочку.

Якщо блуза з легкого матеріалу, тоді під нього, під зубці машини, підкладають папір. Складки застрочують, але не настрочують.

Розкрій пілок. Пілки викроюють так: наклавши праву частину пілки на ліву як належить для застібки, приметуємо; потім визначаємо середину переду, згортаємо по цій лінії обидві пілки разом, щоб складки обох пілок збігалися одна проти одної; на підготовлений матеріал накладаємо викройку пілки і прокладаємо силки по контуру.

Розкрій рукава. Рукав кроють з одного куска матеріалу, згорненого удвоє, з додачу до нижньої половинки рештків від спинки. Ліній ліктового згину рукава повинна проходити по подовжній нитці або по малюнку матеріалу. Рукав кроїть з допусками на шви.



рис. 6

Розкрій коміра та манжет. Комір і манжети укладаються по подовжній нитці, причому їх спочатку застрочують, вирівнюють край, а вже після цього обрізають; матеріал при цьому складають лицевим боком всередину.

Прокладання силків, зметування блузи. Готуючи блузу до примірки, спочатку по плечових і бокових швах прокладають силки. Силки прокладають по краю викройки. Навколо рукава силків прокладати не треба; при ліктовому шві рукава по лінії ліктового згину силки прокладають.

Приступаючи до зметування блузи, треба знати, яким швом вона буде шитися — виворотним чи стачним російським, бо при виворотному піл блуза зметується на лицевий бік, а потім навиворіт, а при стачному шві одразу навиворіт.

Виворотним швом шиють батист, маркізет і тонкі, сипкі матеріали.

Перед зметуванням блузи треба зметати плечі та боки — від пройми вниз.

Рукав зметують від пройми вниз; при цьому треба стежити, щоб ліній ліктового згину йшла по прямій нитці. Поки рукав ще не зметаний, треба прокласти заметку. Потім рукав

збирають у зборку на дві нитки від краю і до нього приметують манжети.

Вметування манжети. Розділивши манжету на дві частини, її треба накласти лицевим боком на нитку з зборками так, щоб манжета лягла на зборки, і приметати, залишаючи на рукаві зборок більше до країв і менше до шва рукава. Прострочивши, манжету приметують з вивороту і підшивають через край косими стібками.

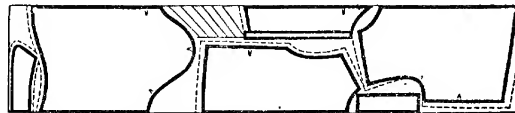
Вметування рукава. Готові рукави вметують в пройму по надсічці; при цьому по окату робиться відповідна припосадка, до переду вона на 0,3 см більша, ніж до спинки.

Рукав вважається правильно шитим тоді, коли його передній згин висить прямо. Рукав вметують стібками величиною 0,5 см по рукаву.

Примірка блузи. Блузу приміряють з вметаними рукавами і коміром. Одягнувши блузу, її сколюють булавками, звертаючи увагу на те, щоб прокладена на спинці нитка була на середині спини. Для цього спинку блузи, так само як і середину переду, прикладають. Перевіряючи, як сидять плечі, треба при цьому звернути увагу на те, щоб подовжна нитка лежала по лінії ширини спини, а у пілок — по лінії ширини грудей. Якщо фігура має дефекти, наприклад, сутула спина, то спинку в плечі треба припосадити, але робиться це в крайньому разі, бо боковий шов спинки йде прямою лінією згорн вниз. Треба також стежити, щоб перед блузи лягав вільно на грудях.

Закінчивши загальну примірку блузи, перевіряють її низ, посадку рукава і коміра.

При примірці блузи уточнення по фігурі робиться з правого боку.



МЕТРАЖ. 1 м 80 см, при ширині 80 см.

рис. 7

Зшивання блузи після примірки. В уточнених місцях з правого боку блузи по булавкам прокладають нові силки. При цьому треба спочатку повисмикувати старі. Відповідно до правого боку прокладають силки і на лівому боці блузи.

Після цього блузу стачують по намітці, причому, щоб прокладені нитки не заважали, їх треба повисмикувати. Рекомендують прокладати силки нитками одного кольору, а метати нитками іншого, щоб при висмикуванні не переплутати ниток.

Строчити рукав треба по рукаву, а не по проймі, боки — по переду блузи, плечі — по спині, комір — по коміру, манжети — по зборці, а коли шивається поперечний матеріал з подовжним, то шити треба з поперечною боку. Щоб не утворився валик при обкиданні, витягати нитку не треба. Плечові шви, обметані разом, розгладжують в бік спинки. Рукавний шов загладжують донизу, пройму обкидають до низу. Її обкидають разом з рукавом або обшивають бейкою.

Низ блузи загинають, загладжують і застрочують. Якщо низ підшивається іншим матеріалом, то підшивочна смужка повинна бути поперечною (спочатку її треба витягнути по краю пришиву).

Комір і манжети пристрочують на лицевий бік, підшивають з вивороту через край, впопайну.

Петлі на бантовій складці обкидають в довжину, а на комірі і манжетах впоперек. Відстань між петлями 4—6 см, залежно від величини гудзиків.

Перша петля від коміра ставиться на половині відстані між гудзиками. На комірі гудзики повинні бути дрібніші, причому перший гудзик пришивають якнайближче до шва. На манжетах петлі обкидають на відстані гудзика від краю. Внизу на підшивці прорізують дірочки для резинки.

Остаточна обробка і розгладжування блузи. Місця пришивання гудзиків позначають креслою відповідно до розташування петель. Гудзики пришивають на ніжках двома стрихами (якщо в гудзиках 4 дірочки). Блузу очищають від ниток і остаточно розгладжують. Гладити треба спочатку з вивороту, а потім на лицевий бік. Рукави розгладжують на наруканниках.



рис. 8

КЛАВДІЯ МАВРИНА,
викладач на курсах інструкторів
крою та шиття.

ВАРЕННЯ СОЛІННЯ

ВАРЕННЯ З ЯБЛУК

На варення краще брати тверді сорти яблук. Окремо треба підготувати сироп. На один кілограм яблук беруть один кілограм цукру і три чверті склянки води. У киплячий сироп кладуть очищені і порізані яблука і варять на малому вогні, доки вони не стануть прозорими. Прозорі шматочки обережно витягають ложкою у миску, а решта продовжує доварюватися. Коли всі яблука виберуть, в сироп додають ванілі, ще трохи кип'ятять його, потім заливають ним готові яблука, дають варенню охолонути і розливають у банки.

ВАРЕННЯ З ГРУШ

Грушеве варення варять тільки з твердих сортів груш.

Очищені від шкурки і порізані дольками груші складають у каструлю, заливають холодною водою (на 1 кілограм груш півлітра води) і варять до м'якості.

Потім з грушевого відвару готують сироп: на кілограм груш беруть півтора кілограми цукру і півтора склянки грушевого відвару. Коли сироп трохи покипить, в нього кладуть одварені груші і варять їх, доки вони не стануть прозорими. Під кінець варіння кладуть ванілі.

ВАРЕННЯ З СЛИВ

Сливи добре миють, наколюють тонкою дерев'яною шпилькою і заливають кип'ятячою водою. Дают слинам постояти, поки охолонуть, і одніжкують воду через сито або друшляк. Потім готують сироп: на один кілограм слив беруть один кілограм цукру і склянку води. Коли сироп закипить, його охолоджують до кімнатної температури і заливають підготовлені сливи. Через 12 годин з слив зливають сироп, знову дають йому закипіти і тепер вже гарячим сиропом заливають сливи. Після того слід почекаєти, поки сироп з сливами охолоне до кімнатної температури, і поставити варення варитись. Готовим варення буде тоді, коли сливи добре наберуть сиропу і стануть прозорими, а сироп матиме темнокоричневий колір.

ВАРЕННЯ З АЙВИ

В очищених від шкурки алодах вирізняють сердечинку, нарізають айву шматочками, складають у каструлю, заливають водою (на один кілограм айви півлітра води) і варять, поки вона стане м'якою. З одніженого одвару готують сироп (на один кілограм айви беруть півтора кілограми цукру і півтора склянки одвару). В кип'ячий сироп кладуть одварену айву, дають їй зразу хвилини п'ять добре покипіти, потім доварюють на малому вогні, поки вона не стане прозорою.

ПОВИДЛЮ З ЯБЛУК

Яблука печуть або варять у закритій каструлі (одну склянку води на один кілограм яблук) до м'якості, після того



выжуют, охолоджують і заливають ним сливи. На 12 годин сливи лишають відкритими, після чого зав'язують їх пергаментним папером і ставлять у холодному місці.

СОЛІННЯ ОГІРКІВ

Для соління вибирають тверді зелені огірки, добре їх перемивають, складають у чисту, вимочену діжку, перекладаючи шар за шаром кропом, листям дуба, горіха, лавровим листом та часником. Укладені в такий спосіб огірки заливають розсолем (на відро води 700 г солі), накривають їх білою тканиною, поверх неї кружком, потім нагнічують кам'нем і ставлять у холодному місці.

СОЛІННЯ ПОМІДОРІВ

Помідори для соління вибирають тверді, непошкоджені (пом'яті і пересплі помідори не годяться для соління).

Помідори миють, складають шарами у чисту діжку, перекладаючи кожний шар кропом, естрагоном, листям вишні та чорної смородини. Щоб помідори вкладалися тісніше, діжку слід час від часу легенько струшувати.

Для виготовлення розсолу беруть 600 г солі і розпускають її у відрі кип'ятячої води. Розсол охолоджують і вже холодним виливають у діжку. Після того помідори накривають білою тканиною, поверх неї кружком і нагнічують невеликим кам'нем, але так, щоб розсол покрив помідори.

КВАШЕННЯ ЯБЛУК

На дно діжки кладуть спочатку шар листя чорної смородини або вишні. Цим же листям перекладають і яблука, але не за кожним шаром, а через кілька шарів.

Яблука заливають солодкою холодною водою, приготовленою в такий спосіб: 400 г цукру або 600 г меду і 3 столових ложки солі на відро води прокип'ятити і охолодити.

Можна яблука заливати півпорою. Для цього беруть 200 г житнього борошна, 2 столових ложки солі і 2 столових ложки цукру, розводять це у відрі кип'ятячої води, охолоджують, проціджують на сито і виливають в діжку з яблуками. За 3—4 дні яблука уберуть в себе частину рідини, і тоді діжку треба долити чи солодкою водою, чи півпорою.

СОЛІННЯ КРОПУ ТА ПЕТРУШКИ

Зелень кропу та петрушки зберігає в засоленому вигляді всі свої якості.

Кроп або петрушку перебирають, відкидають тонкі тверді стовбурці, перемивають двічі в холодній воді, просушують, дрібно кришать, тритушують столовою сіллю (250 г на кілограм зелені) добре перемишують, щільно вкладають в скляні банки, щоб на поверхні з'явився сік, зверху засипають товстим шаром солі і зав'язують пергаментним папером.

ще гарячими противають через друшляк, додають в пюре цукор (півкілограма цукру на кілограм яблук), розмішують добре і варять на малому вогні півтори години. Щоб повидло було густішим, варять ще з літнім цукром.

ПОВИДЛЮ З СЛИВ

Сливи миють, вижовують з них кісточки, складають у каструлю, заливають водою (одну склянку води на кілограм слив) і варять у закритій каструлі, доки вони не стануть м'якими. Готові сливи протирають через сито або друшляк, додають в пюре цукор (на один кілограм слив півкілограма цукру) і на малому вогні варять півтори години.

МАРИНУВАННЯ СЛИВ

На мариновання одбирають тілі, непереспілі сливи, миють їх, дають їм просохнути, потім наколюють їх тонкою дерев'яною шпилькою і складають в емальований посуд. Окремо готують маринад. Беруть на один кілограм слив 500 г огіру і склянку цукру, 1 кориці, 1 г гвоздики, все це варять в емальованому посуді і гарячим заливають сливи, накривають їх покритим і дають постояти 12 годин.

Після того маринад заливають з слив, ставлять на вогонь, доводять до кипіння і знову заливають ним сливи, лишаючи їх в маринаді на три дні. Через три дні сливи з маринадом ставлять на малій вогонь і підгорають їх до появи парів, потім сливи виймають з маринаду і розкладають по банках, а маринад про-

РЕДАКЦІЙНА КОЛЕГІЯ: В. Л. ВАСИЛЕВСЬКА, Ірина ВІЛЬДЕ, О. Д. ІВАНЕНКО, Є. А. КОРНІЄНКО, Л. І. КУХАРЕНКО, М. І. ЛИТВИНЕНКО-ВОЛЬФЕМУТ, М. І. ЛУГОВИКІВНА (відповідальний редактор), М. М. ПІДТИЧЕНКО, К. І. СТЕЦЬОК, М. Р. ТИХЕНКО.

Адреса редакції: Київ, Хрещатик № 8. Телефон 4-30-57.

Л-Ф 02572. Зам. 2439. Здано до друкарні 22/VI 1950 р. Підписано до друку 21/VII 1950 р. 3 друк. аркуші. Тираж 30 000. 4,5 авторських аркуша. В друк аркуші 58 300 знаків. Формат паперу 70X100. 1/8 частка друк. аркуша.

Друкарня видавництва «Радянська Україна». Київ, Прозорівська, 59.

ПІСНЯ ЮНИХ ДРУЗІВ МИРУ

Слова І. КУЛЬСЬКОЇ.

Музика В. Рождественського.

Темп маршу

Всіх на - ро - дів мирних ді - ти вірні ми ясній ме -
 - ті: ми - за сонце, ми - за кві - ти, ми - за щас - тя у жит -
 Ча - ші дру - зі незнай - о - мі, в пі - о -
 - ті. Наші дру - зі незнай - о - мі,
 - нер - ські йдять ря - ди!
 в пі - онерсь - кі йдуть ря - ди! Жовтий Лі і чор - ний
 Том - мі, будьмо дру - зя - ми зав - жди! Щоб
 скрізь завжди цвіли са - ди, цвіли са - ди ли - хій вій - ні ми скажемо:
 Бу - де як весна молода, ясна, наша
 ні, ми скажемо: ні!
 Буде як вес - на дружба наша

Для повторення
 Ста - лінська дружба міц - на, наша Ста - лінська дружба міц - на.

Для закінчення
 Ста - лінсь - ка друж - ба міц - на.

Всіх народів мирних діти
 Вірні ми ясній меті:
 Ми — за сонце, ми — за квіти,
 Ми — за щастя у житті.

Наші друзі незнайомі,
 В піонерські йдуть ряди.
 Жовтий Лі і чорний Томмі,
 Будьмо друзями завжди!

ПРИСПІВ: Щоб скрізь завжди
 Цвіли сади, цвіли сади,
 Лихий війні
 Ми скажемо: ні! Скажемо — ні!
 Буде як весна
 Молода, ясна,
 Наша сталінська дружба міцна.

Будь готовий, піонере,
 Передай привіт братам —
 Дітям Лівії і Перу,
 Індонезії синам.
 А настрій з усіх віддалин
 Лише тисячами мов:
 — З вами щастя, з вами Сталін,
 Кожен з вами йти готов!

ПРИСПІВ.

В нас майбутнього не вкрасти
 Лютих воєн паліям.
 Захищати мир і щастя
 Допоможемо батькам.
 Ми ростем, і дружбу шири
 Збережемо, як батьки,
 Щоб велику справу миру
 Закріпити на віки.

ПРИСПІВ.



Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0

ОГОНЁК



Approved For Release 2004/03/26 : CIA-RDP83-00415R006600050003-0